

Christian Roy

ALEXANDRE MARC ET LA JEUNE EUROPE (1904-1934) : L'ORDRE NOUVEAU AUX ORIGINES DU PERSONNALISME

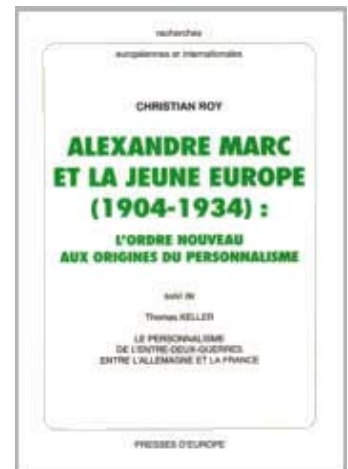
Les Presses d'Europe sont heureuses d'annoncer la publication d'un ouvrage capital sur les sources du **fédéralisme personnaliste**. La thèse du jeune historien canadien Christian Roy, *Alexandre Marc et la Jeune Europe 1904-1934 : L'Ordre Nouveau aux origines du personnalisme* (Montréal, McGill University, 1993), constitue la première biographie intellectuelle d'une figure marquante du mouvement européen, décédée en 2000. Elle couvre la période de formation d'Alexandre Marc de sa naissance en Russie en 1904 à l'apogée en 1934 de son mouvement appelé Ordre Nouveau (sans rapport aucun avec l'usage de ce terme dans certains milieux d'extrême droite), où seront développés les premiers jalons d'un personnalisme français. Marc reprendra après la guerre cette doctrine, déjà élaborée dans tous ses traits essentiels, dans d'autres groupements qu'il créera en vue d'instaurer un fédéralisme intégral en Europe (notamment le Centre international de Formation européenne).

L'originalité de la thèse de Christian Roy est de présenter la doctrine d'*Ordre Nouveau* avant tout comme la première forme reconnaissable du personnalisme français. Depuis le début du XX^e siècle, le terme de personnalisme a désigné un certain nombre d'écoles de pensée en philosophie et en théologie. Dans le contexte français, il est surtout connu pour l'écho qu'il a rencontré depuis les années 30 dans l'aile progressiste du monde catholique, autour d'**Emmanuel Mounier** - et de sa revue *Esprit* - et de **Jacques Maritain**. Les recherches historiques de C. Roy démontrent cependant que, dans son acception moderne, existentielle et politisée, le personnalisme français n'est pas né au sein du milieu catholique, mais bien en dehors de lui, dans le mouvement *Ordre Nouveau*, l'un des plus représentatifs d'une jeune génération d'intellectuels engagés, « les non-conformistes des années 30 ».

Les archives d'Alexandre Marc ont ainsi permis à Christian Roy de relater sous un angle entièrement nouveau l'histoire des sources et des premiers pas du personnalisme français.

A la différence des fondateurs d'*Esprit*, ceux de l'*Ordre Nouveau* (Alexandre Marc, ses amis René Dupuis, **Jean Jardin**, **Daniel-Rops**, **Denis de Rougemont**, **Arnaud Dandieu**, **Robert Aron** et **Claude Chevalley**) formaient un rassemblement hétéroclite de croyants et d'agnostiques, d'intellectuels ayant trouvé une foi et de libres-penseurs nietzschéens proches du surréalisme. Leur terrain d'entente était le personnalisme en tant que philosophie et que nouvelle doctrine révolutionnaire par-delà droite et gauche, défini dès lors en termes anthropologiques plutôt que théologiques. Venus d'horizons très différents, tous voyaient la crise économique de leur époque comme un aspect d'une crise spirituelle plus vaste et plus profonde de la civilisation moderne à l'ère industrielle avancée. Ainsi, le personnalisme était pour eux une affaire de juste échelle. S'il est indissociable d'une critique fédéraliste de l'État-nation souverain au nom de la tension nécessaire entre l'enracinement local et l'universalité de la personne, il s'applique également aux unités économiques (participation, autogestion, revenu de citoyenneté) selon le slogan : « **Spirituel d'abord, économique ensuite, politique à leur service** ».

Ce personnalisme « tout court » de l'*Ordre Nouveau* peut être distingué de la version qui serait bientôt reprise et diffusée - surtout dans les milieux catholiques - par la revue *Esprit*, sous le nom de « personnalisme communautaire ». Ce qualificatif fut ajouté par *Esprit* afin de marquer une distance avec la forme première du personnalisme, à cause notamment de ses connotations nietzschéennes. Les raisons du schisme rapide à l'intérieur du mouvement personnaliste français étaient liées à des compréhensions différentes du « spirituel » - comme acte créateur ou comme contemplation aimante -, se traduisant par des attitudes divergentes envers le **travail**, la **technique**, la **communauté** et l'**État**. Ces questions traversent la thèse de



Denis de Rougemont, Alexandre Marc et le théologien protestant Karl Barth en 1934

Roy, qui termine son enquête avec la rupture publique (mais moins profonde qu'on a pu le croire) entre *Esprit* et l'*Ordre Nouveau* au printemps de 1934. Pourtant, seul un dernier chapitre relativement bref est centré sur *Esprit*, pour montrer comment la notion de personnalisme y fut empruntée à Marc après bien des hésitations. La genèse en est tracée auparavant, notamment au fil des notes de lecture que tenait Marc dans ses journaux inédits entre 1916 et 1931. Ceux-ci permettent de suivre pratiquement au jour le jour l'élaboration du personnalisme dans le creuset de la **pensée russe** et par le biais de la nouvelle **philosophie allemande**, avant qu'il ne se greffe à des inspirations spécifiquement françaises et catholiques. Le personnalisme comme pensée déborde alors dans l'action avec la fondation de l'*Ordre Nouveau*, qui se signale très tôt par l'originalité de sa doctrine et par sa stratégie visant à fédérer les dissidents de toutes tendances dans l'esprit « non-conformiste » de la génération de 1930.

L'*Ordre Nouveau* trouvera un de ses premiers champs d'action dans le processus de rapprochement entre les jeunesses de France et d'Allemagne. Il s'agira pour Marc d'orienter celui-ci dans le sens révolutionnaire d'une fédération par-delà les frontières nationales de tous les mouvements politiques présumés susceptibles d'évoluer vers des positions compatibles avec le personnalisme de l'*Ordre Nouveau*. C'est dans le même esprit que Marc put présenter avec **René Dupuis** dans un livre intitulé *Jeune Europe*, les jeunesses de différents pays comme cherchant toutes un ordre nouveau, mais se perdant l'une après l'autre dans le totalitarisme des révolutions manquées, faute d'avoir su dégager la personne des déterminismes sociaux, ainsi qu'y appelaient les non-conformistes français dont l'*Ordre Nouveau* se voulait l'élite.

L'étude de C. Roy approfondit cet aspect mal connu des **rapports culturels franco-allemands**, en se basant sur un examen détaillé des sources, afin d'établir la portée de ces contacts en fonction de leurs contextes nationaux respectifs. C'est ainsi qu'est élucidé le rôle significatif qu'ils jouèrent dans la formation d'un héros de la **Résistance allemande** contre Hitler : **Harro Schulze-Boysen**, chef du réseau *Rote Kapelle* - « l'Orchestre Rouge ». De même ont été examinés les rapports privilégiés entretenus par l'*Ordre Nouveau* avec la **Hongrie**, les **Pays-Bas** et l'**Argentine**.



Alexandre Marc en 1947 à Vauresson (France)

Thomas Keller

LE PERSONNALISME DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES ENTRE L'ALLEMAGNE ET LA FRANCE

L'ouvrage comprend une postface substantielle de l'historien allemand Thomas Keller, centrée sur l'analyse des textes de la revue *L'Ordre Nouveau* qui parut de 1933 à 1938. Ces textes sont donc postérieurs pour la plupart à la période couverte par Roy. En particulier, Keller fait la synthèse des transferts philosophiques et conceptuels effectués dans le contexte des traditions intellectuelles de France et d'Allemagne et des rapports complexes entre leurs groupements respectifs.

Keller fait ici œuvre de pionnier, en reprenant dans l'espace franco-allemand la problématique des **générations d'intellectuels**, et en reclassant par thèmes philosophiques les mouvements et figures non-conformistes et personnalistes des deux-pays.

Il privilégie la **pensée du don** qui fait alors son apparition (dans le sillage de **Marcel Mauss**) autour du Collège de Sociologie animé par **Georges Bataille**, pour mettre en évidence les enjeux anthropologiques sous-tendant diverses formes de non-conformisme et de personnalisme. Cette question du don prend de plus en plus d'importance dans les débats contemporains, et l'étude de Keller permet de la situer dans l'histoire des idées, tout comme d'autres problématiques où le personnalisme a joué un rôle de précurseur, telles que l'**écologie**. Thomas Keller apporte ainsi une contribution capitale à l'évaluation critique de l'**actualité du personnalisme**.

Un index de tous les noms propres apparaissant dans les textes de Roy et de Keller achève de faire de cet ouvrage un précieux instrument de recherche.

Christian ROY

ALEXANDRE MARC ET LA JEUNE EUROPE (1904-1934) : L'ORDRE NOUVEAU AUX ORIGINES DU PERSONNALISME

Suivi de

Thomas Keller

LE PERSONNALISME DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES ENTRE L'ALLEMAGNE ET LA FRANCE
Presses d'Europe, 1999, 587 p. - 39.64 euro - ISBN 2-85505-162-2

Christian Roy

**ALEXANDRE MARC ET LA JEUNE EUROPE (1904-1934) :
L'ORDRE NOUVEAU AUX ORIGINES DU PERSONNALISME**

The Presses d'Europe are happy to announce the publication of a major monograph on the sources of **personalist federalism**. The young Canadian historian Christian Roy's dissertation entitled *Alexandre Marc et la Jeune Europe 1904-1934: L'Ordre Nouveau aux origines du personnalisme* (Montréal, McGill University, 1993) is the first intellectual biography of an important figure in the European federalist movement, who died in 2000. It covers Alexandre Marc's formative period, from his birth in Russia in 1904 to the apex in 1934 of his movement called Ordre Nouveau (independently of the later use of the term "New Order" in circles of the far right), where the foundations of French personalism were laid. Having shaped its basic features, Marc would take this doctrine with him into other movements and institutions (such as the *Centre international de Formation européenne*) he founded after the Second World War in view of building a fully federalist Europe.

The originality of Christian Roy's thesis lies in its portrayal of *Ordre Nouveau's* doctrine above all as the first recognisable form of French personalism. Since the beginning of the 20th century, the term "personalism" has been claimed by several schools of thought in philosophy and theology. In the French context, it is mostly known for the resonance it found from the 1930s onward among progressive circles of the catholic world, around **Emmanuel Mounier**- and his review *Esprit* -as well as **Jacques Maritain**. However, C. Roy's historical research demonstrates that, in its modern sense as a politicised form of existential thought, French personalism was not born within the Catholic milieu, but actually outside it, in the movement *Ordre Nouveau*, arguably the most typical of a young generation of committed intellectuals known to historians as "the non-conformists of the 1930s".

Alexandre Marc's archives have thus allowed Christian Roy to tell the story of the sources and early days of French personalism from an entirely new perspective.

Unlike the founders of *Esprit*, those of *Ordre Nouveau* (Alexandre Marc, his friends René Dupuis, **Jean Jardin**, **Daniel-Rops**, **Denis de Rougemont**, **Arnaud Dandieu**, **Robert Aron** and **Claude Chevalley**) were a motley crew of believers and agnostics, where intellectuals newly committed to a religious creed could fully collaborate with Nietzschean free-thinkers close to surrealism. Their common ground was thus personalism as a philosophy and a new revolutionary doctrine beyond right and left, defined in anthropological terms more than theological ones. Coming from very different horizons, they all saw the economic crisis of their time as one aspect only of a wider and deeper spiritual crisis of modern civilisation in the advanced industrial era. Personalism was meant to overcome it by restoring proper human scale to all human dealings. If it was inseparable from a federalist critique of the sovereign nation-state in the name of the necessary tension between local rootedness and the universality of the person, it also applied to economic units (as participation and self-management, with guaranteed income),



Denis de Rougemont, Alexandre Marc
and Protestant theologian Karl Barth
in 1934

following the slogan: **"The spiritual first, then economics, and politics at their service"**.

This personalism proper of *Ordre Nouveau* can be distinguished from the version that would soon be taken up and diffused -especially in Catholic circles- by the review *Esprit*, under the heading of "communitarian personalism". The qualifier was added by *Esprit* in order to mark a distance with the first form of personalism, due in part to its Nietzschean overtones. The reasons for the early schism within the French personalist movement had to do with different understandings of the "spiritual" -as creative act of as loving contemplation, which translated into divergent attitudes towards **work, technique, community**, and the **State**. These are recurrent themes in Roy's inquiry, which ends with the public break between *Esprit* and *Ordre Nouveau* in the spring of 1934 -even though it was much less clear-cut than has usually been assumed.

Still, only a relatively brief final chapter focuses on *Esprit*, to show how the notion of personalism was borrowed from Marc after much hesitation. Its genesis is traced at length though, largely using reading notes that Marc took in his unpublished diaries between 1916 and 1931. They allow us to follow virtually day by day the elaboration of personalism in the crucible of **Russian thought** by way of the new **German philosophy**, before it ties up with specifically French and Catholic sources. Personalism as thought then crosses over into action with the founding of *Ordre Nouveau*, a group soon noted for the originality of its doctrine, and for its strategy aiming at federating dissidents of all stripes in the "non-conformist" spirit of the generation of 1930.

Ordre Nouveau found one of its first testing grounds for action in the process of **rapprochement** between the youth of France and that of Germany in the heady final years of the **Weimar Republic**. Marc intended to channel it in the revolutionary direction of a federation across national borders of all political movements he deemed able to evolve towards positions germane to those of *Ordre Nouveau's* personalism. It is in the same spirit that Marc, in a book entitled **Jeune Europe** he wrote with **René Dupuis**, could portray the younger generations of different countries as all seeking a new order, but getting mired one after the other in the totalitarianism of abortive revolutions, for having failed to disentangle the human person from social determinism, as the French non-conformists were intent on doing according to this self-appointed vanguard of *Ordre Nouveau*.

C. Roy's study dwells on this little known aspect of **Franco-German cultural relations**, on the basis of a detailed examination of the sources from both countries, so as to assess the scope and meaning of these contacts within their respective national contexts. They are thus found to have played a significant role in the background of a hero of the **German Resistance** against Hitler : **Harro Schulze-Boysen**, leader of the *Rote Kapelle* network - the so-called "Red Orchestra". The special links of *Ordre Nouveau* with **Hungary**, with the **Netherlands**, and with **Argentina** have also been scrutinised.



Alexandre Marc in Vaucresson (France), 1947

Thomas Keller

LE PERSONNALISME DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES ENTRE L'ALLEMAGNE ET LA FRANCE

Roy's thesis is followed by a substantial afterword by the German historian Thomas Keller. The author devotes his study to the analyses of the texts of the review *L'Ordre Nouveau* which appeared from 1933 to 1938, most of them posterior to the period covered by Roy. But he also synthesises the philosophical and conceptual transfers effected in the context of the intellectual traditions of France and Germany, and the complex relationships between their respective groupings.

Keller's study is a groundbreaking one, for not only does he take up anew within the Franco-German space the issue of **intellectual generations**, but he also reclassifies by underlying philosophical themes the non-conformist

and personalist movements and figures of the two countries. He also focuses on the **reflection about the gift** which appears in those years (following the famous "Essay on the Gift" by **Marcel Mauss**) around the Collège de Sociologie founded by **Georges Bataille**, to highlight the anthropological issues underpinning various forms of non-conformism and personalism. This question of the gift has recently become the object of renewed interest in contemporary intellectual debates, and Keller's study allows us to place it within the history of ideas, among other issues about which personalism has played a pioneering role, like **ecology**. Thomas Keller thus brings a major contribution to the critical evaluation of the **current relevance of personalism**.

A joint index of all proper names appearing in both Roy's and Keller's texts makes of this book a valuable research tool.

Christian ROY

**ALEXANDRE MARC ET LA JEUNE EUROPE(1904-1934) : L'ORDRE NOUVEAU AUX ORIGINES
DU PERSONNALISME**

Followed by

Thomas Keller

LE PERSONNALISME DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES ENTRE L'ALLEMAGNE ET LA FRANCE

Presses d'Europe, 1999, 587 p. - 39.64 euro - ISBN 2-85505-162-2

**ALEXANDRE MARC ET LA JEUNE EUROPE, 1904-1934 :
L'ORDRE NOUVEAU AUX ORIGINES DU PERSONNALISME**

RECHERCHES
EUROPÉENNES ET INTERNATIONALES

Volume n° 3

**ALEXANDRE MARC
ET LA JEUNE EUROPE (1904-1934) :
L'ORDRE NOUVEAU
AUX ORIGINES DU PERSONNALISME**

Christian Roy
Département d'Histoire
Université McGill, Montréal
Juillet 1993
Prix de la Fondation Émile Chanoux
Aoste 1997

suivi de

**LE PERSONNALISME DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES
ENTRE L'ALLEMAGNE ET LA FRANCE**
Synthèse et Orientation en guise de Postface

Thomas Keller
U.F.R. Langues et Sciences Humaines Appliquées
Université des Sciences Humaines de Strasbourg
Mai 1998

PRESSES D'EUROPE
10, avenue des Fleurs, Nice

I.S.B.N. 2-85505-162-2

*A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies and Research in
partial fulfillment of the requirements for the degree of Doctor in History.*

© Christian Roy, 1993

© Thomas Keller, 1998

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

TABLE DES MATIÈRES

Christian Roy

ALEXANDRE MARC

ET LA JEUNE EUROPE (1904-1934) :

L'ORDRE NOUVEAU AUX ORIGINES DU PERSONNALISME

RÉSUMÉ, ABSTRACT	8
INTRODUCTION	9
I.– PROLOGUE – DE <i>NOTRE TEMPS</i> A L'ORDRE NOUVEAU	23
II.– PORTRAITS D'ALEXANDRE MARC ET DE DEUX AMIS	
1. Alexandre Marc : un révolutionnaire et sa pensée	53
2. Jean Jardin : un homme d'ordre et ses fidélités	153
3. René Dupuis et la Hongrie	169
III.– VERS UN FRONT COMMUN DE LA JEUNESSE	
1. Fondements d'un ordre nouveau	195
2. L'Ordre Nouveau et <i>Plans</i> – L'Allemagne et les Pays-Bas	211
A.– <i>Plans</i> et la dimension révolutionnaire du dialogue franco-allemand	211
B.– L'Ordre Nouveau à <i>Plans</i> , creuset du personnalisme	247
C.– L'Ordre Nouveau en Allemagne, <i>Gegner</i> et la France	263
D.– L'Ordre Nouveau vu des Pays-Bas : Henriette Roland Holst et <i>Plans</i>	341
E.– Le « Cahier de revendications » et la rupture avec <i>Plans</i>	349
3. L'Ordre Nouveau et la Jeune Droite : portée d'un front commun	365
4. L'Ordre Nouveau et <i>Mouvements</i> : d'un front à l'autre	373
5. Le personnalisme de l'Ordre Nouveau à <i>Esprit</i>	385
CONCLUSION	423
BIBLIOGRAPHIE	431

Thomas Keller

**LE PERSONNALISME DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES
ENTRE L'ALLEMAGNE ET LA FRANCE**
Synthèse et Orientation en guise de Postface

INTRODUCTION : NAISSANCE DES PERSONNALISMES EN FRANCE.....	457
--	-----

I.– LES MOUVEMENTS DE LA TROISIÈME VOIE

1. Une génération de la crise	463
2. Les chassés-croisés idéologiques	469
3. La Jeune Europe	475

II.– PERSONNALISME ET ANTHROPOLOGIE

1. Le personnalisme moderne	489
2. Le discours sacrificiel et agonistique : la critique de Hegel et l'ethnologie du don	495

III.– LA DOCTRINE DE L'ORDRE NOUVEAU

1. Les transferts philosophiques effectués par Marc et par Rougemont	503
2. L'anthropologie personnaliste du don : Dandieu	513
3. Ruptures : les révolutions manquées.....	517
4. Fédéralisme et réalisations	523
5. Le temps de la rigueur et du retour aux sources	531

IV.– PLURALISATION DU PERSONNALISME

1. Le difficile dialogue entre O.N. et <i>Esprit</i>	541
2. Personnalismes fédéraliste, communautaire, écologiste	551

CONCLUSION : LA POSTÉRITÉ.....	555
--------------------------------	-----

INDEX DES NOMS PROPRES.....	563
-----------------------------	-----

Christian ROY

**ALEXANDRE MARC
ET LA JEUNE EUROPE (1904-1934) :
L'ORDRE NOUVEAU
AUX ORIGINES DU PERSONNALISME**

RÉSUMÉ

Né en Russie en 1904, Alexandre Marc fut une figure marquante parmi les groupes non-conformistes français des années 30. Il tenta de les fédérer autour du mouvement Ordre Nouveau (O. N.) qu'il fonda en 1930, issu d'un cercle œcuménique et du camp de jeunesse franco-allemand du Sohlberg. C'est là que, sous l'impulsion d'Arnaud Dandieu (1897-1933), la philosophie du personnalisme fut élaborée sous une forme nietzschéenne et fédéraliste, avant d'être reprise et adaptée dans une version catholique et communautaire par la revue *Esprit* d'Emmanuel Mounier. Marc l'y amena, en ayant lui-même conçu l'idée à partir de la tradition russe et de sa formation philosophique en Allemagne. Espérant former un front commun de la jeunesse révolutionnaire européenne par-delà les divisions nationales et partisans, il établit des contacts pour l'O.N. avec plusieurs mouvements de jeunesse allemands, surtout celui de la revue *Gegner* de Harro Schulze-Boysen, figure controversée de la Résistance contre Hitler.

ABSTRACT

Born in Russia in 1904, Alexandre Marc was very active among the French non-conformist movements of the thirties. He attempted to federate them around the Ordre Nouveau (O. N.) group he founded in 1930 ; there, under the impulse of Arnaud Dandieu (1897-1933), a philosophy of personalism was elaborated, in a Nietzschean and federalist form, a few years before it was taken up and adapted in a communitarian Catholic version by the review *Esprit* of Emmanuel Mounier, where the term was made famous. A. Marc had brought there the idea of personalism, which he had derived from his Russian background and his German philosophical formation. With the aim of forming a revolutionary common front of European youth beyond national and party divisions, he made contacts on behalf of O.N. with a number of youth movements in Germany, most notably that of the review *Gegner* of Harro

Schulze-Boysen, who would become a controversial leader of the Resistance against Hitler.

INTRODUCTION

« Qui dit “ni droite ni gauche” est de droite » : parmi les « Nouveaux lieux communs » dont Jacques Ellul a fait l'exégèse¹, celui-ci a trouvé depuis quelques années une caution historique dans les travaux de Zeev Sternhell, à commencer par son livre *Ni droite ni gauche*, éloquentement sous-titré *L'Idéologie fasciste en France*². Cet auteur n'hésite pas à classer sous ce vocable les « non-conformistes des années 30 », dont la « tentative de renouvellement de la pensée politique française » a fait l'objet d'une étude classique par Jean-Louis Loubet del Bayle, sur un thème lancé par Jean Touchard. Ces groupes de jeunes réunis autour de petites revues cherchaient à « tirer immédiatement les conséquences des transformations profondes du monde qu'ils constataient ou qu'ils pres-sentaient³ » ; la crise économique n'en était que le signe le plus frappant, car « la crise est dans l'homme », selon la formule de l'un d'eux, Thierry-Maulnier de la Jeune Droite⁴. Cependant, quelles que soient leurs origines idéologiques, ils s'entendaient pour mettre en question (et parfois rejeter entièrement) les catégories politiques traditionnelles telles que « droite » et « gauche », tant sous leurs formes parlementaires que totalitaires, et pour rechercher au-delà des regroupements partisans de nouvelles voies révolutionnaires qui aillent à la racine de l'aliénation de l'homme moderne.

Pour Sternhell, parce qu'elle revient à délégitimer une démocratie bourgeoise aux abois, « cette voie conduit inévitablement à des variantes de

1. Jacques Ellul, *Exégèse des nouveaux lieux communs*, Paris, Calmann-Lévy, 1966.

2. Zeev Sternhell, *Ni Droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Édition du Seuil, 1983.

3. Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les Non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Éditions du Seuil, 1969 (réédité sans changement en 1987), p. 30.

4. Thierry-Maulnier, *La Crise est dans l'homme*, Paris, Redier, 1932.

fascisme⁵ ». Daniel Lindenberg rétorque dans *Les Années souterraines 1937-1947* que « l'anti-individualisme (pas plus que l'antimatérialisme, l'antimarxisme, l'antilibéralisme [...]) ne conduit pas automatiquement au fascisme, au rejet de 1789 et de la tradition démocratique dans son ensemble⁶ ». Au contraire, l'orientation intellectuelle la plus cohérente et caractéristique au sein de la nébuleuse non-conformiste : le personnalisme dont se réclament les deux groupes qu'étudia Loubet del Bayle outre la Jeune Droite, soit *Esprit* et l'Ordre Nouveau, est une philosophie de l'existence dont les implications politiques sont avant tout libertaires, et rejoignent à maints égards la critique qu'ont pu faire de la société industrielle les mouvements « contre-culturels » et « alternatifs » des années 60 à nos jours. Les sociologues P. Alphanéry, P. Bitoun et Y. Dupont ont pu ainsi identifier Mounier comme une des sources (avec Illich, Marx et Tocqueville) où ont été puisés « dans bien des combats écologiques locaux [...] des thèmes majeurs de la pensée politique : le dépérissement de la société civile lié à la montée de l'individualisme et de l'État tutélaire, l'économisme commun aux systèmes libéral et communiste, ou le caractère formel des droits de l'homme face aux puissances industrielles et financières⁷ ».

Si Sternhell a pu à juste titre relever les ambiguïtés où s'est complue la revue *Esprit* d'Emmanuel Mounier sous Vichy⁸, et dont on peut voir la digne succession dans son philo-communisme d'après-guerre⁹, c'est peut-être que pour l'auteur de *La Petite peur du XX^e siècle* (1948) l'essentiel était de réconcilier le catholicisme avec le monde moderne tel qu'il se développait grâce à la Technique dans le sens d'un collectivisme croissant, auquel il

5. Sternhell, *ibid.*, p. 310.

6. Daniel Lindenberg, *Les Années souterraines (1937-1947)*, suivi d'une chronologie culturelle détaillée de 1936 à 1948 établie par Véronique Julia. Paris, Éditions La Découverte, série « L'Aventure intellectuelle de la France au XX^e siècle » dirigée par Thierry Paquot, 1990, p. 204.

7. Les mêmes auteurs (dans *L'Équivoque écologique*, Paris, Éditions La Découverte, 1991, p. 46) remarquent que c'est « explicitement dans la filiation de la pensée personnaliste d'Emmanuel Mounier » que se place « Theodore Roszak dans un ouvrage qui devait marquer l'écologie et la contre-culture américaines » : *Person/Planet. The Creative Disintegration of Industrial Society*, (Anchor/Doubleday, 1978). Sur la composante personnaliste dans les origines intellectuelles du courant écologiste en Allemagne, voir Thomas Keller. « Die Grünen. Kontinuität und Wandel der alternativen Tradition », in *Revue d'Allemagne*, t. XXII, n° 3, juillet-septembre 1990, pp. 451-453, de même que la thèse que vient de soutenir ce chercheur à l'Université de Strasbourg sur les racines intellectuelles du mouvement des Grünen, présenté comme un « conservatisme de gauche ». Pour la France, voir Christian Roy. « Aux Sources de l'écologie politique : Le personnalisme « gascon » de Bernard Charbonneau et Jacques Ellul », in *Canadian Journal of History/Annales canadiennes d'histoire*, vol. XXVII, avril 1992, pp. 67-100.

8. Zeev Sternhell, *op. cit.*, pp. 299-310.

9. Voir Pierre Grémion, « Personnalisme, fédéralisme, progressisme », in *Du Personnalisme au fédéralisme européen. En hommage à Denis de Rougemont*, Actes du colloque organisé par la Fondation Denis de Rougemont pour l'Europe et le Centre Européen de la Culture, 21-23 avril 1988, Genève, Éditions du Centre Européen de la Culture, 1989, pp. 125-133, 150.

s'agissait de trouver un sens chrétien, plutôt que d'y proposer une alternative révolutionnaire distincte et complète, selon le projet originel du personnalisme tel que formulé dès 1930 par le groupe d'Ordre Nouveau.

C'est en effet dans cette version O.N., qui a inspiré l'aile radicale du mouvement fédéraliste européen, qu'a d'abord pris forme cohérente le personnalisme français. Ceci va à l'encontre de l'idée reçue d'*Esprit* comme la revue personnaliste, autour de laquelle évoluaient d'autres groupements employant aussi le vocabulaire personnaliste, tel l'Ordre Nouveau. C'est certes à la revue de Mounier que le personnalisme a dû sa fortune intellectuelle, particulièrement décisive dans les milieux catholiques, et comme elle vit le jour quelques mois avant *L'Ordre Nouveau*, qui parut de mai 1933 à l'été 1938, il était peut-être normal d'avoir l'impression que c'est là qu'il fut inventé ; cette conclusion hâtive, des générations d'historiens plus ou moins proches d'*Esprit* se sont bien gardés de la mettre en doute.

Parmi les plus sérieux à s'être penchés sur le sujet, Michel Winock, dans son *Histoire politique de la revue Esprit 1930-1950*¹⁰, glisse en moins d'une page sur l'Ordre Nouveau, et Gérard Lurol, dans un ouvrage qui se veut la grande étude sur l'émergence de la thématique de la personne chez Mounier, l'expédie de quelques citations sans commentaire de ce dernier justifiant sa rupture avec l'O.N., et s'il note l'apparition du terme de « personnalistes » dès le premier manifeste de l'Ordre Nouveau, il n'en tire d'autre conclusion que celle-ci : « le mot de "personne" était dans l'air du temps¹¹ ».

Le premier historien du personnalisme à suivre de plus près les aventures de cette notion et à examiner les circonstances de son apparition en France au début des années 30 a été John Hellman dans *Emmanuel Mounier and the New Catholic Left 1930-1950*¹². Dans ce livre, il montre que le personnalisme français a des origines beaucoup plus complexes qu'on ne le présume généralement. Ainsi, il semble apparaître d'abord dans le milieu œcuménique entourant ce Club du Moulin Vert dont sort, en 1930, l'Ordre Nouveau, d'où le fondateur de ces deux groupes l'amena à *Esprit*. Alexandre Marc joua en effet un rôle important aux débuts de la revue de Mounier, chargé en particulier de

10. Michel Winock, *Histoire politique de la revue Esprit 1930-1950*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.

11. Gérard Lurol, *Mounier I. Genèse de la personne*, Paris, Éditions Universitaires, coll. « Philosophie européenne » dirigée par Henri Hude, 1990, p. 148.

12. John Hellman, *Emmanuel Mounier and the New Catholic Left 1930-1950*, Toronto, Buffalo, Londres, University of Toronto Press, 1981.

ses rapports avec l'étranger, dont il y relayait certaines influences – en particulier allemandes¹³.

J'ai moi-même commencé d'explorer ces pistes dégagées par le professeur Hellman dans un mémoire de maîtrise sous sa direction, *Alexandre Marc and the Personalism of L'Ordre Nouveau 1920-1940*¹⁴. Auparavant, seul un fils de Marc, Edmond Lipiansky, avait consacré, dans les années 60, une étude spéciale à l'Ordre Nouveau¹⁵. Nombreux sont par contre les ouvrages qui en traitent dans le contexte du mouvement fédéraliste qui en prit la suite après la guerre sous l'égide de Marc. Citons d'abord l'ouvrage collectif publié en 1974 en hommage à ce « maître du fédéralisme intégral et éminent pionnier de la construction européenne¹⁶ », intitulé *Le Fédéralisme et Alexandre Marc*. S'inspirant largement des travaux de Lipiansky et de Loubet del Bayle, Lutz Roemheld a pu décrire l'Ordre Nouveau comme principale source, avec Proudhon, de l'aile radicale du mouvement fédéraliste européen, dans le premier volume historique de sa grande somme de ce courant de pensée, *Integraler Föderalismus*¹⁷, publié en 1977, dont la traduction anglaise en un volume¹⁸ parut en 1990, et une traduction russe est en préparation.

Prenant la suite du bref chapitre sur le personnalisme dans le dernier tome de l'*Histoire de l'idée fédéraliste* de Bernard Voyenne¹⁹, proche collaborateur d'Alexandre Marc, c'est une considérable thèse de doctorat que Pierre Izard a pu consacrer aux rapports entre *Personnalisme et fédéralisme à travers l'œuvre*

13. Ce récit révisionniste de la fondation de la revue *Esprit*, s'appuyant sur les *Carnets* inédits d'Emmanuel Mounier, est présenté en détail dans un article de J. Hellman, « The Origins of *Esprit* : Ecumenism, Fascism, and the New Catholic Left », in *Third Republic/Troisième République*, n° 9, printemps 1980, pp. 63-122.

14. Christian Roy, *Alexandre Marc and the Personalism of l'Ordre Nouveau 1920-1940*, a thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies and Research in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts in History. Montréal, Université McGill, 1986.

15. Edmond Lipiansky et Bernard Rettenbach, *Ordre et Démocratie. Deux sociétés de pensée : de l'Ordre Nouveau au Club Jean-Moulin*, Préface de Jean de Soto, Paris, Presses Universitaires de France, « Travaux et Recherches de la Faculté de Droit et des Sciences Économiques de Paris, série « Science Politique » », n° 10, 1967.

16. ***, *Le Fédéralisme et Alexandre Marc*, Lausanne, Centre de recherches européennes, 1974, p. VII.

17. Lutz Roemheld, *Integraler Föderalismus. Modell für Europa. Ein Weg zur personalen Gruppengesellschaft. Band 1 : Geschichtliche Entwicklung*, Munich, Verlag Ernst Vögel, « Politik und politische/Bildung », Theo Stammen et Heinz Rausch, éd., 1977.

18. Lutz Roemheld, *Integral Federalism. Model for Europe – a way towards a personal group society. Historical development, Philosophy, State, Economy, Society*, traduit de l'allemand par Hazel Bongert. Francfort/Main, Berne, New York, Paris, Verlag Peter Lang, « Demokratie, Ökologie, Föderalismus. Schriftenreihe der Internationalen Gesellschaft für Politik, Friedens – und Umweltforschung e.V. », Lutz et Regine Roemheld, éds., vol. 7, 1990.

19. Bernard Voyenne, *Histoire de l'idée fédéraliste*, t. III : *Les Lignées prouhoniennes*, Préface d'Alexandre Marc, Paris, Nice, Presses d'Europe, coll. « Réalités du présent » n° 12, 1981.

des fondateurs de la revue *L'Ordre Nouveau* (Robert Aron, Claude Chevalley, Arnaud Dandieu, Daniel-Rops, Alexandre Marc et Denis de Rougemont)²⁰, tandis que dans celle qu'elle vient de défendre sur le combat européen d'Alexandre Marc²¹, Isabelle Le Moulec-Deschamps a fort bien montré chez lui la continuité et les différences du personnalisme d'avant-guerre au fédéralisme intégral sous l'étendard duquel se poursuit son engagement depuis la guerre.

La présente thèse de doctorat en revanche est centrée sur la période plus explicitement personnaliste de l'engagement d'A. Marc, même si elle relève aussi au passage les premières manifestations de certaines constantes de sa pensée et de son action, répercutées ou pleinement développées depuis, dans le contexte du fédéralisme intégral. Ces constantes démontrent que la distinction entre personnalisme et fédéralisme intégral n'a valeur que d'orientation diachronique dans le contexte historique changeant d'une seule et même pensée. En effet, les écrits intimes d'Alexandre Marc m'ont permis d'en suivre au jour le jour le développement depuis son adolescence dans la tourmente révolutionnaire russe jusqu'à la première année d'existence de l'Ordre Nouveau, où apparaissent déjà en une doctrine cohérente les éléments philosophiques d'un personnalisme clairement conçu, ainsi que leurs conséquences économiques, sociales et politiques originales. Avec la correspondance et les premiers manifestes de l'Ordre Nouveau, ces documents inédits que j'ai été le premier à consulter et à compiler constituent un véritable journal de l'émergence doctrinale du personnalisme comme vision globale du monde autour d'Alexandre Marc et de ses amis ; les témoignages des survivants et celui d'A. Marc lui-même m'ont permis de compléter le tableau de cette genèse.

Par ailleurs, si mon mémoire de maîtrise, à l'instar des autres travaux sur le sujet, se basait surtout sur la revue *L'Ordre Nouveau* pour expliquer dans une synthèse systématique son personnalisme et ce qui en faisait la spécificité par rapport à celui d'*Esprit*, je me suis plutôt attaché ici à surprendre l'apparition de ses grands thèmes dans les sources antérieures ou extérieures où ses premières expressions sont dispersées et difficiles d'accès, qu'il s'agisse de sources internes ou des publications amies qui tinrent longtemps lieu de tribune à l'Ordre Nouveau, d'où un certain manque de visibilité de la pleine amplitude

20. Pierre Izard, *Personnalisme et fédéralisme à travers l'œuvre des fondateurs de la revue l'Ordre Nouveau* (Robert Aron, Claude Chevalley, Arnaud Dandieu, Daniel-Rops, Alexandre Marc et Denis de Rougemont), thèse pour le Doctorat de 3^e cycle, spécialité « Études politiques », Toulouse, Université des Sciences sociales de Toulouse, 1986.

21. Isabelle Le Moulec-Deschamps, *Alexandre Marc, un combat pour l'Europe*, thèse pour le Doctorat de 3^e cycle, Nice, Université de Nice-Sophia Antipolis, Institut du Droit de la Paix et du Développement, 1992.

de ses productions, malgré sa relative ancienneté parmi les groupements non-conformistes des années 30. Ce parti pris de privilégier dans ce travail des sources plus excentriques trouve de plus une certaine confirmation dans la toute récente réédition du principal ouvrage doctrinal de l'Ordre Nouveau, *La Révolution nécessaire* d'Arnaud Dandieu et Robert Aron²², qui prélude à celle de la série complète de *L'Ordre Nouveau* dans un proche avenir par la Fondation Émile Chanoux, à Aoste (Italie). Comme Loubet del Bayle assigne à 1934 le terme de l'extension publique de l'esprit des années 30 en un front commun assez conscient de la jeunesse de France, solidaire de celle d'Europe, de même ai-je fixé le terme de mon enquête sur les origines du personnalisme aux environs du schisme survenu cette année-là entre ses deux branches d'*Esprit* et de l'Ordre Nouveau

Non qu'il faille en exagérer l'importance, puisque des rapports cordiaux se maintinrent entre membres des deux mouvements jusqu'à la veille de la guerre, quand l'esprit des années 30 connut un retour de flamme qui sembla ressouder un moment ce front de la jeunesse, dont les idées marqueront bientôt tant la Révolution Nationale que la Résistance, et par ce biais les élites de la France de l'après-guerre. Seulement, cette rupture publique apparaît comme un point d'arrivée moins arbitraire qu'un autre pour faire le bilan d'une première coupe dans une matière qui pourrait aisément remplir quelques volumes (et le fera vraisemblablement au fil des ans...). Elle permet notamment de marquer l'étroite solidarité établie dès ses débuts par l'Ordre Nouveau entre le personnalisme comme vision du monde et le non-conformisme comme tactique, consistant à rassembler en un front commun des dissidences tous les éléments de la jeunesse européenne capables de rompre avec les catégories héritées du désordre établi, pour fonder sur les exigences de la personne un ordre nouveau.

C'est cet espoir d'un front unique de la jeunesse révolutionnaire européenne qui s'estompe en 1934, quand se consolident à sa place un Front national et un Front populaire, accentuant inéluctablement une polarité qui avait paru sur le point d'être suspendue au début de la décennie. Il y eut en effet un moment de répit où avait pu se poser en lui-même, par-delà les mots d'ordre officiels des différents camps, le problème de fond d'une crise de civilisation dont la crise économique n'était qu'une illustration, mais dont le signe éclatant fut d'abord la guerre et ses conséquences – du moins pour cette génération des jeunes qui ne l'avaient pas faite, telle que vue par Jean-François Sirinelli et par Pascal Balmand (à qui l'on doit en outre une analyse du discours prophétique

22. Robert Aron et Arnaud Dandieu, *La Révolution nécessaire*, Préface de Nicolas Tenzer, Paris, Jean-Michel Place, 1993. A noter aussi, la récente parution des souvenirs de Pierre Andreu, *Révoltes de l'esprit. Les revues des années 30*, Préface de Thierry Paquot, Paris, Éditions Kimé, 1991.

des intellectuels de *L'Ordre Nouveau*)²³. Dans le contexte d'une réorientation de la pensée sociale française autour de la notion d'engagement (telle que décrite dans sa thèse par David Ennis²⁴ avec force références aux non-conformistes), ce ne fut jamais que sur une telle prise de conscience que compta l'Ordre Nouveau, prétendant rassembler tous ceux qui en étaient capables de par l'Europe afin de les amener à en tirer les conclusions qui s'imposaient, dont le personnalisme détenait pour lui le secret.

C'est dans cette perspective que s'expliquent les fréquentations parfois surprenantes de l'O.N. outre-Rhin, dont il a pu être tiré prétexte pour apparenter son personnalisme à certaines formes du fascisme, surtout tel que le conçoit Sternhell dans une acception bien trop vaste, comme une « idéologie révolutionnaire, fondée sur le refus du "matérialisme", sous ses formes à la fois libérale et marxiste²⁵ ». La question se pose pourtant des rapports entre le personnalisme de l'Ordre Nouveau et la *Konservative Revolution* dont relevaient les cercles nationaux-révolutionnaires que contacta A. Marc en Allemagne, ceux de *Gegner* et de *Die Tat*, et même les « nazis de gauche » d'Otto Strasser. En 1977, Jacques Droz a pu conclure une étude rapide sur « Les non-conformistes des années 1930 et leurs relations avec l'Allemagne » en avançant que, peut-être, « les oppositions traditionnelles de droite et de gauche, vivement dénoncées par les non-conformistes français des années 30 et auxquelles les conservateurs révolutionnaires allemands avaient eux aussi cherché à échapper, ne sont pas aussi fondamentales que l'on veut bien le dire, et que la coupure se situe non pas tant selon une vision globale de la société, capitaliste ou socialiste, mais selon la place donnée aux valeurs spirituelles dans l'élaboration de cette société²⁶ ».

23. Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les Intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986, p. 91, cité dans Pascal Balmand. « Les Jeunes intellectuels de l'"esprit des années trente" : un phénomène de génération ? », in J.-F. Sirinelli, *Génération intellectuelle. Effets d'âge et phénomènes de génération dans le milieu intellectuel français*, Paris, Institut d'Histoire du Temps présent, Cahiers de l'Institut du Temps Présent n° 6, novembre 1986, pp. 49-63. Voir aussi P. Balmand, « "Intellectuels" dans l'Ordre Nouveau : une aristocratie de prophètes », in ***, *Intellectuel dans les années trente. Aperçus sur l'histoire du terme*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1988. Dans le premier article, Pascal Balmand se réfère aux mises au point et contestations qu'ont suscité en France les affirmations controversées de Zeev Sternhell sur les non-conformistes ; c'est là qu'on pourra en trouver les références.

24. David M. Ennis, *Toward Commitment : The Reorientation of French Social Thought in the 1930's*, thèse de doctorat, Boston, Boston University, Graduate School, 1979.

25. Zeev Sternhell, « Emmanuel Mounier et la contestation de la démocratie libérale dans la France des années trente », in *Revue française de science politique*, vol. 34, n° 6, décembre 1984, p. 1146n1.

26. Jacques Droz, « Les Non-conformistes des années 1930 et leurs relations avec l'Allemagne », in Helmut Berding, éd. *Vom Staat des Anciens Régimes zum modernen Parteienstaat : Festschrift für Theodor Schieder zu seinem 70. Geburtstag*, Munich, Vienne, R. Oldenbourg Verlag GmbH, 1978, p. 449. Cf. l'essai de Pascal Sigoda pour l'organe de l'Institut Charles de Gaulle : « Charles de Gaulle, la "Révolution

Encore faut-il savoir ce qui est entendu de part et d'autre par ces « valeurs spirituelles », avant de pouvoir déterminer la nature et la portée d'un éventuel recoupement entre les idéaux et objectifs des jeunes non-conformistes des deux rives du Rhin. Il faut évidemment aussi reconstituer avec précision, en relevant toutes les traces laissées dans un pays comme dans l'autre, les contacts effectués entre représentants de ces deux jeunesse, et en évaluer l'importance. C'est ce que j'ai tenté ici, aux fins d'une véritable étude comparative, qui tienne pleinement compte du contexte de chaque pays en lui-même, afin de comprendre comment pouvaient être perçues des uns et des autres les visées révolutionnaires de chacun.

Mais surtout, j'ai voulu restituer dans sa dimension européenne, soit dans ses racines globales comme dans ses ramifications locales, la prise de conscience autour de 1930 par une nouvelle génération d'intellectuels d'une crise de civilisation, consistant dans une métamorphose des conditions élémentaires de l'existence humaine sous l'effet de la Technique au sens le plus large, que la première guerre mondiale, et déjà le spectre d'une nouvelle, leur donnaient pour la première fois à penser comme telle dans toute sa redoutable portée, à une échelle nécessairement supranationale. C'était là une interrogation fondamentale qui allait bientôt être étouffée pour plusieurs lustres par les polarisations totalitaires d'idéologies opposées mais solidaires, dont les non-conformistes voulurent justement briser le cadre afin de pouvoir la poser. Elle s'impose à nouveau à nous, aujourd'hui que s'estompe l'ère des idéologies, si bien qu'il peut y avoir un intérêt plus qu'historique à en surprendre les premières formulations dans ces cercles intellectuels qui lancèrent la notion d'engagement. Leur mentalité, la formation de leur pensée, avec ses enjeux tels qu'ils les définissaient, ont retenu ici mon attention plus que les aspects sociologiques de la production et de la réception d'un tel discours, ou les structures de son énonciation. En ceci, ma démarche dans ce travail sur les intellectuels européens dans la crise de l'entre-deux-guerres s'apparente peut-être à celle de Tony Judt dans son récent ouvrage sur les intellectuels français dans l'après-guerre²⁷.

Cette thèse apporte du reste un complément aux travaux de Dieter Tiemann sur les relations des jeunesse de France et d'Allemagne dans l'entre-deux-guerres²⁸, ainsi qu'à ceux de Thomas Keller sur les échanges intellectuels

conservatrice" et le personnalisme du mouvement "l'Ordre Nouveau"», in *Espoir*, n° 46, mars 1984, pp. 43-49.

27. Tony Judt, *Passé imparfait : Les Intellectuels en France, 1944-1956*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1992.

28. Dieter Tiemann, *Deutsch-französische Jugendbeziehungen der Zwischenkriegszeit*, Bonn, Bouvier/Edition Röhrscheid, « Pariser historische Studien » de l'Institut Historique Allemand à Paris, 1989.

par la filière du catholicisme entre ces deux pays durant la même période²⁹. Ma thèse met en effet en lumière la tentative de l'Ordre Nouveau d'orienter dans un sens révolutionnaire le processus de rapprochement engagé en 1930 au Camp du Sohlberg, qui joua d'ailleurs un rôle décisif dans la genèse de ce groupe personnaliste, avec un cercle œcuménique lancé à la même époque par A. Marc. Ce dialogue franco-allemand de la jeunesse restera d'ailleurs une de ses préoccupations les plus marquantes jusqu'à l'avènement de Hitler, et ne sera pas sans répercussions bien au-delà, puisqu'il comptera pour quelque chose dans la formation d'une figure controversée de la Résistance allemande, Harro Schulze-Boysen, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le souligner dans une communication conjointe avec John Hellman, présentée lors du colloque de l'I.H.T.P. sur les relations culturelles franco-allemandes dans les années 30 en décembre 1990³⁰.

Schulze-Boysen fut en effet le représentant de *Plans* et le partenaire de l'Ordre Nouveau en Allemagne, où il maintint le contact avec ses amis français au moins jusqu'au milieu des années 30, quand les lettres qu'il leur écrit jettent un éclairage révélateur sur ses activités oppositionnelles et l'esprit qui les anime. Comme Harro Schulze-Boysen incarnait le meilleur espoir de l'Ordre Nouveau de réaliser un Front unique de la jeunesse révolutionnaire en Europe, je me suis attaché à situer sa démarche dans son contexte afin de déterminer la place qu'y pouvaient tenir ses liens avec la France. Pour ce faire, j'ai dépouillé sa revue *Gegner* et toute sa correspondance, et j'ai eu des entretiens avec certains de ses proches ainsi qu'avec un chercheur de la Gedenkstätte Deutscher Widerstand à Berlin, qui prépare la grande biographie définitive de Schulze-Boysen, et vient de soutenir une thèse d'histoire sur son chemin vers la Résistance à l'Université technique de Berlin.

Fils et homonyme d'un camarade de Schulze-Boysen exécuté en 1942 avec d'autres membres du réseau Schulze-Boysen/Harnack – mieux connu

29. Thomas Keller, « Katholische Europa-Konzeptionen in den deutsch-französischen Beziehungen der dreissiger Jahre », in Michel Trebitsch et Hans Manfred Bock, éd. *De Locarno à Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 30*, Actes du colloque qui s'est tenu à Paris au siège du C.N.R.S. du 6 au 8 décembre 1990 sous les auspices du D.A.A.D. et de l'Institut d'Histoire du Temps présent, qui viennent d'en publier les actes – Paris, 1993. Voir aussi « Les Médiateurs personnalistes entre les générations non-conformistes en Allemagne et en France : Alexandre Marc et Paul L. Landsberg », *Ni Droite ni gauche. Les chassés-croisés idéologiques de l'entre-deux-guerres*, Bordeaux, Maison des Sciences Humaines d'Aquitaine, 1992.

30. C. Roy et H. Hellman, « Le Personnalisme et les contacts entre non-conformistes de France et d'Allemagne autour de l'Ordre Nouveau et de *Gegner* », in M. Trebitsch et H. M. Bock, éd., *op. cit.*, Marieluise Christadler a déjà tenu compte de cette communication pour l'historiographie allemande dans sa contribution intitulée « Harro Schulze-Boysen oder die "Gegen-Lust des Von-Innen-Heraus-Sprengens" » à un ouvrage collectif édité par Gérard Raulet, *Intellektuellendiskurse der Weimarer Republik : zur politischen Kultur einer Gemengelage*, Francfort/Main, Fischer-Taschenbuch Verlag, 1993.

comme l'« Orchestre Rouge », Hans Coppi est en partie responsable du récent regain d'intérêt pour ce groupe de Résistance qui s'appuyait sur les services secrets soviétiques, ce qui valut à Schulze-Boysen d'être simultanément porté aux nues en R.D.A. comme précurseur du régime communiste et honni comme traître à la patrie et suppôt de Staline en République fédérale. Ces conceptions unilatérales ont commencé dès avant la chute du Mur à faire place à des évaluations plus nuancées des motivations idéologiques de Schulze-Boysen et de ses camarades, tenant compte des positions qu'il avait pu exprimer avant la prise du pouvoir par Hitler, au moment de ses contacts avec la France. L'étude approfondie de ceux-ci que comporte cette thèse peut donc être considérée comme une contribution originale au débat qui fait rage en Allemagne en ce moment autour d'une exposition sur l'Orchestre Rouge organisée par Hans Coppi, à l'occasion du cinquantenaire de l'arrestation de ses membres. Hans Coppi cherche en effet à le réhabiliter comme une partie intégrante de la Résistance, et par-là à l'associer au patrimoine de légitimité historique de l'Allemagne réunifiée³¹.

Cette mise en perspective européenne des contacts de l'Ordre Nouveau à l'étranger, je l'ai aussi tentée pour deux autres pays dont la jeunesse s'intéressa à l'O.N. au temps de son association avec la revue *Plans* de Philippe Lamour, soit les Pays-Bas et la Hongrie. Comme dans le cas de l'Allemagne, j'ai préféré traiter de la totalité des rapports – jamais encore étudiés – de l'O.N. avec ces pays, débordant la limite chronologique du début de 1934, alors que j'ai laissé de côté – quitte à y revenir un jour – d'importants contacts de l'O.N. avec

31. Parmi les nombreux échos qu'a trouvé depuis un an dans la presse allemande ce débat sur l'Orchestre Rouge, je ne citerai que quelques uns des articles que m'ont fourni Thomas Keller et Hans Coppi – ce dont je les remercie : Berthold Seewald, « NS-Widerstandskämpfer oder Verräter ? Der Spionagering "Rote Kapelle". Zwischen Verhaftung und Tod », in *Die Welt*, 31 août 1992.

« Als Vaterlandsverräter diffamiert. Die Widerstandsgruppe "Rote Kapelle"/Berliner Ausstellung », in *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 2 septembre 1992.

Peter Jochen Winters, « Kein sowjetischer Agentenring. Die Wahrheit über die "Rote Kapelle" », *FAZ*, 14 septembre 1992.

Heinz Höhne, « Die meisten waren alte sowjetische Agenten », lettre à la rédaction de la *FAZ*, 1^{er} octobre 1992.

Dr. Johannes Tuchel, directeur de la Gedenkstätte Deutscher Widerstand, réponse au précédent : « "Rote Kapelle" vor allem im Widerstandskampf », in *FAZ*, 3 novembre 1992.

Karl Josef Müller, « Mythen des Widerstands – der 20. Juli und die "Rote Kapelle" », in *Die Neue Gesellschaft – Frankfurter Hefte*, 12 décembre 1992, pp. 1109-1119.

Sibylle Wirsing, « Das alternative Widerstandsmodell. Die "Rote Kapelle" aus neuer Sicht, ihre Rehabilitierung in der Forschung und in der Öffentlichkeit », in *Tagesspiegel*, n° 14 466, 11 février 1993, p. 8.

Enfin, à l'occasion de l'ouverture à la Paulskirche de Francfort de la même exposition sur l'Orchestre Rouge, la *Frankfurter Rundschau* consacra une pleine page, abondamment illustrée, de son édition du samedi 5 juin 1993, à une lettre de Hartmut Schulze-Boysen à son grand frère mort – « Ein Deutscher, der Patriotismus anders verstand als die Mehrheit ».

d'autres pays : la Belgique, la Grande-Bretagne, l'Italie, dont la part la plus importante tombe après la date où prend fin mon récit des origines du personnalisme. Celui-ci est précédé d'un prologue décrivant l'apparition d'une problématique et d'un style non-conformistes en France et en Allemagne en 1930 dans le contexte du Camp du Sohlberg, et la constitution dans sa foulée du groupe de l'Ordre Nouveau sous l'impulsion d'Alexandre Marc.

Suit la première biographie intellectuelle (quoique partielle, n'allant que jusqu'au milieu des années 30) d'Alexandre Marc, que j'appelle encore Lipiansky jusqu'à ce qu'il adopte, au moment de fonder l'O.N., le nom qui sera le sien dans sa carrière d'intellectuel et de militant. C'est l'émergence des idées-forces du personnalisme et de sa notion même, que Marc amènera en France sous une forme reconnaissable comme telle, que je retracerai dans ce chapitre, sur la base des journaux, pensées et notes de lecture d'un témoin privilégié d'une époque de la pensée. Alexandre Marc la traversa en effet selon une improbable trajectoire : de la tradition intellectuelle russe qui l'a formé comme Berdiaev, à la nouvelle philosophie allemande dont il avait une connaissance exceptionnelle parmi les intellectuels de son pays d'adoption, où il contribua à introduire la pensée existentielle, tout en prenant une part significative au renouveau catholique ; ainsi naquit le personnalisme.

Mais surtout, au cœur de sa démarche se sont toujours trouvés un radicalisme et un non-conformisme fonciers, liés à une certaine idée de l'homme qu'il n'a fait que développer en théorie et fut toujours soucieux de traduire immédiatement en pratique. C'est cette personnalité qu'il fallait pour mettre de l'avant au bon moment, simultanément et du même mouvement, les postulats philosophiques du personnalisme et l'exigence tactique d'un front unique révolutionnaire du non-conformisme, dont il ne cessera de vivre la liaison à temps et à contretemps. L'idéal d'une *Jeune Europe* qu'il put alors mettre de l'avant – notamment dans son premier livre dont c'était le titre – arrivait cependant en son temps, dont il mettait à nu certains ressorts profonds.

C'est pourquoi il m'apparaissait important de prendre en considération à propos d'Alexandre Marc la recommandation de Jean Touchard aux futurs historiens de l'esprit des années 30, à savoir que son étude « ne doit pas obligatoirement prendre pour centre une revue ou un mouvement. La biographie de certains hommes dont le rôle a été très important (Dandieu ou Mounier par exemple) serait peut-être à certains égards plus suggestive³² ». Si

32. Jean Touchard, « L'Esprit des années 30 : une tentative de renouvellement de la pensée politique française », in ***, *Tendances politiques dans la vie française depuis 1789*, Paris, Hachette, « Colloques. Cahiers de civilisation », 1960, p. 119.

celle de Mounier n'est plus à faire, celle de Dandieu manque encore, mais d'autres fondateurs de l'Ordre Nouveau ont eu les leurs : Denis de Rougemont dans les thèses de Mary Jo Deering et de Bruno Ackermann, Jean Jardin dans la biographie à succès de Pierre Assouline³³, et Daniel-Rops, si l'on compte l'étude superficielle et datée de Pierre Dournes³⁴. Dans une histoire complète de l'Ordre Nouveau pourraient être distingués au sein du groupe, et pour la tonalité de leur apport au personnalisme, ceux venus du surréalisme et de ses parages comme Dandieu, Aron, Chevalley et Rougemont, et les catholiques : Daniel-Rops, René Dupuis et Jean Jardin, ces deux derniers venus à l'O.N. à titre de vieux amis de Marc, qui les connut à Sciences Po.

Comme ils étaient assez représentatifs au sein de l'O.N. d'une sensibilité droitière dont le soupçon coûta au groupe une tribune après l'autre, il ne semblait pas inutile d'esquisser les profils biographiques de Jardin et de Dupuis en fonction de leur apport à l'O.N., faisant contrepoids au révolutionnaire A. Marc tout en permettant un premier tour d'horizon de son aile « catholique » ; à ceci près bien sûr que j'en ai omis ici Daniel-Rops, figure un peu marginale à l'O.N., à l'œuvre par ailleurs abondante et facile d'accès, et sur qui mes recherches ne m'ont guère fourni de matière originale à exploiter, au contraire de Dupuis, dont je montre ici le rôle-clé qu'il a joué dans les rapports de l'O.N. avec la Hongrie, et de Jardin, dont j'essaie d'élucider l'état d'esprit qui lui permit d'évoluer d'un Ordre Nouveau où il ne ménageait pas son fiel contre les politiciens, au cabinet du plus tristement célèbre d'entre eux : Pierre Laval, dans sa période vichyssoise.

C'est en troisième partie que sont narrées les premières années de l'Ordre Nouveau, des fondations de sa doctrine et de son action telles que nous les révèle surtout le journal inédit tenu par Alexandre Marc en 1931, à ses publications et à ses activités dans le cadre des diverses tribunes qui l'ont accueilli au gré des cristallisations, dislocations et recompositions du front commun de la jeunesse non-conformiste, dont les modalités et les implications seront étudiées dans chaque cas. La collaboration avec *Plans* retiendra particulièrement mon attention, car c'est en elle que prit sa forme la plus ambitieuse cette volonté de former un front unique à l'échelle de l'Europe, tenue pour celle de la crise de civilisation ; c'est donc en lien étroit avec cette prise de conscience à *Plans* d'une Jeune Europe que le personnalisme français y trouva ses premières formulations doctrinales dans les articles de l'Ordre Nouveau.

33. Pierre Assouline, *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, Paris, Baland, 1986.

34. Pierre Dournes, *Daniel-Rops ou le réalisme de l'esprit*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1949.

C'est certes à *Esprit* qu'il trouverait un plus ample développement ; mais tandis que l'idée d'une Troisième Force, liée à l'origine aux desseins non-conformistes qui avaient toujours été ceux de l'Ordre Nouveau, prendrait vite à *Esprit* la coloration d'un antifascisme banal et néanmoins ambigu, le personnalisme fédéraliste et nietzschéen y susciterait son double communautaire et chrétien, selon des étapes qui seront ici marquées avec précision, avec leurs implications spirituelles. En particulier sera révélée pour la première fois dans ses détails la supercherie d'Otto Neumann, ce philosophe allemand inventé par A. Marc pour faire passer ses idées, et qui fournit à Emmanuel Mounier certains motifs essentiels de sa pensée.

M. Alexandre Marc est ici remercié pour les douzaines d'heures d'entretiens qu'il m'a accordées (ainsi qu'à John Hellman en mon nom sur la base d'un questionnaire que j'avais préparé en 1985 en vue de mon mémoire de maîtrise), et pour le libre accès aux masses de documents de son activité, jusqu'alors en majeure partie inexplorées, situées tant chez lui à Vence qu'au Centre international de formation européenne (C.I.F.E.) à Nice. Celles-ci ont fourni la surabondante matière de cette thèse, mais comme il ne s'agissait en aucune manière d'archives classées, elles seraient demeurées presque impossibles à pleinement exploiter si, au moment où je commençais de mesurer l'ampleur de la tâche que représentait leur dépouillement, le professeur John Hellman n'avait pris le temps de mettre au point et de roder avec moi un système informatique de base de données. C'est ainsi que j'ai pu engranger ce riche matériau sur l'histoire du non-conformisme d'une façon cohérente et complète, de façon à pouvoir le consulter efficacement au stade de la rédaction. Je dois d'ailleurs noter que fut conservée et adaptée dans ce système informatisé la grille de classement de données suggérée par Alexandre Marc au premier stade « artisanal » de mes recherches sur le terrain.

Celles-ci comportèrent aussi des entretiens avec les acteurs et témoins survivants de l'Ordre Nouveau, qui dans bien des cas me donnèrent aussi accès à certains documents écrits. Me bornant à nommer ceux dont le témoignage a pu être pris en considération dans le cadre chronologique et géographique réduit de cette thèse sur les origines du personnalisme, je ne tenterai pas de différencier leurs contributions en englobant dans l'expression de ma reconnaissance MM. André Moosmann, Pierre Prévost, Louis Ollivier, Xavier de Lignac, André Jardin, Albert Mirlesse, Henri Eggly, Bernard Charbonneau et Jacques Ellul, ainsi que Mmes Marianne Strauss, Sabine Robert-Aron, Catherine Chevalley et Simone Jardin avec ses fils Gabriel et Simon ; il me faut aussi saluer la mémoire des témoins entre-temps disparus, M. Philippe Lamour, Mme Paulette Mounier, et Mme Suzanne Marc – dont l'accueil attentionné ne

fit pas peu pour mettre à son aise un jeune chercheur débarquant d'outre-Atlantique. Je dois signaler encore que j'ai eu accès aux témoignages recueillis auprès de certaines de ces mêmes personnes par Mme Isabelle Le Moulec-Deschamps, comme elle aux miens, nos deux thèses sur des phases successives de la carrière d'Alexandre Marc ayant pris forme dans une certaine osmose, où l'amitié n'était pas pour rien.

Enfin, je dois un certain nombre d'éclaircissements sur l'aspect franco-allemand de mes recherches sur le non-conformisme et le personnalisme à mes contacts avec un collègue dont les travaux sont un peu le pendant germanique des miens, Thomas Keller de l'Université de Strasbourg. Je n'aurais pu en outre mener à bien mon enquête sur Harro Schulze-Boysen et ses rapports avec la France sans les témoignages accordés et les documents fournis par son frère, M. l'ambassadeur Hartmut Schulze-Boysen, par sa sœur, Mme Helga Mulachiè (née Schulze), par son camarade de *Gegner*, M. Alexander Dolezalek, et par M. Hans Coppi, qui prit la peine de faire un détour par Montréal pour me rencontrer, au cours de ses propres recherches sur le compagnon de lutte de son père.

Pour le dépouillement des journaux russes d'Alexandre Marc, j'ai pu profiter du travail de traduction et de recherche largement entamé par Ms. Catherine Baird ; sans l'aide de cette collègue slavissante de l'Université McGill, je n'aurais pu mener à bien dans un délai raisonnable cette partie importante de mon projet initial. Par ailleurs, la première partie et la partie III.-2.-B., d'abord rédigées en anglais, ont été traduites respectivement par M. Christian Bérubé et par Ms. Phaedra Royle.

LE PERSONNALISME DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES ENTRE L'ALLEMAGNE ET LA FRANCE

Synthèse et Orientation en guise de Postface

Thomas Keller
U.F.R. Langues et Sciences Humaines Appliquées
Université des Sciences Humaines de Strasbourg
Mai 1998

PRESSES D'EUROPE
10, avenue des Fleurs, Nice

INTRODUCTION : NAISSANCE DES PERSONNALISMES EN FRANCE

Au cours de l'année 1931, des jeunes contestataires s'adressèrent au public avec une série de manifestes, dont l'essentiel tenait dans ce slogan qu'en retenait des années plus tard le mieux connu des intellectuels qu'ils surent gagner, Denis de Rougemont :

Ni individualistes ni collectivistes, nous sommes personnalistes !¹

Pour sa part, la rédaction de la revue *Plans*, présentant à ses lecteurs l'un de ces textes, tint à signaler ces points :

Conception d'une époque neuve nécessitant une totale révision des valeurs ; non conformisme absolu ; évidence de la nécessité révolutionnaire, c'est-à-dire un changement radical des fondements mêmes des institutions dans les principes sur lesquels elles reposent ...

Un cadre politique et social humain donc naturel ; un fédéralisme réel, non par l'assemblage hétéroclite d'États artificiels, mais par le groupement logique d'unités géographiques et économiques, avec statut confédéral des minorités culturelles...

Un premier manifeste culminait dans cette proclamation que citait *Plans* :

Nous sommes traditionalistes mais non conservateurs, réalistes mais non opportunistes, révolutionnaires mais non révoltés, constructeurs mais non destructeurs, ni bellicistes ni pacifistes, patriotes mais non nationalistes, socialistes mais non matérialistes, personnalistes mais non anarchistes².

1. Denis de Rougemont, *Journal d'une époque (1926-1946)*, Paris, Gallimard, 1966, p. 93.

2. « L'Action. I. "L'Ordre Nouveau" », in *Plans*, n° 9, novembre 1931, pp. 149-151.

Un manifeste ultérieur précisait :

... ce personnalisme implique la rupture aussi bien avec l'individualisme abstrait des libéraux qu'avec toute doctrine plaçant l'État quelle que soit sa forme, au rang de la valeur supérieure ...

... la machine économique et sociale doit exister pour la personne, et non la personne pour la machine économique et sociale ...³

Ces manifestes antilibéraux constituent la première trace publiée du personnalisme moderne en France. Le texte rédigé par Alexandre Marc (-Lipiansky) vient du groupe de l'Ordre Nouveau (O.N.) en gestation depuis 1930. Il regroupe entre autres Marc (qui écrit aussi sous le pseudonyme de Michel Gladys), Daniel-Rops (pseudonyme d'Henri Petiot), Jean Jardin (pseudonyme : Dominique Ardouint), Arnaud Dandieu, Robert Aron, René Dupuis, Denis de Rougemont, Claude Chevalley, suivis plus tard d'une seconde génération : Pierre Prévost, Eugénia Hélice, Albert et Louis Ollivier, Xavier de Lignac⁴. Ce groupe ne dispose pas encore d'une revue et publie son manifeste dans *Plans* (revue de Lamour, Le Corbusier, Delaisi, Lagardelle). De mai 1933 à septembre 1938 paraissent les quarante-cinq numéros de la revue *L'Ordre Nouveau*.

Ce groupe « non-conformiste », qui souffre encore aujourd'hui de l'homonymie avec le groupe fasciste du même nom des années 70, revendique déjà le « fédéralisme réel ». Il prépare le mouvement européen d'après-guerre

3. « L'Action. – Précisions sur "L'Ordre Nouveau" », in *Plans*, n° 10, décembre 1931, pp. 153-5.

4. Les études sur O.N. et ses protagonistes – outre la thèse de Christian Roy sur Alexandre Marc que le présent texte situe dans une perspective tant historiographique qu'intellectuelle :

Edmond Lipiansky, *L'Ordre Nouveau (1930-1938)*, in Edmond Lipiansky et Bernard Rettenbach, *Ordre et Démocratie. Deux sociétés de pensée : De l'Ordre Nouveau au Club Jean-Moulin*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, pp. 1-101.

Bernard Voyenne, *Histoire de l'idée fédéraliste*, 3 tomes, Nice, Presses d'Europe, 1976-1981 ;

Lutz Roemheld, *Integraler Föderalismus. Modell für Europa. Ein Weg zur personalen Gruppengesellschaft*, 2 tomes, Munich, Verlag Ernst Vögel, 1977 ;

Pascal Balmand, « Intellectuel(s) dans « L'Ordre Nouveau » (1933-1938) : une aristocratie de prophètes », in Danielle Bonnaud-Lamotte et Jean-Luc Rispail, éd., *Intellectuel(s) des années trente entre le rêve et l'action*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1989, pp. 171-184 ;

John Hellman et Christian Roy, « Le personnalisme et les contacts entre non-conformistes de France et d'Allemagne autour de l'Ordre Nouveau et de Gegner 1930-1942 », in Hans Manfred Bock, Reinhart Meyer-Kalkus et Michel Trebitsch, éd., *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930*, Paris, C.N.R.S.-Éditions, 1993, volume I, pp. 203-215 ;

Thomas Keller, « Médiateurs personnalistes entre générations non-conformistes en France et en Allemagne : Alexandre Marc et Paul L. Landsberg », in Gilbert Merlio, éd., *Ni gauche, ni droite : les chassés-croisés idéologiques des intellectuels français et allemands dans l'entre-deux-guerres*, Talence, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme d'Aquitaine, 1995, pp. 257-273 ;

Bruno Ackermann, *Denis de Rougemont. Une biographie intellectuelle, tome I : De la révolte à l'engagement. L'intellectuel responsable, tome II : Le journal d'une époque*, Genève, Éditions Labor et Fides, 1996, 1278 p.

animé entre autres par Alexandre Marc et Denis de Rougemont, lui fournissant l'idée-force d'un personnalisme critique de l'État. Rougemont affirme alors :

Parce qu'ils sont trop petits, les États-Nations devraient se fédérer à l'échelle continentale ; et parce qu'ils sont trop grands, ils devraient se fédéraliser à l'intérieur⁵.

Ces fédéralistes revendiquent aujourd'hui leur passé non-conformiste des années trente et y perçoivent surtout l'héritage proudhonien. La relecture des numéros de *L'Ordre Nouveau* montre pourtant que le révolutionnaire français du XIX^e siècle n'est qu'un inspirateur parmi d'autres, et que d'autres sources – notamment personnalistes – alimentent ce courant qui ne se désigne pas encore systématiquement comme « fédéraliste ».

On attribue aujourd'hui habituellement la fondation du mouvement personnaliste en France au groupe *Esprit*. En réalité, Emmanuel Mounier, Louis-Émile Galey et Georges Izard consultent Marc (O.N.) fin 1931 pour fonder une version catholique de *Plans*. Ils n'ont pas à cette époque une notion philosophique de personne ou de personnalisme. En octobre 1932 paraît le premier numéro d'*Esprit*. Ce deuxième groupe réunit entre autres Mounier, Izard, André Déléage, Étienne Borne, François Perroux et Jean Lacroix. *Esprit* élabore un personnalisme communautaire sacralisant le travail qui débouche sur le catholicisme de gauche antifédéraliste après 1945.

Fin 1933, Izard, Déléage, et Galey cherchent leur autonomie et fondent le groupe Troisième Force. Début 1934 la coopération entre O.N., *Esprit* et Troisième Force se brise. La plupart des membres de la Troisième Force engagée dans une stratégie activiste choisissent l'alliance avec le Front Commun de Bergery. Au cours de la deuxième moitié des années 30, un groupe de personnalistes gascons (Bernard Charbonneau, Jacques Ellul) critiques envers la technique suivra son propre chemin et anticipe l'écologisme.

Les personnalismes de l'entre-deux-guerres faisant partie des pensées antilibérales de la troisième voie, ils partagent avec d'autres groupes non-conformistes le refus de la société bourgeoise, de l'économie capitaliste comme de la communiste, de l'individualisme hédoniste et atomistique ainsi que du collectivisme brisant les individualités. L'antilibéralisme comprend aussi la critique du parlement et des partis. Le manifeste prend ses distances envers les contestations antilibérales concurrentes que sont les marxistes (« *Nous sommes socialistes mais non matérialistes* »), les nationalistes belliqueux et conservateurs, les anarchistes irresponsables et les pacifistes idéalistes. Contrairement aux idéologies nostalgiques rêvant d'une époque révolue, ce

5. Denis de Rougemont, *Lettre ouverte aux Européens*, Paris, Albin Michel, 1970, p. 157.

personnalisme se veut révolutionnaire. Il se réclame de la modernité en acceptant par exemple la technique avancée, mais il s'oppose en même temps à la destruction des traditions. Le profil spécifique d'O.N. vient de son orientation personnaliste anti-étatiste, anti-fusionnelle et anti-productiviste. Ainsi les personnalistes fédéralistes sont-ils anticapitalistes dans la mesure où la machine domine l'homme, et veulent-ils supprimer la condition prolétarienne.

Au cours des années 30, O.N. s'oppose au pacifisme et au planisme des néo-radicaux (Luchaire) et néo-socialistes (Lefranc, Lévi-Strauss), mais essaie de coopérer avec d'autres groupes contestataires : avec *Esprit*, la Jeune Droite (Thierry-Maulnier, Fabrègues), le groupe surréaliste autour de Bataille (Queneau, Leiris, Caillois) et les ingénieurs d'*X-Crise* (Loustau, Gibrat). Mais dès le milieu de cette décennie, les personnalistes fédéralistes proclamant haut et fort leur intransigeance se retrouveront isolés.

Je me propose d'analyser l'histoire et la doctrine d'O.N. et d'*Esprit* en situant les personnalistes par rapport à d'autres représentants de la génération non-conformiste en France et en Europe. C'est la synthèse entre les concepts personnalistes, venant surtout d'Allemagne, et l'anthropologie du don qui forge le profil doctrinal d'O.N. L'évolution des différents groupes personnalistes pendant les années 30 débouchera sur la pluralisation durable des personnalismes qui se différencient en fédéralisme, pensée communautaire et écologisme.

I.– LES MOUVEMENTS DE LA TROISIÈME VOIE

1. UNE GENERATION DE LA CRISE

Les personnalistes font partie des non-conformistes des années 30. Ce terme désigne les contestataires nés autour de 1905 appartenant à une « génération courte » (Marc Bloch) : ils n'ont pas participé à la guerre de 14-18 ; ils l'ont vécue de façon consciente et ne sont pas ancrés dans le monde d'avant 1914. Au-delà des parcours et des orientations individuels, les enfants de la victoire revendiquent souvent une attitude anti-libérale et anti-bourgeoise. L'étude des générations, inventée par le sociologue Karl Mannheim, représente, depuis les travaux devenus classiques de Touchard et Loubet de Bayle et l'analyse plus récente de Jean-François Sirinelli, une approche féconde des milieux intellectuels dans l'Europe des années 30⁶. La sociologie des générations associe trois éléments, à savoir la classe d'âge, un événement décisif et formateur d'une génération et les lieux de sociabilité. Touchard et Loubet del Bayle saisissent un non-conformisme plutôt « à droite » tandis que Sirinelli étudie la génération intellectuelle pacifiste plutôt « de gauche » de l'École normale supérieure.

La grande majorité des protagonistes des mouvements non-conformistes est née entre 1901 et 1909 : Daniel-Rops et Michel Leiris en 1901 ; Georges Izard, Philippe Lamour, Pierre-Henri Simon, Henri Guillemin, Gabriel Germain, Raymond Queneau, Colette Peignot en 1903 ; Alexandre Marc, Jean Jardin,

6. Sur les générations :

Karl Mannheim, « Das Problem der Generationen », in *Kölner Vierteljahreszeitschrift für Soziologie* 7 (1928/29), pp. 157-185 ;

Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Seuil, 1987 (1^{ère} édition 1969) ;

Jean-François Sirinelli éd., « Générations intellectuelles. Effets d'âge et phénomènes de génération dans le milieu intellectuel français », *Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, 6, novembre 1987 ;

Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle. Khâgneux et Normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1988 ;

Irmtraud Götz von Olenhusen, *Jugendreich, Gottesreich, deutsches Reich. Junge Generation, Religion und Politik 1928-1933*, Cologne, Verlag Wissenschaft und Politik, 1987.

André Déléage, Louis-Émile Galey, Robert Gibrat, Georges Lefranc, Maurice Deixonne en 1904 ; Emmanuel Mounier, René Dupuis, Pierre Klossowski et René Maheu en 1905 ; Denis de Rougemont, Maurice de Gandillac, Jean-Pierre Maxence et Jean de Fabrègues en 1906 ; Étienne Borne, Maurice Blanchot, Henry Corbin et Raymond Abellio en 1907 ; Claude Lévi-Strauss en 1908 ; Thierry-Maulnier, Robert Brasillach, Claude Chevalley et Simone Weil en 1909. Il est vrai qu'Arnaud Dandieu et Georges Bataille (1897), Robert Aron (1898), Robert Loustau (1899) et Jean Lacroix (1900) sont un peu plus âgés ; Charbonneau (1910), Ellul (1912), Eugénia Héliste, Prévost, Marjolin et Caillois sont plus jeunes. Notons le faible pourcentage de femmes.

Cette tranche d'âge des révolutionnaires fournit les protagonistes des mouvements contestataires qui succèdent à la relative stabilité politique d'avant 1929. L'orientation non-conformiste engendre une vraie dissidence au sein des partis et des organisations. La Jeune Droite (Maxence, Francis, Vincent, de Fabrègues, Blanchot, Thierry-Maulnier) se constitue à l'encontre de l'Action Française. Les Jeunes Turcs (Bertrand de Jouvenel, Luchaire, Fabre-Luce, Drieu La Rochelle) défient le Parti radical. Les néo-socialistes (*cf.* le recueil de Montagnon, Marquet, Déat, *Néo-Socialisme ?*, Grasset, 1933) critiquent la politique de la S.F.I.O. Parmi les contestataires de la S.F.I.O., on trouve aussi les planistes de la *Révolution Constructive* que sont Georges Lefranc, Boivin, Deixonne, Lévi-Strauss et Robert Marjolin, ainsi que des ingénieurs d'*X-Crise* de l'École polytechnique, qu'on retrouvera dans la Collaboration : Robert Loustau et Robert Gibrat, un moment très proches d'O.N., ainsi que Georges Soulès, alias Raymond Abellio, qui dans son exil suisse de l'après-guerre sera le précepteur des fils de Jean Jardin. Les jeunes surréalistes (Bataille, Leiris, Queneau) ne se laissent pas capter par le Parti communiste et prennent leurs distances envers Breton, l'instigateur de la *Révolution Surréaliste* de 1925. Les personnalistes révolutionnaires s'éloignent des initiatives pacifistes de Jean Luchaire et des Catholiques de la Jeune République de Marc Sangnier (où s'engagent Guillemin et Germain), qui prolongent encore l'esprit de Locarno. L'aggravation des conflits engendre des dislocations, des regroupements et de nouvelles alliances.

L'expérience de la crise engendre « l'esprit révolutionnaire » de tout bord. L'événement formateur transfrontalier d'une génération ne se limite pas au choc de la guerre de 1914-18. La classe d'âge née autour de 1905 est différente de la génération des tranchées. Elle ne jouit pas du prestige de l'expérience du front. Son événement-clé est aussi l'enchaînement des révolutions, révoltes et réformes en Europe – la Révolution d'Octobre 1917, la révolution manquée de 1918-19 en Allemagne (Spartakus), les troubles en Allemagne entre 1930 et 1933, la « Révolution allemande » des Nazis en 1933. L'entre-deux-guerres voit en fait

plusieurs « entrées » des révolutionnaires⁷. Tandis que la moitié des années 20 voit apparaître une détente politique (Cartel des gauches, Locarno) et naître une attitude politique « réaliste », le début des années 30 est caractérisé par une reprise de l'élan révolutionnaire.

L'entrée des non-conformistes consiste en l'apparition de la Jeune Droite (dès la fin des années 20), des projets planistes de la *Révolution Constructive* et d'*X-Crise*, des transformations du surréalisme ainsi que de la contestation personaliste. Les émeutes antiparlementaires de février 1934, le Front Populaire et la Révolution Nationale de Vichy prolongent en quelque sorte les tentatives révolutionnaires précédentes et font de la contestation un phénomène européen.

Les révolutions blanches et rouges orchestrent le désenchantement progressif qui se répand en France où le triomphe de 1918 se transforme en victoire perdue. Un profond sentiment de crise inspire d'abord une réaction politique souvent pacifiste contre l'Europe des (États-)nations et des guerres, puis prend l'allure d'une vraie critique de la civilisation. La perception de la crise dépasse le désastre économique engendré par le krach de 1929. Selon les non-conformistes, il s'agit d'une crise de la civilisation humaine. Le maurrassien et nietzschéen Thierry-Maulnier déclare que *La crise est dans l'homme* (Redier 1932) ; le Catholique Daniel-Rops (O.N.) se révolte contre la société dominée par la Technique qu'il appelle *Le monde sans âme* (Plon 1932). L'article « Mission ou démission de la France », signé par la rédaction et paru dans le premier numéro de *L'Ordre Nouveau*, résume bien ce constat d'échec :

Fascisme, bolchevisme, hitlérisme, américanisme – régimes de dictature – sont nés de notre carence, sont issus du fléchissement de l'esprit de l'Occident, et singulièrement du renoncement de la France. Nous nous plaignons d'être entourés d'ennemis, et nous les fabriquons de nos propres mains. Quand on ne veut pas bouger, on force ainsi les autres à vous marcher sur le corps. Si la France renonce à sa mission, elle peut bien se cramponner à son armée, à son or et à ses colonies ; elle perdra tout et elle-même – et la paix. Il faut risquer sa vie pour la sauver⁸.

Les révolutionnaires les plus divers se mettent à la recherche d'une troisième voie au-delà du capitalisme et du collectivisme. O.N. refuse tout positionnement opposant l'Occident libéral, démocratique et humaniste aux dictatures et choisit une troisième position ayant pour adversaires les régimes libéraux et totalitaires. Selon Marc, même le mot « crise » revêt un caractère cynique dans le monde capitaliste : *Faillite retentissante – à profiter de suite*⁹. Contrairement à la théorie

7. Voir Michel Trebitsch, « Le front commun de la jeunesse intellectuelle. Le "Cahier de revendications" de décembre 1932 », in Merlio, *op. cit.*, pp. 209-228.

8. *L'Ordre Nouveau*, n° 1, mai 1933, pp. 1-4 –p. 3.

9. Alexandre Marc, *La Revue du Siècle*, n° 3, juin 1933, cité d'après Mireille Marc-Lipiansky, *Crises et Crise*, Nice, Presses d'Europe, 1997, p. 11.

de la « guerre civile européenne » d'Ernst Nolte qui voit dans les extrémismes fascistes et nazis une riposte au communisme, les personnalistes fédéralistes voient les deux totalitarismes émerger du monde bourgeois et capitaliste irresponsable et belliqueux. Ranger l'américanisme parmi les dictatures (économiques) et dénoncer le capitalisme comme profiteuse de la crise montre l'intransigeance morale mais aussi toute la problématique de l'esprit révolutionnaire antilibéral, à savoir son refus systématique d'admettre un pouvoir sélectif tranchant entre libéralisme et totalitarisme. Cette réserve ne justifie pourtant aucunement de ranger la pensée d'O.N. parmi les totalitarismes.

L'expérience générationnelle dépend aussi des lieux de sociabilité tels que les écoles d'élites et les classes préparatoires (khâgnes), les organisations, cellules et mouvances ainsi que les revues. Les khâgnes, l'École normale supérieure et l'École polytechnique sont des lieux de sociabilité uniques « homologuant » les intellectuels. La génération intellectuelle des khâgneux et normaliens affiche souvent un pacifisme (plutôt de gauche) qui transcende les différents groupes radicaux, socialistes et communistes. L'impact du philosophe pacifiste Alain enseignant en khâgne au lycée Henri IV est devenu notoire. Les néo-socialistes pacifistes se réunissent à l'École normale supérieure dans le Groupe d'études socialistes (Lefranc, Deixonne, Boivin, Lévi-Strauss). Ce groupe rend public ses convictions planistes dans *La Révolution Constructive*. Luchaire et Maheu fréquentent les milieux radicaux et néo-socialistes. Chevalley (O.N.), issu du lycée Louis-le-Grand, fréquente le groupe des « collaborateurs de Nicolas Bourbaki », de tendance socialiste, qui réunit à l'École normale supérieure des philosophes mathématiciens (Cartan, Ehresmann, Dieudonné) et entretient des contacts avec les futurs martyrs de la Résistance Jean Cavaillès et Albert Lautman, spécialiste de David Hilbert. Avec Dandieu et parallèlement à Koyré, Lautman et Queneau, Chevalley introduit les théories mathématiques de Hilbert en France¹⁰.

Les « talas » (ceux qui vont à la messe, c'est-à-dire les catholiques pratiquants comme Mounier qui constituent la majorité de l'équipe d'*Esprit*) parmi les khâgneux et normaliens ne sont pas faciles à situer : Henri Guillemin et Gabriel Germain viennent de la khâgne du lycée du Parc à Lyon. Ils ont eu Louis Lachière-Rey comme professeur de philosophie et soutiennent le pacifisme de la Jeune République de Marc Sangnier ; Déléage et Izard, issus de la khâgne de Louis-le-Grand et co-fondateurs d'*Esprit* sont d'abord apolitiques ; Borne (khâgne Henri IV) est passagèrement impressionné par Alain et Maurras ; Gandillac (khâgne Louis-le-Grand) s'éloigne également de l'attraction exercée

10. Voir Claude Chevalley et Arnaud Dandieu, « Logique hilbertienne et psychologie », in *Revue Philosophique*, janvier-février 1932, et Raymond Queneau, « Les fondements de la littérature d'après David Hilbert », in *Bibliothèque Oulipienne*, n° 3, Paris, 1971-1976.

par l'Action Française. La condamnation de l'Action Française par le Pape en 1926 porte ses fruits chez ces catholiques. La khâgne du lycée Louis-le-Grand réunit un groupe maurrassien dont font partie Thierry-Maulnier et Brasillach (Jeune Droite). Toutefois il faut distinguer les débuts confus de certains talas des orientations maurrassiennes durables de la Jeune Droite.

Robert Aron et Arnaud Dandieu (O.N.) font connaissance au lycée Condorcet. Marc (O.N.), Jardin (O.N.) et Dupuis (O.N.) se rencontrent lors de leurs études à l'École libre des Sciences Politiques. L'École polytechnique fournit les membres du groupe *X-Crise* comme Loustau et Gibrat qui coopèrent pendant un moment avec O.N.

L'orientation non-conformiste est à l'origine de l'éclosion des revues et mouvements entre 1930 et 1933. Dandieu (O.N.) contribue à la revue surréaliste-ethnologique *Documents* éditée par Georges-Henri Rivière et Carl Einstein dont le premier numéro paraît en avril 1929 et où écrivent également Bataille et Leiris. Bataille publiera par la suite dans *La Critique Sociale* fondée en mars 1931 par le dissident communiste Boris Souvarine, qui dirige depuis 1930 le « Cercle communiste démocratique ». Queneau, Simone Weil et Colette Peignot publient également dans *La Critique Sociale* qui paraît jusqu'en 1934. Le groupe surréaliste (Bataille, Queneau, Klossowski, Leiris, Caillois) s'organise dans les revues *Contre-attaque* (1935), *Acéphale* (1936) et dans le Collège de Sociologie (1936-39).

Jean-Pierre Maxence et Robert Francis fondent les *Cahiers* en 1928, Jean de Fabrègues et René Vincent *Réaction* début 1930. En novembre 1930, Jean-Pierre Maxence et Thierry-Maulnier lancent *La Revue Française*, et Jean de Fabrègues *La Revue du Siècle* en avril 1932, puis *La Revue du xx^e Siècle*. Thierry-Maulnier fonde en 1936 *Combat*, revue qui marque le dérapage extrémiste des publications de la Jeune Droite. Maurice Blanchot y écrit également. Philippe Lamour, qui est passé par le Faisceau de Valois, fonde *Plans* – avec lequel coopère O.N. – en janvier 1931. Le premier numéro d'*Esprit*, auquel contribuent aussi Marc et Rougemont, paraît en octobre 1932, le premier numéro de *L'Ordre Nouveau* en mai 1933. Rougemont publie parallèlement sa revue *Hic et Nunc* (novembre 1932-janvier 1936).

Toutefois, les khâgneux et normaliens sont rares dans le groupe surréaliste et le groupe personnaliste fédéraliste. O.N. présente quelques particularités non seulement par rapport à d'autres groupes non-conformistes, mais aussi par rapport à *Esprit*. O.N. est moins « monoculturel » qu'*Esprit*. Ce dernier est un groupe d'agrégés. Les militants d'O.N. viennent de pays et d'horizons très divers. O.N. naît de la rencontre d'un cercle œcuménique avec des gens issus de la tradition laïque et révolutionnaire française (Proudhon, etc.). Le cercle

œcuménique précurseur d'O.N. est fondé par Alexandre Marc en 1930. Marc vient d'une famille juive d'Odessa et se convertit au catholicisme, qui est déjà la foi de Daniel-Rops et de Jean Jardin. Le Suisse protestant Denis de Rougemont fait connaître la théologie dialectique de Karl Barth en France. Le mathématicien Chevalley est également d'origine protestante. Des sensibilités religieuses différentes côtoient un militantisme laïque. Arnaud Dandieu, Robert Aron, et plus tard Pierre Prévost, s'inscrivent dans la lignée d'un socialisme non-utopique et anti-étatique comme dans celle du surréalisme. Dandieu et Aron partagent l'attitude antidogmatique de la *Révolution Surréaliste*.

Contrairement au portrait d'une génération non-conformiste comportant une droite et une gauche, les lieux de sociabilité s'avèrent le théâtre de chassés-croisés idéologiques. A la composition hétérogène du mouvement correspond un non-conformisme dont le « ni droite ni gauche » et le caractère transfrontalier ne peuvent être assimilés au seul esprit pacifiste ou « de droite ».

2. LES CHASSES-CROISES IDEOLOGIQUES

La coupe générationnelle transversale doit être spécifiée et modifiée afin de pouvoir être appliquée aux différents groupes non-conformistes. Les études générationnelles négligent deux aspects : l'ambiguïté idéologique et l'importance transnationale du phénomène. Elles n'analysent pas les chassés-croisés idéologiques qui brouillent le jeu des familles politiques en Europe. Etant donné les voisinages, terrains communs, décompositions, recompositions et oscillations, il n'est pas surprenant que les personnalistes aient été exposés au soupçon. Ainsi Zeev Sternhell¹¹, Pascal Ory et d'autres accusent Mounier, Marc et Dandieu de complaisance avec les totalitarismes, l'attitude ni droite ni gauche devenant la version française du fascisme. Bien que l'antilibéralisme, l'anticapitalisme, l'antiparlementarisme et la circulation des discours révolutionnaires, anti-utilitaristes, anti-égalitaires et décisionnistes soient réels, ces jugements évitent l'essentiel, à savoir une différenciation entre totalitarisme et antilibéralisme, entre les troisièmes voies totalitaires et non-totalitaires, démocratie libérale et démocratie fédérale.

Depuis les travaux de Burrin¹², il est devenu courant de localiser les différents mouvements sur des cercles constituant un champ magnétique du fascisme. Les protagonistes de la Jeune Droite, les Jeunes Turcs du Parti radical et les néo-socialistes (les ingénieurs d'*X-Crise* inclus) ne résistent pas toujours aux sirènes. Les personnalistes formeraient le cercle le plus périphérique qui subit encore l'attraction de l'aimant fasciste tout en érigeant des murs contre celui-ci.

11. Zeev Sternhell, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Bruxelles, Complexe, 1987 (d'abord Paris, Seuil, 1983).

12. Philippe Burrin, *La dérive fasciste, Doriot, Déat, Bergery 1933-1945*, Paris, Seuil, 1986.

Serge Berstein et Pierre Milza, *Histoire de la France au XX^e siècle*, Bruxelles, Complexe, 1995, 1407 p., -pp. 428-431, 605, 765.

Jean-Yves Mollier et Jocelyne George, *La Plus longue des Républiques*, Paris, Fayard, 1994, 872 p. - pp. 589-592.

La différenciation garde une certaine utilité puisqu'elle résiste à la tentation d'amalgamer tous les groupes antilibéraux à une attitude fascisante, antidémocratique et anti-humaniste. Il devient ainsi possible de découper un amalgame d'idéologèmes tels que le nationalisme belliqueux, le culte de la virilité, de la lutte, de la technique moderne et de la race ainsi que le décisionnisme dépourvu de valeurs qui caractérise l'extrémisme français et qu'on peut mettre en parallèle avec des militants allemands souvent étiquetés « Révolution Conservatrice » : les frères Jünger et von Salomon, Zehrer, Freyer, Niekisch. On ne peut situer les personnalistes dans ce champ idéologique.

L'image d'orbites entourant un aimant prend d'autre part la position d'une historiographie rétrospective focalisant sur un centre fasciste. Les personnalistes ne sont pas attirés par le fascisme ou la Révolution Conservatrice. Ils concurrencent les autres mouvements de la troisième voie. Leurs antilibéralisme, antimarxisme et antiparlementarisme sont fondés autrement et indépendamment. L'image des cercles concentriques reste aussi insuffisante dans la mesure où la proximité et la distance évacuent l'ambiguïté qui cache à son tour des comportements divergents : conversions, attitude fluctuante et persistance dans le « ni... ni... ».

L'esprit révolutionnaire motive des parcours allant de la droite à la gauche et vice versa. Des personnalités d'abord proches du Faisceau de Valois ou de l'Action Française comme Nizan, Lamour, Borne et Gandillac, rejoignent progressivement des positions de gauche. D'autres, comme Déat, Bergery, Delaisi, Lagardelle, Hervé, Luchaire prennent un chemin inverse et s'approchent de la droite.

Ces évolutions individuelles en zigzag résultent d'enchevêtrements et de transactions idéologiques déconcertants. Ce qui est justement typique des années 30, c'est la possibilité d'employer des concepts tels que révolution, décision, communauté et personne dans des constellations et contextes très différents. Il est possible d'identifier quelques idéologèmes oscillateurs. La révision de Hegel et de Marx sert à récuser l'interprétation déterministe et matérialiste de l'histoire. Sorel et De Man détachent la notion de conflits du contexte économique de la lutte des classes. L'existence humaine n'est pas le simple résultat du cours déterminé de l'histoire. La vie et la réalité concrète et contingente ouvrent l'histoire. L'acte révolutionnaire devient un « mythe » (Sorel), l'essence du politique est décision (Schmitt). La classe ouvrière n'a pas le monopole de l'action révolutionnaire. L'antiparlementarisme se répand dans les classes moyennes radicalisées qui voient la souveraineté de l'homme usurpée par des partis corrompus et une société et une économie étatisées et irresponsables.

Bien que bon nombre de chercheurs distinguent les personnalismes des idéologies anti-humanistes telles que la Révolution Conservatrice ou le non-conformisme à la dérive fasciste, les personnalistes partagent l'orientation vitaliste qui consiste à s'appuyer sur un fonds non-rationnel de l'homme. C'est là que se joue le contact avec le réel et que naît la liberté. Cette composante de l'homme rend possible l'engagement personnel dans une situation historique concrète. Comme d'autres doctrines non-conformistes, le personnalisme mobilise contre la société libérale qui étouffe la personne et la soumet à la bureaucratie et à des mécanismes économiques anonymes. Les personnalistes fournissent une contribution spécifique à ces discours en rattachant l'acte révolutionnaire à une double expérience combinant valeurs universalistes et particularistes : la notion judéo-chrétienne de la personne préparant l'individu moderne tout en étant différent ; la notion anthropologique de l'acte généreux et tranchant.

Les militants d'O.N. ne sont pas épargnés par ces oscillations idéologiques. Jardin, Loustau et Gibrat – qui ne font pas durablement partie de l'équipe d'O.N. – travailleront pour la Révolution Nationale de Vichy. Mis à part ces « cas », O.N. maintient plus que d'autres groupes non-conformistes la position du « ni droite ni gauche ». Il persiste dans l'antiparlementarisme et son refus des différentes issues offertes : tentations fascistes, Front Populaire et Révolution Nationale de Vichy.

Les différents groupes non-conformistes tentent d'abord une concentration des forces en 1932-33. La première tentative pour former un front commun ratisse large. Ainsi, le « Cahier de revendications » de la *Nouvelle Revue Française* de décembre 1932, coordonné par Rougemont, donne-t-il la parole à la Jeune Droite (Thierry-Maulnier), à *Plans* (Lamour), à O.N. (Rougemont, Dandieu, Marc/Dupuis : « De la patrie au fédéralisme révolutionnaire », Aron, Chevalley), à *Esprit* (Mounier, Izard) et à des communistes (Henri Lefebvre, Paul Nizan). Nizan et Lefebvre se désolidarisent immédiatement après la parution du « Cahier ».

Le numéro spécial d'*Esprit* de mars 1933 sur la « Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi », auquel contribuent Maritain, André Philip, Berdiaev, Jean Plaquevent, Étienne Borne, Izard, Lacombe, Marc et Rougemont, arrive à un constat d'échec globalisant de la société d'après-guerre – en rassemblant les contestataires chrétiens.

O.N. rassemble autrement. Le christianisme n'y est qu'une composante parmi d'autres. Dandieu, collègue de Bataille à la Bibliothèque Nationale, partage l'intérêt des surréalistes pour l'ethnologie. O.N. coopère ponctuellement avec la Jeune Droite pour former un front antimarxiste (voir Claude Chevalley et Alexandre Marc, « Réponse à une enquête », in *Revue du Siècle* n° 2, mai 1932).

Daniel-Rops, Jardin, Dupuis et Marc participent au numéro spécial de la *Revue Française* du 25 avril 1932 sur « La Jeunesse » auquel contribuent également Thierry-Maulnier, Robert Francis, Maxence, de Fabrègues et Maurice Blanchot. Des contributions partielles des Catholiques d'O.N. à *La Revue du Siècle*, à *La Vie Intellectuelle* et à *Sept* voient le jour au nom d'une vénération commune de Péguy. Loustau et Gibrat (*X-Crise*) amènent passagèrement l'esprit des ingénieurs à l'O.N.

Le numéro 4 de *L'Ordre Nouveau*, d'octobre 1933, sur les partis, se fait le porte-parole de la contestation transversale des partis. Il donne la parole à Thierry-Maulnier qui raille les conservateurs utilitaristes ayant peur du changement (pp. 2-3). Selon Jean Jardin, l'Action Française aurait trahi (p. 2). Loustau traite les radicaux de conservateurs (p. 5). Rougemont critique les socialistes bourgeois et réformistes (pp. 5-6). Aron accuse les communistes d'être devenus des bureaucrates cherchant des accords avec les pays bourgeois (p. 6). Selon Rougemont, Marc et Chevalley, les partis et les parlements sont trop étatistes pour pouvoir représenter les Français.(pp. 7-27)

La prise du pouvoir par les Nazis en Allemagne et les émeutes anti-parlementaires de février 1934 en France semblent clarifier la situation. Il est vrai que ces événements renforcent de nouveau les dissensions. Lamour (*Plans*) adopte des positions de gauche et deviendra plus tard candidat du Front Populaire, *Esprit* rompt avec O.N. et les membres de la Troisième Force (Izard, Déléage). Les mouvements personnalistes perdent des militants (par exemple Izard) au profit du Front Commun de Bergery, puis du Front Populaire. O.N. ne participe pas à la mobilisation antifasciste du Front Populaire. Avec le numéro 42 du 15 juin 1938, *L'Ordre Nouveau* réitère le tour d'horizon des « responsables ». Thierry-Maulnier y décrit de nouveau les fautes de la droite. Il se joint aux initiatives fédéralistes après 1945.

Certes, un front commun non-conformiste englobant et la Jeune Droite et les communistes s'avère impossible. Mais il serait simpliste de distinguer les bons qui optent pour le Front Populaire et les mauvais qui succombent aux sirènes de Vichy. Les parcours dans le sillage du frontisme de Bergery sont révélateurs à cet égard. Le frontisme et aussi un certain catholicisme communautaire permettent des sympathies pour les émeutes antiparlementaires de février 1934, la coopération avec le Front Populaire et la collaboration avec Vichy et/ou l'occupant allemand. Il est caractéristique des non-conformistes en général de ne pas rester à l'écart et de récuser la passivité. Ils s'engagent – les uns dans la collaboration, les autres dans la Résistance. Mais il ne faut pas confondre chassés-croisés idéologiques et l'option pour le seul fascisme. C'est à l'encontre de telles fluctuations que se profile l'intransigeance personnaliste d'un Rougemont ou d'un Marc. L'abîme se creuse entre l'attitude révolutionnaire oscillatrice ou l'acte

révolutionnaire de la rigueur. L'évolution en France n'évacue pas les ambiguïtés des troisièmes voies de la République de Weimar. Elle en est aussi une reprise et une transformation.

3. LA JEUNE EUROPE

L'autre déficit de la recherche concerne la dimension européenne de la contestation. La guerre ainsi que les tentatives de révolutions qui lui succèdent représentent une expérience commune aux Français et aux Allemands. Elle engendre un profil générationnel comparable et une oscillation entre gauche et droite non moins typique de l'entre-deux-guerres. Pendant cette période, le New Deal aux États-Unis et le keynésianisme en Grande Bretagne sont des projets non-libéraux voulant remédier aux carences de l'économie de marché et de la démocratie parlementaire. En ce qui concerne les mouvements de la troisième voie, on les assimile soit au nazisme, soit au totalitarisme¹³, soit au national-bolchévisme ou à la Révolution Conservatrice ou au néo-nationalisme¹⁴. Ce qui bien sûr est une réduction, compte tenu de leur diversité et de leur dimension européenne¹⁵. Ainsi O.N. se voit-il confronté à deux problèmes : comment exclure les stratégies trop « réalistes », voire réformistes et opportunistes, et comment se distinguer des variantes totalitaires et antitotalitaires de ces voies.

L'expérience générationnelle acquiert aussi – notamment dans le cas des personnalistes – une valeur « interculturelle ». Les partenaires allemands d'O.N. et d'*Esprit* sont Harro Schulze-Boysen (né en 1909), Paul Ludwig Landsberg et

13. Jean-Pierre Faye, *Langages Totalitaires*, Paris, Hermann, 1972.

14. Louis Dupeux, *Stratégie communiste et dynamique conservatrice. Essai sur les différents sens de l'expression "Nationalbolchévisme" en Allemagne sous la République de Weimar*, Paris, Honoré Champion, 1976.

Stefan Breuer, *Anatomie der konservativen Revolution*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1993.

15. L'ambiguïté idéologique dans le contexte européen :

Gilbert Merlio, éd., *Ni gauche, ni droite : les chassés-croisés idéologiques des intellectuels français et allemands dans l'entre-deux-guerres*, Talence, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme d'Aquitaine, 1995.

Manfred Gangl et Gérard Raullet, eds., *Intellektuellendiskurse der Weimarer Republik. Zur politischen Kultur einer Gemengelage*, Frankfurt, Campus, 1994.

Walter Dirks (nés en 1901). L'analyse transfrontalière des conflits opposant la génération des tranchées à celle née après 1900 occupe déjà les protagonistes intellectuels de l'époque. Ils affirment que l'antagonisme entre les classes sociales ne vaut plus pour leur génération. Dans *La Critique Sociale*, Simone Weil rend compte du livre « La mission de la jeune génération » de l'Allemand Günther Gründel. L'auteur fasciste anti-hitlérien, né en 1903, déclare que sa génération est plus révolutionnaire que celle des tranchées. Il met l'accent sur la haine de la génération *sachlich* – unissant socialistes de droite et de gauche (14) – pour la société capitaliste¹⁶. Plans publie la défense de la génération 1902 par Uttmann von Elterlein et mentionne *Jugend bekennt : so sind wir !* de Frank Matzke. Dupuis et Marc présentent dans *Jeune Europe* la radicalisation de la jeunesse et la formation d'un troisième front décrit par l'étude *Wo steht die junge Generation* de Leopold Dingräve¹⁷. Ce nom n'est en fait que le pseudonyme d'Ernst Wilhelm Eschmann, né en 1904 et élève d'Alfred Weber, familier de la sociologie de Karl Mannheim et militant du *Tat-Kreis*¹⁸.

Harro Schulze-Boysen du groupe *Gegner*, l'ami de Marc, souligne également cette différence des révolutions. Les jeunes révolutionnaires du début des années 30 déplacent les centres décisionnaires des partis vers les mouvements, de la lutte des classes vers un front commun :

Il parut que le mouvement de la jeunesse allait réaliser une avancée décisive. Mais la majorité de la jeunesse déserta, d'abord pour aller dans la nature, puis dans les partis ... Un destin commun et des expériences comparables ont fait pousser en Allemagne une génération pour laquelle on ne peut parler d'une décision de classe ayant un effet politique. En réalité les jeunes forces de tous les camps sont beaucoup plus proches que les camarades de partis plus âgés. Des parties de la jeunesse voient de plus en plus clairement que ce ne sont pas les paroles, les idées et les programmes qui importent. La question décisive est de savoir qui s'investit et se bat pour eux¹⁹.

Ce décisionnisme s'appuie sur les conflits entre les générations et renforce le front commun de la génération : « Le front de la révolution traverse tous les camps déchirés par des opinions et des idées !²⁰ » La nouvelle génération (appelée *Kriegsjugendgeneration* en Allemagne) sera qualifiée de non-conformiste en

16. E. Günther Gründel, *Die Sendung der jungen Generation, Versuch einer umfassenden revolutionären Sinndeutung der Krise*, Munich, 1932, Paru en 1933 en français chez Plon sous le titre *La mission de la jeune génération*.

Cf. S.W., « E. Gunther-Gründel », in *La Critique Sociale*, n° 9, sept. 1933, p. 137

17. René Dupuis et Alexandre Marc, *Jeune Europe*, Paris, Plon, 1933, p. 75.

18. Cf. Robert E. Wohl, *The Generation of 1914*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1979, pp. 65-68 (je remercie Christian Roy pour cette information).

19. Harro Schulze-Boysen, *Gegner von heute, Kampfgenossen von morgen* (1932), Coblenz, Fölbach, 1994, p. 14.

20. *Ibid.*, p. 19.

France. Ce terme est signalé et explicité par les contestataires dès 1933. Dans *Jeune Europe*, René Dupuis et Alexandre Marc affirment que « dans toute l'Europe, au cours de ces quinze années, la jeunesse a rompu avec « l'idéal » démocratique parlementaire et libéral – soit qu'elle a déjà fait la révolution et fondé un nouveau régime, soit qu'elle se désolidarise entièrement du régime existant et se proclame ouvertement « révolutionnaire »²¹ « Bien que les années 1914-1918 aient marqué pour toujours la jeunesse, le bouleversement de la « grande guerre » ne suffit pas à expliquer ce « phénomène trop général en Europe et cette attitude non-conformiste »²² des jeunes Européens. Le système libéral et l'individualisme abstrait et atomistique engendrent, selon ces révolutionnaires, les anti-humanismes bolchéviste, fasciste et nazi.

Il n'existe pas pour les Allemands un lieu de sociabilité comparable aux classes préparatoires, à l'École normale supérieure ou à l'École polytechnique. Les jeunes Allemands contestent également le personnel et les structures « établis » dans une multitude de groupes et revues que l'on classe trop facilement sous l'étiquette « Révolution Conservatrice ». Ce terme déjà employé par Friedrich Engels est introduit dans la discussion des années 20 par les hommes de lettres Thomas Mann et Hugo von Hofmannsthal, ainsi que par le personnaliste Paul Ludwig Landsberg, élève de Scheler et futur auteur d'*Esprit*, dans *Das Mittelalter und wir* (Friedrich Cohen, Bonn, 1922). Il désigne un ordre qui ne refoule pas le chaos, qui est à la fois donné et « révolutionnaire » (p. 113). Cet ordre dépasse l'antagonisme entre le collectivisme et l'individualisme :

Es ist heute Umsturz, von der Ordnung im ewigen Sinne her die Zeitlichkeit messend zu betrachten, da seit Jahrtausenden die geordnete Unordnung [cf. « le désordre établi », Alexandre Marc] Zustand ist, für einige wenigstens in ehrliche, unängstliche Anarchie übergegangen. Lange genug hat das europäische Bewußtsein nur den einen Gegensatz, hier Hüter aller Geordnetheit, dort Brecher aller Geordnetheit und Ordnung, hier Bürger und dort Anarchist, Stürmer und Dränger, Romantiker, Sozialist, Menschen der Jugendbewegung gekannt. Die konservative Revolution, die Revolution des Ewigen ist das Werdende und schon Seiende der gegenwärtigen Stunde. Die in ihr Stehenden sind die, mit denen mein Titel mich als « Wir » zusammenfassen soll. Nicht « Die Welt des Mittelalters und ich » konnte es hier heißen. Denn wir jungen Menschen haben die hohe und heilende Freude eines neuen « Wir » erfahren, nicht geschaffen, sondern geworden, nicht Feind, sondern Grundlage der Einzelperson. Wir sind von dem Glauben durchdrungen, daß in diesem « Wir » die Gewähr des Vorstosses zur ewigen Ordnung, die Gewähr der guten Zukunft liegt²³.

21. René Dupuis et Alexandre Marc, *op. cit.*, p. XII.

22. *Ibid.*, p. XIII.

23. Paul Ludwig Landsberg, *Das Mittelalter und wir*, Bonn, Friedrich Cohen, 1922, p. 112.

Mais contrairement à Landsberg et à Hofmannsthal qui désignent avec l'oxymoron « Révolution Conservatrice » un ordre catholique plus au moins traditionnel, le terme englobe aujourd'hui les pensées totalitaires, décisionnistes et racistes de la République de Weimar. Il est injuste d'amalgamer ainsi toutes les troisièmes voies antilibérales. Il est par contre possible d'identifier l'orientation antidémocratique, viriliste, néo-nationaliste et *völkisch* (raciste et ethniciste) dans des groupes tels que le Front Noir, le *Tat-Kreis*, et chez des individus comme Carl Schmitt, Hans Zehrer, Hans Freyer et Ernst Niekisch. Il existe néanmoins une variante catholique de la « Révolution Conservatrice ». Ainsi Landsberg mise-t-il pendant un moment sur le mouvement liturgique du moine Ildefons Herwegen qui se laissera séduire par le nazisme à partir de 1930. Mais quant à Landsberg lui-même, il s'éloigne de la Révolution Conservatrice tout en restant fidèle à l'esprit non-conformiste et européen. Il affirme dans *Esprit* (novembre 1937) :

Cet intellectualisme pur, ce point de vue d'une intelligence radicalement séparée de la totalité personnelle, ne peut plus contenter les hommes à une époque de crise historique et sociale devenant tôt ou tard la crise personnelle de chacun.... Cette même intelligence est l'adversaire commun, me paraît-il, de tous les mouvements de jeunesse en Europe²⁴.

Marc et Lamour nouent des contacts avec un très grand nombre de groupes contestataires allemands « révolutionnaires ». Les activités en vue d'établir un réseau en Allemagne servent à concurrencer les initiatives de Jean Luchaire et d'Otto Abetz, le futur ambassadeur du III^e Reich à Paris. Ces derniers prennent d'abord des positions pacifistes et briandistes et travaillent ensuite pour les Nazis. Marc et Lamour défendent à l'encontre de Luchaire une conception européenne des rencontres entre les jeunes. Marc se méfie d'Abetz avant 1933 et rompt définitivement avec lui après que ce dernier ait pris le parti des Nazis.

Le congrès de Francfort en février 1932 doit concurrencer les rencontres franco-allemandes des jeunes organisées au Sohlberg, à Rethel et à Mayence par Abetz et Luchaire. Il réunit entre autres, pour la France, Lamour (*Plans*) et Marc (O.N.) ; le Suisse Fred Schmid (Corps Gris) qui rejoindra les Nazis en 1933 ; pour l'Allemagne, Richard Schapke (Front Noir) qui sera tué par eux un an plus tard, le syndicaliste anarchiste Hepp, Boris Goldenberg du K.A.P.D. et Harro Schulze-Boysen de *Gegner*. L'industriel bâlois Schmid quitte le congrès puisqu'il met la nation allemande et l'État au-dessus de tout. Le compte-rendu constate les différentes conceptions « fédérales » : les Allemands privilégient une nation

Eduard Zwierlein, *Die Idee einer philosophischen Anthropologie bei Paul Ludwig Landsberg*, Würzburg Königshausen und Neumann, 1989.

24. Paul Ludwig Landsberg, « Réflexions sur l'engagement personnel » (1937), in *Problèmes du personnalisme*, Paris, Seuil, 1952, pp. 28-48 –p. 34ss.

ethnique homogène, les Français un ensemble hétérogène composé par des régions françaises²⁵. Sous l'étiquette « fédéralisme », les Allemands ne peuvent admettre qu'une coopération entre État-nations différents tandis que le fédéralisme des Français s'applique à l'intérieur.

Certes, l'analyse de Marc et Dupuis dans *Jeune Europe* présente-t-elle les groupes non-conformistes allemands en y acclamant l'effort des jeunes pour se dégager de l'orthodoxie et de l'influence des chefs plus âgés (Zehrer, Heller, Niekisch, Mahraun...). Mais le bilan est décevant. Le national-socialisme n'est qu'un nationalisme raciste²⁶. L'« État césarien » de Hitler est plus inhumain et plus monstrueux encore que l'État hégélien²⁷. Le Front Noir d'Otto Strasser, dissident du N.S.D.A.P. dont *Plans* a publié le manifeste dans son numéro 10 de décembre 1931, défie les Nazis. Strasser est vraiment anticapitaliste. Mais *Jeune Europe* le critique pour être resté, comme beaucoup de groupes allemands, prisonnier de l'idolâtrie nietzschéenne de la Vie, ainsi que de la « statolâtrie » et du racisme²⁸. Cette « alliance très allemande du culte de la terre et du concept racial »²⁹ caractérise également le national-bolchéviste Ernst Niekisch dont Marc constate l'antisémitisme et la francophobie. Les entretiens avec le paysan national-révolutionnaire Claus Heim, avec Richard Scheringer, officier national-communiste emprisonné, et avec les frères von Salomon, ne sont pas très fructueux. Marc constate qu'Ernst von Salomon écrit « les pires aberrations » dans *Les Réprouvés*³⁰.

Jeune Europe juge plus positivement les socialistes religieux des *Neue Blätter für den Sozialismus* de Paul Tillich, qui combattent le réformisme social-démocrate. Le socialiste belge Hendrik (Henri) De Man y écrit également. Il occupe alors des fonctions à l'Akademie für Arbeit et à l'Université de Francfort, propage le planisme qui transforme la lutte des classes en conflits psychologiques et élabore des plans économiques. Il opère le glissement des concepts marxistes vers des explications psychologiques telles que le complexe d'infériorité (Adler) et la recherche de prestige. Le sujet révolutionnaire n'est plus le prolétariat mais les classes moyennes. Une élite doit réorganiser la société à venir. La lutte anticapitaliste des travailleurs devient une critique anti-utilitariste de la civilisation et une aspiration au prestige. De Man, qui rentre en Belgique après 1933 et y conçoit le plan socio-économique pour le P.O.B. (Parti Ouvrier Belge), devient pour les planistes français un théoricien crucial. Le planisme

25. *Plans*, n° 12, février 1932, pp. 118-128.

26. René Dupuis et Alexandre Marc, *op. cit.*, p. 122.

27. *Ibid.*, p. 128.

28. *Ibid.*, p. 79.

29. *Ibid.*, p. 95.

30. *Ibid.*, p. 72 ; voir aussi le « cynisme matérialiste de la Neue Sachlichkeit » relevé par Denis de Rougemont dans *L'Amour et l'Occident* (1939), Paris, Plon, 1972, p. 292.

impressionne Déat, les propagandistes de la *Révolution Constructive*, les ingénieurs d'*X-Crise* et *Esprit*. En 1932, Marc discute longuement avec De Man pour arriver à la conclusion que le planisme est une pensée beaucoup trop étatiste et centraliste. Il apprécie davantage certains militants plus jeunes du groupe « national-communiste » de la revue *Die Tat*, notamment Ferdinand Fried, auteur de *Das Ende des Kapitalismus*. Il trouve chez lui une volonté sérieuse de résister au libéralisme, au communisme et au nazisme³¹.

Mais en définitive, il ne reste que *Gegner* à emporter l'approbation de Marc, et encore, non sans réserve, puisque « les Adversaires ne semblent pas s'être attachés à cette réalité inépuisable de la personne dont le groupe l'Ordre Nouveau a fait le centre de ses méditations. Cependant leurs aspirations rejoignent timidement, sur ce point, celles des personnalistes révolutionnaires français³². » Ce personnalisme timide est ramené à l'état de « germes » après la répression nazie³³.

Gegner entretient des contacts avec *La Critique Sociale* de Boris Souvarine, avec *Plans*, O.N. et *Esprit*. Comparable en ceci à *La Critique Sociale* et à l'O.N., *Gegner* met en contact des dadaïstes et surréalistes comme Franz Jung et Raoul Hausmann avec un personnel hétéroclite composé entre autres du Suisse Adrien Turel, défenseur d'une phase matriarcale de l'industrialisme, et du national-bolchéviste Schulze-Boysen. Jung, ex-dadaïste et déçu du communisme³⁴, intègre les absconses théories « biosophiques » d'Ernst Fuhrmann, directeur du musée Folkwang à Essen. Turel, dont *Jeune Europe* mentionne le livre *Recht auf Revolution* (1932), tente d'identifier des conflits plus élémentaires que ceux de la lutte des classes tels que ceux entre civilisations sédentaires et nomades, entre paysans et aristocrates, entre paysannerie et bourgeoisie urbaine. La persistance de ces conflits démentirait toute orientation pacifiste comme celles de Bertolt Brecht et de Johannes R. Becher. La civilisation industrielle à venir³⁵ s'oppose à la fusion virile entre l'homme et la Technique préconisée alors par Ernst Jünger. *Gegner* ne condamne pas l'industrialisme mais veut désamorcer ses méfaits.

Dans *Gegner*, Schulze-Boysen fait l'éloge de la réédition de *Das Kapital* de Marx par Karl Korsch³⁶, socialiste non-dogmatique exclu du K.P.D. pour s'être montré critique envers le capitalisme d'État de l'U.R.S.S. Il publie dans *Gegner*

31. A. M. Lipiansky, « Pour un communisme national, La Revue Die Tat », in *Revue d'Allemagne*, n° VI, 15 octobre 1932, pp. 849-867.

32. René Dupuis et Alexandre Marc, *op. cit.*, p. 105.

33. *Ibid.*, p. 125.

34. Franz Jung, *Der Torpedokäfer. Unveränderte Neuausgabe von Der Weg nach unten*, Hambourg, Nautilus, 1988.

35. Adrien Turel, *Eroberung des Jenseits*, Berlin, Rowohlt, 1931.

Adrien Turel, *Bilanz eines erfolglosen Lebens. Autobiographie*, Hambourg, Nautilus, 1989.

36. Harro Schulze-Boysen, *Gegner*, n° 4/5, mars 1932.

un « Beitrag zur Geschichte der marxistischen Ideologie in Russland »³⁷, où il analyse la transformation néfaste de la théorie marxiste en « mythe » à la Sorel. Selon ses « Thèses de Marx sur Hegel et la révolution », la dialectique de Hegel n'est plausible que pour les révolutions bourgeoises des XVIII^e et XIX^e siècles. L'idée d'une synthèse aurait un effet paralysant pour le temps présent. Ces thèses sont traduites et discutées dans *La Critique Sociale*.³⁸ Les thèses de Korsch précèdent un article de Queneau et Bataille³⁹ dans lequel ce dernier présente les arguments de Nicolai Hartmann pour opposer la complexité réelle à la dialectique hégélienne sans fondement dans la réalité⁴⁰. Queneau affirme dans le même article que les mathématiques de Hilbert rendraient bien mieux compte de cette complexité. L'activité révolutionnaire devrait partir de l'expérience vécue et passer à une autre dialectique qui réinterprêtât la négativité. Korsch envoie une lettre de protestation arguant qu'il ne faut pas confondre sa révision de Hegel avec la pensée « bourgeoise » de Hartmann⁴¹.

Dandieu (O.N.) tient compte de cette discussion reliant *Gegner* et *La Critique Sociale* et approuve cette tentative de remplacer les conceptions révolutionnaires déterministes par des stratégies plus proches du réel⁴². Tandis que Korsch est le médiateur entre *Gegner* et *La Critique Sociale*, Schulze-Boysen devient un ami fidèle pour O.N. Il est en fait le seul interlocuteur véritable d'O.N. Il vient du Jungdeutscher Orden d'Arthur Mahraun, qui est probablement le seul groupe révolutionnaire à la fois *völkisch* et francophile. Ce dernier fusionne en 1930 avec un parti libéral, la Deutsche Demokratische Partei, et se voit confronté à la contestation d'un Harro Schulze-Boysen qui prend ses distances vis-à-vis de ceux qui, selon lui, trahissent la Révolution, et devient le moteur du groupe *Gegner*.

37. *Gegner*, n° 3, février 1932, compte rendu dans *La Critique Sociale*, n° 5, mars 1932, p. 209, sous le titre : « Karl Korsch, Contribution à l'histoire de l'idéologie marxiste en Russie » ;

Cf. Boris Souvarine, *Prologue à la réédition de La Critique Sociale*, Paris, Éditions de la Différence, 1983, pp. 7-26.

38. Karl Korsch, « Thèses sur Hegel et la révolution », in *La Critique Sociale*, n° 5, mars 1932, p. 214.

39. Georges Bataille et Raymond Queneau, « La critique des fondements de la dialectique hégélienne », in *La Critique Sociale*, n° 5, mars 1932, pp. 209-214.

Cf. Raymond Queneau, « Premières confrontations à Hegel », in *Critique*, août-septembre 1963, n°s 195-196 : « Hommage à Georges Bataille », pp. 694-700.

40. Nicolai Hartmann, « Hegel et le problème de la dialectique du réel », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1931, pp. 285-316 – pp. 289-290, p. 310.

41. Karl Korsch, « Sur Hegel - Sur le « Capital » », in *La Critique Sociale*, n° 6, avril 1932, p. 283.

42. Arnaud Dandieu, « La philosophie sociale marxiste », in *Demain ?*, juillet-août-1933, réédité dans *L'Ordre Nouveau*, n° 41, 1^{er} juin 1937, pp. 24-31 – pp. 24-25 ; voir aussi la bibliographie de Robert Aron et Arnaud Dandieu, *La Révolution Nécessaire*, Paris, Grasset, 1933, réédition : Paris, Jean Michel Place, 1993, Préface de Nicolas Tenzer.

L'antilibéralisme de Schulze-Boysen⁴³ cache une composante libertaire : morale sexuelle anti-bourgeoise, préférence des aspects maternels de la culture qu'il relie à un vitalisme sauvage. Son héroïsme n'est pas machiste. Schulze-Boysen est un des rares nationaux-révolutionnaires allemands à être immunisé contre le racisme et le bellicisme soldatique, comme en témoigne ces lignes de *Gegner von heute* : « L'orgueil impérialiste et l'armure du soldat ne peuvent pas nous sauver⁴⁴. » « L'histoire oscille entre un mouvement constructeur et un mouvement consommateur... L'espace maternel génère les énergies. L'État masculin les consomme... La consommation masculine se manifeste dans l'exploitation industrielle ruineuse et dans la guerre. La dernière guerre a épuisé les ressources énergétiques. L'impérialisme patriarcal a échoué. Une nouvelle construction... est amorcée par la révolution. La révolution en tant qu'accouchement ouvre une sphère historique maternelle⁴⁵. »

Selon Schulze-Boysen, le système de production avancé qui existe en Europe permet de rompre avec la logique industrialiste : « Nous abordons un terrain absolument nouveau. La ligne générale de Moscou ne vaut pas pour nous⁴⁶. » L'idée de désamorcer la civilisation industrielle correspond plus à O.N. et à *New Britain* où Lewis Mumford mène des réflexions sur la Technique et une cité transformée. Schulze-Boysen organise un service du travail volontaire pour les chômeurs. A la veille de la prise du pouvoir par les Nazis, Marc essaie en vain de constituer des stocks d'armes pour contrer leur putsch imminent. A partir du 30 janvier 1933, les contacts entre O.N. et *Gegner* deviennent quasiment impossibles. Seul Chevalley rencontre Schulze-Boysen après 1933. Celui-ci ne dispose pas de théorie consistante à cette époque. Il a beaucoup à apprendre des personnalistes français. C'est alors un jeune Allemand plein d'admiration pour les Français qui ont fait avancer la théorie et la stratégie publicitaire moderne. Il devient l'un des protagonistes de l'Orchestre Rouge en Allemagne et est décapité par les Nazis en 1942.

Il peut paraître étonnant que l'aile chrétienne de l'Ordre Nouveau n'ait pas davantage de contacts avec des non-conformistes chrétiens en Allemagne. Les contacts de Marc avec les Catholiques de la Christlich-Soziale Arbeiter- und Bauernpartei du gauchiste Vitus Heller et avec le très conservateur Père

43. Alexander Bahar, *Sozialrevolutionärer Nationalismus zwischen konservativer Revolution und Sozialismus. Harro Schulze-Boysen und der Gegner-Kreis*, Coblenz, Fölbach, 1992 ;

Hans Coppi, *Harro Schulze-Boysen - Wege in den Widerstand, Eine biographische Studie. Vorwort von Robert Jungk*, Coblenz, Fölbach, 1995 ;

Marieluise Christadler, *Harro Schulze-Boysen oder die 'Gegen-Lust des Von-Innen-Heraus-Sprengens*, in Gangl et Raulet, *op. cit.*, pp. 67-79.

44 Schulze-Boysen, *op. cit.*, p. 9.

45. *Ibid.*, p. 16ss.

46. *Ibid.*, p. 23ss.

Muckermann de la revue *Der Gral* demeurent limités. Le cercle œcuménique autour du personnaliste dialogique Eugen Rosenstock reste inconnu d'O.N. On y trouve le jeune comte Helmuth James von Moltke, né en 1907, et son cousin Carl Dietrich von Trotha. Ébranlés par la misère des mineurs silésiens, tous deux organisent à Löwenberg des camps de travail réunissant ouvriers, paysans et étudiants. Des positions idéologiques issues du Stahlhelm, des groupes chrétiens et des communistes s'y expriment. En tant que membre du cercle de résistance de Kreisau, Moltke, très critique à l'égard de l'État, expose son memorandum sur « Die kleinen Gemeinschaften ». Il y propage l'idée de petits groupements qui dépassent l'opposition entre la société et la communauté⁴⁷. Après l'attentat contre Hitler, il est assassiné par les Nazis en 1944. Carl Dietrich von Trotha, économiste du cercle de Kreisau, entretient des contacts avec Schulze-Boysen.

O.N. n'a pas de contacts avec les non-conformistes catholiques Paul Ludwig Landsberg et Walter Dirks, tous deux nés en 1901. Landsberg, élève de Scheler à Cologne, assure une certaine audience au personnalisme schélérien auprès des jeunes et informe son maître du climat régnant dans les mouvements des années 20. Dans l'émigration il devient un moteur de la revue *Esprit*. Dirks, journaliste catholique de gauche, dirige avec Werner Thormann la *Rhein-Mainische Volkszeitung* et la *Deutsche Republik* sises à Francfort. Thormann coopère en 1939-40 à Paris avec Landsberg et Mounier à la revue des exilés allemands *Die Zukunft*. Dirks devient l'ami de Mounier après 1945.

En somme, il est possible de mettre en parallèle six courants en France et en Allemagne :

Anticapitalistes fascistes : PPF de Doriot (Benoist-Méchin), Gaxotte, Front Noir d'Otto Strasser (Schapke) ;

Révolution Conservatrice/néo-nationalisme : Jeune Droite – Tat-Kreis (Dingräve, Fried, Gründel), les frères Ernst et Friedrich Georg Jünger, Ernst et Bruno von Salomon (*Vormarsch*), Niekisch (*Widerstand*) ;

Pacifistes, puis pro-Nazis : Jeunes Turcs du Parti radical (Drieu La Rochelle, Luchaire – *Notre Temps*) – mouvement de la jeunesse d'Abetz ;

Les néo-socialistes planistes (Groupe d'études socialistes/*Révolution Constructive* ; *X-Crise* – *Neue Blätter für den Sozialismus* (De Man) ;

Les surréalistes et dissidents communistes (*La Critique Sociale*) – *Gegner* (Korsch) ;

Les personnalistes d'O.N. et d'*Esprit* – *Gegner* (Harro Schulze-Boysen), *Rhein-Mainische Volkszeitung* (Walter Dirks, Peter Wust), Landsberg.

47. Christian Illian, « Freiheit in konkreter Verantwortung. Der Kreisauer Kreis und die schlesischen Arbeitslager für Arbeiter, Bauern und Studenten », in Dirk Bokermann et al., « Freiheit gestalten. Zum Demokratieverständnis des deutschen Protestantismus 1789-1989, Festschrift für Günter Brakelmann », Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1996.

Avec les trois derniers courants on découpe la « frange » du non-conformisme qui échappe aux totalitarismes et au racisme. Il reste néanmoins frappant que le milieu non-conformiste français en général (même quelqu'un comme Maxence) est moins empoisonné par le racisme – ce qui n'empêchera pas les pires lâchetés sous l'Occupation. D'autre part, le planisme, très en vogue dans la France des années 30, facilite les options en faveur de stratégies autoritaires. En Allemagne, les courses à la Révolution sont coupées net par les Nazis. La crise économique arrive en France avec un certain retard et de façon atténuée mais semble être interminable. Tandis que l'Allemagne nazie semble sortir de la crise, la France entre dans le climat déflationniste des années 30 et devient le pays où la recherche des troisièmes voies se poursuit et se transforme.

Après « la sécession anti-européenne de la Russie, de l'Italie et de l'Allemagne, ce sont les jeunesses « non-conformistes », les jeunesses révolutionnaires de l'Occident qui incarnent le dernier espoir de la paix⁴⁸. » La « Jeune Europe » devient une Jeune Europe Occidentale regroupant O.N., *New Britain* (Dimitrije Mitrinovic⁴⁹, Lewis Mumford) en Grande-Bretagne et *L'Esprit Nouveau* en Belgique. Parmi tous les groupes, *New Britain* est peut-être le plus proche des orientations personnalistes de l'Ordre Nouveau⁵⁰.

Le philosophe serbe Dimitrije Mitrinovic établit un lien indirect entre les non-conformistes des années 30 et les protagonistes du Forte-Kreis (1913-15). Cette « association spirituelle » voudrait promouvoir la rencontre des nations européennes et le dialogue œcuménique. Elle réunit les poètes allemands Erich Gutkind et Theodor Däubler, le poète hollandais Frederik Van Eeden, le socialiste révolutionnaire Gustav Landauer et le socialiste religieux Martin Buber, et entretient des contacts avec Scheler et Werfel, préparant le terrain pour les mouvements personnalistes des années 20. Mitrinovic arrive à Munich en 1913 et se lie d'amitié avec le peintre Wassily Kandinsky. Il s'engage avec le philosophe spiritualiste Rudolf Eucken pour un « Manifeste des intellectuels allemands » destiné à empêcher la guerre. Kandinsky se détourne de ce projet ainsi que de la théosophie, qui en revanche permet à Mitrinovic de faire de Gutkind son partenaire le plus important. Mitrinovic devient le lien entre Kandinsky et le Forte-Kreis de Gutkind, qui garde le contact avec Mitrinovic quand ce dernier s'installe en Angleterre. Gutkind essaie – en vain – de refonder le Forte-Kreis en 1927-28. Sur la liste des invités à la réunion prévue à Paris en août 1928 se trouvent Alfred Adler, Henri Borel, le Dr Bjerre, Marc Chagall, Däubler, Ludwig Klages, Theodor Lessing, Mitrinovic, le graphiste flamand

48. Dupuis et Marc, *op. cit.*, p.XXIII.

49. Andrew Rigby, *Initiation and Initiative. An exploration of the life and ideas of Dimitrije Mitrinovic*, Columbia University Press, New York, 1984.

50. Voir « New Britain », in *L'Ordre Nouveau*, n° 12, 15 juin 1934, encart.

Frans Masereel, Silvio Gesell, la socialiste religieuse néerlandaise Henriette Roland Holst, l'écrivain américain Upton Sinclair... La rencontre a finalement lieu à Hagen en Westphalie. Mitrinovic y participe mais elle reste sans suites. C'est par l'intermédiaire de Mitrinovic que Marc fait la connaissance de sa future femme Suzanne Jean.

L'Esprit Nouveau, partenaire belge de l'Ordre Nouveau et d'*Esprit*, est marqué par le catholicisme oscillant entre mystique et politique du charismatique Raymond De Becker. Marc rompt avec *L'Esprit Nouveau* quand De Becker subit progressivement l'influence du planisme de Hendrik De Man. Leur projet commun d'un socialisme national les conduira tous deux à la collaboration, mais à la différence de De Becker, De Man ne devient jamais fasciste. Après l'occupation de la Belgique, De Man appelle à la coopération avec les Nazis dans l'espoir de les infléchir. Il se retire en Suisse après avoir perdu ses illusions. O.N. n'a pas de partenaires parmi les fascistes italiens, ce qui n'empêche pas des membres d'O.N. et d'*Esprit* de participer au congrès sur les corporations de mai 1935 à Rome pour y exposer leur conception antagoniste de celles-ci et du rôle de l'État.

L'Ordre Nouveau est conscient du caractère souvent dangereux et confus des idées de la jeune génération en Allemagne, en Italie, en Belgique et en France. Bien qu'Alexandre Marc déteste l'idéalisme allemand, il est, parmi les théoriciens d'O.N., celui qui emprunte le plus à des penseurs allemands, personnalistes connus – et plus âgés.

II.– PERSONNALISME ET ANTHROPOLOGIE

1. LE PERSONNALISME MODERNE

La pensée personnaliste confère un profil spécifique au non-conformisme. La notion moderne de personne et ses ambiguïtés proviennent aussi des personnalismes précurseurs en Allemagne. Ceux-ci se sont développés pendant le premier tiers du siècle et englobent la philosophie de Scheler, le dialogisme personnaliste (Buber, Rosenstock, etc.) ou encore la « personnalistique » psychologique de William Stern.

Les personnalismes représentent une critique spécifique de la civilisation dans la mesure où ils ont recours à des arguments soit d'ordre religieux et plus particulièrement judéo-chrétien, soit d'ordre métaphysique. La notion de personne vient en effet de la tradition théologique, bien qu'elle ne puisse être confinée à ce contexte. En se détachant de la *persona* de l'Antiquité qui désigne le masque et le rôle, la notion chrétienne de personne insiste sur la dignité de la créature irremplaçable. Elle est une des conditions de l'avènement de l'individu moderne. Le théologien protestant romantique Friedrich Schleiermacher désigne sous le vocable « personnalisme » (1799) la foi en un seul Dieu, personnalisme égalant monothéisme⁵¹. Il distingue aussi la personne particulière et sociale et l'individu isolé – une distinction qui sera reprise par Scheler⁵².

La notion de personne hérite de ce fait de la tradition judéo-chrétienne la déiformité de l'homme, comme étant à l'origine de la dignité de l'homme. Elle combine ce principe universaliste à un différentialisme combattant la foule indifférenciée et l'individu abstrait et isolé. Bien qu'O.N. avance une définition spécifique de la personne – l'homme créateur, libre et responsable, la distinction

51. Michael Theunissen, « Personalismus », in *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, tome 7 : P-Q, Bâle, 1989, pp. 338-341.

52. Max Scheler, « Das Ressentiment im Aufbau der Moralen (1913) », in *Gesammelte Werke*, Berne, Francke, 1972, pp. 33-147 –p. 75.

entre individu et personne lui sert à récuser « l'individu abstrait » et « la désagrégation atomistique de la société » engendrés par le libéralisme et le marxisme. Ainsi Rougemont veut-il donner « sa réelle et pratique importance à une opposition d'apparence toute philosophique : celle de l'individu et de la personne⁵³. »

Une deuxième différenciation permet de dissocier la personne, c'est-à-dire le sujet transcendantal doté de droits tel qu'il a été décrit par Kant et Hegel, de la personne spirituelle en os et en chair impliquée dans l'histoire et qui est caractérisée par des conflits intérieurs. Cette opération sémantique constitutive des personnalismes allemands modernes est également typique des personnalistes français.

Au XX^e siècle, la notion de personne est modernisée puisqu'elle devient phénoménologique : le moi n'est pas substance mais un centre d'actes. Mais à la différence de la phénoménologie husserlienne qui fait déboucher les actes intentionnels sur la réduction transcendantale, c'est-à-dire un acte purement spirituel, les personnalistes mettent l'accent sur la composante incarnée de la conscience.

Ainsi Scheler élabore-t-il son éthique matérielle des valeurs à l'encontre de l'idéalisme de Kant et de Husserl. Selon Scheler, les sensations et émotions créent une hiérarchie des valeurs (agréable/désagréable, beau/laid...). À Nietzsche critiquant le christianisme qui, d'après lui, a créé une morale d'esclaves, Scheler répond que ce n'est pas le christianisme mais l'ère utilitariste qui étouffe la souveraineté de l'homme au profit de l'idolâtrie du travail et du ressentiment. En réponse à Max Weber, Scheler affirme que seul le savoir utilitariste est exempt d'éthique, le savoir métaphysique par contre engendrant des valeurs. Scheler compte le proudhonisme parmi les pensées pragmatiques glorifiant le travail. Durant la phase catholique de Scheler, cette éthique comporte des conceptions religieuses telles que le Saint, la sainteté en tant que valeur suprême, et l'Église et la nation en tant que personnes des personnes (*Gesamtpersonen*). Il intègre par la suite des approches métaphysiques et anthropologiques.

Les personnalistes reformulent le dogme de la déiformité de l'homme en mettant l'accent sur l'incarnation de l'homme dans l'histoire et son comportement dans des situations spécifiques. En outre, ils fondent leur conviction de la dignité de l'homme non seulement dans ce dogme mais veulent lui donner un fondement nouveau ayant une valeur empirique et scientifique. La phénoménologie et la nouvelle anthropologie doivent assurer ce fondement. La

53. Denis de Rougemont, « Communauté révolutionnaire », in *L'Ordre Nouveau*, n° 8, 15 février 1934, pp. 14-18 –p. 14.

différence faite entre l'individu et la personne acquiert ainsi une deuxième base (non-religieuse) qui permet de rallier les agnostiques aux personalismes.

Dans sa doctrine des sympathies, Scheler décrit l'amour et le repentir. L'amour chrétien continue à offrir la possibilité de donner par excès sans attente de retour. Cet acte du don (« *Aktus des Weggebens* »⁵⁴) comporte une pulsion sacrificielle précédant toute fin utilitariste. Les ressentiments sont des réactions comme la haine et la honte. La honte surgit quand la pitié humilie l'autre. La résistance à la réalité confère par ailleurs une part de souveraineté à l'homme.

Cette conception anti-utilitariste « sacrificielle » du don ainsi que d'autres sentiments engendrant une résistance à la réalité forment un lien entre son éthique chrétienne et l'anthropologie « païenne » déterminant la position de l'homme dans l'univers qui lui succéda dans sa pensée. Selon lui, seule la honte engendre la différence entre Dieu, l'homme et l'animal. Seul l'homme éprouve de la honte. L'extase par contre – qui est aussi un sentiment religieux – crée une réalité transitoire. Elle unit l'homme à Dieu mais existe aussi chez les animaux. Elle caractérise la « mentalité primitive », de même que les mouvements mythiques contemporains tels que le fascisme et les groupes *völkisch* qui défendent des théories raciales. La différence entre l'homme et l'animal par contre serait due à la possibilité qu'a l'homme de dire non et que ne possède pas l'animal dominé par l'instinct. Scheler développe son personalisme modernisé pendant les années 20 en empruntant aux nouvelles recherches biologiques de Jakob von Uexküll et de Hans Driesch. Il s'agit d'un vitalisme non-darwiniste qui permet de moderniser la pensée philosophique sans passer par l'idolâtrie nietzschéenne de la Vie. Uexküll entreprend des recherches sur la capacité de certains animaux comme les reptiles à régénérer des membres perdus. Ces « cercles fonctionnels » propres à chaque être vivant montrent que l'organisme et chaque membre disposent d'une sorte de savoir du tout, de la « *Gestalt* ». Scheler oppose à l'animal conditionné par l'environnement (« *umweltbedingt* » selon Uexküll) la position ouverte et non-déterminée (« *weltoffen* ») ainsi qu'excentrique (« *exzentrisch* ») de l'homme qui lui permet de passer outre à ses instincts et de dire non. Par « position excentrique » (terme forgé par Driesch, qui impressionne aussi Jacques Maritain), on entend la possibilité de l'homme de se mettre en dehors de son corps et de se regarder soi-même de l'extérieur.

Le Scheler des années 20, qui refuse tout dogme religieux, assimile dans son anthropologie l'idée de la « position excentrique ». Dans *La position de l'homme dans l'univers* (1928), il définit l'homme en tant qu'être qui oppose un non à la

54. Voir Thomas Keller, *Der Dritte Weg. Die personalistische Anthropologie Schelers*, in Gangl et Raulet, *op. cit.*, pp. 81-96.

réalité⁵⁵ et dont le centre est en dehors du monde contingent. La position excentrée de l'homme permet deux comportements. Il peut, face au néant, recourir à la religion sécurisante ou revendiquer l'audace de la métaphysique scientifique qui prolonge le *thaumazein*, l'étonnement des philosophes – la stupéfaction devant le fait que l'homme et le monde contingents existent. L'anthropologie de Scheler réconcilie ainsi deux principes antagonistes, à savoir le besoin de faire don de soi et la possibilité d'opposer une résistance à la réalité. Ce dernier principe, c'est-à-dire l'aspect agonistique (« *agon* » signifiant le combat) de l'anthropologie personnaliste, se trouve atténué par Scheler. L'homme ne doit pas affronter directement les sources de conflits mais détendre et sublimer ses pulsions. Il plaide pour une époque de l'équilibre (« *Zeitalter des Ausgleichs* ») entre l'Occident et l'Orient, le féminin et le masculin⁵⁶.

La nouvelle anthropologie philosophique induit la distinction entre *Körper* (le corps-objet) et *Leib* (la chair, le corps qu'on habite), distinction qui fondera par la suite l'anthropologie de Max Scheler, Helmut Plessner et Arnold Gehlen ainsi que celle de Maurice Merleau-Ponty. Elle rapproche aussi de nouveau la notion de personne de celle de la *persona* (masque) en pensant la non-identité de la personne : l'homme crée une distance entre son existence et soi, se révolte et œuvre pour le changement du soi et du réel. L'orientation anthropologique permet à Scheler de rompre avec le christianisme, qui présuppose un Créateur non contingent à titre de *causa sui*. Les Catholiques Przywara et Landsberg critiquent la conclusion de Scheler qui consiste à faire coexister l'homme et Dieu, les deux se créant mutuellement. Landsberg développe une anthropologie qui reste chrétienne et alimente la pensée d'*Esprit*. Marc relie également de nouveau métaphysique et religion.

Les réflexions schélériennes sur les sympathies et les ressentiments atteignent le public français par le biais de traductions : *Nature et formes de la sympathie* (Payot 1928), *L'homme du ressentiment* (Gallimard, 1933) et *Le sens de la souffrance* (Aubier 1936). *Esprit* s'inspire de ces publications. Merleau-Ponty, en 1935 encore proche d'*Esprit*, présente *L'homme du ressentiment* dans *La Vie Intellectuelle*⁵⁷. À partir de la fin 1934, Landsberg, élève de Scheler, transmet l'héritage de son maître à *Esprit*.

O.N. préfère d'autres sources. Dandieu assimile la tradition phénoménologique par le biais de la lecture de Husserl et des études que Lévinas et Gurvitch lui ont consacrée. Il étudie également les œuvres de Minkowski et de Meyerson. L'idée d'un contact non-intellectualiste et actif avec le réel affecte une

55. Max Scheler, *Die Stellung des Menschen im Kosmos*, Bonn, Bouvier, 1988, p. 52.

56. Voir Thomas Keller, « Der Dritte Weg. Die personalistische Anthropologie Schelers », *loc. cit.*

57. *La Vie Intellectuelle*, n° 7, 1935, pp. 278-306.

partie de la recherche phénoménologique en France. Ainsi Eugène Minkowski, un familier de Scheler à Munich avant 1914, différencie-t-il diverses formes de folie à partir des types de rapports avec le réel. Émile Meyerson, qui entretient également des contacts avec Scheler, insiste sur l'appréhension irrationnelle de l'objet même dans les sciences exactes.

Marc se réclame du personnalisme psychologique de William Stern et de la théologie d'Erich Przywara. Stern présente une personne saisissant le réel par le biais sensoriel et émotif, notamment par l'amour. Il intègre l'anthropologie de Driesch en distinguant les « valeurs centriques » des « valeurs excentriques » (« *Exzentrowerte* »⁵⁸). Sa métaphysique intersubjective présuppose la rencontre du Je et du Tu. La sympathie, l'amour, « l'abandon »⁵⁹ et la compassion pour l'autre ne sont pensables qu'à partir d'une introspection et d'un mouvement inverse « excentré » par lequel le moi s'objectivise. Cette dialectique vaut pour la personne et les cultures qui se différencient en civilisations plus au moins personnelles telles que les cultures monothéistes.

Le Père jésuite Przywara essaie de dynamiser le catholicisme tout en critiquant Scheler et Heidegger. Il insiste sur la différence séparant le Créateur et la créature contingente. L'existence humaine n'est pas tragique. Dans *Analógia entis* (1932), Przywara récuse toute philosophie opposant l'existence à l'essence. Marc rapproche la doctrine de l'*analógia entis* de la philosophie de l'action de Blondel.

Les cercles œcuméniques, le Forte-Kreis (1913-15) avec Buber et Landauer qui noue des contacts avec Scheler et Franz Werfel, le cercle de *Die Kreatur* des années 20 (Buber, Rosenstock, Rosenzweig, Viktor von Weizsäcker, Joseph Wittig) regroupant les philosophies dialogiques⁶⁰, trouvent également un écho parmi les personnalistes français. Tandis que le principe du *Je et tu* impressionne Mounier, Marc et Dandieu revendiquent la pensée d'Eugen Rosenstock. Celui-ci, qui se convertit du judaïsme au protestantisme et anime avec Buber des cercles œcuméniques à Francfort, considère comme dépassé de concevoir l'expression de l'âme dans n'importe quel travail. À l'Akademie für Arbeit de Francfort, où enseigne aussi Hendrik De Man, il entre en conflit avec le Catholique Ernst Michel qui attend du travail la rédemption de l'homme. Rosenstock organise des « temps libres » (*Freizeiten*), c'est-à-dire des services civils où se retrouvent

58. William Stern, *Person und Sache. System des kritischen Personalismus. Zweiter Band, Die menschliche Persönlichkeit, Dritte unveränderte Auflage mit einem Begleitwort zu Band I, II, III*, Leipzig, Barth, 1923, p. 158, (première édition 1918, le troisième tome – *Wertphilosophie* – de 1923-24 est réécrit).

59. *Ibid.*, p. 352.

60. Voir Thomas Keller, « Die Personalismen der Zwischenkriegszeit und die deutsch-französischen Beziehungen : Wider die deutsche Kontingenzscheu », in Ferdinand Kinsky et Franz Knipping, eds., *Le fédéralisme personnaliste aux sources de l'Europe de demain/Der personalistische Föderalismus und die Zukunft Europas. Hommage à Alexandre Marc*, Baden-Baden, Nomos, 1996, pp. 122-152.

intellectuels, techniciens et ouvriers pour expérimenter de nouvelles formes de travail créateur. Dans *Die Europäischen Revolutionen*, il fait correspondre les différentes puissances européennes par le biais des différentes Révolutions – la *Glorious Revolution*, la Révolution française, la Révolution d'Octobre. Chaque Révolution ne réalise qu'une partie du message universel et n'est que l'expression particulière d'aspirations universelles. Il réhabilite ainsi les contingences de l'histoire. La rencontre du je et du tu crée du nouveau. Ce « prophétisme anti-prophétique » caractérise également Rosenzweig, Buber et Scheler. Il exclut tout déterminisme hégélien ou marxiste ainsi que la définition du temps et de l'existence historique en tant qu'« être pour la mort » (Heidegger).

Les personnalismes renvoient ainsi à une métaphysique anti-utilitariste, bien que leurs sensibilités religieuses défient souvent l'orthodoxie et deviennent des vitalismes modifiés. Ils portent les traces de la rencontre avec le nietzschéisme tout en le réinterprétant. On ne peut assimiler ces tendances à la Révolution Conservatrice de tendance *völkisch*. Les personnalismes allemands sont universalistes et différentialistes, égalitaires et anti-égalitaires. Ils combattent l'anti-humanisme allemand et restent pourtant anti-occidentaux. Scheler, Buber et Rosenstock déplorent le règne du grand nombre ainsi que les effets niveleurs du progrès et l'esprit utilitariste de la civilisation anglo-saxonne. On peut ainsi les rapprocher des idéologies anti-utilitaristes de la troisième voie.

Contrairement à l'idolâtrie de l'État, de la Technique et du travail caractérisant la plupart des idéologies des jeunes révolutionnaires, les différents personnalismes partagent un fédéralisme différentiel et relationnel, toute personne, culture et nation n'ayant une valeur que dans la coopération avec d'autres et dans sa diversité intérieure inépuisable. La conception de la personne comme étant l'homme en chair et en os et l'idée de donner sans attente de retour (le sens du sacrifice) trouvent des parallèles en France et y prennent une tournure plus décisionniste qu'en Allemagne.

2. LE DISCOURS SACRIFICIEL ET AGONISTIQUE : LA CRITIQUE DE HEGEL ET L'ETHNOLOGIE DU DON

À ces emprunts se joignent d'autres discussions autour de la dialectique hégélienne, du proudhonisme et de l'anthropologie du don. Les personnalismes français des années 30 poursuivent certaines tendances de l'avant-garde, notamment surréaliste. Les révolutionnaires surréalistes rompent avec l'expressionnisme. Ils font une première apparition après la première guerre mondiale avec le mouvement transfrontalier Dada, puis avec la *Révolution Surréaliste* à partir de 1924. Arnaud Dandieu et Robert Aron peuvent être liés à ce mouvement.

La *Révolution Surréaliste* s'appuie largement sur des recherches d'ordre ethnologique. Les observations faites dans des pays lointains ne servent pas à glorifier l'homme sauvage, mais à identifier des pratiques non-utilitaristes dans les pays industrialisés à l'aide d'analyses ethnologiques. Durkheim et son neveu Mauss s'intéressent aux pratiques religieuses des aborigènes d'Australie pour analyser les structures élémentaires comme la solidarité agissant également dans les cultures modernes. Mauss n'apprécie guère le terme « mentalité primitive » forgé par Lévy-Bruhl. La découverte de l'échange généreux du don, différent de la propriété et du calcul immédiat, soulève la question de savoir si des pratiques analogues existent dans les cultures modernes.

Mauss résume dans l'« Essai sur le don » (1923-24) l'institution intertribale du kula décrite par Malinowski et la pratique du potlatch des Indiens de l'Amérique du nord-ouest. Malinowski peut montrer en observant la circulation du kula entre les îles de la Mélanésie que le crédit précède le troc. Il compare cette pratique à la coupe prestigieuse gagnée provisoirement en sport. Tandis que le kula est une institution interculturelle établissant la paix, le potlatch est lié à la violence et au combat (*agon* en grec). Selon Mauss, l'excès et la dépense du don sont des « prestations totales de type agonistique » : « “Totale” puisque tout le clan contracte pour tous, pour tout ce qu'il possède et pour tout ce qu'il fait. “Agonistique”, parce que cela peut aller jusqu'à la bataille, jusqu'à la mise à mort des chefs et des nobles qui s'affrontent ainsi. La prestation est usuraire et somptuaire et représente une lutte des nobles pour assurer entre eux une

hiérarchie dont profite le clan mais qui peut aussi faire perdre la face au chef⁶¹. » Mauss voit certaines contreparties à ces pratiques en Europe : le luxe affiché par les aristocrates qui sert à humilier les pauvres et à manifester le prestige des riches, la *Morgengabe* dans les villages allemands et la sécurité sociale en Alsace-Lorraine qui engendrent des obligations à long terme. C'est, d'un côté, l'effet solidarisant, de renforcement du lien social, l'obligation à long terme, et, de l'autre, la recherche de prestige, le désir de dépense, d'excès et de générosité, qui animent les anthropologies du don. Mauss ne décrit pas le don comme une activité désintéressée bien que cette pratique soit différente de l'économie capitaliste.

La pensée du don et de la dépense est reprise et transformée par la quasi-totalité des mouvements non-conformistes de l'entre-deux-guerres. On trouve les traces de cette pensée chez Dandieu, Bataille, Marc, Leiris, Caillois, Queneau, Blanchot, Lévinas. Les non-conformistes récusent toute spiritualité où le Moi ne prend pas de risque. On peut toutefois différencier entre elles ces argumentations anthropologiques des troisièmes voies en distinguant les versions planifiantes, anarchisantes et « christianisantes » du don.

La Jeune Droite mais aussi les néo-socialistes planistes assimilent avant tout la logique sacrificielle et transforment les luttes de classes en conflits psychiques et en une recherche de prestige. Marcel Déat, néo-socialiste qui s'inspire de Durkheim et de Mauss et qui ne résistera pas au nazisme, rattache le sens de « l'élan » et du « sacrifice »⁶², de même que la recherche du prestige, au planisme du socialiste belge Hendrik De Man, qui fait de la lutte sociale une lutte psychique pour le prestige et non pour des biens matériels. De Man est en effet persuadé que « les masses ont envie de croire en des chefs autoritaires et responsables et surtout de les aimer. Elles se dégoûtent de la démocratie parlementaire parce que celle-ci s'applique à empêcher la formation de personnages de stature héroïque. Qu'on leur donne la joie. Qu'on frappe leur sensibilité, qu'on leur assure qu'une ère nouvelle s'est ouverte dans laquelle eux-mêmes sont autres. Si bas que soit leur standard de vie, les hommes éprouvent de plus vives jouissances par la fierté qu'on leur inculque que par les avantages qu'on leur assure⁶³. »

Ainsi, les non-conformistes planistes tendent à sacraliser l'économie et à l'étatiser. Ils revendiquent des ingénieurs à la place des politiciens (Jean Luchaire), des corporations à la place des parlements (Raymond De Becker). Les surréalistes et les fondateurs du Collège de Sociologie, Roger Caillois, Georges

61. Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques » (1923-24), in *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », pp. 145-279 – pp. 152-3.

62. Marcel Déat, *Perspectives socialistes*, Paris, Valois, 1930, p. 45-46.

63. Cité d'après Bertrand de Jouvenel, « La pensée et l'action », in *Les Nouvelles littéraires*, 24 octobre 1936, p. 1.

Bataille, Michel Leiris et Pierre Klossowski, font de la dépense une activité gratuite et la pierre de touche d'un projet social révolutionnaire. L'origine sacrée du don est la garantie même de la possibilité de resacraliser le monde moderne. Cette interprétation du don est rattachée à une discussion de l'hégélianisme et du marxisme.

Les réflexions concernant les forces, les désirs et les besoins de l'homme passent par une discussion de Hegel et de Marx dans groupes des revues *Gegner*, *Documents*, *La Critique Sociale* et *L'Ordre Nouveau*. En 1930, Bataille propose dans *Documents* de mettre en parallèle l'orientation gnoséologique et hégélienne d'un côté et « le bas matérialisme » de l'autre⁶⁴. Bataille entend par là aussi la sensibilité pour toute activité non-utilitaire basée sur la perte d'énergie. Ainsi se rapproche-t-il d'une anthropologie distinguant le comportement dépensier et généreux d'un côté et le comportement spirituel faisant l'économie du risque et de l'engagement de l'autre. *La Critique Sociale* se fait l'écho du numéro de *Gegner* consacré à la philosophie de Hegel à l'occasion du centenaire de sa mort. Bataille et Queneau opposent une notion de réel complexe et ouvert comprenant des éléments inassimilables à la dialectique hégélienne close. Ces processus de réception montrent bien comment les discussions en Allemagne se rattachent par des biais compliqués aux discussions françaises faisant suite à l'« Essai sur le don » de Mauss. Bataille et les membres d'O.N. élaborent la notion de dépense parallèlement à la critique de l'esprit selon Hegel. Dandieu lui aussi fait sienne la critique de Hegel en s'appuyant sur la discussion dans *Gegner* et *La Critique Sociale* et sur l'article de Hartmann. En récusant la dialectique ternaire – qui dissout les conflits et se ferme dans la synthèse, il rapproche la discussion de la pensée proudhonienne défendant un antagonisme qui ne se résout pas.

Dans le numéro de janvier 1933 de *La Critique Sociale*, Bataille précise l'idée de négativité en présentant « La notion de dépense » qui revalorise la perte d'énergie au détriment de l'activité productrice et utilitariste. Il identifie la survivance de la dépense même à l'époque utilitariste. Le christianisme tend à glorifier les humiliés et les opprimés. Les théories socialistes saisissent à travers la conception de la lutte des classes l'humiliation et la recherche de prestige. La nécessité de garantir la survie de façon utilitaire et d'éviter la souffrance ne sont qu'une composante d'une économie générale qui règle un va et vient entre des activités économisantes et dépensantes (perte d'énergie). Les activités dépensantes ayant une origine sacrée, la modernité peut être réenchantée. La société moderne voit émerger les activités non-productrices :

... il devient possible ... d'assigner à l'utilité une valeur relative. Les hommes assurent leur subsistance ou évitent la souffrance, non parce que ces fonctions

64. Georges Bataille, « Le bas matérialisme et la gnose », *Documents*, n° 1, 1930, p. 108.

engagent par elles-mêmes un résultat suffisant, mais pour accéder à la fonction insubordonnée de la dépense libre⁶⁵.

A partir de janvier 1933, date de parution de cet article, Alexandre Kojève dirige un séminaire à l'École des Hautes Études sur la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel. Bataille, Queneau, Merleau-Ponty, Sartre, Lacan, Raymond Aron et d'autres y assistent. Kojève traduit avec Henry Corbin les études de Hendrik De Man. L'interprétation du socialisme par De Man est analogue à celle de l'histoire par Hegel : l'émancipation de la conscience libre est aussi une recherche de prestige. Hegel décrit la constitution de la conscience de soi à travers le conflit et la négation de l'autre. La conscience de soi résulte d'une lutte pour la vie et la mort entre le soi et l'autre. Devenir maître implique affronter la mort et risquer sa vie. Hegel distingue pourtant la maîtrise et la souveraineté⁶⁶. Le maître n'est pas vraiment souverain, il dépend du travail du serviteur. Ce travail introduit le progrès dans l'histoire. Le règne de la liberté ne peut commencer tant que le maître veut conserver sa conscience en ignorant sa dépendance du serviteur. L'histoire se termine quand le maître et le serf se reconnaissent mutuellement, indépendamment des nécessités biologiques. La troisième phase de l'histoire, celle de la synthèse, est ainsi une pure recherche de prestige.

Bataille radicalise cette distinction faite entre « maîtrise » spirituelle (*Herrschaft*) et « souveraineté ». Une pensée hégélienne qui estime pouvoir sauver (*aufheben*) l'Esprit au-delà de la mort et préserve ainsi la vie est dérisoire⁶⁷. Une telle conscience n'a rien risqué. La vraie souveraineté de l'homme implique qu'il mette sa vie en jeu en dehors de la rationalité spirituelle. Il existe donc deux économies : avec la maîtrise spirituelle à l'instar de Hegel, on économise de l'énergie. Une économie générale doit comporter la dépense qui comporte un risque. Ainsi Bataille ne ferme pas le mouvement de l'histoire tandis que, d'après Kojève, sa fin est imminente. Celui-ci transpose au XX^e siècle, sous la figure de Staline, la constellation du XIX^e – Napoléon accomplissant l'action dans la construction de l'État, Hegel accomplissant la pensée. Bien que la recherche de prestige unisse les discussions autour de Hegel et de Mauss, les débats personalistes sont dans ce sens la riposte aux séminaires de Kojève. Les

65. Georges Bataille, « La Notion de dépense », in *La Critique Sociale*, n° 7, janvier 1933, pp. 7-15 – p. 15.

Réédité dans Georges Bataille, *La part maudite*, précédé de *La notion de dépense*, Paris, Minuit, 1967.

66. Alexandre Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, Paris, Gallimard, 1968 (1^{ère} édition : 1947), p. 178ss, pp. 514-518.

67. Georges Bataille, *Hegel, la mort et le sacrifice*, Deucalion, mai 1955, pp. 21-43.

Sur Bataille et son refus du spirituel hégélien, voir Jacques Derrida, « De l'économie restreinte à l'économie générale, un hégélianisme sans réserve », in *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, pp. 369-407, p. 376.

personnalistes font d'autre part communiquer une anthropologie personnalisée et l'ethnologie.

II.– LA DOCTRINE DE L'ORDRE NOUVEAU

1. LES TRANSFERTS PHILOSOPHIQUES EFFECTUES PAR MARC ET PAR ROUGEMONT

La revue *L'Ordre Nouveau* traverse trois stades. Dans un premier temps, le groupe se forge une doctrine. Cette recherche théorique est très largement dominée par les emprunts aux personnalismes. Pendant la deuxième phase, les personnalistes fédéralistes élaborent un fédéralisme et font « appel aux techniciens » (titre du n° 7 de *L'Ordre Nouveau* du 15 janvier 1934) pour mettre en œuvre la théorie. La dernière phase est en quelque sorte un retour aux sources. O.N. se montre ouvert aux inspirations personnalistes d'origine allemande surtout pendant la première phase. *Esprit* par contre subit le transfert philosophique quand O.N. accentue la rigueur doctrinale.

Au début des années 30, les militants d'O.N. rassemblent tout un éventail philosophique en associant la foi ou l'héritage monothéiste, la phénoménologie, l'existentialisme, le proudhonisme et le courant « surréaliste » s'appuyant sur l'anthropologie et l'ethnologie. La notion moderne de personnalisme ne provient pas de la pensée de Charles Renouvier, qui désigne en 1903 sous ce terme un néo-kantianisme idéaliste. La philosophie dialogique du *Journal Métaphysique* de Gabriel Marcel n'a finalement que peu d'importance pour O.N., bien que Marcel et Charles Du Bos participent aux premiers pas d'O.N. Alexandre Marc introduit les termes de personne et de personnalisme en France. Ils s'appuient sur la tradition chrétienne et sur les personnalismes phénoménologiques et dialogiques allemands. Le mentor néo-thomiste d'*Esprit*, Jacques Maritain, qui connaît pourtant personnellement Max Scheler, ne transmet pas le personnalisme moderne à cette revue. Mounier, qui ne lit pas l'allemand, n'entend parler du personnalisme moderne que par le biais de Marc. Après la rupture entre O.N. et *Esprit*, Paul Ludwig Landsberg et Maurice de Gandillac jouent un rôle de médiateurs.

O.N. fait sienne la modernisation phénoménologique des personnalismes. L'acte phénoménologique s'y fait toutefois plus vitaliste et décisionniste. La mouvance exploite le livre de Georges Gurvitch sur les *Tendances actuelles de la philosophie allemande* et l'étude de Lévinas sur Husserl et Heidegger. Les personnalistes non-conformistes complètent ainsi la deuxième génération phénoménologique, à savoir ceux qui pensent que Husserl n'a jamais tenu sa promesse de revenir aux choses, pour revendiquer une analyse concrète de l'existence historique contingente (Hans Jonas), du *zoon politikon* (Hannah Arendt), de la technique (Günther Anders-Stern, fils de William Stern), de l'existant et de l'entre (Emmanuel Lévinas), du corps (Maurice Merleau-Ponty) et de l'existence incarnée (Paul Ludwig Landsberg et Alexandre Marc)⁶⁸.

Marc, qui assiste aux cours de Husserl à Fribourg et rencontre Scheler, récuse la conception abstraite des actes intentionnels et l'attitude apolitique de Husserl. Tout en émettant des réserves à l'égard de la personnalité scandaleuse de Scheler, de son tournant païen pendant les années 20 et de sa tentative de vouloir personnaliser la nation, il retient de lui une conception non-substantielle (phénoménologique) et cependant « incarnée » de la personne.

Les deux sources fondant la dignité de l'homme – sa déiformité et sa position excentrique lui permettant de dire non et de s'émerveiller devant le monde existant – débouchent sur un dépassement des réalismes et idéalismes transcendants. Les personnalistes de la deuxième génération radicalisent la composante décisionniste. L'argument anthropologique vient renforcer l'objectif révolutionnaire dans un sens vitaliste, qui doit néanmoins être précisés. O.N. n'intègre vraiment que deux grandes idées de Nietzsche : son anti-étatisme et sa conception de la souveraineté. L'État serait « le plus froid de tous les monstres froids⁶⁹ ». *L'Ordre Nouveau* cite l'idée de l'« individu souverain ... qui possède en lui-même la conscience fière et vibrante de ce qu'il a enfin atteint par là, de ce qui s'est incorporé en lui, une véritable conscience de la liberté et de la puissance, enfin le sentiment d'être arrivé à la perfection de l'homme⁷⁰. » Le numéro 16 du 15 décembre 1934 donne un extrait d'*Ainsi parlait Zarathustra* sous la rubrique des « Textes de doctrine et d'action » en avant-dernière de couverture. Cette vision de l'homme libre préparerait la notion de personne. Sorel est présent avec un extrait de ses *Réflexions sur la violence*, dans lequel il oppose à la pédagogie officielle une manière de travailler qui consiste à soumettre au lecteur l'effort d'une pensée qui « veut trouver du personnel »⁷¹. O.N. n'apprécie pas le culte de

68. Voir Thomas Keller, « Wider die deutsche Kontingenzscheu », *loc. cit.*

69. Voir Aron et Dandieu dans *La Révolution Nécessaire*, pp. 52, 159, 164, et Marc dans la « Lettre à Hitler », in *L'Ordre Nouveau*, n° 5, 15 novembre 1933, p. 12.

70. Nietzsche, « Généalogie de la morale », II, 2, in *L'Ordre Nouveau*, n° 5, 15 novembre 1933, p. 33.

71. *L'Ordre Nouveau*, n° 18, février 1935, p. 33.

la violence chez Sorel. La révolution ne devient violente que quand elle est mal préparée. Le poid du bergsonisme est également limité. La notion du temps vécu chez Bergson est très différente de la description du temps meurtrier que Dandieu effectue dans *Marcel Proust. Sa Révélation psychologique* (1930). O.N. réclame une attitude héroïque défiant la mort et le temps dissolvant. Or, le caractère « agonistique » de la pensée d'O.N. vient plutôt d'autres sources.

De tous les personnalistes, Marc est celui qui effectue le plus grand nombre de transferts et fait connaître en France Jaspers, Hartmann, Stern, Wust, Przywara, Werfel et Rosenstock. Il évite « l'éthique matériale des valeurs » de Scheler et s'appuie sur des analyses parallèles d'ordre psychologique et métaphysique. Il félicite William Stern de rejeter une psychologie naturaliste. Selon Stern, les « actes humains personnels » réunissent des aspects psychiques, physiques, spirituels, sensuels et corporels. Une psychologie sérieuse des peuples et nations doit saisir l'originalité incomparable de la spiritualité de chaque peuple et éviter des formules enfermant l'histoire et l'homme dans un déterminisme⁷². Il se situe ainsi au-delà du déterminisme de la philosophie de l'histoire et du relativisme de l'historisme. La vie concrète est génératrice de valeurs. Les tendances vitalistes d'O.N. doivent cependant être précisées.

Un manifeste d'O.N. publié en novembre 1931 proclame un « fédéralisme réel » correspondant à « l'homme réel »⁷³. Marc s'appuie – encore dans *Plans* – sur un exposé de Franz Werfel « Realismus und Innerlichkeit » qu'il a traduit pour la revue *LU*. Werfel, qui a coopéré avec Scheler au début de la Première Guerre mondiale, attaque l'éthique du travail bourgeois et prolétarien et le productivisme où se rejoignent capitalisme et communisme. Il salue l'homme créateur qui est lui-même générateur de réalité et devient ainsi l'homme réel⁷⁴. La Révolution spirituelle libèrera l'homme de la machine et lui restituera ses compétences spirituelles. Les machines et le temps croissant accordé au loisir seront la base matérielle de cette libération. Marc revendique les remarques de Werfel qui contiennent quelques termes schélériens tels que « *weltoffen* » (ouvert au monde, c'est-à-dire non-conditionné par l'environnement) et

72. Alexandre Marc, « Problèmes de Psychologie », in *Archives de Philosophie*, volume XII, cahier III, Études Critiques, 1936, Paris, Gabriel Beauchesne et ses fils, pp. 77-100, p. 98. Marc cite Stern, *System des kritischen Personalismus, Band 1 : Ableitung und Grundlehre, Band 2, Die menschliche Persönlichkeit, Band 3 : Wertphilosophie*, Leipzig, Barth, 1923-24, et Stern, *Allgemeine Psychologie auf personalistischer Grundlage*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1935.

Marc traite déjà du personnalisme de Stern dans René Dupuis, « Le personnalisme de William Stern et la jeunesse française », in *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 5 avril 1933, pp. 311-330. Dupuis est ici le prête-nom de Marc, d'après C. Roy, *Les contacts d'Alexandre Marc avec les philosophes allemands sous le Troisième Reich*, in Kinsky et Knipping, *loc. cit.*, pp. 153-167 – p. 153.

73. « L'Action. I. "L'Ordre Nouveau" », *loc. cit.*, p. 149.

74. Franz Werfel, « Realismus und Innerlichkeit. Zwischen oben und unten », in *Gesammelte Werke*, Munich, 1975, pp. 16-40, p. 19ss.

« *sympathiedurchströmt* » (traversé par un flot de sentiments de sympathie). Il distingue le réalisme économique et les possibilités créatrices réelles des temps industriels :

Car le progrès technique et l'inévitable diminution de la journée de travail seront les deux pôles de la révolution de demain... La machine qui produit des marchandises crée également des loisirs. C'est même là sa valeur profonde. Ces loisirs seront la dynamite qui ouvrira la première brèche dans les remparts de la société matérialiste et inhumaine⁷⁵.

Dans *Jeune Europe*, Marc et Dupuis appellent à la libération de « l'homme réel de chair et de sang », c'est-à-dire de l'homme contingent et incarné dans l'histoire. Il doit se libérer de la machine sans rejeter la civilisation industrielle : « L'Ordre Nouveau oppose à l'individualisme libéral l'homme réel de chair, de sang, d'âme, la personne, comme nous disons en France, qui y était enfermée et étouffée »⁷⁶. La France – non en tant qu'État-nation jacobin – est devenue la patrie de la personne qui peut y poursuivre des projets quasiment post-industriels. O.N. a une composante libertaire. L'espoir que le progrès technique pourra, de façon évolutionnaire, créer de nouveaux espaces libérés ne veut pas dire qu'O.N. renonce à la césure révolutionnaire. Marc, Aron et Dandieu intègrent la théorie des révolutions européennes de Rosenstock pour passer en revue et juger les différentes révolutions du XX^e siècle. Marc partage la pensée de Rosenstock lorsqu'il considère toute révolution comme un message universel qui prend une expression particulière selon la situation historique, géographique et politique d'un pays ou d'un groupe. Aucune révolution ne représente une valeur absolue en elle-même.

La Révolution française est le cas précis d'une rupture introduisant le système libéral. Les révolutions témoignent de « la primauté du spirituel » (Marc cite ici le célèbre titre d'un livre de Maritain), puisque le message d'une révolution n'est jamais épuisé par les forces existantes qui l'ont déclenchée. Chaque révolution a un aspect messianique et eschatologique qui pousse au soulèvement contre l'ordre injuste et promet l'instauration d'un ordre nouveau. Ces forces n'étant jamais assouvies, l'origine spirituelle de la révolution implique l'idée de révolution permanente. La Révolution française a donné naissance au citoyen, la Révolution russe au prolétarien conscient, la Révolution personnaliste doit créer une personne agissant contre l'individu atomisé et contre la masse. La conviction selon laquelle la personne est une potentialité inépuisable qui ne peut être assumée par l'histoire est incompatible avec l'historisme relativiste⁷⁷. Dans

75. *Loc. cit.*, p. 32, et Alexandre Marc in *Plans*, n° 8, octobre 1931, p. 152.

76. Dupuis et Marc, *op. cit.*, p. 119ss.

77. Alexandre Marc, « A propos de quelques livres – Prise de Conscience Révolutionnaire », in *Plans*, n° 13, mars 1932, pp. 59-65.

La Révolution Nécessaire, Aron et Dandieu revendiquent également le message de Rosenstock. Le fait révolutionnaire prend divers aspects selon le temps et l'espace et a besoin de l'histoire pour s'épanouir⁷⁸.

Dans une série d'articles parus dans la revue *L'Ordre Nouveau*, Marc examine les différents soulèvements à la lumière de cette théorie des révolutions. Le réformisme social-démocrate trahit l'idéal d'une transformation profonde de la société productiviste⁷⁹. La prise du pouvoir par les Nazis est un putsch. Les Nazis violent les valeurs particularistes autant que les universelles, puisqu'ils oppriment les régions et les droits de la personne⁸⁰. Le « réformisme fasciste » n'est qu'idolâtrie de la race, de l'État et de la nation. Le bolchévisme est une révolte détruisant les traditions. La révolution personaliste française ne doit être ni réforme ni révolte mais « totalisme de la tension entre l'universalisme et le particularisme »⁸¹.

La Révolution permanente devient ainsi un élément de tension ouvrant l'histoire. Le terme « tension » montre qu'O.N. intègre aussi la tradition socialiste révolutionnaire française. Marc souligne toutefois que Dandieu et Aron atténuent la glorification sorélienne de la violence. La mauvaise préparation des révolutions est responsable du sang versé. O.N. revendique la critique de l'État révolutionnaire totalitaire et jacobin et l'aspect polémique du proudhonisme. Marc, qui n'a pourtant vraiment lu Proudhon que pendant la Deuxième Guerre mondiale, assimile l'idée des « tensions » et des « conflits créateurs » dans sa métaphysique catholique. Il élabore une philosophie de l'acte anti-hégélien sans s'appuyer expressément sur Proudhon et Sorel. La pensée de Rosenstock, la critique de la dialectique hégélienne par Jaspers, Hartmann et Przywara, lui fournissent des arguments.

Marc rattache les concepts personalistes aux deux composantes d'O.N. – au contexte « surréaliste » et au contexte chrétien. Il intègre, comme Bataille, Caillois, Dandieu et Aron, l'anthropologie agonistique du don et de la dépense que l'« Essai sur le don » de Marcel Mauss a rendue célèbre. Marc connaît depuis 1931 les concepts du don et de la dépense discutés à la Bibliothèque Nationale et à la brasserie Lipp où se rencontrent Dandieu, Bataille, Henry Corbin et plus tard Pierre Prévost. Dans « Primauté de la personnalité », première ébauche d'un personalisme parue dans *Plans* du 20 avril 1932, Marc parle, en présentant le livre de Thierry-Maulnier *La crise est dans l'homme* (1932), de « la dépense prodigue de cette part disponible que l'homme porte en soi ». La générosité, ce

78. Aron et Dandieu, *op. cit.*, pp. 172-174.

79. Alexandre Marc, « Ni révolte, ni réforme : Révolution française », in *L'Ordre Nouveau*, n° 3, juillet 1933, pp. 18-22.

80. Marc, « Hitler et la révolution manquée », in *L'Ordre Nouveau*, n° 2, juin 1933, pp. 28-32.

81. Marc, « Ni révolte, ni réforme : Révolution française », *loc. cit.*, p. 20.

« don gratuit que fait l'individu de lui-même à lui-même »⁸², devient le concept unissant des non-conformistes venus d'horizons très divers. Ces lignes ont paru huit mois avant l'article de Bataille sur « La notion de dépense ».

La dépense est une perte d'énergie, une consommation généreuse. La primauté de la consommation sur la production deviendra une clé de la théorie économique d'O.N. Ainsi Marc établit un pont entre l'orientation religieuse qui souligne le don de la personne, c'est-à-dire l'abandon, et le groupe laïque d'O.N. qui veut accentuer l'individualité. La revendication de la générosité doit unir les différents militants – les proudhoniens inclus. Le proudhonisme – d'ailleurs souvent surestimé, surtout en ce qui concerne les années 30 – consiste surtout à rejeter la dialectique ternaire, c'est-à-dire celle se fermant sur le troisième terme, la synthèse. Les personnalistes fédéralistes réinterprètent ainsi la négation selon Hegel et Marx. La dialectique proudhonienne prise dans la *Théorie de la propriété* ne permet pas de glorifier la lutte de la conscience de soi contre l'autre (Hegel) ou la lutte des classes, puisque celles-ci contribuent à pousser le cours déterminé de l'histoire vers un désamorçage des conflits. Les tensions deviennent au contraire une propriété inaliénable de la personne et de la société.

Marc se convertit officiellement au catholicisme en 1933. Dans « Principe et Méthode de la Métaphysique »⁸³, paru en 1935, il présente la doctrine de l'*analogia entis* de Przywara ainsi que les pensées de Peter Wust, de Theodor Haecker et de Romano Guardini. Przywara aurait réconcilié sa foi avec un dynamisme moderne pour en faire un « catholicisme intégral »⁸⁴. Il supporte la tension entre les philosophies de l'essence et de l'existence et résiste à la tentation de la pureté⁸⁵, dans laquelle l'un triomphe au détriment de l'autre. L'être est chargé de devenir et ainsi non-déterminé. Selon Przywara, la révolution est rupture et accomplissement. Elle n'est ni réforme ni révolte, ni le panthéisme d'un Spinoza, ni le théopanisme d'un Barth⁸⁶. Sa position révolutionnaire est celle de l'ana-logie⁸⁷. Le caractère fragmentaire et « agonale »⁸⁸ de sa pensée empêche que la conscience particulière s'identifie à l'absolu, comme c'est le cas dans les divinisations – celle du sujet transcendantal (Kant), celle de l'esprit absolu (Hegel) ou celle du concept de Dieu de Maître Eckart.

82. Alexandre Marc, « Primauté de la personnalité », in *Plans*, n° 1, seconde série, 20 avril 1932, pp. 6-9-p. 7.

83. Alexandre Marc, « Principe et Méthode de la Métaphysique », in *Archives de Philosophie*, volume XI, cahier III, Études de Métaphysique et de Logique, Paris, Gabriel Beauchesne et ses fils, 1935, pp. 83-108 – p. 84ss. ; réédité dans *L'Europe en formation*, printemps 1994, pp. 19-45.

Voir aussi : Alexandre Marc, *Fondements du fédéralisme personnaliste*, Nice, Presses d'Europe, 1995.

84. *Loc. cit.*, p. 84ss.

85. *Loc. cit.*, p. 88.

86. *Loc. cit.*, p. 96.

87. *Loc. cit.*, p. 97.

88. *Loc. cit.*, p. 88.

Marc associe ici la théorie phénoménologique des actes intentionnels à la notion d'action selon Blondel. Il relie le dogme chrétien de l'analogie au fait agonal. Bien que Przywara approuve ce rapprochement entre sa doctrine de l'*analogia entis* et celle de l'action de Blondel, Marc n'est pas toujours fidèle à Przywara. Il transforme le catholicisme intégral en doctrine révolutionnaire. Le terme « agonal » et la définition de la *potentia activa* de la personne comme « don libre »⁸⁹ montrent que Marc a entretemps modifié les termes « agonistique » et « don » repris de Mauss.

Rougemont participe à l'élaboration d'une définition de la personne, comme étant « l'homme libre, créateur et responsable, conscient de son destin », tel qu'elle apparaît dans un article dont le titre « Notre foi » renvoie à l'apport chrétien⁹⁰. Rougemont aussi rééquilibre la tradition révolutionnaire avec la pensée théologique pour contrer la crise des concepts révolutionnaires vers 1933-34. Ce fils de pasteur né à Couvet près de Neuchâtel et mort en 1985 est probablement le penseur le plus dialogique parmi les personalistes fédéralistes. Selon lui, la personne est, contrairement à l'individu, l'homme qui a un prochain. Le prochain de l'Évangile est la personne qui décide parce qu'elle rencontre l'autre : « Le lieu de toute décision qui crée, c'est la personne. Toute l'agitation du monde n'est rien de plus qu'une certaine question qui m'est adressée, et qui ne se précise en moi qu'à l'instant où elle me contraint d'agir⁹¹. » De façon comparable au dialogisme de Buber, la communauté n'est pas fusionnelle. Elle est la rencontre entre le je et le tu : « Le rapport véritable entre les hommes, c'est la communauté des personnes responsables... Elle a son centre en chacune des personnes qui la composent, et n'est pas définie par autre chose comme par ce centre. Elle est le rayonnement dans la durée de l'acte instantané qui unit un je et un tu par un lien de responsabilité⁹². » La parole adressée, l'appel devient une vocation impérative par Dieu à laquelle personne ne peut se dérober : « La personne est le témoignage d'une vocation reçue et obéie. Je suis personne dans la mesure où mon action relève d'une vocation, fût-ce au prix de la vie de mon individu⁹³. » La vocation de l'homme est préfigurée dans l'incarnation exemplaire du Christ. L'appel personnel ne tolère aucune résistance. La formule « une vocation reçue et obéie » trahit la lecture de Barth.

Rougemont tente de réconcilier un christianisme rigide avec la nouvelle philosophie de l'acte : « La foi au Christ, c'est la foi dans la personne par excellence ; or, cette foi consiste en une action ... La foi au Christ est proprement

89. *Loc. cit.*, p. 103.

90. *L'Ordre Nouveau*, n° 9, mars 1934, p. 7.

91. Denis de Rougemont, « Grammaire de la personne », in *Hic et Nunc*, janvier 1934, p. 18.

92. *Loc. cit.*, p. 20.

93. Rougemont, « Définition de la personne », in *Esprit*, décembre 1934, p. 375.

ce qui “personnifie” le solitaire, ce qui le rend concret, c’est-à-dire présent à lui-même et aux autres dans un même élan⁹⁴. » Comme le personnaliste proudhonien ne tolère pas l’État entre les personnes, le personnaliste calviniste exclut les institutions intermédiaires. Dans sa revue *Hic et Nunc*, il présente la théologie de Barth pour dynamiser le personnalisme et riposter aux tentations vitalistes de diviniser l’homme. Barth reprend dans sa doctrine dogmatique l’avertissement lancé par saint Paul de ne pas confondre le Créateur et la créature (Épître de Paul aux Romains, 1, 23). La déiformité de l’homme n’implique pas une ressemblance entre deux pôles égaux. Barth attaque le dialogisme de Buber et la doctrine de l’*analogia entis* de Przywara qui, d’après lui, mettent au même niveau les pôles incomparables, Dieu et l’homme. Le concept de l’analogie devrait accentuer la différence entre les deux. Elle ne peut se manifester que dans l’*imitatio Christi*, dans la rencontre, au sein de la Trinité, du Moi, du Tu et du Moi-Tu.

Face à Rougemont, Marc doit désamorcer les malentendus causés par les attaques de Barth. Marc ne souscrit ni au catholicisme communautaire ni au protestantisme hostile à toute sacralisation du monde existant. Le protestantisme de Rougemont est moins rigide que celui de Barth. Rougemont intègre la notion d’acte et également la dialectique proudhonienne agonistique gardant ouverte chaque situation historique. « Nous ne disons pas “Esprit ! Esprit !” Nous disons “spirituel”. Cet adjectif qualifie l’acte personnel... pour nous la personne c’est l’individu engagé dans le conflit créateur. Conflit qui se résout par l’acte, – cet acte provoquant un conflit et un risque nouveau, générateurs de créations nouvelles⁹⁵. »

La personne telle qu’elle est conçue par Rougemont n’est pas l’opposé de l’individu. Avec Dandieu, il écrit : « la personne est l’individu engagé dans le conflit créateur⁹⁶. » Pour Rougemont la politique de la personne s’appelle déjà fédéralisme : « Une conséquence politique du personnalisme, c’est le fédéralisme. En effet, des lois fondées sur la personne sont obligées de tenir compte en premier lieu des diversités personnelles, puis locales, puis régionales⁹⁷. » Le principe fédérateur de la diversité dans l’unité entretient l’équilibre entre l’universel et le particulier et intervient dans la constitution de l’identité de la personne, de la culture et de la coopération supranationale. Il peut

94. *Loc. cit.*, p. 367.

95. Daniel Rops et Denis de Rougemont, « Spirituel d’abord », in *L’Ordre Nouveau*, n° 3, juillet 1933, pp. 13-17 – p. 14.

96. Arnaud Dandieu et Denis de Rougemont, « L’Acte -la notion d’Acte comme point de départ », réédité dans *L’Europe en formation*, sept.-oct. 1981, n° 245, p. 36

97. Denis de Rougemont, *Politique de la Personne*, Paris, Je sers, 1934, p. 55.

décrire la doctrine chrétienne de la Trinité tout autant que la fédération européenne⁹⁸.

Les termes « personnaliste » et « fédéraliste » sont ainsi reliés dès les débuts d'O.N. Marc réclame le fédéralisme dans ses manifestes de 1931. Avec Dupuis, il reprend dans *Jeune Europe* la revendication d'un « fédéralisme européen réel ». Les mêmes auteurs donnent le titre suivant à leur contribution au « Cahier de revendications » de la *N.R.F.* : « De la patrie au fédéralisme révolutionnaire ». Cependant, bien que les textes de Rougemont témoignent de la lecture de beaucoup d'auteurs allemands tels que Rudolf Otto, Rudolf Kassner, Eugen Herrigel (avec qui Marc correspondit sur la distinction entre personne et chose⁹⁹), les auteurs classiques du personnalisme font défaut. C'est sans doute Marc qui convainc Rougemont et Dandieu d'employer systématiquement la notion de personne.

L'absence de transferts directs n'empêche nullement Rougemont et Dandieu de proposer des issues à la crise comparables à celles avancées par Marc. L'article « Liberté ou chômage » de Rougemont arrive à la même conclusion que Werfel et Marc qui misent sur le temps libre. Rougemont y analyse le problème du chômage. Pour lui, les conséquences de l'automatisation sont inéluctables : les machines remplacent l'homme et elles créent du temps libre. Dans une société dont la religion est le travail, on ne reconnaît aucune dignité à ce temps libre. « Du travailleur on a fait un salarié, – et de sa liberté on a fait le chômage¹⁰⁰. » Il s'agit pourtant de faire en sorte que le machinisme puisse épanouir son potentiel libérateur. Une société personnaliste devrait transformer le chômage en temps libre.

La doctrine personnaliste contribue à engendrer la rupture entre O.N., *Plans* et *Esprit*. Elle remonte à un différend anthropologique. *Plans* regroupe à côté de Lamour et de Le Corbusier le syndicaliste et futur vichyste Francis Delaisi. L'idée de combiner les cités-jardins allemandes à la Cité radieuse de Le Corbusier est plus technocratique que la pensée d'O.N. Pour *Plans*¹⁰¹, la liberté de l'individu passe par la satisfaction des besoins matériels des masses. Il faut produire et planifier la production. Or, O.N. cherche à faire l'économie du stade prolétarien et donne la priorité à l'acte créateur et généreux. La préférence accordée par Stern, Werfel et Rosenstock aux activités créatrices de l'homme va déjà dans le

98. Voir Denis de Rougemont, in *L'Esprit européen*, Rencontres internationales de Genève 1946, Neuchâtel, La Baconnière 1947, p. 143.

99. Voir C. Roy, « Les contacts d'Alexandre Marc avec les philosophes allemands sous le Troisième Reich », *loc. cit.*, pp. 153-167 – pp. 156-157.

100. Denis de Rougemont, « Liberté ou chômage », in *L'Ordre Nouveau*, n° 1, mai 1933, pp. 10-15 – p. 15.

101. Voir Sylvie Guillaume, *Plans et la révolution collective*, in Merlio, *loc. cit.*, pp. 197-208.

sens de la « méthode dichotomique » formulée par Aron et Dandieu à l'aide de l'idée de la dépense gratuite. Cette composante libertaire qui vise à abandonner la condition prolétarienne engendre aussi des recoupements avec le groupe surréaliste autour de Bataille, Leiris et Caillois, qui exploite également l'« Essai sur le don » de Mauss.

2. L'ANTHROPOLOGIE PERSONNALISTE DU DON : DANDIEU

Les analyses de Dandieu sont destinées à identifier cette réalité dans l'homme qui lui permet de mettre en œuvre une activité spirituelle non-intellectualiste et non-quantifiable. En 1930, il présente dans *Documents* les recherches du physicien Meyerson et du médecin phénoménologue Eugène Minkowski afin de rapprocher les théories scientifiques des recherches ethnologiques. Meyerson identifie des pratiques irrationnelles chez des sorciers « primitifs » et des scientifiques modernes¹⁰². Il s'oppose dans *L'explication dans les sciences* à l'approche hégélienne qui consiste à identifier le réel et le rationnel. Minkowski quant à lui explique dans *La Schizophrénie* (Payot, 1927) que cette maladie représente une hypertrophie du rationnel et un déficit de réalité, tandis que la démence correspond à un contact étroit avec la réalité conjugué à la perte des facultés mentales rationnelles. Minkowski contribue plus tard à *L'Ordre Nouveau* avec un article sur « Le phénomène de l'avoir »¹⁰³. En résumant Hubert et Mauss, Meyerson et Minkowski, Dandieu conclut que l'esprit est régi par deux directions : « d'une part, tendance rationnelle, d'autre part croyance à l'objet concret, adhésion à cet objet¹⁰⁴ ». Le scientifique objectivise rationnellement, mais il s'approprie également la réalité de façon irrationnelle.

C'est dans cette distinction faite entre l'esprit et la *ratio* que naît la marge où s'insère l'acte personnel. Dans « Y a-t-il un seuil entre Cité et Humanité ? »¹⁰⁵, Dandieu introduit les termes « soi », « personnalité », « personnalisation » et

102 Arnaud Dandieu, « Émile Meyerson, "Fondements de la dualité de l'espace", et Eugène Minkowski, "La Schizophrénie" », in *Documents*, n° 1, 1930, pp. 41-42.

Dandieu, « Émile Meyerson, Le physicien et le primitif », *Documents*, n° 5, 1930, p. 312.

103. *L'Ordre Nouveau*, n° 16, 15 décembre 1934, pp. 13-17.

104. Dandieu, « Le Conflit du réel et du rationnel », in *La Revue Philosophique*, tome CX, 1930, p. 460.

105. *Archives de philosophie du Droit*, n°s 1 et 2, 1933, réédité dans *L'Ordre Nouveau*, n° 45, septembre 1938, pp. 1-9.

« acte personnel ». Il reprend l'opposition entre la personne morale et la personne spirituelle, cette dernière étant caractérisée par les conflits intérieurs. D'après *L'Hérédité* de Léon Daudet, le « soi » de la « personnalité » n'est pas déterminé par des facteurs héréditaires. Georges Davy décrit dans *Foi jurée* (1922) la « personnalisation » de la société. Gurvitch serait proche de Proudhon en partant d'une tension féconde entre les liens sociaux idéaux et empiriques. Dandieu conclut que « L'initiative du conflit doit demeurer au soi sur le moi, à l'acte personnel sur la tendance instinctive : cette tension est donc intention ; elle est orientée dans le sens de la personnalisation¹⁰⁶. »

Dans son article « La Philosophie sociale marxiste », Dandieu renvoie au texte de Bataille et Queneau sur « La critique des fondements de la dialectique hégélienne » paru dans *La Critique Sociale* de mars 1932. Bataille et Queneau auraient montré en s'appuyant sur Nicolai Hartmann que la philosophie idéaliste de Hegel présente un thème analogue à celui de la lutte des classes. Le lien décisif est la dialectique du maître et du serviteur. Une théorie non-matérialiste de la lutte des classes peut assimiler la dialectique du maître et du serviteur. Ainsi la théorie psychologique de De Man évoque le complexe d'infériorité décrit par Adler pour expliquer les conflits entre le prolétariat et la bourgeoisie¹⁰⁷. Dandieu préfère la transformation matérialiste de l'antagonisme entre le maître et le serviteur effectuée par le schéma marxiste de la lutte des classes. Mais il récuse la théorie de la plus-value qui réduit chaque échange à une équivalence quantifiable¹⁰⁸. Le marxisme est également insuffisant pour rendre compte de l'évolution du XX^e siècle qui tend à remplacer les prolétaires par des machines et remplace la lutte des classes par une étatisation des conflits. La dictature bureaucratique de Lénine et Staline entre en contradiction avec le marxisme qui prévoit la fin de l'État. Dandieu effectue également un glissement sémantique de la notion de conflits, sans pour autant souscrire au planisme ou à la thèse d'une fin de l'histoire.

En 1933, Dandieu présente avec Robert Aron, son co-auteur déjà en 1932 pour un livre au titre révélateur – *Le Cancer américain*, l'étude *La Révolution Nécessaire*. Il y développe ses concepts de l'échange et du crédit en exploitant les recherches ethnologiques de Malinowski (*Argonauts of the Western Pacific*) et de Mauss. Ils citent Malinowski : « le crédit précède le troc¹⁰⁹. » Tout échange est basé sur la confiance. Il n'y a pas seulement échange de marchandise mais également échange de prestige. Dandieu et Aron rappellent la définition du potlatch par Mauss (« cette prestation totale, cet acte belliqueux de type

106. *Loc. cit.*, p. 2.

107. « La philosophie sociale marxiste », in *Demain ?*, juillet-août 1933, réédité dans *L'Ordre Nouveau*, n° 41, 1er juin 1937, pp. 24-31 – p. 24.

108. *Loc. cit.*, p. 26.

109. Aron et Dandieu, *op. cit.*, p. 96.

agonistique »¹¹⁰) pour souligner l'aspect polémique du don. Le rôle joué par le prestige dans l'échange primitif met aussi en valeur son caractère individualiste¹¹¹. L'homme primitif n'est pas plus généreux que l'homme moderne¹¹², mais il poursuit toujours deux objectifs : richesse et prestige.

La composante agonistique de la conscience est aussi appelée « l'intelligence-épée ». Dandieu a élaboré ce concept avec Chevalley en 1932¹¹³. Il le reprend dans *La Révolution Nécessaire* :

Il s'en suit que l'on doit repousser avec mépris toute conception qui assimile l'intelligence à un miroir : c'est le fait des théories idéalistes et matérialistes. On devra repousser de même toute conception qui fait de l'intelligence un outil : c'est le fait du pragmatisme et du behaviorisme. L'intelligence n'est ni un outil ni un miroir comme l'imaginent ... les capitalistes et les marxistes : miroir quand l'homme est au repos et qu'il croit connaître, outil quand il est debout et qu'il croit agir. L'intelligence est une épée¹¹⁴.

Cette intelligence tranche. Elle dépasse tout déterminisme dans l'histoire. L'histoire n'est régie ni par des idées ni par l'utile. L'anti-étatisme mais aussi le vitalisme de Bakounine deviennent aussi importants que le socialisme de Proudhon – dont O.N. passe d'ailleurs sous silence le productivisme et la mysogynie. C'est moins Proudhon que Bakounine et Rosenstock qui fournissent une théorie révolutionnaire anti-déterministe. Selon Bakounine, « la science est l'immolation perpétuelle de la vie fugitive... Ce que je prêche, c'est donc jusqu'à un certain point la révolte de la vie contre la science¹¹⁵. » Les écrits de De Man auraient le mérite d'avoir déplacé le conflit de la lutte des classes vers le psychisme¹¹⁶. L'esprit révolutionnaire doit libérer les forces créatrices et l'élan individuel de tout embrigadement étatique et machiniste. Ainsi l'homme peut-il économiser son énergie, qui devient disponible pour la libération progressive de l'humanité et de ses activités créatrices.

C'est ici que Dandieu et Aron réintègrent le discours ethnologique de la dépense. Cette double recherche est en quelque sorte le fondement anthropologique de la méthode dichotomique qu'Aron et Dandieu appliquent au temps présent. Les deux auteurs identifient l'énergie, cette violence créatrice qui permet à la personne de se dépasser : « ... au contraire de toutes les autres sociétés,

110. *Ibid.*, p. 97.

111. *Ibid.*, pp. 98-99.

112. *Ibid.*, p. 101.

113. Arnaud Dandieu et Claude Chevalley, « L'intelligence-épée », in *Nouvelle Revue Française*, 1er décembre 1932.

114. Aron et Dandieu, *op. cit.*, p. 209.

115. *Ibid.*, p. 29.

116. *Ibid.*, p. 154.

de tous les autres groupements, l'humanité ne saurait être considérée comme existante, en tant que sociale, que comme expression suprême du personnalisme se dépassant pour s'affirmer¹¹⁷. » Le lien social se trouve ainsi détaché de la pensée communautaire. La solidarité découle de la capacité de la personne à se dépenser. Le double aspect de l'activité, les facultés fonctionnelles et les facultés « gratuites », caractérise la personne à tout moment de l'histoire et garantit la persistance de la Révolution : « D'un côté, l'homme accroît sans cesse la puissance de ses procédés d'économie ; de l'autre il déploie toujours plus largement sa capacité d'explosion, de dépense et d'invention gratuite¹¹⁸. »

Comme Bataille, Dandieu et Aron transforment l'idée de la dépense selon Mauss pour en faire une activité désintéressée. « Procédés d'économie » signifie travail fonctionnel aliéné : il s'agit d'économiser, c'est-à-dire du contraire de la générosité. Aux facultés doubles correspond un travail double. Le premier est labeur, le deuxième activité créatrice. O.N. en tire comme conclusion que la méthode dichotomique implique des mesures réduisant le labeur, telles qu' un service civil et l'introduction d'un minimum vital européen.

A la différence de Bataille, pour lequel l'échange et l'acte du don sont à la fois économiques et magiques puisque d'origine sacrée, O.N. dissocie ces deux éléments : l'économique abstrait n'est pas d'ordre spirituel. Il n'est pas enraciné dans l'existence incarnée de la personne et doit se contenter d'un rôle distributeur. La production, qui est dominée par la technique, l'échange et la redistribution, se trouve désacralisée. Le spirituel est réservé à la personne. Du même coup la consommation est privilégiée.

La méthode dichotomique peut être fondée doublement : par la référence à l'homme réel (ex. : le loisir selon Werfel) ou celle à l'ethnologie. Les personnalistes fédéralistes établissent un lien supplémentaire entre la tradition révolutionnaire française et l'anthropologie dichotomique à travers le « fait agonale ». L'anthropologie personnaliste du don peut s'associer au mutualisme de Proudhon puisque la dialectique proudhonienne des tensions sans synthèse revêt un aspect agonistique. Cet aspect gardant indécis le cours de l'histoire, que les personnalistes appellent fait agonistique ou fait agonale, permet de caractériser la doctrine d'O.N. de pensée décisionniste.

117. *Ibid.*, p. 162.

118. *Ibid.*, p. 210.

3. RUPTURES : LES REVOLUTIONS MANQUEES

Cette première phase d'O.N. est destinée à élaborer une doctrine et à préparer la Révolution. Une nouvelle situation révolutionnaire semble intervenir avec la guerre civile en Allemagne, la prise du pouvoir par les Nazis et les émeutes antiparlementaires de février 1934 en France. La « Lettre à Hitler »¹¹⁹ interprète les événements en Allemagne et les situe dans la série des révolutions manquées. La première partie de ce texte non-signé est écrite par Daniel-Rops, la seconde par Alexandre Marc¹²⁰. La « lettre » (surtout les premières pages) doit tromper les autorités allemandes et passer la censure nazie puisqu'elle doit être massivement diffusée en Allemagne – projet qui a échoué. La première partie évite en conséquence de critiquer trop ouvertement le national-socialisme. Le lecteur d'aujourd'hui est forcément choqué quand il lit « Vous avez mis fin à un mensonge. Celui de la démocratie libérale¹²¹. » Même en tenant compte du fait que toutes les atrocités commises par les Nazis ne pouvaient être anticipées en 1933, ces passages restent inacceptables. Les auteurs félicitent les nationaux-socialistes d'avoir balayé la République de Weimar. De même, que faut-il penser du passage sur lequel se termine la première partie : « votre mouvement possède, dans son fondement, une grandeur authentique. De cette grandeur, qu'avez-vous fait ?¹²² » Il s'agit, certes, de la « grandeur » de « protester contre le matérialisme des sociétés »¹²³ et non de la grandeur de l'idéologie nazie. Il est vrai que les Nazis peuvent, comme tous les mouvements antilibéraux, mettre le doigt sur les réelles carences des sociétés de l'époque et les exploiter. Les auteurs concèdent un élan authentique aux jeunes nazis. Les personnalistes fédéralistes – à l'instar

119. *L'Ordre Nouveau*, n° 5, 15 novembre 1933.

120. Alexandre Marc, « Bref historique de mes rapports avec Jacques Maritain », in *L'Europe en formation*, n° 302, Automne 1996, pp. 25-34.

121. « Lettre à Hitler », *loc. cit.*, p. 8.

122. *Loc cit.*, p. 14.

123. *Loc cit.*, p. 13.

de Schulzen-Boysen qui œuvre à l'intérieur des organisations nazies – veulent toucher les jeunes qui se sont laissés prendre par l'hitlérisme.

Ainsi, rien ne permet d'accuser cette lettre d'une quelconque complaisance envers l'idéologie nationale-socialiste. La deuxième partie expose clairement les positions doctrinales antinazies du personnalisme. Elle rejette le racisme (« cette idole pseudo-scientifique qui éveille à la fois l'horreur et le rire : la race, telle que la conçoivent et l'adorent vos sous-Gobineau en chemises brunes »¹²⁴), l'idolâtrie de l'État, le mépris de l'individu, l'enracinement de la révolution dans le parti unique, le patriotisme ayant comme seule valeur la nation allemande et écrasant les régions. Le national-socialisme engendrera la guerre : « Vous voilà désormais condamné à descendre la pente qui mène du nationalisme à l'étatisme, de l'étatisme à l'autarchie, et de l'autarchie à la guerre¹²⁵. »

O.N. est cependant prisonnier de sa logique dialectique. Le système libéral y est l'ennemi commun, et l'antinazisme, qu'il soit libéral ou marxiste, ne permet pas de sortir de la logique du totalitarisme qu'il a engendré. Il est justement typique de la logique d'O.N. d'adopter une tierce position qui permet d'identifier les points communs reliant des systèmes apparemment contraires tels que le libéralisme et le bolchevisme productivistes. Ainsi la démocratie fédéraliste ne s'oppose pas seulement aux totalitarismes mais aussi à la fausse démocratie libérale qui produit le fascisme et le communisme. Les personnalistes peuvent renvoyer au comportement lâche des démocraties libérales face à l'Allemagne nazie et à l'U.R.S.S. Il est vrai aussi que beaucoup de conservateurs et de libéraux peureux voient dans le national-socialisme un moindre mal qu'ils préfèrent à la menace communiste. Selon O.N., les idéologies fascistes et nationales-socialistes sont intimement liées à la société bourgeoise. Elles ne peuvent être expliquées comme une réaction au communisme. Les personnalistes perçoivent avec acuité les côtés odieux des milieux bourgeois (goût du profit et des privilèges lié au manque de générosité et à la haine de l'autre, de l'étranger, chauvinisme, antisémitisme...). Contrairement à la lâcheté très répandue dans le milieu bourgeois aisé, Marc et Rougemont (voir son *Journal D'Allemagne* de 1938) combattent le nazisme. Contrairement aux fronts « antifascistes » englobant libéraux et communistes, ils voient dans les mouvements totalitaires – le nationalisme belliqueux et le bolchévisme destructeur – des extrémismes issus des classes bourgeoises.

Les personnalistes fédéralistes peuvent certes – suivant leur schéma d'interprétation – ranger la prise du pouvoir par les Nazis dans la chaîne des révolutions manquées. Mais voir dans la suppression de la société libérale une

124. *Loc cit.*, p. 20

125. *Loc cit.*, p. 22.

œuvre de salubrité va trop loin dans la confusion. Le parallélisme établi entre le nazisme, le stalinisme et le fordisme est inacceptable puisqu'il passe sous silence les garanties réelles de droits dans les sociétés libérales. Pour O.N. ces acquis sont en retrait face aux mécanismes économiques déshumanisants, au cynisme politique et à la permissivité hédoniste.

Ce sont surtout les membres croyants d'O.N. qui se mobilisent contre les aspects permissifs de la société libérale parce qu'ils ne tolèrent pas une modernité dans laquelle la liberté se transforme en irresponsabilité. Cette attitude morale infirme le schéma d'interprétation des révolutions manquées et invite à des compromissions. Ainsi est-il impossible de justifier les propos de Daniel-Rops sur les immigrés juifs allemands parus dans le numéro un peu cocorico de *L'Ordre Nouveau* du 15 février 1934. L'auteur catholique déplore les scandales déferlant sur la France :

On nous a accusés d'hitlérisme et de fascisme parce que nous avons osé écrire qu'un pays n'a pas le droit de faire de la pornographie un moyen de gouvernement, qu'une certaine liberté de la presse qui permet à des millions de consciences de s'empoisonner, est un songe criminel... Depuis quelques mois sévit en France une véritable profusion de magazines pornographiques ; la plupart appartiennent à une firme où figurent des émigrés juifs allemands¹²⁶.

Ce catholicisme plutôt intégriste qu'intégral prolonge l'antijudaïsme scandaleux de l'église catholique de l'époque. Daniel-Rops l'associe à la xénophobie. Il n'accepte que les Juifs convertis au christianisme et francisés et rend encore après l'holocauste les Juifs responsables de leur malheur dans *Jésus en son temps* (1945).

L'attitude d'O.N. face aux émeutes antiparlementaires reste fidèle à la logique des interprétations des révolutions. Il s'agit encore d'une révolution manquée. Aron et Daniel-Rops signent pour O.N. le manifeste du Club de Février auquel participent aussi Jacques Arthuys et Jean Cagnat (Action Publique), Christian Pineau et Charles Riandey (Les Nouvelles Équipes), Pierre Winter et Jean Amos (*Prélude*, revue qui succède à *Plans*). Pineau est un syndicaliste anticommuniste de la C.G.T. et coopère avec *La Flèche* de Bergery en 1936-37. Jacques Arthuys est, comme Lamour, un ancien du Faisceau de Valois. Bien qu'aucun membre de l'équipe O.N. n'ait participé aux émeutes, les signataires veulent rendre justice au courage des révoltés :

126. « Ce qui meurt et ce qui naît », in *L'Ordre Nouveau*, n°8, 15 février 1934 : « Valeurs françaises », pp. 25-28 –p. 25.

« Février 1934. Il s'est trouvé de nouveau des Français pour sacrifier leur vie à un idéal. » Il s'agit d'autre part d'une révolution mal préparée et sans fondement spirituel :

Ce premier sursaut national n'a servi qu'à remplacer des hommes corrompus par des liquidateurs de faillite. D'autres sursauts suivront. Pour qu'ils soient efficaces, il leur faut ce qui a manqué aux journées de février : une préparation tactique, un but, une doctrine.

Mais ces réserves n'impliquent aucunement un renoncement à la révolution :

Persuadé que la Révolution est nécessaire, que la France l'attend, que le capitalisme, que le parlementarisme ne peuvent la concevoir et la vouloir, un certain nombre d'hommes appartenant à des équipes révolutionnaires de tendances, ont décidé de fonder un organisme d'action : Le Club de Février. L'heure est venue pour la France de donner à elle-même et aux autres nations, les formules et les réalités d'un Ordre nouveau – un ordre vrai – où le Capitalisme soit maté, où les clientèles politiciennes et leurs chefs soient anéantis, où l'oppression communiste soit impossible, où la liberté soit organisée. Depuis des années, un travail de préparation a jeté les bases d'une doctrine révolutionnaire française. Le Club de Février se donne pour mission de la rendre publique et entraînante. Il lancera les mots d'ordre de la Révolution. Il désire que la Révolution se fasse dans l'ordre et dans la mesure. Mais si les événements obligent la Révolution à se frayer un chemin plus rude, le Club de Février pensera d'abord au salut du pays.¹²⁷

Le Club de Février reste éphémère. Ces propos qui ne sont pas sans ambiguïtés semblent laisser présager d'autres tentatives révolutionnaires. Robert Aron, signataire du manifeste du Club de Février, ne dédaigne pas d'écrire après 1938 pour *La Flèche*, la revue de plus en plus nationale-révolutionnaire de Bergery. Aron s'engage pendant la Seconde Guerre mondiale en Afrique du Nord auprès des forces de libération. Jean Jardin, catholique conservateur à coloration maurassienne, germanophobe et traditionnaliste, munichois en 1938, ne partage le destin d'O.N. qu'au début. Il entre au service des chemins de fer dirigés par le polytechnicien Raoul Dautry, premier président de la S.N.C.F., et s'y occupe des relations publiques. Sa vision corporatiste du travail fait de lui un gestionnaire du régime de Vichy. Sa carrière l'amène au poste de chef de cabinet de Laval. Le haut fonctionnaire collabore, mais aide en même temps des amis actifs dans la Résistance, dont Aron, Marc et Dautry.

O.N. condamne aussi la conjuration et l'acte révolutionnaire dépourvu de tout contenu. Les promesses faites quant aux conditions et à la légitimité d'une action révolutionnaire ne sont pas restées vaines dans la mesure où la première

127. « Club de Février », in *L'Ordre Nouveau*, n° 10, 15 avril 1934, p. 30.

phase révolutionnaire sans participation d'O.N. se clôt et l'acte révolutionnaire se transforme en intransigeance politique et morale. Marc et Rougemont quittent Paris pour la province. O.N. s'efforce de donner une forme plus concrète aux orientations philosophiques. Le fédéralisme réel doit expérimenter des projets concrets. Mais O.N. subit aussi l'influence des ingénieurs.

4. FEDERALISME ET REALISATIONS

La préhistoire d'O.N. est marquée par des recherches, des tentatives de rassemblement et d'alliances. Les réflexions sur le fédéralisme ne sont pas systématiques. Il est vrai que les conceptions personnalistes et anthropologiques fournissent aussi des éléments pour un fédéralisme : la richesse, la diversité et les conflits intérieurs de la personne et de la culture, l'interaction nécessaire entre personnes et cultures. Quand la revue *L'Ordre Nouveau* démarre, le travail théorique est avancé. Dans le premier numéro d'O.N. faisant un « Tour d'Horizon », Robert Aron et Arnaud Dandieu analysent l'histoire politique des États-Unis. A l'origine il y a le parti républicain du *self-made man* industrialiste Hamilton, qui favorise les superbanques, et le parti démocrate de Jefferson. Ce dernier est un aristocrate individualiste anti-bancaire et anti-urbain, partisan d'un « fédéralisme intégral ». Mais le parti démocrate, « champion de la décentralisation, ne vient au pouvoir que pour renforcer la centralisation¹²⁸. » C'est probablement la première fois qu'apparaît le terme « fédéralisme intégral ». Cette discussion se poursuit après 1945 dans le différend qui oppose les fédéralistes intégraux aux fédéralistes hamiltoniens avec à leur tête Altiero Spinelli qui prône l'interaction entre les États.

Après la mort de Dandieu en août 1933 des suites d'une septicémie post-opératoire, O.N. se fait un point d'honneur de poursuivre ses objectifs et de passer à la réalisation de ses concepts. Ainsi les deux derniers numéros de *L'Ordre Nouveau* publient-ils des textes posthumes de Dandieu. Le service civil annoncé à la fin de *La Révolution Nécessaire*¹²⁹ pour supprimer la condition prolétarienne devient la préoccupation majeure des personnalistes fédéralistes. O.N. se choisit des terrains privilégiés pour passer à l'action et libérer le travail : le paysan qui

128. Robert Aron et Arnaud Dandieu, « USA. Faillite économique du libéralisme », in *L'Ordre Nouveau*, n° 1, mai 1933, pp. 21-24 –p. 23.

129. Robert Aron et Arnaud Dandieu, *op. cit.*, pp. 257-267.

craint la prolétarianisation et l'ouvrier industriel déjà prolétarianisé. Contrairement au retour nostalgique à la terre ou à la glorification du travail dans les productivismes marxistes et libéraux, les deux problématiques sont soumises à la méthode dichotomique :

L'Ordre Nouveau a toujours proclamé que le droit de l'individu à la subsistance, à la vie était sacré : un niveau de vie moyen convenable peut et doit être assuré à chacun, en contre-partie d'une participation aux nécessités communes, sous forme de service civil¹³⁰.

La question sociale du travail et l'ordre fédéral sont ainsi intimement liés. Mais dans la mobilisation générale en 1933-34, les militants d'un fédéralisme réel cherchent des attaches identitaires. L'attitude des membres d'O.N. quant à la question de savoir à quelle instance et à quel groupement humain attribuer une valeur spirituelle n'est pas univoque. Un certain flou entoure aussi leurs options fédéralistes. Ainsi n'arrivent-ils pas à évacuer des ambiguïtés sur les notions de nation et de patrie. René Dupuis et Rougemont dissocient le lien entre les deux. Déjà en 1931, Dupuis s'était exclamé « Patrie oui. Nation non ! »¹³¹. Les régions et les communes sont les unités préférées. C'est encore Dupuis qui écrit l'article « Salut de l'Europe », dans lequel il récuse le système des États-nations et l'idée d'une Pan-Europe¹³² en faveur d'une fédération supranationale ouverte aux nations et autres communautés¹³³. Il préconise des petites patries, dont les frontières sont variables et qui ont la primauté sur la nation. À l'encontre du plan des néo-socialistes étatistes (Déat, Marquet, Montagnon), Rougemont réclame dans « Plans de réforme »¹³⁴ que l'homme crée des cadres à sa mesure.

D'autre part, O.N. n'est pas vraiment régionaliste. Le numéro 8 sur les « Valeurs françaises » (15 février 1934) est caractéristique d'une mystique de la France à laquelle adhèrent Marc et Jardin. Le numéro s'ouvre sur une dédicace :

Aux morts de février 1934. Au moment où pour la première fois depuis longtemps, des Français ont sacrifié leur vie dans un geste de désespoir et de dégoût, il nous semble particulièrement urgent de dégager à nouveau les véritables valeurs françaises.

Contre le reproche fait aux membres d'O.N. d'être « nationalistes, fascistes, réactionnaires, à droite », Marc se réclame « du goût de la clarté et de la volonté,

130. Alexandre Marc, « La terre libérée », in *L'Ordre Nouveau*, n° 6, 15 décembre 1933, pp. 25-32 – p. 29.

131. René Dupuis, « Patrie oui. Nation non ! », in *Notre Temps*, 2^e série, 5^e année, n° 107, 13 septembre 1931, p. 59.

132. *L'Ordre Nouveau*, n° 15, novembre 1934, pp. 23-32 – p. 29.

133. *Loc. cit.*, p. 32.

134. *L'Ordre Nouveau*, n° 14, 15 octobre 1934, pp. 15-22.

de la rigueur et de la cohésion »¹³⁵. La doctrine d'O.N. « libère l'idée nationale de la servitude territoriale » et « dissocie l'État de la nation »¹³⁶. La tradition française accorde aussi une grande autonomie aux provinces où la réalité locale assure les libertés de l'homme de chair et de sang, vivant et concret. L'« irritant » Sorel, Péguy et Dandieu incarnent cette tradition : « ce nationalisme-là, nous le suivrons jusqu'au bout »¹³⁷. Dans « Qualité française » paru dans le même numéro, Jean de Lassus et Dominique Ardouint (Jean Jardin) s'extasient devant la « piété de l'ouvrage bien faite poussée » évoquée par Péguy. La main d'œuvre française sait « rempailler les chaises » et « tailler des cathédrales »¹³⁸. Face à cette ferveur nationale contentons-nous de dire que les bons artisans existent dans d'autres pays et que Péguy méritait mieux ! La recherche d'attaches invite à rapprocher O.N. du culte maurrassien de l'enracinement. Marc, Chevalley et Dupuis sont conscients de ce problème. Marc met en garde contre la tentation de l'autarcie et du protectionnisme. Le paysan doit être propriétaire de sa terre mais il n'a pas le droit de la vendre. Il s'agit avant tout d'éviter sa prolétarianisation¹³⁹.

Vers la fin de 1934, O.N. s'éloigne de ce rétrécissement identitariste qui caractérise certains articles parus au cours des premiers mois de l'année. Dans le numéro 15 intitulé « Par-dessus les frontières... vers le fédéralisme », Marc se déclare fédéraliste – son fédéralisme s'appuyant sur la commune locale¹⁴⁰. Chevalley et Marc soulignent que les régions doivent avoir des frontières muables¹⁴¹. Pour Marc, la patrie n'est pas territoriale ; il craint les micronationalismes qui pourraient se cacher dans le régionalisme et s'enferment sur eux-mêmes. « L'uniformité est à la fois une maladie et une illusion : c'est en s'affirmant que chaque peuple continue d'enrichir le trésor commun de l'humanité, c'est en assumant sa mission irréductible qu'il s'élève à l'universalité. L'universel n'est pas le général ni l'abstrait¹⁴². » La réalité spirituelle de la nation est décisive. Ce sont ses valeurs humaines et universelles et non l'État qui fondent la patrie. Marc insiste pourtant sur la nécessité de s'enraciner dans une patrie concrète. Mais il prévient : « La vocation nationale empêche celles-ci de tomber dans la stagnation d'un provincialisme sans horizon »¹⁴³. Sa France, c'est celle de Péguy, dérobée aux Catholiques

135. Alexandre Marc, « Tradition renouée », in *L'Ordre Nouveau*, n° 8, 15 février 1934, pp. 1-6 –p. 1.

136. *Loc. cit.*, p. 2.

137. *Loc. cit.*, p. 6.

138. *Loc. cit.*, pp. 7-9, –p. 9.

139. Alexandre Marc, « La terre libérée », in *L'Ordre Nouveau*, n° 6, 15 décembre 1933, pp. 25-32.

140. Michel Glady (pseudonyme d'Alexandre Marc), « A hauteur d'homme. Des frontières au fédéralisme », in *L'Ordre Nouveau*, n°15, novembre 1934, pp. 8-22.

141. Claude Chevalley et Michel Glady, « La folie des frontières », in *L'Ordre Nouveau*, n° 12, 15 juin 1934, pp. 18-26.

142. Alexandre Marc, « Patrie, nation, état », in *L'Ordre Nouveau*, n° 32, 15 juin 1936, pp. 28-42 –p. 35.

143. *Loc. cit.*, p. 37.

conformistes et plus tard aux vichystes. Mais il est clair que des tendances fédéralistes divergentes déchirent O.N. – la première étant plutôt nationale, la seconde plus régionale.

O.N. arrive finalement à un consensus qui consiste à situer son fédéralisme à l'encontre de l'État-nation et du régionalisme. Il ne s'agit pas de décentraliser (la décentralisation présuppose un centre étatique) mais de « fédérer ». O.N. part de la commune et de la personne et non de la région.

Le régionalisme est une conception réactionnaire... Il s'orienterait vers le particularisme et l'esprit de clocher, alors que le fédéralisme véritable s'oriente vers l'universel. Il ne part pas de la province ou de la région mais de la commune et de l'entreprise, qui sont déjà des fédérations de personnes... le fédéralisme est fondé dans la réalité des petits groupes humains¹⁴⁴.

Les numéros sur la corporation, les élections, le plan, l'autorité et le pouvoir s'efforcent également de délimiter un terrain différent des doctrines concurrentes. Ainsi les corporations qui doivent remplacer la démocratie parlementaire sont destinées à rééquilibrer les relations entre le national et le régional, entre le pays réel et le politique. Elles doivent occuper des fonctions usurpées par l'État. La corporation n'est ni artisanale et non-moderne (ancien régime), ni étatiste cimentant la lutte des classes (Italie fasciste), ni paternaliste (Allemagne nazie), ni planifiée (U.R.S.S.). Elle sert surtout à créer des institutions intermédiaires entre les hommes et l'exécutif.¹⁴⁵ O.N. publie toutefois un texte de René de La Tour du Pin sur la corporation décentralisée jouant le rôle de la commune¹⁴⁶. O.N. remplace finalement le terme « corporation » par celui d'« entreprise » afin d'éviter les malentendus : « C'est une forme d'entreprise privée, indépendante et libre, mais soumise à certaines règles de moralité et de structures très strictes¹⁴⁷. »

En ce qui concerne l'instance exécutive, O.N. a peine à préciser ses conceptions. Le fédéralisme a deux caractéristiques : il affaiblit l'exécutif et transforme le travail, et il ne reconnaît comme autorité supérieure que le droit. Ce n'est pas l'État qui dit le droit. La source du droit est dans les liens juridiques que l'acte établit entre les personnes, elle est dans la cité, dans le lien social¹⁴⁸.

144. O.N., « Mise au point sur le fédéralisme », in *L'Ordre Nouveau*, n° 34, octobre 1936 : « Pour la liberté », pp. 1-16 – pp. 11-12.

145. René Dupuis et Alexandre Marc, « Corporation », in *L'Ordre Nouveau*, n° 10, 15 avril 1934, pp. 8-28.

146. « Textes de doctrine et d'action », in *L'Ordre Nouveau*, n° 10, 15 avril 1934, p. 31.

147. « Précis Ordre Nouveau », in *L'Ordre Nouveau*, n° 21, 1er juin 1935, pp. 27-32 – p. 29.

148. Alexandre Marc, « Le droit et les faits sociaux », in *L'Ordre Nouveau*, n° 29, 15 mars 1936, pp. 16-29.

En dépassant la séparation des pouvoirs classiques, les personnalistes voudraient créer un Conseil Suprême dont les membres seraient recrutés par cooptation et exclus des fonctions politiques. Mais ce conseil n'a pas de fonctions exécutives. Il détiendrait l'autorité et non le pouvoir. La Cour Suprême des États-Unis qui dissocie l'autorité et le pouvoir préfigure partiellement les conceptions fédérales. Eugénia Hélisce, qui est alors – avec Henriette Cahen et Jacqueline Chevalley – la seule femme publiquement active dans l'équipe d'O.N., rend justice à la Cour Suprême des États-Unis, embryon du fédéralisme médiateur entre le pouvoir central et les États¹⁴⁹. Le Conseil Suprême serait ainsi un organe suprajudiciaire qui contrôle aussi le pouvoir juridictionnel. Le droit se superpose à la séparation des pouvoirs. La préférence accordée au droit ainsi que la distinction faite entre pouvoir et autorité sont reprises par les fédéralistes après 1945 dans les débats autour d'une cour juridictionnelle européenne.

O.N. critique le suffrage universel parce qu'il limite la participation du citoyen à un acte plébiscitaire rare et isolé. Avant les élections qui amèneront le Front Populaire au pouvoir, Jean Jardin et Xavier de Lignac recommandent : « Ne votez pas¹⁵⁰ ». Alexandre Marc considère comme une abdication tant de voter que de ne pas voter. Dans les deux cas, des procédés étatiques et quantitatifs priment¹⁵¹. La démocratie fédérale doit multiplier et diversifier les actes électifs et faire participer davantage les personnes.

O.N. combat tout ce qui entrave l'organisation fédérale : les grandes banques¹⁵² comme les monstres urbains¹⁵³. Tony Fillon condamne « l'aberration de notre pseudo-urbanisme de la nouvelle ceinture de Paris »¹⁵⁴ et réclame un habitat à taille humaine, une décongestion des centres urbains. Banques et sociétés anonymes doivent être empêchées de relayer l'économie capitaliste et étatiste. O.N. prévoit un équilibre entre secteur planifié et secteur libre, entre travail indifférencié et travail qualifié. Eugénia Hélisce récuse « Le plan De Man », qui remplace les trusts financiers privés par des services gouvernementaux bâtis sur le même modèle¹⁵⁵. Le secteur planifié prévu par O.N. ne concerne que l'organisation nécessaire aux biens vitaux. Pourtant, pour l'organisation du service civil, O.N. fait « appel aux techniciens » (titre du numéro 7 de la revue du 15 janvier 1934). Les ingénieurs Gibrat et Loustau

149. Eugénia Hélisce, « La Cour Suprême des États-Unis », in *L'Ordre Nouveau*, n° 31, 15 mai 1936, pp. 23-26.

150. Dominique Ardouint et Xavier de Lignac, « Ne votez pas », in *L'Ordre Nouveau*, n° 30, 15 avril 1936, pp. 1-7.

151. Michel Gladly, « Pensées simples sur le parlementarisme », *loc. cit.*, pp. 8-14.

152. *L'Ordre Nouveau*, n° 12, 15 juin 1934 : « De la banque à l'escroquerie ».

153. Alexandre Marc, « Faillite des utopies », in *L'Ordre Nouveau*, n° 13, 15 juillet 1934, pp. 1-5 –p. 5.

154. Tony Fillon, « De l'urbanisme et de l'architecture », *loc. cit.*, p. 6-16, –p. 6.

155. *L'Ordre Nouveau*, n°s 22-23, juillet-août 1935, pp. 37-42 –p. 39.

élaborent des plans équilibrant le secteur libre et le secteur planifié de l'économie. Dans « L'organisation du service civil », Robert Gibrat propose de planifier la part la plus basse du travail, appelée travail servile. Il reprend les classifications de la statistique générale des activités professionnelles de la France¹⁵⁶ et propose une commission centrale organisant le service civil. Robert Loustau montre par le biais d'une différenciation détaillée des diverses activités de la mine que le travail y est purement quantitatif¹⁵⁷. Dans « Économie libre et économie planée », les deux ingénieurs promettent d'appliquer la méthode dichotomique qui réserve la zone planée au minimum de sécurité afin d'assurer la dignité humaine et l'égalité devant la mort, tandis que la zone libre prend en compte l'infinie diversité des aptitudes humaines et l'inégalité des goûts et des désirs¹⁵⁸.

La collaboration se poursuit avec « Crises et production », un extrait de leur livre annoncé *La machine trahie*, qui condamne l'« unique idéal de produire plus pour consommer plus »¹⁵⁹. Ils esquissent encore « L'organisation du Service civil », où ils donnent quelques critères distinguant le travail aliéné et le travail qualifié : la formation, le mode de recrutement, le niveau des salaires¹⁶⁰. La coopération d'O.N. avec les ingénieurs s'arrête ici. La pratique concrète du service civil revient aux militants d'O.N.

Le service civil représente l'obligation pour chacun de donner une part de travail hétéronome. Durant l'été 1935, cinquante personnes remplacent pendant quinze jours des ouvriers non-qualifiés afin de leur permettre de prendre des congés payés et concrétisent ainsi la théorie de la dépense. L'année suivante voit la victoire du Front Populaire. Les accords de Matignon généralisant les congés payés enlèvent toute chance à l'initiative d'O.N.

O.N. esquisse entre 1934 et 1936 les grands traits d'un fédéralisme d'abord appelé intégral, puis global, après 1945 (refus de l'État-nation, distinction autorité/pouvoir, redéfinition du travail...). Proudhon n'y joue qu'un rôle limité. Ses remarques dans *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église* concernant les deux termes qui composent une dialectique équilibrant ses antagonismes sans que l'antinomie se résolve font de lui le mentor de l'anti-hégélianisme, de l'anti-étatisme et de l'antiparlementarisme. O.N. reproduit quelques extraits de ses œuvres (ex. : Proudhon condamnant le parlementarisme : « Idée générale de la révolution au XIX^e siècle », *L'Ordre Nouveau* n° 1, mai 1933, p. 33). Tant Marc que Rougemont peuvent formuler un fédéralisme à partir de conceptions personnalistes. Ce fédéralisme personnaliste est en effet « relationnel et

156. *L'Ordre Nouveau*, n° 7, 15 janvier 1934, pp. 17-24 –p. 21.

157. « Un exemple concret : La mine », *loc. cit.*, pp. 25-32 –schéma p. 29.

158. *L'Ordre Nouveau*, n° 10, 15 avril 1934, pp. 6-7.

159. *L'Ordre Nouveau*, n° 16, 15 décembre 1934, pp. 3-6 –p. 6.

160. *L'Ordre Nouveau*, n° 20, 1er mai 1935, pp. 13-16.

différentiel ». Il entretient les tensions fécondes dans un éternel jeu de différences. La doctrine élaborée entre 1934 et 1936 souffre d'une ambiguïté dont se ressentent encore les fédéralistes globaux d'aujourd'hui. Les uns veulent fédérer des entités « ethniques », les autres dépassent toute définition monoculturelle des groupements de personnes.

Cette phase d'O.N. voit donc des théoriciens passer à la pratique. Bien qu'on fasse preuve de « réalisme » en mettant en œuvre le service civil, je dirais que, durant cette phase, O.N. perd un peu son âme. L'agitation nationale-révolutionnaire de 1934 fait place à la technocratie (ex. : les schémas de la revue). La coopération entre O.N. et l'esprit d'*X-Crise* ne dure finalement qu'à peine deux ans. D'autre part, les projets concrets tels que le service civil et le minimum vital traduisent la volonté de participer à la transformation sociale et de concurrencer les projets étatistes.

Cette attitude motive le refus de s'engager pour le Front Populaire. O.N. approuve les grèves de juin 1936 comme l'expression spontanée et libre des ouvriers¹⁶¹. Le numéro 35 du 15 novembre 1936 de *L'Ordre Nouveau*, intitulé « Un socialiste au pouvoir : Qui fera la Révolution », fait le bilan de l'expérience Blum. Selon Chevalley et Dupuis, il s'agit du « Déclin du socialisme »¹⁶². Le gouvernement socialiste aurait trahi la Révolution et mené sa politique réformiste pour la société libérale. Rougemont quant à lui se méfie de certains socialistes engagés dans le Front Populaire. Il prédit une dynamique allant « du socialisme au fascisme » et met ainsi le doigt sur l'oscillation entre la gauche et la droite. Le fascisme italien a son origine à gauche. Rougemont rappelle les origines syndicalistes et soréliennes de Mussolini¹⁶³. Ce glissement du socialisme vers le fascisme le préoccupe aussi dans son analyse « Les Jacobins en chemises brunes »¹⁶⁴. D'après lui, l'oscillation idéologique révèle la carence cruciale du libéralisme. Les antifascismes libéraux ou socialistes sont impossibles : « La première tâche des intellectuels qui ont compris le péril totalitaire (de droite ou de gauche), ce n'est pas « d'adhérer » à quelque anti-fascisme, mais de s'attaquer à la forme de pensée d'où vont nécessairement sortir le fascisme et le stalinisme. Et c'est la pensée libérale¹⁶⁵. » Ces propos s'avèrent clairvoyants. Quelques années plus tard, on verra des militants du Front Social de Bergery s'engager pour la Révolution Nationale de Vichy.

161. *L'Ordre Nouveau*, n° 33, 15 juillet 1936 : « Après les grèves ».

162. *L'Ordre Nouveau*, n° 35, 15 novembre 1936, pp. 11-17.

163. *Loc. cit.*, pp. 18-22.

164. *L'Ordre Nouveau*, n° 36, 15 décembre 1936, pp. 1-6.

165. Denis de Rougemont, « Responsabilités des intellectuels », in *L'Ordre Nouveau*, n° 42, 15 juin 1938, pp. 19-22 –p. 22.

L'attitude abstentionniste d'O.N. est relativisée par la réaction aux événements espagnols. Les convictions anti-étatistes des anarchistes catalans présentent quelques affinités avec la doctrine d'O.N. C. L. dénonce dans « La guerre d'Espagne » l'aboutissement stalinien de la révolution léniniste et le retour du fascisme italien dans ce pays ayant connu une « poussée fédéraliste »¹⁶⁶. Tandis que cet auteur inconnu refuse de prendre position dans ce conflit entre anarchistes de Barcelone, nationalistes basques et carlistes, R. Salvat prend une position plus nuancée dans « La guerre et la révolution en Espagne ». Salvat s'appuie sur Salvador de Madariaga en présentant le syndicalisme surtout agricole et anarchiste qui s'inspire de Proudhon, Bakounine et Sorel. D'après lui, le mouvement populaire est souvent nationaliste et nocif à l'égard de la « personne »¹⁶⁷. Salvat fait une distinction entre les trotskistes du POUM et les anarchistes. Il reconnaît aux anarchistes une « évidente volonté constructive » combattue par le « front stalino-bourgeois »¹⁶⁸ : « Staline essaie de noyer dans le sang la force révolutionnaire des anarcho-syndicalistes espagnols qui pourrait devenir un pôle d'attraction pour le prolétariat international »¹⁶⁹. Il cite cette phrase tirée du *Combat syndicaliste* : « Le peuple en Espagne est fédéraliste et libertaire »¹⁷⁰. »

La composante libertaire d'O.N. motive sa sympathie pour les anarchistes. Il est aujourd'hui difficile d'imaginer à quel point le communisme stalinien était discrédité avant la Seconde Guerre mondiale. Le reportage *Retour d'U.R.S.S.* de Gide, les procès de Moscou, la guerre civile en Espagne et le pacte germano-soviétique détruisent les illusions. La lecture de *L'Ordre Nouveau* permet de comprendre que les communistes ont réussi à faire peau neuve en tant que parti des fusillés.

166. *L'Ordre Nouveau*, n° 35, 15 novembre 1936, pp. 53-54 –p. 53.

167. *L'Ordre Nouveau*, n° 41, 1er juin 1937, pp. 32-44 –p. 36.

168. *Loc. cit.*, p. 42.

169. *Loc. cit.*, p. 44.

170. *Loc. cit.*, p. 43.

5. LE TEMPS DE LA RIGUEUR ET DU RETOUR AUX SOURCES

L'élaboration d'un fédéralisme réel et la phase des ingénieurs entre 1934 et 1936 marquent une relative détente. La concurrence entre des projets tels que le service civil et le revenu minimum d'un côté et la politique du Front Populaire de l'autre se passe au nom de la participation. Les années qui suivent voient un durcissement d'O.N.

Alexandre Marc et Claude Chevalley reviennent aux sources. Ils poursuivent les réflexions sur la méthode dichotomique dans une série d'articles. Comme Marc dans son article sur Przywara de 1935, Chevalley s'appuie sur le terme « agonal » qui remplace « agonistique » : « Dans la perspective de l'acte, qui est la seule que nous puissions remplir de notre présence, l'être lui-même nous apparaît comme agonal, c'est-à-dire en lutte. L'opposition polaire est la condition de l'unité réelle de l'être¹⁷¹. » Le fait agonal désigne une négation, un acte de résistance, qui brise l'homogène. Il est comparable au fait agonistique caractérisant le potlatch (selon Mauss) puisqu'il représente également un élément polémique qui rend caduques toutes les synthèses et entretient une dialectique qui ne se referme jamais sur elle-même. Chevalley et Marc précisent la notion d'« agonal » dans « Tentation de l'Unité »¹⁷² et dans « L'être qui dit non » : « Tel est le paradoxe fécond du fait agonal (c'est-à-dire du conflit fondamental) ... A tout état de choses donné, l'homme oppose une attitude que cet état ne peut expliquer¹⁷³. » Le titre « L'être qui dit non » est une citation – implicite – de Scheler. Les personnalistes fédéralistes ont dû prendre connaissance de l'exposé

171. Claude Chevalley, « De la méthode dichotomique », in *L'Ordre Nouveau*, n° 36, décembre 1936, pp. 36-45 –p. 39.

172. *L'Ordre Nouveau*, n° 37, janvier 1937, pp. 39-48 –p. 44.

173. Claude Chevalley et Alexandre Marc, « L'être qui dit non », in *L'Ordre Nouveau*, n° 38, 1^{er} mars 1937, pp. 45-50 –p. 47.

des positions post-chrétiennes de Scheler, *Die Stellung des Menschen im Kosmos* (paru en 1951 en français chez Aubier sous le titre *La situation de l'homme dans le monde*). L'être qui dit non n'est pas l'homme décisionniste qui, comme l'exige Carl Schmitt, distingue ses amis de ses adversaires, mais la personne intransigeante dont l'intelligence tranche. Le numéro de *L'Ordre Nouveau* sur la guerre illustre bien la différence entre esprit belliqueux et esprit agonistique. Dans un dialogue avec un S.A. allemand, le représentant d'O.N. dit :

Vous savez que l'Ordre Nouveau n'est pas pacifiste. Nous reconnaissons la réalité et la nécessité des conflits humains. Mais il y a d'autres solutions que la guerre. Faire valoir toutes les différences, tous les contrastes, à l'extrême, s'affirmer Français en face des Allemands, par exemple, cela conduit à une lutte ouverte, mais pas nécessairement à une destruction matérielle. Au contraire : nous avons un trop grand besoin des différences et des oppositions naturelles pour vouloir vous anéantir. Nous sommes fédéralistes, c'est-à-dire que nous voulons que toutes les différences s'exaltent mutuellement par leur opposition, et créent des tensions fécondes¹⁷⁴.

A la différence de la définition « polémologique » du politique séparant l'ami de l'ennemi (Carl Schmitt), le fédéralisme agonistique d'O.N. est au service d'un différentialisme qui respecte l'autre. Toutefois, après la phase « réformiste » marquée par les réalisations et l'échec du Front Populaire, O.N. détecte de nouveau les possibilités d'une stratégie révolutionnaire combattant la société libérale et les totalitarismes fascistes et communistes. Marc condamne l'Action Française et le nationalisme de Maurras, Léon Daudet et Pelisson. Dans sa « Déclaration Fédéraliste » de 1892, Maurras aurait encore revendiqué la liberté des communes. Sorel au moins aurait été plus décisionniste (« incisif »). La doctrine de l'Action Française n'est devenue qu'une réaction défensive et défaitiste au nationalisme allemand¹⁷⁵.

O.N. reprend la discussion sur le temps meurtrier entamée par Dandieu dans son *Marcel Proust. Sa révélation psychologique* (1930). Revah reproche à Bergson, Husserl et Minkowski de ne pas tenir compte du temps en tant que pire ennemi de l'homme comme l'ont démontré Jean Baruzi dans *Volonté de Métamorphose* (1911), de même que Marc, pour qui « L'acte qui pose le temps et l'acte qui nie le temps sont un seul et même acte¹⁷⁶. » O.N. gravite de nouveau autour de cet acte héroïque qui prête à tant de malentendus. Pour le distinguer d'un décisionnisme dépourvu de valeurs, O.N. renouvelle les investigations

174. xxx, « Conversation avec un S.A. », in *L'Ordre Nouveau*, n° 26, 15 décembre 1935, 38-42 –p. 41.

175. Alexandre Marc, « De Charles Maurras à Pelisson », in *L'Ordre Nouveau*, n° 40, 1^{er} mai 1937, pp. 51-53.

176. *Recherches Philosophiques*, tome IV, cité d'après I.-S. Revah, « En marge de l'Œuvre du Dr Minkowski », *L'Ordre Nouveau*, n° 37, janvier 1937, pp. 60-64 –p. 63.

anthropologiques et ethnologiques. Un rapprochement avec le Collège de Sociologie s'opère, surtout à travers un ami de Bataille¹⁷⁷, l'anarcho-syndicaliste Pierre Prévost de la cellule strasbourgeoise d'O.N., qui reprend alors la discussion sur le crédit initiée par Mauss, Dandieu et d'autres, pour favoriser des concepts anti-étatiques et antiproductivistes. Dans les sociétés modernes, le virement et le chèque détruisent la base même du crédit, la confiance.

Le crédit a progressivement perdu sa signification humaine si bien marquée dans les sociétés primitives et dans certaines époques de l'histoire. Le crédit restait alors la forme d'un acte humain, soumis à la volonté de l'homme... L'hypertrophie des moyens de crédit conditionne aujourd'hui toute économie. Et quand la confiance, base psychologique indispensable de cette construction monstrueuse vient à manquer, on assiste avec stupéfaction à son effondrement¹⁷⁸.

La composante surréaliste d'O.N., si durement affaiblie par la mort prématurée de Dandieu, revient alors en force. Les discussions réunissant Bataille, Queneau, Klossowski et Caillois au Collège de Sociologie ont entretemps pris un tournant radical. Le Collège se veut une société secrète d'apprentis sorciers transformant les bases culturelles. La dépense est devenue une activité désintéressée. Mauss condamne l'application que font ses élèves de l'« Essai sur le don » et l'assimile à l'hitlérisme, au sorélisme et à l'existentialisme de Heidegger¹⁷⁹. Caillois relie la discussion sur Hegel et la notion de dépense à des stratégies révolutionnaires. Il essaie de propager sa pensée auprès des personalistes fédéralistes. Dans un article que ceux-ci lui ont demandé pour *L'Ordre Nouveau* de juin 1937 et intitulé « L'agressivité comme valeur », Caillois parle de l'« infinie plasticité » du producteur et de la « nature réfractaire » des consommateurs. Aux couples antagonistes maître/esclave (Nietzsche) et maître/serf (Hegel) il fait correspondre le couple producteur/consommateur. Le consommateur est hédoniste et non-productif. Il digère, est parasitaire et ne cherche que l'agréable. Il est incapable d'un geste généreux. Le producteur par contre crée et donne. Il n'utilise pas ce qu'il crée lui-même. Il dédaigne presque le loisir et la récompense¹⁸⁰. Caillois présente ensuite sans aucune prise de distance des sociétés secrètes et des ordres tels que les Jésuites et le Ku Klux Klan, dont l'exemple montre que seuls des ordres décidés,

177. Voir le récit de ce rapprochement et de cette durable amitié : Pierre Prévost, *Rencontre Georges Bataille*, Paris, Jean Michel Place, coll. « Mémoire du temps présent » dirigée par Jean-José Marchand, 1987.

178. Pierre Prévost, « Esquisse d'une histoire du crédit (II) - Formation du crédit moderne », in *L'Ordre Nouveau*, n° 39, 1^{er} avril 1937, pp. 50-58 -p. 58).

179. « Lettre de Marcel Mauss à Élie Halévy », in Denis Hollier, *Le Collège de Sociologie*, Paris, Gallimard, 1979, pp. 541-544 ;

Lettre de Marcel Mauss à Roger Caillois du 22 juin 1938, voir Marcel Fournier, « Marcel Mauss et Heidegger », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 84, sept. 1990, p. 87.

180. « L'agressivité comme valeur », in *L'Ordre Nouveau*, n° 41, 1^{er} juin 1937, pp.56-58, -p.57 ; voir aussi Roger Caillois, « Le vent d'hiver », in Denis Hollier, *op. cit.*, pp. 75-97 -p. 90.

homogènes et agressifs réussissent à transformer la société. Bien que la rédaction d'O.N. se déclare « assez proche » de cet article, les propos de Caillois rencontrent aussi la désapprobation de Marc, qui jettera en marge de son exemplaire d'un autre texte de Caillois envisageant un ordre international de surhommes immoralistes dans la revue antifasciste *Les Volontaires* de Philippe Lamour et Renaud de Jouvenel : « C'est monstrueux ! » Il déteste également Bataille.

Les textes de *L'Ordre Nouveau* de 1937 et 1938 représentent surtout la tentative de clarifier les conceptions décisionnistes. L'article de Caillois paraît dans le numéro de *L'Ordre Nouveau* sur « Révolutions et Révolution ». Dupuis revendique dans « Autour du mot "révolution" » cette « agressivité comme valeur » que Caillois invoque dans son article de ce titre. Mais il insiste sur la nécessité de relier l'acte au fondement théorique. Simone Weil aurait raison. Elle déplore dans un article paru dans les *Nouveaux Cahiers* le manque de contenu des révolutions. La terreur des guerres et des guerres civiles augmenterait proportionnellement avec le manque de motifs : « la destruction totale de l'adversaire devient le seul enjeu possible de la lutte. » C'est la théorie de Carl Schmitt qui est visée. Mais contrairement à l'animal (« L'animal ne vit pas sa vie mais la vie. »), le propre de l'homme consiste à passer à la *résistance* contre la masse amorphe et l'esclavage étatique¹⁸¹. Robert Aron précise dans son article « De l'anarchie au marxisme : Décadence du militant » que ni le réformisme socialiste de Blum ni l'idolâtrie anarchiste de la violence ne peuvent servir de références. Le marxisme et des révolutionnaires comme Babeuf et Blanqui acclament les dictatures. Les anarchistes Bakounine, Kropotkine et Grave négligent la théorie au profit de l'acte, le scientisme marxiste finirait dans l'attentisme¹⁸².

Où réside donc l'affinité entre les personalistes et le Collège de Sociologie ? Bataille connaît les réflexions de Landsberg opposant la mystique des saints aux mythes politiques. L'étude de Bataille sur « Mystique et sensualité », parue plus tard dans *L'érotisme*, place des saints comme Jean de la Croix et Thérèse à hauteur de la mort. L'existence du saint est érotique et héroïque. Le saint vit comme s'il mourait. Pour la notion de personne « être composé » et la distinction qu'il fait entre communauté traditionnelle et communauté élective (dont les sociétés secrètes), Bataille renvoie à *L'Ordre Nouveau* qui oppose également aux communautés de fait asservissantes (territoriales ou « raciales ») les groupements électifs et hétérogènes, résultant

181. *Loc. cit.*, pp. 1-10 –pp. 2-3.

182. *Loc. cit.*, pp.11-17.

d'un choix et de convergences¹⁸³. Le numéro de *L'Ordre Nouveau* sur les révolutions réédite aussi l'article de Dandieu sur « La philosophie sociale marxiste » de 1933 dans lequel il évoque l'article de Bataille et Queneau sur Hartmann. On assiste à un va-et-vient entre le Collège de Sociologie et O.N. Il est vrai que Rougemont, invité du Collège de Sociologie, approuve, dans *Esprit*, les orientations anti-étatiques d'*Acéphale* :

Acéphale est le signe de l'anti-étatisme radical, c'est-à-dire du seul anti-fascisme digne de ce nom. Cette société sans tête unique, c'est à peu près ce qu'en termes moins romantiques nous appelons fédération. Sur ce point, qui est central, l'accord de Nietzsche et de ses disciples avec le personnalisme paraît beaucoup plus facile à réaliser qu'avec toute autre doctrine politique¹⁸⁴.

Landsberg acclame également pour *Esprit* cette orientation anti-idéaliste :

Les collaborateurs de l'*Acéphale* (sic !) font ici œuvre personnaliste en défendant l'essence personnelle d'une pensée que l'on ne peut pas séparer de la vie de l'homme et de la totalité de son expérience¹⁸⁵.

Les numéros de *L'Ordre Nouveau* reflètent bien la surenchère qui se produit vers la fin des années 30. Chevalley énonce dans « Le temps de la rigueur » la nécessité de l'intransigeance. Il rappelle que la nécessité de la rigueur est exigée par Caillois dans *Le mythe et l'homme* et par Sartre dans *La Nausée*. Elle réapparaît dans la *Entschiedenheit* (en allemand dans le texte) de Heidegger. Elle désigne pour Chevalley l'acte irrévocable de la personne qui se dépasse en créant des œuvres. Certes, le temps tue et Heidegger a raison de rappeler que la banalité quotidienne de la vie apparaît comme une fuite devant la mort. Mais le dépassement de l'existence prend la forme d'« une transcendance par rapport à l'existence »¹⁸⁶.

Renvoyer à la transcendance signifie aussi marquer une différence avec le Collège de Sociologie. Ce dernier propage une religion de l'immanence en élaborant une sociologie du sacré. Cette sociologie est à la fois théorie et pratique, l'acte dépensier révélant le caractère sacré de l'homme et du lien social. O.N. partage avec Bataille, Leiris et Caillois la logique qui consiste à ne pas opposer un antifascisme libéral ou socialiste au fascisme et autres extrémismes. Selon eux, se constituer à partir du contraire d'une chose ne permet pas de dépasser la logique que l'on combat. Certes Bataille, Caillois et Leiris ne sont ni étatistes ni idéalistes. Néanmoins la pensée sacrificielle d'O.N. est différente. O.N. ne

183. Georges Bataille et Roger Caillois, « La sociologie sacrée et les rapports entre "société", "organisme", "être" (samedi 20 novembre 1937) », in *ibid.*, pp. 139-163 –p. 154, p. 158.

184. Denis de Rougemont, *Esprit*, mai 1937, p. 314.

185. Paul Ludwig Landsberg, *loc. cit.*, p. 296.

186. *L'Ordre Nouveau*, n° 43, 15 juillet 1938, pp. 27-31 –p. 31.

connaît pas de nietzschéisme se réalisant dans la tentative de devenir « apprenti sorcier » et de jouer la surenchère avec un « surfascisme » (Bataille). L'anti-intellectualisme d'O.N. n'est pas à confondre avec un plaidoyer pour une existence sans tête (« acéphale »). La distinction entre producteur créateur et consommateur parasite semble rappeler la méthode dichotomique revalorisant l'activité créatrice. O.N. présente pourtant une autre version de la société du don. La méthode dichotomique n'est surtout pas une économie généralisée. En effet, O.N. donne la préférence à la consommation. Il ne s'agit pas de soutenir le consommateur hédoniste. Mais des mesures volontaristes telles que le revenu minimum garanti et le service civil doivent assurer la production des biens nécessaires et leur distribution et ainsi rompre l'omnipotence de l'économie pour ouvrir un espace libéré et régi par des facultés autres.

Le temps de la rigueur isole O.N. Les personnalistes fédéralistes ont tenté pendant les années 30 de coopérer avec la Jeune Droite, *X-Crise*, les surréalistes et *Esprit*. A la fin ils se retrouvent seuls avec leur fierté aristocratique. La revue *L'Ordre Nouveau* cesse de paraître en septembre 1938. L'intransigeance et la sensibilité religieuse d'O.N. renvoient à une transcendance mais elles n'empêchent pas toujours un comportement fluctuant. Prévost et Aron écrivent pour *La Flèche* de Bergery. Pendant la guerre, Prévost rejoint le Collège d'Études Socratiques qui prolonge le Collège de Sociologie et réunit Bataille et Blanchot. Ce dernier écrit entre 1936 et 1938 pour *Combat*, la revue de Thierry-Maulnier qui y prend au plus tard vers 1938 des positions ouvertement pro-fascistes. Thierry-Maulnier et Blanchot coupent leurs « racines » maurrassiennes pendant la guerre. Blanchot rencontre Bataille en 1941 par l'intermédiaire de Prévost. On voit ainsi pointer la future équipe de *Critique*¹⁸⁷. Blanchot intègre la notion de dépense dans sa théorie littéraire.

L'écrivain est appelé par son angoisse à un réel sacrifice de lui même. Il faut qu'il dépense, qu'il consume les forces qui le font écrivain. Il faut aussi que cette dépense soit véritable.. Il est nécessaire qu'il se détruise dans un acte qui le mette réellement en jeu¹⁸⁸.

La notion de dépense chez Blanchot comporte l'aspect de la passivité, de l'abandon envers l'autre. Blanchot est aussi l'ami d'Emmanuel Lévinas. Ce dernier fait de la dépense une éthique de l'Autre. L'abandon ne permet plus l'extase d'un sujet. Lévinas parle d'une « dépense envers l'autre comme passivité, endettement avant tout emprunt, non assumé, anarchique, subjectivité

187. Voir Prévost, *op. cit.*

188. Maurice Blanchot, « De l'angoisse à la littérature », in *Faux pas* (1943), Paris, 1975, p. 13, cité dans Peter Bürger, *Das Denken des Herrn Bataille zwischen Hegel und dem Surrealismus. Essays*, Francfort, Suhrkamp, 1992, p. 69.

d'une passivité sans fond. » Cette pratique est « une dette précédant l'emprunt, une dépense débordant les ressources¹⁸⁹. » Lévinas veut préserver le caractère anarchique de la dépense. Comme Bataille, il récuse les totalisations spirituelles du sujet, la synthèse hégélienne face à la mort. Mais il supprime tout aspect violent, actif et subjectif. L'axe allant de la transcendance à l'immanence est croisé par un autre axe constitué par le Moi et l'Autre. Dans la pensée de Lévinas, le Je sanctifié ou sacralisant lui-même le monde cède sa place à l'autre, seule instance à pouvoir sauver la transcendance. Cette prise de position n'est plus celle d'un personnalisme de la rigueur.

Le bilan de cette reprise des discussions autour de la dépense et de l'acte est déroutant. Le dialogue d'O.N. avec le Collège de Sociologie n'est pas sans piège. Le débat autour de la notion de dépense se pluralise et se dirige vers des horizons éloignés de la pensée personnaliste. L'éthique du don de soi et l'intransigeance peuvent garantir contre les idéologies niant la dignité de tous les hommes. L'attitude de la rigueur contribue ainsi à éviter les compromissions et la collaboration pendant la guerre, dans la mesure où la dépense devient résistance. La doctrine de l'acte peut toutefois également refléter sinon de la complaisance pour l'activisme aveugle, du moins une valorisation trop exclusive des comportements virils.

En effet, les personnalistes ne contribuent pas à féminiser ce monde masculin des non-conformistes français. Eugénia Hélice (O.N.) qui écrit sur le tourisme, la propriété corporative, le planisme et la Cour Suprême des États-Unis, se cache et signe E. Hélice. *Esprit* est également une équipe presque exclusivement masculine. Mounier estime pourtant son mouvement moins « dur ». Il fait de « l'agressivité comme valeur », de « l'acte irrévocable » et de la « rigueur » une nouvelle pomme de discorde.

189. Emmanuel Lévinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1974, pp. 141, 143.

III.– PLURALISATION DU PERSONNALISME

1. LE DIFFICILE DIALOGUE ENTRE O.N. ET *ESPRIT*

Les chrétiens d'O.N. et d'*Esprit* coopèrent au cours de l'année 1933, comme le montre par exemple le numéro d'*Esprit* sur « La rupture entre l'ordre chrétien et l'ordre établi »¹⁹⁰. Mounier et Marc sont les seuls permanents de la rédaction d'*Esprit* en 1932-33. Rougemont continue de travailler pour *Esprit* après la rupture officielle fin 1933-début 1934. L'engagement pour une générosité de l'homme relie les deux groupes. Comme Dandieu et Aron qui mettent en parallèle l'automatisme aux États-Unis et en U.R.S.S. et les dictatures de Hitler, Mussolini, Staline et Ford, Mounier parle ironiquement de « l'humanisme Ford-Staline ». Les personnalistes partagent l'anti-égalitarisme et l'anti-utilitarisme : O.N. et *Esprit* sont élitistes. Les deux mouvements modifient aussi le décisionnisme. La doctrine personnaliste est doublement parée contre toutes les conceptions substantialistes de l'homme par le biais de ces composantes : l'héritage judéo-chrétien soulignant la dignité de l'homme et l'interprétation phénoménologique concevant la conscience comme centre d'actes. Cette double « sécurité » excluant tout biologisme et tout racisme associe les personnalistes fédéralistes et les personnalistes communautaires indépendamment des conflits.

La rupture entre O.N. et *Esprit*, de même que les soupçons actuels pesant sur les personnalistes fédéralistes, sont pourtant officiellement motivés par la « Lettre à Hitler ». Marc lui-même considère ce motif comme un prétexte et rend Jacques Maritain en personne responsable de son exclusion d'*Esprit*. Maritain l'aurait pris pour un communiste révolutionnaire et un franc-maçon.¹⁹¹ Même si un tel malentendu a eu lieu, le divorce entre O.N. et *Esprit* était probablement inéluctable au vu d'importantes différences doctrinales.

190. Michel Winock, *Histoire politique de la revue "Esprit", 1930-1950*, Seuil, coll. « L'univers historique », 1975.

191. Alexandre Marc, « Bref historique de mes rapports avec Jacques Maritain », *loc. cit.*

Après la « Lettre à Hitler » et les émeutes de février 1934, Mounier condamne O.N., la Jeune Droite et la Troisième Force (Déléage, Izard, Galey, Georges Duveau). Devant l'escalade des conflits en 1933-34, Mounier rapproche – abusivement – O.N. de la glorification de la haine et de la technique révolutionnaire dans *Demain la France* de Thierry-Maulnier, Jean Maxence et Robert Francis. Il cite : « La révolution fait feu de tout bois. La convoitise, la haine, la peur flambent mieux que l'amour. Une bonne technique révolutionnaire oriente les passions les plus basses vers le bien public. »¹⁹² Pour Mounier, de tels révolutionnaires sont « les ratés, les paranoïaques, les grands agités, les inventeurs d'utopies, les terroristes, les casse-cou, et ceux qui aiment cogner, dont les vocations se répartissent entre les Jeunesses Patriotes, la police et les milices rouges. Enthousiastes sans emploi, à qui importe peu d'ailleurs le contenu de leur enthousiasme... »¹⁹³ Il ne suffirait plus de vouloir être un « politicien révolutionnaire. Le non-conformisme n'est pas une vertu¹⁹⁴. » Le groupe Troisième Force, qui est pourtant issu d'*Esprit*, se retrouve en dehors du mouvement personnaliste. Bien des membres de ce groupe rallient le Front Commun de Bergery.

Mounier condamne aussi des notions caractéristiques d'O.N. telles que l'« acte pur », l'« agressivité créatrice » et la « violence spirituelle ». Il récuse aussi l'idée du service civil et du revenu minimum garanti qui, d'après lui, sont le reflet d'un « nietzschéanisme aristocratique » et d'un « mépris latent pour le travail »¹⁹⁵. Il serait pourtant inexact d'affirmer qu'ON se serait compromis dans la situation mouvementée de 1933-34 et qu'*Esprit* aurait résisté au chant des sirènes. Parmi les « agités » de février 1934, on trouve aussi Izard, l'un des fondateurs d'*Esprit*. Le groupe de la revue *Esprit* ne fait que traverser une phase d'« épuration » qui mène dans l'impasse du purisme catholique, et qui est vite délaissée pour renouer avec une pensée de l'engagement. On ne peut expliquer la rupture à partir d'une proximité différente à l'égard du national-socialisme et du fascisme. En effet, ce n'est pas la « Lettre à Hitler » qui accentue cette incompatibilité. *Esprit* n'est pas le bon accusateur d'O.N. Contrairement à l'historiographie officielle, *Esprit* présente un personnalisme différé.

Mounier prend connaissance des concepts personnalistes par l'intermédiaire de Marc, qui lui présente une version à la fois catholique et « révolutionnaire » du personnalisme. En 1933, le fondateur d'*Esprit* se sert aussi du discours sacrificiel sans recourir à la notion de personne. Avec « Éloge de la force », il

192. Emmanuel Mounier, « Tombeau des spiritualismes », in *Œuvres*, tome I : 1931-1939, Paris, Seuil, 1961, pp. 314-326 – p. 314.

193. *Ibid.*, p. 337.

194. *Ibid.*, p. 340

195. *Ibid.*, « Appendices », p. 842.

publie un texte témoignant d'un volontarisme décisionniste version catholique. Il y présente *Le chant funèbre* de Montherlant. Mounier acclame ce texte rappelant les écrits de guerre d'Ernst Jünger. L'expérience de la guerre y apparaît comme une pratique généreuse permettant l'abandon et l'amour. Même les mouvements pacifistes ont besoin de puissance. C'est Mounier qui affirme que « la force est décision, maîtrise¹⁹⁶. » Les personalistes communautaires cherchent aussi la souveraineté. Celle-ci reste cependant spirituelle : « ... l'essence de la force n'est pas dans l'agressivité, elle est dans la générosité. » Mounier évite les termes « violence » et « agressivité ». Le don devient « abandon »¹⁹⁷.

En 1934, Mounier abhorre l'acte révolutionnaire. Mais le purisme spirituel n'est que de courte durée. On peut exactement dater le renversement de tendance. En décembre 1934 paraît dans *Esprit* l'article « Quelques Réflexions sur l'idée chrétienne de la personne », dans lequel Landsberg présente la *Gesamtperson* selon Scheler et la personnalisation des saints. En janvier 1935, Mounier publie l'article « Révolution communautaire » dans lequel il présente la rencontre entre le je et le tu et les termes « personnes collectives » ou « personnes de personnes » et « société vitale »¹⁹⁸. Il reprend ainsi à son compte les conceptions schélériennes « *Gesamtpersonen* » et « *Lebensgemeinschaft* » pour décrire une communauté différenciée. Mounier renoue en même temps avec une philosophie de l'acte révolutionnaire.

Dans son « Manifeste au service du personalisme » (*Esprit*, 1er octobre 1936), Mounier emploie les termes et prises de positions d'O.N. de 1933. Il accorde aux « fascismes » un « authentique élan spirituel » et concède également que les jeunes nationaux-socialistes peuvent avoir des motifs spirituels. De façon comparable à Marc et Dupuis qui regrettent dans *Jeune Europe* que les mouvements révolutionnaires allemands ne comportent qu'un soupçon de personalisme, Mounier affirme : « Dépouillons la mystique du chef de l'idolâtrie... enlevons à la discipline la contrainte, et nous n'aurons pas de peine à retrouver ici et là une âme de personalisme captive de réalisations oppressives¹⁹⁹. »

Esprit et O.N. participent à un congrès sur le corporatisme en Italie et condamnent fermement l'idéologie fasciste dans leurs comptes-rendus. Mounier veut garder le contact avec des groupes antilibéraux dont il ne partage pas les convictions. Il ne dédaigne pas d'écrire en 1936 un article pour la revue du Sohlbergkreis d'Abetz et y expose clairement les incohérences doctrinales

196. Mounier, « Éloge de la force (1933) », *ibid.*, pp. 307-313 –p. 308.

197. *Ibid.*, p. 312.

198. Mounier, « Révolution communautaire », *ibid.*, pp. 184-209 –p. 195, p. 199.

199. Mounier, « Manifeste au service du personalisme », *ibid.*, pp. 501-502.

entre personnalisme et national-socialisme²⁰⁰. Il maintient le contact avec Raymond De Becker de *L'Esprit Nouveau*, chez qui ces inhibitions allaient finir par tomber.

O.N. et *Esprit* partagent des idéologèmes différentialistes et décisionnistes. Le différentialisme et le décisionnisme prennent toutefois des configurations spécifiques. Dans son *Manifeste au service du personnalisme* de 1936, Mounier renoue le dialogue avec O.N. et présente et intègre les concepts d'O.N. (minimum vital, service civil, entreprise et Conseil Suprême, distinction entre autorité et pouvoir). O.N. ne peut que se féliciter de cette ouverture de Mounier, mais critique les passages sur le travail « obligation universelle », sur le rôle de l'État, la décentralisation et la région²⁰¹. « Ce qui pourrait être plus grave au point de vue de la Révolution », écrivait déjà Rougemont un an et demi plus tôt dans le premier numéro du *Bulletin de liaison des groupes « Ordre Nouveau »*, « c'est la fluidité excessive du style des manifestes d'*Esprit*. Crainte de l'Index ou incertitudes doctrinales ? Certains accents humanitaristes, certaines nuances trop sinueuses nous inquiètent parfois, dans ces pages. [...] Mais ce n'est pas en exauçant des vœux, d'ailleurs humainement sympathiques, qu'on construira l'ordre personnaliste²⁰². »

Contrairement à sa position en 1934, les concepts d'O.N. ne sont plus pour Mounier une expression anti-ouvrière, mais il ne voit dans l'idée d'un minimum vital et d'un service civil que la forme embryonnaire d'une organisation personnaliste de la société. La révolution communautaire préconisée par Mounier doit abolir l'économie capitaliste en nationalisant les forces productives et en remplaçant la démocratie égalitaire par une force juridique et un exécutif indépendants du Parlement. En effet, tant O.N. qu'*Esprit* demeurent anti-parlementaires : « le pouvoir parlementaire doit être limité, dans l'État même, du côté de l'exécutif qu'il tend aujourd'hui à résorber. L'exécutif doit être contrôlé par la démocratie directe, mais échapper aux intrigues et aux caprices du Parlement²⁰³. Parallèlement à l'idée du Conseil Suprême, Mounier conçoit une instance indépendante : « ... là où l'état est compétent, son pouvoir de juridiction, chargé par la mission que nous lui donnons, d'une autorité augmentée, doit disposer ... de tous les recours de la loi, contrainte comprise²⁰⁴. » On voit ici poindre la Ve République qui mêle le pouvoir exécutif et la juridiction.

200. Mounier, « Was ist der Personalismus », in *Sohlbergkreis. Deutsch-Französische Monatshefte*, novembre 1936, pp. 368-373.

201. D. R., « Manifeste au service du personnalisme par Emmanuel Mounier (Éd. Montaigne) », in *L'Ordre Nouveau*, n° 34, octobre 1936, p. 64.

202. Denis de Rougemont, « Les Autres et nous, I. -Esprit », in *Bulletin de liaison des groupes « Ordre Nouveau »*, 1^{re} année, n° 1, 15 avril 1935, pp. 3-4.

203. *Manifeste au service du personnalisme*, in Mounier, *op. cit.*, p. 626.

204. *Ibid.*, p. 618.

Dans « Anarchisme et Personnalisme »²⁰⁵, (*Esprit*, avril 1937), Mounier rattrape le retard pris dans la lecture des auteurs anarchistes (Proudhon, Bakounine, Kropotkine, Grave). On trouve dans son article les mêmes citations que dans *La Révolution Nécessaire* (1933). Il refuse l'idolâtrie de la violence révolutionnaire, mais se montre relativement ouvert aux pensées anti-étatistes. Si Mounier n'est pas fédéraliste, il n'est pas non plus antifédéraliste. Le tournant antifédéraliste d'*Esprit* n'intervient qu'après 1945 avec les prises de position de Jean-Marie Domenach. Dans « Pacifistes ou Bellicistes » (1939), Mounier évoque « la Patrie et la nation » et les consacre « personnes morales » tout en condamnant la souveraineté absolue des États²⁰⁶. Ainsi partage-t-il avec O.N. des réserves face à l'État-nation, bien qu'il plaide pour le renforcement de l'exécutif.

Il reste un différend capital que Mounier signale depuis 1933 quand il accuse O.N. d'agressivité et d'aristocratie anti-ouvrier²⁰⁷. C'est la conception du travail :

Nous n'avons, non plus, aucun goût pour un certain mépris aristocratique (à souche idéaliste) du travail ouvrier, ni pour telle mystique de l'inviolabilité de la nature... L'activité industrielle et scientifique de l'homme n'est donc pas inutile même au spirituel²⁰⁸.

Mounier vise directement l'Ordre Nouveau d'une part et les personnalistes écologistes d'autre part. Il mise quant à lui sur le progrès technique :

Il est aujourd'hui démontré que le travail mécanique n'est pas si uniforme et si impersonnel que l'on dit, puisque la machine le résorbe dès qu'il ne comporte plus d'initiative humaine, que la machine n'est pas automatiquement productrice de chômage et destructrice de qualité²⁰⁹.

Bien que Mounier reprenne à son compte mot à mot l'idée du revenu vital satisfaisant les besoins de consommation (« Le minimum vital... sera le moyen d'abolir l'un des deux aspects essentiels de la condition prolétarienne ; la relégation dans un état permanent et héréditaire d'insécurité vitale. »²¹⁰), la distinction entre œuvre et labeur lui est impossible. D'après lui, le Christ ne conçoit pas le travail même, mais seulement les peines qui s'y relient comme punition :

205. *Ibid.*, pp. 653-725.

206. *Ibid.*, pp. 785-837, –pp. 824-826.

207. Voir « Les pseudo-valeurs spirituelles fascistes » in *ibid.*, pp. 223-228 –p. 228, et « Esprit et les mouvements de jeunesse », *ibid.*, pp. 841-842.

208. « Manifeste au service du personnalisme », in *ibid.*, p. 517.

209. *Ibid.*, p. 585.

210. *Ibid.*, p. 593.

Il y a une dignité du travail. Il n'y a pas de travaux nobles et de travaux serviles... Le travail est par ailleurs pour la personne, première valeur spirituelle, un remarquable instrument de discipline ; il arrache l'individu à lui-même²¹¹.

Le primat du travail sur le capital signifie aussi que « le travail est une obligation universelle. Qui ne travaille pas, et le peut, ne mange pas. »²¹² Mounier fait appel à Hendrik De Man et à François Perroux. De Man aurait montré comment les ouvriers, les paysans et les élites universitaires peuvent se réorganiser dans des groupements humains sains sans perdre leur spécificité. Mais le « personnalisme socialiste » du socialiste belge serait encore trop orienté vers l'ouvrier²¹³. Perroux décrit la « personne ouvrière »²¹⁴. D'après lui, les ouvriers doivent former une élite et coopérer avec d'autres classes sans être opprimés par un régime paternaliste²¹⁵. Mounier se sert également du discours sacrificiel, qu'il pratiquait déjà dès 1933 dans l'« Éloge de la force ». Dans « Personnalisme et christianisme » (1939), il se réclame aussi de la générosité : « La personne... n'est pas présence à soi... Le personnalisme... tonifie et virilise la personne, mais il la désarme. Il détend ses volontés pour l'ouvrir à l'Abandon. » Il oppose cet abandon au personnalisme de la rigueur de Chevalley qu'il caractérise comme suit : « l'acte irrévocable, qui s'oppose à la marche dissolvante du temps ; la lucidité ; une certaine forme de dureté et de violence qui s'oppose à toute confusion ; l'horreur des accommodements, de la satisfaction de soi-même²¹⁶. » Mounier rapproche ce personnalisme de l'héroïsme défendu par Malraux (qui est pourtant très mal vu chez O.N. et notamment par Marc). Contre ce personnalisme dur, il invoque la mystique catholique. Il réussit même à intégrer la notion de dépense en la christianisant. Il trouve une citation appropriée chez Péguy :

Il ne faut pas sauver son âme comme on sauve un trésor... Il faut donc la sauver comme on perd un trésor. En la dépensant²¹⁷.

Gabriel Marcel décrit également cette disponibilité dans l'être :

la souffrance, le risque, l'exposition, l'insécurité qui désarment notre assurance ; le sacrifice, qui immole un avoir pour s'ouvrir à un progrès d'être ; la mort, qui signifie le dépouillement définitif de tout avoir, l'énidement définitif de

211. *Ibid.*, p. 596.

212. *Ibid.*, p. 597.

213. *Ibid.*, p. 578.

214. *Ibid.*, p. 600, p. 902

215. François Perroux, « La personne ouvrière et le droit du travail », et « Les paternalismes contre la personne », in *Esprit*, mars 1936.

216. « Personnalisme et christianisme » (1939), in Mounier, *op. cit.*, p. 742.

217. *Ibid.*, p. 747.

notre être réel, et qui nous propose 'la tentation de penser que n'avoir plus rien c'est n'être plus rien' (Gabriel Marcel)²¹⁸.

Mounier a recours en particulier à *Être et avoir* :

La religion, écrit Gabriel Marcel, commence partout où je transforme un lui en un toi. Et il ajoute : si un toi empirique peut être converti en un lui, Dieu est le toi absolu qui ne peut jamais devenir un lui²¹⁹.

Mounier connaît désormais aussi *Je et tu* de Buber dans la traduction de Geneviève Bianquis. Il assimile le dialogisme avec Scheler :

On sait que cette dialectique du toi est commune à plusieurs pensées contemporaines : un Scheler, un Buber, un Gabriel Marcel²²⁰.

La version catholique de la dépense se concrétise de façon exemplaire dans la mystique du saint. Mounier se réclame de la dépossession et de la disponibilité extrême, caractéristiques des mystiques :

L'homme côtoie dans le catholicisme le vertige d'un néant réel, et non plus mythique ; l'anéantissement de tout être devant l'infini, qui est la substance prophétique du message de Jean de la Croix. Il y affronte la présence quotidienne de la mort, qui le jette à l'angoisse de la perte²²¹.

Les saints tels que Jean de la Croix et Thérèse d'Avila ne craignent pas la mort et le néant. Ils s'individualisent d'une façon spécifique. Leur dépossession s'accompagne d'une personnalisation qui se matérialise dans le visage :

Chaque saint diffère infiniment de tout autre, et cependant tous n'ont cherché qu'à imiter un seul modèle : le Christ²²².

Les informations sur saint Jean de la Croix et sur sainte Thérèse d'Avila viennent des livres de Jean Baruzi et de Jacques Chevalier, la théorie de la sanctification vient de Landsberg. Ce dernier reste, contrairement à son maître Scheler, fidèle au catholicisme, mais il modernise la philosophie chrétienne à l'aide de concepts schélériens. Dans son étude sur *L'académie platonicienne* (1923), Landsberg oppose deux formes du savoir liées à des écoles. L'académie platonicienne pratique une forme de savoir divinisant l'homme. Le christianisme s'appuie sur une forme du savoir hétéronome, celle de l'homme incarné et sanctifié par Dieu, un savoir rétablissant la différence entre Dieu et la créature.

218. *Ibid.*, p. 748.

219. *Ibid.*, p. 766.

220. *Ibid.*, p. 909.

221. *Ibid.*, p. 743.

222. *Ibid.*, p. 751.

Les différentes formes du savoir correspondent à plusieurs conceptions de l'immortalité et de l'individualité. L'individualité la plus marquée n'est pas celle qui a cours dans les conceptions humanistes, mais dans l'idéal de la sanctification tel qu'il se matérialise dans la physionomie incomparable des saints. Le saint est déjà au sommet de la hiérarchie des personnes décrites par Scheler. Landsberg, qui enseigne en 1933-34 à Barcelone et à Santander, connaît également les mystiques espagnols célébrant la mort et le néant. Dans son étude sur *L'expérience de la mort* (1937), il crée une correspondance entre la conscience aiguë de la mort et une individualisation extrême. L'expérience de la mort propre aux mystiques n'est pas un « être pour la mort » (Heidegger), mais une réalisation de soi. Elle se concrétise visiblement dans les visages des saints spécialement personnalisés. Dans « Quelques réflexions sur l'idée chrétienne de la personne », paru dans *Esprit* en décembre 1934, Landsberg écrit :

Le paradoxe du saint est qu'il devient lui-même d'une façon beaucoup plus intense que n'importe quel autre homme, mais qu'il diffère aussi de tous les autres saints d'une manière radicale, encore qu'ils aient tous été formés dans l'imitation de la personne et de la vie du seul Christ²²³.

Landsberg préfère ce saint « dépensier » au mystique stoïciste décrit par Henry Corbin dans ses études sur les mystiques de l'Islam. Il voit également dans l'existence des saints un abandon préfigurant la résistance contre l'oppresseur. L'engagement de la personne devient une stratégie politique concurrençant le décisionnisme de Carl Schmitt :

L'engagement est un acte total et libre que l'on ne doit confondre ni avec une opération purement intellectuelle, ni avec l'embrigadement aveugle. (« Réflexions sur l'engagement personnel », *Esprit*, nov.1937)²²⁴.

Landsberg rapproche « l'acte de décision » des « décisions des valeurs »²²⁵, à la suite des sentiments de sympathie analysés par Scheler dans *Reue und Wiedergeburt*, qui paraît en français sous le titre *Le sens de la souffrance* aux éditions Aubier en 1936. Il distingue le mythe politique qui est efficace, et invulnérable face aux stratégies rationnelles, mais aussi irresponsable et dépourvu de continuité, de la mystique réceptive comportant l'amour et le sacrifice de soi et qui en insistant sur la vérité n'affronte pas les mythes²²⁶. Cette mystique du saint est devenue une réalité personnelle pour Landsberg. « Le sens de

223. « Quelques réflexions sur l'idée chrétienne de la personne » (1934), in Paul-Louis Landsberg, *op. cit.*, pp. 13-27 –p. 25.

224. *Ibid.*, p. 28-48 –p. 31.

225. *Ibid.*, p. 44.

226. « Introduction à une critique du mythe » (1937-1938), in *ibid.*, pp. 49-78.

l'action »²²⁷ se révèle dans la Résistance. Il s'agit d'une guerre juste²²⁸ contre l'oppresseur allemand qui ne laisse pas d'autres possibilités à l'homme incarné. Landsberg détruit alors la capsule de cyanure qu'il porte sur lui. Il mourra au camp de concentration d'Oranienburg.

Mounier intègre la pensée de Landsberg et ainsi l'héritage schelérien dès la parution de son article « La Révolution communautaire » en janvier 1935, dans lequel il reprend le discours révolutionnaire qu'il avait stigmatisé début 1934. Mounier se réclame de la fameuse « *Gesamtperson* » qui est, selon Scheler, différente de la société atomisée et anonyme comme de la communauté anéantissant les individualités. Tandis que Scheler et Landsberg veulent dépasser la dichotomie entre communauté et société, *Esprit* traduit « *Gesamtperson* » par « personne collective » et « communauté ». La « Personne des personnes »²²⁹ est certes pour Mounier plus que la somme des individus, mais il l'intègre dans sa « Révolution communautaire » en allant à l'encontre du caractère anti-fusionnel de la pensée de Scheler et de Landsberg.

Dans « Personnalisme et christianisme », Mounier fait sienne la théorie de la sanctification. L'abandon y est celui du saint acceptant la mort. A la fin des années 30, Mounier plaide pour une attitude active face aux forces belliqueuses. Il n'aspire pas à cet acte de résistance de l'être qui dit non, de l'intelligence-épée, mais rappelle l'*agapè* selon Scheler et Landsberg. Le don de soi se fait sans attente de retour. L'existence incarnée sacralise l'homme dans une ultime personnalisation réceptive acceptant le danger et la mort. Dans « Pacifistes ou bellicistes » (1939), Mounier renvoie au « sens de l'action » et du sacrifice dans une guerre juste, puisque « *dans toute la mesure où je n'ai pas assumé de servir la paix par Charité PARFAITE et HÉROÏQUE, je lui dois de la protéger AUSSI par la force*²³⁰. »

Cependant, à la différence de Landsberg, l'expérience extatique de l'abandon selon Mounier est fusionnelle. Il n'en demeure pas moins que ni chez les personnalistes fédéralistes ni chez les personnalistes communautaires, l'idée de la dépense ne saurait être confondue avec une décision vide de contenu. La Résistance sera une nouvelle occasion de s'engager pour l'autre – en risquant sa vie cette fois-ci. L'orientation communautaire facilite pourtant l'engagement pour la Révolution Nationale de Vichy.

227. « Le sens de l'action », in *ibid.*, pp. 99-124.

228. « Réflexions pour une Philosophie de la guerre et de la paix » (1939), in *ibid.*, pp. 136-168.

229. « Révolution communautaire », in Mounier, *op. cit.*, pp. 184-209 –p. 195, p. 199.

230. « Pacifistes ou bellicistes », in *ibid.*, pp. 785-837 –p. 800.

2. PERSONNALISMES FÉDÉRALISTE, COMMUNAUTAIRE, ECOLOGISTE

La discussion sur la mystique laisse également des traces au Collège de Sociologie, dont les membres traitent des thèses de Landsberg sur le mythe et la mystique, ainsi que chez Rougemont, qui prend part à ses réunions. Ce dernier reprend dans *L'Amour et l'Occident* (1939) la distinction entre sanctification et divinisation, mais exclut de l'*agapè* la mystique érotique unitive qui prépare les idéologies fusionnelles et totalitaires. Il récuse le mystique Sohrawardi qui confondrait le Créateur et la créature et rejette également l'amour de la mort d'une Thérèse d'Avila (« Je meurs de ne pas mourir »). Il n'accepte qu'une mystique qui aspire au « mariage de l'âme et de Dieu, et suppose donc qu'une distinction d'essence est maintenue entre la créature et le Créateur²³¹. »

Ces propos visent la mystique unitive d'*Esprit*, qui adhère progressivement à une idéologie fusionnelle en dotant la nation et la France d'attributs spirituels qui l'assimilent à une personne. La révolution communautaire englobe de plus en plus l'idolâtrie de la nation, qui ne rebute pas uniquement O.N. Elle cause des dissensions avec un groupe de personalistes gascons autour de Bernard Charbonneau et de Jacques Ellul. En Gascogne, les groupes d'*Esprit* et d'O.N. sont parfois difficiles à distinguer. Quand François Perroux parle de la personne France en 1937, Ellul et Charbonneau prennent leurs distances avec *Esprit*, après en avoir animé les groupes d'Amis dans le Sud-Ouest, où ils étaient parfois difficiles à distinguer des cellules O.N. Ils ne peuvent admettre ni la vénération de la nation par *Esprit*, ni sa notion de la Technique comme reflet de l'âme.²³² Charbonneau avait notamment pu stigmatiser dans la revue la fécondité

231. Denis de Rougemont, *op. cit.*, p. 168

232. Voir Christian Roy, « Aux sources de l'écologie politique : Le personalisme "gascon" de Bernard Charbonneau et Jacques Ellul », in *Canadian Journal of History/Annales canadiennes d'histoire*, xxvii, April/avril 1992, pp. 67-100 –p. 87ss.

artificielle de la publicité²³³. Tous deux opposent ainsi une réalité première, la création, à une réalité fabriquée qui prend le dessus et ouvrent ainsi la voie à l'écologisme. Ellul, barthien comme Rougemont, récuse un antilibéralisme qui épargne la Technique de toute critique²³⁴. En réalité, l'évolution de la Technique génère le fascisme, qui adapte les mentalités hésitantes à se ranger aux temps modernes²³⁵.

Mounier quant à lui voit dans la Technique un pur instrument et dans le travail le plus ingrat un supplément d'âme. La critique de la Technique d'un Bernanos ou d'un Ellul ne serait que la *Petite peur du XX^e siècle* (Neuchâtel, La Baconnière, 1947). Mounier s'allie à Mumford qui, dans *Le Mythe de la machine*, traite la critique de la Technique par Ellul de « fatalisme ». Après 1945 paraît dans la collection *Esprit* l'essai *Technics and Civilization* de Mumford écrit en 1934. Marc non plus n'apprécie pas du tout l'analyse rigide de la technique par Ellul. Ce qu'on appelle aujourd'hui l'écologisme n'est pas admis par O.N., si cela revient à refuser la Technique. Selon O.N. et *Esprit*, la Technique est neutre. Il faut en faire un usage intelligent et la mettre au service de l'homme.

Le catholicisme antilibéral motive aussi les parcours déconcertants de certains militants d'*Esprit*. Il y prend la forme d'un communautarisme fusionnel. Lacroix rattache la Révolution communautaire d'abord au Front Populaire, puis à la Révolution Nationale de Vichy. Il devient philomarxiste après 1944. Son rôle est prépondérant à l'Ecole des Cadres d'Uriage où des militants d'*Esprit* mènent un double jeu avec le régime de Vichy²³⁶. Le planisme de De Man y a un impact considérable sur les enseignements. L'économiste François Perroux, qui admire les écrits des protagonistes de la Révolution Conservatrice et connaît Carl Schmitt même s'il ne partage pas toutes ses thèses, écrit au milieu des années 30 pour *Esprit*, *La Flèche* de Bergery et la revue maurrassienne et antisémite *Je suis partout*. Il côtoie aussi les ingénieurs d'*X-Crise*. Tout en étant antihitlérien, Perroux s'engage pour la Révolution Nationale de Vichy. Il dirige la « Fondation d'étude des problèmes humains » fondée par Vichy en 1940 et critique l'École des Cadres d'Uriage – trop proche à ses yeux des idées de 1789²³⁷.

233. Bernard Charbonneau, « La publicité », in *Esprit*, Avril 1935, pp. 6-14 –p. 9.

Cf. Bernard Charbonneau, *Le feu vert. Autocritique du mouvement écologique*, Paris, Karthala, 1980.

234. Jacques Ellul, « Le fascisme, fils du libéralisme », in *Esprit*, février 1937, pp. 761-797.

235. Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Economica, 1990, p. 39, p. 390.

236. Bernard Comte, *Une Utopie combattante, l'École des cadres d'Uriage 1940-1942*, Paris, Fayard, 1991, p. 102.

John Hellman, *The Knight-Monks of Vichy France. Uriage, 1940-45*, Mc Gill-Queen's University Press, 1993.

237. Voir Daniel Lindenberg, *Les années souterraines 1937-1947*, Paris, La Découverte 1990.

Pour les cadres et ingénieurs dont est issu l'extrémisme technocrate des classes moyennes, voir aussi :

Luc Boltansky, *Les Cadres, la formation d'un groupe social*, Paris, Éditions de Minuit, 1982, chapitre

1 : La crise des années trente ;

L'engagement de certains personalistes pour le régime vichyste – qui, rappelons-le, est plus raciste que le fascisme italien – se fait au nom de la communauté nationale, du planisme et du traditionalisme catholique. Une partie de l'équipe d'*Esprit* se rallie aux entreprises communautaires voulant réaliser une politique nationale à l'aide d'une planification de l'économie. L'itinéraire de Lacroix illustre bien les préférences pour les solutions communautaires. La pensée d'*Esprit* n'est pas spécialement sensible à l'idéologie de Vichy, mais à toutes les orientations privilégiant la communauté et le travail.

Il est vrai qu'*Esprit* est interdit par le régime de Vichy et que Mounier sera brièvement emprisonné. Jean-Marie Domenach et Bénigno Cacérès, jeunes militants d'*Esprit* à Uriage, rejoignent le maquis fin 1942. Mounier écrit pendant la guerre son *Traité du caractère* où il intègre la psychologie de l'enfant de William Stern, les écrits de Minkowski et l'anthropologie de l'entre-deux-guerres. Mais tous ces parallélismes différés des personalismes ne peuvent pas cacher de profondes divergences doctrinales. O.N. et *Esprit* représentent tous deux des formes de mobilisation pouvant se traduire en collaboration ou en résistance. Il est typique du personalisme communautaire d'*Esprit* d'être très fluctuant, de sacraliser le travail et la nation et de réaliser ainsi plus de recoupements avec des idéologies communautaires concurrentes d'O.N., qui est moins fluctuant et plus décisionniste qu'*Esprit*. Cette intransigeance va à l'encontre des fronts communs et des rapprochements avec des concepts révolutionnaires concurrents. Elle est toujours plurielle : antifasciste, anti-marxiste, antilibérale. Le refus d'O.N. de sacraliser indistinctement le travail, la communauté nationale et la patrie semble avoir assuré l'immunité du noyau dur d'O.N. (Marc, Rougemont, Aron, Dupuis, Chevalley) contre le fascisme à la française propagé par Vichy. Le noyau d'O.N. tient bon. Pendant l'Occupation, Marc décline l'invitation de Lacroix de le rejoindre à Uriage. Il écrit pour la revue résistante *Témoignage Chrétien*. Il doit se réfugier en Suisse avec sa famille en 1943.

Les années 30 génèrent ainsi un personalisme au pluriel qui s'éparpille en doctrines présentant des points communs et des divergences. L'anti-égalitarisme et la différence faite entre l'individu et la personne caractérisent toutes les doctrines personalistes. Le différentialisme unissant les personalistes ne met pas en question l'égalité devant la loi et l'égalité des droits. La personnalisation intervient après les mesures garantissant l'égalité juridique et la satisfaction des besoins vitaux. Néanmoins, pour les fédéralistes, l'individu et la personne sont différents et complémentaires, alors que pour les personalistes communautaires ils forment un couple antagoniste. Le processus de personnalisation est

aristocratique chez O.N., tandis qu'il résulte d'une communion chez *Esprit*. L'anti-égalitarisme commun cache des conceptions différentes de la socialisation, de la personne et du groupement humain chez O.N. et *Esprit*. L'Ordre Nouveau est une association de héros, *Esprit* une communauté et un ordre de saints. O.N. favorise le lien social libérant l'individu, *Esprit* préconise la communion. On pourrait dire que le décisionnisme d'O.N. est héroïste et celui d'*Esprit* communautaire. La différence de doctrine apparaît dans les différentes appréciations de la communauté et du travail. *Esprit* est plus fusionnel et vénère la communauté organique. Ce groupe sacralise le travail tandis qu'ON veut à long terme supprimer le travail-labeur. Cette ligne de partage entre le personnalisme aristocratique d'O.N. et le personnalisme communautaire d'*Esprit* ne prouve pas a priori la plus grande affinité de l'un ou de l'autre avec le fascisme ou la collaboration. Mais le communautarisme fusionnel ainsi que la sacralisation et la planification du travail engendrent des ambiguïtés facilitant des options dangereuses.

On peut ainsi distinguer trois configurations du don : la dépense (O.N.), l'abandon (*Esprit*) et la séparation entre *creatum* et *fabricatum* (les Gascons). Les fédéralistes privilégient la libre activité et séparent la création du labeur, la Technique étant neutre et l'État ayant une connotation négative. Les personnalistes communautaires privilégient l'ascèse et l'abandon de la personne. La technique et le travail doivent être sacralisés et l'exécutif renforcé : la condamnation de l'État-nation se dissipe. Les Gascons privilégient la création première. Ils sont anti-étatiques comme les fédéralistes d'O.N., mais ne partagent pas la conviction selon laquelle la Technique peut, à souhait, être modelée selon les besoins de l'homme. Les trois personnalismes contribuent, chacun à leur façon, à l'histoire d'après-guerre. O.N. est à l'origine du fédéralisme européen. *Esprit* contribue au philocommunisme surtout entre 1944 et 1950, et devient un pilier du catholicisme de gauche, puis de la Deuxième Gauche. Le groupe gascon prépare l'écologisme.

CONCLUSION : LA POSTÉRITÉ

Les différents textes parus dans *L'Ordre Nouveau* esquissent les lignes directrices d'un fédéralisme appelé d'abord réel, puis intégral, puis global. Ce fédéralisme est supra-national et supra-étatique, et fédéralise à l'extérieur autant qu'à l'intérieur. Il joint au suffrage universel d'autres modes référendaires et sélectifs, institue au-dessus de tout pouvoir une autorité morale et crée un conseil économique et social qui doit révolutionner la conception et l'organisation du travail. Les instances fédérées partent de la base, c'est-à-dire des communes et des groupements spontanés. Ces principes vont beaucoup plus loin que les fédéralismes libéraux fédérant des États, les (con-)fédérations inter-étatiques et interrégionales (États-Unis, Allemagne, Espagne, Belgique) et la Confédération helvétique. référendaires

Les différentes organisations fédéralistes nées après 1945, l'Union Européenne des Fédéralistes, puis le Mouvement Fédéraliste Français et le Mouvement Fédéraliste Européen, rassemblent à nouveau Marc, Rougemont, Aron, Daniel-Rops. Le mouvement européen intègre avec Thierry-Maulnier et Jean de Fabrègues des anciens de la Jeune Droite, ainsi que des militants syndicalistes et hommes de gauche comme Claude-Marcel Hytte, ancien militant communiste²³⁸.

Le fédéralisme prolonge ainsi le personnalisme, mais il devient en même temps plus large. Le personnalisme y est à la vérité « dilué ». Rougemont affirme que le « personnalisme s'est perdu, mais comme un peu de levain, dans les groupements beaucoup plus vastes qui vont déclencher l'aventure de la fédération

238. Voir Pierre Izard, *Denis de Rougemont, du personnalisme au fédéralisme 1930-1950*, in ***, *Du personnalisme au fédéralisme européen*. En hommage à Denis de Rougemont, Genève, Centre Européen de la Culture, 1989, pp. 117-123.

Jean-Pierre Gouzy, *Impact de la pensée d'Alexandre Marc sur les Mouvements Européens après la Deuxième Guerre mondiale*, in Kinsky et Knipping, *op. cit.*, pp. 195-199.

de l'Europe, entreprise capitale de ce temps²³⁹. » Ce fédéralisme n'est pourtant ni un « euro-planisme » ni une pensée « mondialiste ». C'est justement le fondement personneliste qui l'empêche autant de propager un super-État européen que de renoncer à des valeurs universelles, en raison du différentialisme tel qu'il s'exprime dans la formule de l'unité dans la diversité. Les personalistes actifs dans les institutions européennes doivent y rééquilibrer les projets des anciens néo-socialistes et planistes. Ainsi Robert Marjolin, l'un des rédacteurs de l'ouvrage *Révolution Constructive*, devient collaborateur de Jean Monnet et haut fonctionnaire au Plan, puis aux affaires européennes. Le personalisme fédéraliste demeure cependant un « eurocentrisme ». En ceci, il se distingue des orientations de quelques penseurs issus du milieu néo-socialiste et néo-radical de la *Révolution Constructive*. Lévi-Strauss et Maheu représentent le différentialisme absolu et dépersonalisant de l'U.N.E.S.C.O. Ce culturalisme ne connaît pas de différences de valeur entre les cultures. Le personalisme fédéraliste est aussi anthropocentrique. Ainsi l'idée d'une personnalisation sans différenciation de la matière vivante, telle qu'elle est défendue par Teilhard de Chardin, est-elle incompatible avec le personalisme – comme y a par ailleurs insisté de son point de vue gascon Bernard Charbonneau, dans un pamphlet publié en pleine vogue du Jésuite paléontologue, où il osait le dénoncer comme le « prophète d'un âge totalitaire²⁴⁰ ».

Toutefois, les fédéralistes perdent aussi des sensibilités. Après la guerre, Chevalley se rapproche des milieux protestants et par là des pionniers de l'écologisme, et la « sensibilité surréaliste » échappe en quelque sorte aux mouvances personalistes, pour s'organiser dans des initiatives telles que la revue *Critique*, le situationnisme de Guy Debord et l'OuLiPo de Raymond Queneau. Blanchot rejoint Bataille et Prévost dans l'équipe de *Critique*, tandis que Lewis Mumford prend place dans le comité de rédaction de cette revue.

Esprit devient de son côté le chantre du catholicisme de gauche. Ses orientations ne s'épuisent pas dans le projet de la démocratie chrétienne, qui d'ailleurs, incarné par le M.R.P. (Mouvement républicain populaire), ne connaît pas de succès durable. *Esprit* exerce une influence certaine à travers les militants déjà actifs à Uriage : Hubert Beuve-Méry, le fondateur du *Monde*, et Paul Delouvrier, haut fonctionnaire gaulliste et rénovateur de la Ve République, responsable de la restructuration de la banlieue parisienne. La pensée d'*Esprit* est également présente dans les syndicats chrétiens (C.F.T.C., puis C.F.D.T.), le P.S.U. et certains des groupes qui constitueront la Deuxième Gauche. Celle-ci est anti-jacobine et auto-gestionnaire, ce qui la rapproche parfois des thèses

239. Denis de Rougemont, *Journal d'une époque (1926-1946)*, Paris, Gallimard, 1968, p. 19.

240. Bernard Charbonneau, *Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire*, Paris, Denoël, 1963.

libertaires et anti-étatiques des fédéralistes. Jacques Delors revendique sa socialisation personnaliste.

Les personnalistes gascons sont les écologistes de la première heure. La contestation « verte-alternative » prolonge le fédéralisme et la critique de la technique avancée par les personnalistes gascons dès les années 30. Dans les années 70, Rougemont devient avec Charbonneau l'un des « sages » du mouvement écologiste européen. L'initiative Ecoropa, fondée par Denis de Rougemont, Bernard Charbonneau et Edouard Kressmann, réunit ainsi un protagoniste d'O.N. et un membre du groupe gascon. Dans *L'avenir est notre affaire*, Rougemont reformule le personnalisme fédéraliste dans un cadre écologiste. La décentralisation, très timidement amorcée en France depuis les années 80, reste pour l'Europe un objectif primordial que les personnalistes fédéralistes revendiquent depuis des décennies. Il est pourtant rare que cette dette envers les précurseurs devienne explicite.

Vu ces impacts multiples après 1945, une question s'impose : la troisième voie est-elle une réussite en France contrairement à son échec en Allemagne ? Sur le plan de son insertion sociale, on peut répondre par l'affirmative, surtout pour *Esprit*. L'École des Cadres d'Uriage préfigure d'une certaine façon l'É.N.A. Les personnalistes d'*Esprit* peuvent largement participer à l'élaboration d'une troisième voie française qui défend la planification et renforce l'exécutif. Des mesures sociales doivent réduire le rôle du marché. *Esprit* prend des chemins beaucoup plus nationaux et partage avec Sartre une connivence avec le socialisme réel. Il œuvre aussi pour la réconciliation franco-allemande et mise sur une Europe démocratique et plus au moins socialiste mais nullement fédérale. Pendant longtemps, le personnalisme communautaire est beaucoup plus dans le *mainstream* de l'époque et contribue à la modernisation étatiste et centraliste à la française pendant les Trente Glorieuses.

Le personnalisme fédéraliste par contre est un refoulé de l'histoire française. La gloire d'*Esprit* après 1945 éclipse le rôle joué par O.N. Dans une société française qui aspire au renforcement de l'exécutif, un fédéralisme par lequel s'évapore quasiment l'exécutif a peu de chances. Les personnalistes fédéralistes et communautaires sont les pionniers de la réconciliation franco-allemande après la Deuxième Guerre mondiale. Mais *Esprit* dénonce l'orientation anticomuniste des fédéralistes européens. Les militants d'O.N. deviennent les moteurs de la construction fédérale de l'Europe. Le personnalisme fédéraliste tel qu'il est défendu par Rougemont et Marc au sein de l'Union Européenne des Fédéralistes lors des congrès de Montreux en 1947 et de La Haye en 1948 n'a pourtant un impact immédiat qu'entre 1945 et 1948. Le Congrès de l'Europe à La Haye, inspiré entre autres par Marc, porte les traces du fédéralisme d'O.N. en inscrivant la nécessité de fonder une cour des droits de l'homme et une cour de justice

européenne. C'est le projet du Conseil Suprême qui réapparaît. Le conseil économique et social fut également discuté. Mais le mouvement européen est par la suite récupéré par des hommes politiques qui l'institutionnalisent et falsifient les concepts fédéralistes. La bureaucratie de Bruxelles ainsi que les principes de l'unanimité cimentant le pouvoir de veto des États-Nations rebutent les fédéralistes. On peut pourtant affirmer que les institutions juridictionnelles actuelles de l'Union Européenne, théoriquement à l'écart des partis, doivent aussi leur existence aux initiatives des fédéralistes. Ces institutions reflètent mieux l'esprit personnaliste fédéraliste que les composantes planificatrices de la construction européenne.

Les protagonistes du personnalisme fédéraliste militent surtout dans le cadre de la culture et de la formation en misant sur une mutation en profondeur des esprits. Rougemont dirige pendant des décennies le Centre Européen de la Culture à Genève. Marc anime le Centre international de Formation européenne représenté dans plusieurs pays européens. Le Collège universitaire d'études fédéralistes d'Aoste transmet l'héritage personnaliste et fédéraliste à de nouvelles générations, dans une région autonome francophone d'Italie où prédomine le seul parti politique au pouvoir à se réclamer du fédéralisme personnaliste, soit l'Union valdôtaine.

Les personnalistes fédéralistes participent aussi aux activités du Congrès pour la Liberté de la Culture et à la revue *Preuves*. Cet engagement contre le totalitarisme soviétique est à cette époque très mal vu chez les intellectuels stigmatisant l'« anticommunisme » des fédéralistes, qui ont pourtant un héritage anti-américain. Marc voit cependant son catholicisme « dynamique » confirmé par le concile Vatican II, sans que son rôle de précurseur ait pour autant jamais été reconnu.

Tandis que son impact politique est limité, les concepts d'O.N. tels que le service civil et le revenu vital s'avèrent d'une actualité inouïe. Mais ces idées sont aujourd'hui souvent détachées des contextes personnalistes et fédéralistes. *Critique*²⁴¹ tout comme la revue *Potlatch*²⁴², distribuée gratuitement entre 1954 et 1957 par le situationniste Guy Debord, associent de nouveau l'anthropologie du don à une critique de l'État. La critique de la société du spectacle par Debord rappelle l'analyse des media de Charbonneau. Les militants libertaires et autogestionnaires de la contestation à partir de 1968 redécouvrent, sans le savoir, un grand nombre de concepts proposés des décennies plus tôt par O.N. « Élections – piège à cons » – ce slogan des étudiants reprend la critique, il est vrai ambiguë, de la démocratie « formelle » qui réduit la démocratie à une bien

241. Voir surtout *Critique*, n°s 195-196, août-septembre 1963 : « Hommage à Georges Bataille ».

242. Guy Debord présente *Potlatch* (1954-1957), Paris, Gallimard, 1996.

maigre participation. L'idée d'introduire la démocratie dans les entreprises et les organisations intermédiaires par le biais de l'autogestion rappelle également la recherche d'une démocratie fédérale.

Dans les conflits opposant les libertaires aux socialistes idolâtrant le travail et réclamant un droit au travail, l'héritage des personnalistes fédéralistes renforce ceux qui voudraient élargir la sphère des activités libres. André Gorz propose un revenu minimum ainsi qu'un mécanisme social obligeant chacun à assumer pendant un certain temps un travail hétéronome. Philippe Van Parijs élabore ce concept de revenu minimum garanti. Les idées d'O.N. réapparaissent ainsi un demi-siècle plus tard. La pensée du don connaît un nouvel essor depuis quelques années. Le Mouvement Anti-Utilitariste dans les Sciences Sociales (M.A.U.S.S.), spécialiste de l'anthropologie du don, se réclame de l'héritage de Scheler et entretient des contacts avec Amitai Etzioni.²⁴³ Ce dernier, né à Cologne (son nom est alors Werner Falk), est un élève de Buber. Jean-Pierre Dupuy du groupe *Esprit* fonde avec Jean-Marie Domenach le groupe C.R.É.A. (Centre de recherche sur l'épistémologie et l'autonomie, rattaché à l'École polytechnique). Il insiste sur la « méconnaissance » et la « connaissance » coexistant dans le don. Selon Dupuy, ignorer et savoir la réciprocité du donner et du recevoir sont indissociables sans se fonder dans une synthèse. Le don crée une nouvelle réalité en différant le temps et est à la fois échange et dépense²⁴⁴. Dupuy assimile la pensée du don par le biais des théories de l'auto-organisation et du désir mimétique de René Girard. La pensée du don trouve à nouveau un contexte explicitement chrétien chez Luc Boltansky. Dans son étude *L'Amour et la justice* (1991), il privilégie l'*agapè* qui est, selon lui, basé sur le principe du don et non sur celui du désir²⁴⁵. Il est « gratuit, pur »²⁴⁶, sans l'idée de rendre. La relation est sociale sans être interactive : « l'un agit, l'autre pas »²⁴⁷. Une telle conception rappelle l'abandon selon Mounier. Elle supprime pourtant l'aspect anarchique de la dépense et nie aussi l'autre.

Les idées qui circulent dans la mouvance autour de la revue *Transversales* (Morin, Robin) semblent être plus proches des concepts personnalistes fédéralistes. Il est logique qu'Alexandre Marc ait essayé de rendre cette continuité plus consciente en contactant Morin afin qu'il commente la réédition de *La*

243. Alain Caillé, *Don, intérêt et désintéressement*. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S., 1994, p. 12.

Amitai Etzioni, « Pour une science sociale déontologique », in *La revue du M.A.U.S.S.*, n° 9, troisième trimestre 1990, pp. 14-32.

244. Jean-Pierre Dupuy, *Totalisation et méconnaissance*, in Paul Dumouchel, éd., *Violence et vérité, autour de René Girard*, Paris, Grasset, 1985, pp. 110-135.

245. Luc Boltansky, *L'Amour et la justice*, Paris, Métailié, 1991, p. 146.

246. *Ibid.*, p. 170.

247. *Ibid.*, p. 190.

Révolution Nécessaire. Or Morin minimise sa dette. Il reconnaît l'héritage de Mauss, mais fait du livre d'Aron et de Dandieu un texte symptomatique de la crise des années 30, qui ne serait plus d'actualité et ne pourrait servir aujourd'hui de plateforme pour un personnalisme fédéraliste²⁴⁸. Morin ne semble pas savoir que la pensée du don fait dès ses débuts partie du personnalisme fédéraliste.

Les impulsions qui sont à l'origine des personnalismes survivent aussi dans des philosophies que l'on ne peut assimiler immédiatement à ceux-ci. Ainsi Emmanuel Lévinas et Jacques Derrida reprennent-ils la critique de Hegel et l'idée de la dépense. La pensée de l'asymétrie dans les relations entre personnes et entre les personnes et les choses déterminent les réflexions d'autres intellectuels de la génération non-conformiste. Pour Lévinas, l'autre a la primauté absolue sur le sujet. Günther Anders (fils de William Stern) déplore le déséquilibre caractérisant les relations entre la personne infirme et les technologies ayant pris la place du créateur. Hans Jonas demande dans son « principe responsabilité » l'engagement des personnes vivantes pour les droits des générations à venir. Il est regrettable que toutes ces discussions se déroulent pour l'essentiel en dehors des milieux personnalistes et qu'un dialogue systématique entre ces pensées et les personnalismes fassent défaut.

Les personnalistes fédéralistes ont de la peine à atteindre le grand public pendant l'après-guerre, qui voit d'abord le mariage entre existentialisme et philomarxisme, puis le structuralisme dépersonnalisant et enfin le retour du cartésianisme et du kantisme défendant le sujet transcendantal. Dans ses œuvres écrites après 1945, *Dialectique du déchaînement* (1961) et *De la méthodologie à la dialectique* (1970), Marc renouvelle une métaphysique de la transcendance qui est acte et dépasse l'opposition entre l'existence et l'essence. Ses études attaquent l'existentialisme de Heidegger et ses variantes cartésiennes et philomarxistes en France comme la philosophie du sujet de Sartre. De tels efforts doivent rester marginaux face aux tendances de l'écrasante majorité intellectuelle. Les fédéralistes ne peuvent remédier à leur faible représentation dans les médias et parmi les penseurs cotés. La situation est différente pour les personnalistes d'*Esprit*. Ils peuvent se flatter de compter parmi eux Paul Ricoeur. Celui-ci peut rappeler l'engagement contre l'intolérable défendu par Scheler et Landsberg, mais croit nécessaire de renoncer au nom d'*Esprit* au terme « personne de personnes » (*Gesamtperson*), selon lui responsable d'égarements.²⁴⁹ Il pose à nouveau, dans *Soi-même comme un autre*, la question de la personne en l'ouvrant

248. Edgar Morin, « La révolution nécessaire », in *L'Europe en formation*, n° 292, Printemps 1994, pp. 15-18.

249. Paul Ricoeur, « Approches de la personne », in *Esprit* ; 6, 1990, pp. 115-130 –p. 119 ; « Mounier philosophe », in ***. *Le Personnalisme d'Emmanuel Mounier. Hier et demain. Pour un cinquantenaire*, Actes du colloque organisé par l'association des Amis d'Emmanuel Mounier, Paris, Seuil, 1982, pp. 219-230 ; *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

à l'altérité. Mais il essaie de rendre justice à tout et à tous : il intègre Husserl, Landsberg, Heidegger et Lévinas. Un tel personnalisme est incompatible avec l'intransigeance qui caractérise les personnalistes fédéralistes.

En outre, il n'y a pas à cacher les carences réelles du fédéralisme global. Les personnalistes fédéralistes furent parfois aveuglés par un anti-américanisme sans nuances. Ainsi Marc reconnaît-il après un voyage aux États-Unis et des discussions avec Jacques Maritain que le monde américain est complexe. Il ne se résume pas au libéralisme et n'est pas uniquement régi par l'argent. Le fédéralisme global souffre aussi de certaines ambiguïtés. Ce que les fédéralistes veulent fédérer n'est pas toujours clair – des entités « ethniques » ou des groupements spontanés, hétéroclites et indépendants des « origines ». Un fédéralisme non-identitariste devrait transformer aussi la notion de culture et mettre l'accent sur le biculturalisme ou le pluriculturalisme, sur l'interaction et les « passeurs » entre les cultures et les mémoires plurielles et mixtes. La fluctuation entre un fédéralisme essentialiste des « ethnies » ou des régions et un fédéralisme soulignant les appartenances plurielles et les constellations interculturelles de personnes est d'autant plus fatale que les mouvements de la troisième voie sont et seront toujours exposés au soupçon – surtout sur ce terrain glissant de l'« enracinement ». Une dernière remarque concerne la présence des personnalismes dans les différents pays européens. C'est en France et dans une moindre mesure en Italie et en Belgique qu'ils ont leurs bastions les plus forts. En Allemagne, d'où sont pourtant venues tant d'impulsions personnalistes, leur poids est faible. Mentionnons néanmoins le philosophe Robert Spaemann qui renouvelle le discours personnaliste dans son livre *Personen. Versuche über den Unterschied zwischen « etwas » und « jemand »* paru en 1996. Spaemann reprend l'idée de cette « non-identité » de la personne qui peut juger ses actes d'une position extérieure. L'autre est pour le moi toujours une personne et non pas une chose²⁵⁰.

Plus de cinquante ans après les réponses apportées par les personnalistes à la crise, les sociétés libérales traversent de nouveau une crise profonde. La nécessité d'emprunter une troisième voie est inéluctable. Après la chute des dictatures communistes et l'offensive de la globalisation à l'américaine, la différence européenne est la seule issue qui puisse assurer la souveraineté des Européens, et éventuellement offrir une alternative au monde. Il est d'autant plus regrettable que les idées personnalistes ne soient pas plus présentes dans une situation où l'Europe se cherche, en quête des stratégies pour partager les droits de l'homme avec les non-Européens tout en restant différente. Les éthiques anti-utilitaristes d'aujourd'hui pourraient s'enrichir au contact des paradigmes

250. Robert Spaemann, *Personen. Versuche über den Unterschied zwischen « etwas » und « jemand »*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1996.

personnalistes. Les années 90, avec leur morosité et leur climat déflationniste, ressemblent pourtant étrangement aux années 30 – dans le meilleur et dans le pire. Les idéologies totalitaires, le nationalisme et le racisme reviennent en force. La crise économique est interminable et aucune solution véritable n'est proposée. Le libéralisme montre ses traits irresponsables notamment dans la pseudo-réalité médiatique qui expose les enfants à la violence perpétuelle. Les stratégies étatiques ont échoué. Il est clair que le chômage ne disparaîtra pas tant que n'aura pas été redéfinie l'activité humaine. Les programmes nationaux sont devenus obsolètes. Si l'Europe veut rester maîtresse de son destin, il est urgent de créer des écoles, universités et formations professionnelles européennes plurilingues rassemblant des élèves et enseignants de nationalités différentes. Le but serait de transformer les cadres du savoir propres à chaque nation en savoir interculturel mettant en avant l'interaction entre les différentes composantes de l'Europe et défendant un universalisme qui ne se résume pas à l'économique.

Les orientations des personnalistes sont moins affectées par le désenchantement général des stratégies reposant sur l'assistance par l'État-nation. Avec un recul de plus d'un demi-siècle, la mouvance personnaliste apparaît comme un étonnant laboratoire d'idées et de projets concrets portant sur la construction européenne, la fédération, le revenu minimum, le service civil, la démocratie de base. Relire les textes personnalistes aujourd'hui peut ainsi contribuer à gagner du temps et à contourner les pièges – ceux de l'époque que les militants n'ont pas toujours su éviter, tout autant que ceux qui sont propres à la nôtre²⁵¹.

251. Ce texte a d'abord été rédigé en vue d'une préface critique à la réédition de la revue L'Ordre Nouveau par les soins de la Fondation Émile Chanoux chez Le Château Edizioni à Aoste en 1997, avec une introduction de Marc Heim. Il offre un résumé français d'un livre en allemand sur le même sujet, qui devrait s'intituler *Personalistische Dritte-Weg-Diskurse der Zwischenkriegszeit. Deutsch-französische Mediationen*.

II.— PORTRAITS D’ALEXANDRE MARC ET DE DEUX AMIS

1. ALEXANDRE MARC : UN RÉVOLUTIONNAIRE ET SA PENSÉE

Alexandre Marc est né Aleksandr Markovitch Lipiansky le 1^{er} février (19 janvier du calendrier julien) 1904 à Odessa¹. Il n'habita que trois ans dans cette ville portuaire cosmopolite que sa famille quitta pour Moscou en 1907. Ses parents étaient juifs et auraient pu être interdits de séjour à Moscou et à Saint-Pétersbourg si son père Mark Yéfimovitch Lipiansky ne s'était converti pour la forme au luthéranisme, de façon à échapper à de telles mesures antisémites. Ce brasseur d'affaires, qui deviendra riche après 1914, et son épouse, dentiste de formation, aimaient à se proclamer marxistes ; c'étaient de fervents athées, qui n'allaient pas s'arrêter à des détails en une matière aussi triviale que la religion. Par contre, pas plus Rosa Lazarevna (née Mirmovitch), qui adulait son fils unique en lui répétant à tout propos qu'il était génial, que M. Lipiansky, n'étaient prêts à courir le risque qu'il soit exposé à de telles superstitions réactionnaires en allant à l'école avec les autres enfants ; c'est pourquoi il fut éduqué à domicile par des précepteurs². Ceci contribue sans doute à expliquer que, progressant à son propre rythme, il sut acquérir à un âge précoce une culture assez phénoménale, comme on le verra plus loin à l'examen de son journal.

1. Lettres d'Alexandre Marc à l'auteur, 25 octobre 1986, 8 janvier 1986.

2. Entretien avec Alexandre Marc par John Hellman d'après un questionnaire de l'auteur, enregistré à Cogne, Vallée d'Aoste, le 15 juillet 1985 et les jours suivants, entretien d'A. Marc par C. Roy, Vence, 7 novembre 1987. La fortune de M. Lipiansky avait commencé modestement avec le succès d'un populaire manuel d'histoire littéraire qu'il avait écrit, sans doute selon les méthodes de l'enseignement secondaire qu'évoque Wladimir Weidlé (*Russia Absent and Present*, traduit par A. Gordon Smith, avec une nouvelle introduction de l'Hon. Richard Hare, New York, Vintage Books, 1961, p. 99), « in which the whole of Russia's literary tradition was represented as the struggle of "advanced" ideas against those that were not sufficiently advanced ».

Les préventions antireligieuses de ses parents n'empêchèrent pourtant pas le jeune Choura (pour employer le diminutif par lequel il se faisait alors appeler³) de faire sa Bar Mistvah à leur insu. Quand il avait environ neuf ans, ils le laissèrent chez ses grands-parents maternels, et son grand-père, talmudiste très pieux, saisit l'occasion de l'amener à la synagogue et de le faire participer à une cérémonie. Il lui fit lire un texte écrit en caractères cyrilliques, mais dans une langue qu'il ne connaissait pas. Quand par la suite Choura demanda à son grand-père ce que signifiait tout ceci, il se vit répondre : « C'est parce que tu es juif, tu dois appartenir à la religion juive, mais tu ne dois pas le dire à papa et à maman. » L'enfant tint sa promesse, mais sa curiosité avait été éveillée, et se fixa bientôt sur des rassemblements tout aussi mystérieux autour d'une étrange vieille bâtisse – une église – au coin de l'avenue de l'Annonciation où sa famille habitait. Était-ce un musée ? – se résout-il un jour à demander à sa mère. Elle dut alors expliquer, après un moment d'embarras, qu'il y avait des gens superstitieux aux idées bizarres, qui n'étaient pas des *kulturnye tchelovieki* – des gens cultivés, avec la connotation plus générale de bonne éducation, de manières civilisées. C'est à ces aperçus fragmentaires que se résuma l'instruction religieuse d'Alexandre Lipiansky⁴. Le reste de ses notions – et un jour, de ses convictions – dans ce domaine, il l'acquerra au fil de ses propres recherches spirituelles et philosophiques, commencées dès ces années et se centrant dès lors sur le sens de la dignité suprême de la personne.

Une importante étape de ce cheminement fut la découverte de Nietzsche. C'est en 1914, à Paris, chez son oncle Léon Mirlès, Menchevik forcé d'émigrer suite à l'échec de la Révolution de 1905⁵, que Lipiansky lut son premier livre philosophique : *Also sprach Zarathustra*. Emporté par sa poésie malgré une mauvaise traduction française, il n'y comprit pas grand-chose, mais conservera toute sa vie un intérêt pour Nietzsche, reconnaissant en lui dès l'abord un penseur qui défendait l'homme contre tous les déterminismes, susceptible donc de le soutenir dans sa contestation des positions idéologiques de ses parents⁶. Elle prit forme au cours de la Grande Guerre qui surprit les Lipiansky à Paris, et les fit rentrer précipitamment à Moscou en passant par Vienne. Marc prenait dès lors une position arrêtée dans le grand débat de la pensée russe sur le rôle

3. Lettre d'Alexandre Marc à l'auteur, 8 janvier 1986.

4. Entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985.

5. Léon Mirlès mourra fusillé (en criant « vive la France ! », a-t-on dit) parmi des otages au Mont-Valérien pendant la seconde guerre mondiale, après avoir refusé de livrer aux Allemands son invention (perdue avec lui) d'un moteur baptisé pantophage qu'on pouvait alimenter avec différents carburants : bois, charbon, pétrole... Entretien avec A. Marc, Golfe-Juan, 25 novembre 1990.

6. Entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985.

de l'homme dans l'histoire⁷. Celui-ci pouvait-il y compter en tant qu'individu, ou seulement comme cellule de l'espèce poursuivant son développement suivant des lois objectives comme celles de l'évolution et de l'économie, et assimilé à la marche du Progrès ? Cette interrogation opposait la valeur spirituelle de la personne et de sa liberté aux exigences utilitaires de la société et de ses déterminismes matériels. Relancée dans la foulée de la Renaissance culturelle russe du début du siècle, elle mettait en cause l'hégémonie de la question sociale telle qu'elle se posait dans les termes du marxisme à l'intelligentsia, en réintroduisant un horizon métaphysique, spirituel, existentiel.

C'est sur Kant que trouva d'abord appui cet effort au début du siècle chez un Berdiaev⁸ ; et il en alla de même pour le jeune Lipiansky. En effet, c'est dans un cadre de prétentions scientifiques, qui était celui obligé de toute pensée dans son milieu, que Kant le confirma dans sa propre dissidence envers l'idéologie de ses parents, quand il parcourut ses œuvres vers l'âge de douze ans⁹. Car pour Kant, la valeur suprême de la personnalité, définie en tant que liberté et indépendance envers le mécanisme de la nature, faisait de l'homme une fin en soi, en aucun cas le moyen de quoi que ce soit, qui l'eut réduit par-là au niveau d'une chose¹⁰. Outre cette notion de la dignité de la personne humaine, Lipiansky trouva sans doute chez Kant l'impulsion des préoccupations épistémologiques qui se le disputent à son souci personnaliste dans le journal philosophique qu'il tint à partir de 1916. Il y puise, pour étoffer ses recherches dans cette dernière voie, dans le riche fond de la pensée russe

7. Entretiens de l'auteur avec A. Marc, Vence, 25, 19 novembre 1987. On trouve l'écho de ce débat dans le livre de Nicolas Berdiaev sur *Les Sources et le sens du communisme russe* écrit en 1935 (traduit du russe par Lucienne Julien-Cain, Paris, Gallimard, coll. « Idées » 27, 1963), où il dit que les marxistes russes, à la différence de leurs devanciers populistes, « peuvent s'appuyer [...] sur un processus objectif socio-économique », et « non seulement sur l'intelligentsia révolutionnaire, sur le rôle que joue la personnalité dans l'histoire » (p. 184), dont Lénine demeure néanmoins pour lui « une démonstration remarquable » (p. 225). En mars 1954, le personnaliste Pierre-Henri Simon, dans une conférence à l'Institut d'Études Politiques sur le marxisme comme théologie de l'histoire, reprend à son compte cette question pour la confronter aux positions humanistes et chrétiennes : « L'esprit de l'homme est-il l'agent du processus historique, le principe moteur des événements ou, au contraire, ceux-ci suivent-ils un cours naturel et déterminé qui provoque les attitudes de la conscience ? » *L'Esprit et l'histoire. Essai sur la conscience historique dans la littérature du XX^e siècle*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969, p. 103.

8. Celui-ci put écrire dans sa contribution au célèbre recueil d'essais *Vekhi* qui marqua un tournant dans l'évolution de l'intelligentsia : « Then the neo-Kantian and neo-Fichtean spirit became a means of liberating ourselves from Marxism and positivism, and a way of expressing the idealist sentiments which had matured. » Nicholas Berdiaev, « Philosophical Verity and Intelligentzia Truth », première partie de « *Vekhi* (Signposts) : A Collection of Articles on the Russian Intelligentsia », traduit et édité par Marshall Shantz et Judith Zimmermann, in *Revue canadienne d'études slaves*, II, n° 2, été 1968, p. 167.

9. Entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985.

10. Emmanuel Kant, *Kritik der praktischen Vernunft*, I, 1, ch. 3, pp. 155-6 de l'édition originale de 1788.

tant classique que contemporaine. Mais avant d'analyser en quelque détail le contenu de ce creuset de sa pensée, qui permet de suivre à la trace et dans sa continuité l'itinéraire de cette dernière au cours de la décennie qui suit, il convient de s'attarder sur les conséquences pratiques on ne peut plus concrètes que le jeune Lipiansky tira de sa réflexion sur le rôle de l'homme dans l'histoire, soit d'évoquer la part qu'il prit dans le tumulte de ce tournant qu'en fut la Révolution russe.

C'est au moins un an auparavant que Lipiansky annonça à ses parents qu'il était anti-marxiste parce que Marx ne donnait pas à l'homme la place qui lui revenait dans l'histoire. Et comme déjà à ce moment le principe de l'union de la pensée et de l'action, dont il fera le fondement de l'Ordre Nouveau, n'était pas pour lui un vain mot, il devint, sitôt qu'il s'aperçut de ce qui l'en rapprochait, un sympathisant actif du Parti socialiste révolutionnaire¹¹, qui représentait la force la plus avancée opposée au marxisme des sociaux-démocrates. Ce qui en restait chez les S.R. s'y amalgamait à des éléments typiques de la tradition populiste antérieure. Ils se faisaient ainsi les champions de la classe paysanne négligée par les marxistes au profit du prolétariat industriel. Ils entendaient défendre le principe de ses institutions communales originales (*l'obshchina*, *l'artel'*, le *mir*), prises pour modèles d'un socialisme russe fondé sur des petites unités autogérées ; or si elles étaient menacées par les processus de prolétarianisation entraînés par le capitalisme (représentés par l'émergence de travailleurs salariés et d'une classe de koulaks), et dont les S.R. préféraient faire l'économie, elles l'étaient aussi par la collectivisation et la centralisation au cœur des projets communistes. Les S.R. favorisaient plutôt un régime décentralisé au maximum, où le rôle du gouvernement central se serait limité à prévenir les inégalités et à arbitrer les litiges entre des entités régionales à base communale et à structure fédérale, dans le cadre desquelles seraient réparties les terres et leurs revenus pour en assurer à chacun sa juste part, en accord avec les réalités locales¹².

A ceci près que le rapport de l'industrialisation (quand même souhaitée mais plus ou moins laissée à elle-même) avec ces réformes agraires et politiques restait pratiquement impensé, le schéma institutionnel socialiste révolutionnaire allait déjà dans le sens de celui que développerait l'Ordre Nouveau sous l'égide d'Alexandre Marc. Celui-ci se fondait en effet sur des unités communales et d'entreprise rappelant de loin à certains égards le *mir* et *l'artel'*, en face desquelles le pouvoir central serait réduit à sa plus simple

11. Entretien avec A. Marc, Vence, 15 avril 1988.

12. Manuscrit inédit d'une première version du mémoire de maîtrise en histoire inscrit à l'Université Mc Gill par Catherine Baird, sur les racines russes du personnalisme français, chapitres 1-2.

expression, et conçues de façon à conjurer la condition prolétarienne et le travail salarié. Marc pourra plus tard faire remonter cette filiation à l'influence indirecte de Proudhon sur la pensée socialiste révolutionnaire, transmise via Bakounine et Herzen¹³. Mais il ne découvrira lui-même vraiment Proudhon que vers 1943 ; adolescent, c'est plutôt l'aspect philosophique qui fut décisif dans son adhésion aux S.R., soit la « méthodologie subjective » que proposait leur chef Victor Tchernov, pour qui les systèmes sociaux devaient tendre à correspondre aux aspirations des hommes et à leurs efforts pour les réaliser, plutôt que de les faire se conformer aux lois objectives de leur développement autonome et de leur succession automatique. En d'autres mots, il défendait le rôle de l'homme dans l'histoire, fidèle à un certain moment de l'évolution du courant populiste¹⁴, le socialisme purement russe des *narodniki*, à l'origine individualiste : celui de N. K. Mikhaïlovski (1842-1904), qui dans les années 1870 avait pu élaborer une théorie de l'histoire voyant en elle un incessant « combat pour l'individualité » voué à culminer dans l'âge d'or d'un « anthropocentrisme subjectif », et qu'il opposera tant au matérialisme dialectique de marxistes tel Plekhanov, qu'au darwinisme social d'un Spencer¹⁵ ; et celui de V. G. Béliniski (1811-1848) dans sa révolte contre Hegel, qui dès l'âge de dix ans marquera Lipiansky pour la vie par son affirmation véhémement de la valeur de la personnalité, au-dessus de l'histoire, de la société, de l'humanité. Alexandre Marc pourra rétrospectivement y voir le noyau russe de son personnalisme¹⁶.

13. Entretien avec A. Marc, Vence, 15 avril 1988.

14. Entretien avec A. Marc, Vence, 13 mai 1989, et Baird, *op. cit.*, ch. 4.

15. Nicolas Berdiaev, *The Russian Revolution*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, Ann Arbor Paperbacks for the Study of Communism and Marxism, 1961, p. 12 ; James H. Billington, *The Icon and the Axe. An Interpretive History of Russian Culture*, New York, Alfred A. Knopf, 1966, p. 394 ; James M. Edie, James P. Scanlan, Mary-Barbara Zeldin, eds, *Russian Philosophy, vol. II : The Nihilists, The Populists, Critics of Religion and Culture*, Chicago, Quadrangle Books, 1965, pp. 172-3.

16. Entretien avec A. Marc par J. Hellman. Cette affirmation de Marc peut d'ailleurs s'appuyer sur le fait qu'on ait pu dire que dans les lettres qu'il écrit à Botkine en 1840-41, « Belinsky expresses a form of ethical personalism according to which each subject is an end in himself ; there is value only in individual subjects, and none in objective nature or "the Universal" ». James M. Edie, James P. Scanlan, Mary-Barbara Zeldin, eds, *Russian Philosophy, vol. I : The Beginnings of Russian Philosophy, The Slavophiles, The Westernizers*, Chicago, Quadrangle Books, 1965, p. 283. Il faut du reste noter le parallèle de l'influence sur Berdiaev « des populistes russes dont l'attachement à résoudre le problème des rapports de l'individu avec la société ne pouvait pas ne pas l'intéresser au plus haut point. Parmi ceux-ci, retenons le nom de Nicolas Mikhaïlovski. Celui-ci, fortement influencé par Herzen et par son ami l'écrivain révolutionnaire Pierre Lavrov, l'aiguilla vers le personnalisme qui devait devenir le grand thème berdiaevien ». Alexis Klimov, *Nicolas Berdiaev ou la révolte contre l'objectivation*, Paris, Éditions Seghers, collection « Philosophes de tous les temps » dirigée par André Robinet, 1967, p. 18.

C'est en février 1916 que Choura Lipiansky commence à tenir un journal¹⁷. Celui-ci nous le montre le 23, transcrivant des passages de journaux de tendance populiste à la bibliothèque, comme il le fait depuis cinq ans ; il est permis de penser que c'est dans les pages de publications telles *Iounaia Rossiia* et *Putevodnyi Otchen'* qu'il a puisé une part de sa culture politique – notamment. Si par ailleurs il s'adonnait aussi au genre de lectures auquel on s'attendrait d'un garçon de son âge : aventures de Sherlock Holmes, Pinkerton, Nick Carter, et plus tard Jack London, c'était là pour lui un plaisir coupable, représentant un gaspillage d'argent et une perte de temps ; sa mère lui avait inculqué la notion de leur bon usage, une conscience sociale de jouir d'avantages par rapport aux plus démunis et par conséquent d'avoir la responsabilité d'en profiter pour se cultiver afin de pouvoir contribuer au progrès de la société. Il était donc encouragé à ne pas négliger la littérature russe classique où ce genre de problème était abordé, comme par exemple chez Tolstoï, Dostoïevski, Pouchkine, Gorki et Tourgueniev, dont il transcrivit de longs passages d'évocations idylliques du monde paysan qui l'avaient particulièrement frappé. A la veille de la Révolution de Février, il éprouve quelque difficulté à continuer son journal, mais celui-ci nous permet quand même de le voir absorbé dans des soucis et occupations de son âge (lisant, faisant la sieste ou allant à la patinoire dans l'espoir d'y trouver une petite fille dont il était amoureux, entre les leçons de français ou d'allemand de ses précepteurs), avant de s'interrompre plus d'une année – et laquelle ! Il ne reprend la plume que pour le conclure le 20 mars 1918, s'en tenant à des notes de lecture (sur lesquelles je reviendrai) depuis la veille de la Révolution, dont il déclare qu'elle « aurait pu remplir un livre » ; mais il est encore occupé par l'auto-analyse de son âme et de son esprit, qui seule lui paraîtrait un digne objet du journal qu'il renonce à tenir. Aussi ne laisse-t-il guère d'autres traces écrites de ses activités politiques – juste assez pour corroborer en partie le récit qu'il en fera beaucoup plus tard.

Peu après le coup d'état des Bolcheviks, Lipiansky fut brièvement arrêté pour avoir pris la parole devant le monument Pouchkine afin de dénoncer la paix séparée avec l'Allemagne à laquelle voulait arriver le nouveau gouvernement : « Comment pouvons-nous faire cela à la France, pays de la Révolution ? » Déjà se dessinait l'attitude sceptique envers le pacifisme qui sera toujours la sienne. Quand l'Assemblée Constituante fut dissoute par un décret du Comité Central du Parti communiste, le 6 janvier 1918 (le 19 au calendrier grégorien), après une journée de séance, parce que les Socialistes

17. Je me suis surtout servi ici de la traduction anglaise de ce journal en russe effectuée par Catherine Baird, et la remercie de l'avoir mise à ma disposition.

Révolutionnaires y avaient gagné une nette majorité aux seules élections libres qu'ait connues la Russie avant 1990 (370 sièges contre 175 communistes sur 700, représentant plus du double des voix allées à ceux-ci), une manifestation fut organisée à Moscou pour protester contre ce coup de force. Lipiansky tenait absolument à y prendre part, malgré les efforts de sa mère pour le retenir, fondés sur la certitude que cette manifestation connaîtrait le même sort que celle organisée par les S.R. à Pétrograd pour appuyer l'Assemblée Constituante le jour de sa réunion, et qui avait été dispersée à coups de fusil par les matelots et les gardes rouges, faisant plusieurs morts. Ayant tenté en vain (en cachant ses vêtements !) d'empêcher son fils de participer à cette nouvelle manifestation, Mme Lipianskaia dut se résoudre en désespoir de cause à l'y accompagner. Avant même d'atteindre le Kremlin, la foule fut dispersée à la mitrailleuse, mais un petit groupe continua d'avancer, dont Lipiansky, toujours suivi de sa mère. De sa fenêtre, une femme cria au jeune inconscient : « Reviens, idiot, tu es trop jeune pour mourir ! » En vain : bientôt le reste des manifestants fut mitraillé, seuls Lipiansky et sa mère, de même que l'anarchiste Voline, bien que couverts de sang, ne furent pas blessés¹⁸.

« Les jeunes gens ne réalisent pas la valeur de la vie » ; Choura réalisait du moins, la notant le 7 juillet 1918, la vérité de cette phrase du publiciste Mechnikov que tuèrent les Bolcheviks – sort qu'il ne craignait pas de partager, mené par l'audace juvénile de son engagement S.R., qui ne passera d'ailleurs pas inaperçue dans le parti. Un jour, rencontrant un de ses dirigeants importants, Boris Vishniak, en s'en revenant de la Place Rouge, A. M. Lipiansky peut lui raconter l'aventure qu'il vient d'y vivre. Il s'y était retrouvé les poches de sa veste de cuir (indispensable à tout révolutionnaire digne de ce nom) remplies de tracts anti-bolcheviques, s'avisant trop tard que des gardes rouges en contrôlaient toutes les issues. Se voyant pris au piège à moins qu'il ne trouve un moyen de se débarrasser de ces tracts, il entra en désespoir de cause au Soviet Suprême, et trouvant encore vide sa salle d'assemblée, il distribua ses tracts à plusieurs des sièges ; il put ainsi quitter la Place Rouge sans être inquiété. « Je le dirai à Tchernov, il va bien rigoler ! », s'écria Vishniak, déridé à ce récit.

Les activités clandestines de Lipiansky allaient pourtant bientôt prendre un tour tragique et presque fatal quand il se joignit à une petite cellule anti-

18. Entretiens avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985, et C. Roy, 7 novembre 1987. Sur l'élection et la dissolution de la Constituante, voir Gustave Welter, *Histoire de Russie*, 3^e édition, revue et mise à jour, Paris, Petite Bibliothèque Payot n° 51, 1963, p. 355, et Raymond Phineas Stearns, *Pageant of Europe. Sources and Selections from the Renaissance to the Present Day*, Revised Edition. New York, Harcourt, Brace et World, 1961, p. 769.

bolchevique dont il était le cadet, s'étant entiché de son chef, une jeune fille du nom de Gaukher (forme russifiée de l'allemand Haucher) qui en était l'aînée à dix sept ans. Il s'agissait d'un groupe de camarades de l'École Unie des Travailleurs (ancien Lycée A. Ie. Fliorov), dont les élèves furent notamment conscrits au cours du terrible hiver de 1918-19 pour déterrer un stock de harengs pourris, devenus une précieuse ressource alimentaire. Dès le 11 octobre 1918, Lipiansky note dans son journal (qui est maintenant devenu en fait un recueil de réflexions) qu'il a peur que celui-ci ne soit lu ; le 18, estimant que tout serait perdu s'il était trouvé par d'autres, il commence à écrire de longs passages dans un code de son invention, dont nous ne possédons malheureusement pas la clé – c'est sans doute là en effet que se trouveraient des allusions claires à son activité politique. Toujours est-il qu'il n'avait pas sous-estimé les risques qu'il courait. Un jour du début de l'hiver que la cellule était réunie dans une imprimerie au fond d'une cour donnant sur la rue Tsverskaïa, à quelques 3 kilomètres du Kremlin, il s'absenta pour aller acheter la *Pravda* ou les *Izvestia* afin d'y trouver les détails d'une dénonciation des « contre-révolutionnaires » par le Soviet Suprême. A son retour, il trouva la maison où ses camarades étaient réunis encerclée par les gardes rouges, qui les arrêterent. Lipiansky apprit leur exécution peu après par les journaux¹⁹.

C'est vers cette époque que son père, qui avait d'abord pu diriger son usine pour le compte de l'État communiste, se vit signifier qu'il était de trop et buvait le sang du peuple. Aussi partit-il pour Kiev, laissant son épouse et son fils à Moscou pendant les quelques semaines qu'il lui fallut pour trouver là-bas un logement. Il leur écrivit pour qu'ils le rejoignent, ce qu'ils ne réussirent qu'au terme de péripéties où le rocambolesque le dispute au macabre. Ils durent d'abord simuler la folie par des grimaces et des gesticulations pour les gardes rouges qui venaient inspecter le wagon réservé aux malades mentaux sur un train spécial de la Croix-Rouge danoise où Mme Lipianskaia avait pu trouver un passage pour Kiev pour elle et son fils, ce dont fait foi un certificat miraculeusement préservé en date du 24 mars 1919 qui, accréditant cette histoire la plus invraisemblable de la période russe d'Alexandre Marc, nous incline à accorder le bénéfice du doute à ses autres souvenirs de cette période, à commencer par la suite de cette aventure. Leur train ayant été stoppé en rase campagne à la ligne de démarcation avec l'Ukraine autonome, Choura et sa mère auraient ainsi dû traverser à pied un champ parsemé de victimes du typhus dont ils durent enjamber les cadavres gelés, échappant pourtant on ne sait

19. Entretiens avec A. Marc, Vence, 7 novembre 1987, 15 avril 1988, et certificat d'admission n° 876 au 2^e niveau de la 2^e année d'enseignement de l'École Unie des Travailleurs (ancien lycée A. Ie. Fliorov) de Moscou, signé par le président et le secrétaire du soviet pédagogique, 28 octobre 1918.

comment à leur contagion²⁰. Parvenu sain et sauf à Kiev, Choura était résolu à poursuivre l'agitation révolutionnaire contre les Blancs qui tenaient la ville à son arrivée (avant le 7 avril, d'après son journal). Mais bientôt les Bolcheviks investirent Kiev, et au milieu des combats qui faisaient rage dans ses quartiers, il fut surpris par eux en train de palabrer avec un groupe oppositionnel. Un agent provocateur qui y était s'avança alors pour le saisir par la peau du cou et l'amener aux Rouges en clamant : « C'est lui qui a dit que les Bolcheviks sont des assassins ! » (Son journal le montre, le 10 mai, indigné par l'injustice de la mort d'un ami de la famille aux mains de voyous – communistes ?) Comme il avait été pris en flagrant délit de sédition, l'officier décida de le faire fusiller sur le champ. Il fut alors collé au mur devant un peloton d'exécution gêné par le fait qu'il n'avait pas de bandeau ; lui-même, dans l'inconscience de sa jeunesse, n'avait pas peur. Au dernier moment l'officier se ravisa, sous prétexte qu'en l'interrogeant on pourrait trouver ses complices. Il dit se charger personnellement de l'amener au commissaire du régiment. Un soldat s'étant offert à l'accompagner, l'officier refusa, sortant plutôt un énorme revolver dont il poussa le jeune garçon sur un long trajet qui les mena jusqu'en banlieue, où il finit par s'arrêter et lui demander son âge. Il déclara alors qu'il avait une sacrée chance de ressembler tellement à son petit frère, et sur ce, il le gratifia d'un formidable coup de pied au derrière, assorti d'un avertissement sévère : « Tu es libre, mais si je te reprends une autre fois, pas de pitié !²¹ »

Ayant survécu à un si jeune âge à tant de périls, au devant desquels il avait souvent été entraîné par le sérieux de ses convictions, c'est fort d'une expérience révolutionnaire on ne peut plus concrète, y compris celle de la clandestinité, sans parallèle dans la constellation non-conformiste qu'il fera tant pour former et animer, que celui qui se fera désormais appeler Alexandre Lipiansky échappa enfin à la tourmente où s'abîmait sa première patrie, en la quittant pour une nouvelle. Via Kharkov, Novorossiïrsk, Odessa, Constantinople et Marseille (en pleine grève générale), sa famille parvint à Paris plus tard cette année-là, y débarquant d'abord à l'hôtel Mirabeau, l'un des plus chics. Convaincu comme bien des émigrés que les Bolcheviks seraient bientôt chassés et sa fortune restaurée, M. Lipiansky dépensa bien vite ce qui lui en restait en appartements luxueux. Il crut d'abord se tirer d'affaire en contactant son principal associé d'outre-mer à New York afin de récupérer sa

20. Entretien avec Alexandre Marc, Genève, 8 septembre 1989. Libellé en russe et signé par le président et le secrétaire de l'Agence de prisonniers de guerre de la Croix-Rouge danoise à Moscou, le certificat n° 1816 délivré le 24 mars 1919 se lit ainsi : « La citoyenne russe Mme Rosa Lazarevna Lipianskaia et son fils Alexandre Markovitch Lipiansky, garçon de 15 ans, sont en partance dans le wagon n° 647 de la mission danoise de la Croix-Rouge à destination de Kiev, en Ukraine. »

21. Entretien avec A. Marc, Vence, fin juin 1988.

part de leur société, mais celui-ci, au lieu de lui envoyer de l'argent, disparut avec la caisse²².

Aussi les Lipiansky finirent-ils par faire habiter leur fils avec son oncle Léon Mirlès sur la rue Bruller, près du parc Mont-Souris. Alexandre fut laissé chez eux avec sa tante Véra (sœur de sa mère qui accompagnait sa famille) quand M. Lipiansky partit s'établir à Berlin, où il comptait sur des contacts dans l'importante colonie russe pour se lancer à nouveau dans les affaires. Son fils continuait de son côté ses études au Lycée Saint-Louis, dans une spécialisation mathématique où il côtoya André Weil, dont le génie en cette matière faisait tolérer ses excentricités, mais sera un jour éclipsé par celui tout différent de sa petite sœur Simone, qui venait alors l'attendre à la sortie de ses cours. C'est à cette époque que, bien que superficielles, les études de Lipiansky en biologie le firent arriver à la conclusion de l'insuffisance de l'évolutionnisme darwinien pour rendre compte de l'étonnante téléologie dont lui semblait irréductiblement témoigner la nature, et se rallier à une option de déisme philosophique d'une coloration protestante à laquelle Kant fournissait une caution rationaliste²³. Cette prise de position devait s'élargir de façon assez décisive après le lycée quand, bien qu'il eut commencé des démarches pour entrer à Saint-Cyr, à l'exemple de son ami Roger Perronny (estimant qu'ainsi il serait accepté comme Français sans qu'on s'arrête à ses origines), les parents d'Alexandre Lipiansky le pressèrent de les rejoindre à Berlin²⁴. C'est là, en effet, qu'il put fréquenter l'Académie philosophico-religieuse qu'y mit sur pied Nicolas Berdiaev avec d'autres intellectuels non marxistes expulsés d'U.R.S.S. à la fin de 1922. Ceci donna à Lipiansky l'occasion de s'exposer de plus près à une démarche spirituelle russe et même orthodoxe qui déjà, on le verra, ne lui était pas tout à fait étrangère.

Certes, le christianisme orthodoxe continuait-il d'apparaître à Lipiansky comme bien trop moyenâgeux et obscurantiste pour pouvoir être pris au sérieux ; mais ceci ne l'empêcha pas de nouer un dialogue fécond avec Berdiaev dont la pensée s'en nourrissait. Elle avait alors pour objet principal le problème de la liberté humaine et de son incarnation dans le processus

22. Entretiens avec A. Marc, Vence, 7 novembre 1987, fin juin 1988. Un morceau de papier à en-tête glissé entre les pages du journal de son fils livre les précisions suivantes sur la nature et l'ampleur des affaires de « M. Lipiansky, Membre du Comité de Direction, Administrateur-Directeur des Sociétés "M. METT Engineering Co" New-York, Number One Madison Ave ; "The B. MEYEROVICH Engineering Co" Tokyo : 4, Yurakucho-1 Chome, Kojimachi-Ku ; ANNEXES : PARIS, LONDRES, STOCKHOLM, BERLIN, CONSTANTINOPLE, VARSOVIE, PETROGRAD, MOSCOU ». Suit la mention de Paris avant l'espace réservé à la date, ce qui laisse entrevoir la possibilité qu'une part de bluff ou d'illusion soit entrée dans cette imposante énumération, à un moment où les intérêts en question se réduisaient à une peau de chagrin.

23. Entretiens avec A. Marc par J. Hellman, et par l'auteur, Vence, 18 mars 1989.

24. Entretien avec A. Marc, Vence, 4 juillet 1989.

historique, au moment même où Berdiaev écrivait une théologie de l'histoire qui allait lancer, dès ce séjour allemand, sa réputation européenne : *Un nouveau Moyen-Âge*. Lipiansky pouvait retrouver dans la conception de Berdiaev, exprimée dès 1916 dans *Le Sens de l'acte créateur*, de trois âges successifs de l'histoire : celui païen du Père ou de la loi, celui chrétien du Fils ou de la Rédemption, et celui à venir de l'Esprit ou de la créativité, une vision mythique reprise du prêcheur médiéval Joachim de Flore qui l'avait déjà frappé chez Dimitri Merejkovski (1865-1941). C'est en fait son roman *Christ et Antéchrist* qui plusieurs années auparavant avait initié Lipiansky à ce genre de spéculation à consonance religieuse²⁵ sur le développement de la personnalité, divine et humaine, opposé à la domination impersonnelle de l'État et de l'Église, suppôts du Prince de ce monde, à travers une histoire de structure nettement téléologique, bien que le Progrès inévitable y soit remis en cause. A ceci près, demeurerait une orientation existentielle vers l'avenir, riche de possibilités de conquêtes créatrices toujours renouvelées, la responsabilité de les faire advenir revenant à chaque homme pour que sa vie ait un sens. C'est du moins cette exigence qui guidera toute celle d'Alexandre Marc, le poussant sans répit à l'action pour réaliser cette mission, et structurant sa pensée autour de ce que la philosophie fédéraliste de sa maturité, conçue comme « prospective », nommera « à-venir ». Quant à la nature de cet avenir, la pensée de Merejkovski lui révélait peut-être l'horizon de la sienne, ou du moins la problématique où elle se débattait (celle du libre arbitre et de la synthèse de la révolte créatrice de la personnalité avec le conditionnement global des causes et de la fonctionnalité, dont il souligne la difficulté le 30 août 1919) ; cela par sa vision de la Nouvelle Jérusalem, « qui surmontera l'antinomie de l'anarchisme et du socialisme dans la synthèse finale de la personnalité infiniment libre et de la communauté infiniment aimante²⁶ ». Un écho de ce millénarisme bien russe se retrouve dans

25. Entretien avec A. Marc par J. Hellman. Voir le dernier chapitre de Nicolas Berdiaev, *The Meaning of the Creative Act*, translated by Donald A. Lowrie, New York, Collier Books, 1962.

26. Dimitri S. Merezhkovsky, « Sword », in Martha Bohachevsky-Chomiak et Bernice Glatzer Rosenthal, eds. *A Revolution of the Spirit : Crisis in Value in Russia, 1890-1918*. Traductions du russe par Marian Schwartz. Newtonville, Ma. Oriental Research Partners, 1982, p. 220. Ce même texte de 1908 révèle en Merejkovski un précurseur du personnalisme « communautaire » de Mounier et de celui « cosmique » de Teilhard de Chardin, localisant volontiers en dehors des frontières visibles de l'Église le souffle de l'Esprit, qui soulève en les détournant d'elle les masses dont celle-ci n'a su comprendre la révolte contre l'ordre bourgeois avec lequel elle s'est compromise, ni bénir le dépassement de ce dernier dans une humanité collective réalisant, ou tout au moins préparant et préfigurant le Second Avènement du Christ. C'est déjà la théologie de la libération qui transparaît dans des lignes telles que celles-ci (p. 217) : « In the word [*sic* ; world ?] liberation movement there is still not any religious consciousness, any confession of God, the Father, and the Son, but there is the unconfessable breath of the Spirit », cet Esprit dont il est dit qu'il souffle où il veut, et qui semble consister en la « vérité sociale » que l'humanité a été forcée de trouver sans l'Église : « better to live without God at all than to live without it. » « In any event, anti-Christian society is closer to the Coming Christ, the Sole King and High Priest, than is anti-social Christianity », une chrétienté complice du Pouvoir de la Bête.

l'article sur le personnalisme de William Stern qu'écrit Alexandre Marc en 1933, et où il affirme « que la réalisation d'un ordre social fondé sur la "primauté de la personne" se confond avec le destin même de l'univers, que c'est là et non ailleurs qu'est "le sens" de l'histoire et que c'est seulement lorsque, partout, l'ordre social se confondra avec la primauté de la "personne" et en découlera que "les" temps seront révolus et le "Millenium" atteint²⁷ ». Mais le jeune Lipiansky en était déjà arrivé, le 22 mars 1920, à définir le Progrès comme étant « tout ce qui augmente l'influence de la communauté sur l'individu, s'accompagnant du phénomène inverse, l'influence de la personnalité sur la communauté ». Par ailleurs, la vision apocalyptique de Merejkovski trouva elle aussi à s'exprimer dans la lutte anti-bolchevique sous la bannière des S.R. ; le parallèle s'arrête là, car l'obsession de l'Antéchrist soviétique lui fera bientôt, de son exil parisien, appeler à la croisade contre lui Mussolini avant Hitler²⁸.

Des citations de Merejkovski apparaissent régulièrement dans les *Aforizmi i vypiski* (*Aphorismes et citations*) de Lipiansky à la veille de la Révolution d'Octobre. Elles y figurent parmi celles de ces poètes symbolistes dont Merejkovski fut le maître à penser, un guide dans la quête d'une « nouvelle conscience religieuse » appelée à révéler ses vérités supérieures à travers la théurgie de leur art pour unir en elle l'intelligentsia et le peuple paysan. Même les aînés comme Balmont, cité par Lipiansky dès la première page, qui ne partageaient pas cette vision religieuse, restaient hostiles au rationalisme et au positivisme dans leur accentuation de l'intériorité, des valeurs de beauté et de culture qui seraient celles d'un homme nouveau. Il s'agissait pour tous d'affirmer la valeur de l'individu et la primauté des considérations spirituelles, culturelles et esthétiques sur celles de l'utilité matérielle et du progrès économique. Mais paradoxalement, cela n'empêcha pas les plus jeunes surtout, et des plus grands, tel Blok, dont Lipiansky avait fait son modèle dans les poèmes qui occupent une grande part de ses journaux, de chanter la Révolution d'Octobre, en dépit de son inspiration marxiste, comme un bouleversement spirituel inaugurant un âge nouveau ; ainsi dans le fameux poème *Les Douze* que Lipiansky apprit par cœur, où le Christ lui-même mène triomphalement dans leurs ravages à Petrograd un peloton de gardes rouges.

Lipiansky a les mêmes accents apocalyptiques dans certains passages de ses *Pensées*, comme le 26 mars 1918, où il conclut un aphorisme exalté sur la lumière du Grand Jour où la Parole attendue est livrée par Dieu à

27. Alexandre Marc, « Le "Personnalisme" de William Stern et la jeunesse française », in *Revue d'Allemagne*, 5 avril 1933, p. 323.

28. Martha Bohachevsky-Chomiak et Bernice Glatzer Rosenthal, *op. cit.*, p. 34.

l'intelligentsia altérée avec cet appel au courage : « Le Futur vient ! » Un an et demi plus tard, c'est à Lunatcharsky qu'il fait écho en saluant dans l'ébauche d'un cycle poétique le lever du soleil de l'Homme devenu Dieu, du Surhomme dont l'idée réalisée ici-bas par le peuple libéré renverse les autels de Dieu et de Mammon. Il partage ce ravissement devant la révélation de l'Avenir avec des poètes comme le futuriste Severianine (qu'il cite ; sans parler de son émule finlandaise Södergran), ou encore Maïakovski, qu'il vit déclamer ses poèmes – tout en cassant des planches – devant le monument à Arbat pour un auditoire de quelque 200 personnes, où nombreux sans doute furent ceux qui, comme lui, en retinrent un ou plusieurs²⁹. La fièvre artistique qui régnait dans les milieux cultivés à l'époque est en effet restée légendaire. Wladimir Weidlé rappelle qu'« *even during the war, on the very outbreak of the revolution, the reading of a new poem by Alexander Blok or Anna Akhmatova was for many an important personal event, a joy or an anguish, an intimate communion with reality*³⁰. »

Ce genre d'expérience intime et communautaire tout à la fois, propre à la nouvelle intelligentsia, était un but conscient des symbolistes – celui d'une personnalité intégrée, non plus écartelée entre la raison d'une part, et la foi, et le sentiment, d'autre part. Le même idéal motivait l'engagement de Lipiansky, qui pouvait écrire le 28 janvier 1919 (à l'époque de la cellule Haucher) que « toute spécialisation entrave l'homme ; aussi suis-je en accord avec la vision du monde socialiste-révolutionnaire qui recherche le développement de l'évolution libre et harmonieuse de la personnalité. » Lipiansky, dans ses lectures, était toujours particulièrement réceptif à ce qui dénotait une telle exigence, comme par exemple cette « idée de Mechnikov qui mérite une grande attention », notée le 1^{er} septembre 1918 : « Tout ce qui nuit au développement sain et entier de la vie de l'homme est immoral. » Elle éclaire la portée éthique du passage introduisant à ce credo S.R., et où se laisse déceler l'exigence d'une approche totale de la vie qui sera le projet de son personnalisme, « sans doute la tâche la plus haute de la philosophie » : « l'élaboration d'une vision du monde [*mirovozzrénie*, c'est-à-dire *Weltanschauung*] complète qui engloberait toute la vie et l'activité de l'homme et déterminerait jusqu'aux moindres éléments de son comportement ». Bien que ce soit dans la pensée russe qu'il ait puisé les germes les plus reconnaissables de son personnalisme, il convient avant de les examiner de noter l'ampleur de l'horizon culturel ouvert à sa recherche d'éléments utiles à l'édification de sa vision du monde, soigneusement consignés au fil de ses lectures par cet adolescent au milieu de la tourmente de l'histoire.

29. *Ibid.*, pp. 24-33, entretiens avec A. Marc, Vence, 6, 18 avril 1988.

30 Wladimir Weidlé, *op. cit.*, p. 103.

Byron apparaît dans ses notes, dès le début de son journal de 1916, comme une référence, admirative, à sa biographie par Maurois ouvrira le journal qu'il commencera en 1931 ; ainsi la figure emblématique du poète-aventurier se dresse-t-elle au seuil des deux périodes d'action explicitement révolutionnaire de la vie d'Alexandre Lipiansky. Ces citations côtoient, à la veille de la Révolution d'Octobre, celles de divers écrivains, observateurs critiques de la société bourgeoise issue du XIX^e siècle comme Ruskin, Wilde, Schnitzler, Zola, Flaubert, et déjà Proudhon, de même que les Scandinaves Brandes, Ibsen, Hamsun ; ou alors interprètes de l'inquiétude de l'homme moderne plongé par la Science dans un univers dont le Créateur s'est retiré : des pessimistes comme Leopardi et Schopenhauer, des progressistes comme Taine et Renan, mais surtout Maurice Maeterlinck, auteur symboliste animé d'un humanisme anarchisant, qui visait dans ses essais une révision des valeurs à la lumière des aperçus permis par la science de son temps sur l'énigme de l'univers et la place infime qu'y est celle de l'homme. Au-delà de ces contemporains, Lipiansky puisait aux sources classiques de l'humanisme chez des auteurs comme Léonard de Vinci, Lope de Vega, Tirso de Molina, Montaigne, débouchant via Hobbes et Spinoza sur les Lumières avec Vauvenargues, Voltaire et Rousseau. Il remontait aux origines de la philosophie chez les Grecs Héraclite, Platon, Aristote, était attentif aux échos latins qu'en rendaient Lucrèce et Marc-Aurèle, qui dès le début des *Aforismi i vypiski* faisaient bon ménage avec la sagesse du Bouddha, des brahmanes et de Lao-tseu.

En fait, au moment où les Bolcheviks accédaient au pouvoir, Lipiansky était occupé à recopier un imposant échantillon d'extraits des penseurs chinois, des métaphysiciens taoïstes aux moralistes comme Confucius, Mencius et leurs disciples. Si ces incursions dans le domaine des philosophies de l'Asie témoignent de l'étendue de sa curiosité, elles ne semblent pas avoir marqué sa pensée. Plus significative pour sa conscience a été sa fréquentation du Talmud, dont des extraits de portée surtout morale dépassent en ampleur et quantité ceux tirés d'autres sagesse orientales. Sans doute, ayant été secrètement initié à son identité juive par son grand-père talmudiste, avait-il ensuite été porté à s'intéresser à la tradition hébraïque quand, en 1913, l'affaire Mendel Beilis lui fit prendre conscience du « problème juif ». Merejkovski s'était alors élevé avec vigueur pour défendre ce Juif de Kiev accusé d'avoir rituellement assassiné un petit garçon chrétien ; parmi la foule assemblée sur une grande place pour attendre le verdict à l'issue du procès se trouvait Choura Lipiansky, qui poussa avec elle des cris de joie à la nouvelle de l'acquittement³¹. Cette

31. Entretien avec A. Marc, Vence, 11 septembre 1989 ; Martha Bohachevsky-Chomiak et Bernice Glatzer Rosenthal, *op. cit.*, p. 198.

affaire dut fouetter en lui « le fameux orgueil national juif » en lequel il pouvait voir « un trait personnel » le 5 janvier 1919, arguant qu'il ne pouvait trouver parmi le peuple juif de cas évidents de diables exploitant les pauvres et les malheureux. Mais moins d'un an plus tard, il se trouvait en France, et il aspirera bientôt à en faire sa patrie. Il y avait là un conflit potentiel entre, d'une part, cette conscience juive et, d'autre part, une vocation française qui se dessinera à la longue de façon assez nette, jusqu'à complètement structurer sa personnalité et ses idées ; s'il n'était déjà à l'origine de ses velléités de carrière militaire suite à son baccalauréat, il pourra encore en faire une analyse fascinante au lendemain de sa conversion et de son mariage, vers 1934, sous la forme d'un récit inédit sur lequel nous reviendrons à la fin de ce portrait d'Alexandre Marc.

Il n'en demeure pas moins que c'est de l'interaction de sa personnalité et du contexte historique et culturel de la Russie du début du siècle que sont surgies certaines grandes orientations de sa pensée. C'est à les préciser qu'il se sentait voué, comme il le proclamait deux jours après l'aveu de sa fierté juive : « Être inspiré dès l'enfance et la jeunesse par de hautes questions, débattre de l'«essence du progrès» et du sens de l'éthique, écrire des poèmes et rêver de tout » ; faut-il renoncer à tout cela pour « devenir un adulte, avoir une «bonne situation» et remplir sa bourse en se moquant des fantaisies puérides... ou pour faire des roubles... Non, l'âme ordonne quelque chose d'autre. Elle veut la vérité, elle veut rêver... » Pourtant, « l'anxiété et le doute empoisonnent souvent mes pensées elles-mêmes », écrit-il le 27 septembre 1918. Cinq mois plus tôt, il avait dû admettre qu'ils l'abattaient en quelques minutes, le laissant ébranlé dans cette « foi en sa propre vocation qui est une grande chose ».

C'est en vain qu'il tentait de trouver normales la vanité et l'envie qu'il découvrait en lui et autour de lui, pas plus qu'il ne savait tolérer l'impureté des passions animales qu'il trouvait sur son chemin, soulevant la foule comme elle troublait son âme. Il lui arrivait souvent de stigmatiser dans la révolte des masses des bassesses qui le hantaient lui-même dans sa vie intérieure. « Pourquoi les gens aspirent-ils au socialisme ? », se demande-t-il le 28 juin 1918 ; pourquoi, sous prétexte d'égalité, ne peuvent-ils tolérer que d'autres plus doués s'élèvent pour les guider, ni aspirer à la vraie supériorité, à la compétence ? « La minorité commande avec des mots, de l'amour fraternel, aspirant à tout ce qui est essentiel sur terre, aux idéaux propres, et la majorité commande l'envie, l'orgueil et d'autres sentiments du même ordre. » Dès la première de *Mes Pensées* qu'il commence à noter le 5 mars 1918, Lipiansky se demande si l'on doit ou l'on peut être grand dans un monde de foules. Sa réponse est catégorique et négative, car seuls peuvent devenir amis des foules

ceux qui « jouent sur les instincts sales. La foule hait tout ce qui est propre, tout ceux qui dans le monde aspirent à ce qui est le plus haut [...] ; cf. Euripide : « Les hommes qui ont le talent de parler aux foules sont ceux que méprisent les sages. »] La foule ne peut aimer la vérité ou la propreté, elle les redoute. Qui a raison ? Celui qui place la personnalité au-dessus du jugement ou celui qui place le jugement au-dessus de la personnalité ? »

Sur le fond psychologique d'un rejet hautain du « gros animal » (comme Platon appelle le conglomerat social en tant qu'il dispense de la recherche personnelle du vrai), doublé de la hantise de la bête tapie au fond de chaque âme humaine, se détache cette question qui occupera la réflexion philosophique de Lipiansky de l'adolescence à sa formation universitaire : qu'est-ce qui, de l'affirmation « nietzschéenne » de la personnalité ou de l'exigence éthique kantienne, démarque le plus nettement l'homme conscient de ce qu'Ortega y Gasset appellera l'*hombre-masa* – laquelle des deux offre la meilleure base à la dignité humaine ? Son point de départ était bien sûr la défense de la personnalité concrète telle qu'elle avait trouvé à s'exprimer vigoureusement chez bien des penseurs russes depuis un siècle, que ce soit Bélinski, dont Lipiansky semble adopter, le 13 juillet 1919, la définition de ce que c'est qu'être un homme, soit « connaître pleinement la vérité d'exister, et n'être rien d'autre », ou surtout Herzen, dont il cite le même jour les pages prophétiques de *De l'autre rive* sur l'engloutissement de l'homme dans la fureur de la Révolution, où la mort d'un seul individu n'est pas moins tragique que la disparition de la personnalité elle-même. Berdiaev dira du refus de Herzen (une fois passé de l'influence de Hegel à celle de Proudhon) de sacrifier l'homme à l'autel d'un Progrès fatal, idole assoiffée de sang : « C'est à la personnalité humaine, écrasée par le processus historique, qu'il reconnaît le plus de prix, posant ainsi les bases d'un socialisme individualiste purement russe, dont le représentant vers les années 1870, sera Mikhaïlovski. L'individualisme socialiste s'oppose à l'individualisme bourgeois³². » Cette opposition, Lipiansky la reprend aussi à son compte. Ayant demandé, avec Herzen, le 16 juillet, « qui est plus un homme que celui qui se concentre sur l'individu », il n'hésite pas deux jours plus tard à reprendre l'exclamation de Lénine : « Quelle chose inutile est la personne individuelle ! », reconnaissant dans ce mot une idée qu'il a depuis longtemps, car il se défie de l'autosatisfaction bourgeoise, la fameuse *mechtchanstvo* (philistinisme) des « épiciers » occidentaux, l'esprit mercantile, intéressé, épris de confort à bon marché, que même des « occidentalisans » comme Herzen ont eu en horreur, presque autant que les

32. Nicholas Berdiaev, *Les Sources et le sens du communisme russe*, pp. 61-62.

slavophiles – Kiréïevski, Samarine, Aksakov – que Lipiansky aime à citer, car toute l'intelligentsia russe a communiqué en cette détestation.

Un tel sentiment d'intransigeance ascétique a beaucoup fait pour transformer une théorie individualiste en son contraire, puisque bientôt « la personnalité s'absorbe dans le tout social, dans la collectivité. C'est la société, la société nouvelle élaborée par la révolution qui doit à présent sauver la personne humaine de la souffrance et de l'abaissement³³ ». De ce postulat découlait la vision du monde propagée par les « philosophes » classiques de l'intelligentsia, les nihilistes Tchernychevski et Pisarev dans les années 60, les populistes Lavrov et Mikhaïlovski dans les années 70, qui demeurèrent jusqu'à la Révolution les maîtres de la jeunesse, lus par elle avec amour³⁴. De fait, des citations d'eux parsèment encore les pages du journal du tout jeune Lipiansky, où il tente de définir sa propre position par rapport à la leur. S'il peut reprendre à son compte, le 16 juillet 1919, l'affirmation par Lavrov de la différence que peut faire l'individu dans l'histoire, il avoue le 28 août ne pas être en plein accord avec la nécessité du plus extrême individualisme socialiste (dans les termes d'Ivanov-Razumnik, un des auteurs qu'il cite le plus, connu par une histoire des idées sociales en Russie). L'idéal pour lui est la conjonction d'une éthique absolutiste et de l'individualisme socialiste, ce qui le fait peut-être tomber dans un « opportunisme », soupçonne-t-il. Se refusant sans doute à faire de l'individu le simple matériau d'une révolution sociale qui établira l'homme dans sa dignité, il reconnaît cependant « l'existence de moments qui exigent l'offrande de la personnalité en sacrifice, de façon à "engraisser" le chemin du progrès. Le critère (si méprisable) du bien de la majorité dans les époques familières triomphe [alors] du critère de la personnalité réelle ». « Mais doit-il y avoir triomphe ? ! », ajoute-t-il entre parenthèses quelque six mois plus tard. Probablement ce sacrifice révolutionnaire ne se justifie-t-il en dernière analyse que par son caractère exceptionnel et provisoire, à la condition de ne pas devenir un principe de gouvernement. Mais alors, qu'est-ce qui pourrait bien motiver l'exception d'une telle entorse à la dignité de la personne, permettre de livrer à l'anéantissement le lieu concret de toute valeur ?

C'est ici qu'intervient le critère éthique. En effet, Lipiansky peut noter, le 13 septembre 1919, que, « bien que ceci puisse démontrer de l'anti-individualisme de ma part, il commence à me sembler que le principe d'intégrité innée et de plénitude naturelle de la personnalité n'est simplement

33. *Ibid.*, p. 78.

34. Nicholas Berdiaev, « Philosophical Verity and Intelligentsia Truth », première partie de « Vekhi (Signposts) : A Collection of Articles on the Russian Intelligentsia », traduit et édité par Marshall Shantz et Judith Zimmermann, in *Revue canadienne d'études slaves*, II, n° 2, été 1968, p. 160.

pas encore évident. » Sur le point de cette « négation des absolus », son chemin diverge de celui de Berdiaev et de Struve, chefs de file du renouveau spiritualiste de la pensée russe depuis le recueil d'essais *Vekhi* de 1909 qui les fit remarquer ; en effet, il ne peut accepter comme seul fondement de l'éthique la reconnaissance de la personnalité, basée sur l'existence supposée de « substances spirituelles autonomes et *égales* », ce qui pour lui ressemble à du « bogdanovisme » de l'autre bord, c'est-à-dire à une inversion de l'empiriomonisme – version russe, un moment en faveur chez les Bolcheviks, de l'empiriocriticisme d'Avenarius et de Mach, auxquels Lipiansky se référera souvent pendant ses études scientifiques au lycée. Pas plus qu'il ne peut accepter de ramener l'esprit au donné de l'expérience sensorielle, Lipiansky ne veut en faire un absolu autonome, donné au départ à tout le monde : « Nous devons être cohérents, et reconnaître que la plénitude *absolue* de la personnalité n'existe pas. La plénitude *éthique* de la personnalité, nous l'établissons subjectivement, de notre propre point de vue, en la mettant en équilibre avec nos propres idéaux. L'existence fictive d'une personnalité "égale" doit être rejetée. » Quelques jours plus tard, il précise sa pensée, en déclarant que la « plénitude de l'individualité peut devenir absolue » par une « approximation idéalisée » de valeurs subjectivement construites, se mesurant au degré de conformité à celles-ci. Il renvoie à cet égard à Windelband, « à propos de l'intégrité de l'individu dépendant d'attitudes de liberté morale, de liberté d'opinion ».

Lipiansky avait commencé très tôt à se référer à d'autres philosophes de la mouvance néo-kantienne comme Rickert, Riehl et Wundt, sans parler de Kant lui-même, dont l'influence transparait dès les premières formulations de son « programme » philosophique. Ainsi, le 11 août 1918, ses *Pensées* nous font-elles découvrir Lipiansky « considérant plusieurs questions philosophiques, dont la gnoséologie, etc. qui bien qu'intéressantes sont stériles et ne présentent à la vie que des solutions incomplètes et sans fondement. Une question beaucoup plus importante dans la vie est *l'éthique*. Pourquoi l'homme existe-t-il ? Quel est son but dans la vie ? Est-il possible que la seule fin de cette créature éphémère soit de donner naissance à lui-même et de mourir ? Ridicule ! » Cette exigence « éthique » était en fait celle du sens à un niveau existentiel, et ne pouvait longtemps se concevoir à part des autres domaines de la philosophie. Ainsi, « aucune sorte d'éthique "objective" qui existe ne peut être l'antithèse de l'éthique "subjective", parce que la personnalité humaine sert d'élément de base et de point de départ à toute éthique ». Faisant suite à sa tirade néo-kantienne du 17 septembre 1919, cette conclusion situait au cœur de l'éthique la problématique de la personne, comme un mois plus tôt quand, contre l'historicisme de Kareev et son critère objectif du Progrès, les normes

éthiques étaient censées rattacher la personnalité à la vie par les liens d'idéaux la rendant créatrice ; mais elle la faisait en même temps déborder dans le cadre plus large des rapports de l'objectif et du subjectif, des conditions de la connaissance, de la place de l'homme dans le réel. Lipiansky retrouvait par-là la gnoséologie occupant les philosophes russes dans le sillage des questions épistémologiques soulevées par Kant et ses disciples, et dont il avait prématurément cru pouvoir minimiser l'importance. De fait, dès le 2 décembre 1918, il lui semble utile d'« introduire dans la philosophie » des concepts qu'il n'y avait pas rencontrés jusqu'alors, soit deux niveaux de compréhension : l'« homo-objectivité » et la « cosmo-objectivité ». Ce dernier lui servira bientôt à relativiser l'objectivité de la réalité extérieure à laquelle les empiristes avaient à ses yeux le manque de bon sens de ramener toute expérience. C'est le premier par contre, mettant en lumière les conditions de l'expérience personnelle, qui deviendra peu à peu le principal foyer de ses recherches à partir de son émigration.

Dès mars 1919 (sur le point de quitter Moscou), Lipiansky note trois idées qu'il considère fondamentales et qui le guideront dans ses recherches. La priorité de l'homo-objectivité se révèle dans l'exigence par la vérité d'une confirmation intuitive. Cette première idée est éclairée par la seconde, que tout apparaît au sujet sous deux formes, physique et mentale – à rapprocher d'une citation de Paul Malapert du 10 août 1920, distinguant dans la sensation deux parties, objective et subjective. Enfin, objet et sujet sont dérivés de l'intégrité de l'expérience, dont la condition est l'unité psychophysique de l'organisme par laquelle est constitué le sujet. Cette thèse que Lipiansky pourra bientôt opposer à la théorie paralléliste d'un Binet sera un jour un des fondements de la notion de personne défendue par l'Ordre Nouveau. Elle lui permet, le 21 novembre 1919, de résumer sa position en basant l'homo-objectivité sur la relativité du sujet et de l'objet, qui peuvent être distingués mais non opposés ; si la réalité n'est que dans la sensation qu'on en a, l'écueil du solécisme, comme tout unilatéralisme, doit être évité. Navigant entre Charybde et Scylla, la réconciliation philosophique du sentiment et de la pensée peut ainsi être atteinte en assortissant au sens commun une théorie critique. Ainsi, bien qu'il s'appuie encore sur des systèmes monistes comme ceux de Harald Höffding (1843-1931), de Wilhelm Ostwald (1853-1932) et d'Alfred Fouillée (1838-1912), Alexandre Lipiansky formule des préoccupations qui l'attireront vers la phénoménologie quelques années plus tard, et qui seront déjà singulièrement précisées dans cette direction dans les thèses qu'il notera le 6 août 1921.

En Suisse, au mois de juillet, il s'était absorbé dans l'épistémologie de Mach, frappé en particulier par ce qui y prolongeait Kant en confirmant sa

propre idée « que nous projetons les motifs psychologiques dans la Nature » ; ainsi, « Mach admet très raisonnablement l'homo-subjectivité du temps et de l'espace ». « Le Moi en effet est une partie du monde », et celui-ci n'est pas connu en soi-même, mais par notre système nerveux. Ce n'est que là pourtant qu'il se constitue comme monde. C'est pourquoi « nous devons nous éloigner de l'axe de l'existence extérieure » d'un monde matériel indépendant de nous. La septième thèse mettait l'accent sur le caractère extraordinaire de la vie spirituelle, et la troisième affirmait que « notre problème doit être l'établissement de systèmes philosophiques qui soient la plus proche approximation de ce qui peut être appelé homo-objectivité ». C'est l'expérience humaine qui devait être sa source incontestable. Une philosophie « homo-réaliste (ou homo-objective !) » fondamentalement nouvelle devait « manifester l'EXPÉRIENCE INTÉGRALE ». Pour y arriver, il fallait « rejeter les attitudes naïves et non critiques » envers cette dernière, devenue « l'objet de l'analyse la plus implacable » ; ce qui y est donné n'était à trouver que dans les résultats d'une longue réflexion, par ce que Mach appelait des « détours ». Comme pour Husserl, l'exigence du retour à la *Lebenswelt* de l'expérience immédiate devait passer par une analyse critique des conditions de la présentation des phénomènes à la conscience, ayant pour but d'atteindre à l'évidence intuitive de leur vérité par un sujet qui suppose le monde et le constitue dans la structure bipolaire de la connaissance qu'il en prend. Les présupposés épistémologiques de la phénoménologie de Husserl pourraient ainsi apparaître à Lipiansky comme la confirmation de ses propres réflexions ; d'autant plus que leurs implications étayaient à maints égards la position centrale de la personne. En effet, à celle-ci pouvait correspondre chez Husserl le *Nullglied* autour duquel s'orientait la structure du monde³⁵, ou la conscience comme *Welterfahrendesleben*, le sujet se constituant tel par son engagement actif dans le monde³⁶.

Mais pour l'instant, c'est ailleurs qu'il découvrait des appuis à son intuition capitale. Il pouvait ainsi retrouver, le 8 août 1921, dans les mêmes termes, une primauté de la personne qui l'avait frappé dans la vision du monde S.R., dans des réflexions du philosophe Paul Janet (1823-1899), disciple de Victor Cousin et adversaire du matérialisme ; il place le bien d'un être dans le développement harmonieux de ses facultés, en conformité avec son essence qui doit donc être déterminée au départ. Pour lui, « les moralistes modernes ont trop oublié que le bien en général ne peut être une fin pour nous qu'à condition

35. Alfred Schütz, « Phenomenology and the Social Sciences », in Joseph J. Kockelmans, éd. *Phenomenology. The Philosophy of Edmund Husserl and Its Interpretation*, Garden City, N.Y. Anchor Books, 1967, p. 459.

36. James M. Edie, « Transcendental Phenomenology and Existentialism », in *ibid.*, p. 245.

d'être *notre* bien : car il est inadmissible qu'un être soit tenu à quoi que ce soit à l'égard d'un bien qui lui serait absolument étranger ». C'est le genre d'argument qu'emploiera le personnelisme en situant l'essence de l'homme dans sa personnalité concrète, unique et irremplaçable, et en prenant sa défense contre toute prétention à la régenter au nom de généralités, d'une humanité abstraite à laquelle elle devrait être sacrifiée, en particulier dans des régimes collectivistes dont le bolchevisme fournit le type au XX^e siècle.

Dès le 17 mars 1920, Lipiansky admet volontiers avec Henri Bergson que la racine du mal est dans l'abstraction malheureuse d'un matérialisme hypostasié. Bergson est probablement le penseur que Lipiansky a le plus attentivement médité entre son installation en France et ses études en Allemagne, avec ses disciples et vulgarisateurs comme Le Roy, Segond et Höffding. S'il entretiendra un jour des rapports personnels avec Bergson et Le Roy³⁷ (qu'il travaille surtout au milieu des années 20), il se tourne d'abord vers Bergson et Höffding pour des questions telles que le temps (qu'il approfondira lui-même dans ses articles philosophiques des années 30), le libre arbitre (à propos duquel il a aussi recours à Fouillée, comme pour ce qu'il appelle, le 7 juillet 1922, son « anti-pragmatisme », l'opposant à James que Lipiansky lit aussi), et les lois de la nature – même les lois en général, et la causalité à la base de la méthode scientifique, qu'il interroge avec divers penseurs spécialisés, mais en s'appuyant surtout sur les livres d'Émile Meyerson. Or, on sait quelle influence capitale ce philosophe de la science exercera sur Arnaud Dandieu, qui sera le principal théoricien de l'Ordre Nouveau. Entre-temps, Lipiansky ne perd pas non plus de vue des philosophes français contemporains au rationalisme plus classique, comme Poincaré et Brunschvicg, pouvant retenir de ce dernier, le 12 août 1922, entre des citations de Meyerson et de Bergson, que « se réclamer de l'expérience, c'est tout autre chose que d'être empiriste ». De même, il lui arrive de citer les classiques de la sociologie française, Gabriel Tarde, Émile Durkheim, Marcel Mauss, ce dernier aussi une des sources de la pensée de Dandieu. Il n'ignore pas non plus la pensée de Charles Renouvier, philosophe néo-kantien et protestant qui put, en 1903, l'année de sa mort, formuler son dernier système dans un livre intitulé *Le personnelisme*, introduisant dans le domaine français un terme pour la fortune duquel Alexandre Marc ne fera pas peu. Cependant, son unique citation de Renouvier le 20 novembre 1919, pas très significative, laisse à penser que c'est probablement ailleurs qu'il glana ce terme qui lui servira un jour à désigner la nouvelle vision du monde proposée par l'Ordre Nouveau.

37. Entretien avec A. Marc, Vence, 23 novembre 1990.

Comme on le verra, la notion d'une attitude philosophique précise et originale qui puisse se désigner comme « personnalisme » est ce qu'il retiendra de plus important des études universitaires qu'il mène en Allemagne en 1922-23. Ayant à contrecœur rejoint ses parents à Berlin sur la Paulsborner Strasse en octobre 1922, il commence là-bas à prendre des cours qu'il trouve par trop fantaisistes. Aussi, comme il se dit qu'il devrait profiter de son séjour au pays de la philosophie pour en tirer ce qu'il a de meilleur à offrir, il ne perd pas de temps avant d'aller suivre des cours à l'Université d'Iéna.

Outre le cours de physique mathématique du professeur Auerbach, terriblement difficile, il assiste à celui de Jonas Cohn (1869-1947) sur la dialectique des philosophes classiques comme Kant et Hegel, qui fournira un solide fondement à l'effort à long terme de sa réflexion de lui en substituer une autre plus en accord avec la réalité personnelle. Néanmoins, Iéna le laisse sur sa faim, car y prévaut sans partage l'influence des philosophes néo-kantiens qu'il a tant pratiqués, et dont la démarche ne le satisfait pas. C'est pourquoi il s'intéresse assez vivement à la pensée de Nicolai Hartmann (né à Riga en 1882, mort à Göttingen en 1950), qui avait retenu son attention dès avril 1918. Hartmann vient alors tout juste de rompre avec son maître Paul Natorp, le fondateur de l'école néo-kantienne de Marbourg, qui n'était pas non plus inconnu du jeune Lipiansky. C'est apparemment Hartmann qui l'a définitivement fait revenir de Kant³⁸, ce qui n'a pas empêché Marc de rester membre de la Kant-Gesellschaft jusque dans les années 30, ni de continuer d'apprécier des aperçus néo-kantiens comme celui-ci de Rickert, noté en décembre 1922 tandis qu'il était plongé dans la *Metaphysik der Erkenntnis* de Hartmann, et qui s'accorde bien avec son intuition personnaliste : « *Es gibt etwas, das nicht Objekt ist : Ich bin.* » Ce qui peut l'avoir séduit, voire marqué, chez Nicolai Hartmann, dont il méditera les livres tout au long des années 20, c'est la proclamation de la mort du système en philosophie, puisque celle-ci, pas plus que la science, ne dispose jamais de certitudes, mais seulement de probabilités, si hautes puissent-elles être. C'est en outre l'affirmation d'une communication réelle entre l'homme et les êtres dans l'acte de la connaissance lui en ouvrant l'accès, comme « l'intelligence-épée » qui met la personne en contact avec le réel dans la philosophie de l'Ordre Nouveau. Enfin, Lipiansky a pu reconnaître au contact de Hartmann (à qui il semble avoir rendu visite à Marbourg) la valeur suprême accordée par ce dernier à la personnalité humaine dans l'*Ethik* (1926) qui le rendra célèbre, et dont le projet de généalogie et de hiérarchie des valeurs offre un parallèle avec la *materiale Wertethik* de Scheler qui bientôt frappera tant Lipiansky.

38. Entretien avec A. Marc par J. Hellman.

Mais en attendant, c'est la renommée d'Edmund Husserl qui lui fait quitter Iéna au milieu de l'année scolaire, et s'inscrire pour l'hiver 1923 à l'Université de Fribourg-en-Brisgau où il enseigne. En effet, sa prétention à purifier la philosophie de toutes présuppositions d'origine psychologique avait éveillé le plus vif intérêt chez Lipiansky, déjà familier de ses *Logische Untersuchungen*. Suivant attentivement ses cours, il fut bientôt déçu, cependant, trouvant que finalement si une philosophie était prisonnière du psychologisme, c'était bien celle de Husserl (un doute qui visait peut-être l'a priori de la transcendance de l'ego). De plus, le projet de Husserl de la « *Philosophie als strenge Wissenschaft* », exprimé dans le fameux article de ce titre dans le premier volume de la revue *Logos* en 1911, restait étranger à la démarche de Lipiansky³⁹. Il sera explicitement dénoncé dans un article qu'il écrira avec Arnaud Dandieu en 1932, « Misère et grandeur du spirituel » : « Si donc la "philosophie" est bien une géométrie de l'esprit, une "*strenge Wissenschaft*" (Husserl), une synthèse suprême, nous pouvons proclamer que le propre de la personne est d'être l'écueil sur lequel toute "philosophie" échoue éternellement. En vérité, l'on ne peut "voir", constater, démontrer ou enseigner la personne : on ne peut que l'être⁴⁰. » Cette critique recoupe celle très serrée que fit un autre émigré russe, Léon Chestov (que Marc fréquenta d'ailleurs à Paris), de la philosophie de Husserl, en des articles parus dans la *Revue philosophique*⁴¹, parmi les premiers à en parler en France. Au début des années 30, elle n'était par ailleurs connue dans ce pays que par ceux de Georges Gurvitch, une autre connaissance d'Alexandre Marc. Ce dernier était sans doute un des très rares intellectuels français à avoir eu un contact direct et une quelconque familiarité avec Husserl et sa phénoménologie. On ne peut en déduire pour autant que celle-ci ait formé sa pensée, puisque Lipiansky partageait, sans encore le savoir, l'aversion que causaient les prétentions scientifiques de cette philosophie à un penseur dont il se sentira beaucoup plus

39. *Ibid.*

40. Arnaud Dandieu et Alexandre Marc, *Misère et grandeur du spirituel*, documents du C.I.F.E., nouvelle série, n° 34, 1974, p. 7.

41. Léon Chestov, « Memento Mori », in *Revue philosophique* 101-102, 1926, pp. 5-62 ; « Qu'est-ce que la vérité ? », in *ibid.*, 103-104, 1927, pp. 36-74. Ces deux articles seraient repris à la fin de *Potestas Clavium*, livre de Chestov publié en russe à Berlin en 1923. En appendice à sa traduction anglaise de ce livre (Ohio University Press, 1968, p. 406), Bernard Martin note que « "Memento Mori" had contributed considerably to publicizing Husserl's work in France ». Dans le manuscrit d'une note de lecture sur les *Pages choisies* de Léon Chestov publiées chez Gallimard en 1931, Marc émet des doutes sur la démarche « essentiellement négative » de l'auteur de *Potestas Clavium*. « Malgré l'accent religieux dont résonnent telle ou telle de ses œuvres, on se demande souvent avec perplexité au nom de quoi (et de Qui), il entreprend sa "croisade" contre la raison. » Pour Marc en effet, raison et religion ne s'excluaient nullement en autant qu'elles étaient bien comprises.

proche dès qu'il le connaîtra en 1931 : Karl Jaspers⁴². C'est celui-ci qu'il pourra dès lors opposer à Martin Heidegger dont il s'était tôt méfié.

C'est un peu par bravade que, entendant les étudiants parler d'« *ein katholischer Assistent Husserls* » comme de « notre Aristote » alors qu'il n'avait guère encore écrit que sa thèse sur Duns Scotus, Lipiansky ne voulut pas suivre les cours de Heidegger dans le dernier semestre où celui-ci enseigna à Fribourg. Mais il lui est arrivé de le rencontrer, sans en être plus impressionné que par son contact avec Husserl, qui l'a mal reçu chez lui, et qui tomba dans son estime le jour où, surprenant Lipiansky en train de lire les journaux français avant un cours, il s'en étonna : « Vous lisez les journaux ? Je croyais que vous vous intéressiez à la philosophie. » L'apolitisme candide (sinon innocent) des *Herren Professoren*, par lequel Alexandre Marc pourra rétrospectivement s'expliquer certains errements de Heidegger, l'inclinait déjà à tenir en quelque suspicion la philosophie académique allemande. Il ne s'en empressa pas moins de lire attentivement *Sein und Zeit* dès sa parution en 1927, et de le reconnaître comme un livre très important, en parlant dans ces termes à ses amis⁴³. Dans ses écrits philosophiques, comme ses articles pour les *Archives de philosophie* dans les années 30, il se référera souvent à Martin Heidegger.

Mais c'est dans la *Revue néoscholastique de philosophie* de l'Université de Louvain qu'Alexandre Marc formulera en 1936 avec la plus grande clarté ce qu'il objecte à Heidegger et ce qu'il préfère chez Jaspers. Pour lui, « si Karl Jaspers avait publié sa *Philosophie* quelques années plus tôt, il eût sans doute occupé la place qui appartient aujourd'hui sans partage à l'auteur de *Sein und Zeit* », alors qu'« aux yeux du “grand public philosophique” [...] Karl Jaspers fait figure de disciple, ou au moins de “suiveur idéologique” ». Or pour Marc, « malgré toute la parenté qui existe entre ces deux penseurs allemands, leurs efforts ne sont guère parallèles et tendent à diverger ». En l'absence du deuxième volume annoncé de *Sein und Zeit* et dans l'incertitude où elle laisse les lecteurs du livre paru en 1927 sur le fond de la pensée de Heidegger, il semble à Marc « que pour lui, il n'est et ne peut y avoir d'existence que dans le monde. Ce qui nous est donné de l'homme (*Dasein*) existe dans le temps, et dans le temps seulement. [...] »

L'univers de Heidegger est à deux dimensions : la première de ces dimensions, c'est celle du monde que nous modelons ; la seconde, celle du « donné » qui prétend à y réaliser son existence. L'univers de Karl Jaspers se

42. Entretien avec A. Marc par J. Hellman ; Herbert Spiegelberg, « Husserl's Phenomenology and Sartre's Existentialism », in Kockelmans, *op. cit.*, p. 255.

43. Entretiens avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985, et par l'auteur, Vence, 25-29 novembre 1987, Paris, 6 décembre 1990.

construit autour d'une troisième dimension qui seule confère leur sens aux deux premières : la transcendance. La pensée de Heidegger semble vouloir fuir toute tentative de dépassement ; elle dénonce la banalité de l'homme « moyen », de l'« on », mais elle prétend condamner l'être humain à l'immanence qui n'est que le masque métaphysique de la banalité intrinsèque. C'est pourquoi, elle tend à méconnaître la différence si importante entre ce qui est « donné » (Dasein) et ce qui reste toujours à parfaire (Existenz), entre la nature de l'homme et son destin, entre l'individu et la personne⁴⁴.

Cette distinction cruciale, Alexandre Lipiansky n'était pas encore en mesure de la formuler comme telle au moment où il se frotta aux deux géants de la philosophie allemande de son époque. C'est chez de moindres figures qu'il la puiserait bientôt, et qu'il continuait de rencontrer d'autres éléments essentiels de sa vision du monde. Ainsi le rapport d'incomplétude entre le « donné » de l'existence et la vocation de la personne se retrouve-t-il dans un passage qu'il souligna dans l'ouvrage qu'un de ses professeurs de Fribourg tira du système développé dans ses cours à l'époque où Lipiansky put y assister. Comme Cohn, Tillich, Rickert et Husserl, Richard Kroner, auteur de *Von Kant bis Hegel*, était un collaborateur de la revue *Logos*. Dans *Die Selbstverwirklichung des Geistes*, il a cette phrase que Marc pourra pleinement endosser : « *Das Bewusstsein ist kein ruhendes oder stehendes Sein, sondern es macht sich zu dem, was es ist, es verwirklicht sich selbst ; es ist gewissermassen zwischen zwei Pole gespannt, die sich aufeinander zubewegen und sich im Ganzen durchdringen*⁴⁵. » Mais si pour Kroner la conscience ne prend tout son sens métaphysique qu'en s'opposant « pour soi » au donné psychophysique, c'est l'accent mis sur l'antériorité pré-objective et prélogique de l'être psychique comme *Mitbewusstsein* que retient Lipiansky chez W. Sesemann, philosophe balte de Lituanie qu'il cite déjà fin 1919. Celui-ci fut son tuteur de latin à Paris, et Marc eut avec lui des relations cordiales jusque dans

44. Alexandre Marc, « L'Existence humaine et la raison », in *Revue néoscholastique de philosophie*, tome 39, novembre 1936, p. 519. En conclusion, Marc rapproche la philosophie de Karl Jaspers telle qu'énoncée dans *Vernunft und Existenz* de celle de Maurice Blondel formulée dans *L'Être et les êtres*, qui l'a profondément marqué dès l'époque où il connut sa pensée, l'année même où il découvrit aussi Jaspers, en 1931. Le 15 février 1938, écrivant à Jaspers pour lui demander le service de son livre sur Descartes, Marc lui rappelle qu'il a déjà « rendu compte, tant dans les *Archives[de philosophie]* que dans la *Revue néoscholastique*, de plusieurs de vos ouvrages, en ayant cité d'autres dans *Esprit*, m'intéressant vivement à vos travaux ». Heidegger quant à lui n'a pas manqué d'exprimer dès *Sein und Zeit* (ch. 10) certaines réserves à l'égard du personnalisme de Scheler, ainsi que du vitalisme de Bergson et Dilthey, à cause de l'insuffisance de leurs fondements ontologiques. L'essentiel s'en ramène à ceci : « Was aber die grundsätzliche Frage nach dem Sein des Daseins verbaut oder missleitet, ist die durchgängige Orientierung an der antik-christlichen Anthropologie, über deren unzureichende ontologischen Fundamente auch Personalismus und Lebensphilosophie hinwegsehen » (p. 48 de l'édition originale de 1927).

45. Richard Kroner, *Die Selbstverwirklichung des Geistes. Prolegomena zur Kulturphilosophie*, Tübingen, Verlag von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1928, p. 21. Exemplaire de Marc.

les années 30, se tenant au courant de ses publications du reste assez modestes, tandis que le philosophe prenait un vif intérêt aux activités de l'Ordre Nouveau, assistant par exemple à une réunion publique au pavillon hellénique de la Cité Universitaire au début de 1934⁴⁶.

C'est de même l'idée apparentée de transsubjectivité qui intéressera vivement Lipiansky chez Nikolai O. Lossky, éminent philosophe russe émigré, qu'il connut ainsi que sa fille et dont il lut plusieurs livres pendant ses études en Allemagne⁴⁷. Traducteur de la *Kritik der reinen Vernunft* de Kant, Lossky était lui-même issu de l'école néo-leibnizienne russe fondée par Kozlov, mais cherchait à jeter des ponts vers la tendance mystique d'origine idéaliste lancée par Soloviev et continuée par les frères Troubetzkoï⁴⁸ (dont l'aîné Serge est cité par Lipiansky le 25 novembre 1919) dans une philosophie « intuitiviste » apparentée à celle de Bergson, à laquelle il consacra un livre. Ce qui frappe Lipiansky chez Lossky, c'est l'intérêt porté aux éléments non personnels de la conscience individuelle, aux circonstances transsubjectives qui lui sont « données », indépendamment de celles du moi. Son intuitivisme gnoséologique se démarque ainsi de ce qu'il appelle l'« individualisme » épistémologique prévalant dans la philosophie moderne depuis Descartes et Locke⁴⁹. D'où l'exigence d'une connaissance métalogue que Lossky relève chez S. L. Frank dans un essai qu'il lui consacre et que Lipiansky souligne avec insistance ; par exemple, une citation du mémoire de Frank sur *L'Objet de la connaissance* (Université de Pétrograd, 1915, p. 314), où il affirme qu'il y a toujours dans la

46. W. Sesemann. Tiré-à-part d'origine inconnue (d'autres proviennent de recueils de l'Université de Lituanie à Kaunas), sous le titre « A) Die logischen Gesetze im Verhältnis zum subjektbezogenen und psychischen Sein », p. 216. Exemplaire d'A. Marc. Ce pourrait être une partie du texte intitulé *Die logischen Gesetze und das Sein*, dont Alexandre Kojève donna un compte-rendu dans le vol. IV (1934-35) des *Recherches philosophiques* d'Alexandre Koyré, p. 402. – Notable convergence d'intérêt des trois Alexandre russes de la philosophie française pour la pensée de leur ex-compatriote balte ; c'est du reste Sesemann qui aurait fait connaître à Marc le Balte N. Hartmann... Lettres de V. Sesemann à A. Marc, Kaunas, 18 février 1934, Paris, 18 septembre 1935, entretien avec A. Marc, Vence, 7 novembre 1987, et commentaire de Marc, mars 1993.

47. Entretien avec A. Marc, Vence, 6 avril 1988.

48. Nikolaj Losskij, *Die Grundlegung des Intuitivismus. Eine Propädeutische Erkenntnistheorie*, traduit par Johann Strauch, Halle a.S., Verlag von Max Niemeyer, 1908, p. 195. La première partie consiste en un exposé des principes de l'épistémologie avant et après Kant. Exemplaire identifié « A. Lipiansky Juni 1923 Jena ». Marc possède aussi l'original russe de ce livre (*Obosnovanie intuitivizma. Propedevticheskaja teoriia znaniia*, Saint-Pétersbourg, 1906), portant le timbre de la Russische Academische Lesehalle, Freiburg i. Br.

49. James M. Edie, James P. Scanlan, Mary-Barbara Zeldin, éd. *Russian Philosophy*, vol. III : *Pre-Revolutionary Philosophy and Theology, Philosophers in Exile, Marxists and Communists*, Chicago : Quadrangle Books, 1965, p. 317. Sur l'enseignement de Nikolai Lossky, voir le chapitre qui lui est consacré dans la biographie d'une de ses élèves (guère fidèle) dont la philosophie « objectiviste », d'un individualisme débridé, a joui un temps d'une certaine vogue dans les milieux de droite américains : Chris Mathew Sciabarra, *Ayn Rand. The Russian Radical*, Philadelphie, Penn. State University Press, 1995.

connaissance abstraite une certaine inadéquation à l'objet, c'est-à-dire à la pan-unité⁵⁰ – *vseedinstvo* – du réel, idée-force héritée de Soloviev.

Cette unité de l'esprit avec tout ce qui existe est encore ce qui retient l'attention de Lipiansky dans un livre de Frank qu'il se procure dès sa parution à Berlin au début de 1923, *Jivoie znanie* (*La Connaissance vivante*), ayant rencontré son auteur dans le cercle de Berdiaev⁵¹. S'attardant sur la gnoséologie de Goethe et celle de William James dans le contexte de la crise de la philosophie contemporaine, Frank donne au problème de la connaissance sa pleine dimension existentielle et même religieuse dans une phrase que Lipiansky ne manque pas de souligner, sur le sentiment de libération dont est saisi l'homme dès qu'il se fait complice de la puissance d'abnégation et de pureté qu'il pressent dans le cosmos, rompant son isolement fallacieux et fantomatique⁵². – Celui de l'individu avant qu'il ne s'éveille à la dignité de la personne, pourrait un jour dire Marc. A la fin de la même année, à Fribourg, il trouve et souligne plus d'une fois dans l'*Introduction à la philosophie* de Frank le développement de ce lien entre l'ontologie et l'éthique dans une théorie de la connaissance qui ne l'admet totale que si elle est simultanément théorique et pratique, « ce qui est le problème de la philosophie » comme « système universel de connaissance », révélant son sens comme « philosophie religieuse »⁵³. Ainsi la convergence de tous les grands thèmes de la réflexion de Lipiansky dans une vision du monde globale unissant l'action et la pensée, telle qu'il l'avait réclamée dès le début, s'effectua-t-elle d'abord à même sa lecture des nouveaux philosophes religieux et penseurs sociaux de son pays natal, issus du mouvement lancé par le recueil *Vekhi* auxquels collaborèrent tant Frank que Berdiaev. Lipiansky put, en plus de le fréquenter, lire de ce dernier les éditions russes originales de la *Philosophie de l'inégalité* (1923) et d'*Un nouveau Moyen-Âge* (1924) ; mais ce n'était pas d'hier qu'il travaillait sa pensée, l'ayant intensivement confrontée à celle de Tchernov dès l'été 1919 (il cite encore le chef S.R. aussi tard qu'octobre 1921), comme en témoignent ses notes de

50. « Metafizicheskoie obosnovanie intuitsii S. L. Frankom », in Nikolai Lossky, *Osnovnye voprosy gnosologii. Sbornik statei*. Petrograd, Knigoizdatelstvo « Naouka i chkola », 1919, p. 233. Exemplaire d'A. Marc. Cf. cette citation de Meyerson, *De l'explication dans les sciences*, t. I, p. 75, notée par Lipiansky le 2 juin 1923 : « Les théories sont indispensables à notre intellect, parce que nous ne pouvons vivre sans une image de réalité. Et la réalité étant partiellement d'essence irrationnelle, il est certain d'avance qu'aucune image que nous puissions en concevoir ne pourra jamais lui être complètement adéquate [!!!AL]. » La parenthèse est d'A. Lipiansky.

51. Entretien avec A. Marc, Vence, 6 avril 1988.

52. S. L. Frank, *Jivoie znanie*, Berlin, Obelisk, 1923, p. 249. Exemplaire identifié « A. Lipiansky, Apr. 1923, Berlin ».

53. S. L. Frank, *Vvedenie v filosofiou*, 2^e édition. Berlin, Obelisk, p. 136. Exemplaire identifié « Alexander Lipiansky, Nov. 23, Freiburg i. Br. »

lecture. A sa manière, Alexandre Marc est somme toute resté fidèle à ce courant de pensée.

Même les éléments de son personalisme qui doivent le plus à l'Occident ne sont souvent pas dépourvus de précédent russe dont il ait été familier. Ainsi d'un certain juridisme, ou du moins d'une insistance sur la souveraineté du droit et sa définition rigoureuse, dont Pavel Novgorodtsev avait pu déplorer l'absence de tout sens en Russie, et tenter d'y remédier ; or cet éditeur libéral (« cadet ») de *Vekhi* est justement cité par Lipiansky au début comme à la fin de 1919⁵⁴. Il n'est pas le seul penseur social sur lequel celui-ci s'attarde cette année-là. Les sociologues Pitirim Sorokin et Georg Simmel se côtoient dans ses notes de lecture de la mi-octobre, comme ce dernier et Dilthey dans ses *Vypiski* de la mi-juillet. S'il cite encore Simmel en octobre 1924, c'est plutôt pour des considérations métaphysiques sur l'immortalité de l'âme, du même ordre que celles qu'il puise alors chez Scheler sur la nature de l'individu. Du reste, Simmel aussi se soucie du sort de la personne humaine dans le nivellement social et technique de la modernité.

La grande idée sociale que Marc pourra tirer de Scheler, sa théorie de la communauté, c'est d'abord, s'il faut l'en croire, chez un autre sociologue allemand, Ferdinand Tönnies, qu'il l'aurait rencontrée, bien que cet auteur n'apparaisse pas dans ses notes. En effet, c'est à l'ouvrage capital de Tönnies, *Gemeinschaft und Gesellschaft* (1887), que remonte la distinction que fera Marc dans *L'Ordre Nouveau* entre communauté et société, axiome qui deviendra le corollaire de l'opposition de la personne et de l'individu, et à ce titre un grand thème du personalisme français. Marc, comme après lui Mounier, en partie sous son influence, en modifiera pourtant les contours et le contenu hérités de Tönnies pour y faire entrer les gradations schelériennes entre la *Lebensgemeinschaft* prépersonnelle et donnée du groupe fermé, la *Gesellschaft* artificielle, impersonnelle qui la fait éclater en poussière d'individus, et l'entité spirituelle constituée par les personnes librement unies en un esprit commun, cette *Gesamtperson* qui séduira fortement Mounier, mais dont se défiera Marc. Ces différences d'accentuation seront d'ailleurs à mettre au nombre des causes sous-jacentes de la séparation formelle des deux branches du personalisme français, celui « communautaire » d'*Esprit* et celui « fédéraliste » de l'Ordre Nouveau.

Alexandre Lipiansky semble avoir été profondément marqué par au moins deux œuvres importantes de la période catholique de Max Scheler : *Der Formalismus in der Ethik und die materiale Wertethik*, écrit entre 1913 et 1916,

54. Martha Bohachevsky-Chomiak et Bernice Glatzer Rosenthal, *op. cit.*, p. 251.

et *Wesen und Formen des Sympathie*, publié en 1913 et réédité en 1923. C'est cette même année que Lipiansky rendit visite à Scheler, à Cologne, pendant quelques jours, commençant même une traduction de ce dernier livre qu'il abandonnera faute de soutien universitaire dans la recherche d'un éditeur⁵⁵. Cet ouvrage contenait nombre d'éléments personalistes, comme le postulat de l'unité irréductible du corps et de l'âme et l'identification de la personne à ses actes.

On comprendra l'enthousiasme que ce livre put inspirer à Lipiansky en se souvenant comment, dès son programme philosophique du 21 novembre 1919, celui-ci avait aspiré à une réconciliation philosophique du sentiment et de la pensée. Qui plus est, la question de la sympathie était loin d'être théorique pour ce jeune homme qui emplissait ses cahiers de citations sur l'amitié (notamment à propos du livre d'Abel Bonnard à ce sujet, dont il prétendra, le 7 septembre 1928, faire une lecture « phénoménologique », et insistant pour en discuter avec ses amis), sans doute la chose au monde qui lui tint le plus à cœur dans sa vie, outre l'engagement et la philosophie. Or le personalisme ne pouvait que justifier l'importance qu'il lui accordait, et la pensée de Scheler se présentait déjà sous ce vocable. En effet, *Der Formalismus in der Ethik und die materiale Wertethik* était sous-titré : *Neuer Versuch der Grundlegung eines ethischen Personalismus*.

Les notes de Lipiansky montrent que c'est là qu'il trouva, non seulement selon toute vraisemblance la notion même d'une doctrine de ce nom, mais plusieurs éléments de celle qu'il désignerait ainsi à son tour. C'est ce dernier ouvrage qu'il cite en octobre 1923 à propos du caractère inobjectivable de l'acte, qui ne devient qu'une simple abstraction s'il ne se ramène immédiatement à l'essence d'une personne individuelle concrète, dont il part nécessairement. Cette définition du caractère irréductible de la personne par les actes dont elle est la source et où elle se met en jeu sera la clé de voûte du personalisme de l'O.N., qu'elle distinguera même de la dimension plus volontiers contemplative, sinon passive, de la personne telle que la concevra *Esprit*.

C'est dans le même sens qu'allait la doctrine exposée par William Stern dans les trois volumes de *Person und Sache. System des kritischen Personalismus*, publiés de 1906 à 1924. On ne sait si Lipiansky en eut connaissance dès leur sortie ; il n'y fit en tous cas aucune allusion dans ses notes contemporaines. Ce qui autorise alors à en souligner l'importance pour la pensée d'Alexandre Marc, c'est l'article conçu par lui qu'il fera rédiger (ou du

55. Entretien avec A. Marc par J. Hellman.

moins signer) par son ami René Dupuis, ayant déjà un article sous son nom dans la *Revue d'Allemagne* d'avril 1933 où elle parut sous le titre : « Le “personnalisme” de William Stern et la jeunesse française ». La convergence entre celui qu'il promeut parmi elle et le personnalisme de Stern, qu'il met entre guillemets pour le distinguer du sien, est soulignée sur bien des points. L'un des plus importants rejoignait d'ailleurs Scheler en insistant sur la nécessaire actualisation concrète des *Wesenheiten* ; car « si les “personnes” sont individuelles et concrètes, ce sont elles qui, en fin de compte, fondent et justifient l'abstrait et le général [...] », et non les « choses », qui en tant que telles ne sont ni individuelles ni concrètes, et tendent vers « le nivellement de l'abstraction ». Elles sont de simples agrégats retenus par des champs de forces, à la différence de la personne, que Stern définit comme « *konkrete, zieltätige Ganzheit*⁵⁶ ».

« Or, il est facile de s'apercevoir que la “chose” a dominé des siècles de développement philosophique ; c'est elle qui a fourni ces catégories inertes et impersonnelles aussi bien aux “positivistes” qu'aux “idéalistes”. » Ainsi l'esprit et le corps, conçus comme des entités séparées. A l'instar de Gabriel Marcel dans son *Journal métaphysique*, « les jeunes personnalistes français, Arnaud Dandieu et Alexandre Marc, font de leur côté une critique serrée du parallélisme psycho-physique qui les amène à des conclusions identiques. Sur ce point d'une importance capitale, le personnalisme français et le “personnalisme” de William Stern se rencontrent et se croisent dans un accord complet. [...] Pour lui [comme pour l'O.N.], le physique et le psychique ne sont que des aspects ou des modes de manifestation de la “personne” qui est, en tant que telle, indifférente par rapport à cette distinction (psychophysischneutral). » De plus, « la “personne”, précise William Stern, n'est pas un “donné”, elle est une “vocation” (*Berufensein*). Sur ce point fondamental, notons encore la concordance du personnalisme français et du “personnalisme” de Stern⁵⁷. »

Il serait assurément possible et fort intéressant de pousser beaucoup plus loin la comparaison des deux doctrines, celle de l'O.N. étant préfigurée à tant d'égards par le système de personnalisme critique que Stern conçut au tournant du siècle. Ceci nécessiterait une étude approfondie qui déborderait le cadre de cette thèse, où je ne peux guère que relever la convergence spontanée entre ce personnalisme allemand et le personnalisme français. En effet, les abondantes notes personnelles de Marc ne permettent pas d'établir une filiation directe et

56. William Stern, « William Stern », in Dr. Raymund Schmidt, éd. *Die Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, VI. Band., Leipzig, Verlag von Felix Meiner, 1927, p. 164.

57. René Dupuis (Alexandre Marc), « Le “Personnalisme” de William Stern et la jeunesse française », in *Revue d'Allemagne*, 5 avril 1933, pp. 311-330.

consciente entre les deux dans la formation de sa pensée, comme dans le cas de Scheler. Mais plus clairement que ce dernier, et plus pertinemment que Renouvier, Stern a conçu son système philosophique « ouvert » en tant que « personnalisme », et il se peut fort bien que ce précédent ait prédisposé Marc à placer le grand effort de pensée et d'action combinées qu'était son Ordre Nouveau à l'enseigne d'un personnalisme de son cru, dont l'idée sera reprise de lui et diffusée par *Esprit*, devenant un leitmotiv de la pensée française pour une génération ou deux. Aussi convient-il de s'arrêter cependant un moment sur la figure de William Stern, pour mieux situer ce précurseur méconnu du personnalisme français, qu'Alexandre Marc sut reconnaître pour tel.

A l'époque où l'Ordre Nouveau était encore à *Esprit* la seule voix d'un personnalisme conscient et déclaré, William Stern lui-même n'avait d'ailleurs pas manqué d'exprimer à Marc son admiration pour cette revue, dans la correspondance à laquelle donna lieu la préparation de l'article de la *Revue d'Allemagne* à la fin de 1932⁵⁸. Mais juste au moment où le rayonnement notable de son personnalisme, sinon comme philosophie, du moins en tant qu'une des principales approches holistes de la personnalité en psychologie, commençait de se consolider en Allemagne, le nazisme y mit fin en laissant s'épuiser ses ouvrages. Celui qui les couronnait, *Allgemeine Psychologie auf personalistischer Grundlage*, dut être publié en 1935 aux Pays-Bas, où William Stern, contraint à l'exil à cause de ses origines juives, trouva d'abord refuge, avant de se fixer aux États-Unis, où il enseigna à l'Université Duke jusqu'à sa mort en 1938. Bien qu'il eut d'abord la satisfaction d'y voir paraître la traduction anglaise de sa grande œuvre, il n'eut donc pas le temps d'introduire dans son pays d'accueil sa psychologie personnaliste, ainsi qu'il se l'était proposé dans le dessein avoué de contrecarrer l'influence pernicieuse qu'y exerçait son invention du quotient intellectuel, dans le climat béhavioriste à contre-courant duquel allait sa pensée. Néanmoins confiant en la portée libératrice de sa notion de la personne, garante à son sens de l'avenir de son système, Stern resta un penseur indépendant, bien que respecté à travers le monde où se disséminèrent ses étudiants. Si plusieurs devinrent à leur tour d'éminents psychologues, sa psychologie personnaliste ne fit pourtant pas école, pas plus que la philosophie personnaliste qu'il en tira, avec laquelle l'école personnaliste américaine d'orientation méthodiste centrée à l'Université de Boston ne se reconnaîtra qu'une parenté limitée, sans lien de causalité⁵⁹.

58. Lettre de William Stern à Alexandre Marc (aux soins d'*Esprit*), 14 novembre 1932.

59. A. C. Knudson, *The philosophy of personalism*, Cincinnati, Abingdon Press, 1927, pp. 25ss, cité en note 7 de l'article où puise ce paragraphe : « The Personalistic Psychology of William Stern », in Gordon W. Allport, *The Person in Psychology. Selected Essays*, Boston, Beacon Press, 1968, pp. 271-297. Voir aussi

A la différence de bien des philosophes venus de la psychologie comme Wundt ou Jaspers, William Stern demeura jusqu'à la fin de sa vie très actif dans sa discipline d'origine, où son système personnaliste permettait d'entrer dans le détail d'aspects de l'existence qui n'étaient que sommairement discutés dans d'autres écoles. Ainsi des sentiments, analysés dans un nombre inégal de leurs dimensions, comme la valeur, dont le sens distingue pour Stern la personne humaine des formes animales de conscience, limitées à la vitalité. C'est d'ailleurs par une *Wertphilosophie* que se concluait en 1924 l'édification du personnalisme critique de Stern. Les problèmes qu'il traitait recoupaient donc ceux qui avaient captivé Marc chez Scheler, fondés dans les deux cas sur l'expérience personnelle du sujet, centre irréductible à l'analyse d'un ici-maintenant unissant l'espace et le temps⁶⁰.

Comme Heidegger, Stern cherchait au cœur de l'existence humaine concrète le sens de l'être. C'est même cette passion métaphysique qui l'avait retenu de faire de la philosophie sa profession dans un milieu universitaire où cette question était encore mal vue au début du siècle⁶¹. Aussi faut-il peut-être voir en lui non seulement un contemporain, mais un peu un précurseur du renouveau de l'ontologie qui allait éclater au grand jour dans les années 20 dans des livres comme *Metaphysik der Erkenntnis* de Hartmann, *Sein und Zeit* de Heidegger et le *Journal métaphysique* de Marcel⁶². Familier de chacun d'eux, ce n'est pas par hasard que Marc a pu saluer avec d'autant plus d'enthousiasme la solution personnaliste que le système de Stern apportait aux questions qu'ils soulevaient, et qui le travaillaient.

Carol Robb, éd. *The Boston Personalist Tradition in Philosophy, Social Ethics, and Theology*, Macon, Georgia, Mercer University Press, 1986, où dans son introduction, citant l'article d'un représentant de cette école, L. Harold De Wolf, « Personalism in the History of Western Philosophy » (*The Philosophical Forum*, 12, 1954 : 29-51), Paul Deats dit du personnalisme que « Walt Whitman was probably the first to use the term in American published print in an article entitled "Democracy" in 1867, with a later article entitled "Personalism" in 1868 ». Cf. Borden Parker Bowne, *Personalism*, Boston et New York, Houghton Mifflin Company, 1908.

60. *Loc. cit.*, sur la philosophie de William Stern, voir aussi Heinrich Adolph, *Personalistische Philosophie*, Leipzig, Felix Meiner Verlag, 1931, 122 p.

61. William Stern, « William Stern », in *op. cit.*, p. 146. De William Stern, voir aussi : *Person und Sache. System des kritischen Personalismus*, Leipzig, Verlag von Johann Ambrosius Barth. Band I : *Ableitung und Grundlehre des kritischen Personalismus*, 2. unveränderte Auflage. Mit einem Begleitwort zu Band I, II, III. 1923, 434 p. ; Band II : *Die menschliche Persönlichkeit*. 3., unveränderte Auflage, 1923, 272 p. ; Band III : *Wertphilosophie*, 1924, 474 p. « Personalistische Psychologie », in Emil Saupé, éd. *Einführung in die neuere Psychologie*, « Handbücher der neueren Erziehungswissenschaft », Emil Saupé, éd. vol. 3. Osterwieck am Harz, A. W. Zickfeldt, Verlag, 1928, pp. 192-202, *Studien zur Personwissenschaft. Erster Teil : Personalistik als Wissenschaft*, Leipzig, Verlag von Johann Ambrosius Barth, 1930.

62. James Collins, *The Existentialists. A Critical Study*, Chicago, Henry Regnery Company, Fourth Gateway Printing, 1963, p. 129.

Une approche psychologique de la personnalité d'une renommée autrement plus considérable ne manqua pourtant pas d'exercer un moment sa fascination sur Lipiansky. En effet, ayant entendu parler de Sigmund Freud par une amie hongroise à Fribourg, il lut un de ses livres et s'enthousiasma pour la psychanalyse, au point d'aller à Vienne dans l'espoir d'avoir une consultation avec le maître, dont seul un assistant consentit à le voir⁶³. Mais c'est à Munich qu'il eut vers la même époque l'occasion de voir et d'entendre un illustre inconnu dont il crut deviner qu'il ne laisserait pas le monde l'ignorer très longtemps : Adolf Hitler.

En fait, la famille de sociaux-démocrates qui hébergea Lipiansky dans le cadre d'une espèce de programme d'échange avec la France n'avait encore qu'une vague idée du nom de ce drôle de personnage, quand ils suggérèrent à leur invité d'aller l'entendre dans une brasserie un soir où ils ne pouvaient s'occuper de lui. Pour eux, ce type qui s'appelait « quelque chose comme Hittel » était un bavard « *ganz verrückt* » mais très rigolo. Cela ne disait rien à Lipiansky, qui préférait aller voir *Dr. Mabuse* au cinéma ; mais trouvant une queue interminable devant le théâtre, qui bientôt afficha complet, il se mit à errer par les rues de la capitale bavaroise, et se retrouva ainsi par hasard devant le Keller que lui avaient désigné ses hôtes. Par dépit, il y entra, et eut ainsi l'occasion de voir en personne celui dont le génie du mal imaginé par Fritz Lang n'était que la préfiguration. Assis à une des longues tables du Keller, Lipiansky eut d'abord quelque difficulté à comprendre l'accent méridional de cet individu à la moustache de Charlot, dans un imperméable à la ceinture terriblement serrée. Mais il se réjouit assez de l'entendre dénoncer le traité de Versailles. En entendant cet homme prétendre l'abolir, un ouvrier grand et maigre qui buvait une énorme chope de bière à côté de Lipiansky lança alors, sceptique : « Qu'est-ce que tu racontes, espèce de *Dummkopf*, l'Allemagne a ratifié ce traité, crois-tu qu'elle va renier sa signature ? L'Allemagne ne te suivra jamais. » – « *Deutschland ? Ich bin Deutschland !* », répondit Hitler du tac au tac. Lipiansky se dit alors qu'un homme capable de proférer publiquement de telles énormités sans aucune crainte du ridicule était loin d'être drôle, mais en fait très dangereux. Le sachant dès avant le putsch manqué de la Bierhalle qui fera connaître Hitler en Allemagne, il ne l'oubliera plus, suivant de près les progrès, d'abord en apparence modestes, du nazisme. Il écrira même en 1929 un article dont le titre de « Hitler au pouvoir » énonçait une hypothèse alors si fantaisiste que la revue *Le Correspondant* à laquelle Lipiansky le soumit le refusa avec dérision⁶⁴.

63. Entretien avec A. Marc, Vence, 23 novembre 1990.

64. Entretiens avec A. Marc par l'auteur, Vence, 7 octobre 1989, et par J. Hellman.

Très tôt préoccupé du danger d'une nouvelle guerre entre la France et l'Allemagne, Lipiansky s'intéressa au congrès franco-allemand organisé en 1924 à Fribourg par les chrétiens-démocrates rassemblés autour du journal *Le Sillon* de Marc Sangnier, qu'il connaissait personnellement, l'ayant rencontré à Paris, et appréciait à ce titre, mais dont il se méfiait sur le plan politique. Le pacifisme lui était déjà suspect, comme il l'était dès les premiers jours de la Révolution d'Octobre, et le serait toujours jusqu'à ce que la guerre vienne le confirmer dans ce dédain qui le retint d'entrer dans la salle où se tenait le congrès de Fribourg. Dans ses discussions avec des étudiants allemands sur le rapprochement de la France et du Reich, ceux-ci lui renvoyaient toujours la balle en disant que c'était aux Français à en prendre l'initiative, à lancer des idées, puisqu'étant vaincus, ils étaient perdus parmi trop d'idées vaines. Tandis que quand il parlait avec ses amis pendant les vacances qui le ramenaient en France, ils disaient n'attendre qu'une chose des jeunes Allemands : qu'ils se tiennent tranquilles, leur pays ayant perdu la guerre.

Mais Lipiansky, dès lors convaincu de la nécessité de trouver une issue fédérale à la rivalité des États-nations en Europe, ne pouvait se contenter d'avoir pour toute réponse à offrir à la jeunesse en recherche qu'il côtoyait outre-Rhin la garantie de la constante humiliation de l'Allemagne. C'est pourquoi il jugea importante l'initiative de Sangnier, et chercha à engager des discussions avec les jeunes Allemands qui sortaient de la salle de congrès. A la toute fin, Lipiansky sympathisa particulièrement avec le jeune ouvrier silésien Georg Smolka, patriote allemand acquis à l'idée européenne ; retrouvant Alexandre Marc en 1946 après qu'ils se fussent perdus de vue pendant tout ce temps, et devenu professeur d'université, il assistera celui-ci dans sa lutte pour cette cause. Quant à Lipiansky, il continuera de s'attacher à maintenir un dialogue entre l'Allemagne et la France ; ainsi en 1928, il fut avec Pierre Mendès-France de la délégation d'une demi-douzaine de jeunes Français rassemblés par Henri Friedn (qui sera après la guerre premier ministre du Luxembourg) pour faire une démarche auprès du bourgmestre de Cologne Konrad Adenauer⁶⁵.

65. Entretiens avec A. Marc, Vence, 6 novembre 1987, avril 1988, Paris, 6 décembre 1990 ; sur le rôle de Pierre Mendès-France dans les efforts de rapprochement franco-allemand, voir Emmanuel Naquet, « Éléments pour l'étude d'une génération pacifiste dans l'entre-deux-guerres : la LAURS et le rapprochement franco-allemand (1924-1933) », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 18, janvier-mars 1990, pp. 50-58. Avec André Weil-Curiel, Pierre Mendès-France servit d'intermédiaire entre la Ligue d'action universitaire républicaine et socialiste et le cercle de *Notre Temps*. Cité par Claude Lévy en appendice à « Autour de Jean Luchaire : le cercle éclaté de *Notre Temps* », sa communication présentée au colloque de l'Institut d'Histoire du Temps Présent et du D.A.A.D. sur « les relations culturelles franco-allemandes dans les années 30 », tenu à Paris au C.N.R.S. du 6 au 8 décembre 1990.

Ayant commencé en 1923 des études à l'École libre des sciences politiques (qu'il mènera de front avec des études de droit à la faculté de Paris), c'est là qu'il forma aussi un premier groupe politique d'orientation socialiste libertaire, avec un condisciple corse du nom de Simon Mattei-Torre, qui le sensibilisa à la question régionaliste avant de mourir prématurément de tuberculose, n'ayant pu s'adapter au climat de Paris⁶⁶. C'est aussi un condisciple de Sciences Po qui attira son attention sur le Québec ; venant d'une famille de treize enfants, ce qui était en soi assez impressionnant, il laissa Lipiansky interdit quand, après lui avoir montré une photo de la jeune fille qu'il aimait et qu'il ne pouvait épouser, celui-ci lui demanda pourquoi il en était ainsi : « Parce que M. le curé ne veut pas. » Alexandre Marc restera fasciné par ce curieux pays, au point de voir un jour l'émigration vers cette terre française et catholique comme la seule alternative à l'invention pour la France et l'Europe d'un ordre nouveau⁶⁷. Au moment de lancer en 1931 un mouvement voué à cette tâche immense, il sera épaulé par des camarades de Sciences Po, au premier chef René Dupuis et Jean Jardin, dont les liens avec Alexandre Marc seront examinés dans les portraits qui leur seront consacrés plus loin.

Diplômé avec mention en 1927, c'est sur la recommandation de son professeur d'histoire Jules Isaac, malgré son manque de qualifications, qu'il fut engagé chez Hachette comme commis-voyageur pour les éditions classiques auprès des instituteurs et directeurs d'école. Il devint bientôt secrétaire de ce département à Hachette, favori notoire de son patron René Vaubourdolle. C'est peut-être juste avant d'avoir trouvé cet emploi stable qu'Alexandre Lipiansky se retrouva un moment employé aux Folies-Bergères à jouer un tout petit rôle dans une revue. Cet épisode en soi insignifiant offre néanmoins un contraste intéressant avec le type de jeunesse catholique plutôt sage et rangée qui caractérisa les fondateurs d'*Esprit*. De même ont un peu valeur de symbole, à ce titre anecdotique, ses rapports avec la comtesse de Noailles, auprès de qui il avait été envoyé pour tenter d'obtenir sa date de naissance, car seule la sienne manquait dans une anthologie collective qu'allait publier Hachette. Il rentra bredouille de cette mission, mais René Vaubourdolle fut peu après prié par la poétesse roumaine de lui prêter son secrétaire, et n'osa pas refuser ; Lipiansky non plus ne s'y objecta pas, conscient de ce que diverses sommités politiques et

66. Entretien avec A. Marc, Vence, 23 novembre 1990. Invité au début de 1990 à l'émission de télévision française *Apostrophes* et taxé d'optimisme par l'animateur Bernard Pivot à propos de sa certitude de voir la paix en Israël de son vivant, le grand bibliste André Chouraqui a pu protester de son réalisme en rappelant qu'il a eu comme maître à la faculté de Droit un internationaliste comme Georges Scelle, et qu'il y avait connu des hommes comme Alexandre Marc, militant pour la fédération de l'Europe « à une époque où se pointaient des types comme Franco et Hitler ».

67. Entretien avec A. Marc, Vence, 7 octobre 1989.

littéraires (dont Proust) étaient aussi passées par-là. Cependant, Lipiansky eut au bout d'un moment la nette impression que l'intérêt manifesté pour sa personne par cette femme de lettres, qui dans ses poèmes se voyait survivre dans des cœurs de jeunes hommes, ne se confinait nullement aux petits travaux de classement qui en était le prétexte. C'est ce qu'auraient paru confirmer les lettres d'un lyrisme exalté qu'elle lui envoya afin d'essayer de le ramener à son service après qu'il l'eut quittée, quelque peu effarouché⁶⁸.

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir médité, en puisant dans son expérience et dans la littérature, sur la femme et l'amour, objets fréquents de ses *Pensées*. Cependant, un aspect important de son attitude à cet égard est révélé dans cette exclamation du 20 septembre 1928 : « Moi, me marier ! Marcher avec une femme à côté, sa main dans la mienne, à petits pas ridicules pour me mettre au pas de l'aimée !... » Au fond, Lipiansky se méfie du bonheur et ne cesse d'en rejeter la tentation sur tous les tons. Prétendant ne pas le désirer, il lui oppose volontiers la vérité, comme le 28 octobre 1929 quand il explique qu'elle « n'est pas seulement un besoin de ma vie : elle est ma vie même. Et plus qu'un être de raison, elle est pour moi un être de sang. De cette vérité totale, combien se soucient. Autour de nous les yeux hagards et fébriles, les bouches gourmandes, les mains tendues supputant obstinément leur chance de bonheur. Mais le bonheur ne m'intéresse pas ». « Il m'est impossible d'accepter la médiocrité, sous quelque forme que ce soit », pourra-t-il écrire le 23 avril 1931, tandis qu'un an auparavant, il déclarait avoir « choisi le chemin le plus long et le moins fréquenté », « préféré passer par la porte étroite », sans regret ni nulle crainte de s'être trompé, car « le sentier dangereux que je suis entre les granits et les gouffres vous laisse mourir de faim et de fatigue ou glisser dans un abîme – si vous êtes faible ; il ne vous permet pas de vous égarer ».

Cette austère quête n'allait pas sans un certain aristocratismes de la part de « celui qui a une mission à remplir », et qui doit « braver les vagues rumeurs et les railleries de la foule », car « toute vocation profonde entraîne une apparente exagération », « certains “ridicules” qui s'attachent à toute supériorité comme une conséquence des qualités mêmes qu'elle exige ». Venant de frôler la mort dans un accès de fièvre typhoïde et de la méditer avec Montaigne, Lipiansky conclut qu'elle « doit être l'achèvement et le couronnement solennel d'une longue mission, d'une servitude spirituelle, qu'est la vie. Car chaque homme a sa fonction à remplir... Et comme les mots sont souvent pleins de sens, rappelons nous que “défunt” vient de “*de functus*”, c'est-à-dire “celui qui a achevé sa mission” ! ». Outre cette vocation, « que ce monde est inconsistant,

68. Entretiens avec A. Marc, Vence, 18 avril, 16 juin 1988, 7 octobre 1989. Malheureusement, seule une première lettre assez anodine subsiste de celles qu'adressa à Lipiansky la comtesse de Noailles.

décevant et faux... » ; « l'amitié elle-même n'échappe pas aux vicissitudes de ce monde. Dans notre univers de relativité, il n'y a de stable que l'Absolu, dans notre monde fini il n'y a de sûr que l'Infini, dans notre vie, illusoire et misérable, il n'y a de réel que Dieu ».

Le 28 juillet 1927, Lipiansky avait pu reprendre à son compte une citation de Philon d'Alexandrie glanée dans *Valeurs permanentes du judaïsme* d'Israël Abrahams, sur l'ascension vers Dieu, dont l'issue est incertaine, « car il y a bien des hommes à qui il ne s'est pas révélé et dont l'effort fut vain », mais à qui pourtant « le fait même de quêter [...] a donné part au Bien ». Lipiansky n'avait pas en l'occurrence trop à s'en faire, puisque environ un an plus tard ses recherches spirituelles et philosophiques lui feraient découvrir saint Augustin et le catholicisme à travers lui. C'est en consultant à la Bibliothèque Nationale une encyclopédie catholique qu'il aperçut par hasard, curieux de voir ce qu'elle aurait à dire sur le problème de la liberté qui l'occupait à ce moment, que Lipiansky fut frappé par des citations de l'évêque d'Hippone. Poursuivant cette piste, il fut bouleversé par la lecture des *Confessions* de saint Augustin, relatant le chemin difficile d'un jeune homme, par-delà l'intellectualisme et la sensualité, vers la vraie foi. C'est sur cette voie que commença alors à s'engager la pensée de Lipiansky, voyant converger à cet horizon les problèmes qu'il se posait. Ainsi peut-il noter, le 30 mars 1929, que « tous les mystères du christianisme sont en même temps problèmes de la philosophie : incarnation de l'absolu, la trinité, la négativité en Dieu ». Il y avait déjà longtemps qu'il s'était mis dans ses notes à citer Augustin en latin. Le 17 octobre 1928, on le trouve par ailleurs acquis à un point de vue privilégiant le catholicisme comme forme normale de « la civilisation qui a succédé au monde romain ». Et si « ce sont les idées qui dominent l'histoire », « nous vivons [...] dans un monde chrétien. Ceci s'entend dans un sens très large : les libres penseurs ou les juifs assimilés par exemple participent également de cette civilisation chrétienne. Mais depuis quelques siècles la civilisation n'est pas seulement une fleur temporelle du christianisme ; elle est aussi – et tout particulièrement – une expression objective du protestantisme. Nous vivons donc dans un monde “protestant” : les catholiques ou les athées n'échappent pas à cette règle ». Lipiansky prit la peine de noter entre parenthèses : « important à développer », et saisira justement l'occasion de le faire à la réunion du Club du Moulin Vert d'où sortira l'Ordre Nouveau en 1930.

A la veille d'écrire cette dernière pensée, Lipiansky avait d'ailleurs précisé que « seul le christianisme fonde la démocratie. Seul il donne à tout homme une valeur intrinsèque et en fait une fin et non un moyen. Le christianisme prononce une condamnation définitive et absolue de tout ordre

social n'existant qu'en vue des droits et des jouissances d'une minorité ». Quant à la « soi-disant "loi de la majorité" », cette « grave et pernicieuse erreur » « n'est au fond qu'une extériorisation malheureuse de la profonde vérité intérieure du christianisme [...] ».

A cette époque de la condamnation papale de l'Action Française, le discours de Lipiansky se situe dans une optique voisine de celle de la démocratie chrétienne à laquelle elle donna un nouveau souffle ; en effet, il va jusqu'à reprendre – peut-être sans qu'il s'en rende compte – les arguments qu'opposaient depuis longtemps les silloniens aux maurrassiens. Ainsi quand il met en doute le mérite des constructions doctrinales par elles-mêmes, et met en valeur l'attitude intérieure de chaque citoyen ; car « les institutions politiques ont infiniment moins d'importance que l'esprit public. Les meilleures institutions perdent leur valeur quand sa base morale se décompose ». Vingt jours plus tard, le 28 septembre 1928, Lipiansky récuse la phrase tirée de Goethe (« Je préfère une injustice à un désordre. ») par laquelle Maurras avait voulu justifier le maintien de la condamnation de Dreyfus : « Je ne préfère pas une injustice à un désordre car l'injustice est pour moi l'une des formes les plus laides du désordre. » Or, on sait que c'est afin de conjurer pareil « désordre établi » qu'Alexandre Marc pourra rétorquer dès le premier manifeste de l'Ordre Nouveau au « Politique d'abord » de Charles Maurras : « Spirituel d'abord, économique ensuite, politique à leur service ». Mais deux ans avant ce grand effort de renouvellement de la pensée politique, l'exigence de rigueur de Lipiansky lui faisait voir bien au-delà du cadre convenu où la confinaient tous les démocrates, chrétiens ou pas. « Les bases théoriques de la démocratie et du socialisme sont d'une telle incohérence qu'elles ne peuvent plus résister à la critique. La révision [...] s'impose. – La doctrine démocratique a surtout été une arme de combat merveilleuse. Au point de vue théorique, tout reste à faire. » C'est la tâche à laquelle l'Ordre Nouveau ne craindra pas de s'atteler.

Pour Lipiansky, cette démarche devra procéder du « génie français » qu'il a isolé dès 1928, quand, le 19 octobre, il le voit « étroitement lié à un idéal de connaissance rationnelle qui n'accorde la dignité de "science" qu'à un ensemble cohérent et déductif (– dans un sens large –) de "vérités". Toute la pensée française découle en quelque sorte de la grande tradition cartésienne ». Lui-même se veut « "rationnaliste" dans ce sens que j'éprouve le besoin de mettre tous mes sentiments en formules, de construire autour tout un système... » – comme il ne s'en privera pas à *L'Ordre Nouveau*, et encore moins dans ses écrits d'après-guerre. « Mais ce système et ces formules », s'empresse-t-il d'ajouter le 20 septembre, « sont comme les tableaux de Rembrandt dans lesquels l'ombre vivante enveloppe la lumière ». Pour lui,

« l'irrationnel est l'aboutissement de la raison. Nier la raison pour affirmer l'irrationnel c'est également ignorer les deux » (30 août 1928). « Les ignorants se réfugient dans l'irrationnel ; les sages y vivent » (2 septembre 1928). C'est même là par excellence le domaine de la personne. Lipiansky note avec Montaigne, le 24 septembre 1928, que « le moi "la personne humaine est un vivant mystère" qui nous touche de près et qui n'en reste pas moins obscur. Est-elle raison, elle qui est l'irrationnel par excellence ? Est-elle volonté ?... Mais plusieurs [*sic*] volontés – quelque paradoxal que cela puisse paraître – cohabitent en nous [...] ». (Cette idée tirée des *Confessions* de saint Augustin, VIII, ch. 9, Daniel-Rops la développera de son côté dans son recueil de nouvelles intitulé *Deux hommes en moi*.) « La personne humaine semble donc élevée au-dessus des sentiments et des volitions empiriques – sans pourtant devenir une pure forme, une abstraction ! – dans un domaine qui reste encore à étudier. » C'est à cette exploration qu'Alexandre Marc consacra le reste de sa vie.

Convaincu que « nous sommes nés pour agir », comme il l'écrit le 20 septembre, il avait pu faire sienne, cinq jours plus tôt, la parole de Montaigne : « Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà. » A ceci près qu'à la différence de Montaigne, c'est dans l'au-delà de ce qui reste à faire qu'il situe le mystère de la personne en acte, plutôt que dans l'enceinte d'un chez soi, de ce qui nous est propre : l'être est toujours pour lui à conquérir en dehors de ce qu'il est déjà. Se sentant poursuivi par le temps qui va le happer dans la stase du passé, il ne tient pas à « apprendre à "nous saisir des biens pressens" », et se refuse à condamner « le besoin d'aller toujours "béant après les choses futures". N'est-il pas dans un certain sens ce qu'il y a de plus précieux en l'homme ? » La mort c'est de rester sur place : « Ne jamais s'arrêter, ne jamais dire : c'est assez, ne jamais mourir », cette devise que Lipiansky note le 5 septembre 1928, Marc ne cessera jamais d'en être hanté, lui qui dès le début de son nouveau journal, le 23 avril 1931, peut désigner comme « notre seul but ici-bas : vaincre la mort ». « Car, ajoute-t-il le 16 août 1929, il n'y a de vie qui ne cherche à se dépasser elle-même, à sortir d'elle-même en brisant les formes mortes et les limites rigoureuses... Vivre pleinement, c'est donc vivre "en dehors" de soi-même. Mais on ne sort de son propre moi que par l'amour. C'est lui, le divin éros, qui fonde toute vocation, toute connaissance, toute sympathie réelles. »

Qui plus est, « l'amour seul qui englobe la liberté car il la présuppose peut combler le gouffre creusé par cette dernière », « le hiatus irrationnel qui sépare le bien et le mal, le retrait et la chute, l'Ange et le Démon [...] ». « Autrement dit, la Sagesse divine contient tout ce qui a été, est et sera, car tout ce qui est

réellement naît de la Liberté qui est la source de l'acte créateur. » Dans des notes comme celle-ci datée du 16 mars 1930, où il place la liberté identifiée au divin au cœur de sa métaphysique, Lipiansky se montre on ne peut plus proche de l'auteur du *Sens de l'acte créateur*, Nicolas Berdiaev, comme de la pensée religieuse russe en général, dont non seulement il peut retrouver comme ici l'accent sophiologique, mais fait ailleurs écho à des notions clés en énonçant l'exigence de la divinisation de l'homme, la théurgie conçue comme l'acte religieux le plus essentiel.

Mais c'est plutôt sur *L'Action* de Blondel qu'il s'appuie un an plus tard, pour étayer sa notion pourtant bien russe de l'Homme-Démiurge, à l'image de Dieu, dont l'action « apparaît comme une création dans la création » ; c'est déjà ce « co-créateur » dont Maritain lancera la notion séduisante dans son *Humanisme intégral* en 1936, et qui deviendra un lieu commun de la pensée catholique contemporaine. Lipiansky du reste ne peut se résoudre à suivre les Russes dans l'apophatisme en vertu duquel Berdiaev, marqué par Jacob Boehme et les mystiques rhénans, peut situer sans hésiter la liberté première dans le non-être, alors que Marc, se rattachant très consciemment à la tradition française, préférera en laisser la fascination à l'Orient et aux Allemands (également pris à partie dans *Défense de l'Occident* de Henri Massis, qu'il avait fort apprécié), à Heidegger en particulier ; il s'expliquera dans ces termes avec la pensée germanique et ses présupposés mystiques dans sa contribution sur « Hegel et Marx » au numéro spécial des *Archives de philosophie* sur « La philosophie du communisme » en 1939.

Une note du 8 septembre 1929 le montre néanmoins méditant *Was ist Metaphysik ?*, dont on sait qu'il exprimera un an plus tard l'intention d'en faire la traduction française. C'est par ailleurs à l'*Ethik* de Hartmann (chap. 19, « Subjekt und Person ») qu'il se référerait le 21 août 1929 en ébauchant sa pensée du lien entre les fondements ontologique et axiologique de la personnalité comme sujet libre. Dans cette voie ouverte par Scheler, « la métaphysique de la personne humaine est donc fondée sur la "métaphysique" de la morale » ; « il y a », note-t-il, « dans toutes ces idées de Hartmann, esquissées seulement à propos de problèmes plus spécialement éthiques, une richesse latente qui me déborde encore actuellement, mais que je compte bien exploiter un jour ».

Lipiansky néanmoins n'attend pas pour préciser sous un autre rapport la métaphysique de la personne humaine – en des termes, il est vrai, dont il serait aisé de trouver l'équivalent chez Berdiaev et d'autres penseurs russes. A leur instar, Lipiansky se défie de la métaphysique classique, où « l'être *absolu* semble trop souvent se confondre avec l'être *impersonnel* ». « Et l'« être des êtres » (l'essence de l'être) est identique avec l'être des *choses*. Mais à cette

métaphysique de l'objet, une métaphysique du sujet vient opposer constamment une puissante protestation qui monte du fond même de la conscience humaine. Malheureusement, par une confusion absurde, la métaphysique du sujet s'assimile souvent elle-même à une métaphysique "subjective". » Or, « ce qui la définit n'est point un vague "relativisme" quelconque, mais la conscience de la tragédie cosmique dans laquelle nous sommes profondément engagés » et dont « les ébranlements affectifs qui troublent l'équilibre de notre personnalité sont comme des échos assourdis [...] ». C'est « par eux que nous atteignons peut-être son noyau central et que nous participons activement à son mystère. Nous découvrons la réalité en nous et non hors de nous ». Ainsi, « l'univers tend vers la "personnalisation" comme vers son expression suprême. L'être est "subjectif" », ce qui n'implique nul solipsisme, « mais que l'être de l'être est identique à l'être (objectif !) du sujet. Il ne s'agit donc pas de nous détourner de ce qu'il y a de plus irréductiblement individuel en nous », car « c'est à travers nos "états" mêmes et dans la mesure où ils sont véritablement nôtres que la réalité de l'être se révèle à la réalité de la conscience [...]. On peut donc dire, dans un certain sens, que l'"action" nous donne une véritable expérience mystique de l'être. Car l'être se manifeste en nous qui sommes ses incarnations », bien qu'il « nous dépasse certes et nous englobe : [...]. *L'être n'existe que dans notre action. Et on ne connaît l'être qu'en tant qu'on le réalise.* »

Si c'est donc indubitablement à une métaphysique de la personne humaine, c'est-à-dire ayant celle-ci pour axe, qu'on a affaire ici, permettant de porter un regard neuf sur une vaste gamme de problèmes, l'accent en est déjà celui du personnalisme de l'Ordre Nouveau en tant qu'il y serait mis sur la primauté ontologique de l'action. Or c'est là un point de désaccord important que souligneront les critiques d'*Esprit* au moment où la revue se dissociera de l'O.N., après avoir fait sienne sa notion d'une vision du monde du nom de personnalisme. Quatre ans auparavant, le 12 mai 1930, c'est sur ce point que s'ouvre l'exposition des fondements de cette nouvelle philosophie : la note de Lipiansky qui vient d'être longuement citée, et qui portait le titre « L'Être et l'homme ». Il y exprime d'entrée de jeu son doute que « la véritable sagesse » soit « celle de la contemplation pure, comme on le dit communément... A moins que la "contemplation pure" ne soit justement l'ultime expression de l'action ». Cette idée sera toujours chère à Alexandre Marc, qui l'étaie plusieurs mois plus tard d'une citation de Maurice Blondel faisant de la pensée une forme de l'action.

Le moment précis où il reconnaît consciemment la primauté de l'action, en laquelle sa démarche philosophique trouve enfin son point d'Archimède, est

aussi celui où, avec une parfaite cohérence, il met en pratique en fondant l'Ordre Nouveau son corollaire de l'unité de la pensée et de l'action. C'est en effet le 7 décembre 1930 qu'il fait retour sur lui-même pour constater qu'il a eu, « pendant longtemps, la tendance à négliger, à sacrifier même le domaine de la volonté, de l'action, de la spontanéité créatrice. L'ordre de la raison et l'ordre du cœur étaient seuls pris en considération, dans mes réflexions philosophiques. [...] Pourtant il est important de comprendre qu'il est un "ordre de l'action" irréductible à tout autre "mode d'existence" », obéissant « à des lois qui non seulement sont "autonomes", mais qui impliquent même une certaine primauté de l'action sur les autres modes d'être, une prépondérance de l'existence par rapport à l'essence, du concret par rapport à l'abstrait, de l'homme vivant par rapport à la pensée ».

Ainsi le personnalisme naissant se conçoit-il d'emblée comme un existentialisme, où « l'existence précède l'essence », selon la formule que consacrera Sartre. C'est ce que confirme l'affirmation voulant que « le vrai sens de toute activité – quels que soient ensuite ses "aboutissants" logiques et émotionnels – » soit, « tout d'abord, immanent à cette activité même ». La pensée doit « s'incliner devant cette primauté » de l'action qu'aucune saisie théorique ne saurait épuiser. « La connaissance même intégrale de la vie ne supplée ni ne suffit à la plénitude de vivre. » Marc s'empresse d'ailleurs de préciser (ce qui l'éloigne décisivement d'une certaine pente de l'existentialisme aboutissant à Sartre) « que ce caractère transcendant de l'action n'implique en rien un subjectivisme volontariste » tel que « le biologisme pragmatiste d'un Nietzsche ». Car « c'est accepter le plan banal que de proclamer – les "choses" étant écartées – la prépondérance du sujet (vital ou psychologique). Si, par contre, l'on veut "sortir du plan", il faut, oubliant les habitudes de la pensée conformiste » (évoquée plus haut comme « l'opposition abstraite » qu'on « prétend combattre entre les choses "inanimées", inertes et nous, c'est-à-dire un certain "psychologisme" »), « proclamer la primauté de l'action qui n'est ni "en nous", ni "dans les choses" ! »

C'est donc là que s'effectue pour la première fois ce « changement de plan » révolutionnaire du personnalisme, dépassant en un acte créateur les oppositions dualistes où se fige l'attitude conformiste, celles que l'Ordre Nouveau traquera dans les révoltes qui les exacerbent aussi bien que dans les réformes qui les recouvrent, que ce soit en philosophie ou sur le terrain socio-politique, indissociables de ce point de vue : celui de l'homme vivant dans le concret, de la personne qui le dépasse en s'y engageant. C'est cette rupture qui ouvrirait dès lors la perspective d'un ordre nouveau fondé sur son exigence de révolution permanente, s'appliquant simultanément à tous les niveaux de

l'existence en vue de la restaurer dans la plénitude de la personnalité. L'étincelle illuminante qui soudait dans l'expérience de l'acte les antinomies de la pensée faisait du même coup déborder celle-ci dans l'action concrète, d'un même mouvement fulgurant.

Pour Alexandre Marcovitch Lipiansky, c'était comme une seconde naissance, éloquemment symbolisée par l'adoption d'un nouveau nom sur le conseil de son patron chez Hachette, René Vaubourdolle ; c'est lui qui lui suggéra d'en prendre un plus commode pour écrire des articles et mener une activité publique – il suffisait de le tronquer de ce qui en marquait l'exotique et inquiétante russité, en ne laissant qu'un nom plus occidental, bien qu'original, et facile à retenir : Alexandre Marc (reconnu par un acte de notoriété publique en 1935)⁶⁹. Il venait de s'engager sur la voie où les problèmes qu'il s'était posé dès sa prime jeunesse pourraient trouver une solution.

Ainsi, la question des rapports entre l'affirmation de la personnalité, l'exigence éthique et leurs fondements métaphysiques respectifs, dont récemment encore Hartmann, après Scheler et Frank, lui a laissé entrevoir l'identité, cesse d'apparaître comme source de contradiction dès lors que « la primauté de l'action est la raison même de la primauté de l'éthique ». Kant et Nietzsche sont à la fois réconciliés et dépassés dans la nouvelle attitude qu'il appellera bientôt personnaliste, en vertu de laquelle il passe à l'action non seulement parce qu'il le doit, mais parce qu'il n'existe vraiment qu'en cette mise en acte de sa personnalité dans une vocation.

Ce n'est pas pour autant du jour au lendemain que Lipiansky a entrepris de faire déborder ses réflexions dans un cadre plus large de discussion. Une lettre du 1^{er} septembre 1929 d'une connaissance, l'excentrique homosexuel normand Georges Guillot, reproche à Lipiansky ainsi qu'à ses amis Jean Jardin, René Cantoni, Jacques Naville, et à son frère le scientifique amateur Marcel Guillot⁷⁰, de ne pas avoir été à la hauteur de leurs responsabilités en les laissant en suspens durant toute une année de « rencontres du jeudi soir » passées en vains bavardages. Il pourrait s'être agi d'un cercle de discussion regroupant d'anciens camarades de Sciences Po. Toujours est-il que Lipiansky se voit reprocher de s'être laissé corrompre par « l'influence délétère du

69. Entretien avec A. Marc par John Hellman, Cogne, 1985 ; curriculum vitae d'A. Marc, 1956.

70. Entretiens avec Simone Jardin, Vevey, 12 décembre 1992, et Gabriel Jardin, Vevey, 29 mai 1994. Malgré son talent d'organiste virtuose, Georges Guillot resta un musicien et compositeur amateur et ne fit jamais aucun effort pour se faire connaître. Quant à Marcel Guillot, pharmacien de son état, il était cependant un scientifique d'envergure qui travailla un temps avec Joliot et Curie, et continua à s'intéresser à tout pour alimenter une réflexion philosophique personnelle dont le seul aboutissement public fut l'édition posthume par ses enfants aux éditions de La Pensée Universelle, en 1993, d'un manuscrit intitulé *Le Chemin qui mène de la connaissance scientifique à la foi religieuse*.

groupe » et de n'avoir osé être lui-même ; Guillot le conjure de reprendre le groupe en main pour qu'à chaque réunion soit donné un exposé préparé d'avance sur « une question réellement importante » et même grave, écouté et mûri dans des séances disciplinées, suivant un programme fixé au début de l'année. On reconnaît déjà là les structures et l'esprit tant du cercle d'études religieuses que du mouvement d'Ordre Nouveau qu'animera Marc un an plus tard. L'urgence existentielle qui les caractérisera est déjà réclamée par cet ami oublié dans une lettre conservée à part, hors de toute chronologie, par Alexandre Marc qui semble à juste titre y avoir reconnu les hautes exigences qui le travaillaient dans sa jeunesse. Il en était mis au pied du mur dans ce document typique de l'inquiétude de sa génération telle que la décrivait Daniel-Rops à la même époque, et que l'on retrouve ici :

Ah ! à cette heure de toutes les défaillances et de tous les abandons, à cette heure de toutes les pestes, et où l'on se refuse à choisir, parce que l'on se refuse à la vérité, et où l'on se refuse à marcher droit, mais où l'on va de travers comme des hommes saouls, et où il faut essuyer les caresses démoniaques d'un Gide, et supporter les enthousiasmes aveugles et désordonnés d'un Romain-Rolland, et les chants obscurs des hermétiques, les Claudel et les Fargue, est-il vraiment admissible que nous autres, qui avons conscience et qui savons, ne nous dressions pas avec énergie et ne nous mettions pas au travail immédiatement, et ne nous efforcions pas sans relâche à assurer le règne du divin en ce Monde ? Et cela même se conçoit-il ?

Ce cri du cœur, moyennant quelques permutations dans les références littéraires et idéologiques, est le reflet fidèle de l'élan tourmenté qui pousserait tant de jeunes à l'action dans les années 30, et que Marc plus que tout autre tentera de cerner dans ce qu'il avait de plus essentiel. Cette même lettre préfigure aussi les périls et ambiguïtés de cette révolte de la jeunesse, quand elle fait de la liberté l'origine de tous les maux d'un monde en perdition. Certes, sa conception libérale, individualiste, serait remise en cause de toutes parts, et trop souvent dans un mouvement précipité d'emportement, le bébé serait jeté avec l'eau du bain ; mais c'est précisément cette tentation que Marc s'efforcera de conjurer en isolant l'authentique liberté personnelle de l'homme responsable de la gangue de licence individuelle où elle s'enfouit dans la masse. Pour ce faire, il portera au processus de cette aliénation l'attention la plus aiguë. Il en discerne clairement un des rouages les plus essentiels à l'être moderne dans le machinisme qui la régit et de plus en plus la définit, et auquel il consacre une fort intéressante note, le 12 juillet 1930, soit à la veille du Congrès franco-allemand de la jeunesse au Sohlberg.

Il est facile de reconnaître dans le machinisme moderne une arme diabolique et éminemment dangereuse. Le machinisme coupe les racines profondes par lesquelles l'homme aspirait le rythme vivifiant de la nature. Il remplace la piété envers celle-ci par une véritable technique du viol... Mais pour que cette critique de la civilisation moderne ne reste pas entièrement négative et stérile, il faut qu'elle contribue à établir la nature du lien qui unit le machinisme et cette dégénérescence de l'homme « luciférien ». Ce n'est peut-être pas le machinisme lui-même qui est responsable de l'intolérable « crucifixion » de la nature qui se développe sous nos yeux, et de tous les méfaits qu'elle entraîne : n'est-ce pas plutôt l'état d'esprit qui accompagne et engendre cette forme du machinisme qui est le vrai coupable ?

(Ici, Marc se montre assez proche de l'intuition de la nature de la technique moderne à laquelle Heidegger, d'une part, et l'École de Francfort, d'autre part, n'arriveront que plusieurs années plus tard.)

Quoi qu'il en soit, au risque de paraître vaine, la critique du machinisme doit essayer de découvrir les moyens réels pour le combattre. Toute la question est de savoir si le poison comporte aussi un antidote ou, en d'autres termes, si nous pouvons espérer faire du machinisme une arme contre la mécanisation et l'asservissement de l'esprit. Cet espoir, n'est-il qu'une illusion diabolique, comme le prétendent les irréductibles ennemis de la civilisation moderne... Rien ne le prouve a priori, ni même a posteriori ! Quelle est d'ailleurs la solution que préconisent ceux qui ne conçoivent pas que la machine puisse, un jour, contribuer à libérer l'homme et à le rapprocher de la nature...

« ...Mais y a-t-il une solution ? », devait tout de même se demander Lipiansky. De cela dépendait l'espoir qu'il entretenait de retourner le machinisme contre lui-même, ou plus exactement d'employer la technique à contrer les effets et les causes de l'exclusive prédominance du mode de pensée utilitariste qu'elle implique. Cette gageure audacieuse, c'est seulement la méthode dichotomique conçue indépendamment par Arnaud Dandieu qui lui permettra de la soutenir en en faisant le principe d'un Ordre Nouveau basé sur la distinction de l'activité personnelle créatrice et du travail machinal d'intérêt purement social. Quant à savoir si le développement illimité de la technique dans ce dernier domaine permettrait encore de reprendre dans l'autre un contact vital avec la nature, c'est une autre question à laquelle prête le flanc cette démarche dont l'O.N. fera un dogme, bien que cela non plus, « rien ne le prouve a priori, ni même a posteriori ! » Si Marc se montrera désormais peu enclin à reprendre à la base la question troublante dont Dandieu lui fournit (trop ?) vite une solution si élégante, il conserve de toute façon le mérite de l'avoir formulée parmi les tout premiers, car en elle tient la problématique la plus décisive du XX^e siècle telle qu'elle ne commence à être entendue qu'à sa

toute fin, quand l'ampleur cataclysmique des problèmes écologiques et sociaux inhérents à la civilisation industrielle ne peut plus être ignorée.

C'est à la racine de la crise du monde moderne qu'Alexandre Marc remonte sans coup férir à la fin de l'année, dans des notes où sont esquissées les idées à développer dans un exposé devant les membres de son cercle d'études religieuses, celui où il recentre ses préoccupations spirituelles vers le contexte d'une crise temporelle globale et l'exigence qu'elles y commandent d'un ordre nouveau. Comme il n'y part pas du rôle du protestantisme ni n'aboutit à l'alternative d'une colonie canadienne ou d'un ordre nouveau, qu'il a toujours évoqués en parlant de son premier exposé sur la crise contemporaine et l'ordre nouveau, peut-être s'agissait-il plutôt d'un exposé ultérieur, d'une réponse à des critiques – protestantes justement ? ; c'est ce que pourrait laisser penser la mention de « Remarques préliminaires (réponse à M. W.) » en tête de cette page de carnet. Le plan qui y est ensuite formulé prend comme point de départ le postulat métaphorique d'une identité entre le monde moderne et Descartes, en qui nombre de ses caractères seraient déjà en germe.

Par cette « Oraison funèbre de D[escartes] », dont il apprécie pourtant la clarté d'esprit bien française tout en se défiant de sa postérité rationaliste, Marc, sans le savoir, attaque déjà du même angle que Dandieu les problèmes contemporains. Il s'en distingue cependant par les présupposés religieux, catholiques mêmes, qui transparaissent dans sa manière de les poser. Ainsi quand il évoque la « primauté de l'économique », c'est en se référant à la « science des choses terrestres d'où souci des choses d'ici-bas ». Son corollaire est la « doctrine du progrès » dont découle la faim abhorrée du bonheur « – bonheur déduit de la domination d'où primauté de l'utile donc séparation d'avec le surnaturel mais aussi [de la] nature ». Par une autre conséquence logique, la « primauté de l'individuel – l'esprit se détruit lui-même – l'individu dévore la personne – ne subsiste que le consommateur consommé, l'homme séparé de l'humain ». Cette distinction de l'individu et de la personne, à la base du personnalisme, est d'emblée indissociable d'une critique radicale du monde où celle-ci est réduite à celui-là, « d'où anarchie – renforcée par dualisme qui envahit » tous les domaines, triomphant « dans l'économique », dans le « progrès qui se manifeste par la négation de la tradition », dans le « déchaînement des forces instinctives », la « révolte romantique » et l'« amoralisme » : autant de thèmes qui reviendront dans le manifeste de l'O.N. « Tous ces phé[nomènes] ne sont que manifest[at]ions de ce détach[emen]t de l'être – mépris de la théo[logie] ensuite de l'ontologie. Primauté du temporel – s'occuper *de* tout sauf *du* tout. »

En somme, « le monde moderne éclate », ainsi qu'en témoignent Nietzsche et Dostoïevski, Kierkegaard et Heidegger, et bien sûr la guerre, le communisme. Ramassant toute son expérience de vie et de réflexion, Marc débouche enfin sur l'exigence qui leur donne un sens, et structurera le reste de son existence. « Le monde nouveau doit revenir à un ordre nouveau » au sens du « cosmos grec », par une « intuit[ion] de l'être créé – l'âge moderne a été celui du subjectiv[isme.] Il faut s'en libérer – » par la « primauté du spirituel et de l'unité » (« de combat », ajoute Marc au crayon, ce qui oriente vers l'idée de front commun révolutionnaire une expression qui au départ aurait plutôt semblé renvoyer à l'œcuménisme – glissement significatif de la sphère du spirituel à celle du temporel où il doit s'incarner) ; l'« écon[omique vient] ensuite ». C'est déjà la version O.N. du « Spirituel d'abord » telle qu'elle sera énoncée dès le premier manifeste du mouvement, à cet important détail près : plutôt que de poursuivre du même souffle par « économique ensuite, politique à leur service », Marc avait d'abord réclamé qu'il n'y ait « plus de polit[ique] dont l'autonomie est née de la dissolut[ion] cartésienne. »

C'est donc au cours des quelques semaines où se cristallisa au sein du premier noyau de l'Ordre Nouveau, autour de ces quelques idées de Marc, la première doctrine révolutionnaire personnaliste, telle qu'elle trouverait à s'exprimer publiquement dans le manifeste de mars 1931, qu'un refus initial de la politique se nuança en sa contestation et sa subordination. La tendance de l'O.N. à vouloir réintégrer autant que possible le politique dans le social et le juridique apparaissait ainsi dès l'abord dans une formule transitoire dont l'intransigeance irréaliste avait du moins le mérite de la clarté. C'était certes une nouvelle idée du politique, qui le ramenait peut-être à sa source dans la *polis*, aux proportions de la Cité antique où l'interaction sociale des citoyens, telle que régie par leurs lois et coutumes, n'était encore ni instrument ni substitut de la sphère politique, y émergeant plutôt à la conscience de leur solidarité en une émanation immédiate de sa dynamique propre.

Cependant, c'est surtout à l'échelle plus vaste du continent que se posait encore le problème politique pour Alexandre Lipiansky, peut-être déjà dans la perspective du règne du droit que signifie pour lui le personnalisme, à faire prévaloir sur les prétentions des États-nations à se poser chacun en instance suprême de décision. Même professionnellement, en tant que secrétaire du service de droit international à la Librairie Hachette, pendant les trois années où celle-ci éditait le Recueil des Cours de l'Académie de Droit international de La Haye, il travailla en étroit contact avec elle, au point que son Curatorium inscrit au procès-verbal d'une séance de juin 1929 son appréciation pour un tel

dévouement de sa part⁷¹. C'est aussi de la Dotation Carnegie pour la Paix Internationale qu'était issue cette institution qui publiait *L'Esprit International*. « Cette vaillante Revue dont je m'occupe et qui paraît quatre fois par an mène, dans un esprit de stricte objectivité, le bon combat pour les idées de Paix et de Justice qui vous sont chères », écrit Lipiansky le 9 octobre 1929 à Mme Léon Brunschvicg, qui s'est adressée à lui pour publier des articles sur la question féministe dans le *Manuel Général*, « qui est actuellement la Revue Pédagogique de beaucoup la plus lue et la plus écoutée », et dont il semble aussi s'occuper pour la Librairie Hachette.

Ce qui est clair, c'est qu'il se passionne d'ores et déjà pour la question de l'unité européenne, s'intéressant vivement à la Pan-Europa Union du comte Richard Coudenhove-Kalergi, avec qui il semble avoir un temps entretenu de bons rapports. En effet, il lui écrit le 4 janvier 1930 pour accuser réception du numéro 8 de *Panurope* ; son « effort en faveur d'une organisation meilleure de notre patrie commune : l'*Europe* ! » lui vaut la « sympathie ardente » d'un groupe d'amis qui a chargé Lipiansky de la lui exprimer, et de lui demander « sous quelle forme il nous serait possible de contribuer à la propagation de vos idées ». Un mois plus tard, Lipiansky remercie Coudenhove-Kalergi de lui avoir fait parvenir son livre *Héros ou saint* en traduction ; il l'avait déjà lu en allemand, mais se proposait maintenant de le faire connaître à ses amis. Peut-être était-ce ceux des rencontres du jeudi soir, dont la thématique eut déjà été au moins ouverte au fédéralisme européen, bien que principalement préoccupée de poésie.

Toujours est-il que l'alternative posée par le titre de ce livre en était une qui occupera fort cette génération marquée par Péguy (Marc ne faisant pas exception) ; c'est en partie sur des interprétations divergentes de la dialectique de l'héroïsme et de la sainteté posée par ce dernier que se démarqueront les deux ailes du mouvement personnaliste, ainsi que nous le verrons. Quant à Coudenhove-Kalergi, la réponse que fit Lipiansky à son premier envoi laisse entendre qu'il l'a connu quelques années auparavant, peut-être dès sa période allemande, ayant depuis correspondu avec lui. C'est en tout cas à un congrès de Pan-Europa à Berlin qu'Alexandre Marc se souvient d'avoir été déçu par le caractère conservateur et mondain du mouvement. La déception envers un tel européisme de salon est sans doute une des raisons qui l'amènèrent, malgré sa défiance envers les solutions bilatérales, au congrès franco-allemand du Sohlberg, en quête d'autre chose qu'il dut se résoudre à forger lui-même avec quelques participants, de vieux amis et de nouvelles connaissances.

71. Lettres de Gilbert Lindel à Alexandre Lipiansky, 13 juin 1929, et à M. Rageot, Service de Presse, Messageries Hachette, 8 février 1932, où il dit que Lipiansky a été son élève à l'École des Sciences Politiques.

Mais l'Ordre Nouveau ne fut pas le seul débouché de l'engagement européen d'Alexandre Marc. Peu avant qu'il crée l'O.N. pour en approfondir les fondements spirituels, il avait aussi lancé une agence de presse ayant pour vocation de répercuter les développements politiques et intellectuels relatifs à son idéal d'unité européenne et de paix mondiale. C'est le 16 décembre 1930, dans une lettre à Pierre Gaxotte, où Marc le remercie de son accueil quand il est venu lui solliciter une collaboration dans un nouveau journal, qu'apparaît pour la première fois la mention de Pax-Press, comme d'« un bureau de presse et un centre d'informations qui n'est d'ailleurs qu'à ses débuts. Pax-Press ne fait pas de propagande : il se contente d'informer dans un esprit strictement objectif. Malgré ses origines récentes, il a conquis déjà des sympathies nombreuses et des appuis précieux ».

Parmi ceux-ci, Marc pourra mentionner dans un curriculum vitae vingt-cinq ans plus tard à propos de cette agence fondée « en vue du développement des échanges internationaux et du rapprochement des peuples », « MM. HERRIOT, SIEGFRIED, PAUL-BONCOUR, LÉON BRUNSCHVIG, etc., etc. » Une liste contemporaine de « collaborateurs, et correspondants exclusifs ou non de la Sté Pax-Press » comprend encore, outre André Siegfried, Joseph-Barthélémy et Boris Mirkine-Guetzevitch, surtout des amis de Marc, comme André Tolédano (« journaliste, secrétaire du Monde Nouveau et de la Synthèse Historique, membre actif de nombreux groupements pacifistes, ou de rapprochement international »), Eugenio d'Ors, Philippe Lamour, Gabriel Rey, Jean Luchaire, Alfred Silbert, René Dupuis et Robert Paty « (questions religieuses) ». Marc exagérait donc un peu quant à l'objectivité de l'agence Pax-Press : comme plus tard à *Lu*, il mettait en valeur sous couvert d'un survol de l'actualité les points de vue et les développements qui allaient dans le sens des idées qu'il défendait à l'O.N. ; de plus, ses appuis étaient précaires et sa rare clientèle consistait surtout en des journaux de province ou parfois de l'étranger qui lui achetaient des lots d'articles parmi lesquels il essayait d'en glisser d'esprit fédéraliste.

Ce fut dès le début un désastre financier, ruineux à d'autres égards encore. C'est le nom d'Alexandre Lipiansky qui apparaissait sur sa carte de visite comme directeur de Pax-Press, mais le directeur-gérant de la société était Charles-Édouard Glachant, dont la principale fonction était de lui fournir de l'argent. Dès mai 1931, cet ami de Marc (connu à Sciences Po, ce fils d'une vieille famille universitaire était le seul vrai Parisien de souche parmi ses camarades⁷²) avait grand peine à lui pardonner d'avoir perdu sa fortune, que

72. Entretien avec A. Marc, Vence, 14 novembre 1987.

Marc ne pouvait commencer à lui rembourser, déjà criblé de dettes. Il ne désespérait pas de ramener Glachant à l'O.N. qu'il boudait dans son amertume, et auquel il était surtout attaché par des liens amicaux ; c'est néanmoins une chronique de cinéma de sa plume (sur *Fantomas* et *Émile et les détectives*) qui sera la toute dernière contribution de l'Ordre Nouveau à la revue *Plans* de Philippe Lamour, dans le numéro 4 de la deuxième série, du 15 juin 1932.

C'est surtout l'effort de faire face à une situation pénible, ne pouvant être ignorée, qui marqua désormais les rapports de Marc et de Glachant et les fit se prolonger bien qu'ébranlés. Car « les bons comptes font les bons amis », comme le rappelait Glachant dans une longue lettre du samedi 12 novembre 1932, où il ajoutait que « la comptabilité de notre affaire a été notre moindre souci ». Ni l'un ni l'autre n'ayant tenu des comptes, ils étaient maintenant bien embarrassés pour estimer leurs frais respectifs. Pour Glachant, Marc lui devait 21 500 F s'ils liquidaient la société et 9 000 F s'ils la reconstituaient à l'aide d'un nouvel investissement de sa part ; c'est cette dernière solution qu'il choisit « pour essayer de sortir victorieusement d'une aventure où j'ai engagé mon honneur, mon amour propre et fortune ». Prenant sur lui en rachetant les parts de Marc « la terrible responsabilité commerciale de l'affaire » envers ceux qui y avaient investi, il ne manqua pas de souligner l'absence de tout avantage pour lui de cette opération, à part celui de lui épargner le discrédit ; aussi considérait-il que Marc lui restait « *moralelement lié* », y insistant au point de devoir admettre qu'il trahissait là le fond de son « tempérament français et – disons pour te faire plaisir – bourgeois », qui n'était pas dans la manière de Marc.

C'est néanmoins dans cette atmosphère pénible que la Société Pax-Press fut relancée. Elle publiait maintenant un bulletin d'études et de documentation de 8 pages, *La Vie internationale*, comprenant un éditorial, une section « Faire l'Europe », et des nouvelles fédéralistes. Celui de janvier 1933 qui seul semble avoir survécu est peut-être le premier témoignage subsistant des activités spécifiquement fédéralistes de Marc dans la sphère de la politique internationale. Il en porte en tout cas indéniablement la marque. Le choix et le commentaire des textes semble y appeler à la création d'instances judiciaires et d'une force de police comme sanctions du droit international, tout en se démarquant de « tous les papotages pacifistes de Grande-Bretagne et d'Amérique ». Par ailleurs, W. A. Visser 't Hooft, pionnier de l'œcuménisme, est cité pour avoir su reconnaître les voix nouvelles de la jeunesse de France qui démentent la réputation de conservatisme de leur pays. A ce sujet, c'est au livre de Daniel-Rops, *Les Années tournantes*, que le lecteur est renvoyé à la dernière page, celle consacrée aux « Informations fédéralistes », traitant cette

fois du « Fédéralisme en Yougoslavie ». Daniel-Rops fut d'ailleurs alors pressenti comme actionnaire de Pax-Press par René Dupuis, qui l'était lui-même avec P.-O. Lapie et Louis Dupuy pour la rédaction. Avec Jacques Naville, ces proches de l'O.N. semblent avoir pris part à l'effort de relance de Pax-Press orchestré par Glachant, et pour lequel, d'après les reproches qu'il lui fait dans ses lettres, Marc n'aurait pas montré grand zèle. Jean Luchaire et Henri de Jouvenel furent aussi approchés, ce dernier pour donner des articles en échange de parts, mais difficultés et récriminations ne tardèrent pas à fuser de ce côté aussi. Pax-Press eut encore des difficultés à se trouver un local, ayant commencé Place de la Madeleine et continué dans une galerie des Champs-Élysées avant de se retrouver boulevard des Capucines, avec de longs intervalles chez Marc ou chez Glachant.

Bien que Glachant ait réussi à obtenir pour elle un financement par les fonds secrets (ce qui suffisait à éloigner Marc, craignant d'être compromis, comme quand le ministre Loucheur envoya à Pax-Press un chèque de 75 000 F)⁷³, et qu'elle ait pu attirer l'attention d'André Jaurès pour son projet d'un nouvel hebdo « qui serait en quelque sorte le *Je suis partout* de gauche », l'agence littéraire Pax-Press n'arriva jamais à décoller. Le 31 mai 1937, Glachant sort du silence conservé à l'égard de Marc pour lui écrire qu'il n'est « pas arrivé en trois ans et demi, et en dépit d'efforts constants, à tenir dans les délais que j'espérais mes obligations de remboursement à l'égard des anciens camarades actionnaires de la Société Pax-Press liquidée à l'amiable fin 1933 ». C'est pour lui permettre de payer sa dette de 9 000 F qu'il lui laisse entrevoir la possibilité d'un emploi à l'Exposition Universelle où il a des fonctions. Il ne comprend pas la détresse matérielle de Marc et les exigences qu'il pose, et celui-ci est blessé dans ses sentiments d'amitié par l'attitude étroitement bourgeoise de Glachant, offusqué à son tour de ces réprimandes. Bref, l'expérience de Pax-Press semblerait avoir été sur tous les plans un échec pour Alexandre Marc.

Il faut pourtant mentionner que c'est en grande partie en se réclamant de Pax-Press que Marc put effectuer de nombreux contacts avec diverses personnalités – notamment celles ibériques à qui il fit appel en vue d'un voyage à travers l'Espagne à la fin de 1931. Le prétexte en était des séries d'articles sur ce pays retenus – d'après une lettre de recommandation de Glachant pour un laissez-passer d'une compagnie ferroviaire – « par les plus grandes revues illustrées de France, telles que : *Vu*, *Noir et Blanc*, *Bravo*, etc... », qui lui fournirent aussi des attestations à cet effet, témoignant de ce qu'il vivait de ce

73. *Id.*

genre de piges journalistiques – fort chichement d’ailleurs. Les soucis d’argent, dus à sa propension à le dépenser inconsidérément au lieu d’en gagner, reviennent constamment dans le journal de Marc, ainsi que le besoin de changer d’air, par un voyage en Espagne dont, dans l’état actuel de ses finances, il n’avait guère les moyens. Il alla plutôt en Allemagne en mission pour l’Ordre Nouveau. Il est vrai qu’il connaissait déjà l’Espagne par un inoubliable voyage qu’il y fit en février-mars 1930 avec son ami le peintre Jean Dries, périple qui marquera un tournant dans la carrière de celui-ci et restera dans la vie de Marc un rare moment de bonheur sans mélange. Ce sont peut-être les démarches qu’il multiplia à Paris pour tenter de s’y replonger qui lui donnèrent aussi l’occasion d’approfondir son contact avec Eugenio d’Ors (qui de toute façon faisait la cour à son amie Margarita Abella Caprile, voir plus bas) ; il le fit ainsi collaborer à *Plans* et parler à une réunion publique de l’Ordre Nouveau, dont il partageait « certaines idées (en particulier le régionalisme anti-nationaliste, la révolution de l’ordre...) », comme Marc le notera à la suite d’une « importante conversation » avec lui le 8 octobre 1931⁷⁴.

C’est également à propos d’un voyage d’études en Espagne « *para vários diarios parisienes* » qu’est en train d’effectuer celui qu’il appelle « mon ami Alexandre Lipiansky, directeur de Pax-Press » que l’historien André D. Tolédano écrit à un collègue de Valence en octobre afin de faciliter son enquête. S’il n’avait pas pu aider Marc pour Pax-Press, comme ce dernier le note dans son journal le 8 mai 1931, le successeur d’Henri Berr à la direction du Centre International de Synthèse, qui le connaissait et l’estimait depuis des

74. Dans sa lettre du 1^{er} novembre 1931 à Marc, d’Ors lui dit que « par les documents que vous avez eu l’obligeance de me communiquer antérieurement, je crois connaître assez bien l’idéologie politique de votre groupement “L’Ordre Nouveau”. Elle me paraît juste et je le sens d’accord, presque sur chaque point, avec mes propres convictions et avec les directions dans lesquelles j’ai travaillé. Elles peuvent sans doute avoir un grand avenir, non moins en Espagne qu’en France ». Quant au voyage de Marc en Espagne de 1930, voici ce qu’en dit Jean Dries dans des notes biographiques découvertes après sa mort : « Le grand désir que j’avais de connaître l’Espagne se réalise. Je pars avec Lipiansky. Avant de passer la frontière nous nous arrêtons à Collioure et à Banyuls puis c’est l’arrivée à Barcelone, les Ramblas, les palmiers, la mer... Nous sommes heureux. Nous allons ensuite vers le Sud, nous arrêtant quelques jours dans chaque ville. Nous voulons tout voir. Je ne travaille pas, à peine quelques notes. Après Tarragone, Valence où nous voyons des courses de taureaux et nous gavons d’oranges, puis Grenade où nous passons des heures inoubliables à l’Alhambra, Cadix, Séville (visite des ruines d’Italia avec Margarita [Abella Caprile]). Nous allons dans des maisons de danse très pittoresques qui ont disparu depuis. Cordoue, où je dessine au bord du Guadalquivir. Tolède où nous séjournons plus longuement. Nous visitons toutes les Églises à la recherche des Gréco. Je connais enfin cette peinture espagnole vers laquelle je me sentais irrésistiblement attiré. Quelle révélation ! Après Tolède, c’est le Prado et l’Escorial. Quelle émotion devant les Velasquez, les Goya. Nous rentrons par Saragosse et de nouveau Barcelone. Je suis très impressionné. Ainsi commence cette passion que j’aurai toujours pour l’Espagne. » *Jean Dries (1905-1973)*, catalogue de l’exposition s’étant tenue au Musée de Bar-le-Duc (ville natale du peintre) du 18 février au 13 avril 1983, p. 21. Voir aussi l’« esquisse du peintre par un des modèles », Daniel-Rops, *Dries*, avec une biographie, une bibliographie et une documentation complète sur le peintre et son œuvre, Genève, Éditions Pierre Cailler, 1962.

années, fit toujours de son mieux pour lui être utile⁷⁵. Le même mois, Marc a en effet bon espoir d'obtenir de Tolédano du travail bibliographique pour la *Revue de Synthèse historique*, bien que ses chances d'obtenir une position permanente au Centre International de Synthèse en octobre soient compromises par la candidature de Georges Gurvitch. Mais dans une lettre de recommandation du 3 février 1932, Tolédano affirme que la *Revue de Synthèse* « a recouru et recourt à la collaboration de M. Lipiansky pour sa bibliographie ». Tolédano envisagera même l'année suivante d'y publier une étude de ce dernier sur la *Lebensphilosophie* de Ludwig Klages, à propos duquel Marc était en contact avec son disciple Hans Prinzhorn, juste avant qu'il ne meure prématurément du typhus en 1933 ; c'est sans doute auprès de son camarade allemand Harro Schulze-Boysen qu'il avait conçu cet intérêt pour l'école de pensée où puisait son mouvement *Gegner*, partenaire de l'O.N. Mais il s'agissait dans l'immédiat pour Marc de retrouver une position aux Messageries Hachette, comme chef de son service bibliographique⁷⁶. Cette tentative de retrouver un emploi sûr à la maison qu'il avait quittée (malgré les offres alléchantes de Vaubourdolle, qui tenait à le garder à son service) pour le frêle esquif de Pax-Press, maintenant en perte, n'eut toutefois pas de succès.

Mais ses liens avec Tolédano allaient plus loin que ces contacts professionnels. Ancien membre du Secrétariat de la Société des Nations⁷⁷, il pensait sans doute européen ; de plus, membre du Comité de Rédaction de *L'Aube*, nouveau journal démocrate-chrétien, son évolution religieuse plaisait à Marc, malgré que celui-ci le trouvât un peu superficiel, comme il le notait le 15 mai 1931. Aussi participait-il aux « réunions spirituelles » dont Marc avait pris l'initiative à la fin de 1930, et dont il notait dans son journal, le

75. Lettre d'André D. Tolédano, Hachette, 3 février 1932. La *Revue de synthèse historique* d'Henri Berr, fondée en 1900, se signalait notamment par son ouverture aux débats épistémologiques stimulés outre-Rhin par le néo-kantisme ; elle est à l'origine de la tradition structuraliste et de l'histoire des mentalités, Marc Bloch et Lucien Febvre y ayant publié leurs premiers travaux avant de lancer les fameuses *Annales*, où leurs méthodes feront école. Tolédano n'était pas le premier historien à prendre Lipiansky sous son aile. Au Lycée Saint-Louis, celui-ci était devenu le protégé de Jules Isaac, qui cherchera au fil des ans à l'aiguiller vers l'histoire. Mais peu attiré par les besognes inhérentes au travail d'historien, Lipiansky n'apportera à ce domaine qu'une seule contribution : le passage sur le romantisme que lui demanda son maître pour son manuel d'histoire, familier de générations de lycéens français, le célèbre Mallet-Isaac. Entretien avec A. Marc, Vence, fin juin 1988. Une lettre énigmatique d'Isaac à Marc du 17 janvier 1932 le montre étonné d'avoir vu son protégé en quelque réunion publique adopter et défendre des doctrines qu'il réprouvait – à propos de la mission de la France, du rôle du catholicisme, de l'enracinement régional ? On en est réduit aux conjectures à propos de ce qui a pu valoir à Marc cette réplique d'Isaac : « Mais vous aviez affaire à des esprits critiques de bonne qualité, peu accessibles à la propagande raciste. » Marc aujourd'hui (lettre du 15 janvier 1993 à l'auteur) pense qu'il pouvait s'agir d'une réunion du Club de Léo Poldes à la Salle de Géographie, qui l'avait lui-même révolté.

76. Lettre de G. Lindel, secrétaire général adjoint de l'Académie de Droit International de La Haye, à M. Rageot, Service de Presse, Messageries Hachette, 8 février 1932.

77. Lettre d'A. D. Tolédano à Hachette, 3 février 1932.

24 avril 1931, son espoir qu'elles reprennent bientôt, en ayant discuté ce jour-là avec Tolédano.

C'est d'ailleurs une carte de Tolédano qui livre la date la plus tardive qui soit conservée pour une rencontre du « groupe d'études religieuses », quand, le 19 janvier 1932, il se décommande et suggère pour le remplacer à la direction des débats Robert de Traz ou Berdiaev ou Marcel. Il était déjà à la réunion du 5 mai 1931 rue Jean de Beauvais, où André Moosmann devint secrétaire du groupe, et où le pasteur Westphal vint pour la première fois, suivi de son confrère Max Dominicé, auteur d'une thèse sur l'humanité de Jésus d'après Calvin qui fournirait la matière d'une anthologie sur ce thème aux Éditions Je sers en 1933. Dominicé était aussi à la réunion suivante, le 8 juin, chez le Protestant d'Action Française René Gillouin, où un certain professeur Fodorov (?) lut un bref exposé sur le thème « Religion et Culture », suivi d'intéressantes remarques de l'hôte de la soirée, de Gabriel Marcel et surtout de Nicolas Berdiaev ; Maritain devait venir, mais s'était excusé par télégramme. Marc, Tolédano et Dominicé prirent ensuite la parole après l'intervention du Père Gillet, Orthodoxe que les autres participants soupçonnaient de manichéisme, à cause du radicalisme de son exigence ascétique, dont ils parlèrent en son absence, le 2 juillet, à une réunion si clairsemée que fut remis à octobre l'exposé sur le mal que devaient y donner le pasteur Roland de Pury et son coreligionnaire André Paul, futur spécialiste du judaïsme intertestamentaire.

La veille même de l'intéressante rencontre chez Gillouin qui se termina comme à l'habitude par une prière, Marc avait pris dans une conversation avec Marcel une position qui le montre sans doute éloigné d'un Père Gillet et marqué plutôt par Blondel, en insistant sur la dignité de l'homme comme créateur. Il avait par la suite été assuré d'avoir eu raison par l'abbé Daniel Lallemant, consulté sur le conseil de son mentor en religion, l'abbé Jean Plaquevent. Celui-ci surgit dans sa vie le 1^{er} mai 1931. Ce Normand était de passage à Paris, venu de Pau où il était aumônier du couvent du Bon Pasteur pour jeunes filles orphelines, abandonnées, tombées... Il avait écrit à Marc une longue lettre de félicitations et de critiques pour l'Ordre Nouveau, dont il avait dû voir le manifeste. Marc a pu le lui envoyer pour avoir apprécié la première de ses rares publications, « un petit livre de jeunesse adressé aux garçons de sa génération, en 1930, sous le titre : *Pour l'essor du catholicisme* » ; en effet, Marc essayait d'établir un contact chaque fois qu'il découvrait un auteur dont les idées se rapprochaient des siennes. Toujours est-il que c'est Plaquevent qui sera secrètement chargé par l'Archevêque de Paris de lui faire rapport sur l'orthodoxie des jeunes groupements personnalistes d'*Esprit* et d'Ordre

Nouveau où il avait ses entrées, et dans les débuts desquels il semble avoir joué un rôle non négligeable, bien que méconnu⁷⁸. Il fait bonne impression à Marc dès leur première conversation : « Sympathique, jeune, ardent. Semble intelligent », écrit Marc dans le journal qu'il vient de commencer le 22 avril et qu'il tiendra durant la majeure partie de cette année cruciale.

A propos de la genèse de l'O.N., l'abbé Plaquevent s'inquiète du danger d'athéisme. Il lui expose les principaux thèmes du dogme catholique, et suscite en Marc des espoirs d'ordre général et personnel. Il lui remet aussi un exemplaire de son livre. Le 3 mai, Marc en est déjà à se dire que, sauf événement inattendu, il lui faudra peut-être bientôt choisir entre le catholicisme et l'O.N. ; car « le "spirituel d'abord" de notre appel n'a de sens pour moi que dans une interprétation religieuse », qui n'était nullement celle d'Aron et de Dandieu, par exemple dans leur livre *Décadence de la nation française*. Celui-

78. C'est John Hellman qui a pu voir ces rapports de l'abbé Plaquevent à l'Archevêché de Paris. D'après Alexandre Marc (entretien avec l'auteur, Vence, 6 octobre 1988), c'est sous l'influence de Jean Plaquevent que beaucoup de catholiques se sont orientés vers le personnelisme et que certains ont participé à *La Vie intellectuelle, Sept, Temps présent*. Il prendra de même une part très active à la fondation des Éditions du Seuil. Mais bien qu'il ait écrit certains des articles doctrinaux les plus solides de *l'Esprit* d'avant-guerre, on sait peu de choses de lui. Seule nous renseigne la note bio-bibliographique qui lui est consacrée dans *l'Anthologie de la Renaissance catholique* de Louis Chaigne, t. III : *Les prosateurs* (Nouvelle série), Paris, Éditions Alsatia, 1946, pp. 208-209, où l'on apprend que, né à Beuzeville (Eure) le 30 août 1901, « M. l'abbé Jean Plaquevent est l'auteur d'un courageux programme pour les jeunes catholiques de France, le biographe de Léonard Constant [modèle pour lui de l'universitaire chrétien, de formation sillonniste, il fut assassiné durant l'occupation française de la Rhénanie], le remarquable éducateur apprécié dans les congrès pédagogiques », auteur de quelques livres de piété pour enfants, parmi les premières publications des Éditions du Seuil, tout comme *Léonard Constant* (1939). Selon Chaigne : « Il est aussi, mais si discrètement qu'on le sait peu, une des lumières, un des guides de sa génération. Prêtre au grand cœur, écrivain plein d'allant, d'un art tout spontané, à la fois d'un goût hardi et simple, il se plaît à détacher les âmes des paresseux conformismes [...] à la recherche d'un type d'homme nouveau, plus conforme à la pensée de son Créateur et de son Rédempteur. » Ses articles pour *Esprit* sur les notions de travail (1933), de propriété (1936), d'individu et de personne (1937) sont en fait « diverses parties d'une étude beaucoup plus importante, qui voudrait reposer les problèmes sociaux, insolubles pour lui tant qu'on n'a pas porté l'examen de leurs difficultés à l'intérieur des notions souvent confuses et fallacieuses avec lesquelles on prétend les "penser". Il pense que les catholiques ont tort de prendre ces notions toutes faites au langage courant des écoles de droite ou de gauche, sans commencer par en refaire la genèse et en inventorier le contenu à la pure lumière de leur foi. En cela consisterait ce programme d'entente fondamentale entre catholiques français pour la conquête de la France au Christ, annoncée dans son premier manifeste. [...] Mais son principal ouvrage, en chantier depuis des années, et qu'il ne compte abandonner qu'en quittant la terre, porte sur l'intégration de la connaissance de la nature à la théologie, chez les Pères de l'Église et les grandes écoles du moyen âge. Dans les astres, les arbres, les bêtes, les enfants et jusque dans les convulsions de l'humanité pécheresse et laborieuse, c'est le mystère du Verbe qui le hante, le problème de la louange de Dieu au cœur de l'homme, et la recherche des secrets de la joie. Dans le volume de la collection "Présences" [de Daniel-Rops à Plon] qui s'intitule *Le Mystère animal*, il a jeté une poignée d'allusions à ces questions d'intérêt éternel et jamais inactuel ».

Les œuvres principales de l'abbé Jean Plaquevent, qui s'annonçaient pourtant capitales, d'après les quelques extraits qui en sont parvenus au jour, ne semblent pas avoir été publiées. Après les quelques pages choisies de cette anthologie, je n'ai pu retrouver la piste de l'abbé. Ses connaissances paloises le croyaient rattaché au diocèse de Rouen, mais pas plus qu'à celui de Bayonne il ne semble y avoir laissé la moindre trace de son passage !

ci lui inspirait des réserves qui s'étendaient à la présente atmosphère à l'O.N. Ainsi Marc songeait même à délaisser l'O.N., allant le 5 jusqu'à demander à Plaquevent de lui trouver quelque situation à Pau. Mais le 27 juillet, il s'est ressaisi au point de vouloir répondre en détail à une longue lettre « très importante » de Plaquevent, surtout à ses attaques contre l'O.N. Déjà le 13 mai, il s'est fait « comme toujours » « l'avocat du diable » chez Charles Du Bos qui l'aiguillonnait sur les rapports entre l'O.N. et le catholicisme (« tandis que Jardin "cède" avec une facilité dérisoire »), après avoir dit sa haine de *La Grande peur des bien-pensants* de Georges Bernanos, qui fait justement l'objet d'un exposé de Gabriel Rey à l'O.N. quatre jours plus tard.

Sur le plan strictement religieux, le prêtre, choqué d'apprendre que Marc n'arrivait pas à prier, insista en mai pour que Marc prie pour lui. Au cours des prochains mois, lui-même lui fournira des textes de prières. De son côté, Marc poursuivait ses propres recherches théologiques, lisant Aristote et Thomas d'Aquin, et des articles de Gilson et Maritain sur Augustin. Les spéculations religieuses de Marc l'éloignaient pourtant assez des conceptions scolastiques qui faisaient encore la loi dans le monde catholique à l'époque, mises à part quelques voix isolées comme celle du Père Laberthonnière, qu'il cite justement dans ses notes quand il s'agit de contester la réduction courante du Dieu Vivant de la Bible au « moteur immobile » d'Aristote⁷⁹. En ceci, il demeure très proche de penseurs religieux russes comme Berdiaev, avec qui il insiste aussi sur le lien entre le mal et la liberté, rendue possible pour lui par le retrait divin du non-être lui permettant de se manifester. Malgré son identification du Père à l'être pur dans des spéculations trinitaires notées dans son journal, il est encore assez proche de Berdiaev quand il poursuit par l'équation du Fils avec la pure Existence et de l'Esprit avec le pur Acte (Création) ; c'est pourtant avec Jaspers qu'il affirme que « le devoir de l'être qui s'ouvre est de mettre au premier plan l'homme concret (l'existence, le Fils), "*der Mensch, der doch mit sich selbst als dem Sein sich niemals abfinden kann, sondern über sich hinaus drängt*" ». (*Die geistige Situation der Zeit*, p. 129).

Quand il abordait cette attitude essentielle cinq jours plus tôt, le 23 mars, il faisait déjà écho, pour la première fois peut-être, aux vues de Dandieu sur la violence spirituelle, pour affirmer que « l'humanité implique donc toujours (comme Nietzsche l'avait entrevu) sa propre négation. Et plus cette négation devient totale et violente, mieux elle réalise la nature profonde de l'homme.

79. Cf. la notion du « personnalisme biblique » du philosophe protestant Paul Tillich : « A static ultimate and the living God are obviously incompatible », affirme-t-il dans *Biblical Religion and the Search for Ultimate Reality* (The James W. Richard Lectures in the Christian Religion, University of Virginia 1951-1952). Chicago, The University of Chicago Press, Phoenix Books, 1965, p. 16.

Rien d'étonnant que cette nature ne soit pas faite pour le bonheur, si par un bonheur l'on entend satisfaction ». Ainsi, comme il le dit le 28, « la conception tragique de la Vie (telle que je la préconise) rend à l'homme la conscience de sa destinée qui, dans ses aboutissements ultimes, dépasse à la fois ce que proclame le pessimisme le plus radical et ce que prétend l'optimisme le plus béat... La tragédie se déroule ainsi dans un plan transcendant par rapport à l'opposition : souffrance-bonheur ».

De même que pour Bataille cette tragédie assumée fait la seule véritable souveraineté, et comme pour Nietzsche c'est à ceux qui ont la plus grande capacité de souffrir que devrait revenir la domination, pour Marc, l'aristocrate se distingue de la simple « minorité dirigeante » en ce qu'il est, « avant tout, exigeant envers lui-même, et c'est sur lui-même qu'il exerce sa contrainte ». L'ordre nouveau que pourrait fonder une pareille élite ne coïnciderait donc pas avec l'ordre abstrait des choses, mais serait plutôt l'ordre concret des personnes, une hiérarchie tendant vers la limite où elle n'en est plus une, puisqu'elle correspond avec la Trinité⁸⁰. L'assise théologique de l'ordre personnaliste conçu par Marc se révèle en ces termes trinitaires dans son journal le 8 octobre 1931, où est donc préfigurée la solution définitive qu'apporterait quinze mois plus tard l'article sur Otto Neumann pour *Esprit* à la contradiction perçue au printemps entre le catholicisme et l'Ordre Nouveau, la religion et la révolution.

Ce n'avait été qu'un aspect d'une crise douloureuse dans la vie d'Alexandre Marc, un point de rupture au carrefour de ses engagements et de ses désirs, où sa vraie vocation cherchait à se dégager de ses multiples passions. « Que désirer à présent ? », s'était-il exclamé le 23 avril, « désaxé » par les « événements récents » sur lesquels il ne veut pas revenir. Sa vie est « languissante » : « Je ne m'ennuie pas – je ne connais pas l'ennui – mais j'attends », saisi d'une « furieuse envie de travailler » – « méthodiquement, honnêtement, humblement, sans agitation, sans “synthèses” prématurées et sans

80. Cette conception n'est pas sans rappeler la vision orthodoxe qu'a pu exprimer en termes semblables l'un des principaux acteurs du renouveau théologique et spirituel de la Grèce contemporaine, Panayotis Nellas (1936-1986), dans *Le Vivant divinisé. Anthropologie des Pères de l'Église*, traduit du grec par Jean-Louis Palierne, Paris, Les Éditions du Cerf, coll. « Théologies », 1989, p. 20 : « Le désir de justice et de paix se révèle à la fois comme un reflet et comme un effort de l'humanité – marqué de nostalgie, qu'elle le sache ou non – pour retourner au merveilleux mode de vie de son archétype trinitaire. L'homme tout entier, âme et corps, existence personnelle en relation par nature avec les autres existences humaines et en lien organique avec le cosmos, tend par sa constitution propre à dépasser ses limites, à devenir illimité et immortel. » Sur les fondements trinitaires du personnalisme d'Alexandre Marc, jamais déclarés à cause du caractère non-confessionnel des efforts d'action qui l'ont absorbé depuis l'Ordre Nouveau, voir son article en mémoire de Denis de Rougemont dans le cahier spécial de *Cadmos* consacré au fondateur du Centre Européen de la Culture, 9^e année, n° 33, printemps 1986, pp. 25-46 : « Denis de Rougemont, un homme à-venir ».

simplifications audacieuses. Il faut redevenir “*gründlich*” ». Ainsi, le 26 avril, peut-il écrire : « Quelle valeur peut avoir toute ma production poétique qui m’est si chère, mais qui ne me satisfait pas ? Il faut créer un monde nouveau et non pas écrire quelques beaux vers, ce dont tout versificateur est capable. » Ceci ne l’empêche d’ailleurs pas d’écrire vingt jours plus tard le plan d’une pièce qu’il projette. Le 18 mai, il se demande si ce n’est pas la « période africaine de Rimbaud » qui a commencé pour lui... En effet, comme il se le dit un mois plus tard, sa situation est « intenable : je suis criblé de dettes. Je ne gagne presque rien. Je suis moralement bien malade ». « Combien de temps va durer cette “crise” qui ne me lâche pas ? » s’exclame-t-il le 3 juillet, accablé par le vide, la lassitude et la lâcheté qu’il voit en lui-même. Son désespoir éclate le 18 octobre, jour d’une visite à la tombe d’une modiste tout juste décédée peu après qu’il eut fait sa connaissance sur un tram, et où il trouve le moyen de dépenser aux fins d’un nouveau flirt tout l’argent qui lui restait pour les nécessités. Il enrage de se voir un « misérable pantin » sans volonté, esclave de sa sensualité, de ne pouvoir résister à la moindre occasion de séduire, de gaspiller.

Aussi la « question de la femme », comme il l’appelle, se pose-t-elle à lui avec insistance. Mais de ce côté, les attachements sérieux qui pourraient le sauver se dérobent. Au début de son journal, Marc est plutôt intime avec Yvonne Blocq-Serruys. Cette camarade de Sciences Po, séparée de son mari Maxime Blocq (ce qui lui causera des difficultés que Marc l’aidera à surmonter plus tard en la recommandant à Jean Coutrot pour le secrétariat du Centre polytechnicien d’études économiques – « X-Crise »), était issue d’une grande famille flamande qui avait notamment donné un maire à Ostende. Un article d’elle sur « La question flamande-wallonne » figurait en tête du numéro d’octobre-décembre 1927 de la *Revue des sciences politiques* publiée par l’École. Elle avait par la suite collaboré régulièrement à l’hebdomadaire *Notre Temps*, et s’était jointe très tôt à l’Ordre Nouveau, pour lequel elle fit notamment un rapport apprécié sur Michelin, le 3 mai 1931, ainsi qu’un exposé théorique sur le concept de Crise. Si Marc put s’inquiéter un moment de l’intérêt que Jean Jardin lui semblait porter à Yvonne Serruys, le 27 juillet ses propres liens avec elle s’étaient assez distendus pour que, revenant d’un week-end passé avec la modiste que les complications d’un curetage allaient avant peu brusquement emporter, il ne s’émeuve pas qu’elle lui avoue être devenue la maîtresse d’Albert de Chauveron, un autre militant O.N.

Dès le 3 mai, Marc se demande « où trouver la force de résister au mal qui est en moi ? Je sais si bien que seule la pureté ascétique peut me sauver. Puisque l’amour m’a dit non, je devrais me résigner, et renoncer aux

“succédanés” de l’amour ». Mais de quel amour est-il question ? La suite de cette réflexion, le 14, le laisse entendre, quand il se dit qu’« il s’agit, au fond, de savoir ce que je veux faire de ma vie : flotterai-je toujours comme une épave sur la mer de circonstances et de passions élémentaires ? Aucune volonté autocratique ne s’affirme de façon décisive en moi-même. Renoncerais-je au monde ? – je ne le puis. Continuerai-je à importuner MAC, sans espoir d’ailleurs ? – je ne l’ose. Dominerai-je ma sensualité ? – je ne le crois. Poursuivrai-je des femmes sans les aimer ? – je ne le désire... » Ayant confié à l’abbé Plaquevent l’« indignité » de sa vie, le « désarroi », la « misère » qui le troublait, Marc semble avoir parfois envisagé l’idée d’entrer dans la vie religieuse, probablement chez les Jésuites, ordre de l’action ; d’ailleurs, l’abbé avait là ses entrées, connaissant bien le P. Albert Leroy⁸¹, que Marc fréquentera beaucoup un jour, en même temps que les Dominicains.

Dans l’immédiat, c’est l’issue représentée par « MAC » qui eut été la plus attirante ; mais « de ce côté aucune chance de salut. Et pourtant, c’était, peut-être, le seul salut possible (humainement) ». Ainsi soupire Marc une fois rentrée en Argentine son amie Margarita Abella Caprile, une des gloires de la littérature de ce pays, dont le nom y figure parmi les premiers en matière de poésie⁸². La sienne avait souvent un ton grave, existentiel, hanté par l’incommunicabilité et par la « *consciencia atroz de sí mismo* »⁸³.

Marc avait fait la connaissance d’Abella Caprile vers 1929 aux Décades de Pontigny⁸⁴, s’étant rendu sur l’invitation de Charles Du Bos à cette rencontre annuelle de personnalités littéraires dans une ancienne abbaye cistercienne de l’Yonne, sous l’égide de Paul Desjardins de l’Union pour la vérité. Ils se virent beaucoup par la suite, si bien qu’on pensa qu’ils allaient se marier. M. Lipiansky père l’espérait même dans la perspective de se relancer en affaires

81. Lettre du P. Jean Plaquevent à A. Marc, 23 juin 1937, et entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985.

82. Helena Percas, *La Poesía femenina argentina (1810-1950)*, Madrid, Ediciones Cultura Hispanica, 1958, p. 268. « Margarita Abella Caprile fue poeta y periodista. Nació en 1901 en Buenos Aires y murió en la misma ciudad en 1960. Su poesía se caracteriza por un mesurado romanticismo y una marcada inclinación por lo clásico, que la acerca a los romances de Enrique Banchs. Escribió : *Nieve* (1919), *Perfiles en la niebla* (1923), *Sombras en el mar* (1930), *Geografías* (1936, notas de viaje), y *El árbol derribado* (1959). Después de su muerte se publicaron sus *Obras completas* con prólogo de Leónidas de Vedia. » (Elida Ruiz, « Las escritoras » in ***, *Historia de la literatura argentina. 3 Las primeras décadas del siglo*, Centro Editor de América Latina S. A., 1981, p. 302.)

83. Margarita Abella Caprile, « Alba », cité dans José Isaacson et Carlos Enrique Urquiza, *40 años de poesía argentina 1920/1960, Tomo I (1920/1930)*, Buenos Aires, Editorial Aldaba, 1962, p. 232.

84. Entretien avec A. Marc par J. Hellman. C’est aux Décades de 1929 que Marc fit la connaissance de M. et Mme Léon Brunschvicg, ainsi que du personnaliste juif allemand Martin Buber (voir lettre de Lipiansky, 22 janvier 1930) : l’importance capitale de sa pensée sera soulignée dans *Esprit* à propos de textes de lui dans la revue *Mesures*, dans la « Revue des revues » du n°65, février 1938, p. 609.

(n'ayant pas eu le succès escompté dans ses tentatives en ce sens en Allemagne, ni depuis qu'il était rentré pour de bon en France), car la famille de la poétesse était très riche ; elle était parente des Klappenbach, propriétaires du quotidien *La Nación* de Buenos Aires, qui jouissait alors d'une renommée mondiale⁸⁵. Ce clan argentin vivant à Paris adopta en quelque sorte Alexandre Lipiansky, au point de l'emmener dans ses voyages à travers la France, notamment à Pau, où furent prises de pittoresques photos du groupe. Il se faisait ainsi prendre chez lui dans une immense voiture, par exemple les nombreuses fois où il alla avec Margarita Abella Caprile au théâtre ou au concert, et qu'elle prenait les places les moins chères alors qu'elle pouvait se permettre les meilleures. C'est ce qui lui fit plus tard songer que c'était peut-être par autre chose que de l'indulgence qu'elle sortait toujours avec lui, bien qu'elle se fût toujours gardée de répondre positivement à l'expression de ses sentiments amoureux. Leurs rapports demeurèrent ainsi strictement platoniques, à cause notamment de l'éducation catholique rigoriste reçue par Margarita Abella Caprile, dont elle gardait des principes que Marc était de plus en plus porté à partager⁸⁶. Dans son journal, il pouvait noter le 30 mai 1931 : « J'ai cru souvent sentir en elle une sorte de fierté et intransigeance virginale, une horreur du corps et de la sensualité... Qui sait ? »

Toujours est-il que la date du départ prévu des Abella et de Margaritiña (comme ses intimes appelaient leur fille) approchait inexorablement, sans que vienne de part ou d'autre la parole décisive qui aurait pu altérer ce destin. Le 3 juillet, une réception fut donnée en l'honneur de la poétesse par Adelia de Acevedo, Ambassadeur de la jeune République d'Espagne, à qui Marc aura recours quand viendra le temps de préparer son voyage dans ce pays. Un de ses brillants jeunes poètes est là, Miguel Altolaguirre, ainsi que Jules Supervielle, et une autre amie de Margarita Abella Caprile, Victoria Ocampo, directrice la revue littéraire *Sur*, avec qui s'entretient Marc, un des nombreux intellectuels français qu'elle aura fréquenté. Deux jours plus tard à Boulogne, c'est la séparation au bord des larmes. Sur le quai, MAC dit à Marc « des choses touchantes et douces » – mais ce doit être pour le consoler, songe-t-il, car il n'ose tirer les conséquences de paroles telles que : « Je voudrais ne jamais vous quitter... Vous êtes mon ami pour toujours... Je vais revenir très bientôt » etc. Ayant pu voir encore longtemps sur le pont du paquebot qui s'éloignait « les gestes d'une silhouette inoubliable », Marc erre ensuite un moment dans Boulogne avant d'entrer dans une église et d'y lire une prière de l'abbé Plaquevent.

85. Entretien avec A. Marc par J. Hellman.

86. Entretien avec A. Marc, Vence, 21 novembre 1989.

Cinq ans plus tard, c'est auprès de son père spirituel que se trouvait Marc au couvent du Bon Pasteur à Pau quand il reçut une invitation d'Abella Caprile à venir faire des conférences en Argentine aux frais de *La Nación*, et à lui rendre visite par la même occasion. C'était malheureusement impossible, car Marc avait maintenant une femme enceinte et une fille en bas âge ; aussi fut-il question de faire profiter à sa place de cette offre son vieil ami Jean Dries. Mais ce n'est qu'en 1940 que celui-ci se rendra en Argentine, ayant accepté un poste de professeur à l'Université de Mendoza, où il eut, ainsi qu'à Buenos Aires, « d'excellents amis ». C'est sans doute par lui que Marc entendit dire (peut-être par l'intermédiaire des Jardin) que Margarita Abella Caprile ressentait de la déception à son égard ; c'est la nouvelle de son mariage qui l'aurait choquée, car elle serait retournée en Argentine sur la foi de la résolution dont il lui aurait fait part d'observer une sorte de vœu de célibat afin de pouvoir se consacrer entièrement à la Révolution, sans qu'en pâtissent une femme et des enfants – un raisonnement qui n'était pas dénué de fondement, vu les conditions effroyables de pauvreté et d'incertitude où lui et sa famille seront contraints de vivre. Il s'y était prêté dans la perspective bloquée où le laissait l'impossibilité de son amour pour Margarita Abella Caprile, le mariage étant inconcevable puisqu'il n'était pas encore catholique (et demeurait donc un Juif aux yeux de la famille Abella ?). Depuis, Marc s'est souvent demandé si elle n'attendait pas de sa part une démarche plus formelle à laquelle lui-même ne pouvait songer en l'absence de tout encouragement⁸⁷.

Ce tragique malentendu aura néanmoins pour Alexandre Marc des retombées éditoriales des plus intéressantes. C'est en effet à l'instigation de Margarita Abella Caprile, qui en dirigeait le supplément littéraire dominical, qu'il put faire paraître dans *La Nación* quelques articles d'orientation O.N.⁸⁸ Ce fut tout d'abord une série intitulée « *El destino de la joven Europa* », dont *La Nación* accuse réception le 3 janvier 1933 pour la première partie : « *Hacia un orden nuevo* », qui dans le journal sera daté d'octobre de la même année. Il traitait de « la jeunesse française au tournant » où elle se dégageait par son dynamisme mûri tant du « statisme » souvent imputé à son pays que des mobilisations révolutionnaires prématurées emportant le reste de la jeunesse du

87. Entretiens avec A. Marc, Vence, 7 novembre 1987, 21 novembre 1989, et *Jean Dries (1905-1973)*. Il est à noter que certains des plus célèbres poèmes d'Abella Caprile ont justement pour objet l'impossibilité pour deux âmes de communiquer, même quand elles s'aiment, comme dans « Soledad » (« Y sentir el horror de lo imposible/ Frente a esta fatal/ E infinita muralla de las almas/ Que ni el amor consigue derrumbar. »), et s'attardent sur le thème des occasions manquées, du destin qui à partir d'un certain carrefour aurait pu être autre, comme dans l'insomnie fiévreuse décrite dans « Alba » (« Inquietud de realizar/que en aquella encrucijada/pudo ser otro el camino./Pánico de no saber/si así nos quiere el misterio ; /[...] /pensar que, tal vez hubieran/las cosas debido ser/de otra manera. »). Isaacson et Urquía, *op. cit.*, pp. 231-2.

88. Entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985 ; Isaacson et Urquía, *op. cit.*, p. 230.

continent. Dans la version considérablement remaniée de cet article qui paraîtra en français dans son livre *Jeune Europe*, Marc s'appuie sur les analyses de Daniel-Rops, notamment dans son livre *Les Années tournantes* longuement cité, pour étayer l'affirmation « que la jeunesse française après avoir vécu de 1918 à 1930 dans une sorte d'adolescence prolongée, marquée au coin de l'inquiétude et de l'angoisse, se dégage depuis deux ans et demi environ de cette inquiétude et tend de plus en plus à s'affirmer et à prendre position devant les problèmes essentiels de notre temps ; elle paraît, en somme, atteindre sa maturité et s'engager dans l'action⁸⁹ ».

Le propos de ce texte se fonde sur « l'impression très nette que, d'une façon générale, l'élan de la génération d'après-guerre ne se porte pas vers les partis constitués », mais se dévoile de façon plus symptomatique dans « des centres intellectuels tels que "Réactions" [*sic*], ou "La Revue Française" » et « des groupes tels que La Troisième Force, Esprit, Prélude » qui succéda à *Plans*, « et surtout l'Ordre Nouveau », sous l'action duquel « se préciseront et prendront forme » « ces efforts sporadiques »⁹⁰. Opposant « à la mystique de la masse qui fait des ravages », « la mystique de l'homme », « déjà l'élite de la jeunesse française se groupe sous le signe de l'Ordre Nouveau », « soulevée par l'élan même qui a suscité les Croisades et qui a allumé la flamme de la Grande Révolution⁹¹ ». Ce lien avec la tradition française était souligné en conclusion par de longues citations de Péguy et de Dandieu, pour qui « Le sang de Nietzsche » devait se mêler à celui de Rabelais, de Descartes, le sang français et le sang européen unissant « leur puissante générosité » pour faire éclore « des institutions faites pour la vie et la fécondité », dans un « nouvel équilibre de l'Occident » qui « ne trouvera son axe dans aucune des dictatures étatiques établies depuis peu⁹² ».

Un second article de la même série « *El destino de la joven Europa* », écrit en mai 1933, paraît dans *La Nación* sous le titre « *Bajo el signo del Plan Quinquenal* », examinant le cas soviétique d'une dictature rigide où l'élan de la jeunesse est dévié par une domestication systématique aux fins de la construction d'un État où l'individu n'est plus rien d'autre qu'un rouage anonyme et interchangeable ; mais l'Europe pourrait aider cette jeunesse à revenir à elle en secouant l'inertie qui justifie le mépris où elle la tient, et en retrouvant le sens de sa mission, qui est de révéler au monde entier cet « ordre nouveau » mis au service de l'homme dont l'article précédent avait clamé

89. René Dupuis et Alexandre Marc, *Jeune Europe*. Paris, Plon, 1933, p. 182.

90. *Ibid.*, pp. 208-209.

91. *Ibid.*, p. 211.

92. *Ibid.*, p. 212.

l'urgente nécessité. Cet article paraîtra aussi en France sous le titre « Jeunesse russe » dans *La Revue mondiale*. C'est René Dupuis qui le réécrira en partie dans le livre⁹³ qui sera conçu autour du noyau de ces articles pour *La Nación*, comme un tour d'horizon des tendances révolutionnaires de la *Jeune Europe*, ainsi qu'il sera intitulé.

Commençant par cette nouvelle version de « Sous le signe du Plan Quinquennal », *Jeune Europe* cheminait « Vers un Ordre Nouveau » dans le chapitre sur la France qui tenait lieu de conclusion, car c'est de ce pays que devait sortir cet Ordre Nouveau plus ou moins clairement entrevu par la jeunesse des pays évoqués au fil des autres chapitres : celle d'Italie d'abord, qui avait créé certains de ses éléments essentiels comme le corporativisme, « aujourd'hui déviés et faussés par le mythe de l'État totalitaire⁹⁴ » ; celle d'Allemagne ensuite, où ses germes avaient été semés par les groupes non-conformistes qu'avait fréquentés Marc, surtout les *Gegner*, avant qu'ils ne disparaissent, laissant « nombre d'idées originales, neuves et fécondes, qui peuvent, mises au point, constituer les éléments d'un Ordre Nouveau, véritable et créateur, adéquat à la mentalité germanique [...] et dont le national-socialisme actuel n'est qu'une première ébauche⁹⁵ », « une expérience » à laquelle ce pays ne pouvait échapper, comme Marc n'avait cessé de le dire depuis trois ans⁹⁶ ; celle d'Angleterre enfin qui, malgré sa relative discrétion, devait, avec la jeunesse de France, devenir un pilier de l'Ordre Nouveau.

A la fin de cet avant-dernier chapitre, il est mentionné en passant que « les pays d'Amérique du Sud semblent devoir jouer un rôle intéressant », dont les attaches argentines de Marc ont bien pu lui donner la notion. L'Espagne, la Suisse sont encore évoquées, de même que la Belgique⁹⁷ qui, elle, a droit à son appendice, comme l'Europe centrale. C'est René Dupuis qui se charge de cette section sur les jeunesses d'Autriche, de Tchécoslovaquie et de Hongrie⁹⁸ à laquelle s'est vraisemblablement à peu près limitée sa contribution originale à cet ouvrage dont il était officiellement le coauteur avec Alexandre Marc, s'il faut se fier au témoignage de ce dernier, qui était après tout l'auteur des articles dont il a été tiré et le connaisseur de la plupart des pays en question. D'après lui, c'est pour permettre à son camarade de se faire un nom qu'il lui aurait donné l'occasion de le joindre au sien sur la couverture de ce livre ; il sentait

93. Lettre de René Dupuis à A. Marc, [1933].

94. Dupuis et Marc, *op. cit.*, p. 61.

95. *Ibid.*, pp. 125-6n1.

96. *Ibid.*, p. VIII ; Marc fait sans doute allusion à son article refusé par *Le Correspondant* sur l'avènement probable de Hitler – voir plus haut.

97. *Ibid.*, p. 176.

98. Lettre de René Dupuis à A. Marc, [1933].

que cet être bizarre à ses yeux avait besoin d'une telle confirmation du sens de son existence. Ainsi Alexandre Marc partagea-t-il avec René Dupuis l'honneur et le prix de 500 francs sur la fondation Montyon de l'Académie française que leur valut ce livre, le 5 juillet 1934. Certes, l'influence du père de Dupuis, directeur de l'École libre des sciences politiques, n'y était pas pour rien ; mais ce livre avait eu un franc succès dès sa parution en octobre 1933, tel qu'aucun autre ouvrage de Marc n'en connaîtra jamais⁹⁹.

C'est qu'il exprimait à merveille l'air du temps, d'une façon aussi précise que tendancieuse, sur laquelle ne laisse subsister aucun doute un feuillet de propagande inséré sur les quatre premiers numéros de la revue *L'Ordre Nouveau*, qui « répond aux aspirations profondes de la *JEUNE EUROPE* ». Le livre était d'ailleurs dédié « à la mémoire d'ARNAUD DANDIEU, qui donna une orientation décisive à L'ORDRE NOUVEAU », ainsi qu'« au GROUPE DE L'ORDRE NOUVEAU ». Il empruntait à la philosophie d'Arnaud Dandieu pour se démarquer du « nouveau mythe » de la jeunesse, en expliquant que « chaque génération est un nouveau "contact" avec la réalité », n'ayant de sens et de valeur que s'il « accède à la création », si la jeunesse « se dépasse en mûrissant. » Était-ce bien ce qui arrivait dans « cette Europe façonnée par les révolutions russe, italienne, allemande et les bouleversements de la Pologne, de l'Espagne et des Balkans, et si radicalement différente de celle des années 1900-1914 »¹⁰⁰ ? Car « en effet, au cours de ces quinze dernières années, la jeunesse a rompu avec "l'idéal" démocratique parlementaire et libéral – soit qu'elle ait déjà fait la révolution et fondé un nouveau régime, soit qu'elle se désolidarise entièrement du régime existant et se proclame ouvertement "révolutionnaire"¹⁰¹ ». C'est ainsi qu'« il y a à l'heure actuelle deux Europe, la vieille, démocratique et parlementaire, et la nouvelle, celle de Lénine et de Staline, de Mussolini et de Hitler », qui montrait tellement « plus de vitalité, plus d'"allant", plus d'esprit constructif même que les pâles démocraties occidentales¹⁰² ». Cette jeune Europe avait indéniablement raison contre l'autre, dans la mesure où on ne pouvait pas « ne point approuver ces jeunes gens de se rebeller contre le matérialisme, avoué ou dissimulé du monde actuel et de vouloir créer un Ordre Nouveau où l'esprit soit à sa place, qui est la première, où l'économique soit au service de l'homme et non l'homme au service de l'économique¹⁰³ ».

99. Entretiens avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985, et par l'auteur, Vence, 23 novembre 1990.

100. Dupuis et Marc, *op. cit.*, pp. II-III.

101. *Ibid.*, p. XII.

102. *Ibid.*, p. XVII.

103. *Ibid.*, p. XVI.

Or, c'est précisément cette visée plus que légitime qui jugeait « les révolutions russe, italienne et allemande », dans la mesure où elles avaient, « jusqu'ici du moins, manqué leur but essentiel : la libération de l'homme. Faute pour les révolutionnaires russes de n'avoir pas su dépasser le marxisme et se libérer du matérialisme historique » et pour ceux d'Italie et d'Allemagne de n'avoir pu mettre au point, assurer, préciser « des bases doctrinales encore incertaines » avant de commencer à « bâtir le nouveau régime », ils étaient tous tombés à leur insu « dans l'erreur même du "libéralisme" » qui consiste – tout en se réclamant de l'individualisme – à mettre l'homme réel au service des abstractions de l'ordre et de la société oubliant qu'il ne peut y avoir d'ordre et de société véritables que par et pour la personne humaine en laquelle se fondent tout à la fois et l'individuel et le social. Le communisme a prétendu libérer l'homme de l'emprise capitaliste et il aboutit, en fin de compte, à incarner la forme la plus effroyable de la tyrannie capitaliste, celle du capitalisme d'État et du productivisme ». Le prétendu spiritualisme que se voulait le fascisme n'était qu'un leurre, « car la statolâtrie, sous la forme absolue qu'il lui a donné, n'est autre que la transposition politique du matérialisme. Le national-socialisme, enfin, a voulu libérer l'homme de "l'atomisation" abstraite que lui faisait subir la démocratie parlementaire du libéralisme, mais pour avoir fait de la race une nouvelle idole, il a tout simplement repris à son compte, sous une autre forme, l'erreur démocratique : la primauté de la masse ». Ainsi « les trois révolutions "établies" » n'ont fait que déplacer le problème et donner aux erreurs essentielles du régime qu'elles prétendaient remplacer, des formes différentes. Bolchevistes, fascistes et nationaux-socialistes ne sont pas parvenus à changer de plan », selon l'exigence spirituelle révolutionnaire formulée par Marc à l'origine de l'Ordre Nouveau. Car il ne suffisait pas de créer de nouvelles institutions, celles-ci n'étant, comme Marc l'avait déjà noté dans les années 20, « que la part "secondaire" d'un régime digne de ce nom », dont la part essentielle est « la création sans cesse renouvelée de valeurs personnelles et sociales spontanées¹⁰⁴ ».

C'est à la lumière d'un tel « changement de plan » que Marc ne cessera de juger ces nouveaux régimes, sous un angle qui ne pouvait manquer de dérouter quiconque se situait dans une perspective plus conventionnelle comme celle des

104. *Ibid.*, pp. XVIII-XXI. L'expression de « capitalisme d'État » qu'emploiera toujours Marc à propos du communisme, qui pouvait alors apparaître comme un paradoxe brillant ou choquant, et à laquelle il a dû arriver par lui-même, n'était pourtant pas nouvelle en France, contrairement à ce que Marc a pu penser ; en effet, c'est Georges Palante, philosophe qui introduisit en France Nietzsche et Freud et fut le maître de Jean Grenier (lui-même celui d'Albert Camus), qui le premier avait pu écrire en 1903 que le marxisme était au fond un capitalisme d'État (ce dernier vocable ayant déjà été utilisé par Engels), d'après Marcel Marchal interviewé par Patrick Poivre d'Arvor à son émission *Ex-Libris* sur Antenne 2 en 1990, à propos notamment de la réédition cette année-là d'un livre de Palante aux Éditions Folle Avoine, *L'Individu en détresse*.

oppositions droite-gauche, démocratie-dictature. En effet, il en venait à poser comme équivalentes les options qui polarisaient l'opinion, et par fixer son attention sur la virtualité de tout autre chose au-delà de ces révolutions, où il s'appliquait à en relever les reflets déformés, à en reconnaître l'élan détourné, pour les dégager des mouvements ambigus où ils étaient absorbés. Il pouvait donc saluer en ces régimes cela qu'ils contenaient et qui les dépassait, tout en condamnant ce qui les éloignait du droit chemin menant vers l'Ordre Nouveau, balisé par lui et ses amis, hors duquel il n'y avait pas de salut – seulement la certitude d'une catastrophe qui mettrait fin à la civilisation européenne, postulat énoncé dès la fondation de l'O.N. et qui revient comme un leitmotiv à travers *Jeune Europe*. Le pacifisme ne saurait suffire à éviter ce sort à un continent qui ferait l'économie d'une vraie Révolution. Car comme Marc le répétera encore après la guerre à ceux qui prétendront fonder l'unité européenne sur la défense anticommuniste, « un sentiment négatif, comme la crainte de la guerre, ne suffira jamais pour rapprocher les hommes : il faut leur proposer un but, une œuvre à accomplir en commun. Pendant que tous les “pacifismes”, naïfs ou cyniques, “idéalistes” ou intéressés, conduisent insensiblement l'humanité à un nouveau massacre, ce sont les jeunesses “non-conformistes”, les jeunesses révolutionnaires de l'Occident qui incarnent le dernier espoir de la paix, la dernière chance de salut et de renouvellement pour la civilisation occidentale¹⁰⁵ ».

Aussi est-ce « de la France “statique” et de l'Angleterre “traditionaliste” que peut venir » selon Marc « l'impulsion spirituelle capable non seulement de transformer ces deux pays, mais aussi d'orienter différemment les révolutions européennes antérieures, et de faire surgir la nouvelle incarnation de l'Europe. L'ancien régime en se survivant dans ces deux pays a, en effet, donné le temps à la jeunesse de mûrir, de dégager elle-même une élite, de créer une doctrine adéquate aux besoins fondamentaux de l'heure et aux nécessités spirituelles et matérielles du monde moderne. Les jeunesses française et anglaise pourront éviter les tâtonnements et les erreurs commises par les révolutions établies qui apparaissent – sur le plan de l'esprit – comme prématurées, insuffisamment préparées ». On se doute bien qu'« il appartient à la jeune France » « de créer cet “Ordre Nouveau” axé sur la primauté de la personne humaine », grâce à la préparation doctrinale approfondie à laquelle s'est consacrée l'équipe de Marc, Dandieu et compagnie ; mais « à la jeune Angleterre », évoquée dans le même souffle¹⁰⁶ ? Qu'est-ce qui outre-Manche pouvait bien se comparer à l'O.N. ?

105. *Ibid.*, p. XXIII.

106. *Ibid.*, pp. XXI-XXII.

« Au pays de la Grande Charte », comme l'appelle *Jeune Europe*, reprenant en tête de ce chapitre le titre de sa première version publiée par Marc dans la *Revue universelle* de Robert Brasillach en juillet 1933, c'est « le groupe de *New Britain* [...] qui nous paraît pouvoir devenir le centre de ralliement de l'élite de la jeunesse anglaise, et comme la cellule spirituelle initiale d'où peut sortir la transformation radicale de l'Angleterre ». Déjà, deux de ses organes, l'hebdomadaire *New Britain* et la revue trimestrielle *New Europe*, « nés il y a quelques mois à peine, ont un public qui croît à un rythme extrêmement rapide¹⁰⁷ », beaucoup plus considérable en fait que celui qu'atteindra jamais *L'Ordre Nouveau*¹⁰⁸. Mais le mouvement de vaste audience esquissé par ses diverses publications se dispersera non moins rapidement dès l'année 1934¹⁰⁹, justement celle où l'O.N. tenta sans grand succès de former des liens officiels et tangibles avec le groupe qui était devenu son plus proche allié à l'étranger après la neutralisation des groupes contactés par Marc en Allemagne. C'est pourquoi il n'a pas droit, dans le cadre de cette thèse centrée sur les origines du personnalisme jusqu'au « schisme » de 1934, à l'étude approfondie qu'il mériterait dans celui d'une histoire exhaustive de l'Ordre Nouveau, et qui lui sera sans doute consacrée dans une éventuelle suite au présent travail. Pour plus de détails sur ce plus proche parent de l'O.N., nous devons pour l'instant renvoyer le lecteur à notre mémoire de maîtrise, offrant une vue d'ensemble de toute la vie et la doctrine de l'Ordre Nouveau jusqu'à la guerre. Surtout, il faut consulter la biographie de l'animateur de *New Britain*, Dimitrije Mitrinovic, par Andrew Rigby¹¹⁰.

Cela dit, il n'était pas possible de ne pas parler tout de même un peu de ce mouvement dans ce récit de l'évolution personnelle d'Alexandre Marc, puisque c'est comme son émissaire qu'entra dans sa vie celle qui deviendra bientôt sa femme, forgeant un lien on ne peut plus intime entre l'Ordre Nouveau de France et son pendant anglais, *New Britain*. Une délégation de ce mouvement

107. *Ibid.*, p. 168.

108. Andrew Rigby, *Initiation and Initiative. An Exploration of the Life and Ideas of Dimitrije Mitrinovic*, Boulder, East European Monographs, 1984, pp. 121-2. A l'apogée de *New Britain*, « the sales of the paper had reached over 32,000 a week. It appealed particularly to disaffected youth, disillusioned with the state of Britain, searching for answers, but unwilling to embrace fascism or communism. [...] In addition to the young, the emphasis on guild socialism attracted support from socialists and trade unionists, whilst the concern with devolution drew regional nationalists and the followers of Patrick Geddes into the movement. Readers were urged to form New Britain groups in their own localities and neighbourhoods. Within two months of the launching of the paper there were 57 groups established around the country. [...] The central office was snowed under with requests for leaflets, pamphlets and literature [...] ». Par sa nature sinon par son étendue, l'audience de l'O.N. se rapprochait assez de celle de *New Britain*, de même que sa tactique fondée sur les cellules locales de lecteurs.

109. *Ibid.*, p. 137.

110. Christian Roy, *Alexandre Marc and the Personalism of L'Ordre Nouveau*, Mémoire de maîtrise en histoire à l'Université McGill, Montréal, 1987, pp. 125-132.

viendrait rencontrer Alexandre Marc, composée d'une énergique Écossaise, Winifred Gordon Fraser, et de trois hommes. Mais dès la fin de 1932, s'étant absenté de son bureau à la rédaction d'*Esprit* chez Desclée De Brouwer, Marc apprit par Mounier à son retour qu'« une petite Anglaise » était venue pour le voir, et avait laissé son adresse. Pas vraiment intéressé a priori (il faut croire qu'il avait depuis un an perdu son habitude machinale du flirt), il s'aperçut que l'Anglaise demeurait non loin du domicile qu'il partageait avec ses parents, rue de Cronstadt dans le XV^e. Il fit donc le détour par l'adresse indiquée, où la mère de la jeune femme à son tour absente resta un moment interloquée quand Marc prononça son nom à l'anglaise : Suzanne Jean¹¹¹.

C'est qu'elle n'était nullement Anglaise, mais Provençale, née à Béziers, ayant grandi au Maroc où était posté son père, le commandant Edmond Jean (tombé au champ d'honneur pendant la Grande Guerre), et où elle avait eu Robert Brasillach comme compagnon de jeux. Elle avait paru Anglaise à Mounier parce qu'elle était encore habillée à la mode du pays où elle venait de passer quatre ans à enseigner l'art et le français dans des écoles de jeunes filles, dont celle expérimentale de Duncan-House à Bristol¹¹². C'est sa collègue le professeur de danse Valerie Cooper qui l'introduisit dans un cercle se réunissant dans son studio de Londres autour d'un étrange personnage dont elle était intime, le Serbe Dimitrije Mitrinovic. – « Notre maître spirituel », dira Suzanne Jean à Alexandre Marc en lui expliquant que c'est lui qui l'avait envoyée en mission pour le rencontrer au bureau d'*Esprit*, très impressionné par les articles qu'il avait publiés sur l'Ordre Nouveau dans cette revue, qui voisinait avec les ouvrages ésotériques dans le sous-sol où il méditait dans une espèce de chapelle. C'est sans doute celui du n° 2 de novembre sur le fédéralisme révolutionnaire qui lui avait arraché d'extravagantes exclamations d'enthousiasme : « Je respire Marc, je bois Marc, je mange Marc...¹¹³ » En effet, comme le constate *Jeune Europe*, un « fédéralisme supranational » basé sur « les petites sociétés naturelles »¹¹⁴ était à l'horizon des réalisations visées par les groupes qu'avait suscités Mitrinovic, qui se posait en guide de spiritualité pour un nouvel âge d'unité planétaire et d'épanouissement personnel dans la diversité complémentaire des cultures.

Mais Mitrinovic préférait rester à l'arrière-plan des initiatives politiques qu'il confiait à ses disciples tout en y gardant la haute main, se réservant le

111. Entretien avec A. Marc par J. Hellman.

112. Entretien avec A. Marc par J. Hellman ; lettre de Suzanne Marc à T. J. Gueritte, 11 septembre 1935.

113. Entretiens avec A. Marc par J. Hellman, Cogné, 1985, et par l'auteur, Vence, 6 novembre 1987.

114. Dupuis et Marc, *op. cit.*, pp. 171-2.

droit d'y mettre fin quand elles lui semblaient avoir joué leur rôle. Par son magnétisme personnel et sa doctrine spiritualiste syncrétique, il savait rassembler autour de lui des gens qui cherchaient la sagesse et un sens à leur vie dans une école d'initiation. Si Dimitrije Mitrinovic ressemblait en ceci à Georges Gurdjieff ou à Rudolf Steiner, il mettait bien plus qu'eux l'accent sur la création d'une société éveillée comme finalité de la transformation personnelle, se rapprochant en ceci de l'Ordre Nouveau. Ainsi, le grand thème de la vie et de l'œuvre de Mitrinovic était « *the preparation of a group of individuals for a new world-transforming initiative, to which he gave the name Senate. The function of senators would be that of working in and through all levels of society, helping people and groups to relate to each other cooperatively as constituent members of a common humanity*¹¹⁵ ».

Se plaisant à multiplier les noms et les organes de sa nouvelle orientation culturelle, Mitrinovic en désignait l'ensemble sous le nom de *The New Atlantis*¹¹⁶, qui fut aussi le titre de la revue trimestrielle où il publia un article de Marc et de Dandieu dès son premier numéro, en octobre 1933, en même temps que paraissait *Jeune Europe*. C'est dans le même numéro qu'il publia sa lettre ouverte à Hitler, un mois avant celle de *L'Ordre Nouveau*, dont des extraits seront traduits dans le numéro 2 de janvier 1934 par Cecil Eastgate¹¹⁷, une amie de Suzanne Jean qui sera la principale interlocutrice de l'O.N. dans l'entourage de Mitrinovic. C'est du reste Suzanne Jean elle-même qui fut chargée par Marc de rencontrer certaines des personnalités mentionnées dans le chapitre de *Jeune Europe* sur l'Angleterre, telles Aldous Huxley et Oswald Mosley¹¹⁸, député travailliste rebelle bientôt réprouvé pour sa dérive fasciste, et peut-être aussi Harold Laski, bien connu d'Arnaud Dandieu qui avait traduit un de ses livres avec Robert Kiéfé¹¹⁹.

115. Rigby, *op. cit.*, p. 87.

116. *Principles and Aims of the New Atlantis Foundation*, Ditchling, Hassocks, Sussex, pas de date.

117. Alexandre Marc et Arnaud Dandieu, « Revolution in the Present Order », traduit par Cecil Eastgate ; Dimitrije Mitrinovic, « Urgent Appeal to His Excellency the Chancellor of the Reich », supplément, in *The New Atlantis*, vol. 1, n° 1, octobre 1933, pp. 12-13. « From New France Which Unfortunately Does Not Exist To New Germany, Which For The Time Unfortunately Exists : L'Ordre Nouveau Addresses Adolf Hitler », traduit par C. A. Eastgate, in *The New Atlantis*, vol. 1, n° 2, janvier 1934, p. 53.

118. Entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985.

119. Ce n'est qu'en 1938 que paraîtra dans la « Bibliothèque constitutionnelle et parlementaire contemporaine », publiée sous la direction de Joseph-Barthélémy et Boris Mirkine-Guetzévitch, avec une préface des mêmes, le livre de Harold Laski, *La Liberté*. Traduction française par Arnaud Dandieu, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale et Robert Kiéfé, docteur en Droit, avocat à la Cour d'Appel de Paris, Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1938. Ce sont vraisemblablement des extraits de ce livre qui parurent dès novembre 1931 dans le n° 9 de *Plans* (pp. 131-135) sous le titre « La Vraie liberté », avec une longue introduction relevant les points de rencontre des positions de la revue avec celles du juriste anglais. Ainsi, « le centre de la politique et de la philosophie de Laski sera donc le retour à la personne humaine et son

Dès l'abord Alexandre Marc et Suzanne Jean s'étaient rencontrés sur le terrain du non-conformisme, au point que leur première sortie fut la réunion de fondation de la Troisième Force issue d'*Esprit*¹²⁰. Très vite leurs rapports furent empreints d'un caractère d'évidence, en dépit des apparences du contraire, comme le calvinisme de Suzanne Jean, et le fait que cette personnalité modeste n'avait pas le même genre d'élégance brillante que les amis d'Alexandre Marc s'étaient habitués à trouver chez ses compagnes, comme Yvonne Serruys ou Margarita Abella Caprile¹²¹. L'influence de cette dernière dans sa vie ne cessa d'ailleurs pas du jour au lendemain. Ainsi son journal *La Nación* publia-t-il au moins un autre article de Marc, « *El maquinismo* », le dimanche 9 juillet 1933¹²².

Rédigé en mai, ce texte de Marc sur la technique révèle l'issue constructive qu'il avait trouvée à ce problème clairement posé dans ses notes en 1930, et dont alors il devinait seulement la possibilité. Trois ans plus tard, il situe le rôle de la technique dans la crise du monde moderne et l'identifie comme point d'appui pour en sortir dans une manière d'âge d'or de créativité par une Révolution spirituelle. Ce sera la clé de toute la démarche de l'Ordre Nouveau : prendre dans le machinisme industriel le symptôme le plus éclatant de la déchéance de l'humanité contemporaine, et montrer qu'il ne tient qu'à celle-ci d'en tirer l'instrument de sa libération de tout ce qui jamais lui imposa des limites. Autrement dit, il s'agissait de transformer le poison en antidote, de s'appuyer sur l'énergie même de la modernité pour la dépasser. Pour en arriver à une telle conclusion, il fallait suivre une démarche dialectique en montrant d'abord l'étendue du problème posé par le machinisme, et reprendre en un premier temps les arguments de ses contempteurs plus ou moins nostalgiques.

Ainsi sur le plan économique, le krach « n'est que l'aboutissement nécessaire du machinisme, son achèvement inéluctable ». Sur le plan social, outre la guerre moderne, « la concentration industrielle a engendré le prolétariat, c'est-à-dire une humanité artificielle, séparée de la nature et de la vie, parquée dans d'ignobles casernes et vouée à un travail sans joie et sans noblesse ». Débordant sur le plan spirituel, « la prolétarianisation n'est pas seulement un phénomène social ; elle ne frappe pas seulement les "ouvriers" :

irréductible attachement à certaines formations dont elle est nécessairement partie intégrante, patrie culturelle et qui tient au sol et au métier. Et c'est ce qui l'amène à penser que la vraie liberté n'est plus dans un mot majuscule vide de sens dans un monde économique d'autant plus oppressif qu'il est chaotique, mais dans la libération de la personnalité par un ordre social anti-anarchique qui permette non la proclamation gratuite d'une liberté abstraite et inconcrète mais l'organisation des libertés » (p. 132).

120. Entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985.

121. Entretien avec Simone Jardin, Vevey, 10 septembre 1989.

122. Lettre de *La Nación* à A. Marc, 31 juillet 1933.

chacun de nous est atteint, arraché lentement à la réalité qui l'entoure, au contact bienfaisant des forces élémentaires, privé de cette intimité avec soi-même qui forme le secret de toute existence personnelle, [...] ». « Car *la machine a pénétré dans l'homme*, c'est elle qui lui impose désormais ses lois et son rythme. » Ironisant sur la formule de Le Corbusier qui l'a toujours fait frémir, Marc évoque un monde où, « logés dans des “machines à habiter”, les hommes-robots supprimeront la religion au profit du culte publicitaire sous toutes ses formes : affiche, cinéma, T.S.F. Il ne leur restera plus ensuite qu'à se supprimer eux-mêmes : l'humanité va droit au suicide ».

Tout en reconnaissant que ce réquisitoire sévère s'appuie « sur des faits qu'il est impossible de nier et sur lesquels il serait à la fois puéril et criminel de fermer les yeux », Marc conteste leur interprétation technophobe en convoquant sans les nommer les esprits nombreux « qui remarquent judicieusement que l'on n'échappera pas au machinisme en le niant, en prêchant quelque retour chimérique à l'innocence et à la nature ». Il s'appuie sans doute sur le Bergson des *Deux Sources de la morale et de la religion* pour « rappeler à ces défaitistes que l'homme a toujours été technicien », le machinisme moderne n'étant « qu'une application particulière » de sa « *vocation démiurgique* », la « maîtrise sur le domaine qui lui est confié : le monde » ; « l'une des réussites spirituelles les plus étonnantes de l'humanité », « la machine agrandit le corps de l'homme à la mesure de l'univers qui menace toujours de l'écraser », pour imposer sa puissance multipliée à « la brutalité de celui-ci ». Qui plus est, « elle épargne l'effort de l'homme, permet l'économie de l'énergie, engendre constamment des possibilités nouvelles ». C'est précisément cela qui la rend désormais indispensable à la vision du monde de Marc, en lui ouvrant la possibilité de résoudre dans une transformation radicale de la condition humaine l'antinomie qu'il avait ressentie et consignée dans ses cahiers dès sa confrontation juvénile au soulèvement des masses russes, partagé entre l'horreur de leur bestialité et sa conscience aristocratique d'une part, et l'exigence éthique révolutionnaire de liberté, de justice et de solidarité d'autre part ; – entre Nietzsche et Kant, pourrait-on dire. On ne saurait être plus clair :

Si les sociétés qui se décomposent et qui meurent sont condamnées à la démocratie, à l'égalitarisme, au nivellement, les sociétés qui vivent et qui s'épanouissent sont toujours de nature aristocratique. Mais grâce au machinisme – pour la première fois dans l'histoire de l'humanité – une hiérarchie pourrait s'édifier sans opprimer les valeurs « inférieures ». L'existence de toutes les élites du passé supposait celle des serfs : aujourd'hui les élites pourraient naître et accéder à leur plénitude sans peser sur des foules anonymes. *La machine a préparé ce miracle le plus grand de tous : une aristocratie qui ne s'appuie pas sur des esclaves – et qui n'en dépend pas, par l'effet d'un choc en retour – une*

aristocratie qui implique non point l'asservissement des « autres » mais leur libération !

La Révolution O.N. qui est sous-entendue ici aura donc pour objet l'avènement d'une aristocratie légitime, car vouée par nature à l'extension la plus large de ses avantages spirituels, qui grâce à la machine maîtrisée ne seraient plus des privilèges, mais surtout des devoirs, envers soi-même et chacun dans l'accomplissement de la personne.

Mais pour que la machine devienne, entre les mains de l'homme, l'instrument de sa libération, les jeunes prétendent arracher l'humanité au machinisme qui, par un paradoxe cruel, l'opprime et l'asservit. Pour que demain naissent des élites nouvelles, proclame l'élite de la jeunesse occidentale, il faut sauver la civilisation du culte de la machine, du nombre et de la masse, – culte dont les desservants s'intitulent : « libéraux », fordistes, bolcheviks, fascistes, hitlériens. [...] Toutes les panacées proposées, dit-elle, ne font qu'aggraver le mal. Il devient urgent que l'homme, échappant au cycle infernal qui le conduit au néant, trouve enfin, à la maladie mortelle qui ronge sa chair, un remède efficace. Ce remède ne peut être technique, car c'est de *dominer la technique* qu'il s'agit aujourd'hui [...].

C'est « par une véritable *Révolution Spirituelle* » que « les moyens techniques dont l'humanité dispose et qui sont largement suffisants pour permettre un essor sans pareil, doivent être subordonnés à la primauté du spirituel et confiés à des institutions politiques nouvelles, conçues à la mesure de l'homme et en conformité avec sa nature, à la fois charnelle, animique et spirituelle ». Comme dans la vision « millénariste » de l'article sur William Stern, « il dépend de nous de préparer et de hâter l'avènement de cet *ORDRE NOUVEAU* qui, – rendant à l'homme son équilibre, et mettant au service de l'esprit la machine, créatrice des loisirs, – réhabilitera l'initiative, les risques féconds, l'élan libertaire, et ouvrira devant l'humanité le chemin de luttes héroïques, des nouvelles conquêtes et de la liberté créatrice ».

Cette problématique sera reprise et amplifiée dans un texte pour le numéro 10 d'*Esprit* de juillet 1933, intitulé « La Machine et le prolétaire ». Marc se réservait d'en approfondir le thème essentiel du travail (s'étant explicitement retenu d'ébaucher dans cet article une nouvelle phénoménologie du machinisme qui en eut dépassé le cadre) dans un livre déjà annoncé comme étant en préparation. Une fois complété, l'unique exemplaire de son manuscrit sera confié en 1938 à un tout jeune éditeur canadien, Jean-Marie Parent, marqué par l'O.N. mais plutôt irresponsable, qui négligera de le publier et même un temps de le rendre à son auteur. Celui-ci n'hésitait pas à en parler

comme de l'équivalent personnaliste pour la Révolution nécessaire au XX^e siècle de ce qu'avait été au siècle dernier le *Manifeste communiste* de Karl Marx, ce qui est dire l'importance accordée aux idées pleinement développées dans ce manuscrit intitulé parfois *Esclavage pas mort !*, d'autres fois *Prolétaires de toutes les classes, unissons-nous !*, ou tout simplement *Le Travail libéré*. Nombre de ces idées passeront dans les ouvrages publiés par Marc après la guerre pour contribuer à la doctrine du fédéralisme intégral, comme *Civilisation en sursis*¹²³. Or, le germe très substantiel s'en trouve déjà dans « La Machine et le prolétaire », qui mérite à plus d'un titre qu'on s'y attarde, ce que je ferai ici en me basant sur le manuscrit, comme pour « *El maquinismo* ».

Ce texte explique comment, selon Marc, « l'ordre nouveau supprimera à la fois le chômage et le prolétariat ». C'est qu'il « pourra, en favorisant le progrès technique, d'une part diminuer constamment la somme des travaux de nature prolétarienne ; et d'autre part répartir sur la totalité du corps social l'ensemble de ces travaux rendus inhumains par la fragmentation et l'automatisme », grâce à l'institution du service social, comme Marc l'appelle encore dans un moment de flottement avant l'adoption définitive par l'O.N. du terme de service civil utilisé par Dandieu dans *La Révolution nécessaire*.

Toujours est-il qu'en collectivisant à mesure dans la société et rendant temporaire pour l'individu la condition prolétarienne liée au résidu de travail non qualifié pas encore résorbé par le progrès technique, elle ouvre à celui-ci « des possibilités théoriquement illimitées. En effet la fragmentation du processus productiviste décompose tout geste sans valeur propre (c'est-à-dire sans véritable valeur créatrice) en des opérations simples dont l'exécution peut être assumée par une machine ». A la limite, « tout travail de manœuvre peut être remplacé par la machine », qui assume « avantageusement l'effort humain dans ce qu'il peut avoir de pesant, d'aveugle, d'indifférent », faisant du manœuvre « un prolétaire-type ». « Par un paradoxe facilement explicable, le machinisme naissant semble augmenter la somme de travaux *indifférenciés* ; mais le développement de la technique moderne – en substituant à tout geste “automatique”, “machinal” l'automatisme même de la machine [...] – doit aboutir en réalité à une *diminution constante de l'importance relative du travail non-qualifié*. »

123. Voir C. Roy, « Le Personnalisme L'Ordre Nouveau et le Québec : son rôle dans la formation de Guy Frégault (1930-1947) », in *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 46, n°3, hiver 1993, pp. 463-484.

« En d'autres termes, *la machine favorisera les vocations scientifiques et techniques et supprimera le "travail-marchandise"* auquel la société actuelle condamne le prolétariat. » Si au contraire la machine contribue encore à cette oppression, c'est que, neutres par nature, « la technique, la science elle-même qui se prétend "désintéressée", ont subi des pressions extérieures qui leur ont imposé des déviations fâcheuses. » Il ne s'agit, pour leur rendre leur portée libératrice, que de les soustraire à cette influence induite d'un système économique périmé. Ainsi, « sous l'impulsion d'un nouvel élan spirituel, les techniciens qui jusqu'ici ont été obligés de s'engager dans la voie du centralisme, pourront désormais entrer dans celle de la *décentralisation* : or, qui dit décentralisation dit déprolétarianisation. » Celle-ci passe pour Marc par « l'utilisation méthodique de la houille blanche ». En effet, « la transmission de l'énergie électrique devenant de plus en plus facile, on peut prévoir le moment où le *petit moteur électrique* portera un coup mortel à toute concentration artificielle ».

L'électricité joue donc, dès lors, dans la prospective d'Alexandre Marc, le même rôle que tiendront après la guerre l'énergie atomique dans les aperçus de Georges Friedmann sur le monde issu de la technique, et plus tard les ordinateurs personnels dans les prophéties futurologiques d'Alvin Toffler sur le nouvel âge post-industriel. Il s'agit dans chaque cas d'une innovation technique présentée comme spontanément décentralisatrice, mais que le développement réel d'un système technique de plus en plus total oblige chaque nouvelle génération de penseurs sur la technique à trouver ailleurs que la précédente. De même Marshall McLuhan, projetant vers l'avenir sa nostalgie de converti catholique en mal de communauté organique, pourra-t-il discerner, à l'horizon d'un développement technique accéléré, un village global, y retrouvant les traits de la société tribale intégrée dont la modernité industrielle a exilé le genre humain. C'est par une semblable pirouette qu'Alexandre Marc, avant lui, mise sur le développement des processus qui ont banni la créativité du travail pour la restaurer dans une absolue primauté :

Après avoir remplacé l'outil, la machine, de plus en plus parfaite, de plus en plus complexe, de plus en plus « subtile », si l'on peut dire, deviendra, peut-être, un outil d'un genre nouveau, entre les mains de l'homme futur. Après avoir favorisé l'automatisme, la machine permettra à l'initiative humaine de reprendre son rôle essentiel, l'impulsion humaine, multipliée par l'énergie mise à sa disposition par l'électricité, de se communiquer, en quelque sorte, directement à la matière. En un mot, après avoir rendu impossible tout retour à l'artisanat anté-machiniste, la technique, par les perfectionnements apportés au petit moteur « individuel » semble annoncer la *naissance d'un type de travailleur nouveau*, de l'époque super-machiniste : l'« *ouvrier-artisan* » armé de la « machine-outil »

apte à exécuter sous l'impulsion directe de l'homme et en utilisant les forces les moins « grossières » (électricité, rayonnements divers, énergie inter-atomique, etc.) les travaux les plus complexes et les plus différenciés.

On le voit, les visions d'avenir les plus hardies d'Alexandre Marc, pour confiner parfois à la science-fiction, n'en sont pas moins inspirées par un sens aigu de ce qui a été perdu avec l'avènement de la société industrielle, et le souci de trouver quelque chose qui compense et justifie cette perte du travail artisanal en rendant au centuple à la vie une certaine qualité occultée en cette éclipse. Ainsi, il reconnaît volontiers avec Péguy l'authentique grandeur du temps où « un chantier était un lieu de la terre où les hommes étaient heureux », ayant encore « la piété de l'ouvrage bien faite ». Mais il ne peut perdre de vue que « l'humanité occidentale s'est engagée dans le sentier de la technique moderne en coupant les ponts derrière elle : elle ne peut plus se sauver en reculant. Le défaitisme, la panique, le désespoir ne peuvent que la perdre. *Le salut n'est pas derrière elle mais devant elle* », comme il l'a dit dans sa réponse à « l'intéressante enquête » sur le machinisme publiée en 1933 chez Pantagruel par Léon de Poncins (théoricien contre-révolutionnaire spécialiste des « complots » juifs et maçonniques ; la *Revue du Siècle* de Jean de Fabrègues publia de lui un recueil d'articles).

Marc cite encore à l'appui de cette position *Die geistige Situation der Zeit* de Karl Jaspers, comme il l'avait fait dès l'abord pour cerner le problème du travail dans le monde moderne, sans pitié pour le type de généralités abstraites sur sa nature et de pieuses idéalisations de l'ouvrier auxquelles on s'en tenait dans certains milieux, particulièrement socialistes idéalistes et chrétiens-sociaux – ceux-là mêmes qui donnaient le ton à *Esprit*. Mounier et Lacroix par exemple, qui déploreront bientôt publiquement que l'Ordre Nouveau méconnaisse la dignité du travail manuel non qualifié, n'ont sans doute pas manqué d'être troublés par les critiques de Marc visant leur camarade Étienne Borne, leur héros Henri De Man, ou même Johannes Haessle, qui venait de publier chez Desclée De Brouwer un livre sur *Le Travail* dépeignant l'ouvrier « comme l'image de la bonté et du rayonnement divins » s'imprimant dans le créé, pour reprendre le sarcasme de Marc à son égard ; car pour lui « cet ouvrier "en soi" n'a à peu près rien à voir avec l'ouvrier de chair et de sang qui, dans une usine moderne, travaillant à la chaîne, devant une machine automatique, assume l'exécution régulière d'une opération fragmentaire isolée, qui est fonction d'un processus productiviste incommensurable. » Le trait aurait pu tout aussi bien viser Emmanuel Mounier ; celui-ci a d'ailleurs certainement basé en partie sur cet article sa diatribe contre l'O.N. « anti-ouvrier » dans une lettre à Berdiaev de février 1934.

Quoi qu'il en soit, pour Marc il faut d'abord « revenir au réel et poser résolument la question du travail en fonction de la *situation actuelle* », où « les éléments concrets du problème [...] se sont regroupés autour d'un axe nouveau », « constitué par la *technique moderne* ».

Tandis que la satisfaction de l'artisan résulte spontanément du rythme vital qu'il extériorise dans un geste, l'ouvrier de l'époque machiniste se contente de subir un rythme inhumain que lui impose la machine. Les sophismes les plus spécieux ne prévaudront jamais contre cette constatation : la technique d'une part a introduit l'automatisme qui a dévalorisé le facteur humain, paralysé l'initiative immédiate de l'homme, brisé le contact direct entre l'ouvrier et l'ouvrage ; et d'autre part, elle a fragmenté le travail en soumettant l'homme au rythme de la machine, en mettant l'ensemble du processus productiviste – subordonné lui-même à des considérations purement techniques ou même économiques – « *hors de prise* » matérielle et spirituelle de l'ouvrier. Dans ces conditions, il n'est plus possible de parler de la « joie au travail ».

Cette idée chère à Hendrik de Man était donc déconstruite par Alexandre Marc en faisant appel à la riche littérature sur le thème du travail et de la technique surgie en Allemagne juste avant la prise du pouvoir par Hitler. C'est en fait Fritz Giese qui fournit à Marc la phénoménologie du travail et l'ontologie de la technique sous-tendant son analyse. Giese écrira bientôt un livre à la gloire du régime nazi – *Nietzsche, die Erfüllung* (Tübingen, Verlag von J.C.B. Mohr « Paul Siebeck », 1934 ; voir le compte rendu de Marc dans le supplément bibliographique n° 1 des *Archives de philosophie*, 1937, p. 27), où il se vantera d'avoir été, en 1932, le premier professeur allemand à tirer une psychologie politique de *Mein Kampf*. Marc se réfère constamment à la *Philosophie der Arbeit* de Giese parue à Halle (Carl Marhold Verlagsbuchhandlung) la même année, livre qu'il estime « l'un des plus complets et des plus remarquables qui aient été publiés sur la question du travail, aussi bien à l'étranger qu'en France, et qu'il serait utile de faire traduire en français ».

Mais en Allemagne, le débat sur ces questions avait été lancé en 1931 par la publication coup sur coup de *Die geistige Situation der Zeit* de Karl Jaspers, et de *Der Mensch und die Technik* d'Oswald Spengler, qui, dès novembre de cette année-là, faisait l'objet d'un dossier spécial de la revue nationaliste *Deutsches Volkstum*, avec une intervention d'Ernst Jünger précédant de quelques mois la parution de son livre capital, *Der Arbeiter* ; Alexandre Marc possédait le livre et le dossier. Mais il n'y avait guère à tirer pour lui de l'article de Jünger, pour qui se dégageait du chaos d'une époque de transition le type humain appelé à fonder dans la Révolution allemande l'ordre nouveau

hâtivement préfiguré en Russie et en Italie : le Travailleur, que plus rien ne reliait au concept de liberté issu de la Révolution française, à l'origine du monde bourgeois aux abois. Prenant le contre-pied de Jünger, Marc s'inquiétait plutôt de l'extension à l'homme lui-même du domaine du type issu de la production en série, « conséquence de l'introduction de la technique machiniste ». « Le travail ne vise plus à produire *une* chose, mais un *type* de choses » ; or, « les “maisons-types”, les “machines à habiter” de Le Corbusier, par exemple, ne pourraient à la rigueur convenir qu'à des “hommes-types” », ceux-là mêmes dont Jünger voudrait précipiter l'avènement, que Marc quant à lui s'efforce de conjurer.

Marc est très au fait du débat suscité en Allemagne par les ouvrages de Jünger et de Spengler, disposant de nombreuses coupures d'articles glanés surtout dans les revues de la jeunesse activiste, et comprenant aussi la lettre ouverte à Ernst Jünger du P. Friedrich Muckermann (l'interlocuteur catholique attiré des jeunes Allemands révolutionnaires que Marc connut au *Gegner*)¹²⁴. Mais parmi cette littérature, seul est cité l'article critique de Werner Hager, soucieux de préserver les valeurs éternelles de l'homme concret : « Der Mensch und die Technik », dans la revue bündisch *Deutsche Freischar* de mai 1933. Avec lui, il constate que « l'homme contemple avec effroi le monstre qu'il a formé et élevé dans l'espoir de pouvoir toujours le maîtriser et le contrôler. Cette puissance “servile” n'est-elle pas en train de mettre en question l'existence humaine elle-même ? Ainsi après avoir été longtemps masquée par les fioritures de l'idéologie libérale, la technique apparaît soudain au premier plan des préoccupations actuelles et élève des prétentions démesurées. [...] »

« La technique prétend à devenir le destin de l'homme (selon une expression qui a fait fortune en Allemagne). » D'aucuns s'en inquiètent, d'autres s'en réjouissent ; Marc cite au hasard « MM. Elie Faure qui croit que “la technique sauvera l'esprit”, Oswald Spengler qui accepte le machinisme comme une forme grandiose de suicide, Georges Duhamel qui voudrait bien que la machine ne fût pas inventée [...], Joseph Caillaux qui réclame à cor et à cri la “stérilisation des inventeurs”, etc. [...] » Tous, selon Marc, « acceptent – consciemment ou inconsciemment – le postulat du déterminisme et considèrent l'homme en fonction de l'évolution technique ».

124. Friedrich Muckermann poursuivra sa réflexion sur la technique pour en tirer un livre substantiel, paru dix ans plus tard : *Der Mensch im Zeitalter der Technik*. Lucerne, Verlag Joseph Stocker, 1943 – cité par Maurice Boutin, « La Lecture écologique de la Bible et ses apories », in José A. Prades, Robert Tessier et Jean-Guy Vaillancourt, éd. *Environnement et développement. Questions éthiques et problèmes socio-politiques*, Montréal, Fides, 1991, p. 225.

Or, on sait à quel point Marc s'est toujours défié de tout déterminisme historique. Il préfère voir dans la technique l'occasion pour l'homme de se libérer pour de bon des déterminismes de la matière. Avec Bergson en conclusion des *Deux Sources de la morale et de la religion*, il assure que « l'homme ne se soulèvera au-dessus de la terre que si un outillage puissant lui fournit le point d'appui. Il devra peser sur la matière s'il veut se détacher d'elle ». Ainsi la technique « ne rendra des services proportionnés à sa puissance que si l'humanité qu'elle a courbée encore davantage vers la terre arrive par elle à se redresser, et à regarder le ciel ».

La conception de l'esprit qui se fait jour ici semble en fait fort bien s'accommoder de la mobilisation totale du monde par la technique, la structure ontologique qu'Ernst Jünger venait de mettre à nu en cette dernière. Heidegger la cernera de plus près à sa suite dans ce qu'il appelle le *Gestell*, le dispositif du monde arraisonné par une attitude objectivante née de la science moderne, où l'homme occidental définit non seulement son rapport au réel, mais sa nature même, comme ressource mise à la disposition d'une volonté désincarnée, devenue fin en soi.

Marc ne relève à aucun moment la position de ce problème par Jünger, la seule question pour lui étant de savoir si l'homme est l'objet ou le sujet de la mobilisation du monde par la technique ; comme si l'instrumentalisation qu'elle suppose n'entraînait pas dans son mouvement d'objectivation le sujet même qui croit s'y affirmer comme tel, en se définissant comme elle par opposition à l'objet des « nouvelles conquêtes ». Celles-ci en effet ramènent à l'indifférence d'une ressource quantitative la consistance du donné, la qualité spirituelle résidant ici en l'acte d'agression du sujet créateur qui en réduit les aspérités pour étendre le domaine ainsi « colonisé ». « Dominer la technique » est encore une opération technique, c'est-à-dire une entreprise de domination qui nous ramène au point de départ de l'objectivation, faute d'en avoir touché la racine dans le sujet même. Dans cette perspective, il n'est pas étonnant que les professions d'ingénieur et de technicien, celles qui restent à l'homme avec l'abolition par la machine toujours plus de métiers manuels, apparaissent dès ce texte de Marc comme le modèle de la créativité humaine, libérée par la Révolution personnaliste dans un ordre nouveau.

La nature de cette spiritualité révolutionnaire qui animait le combat de l'O.N. trouva son expression philosophique la plus précise dans un texte rédigé en étroite collaboration par Arnaud Dandieu et Alexandre Marc, juste avant que ce dernier fût contacté par Mounier pour l'aider à lancer *Esprit* en 1932. « Misère et grandeur du spirituel » devait constituer le premier chapitre d'un ouvrage projeté par ces deux auteurs en plus de René Dupuis et de Denis de

Rougemont, pour fournir la base philosophique de l'Ordre Nouveau. Annoncé dans sa revue tout au long des années 30 sous le titre de *L'Homme debout*, ses différents chapitres ne parurent durant cette période que sous la forme d'articles pour les *Recherches philosophiques* d'Alexandre Koyré. Mais celui-ci refusa le premier et le seul auquel Dandieu ait eu le temps de collaborer, parce qu'il se terminait par le mot de Cambronne, en une citation de Rabelais qui donne une idée du ton agressif frisant la rodomontade d'un article ne faisant aucune concession à « ces pédants de l'enseignement philosophique et ces professionnels de la sagesse qui veillent sur les frontières », dénoncés avec Nietzsche... et maître Alcofribas : « Ces petits bouts d'hommes sont volontiers cholériques. La raison physique est : Parce qu'ils ont le cuer près de la merde. » Plutôt qu'à eux, c'est à ceux-là, jeunes et nombreux qui, « en présence de la faillite philosophique et matérielle du monde "moderne", répudient l'idéologie creuse des bien-pensants sans être conquis par la mystique du plan quinquennal » que s'adressait cet article, dans un paragraphe d'introduction ajouté au manuscrit, rédigé conjointement par Dandieu et Marc. Ce dernier, beaucoup plus tard, pourra écrire :

Il m'est arrivé de co-signer des textes auxquels je n'ai collaboré que partiellement ; il m'est aussi arrivé, beaucoup plus souvent, d'associer la signature d'un ami à un texte entièrement rédigé par moi. *Misère et grandeur du spirituel* représente, au contraire, le fruit d'une collaboration si poussée que je crois impossible de dissocier la part de chacun des auteurs qui y ont contribué¹²⁵.

En l'occurrence, le manuscrit original de Dandieu et Marc permettrait l'attribution de chacun des passages de ce texte capital à l'un ou l'autre auteur, à ceci près qu'il faut y faire la part de la dictée et de la discussion en commun des idées à formuler et des expressions à employer ; c'est donc en gardant à l'esprit ces réserves que seront surtout examinés ici des passages écrits de la main de Marc. C'est le cas de celui qui pose d'entrée de jeu la question soulevée par Daniel-Rops dans son article pour la *Revue des Vivants* de juin 1932 sur « Les Aspirations de la jeunesse française », soit celle de savoir ce qu'entendent tous les nouveaux mouvements non-conformistes par le spirituel qui est leur dénominateur commun. Cet article cherchera à le définir, en écartant d'abord les équivoques qui s'attachent à la proclamation courante de la primauté du spirituel.

Ce souci qui sera la grande affaire de la revue *Esprit* se retrouve déjà ici quand Marc explique que « le spirituel sur lequel on s'appuie comme sur un "bâton de vieillesse" pour revenir en boitant à ce "bon vieux temps" qui

125. Dandieu et Marc, *Misère et grandeur du spirituel*, « Documents du C.I.F.E. », 1974, p. 1.

n'existe que dans l'imagination des vieillards, le spirituel-refuge, en un mot, ne nous intéresse guère ». Le texte poursuit dans un passage absent du manuscrit : « Pour nous le spirituel n'est pas un objet d'études désintéressées ; il n'est pas non plus un spectacle excitant offert aux voyeurs d'héroïsme, de charité ou de science », mais bien « tension conflit et acte ». Ainsi ajoute Marc, « quand nous parlons d'esprit, nous nous rattachons toujours intérieurement à ce centre de rayonnement qui projette une vive lumière sur tous les problèmes : la personne humaine. C'est donc de l'homme qu'il nous faut partir pour reconstituer en quelque sorte le sens vrai du spirituel ».

Il s'agit d'abord de passer, selon le titre noté par Marc pour la première partie, « de l'homme "cartésien" à l'homme concret », par la « réfutation du parallélisme psychophysique » opposant l'âme et le corps, alors que leur union « est un indivisible sur quoi la réflexion ne peut mordre », d'après les pages « classiques » (324 ss) que Dandieu retient du *Journal métaphysique* de Gabriel Marcel. Pour Marc, « l'intégration de l'unité psychophysique dans un ensemble à plusieurs dimensions, implique le désaveu radical de l'individualisme atomistique des libéraux », qui « se flatte de considérer chaque homme en lui-même : mais avant de le faire, il purge cet homme de toute réalité sensible » en le coupant du « milieu vital », de l'« ambiance » où il baigne, le rejetant « aux antipodes de cet être de chair et de sang qu'est l'homme empirique ». C'est par ce dernier, examiné de près par Dandieu, qu'on passe selon Marc « de l'homme concret à la personne », s'appuyant sur le « vital » (tempérament, race, patrie, métier) tout en se gardant de se perdre dans sa « diversité mouvante ». Dans son plan, se souvenant de ce qui l'avait d'abord séduit chez Kant, Marc assure que « le subjectivisme est un pas en avant car il attire l'attention sur l'élément d'opposition à soi-même et sur l'incontestable importance de la connaissance sur l'univers ».

Cependant, continue-t-il dans le texte, « l'essai d'identifier l'homme avec la connaissance [...] était voué à un échec certain [...] ». « Car comment ne pas reconnaître dans les nouvelles difficultés que la "connaissance hypostase" fait surgir, les réincarnations de celles que nous avons déjà dénoncées. Après l'âme séparée du corps, voici venir le sujet privé d'objet... » Ici, Marc n'est empêché que par les limites d'une étude non technique de s'étendre avec les nuances qu'il voudrait sur « la grandeur et l'insuffisance des doctrines philosophiques qui procèdent de Kant », et qu'il a longtemps pratiqué intensément, comme on sait. Pour lui, ces « formes dégradées du dualisme » ne servent qu'à « en dissimuler la forme originelle que la "philosophie" ne peut ni ne veut supporter. Car ce que la "philosophie" n'accepte pas, c'est de reconnaître qu'à la base de toutes les oppositions, il en est une irréductible : celle du conflit et de la lutte »,

que ce soit la polarité « de l'objet et du sujet, ou celle de l'universel et du particulier. Nous n'avons aucun droit de sacrifier aux exigences de la quiétude "philosophique" cet antagonisme fondamental », à l'origine de toutes les polarités qu'implique la personne.

N'est-elle pas essentiellement lutte dans cet effort qui oppose l'homme à lui-même – domination qui s'exerce sur le monde « extérieur » – création qui est le « dépassement » suprême. A la « synthèse » des professeurs de philosophie, la personne oppose celle de la création, seule acceptable, seule réelle aussi, seule inépuisable. [...] La lutte qui divise l'homme d'avec lui-même oppose constamment la rupture à la continuité : dans son effort de domination, l'homme utilise également le contact et l'agressivité et son expansion même ne devient possible que par son enracinement ; la création enfin ne se manifeste [...] que par le conflit pathétique et fécond de l'universel et du particulier.

Cette dialectique de la rupture et de la continuité, du contact et de l'agressivité, est au cœur de la philosophie de Dandieu, dans laquelle est venue se couler l'exigence d'une métaphysique de l'acte qui a toujours animé Marc, et à laquelle il a fourni en retour la forme du « personnalisme créateur » réclamé en conclusion sous la plume de Dandieu, mais avec une référence allemande qui désignerait plutôt Marc comme l'auteur de ces lignes :

Nous qui proposons de prendre pour étalon de valeur, comme raison suprême de toute philosophie, l'actualité créatrice de la personne humaine, nous qui « exigeons que la philosophie revienne de nouveau à l'homme » [Nietzsche, *Die Unschuld des Werdens*, Erster Band, Leipzig, Alfred Kröner Verlag], nous n'avons ici ni l'outrecuidance ni la naïveté d'entreprendre leur conversion [aux philosophes qui ne voient en l'homme que la créature et non le créateur]. Car c'est bien une conversion de l'homme qu'il s'agit d'opérer. L'avilissement de sa vie quotidienne comme de son angoisse métaphysique, quand il en est capable, ne saurait échapper qu'à ceux qui – fourberie ou lâcheté – « ne sont pas d'ici ». Pour le relever de cette humilité stupéfiante – au sens précis du mot, – il faut donc placer de toutes nos forces l'accent sur le personnalisme créateur.

Plusieurs mois avant que paraisse le premier numéro de la revue *Esprit*, le programme philosophique du personnalisme était donc déjà établi sur une base nietzschéenne par les deux principaux penseurs de l'Ordre Nouveau. L'histoire de la pensée occidentale était réexaminée dans cette perspective critique tout à fait originale, littéralement révolutionnaire, d'où elle était jugée d'autorité avec une virulence inouïe. Bousculant les idées reçues par l'historiographie sur les origines du personnalisme, ce texte dont on peut dire qu'il le fonde consciemment en France ne contient aucune allusion à la religion, si l'on excepte un pied de nez aux admirateurs de l'Orient comme René Daumal, type

pour Dandieu de l'intellectuel traître à l'esprit tel qu'il le conçoit : comme tension et combat. Le catholicisme naissant de Marc ne se laisse deviner à aucun instant. C'est même à Marc qu'est sans doute due la citation de Nietzsche en conclusion, à partir de l'allemand, que lui seul savait bien lire. De même sont sans doute de son cru les quelques allusions à Husserl et à Heidegger, plutôt dédaigneuses. C'est pourtant, outre à René Le Senne, à des précurseurs de l'existentialisme qu'il aime se référer, des connaissances comme Gabriel Marcel et Jean Wahl, cité à propos de la critique de la dialectique de Hegel par Kierkegaard, comme Georges Gurvitch par Dandieu à propos de cette même critique par Proudhon.

C'est donc dans une lignée existentialiste finalement peu marquée par la phénoménologie allemande que vient s'inscrire le personnalisme nietzschéen que Marc et Dandieu fournissent à leur mouvement. Si sa réputation n'a guère débordé le cercle étroit de l'O.N., c'est sans doute que Dandieu n'a pas eu le temps, avant de disparaître, de le développer comme il l'aurait pu, et que le condensé qu'en était « Misère et grandeur du spirituel » n'a lui-même pas paru – en France tout au moins, où la revue *Esprit* devait bientôt reprendre à son compte, sous une forme ostensiblement chrétienne et plus digeste pour des Catholiques, l'idée d'une philosophie personnaliste commandant un engagement d'un nouveau genre.

En fait, c'est en Uruguay que finit par paraître *Miseria y grandeza de lo espiritual*, tel que traduit en espagnol pour la maison Ensayos de Montevideo par Carlos Benvenuto, qui dédicace cet opuscule, le 3 septembre 1937, à Louis Ollivier. Ce jeune militant de l'O.N. avait su faire, l'année précédente, d'un long séjour en Argentine (pour pourvoir aux affaires de sa famille), l'occasion d'une triomphale tournée de propagande qui, l'espace d'une saison, porta la doctrine révolutionnaire de l'Ordre Nouveau au devant de la scène intellectuelle du golfe de la Plata. Il n'est pas impossible que Margarita Abella Caprile ait joué un rôle pour l'y introduire, puisque c'est dans le supplément littéraire dominical dont elle était responsable à *La Nación* de Buenos Aires que parut, sur cinq colonnes, l'article assez touffu d'Ollivier sur « *Estado, Patria, Nación* », le 22 mars 1936.

C'est pourtant dans la revue *Sur* du mois précédent qu'avait auparavant été publié un autre article intitulé « *La Revolución del orden* ». Conjoint à quelques conférences d'Ollivier sur l'Ordre Nouveau, ces textes durent avoir un certain retentissement, puisqu'en mai la prestigieuse revue de Victoria Ocampo pouvait publier sur plus de vingt pages la transcription de son premier débat public, sur le thème « *Misión o demisión del hombre* », où Louis Ollivier répondait à Buenos Aires aux questions de tout un parterre d'intellectuels

argentins, plus familiers d'*Esprit* mais très curieux de l'idée O.N. de la Révolution, par rapport notamment à son acception communiste. Publié plus d'un an plus tard comme « premier envoi de notre correspondant », selon le traducteur, pour qui Dandieu était au génie français ce que Nietzsche avait été au génie allemand, *Miseria y grandeza de lo espiritual* apparaît un peu comme la queue de la comète O.N. qui jeta un moment sa lumière étonnante dans le ciel des idées en Amérique latine, sur le passage de Louis Ollivier¹²⁶.

Ce n'est qu'en 1974 que « Misère et grandeur du spirituel » paraîtra en français, comme « Document du Centre international de formation européenne » fondé par Alexandre Marc. Celui-ci, dans sa préface, ne manque pas de le désigner comme « la source de ce fédéralisme personnaliste auquel nous avons consacré toute notre vie¹²⁷ ». Il en est en tout cas la base philosophique où la pensée de Marc trouve ses traits décisifs en épousant le mouvement de celle de Dandieu, dans la lancée de l'action que lui avaient déjà ouverte Scheler et Blondel. Ainsi ce ne sont pas tant des idées particulières que Dandieu lui a transmises (à l'exception de celle du service civil), mais plutôt une attitude, une grande ouverture d'esprit conjointe à la détermination d'aller au fond des choses, d'en tirer toutes les conséquences et de les développer résolument et sans compromis. Ce serait donc une qualité d'intransigeance que la pensée de Marc aurait acquise au contact de Dandieu, une rigueur, voire un radicalisme, allant jusqu'au maximalisme, et s'inscrivant du même coup, par là, dans la tradition socialiste révolutionnaire. Par exemple, il ne suffirait plus à Marc d'être un « bon Européen » ; seul un fédéralisme intégral pourrait dorénavant lui paraître digne d'un engagement voulu total. Tout au long de sa vie, Marc se demandera ce que Dandieu aurait pensé de tel ou tel problème, ou ce qu'il aurait fait dans une situation donnée¹²⁸.

Aussi Alexandre Marc fut-il profondément ébranlé quand Robert Aron lui raconta les derniers moments de leur ami commun, emporté par des complications chirurgicales pendant que tout le monde était en vacances. Daniel-Rops parlait certes pour l'équipe de l'O.N. quand il confia à Gabriel Marcel que « la mort de Dandieu a été pour nous tous un coup terrible. Mort affreuse, atrocement lucide ; mort stupide, puisque c'est à la suite d'une

126. Entretien avec Louis Ollivier, Paris, 18 décembre 1988. L. Ollivier, « La revolución del orden », in *Sur*, VI, février 1936, pp. 62-75 ; « PRIMER DEBATE DE SUR. – Louis Ollivier : "Misión o demisión del hombre" », in *Sur*, VI, mai 1936, pp. 39-61. Pendant la guerre, Alexandre Marc pourra encore recommander à Emmanuel Mounier de prier Roger Caillois, qui écrivit un article pour *L'Ordre Nouveau* et est alors associé à *Sur* dans son exil sud-américain, d'intercéder auprès de Margarita Abella Caprile à *La Nación* afin d'assurer la diffusion de leurs articles respectifs. Lettre d'A. Marc à E. Mounier, 10 novembre 1941.

127. Dandieu et Marc, *Misère et grandeur du spirituel*, p. 1.

128. Entretien avec A. Marc par J. Hellman.

opération de hernie, insignifiante, car une infection générale s'est produite. Je vous parlerai de ce que j'ai appris sur son agonie ; c'est bouleversant¹²⁹. » Ce l'était a fortiori pour Marc, car, au choc de la disparition inopinée de l'homme de génie qui avait changé sa vie sur le plan intellectuel et moral (une dette qu'il marqua en donnant le prénom de Dandieu et celui de sa sœur Mireille à ses deux premiers enfants), se joignit l'impact de ce qu'il prit comme une suprême mise en demeure d'ordre spirituel.

En effet, dans son délire, Dandieu avait vécu une sorte de conversion religieuse ; il en avait pris à témoin Alexandre Marc, convoqué par son imagination comme le représentant de la foi de ses aïeux à laquelle il revenait à l'heure suprême : « Je suis baptisé, je serai donc sauvé », s'était-il exclamé. Or Marc, lui, ne l'était toujours pas, qui depuis quelques années faisait à qui voulait bien l'entendre l'apologie du catholicisme et fréquentait ses milieux les plus dynamiques, que ce soient les Dominicains à leur nouveau couvent de la rue Latour-Maubourg, auquel a pu l'envoyer Gabriel Marcel¹³⁰, ou bien les Jésuites de Vanves, où il a probablement été introduit par l'abbé Plaquevent. Celui-ci ne manquera pas d'encourager Marc à tirer toutes les conséquences du trouble où l'ont jeté la mort de Dandieu et le récit de son agonie. Il lui écrit deux jours après, le 8 août 1933 : « Je comprends que l'urgence de votre baptême vous ait de nouveau saisi. Non, ne tardez plus, il ne faut pas. La Volonté de Dieu est trop fermement sur vous. Et le regard de Dandieu, sur ce qu'il aimait le plus en vous. »

Si Plaquevent prêchait pour ainsi dire pour sa paroisse, il demeure vrai que Dandieu avait pu, dans les conversations où Marc lui démontrait comment leur philosophie trouvait son accomplissement dans le catholicisme, lui rétorquer qu'il s'y convertirait le jour où Marc serait Pape, peu convaincu que l'interprétation de Marc soit vraiment représentative de la doctrine de l'Église. Il s'en fallait en effet de beaucoup que les Catholiques de son temps en conviennent d'emblée ; lui-même était révolté par le règne des néo-thomistes sur l'Église, et encourut la fureur de son ami le Père Maydieu, O.P. quand il mit en cause devant lui (s'appuyant notamment sur les écrits de l'Oratorien Laberthonnière) l'influence excessive de la pensée hellénique sur le christianisme¹³¹. Cela ne l'empêchait pas de mettre la main déjà aux publications des dominicains, qui aimaient bien quand même ce brillant jeune habitué de leur maison.

129. Lettre de Daniel-Rops à Gabriel Marcel, 13 septembre 1933 (conservée dans le fonds Gabriel Marcel de la Bibliothèque Nationale.)

130. Entretien avec A. Marc, Vence, 23 novembre 1990.

131. Entretien avec A. Marc, Vence, 29 novembre 1987.

Aussi fallut-il encore une poussée, donnée par une conversation avec le Protestant Denis de Rougemont, pour venir à bout des dernières hésitations d'Alexandre Marc sur le seuil de l'Église. Un mois environ après la mort de Dandieu, Rougemont et Marc discutaient des mérites d'un livre par André Gide sur l'Évangile. Marc, qui connaissait ce dernier personnellement par Jacques Naville, déclara qu'il y avait dans ce livre des éléments douteux, ce qui était typiquement protestant. Rougemont nia alors que Gide fût protestant. Marc répondit que la position protestante était trop facile, puisque les Protestants pouvaient décider chacun pour soi qui appartenait à l'Église ou pas. – Et vous qui n'appartenez à aucune Église, de quoi décidez-vous ? Cette réplique cinglante de Rougemont atteignit Marc droit au cœur par sa justesse. Saisi, il réalisa que son ami avait raison, et se décida enfin à se faire baptiser¹³².

Le baptême d'Alexandre Marc eut lieu le 29 septembre, jour de la saint Michel, dont il prit le nom – celui de l'ange qui brandit le « glaive de l'Esprit », digne patron pour un penseur qui n'admet que « l'intelligence-épée » ; il s'en souviendra en employant dans *L'Ordre Nouveau* le pseudonyme de Michel Gladys. C'est l'abbé Plaquevent qui le baptisa, à Pau, au couvent du Bon Pasteur dont il était aumônier, et dont la Mère Supérieure devint sa marraine. Son parrain était un certain P. de Vitry, grand admirateur des États-Unis qui vivait à Arudy près d'Oloron, d'où il écrivit à son filleul. D'après une lettre de l'abbé Plaquevent du 4 octobre, il avait pu voir que Marc soulevait des questions comme « la différence entre Ford et nous », « entre le productivisme protestant et le personnalisme catholique », « entre le christianisme bourgeois et le christianisme authentique, qui ne peut être qu'héroïque ».

Cette vision révolutionnaire du christianisme avait déjà marqué Emmanuel Mounier dans l'article de Marc pour *Esprit* de mars sur « Le Christianisme et la Révolution spirituelle », où ses vues originales, unissant pour de bon le catholicisme et le personnalisme O.N. qu'il avait craint un moment devoir opposer, étaient attribuées à un certain Otto Neumann, aux initiales révélatrices. Comme on le verra dans un autre chapitre, c'est notamment par là qu'elles purent introduire dans le discours catholique un nouveau ton, de nouveaux thèmes dont les ramifications s'étendront bien au-delà de ce point visible de leur irruption. Mais l'exemple de son parrain montre bien à quel point elles ne passaient pas inaperçues dans certains milieux catholiques où il avait commencé de frayer.

Parmi ceux-ci, il faut encore signaler la Société de saint Louis, projet d'ordre laïc cherchant à inventer et à mettre en pratique de nouvelles manières

132. Entretien avec A. Marc par J. Hellman.

de vivre l'exigence chrétienne dans le siècle, dans des institutions qui en eussent procédé. Elle venait d'être lancée par l'abbé Plaquevent, avec d'autres jeunes Catholiques qui figureront dans les projets d'action commune non-conformiste de Marc jusqu'à la guerre, surtout Eugène Primard et Paul Flamand, qui était en train de mettre sur pied, dans cet esprit, les Éditions du Seuil à partir des Éditions de l'*Essor*, défunte publication chrétienne-sociale. On devine quel vif intérêt put prendre Marc à une initiative qui se situait dans le droit fil de sa vocation chrétienne de vie active. Il ira jusqu'à une expérience de cohabitation de plusieurs couples catholiques dans le cadre de la « commune » personnaliste du Rotoir, fondée par Eugène Primard sur une propriété qu'il avait achetée en Île-de-France, et conçue comme noyau d'une nouvelle société incarnant dans ses structures les valeurs chrétiennes de la personne et de la communauté. Mais l'épouse calviniste de Marc – pour ne rien dire de lui – n'en put supporter longtemps l'atmosphère et les querelles intestines entre femmes, et le jeune couple dut chercher ailleurs où fonder son foyer¹³³.

Ce n'avait déjà pas été une mince affaire que de se marier, dans des conditions où Marc dut faire jouer à plein toutes ses relations catholiques et personnalistes pour éviter une catastrophe. En effet, dès qu'il fut revenu de son baptême à Pau, Alexandre Marc se vit confronté à une terrible épreuve. Il était l'objet d'un arrêté de refoulement en tant qu'apatride indésirable, devant à ce titre quitter le territoire français dans les plus brefs délais. Dès le 17 octobre 1931, il avait pu évoquer dans son journal les efforts à entreprendre pour obtenir sa naturalisation de manière à éviter « les manœuvres policières classiques », et c'est vraisemblablement dans le cadre de ces démarches que doit s'inscrire une lettre de Gaston Gallimard du 6 novembre 1931 attestant qu'Alexandre Lipiansky est journaliste à la *Revue du cinéma*, et portant le sceau « vu » du commissaire de police de Saint-Germain-des-Prés.

Muni seulement d'un passeport Nansen, s'il en venait à inquiéter les pouvoirs en place, Marc était en effet exposé à une telle mesure d'expulsion. De celle qui le frappait maintenant, il n'apprendra que beaucoup plus tard, et indirectement, l'origine possible. Il se serait agi, selon un informateur policier de Marc, du père de René Dupuis, directeur de l'École libre des sciences politiques, qui n'avait peut-être pas le bras long seulement pour faire gagner un prix littéraire à son fils, mais aussi pour tenter de le préserver de la mauvaise influence qui lui faisait tenir des propos exaltés sur la Révolution. Pour le professeur Charles Dupuis, le Russe Lipiansky était d'emblée suspect de

133. *Id.* et lettres de Plaquevent à Marc ; sur la Société de Saint Louis, voir Raymond de Becker, *Livre des vivants et des morts*, Bruxelles, Éditions de la Toison d'Or, 1942, p. 159.

communisme et de subversion, et il n'aurait pas eu de peine à convaincre la Préfecture de Paris de la gravité de la situation¹³⁴ ; son chef Chiappe n'était-il pas régulièrement conspué dans les articles des membres de l'Ordre Nouveau ?

Mais l'abbé Plaquevent et la Mère Supérieure ne perdirent pas un instant avant de s'activer à lutter contre « l'horrible et méchante manœuvre » dirigée contre Marc, afin de prendre de vitesse les ennemis qui cherchaient à le faire expulser. Jean Plaquevent s'adressa à des personnalités catholiques en haut lieu, comme Champetier de Ribes, pour obtenir la naturalisation de Marc. Il s'efforçait dans le même temps de trouver un moyen de marier secrètement Alexandre Marc et Suzanne Jean, afin que la police ne puisse intervenir. Pour le mariage religieux, la solution était toute trouvée ; ce fut le seul à jamais être célébré au couvent dominicain de Juvisy, ce qui montre à quel point il était devenu un familier de cette institution, d'où émanaient les Éditions du Cerf¹³⁵.

Le mariage civil était déjà beaucoup plus risqué ; il eut lieu le 18 novembre 1933 à la mairie du XV^e arrondissement¹³⁶. Pour la circonstance, les entrées de l'édifice étaient gardées par un commando de « durs », recrutés par Jean Jardin afin de faire face à toute éventualité. Ce dernier avait déjà aidé à rassembler plus de soixante-dix signatures de protestation des personnalités les plus diverses, de politiciens de droite à des députés socialistes comme Pierre Viénot (auteur d'*Incertitudes allemandes* tôt apprécié par l'O.N. pour son indépendance), et en religion de l'archevêque de Paris au Grand Rabbin, en passant par le pasteur Boegner. Le 21 janvier 1934, la marraine de Marc put lui rapporter avoir vu la lettre du Président du Conseil, M. Chautemps, au Président Barthou, l'autorisant à demeurer en France. « Il était impossible d'être couvert par de plus hautes personnalités », dira à Plaquevent le chef de cabinet de Herriot, le 7 avril 1935.

Champetier de Ribes promettait alors encore de faire avancer le dossier de naturalisation de Marc, mais ni lui ni aucun autre de ceux à qui Marc fera appel à cette fin, y compris Jean Jardin devenu haut-fonctionnaire, et constamment pressé par lui de s'activer davantage, n'arriveront à écarter définitivement de sa tête l'épée de Damoclès d'un possible refoulement. C'est d'ailleurs en partie

134. Entretien avec A. Marc, Vence, 3 juin 1989.

135. Lettres de Plaquevent à Marc, 1^{er} et 9 octobre 1933. Dans une lettre du 25 novembre 1933 à Gabriel Marcel, Daniel-Rops défend Marc contre qui le philosophe s'est emporté à cause de la « Lettre à Hitler » de *L'Ordre Nouveau* en l'assurant que, « pour ce qui concerne Lip., sa conversion, à laquelle j'ai assisté de près, est une des choses les plus poignantes que j'ai vues. J'ai assisté à son mariage à Juvisy : toute l'assistance était dans un émoi indescriptible. Je ne sais pas si son influence politique est néfaste ; sur un autre plan, il est certainement un des très rares chrétiens qui m'apparaissent comme illuminés par leur foi. Il est possible que cela n'ait rien à voir avec l'objet du débat mais, pour moi, c'est tout à fait irrécusable ».

136. Lettre d'A. Marc à l'auteur, 24 octobre 1985.

pour ne plus vivre à son ombre qu'il s'écarta de plus en plus de Paris, où la police l'avait à l'œil, et continua longtemps de le filer – d'ailleurs si maladroitement que Marc se jouait d'elle avec un malin plaisir, peaufinant des techniques dont il aura encore à se servir dans la Résistance¹³⁷, après une drôle de guerre où on le laissa s'engager sans même qu'il fût encore naturalisé ; la publication du décret de naturalisation, d'abord prévue pour 1940, sera retardée jusqu'en 1946¹³⁸.

Aussi la frustration et le découragement lui arrachent-ils ce soupir, dans une lettre écrite de Provence à l'abbé Plaquevent, le 13 avril 1938 : il sait au fond de son cœur que s'il n'était pas né à Odessa, que si son nom n'était pas Lipiansky, que s'il avait un accent provençal, normand ou parisien, il serait peut-être l'homme capable de faire reculer l'inexorable... « Oui, moi, l'“intellectuel”, le “rêveur”, le “philosophe” ! Hélas ! Je serai toujours horriblement handicapé par mes origines, même si un jour j'arrive à me faire naturaliser. » Ce n'est pas seulement sur la ruine de son efficacité révolutionnaire que se lamente Marc dans cette tirade ; elle trahit aussi son malaise persistant de ne pouvoir s'enraciner en France aussi profondément que l'y appelle sa vocation. Il a beau être baptisé et marié à une Française, même en train de retourner à la terre, il lui arrive de songer qu'aux yeux des Français il ne sera jamais vraiment l'un d'eux, mais bien un Russe.

C'est ce malaise abordé sous l'angle de sa judéité qu'il prend la peine d'explorer, peu après son mariage, dans une fiction qui se présente justement comme *Fragment d'une confession*. Il n'est sans doute pas indifférent que ce soit à peu près le seul échantillon qu'il ait conservé de toute l'œuvre littéraire qui a longtemps occupé sa jeunesse. Cette nouvelle de trente-six pages manuscrites abonde en effet en traits autobiographiques. Elle évoque la prise de conscience du « problème juif » par un jeune homme d'extraction israélite élevé dans une libre pensée qui empêche longtemps que cette question « confessionnelle » se pose à lui comme telle. En effet, « mes parents n'avaient jamais songé à me donner ne fût-ce qu'un embryon d'éducation religieuse. Le judaïsme en tant que religion me paraissait aussi étranger que le fakirisme ou le culte des ancêtres chinois ». « Non, je ne voulais pas être de ces juifs qui rougissent de leurs origines ; mais, d'autre part, tout mon être se révoltait contre l'idée d'appartenir à une collectivité que je n'avais ni choisie, ni connue, ni aimée. Que représentait réellement pour moi cette appartenance inexplicable à une “race” dont tout semblait devoir me séparer ? »

137. Entretien avec A. Marc, Vence, 3 juin 1989.

138. Entretiens avec A. Marc par J. Hellman et C. Roy ; curriculum vitae d'A. Marc.

Le narrateur se souvient ainsi que son « grand-père paternel avait été un juif pieux et “pratiquant”. Et puis après ? » Il est même obligé de reconnaître qu'il est « vaguement attiré par le christianisme ». Il l'est plus encore par la fille d'une famille d'Action Française, et est vite frappé « par ce sens de l'ordre, de la tradition et de la beauté classique qui paraissait faire de l'auteur de *L'Enquête sur la monarchie*, l'interprète infaillible des destinées nationales, le défenseur attiré de l'intelligence française ». En fait, c'est là le Maurras que Marc saura toujours apprécier pour avoir su exprimer un certain côté esthétique et enraciné de la nation française que, lui, a fait sienne au nom de l'universalité de la Révolution¹³⁹. La fiction de ce récit consiste en grande partie dans la mise entre parenthèses de ce dernier aspect, permettant à Marc de se plonger dans la problématique pure et dure de l'appartenance française et de sa compatibilité ou non avec une conscience juive, qu'il explore en citant abondamment toute une littérature sur le sujet.

Ainsi se plaît-il à relever les passages où « les antisémites d'Action Française admettaient l'existence d'un certain nombre de juifs “bien nés” qu'ils se refusaient à confondre avec la tourbe de métèques, de sans-patrie, et de judéo-maçons ». Alexandre Marc n'était lui-même ni insensible ni imperméable à ce genre de discours ; c'est lui qui dans *L'Ordre Nouveau* de juin 1936 pourra parler de ces « métèques prévoyants et cyniques » qui se font naturaliser par l'État français – alors que lui était confiné dans son statut d'apatride, devait-il se dire, lui qui déjà parlait au nom de la Nation française, l'ayant faite sienne spirituellement ; il leur oppose en effet ceux qui, « vivant en dehors des “limites” étatiques, ne s'en rattachent pas moins à cette tradition », « tous ceux qui luttent pour l'“esprit français” (le vrai, pas celui des salons, ni des Académies), pour la continuité française, en Belgique, en France ou au Canada » – pays qui figura toujours pour Alexandre Marc le lieu mythique d'un ultime recours aux forces spirituelles de son pays d'adoption¹⁴⁰.

Le narrateur de son récit regrette quant à lui de ne pas avoir fait la guerre, « de n'avoir pu mêler mon sang à celui des plus vieilles familles de France, à

139. Dans une lettre du 24 août 1936 au jeune militant O.N. Xavier de Lignac, Alexandre Marc explique : « Je considère que, comme penseur “politique”, Maurras domine notre époque. Georges Sorel est plus profond, peut-être, mais il a moins de “surface” et sa pensée paraît par moments un peu “primaire”. Péguy n'est pas à proprement parler un penseur politique. A l'étranger, je ne vois pas non plus de nom que l'on puisse opposer à Maurras. Lénine a infiniment plus de génie pratique, mais “marxiste” et “scolastique”, si j'ose dire. Ne parlons ni de Mussolini ni d'Hitler... Alors, qui ? Pareto ? Non ! Vraiment, je ne vois pas. » On se rappellera que le slogan adopté dès l'origine de l'O.N. : « Spirituel d'abord, économique ensuite, politique à leur service », était une réplique implicite à la formule du « Politique d'abord » de Maurras.

140 A. Marc, « Patrie - Nation - État », in *L'Ordre Nouveau*, n° 32, 15 juin 1936, p. 39 ; cf. Roy, « Le Personnalisme de *L'Ordre Nouveau* et le Québec (1930-1947) : son rôle dans la formation de Guy Frégault », *loc. cit.*

celui d'un cousin germain de Madeleine, tombé devant Verdun, dont elle parlait toujours avec admiration et respect ». Marc lui-même se portera volontaire dès le début de la prochaine guerre, bien qu'il n'ait pas encore la citoyenneté française ; mais on a vu que c'est dès sa sortie du lycée qu'il voulut entrer à Saint-Cyr, afin de donner la preuve suprême de son appartenance à la France. De même, dans ses démarches de naturalisation, mit-il souvent en valeur son mariage à la fille d'un officier tombé au champ d'honneur.

Son héros rêvait « secrètement de pénétrer » dans une telle famille, aspirant à devenir lui aussi « un de ces français de France, dont il me semblait qu'ils ne devaient jamais connaître ces angoisses, ces conflits obscurs qui déchiraient mon cœur – et que mon cœur ne pouvait s'empêcher de chérir. Ne plus se sentir différent, ne plus se savoir *autre* » : c'est à cela qu'il aspire un moment, séduit par l'enseignement de ce « prophète d'Israël », « James Darmesteter qui considérait que la nation juive devait se renoncer, abdiquer ses habitudes et ses coutumes, se fondre dans la communauté française, mêler pacifiquement son sang à celui de la nation qui l'avait si généreusement accueillie. La religion hébraïque est morte » ; le christianisme en conserve les seuls éléments restés vivants. Quant à la race, il était fait bon marché « de ce mythe que l'on essaie de ressusciter », en même temps que grand cas de l'appel de Barrès aux jeunes Français à « ouvrir leur âme inquiète aux influences ancestrales » pour « sentir en Lorrains, en Alsaciens, en Bretons, en Belges, en Juifs ».

Mais la famille où il rêve d'entrer ne l'entend pas de cette oreille ; le père de Madeleine lui assure que « le particularisme juif n'est pas conciliable avec le nationalisme français », puisque les juifs ne sont pas d'une région de France, mais répartis entre plusieurs nations ; leur solidarité ethnique en menace ainsi l'intégrité en empêchant leur allégeance nationale d'être inconditionnelle. Madeleine lui offre la possibilité de rompre cette solidarité en l'entraînant dans une assemblée sur les « victimes de la persécution nazie » dont « la grande majorité du public était constituée par des juifs que trahissaient, plus encore que leur "type", leur expression et leur attitude ». Saisis d'un commun dégoût devant l'exhibition complaisante des souffrances de ces réfugiés, ils quittent la salle sur l'initiative de Madeleine, qui laisse alors tomber cette remarque préméditée : « Heureusement qu'il y a des juifs qui sont tout différents, qui sont conscients de leur dignité, qui pensent, qui sentent *comme vous et moi* » – en vrais Français, quoi.

Cette manœuvre a l'effet inverse de celui escompté ; elle pousse en effet le narrateur au sionisme, et à redécouvrir ses racines juives, tout en revendiquant pleinement son appartenance française. Et ce, en dépit de ceux qui exigeaient

de lui « d'accepter, en même temps que mon suicide, l'accomplissement d'un "double devoir" : je devais à la fois disparaître, en tant que juif, et payer une rançon double de peine, de loyauté, de sang, en tant que "tard venu" dans la communauté française. – Non, Messieurs les supernationalistes, en tant que français, je n'ai contracté qu'une seule dette, la même que vous, exactement la même que tous mes concitoyens. [...] La nation française qui compte dans son sein des flamands et des provençaux, des alsaciens et des basques, des protestants et des catholiques, ne repoussera-t-elle donc que les seuls enfants d'Israël », dont Nietzsche avait dit tout ce que l'Europe leur devait de grand ? Et pourtant, croisant à nouveau Madeleine après leur rupture, il doit admettre qu'il l'aimera toujours « comme j'aime la France. Sans espoir ».

Ce texte témoigne bien du rapport complexe et douloureux d'Alexandre Marc à son pays d'adoption. Désespérant de pouvoir pleinement s'y agréger, d'y être jamais vu autrement que comme un étranger, il se prend à regretter parfois de n'y être né, et à rêver d'avoir l'occasion de mourir pour elle aussi bien que s'il l'avait été. Il voudrait bien y avoir des racines dans une région précise, comme il convient à la personne humaine telle qu'il la conçoit, mais se trouve en porte-à-faux avec cet idéal qu'il prône comme une norme. Il peut bien se vouloir converti à l'universalité de la nation française, l'État qui en passe pour le garantir lui dénie ce titre et il le lui rend bien ; mais il a beau dire et faire, il n'a pas vraiment accès d'emblée à la particularité si essentielle de la patrie locale. Il manque ainsi à son exigence philosophique (pour ne rien dire de son besoin psychologique) d'enracinement, ce qui l'amène à réfléchir sur ses limites en allant jusqu'au bout de la logique d'exclusion qu'elle pourrait par elle-même commander.

C'est cette dérive dont il examine en lui la tentation par le biais de la fiction, en même temps que son identité juive. Ayant reconnu l'ambivalence des sentiments que celle-ci lui inspire, il admet en définitive devoir l'assumer. Il exorcise ses préjugés envers elle, envisage ensuite de pleinement la revendiquer, ce qui lui permet désormais de s'en dispenser sans remords, soit sans crainte de se renier ni de se faire complice d'un discours raciste. Mais finalement sa vocation française pèse plus lourd que ses origines juives. Par conviction anti-centraliste et pour jeter des racines qui lui ont toujours fait défaut, il rêve désormais d'un retour à la terre, nommément à la patrie provençale de sa femme, si possible aux alentours d'Aix auprès de son maître Blondel dont elle est une cousine éloignée. Un autre parent plus ou moins proche de Maurice Blondel à la Sûreté Nationale avait déjà pu intervenir en sa faveur au moment de leur mariage, et Marc fera encore appel à lui, en juin 1937, pour tenter de faire avancer sa nouvelle demande de naturalisation qui

« traîne en longueur ». « Et ceci, malgré nos deux enfants français, malgré ma culture française¹⁴¹. »

Le 17 septembre 1935, c'est vers le « cher Maître » lui-même qu'Alexandre Marc se tourne en se confondant en excuses de lui faire part d'une question personnelle, sur le moyen de réaliser le rêve qu'il caresse depuis longtemps déjà « de nous rapprocher de la Provence, berceau de la famille de ma femme, terre d'élection pour moi... Aix et ses environs nous attirent tout particulièrement ». Là, écrit-il, « je pourrais me familiariser plus facilement avec votre pensée, et acquérir des connaissances qui me manquent quant à son développement et son interprétation correcte. » S'il a pu s'établir à Pau, c'est que sa femme « s'occupe actuellement de l'organisation et du lancement d'un Institut d'Arts Ménagers, doublé d'un restaurant populaire. [...] En échange de quoi, nous sommes logés, blanchis, nourris à midi ; d'autre part, ma femme touche une petite rétribution. »

Quant à Marc, en lui soumettant au début de 1934 ce projet de venir s'installer dans une maison construite à cet effet au couvent du Bon Pasteur, l'abbé Plaquevent lui avait expliqué qu'il pourrait faire un peu de jardinage, « mettre au point la doctrine méta-politique de l'O.N. » et surtout sa philosophie personnelle, « à laquelle j'attache beaucoup d'importance¹⁴². » Il semble avoir compté sur une intime collaboration intellectuelle avec Marc, alors que celui-ci n'y tenait guère. Cette équivoque a dû peser sur leurs rapports, et compliquer la situation peu claire au départ d'un couple confessionnellement mixte vivant dans une maison construite exprès sur le terrain d'une communauté religieuse. Un certain incident amena ce malaise à un point critique : Marc alla un jour, pour une affaire quelconque, retrouver à Arcachon l'abbé Plaquevent qui y séjournait avec la Mère Supérieure, et se vit vertement reprocher de les y avoir suivis, accusé de les espionner. De fait, certains témoins ont eu vent d'un scandale entourant les rapports de la Mère Supérieure et de l'abbé, et d'une disgrâce où serait tombé ce dernier ; mais un autre ne se souvient que d'un conflit de personnalité de l'abbé avec les autorités ecclésiastiques¹⁴³.

C'est peut être ce climat trouble qui poussa Alexandre Marc à exprimer dès 1935 à Maurice Blondel son espoir de s'établir près d'Aix. Il ne se réalisera que pour Noël 1937, quand il s'installera sur la ferme près de laquelle, dans une maison nommée « La Galéjade », il tentera à la veille de la guerre de fonder une

141. Lettre d'A. Marc à un correspondant anonyme, parent de M. Blondel, 3 juin 1937.

142. Lettre de Plaquevent à A. Marc, début 1934.

143. Entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985, et entretiens de l'auteur avec Simone Jardin, Vevey, 12 décembre 1992, et Henri Eggly, Pau, 6 septembre 1989.

communauté pédagogique personnaliste, du genre de celle des « Murs Blancs » que fondera Mounier à Châtenay-Malabry, en banlieue de Paris, après la Libération. Il ne quittera sa ferme du Val-des-Pins que pour s'exiler en Suisse, « par suite d'une menace d'arrestation dirigée contre sa femme », d'après un curriculum vitae de l'après-guerre. Mais c'est en quittant le couvent qu'il avait entamé son retour à la terre dans les Cévennes, sur une ferme à Le Plan-par-Bréau, qu'il habita deux ans, entrecoupés de séjours à Boulogne-sur-Mer, où il avait déjà vécu avant de partir en province dans l'espoir d'y pouvoir vivre à meilleur marché ; ses difficultés chroniques à la ferme le forcèrent en effet plus d'une fois à envisager un retour en cette cité portuaire, qui aurait eu l'avantage inestimable d'être à la porte du centre directeur de l'O.N. à Paris. Privé de son impulsion directe, ce dernier semblait par trop inefficace, ce qui ne manquait pas d'angoisser Marc, contraint de s'en remettre à une correspondance irrégulière pour faire en sorte que ne se perde pas l'unique chance de la France, de la paix et de la civilisation, que représentait à ses yeux le mouvement fondé par lui.

Blondel pouvait certes apprécier les préoccupations de Marc, non toutefois sans y apporter les réserves mentales de l'homme de la démocratie chrétienne que son jeune admirateur révolutionnaire voyait à juste titre en lui. Leur correspondance remonte au moins au tout début de 1933, et c'est le 25 novembre que Blondel répond à la « trop bienveillante dédicace » de *Jeune Europe*, souhaitant « bien vivement que votre généreux talent devienne fécond pour une rénovation et un accroissement de l'esprit chrétien qui n'a jamais remédié aux misères morales, sociales et politiques par "révolutions", mais par initiative patiente, par esprit de dévouement allant, s'il le faut, jusqu'au sacrifice ». Réformiste se défiant de toute idée de violence – fût-elle spirituelle, il avait « partager vos désirs et vos espérances, plutôt peut-être que vos méthodes et vos formules », même s'« il me semble que votre effort s'oriente plus nettement que celui de la plupart de vos jeunes collaborateurs dans le sens des solutions désirables et seules salutaires ». Cependant, le 25 janvier 1934, Blondel n'hésite pas à dire son admiration pour un article de Marc qui parut l'année suivante dans les *Archives de philosophie*, « Principe et méthode de la métaphysique », cet « exposé remarquable [...] d'une doctrine dont, en un article qu'il m'a communiqué, le P. Przywara a fait ressortir les affinités avec mes thèses personnelles », que devraient confirmer *La Pensée* ; Maurice Blondel en fera d'ailleurs envoyer le tome I à Marc dans l'espoir d'une brève étude, lui écrit-il le 18 mars.

« Principe et méthode de la métaphysique » constitue l'expression la plus serrée des résultats de la réflexion philosophique de Marc avant la guerre, et

peut être vu comme le fondement de son évolution ultérieure. S'y rassemblent en faisceau les pensées qui l'ont le plus frappé, autour des thèmes fondamentaux de la métaphysique, où philosophie et théologie se rencontrent sur la brèche des positions nettement existentielles qui caractérisent l'attitude personnaliste. Le prétexte de leur examen rigoureux est fourni à Marc par des ouvrages d'Erich Przywara, S. J., qui a écrit sur saint Augustin pour opposer son point de vue à ceux des mystiques rhénans et des penseurs romantiques, s'appuyant sur lui dans sa confrontation à la philosophie existentielle allemande, tout en tentant d'assimiler le « dynamisme » moderne par le biais de la pensée de Scheler (d'après Marc en tout cas, car Przywara est surtout connu pour sa critique du personnalisme schelérien remplaçant à la racine de la personne la substance éternelle d'un moi par le concept phénoménologique d'acte intentionnel).

Mais c'est sur *Das Geheimnis Kierkegaards* et surtout sur *Analogia Entis* (1932) que Marc veut s'attarder¹⁴⁴. Il insiste sur le fait que, s'il a le goût des « confrontations », « Przywara n'a rien d'un libéral, et le catholicisme qui l'anime se révèle et s'affirme comme un catholicisme intégral » et par-là même « ouvert » sur les mouvements de l'époque, en laquelle il le pousse à rechercher le visage actuel du Christ. Cette audace a fait remarquer Przywara bien au-delà des cercles catholiques, jusque dans les « grandes revues de philosophie, comme le *Logos* ou les *Kant-Studien*, publiant des articles du R.P. Przywara, mieux encore, faisant suivre sa signature de ces deux lettres "fatidiques", S.J. !... »¹⁴⁵ Le Jésuite allemand est présenté par Marc comme le type même

144. « Le terme d'analogia entis étant introuvable chez les grands scolastiques médiévaux, et la scolastique espagnole qui l'invente demeurant un phénomène spécifiquement catholique, c'est encore dans un contexte catholique qu'il subsiste et se renouvelle : en France chez des auteurs comme R. Garrigou-Lagrange [cité par Marc dans son article] ou Jacques Maritain, en Allemagne sous la très vigoureuse impulsion du jésuite Erich Przywara. Ce dernier ne se contente pas de restaurer la théorie thomiste de l'analogie – comme le firent tant de néo-thomistes ; il chercha à en rétablir le principe, voir [sic] à en faire la pièce maîtresse d'une pensée catholique simultanément théologique et philosophique. » Philibert Secretan, *L'analogie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? » n° 2165, 1984, pp. 47-8. Dans son introduction (pp. 5-6) à l'histoire de ce concept, Secretan ne manque pas de souligner que « l'idéologie analéctique » qu'il fonde « s'apparente au pluralisme, au respect de l'autre, au partage et au dialogue, » susceptible à ce titre de « servir d'alternative à une "dialectique" – notamment issue de Hegel », dont les « formes historiques [...] » sont de plus en plus désertées par l'esprit ». Or, c'est bien une telle visée qui animait déjà Marc dans les années 30 quand il prenait l'analogie telle que définie par Przywara pour principe et méthode métaphysiques d'une philosophie personnaliste de la révolution. C'est Thomas Keller de l'Université de Strasbourg qui a attiré mon attention sur le paradoxe de ce fait, vu les réserves connues du P. Przywara envers le personnalisme en philosophie. Cf. sa contribution, intitulée « Les Médiateurs personnalistes entre les générations non-conformistes en Allemagne et en France : Alexandre Marc et Paul L. Landsberg », à l'ouvrage collectif *Ni Droite ni gauche. Les chassés-croisés idéologiques de l'entre-deux-guerres*, Bordeaux, Maison des sciences humaines d'Aquitaine, 1992.

145. Alexandre Marc, « Principe et méthode de la métaphysique », *Archives de philosophie*, extrait du volume XI, cahier 3, 1935, p. 85 [305].

d'un philosophe catholique de combat, en prise sur la modernité qu'il conteste, afin de mieux l'éclairer de sa foi.

C'est l'unité existentielle que cette foi suppose qui empêche Przywara de s'enliser dans la méthodologie où s'épuisent les lignées kantienne, et lui permet de faire apparaître d'emblée, « à la source même de toute réflexion métaphysique, une première dualité : celle de l'être et du connaître », qui la fait « à la fois méta-noétique et méta-ontique », de telle façon que ces modalités « ne s'excluent pas, mais qu'elles “n'existent” à proprement parler que dans la mesure où elles se complètent en s'opposant ». Cette « tension “objective” entre la conscience (méta-noétique) et l'être (méta-ontique) » se double d'une « tension “méthodologique” entre “l'un et l'autre”, constitutive de toute métaphysique humaine », alors que « L'un ou l'autre » serait « l'expression ultime et la plus formelle de toutes les hérésies ». La seule dialectique qui vaille tiendrait alors en cette polarité indépassable, dont Marc a trouvé de précieux éléments de définition dans « l'important ouvrage de Romano Guardini, intitulé *Der Gegensatz* » (1925)¹⁴⁶ : « Il ne s'agit pas d'une “synthèse” des deux “moments” opposés en un troisième ; ni d'un tout dont ces deux moments ne seraient que “des parties” ; encore moins d'un mélange tendant au nivellement (*Ausgleich*) ; il s'agit, au contraire, d'un rapport fondamental, originel et irréductible (*Urphänomen*)¹⁴⁷ ».

Marc a fait sienne cette problématique dans des termes techniques de son cru, que sa pensée tendra à multiplier ; il peut d'ores et déjà indiquer en note au lecteur qu'il « désigne habituellement la dualité fondamentale sans laquelle aucune métaphysique n'est pensable, comme le fait agonale ; la méthode de réflexion “théorique” que ce “fait” définit, comme aporétique ; la méthode de réflexion “pratique” (“action” dans le sens étroit du terme), comme dichotomique », telle qu'appliquée dans *La Révolution nécessaire* d'Aron et Dandieu¹⁴⁸. Sur le plan théorique, ce dernier, selon Marc, considérerait Spinoza comme l'un des penseurs les plus « contre-révolutionnaires » ; de même Przywara qui, tel qu'interprété par Marc, opposait au panthéisme de Spinoza, tout comme au théopanisme d'un Barth, la révolution comme rupture (*Aufsprengung*) et accomplissement (*Vollendung*) ; ces deux positions

146. *Ibid.*, pp. 87-8 [307-8]. Répondant à une lettre de Marc le 29 décembre 1934, Guardini lui demande un nouvel exemplaire d'un livre de l'O.N. (*Jeune Europe* ?) qu'il a égaré, mais qui lui a inspiré un vif intérêt pour le mouvement auquel Marc semble l'avoir invité à collaborer. Guardini refuse poliment pour raison de santé, et du fait qu'il est trop occupé – notamment par une revue qu'il édite avec quelques amis : *Die Schildgenossen*, ancien organe d'un Bund de la *Jugendbewegung*, bimensuel dont il envoie un exemplaire à Marc. Il convenait de relever cette convergence des deux penseurs dans l'activisme non-conformiste.

147. *Ibid.*, p. 102n1 [322].

148. *Ibid.*, p. 88n1 [308].

antithétiques correspondent respectivement dans le vocabulaire politisé de Marc, au réformisme impuissant et à la révolte stérile.

Du point de vue nouveau sur tous les problèmes que permettait ce changement de plan, une condamnation radicale s'abattait sur la « dialectique pure » « – qu'elle relativise l'absolu en l'identifiant avec une contradiction transitive et immanente (comme le fait Hegel), ou au contraire, qu'elle l'identifie avec une contradiction absolue et transcendante, c'est-à-dire avec une négation de tout l'être créé (comme le font les théologiens de l'école "dialectique", Barth entre autres) ». Certes, Marc apprécie à sa juste valeur la profondeur théologique de l'œuvre de Karl Barth ; mais il lui apparaît symptomatique des failles du protestantisme que son plus éminent représentant « n'hésite pas à dénoncer la conception catholique de l'*Analogia Entis*, comme une invention du démon !¹⁴⁹ » C'est à elle pourtant qu'il identifie la « position révolutionnaire » seule valable qui, refusant la synthèse dialectique par le troisième terme familiarisée par Hegel, pose comme principe et méthode « l'Être absolu à la fois "dans" et "au-dessus" de l'être relatif », « Dieu à la fois au-dessus de l'homme et en lui¹⁵⁰ ».

Constamment rapportée au « Deviens ce que tu es » nietzschéen, « cette forme d'analogie signifie que l'homme n'"est" pas son essence (essentia), mais qu'il "tend" à la devenir » – dans son existence. « Ou, en d'autres termes, que sa personne n'est jamais "donnée", mais qu'elle est toujours "proposée" » – comme une vocation. Ou encore, « qu'elle n'est jamais "là", mais qu'elle est toujours à "réaliser" » – dans l'à-venir, dira un jour Marc. « Et pourtant [...] si l'essence et l'existence de l'homme ne coïncident pas, elles ne sont pas non plus complètement séparées. C'est l'existence humaine qui est le lieu de réalisation de l'essence. » Autrement dit, « c'est à travers l'homme concret, l'être réel de chair et de sang, que la personne s'incarne, s'épanouit, se crée¹⁵¹ ». C'est aussi à partir seulement du milieu concret où cet être plonge ses racines dans une tradition, soit à partir d'une situation historique, qu'il est

149. *Ibid.*, pp. 96-7 [316-7]. Marc semble bien avoir pris au pied de la lettre l'identification par Przywara de l'analogia entis au « principe catholique », c'est-à-dire universel, tant philosophique que théologique. Il n'en pouvait pas moins côtoyer à la direction de l'Ordre Nouveau un Rougemont, fervent disciple de Karl Barth, le rénovateur de la théologie protestante qui, au nom de la *sola fide*, n'en tenait que pour l'*analogia relationis*. Dans l'histoire de la pensée chrétienne contemporaine, le débat qui opposa Barth et Przywara est bien connu, « où H. U. von Balthasar apparaît comme un arbitre simultanément sensible à la force théologique de Barth et au génie spéculatif de Przywara » (Secretan, *op. cit.*, p. 85). C'était aussi le cas de Marc, qui correspondit avec Balthasar à la veille de la guerre (notamment à propos de son collègue jésuite Przywara), et que Barth estimait assez pour lui envoyer une cinquantaine de bonnes feuilles de sa *Kirchliche Dogmatik* pendant son exil suisse. Entretien avec A. Marc, Vence, 23 novembre 1990.

150. *Ibid.*, p. 98 [318].

151. *Ibid.*, p. 104 [324].

possible de philosopher, comme l'a montré Karl Jaspers, « un des penseurs contemporains les plus intéressants¹⁵² ». De même, « c'est dans la mesure où l'homme devient personne (analogie de l'être créé) qu'il se "déifie", qu'il se rapproche de Dieu ; mais c'est aussi dans la mesure où il se "déifie", qu'il s'éloigne de Dieu (analogie entre Dieu et la créature) », mesurant la distance qui l'en sépare. Ce double mouvement d'évolution et de dévolution débouche sur une « unité dans la distinction par la Rédemption », le salut entendu comme déification de la personne humaine¹⁵³, tel qu'il l'est toujours dans la pensée religieuse russe.

Mais pour expliquer pourquoi l'homme tend par nature à cette fin sublime, Marc fait plutôt appel à un « philosophe catholique d'outre-Rhin » avec qui il a une correspondance très poussée juste avant sa mort précoce, et qui deviendra par son entremise un grand ami de Gabriel Marcel : Peter Wust ; pour lui, « c'est parce qu'en tant qu'homme il ne peut pas ne point poursuivre la vérité fondamentale de son propre être à lui, et qu'il doit chercher à réaliser cette vérité de sa personne ». « Je dis bien personne, et non : individu », souligne Marc, « bien que le problème que cette distinction soulève, échappe complètement aux présentes investigations ». Il renvoie plutôt à ce propos à une « note sans aucune prétention » pour la *Revue néoscholastique de philosophie* de février 1935, de même qu'à *L'Homme contre le temps*¹⁵⁴, ouvrage prévu à l'origine comme deuxième partie de *L'Homme debout*, la grande somme philosophique O.N. dont « Misère et grandeur du spirituel » eut dû être le premier chapitre ; c'est un fragment du livre en préparation de Marc qui paraît sous le titre « Le Temps et la personne » dans les *Recherches philosophiques* de 1934-1935, le même tome IV qui comprend aussi son article « Les Métamorphoses du moi », commentaire de deux ouvrages de René Le Senne, auquel il s'est beaucoup référé dans « Principe et méthode de la métaphysique ».

C'est quand même surtout pour la maîtrise de la pensée allemande – en particulier catholique – contemporaine, démontrée dans cet article, qu'il ne passa pas inaperçu dans les milieux intéressés des deux rives du Rhin. L'abbé Plaquevent, qui le jugeait remarquable, promettait à Marc de défendre chez l'éditeur Fernand Aubier son projet (vite abandonné semble-t-il) d'un livre sur la pensée catholique dans l'Allemagne contemporaine, rien ne lui semblant plus important que de permettre aux Catholiques de France et d'Allemagne de

152. *Ibid.*, p. 94n1 [314].

153. *Ibid.*, p. 106 [326].

154. *Ibid.*, pp. 107-8 [326-7].

mieux se connaître¹⁵⁵. Mais c'est avec tout le milieu philosophique allemand, dans la mesure de son indépendance envers le nouveau régime, que Marc s'efforcera de maintenir un contact, afin de rendre compte de ce qui en demeurerait vivant dans les revues philosophiques auxquelles il collaborait. Il n'hésitait pas pour ce faire, « oublié » par les *Kant-Studien*, à relancer ses représentants dans l'émigration, que ce soit à Prague, Maximilian Beck des *Philosophische Hefte*¹⁵⁶, ou surtout à Tel-Aviv, l'émigré russe Schor, associé au Vita Nova Verlag (position : « *religiöser, personalistischer Humanismus* »), qui conçut un vif intérêt pour les publications de Marc et de *L'Ordre Nouveau*.

Schor tenait Przywara en haute estime pour sa méthode qualifiée de dialectique dans un sens tout autre que celle de Hegel, car il en distinguait plusieurs formes avec Lipiansky, son vieux camarade du cours de Jonas Cohn sur la dialectique à Fribourg. Cela allait d'ailleurs assez loin quand il émettait l'idée, après avoir souligné le nom d'Aron associé à la dialectique aporétique de Dandieu, du rôle des penseurs français d'origine juive dans l'introduction au pays de Descartes de formes de pensées dialectiques comme celle de Przywara, plus caractéristiques selon lui de l'esprit germanique ; « *zeugen diese Tatsachen nicht davon, dass jüdische Denker (ob jüdischer, ob christlicher Konfession) sich berufen fühlen, Brücken zu schlagen zwischen den beiden Völkern, zwischen den beiden Denkformen und geistigen Haltungen, und diese Mission zu verwirklichen beginnen ?* »¹⁵⁷

Il est douteux que son identité juive ait joué un rôle conscient dans les efforts de Marc pour promouvoir les échanges intellectuels franco-allemands, s'inscrivant plutôt dans une visée révolutionnaire ignorant les frontières. Quant à la nouvelle dialectique de Przywara, c'est par la filière d'un monde catholique encore dominé par le néo-thomisme qu'il conçut de la diffuser. Ainsi envoya-t-il tout d'abord son article à la *Dublin Review*, à laquelle il ne convenait pas, malgré l'admiration que ce texte suscita à sa rédaction, d'après la réponse qu'elle lui fit le 30 décembre 1933¹⁵⁸. Six semaines plus tard, Charlotte Demmig, rédactrice pour l'étranger de la revue *Der Gral* du P. Muckermann, doit annoncer à Marc, dans le cadre d'échanges projetés avec *La Vie intellectuelle* d'une part, et d'autre part entre *L'Ordre Nouveau* et d'autres revues catholiques allemandes ouvertes aux courants jeunes, comme *Hochland*, *Stimmen der Zeit*, que ce Jésuite a renoncé à faire paraître en Allemagne « Principe et méthode de la métaphysique », « puisque les œuvres de R.P.

155. Lettre de Plaquevent à Marc, 20 mars 1935.

156. Lettre d'A. Marc à Maximilian Beck, 17 juillet 1936, réponse le 9 août 1936.

157. Lettre de I. Schor à A. Marc, 7 juillet 1935.

158. Lettre d'Algar Thorrel à A. Marc, 30 décembre 1933.

Przywara ont été largement discutées chez nous ». Du moins a-t-il publié dans son bulletin *Katholische Korrespondenz* un « petit article » sur *Jeune Europe*, repris par plusieurs journaux¹⁵⁹. Déjà Schulze-Boysen avait pu faire appel à lui dans une enquête de la revue *Gegner* sur le « danger » d'une intervention armée contre l'U.R.S.S. des nations capitalistes occidentales, dont les Catholiques aussi condamnaient la « morale », selon le P. Muckermann¹⁶⁰.

Ces deux Jésuites allemands avec lesquels Marc était en contact représentaient outre-Rhin un nouveau discours catholique auquel le jeune converti russe ne tarda pas à être identifié en France. Ainsi, par exemple, l'abbé H. Jenny du Grand Séminaire de Cambrai pouvait-il lui dire dans une lettre du 10 août 1935 combien il avait « goûté “Principe et méthode de la métaphysique” où je retrouve tout l'esprit de la mentalité moderne et chrétienne, aussi bien en philosophie qu'ailleurs, cette audace, cette “jeunesse”, ce “dynamisme” pour employer les mots à la mode, qui sont bien significatifs de notre temps, de notre pensée ». Ils n'étaient pourtant pas sans inquiéter bien des Catholiques d'une formation plus traditionnelle, comme le laisse entendre Maurice Vaussard, animateur d'une Retraite Intellectuelle à leur intention rue d'Assas, où Marc fit la connaissance de Jenny en juillet 1934¹⁶¹.

Le directeur du *Bulletin catholique international*, qui « sacrifie encore quelque peu à ces idoles démocratiques que vous voulez déboulonner¹⁶² », n'en insista pas moins cette année-là pour que Marc vienne représenter *L'Ordre Nouveau* à sa Retraite Intellectuelle de l'année suivante sur « le spirituel dans l'ordre politique ». Il aurait voulu l'y voir « reprendre la critique de la dictature et du parlementarisme [...] si vigoureusement tracée dans *Jeune Europe*, et y ajouter une définition de ce que vous appelez “personnalisme” qui distingue celui-ci, d'une façon acceptable pour des catholiques, de celui qui forme depuis 40 ans et plus le fond de la doctrine des catholiques sociaux. Car s'il ne s'en distinguait point, ce ne serait pas la peine de le dire à nouveau ». Or, « la conception que Dandieu et ses amis se font de la personne humaine et de ses droits » ne manquait pas de prêter le flanc à la critique de « ceux de vos aînés qui suivent même avec le plus de sympathie votre mouvement », « – comme le prouvent les articles de [Coquelle-]Viance dans la *Croix* ». Pour rassurer ces Catholiques formés par les doctrines sociales corporatistes reconnues par l'Église, il conviendrait que Marc saisisse cette occasion de donner à son

159. Lettre de Charlotte Demmig à A. Marc, 13 février 1934. Le 10 novembre 1933, Demmig avait averti Marc qu'elle ne pouvait faire passer dans *Der Gral* son article transmis par le P. Muckermann, jugé trop politique et économique.

160. « Interventionskrieg », in *Gegner*, n° 11 décembre, 10 juin 1932.

161. Lettre de H. Jenny à A. Marc, 18 décembre 1934.

162. Lettre de Maurice Vaussard à A. Marc, 29 novembre 1933.

« personnalisme » « une interprétation plus poussée, plus précise que celle-là même qu'on trouve dans la *Révolution nécessaire* », livre qui paraît à Vaussard « susciter encore plus de problèmes qu'il ne s'efforce d'en résoudre » ; il lui préfère encore les deux premiers livres d'Aron et Dandieu, surtout *Le Cancer américain*¹⁶³.

Marc, déjà installé à Pau, put quand même venir défendre le personnalisme O.N. à la Retraite Vaussard, et même aider Denis de Rougemont à organiser un débat œcuménique entre Karl Barth et Jacques Maritain au couvent dominicain de Juvisy, en banlieue de Paris¹⁶⁴. Familier de la maison, c'est dans les pages de sa prestigieuse publication *La Vie intellectuelle* qu'il put très tôt tâcher d'introduire l'attitude personnaliste O.N. dans la réflexion catholique sur les problèmes contemporains, se heurtant vite au genre de résistance qu'évoquait Vaussard. La collaboration de Marc à la revue dominicaine débuta un an avant son baptême, en septembre 1932, avec un article intitulé « En marge de la crise présente de l'agriculture soviétique », sur le sujet relativement neutre d'une critique constructive et très documentée du régime soviétique, qu'il reprendrait pour d'autres aspects entre 1935 et 1937 dans les *Dossiers de l'Action populaire* publiés par les Jésuites de Vanves.

Le 10 décembre 1933, Daniel-Rops pouvait rendre compte de *Jeune Europe* d'Alexandre Marc, « que connaissent bien les lecteurs de *La Vie intellectuelle*¹⁶⁵ ». Mais un mois auparavant, « Les deux écoles » du réformisme (représenté par l'Association catholique de la jeunesse française) et de la révolution (représentée par l'O.N.) étaient opposées avec un avertissement à l'effet que « nos aspirations secrètes » – celles mêmes qui cherchent à s'exprimer en un ordre nouveau – ne peuvent s'achever pleinement que dans la rencontre divine, sans quoi elles sont bien vite épuisées¹⁶⁶. C'est dans le même

163. Lettre de M. Vaussard A. Marc, 8 janvier 1934.

164. Entretien avec A. Marc, Paris, 6 décembre 1990. Cette rencontre œcuménique au sommet des piliers respectifs de l'orthodoxie romaine et de l'orthodoxie réformée prit la forme d'un repas auquel Barth, de physique grand et sanguin, fit grand honneur tout en proclamant le néant de la nature humaine, que Maritain quant à lui, presque diaphane à force d'ascétisme, portait aux nues en touchant à peine à son assiette... Pour finir Barth sortit un énorme cigare qui fit sensation parmi les Dominicains déjà sous son charme, même le P. Boisselot pourtant très critique, mais surtout le P. Bernadot, fondateur des Éditions du Cerf et des prestigieuses revues de sa maison. C'est lui qui proposa d'accompagner Barth au grand Temple de Paris où il devait faire un sermon. On y vit donc débarquer de plusieurs voitures un essaim de Pères Blancs dans tout l'éclat de leur habit – du jamais vu en pareil lieu ! Ils durent pourtant déchanter quand ils entendirent Barth vitupérer en chaire contre l'Église de Rome, « où siège l'Antéchrist » – exprimant une attitude que Marc connaissait bien par Rougemont. Mais le bon Père Bernadot était éploré d'entendre ces objurgations de Barth, qui avait pourtant été si gentil à table – « un si bon type ! ».

165. Daniel-Rops, « I-Jeune Europe », in *La Vie intellectuelle*, t. XXV, n° 2, 10 décembre 1933, p. 288.

166. B. M., « Les Deux écoles », in *La Vie intellectuelle*, t. XXIV, n° 3, 10 novembre 1933, p. 447.

sens qu'était sollicitée, le 25 janvier 1934, la critique de *La Révolution nécessaire* dans la *N.R.F.* par Ramón Fernandez ; pour lui, la personnalité dont fait si grand cas l'O.N. « n'a de sens que si on l'éclaire par l'idée chrétienne de l'âme. Si nous avons une âme, la révolution spirituelle se comprend et s'impose ; sinon, ce n'est qu'un mythe... On [Daniel-Rops] a parlé du "monde sans âme". Mais si le monde n'avait jamais eu d'âme ? » « Alors, ajoute *La Vie intellectuelle*, nous avons ce que, très logiquement, nous propose *Monde*, la revue de Barbusse », discutée juste avant : « l'hérésie la plus formelle, et aujourd'hui la plus dangereuse, qui aille contre la vérité chrétienne¹⁶⁷ », et dont n'est sans doute pas à l'abri le personnelisme nietzschéen conçu en partie par des athées comme Dandieu et Aron.

Il va sans dire que Marc, quant à lui, endosse pleinement leur livre *La Révolution nécessaire* dans l'article qu'il lui consacre dans *La Vie intellectuelle* du 10 mars 1934, sous le titre « Esclavage ou libération ». Reprenant la question du travail qu'il est justement en train d'approfondir à ce moment, il emprunte dans cet article d'importantes « indications philologiques » sur ses notions antique et biblique non seulement « aux différentes recherches d'Arnaud Dandieu, mais surtout à l'étude de Jean Plaquevent » pour *Esprit*, « De quelques aventures de la notion de travail »¹⁶⁸. Un mois plus tard, c'est « Un projet de reconstruction sociale » qu'il expose à propos d'*Éléments de notre destin* de Daniel-Rops. Mais cette fois, le Père Maydieu ne peut se retenir de demander dans l'article précédent : « Voulons-nous l'Ordre Nouveau ? », relevant « Les équivoques du personnelisme » avec Blondel, dont il cite l'article de ce titre paru dans *Politique* en mars 1934, et sur lequel *Esprit* pourra aussi s'appuyer pour se distinguer de l'O.N., plus suspect à cet égard.

La rédaction de *La Vie intellectuelle* revient à la charge dans une note à la fin de l'article de Marc, pour signaler que, malgré « le souci de la personne » qui la motive, « une telle construction systématique – si elle était réalisable – loin de libérer l'homme l'asservirait ». Dans son article, Maydieu pouvait renvoyer à cet égard aux critiques antérieures parues dans la revue, comme une note à l'article de Georges Coquelle-Viance, « Des Corporations en France », qui précédait le sien¹⁶⁹, ou encore au commentaire du chapitre de *La Révolution nécessaire* paru dans *Esprit*, qui pourra reprendre à son compte cette

167. « A travers les revues », in *La Vie intellectuelle*, t. XXVI, n° 2, 25 janvier 1934, pp. 266-8.

168. A. Marc, « Esclavage ou libération », in *La Vie intellectuelle*, t. XXVII, n° 2, 10 mars 1934, p. 240n1.

169. *La Vie intellectuelle*, t. XXVIII, n° 2, 25 avril 1934, pp. 254-270 : Georges Coquelle-Viance, « Des Corporations en France » ; pp. 271-277 : A. Maydieu, « Voulons-nous l'Ordre Nouveau ? » ; pp. 278-281 : A. Marc, « Un Projet de reconstruction sociale » ; pp. 282-283 : « Déclaration sur le désordre social actuel ».

dénonciation de l'erreur d'identifier la personne à l'acte, plutôt qu'avec la connaissance et l'amour¹⁷⁰.

On le voit, le personnalisme de *L'Ordre Nouveau* allait à rebrousse-poil des sensibilités des milieux catholiques, même de ceux qui n'y étaient pas fermés d'emblée, des corporatistes aux avancés. La position d'A. Marc était mise en question simultanément dans *Esprit* et *La Vie intellectuelle*. Mais s'il se retrouva à l'écart d'*Esprit*, il continua de jouer un rôle très actif auprès des Dominicains, avec qui il s'entendait tout de même sur plus d'un point. Par exemple, il avait pu, dans son article sur le R. P. Erich Przywara, S.J., voir en l'analogie la position « révolutionnaire » d'un ordre nouveau, constituée « en considérant le Logos, à la fois comme le principe immanent de l'ordre et du devenir ([...]), et comme l'Être transcendant qu'aucun devenir ne peut atteindre, mais vers lequel tout devenir "tend" »¹⁷¹, et que « tout ordre n'exprime qu'imparfaitement¹⁷². » C'était là exprimer en termes métaphysiques l'aspiration de sa génération à voir affleurer le sens dans le réel, à refaire d'un monde sans âme le foyer de l'Être au milieu du devenir, où la personnalité eut retrouvé son centre au-delà d'elle-même dans un Absolu auquel elle pût tendre par son plus intime.

C'était l'harmonie d'un ordre à rétablir, ou plutôt à recréer, au milieu des polarités de la vie, écartelée entre les dualismes du désordre établi, universellement ressenti. Un milieu relativement traditionnel comme celui des Catholiques était certes plus porté à définir en ces termes la problématique de l'époque, et les Dominicains ne s'en privèrent pas. L'article si contesté de Marc était ainsi immédiatement suivi d'une « Déclaration sur le désordre social actuel », dont le titre faisait écho à la problématique non-conformiste, et le propos y apportait une réponse catholique modérée. Parmi ses signataires se retrouvait tout ce qui comptait dans le petit monde des catholiques sociaux : outre le P. Bernadot pour *La Vie intellectuelle*, des représentants des *Études*, de l'*Action populaire* des Jésuites, de l'Union d'études des Catholiques Sociaux, des *Chroniques sociales de France*, de la Confédération française des professions, de l'Union sociale des ingénieurs catholiques, de la C.F.T., etc.¹⁷³. « S'il est vrai qu'un ordre nouveau se cherche actuellement dans notre pays », comme Marc dut en convaincre ses amis dominicains, c'était pour eux « le devoir des chrétiens » que de contribuer à sa définition ; telle était leur

170. « A travers les revues – Travail et prolétariat », in *La Vie intellectuelle*, t. XXV, n° 3, 25 décembre 1933, pp. 478-482.

171. E. Przywara, *loc. cit.* p. 97 [317].

172. *Ibid.*, p. 98 [318].

173. « Déclaration sur le désordre social actuel », in *La Vie intellectuelle*, t. XXVIII, n° 2, 25 avril 1934, pp. 282-4.

intention déclarée en publiant simultanément dans leurs périodiques *La Vie intellectuelle*, *La Vie spirituelle* et *Sept*, « Pour un ordre catholique » d'Étienne Gilson, manifeste en tête du volume de ce titre préparé pour Desclée De Brouwer par les Amis de *Sept*¹⁷⁴.

C'est Alexandre Marc qui avait imposé l'idée des Amis de *Sept* et avait mis sur pied cette structure, sans doute sur le modèle des Amis de *Plans*, que reprit également *Esprit* ; dans les deux cas, Marc forme le lien avec la revue de Philippe Lamour. C'est aussi directement à lui qu'Étienne Gilson avait confié, de l'Université de Toronto (où il avait récemment fondé le célèbre Institut d'études médiévales), la tâche d'assembler un livre à partir de ses articles publiés dans *Sept*. Mais c'est la femme protestante de Marc qui se chargea en fait de les découper et de les recoller sous la forme de *Pour un ordre catholique* ; Eugène Primard en écrivit la préface, et Gilson ne voulut même pas voir les épreuves¹⁷⁵, tellement il faisait confiance à ce pilier de *Sept* qu'était Marc, associé de très près dès le départ à cet audacieux projet des Dominicains de Juvisy. Il les avait aidés à lancer pour mars 1934 ce journal hebdomadaire illustré de présentation moderne et frappante, qui se voulait l'exacte « transposition de *La Vie intellectuelle* sur le plan du journalisme¹⁷⁶ ». Il devait discuter de l'actualité à la lumière des enseignements sociaux de l'Église, dans le but de créer une opinion publique catholique informée, au-dessus des partis et de l'opposition droite-gauche.

Sept fournissait ainsi à ses collaborateurs de l'O.N., Alexandre Marc et Daniel-Rops (et plus tard Jacques Lassaigne, connu aujourd'hui comme spécialiste de la peinture abstraite de la Portugaise Vieira da Silva), une tribune où ils pouvaient promouvoir l'attitude non-conformiste dans un contexte catholique, et en prise directe sur l'actualité. Outre des grands noms comme Gabriel Marcel, François Mauriac et Georges Bernanos, on retrouvait aussi parmi les collaborateurs de ce journal des gens d'*Esprit* tels Pierre-Henri Simon, Jacques Madaule, Étienne Borne, Henri Guillemin, Maurice de Gandillac et Raymond De Becker. Simon et Madaule retrouvaient Marc et Daniel-Rops à la rédaction, si bien que la plupart de ses membres laïcs étaient de jeunes personnalistes. Marc lui-même, qui les y avait amenés, était l'un des deux laïcs au comité directeur.

174. Étienne Gilson, « Pour un ordre catholique », in *La Vie intellectuelle*, t. XXXI, 25 février 1935, pp. 9-30.

175. Entretiens avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985, et par l'auteur, Vence, 8 novembre 1987, avril 1988, 23 novembre 1923.

176. *Une œuvre dominicaine : Juvisy*, brochure citée par Aline Coutrot. *Un courant de la pensée catholique : l'hebdomadaire « Sept » (mars 1934-août 1937)*, Préface de René Rémond, Paris, Les Éditions du Cerf, coll. « Rencontres » 61, 1961, p. 36.

Il est permis de voir un indice de l'influence qui y était la sienne dans le fait que le premier numéro de *Sept* arborait sur sa couverture le grand titre programmatique « Où en sommes-nous ? », qui était une sorte de slogan de l'O.N.¹⁷⁷. Ses contributions étaient de toute façon bien en évidence, signées de son nom ou du pseudonyme *Scrutator* (employé aussi dans *Les Dossiers de l'A.P.* et la revue belge *La Cité chrétienne*). Bien qu'il ait débuté en tenant la rubrique sportive, il se vit bientôt confier la revue de la presse étrangère, en plus de sa chronique « Les Idées et les hommes » sur l'actualité, répartie sur deux pages faisant suite à l'éditorial. C'est donc à travers le prisme de l'interprétation O.N. donnée par Marc de l'actualité que parvenait aux lecteurs de *Sept* une nouvelle vision catholique du monde contemporain. Il n'est peut-être pas exagéré d'affirmer que Marc eut ainsi une part non négligeable à la formation d'un nouveau type de discours et d'action catholiques, appelés à triompher avec le concile Vatican II, et dont *Sept* fut le creuset¹⁷⁸.

C'est de toute façon surtout comme journaliste à *Sept* qu'il gagnerait tant bien que mal sa vie – celle aussi de son jeune ménage (comprenant bientôt ses vieux parents) –, une fois qu'il eut abandonné Pax-Press pour de bon en 1933. Là, comme dans les publications spécialisées et plus modestes auxquelles il soumettrait des textes, il ne perdrait jamais de vue la perspective personnaliste O.N. à promouvoir, que ce soit ouvertement, indirectement ou de manière sous-entendue. Il était parvenu à raccrocher cette attitude révolutionnaire originale à une solide tradition spirituelle, désignant dès lors à ses yeux l'horizon par lequel l'homme excède toujours ce monde où l'histoire lui imposerait selon certains des déterminismes confondus avec sa nature. Mais l'image divine que le catholicisme lui a permis de discerner en celle-ci devient pour lui le principe d'un ordre nouveau qui, s'il ne prétend pas à l'éternité, y tend en chaque instant, dans l'acte conscient de la personne, Révolution permanente où se conquiert sa primauté dans l'histoire.

177. Un article sur les progrès du mouvement dans le n° 14 de *L'Ordre Nouveau*, en octobre 1934, portait le titre « Où nous en sommes ? », de même que le n° 24 d'octobre 1935. Comme ils sont tous deux postérieurs au lancement de *Sept*, il est aussi possible que Marc ait amené cette expression (qu'elle lui soit due ou non) de *Sept* à *L'Ordre Nouveau*.

178. « Au-delà des groupes de foyers, des communautés de quartier, de certains groupes syndicaux et de mouvements de jeunesse, dont l'action s'inscrit dans la trace de celle de *Sept*, le catholicisme contemporain est redevable à l'hebdomadaire d'un certain mode d'engagement et d'expression dans le monde, de certaines manifestations d'une foi communautaire – les messes dialoguées en particulier – et d'un engagement civique [...]. L'histoire de *Sept* présente en raccourci tout ce dont vivra le catholicisme français après la seconde guerre mondiale ; là résident son intérêt et sa principale originalité », Aline Coutrot, *op. cit.*, pp. 315-316.

2. JEAN JARDIN : UN HOMME D'ORDRE ET SES FIDÉLITÉS *

Quand Alexandre Marc lança les Amis de *Sept* au début de 1934, son vieil ami Jean Jardin, qui par ailleurs commençait à s'éloigner de *L'Ordre Nouveau*, ne tarda pas à devenir un familier de la permanence, rue Quentin-Bauchard à Paris. C'est là qu'il « se lie avec des collaborateurs du journal qu'il aura l'occasion de revoir tout au long de sa carrière¹ », fulgurante et discrète, celle d'*Une éminence grise* que sa biographie par Pierre Assouline a fait connaître à un vaste public. C'est donc à *Sept* qu'il fait notamment la connaissance de Georges Bidault, Maurice Schumann, Jacques Madaule, des théologiens Maritain et Gilson, des romanciers Mauriac et Bernanos, sans parler bien sûr de Daniel-Rops, qui « sera un des premiers à user de l'incroyable entregent de Jardin dans la société parisienne : plus d'une fois ce dernier lui enverra des auteurs pour sa collection, « Présence », qu'il dirige chez Plon, plus même qu'une collection, un lieu de réflexion économique, philosophique et politique sur le devenir de la société ». Mais depuis au moins cinq ans qu'il connaît Daniel-Rops, « en lui, c'est avant tout le chrétien qui séduit Jardin » ; ce n'est pas pour rien qu'il en fera le parrain de son second fils Pascal en 1934². L'année suivante, Jean Jardin semble connaître un regain de ferveur, partagé avec son épouse Simone, relativement plus tiède jusqu'alors, s'il faut en croire l'écho qu'y fait une lettre d'A. Marc, où celui-ci a ce cri du cœur comme néophyte dans un mariage mixte : « Que vous devez être heureux de pouvoir

* Une première rédaction de ce chapitre sur Jean Jardin a été révisée en tenant compte des commentaires apportés par sa veuve Simone Jardin et par son fils Simon Jardin, au cours d'entretiens avec l'auteur à Vevey, le 12 décembre 1992.

1. Pierre Assouline, *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, Paris, Balland, 1986, p. 53.

2. *Ibid.*, p. 31.

approcher tous deux de la Sainte Table : ce bonheur m'est encore refusé , mais je sais ce qu'il peut signifier pour un ménage chrétien³. »

Pourtant, d'après son biographe, bien que Catholique convaincu – l'un des trois pratiquants à la direction de l'O.N. avec A. Marc et Daniel-Rops – Jean Jardin « est peut-être plus attaché au décorum et à la liturgie qu'au suivi de la pratique », comme Marc en eut lui-même longtemps l'impression⁴. C'est de même dans un esprit différent que Jardin partage avec son ami « une sorte de fascination-affection pour tout ce qui ressortit à l'aristocratie ». Car si Marc y abonde aussi par un brin de snobisme, c'est surtout sur l'intransigeance d'un certain avant-gardisme nietzschéen que se fonde son aristocratismes, alors que Jardin est foncièrement « nostalgique d'une France profonde, celle des artisans et des notables, qui vivrait au rythme de la province, où seul le train serait toléré comme expression de la révolution scientifique et technique⁵ ». « Il est élitiste en ce qu'il ne peut réprimer en lui une vieille méfiance intellectuelle de la foule », tout comme Marc, et « croit en la fameuse mission dévolue aux élites » – traditionnelles s'entend – et c'est là qu'il diffère d'A. Marc, qui lui ne les conçoit guère que révolutionnaires. Car Jean Jardin est resté marqué de sentiments de déférence et d'attirance envers la noblesse, formés dans sa jeunesse en un milieu rural normand vivant encore au rythme des domaines du duc de Broglie, « dont l'immense château dominait moralement toute la ville de Bernay », et dont le régisseur avait veillé à lui donner les moyens d'une éducation qui l'éleva au-dessus de sa condition de fils de boutiquier⁶.

Ainsi, « Jardin est représentatif d'une bonne partie de l'opinion française qui, au-delà de la distinction géographique gauche-droite dans l'hémicycle parlementaire, exprime la permanence et la rémanence d'un esprit contre-révolutionnaire distinct du sentiment monarchiste » dans lequel Jardin a été élevé, mais dont il n'a jamais fait un dogme. Certes avait-il flirté avec l'Action Française à l'époque de Sciences Po⁷. « Mais, même s'il a fréquenté le mouvement royaliste et lu régulièrement les articles de Jacques Bainville et de Léon Daudet, il tient, en toute lucidité, son propre maurrassisme pour uniquement philosophique et moral, mais pas politique. C'est une imprégnation, non une adhésion et encore moins un militantisme.⁸ » Il en sera

3. Lettre d'Alexandre Marc à Jean Jardin, 25 novembre 1935.

4. Entretien avec A. Marc, Vence, 21 novembre 1989.

5. Assouline, *op. cit.*, p. 48.

6. Pascal Jardin, *Le Nain jaune*, Paris, (Julliard, 1978), Éditions du Club France Loisirs, 1979, p.26.

7. Assouline, *op. cit.*, p. 37.

8. *Ibid.*, p. 25. Le 9 septembre 1928, Jean Jardin raconte dans une lettre de vacances à son ami Lipiansky « notre visite à Martigues où j'ai voulu en vain aller saluer Maurras – en son absence, nous n'avons pu que jouir de l'admirable vue qu'on a de son jardin et en goûter seuls l'atmosphère grecque ».

de même de quelques uns des nouveaux membres actifs de l'Ordre Nouveau qui se joindront à son équipe parisienne après les désillusions de février 1934, tels Xavier de Lignac et André Jardin (sans lien de parenté), issus, eux aussi, d'un milieu de notables provinciaux plus ou moins aisés. Jean Jardin présente le type d'une radicalisation de cette sensibilité conservatrice dont le cadre de vie et les valeurs sont menacés par les progrès désordonnés de la modernité. Ce qui s'en réclame officiellement peut dès lors apparaître périmé dans le contexte d'une crise dont Jardin devine la profondeur, appelant à une révision profonde du fonctionnement de la société, qu'un traditionalisme crispé ne saurait favoriser. C'est donc une impulsion contre-révolutionnaire qui suscite l'adhésion de Jean Jardin à la Révolution de l'Ordre prônée par son ami Alexandre Marc ; car il reconnaît avec lui qu'en face du désordre établi, l'Ordre est désormais dans la Révolution.

Par cette nouvelle forme à maints égards révolutionnaire de sensibilité traditionnelle, Jean Jardin se retrouve sur le même terrain que la Jeune Droite parmi les mouvements non-conformistes des années trente. Comme ses animateurs, mais plus violemment, il prend ses distances avec l'Action Française, dont il lui revient d'analyser les trahisons envers son élan révolutionnaire premier, dans le numéro consacré par *L'Ordre Nouveau* à une critique de chacune des forces de l'échiquier politique officiel, confrontées tout à tour aux valeurs dont elles se réclament. Pour Jardin, « l'Action Française a trahi : en immobilisant la jeunesse, elle fait le jeu du parlementarisme radical...⁹ » Or, celui-ci demeure pour lui l'ennemi à abattre, dénoncé ailleurs dans le même numéro dans un article co-signé par Jean Jardin et Denis de Rougemont, comme le sera, en février 1934, celui pour le spécial O.N. de la revue belge *L'Avant-Poste*, glose éclairante sur « Ni Droite ni gauche ». Ce mot d'ordre – nouveau – se veut d'abord « une formule critique. Elle signifie la condamnation des partis, plus encore : du parti, en tant que formation d'action, sur le plan politique. D'où la condamnation, bien entendu, du Parlement ».

Car la Révolution commence par ce qui fait mourir un parlement : par une décision, par un acte. Commencer la Révolution c'est comprendre, mais jusqu'aux moelles, que le monde n'est pas un parlement, qu'il ne s'agit pas pour nous d'aller nous asseoir quelque part, mais bien de marcher, de vivre, de créer et d'abattre, à droite, à gauche, au centre, peu importe, – partout où une résistance avare, inerte, ou platement cynique, donne prise à notre acte, donne lieu de manifester ce qu'il a y d'humain en nous-mêmes : la personne¹⁰.

9. *Ibid.*, p. 43.

10. Denis de Rougemont et Jean Jardin, « Ni Droite ni gauche », in *L'Avant-Poste*, 5^e année, n° 2, janvier-février 1932, pp. 12-13.

On comprend donc que, en deçà de l'articulation philosophique par Rougemont d'un décisionnisme existentiel pouvant se prêter à un parallèle avec la notion du politique selon Carl Schmitt, c'est par une réaction littéralement viscérale que se caractérise l'aversion de Jean Jardin pour le parlementarisme, présenté sans ambages comme une atteinte à l'intégrité personnelle en conclusion d'un article écrit avec Xavier de Lignac pour *L'Ordre Nouveau* en avril 1936.

Il est défendu de voter comme il est défendu de cracher par terre. Ces défenses ne se justifient pas par l'étalement de mille bonnes raisons d'hygiène ou de morale. On s'y conforme par sentiment personnel de ce qui est sale et de ce qui est propre¹¹.

Par cette mentalité que marque le sens d'une organicité menacée – de la souillure et de la pureté, Jardin demeure ainsi très proche de la Jeune Droite, dont il apprécie d'ailleurs les publications, y ayant sans doute des contacts. Quand le 10 septembre 1931, il enjoint Alexandre Marc de lire la réponse de Jean-Pierre Maxence dans *Candide* à l'enquête de Robert Brasillach sur « la fin de l'après-guerre », il ajoute qu'il fait ce qu'il peut « pour que Brasillach interview [*sic*] Dandieu. Condition : n'en parlez à personne ».

Jardin n'a peut être pas été pour rien dans l'élaboration du numéro spécial d'avril 1933 de la *Revue Française* de Maxence sur la jeunesse française, au sommaire duquel se coudoyaient les grands noms de la Jeune Droite et de l'Ordre Nouveau. Dans son article sur « Capitalisme et propriété », faisant volontiers appel à Maurras, il dissocie celle-ci du premier qui l'a déshumanisée ; il faut selon lui profiter de ce que la finance anonyme ait été mortellement frappée par la crise et définitivement discréditée, pour rétablir le caractère spirituel de la propriété concrète, condition pour la personne humaine d'un vivant contact avec le monde naturel et social. Dans un véritable ordre

11. Dominique Ardouint et Xavier de Lignac, « Ne votez pas », in *L'Ordre Nouveau*, 4^e année, n° 30, 15 avril 1936, p. 7. Quelques pages plus loin (8-14 : Michel Gladys, « Pensées simples sur le parlementarisme »), estimant que « la critique sérieuse du parlementarisme a été faite plus d'une fois » par Proudhon, Marx, Sorel, Maurras, Alexandre Marc rappelle les raisons profondes de celles de l'O.N., qui se distingue de l'antidémocratie de droite par une réponse double à la question : « Le principe électif n'est-il qu'une duperie ? – Oui, dans les conditions présentes. Non, dans une société à mesure d'homme. Tempéré par les principes de nomination et de cooptation, étayé par des cadres concrets (commune-région, entreprise-métier, etc.), subordonné ainsi aux notions de responsabilité et de compétence, le système électif retrouvera sa raison d'être. Mais pas avant. Mais pas en deçà d'une refonte révolutionnaire totale. [...] Tant que la Révolution fédéraliste n'aura contribué à restaurer et à susciter les groupements naturels, la démocratie électorale restera ce qu'elle est : la plus sinistre des comédies. » En effet, « sans cette ossature, le suffrage n'est qu'un corps mou et amorphe, ballotté au gré d'influences inavouables ». Prétendu universel, il postule « que la société est faite d'une poussière d'individus », ce qu'A. Marc conteste dans sa critique personnaliste de la démocratie en s'appuyant déjà sur Proudhon, comme il le fera tout au long de son engagement fédéraliste.

nouveau, il s'agira donc d'« enraciner l'homme par la décentralisation, l'attachement à sa petite patrie, la possession de la terre et la liberté de tester » ; en somme, de faire ce que Paul Bourget recommandait en 1891, « chercher tout ce qui reste de la vieille France et nous y rattacher par toutes nos fibres », soit « défaire systématiquement l'œuvre meurtrière de la Révolution française », qui a arraché la personne à ses communautés organiques pour jeter dans le ciment de la masse anonyme son résidu mutilé, l'individu. C'est bien ce que prétendra accomplir à sa manière la Révolution Nationale du gouvernement de Vichy, où Jean Jardin devait avoir de hautes fonctions. Celui-ci ne pose-t-il pas déjà dans *L'Ordre Nouveau*, au lendemain du 6 février 1934, l'alternative « entre la guerre civile qui s'allume à coups de scandales, d'excitations morbides, d'unions nationales et de massacres et la Révolution de l'Ordre dont sortira l'Union française¹² » ?

Mais si Jean Jardin n'a que mépris pour le parlementarisme, il n'en incline pas pour autant – du moins à ce moment – à le remplacer par un État puissant, dont l'individualiste qu'il est au fond par tempérament¹³ ne se méfie pas moins que du capitalisme. Dès le premier numéro de *L'Ordre Nouveau*, il dénonce en une analyse très serrée la « Misère de l'étatisme politique en Italie », ravalant à ses yeux l'élan spirituel à un moyen de gouvernement, en un régime qui non moins que ceux d'U.R.S.S. et des États-Unis ne voit en l'homme qu'une ressource matérielle parmi toutes celles à mobiliser par une aveugle volonté de puissance. Ainsi Jardin ne se fait-il pas d'illusions sur le prétendu retour à l'ordre effectué en Italie par le régime de Mussolini, qui n'était pas sans exercer sa séduction sur bien des jeunes de sa formation en quête, à droite et par-delà, d'un nouveau dynamisme, d'une quelconque Révolution. Par contre, envers celle qui se cherche et s'annonce en Allemagne, il conserve la méfiance envers ce pays qu'a pu lui inculquer Pierre Gaxotte, son professeur d'histoire au lycée d'Évreux, « qui devait rester son ami, jusqu'à la fin de sa vie malgré la différence d'âge¹⁴ ». En réponse à une carte que Marc lui a envoyée de Heidelberg au cours de sa première tournée d'exploration franco-allemande, Jardin explique, le 27 novembre 1931, le fond de sa pensée sur cette question du rapprochement, et la révèle coulée dans le moule des positions de l'Action Française envers l'Allemagne.

En un mot : « Les Allemands sont au bord de l'abîme ! Qu'ils y restent. » Non qu'il faille les y pousser, mais les Français n'ont pas à remuer le petit doigt pour les sauver « quand, ici, tout va si mal. » L'intérêt de la démarche de Marc

12. *Ibid.*, p. 52.

13. *Ibid.*, p. 37.

14. *Ibid.*, p. 26.

serait plutôt d'expliquer aux Allemands « les difficultés françaises. (Nous avons moins de chômeurs qu'eux mais nous en avons. Y en eut-il encore moins, dès lors qu'il y en a, le devoir est de penser à eux *d'abord*.) » Pour ce qui est de la question du paiement des réparations, que Jardin appelle la « misère dans laquelle les Allemands se sont mis avec les sous des autres », il n'admet « aucune modification au plan Young », pourtant dénoncé comme une vraie névrose sociale dès la première publication des résultats des recherches communes d'Aron et Dandieu dans la revue *Bifur* de Ribemont-Dessaignes en 1929.

Bien loin de telles envolées critiques de portée psychologique, Jardin s'en tient aux prérogatives juridiques du créancier : « ce qui est dû est dû. » Son sens de l'honneur se porte sur le respect des engagements pris, des termes d'un contrat, de la lettre de la loi, fondements de l'ethos bourgeois. C'est une manière de penser qui rebutera Marc chez son partenaire de Pax-Press, Charles-Édouard Glachant. Elle devait paraître assez étriquée à ce révolutionnaire pour qui les règles de respectabilité prévalant dans le monde des affaires avaient une importance non moins relative que celles de l'intérêt national, conçu de façon exclusive en fonction de l'État et de ses frontières, dont Jardin, lui, faisait grand cas. Aussi les liens de ce dernier avec l'Ordre Nouveau, dont il comptait pourtant au nombre des membres fondateurs, étaient-ils moins étroits qu'on pourrait le croire. Dans la même lettre à Marc, Jardin lui explique que s'il n'en continue pas moins, malgré son scepticisme envers le rapprochement franco-allemand, à s'intéresser à ce qu'il appelle encore, en septembre 1931, « votre mouvement », c'est « dans la mesure où il veut créer un sain et véritable européenisme, par opposition à celui qui n'a pour but que de nous *rouler*. »

Le sentiment de Jardin n'est pas très différent de celui de ces jeunes Allemands que Marc essaie d'amadouer, et pour qui le discours européen est d'abord un instrument de la politique française visant à dévier de son dynamisme propre la nation germanique. De part et d'autre du Rhin, les milieux nationalistes s'étaient habitués à voir en l'ennemi désigné une humanité inférieure, dont l'influence représentait une tentation et un péril pour la vraie culture qu'ils prétendaient incarner. L'Action Française était un exemple achevé d'une telle idéologie, dont Jean Jardin était pénétré. Celui-ci n'hésitait pas à qualifier de « puéride » l'alternative devant laquelle Marc selon lui plaçait la France, et qui n'était nulle autre que celle posée à l'origine comme réclamant un ordre nouveau, soit : « a) opérations militaires et destruction de 28 millions d'allemands. b) front unique de révolutionnaires. »

Jean Jardin rétorque non sans cynisme que, suivant cette logique, « point n'est besoin de détruire “méthodiquement” des gens dans la misère et qu'ils

crèveront bien tout seuls. Ce serait la première guerre franco-allemande qui ne coûterait à la France ni hommes ni territoire saccagé ». Nulle solidarité européenne ne saurait lier l'Allemagne et la France, qui ne doit être guidée dans ses rapports avec son éternelle rivale que par un calcul de profits et pertes en somme assez machiavélique. Une telle attitude, favorisant l'intransigeance envers une Allemagne faible, pouvait tout aussi bien motiver de la complaisance envers une Allemagne forte. En effet, un Français qui n'a cure que l'Allemagne tire d'elle-même un ordre humain, plutôt porté à voir dans cette idée une contradiction dans les termes, aura peut-être moins de scrupules qu'un autre d'esprit européen à chercher l'entente avec un régime inhumain ; ces Barbares du *limes* peuvent servir à la civilisation occidentale de rempart contre le terrible Orient des hordes bolcheviques, et la paix avec eux, épargner à la France une nouvelle et fatale saignée.

Aussi pourrait-on voir Jean Jardin quelques années plus tard acquis sans réserve à l'esprit de Munich¹⁵, au scandale de plusieurs de ses amis. C'est qu'il avait été travaillé avec succès par l'offensive de charme du III^e Reich dans les milieux cultivés et techniciens de Paris, orchestrée par Otto Abetz. Si le ralliement de ce dernier au régime nazi avait mis fin à ses liens avec Alexandre Marc, qui avaient suscité la méfiance de Jardin avant l'avènement de Hitler, il fit en même temps d'Abetz un personnage officiel que Jardin pouvait estimer, au même titre que son ancien condisciple de la Faculté de Droit, Ernst Achenbach, devenu conseiller à l'Ambassade du Reich à Paris en septembre 1936. Est-ce déjà par ce canal qu'il aurait fait passer une « réponse à Hitler » dont Marc, en ayant eu vent, le félicite le Vendredi Saint de cette année-là, le 10 avril 1936, tout en exprimant le regret qu'au lieu de la formuler lui-même, il ait « chargé un von Ribentropp [sic] quelconque de la transmettre » ?

« Réponse à Hitler » était le sous-titre d'une brochure de *L'Ordre Nouveau* intitulée *Mission ou démission de la France* que publièrent au printemps les Éditions Fustier, et rédigée « d'après les interventions de MM. Dominique Ardouint, Robert Aron, François Berge, Claude Chevalley, René Dupuis, à la séance publique du 20 mars 1936 : "Réponse à Hitler", au Musée social, Paris ». Le pseudonyme O.N. de Jean Jardin apparaît en premier dans cette notice à un opuscule que ce spécialiste du travail de nègre a vraisemblablement été chargé de composer d'après les textes des conférenciers, réagissant aux discours alarmants du Führer dans le sillage de la remilitarisation de la Rhénanie. Ils étaient présentés dans une préface signée L'ORDRE NOUVEAU comme « un effort pour sortir du plan habituel des

15. *Ibid.*, pp. 61-2.

politiciens et pour définir le rôle que doivent jouer les Français dans l'édification d'un ordre nouveau entre peuples et entre personnes ». En gros, il s'agissait de réaliser tout de go les objectifs continentaux du programme de l'O.N., soit comme remède aux prétextes de l'impérialisme, l'institution d'un « minimum vital européen », basé sur « un plan d'échange européen » des « produits de première nécessité ». « En présentant comme condition préalable de toute conversation franco-allemande une refonte générale des institutions françaises (et même des cœurs) selon le programme de l'O.N., les auteurs de ce manifeste ont sans doute oublié le rythme des événements », dira Maurice de Gandillac dans la « Chronique internationale » d'*Esprit*. « Tout cela, concède-t-il, est séduisant mais, en tout cas, d'exécution lointaine, et, disons-le franchement, tout-à-fait chimérique hors d'un accord politique entre la France et l'Allemagne qui est la condition première, peut-être suffisante de la fameuse "paix indivisible"¹⁶. »

Ce n'était pas la première fois que Jean Jardin se laissait séduire par une approche audacieuse du problème franco-allemand. Il avait même, semble-t-il, vraiment découvert et apprécié la revue *Plans*, à laquelle l'O.N. était associé depuis un certain temps, par un article de son directeur Philippe Lamour, en janvier 1932, « Et le désarmement ? », qu'il a lu d'une traite chez sa librairie ; il écrit alors à Marc qu'il veut maintenant en faire la propagande, tandis que « Gabriel Marcel a lu et jubile ». « J'attends la réaction de l'A.F. », déclare Jardin dans une humeur frondeuse qui n'épargne pas un journal catholique récemment converti au briandisme : « Mais qu'après cela *La Croix* recommande la lecture de *Plans* c'est à se tordre !¹⁷ »

Cependant, Jean Jardin se laissait le plus souvent guider dans ses options concrètes par des visées pragmatiques plus immédiates, et Alexandre Marc, toujours animé par des objectifs révolutionnaires de longue haleine, ne pourra que constater le fossé grandissant qui se creusera entre lui et son ami à cet égard. Certes, il comprend s'il ne l'approuve le rôle que veut tenir Jardin à Vichy pendant la guerre, pour assurer à la fois la continuité de l'État et la présence en son sein de représentants d'une conception plus large de la France et de sa mission. Mais à la Libération, Jean Jardin, abandonné, sinon répudié par ses acteurs qu'il a aidés sous l'Occupation, est encore plus déçu qu'Alexandre Marc. Celui-ci peut lui écrire : « En vieillissant, notre amitié est devenue plus sentimentale qu'intellectuelle, et je sens que tu participes moins aux idées qui me sont chères qu'il y a une dizaine d'années, par exemple. » Ceci amène Marc à remettre en cause ses « certitudes d'antan » sur le

16. M. de G., « L'ORDRE NOUVEAU RÉPOND A HITLER », in *Esprit*, n° 46, juillet 1936, p. 625.

17. Lettre de J. Jardin à A. Marc, 26 janvier 1932.

« caractère divin de l'amitié », lui qui l'a toujours placée si haut ; « songe à nos conversations du temps de Sciences Po » écrit-il à ce propos à Jean Jardin, dans cette lettre du 28 décembre 1944 où il lui reproche, dans l'amertume de son exil suisse, de n'avoir pas pris la peine de venir de Lausanne à Estavayer « célébrer dignement le vingtième anniversaire de notre amitié ». La loyauté de Jean Jardin en amitié est pourtant une de ses qualités qui fait l'unanimité¹⁸.

D'ailleurs, en avril 1936, l'abbé Plaquevent peut confier à Marc : « de tous vos amis que je connaisse, *le seul* qui ne m'ait jamais dit du mal de vous, c'est Jardin. » Pourtant, isolé en province, Marc déjà lui en veut de ne pas faire assez pour tenter de pousser le dossier de sa demande de citoyenneté ni pour lui obtenir des facilités de circulation sur les chemins de fer de l'État où Jardin occupe de hautes positions. C'est bien lui néanmoins qui lui prêtera l'argent nécessaire pour réaliser son rêve de s'acheter une maison près d'Aix-en-Provence¹⁹. Alexandre Marc reprochait souvent à Jean Jardin de le laisser sans nouvelles, mais ce dernier lui faisait déjà ce même grief en post-scriptum à un mot ulcéré du vendredi 4 août 1933, où il le traitait de « mauvais ami » pour l'avoir laissé se « casser le nez chez Dandieu. Personne n'a songé à me dire qu'il était malade... et absent ». Le surlendemain, c'est tout de même un autre mot de Jardin qui apprend à Marc que « Dandieu est au plus mal », et lui dit de passer d'urgence à la maison, d'où il l'emmènera à la clinique.

En fait, c'est sur les marches de la clinique de Neuilly que Marc retrouvera ce soir-là son ami, effondré, en sanglots. Dandieu vient d'y rendre l'âme, victime d'une septicémie post-opératoire (tout comme Jardin qui succombera au même endroit en novembre 1976). Jean Jardin n'hésite pas à dire que leur mouvement est fini²⁰. C'est surtout vrai pour lui, qui est mené dans la vie par des fidélités personnelles plus que par les idées en elles-mêmes. Il faut se rappeler cette distinction quand Robert Aron affirme que, « sans jamais les désavouer ni les passer sous silence, Jean Jardin a promené les idées de *L'Ordre Nouveau* du cabinet de Dautry à celui de Laval²¹. » Car l'essentiel est que ce sont tour à tour ces deux hommes qui lui fourniront en quelque sorte la locomotive à laquelle il attachera son activité, et imprimeront un sens à son existence, suppléant à l'attrait magnétique de la personnalité de Dandieu, auquel il avait été particulièrement sensible, si bien que sa disparition le laissa un moment désespéré.

18. Assouline, *op. cit.*, p. 27.

19 Lettre de J. Jardin à A. Marc, 1^{er} décembre 1937.

20. Entretien de J. Hellman avec A. Marc, Cogne, 1985.

21. Robert Aron, *Fragments d'une vie*, Préface de Denis de Rougemont, postface de Sabine Robert Aron, Paris, Plon, 1981, p. 104, et entretien avec A. Marc, Vence, avril 1988.

Heureusement qu'il venait de trouver un autre meneur d'hommes à qui se dévouer. Après l'échec d'une première démarche pour entrer au service du « plus jeune directeur des sept grands réseaux français de chemin de fer²² », le polytechnicien Raoul Dautry, Jean Jardin apprit que son ami Daniel-Rops avait fait sa connaissance au cours du voyage à Assise qu'il décrivit dans un article pour la revue *Esprit* ; « l'auteur du *Monde sans âme* et le technicien qui a en horreur la technique opprimante, ont sympathisé. Tout naturellement, Daniel-Rops rédige donc une recommandation, louant les qualités de Jardin à l'adresse de Dautry²³. » Celui-ci n'y sera cette fois pas insensible, et fera de Jardin « un de ses bras droits [*sic*], bien qu'il n'ait, lui, contrairement aux autres, ingénieurs pour la plupart, aucune compétence technique. Il assure, avant l'invention du mot et de la fonction, une tâche essentielle de relations publiques et d'informateur²⁴ ».

Ainsi, ayant déjà derrière lui une riche expérience de nègre (notamment au service de son ami Paul Morand²⁵), Jean Jardin se vit-il confier par un autre proche collaborateur de Dautry, Jules Antonini, la tâche de rédiger le livre sur les transports que lui avait commandé « le patron », comme Jardin l'appellera toujours. Raoul Dautry, ignorant tout de cette délégation au sein de ses bureaux, confiera même à Jean Jardin le soin de préfacer à sa place sous son nom le livre que celui-ci a déjà écrit à son insu sous celui d'Antonini... « Il paraîtra en 1936 aux éditions de Gigord sous le titre *Le Rail, la route et l'eau* et connaîtra un succès des plus limités²⁶. » Bien qu'il soit abondamment illustré de clichés à la *Plans* – pleins d'élan, quasi futuristes, ce livre trahit en plus d'un passage la sensibilité essentiellement traditionnelle de son véritable auteur, coulée dans un langage personnaliste à résonance O.N. Ainsi, sur le grand thème de la « coordination nécessaire » entre les moyens de transport, c'est une rhétorique de l'héritage qui donne le ton.

Si les disciplines que cette répartition meilleure comporte d'instaurer entravent quelque peu la liberté économique, rappelons-nous qu'il est une liberté plus précieuse, c'est celle, pour l'homme, de vivre dans la dignité, de s'instruire et de jouir des enseignements et des beautés que ses pères lui ont légués. Idéal de civilisation pour la réalisation duquel les transports restent un moyen – et le plus précieux – mais ne sauraient devenir une fin.

Limitation ne doit pas d'ailleurs signifier ici arrêt d'une activité séculaire. Si le développement de nos transports est suffisant, si là, comme dans d'autres

22. *Ibid.*, p. 45.

23. *Ibid.*, p. 44.

24. *Ibid.*, p. 46.

25. *Ibid.*, pp. 28-9.

26. *Ibid.*, pp. 48-8.

domaines, s'ouvre ce que Valéry a appelé l'ère du monde fini, les hommes doivent se dire qu'il est une tâche au moins aussi grande que de développer continûment une industrie, c'est de la parfaire. Cette tâche a toujours été dans la ligne du génie français²⁷.

C'était là une idée très chère à Jean Jardin, qu'il avait défendue dans un article intitulé « Qualité française » pour le numéro 6 de *L'Ordre Nouveau* en novembre 1933. Il l'avait co-signé avec un certain Jean de Lassus, sous le pseudonyme de Dominique Ardouint que son nouveau rôle de haut-fonctionnaire l'a amené à adopter. « C'est Daniel-Rops qui le lui a trouvé. D'aucuns prétendent qu'il a tout de suite été approuvé par les gens du comité, un peu "gênés" que le nom d'un Juif – Aron – soit toujours en tête de la composition de l'équipe...²⁸ » Le premier article de Jardin sous ce nom d'emprunt reprend et développe la fameuse apologie du travail bien fait de Péguy dans *L'Argent* – à propos des chaises rempaillées dans son enfance comme avaient été bâties les cathédrales au Moyen-Âge. Mais la standardisation productiviste moderne, n'ayant en vue que le profit rapide, ne laissait plus de place qu'à une besogne bâclée, selon cet article illustrant à merveille « ce qu'il y a de plus français en Jean Jardin-le-révolutionnaire, une irrépressible nostalgie d'un pays rural et artisanal, serein et préservé, où l'on tient le mot progrès pour synonyme de déshumanisation²⁹ ».

On a vu combien marqué de cet esprit est Jardin quand il parle au nom de Dautry. Sans doute s'y retrouve-t-il avec lui, qu'il aide à publier comme premier volume de la collection « Présences » de Daniel-Rops un recueil de textes de circonstance, assortis de citations de Salazar, et avec une préface de Valéry, sous le titre de *Métier d'homme*. Daniel-Rops le revendique hautement, au nom de Péguy, en présentant Dautry en même temps que sa nouvelle collection dans une note liminaire. Car de même qu'« on ne définirait pas mieux M. Raoul Dautry, Directeur Général des Chemins de fer de l'État, qu'en disant de lui qu'il est pleinement un homme de métier », « cette définition du métier d'homme comme valeur spirituelle se situera à la base des préoccupations qui seront les nôtres à *Présences* ».

Sur la terre charnelle, faire son métier d'homme, tel est, sans nul doute, le premier de tous les commandements. [...] C'est parce qu'il savait que « le spirituel est lui-même charnel » que Péguy a si admirablement loué et glorifié le métier. Le travail de la main humaine, la soumission aux nécessités du labeur,

27. Jules Antonini, *Le Rail, la route et l'eau*, Préface de Raoul Dautry, Paris, J. de Gigord, Éditeur, coll. « la France vivante » sous la direction de Gaëtan Bernoville, 1936, pp. XII-XIII.

28. Assouline, *op. cit.*, p. 44.

29. *Ibid.*, p. 43.

mais, plus que tout, l'amour de ce labeur même, voilà les réalités premières de l'être. On ne trouvera jamais la personne humaine là où elle se dissout en égoïsme, en paresse, là où elle refuse la loi « du pain gagné à la sueur du front »³⁰.

Daniel-Rops avait exprimé en des termes analogues, dans sa contribution au dossier de *La Revue des jeunes* de Robert Garric du 15 février 1933 sur « Les Jeunesses du Monde », son respect pour « les sentiments auxquels fait appel le fascisme », dont la philosophie peut, selon lui, se définir en deux mots « comme un pessimisme enthousiaste. (Très éloigné de l'optimisme de "prospérité" à la façon yankee.) Rien de mieux approprié à la jeunesse : Ne pas croire au bonheur dans le bien-être et cependant faire, jusqu'au bout, son métier d'homme, c'est une loi qu'on peut proposer à de jeunes hommes, car la jeunesse a le sens de la grandeur ». Jean Jardin n'est pas aussi sévère envers « La Jeunesse américaine » qu'il évoque juste après l'article de Daniel-Rops sur « Le Fascisme et la jeunesse ». Pour lui, « elle reste un monde à convertir, à éduquer, à enrôler, mais déjà plein d'intelligence, d'ardeur et de foi. » Ainsi, « dans la crise que traverse la jeunesse américaine, le catholicisme est un appel révolutionnaire au sens le plus spirituel du mot. Dans un pays dur aux faibles, livré à un idéal de rendement, la religion catholique est la seule à avoir préservé l'humain. Dans une société toute livrée au matérialisme elle a préservé le sens du mystère, du religieux dans toute la force du mot ». Ce passage donne un rare aperçu clair des valeurs spirituelles auxquelles Jardin était attaché. Ce texte laisse en outre deviner que, pour lui, le catholicisme peut compenser les excès d'un capitalisme qu'il critiquera violemment dans la *Revue française* ; il pourra ainsi renverser sa position sur le capitalisme dans le contexte bipolaire de l'après-guerre au nom de la propriété privée et de la libre entreprise, chères à la droite libérale y ayant seule droit de cité, mais qui ne sont pas les valeurs de base de la droite traditionaliste dont il est issu, et que la guerre a emportée. Il retourne dès lors à un conservatisme d'héritage et de propriété, celui-là même dont il avait pourtant discerné les limites avec l'Ordre Nouveau et la Jeune Droite.

Mais déjà, la définition de la personne de *Métier d'homme* démarque la sensibilité plutôt traditionnelle de bourgeois catholiques comme Daniel-Rops et Jean Jardin de celle d'abord révolutionnaire du catholique nietzschéen qu'est Alexandre Marc et du nietzschéen « catholique à titre posthume » que fut Arnaud Dandieu. Ceux-ci placent leur spiritualité dans un acte de créativité

30. Raoul Dautry, *Métier d'homme*, Préface de Paul Valéry, Paris, Plon, coll. « Présences », 1937, pp. I-II.

marquant la rupture avec un passé qui n'a de valeur que comme point d'appui à un élan prométhéen vers l'avenir. Ils sont animés par un dédain aristocratique du labeur en tant que tel, de sa concrétude manuelle, où Daniel-Rops et Jardin précisément placent sa valeur. Ces derniers, mus par une sensibilité bourgeoise et ruraliste, apprécient d'abord l'effort charnel ; c'est là qu'ils voient le spirituel, dans la continuité qui prolonge l'héritage du passé, plutôt que dans la rupture qui le dépasse. Leur présence concerne ce qui est et fut plutôt que ce qui vient, l'« à-venir » tant prisé de Marc, où il se projette par la violence toujours renouvelée de l'acte conscient qui le tient à la pointe de chaque instant. C'est cette exigence révolutionnaire d'une mise en cause de l'ordre établi que retient Marc chez Péguy, sans pour autant qu'il méconnaisse sa fidélité à l'héritage des humbles métiers du passé, mais sans qu'il s'y attarde non plus comme ferait Jardin. Celui-ci y voit une valeur pérenne, là où son ami en fait une étape estimable mais révolue sur le chemin de l'humanité vers un millénium de créativité sans frein, en expansion indéfinie, pour l'esprit maître des techniques modernes, qu'il ne s'agit pas de parfaire en une chimérique stabilité, mais de pousser toujours plus avant.

Si Marc se réclame de celles-ci de par son avant-gardisme prométhéen, Jardin les admet d'abord par la commune passion de son époque pour ses formes premières, emplies d'âme encore, portant – comme par un reste d'esprit artisanal – l'empreinte de la personnalité, tout en lui ouvrant les horizons d'un vaste monde, et en lui apprenant l'ivresse de la vitesse – cette poésie des automobiles, des trains et des paquebots, célébrée par Valéry Larbaud et par Paul Morand (qui désigna le fils cadet de son ami Jardin, Gabriel, comme exécuteur littéraire, avant de mourir en 1976). Mais Jardin est sans doute aussi motivé par le même pragmatisme qui l'inspire dans son goût de mettre en contact des experts et des sages de milieux divers, non aux fins de la Révolution qui guide les choix de Marc dans ses propres entreprises de fédération des non-conformistes de tous bords, mais en vue d'une réforme de l'État français dans le sens d'une conciliation *ad hoc* de ses divers groupes d'intérêt concrets. C'est un tel souci qui attire Jean Jardin à la suite de Raoul Dautry et de Denis de Rougemont parmi l'équipe des *Nouveaux Cahiers*, formée dès la fin de 1936 d'« hommes venus de tous les groupes : *Esprit*, l'Ordre Nouveau, mais aussi ceux des milieux patronaux du Redressement français, des communistes en rupture de ban, des cadres et des syndicalistes ouvriers, des intellectuels du Comité de vigilance antifasciste et des polytechniciens du fameux cercle X-Crise... »

C'est donc d'un certain esprit technocratique que surgissent dès lors dans ce cercle « les prémices de Vichy³¹ », comme Jardin le reconnaîtra après avoir joué lui-même un rôle considérable dans « l'État nouveau, enfin débarrassé des partis traditionnels et du parlementarisme » ; c'est qu'il « ne manque pas d'exercer un certain attrait pour ces hommes, souvent jeunes et compétents, qui piaffent d'impatience depuis le Front Populaire et rêvent de montrer ce qu'ils savent faire. Fin 1940, il y a un vide à combler. Il n'est pas nécessaire d'être rongé par l'ambition pour répondre à l'appel³² ». Il peut suffire, comme pour Jean Jardin, qui n'était du reste pas moins ambitieux qu'un autre, d'avoir part à un réseau d'amitiés nouées entre commis de l'État, et d'avoir le souci de la continuité de ce dernier, identifiée à la nécessaire pérennité des institutions formant le corps de la nation France, qu'il s'agit de défendre sur tous les fronts, ceux de la Résistance (par un appui discret) comme de la Collaboration (par une gestion responsable). Qu'un conservateur conteste le fonctionnement de l'État au nom de l'Ancien Régime ou d'un Ordre Nouveau, il aura d'abord le souci d'en assurer la stabilité à travers les bouleversements, dont il se méfie toujours, quoi qu'il en dise. C'est ainsi qu'il peut être amené à favoriser en douce, mais efficacement, l'implantation des structures modernes qui le troublent par certains côtés, par souci instinctif de l'ordre, commandant une adhésion spontanée à celui qu'il trouve, parce qu'il est ordre, et que lui hait le désordre.

Un révolutionnaire comme Marc peut prétendre que l'ordre établi n'est que désordre, et vouloir le renverser pour créer de toutes pièces un ordre nouveau ; un homme d'ordre comme Jardin pourra le suivre un moment dans la dénonciation de certains maux, mais à la fin, il restera plus enclin à refaire l'ordre dans le système hérité, à en parfaire l'efficacité, qu'à le saboter en vue de le remplacer, perspective hasardeuse profondément contraire à la pente d'un être épris de stabilité, de grandeur et d'autorité. Leur terrain d'entente, c'est un certain souci de l'homme concret, enraciné dans un milieu à sa mesure. Mais cela, pour Marc l'apatride, c'est un projet d'avenir, jamais achevé, alors que pour Jardin, c'est la donnée de départ, un acquis à préserver. Par lui, Jardin reste lié à la société qu'un Marc peut contester sans coup férir. Il regarde vers le passé, son ami vers l'avenir. Ils se retrouvent un moment dans le présent, sur la terre charnelle de la France célébrée par Péguy, mais Jardin est là pour la défendre et veiller au grain, et Marc surtout pour avancer et conquérir. Jardin ne pourra pas suivre longtemps son ami sur cette voie d'un Ordre Nouveau, où il s'est engagé par nostalgie d'un ordre intemporel plus que par goût inné d'une

31. Assouline, *op. cit.*, p. 58n40.

32. *Ibid.*, p. 69.

perpétuelle nouveauté. Assez réfractaire à la modernité, il sera de ceux qui en gèrent les progrès et font corps avec sa machine afin qu'elle fonctionne assez bien pour ne pas troubler plus que nécessaire les précieuses survivances d'un ordre passé auquel ils restent attachés. Une telle stratégie réformiste ne saurait par définition prévenir longtemps la ruine des idéaux qui l'inspirent.

C'est ce que Jean Jardin ressentira non sans amertume vers la fin de sa vie, songeant notamment au rêve un moment caressé de fonder un ordre nouveau, semble-t-il effacé pour de bon par la marche de l'histoire. Dès la Libération, « angoissé par les menaces accumulées rapidement sur la France et sur le monde, Jean Jardin – trahi, blessé, déçu, meurtri – s'enfonça dans une sorte de vichysme posthume, à la fois drogue suicidaire et antidote contre le désespoir³³ » ; c'est du moins ce qu'a pu affirmer Alexandre Marc, qui connut lui aussi à la même époque de dures déceptions. Mais il put rapidement s'en relever pour se lancer dans de nouvelles batailles. C'est que ce flot irréprensible de la modernité par lequel Jean Jardin se sent débordé, Alexandre Marc ne cessera quant à lui d'en vouloir juguler l'élan, l'utiliser afin de la dépasser ; il saura donc toujours en tirer de quoi alimenter son espoir. Qu'un Jean Jardin ait pu adhérer dans quelque mesure au mouvement que cet espoir suscita témoigne de l'ampleur humaine de la philosophie personnaliste telle que formulée à l'Ordre Nouveau, mais aussi des limites d'un certain conservatisme quand il se mêle de Révolution, pouvant y retrouver ses valeurs tout en restant lié par de vieilles habitudes de pensée.

33. Alexandre Marc, « Qui est Jean Jardin ? », in *L'Europe en formation*, n° 265, automne 1986, p. 45.

3. RENÉ DUPUIS ET LE PROBLÈME HONGROIS

Fils d'un directeur de l'École libre des sciences politiques, où Alexandre Marc se lia avec lui, René Dupuis semble avoir trouvé dans l'Ordre Nouveau un exutoire à sa sourde révolte contre l'autorité qui l'étouffait dans son milieu bourgeois. Quand il faisait part à Marc de ses projets de textes pour l'O.N., c'était souvent dans des termes où perçait le ressentiment contre les gens et les institutions en place, auxquels il s'agissait de « dire leur fait ». Dans la préciosité ironique et l'écriture informe et appuyée de ses lettres (d'ailleurs non datées, ce qui empêche d'y donner des références précises en citation), une violence affleurait qui restait le plus souvent cachée sous les dehors d'un conservatisme à la limite du ridicule. Non seulement vivait-il de journalisme pour des publications aussi peu suspectes de subversion contre l'ordre établi que *Le Capital*, *Le Correspondant* et la *Revue politique et parlementaire*³⁴, mais déjà étudiant il s'habillait comme un vieux, à la mode d'un autre âge. Ceci lui donnait du reste un certain avantage lors de manifestations telles que l'occupation de la Faculté de Droit pour protester contre le « parachutage » dans une chaire de Georges Scelle à la place de Lefur, favori des étudiants. Ceux-ci firent une sortie contre la police, qui ne se méfia pas d'un monsieur se promenant parmi eux en long pardessus et chapeau melon avec une canne à pommeau dont, se retrouvant derrière un gendarme et le considérant en silence comme une créature étrange, il usa tout à coup pour l'assommer ! Marc voyait dès lors Dupuis comme un garçon déséquilibré aux explosions bizarres, qui pourraient un jour se retourner contre lui³⁵. La maladie et la dépression le guettaient toujours, lui et sa famille, et Marc en appelait à son ami de ne pas se

34. Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les Non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la politique française*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 461.

35. Entretien avec Alexandre Marc, Vence, 11 novembre 1987.

laisser abattre, mais de songer toujours à sa mission de servir la Révolution, ainsi qu'à sa vocation de chrétien.

En l'associant à ses entreprises, ne fût-ce que par son nom s'ajoutant au sien ou le remplaçant même dans ses publications, Marc pensait le raccrocher à la vie, inquiet d'une certaine tendance de Dupuis à l'autodestruction – un soupçon que confirmera un demi-siècle plus tard son suicide par défenestration³⁶. Ayant eu cette attitude un peu condescendante à l'égard de son ami, Marc en est resté disposé à minimiser le rôle de Dupuis à l'O.N. Or celui-ci fut considérable après le départ de Marc de Paris, et n'était pas négligeable dès le début : Dupuis fut toujours un pilier du groupe, discret sans doute, mais solide. Il y était tenu en haute estime notamment par celui qui prendra ses rênes à Paris en l'absence de Marc et de Rougemont après la mort de Dandieu, Robert Aron. Ce dernier a gardé de René Dupuis une impression qu'a pu corroborer pour l'auteur la veuve de Jean Jardin, soit celle d'« un des hommes les plus intelligents que j'ai connus. Une conversation avec lui, au téléphone ou de vive voix, était toujours un grand enrichissement, par l'ingéniosité et la justesse de ses vues, comme par ses formules à l'emporte-pièce ». Cependant, aussi laid et dénué d'entregent que Marc et Jardin pouvaient être séduisants, « c'était un de ces hommes auxquels les moyens physiques manquent pour atteindre à la notoriété à laquelle ils pourraient prétendre. Encadré dans notre équipe, soutenu par nos amitiés, il donna le meilleur de lui-même en quelques articles qui enrichissaient et précisaient nos positions³⁷ », même si parfois ses conceptions prêtaient le flanc à de vives critiques de la part du groupe, comme les idées extravagantes sur le « régionalisme économique », qu'il voulut exposer dans *Plans* au début des rapports de l'O.N. avec cette revue³⁸. Il fut néanmoins le premier du groupe à y publier, ainsi qu'à *Notre Temps*, et donc à révéler au grand public les positions inédites de l'Ordre Nouveau. Il a ainsi très tôt apporté des contributions valables à l'élaboration de la distinction personnaliste entre patrie et nation, et des conséquences économiques et politiques à en tirer dans un fédéralisme intégral. Il est digne à ce titre de faire figure de pionnier de ce courant du mouvement européen.

Dupuis prit une part active aux discussions doctrinales de l'O.N. De formation historique et littéraire autant que juridique, ce futur spécialiste de Saint-Simon et du Grand Siècle³⁹ mettra sur pied, en 1935, un numéro de

36. Entretien avec Alexandre Marc, Vence, 8 novembre 1987.

37. Robert Aron, *Fragments d'une vie*, préface de Denis de Rougemont, postface de Sabine Robert-Aron, Paris, Plon, 1981, p. 104.

38. Journal d'A. Marc, 29 juin 1931.

39. Loubet del Bayle, *op. cit.*, p. 462, et Aron, *loc. cit.*

L'Ordre Nouveau consacré à une lecture révisionniste de l'histoire de France, d'un point de vue fédéraliste. Cette perspective historique ne le quittait pas, comme le montre le clin d'œil qu'il fait à l'historien futur du fédéralisme, dans un mot où il donne rendez-vous à Marc pour rejoindre Dandieu après son travail à la Nationale, un samedi du début de 1932 : « Sois-y : Nous bâtissons l'économie de la société future dans un café de la rue Vivienne ; note ce détail pour notre historiographie. » C'est surtout avec Marc que Dupuis fera un travail doctrinal soutenu et détaillé, censé culminer dans un ouvrage commun dont Dupuis prépare le plan au tout début de 1935, juste avant que Marc déménage en province. Ce livre devait s'appeler *Vers un Ordre Nouveau*, et Dupuis réussit à y intéresser André Sabatier, un sympathisant, patron chez Bernard Grasset (qui avait déjà édité *La Révolution nécessaire*, et semble s'être aussi intéressé à *Jeune Europe*, avant qu'il ne soit publié chez Plon dans la collection « La Palatine » de Henri Massis, à la suite des tractations auxquelles les lettres de Dupuis font allusion). Ce projet n'eut pas de suites, non plus qu'un autre sur le travail, qui sont évoqués dans les lettres de Dupuis à Marc. Celui-ci, il est vrai, avait déjà les mains pleines, occupé à jongler avec des projets grandioses et des piges misérables, entre obligations familiales et vellétés de retour à la terre. Mais tant qu'il habita Paris, sa collaboration avec Dupuis fut intense, quoi qu'il demeure problématique d'en déterminer la portée avec tant soit peu de précision. Lui prétend avoir au mieux fourni les canevas des articles qu'il signait avec Dupuis ou sous le seul nom de son ami. Or, les lettres de Dupuis donnent plutôt l'impression d'une collaboration active par une répartition des sections à écrire.

C'est notamment le cas de nombreux articles sur l'Allemagne. Dans une lettre de 1932, Dupuis déclare avoir achevé d'écrire l'important article sur William Stern (dont Marc se considère l'auteur), et n'avoir plus qu'à le taper. Un texte sur la jeunesse soviétique en est au même point. Quant à celui sur la jeunesse d'Europe centrale, il l'a commencé sans enthousiasme, car elle ne présente pas grand intérêt. Dupuis ne voit que conformisme démocratique en Tchécoslovaquie et statolâtrie en Hongrie ; pour l'Autriche il n'a vraiment rien, il faudra en parler avec Marc. En fait, on reconnaît là la contribution de Dupuis au livre *Jeune Europe* qui lui vaudra la notoriété, comme Marc l'avait escompté en l'associant à ce qui est essentiellement un recueil de ses propres articles dans diverses publications. C'est ainsi que Dupuis peut réclamer à Marc, le vendredi 10 novembre 1933, « les lettres de Bergson, Pétain et autres personnages illustres » qui leur ont dit leur appréciation de leur livre, car « les yankees sont gens à jouir très profondément des éloges de gens arrivés » ; or il doit en voir une le lendemain, « susceptible de faire traduire notre bouquin en Amérique »,

ce qui ouvrirait la possibilité « d'écrire tous les 2 dans les journaux américains ».

Il semble n'être rien sorti de ce contact de Dupuis avec les États-Unis. C'est même Jean Jardin qui écrit pour *La Revue des jeunes* du 15 février 1933 un article sur « La Jeunesse américaine », la comparant avantageusement, pour son ouverture d'esprit, à « La Jeunesse russe » – non révolutionnaire, car conformiste – dont traitait ensuite Alexandre Marc. Il se pourrait cependant que ce dernier article ait été plutôt celui sur lequel travaillait Dupuis d'après la lettre de 1932 citée plus haut, car ce texte n'est pas celui que Marc reprendra dans *Jeune Europe* : « Au pays du Plan Quinquennal ». Peut-être Marc a-t-il cette fois prêté son propre nom à Dupuis pour un article sur la Russie. Quoi qu'il en soit, c'est un article de René Dupuis sur « La Jeunesse de l'Europe centrale » qui conclut ce numéro spécial sur « Les Jeunesses du Monde » ; tel que décrit dans la lettre de 1932 où Dupuis en parle en même temps que de son texte sur la jeunesse soviétique, il est repris en appendice à *Jeune Europe*, sa seule contribution certaine au livre de Marc. Il y traite d'ailleurs d'une région dont il est un spécialiste, mais sous l'angle du non-conformisme.

René Dupuis peut ainsi relever chez la jeunesse autrichienne « l'esprit fédéraliste très actif et vivant qui la caractérise », et après avoir traité de la rivalité des Heimwehren et des Nazis, signaler pour finir « qu'un certain nombre de jeunes Autrichiens se groupent autour de mouvements non-conformistes et révolutionnaires qui rappellent beaucoup les mouvements allemands analogues ; quelques-uns même sont les filiales autrichiennes de mouvements allemands ; c'est le cas du groupe *Gegner* qui essaye, en Autriche, de constituer un front unique révolutionnaire anticapitaliste et anti-marxiste situé tout à fait en marge et au-delà de l'hitlérisme⁴⁰ ». Réussissant là où le Reich s'est fourvoyé, c'est peut-être ainsi à l'Autriche qu'il reviendra de faire cette révolution non-conformiste « qui apparaissait, il y a quelques mois, comme l'une des possibilités de l'Allemagne⁴¹ », cultivée par l'O.N. en s'appuyant sur le groupe *Gegner* de Harro Schulze-Boysen, ce grand ami de Marc. Quant à la jeunesse tchèque, y compris le mouvement des Sokols, elle n'est pour ainsi dire pas bien méchante, puisqu'elle en est à peu près au point de celle de France entre 1880 et 1914, pensant « que leur pays est en train de réaliser, par étapes, la révolution sociale et internationale que les nécessités nouvelles imposent au monde ».

40. René Dupuis, « La Jeunesse de l'Europe centrale », in *La Revue des Jeunes*, 24^e année, n° 2, pp. 236-240.

41. René Dupuis et Alexandre Marc, *Jeune Europe*, Paris, Plon, 1933, p. 236.

Au contraire, « la jeunesse hongroise tout entière, des communistes à l'extrême-droite, est, avant tout, nationaliste ou, plus exactement, patriote. » Elle est presque unanimement hostile au libéralisme et à ce qu'elle appelle le « capitalisme-mammouth », le régime économique moderne, caractérisé par la concentration et le gigantisme. Dupuis s'attarde cependant sur le Solclub de Zoltan Bencs et la jeunesse radicale de droite qui a pour organe le journal *Magyarság*. Ces groupes sont « à la fois anti-libéraux et anti-marxistes ». Pour eux, « la Hongrie doit être régénérée par un fascisme sans dictateur, reposant essentiellement sur le système des corporations et sur l'autonomie des comitats (provinces) ; [...] le régime économique doit être fondé sur une répartition des fortunes telle que le nécessaire soit assuré à tous et que, ainsi, il soit possible à tous d'avoir une vie spirituelle et culturelle personnelle » ; c'est l'État qui, exerçant son contrôle dans tous les domaines de la vie de la nation, fera notamment en sorte « que le régime de la petite et moyenne propriété remplace celui du capitalisme géant et inhumain⁴² », sur la base de la morale chrétienne. Ainsi, selon Dupuis, « certaines des idées de la jeunesse de droite hongroise rappellent quelques-unes de celles que les groupes français » dont il est question dans *Jeune Europe* – les non-conformistes dont l'Ordre Nouveau forme l'avant-garde – « sont en train d'élaborer » en un « corps de doctrine. Mais la jeunesse de droite hongroise a tendance à tomber dans la statolâtrie et la confusion des idées. Ce lien de parenté idéologique méritait cependant d'être signalé⁴³ ». Il est d'autant plus notable que c'est peut-être le seul qu'admet l'O.N. avec un mouvement fasciste avoué.

Il faut cependant ajouter que le fascisme tel que l'entendaient certains groupes de droite radicale d'Europe centrale comme les Heimwehren ne cadrerait pas nécessairement avec celui inventé par Mussolini. Que reste-t-il en effet d'un « fascisme sans dictateur » ? – Les corporations. On se retrouve alors sur le même terrain que les doctrines sociales catholiques, interprétées dans un sens conservateur. C'est déjà une forme de « troisième voie anticapitaliste et anti-marxiste », qu'il serait aisé d'associer à la réaction et même d'assimiler à ce titre au fascisme. Mais est-elle pour autant révolutionnaire – et personnaliste ? En tant qu'étatiste et autoritaire, et se fondant plus dans la résistance à la modernité que sur son dépassement, elle ne saurait l'être pour l'O.N., qui y verrait plutôt certains germes de la Révolution nécessaire, non encore sa substance. Il s'agit pour l'O.N. de les reconnaître et de les encourager, et si possible de les guider dans le sens de l'Ordre Nouveau tel qu'il l'entend. C'est dans cette visée que le mouvement de René Dupuis cherche à les identifier et à

42. René Dupuis, *loc. cit.*, pp. 241-245.

43. Dupuis et Marc, *op. cit.*, p. 244.

entrer en contact avec eux, dans l'espoir d'influer sur leur évolution et d'orienter leur action dans le sens de ce front commun de la jeunesse révolutionnaire qu'il veut créer en Europe.

René Dupuis eut très tôt un rôle important à jouer cet égard dans les liens de l'Ordre Nouveau avec un pays du centre du continent, la Hongrie. Celle-ci étant comme l'Allemagne une victime de son organisation présente, elle pouvait à ce titre détenir la clé d'une nouvelle Europe ; c'est une des raisons pour lesquelles l'O.N. ne tarda pas à se pencher sur *Le Problème hongrois* que Dupuis avait analysé tant sous ses aspects culturels que socio-politiques dans l'ouvrage de ce titre qu'il publia en 1931 aux Éditions Internationales. D'une écriture parfois maladroite, prompte à l'hyperbole et à l'imagerie décadente, ce livre très personnel permet néanmoins de se faire une idée de ce qui passionnait Dupuis dans ce pays, de deviner quelle part de son âme il y retrouvait, en une sorte d'identité entre sa personnalité, un pays et l'époque.

Celle-ci marque « en Hongrie, comme partout ailleurs, un tournant dans l'histoire. Le développement des moyens de communication, la diffusion dans l'univers entier de certaines coutumes extérieures uniformes et de certains principes de droit partout admis et reconnus, la quasi-identité des problèmes économiques qui sont maintenant à peu près semblables partout, tout cet ensemble de réalités et de problèmes uniformes qui s'imposent à toutes les nations, engendre en effet dans chaque pays des réactions particulières conditionnées par le tempérament, le caractère, l'éducation, les mœurs nationales. Dans un pays comme la Hongrie qui a toujours su garder sa forme particulière de civilisation, ce phénomène présente un intérêt tout particulier », et en s'attardant sur sa littérature moderne, Dupuis veut montrer « la manière particulière dont le tempérament hongrois réagit devant des réalités qui s'imposent à tous les hommes », « la couleur particulière que prennent en Hongrie des sentiments ou des idées qui sont universels⁴⁴ ».

René Dupuis la retrouve ainsi chez le romancier Mihály Babits, directeur de l'importante revue *Nyugat* (« Occident »), et surtout chez le poète Endre Ady, mort prématurément en 1919, qui « respira avec angoisse et délice ces odeurs mêlées de forêts tropicales, ces senteurs faisandées et fades de cadavres, ces souffles brûlants de vie, qui sont l'enivrant breuvage de notre époque et que l'on respirait déjà avant la guerre en Hongrie. Cette atmosphère de fin de siècle, de fin de civilisation », Ady sut lui donner « la simplicité, la grandeur, la puissance des sentiments primitifs » : celles de « l'âme hongroise elle-même », « raffinée jusqu'à l'extrême, mélancolique et désabusée, marquée d'un sombre

44. René Dupuis, *Le Problème hongrois*, Paris, Les Éditions Internationales, 1931, pp. 196-197.

et magnifique orgueil et d'une sauvagerie âpre et mouvante qui étincelle, fascine et effraye comme ces yeux phosphorescents de félins qui brillent dans la nuit moite et trouble, comme vénéneuse, d'Afrique et d'Asie⁴⁵ ».

Il est clair que Dupuis s'est enivré de cette « âme hongroise » où bouillonnent la violence contenue et la délectation morose habitant la sienne, en lesquelles il semble reconnaître un symptôme universel. C'est dans les termes de Daniel-Rops qu'il le décrit à propos de l'œuvre d'Ady, où se retrouve « toute l'inquiétude de notre temps, aussi bien l'inquiétude religieuse que l'inquiétude amoureuse et sensuelle⁴⁶ ». La première lui paraît typique de la période trouble que traverse l'Europe, où « les bouleversements de la guerre et de l'après-guerre ont éveillé en bien des âmes, et non les plus médiocres, une curiosité des choses surnaturelles, une sorte d'angoisse philosophique et métaphysique, qui n'est pas sans rappeler, en plein XX^e siècle, au temps de l'électricité, de la T.S.F. et de l'avion, les crises religieuses que l'humanité traversa jadis, aux temps les plus sombres du moyen âge. Mais l'ampleur des problèmes modernes a donné aux hommes de notre temps l'habitude de considérer les problèmes d'une façon à la fois plus large et plus concrète et de les envisager de haut, de façon à les ramener à l'essentiel », dépouillé « des vaines spéculations théoriques et théologiques qui ont souvent obscurci dans le passé » et par trop étrié les manifestations de cette inquiétude religieuse⁴⁷. Si celle-ci n'est pas propre à la Hongrie, Ady prête aussi sa voix à l'« inquiétude patriotique et sociale⁴⁸ », une révolte à double aspect que Dupuis compare à celle des Communards de 1871⁴⁹. Il assure le lecteur à propos des poèmes d'Ady et de Babits qu'à « lire cette littérature, il entendra l'écho sincère, direct, prenant, déchirant parfois et singulièrement lucide d'un peuple qui souffre et qui lutte comme on n' imagine pas qu'une nation puisse, au XX^e siècle, souffrir et lutter⁵⁰. »

Il semble bien que Dupuis ait réussi à communiquer à l'O.N. quelque chose de son sentiment aigu des souffrances du peuple hongrois. C'est probablement par son biais que le journaliste François Honti est entré en contact avec Marc. Il lui écrit le 5 mai 1931 qu'il a pu lire dans *Magyar nép* les articles que Marc aurait transmis à ce journal. En outre, il serait heureux de reprendre la conversation qu'ils ont eue un mois auparavant. Le contact de l'O.N. avec la Hongrie serait donc contemporain de l'adoption de son

45. *Ibid.*, pp. 173-176.

46. *Ibid.*, p. 174.

47. *Ibid.*, pp. 181-182.

48. *Ibid.*, p. 177.

49. *Ibid.*, p. 178.

50. *Ibid.*, p. 172.

manifeste. Honti se met à la disposition de l'O.N. pour faciliter ses relations avec la presse hongroise. Il voudrait encore connaître « votre décision sur la réunion concernant la Hongrie » dont lui a parlé Dupuis. Honti le voit qui rentre de sa lune de miel le surlendemain à la permanence de l'O.N. chez Lalo, où sont présents Marcelle Rey, Mirlès et Marc ; ce dernier note dans son journal que Honti voudrait utiliser l'O.N. dans les intérêts de la Hongrie.

C'est le 8 mai qu'est prise à un déjeuner avec Aron, Dandieu et de Chauveron, la décision d'organiser une réunion consacrée aux revendications hongroises, qui est annoncée à Honti lorsqu'il fait une brève apparition à la permanence le 12. Une semaine plus tard, lors d'une discussion sur la Hongrie et la réunion prévue pour le 6 juin, Dupuis est chargé de fournir aux membres de l'O.N. des éléments précis pour leurs interventions. Le 27 mai, il leur fait un exposé sur la Hongrie, le même soir qu'Ostertag en fait un sur Hitler, qui est la première apparition à l'O.N. de cet ami d'Aron, libraire allemand chez qui Marc se tiendra au courant des publications de la jeunesse d'outre-Rhin. Ce dernier déplora à la fin du mois, dans un mot qu'il envoya à Jacques Naville (qui s'en indigna), la préparation insuffisante de la réunion prévue.

Néanmoins, le samedi 6 juin 1931 à 21 heures, Georges Roux donne la conférence sur la Hongrie devant une salle assez remplie, où Marc aperçoit des visages nouveaux. Il note le lendemain dans son journal, à propos de cette soirée, que cet expert de l'Italie fasciste (dont l'« Œuvre sociale » fera l'objet d'un article de *Plans* en janvier 1932, peu avant la parution chez Stock de son étude d'ensemble, suivie en décembre d'un bilan dans la *Nouvelle Revue de Hongrie*) « se montre égal à lui-même, "latin", clair, agréable, un peu inconsistant ». Dans la discussion qui s'ensuit, à laquelle prennent part notamment André Tolédano, Louis Vallon et François Honti, « Rey est languissant à en pleurer, Dandieu trop abstrait, trop raisonneur, trop froid, Aron fait une lecture... » Cependant, elle « met en valeur les talents oratoires de de Ch[auveron] (qui présidait) et surtout de Lamour ». Avec ce dernier, Marc a eu une importante conversation la veille, où le directeur de *Plans*, « bien qu'il n'aime pas les "idéologues" », se montre sympathique. Il lui parle « avec une grande franchise de son voyage en Tché[co]-Sl[ovaquie] et en Hongrie, de ses entrevues avec les ministres hongrois etc., de son intention d'aller voir Berthelot au Quai d'Orsay ("pour me garantir contre l'accus[ation]. d'être à la solde de la Hongrie...") », car il a fait de *Plans* une sorte de tribune des revendications hongroises, arguant qu'il n'en est point de plus étouffées ; « aussi nulle ne requerra davantage notre attention », proclamait-il dans le numéro d'avril dans un texte éditorial intitulé « Hongrie : La grande injustice ».

Il s'agissait de présenter l'article d'A. André de la Far sur « La tragédie de Trianon », ce traité auquel « des hommes comme Aldo Dami, Pierre Daye ou Georges Roux, ont tous estimé que des modifications s'imposaient⁵¹. » Avec ces collaborateurs de *Plans*, Philippe Lamour juge que « la création, au flanc de la Hongrie, de ce qu'elle appelle ses quatre Alsace-Lorraine fut une lourde faute. Elle a eu pour effet de susciter, dans tout le pays, un sentiment de révolte unanime et qui, chez ce peuple fier et tenace, ne prendra fin qu'avec ses causes ». En regard de ces dires et les appuyant éloquentement, deux cartes comparent les pertes territoriales de la Hongrie avec « ce qu'eut été la France après un traité comme celui de Trianon. Elle aurait perdu 72 % de son territoire, 64 % de sa population, Lille, Nancy, Metz, Strasbourg, Grenoble, Lyon, Marseille, Toulouse et Bordeaux ». Ce parallèle audacieux avait de quoi frapper. Ses implications pouvaient cependant faire sourciller ceux qui reprochaient à la Hongrie « son gouvernement non démocratique » ; à ceux-ci Lamour répond que « la nature du gouvernement que les Hongrois se sont donnés ou qu'ils subissent n'a pas à être considérée au regard d'une injustice qui met en danger la paix de l'Europe ». En effet, « ce n'est pas en fédérant des injustices et en exaspérant des haines nationales que l'on créera des États Unis en Europe. La révision est une des conditions de l'Europe⁵² », qui passe donc par l'abolition de l'ordre international né de Versailles, que réclame l'O.N. avec les mouvements de jeunes d'Allemagne et de Hongrie, quoique dans une visée assez différente : non pas nationaliste, mais fédéraliste.

C'est là une préoccupation où l'Ordre Nouveau se retrouve avec *Plans*, qui publie à partir de juin, et ce jusqu'à la fin de l'année, une « Lettre de Budapest », chronique hongroise par divers auteurs. Dans la première, Alphonse Schwarz-Megyesi s'appuie sur un article du chef agrarien Tibor Eckhardt (dont il pourra saluer l'élection ainsi que celle du chef légitimiste Pallavicini dans sa lettre suivante), dans ce journal *Magyarság* qu'évoquera René Dupuis dans *Jeune Europe*, pour opposer au projet de Briand, qui « se base essentiellement sur le statu quo », celui d'union douanière austro-allemande défrayant alors la chronique, « groupement des États ex-vaincus » qui, même élargi à la Hongrie, « ne ferait pas obstacle à un remaniement des frontières⁵³. » Il se dégage ici un possible terrain d'entente entre révisionnistes d'Europe centrale et fédéralistes occidentaux ; elle donnera une base à leurs contacts, mais ses limites ne pouvaient manquer d'apparaître tôt ou tard, dès qu'il s'agirait de remettre en cause le principe même de toute frontière, l'État

51. A. André de la Far, « La Tragédie de Trianon », in *Plans*, n° 4, avril 1931, p. 121.

52. Ph. L., « Hongrie – La grande injustice », in *loc. cit.*, pp. 116-119.

53. Alphonse Schwartz-Megyesi, « Lettre de Budapest », in *Plans*, n° 6, juin 1931, n° 7, juillet 1931, p.150.

national auquel en a l'Ordre Nouveau en dernière analyse, puisqu'il ne suffit pas pour lui de fédérer les États pour « faire l'Europe ». De là l'attitude ambivalente qui sera la sienne envers ce discours de Mitteleuropa auquel il se verra confronté au fil de ses contacts outre-Rhin.

Déjà dans *Plans* de décembre, René Chatillon montre que « le plan d'une Mitteleuropa se heurte à des difficultés politiques ». Dans la dernière « Lettre de Budapest », il estime que « dans la situation où se trouve actuellement l'Europe, il n'y a qu'une seule voie possible, celle d'un plan d'économie européenne. Le désastre complet de la politique poursuivie en Europe centrale par le dernier des jacobins, Clemenceau, qui substitua à l'empire des Habsbourg, unité économique idéale, une poussière de souverainetés ennemies, a poussé l'Autriche vers l'Allemagne et rendu l'Anschluss inévitable à moins que les États danubiens ne trouvent un cadre de développement normal » : celui d'une « union douanière austro-hongroise à laquelle l'accession de la Tchécoslovaquie enlèverait toute apparence de bloc revanchard⁵⁴. » Dans l'article qui suit sur « la question du légitimisme » à propos d'un livre sur le roi de Hongrie Charles IV, Lamour dit à son tour quelle terrible perte fut celle de la « fédération danubienne » dont celui-ci fut aussi le dernier empereur, Charles 1^{er}. Quant aux prétentions d'Otto de Habsbourg à lui succéder, Lamour rappelle à ses partisans en Hongrie que leur pays « est à la veille de bouleversements qui ne lui permettent pas plus qu'aux autres États d'envisager les problèmes dans le cadre exclusif et restreint de la nation. Il s'agit actuellement de situation économique, d'organisation danubienne, de vie ou de mort et la présence ou l'absence d'un roi de vingt-deux ans ne peut influencer beaucoup sur ces graves problèmes. »⁵⁵

Ceux-ci seront régulièrement évoqués dès le début de 1932, dans la même perspective où elle l'est à *Plans*, dans un nouvel hebdo auquel collabore Alexandre Marc, le digest de l'actualité de Louis Martin-Chauffier, *LU*. Il y est fait grand écho aux tentatives de reconstitution économique de l'espace impérial austro-hongrois, et on y retrouve des articles de François Honti repris du journal *Pesti Hirlap*⁵⁶. Honti ne cesse d'envoyer à Marc des articles à

54. R. C., « Hongrie. Lettre de Budapest », in *Plans*, n° 10, décembre 1931, pp. 141-142.

55. Ph. L., « La Question du légitimisme – Un livre de propagande », in *Plans*, n° 10, décembre 1931, pp. 143-145.

56. Voir dans *LU*, n° 4 (33), 22 janvier 1932 : « L'ANCIEN EMPIRE AUSTRO-HONGROIS, VERS UNE COOPÉRATION ÉCONOMIQUE DES PAYS DANUBIENS, Interviews de M. Schober, du comte Julius Károlyi et du prince Ghika » ; n° 10 (39), 14 mars 1932, p. 11 : « La France et les pays danubiens » – *Pesti Hirlap*, Budapest (cf. François Honti. « A dunai államok gazdasági közeledése és Franciaország », in *Pesti Hirlap*, 42^e année, n° 17 699, samedi 21 février 1932, p. 7 col. 2-3) ; n° 13 (42), 25 mars 1932, p. 5 : « La Hongrie et le Projet Tardieu : La Crise dans les États successeurs, Plan de collaboration » – *Pesti Hirlap*.

signaler à la rédaction de *LU* ; il lui importe par exemple de faire savoir en France que « l'opinion hongroise est, en effet, unanime à estimer que la modification des frontières de la Hongrie est la condition préalable de toute collaboration économique dans le bassin danubien⁵⁷. » Dupuis s'empresse quant à lui d'accéder à la demande de Honti en janvier de faire passer un article exposant le point de vue hongrois sur la révision des traités, par une démarche auprès de la *Revue des Deux Mondes*, dont son père a même sondé le directeur René Doumic à ce propos⁵⁸. En juillet, il peut encore se désoler de n'avoir pu assister chez Poncet à une réunion de l'O.N. où il aurait voulu régler en conférence une autre « demande de M. Honti ». Il lui paraît de plus en plus qu'il serait intéressant de profiter d'une conférence qu'il doit organiser pour le 16 sur la question hongroise pour tenir un nouveau débat. Si cela lui importe tant, c'est que « la Hongrie est un exemple du danger qu'il y a à ne pas vouloir considérer les situations complexes et à laisser mijoter les hommes et les choses dans leur propre jus. De plus, cela nous permettrait d'attirer à nous des éléments hongrois intéressants et enfin, d'avoir sans doute un débat brillant puisque Honti compte demander à Cot de faire la conférence⁵⁹ ». Si François Honti savait profiter à fond de l'Ordre Nouveau pour faire avancer la cause du révisionnisme hongrois, il pouvait aussi se dévouer pour le groupe dans son pays. Ainsi, écrivant à Marc qu'il partira à Budapest pour une semaine au milieu de septembre 1931, il dit souhaiter le rencontrer auparavant « pour m'entretenir avec vous de l'enquête intéressant l'O.N.⁶⁰ » en Hongrie.

Le mois suivant, c'est *Plans*, résumant sa position sur la situation danubienne, qui peut décrire l'« accueil des plus empressés » que la capitale hongroise a réservé à Philippe Lamour lors de sa dernière visite. Il a pu y exposer son projet d'union économique des États du continent, seul moyen d'accorder à l'Europe, dans la crise qui la secouait, « le temps de se donner des institutions nouvelles et un plan d'économie ordonnée. Si on ne le réalise pas, c'est la famine qui s'amplifie et, au lieu d'une révolution créatrice d'ordre, l'émeute désordonnée, l'anarchie définitive et la décadence du monde blanc.

57. Lettre de François Honti à un destinataire non-identifié, 27 mai 1932.

58. Lettre de R. Dupuis à A. Marc, 16 janvier 1932 – Charles Dupuis avait d'ailleurs écrit en 1930 la préface d'un ouvrage de base sur *La Protection internationale des minorités* par l'universitaire transylvain expatrié Arthur de Balogh, membre de l'Académie de Hongrie, qui est mentionné dans le compte rendu d'une brochure du même auteur sur les minorités saxonnes et sicules de Roumanie par G. Késmarki pour la *Nouvelle Revue de Hongrie* d'octobre 1932, p. 302.

59. Lettre de R. Dupuis à A. Marc, 4 juillet 1932. Pierre Cot était un jeune politicien radical d'origine catholique, qui avait fait de la cause de la paix son cheval de bataille, notamment au Groupement Universitaire pour la SdN. Voir la thèse en préparation de Sabine Mayer, faisant suite à un mémoire de D.E.A. (I.E.P. Paris, 1990).

60. Lettre de F. Honti à A. Marc, 4 septembre 1931. Au moment de mettre sous presse, l'auteur a reconnu en François Honti le premier directeur du *Monde diplomatique*.

Car nul ne peut plus s'enfermer dans un splendide isolement et il n'est plus de solutions parcellaires. [...] La solidarité européenne est plus qu'un devoir moral, c'est une nécessité technique ». Notons en passant la hiérarchie de valeurs que trahit cette dernière phrase, qui porte en germe les différends futurs avec les personnalistes, à qui importe la primauté du spirituel sur toute nécessité soi-disant objective.

Quoi qu'il en soit, à en croire *Plans*, « toutes ces idées ont été accueillies avec une curiosité passionnée et ont fait l'objet des commentaires de toute la presse ». Lamour aurait ainsi « pu recueillir l'adhésion des autorités économiques et politiques. Il a dû, sur les instances de la Société littéraire franco-hongroise, faire une autre conférence sur le sujet : culture et civilisation. Cette conférence, présidée par M. de Poka-Pivny, avait attiré toute l'élite intellectuelle de Budapest. Notre rédacteur en chef n'a pas quitté Budapest sans poser les bases d'une collaboration solide de la jeunesse hongroise avec toute la jeunesse européenne pour un mouvement unifié vers la construction d'une Europe ordonnée⁶¹ ».

Ce mouvement dont *Plans* se voulait le fer de lance, et l'Ordre Nouveau le noyau, culminera au congrès de Francfort, qu'ils organiseront conjointement pour février 1932. On y trouvera des Français, des Allemands, des Suisses, des Belges, des Hollandais, un Italien et un Russe, mais pas de Hongrois. Il est fait mention en passant de la jeunesse magyare à la fin de 1931 dans une lettre du correspondant berlinois de *Plans*, Harro Schulze-Boysen, qui s'occupe outre-Rhin de la préparation de cette réunion de la jeunesse révolutionnaire d'Europe, mais c'est tout. La Hongrie s'estompe rapidement de l'horizon de *Plans* après la grande offensive de charme de 1931.

C'est au sommet de cette vague, juste avant qu'elle ne se brise, que Lamour transmet pour ainsi dire le flambeau à Dupuis. En effet, une lettre de celui-ci à Marc en date du 15 décembre le prie de remercier Lamour d'avoir persuadé le directeur de la *Revue de Hongrie* de le prendre comme correspondant parisien. Il est donc fort possible que ce soit la « Lettre de Budapest » de *Plans* qui ait fourni le modèle de la « Lettre de Paris », qu'écrit pendant six mois René Dupuis dans la *Nouvelle Revue de Hongrie*. Celle-ci prend en janvier 1932 la succession de l'ancienne *Revue de Hongrie*, qui entre ainsi dans sa vingt-cinquième année, sous la direction de Georges Ottlik, le fondateur de l'Annuaire de la Société des Nations. Son prénom était francisé comme tous ceux des collaborateurs hongrois de cette revue publiée à Budapest mais destinée à un public international, traitant dans un esprit européen de la

61. « L'ACTION : PLANS et la situation danubienne », in *Plans*, n° 8, octobre 1931, p. 150.

vie culturelle et des problèmes socio-politiques de la Hongrie et des autres pays danubiens.

Dans le premier numéro de la nouvelle série, où figure l'article sur « Le désarmement » par Nicholas Murray Butler (président de l'Université Columbia de New York) qui précédera celui de Honti dans *LU* du 14 mars, René Dupuis traite dans sa chronique de « La littérature d'après-guerre et l'orientation présente du mouvement intellectuel français », selon le modèle d'analyse psychologique existentielle qu'il avait déjà appliqué à la Hongrie dans son livre. Ses conclusions sur le tournant que représente sa génération la voient déboucher dans l'attitude non-conformiste et la soif d'engagement, ayant répudié la littérature d'après-guerre et ses abstruses recherches, dont le type accompli avait été la négation surréaliste du réel au nom du rêve.

Il est temps de revenir au réel extérieur et au grand problème de notre temps : la recherche et la découverte de l'équilibre perdu entre les besoins de l'homme et ses possibilités. Il ne s'agit plus de nier le monde extérieur mais de rétablir le contact et l'harmonie entre lui et le monde intérieur. Du fait de la transformation de la technique et de l'économie au cours de ces quinze dernières années, et du fait de bien d'autres causes encore qu'il serait trop long d'exposer ici, le monde entier est à la recherche d'un ordre nouveau, économique, politique, moral, national et international. Les écrivains ne peuvent pas rester à l'écart de ces problèmes. Ils ont leur mot à dire et leur rôle à jouer. C'est ce que les milieux intellectuels français commencent à sentir de façon très vive depuis un an. Les romans se font plus rares, les essais sur les grands problèmes du monde moderne se multiplient et c'est à des livres sur la civilisation américaine, le machinisme, le capitalisme, etc. que vont, de plus en plus, les lecteurs⁶².

Après avoir décrit dans la *N.R.H.* de février-mars « L'évolution du mouvement théâtral français contemporain », marquée selon lui par Proust et par Freud, Dupuis revient en avril sur « Les causes spirituelles de la crise du monde moderne », à propos d'un récent essai de ce genre, *Le Monde sans âme* de Daniel-Rops. Paru dans la collection « La Palatine » chez Plon, il était selon Dupuis appelé à « un très grand retentissement », « si l'on en juge par l'intérêt très vif qu'ont suscité les importants fragments qui en ont paru dans le *Correspondant*⁶³ », le journal auquel il collabore et qui fera le même accueil à *Jeune Europe*. Comme cet article était repris de *Plans* du mois précédent, c'est dans le chapitre sur les contributions de l'Ordre Nouveau à cette revue qu'il

62. R. Dupuis, « La Littérature d'après-guerre et l'orientation présente du mouvement intellectuel français », in *La Nouvelle Revue de Hongrie*, t. XLVI, janvier 1932, p. 85.

63 R. Dupuis, « Les Causes spirituelles de la crise du monde moderne », in *La Nouvelle Revue de Hongrie*, t. XLVI, avril 1932, p. 278.

sera examiné. Dans sa « Lettre de Budapest » était plus d'une fois mentionné l'agrarien Tibor Eckhardt, dont un article sur la crise agricole en Hongrie ouvre la livraison de mai de la *N.R.H.* La « Lettre de Paris » y livre les pronostics de Dupuis sur « La politique française et les nouvelles élections », dont il discutera les résultats le mois suivant dans sa dernière chronique, avec l'assassinat du Président Doumer ; celui-ci fut pour lui, de par ses origines modestes, un symbole aux yeux des Français de la démocratie et des « possibilités d'arriver, par le mérite personnel, aux plus hautes charges, qu'elle offre à tous indistinctement ». Il parle aussi du Salon de Peinture. Il montre ainsi des goûts et des idéaux petits-bourgeois, avec lesquels cadre assez la description attendrie qu'il a pu faire du parti radical, où peuvent se reconnaître certains thèmes de ses articles ; on y discerne peut-être un ressort de sa sensibilité politique.

Il est le parti des petits propriétaires, des épargnants, des rentiers ; il est sur le plan philosophique le parti français le plus soucieux de maintenir et de défendre la « dignité » de l'homme comme l'a si bien vu M. André Siegfried. Il a le respect de l'homme si humble soit-il, et du « petit » qu'il est prêt à défendre contre les puissants. Il est le parti de l'« individualisme », au sens qu'avait ce mot au XIX^e siècle. Il est, en un mot, l'héritier du jacobinisme et cela au point de vue national comme au point de vue social. Il représente aux yeux de l'électeur la petite propriété paysanne et bourgeoise, la liberté dans l'ordre, le progrès social dans la prudence, la vigilance sans hargne si je puis dire, en face des menaces internationales confuses.

Dupuis note le même souci d'une « politique de collaboration internationale prudente » chez les démocrates chrétiens auxquels il prédit une percée électorale. « Le succès considérable qui a accueilli le nouveau quotidien *L'Aube*, qui représente les idées du centre gauche catholique, est un indice certain de l'évolution en matière internationale surtout, de beaucoup de catholiques français⁶⁴. » L'un des fondateurs de ce journal, l'historien André D. Tolédano, un ami d'Alexandre Marc, en était un bel exemple ; il parlerait en termes de transition de « l'ère strictement nationale » à « l'ère internationale » de « La conférence du désarmement » de Lausanne dans le numéro de novembre, qu'ouvrait un article intitulé « Égalité – Confiance » de Wladimir d'Ormesson, du comité de soutien de l'Ordre Nouveau. Qui sait si ce n'est par ce biais que lui vint l'idée de soumettre à la *Nouvelle Revue de Hongrie* un premier article sur cette problématique franco-allemande si importante pour l'O.N., mais qui débordait le cadre immédiat des problèmes danubiens ? C'est

64. R. Dupuis, « La Politique française et les nouvelles élections », in *La Nouvelle Revue de Hongrie*, t. XLVI, mai 1932, pp. 428-429.

néanmoins « avec un vif plaisir » que la rédaction reçut et publia en juin « l'article plein d'intérêt et d'actualité de M. d'Ormesson, un des plus courageux et plus actifs promoteurs français de la réconciliation franco-allemande, base de toute paix européenne durable. Il va de soi que l'illustre auteur [de *Confiance en l'Allemagne ?*, 1926] exprime ses propres idées et convictions sans que la *Nouvelle Revue de Hongrie* s'identifie en quoi que ce soit avec elles ; nous serions heureux cependant si, au service même de cette pensée européenne à laquelle se voue notre revue, il s'ensuivait une polémique qui aidât, pour sa part, à dissiper les malentendus dont les nuages obscurcissent le ciel de notre continent. »

Bien qu'elle n'ait pas eu les heureux résultats escomptés, cette polémique eut bien lieu, et trouva un certain retentissement dans la presse européenne. A d'Ormesson qui avait commencé par situer « La France devant le problème allemand » en décrivant « l'esprit radical » qui la caractérisait dans les mêmes termes que Dupuis avait empruntés à Siegfried, répondit en septembre Otto Hoetzsch en montrant « L'Allemagne devant le problème français », alors qu'un article de Friedrich Sieburg sur « La politique du rapprochement sans phrase » ouvrait le numéro. En tête de celui d'octobre, une connaissance de Marc, Robert d'Harcourt, éminent germaniste de l'Institut catholique, qui avait notamment écrit une copieuse introduction à la traduction française de *Das Geist der Liturgie* de Romano Guardini au « Roseau d'or » en 1929, avait à son tour présenté ses vues sur « Le problème franco-allemand ». En décembre, la rédaction peut se réjouir de « L'écho de la *Nouvelle Revue de Hongrie* dans la presse mondiale », dû surtout à ce débat sur lequel *L'Action Française* du 13 octobre et le *Times* du 26 basèrent d'importants articles. Des publications auxquelles est associé Dupuis, la *Revue politique et parlementaire* lui consacre encore deux colonnes de son numéro d'octobre, tandis que *Le Correspondant* « publie à la tête de son numéro du 25 septembre un article de 14 pages sur la controverse entre MM. Friedrich Sieburg et Robert d'Harcourt, et donne à ce dernier la parole », comme *Le Temps* à d'Ormesson pour qu'il réponde aussi à l'auteur de *Gott in Frankreich ?*

René Dupuis, qui avait peut-être aidé à lancer et à faire mousser ce débat franco-allemand, se défendait de vouloir y intervenir quand il précisait, en octobre, les termes où il était posé depuis le fameux livre de Sieburg, ceux de « statisme » et de « dynamisme ». Voulant situer « le nationalisme français devant le problème de la sécurité et des relations franco-allemandes », il le définissait comme « un nationalisme de défense et non d'agressivité ; on peut dire que le nationalisme français n'existe qu'en fonction de dangers, réels ou imaginaires, qui menacent l'unité territoriale de la France ; et c'est précisément

parce qu'il n'est pas agressif que le nationalisme français est, comme disent les Allemands, "rigide" » ; il se fonde sur le sentiment que « toute révision de traités mettrait en péril non seulement l'ordre européen mais la paix elle-même, et que, d'autre part, l'Allemagne ne demande l'égalité en matière d'armements que pour se mettre en mesure d'imposer d'ici quelques années, par intimidation ou même, en cas de besoin, par la force, son hégémonie. On oublie trop, en Europe, que la plupart des Français ignorent tout des forces et des ferments nouveaux qui travaillent, depuis l'armistice, l'Allemagne et qui préparent une nouvelle incarnation des destinées germaniques ; mais ceux mêmes qui sont au courant de l'évolution des choses en Allemagne en viennent par des voies différentes à craindre, tout comme les premiers, une agression de l'Allemagne dans un avenir plus ou moins prochain » ; c'était aussi le cas de l'Ordre Nouveau, que son action sur le terrain outre-Rhin avait suffisamment alerté de certains dangers.

Les espoirs que l'O.N. avait pu mettre dans certains mouvements de la jeunesse allemande commençaient d'être ébranlés, et ce qu'il leur avait demandé pour le salut de l'Europe, sans obtenir de satisfaction décisive, se fait jour dans l'affirmation de Dupuis, selon laquelle « les nationalistes français les plus intransigeants ne feraient plus aucune objection au désarmement ou à l'égalité des armements si les Allemands parvenaient à les convaincre que, chez eux, le désarmement "moral" est effectué et que le "nationalisme" allemand – fondé jusqu'ici sur une interprétation des données raciales de l'ethnique, qui conduisait presque fatalement à une attitude agressive vis-à-vis des voisins, comme le fut le pangermanisme – s'est mué en un "patriotisme" fait d'affirmation de sa personnalité et de respect de celle des autres ». Après cette réaffirmation de la distinction entre patrie et nation au nom de laquelle l'O.N. comme *Plans* se permettent de chercher des points de contact avec des milieux nationaux d'Allemagne, Dupuis conclut en donnant la réponse classique du personnalisme de Dandieu à leurs classifications réductrices à base de *Lebensphilosophie*, qu'ils colportent avec Sieburg :

Il faut enfin faire justice de l'accusation de « statisme » que portent sur l'esprit français tant d'étrangers, même parmi les plus intelligents et les plus compréhensifs du génie français ; le statisme n'est, en France, qu'une apparence ; il y a, en effet, au fond de l'intelligence française un dynamisme violent (un écrivain comme Pascal, un réformateur comme Calvin, un fait comme la Révolution Française de 1789 sont des exemples frappants de ce dynamisme) mais c'est un dynamisme de l'« intelligence » au lieu d'être un dynamisme de l'« instinct » comme l'est celui des Allemands ou des Anglo-Saxons ; c'est dire qu'il se manifeste moins fréquemment et qu'il n'agit, si l'on peut dire, qu'à coup sûr, par éclatements décisifs et brefs comme l'éclair ; mais il a une puissance de

transformation radicale, du fait qu'il n'est pas lié et limité par les lois de la vie comme l'est celui de l'instinct, l'intelligence créant, elle-même, ses propres lois. Si l'on observe attentivement le bouillonnement d'idées qui travaille les jeunes générations françaises dans tous les milieux et, tout particulièrement, dans ceux du nationalisme que d'aucuns prétendent encore le plus fermé et le plus arriéré, celui de l'Action Française, on peut, semble-t-il, s'attendre dans un délai plus ou moins long et qui peut être très bref, à une des manifestations les plus fortes du dynamisme français ; peut-être verrons-nous prochainement la France, radicalement transformée, sortir de ses conceptions rigides et de sa politique essentiellement défensive pour prendre la tête d'une refonte complète de l'Europe actuelle⁶⁵.

C'est bien sûr aux visées révolutionnaires de l'Ordre Nouveau que René Dupuis fait allusion ici. Il s'arrange discrètement pour faire de la *Nouvelle Revue de Hongrie* leur relais pour l'Europe centrale. Le 25 août 1932, Dupuis écrivait à Marc que son « papier sur le Prolétariat » passait à la *N.R.H.*, mais en octobre ou novembre seulement, et qu'ils devraient publier en même temps, « en contrepoids pour ainsi dire, un papier d'un jeune d'extrême droite ». Marc pourrait « tâter le terrain du côté Maxence, Fabrègues, ou Thierry-Maulnier ; il y aurait un joli coup à faire : un article anticapitaliste émanant de l'extrême droite ! Du coup la Hongrie tout entière croirait que la révolution est faite en France ».

C'est le 9 septembre que Dupuis put livrer à Marc la bonne nouvelle de la réponse positive de Thierry-Maulnier, qui estime « tout-à-fait utile, [...] de faire connaître à des étrangers certaines idées dont ils n'ont, en général, que des aperçus très sommaires, et forcément inexacts⁶⁶ ». Dupuis citait aussi « un commentaire sur l'article conformiste de A. [D. Tolédano ?] qui nous confirme dans la piètre opinion où nous tenions l'intelligence de ce personnage. Mais ce papier fera merveille à Budapest et nous permettra, en assoyant notre crédit d'y faire passer moult choses intéressantes ultérieurement ». En fait, Dupuis n'arriva finalement même pas à faire passer d'article de Marc, mais seulement celui de Thierry-Maulnier, dans la même livraison de novembre que celui de Tolédano et le dernier de d'Ormesson. Dans sa présentation de « Jeune Droite », la rédaction de la *Nouvelle Revue de Hongrie*, prévenait ses lecteurs que certains d'entre eux pourraient s'étonner des idées qu'ils trouveraient exposées dans ce texte qu'elle publiait à titre documentaire. Il lui semblait important de montrer

65. R. Dupuis, « "Statisme" et "Dynamisme" : le nationalisme français devant le problème de la sécurité et des relations franco-allemandes », in *La Nouvelle Revue de Hongrie*, t. XLVII, octobre 1932, pp. 274-276.

66. Lettre de Thierry-Maulnier à René Dupuis (?), 7 septembre 1932.

que le souci essentiel de la jeune génération française est de construire l'avenir en s'inspirant d'une part des valeurs humaines éternelles, et de l'autre, des nécessités économiques modernes. On peut noter à cet égard que, quelles que soient les divergences qui séparent « l'aile droite » de « l'aile gauche » de la jeunesse française, il y a unanimité sur les points suivants : respect et exaltation de la « personne humaine », primauté du spirituel sur l'économique, respect explicite ou implicite de la tradition chrétienne, volonté de mettre l'Économie et le Machinisme au service de l'homme au lieu de mettre l'homme au service de l'Économie et de la Machine, condamnation enfin de la démocratie formelle.

On trouve ici à propos de la Jeune Droite un énoncé succinct des principes qui unissent en France les jeunes non-conformistes de tous horizons en ce front unique que Denis de Rougemont fera connaître au grand public le mois suivant dans son « Cahier de revendications » pour la *N.R.F.* Celui-ci était une retombée d'un premier article de Rougemont intitulé « Cause commune » qui avait paru dans la revue suisse *Présence* en juillet. De même, en présentant la Jeune Droite en novembre, la *N.R.H.* se référerait-elle à une « importante étude » de Daniel-Rops parue dans sa livraison de juillet, et qui « mettait au premier rang des “groupes de pensée et d'action” qui constituent les “axes”, les “champs magnétiques” si l'on préfère du mouvement présent des esprits jeunes en France, ceux de l'Ordre Nouveau et d'Esprit, de la revue Réaction, de la Revue Française », auxquelles collaborait Thierry-Maulnier en même temps qu'à *L'Action Française*⁶⁷.

L'article de Daniel-Rops sur « La voix de la jeunesse française » parut en même temps sous un titre légèrement différent dans *La Revue des vivants*, publication d'anciens combattants dont la rédaction notait qu'une telle étude sur les préoccupations de la jeunesse française avait été demandée à l'auteur par plusieurs revues étrangères. « Elle va paraître simultanément en Hongrie, en Angleterre, en Allemagne et en Italie⁶⁸. » Proclamant ainsi à la face du monde l'unité spirituelle sous-jacente de la jeunesse française, elle constituait le premier tableau complet des nouvelles tendances qui la travaillaient, et que l'Ordre Nouveau prétendait dégager pour les fédérer. Son groupe est d'ailleurs le premier dont traite Daniel-Rops, après avoir écarté ceux dont l'allégeance partisane limite l'intérêt, comme l'équipe radicale de *Notre Temps* autour de Jean Luchaire, et les marxistes non staliniens issus de *Philosophies*, comme Henri Lefebvre et Paul Nizan.

67. Thierry-Maulnier, « “Jeune Droite” », in *La Nouvelle Revue de Hongrie*, t. XLVII, novembre 1932, p. 353.

68. Daniel-Rops, « Les Aspirations de la jeunesse française », in *La Revue des Vivants*, juillet 1932, p. 99.

De toute façon, selon Daniel-Rops, « mêmes adversaires, deux hommes du même âge, deux hommes qui sont nés au début de ce siècle, se sentent unis par une sorte de lien secret, mal définissable, mais que chacun sent très bien exister ». Ceci tient notamment au fait que « la jeunesse, infiniment plus malléable, plus sensible à la réalité du fait que les hommes d'âge mûr, se rend beaucoup mieux compte de ce qu'il y a de radicalement nouveau dans l'évolution du monde contemporain ». C'est pour cela qu'elle condamne le « régime parlementaire tel qu'il est pratiqué en France » ; elle le juge « irréal, parce que les véritables forces directrices de l'État moderne ne sont, de l'aveu unanime, pas d'ordre politique, et que, cependant, on affecte de jouer le jeu comme si les puissances politiques gouvernaient ».

Or « les jeunes hommes d'aujourd'hui ont grandi dans le règne de l'économique ; c'est-à-dire qu'ils savent qu'il est vain de prétendre s'en désintéresser, qu'une indépendance véritable de l'esprit n'est possible que si, d'abord, le jeu des lois économiques n'aboutit pas à un esclavage » au nom de la productivité et de l'efficacité, dans « un monde où l'excès des biens aboutit à créer des famines », et que la jeunesse est unanime à juger. De même, « la machine, dont elle a une connaissance familière très supérieure à celle que peuvent posséder ses aînés, ne lui semble ni une esclave dont on est en droit d'attendre qu'elle fasse tout à la place de l'homme, y compris penser, ni un maître que les humains doivent servir. Mais un instrument qu'il est bon d'utiliser à condition de savoir limiter ses excès ».

C'est pour des raisons autant économiques que politiques qu'« un des thèmes essentiels sur lesquels ont discuté, ces temps derniers, les jeunes hommes, est la discrimination entre la notion de "patrie" et celle de "nation". » Contestant cette dernière, abstraction historique au nom de laquelle « ont été commises les erreurs des traités de paix », ils ont le souci de « réintégrer la nation dans le cadre de solidarité internationale où l'économie place aujourd'hui le monde entier ». Toutefois, de même que René Dupuis dans la *Nouvelle Revue de Hongrie*, après Philippe Lamour au congrès de Francfort⁶⁹, Daniel-Rops croit qu'« il sied d'observer que le mot de "nation" est loin d'avoir, en français, le même sens que dans les pays étrangers, par exemple en Allemagne. On a l'habitude de transposer directement en français l'expression national-socialisme allemande ; cependant les idées qu'elle recouvre semblent bien davantage être un complexe patriote-socialiste ». Autrement dit, l'élément *völkisch* peut, une fois distingué de l'idée de souveraineté étatique à l'échelon national, fournir le point de départ d'un dialogue entre certains mouvements

69. « L'Action – La rencontre de Francfort », in *Plans*, n° 12, février 1932, p. 124.

nationalistes d'Allemagne et de Hongrie et « de jeunes théoriciens » français comme ceux de l'Ordre Nouveau et de *Plans* « qui préconisent le retour à un contact plus immédiat de l'homme avec cette réalité patriotique (sous la forme, par exemple, d'un fédéralisme de provinces). » C'est là un thème qui reviendra dans la « Lettre à Hitler » de *L'Ordre Nouveau* en novembre 1933, que Daniel-Rops rédigea avec Alexandre Marc.

Les réserves mentales de l'écrivain envers certaines positions de son mouvement, que soupçonnèrent dès le début quelques-uns de ses membres, comme on le verra au prochain chapitre, se font jour quand il s'agit pour lui de « définir d'un mot les aspirations de notre jeunesse dans ce qu'elles ont de plus profond et de plus général [...] » : par « un recours à l'« Esprit » », mot qu'on retrouve « dans tous les manifestes, dans toutes les proclamations, dans toutes les théories [...]. Spirituel d'abord, politique ensuite, économique à leur service, voilà quelle serait, je crois, la hiérarchie à laquelle se rallierait la grande majorité des jeunes hommes ».

On aura noté que l'ordre des termes de cette formule empruntée à l'O.N. a été interverti dans le sens plus conventionnel d'une subordination de l'économique au politique, susceptible de trouver l'accord d'éléments nationalistes et conservateurs. Qu'il se soit agi là de la part de Daniel-Rops d'une simple constatation sociologique ou d'un léger désaccord de principe, c'est surtout sur la nature du fameux spirituel dont tous se réclament qu'il fait l'impasse avec certains éléments de l'Ordre Nouveau et de *Plans*. En effet, « quand un catholique condamne tel aspect de notre civilisation, on sait à quelles lois il se réfère. Ce n'est pas toujours le cas pour tous les jeunes hommes d'aujourd'hui. »

Est spirituelle, pour quelques-uns, toute activité libre de la servitude économique et que l'homme accomplit pour sa joie. Le danger est que collectionner des timbres-poste peut, en ce cas, apparaître comme une activité spirituelle. Est spirituelle pour d'autres [surréalistes ?] l'activité artistique, mais d'autres encore ne la jugeront que comme un appel (d'ordre supérieur peut-être) de ce désir de satisfaction qui a conduit le monde au dilemme matérialiste où nous le voyons captif. Les discussions entre les représentants des divers groupes de jeunes auxquelles j'ai eu l'occasion d'assister aboutissent toutes, sans aucune exception, à ce cul-de-sac : qu'entendez-vous par « activité spirituelle » ?

Ainsi, en plus de « dénoncer les erreurs d'un monde qui, quel que soit le sens qu'on donne à ce mot, trahit l'Esprit », il leur faudrait « s'attacher à préciser avec une sincérité et une exactitude croissantes, les principes philosophiques, c'est-à-dire métaphysiques, psychologiques et éthiques, sur

lesquels ils entendent faire reposer le monde qu'ils envisagent, ce nouvel ordre de choses que leur commune aspiration appelle de vœux fervents⁷⁰ ».

La recherche à laquelle Daniel-Rops appelait les non-conformistes, il la poursuivrait aussi pour son compte ; sous cette forme catholique plus digeste, l'influence de l'O.N. continuerait de se faire sentir en Hongrie. Ainsi, le 31 août 1935, Émile Pillias, un nouveau militant venu de la Bibliothèque Nationale⁷¹, peut-il écrire à Marc, de Budapest, qu'« un numéro récent de *Korunk Szava* a publié un article de Rops. S'agit-il d'une simple reproduction ou d'un article original ? En tout cas, Rops doit être au courant de ce mouvement catholique, ce qui facilitera les relations » qu'il se propose d'établir avec ce « mouvement de jeunes [qui] semble s'apparenter étroitement au nôtre. »

Le nom de sa revue signifie « La Parole de notre temps » », et son sous-titre d'« *aktiv katolikus orgánom* » est non moins explicite que celui de « Revue des jeunes catholiques » qui fut d'abord le sien quand elle fut lancée en juin 1931 avec le soutien matériel du comte Széchényi. Celui-ci avait alors pour collaborateurs à la rédaction Zsolt Aradi et Jenő Katona, que les lecteurs de la *Nouvelle Revue de Hongrie* connaissaient bien sous le nom d'Eugène Katona, comme le responsable de la « Revue des revues ». Il n'est pourtant pas resté à la rédaction de *Korunk Szava* dans un premier temps, en désaccord avec la teneur autoritaire du projet corporatiste qu'elle avait à opposer au radicalisme de droite et au fascisme, dont le jeune comte était du reste un adversaire résolu, attaché qu'il était aux doctrines sociales de l'Église, avec l'appui du primat de Hongrie, Mgr Séri.

Élu député du Parti économique et social chrétien en 1935, à l'issue de la période dictatoriale du gouvernement fascisant de Gyula Gömbös, Széchényi confiera la rédaction de *Korunk Szava* à Katona, qui en fera la tribune du catholicisme progressiste en Hongrie. Deux rédacteurs de la revue, Zsolt Aradi et Borisz Balla, la quittèrent la même année pour apporter leur soutien au nouveau cours plus réformiste en lançant le magazine *Uj Kor* (« Temps nouveau ») ; ils estimaient ainsi se conformer à l'encyclique *Quadragesimo Anno* en profitant au maximum du reste de liberté concédé par la dictature, afin d'en prévenir la consolidation totalitaire. Après la mort du général Gömbös à Munich le 6 octobre 1936, son fidèle ministre Béla Imrédy, qui allait achever

70. Daniel-Rops, « La Voix de la jeunesse française », in *La Nouvelle Revue de Hongrie*, t. XLVII, juillet 1932, p. 353.

71. Le nom de ce spécialiste de Gambetta et de la Transylvanie est gravé à l'entrée de la salle des imprimés parmi ceux des employés tombés au champ d'honneur, le 27 mars 1940 à Houthen en Belgique, où il était maréchal des logis et chef interprète au Royal Hussars.

de lier la Hongrie aux puissances de l'Axe, mais qui se voulait en même temps un adepte des doctrines sociales de l'Église, protégea les réformateurs catholiques comme Aradi et Balla. En dépit de ce soutien en haut lieu et de celui financier du baron Móricz Kornfeld (qui avait contribué à la *N.R.H.* de juillet 1932), ceux-ci durent bientôt vendre leur magazine. Cependant, la revue littéraire *Vigilia* qu'ils avaient lancée peu de temps auparavant avec László Possonyi existe toujours. Elle popularisa dès ses débuts la littérature catholique française moderne ainsi que la critique qui s'en inspirait⁷². Daniel-Rops figurait parmi les auteurs français discutés dans *Vigilia*, sans pour autant être nécessairement identifié à l'Ordre Nouveau, mais peut-être plutôt à *Esprit*.

Toujours est-il qu'Émile Pillias eut des contacts prometteurs pour l'O.N. dans ces milieux catholiques de Hongrie, au cours d'un séjour où il fut à « même d'étudier assez exactement les idées politiques des jeunes de ce pays. » En effet, il était « logé à Budapest dans le Collège Eötvös (que connaît bien Dupuis) et qui est, comme notre École normale, la pépinière des professeurs en Hongrie⁷³ ». C'est par un jeune professeur logeant dans cet établissement du plus élégant Jugendstil, au pied de la colline de Gellért (aujourd'hui guère plus qu'une résidence étudiante de l'Université de Budapest) que Pillias connut les idées de *Korunk Szava*. « En retour il s'est vivement intéressé à l'O.N., et veut publier sur lui une longue étude. » Lui ayant promis de lui fournir la documentation nécessaire, Pillias prie Marc de lui faire envoyer des numéros de *L'Ordre Nouveau* par la secrétaire Mireille Dandieu – à l'exception peut-être du numéro 9, le résumé doctrinal intitulé *Nous voulons*, dont Pillias craint qu'il puisse provoquer certaines équivoques. D'un ton trop cassant pour des oreilles catholiques, ou au contraire d'une violence douce à des oreilles fascistes ? Mais il pourrait s'agir moins du contenu que tout simplement de la couverture de ce numéro spécial de propagande, ornée d'une imposante flèche rouge la traversant comme la foudre, dans un style qui pouvait effectivement passer pour familier aux yeux des Croix-Fléchées, derniers-nés de ces excités dont grouillait le pays.

72. Jenő Gergely, *Eucharistikus Világkongresszus Budapesten/1938*, Budapest, Kossuth Könyvkiadó, « Nepszerű Történelem », 1988, pp. 49-51.

73. Pillias aura l'occasion de retrouver au Collège Eötvös « une atmosphère que j'aime, de calme et de repos » au cours d'un bref séjour pour des recherches aux archives nationales de Hongrie sur Rákóczi, Kossuth et Gerando, retour de l'Université de Debrecen, du 18 au 28 août 1939 – ses dernières vacances avant la déclaration de la guerre qui l'emportera. Lettre d'E. Pillias à la direction du Collège Eötvös 3 et 7 août 1939. Je remercie Mme Judit Karafiát, secrétaire pour les relations internationales de l'Institut d'études littéraires de l'Académie hongroise des Sciences, dont les locaux sont situés au Collège Eötvös, de m'avoir communiqué cette correspondance parmi les quelques traces qu'y ont laissées les membres de l'Ordre Nouveau.

Car comme Pillias peut l'observer, en Hongrie, « il y a, comme chez nous, une grande confusion dans les partis officiellement classés, et la médiocrité parfaite du gouvernement actuel – sorte de nazisme larvé – n'est pas faite pour stabiliser les cervelles – déjà naturellement peu stables – des Hongrois ». Cherchant depuis trois mois à se faire une opinion, Pillias a « interrogé successivement d'anciens ministres de Michel Károlyi et des chefs du m[ouvemen]t légitimiste, et de toute cette salade je n'arrive guère à être plus fixé qu'au premier jour. Ce qui est certain, c'est que la Hongrie ne peut rien par elle-même et qu'elle flottera jusqu'à ce qu'un autre pays, Autriche, Allemagne ou même Petite Entente l'attire dans quelque combinaison. Pour l'instant, la propagande allemande est très intense. L'ensemble des gens y semble réfractaire, mais le gouvernement est dans la main de Berlin ».

Émile Pillias se proposait « d'extraire une étude de toutes ces impressions », en même temps qu'il priait Marc de faire activer l'expédition des livres de l'O.N. – notamment *La Révolution nécessaire* d'Aron et Dandieu – qu'avait fait commander sans résultats József Horváth, le jeune professeur en question. Celui-ci lui a dit la veille avoir « rencontré par hasard un autre jeune hongrois, retour de Paris, qui avait aussi l'intention de faire connaître l'O.N. en Hongrie. Ils ont décidé de collaborer. Ainsi va peut-être naître un premier petit noyau ». Avant son départ, trois jours plus tard, Pillias comptait essayer « de prendre contact avec cet autre », qui demeure inconnu. Il en reste par ailleurs à ses relations avec Horváth, ne voulant pas, dit-il, marcher dans les plates-bandes de l'O.N. s'il a déjà « entamé des rapports avec les chefs de Korunk Szava ». Il est douteux que cela ait été le cas, car ceux-ci n'avaient pas besoin de connaître l'O.N. pour s'intéresser à Daniel-Rops et même au personnalisme, dont ils devaient être familiers par la revue *Esprit*.

Daniel-Rops quant à lui n'était plus assez engagé dans l'O.N. pour profiter de chaque écho de sa célébrité dans la jeunesse catholique du monde entier pour faire la propagande du mouvement. René Dupuis y était par ailleurs le seul membre susceptible d'être familier de *Korunk Szava*. Or, on ne lui connaît pas d'activité pour le compte de l'O.N. en Hongrie au-delà de ses quelques mois de présence assidue à la *N.R.H.* en 1932 ; ce qui ne veut pas nécessairement dire que c'en fut la fin, mais seulement qu'on n'en trouve pas trace en Europe occidentale. Il est vrai qu'il est chargé de cours à l'Institut de Droit international de la Faculté de Droit de Paris en 1934, et ce jusqu'à la guerre (durant laquelle il enseignera dans son *alma mater*, l'École libre des sciences politiques) ; ceci pourrait laisser croire qu'il se détourne quelque peu de la scène danubienne, si Émile Pillias ne parlait de lui dans sa lettre comme d'un habitué du Collège Eötvös. Faute de recherches approfondies sur le terrain, on

en est donc réduit aux conjectures quant à l'écho que put trouver l'Ordre Nouveau en Hongrie dans le sillage des séjours de Dupuis et de Pillias, et à savoir s'il s'y distingua de la résonance qu'aurait eu dans ce pays en butte à la réaction et au fascisme le message de liberté du renouveau catholique français, dont *Esprit*, fort de sa doctrine personnaliste, était le porte-étendard international.

III.– VERS UN FRONT COMMUN DE LA JEUNESSE

1. FONDEMENTS D'UN ORDRE NOUVEAU

Dans une lettre à Daniel-Rops du 23 mars 1931, Alexandre Marc pouvait se déclarer « très satisfait par les résultats de la réunion » de la veille au soir, où fut adopté, comme il l'écrivit à Gérard André qui était absent, « le texte définitif du manifeste » de ce qu'il appelle déjà le « Groupe International de l'Ordre Nouveau », en invitant trois jours plus tard son ami Roger Perronny, sous-lieutenant au 4^e régiment d'infanterie à Sens, dans l'Yonne, à prendre une part active à ses travaux quand il pourra rentrer à Paris. (En fait, celui-ci devra partir pour le Maroc le 5 novembre, notera Marc dans son journal ; mais un lieutenant P. signera dans le numéro 5 de *Mouvements* en novembre 1932 une étude sur le rôle du parti communiste en U.R.S.S.).

Marc lui-même continue à consacrer presque tout son temps à « l'organisation de ce mouvement qui doit régénérer le monde (pas moins !) » ; elle « entre actuellement dans une voie constructive », comme il dit à André, à qui il voudrait confier « la centralisation de la documentation qui concerne les cadres personnels de notre groupe ». On le voit, Marc ne parlait pas à la légère quand il déclarait à Daniel-Rops qu'il fallait que, « sans nous éterniser sur l'exégèse des textes souscrits, nous passions à l'organisation effective de notre mouvement. » Il avait même déjà obtenu les promesses d'appui de quelques conférenciers : Joseph-Barthélémy, Gaston Bergery, André Siegfried (sur la crise économique aux États-Unis), André Philip (sur le plan quinquennal) et Eugenio d'Ors (sur l'esprit européen) ; il ne s'agissait plus que de fixer les dates¹.

1. Lettres d'Alexandre Lipiansky à Gérard André et à Daniel-Rops, 23 mars 1931, et à Roger Perronny, 26 mars 1931.

Comme ces conférences ne sont pas évoquées dans le journal de Marc qui s'achève en novembre 1931, si elles eurent lieu, ce fut peut-être après la création, ce mois-là, d'un Centre d'études de l'Ordre Nouveau, ouvert au public intéressé et censé fournir « des projets précis et détaillés de réalisation ». En effet, tel qu'annoncé dans *Plans*, il devait comporter « des séances publiques, suivies de discussions au cours desquelles des personnalités sympathiques à l'Ordre Nouveau, mais non adhérentes, traiteront de questions générales, particulièrement urgentes – et des séances privées, strictement limitées à l'étude pratique et détaillée des points principaux du programme de l'Ordre Nouveau et réservées à un petit nombre d'auditeurs, adhérents à l'Ordre Nouveau ou susceptibles de militer à ses côtés. Le programme des deux premiers mois prévoit deux séances publiques, consacrées l'une à une conférence de M. Albert Crémieux [à qui Marcel avait parlé en faveur de Marc le 29 juin, d'après son journal] sur la Morale des Sociétés Anonymes, l'autre à une conférence de M. Ramón Fernandez sur les Mouvements spirituels contemporains, et six séances privées préliminaires, consacrées à une confrontation franche des théories de l'Ordre Nouveau avec celles d'autres mouvements de jeunes, sans considération d'étiquettes politiques, à la seule condition qu'il s'agisse de mouvements non conformistes et antiparlementaires²».

D'autres personnalités éminentes : Wladimir d'Ormesson, Gabriel Marcel et Robert Garric, faisaient partie du comité de patronage formé par A. Marc pour l'Ordre Nouveau, selon une formule dont il usera pour de nombreuses initiatives qu'il lancera au cours de sa vie. Celui de l'Ordre Nouveau ne dura guère que jusqu'à la parution de sa revue en 1933, quand Wladimir d'Ormesson s'inquiéta de son ton révolutionnaire et Marcel de ses accents violents. De plus, ce dernier eut toujours des réserves doctrinales envers la démarche philosophique personnaliste ; c'est particulièrement le discours de l'Ordre Nouveau qui semble visé dans ses « Remarques sur les notions d'acte et de personne », incluses en 1940 dans son livre *Du Refus à l'invocation* (vraisemblablement issues du groupe philosophique suscité en 1934 par *Esprit* après sa rupture avec l'O.N., car il y cite un autre de ses participants, Denis de Rougemont). Arnaud Dandieu n'avait pas tardé à voir que Marcel n'était pas dans la ligne et qu'il ne les suivrait pas longtemps³, ainsi qu'on le verra au chapitre sur les rapports de l'Ordre Nouveau avec *Esprit*.

2. « L'Action – II. Centre d'Études de l'Ordre Nouveau », in *Plans*, n° 9, novembre 1931, p. 152. « L'Action – Précisions sur l'« Ordre Nouveau » », in *Plans*, n° 10, décembre 1931, p. 155.

3. Entretiens avec Alexandre Marc, Vence, 14 novembre 1987, 12 juillet 1989. Gabriel Marcel, *Du Refus à l'invocation*, Paris Gallimard, 1940, p. 152 : « Pour dire le fond de ma pensée, je pense d'une part,

La philosophie de Jaspers était un des enjeux de leur débat d'idées. Arnaud Dandieu, qui l'avait connue par A. Marc et publierait dans la *Revue d'Allemagne* du 15 octobre 1932 une critique de la pensée phénoménologique allemande intitulée « Philosophie de l'angoisse et politique du désespoir », voulut saisir l'occasion d'une conférence de la Mutualité sur le problème de la communication d'après Le Senne et Lavelle « pour coincer cet excellent Marcel, et savoir le fond de son âme ondoyante au sujet de Jaspers⁴ ». Henry Corbin rapporte encore la rencontre de Dandieu, le samedi 8 octobre 1932, avec Daniel Halévy et André Sabatier des éditions Grasset, et qu'il « leur a parlé de Jaspers. Ils s'y intéressent et il y a très probablement quelque chose à faire de ce côté ». A. Marc était invité à se joindre à Corbin et Dandieu à la Bibliothèque Nationale où ils travaillaient tous deux pour discuter d'un possible projet de traduction⁵.

Marc évoque dans son journal une précédente rencontre avec Corbin à la B.N. le lundi 27 avril 1931. Le futur islamologue « est encore ému d'avoir rencontré Heidegger » au cours d'un séjour de quinze jours en Allemagne, et d'avoir été reçu avec tant de simplicité et d'amabilité, lui qui était tellement intimidé, par « cet homme sur qui l'Europe entière fixe ses regards [*sic*] », le philosophe dont il traduisit cette année-là, pour le numéro 8 du 10 juin de la revue *Bifur*, *Was ist Metaphysik ?*, comme Marc avait déjà envisagé de le faire ; s'étaient-ils entendus à cet effet⁶ ?

Un autre collègue de Dandieu à la B.N. eut une influence beaucoup plus durable sur l'Ordre Nouveau. Ce n'est pourtant que le 21 octobre 1931 qu'Arnaud Dandieu présente Georges Bataille à Alexandre Marc, qui note alors que « ce dernier d'"extraction surréaliste", ayant, malheureusement, des réactions spécifiquement faussées, n'en paraît pas moins fort intéressant. Nous avons parlé d'économie politique. Importance de la notion de "don" (B dit "dépense") qui déborde nettement les cadres de l'économie politique "acquisitive", c'est-à-dire abstraite. Le "don" est une "catégorie" irréductible de l'existence. Bataille se sert de cette découverte pour démolir la théorie « immanentiste » de Freud (en particulier sa théorie du rêve). » Dandieu la reprendrait à son compte dans les conceptions économiques dérivées de

que la personne n'est pas et ne peut pas être une essence, et d'autre part, qu'une métaphysique édifiée en quelque sorte à l'écart ou à l'abri des essences risque de s'évanouir comme un château de cartes. »

4. Lettre de Henry Corbin à A. Marc, 4 novembre 1932. Gabriel Marcel ne livrerait son jugement ambivalent que dans le dernier essai de *Du Refus à l'invocation*, « Situation fondamentale et situation-limite chez Karl Jaspers ».

5. Lettre de Henry Corbin à A. Marc, 11 octobre 1932.

6. Corbin traduisit de même pour le n° 39 de juin 1932 de *Foi et Vie* une conférence prononcée par Karl Barth à Berlin le 31 janvier 1931, sous le titre « Misère et grandeur de l'Église évangélique ».

l'anthropologie de Marcel Mauss qui passeront dans le chapitre II – « Échange et crédit » – de son maître ouvrage *La Révolution nécessaire* en 1933 (la même année où parut dans *La Critique sociale* l'article de Bataille sur la notion de dépense, que Marc apprécia fort)⁷, fournissant la base théorique de l'édifice institutionnel de l'Ordre Nouveau.

Dans une conversation économique du 5 octobre avec A. Marc, Dandieu « approfondit sa très intéressante théorie de l'échange et du contrat », faisant du premier (ajoute-t-il le 12) un « acte magique (et non “égalitaire”) et bilatéral d'origine sacrée ». C'est précisément pourquoi « l'échange qui est une notion trouble (économique d'une part, mais pseudo-spirituelle, active, “magique” d'autre part) doit être définitivement écarté » ; ainsi, concluent A. Marc et Dandieu le vendredi 16, « dans un “ordre nouveau” l'économique n'aura donc qu'un caractère “statistico-distributif”. » Il ne doit pas être mêlé au « régionalisme affectif » par « la coopération proudhonienne », exclue les 12 et 13 au profit de « l'universalisme économique » qui désacralise l'échange et consacre la primauté de la personne.

Mais, le 5 mai, ces idées avaient été ébauchées dans un tel détail que Marc n'y reviendra que pour les peaufiner ; c'était au cours d'une conversation avec Dandieu dans l'autobus qui les menait à 18 heures de la Bibliothèque Nationale à une réunion de l'Ordre Nouveau à sa « permanence » dans l'atelier de Jean Dries. Au cours des discussions, à propos de « l'organisation économique du régionalisme », A. Marc « préconise :

1. La primauté de la consommation (catégorie “réelle” et concrète) sur la production (catégorie abstraite ou technique).

2. Un plan mondial de consommation.

3. Un rattachement des régions à ce plan :

- a) par le paiement de “l'impôt économique” sous forme de production destinée à satisfaire une partie des exigences du plan ;

- b) par la faculté (techniquement difficile à préciser) de puiser dans les ressources générales du plan pour les besoins de la consommation régionale.

4. En dehors des restrictions déjà indiquées, et qui sont inévitables, autonomie économique de la région, gardant une certaine initiative (?), en

7. Voir Pierre Prévost, *Rencontre Georges Bataille*, Paris, Jean-Michel Place, coll. « Mémoire du temps présent » dirigée par Jean-José Marchand, 1987, pp. 12-13.

particulier dans le domaine de la production (comment le concevoir financièrement, techniquement ?).

5. Travail obligatoire minimum grâce à une utilisation méthodique du machinisme ».

Il est donc déjà question du service civil. A. Marc admet que « ces idées restent très utopiques et simplistes », et ne font pas tout de suite l'unanimité à l'Ordre Nouveau. A la permanence, où sont déjà Yvonne Serruys et le peintre Lalo, ami de Dries, qui vient plus tard ainsi qu'Aron, a lieu une conversation avec S. Ghérchouni (parent du Jacob Gerszuny, Dr. Oec. Publ., qu'une carte conservée par A. Marc désigne comme « représentant général pour la France du Bureau Général de Presse », ou lui-même ?), « qui malgré tous les efforts, n'arrive pas à sortir du marxisme. Il est visiblement impressionné par Aron et par Dandieu, mais continue à critiquer les efforts que nous voulons tenter pour construire une "science" économique nouvelle ».

C'est le soir du 2 novembre que cette réflexion de Dandieu et Marc, influencée par Mauss et Bataille, trouve son aboutissement dans une réunion « économique » chez Gabriel Rey, où sont aussi présents Albert de Chauveron, Pierre-Olivier Lapie et André Poncet. « Discussion chaotique, fantaisiste, folle même, mais qui prouve que nous sommes d'accord sur l'essentiel et que notre "doctrine" économique est entièrement nouvelle. Quelques principes » s'en dégagent déjà, sur lesquels l'Ordre Nouveau ne reviendra pas, non plus d'ailleurs que le mouvement fédéraliste qui en a pris la relève depuis la guerre sous l'égide d'Alexandre Marc. Celui-ci note alors dans son journal les éléments d'un consensus doctrinal.

« L'Économie est abstrait. Il ne peut donc régir qu'un domaine abstrait, par exemple celui de la moyenne, de la statistique. C'est cette moyenne que l'Économie centralisé doit assurer par :

1. Un plan statistique des besoins à satisfaire.

2. Un plan de production. L'échange subsiste et retrouve même sa valeur personnelle et active "en marge" du minimum établi (et assuré par le pouvoir central économique) » – ce « minimum social garanti », base de départ assurée à chaque citoyen pour le préserver de la misère et lui permettre le risque créateur, qui est un des piliers économiques de l'Ordre Nouveau personnaliste tel que le conçoivent les fédéralistes de cette école, avec le service civil, dont la notion apparaît clairement à la lumière de la méthode dichotomique de Dandieu dans la discussion qui suit un exposé que fait celui-ci chez Naville le 12 mai sur *La Joie au Travail*, le livre de Hendrik De Man. « Il combat le réformisme

“fordiste”, mais aussi le marxisme orthodoxe. Il touche à la question principale », note Marc qui a essayé de la « préciser dans la discussion du prolétariat... La définition matérialiste du prolétariat est abstraite : Il faut la remplacer par une définition psychologique », comme il le tentera quelques années plus tard en s'appuyant sur les distinctions introduites par Dandieu entre travail créateur et indifférencié, dans un copieux ouvrage inédit sur *Le Travail libéré* dont le titre-slogan un moment envisagé apparaît déjà ici : « Prolétaires de tous les pays et de toutes les classes unissez-vous... Service social obligatoire... Rationalisation à outrance de tout travail social incompressible – rationalisation de toutes les autres formes d'activité... Éloge du loisir, etc. etc. »

Cependant, cet accord aisé dans un domaine-clef de la doctrine ne doit pas faire oublier que, pour l'Ordre Nouveau, le spirituel vient d'abord et l'économique ensuite, avec la politique à leur service. S'il était facile de s'entendre sur le minimum matériel nécessaire à la dignité humaine et le loisir qu'il fallait assurer afin qu'elle puisse s'exprimer créativement, des conceptions hétérogènes sur ce qui constituait celle-ci ne tardèrent pas à se manifester par des frictions à l'intérieur du groupe. Dandieu et Aron (sans parler de Rougemont) venaient comme Bataille des horizons spirituels du surréalisme, violemment antagonistes au catholicisme qui délimitait ceux de bien des membres fondateurs de l'Ordre Nouveau ; et si Dandieu pouvait admettre, le 16 octobre 1931, la force du catholicisme de Marc – c'est-à-dire tel que réinterprété comme un personnalisme, Aron, à qui Dandieu avait amené Marc à son bureau de la *N.R.F.*, n'était alors sorti de son mutisme que pour laisser tomber cette sentence lapidaire et sans appel : « La religion, c'est de la merde⁸. »

Or, A. Marc était pour sa part très sensible aux critiques de l'abbé Jean Plaquevent envers la notion Ordre Nouveau du spirituel. Le 10 mai 1931, il s'avoue dans son journal que « notre spirituel reste en quelque sorte “suspendu en l'air”... Il n'est pas de spirituel sans religion ». C'est pourtant lui qui a tout misé sur une révolution spirituelle non confessionnelle, celle du personnalisme. Mais s'il s'en tient à cette gageure initiale de l'Ordre Nouveau, c'est non sans déchirements et doutes cruels qui ne trouveront pas leur résolution pendant la période couverte par son journal se terminant en novembre 1931, celle d'une activité fébrile pour lancer ce mouvement qu'en son for intérieur il remettait en question à tout moment.

Ce désaccord de fond sur le sens à donner au spirituel dont on se réclamait se manifesta au grand jour à l'issue d'une réunion de l'Ordre Nouveau chez

8. Entretien avec A. Marc, Vence, 10 novembre 1987.

Poncet, le 26 avril, portant déjà sur le projet d'un bulletin. A la suite d'un exposé d'Aron, plusieurs questions furent soulevées et discutées pêle-mêle, à propos notamment du fait napoléonien et de l'idée de la révolution permanente, « de la notion du spirituel et de l'idée de sa primauté. De Chauveron a manifesté des tendances "bonapartistes" d'une part (nécessité de trahir la révolution pour la sauver), anticatholiques d'autre part ("si l'on ne définit pas le spirituel, l'Église s'en saisira"). » A. Marc note dans son journal qu'il a alors exposé brièvement sa conception du spirituel : « transcendance perpétuelle liée à une durée concrète », pour en souligner le caractère religieux. Il attaqua alors « la conception d'Aron qui prétend ne donner à la primauté du spirituel qu'un sens purement formel : "Permettons à l'homme de se libérer de l'esclavage matériel, donnons lui des loisirs et permettons lui ainsi de se développer... Que chacun ensuite fasse ce que bon lui semble." Cette conception libérale me semble nettement insuffisante et fausse », dit A. Marc de cette façon de voir qui sera aussi celle de son camarade allemand Harro Schulze-Boysen.

« Elle se base, au fond, sur l'opposition tyrannie-anarchie, neutralité-violence, etc. qui, dans un certain sens, doit être nettement transcendée. Puisque c'est le spirituel qui compte avant tout pour nous, il ne doit pas rester formel et vague. Sans tomber dans le "fordisme", le fascisme ou le soviétisme, nous pouvons envisager la répudiation du libéralisme "laïque"... La révolution doit entraîner, par sa vertu créatrice même, une participation spirituelle de toute personne humaine à son enrichissement et à son développement. L'antinomie "cléricisme"-«laïcisme» (en attachant à ces termes un sens très vaste) est ainsi écartée ou plutôt surmontée par et dans l'élan créateur. » La révolution représente ainsi une réalité spirituelle à la fois collective et personnelle, d'une façon assez semblable à celle de l'Église en tant que Corps mystique selon la doctrine de Karl Adam, à laquelle A. Marc s'intéressa comme beaucoup d'intellectuels catholiques de sa génération.

La réaction de A. Marc à un article de Rey pour le numéro de novembre de *Plans* (où il utilise le pseudonyme de J.-M. Gabriel, « Pour une civilisation humaine. A la recherche du réel. Personnes "morales" et personnes "spirituelles" ») qu'il note dans son journal, le 8 de ce mois, atteste qu'il fait ce rapprochement et montre à quelles résistances il se heurte à l'Ordre Nouveau. Selon A. Marc, c'est grâce à de longues conversations avec lui et avec leur ami commun du cercle de Dries, le marin breton féru d'orientalisme Paul Le Guen-Stéphan, que Rey défend maintenant « une thèse qui m'est chère depuis longtemps, mais qu'il attaquait avec violence il y a six mois à peine (soutenu d'ailleurs par Dandieu) : la thèse de la réalité spirituelle de certains groupes vivants, comme l'Église, le Parti révolutionnaire, etc. » C'est sous les mêmes

influences selon Marc que Rey l'appuie, les 18 mai et 2 juin, dans ses critiques du livre que viennent de terminer Dandieu et Aron pour la nouvelle collection de la revue *Europe* à la demande de Jacques Robertfrance, *Décadence de la nation française*, concernant son paganisme anti-chrétien, son individualisme excessif, son jacobinisme...

Quand il en a lu les épreuves, Marcel confie aussi à Marc, le 20 mai, les réserves que lui inspire ce livre de même que ses auteurs (d'anciens élèves du lycée Condorcet qu'il était allé lui-même, « reprenant un ton magistral », traiter de « jeunes forcenés »), ainsi qu'à Daniel-Rops, qui apprécie Jean Jardin bien davantage. Celui-ci confirme à Marc, le 28 juin, cette réticence envers l'Ordre Nouveau de Daniel-Rops (« sympathie pour l'A.F., critique de tout nouvel humanisme, méfiance à l'égard de Dandieu-Aron, etc. »), qu'il lui avait déjà confiée le 13 mai. Mais A. Marc s'en doutait depuis le début, n'ayant jamais réussi à prendre au sérieux l'engagement de Daniel-Rops, depuis le jour où il vit surgir dans l'atelier de Dries, à une réunion de l'Ordre Nouveau ce curieux personnage qui, à cause d'une paralysie faciale, « vous regardait la tête penchée en arrière derrière ses paupières tombantes ⁹ ».

Bien que ce soient ses ouvrages qui aient le plus fait connaître l'Ordre Nouveau à un vaste public, Daniel-Rops fut toujours considéré comme marginal et peu sérieux par le « noyau dur » du groupe, et ce dès ses débuts¹⁰. Quand, le 7 juin 1931, chez Lapie, Daniel-Rops lit le chapitre « Le monde sans âme » de son livre *Éléments de notre destin*, que Marc trouve remarquable, une discussion s'engage où Dandieu s'élève contre Daniel-Rops, qui trouve cependant l'appui de Gabriel Rey et de Gabriel Marcel ; quand ce dernier le presse avec insistance de s'expliquer, Dandieu en retour « fait de la surenchère philosophique, affirme l'absolue valeur de la Révolution, nie le renoncement, l'ascétisme, etc. » Marc qui s'était tenu à l'écart jusqu'alors doit le mettre en garde contre ce « purisme d'exclusion » – qui rappelle assez l'attitude de Bataille ou des surréalistes. « Immédiatement après le départ de G. M. et de D.-R., l'atmosphère change brusquement. » Démontrant à nouveau son peu

9. Entretien avec A. Marc, Vence, 30 septembre 1989. Robert Aron, *Fragments d'une vie*, Préface de Denis de Rougemont, postface de Sabine Robert-Aron, Paris, Plon, 1981, pp. 100-101. Outre la réaction critique de Gabriel Marcel à leur livre, Aron rapporte celle enthousiaste de Daniel Halévy qui, « l'ayant lu, se précipita à la Bibliothèque nationale pour y rencontrer Dandieu : ayant revêtu le costume le plus quarante-huitard que l'on puisse imaginer, un complet de velours à côtes, surmonté d'une large cravate bleue, il vint dire à mon ami toute son estime pour notre œuvre et toute la joie qu'il ressentait à voir des jeunes évoquer la tradition du socialisme français. » Sur le rôle de médiateur de Jacques Robertfrance à travers la revue *Europe* entre un « réseau de jeunes intellectuels de sa génération », voir Nicole Racine, « Jacques Robertfrance, homme de revue et d'édition », in *Les Cahiers de l'I.H.T.P.*, n° 20 – « Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux », mars 1992, pp. 142-159.

10. Entretien avec A. Marc, Vence, 9 novembre 1987.

d'envergure intellectuelle et de consistance morale, qui ne cessent d'étonner Marc, « Rey ce chaméléon [*sic* ; ...] renie tout ce qu'il vient de dire. La méchanceté humaine s'épanouit et tout le monde – y compris Mardrus ! – tape à qui mieux mieux sur les absents... D.-R. qui n'a certes jamais été aussi Ordre Nouveau, est “vomi” comme hérétique... Que c'est décevant ! »

Les mêmes lignes de partage se dessinent à propos de la réalité et de l'importance respectives de la nation et des régions. Le soir du dimanche 3 mai, après un exposé d'Yvonne Serruys, fait en grande partie sur les indications de Marc, portant sur « la littérature Michelin » (après l'interview d'une ancienne dactylo de chez Michelin, le 23 avril), et qui suscite les rires approbateurs de Rey, Aron et Dandieu, ce dernier donne à son tour un « remarquable exposé sur le régionalisme... Il analyse les positions respectives des centralisateurs comme Clemenceau, Blum, Reinach, etc., des fédéralistes “abstraits” comme Proudhon, des régionalistes “nationalistes”, comme Maurras – positions également insuffisantes ou dangereuses. La Révolution française contenait cependant en germe – selon D. ! – un régionalisme sain qui n'est d'ailleurs concevable que par et dans l'opposition à l'universalisme... Comment préserver la future révolution des erreurs centralisatrice, territorialiste, bonapartiste, staliniste, etc. ? Par l'établissement, à côté d'un “exécutif” (économique) d'un comité de permanence révolutionnaire (spirituel) ». Ce sera le Conseil suprême détenant l'autorité spirituelle dans l'Ordre Nouveau, guide discret de la révolution permanente, découplé d'un pouvoir temporel « central », dès lors réduit à sa plus simple expression technique – censée politiquement neutre. Ces distinctions seront précisées au long des travaux et publications de l'Ordre Nouveau. Mais dès les débats suivant l'exposé de Dandieu, où elles sont d'abord énoncées dans le cadre d'une interrogation sur la nation, A. Marc est « tout particulièrement interpellé » » par de Chauveron sur l'« esprit français » dont lui « affirme la réalité et la valeur supérieure à celles des “esprits” des provinces ou régions françaises. Il faudrait y revenir plus longuement », ajoute-t-il ; – ce qu'il fera dans son article intitulé « Patrie – Nation – État » dans le numéro 32 de *L'Ordre Nouveau* du 15 juin 1936.

Entre-temps, ce débat fut porté sur la place publique, et plutôt dans les termes de *Décadence de la nation française*, qui avait déjà – ne fût-ce que par son titre scandaleux – attiré l'attention de certains milieux intellectuels nationalistes ; n'opposait-il pas la patrie révolutionnaire au mythe abstrait de la nation, comme « moyen d'agression et de contact de l'individu avec le monde », amenant « la solution nécessaire aux absurdités modernes¹¹ » ? Jean

11. Robert Aron et Arnaud Dandieu, *Décadence de la Nation française*, Paris, Les Éditions Rieder, 1931, p. 203.

Maxence lui consacra un article dans sa *Revue française*, et le montra à Marc quand celui-ci vint l'inviter à la conférence du lendemain sur la nation. « Il n'a rien d'attirant, mais il est loin d'être bête », note A. Marc à cette occasion, le 22 juin. Il l'avait d'ailleurs déjà invité à la conférence du 6 sur la Hongrie.

Celle du 23 juin fut décidée le 17 lors d'un débat dont Marc était absent. C'est René Dupuis qui lui annonce par lettre le lendemain « la conférence que je dois faire sur la Nation ou plus exactement, *Contre la Nation* (c'est le titre choisi) ». C'est en fait Dandieu qui la donna devant un auditoire assez restreint au Musée social, rue Las-Cases. Wladimir d'Ormesson et Fernand de Brinon prennent la parole lors du débat qui suit la conférence¹². Celle-ci est « logiquement solide, mais un peu "abstraite" », note alors A. Marc, qui juge insuffisantes les réponses de Dandieu aux « objections de G. Marcel, très "philosophiques", de Fabre-Luce (toujours la même chose : "le tchèque n'est pas raciste"... etc.), de Maxence (il m'a dupé... au fond il n'a sorti que du Maurras) ». Après sa clôture officielle avec la lecture par Aron d'un appel de la Commune, la soirée se prolonge chez Lipp par une discussion informelle des rapports de l'Ordre Nouveau avec le socialisme officiel, qui fait songer à Marc combien « est souvent nécessaire et fondé » l'opportunisme de Louis Vallon, collaborateur de *Plans* qui se fera connaître après la guerre comme politicien gaulliste de gauche.

A la célèbre brasserie de Saint-Germain-des-Prés, Vallon s'est joint à Marc, Dandieu, Poncet, Naville et Lacroix ; celui-ci est « enfin venu », note avec satisfaction Marc qui s'efforçait depuis quelque temps de l'intéresser à l'Ordre Nouveau. C'est probablement à la Semaine des Écrivains catholiques qu'il le connut, dans des circonstances tragi-comiques : Jean Lacroix fut tellement choqué quand Marc y contesta d'un point de vue révolutionnaire la récupération démocrate-chrétienne de Péguy, trouvant l'approbation de sa fille présente parmi l'assistance, qu'il s'étouffa d'indignation, devint tout rouge et s'effondra en saignant du nez sur le gravier du jardin où se tenait cette réunion en plein air¹³ !

Aussi n'est-il pas étonnant que Marc puisse noter le 24 juin à propos de Jean Lacroix : « Ce n'est pas sur lui que je pourrai compter au sein de l'Ordre Nouveau ! Il est, tout d'abord, irrégulier, flottant, difficilement saisissable. D'autre part, il n'a pas beaucoup de personnalité... Ses opinions sont souvent indécises... Il cède facilement devant toute tentative de surenchère », comme A.

12. Gilbert Ganne, « Qu'as-tu fait de ta jeunesse ? l'Ordre Nouveau », in *Arts*, n° 562, 4-10 avril 1956, p. 7.

13. Entretien avec A. Marc, Vence, avril 1988.

Marc aura l'occasion de le constater au fil des ans et des circonstances changeantes. En effet, il s'aperçoit pendant la guerre que Jean Lacroix, que sa critique de la démocratie a toujours indigné, se montre maintenant très sensible à celle qui a cours sous le régime de Vichy au nom de la Révolution Nationale ; dirigeant un Cercle Joseph de Maistre, il donne volontiers dans le culte des morts et de la terre nourricière de la Mère Patrie.

C'est même Lacroix qui fait inviter Marc à l'École des cadres d'Uriage, censée fournir à la France de nouvelles élites. Marc, d'une joyeuse insolence, pose alors comme condition qu'on retourne le portrait du maréchal Pétain qui y est suspendu à une place d'honneur... Marc ne recevra pas de réponse, mais aura des échos d'une crise de rage à son égard des éléments cléricaux « avancés » d'Uriage ; c'est à ce moment qu'il croit pouvoir situer le commencement de la disgrâce qui le frappa par la suite dans les milieux catholiques, où il avait pourtant joué un rôle significatif avant la guerre, mais qui ne lui auraient jamais pardonné de leur avoir fait la leçon pour avoir misé sur Uriage – et Pétain. Quant à Jean Lacroix, Alexandre Marc le rencontra encore une fois par hasard après la Libération sur la Place de la Madeleine ; il s'était rallié au Front national, groupement d'intellectuels manipulés par le P.C.F., et y voyait l'occasion ou jamais de réaliser leurs idéaux communs personnalistes... C'était pour A. Marc une « adaptation » de trop, et il quitta Jean Lacroix sans la moindre envie de le revoir¹⁴.

Mais qu'il s'accompagnât ou non de retournements et de compromissions, le cours réformiste de la démocratie parlementaire demeurerait une impasse aux yeux de Marc ; ce fut néanmoins l'option d'un certain nombre de proches des débuts de l'Ordre Nouveau, qui devinrent députés dans le camp socialiste, tels Georges Izard d'*Esprit*, Pierre-Olivier Lapie de *Mouvements*, ou Louis Deschizeaux, sympathisant de la première heure de l'Ordre Nouveau qui se dit un jour qu'« il faut foncer », entrer dans la mêlée politique¹⁵. Ayant fait la guerre pendant cinq ans, Deschizeaux n'était cependant, aux yeux de Marc, qu'« un gentil garçon, s'occupant de publicité, n'ayant pas l'esprit philosophique, plein de bonne volonté (suivant une expression que je trouve charmante, il veut reprendre contact avec... le quartier latin !) ¹⁶ ».

14. Entretien avec A. Marc, Vence, 29 novembre 1987. Sur le rôle de Jean Lacroix à Uriage et après la guerre, voir John Hellman, *The Knight-Monks of Vichy France. Uriage, 1940/45*, Montréal et Kingston, Londres, Buffalo, McGill-Queen's University Press, 1993.

15. Il serait aujourd'hui maire de sa ville, et l'un des plus vieux parlementaires français. Entretien avec A. Marc, Vence, 8 novembre 1987. Me Deschizeaux donnera un cycle de conférences sur les ordres professionnels dans le cadre du stage de formation de l'École des cadres d'Uriage en 1942. Hellman, *op. cit.*, p. 154.

16. Journal d'A. Marc, 28 mai, 20-21 octobre 1931.

Parmi les autres militants venus à l'Ordre Nouveau par Dandieu, A. Marc apprécie Robert Kiéfé pour ses vastes connaissances, surtout juridiques, bien qu'il ne lui semble pas très intelligent¹⁷, tandis qu'Albert de Chauveron, le Don Juan corpulent (il l'appelle la « grande brute », le « sauvage » dans son journal) qui s'est interposé entre la belle Yvonne Serruys et lui, ne lui inspire aucune confiance. Il n'est pas le seul à le tenir pour un aventurier sans scrupules, qui n'adhère à l'Ordre Nouveau que parce qu'il imagine pouvoir l'utiliser à ses fins d'avancement social ; Aron pourtant le tient pour « un grand diable sympathique, entreprenant et ardent »¹⁸. Mais pour ce qui est de Dandieu lui-même, A. Marc ne cesse de s'émerveiller de sa « prodigieuse intelligence » : « Toutes les questions lui sont ouvertes. Il semble avoir longuement médité sur toutes », se dit-il le 27 avril. A cet égard, il est « très supérieur à Aron ». Celui-ci lui apparaît pourtant comme un « garçon remarquable et fort sympathique », et il s'en veut aussitôt de le prendre pour exemple des « arguments "massifs" et démagogiques » qu'il n'est que trop aisé de lui opposer en tout débat, comme il le note le mardi 23 avril 1931. « C'est mon destin : dans tous les milieux, dans toutes les réunions je soutiens l'opinion nuancée, difficile à défendre, bâtarde en apparence. »

A la fois franchement catholique (bien que non baptisé) et farouchement révolutionnaire, A. Marc était toujours pris entre deux feux : les réserves traditionnelles d'une « droite » chrétienne et la témérité iconoclaste d'une « gauche » laïque, principale tension interne au groupe de l'Ordre Nouveau, où les vieux amis qu'il y avait amenés ne pouvaient lui être d'un grand appui, trop identifiés à l'un ou l'autre camp, comme Jardin à la « droite », ou alors trop inconsistants, comme Dupuis. A. Marc jugeait sévèrement sur le plan révolutionnaire ses autres amis, le jour d'une rencontre de préparation d'un « catéchisme » doctrinal dont il lui revint de s'occuper de la partie « spirituelle », tandis que la partie politique revenait à Gabriel Rey et la partie économique à Jacques Naville. Ce dernier, chez qui se tiendra encore la réunion du dimanche 6 novembre de l'Ordre Nouveau où il en sera élu président, ne tardera pas beaucoup à rejoindre ses frères dans le giron du trotskisme ; ce pourrait être à lui que Denis de Rougemont fait allusion en évoquant ces démissions de l'Ordre Nouveau dont s'accompagna la préparation du « Cahier de revendications » de la jeunesse révolutionnaire pour la *N.R.F.* un an plus tard, et qui créera au groupe des difficultés sur sa gauche¹⁹.

17. Journal d'A. Marc, 23-24 octobre 1931.

18. Entretiens avec A. Marc, Vence, 8 novembre 1987, et Simone Jardin, Vevey, 10 décembre 1992 ; Aron. *op. cit.*, p. 105.

19. Denis de Rougemont, *Journal d'une époque (1926-1946)*, Paris, Gallimard, 1968, p. 99.

Mais déjà A. Marc note, ce même lundi 5 octobre 1931, la « fatuité », l'« assurance comique », la « satisfaction naïve » de Rey, l'« inertie », l'« inconscience » de Dries. Ce dernier, chez qui pourtant l'Ordre Nouveau a sa permanence, dans l'atelier qu'il partage avec Lalo, rue de la Tombe-Issoire, n'a jamais considéré le groupe de son ami que « comme une vaste fumisterie » ; aussi l'image qu'a Dries de Marc est-elle altérée quand il se rend compte que ce doit être à cause de l'Ordre Nouveau qu'il a tellement entendu parler de lui ces derniers temps, comme il le lui écrit le 9 janvier 1932. Quatre jours plus tard, une lettre de Rey nous le montre s'avisant pour le déplorer d'un froid entre Marc et lui ; mais « jamais les désaccords ou même les luttes politiques, jamais le fait même qu'une association avec toi pour quoi que ce soit me semble maintenant impossible, ne me fera oublier le Lips de chez Hachette et de la traduction de Kostia Diabzev ». (?) En conclusion de ce qui ressemblerait assez à une lettre d'adieu, si l'on ne devait plus tard en retrouver l'auteur à *Mouvements*, Rey souhaite quand même à « Lips » pour l'année qui commence la sagesse et la paix intérieure, assez perspicace pour ajouter : « Je ne te souhaite pas le bonheur qui, je crois, ne t'intéresse pas. »

D'autres vieux amis de A. Marc se refusèrent toujours à le suivre dans l'aventure de l'Ordre Nouveau. C'est en vain qu'il avait organisé une rencontre, le 29 avril 1931, entre Arnaud Dandieu et René Cantoni, qui s'endurcit fanatiquement dans ses positions nationalistes d'Action Française et rompit avec Marc. Quant à l'original Georges Guillot, qui avait fait en septembre 1929 d'âpres remontrances à Lipiansky pour n'avoir pas animé avec assez de sérieux un premier groupe de discussion dont faisaient déjà partie Naville et Jardin avec Cantoni, les réunions de l'Ordre Nouveau ne présentaient pour lui aucun intérêt, comme il l'expliquait à Marc, le 16 mai 1931, car il n'y apprenait rien et ne s'estimait pas assez doué pour discuter et convaincre.

Le 31 août 1931, c'est Albert de Chauveron qui, dans une lettre à Marc, avait involontairement souligné la marginalité des éléments catholiques solides de l'Ordre Nouveau, en lui disant qu'il fallait « écrire d'urgence à *tous* nos amis y compris Daniel-Rops, Gabriel Marcel etc. » Il s'agissait, semble-t-il, d'obtenir confirmation de leur collaboration à un bulletin qu'on espérait financer en déclenchant par ce moyen « la générosité de nos amis et connaissances » ; Chauveron écrit à Dandieu « pour lui communiquer le chapeau définitif de la déclaration des droits de l'homme et de l'Européen » qui en aurait peut-être constitué le premier numéro à la rentrée. Le 14 octobre, A. Marc mentionne dans son journal que Rey a soumis un projet d'hebdomadaire à Deschizeaux, qui pourrait être le même que celui d'un hebdo d'information présenté le 18 mai avec Poncet et Dries à Carlo Rim de l'hebdomadaire illustré *VU*, qui n'en

voulut pas. S'agissait-il ou non déjà à proprement parler d'un bulletin de l'Ordre Nouveau ? Toujours est-il qu'il ne nous reste que le numéro 3 d'un « bulletin officiel mensuel », *L'Effort* de mars 1932, dont le responsable est un certain André Robert. La couverture mentionne que « nos délégués et nos amis sont priés de faire reproduire dans les journaux, revues et diverses publications, les articles et notes du présent Bulletin », consacré entièrement au thème d'une soirée du groupe de l'Ordre Nouveau dont l'annonce occupe toute la première page : « *L'Effort* présente : Les États-Unis contre l'Esprit ».

Cette soirée mémorable, qui fut peut-être l'occasion de lancer une éphémère Ligue anti-américaine, se situe parmi diverses manifestations provocatrices ou tumultueuses de l'Ordre Nouveau où le groupe acquit cette notoriété que Dries finit par remarquer, et même « une réputation de “durs” parmi les jeunes mouvements qui abondaient alors à Paris²⁰ » ; Dandieu n'osa-t-il pas conclure l'une d'entre elles au Musée social en déclarant que « qui n'est pas avec nous est contre nous²¹ » ? La réunion contre l'esprit américain était de celles qui se tinrent dans la salle de la Société de géographie sur le boulevard Saint-Germain, le vendredi 18 mars 1932. Prévue pour 21 heures précises, elle était assurément bien remplie. C'est Jean Maxence qui devait d'abord prendre la parole pour situer « l'Amérique contre l'Occident », alors qu'au cours de la soirée étaient prévues « lectures par René Fauchois et projections de films parmi lesquels des fragments inédits des “Mystères de New-York” ». Avant Arnaud Dandieu qui concluait à la « Faillite de l'Amérique », c'est Robert Aron qui demandait « Pourquoi les États-Unis ? », suivi des interventions d'Yvonne Serruys sur « La Tragi-comédie du coton américain », de P.-O. Lapie sur « La Publicité Yankee » de William Hearst à Bernard Fay, de Robert Kiéfé sur « L'Action des trusts en Amérique », et de celle sur « Un Américain d'Auvergne : André Michelin », par P. Lavaud, un collègue de Dandieu à la Bibliothèque Nationale²², qui s'était chargé, dès le 24 octobre, d'écrire « notre article » sur Michelin²³.

Le bulletin de *L'Effort* préparait le débat par un dossier pour la connaissance des États-Unis, comportant notamment, outre des articles sur la doctrine de Monroe et la religion de la production, ainsi que des jugements sévères par des Américains comme Theodore Dreiser et Sinclair Lewis et des Français comme Thierry-Maulnier et André Siegfried, une enquête posant cette question provocatrice, rendue familière de nos jours depuis la commémoration

20. Aron, *op. cit.*, p. 105.

21. Entretien avec A. Marc, Paris, 8 novembre 1990.

22. Aron, *op. cit.*, p. 105.

23. Journal d'A. Marc.

des cinq cents ans de la traversée de Christophe Colomb, mais qui pouvait sembler saugrenue il y a soixante ans : « Après quatre siècles peut-on considérer que la découverte de l'Amérique a constitué un bienfait ou une calamité pour l'humanité ? » *L'Effort* demandait encore si « au moment où l'on vient de créer une chaire de civilisation américaine », on pouvait dire qu'il y en avait une... Toute une page est consacrée à la réponse d'Aron et Dandieu à cette question, déjà traitée dans leur livre *Le Cancer américain*, paru fin 1931 et tiré en partie d'articles qu'ils avaient écrits pour la revue *Europe*, dont le fondateur Romain-Rolland leur fit parvenir une lettre leur « disant que c'était le meilleur livre qu'il eût lu depuis longtemps » ; mais dans leur intransigeance, ils dédaignèrent de répondre à l'illustre homme de lettres, au pacifisme dépassé...²⁴

Pour Dandieu et Aron, « si une chaire devait être fondée, ce devait être celle de la civilisation anti-américaine ». Car « avant de connaître la civilisation américaine, l'humanité ignorait jusqu'où pouvait aller le conformisme et l'anti-individualisme. Parmi les forces d'oppression collective qui avaient déjà sévi au cours des siècles, certaines étaient plus manifestes, aucune n'était aussi pénétrante, générale et hypocrite », ne disposant pas de ces « moyens de conquête [...] qui ont nom suggestion, prestige, philanthropie ou police. La religion du succès, le culte de ce que l'on nomme la réussite et qui n'est en réalité que la substitution de satisfactions extérieures et stériles à l'épanouissement fécond des tendances essentielles permet de bannir toute inquiétude de l'esprit et toute révolte du corps. Dans ce système où tout s'enchaîne, le travail comme la presse, l'enseignement comme le désir, il n'y a pas de place pour la moindre hésitation ». Un simulacre de liberté permet que « la prospérité, le chômage et l'inflation, toutes soi-disant dirigées, se hâtent l'une sur l'autre comme les vagues d'une marée hystérique » dont « le monde entier [...] subit le contrecoup ». Ce sont pourtant « des Européens, techniciens, hommes d'affaires ou surtout universitaires, qui se montrent les plus ardents zéloteurs d'un état social condamné, par les faits et par l'esprit », quoi qu'en disent les Tardieu et Bernard Faÿ. Mais « posant ainsi la question sur le plan spirituel », Aron et Dandieu ne font pas appel contre l'Amérique et ses suppôts « à l'on ne sait quelle guerre sainte », qui « ne peut rien contre les maux de l'esprit » ; or « le cancer américain est avant tout un cancer du spirituel. Les États-Unis que nous mettons en cause, c'est une méthode, ce n'est pas un peuple, encore moins une terre. C'est donc par des moyens méthodiques et spirituels qu'il faut lutter. » Ils concluent :

24. Aron, *op. cit.*, p. 101.

L'humanité va affronter une période de mue laborieuse mais inévitable ; nous voici au changement des temps, où il faudra choisir entre les routines opprimées d'une tradition fausse, et le travail révolutionnaire qui mène à un ordre nouveau.

Un tel travail aux ambitions d'une portée historique incalculable ne pouvait cependant commencer, modestement mais résolument, que par le commencement. De solides fondations avaient ainsi pu être posées en l'espace d'un an. Car comme pourra se le rappeler Robert Aron, dès l'année 1932, « notre groupe est constitué : il commence à se manifester par des séances de travail en commun, qui se passaient ordinairement chez Dandieu, ou par des réunions publiques, à plus ou moins grand comité, tantôt près du Quartier latin, dans la salle du Musée social, rue Las Cases, tantôt chez l'un d'entre nous. » Dans les assemblées plus vastes, « quand l'Ordre Nouveau, fort seulement de ses idées et de son intransigeance, intervenait dans un débat, il se faisait un silence attentif : n'étions-nous pas les porteurs d'un message cohérent et indépendant ? » « Il y avait aussi des déjeuners ou des dîners pris en commun, » se souvient encore Aron, « au cours desquels on échangeait des projets dont le plus important, le plus ambitieux qui fut le mieux réalisé, celui d'une revue mensuelle »²⁵. L'éphémère bulletin *L'Effort* n'était encore qu'un petit pas dans cette direction d'un organe propre de l'Ordre Nouveau. Avant que ce projet ne se réalise en mai 1933, le groupe trouvera des tribunes dans un certain nombre de publications lancées par d'autres cercles, comme ceux d'*Esprit* et de *Plans*, ou même à son initiative, comme *Mouvements*. Ils finiront tous pourtant par se soustraire à son influence envahissante, qui ne pouvait se limiter à sa propre revue une fois que *L'Ordre Nouveau* vit le jour, puisque c'est toute la jeunesse indépendante de France et d'Europe qu'il s'agissait de former et de fédérer en vue de l'établissement de cet ordre nouveau à laquelle elle aspirait plus ou moins consciemment, d'après le mouvement d'Alexandre Marc et d'Arnaud Dandieu qui s'en voulait le révélateur et l'indispensable guide. C'est à cette fin que l'Ordre Nouveau tenta dès sa création de faire servir le dialogue franco-allemand de la jeunesse dont il était en partie issu, cherchant à l'instrumentaliser dans un sens révolutionnaire.

25. *Ibid.*, p. 105.

2. L'ORDRE NOUVEAU ET *PLANS*. L'ALLEMAGNE ET LES PAYS-BAS

A. – *PLANS* ET LA DIMENSION REVOLUTIONNAIRE DU DIALOGUE FRANCO-ALLEMAND

Maintenant que nous avons vu comment des personnalités diverses s'unirent pour fonder l'Ordre Nouveau et comment, à travers leur cohésion spontanée et leurs tensions mutuelles, plusieurs points de la doctrine personnaliste furent bientôt définis, nous devons nous tourner vers l'aspect internationaliste de l'effort de l'O.N., qui était dès le départ une priorité, au même titre que l'élaboration doctrinale. En effet, l'Ordre Nouveau était engagé dans le processus de rapprochement franco-allemand par la jeunesse commencé au Sohlberg, qui avait été un facteur décisif à sa fondation. Un certain nombre d'Amis du Sohlberg étaient actifs dans l'Ordre Nouveau, et Alexandre Marc entretenait des liens étroits avec Otto Abetz, l'assistant dans la préparation d'une nouvelle rencontre des jeunesses allemande et française, sur le terrain de cette dernière cette fois, soit dans les Ardennes.

Otto Abetz semblait identifier complètement l'Ordre Nouveau à ses propres projets franco-allemands, comme l'expression fidèle de ses buts. Ayant reçu de Marc dans les premiers jours d'avril 1931 le texte d'un « appel zu ordre nouveau », le manifeste dont le texte fut adopté le 22 mars 1931¹, Otto Abetz le

1. Lettre d'Alexandre Marc à Gérard André, 23 mars 1931.

considéra spontanément comme une introduction adéquate à son projet, à faire parvenir à des personnalités allemandes connaissant le français, sélectionnées en accord avec Marc. Il demanda donc à Marc de lui en envoyer trente exemplaires. Il aurait aimé pouvoir faire distribuer une traduction allemande à tous les dirigeants des organismes de jeunesse quelques jours avant le camp des Ardennes, pour qu'ils puissent se familiariser avec « le plan » – la base projetée pour les discussions du camp. Entre-temps, une réunion des membres du Kreis der Sohlbergfreunde devait se tenir à Karlsruhe le 16 avril, où il dit qu'ils (Abetz et probablement ses associés Walter Strauss et Adolf von Grohlman, dont il transmet les salutations) devaient faire un exposé sur l'Ordre Nouveau et encourager la fondation de cercles intéressés à Francfort, Heidelberg et Stuttgart. Il allait déjà écrire (apparemment à la demande de Marc) à l'historien Fritz Kern à Bonn, dans l'espoir d'avoir un point d'appui (« *Stützpunkt* ») pour l'Ordre Nouveau dans cette ville. Abetz espérait que Marc lui-même puisse faire une tournée de conférences sur l'Ordre Nouveau².

Mais Marc, de son côté, maintenait ou essayait de créer ses propres contacts allemands. À l'époque des premières lettres conservées d'Abetz à Marc, celui-ci était tenu au courant par une connaissance du Sohlberg, la journaliste radiophonique de Heidelberg, Ilse Kamnitzer, de ses discussions publiques devant les « syndicats » (?) de Paris et de Londres sur le thème : « Pan-Europa, ein Weg oder eine Utopie ? »³. Il fit aussi envoyer le programme de l'O.N. à August Rathmann, éditeur des *Neue Blätter für den Sozialismus*, qui à son tour lui fit envoyer son livre sur la *Wirtschaftsdemokratie* à l'O.N.⁴. La prestigieuse et influente revue de Rathmann était la cellule de réflexion de l'opposition interne du S.P.D. contre la bureaucratie, le dogmatisme et l'esprit

2. Lettre d'O. Abetz à A. Lipiansky, 6 avril 1931. Fritz Kern faisait alors la promotion du projet d'un manuel des relations franco-allemandes avec son vis-à-vis français le comte Jean de Pange. Il aurait consisté dans les contributions conjointes d'éminents universitaires des deux pays, avec le but de promouvoir la compréhension mutuelle et le rapprochement franco-allemand. Voir les communications d'Ingrid Voss – « Deutsche und französische Geschichtswissenschaft in den 30er Jahren », et d'Élisabeth du Réau – « Jean de Pange : un intellectuel catholique devant l'idée du rapprochement franco-allemand. Espoirs et déceptions », au colloque sur les relations culturelles franco-allemandes dans les années 30 qui se tint à Paris au siège du C.N.R.S., du 6 au 8 décembre 1990, sous les auspices du D.A.A.D. et de l'Institut d'Histoire du Temps Présent qui viennent d'en publier les actes : M. Trebitsch et H. M. Bock, éd. *De Locarno à Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 30*.

3. Lettres d'I. Kamnitzer à Marc et d'un inconnu à Kamnitzer, 11 mars-avril 1931. Marc la verrait plus tard à Stuttgart et lui trouverait un hôtel à Paris. Entretien avec A. Marc, Vence, 23 novembre 1990. Était-elle parente avec Ernst Kamnitzer, un émigré catholique allemand qui signerait deux comptes-rendus de livres dans *Esprit* (M. Kamnitzer, « Entretien imaginaire avec M. Chesterton », n° 18, mars 1934, p. 979 ; Ernst Kamnitzer, « Le Pont du roi Saint-Louis » [Thornton Wilder], n° 22, juillet 1934, p. 638.) ? Voir la communication de Thomas Keller au colloque sur les relations culturelles franco-allemandes dans les années 30 citée ci-dessus : « Katholische Europa-Konzeptionen in den deutsch-französischen Beziehungen der dreissiger Jahre ».

4. Lettre de Jakob Marschak à A. Marc, 24 avril 1931.

bourgeois du parti ; elle critiquait la social-démocratie allemande pour être prisonnière d'un discours d'avant-guerre et d'une politicaillerie parlementaire aride, et pour être isolée de nouveaux courants de pensée dynamiques comme des besoins spirituels des masses. Ces soucis se retrouvèrent dans la revue surtout de par le rôle qu'y jouèrent Hendrik De Man et Paul Tillich⁵.

Les tentatives de De Man pour aller au-delà d'un marxisme daté vers un socialisme « spiritualisé », basé sur une économie bizonale, en viendraient à frapper l'imagination des non-conformistes français quelques années plus tard, particulièrement à *Esprit*, mais avec l'exception notable de *L'Ordre Nouveau* ; en effet, Alexandre Marc profita de l'occasion d'un de ses voyages en Allemagne durant les mois précédant la prise du pouvoir par Hitler pour sonder De Man à Francfort (où il occupait une chaire de psychologie sociale) au nom de l'O.N. Après deux ou trois jours de discussions intenses sur leurs idées respectives, Marc trouva que les similitudes entre les dichotomies dans la vie économique proposés par De Man et par l'O.N. n'étaient que superficielles, et que De Man penchait vers l'étatisme, vers un despotisme économique et finalement politique. Le rapport de Marc fut adopté à l'unanimité par le groupe, et ses craintes au sujet de De Man furent plutôt confirmées par l'évolution de ce dernier autour des cercles du pouvoir en Belgique avant et durant la Seconde Guerre mondiale⁶.

Quant à Paul Tillich (dont la pensée, à travers la revue *Logos* qui publiait ses articles, avait pu être connue de Marc au cours de ses études de philosophie en Allemagne), il était un chef de file du « socialisme religieux » – une autre étant la poétesse hollandaise Henriette Roland Holst-van der Schalk, qui comme on le verra dans la section sur les Pays-Bas, reconnaîtrait bientôt son idéal dans les contributions de l'O.N. à *Plans*, ce que pouvait laisser anticiper le titre de sa contribution (écrite avec la collaboration d'Emil Fuchs) à une conférence préparatoire pour la nouvelle revue en 1928 : « Sozialismus und persönliche Lebensgestaltung »⁷.

Tillich lui-même devint membre du S.P.D. précisément à l'occasion de la fondation des *Neue Blätter für den Sozialismus* – ceci selon August Rathmann, un ancien menuisier⁸ qui depuis le milieu des années 1920 s'était efforcé de rassembler de cette façon, dans la lutte contre la *Verbürgerlichung* de la République de Weimar, le Tillich-Kreis des socialistes religieux (qui

5. Voir Martin Martiny, « Die Entstehung und politische Bedeutung der "Neuen Blätter für den Sozialismus" », in *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 25, Jahrgang, 1977, Heft 3, pp. 373-419.

6. Entretiens avec A. Marc par John Hellman, 1984-85.

7. Martiny, *loc. cit.*, p. 383n51.

8. *Ibid.*, p. 374.

comprenait Otto Piper, avec qui Marc maintenait des contacts depuis le camp du Sohlberg) et le Hofgeismar-Kreis des Jungsozialisten. Rathmann avait contribué à fonder ce dernier à Pâques 1923 au moment de l'occupation du bassin de la Ruhr, en amenant des éléments de cette région et de la vallée du Rhin à s'unir avec des intellectuels de Hambourg, où un plus petit courant « nationaliste » à l'intérieur du communisme s'était fait jour en 1920. Dans les mots d'un historien :

Der für die Geschichte der Weimarer Sozialdemokratie bedeutsame Hofgeismar-Kreis verkörperte eine eigentümliche Mischung von Jugendbewegung, Sozialismus und neuem Nationalbewusstsein⁹.

Plusieurs thèmes « nationaux-bolchevistes » (tels que la mise en question de l'opposition absolue des valeurs de la Gauche et de la Droite, et la confluence de certaines comme la classe et la nation) trouvèrent une première expression au sein de ce cercle, et Ernst Niekisch, sur la tangente de sa faction radicale, se fera un nom en les amplifiant à outrance. Par comparaison, les *Neue Blätter für den Sozialismus* étaient plutôt mous, et ce n'est pas sans une note de condescendance que Marc évoquerait ce groupe de jeunes sociaux-démocrates dans un survol sur les essais non-conformistes en Allemagne, en dépit de sa sympathie pour leurs efforts de « se désolidariser de la République de Weimar » (qui ont été comparés à ceux de la revue *Die Tat*, que Marc prenait plus au sérieux) ; mais leur futilité à l'intérieur de la structure du parti était évidente même pour eux, rapportait-il dans un article d'*Esprit* qui parut le lendemain de la prise du pouvoir par Hitler¹⁰.

Au printemps de 1931, l'O.N. tentait déjà d'imposer sa vision d'une solidarité non-conformiste de génération définie en stricte opposition aux formations politiques existantes, au programme des rencontres franco-allemandes de la jeunesse. Nous avons vu qu'Otto Abetz était complètement réceptif aux conceptions de l'O.N. Par conséquent, Marc prit pour acquis son appui à tout plan que l'O.N. pourrait proposer. Il note dans son journal, le 18 mai, qu'il a écrit une longue lettre à Abetz « pour le mettre un peu au courant de nos projets ». Le 21, une liste provisoire de conférences pour le camp des Ardennes a été dressée – par l'O.N. à ce qu'il semble, mais il doit prendre garde au contre-projet de Luchaire. Le 25 mai, Marc, Weil-Curiel, Aron, Dandieu, Chauveron et Gabriel Rey se rencontrent à la permanence de l'O.N.

9. *Ibid.*, p. 376 ; sur le Hofgeismar-Kreis dans le contexte du national-bolchevisme, voir Otto-Ernst Schüddekopf, *National-Bolschewismus in Deutschland 1918-1933*, Francfort, Berlin, Vienne, Verlag Ullstein GmbH, 1972, pp. 146-152 ; sur le communisme national à Hambourg voir pp. 70-85.

10. A. Marc, « Jeunesse allemande », in *Esprit*, n° 5, 1^{er} février 1933, p. 726. Sur la comparaison avec *Die Tat*, voir Martiny, *loc. cit.*, p. 373.

pour préparer le congrès, dont « on cherche à évincer le groupe de *Notre Temps* », mais beaucoup de temps est gaspillé à cause du manque de discipline et de cohésion.

A 21h30, le 10 juin, eut lieu chez Jean Luchaire (en l'absence de ce dernier qui devait sortir !) une réunion de « ceux de nos amis qui furent désignés pour la petite Commission préparatoire au Congrès », comprenant, en plus d'Alexandre Marc, Cécil Mardrus et André Weil-Curiel, qui venait tout juste de s'entendre avec un certain M. de Tassigny pour l'usage de sa propriété à Rethel aux fins du camp, après que le plan initial de Luchaire de se servir du lycée de Charleville fut tombé à l'eau. Il restait encore d'autres détails matériels à régler, qui étaient l'objet apparent d'une réunion le 16 juin chez Luchaire¹¹. Toutefois, Marc profita de l'occasion pour attaquer la conception de Luchaire d'un congrès « pacifiste », et fut choqué de ne pas avoir été secondé par Mardrus « (qui est irresponsable, et que j'eng... après) » ni par Lapie « (ce qui est plus étonnant) ». C'était un recul pour l'O.N., car Luchaire restait aux commandes après tout ; mais à cause des « dispositions assez souples » qui ont été adoptées, Marc conserve l'espoir de retirer quelque chose de ce congrès, « à condition que les "intransigeants" de l'O.N. ne s'en mêlent pas ». Certains de ceux-ci étaient présents à une réunion semi-officielle de l'O.N., le samedi 27 juin, avec Chauveron, Dandieu, Aron, Kiéfé, et Poncet ; elle fut la scène d'une discussion interminable sur la réunion de Rethel où Marc attaqua encore une fois le point de vue « défaitiste » qui l'exaspérait (Aron étant plutôt une exception à cet égard).

Car Marc n'était pas prêt à renoncer si facilement à faire de Rethel une tribune pour l'Ordre Nouveau, d'autant plus que les organisateurs allemands partageaient son opposition résolue au projet « pacifiste » de Luchaire, qu'ils avaient exprimée sur le chemin de chez Poncet quand Marc et son cousin Mirlès les avaient pris à la Gare de l'Est le dimanche 21 juin. Les membres de l'O.N. (dont Lapie et Mardrus) qui déjeunèrent avec eux purent s'en réjouir, et Marc eut l'impression qu'Abetz et Strauss avaient eu raison de la résistance de Luchaire¹² à leur approche commune, celle de l'O.N. évidemment, pour qui la simple suspension de la guerre n'aboutirait à rien de plus qu'à distraire les gens de la vraie tâche de s'attaquer à sa cause sous-jacente dans les contradictions d'une civilisation en crise. Mais le souci d'Abetz de ne pas faire de Rethel une quelconque embrassade pacifiste était sans doute fondé sur son raisonnement pragmatique qu'il était plus productif de faire se rencontrer des gens qui ne

11. Trois lettres de Jean Luchaire à A. Lipiansky, 1^{er}, 11 juin 1931.

12. Journal de Marc.

s'aimaient pas, comme les nationalistes français et allemands¹³. Ceci aurait été l'attrait principal d'une approche non-conformiste pour lui : minimiser l'importance du clivage gauche-droite des réflexes politiques sur la scène nationale afin d'accueillir une plus grande gamme d'opinions et de laisser les sympathies se développer le long de l'axe France-Allemagne qu'il était désireux de voir émerger sur un autre plan.

Dans ses efforts pour contrer la domination par Jean Luchaire du processus de réalignement de la jeunesse franco-allemande, et pour le diriger dans une direction révolutionnaire, Alexandre Marc trouverait un allié en la personne de Philippe Lamour, dont il décida que le « tempérament d'aventurier » pourrait servir à l'O.N., après une conversation téléphonique du 27 avril. Représenté par Dandieu, Naville, Poncet et Marcelle Rey, le groupe acquiesça deux jours plus tard sur l'insistance de Marc, en dépit de l'appréhension que leur causait le style matamore de Lamour, qui leur semblait celui d'un apprenti dictateur. Mais Marc, qui ne craignait pas les « compromissions de personnes », avait emporté la décision avec l'argument-massue que *Plans* avait le grand avantage d'exister¹⁴.

Marc essayait de susciter une collaboration entre Pax-Press et l'Ordre Nouveau d'une part et de l'autre la luxueuse revue de Lamour depuis le lancement de cette dernière en janvier, ayant commencé par approcher pour son agence de presse le riche architecte dont la femme, Jeanne Walter, avait conçu et financé le projet de *Plans*. N'ayant pas obtenu de résultat de ce côté, Marc voulut alors approcher Lamour par l'entremise de Gabriel Rey en lui donnant des adresses d'amis susceptibles de s'abonner à sa « remarquable revue », et en évoquant un grand article sur *Plans* de René Dupuis dans le *Messenger polonais* et son propre compte-rendu à paraître dans les *Nouvelles littéraires russes* (?) et *Volia* de Prague. Une collaboration entre Pax-Press et *Plans* avait été proposée assez tôt, en particulier à propos d'articles par Le Corbusier¹⁵, à qui Philippe Lamour avait dédié en 1929 son brillant essai de synthèse de ces nouvelles

13. Entretien avec André Moosmann, Paris, 1^{er} février 1988.

14. Journal de Marc.

15. Lettres d'Alexandre Lipiansky à Philippe Lamour, 27 janvier, 27 juillet 1931. Le nom d'Arnaud Dandieu apparaît pour la première fois en rapport avec l'Ordre Nouveau dans la seconde de ces lettres parmi les noms d'amis de Marc qu'il jugeait susceptibles de s'intéresser activement à *Plans*, y compris ceux de Jacques Naville, du lieutenant Roger Perronny, de Jean Jardin, René Cantoni, René Vaubourdolle, André Tolédano, Franz Kannegiesser de Stuttgart, d'Otto Piper, de Friedrich Bentmann, de la poétesse argentine Margarita Abella Caprile et d'un parent de celle-ci, le propriétaire millionnaire de *La Nación*, M. de Klappenbach, qui ne tarda pas à s'abonner à *Plans*.

tendances de la jeunesse dont *Plans* se voulait l'organe, *Entretiens sous la Tour Eiffel*, ainsi qu'à Lénine et à Citroën¹⁶.

La référence à Lénine n'impliquait pas en l'occurrence une allégeance au communisme. Elle était plutôt un hommage à la première de ces révolutions soréliennes de la jeunesse basées sur une mystique de la violence, qui avaient repris les doctrines du syndicalisme français et, après son déclin, avaient dépassé ce précurseur infortuné sur la voie de la réalisation d'un ordre nouveau¹⁷. Lamour avait mérité son diplôme en droit en écrivant au début des années 20 un mémoire sur l'histoire du mouvement syndicaliste basé sur sa prestigieuse revue, *Le Mouvement socialiste* de Lagardelle, Labriola et Sorel, dont les *Réflexions sur la violence* étaient un texte de base dans ces cercles. Lamour avait été frappé par l'affirmation de Georges Sorel dans sa préface à la deuxième édition de son livre, à l'effet qu'il avait inspiré Lénine aussi bien que Mussolini.

Croyant fermement en l'émergence presque inconsciente en Europe d'un « front unique » de révolutionnaires soréliens contre la décrépitude des démocraties bourgeoises¹⁸, c'est dans cet esprit qu'il suivit en 1925 le disciple

16. Ayant écrit ce livre en 1928, quand Lamour le soumit à La Renaissance du Livre il lui fut demandé de réunir une nouvelle collection de tels livres « jeunes », suivant une mode dans l'édition de lancer de nouvelles collections bien typées. Le roman un peu surréaliste *Artaban* de son ami André Cayatte parut comme n° 1 avant même le livre de Lamour (entretien avec Philippe Lamour, Bellegarde du Gard, 25 mai 1989), et fut bientôt suivi de *Tunnels*, des notes de voyage sur l'Europe centrale contemporaine par un autre ami, Aldo Dami. Il ne tarderait pas à se joindre à l'équipe de *Plans*, où Lamour signala son livre à l'attention des lecteurs comme « une des marches d'approche vers notre actuelle entreprise », se remémorant le moment d'en apporter le manuscrit à la Renaissance du Livre à la fin du printemps 1930, quand « les Compagnons ne songeaient pas encore à *Plans* » (n° 3, mars 1931, p. 122). Car la collection s'intitulait « Compagnons de la Grand Route », une expression à la fois désuète et racoleuse charriant des échos de corporations artisanes traditionnelles vues dans le prisme romantique du syndicalisme. Ce ne serait pas la dernière fois, mais pourrait bien avoir été la première, que le terme « Compagnons » serait employé pour désigner les vrais représentants d'une nouvelle génération saine et dynamique, pour exprimer son style bien à elle, à la fois libre et discipliné. Quand Marc essaiera de réunir en une vaste fédération tous les groupements non-conformistes de France à la fin des années trente, c'est par « compagnon » que les militants de la Révolution personnaliste qu'il avait en tête s'interpelleront en guise de salut et de signe de reconnaissance sur le modèle des citoyens de la Révolution française et des camarades de la Révolution russe. *Compagnons* serait aussi le nom de la principale organisation de jeunesse de la Révolution Nationale, où de nombreux non-conformistes des années trente seraient actifs. Le texte de présentation non-signé de Lamour sur la quatrième de couverture de la collection est très représentatif tant du style que du contenu de la mentalité de la culture « jeune » de cette période, et n'aurait pas été désavoué par les vagues encore à venir de Compagnons :

Au premier jour de l'an 1929, les Compagnons ont pris la route. Ils sont jeunes, gais, solides et bien portants. Ils chantent des chansons simples et drues. A l'étape, ils savent rire et plaisanter. Les Compagnons ne partent pas en guerre. Ils se bornent à choisir. Au long du chemin, ils sauront bien reconnaître ceux de leur race et les enrôler d'une large tape sur l'épaule. Les Compagnons ont choisi la loi du clan. Ils vont en équipe « coude à coude » et cœur à cœur. Ils savent qu'être libres, c'est choisir librement ses disciplines.

17. Lamour, *Entretiens sous la Tour Eiffel*, p. 23.

18. Lamour, « Jeunesse du monde », in *Plans*, n° 4, avril 1931, p. 16.

de Sorel, Georges Valois, dans le Faisceau français, dont il fut exclu en 1928, lançant bientôt son propre éphémère Parti fasciste révolutionnaire. Beaucoup d'amis qu'il s'était faits dans ce milieu, comme Aldo Dami et Pierre Winter, le suivraient dans l'aventure de *Plans*, et il irait lui-même chercher Hubert Lagardelle à Toulouse pour l'amener se joindre à la rédaction de *Plans*. C'était donc une espèce de rêve devenu réalité quand il pouvait, dans ses diatribes contre le système parlementaire et le vieil ordre bourgeois du libéralisme, se présenter comme l'héritier de « l'admirable mouvement syndicaliste français du début du siècle » à travers Lagardelle et son « magnifique *Mouvement socialiste* auquel *Plans* se fait un honneur de se relier directement ». Comme celui-ci, *Plans* pouvait passer pour une des sources idéologiques et doctrinales les plus riches de son temps¹⁹.

Déjà dans ses *Entretiens sous la Tour Eiffel*, Lamour affirmait : « *Le socialisme, c'est nous.* » Par ce « nous », il voulait dire les vrais représentants de sa génération, tous ceux qui, venant de points divers de l'horizon, n'avaient qu'une origine : la guerre, et marchaient à grands pas sur des chemins convergents vers leur seul but : la révolution. Ne regrettant pas d'avoir cherché son instrument adéquat d'une extrême-gauche qui se faisait bêtement l'écho des leçons d'un gouvernement étranger sans faire d'effort pour les mettre en contexte, jusqu'aux ligues nationalistes qui s'étaient avérées être vouées principalement à la défense de certains privilèges, sans peur des apparentes contradictions ni souci pour les divisions artificielles du parlement, Lamour proclamait : « J'ai cherché et *je chercherai encore et toujours, partout où elle se trouve*, la Révolution constructive. » C'était maintenant le temps de la définir, tirant de ses éléments épars le nouvel esprit et les nouvelles idées qui devraient organiser la vie collective et la civilisation industrielle²⁰.

Le défi qu'ils posaient divisait la race blanche de façon horizontale, « à hauteur de génération », entre le parti de la démocratie individualiste, liée au XIX^e siècle et à la défense du parlementarisme, à la propriété privée et au capitalisme, et le parti de la jeunesse, qui cherchait « les thèmes directeurs d'une civilisation machiniste, les institutions du monde collectif et l'éthique convenable à la vie nouvelle²¹ ».

La guerre traçait la ligne de démarcation entre deux races : une qui serait dérangée dans ses habitudes par le renouveau de la face du monde, quand « l'homme changerait toutes les conditions de sa vie matérielle, tout l'aspect

19. Lamour, « Vers la deuxième étape », in *Plans*, n°8, octobre 1931, p. 10. Cf. David Ennis, *Towards a reorientation of French social thought in the 1930's*, thèse de doctorat, Boston University, 1983.

20. Lamour, *op. cit.*, pp. 168-169.

21. Lamour, « Jeunesse du monde », in *Plans*, n° 4, avril 1931, pp. 9-10.

extérieur de la civilisation » ; tandis que l'autre était née et avait grandi avec l'automobile, les avions, la radio, le crédit, le music-hall et la guerre industrielle. Elle faisait donc partie intégrante de la Révolution²² en cours depuis le XIX^e siècle, quand la vie avait commencé à devenir nécessairement collective, un processus déjà si avancé que la Révolution était largement déjà faite²³, par le simple jeu de ces forces immanentes de transformation qu'elle portait en elle, et qu'il appartenait à l'homme de diriger intelligemment ; – ou plutôt, il appartenait à l'homme de se diriger dans le champ défini par ces forces. Autrement, il continuerait d'être l'esclave de la complexité de la société et des institutions créées par lui, et la vie matérielle mal dirigée continuerait d'envahir toute son existence.

A cet important tournant de l'histoire, véritablement le début d'une ère nouvelle, l'Occident passait d'une civilisation basée sur l'autonomie de l'individu dans un continuum espace-temps défini par l'étendue de l'effort humain, à une civilisation où les gestes traditionnels de la vie, qui avaient des effets directs, faisaient place aux nouveaux gestes requis par les machines, par lesquels seulement elles pouvaient être mises au service de l'homme²⁴. Car autant qu'ils pussent aimer « les époques neuves qui s'annoncent à notre horizon, dans les lueurs d'aurore des forges et les buccins des marteaux pilons », les hommes de la nouvelle race avaient l'intention de rester leurs maîtres²⁵. Si ceci entraînait la création d'une nouvelle loi faisant de tout le monde comme de toute chose une fonction dans un tout²⁶, ça ne pouvait que sembler naturel à une génération qui aurait pu partager le frisson presque sensuel ressenti par Philippe Lamour et André Cayatte en contemplant Paris de sous la Tour Eiffel une nuit, qui donna le cadre des *Entretiens*, lorsqu'ils réalisèrent qu'ils étaient des rouages dans la machinerie de la ville :

Nous sentions qu'au-dessus et en dehors de notre vie individuelle, nous existions comme partie intégrante de cette machine compliquée qui, dans la nuit, paraissait digérer les énergies englouties tout le jour.

Et – j'en rougis – de sentir nos personnalités accepter sa loi collective, de nous plier à sa discipline, nous avions comme un voluptueux orgueil.

C'est alors que j'ai compris que la Révolution était faite²⁷.

22. Lamour, *op. cit.*, pp. 218-220.

23. *Ibid.*, p. 25.

24. « La Ligne générale », Lamour, « Notions claires pour une civilisation occidentale », in *Plans*, n° 1, janvier 1931, pp. 7-23.

25. Lamour, *op. cit.*, pp. 248-249.

26. Lamour, « Notions claires pour une civilisation occidentale », in *Plans*, n° 1, janvier 1931, p. 15.

27. Lamour, *op. cit.*, p. 17.

C'est avec encore plus de fierté sans complexe qu'Ernst Jünger proclamerait dans *Der Arbeiter* son allégeance à la Révolution « sans phrase » accomplie au cours des dernières décennies par la mobilisation totale du monde par la Technique, à travers laquelle se réalisait la *Gestalt* de l'*Arbeiter*. Il alla jusqu'à situer le sens de la vie pour sa génération dans l'incarnation de ce type et dans la participation à la *Gestalt* qu'il manifestait par-delà l'individualité, voyant celle-ci comme un idéal mesquin et périmé, résidu de l'ère bourgeoise du XIX^e siècle. Pour lui, la vraie liberté consistait en une reconnaissance de la nécessité, et au XX^e siècle, c'était celle de l'avènement de l'*Arbeiter*²⁸, c'est-à-dire de l'homme comme type fonctionnel dans un tout plus grand dont le pouvoir était le lieu du sens dans l'organisation collective formée par le paradigme de la Technique.

De même, Lamour mit comme épigraphe au début de la première partie (« La Révolution est faite ») de ses *Entretiens* une invocation de Verhaeren qui donnait le ton pour tout le livre : « Triomphante nécessité, reine du monde. » Ses écrits montrent qu'il eut été d'accord avec Jünger pour dire que l'existence même des moyens techniques modernes était en contradiction grandissante avec la conception bourgeoise de la liberté et les mœurs qui allaient de pair avec elle, et que « *wir haben es hier mit einer jener grossen stofflichen Revolutionen zu tun, die mit dem Auftreten von Rassen zusammenfallen, denen der Zauber neuer Mittel wie der Bronze, des Eisens, des Pferdes, des Segels zur Verfügung steht*²⁹ ». Il va sans dire que Jünger aussi voyait en la Guerre Mondiale le berceau de cette nouvelle race, car en tant qu'officier de troupe d'assaut il avait été témoin de sa naissance sur le front et dans le *no man's land*, un paysage volcanique de forces élémentaires dont il commença à voir le lien intime avec l'effrayante *Werkstättenlandschaft* inachevée et transitoire du monde industriel³⁰.

Comme Lamour, tout en communiant à l'énergie pure qui animait cet univers en plein bouleversement, Jünger ne pouvait accepter son aspect

28. Ernst Jünger, *Der Arbeiter*, ch. 1.

29. *Ibid.*, ch. 75.

30. Voir en particulier *ibid.*, ch. 49 ; trois décennies plus tard, le personnaliste bordelais Bernard Charbonneau pourrait décrire la Mégalopole moderne dans des termes très proches de ceux employés par Ernst Jünger à propos de la *Werkstättenlandschaft* :

« L'agglomération urbaine en développement accéléré n'a pas le temps de plonger des racines dans le sol, ou d'y fonder des murs de pierres. Elle rase tout, puis sur l'horizontale dresse la verticale. Et elle n'a pas fini d'édifier qu'il lui faut à nouveau détruire pour bâtir quelque nouveau modèle. Sa création n'est qu'un perpétuel chaos où sans cesse l'ébauche succède à l'ébauche, un chantier, un champ de bataille grouillant de masses et de machines. Mais ce front n'est qu'un *no man's land*. »

[...].

[...] Monde en gestation ou en ruines ? Comme les bâtisses tout est inachevé, en construction ou trop neuf. (*Le Jardin de Babylone*, Paris, Gallimard, 1969, pp. 104-405.)

destructif et chaotique qu'en tant que première phase de l'émergence d'une harmonie nouvelle, qu'il incombait à sa génération de réaliser en maîtrisant l'élément dangereux dans lequel elle vivait³¹. Ne pas assumer ce devoir serait laisser libre cours à l'anarchie qui se cachait « *hinter der Vorspiegelung von ungültig gewordenen Werten*³² », au moment même où, « *unter dem Schleier der verschiedenartigsten Ideologien* », un nouvel ordre émergeait avec la nature planifiée et collective d'un nombre grandissant d'aspects de la vie moderne³³. C'est dans ce contexte de la *Planlandschaft* fermée que s'expliquaient des découvertes modernes telles qu'« *Interessengemeinschaften, geopolitischen Räumen und Föderativmöglichkeiten, in denen ein Angriff auf die nationalstaatliche Gliederung und ein Versuch zur konstruktiven Vorbereitung imperialer Räume zu erblicken ist*³⁴ ». *Plans* se vouerait précisément à ces questions, bien que sans référence claire à cette dimension « impériale », et avec un accent régionaliste et décentralisateur dont Jünger n'approchera qu'à l'époque de son manifeste de Résistance *Der Friede*, décrivant sa vision d'un État européen futur dans des termes qui rappellent ceux de l'Ordre Nouveau³⁵.

Sous un autre rapport significatif, *Plans* et le point de vue de son éditeur présentent un parallèle intéressant avec la théorie d'Ernst Jünger. Ce dernier voyait son concept opératoire de l'*Arbeit* comme une « *Lebensart, die einen besonderen Stil auszubilden beginnt*³⁶ ». Un domaine dans lequel il discernait l'émergence du style d'une nouvelle civilisation était celui de l'architecture et de l'urbanisme, sous la forme d'un nouveau type d'habitation caractérisé par un sens de l'espace où la distinction entre la ville et la campagne était atténuée. Une décentralisation des habitations humaines devait suivre l'expansion sans limite des grandes villes, due en partie à la croissance de la portée des moyens de transport et des communications, et au besoin hygiénique grandissant pour le soleil et l'air pur. La séparation de l'homme et de ses moyens de subsistance,

31. *Ibid.*, ch. 54.

32. *Ibid.*, ch. 59.

33. *Ibid.*, ch. 62 ; cf. Lamour, « Jeunesse du monde », in *Plans*, n° 4, avril 1931, p. 10 : « Issus de mêmes causes, le bolchevisme, le fascisme et le socialisme national sont animés du même esprit et tendent aux mêmes fins : la recherche des institutions et des thèmes propres à l'époque collective, c'est-à-dire la recherche d'une atmosphère où nous pourrions respirer et vivre. »

34. *Ibid.*, ch. 79.

35. Voir ch. 12, esquissant la Constitution européenne à réaliser après la guerre : « Sie hat die raumpolitische Einheit zu schaffen unter Wahrung der historischen Verschiedenheit. Zugleich bedeutet das Abgrenzung zwischen technischer und organischer Welt. » Le domaine technique (comprenant l'industrie et le commerce, le transport et la défense) est planifié centralement par l'État, qui de son côté protège la liberté dans le monde organique diversifié des cultures. « In diesem Rahmen werden die grossen und kleinen Völker kräftiger blühen als bisher. Indem die Konkurrenz der Nationalstaaten erlischt, kann etwa der Elsässer als Deutscher oder als Franzose leben, ohne zu dem einen oder zu dem andern gezwungen zu sein. Vor allem aber kann er als Elsässer leben, wie es ihm gefällt. »

36. Jünger, *Der Arbeiter*, ch. 28.

de la nature et de la civilisation, s'estomperait dans l'unité supérieure de la *Gestalt* réalisée, sur le même plan que les cultures historiques dans l'apport de monuments durables et de « *Gleichnisse des Ewigen im harmonischen Gesetz der Räume*³⁷ ». Quoique Jünger ait pu avoir en tête le Bauhaus, dont le directeur Walter Gropius écrivit un article pour un des premiers numéros de *Plans*³⁸, son discours était encore plus évocateur de Le Corbusier, qui avait une section à sa disposition dans *Plans* pour exposer ses idées en textes et en dessins avec une totale liberté sur un papier de qualité spéciale ; c'est là que ses plans pour *La Cité radieuse* furent d'abord publiés.

Le Corbusier était depuis longtemps le mentor de Lamour. Celui-ci avait fait sa connaissance en 1921 quand Le Corbusier lança la revue *L'Esprit nouveau*, qui avait pour but d'incarner cet esprit du XX^e siècle emportant les jeunes générations européennes. Lamour se sentit aisément en harmonie avec ce nouvel esprit, et il écrivit pour son organe un certain nombre de contributions anonymes, comme des critiques de films. Il prit aussi part aux discussions qui aboutirent à la Charte d'Athènes et participa à sa rédaction finale, en révisant le style souvent cuistre de Le Corbusier³⁹. Pourtant son style comme ses idées formaient la trame même des *Entretiens sous la Tour Eiffel* de Lamour, qui lui étaient dédiés. Le redoutable talent oratoire de Lamour trouva un véhicule parfait dans la séduisante rhétorique de la Nécessité et de l'Autorité développée par Le Corbusier.

Comme le maître qu'il appelait « le poète », Lamour en appelait à l'Autorité pour faire prévaloir les commandements de la Nécessité, mis hors de discussion par un style sec, aux formules lapidaires et aux mots courts, irréfutables de simplicité, dont les consonnes retentissantes, souvent explosives, coupaient court à tout argument par l'effet de coup de poing qu'elles conféraient aux affirmations. Des adjectifs comme « clair », « net », « simple », « droit », « dru », et surtout « neuf » (utilisé d'une façon légèrement archaïque et comme d'autant plus moderne), tirés du vocabulaire de Le Corbusier, qui viendraient à colorer une grande partie du discours des planificateurs de développement et des promoteurs de la modernité après la guerre, revenaient constamment avec un effet irrésistible d'évidence qui suggérait ce que le texte à

37. Cf. *ibid.*, ch. 49 : « Es ist indessen festzustellen, dass das 20. Jahrhundert wenigstens in Teilanblicken bereits eine grössere Sauberkeit und Bestimmtheit der Linienführung darbietet, die eine beginnende Klärung des technischen Gestaltungswillens verrät. » [...] « Man vermeidet die Nebenabsichten, etwa die des Geschmackes, man erhebt die technischen Fragestellungen in den entscheidenden Rang, und man tut gut daran, da sich hinter diesen Fragestellungen mehr als Technisches verbirgt. »

38. Walter Gropius, « Sur la construction des théâtres modernes », in *Plans*, n° 2, février 1931, pp. 45-48.

39. Entretien avec Philippe Lamour, Bellegarde du Gard, 25 mai 1989.

certains moments affirmait explicitement : que toute chose (ou en fait toute personne) bloquant le chemin d'une restructuration planifiée de l'environnement humain selon des critères collectifs et des standards techniques d'efficacité était un lamentable vestige de l'obscurantisme bourgeois, et devrait être éliminé sans pitié. Philippe Lamour avait repris d'enthousiasme les notions chères à Le Corbusier de la maison comme « machine à habiter » et de la ville en tant qu'« instrument de travail », et ce fonctionnalisme qui donnait à toute chose le caractère d'un outil servant une fonction dans un tout s'insérait parfaitement dans la *Gestalt* de l'*Arbeiter* telle que décrite par Ernst Jünger.

Le style froid et acéré préconisé et appliqué par Lamour correspondait à celui de la *Neue Sachlichkeit* qui se faisait remarquer en Allemagne à la même époque. Ainsi Lamour put-il spontanément reconnaître l'esprit de *Plans* dans l'art d'un des chefs de file de ce mouvement artistique allemand, le photographe Helmar Lerski, dont l'album *Köpfe des Alltags* fut critiqué dans le numéro 7 (juillet 1931) de *Plans*, et dont les photos frappantes de la jeunesse allemande furent reproduites dans la même revue ; elles figurèrent bien en vue dans une section photographique sur ce thème auquel plusieurs pages étaient vouées dans le numéro 10 (décembre 1931), avec des commentaires lyriques attribuables à Lamour, en contrepoint de ses impressions de voyage. Des photos d'un style semblable, souvent sur des thèmes industriels, contribuaient d'ailleurs à donner à *Plans* son look caractéristique.

Tel qu'indiqué en première partie, Ernst Jünger pouvait, sur le plan littéraire, être rattaché à ce courant de « réalisme magique » ; politiquement, il était une des figures les plus intéressantes de la *Konservative Revolution*, la nouvelle droite allemande de l'entre-deux guerres, qui en lui prit les traits de ce que Jeffrey Herf a pu nommer un « modernisme réactionnaire » dans un livre de ce titre⁴⁰. A cet égard, il présente un parallèle à ce jour inexploré avec des écoles de l'avant-garde telles celles de Le Corbusier et du Bauhaus, qui cherchaient aussi, de façon plus ou moins consciente ou cohérente, à découvrir le style total de l'ère de la Technique, celui qui présenterait la même harmonie organique dans tous les aspects de la vie que les grandes cultures du passé⁴¹.

40. Jeffrey Herf, *Reactionary Modernism : Technology, Culture, and Politics in Weimar and the Third Reich*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.

41. Cette quête s'exprimerait dans le n° 7 de juillet 1931 de *Plans* aux pp. 86-87 dans le compte-rendu par J. P. L. (qui écrivit aussi celui de *Köpfe des Alltags* de Lerski juste après) du livre de Maurice Casteels *L'Art moderne primitif*, sur l'architecture et le design modernes comme la période primitive d'un nouveau style, signes de l'« avènement d'un style unique commun au monde entier » salué dans la préface par Henry Van de Velde. Ce dernier était un illustre artiste flamand, théoricien animé par l'idéal *Arts and Crafts* d'une culture communale surgissant dans une nouvelle unité organique de style ; mais au tournant du siècle il avait cessé de réprouver avec le mouvement anglais le monde impersonnel des machines, cherchant plutôt dans les

Ceci s'accordait au concept cyclique de l'histoire qui a pu être identifié comme un élément de base de la *Konservative Revolution* par son historien Armin Mohler⁴², et que partageait manifestement Philippe Lamour. Il rejetait la notion libérale du Progrès, affirmant que « l'homme n'a jamais changé et ne changera pas », car sous la forme éphémère des diverses civilisations surgies depuis le temps de l'homme des cavernes (pour lequel Lamour ne cachait pas son estime), il y avait toujours les mêmes valeurs essentielles que rien ne changerait : « C'est l'homme avec sa nature, ses mêmes désirs infinis et sa même impuissance, l'homme avec ses inquiétudes au milieu de la tragique beauté du monde. » Ce n'était pas la civilisation comme telle qui était en jeu, mais une nouvelle civilisation parmi beaucoup d'autres qui la précédaient et la suivraient, toutes ayant part à la même destinée de naître, de grandir, de connaître la gloire, et puis de mourir⁴³ – une vision très spenglérianne de l'histoire. « L'ordre éternel trouvera toujours cet équilibre momentané convenable à un espace et à un temps et que, dans cet espace et dans ce temps, on nomme la civilisation⁴⁴. » Ce n'était qu'une question de trouver la forme présente de cet ordre éternel, « la civilisation provisoirement adéquate à l'être⁴⁵ », « qui conviendra quelques jours aux nécessités des sociétés⁴⁶ ».

En l'occurrence, pensait Lamour, les nécessités des sociétés industrielles avaient introduit l'ère des civilisations collectives, basées sur l'interdépendance totale de tous les hommes, et de cette façon avaient rendu désuète la civilisation individualiste basée sur le droit romain qui avait trouvé sa formulation suprême

lois de l'industrie et de la technique le principe unificateur du nouveau style. Le programme de *Sachlichkeit* qu'il aida à formuler pour le Werkbund de l'avant-garde allemande avant la Grande Guerre fournit les bases de l'école du Bauhaus encore à venir, et exerça une influence décisive sur son chef Walter Gropius. (Voir Claudine Humblet, *Le Bauhaus*, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1980, pp. 72-85 ; ces réflexions m'ont été inspirées en partie par une conférence publique du Dr. Winfried Nerdinger : « Walter Gropius and the Search for a New Style », Cummings Lecture sous les auspices de la Faculté des Arts de l'Université McGill, 23 janvier 1985.) Mis à part Ernst Jünger, un autre exemple pertinent d'une affinité de la *Konservative Revolution* pour l'avant-garde en architecture est fourni par le prince Karl Anton Rohan, éditeur autrichien de la prestigieuse *Europäische Revue* à Berlin, avec qui A. Marc a dû entrer en contact à un moment donné, car son nom figure dans un de ses carnets d'adresses des années trente. La contribution du prince Rohan à une *Festschrift* pour les soixante-dix ans d'un philosophe et théologien qui eut une grande influence sur Marc, Erich Przywara, S. J. (« Besuch in Ronchamp – Le Corbusier », in Siegfried Behn, éd. *Der Beständige Aufbruch. Festschrift für Erich Przywara*. Nuremberg, Glock et Lutz, 1959, pp. 83-92) est un hommage enthousiaste à l'église moderniste de Ronchamp, chef d'œuvre de Le Corbusier ; il y cite un article du maître écrit pour l'*Europäische Revue* en 1928.

42. Armin Mohler, *Die Konservative Revolution in Deutschland. Ein Handbuch*, Zweite, völlig neu bearbeitete und erweiterte Fassung. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972, chs. A. 3.8.-9.

43. Lamour, *op. cit.*, pp. 232-233.

44. Lamour, « Jeunesse du monde », in *Plans*, n° 4, avril 1931, p. 19.

45. Lamour, « Notions claires pour une civilisation occidentale », in *Plans*, n° 1, janvier 1931, p. 23.

46. Lamour, *op. cit.*, p. 232.

dans l'État bourgeois né de la Révolution française⁴⁷. Lamour partageait le dédain de Jünger pour cette civilisation qui avait scruté l'individualité *ad nauseam*, et comme lui trouvait qu'il était grand temps « que jaillissent l'époque et le grand lyrisme du monde collectif où l'homme cherche une nouvelle fois sa mesure et sa gloire⁴⁸ ». En ceci, il avait pris part à l'enthousiasme de la *Konservative Revolution* pour le « socialisme » inhérent à la civilisation technique et aux régimes révolutionnaires du XX^e siècle, qui rétablissaient ordre et organicité par opposition au libéralisme égocentrique, quoique Philippe Lamour ne se soit pas prêté à l'utilisation rhétorique plutôt vague de ce mot qui caractérisait les discours allemands.

Néanmoins, sa critique du droit romain et de ses présupposés individualistes concorde d'une manière frappante avec un thème central du discours « conservateur révolutionnaire ». Quand il s'en prenait au caractère absolu prêté à la propriété privée par la loi individualiste, d'après le *jus utendi et abutendi* du droit romain, et favorisait sa subordination à la fonction sociale et à l'utilité publique⁴⁹, il se retrouvait avec des publicistes nationaux-révolutionnaires allemands tels que Ernst Niekisch et les frères Strasser, dont la notion du *Lehenseigentum* germanique, basée sur la distinction féodale entre *Besitz* et *Eigentum*, remontait elle-même au Romantisme politique et à l'école historique de droit de Friedrich von Savigny⁵⁰. Toutefois, tout en situant dans les petites communautés paysannes d'antan l'origine de cet individualisme qui n'avait plus sa place dans la civilisation moderne, Lamour voyait aussi dans la campagne un élément permanent de l'ordre éternel, alors même que celui-ci se cherchait une nouvelle forme, dans une synthèse de sa base agraire, liée à la nature, avec son excroissance industrielle créée par l'homme. Lamour partageait en effet la foi en la terre et les valeurs d'enracinement communes à la plupart des penseurs qui, en France comme en Allemagne, essayaient de voir comment la Technique pouvait devenir une expression valable d'une culture organique.

C'était toujours de la France, agissant comme un laboratoire spirituel temporairement à l'abri du plein impact des bouleversements contemporains, que Lamour attendait « la doctrine inspirée autant des traditions du sol que des nécessités du nouvel âge et qui donnerait à la race blanche les institutions et la

47. Lamour, « Notions claires pour une civilisation occidentale », in *Plans*, n° 1, janvier 1931, p. 13.

48. *Loc. cit.*, p. 21.

49. *Loc. cit.*, p. 20.

50. Voir Thierry Mudry, « "Le Socialisme allemand" : analyse du télescopage entre nationalisme et socialisme de 1900 à 1933 en Allemagne », in *Orientations*, revue culturelle pluridisciplinaire, n° 7, sept.-oct. 1986, pp. 28-29.

mystique de sa nouvelle grandeur⁵¹ ». Il faut comprendre que Philippe Lamour, qui ne connaissait pas l'allemand, n'était pas conscient des nouvelles idées qui circulaient parmi la jeune intelligentsia nationaliste de l'Allemagne. Il n'y sera que tardivement et superficiellement exposé lors des efforts conjoints de *Plans* et de l'Ordre Nouveau pour rallier la jeunesse allemande à un front commun européen de leur génération. Les *Entretiens sous la Tour Eiffel* précèdent de plus de trois ans la parution de *Der Arbeiter* de Jünger ; pourtant, ils peuvent être vus comme le pendant français de ce dernier ouvrage, car ils incarnent le même esprit et partagent beaucoup de ses intuitions, mise à part la métaphysique de la *Gestalt* qui fait ressortir avec tant de force la profondeur et l'étendue de la transformation subie par l'humanité sous l'empire de la Technique.

En termes plus simples, cette même prise de conscience sous-tend les écrits de Lamour à cette période ; s'ils n'ont pas la valeur durable des travaux contemporains d'un des grands noms des lettres allemandes du XX^e siècle, ils ont quand même joué un rôle semblable dans la cristallisation du sentiment du monde qui était caractéristique de l'élément le plus conscient de la jeunesse de son pays. Les parallèles frappants qui peuvent être tirés entre le disciple de Le Corbusier, Philippe Lamour et sa revue *Plans* d'une part, et de l'autre, les tendances allemandes de la *Konservative Revolution* et de la *Neue Sachlichkeit* qui se rencontrent chez Ernst Jünger et son cercle, ne peuvent s'expliquer par une quelconque influence, qui était minime de part et d'autre ; ils doivent être vus comme une réaction commune à une crise qui touchait la civilisation européenne tout entière, à un commun sentiment de cette crise chez une génération dont les conditions matérielles et spirituelles ont été formées à l'échelle continentale, conférant par conséquent des traits communs à ses expressions nationales, dans un entrelacement de réactions modernistes et conservatrices au défi de la Technique.

Plans s'est présenté comme un effort résolu pour discerner ces traits d'une conscience commune, en cherchant les nouvelles institutions qui permettraient le développement normal de la personnalité dans un ordre nouveau⁵². Son objectif final était donc le même que celui du mouvement baptisé Ordre Nouveau au moment où *Plans* était lancée ; sauf peut-être qu'il n'était pas aussi regardant, saluant sans beaucoup de discernement comme autant d'étapes légitimes vers un nouvel ordre contemporain des révolutions dont l'Ordre Nouveau se défiait d'emblée et considérait comme manquées.

51. Lamour, « Jeunesse du monde », in *Plans*, n° 4, avril 1931, p. 18.

52. Lamour, « Notions claires pour une civilisation occidentale », in *Plans*, n° 1, janvier 1931.

Toujours est-il que Lamour semblait partager le dédain de l'O.N. pour le réformisme sous toutes ses formes. Dans ses *Entretiens sous la Tour Eiffel*, il déclara comme « première loi » : « Il ne faut pas améliorer, car on n'améliore pas la gangrène⁵³ », alors que Dandieu et Aron diraient bientôt qu'« on n'améliore pas la peste ». Ils diraient aussi que « quand l'Ordre n'est plus dans l'Ordre, il est dans la Révolution », et Lamour avait déjà déclaré en 1928 que « l'organisation actuelle des sociétés, c'est l'anarchie. L'ordre c'est la révolution⁵⁴ ». — C'est-à-dire la contrepartie humaine et consciente de la révolution « sans phrase » (comme Jünger la décrirait) du machinisme, un bouleversement des fondements mêmes des sociétés humaines qui rendait nécessaire la recherche d'un ordre nouveau⁵⁵, où l'homme pourrait maîtriser sa création, cesser de servir la machine et la mettre à son service, en donnant des proportions humaines à un monde organisé, digne une nouvelle fois du nom de civilisation⁵⁶. Dans les *Entretiens*, une page entière est réservée à ce seul aphorisme, apparaissant comme le credo de Lamour : « Organiser la société, c'est libérer l'individu⁵⁷. » Il résumait le principe en vertu duquel l'impersonnalité même de la société technicienne pouvait servir à la libération de la créativité humaine :

La vie matérielle, la vie sociale en série est bonne et souhaitable parce que, dégageant l'individu de l'organisation particulière de ses besoins, réglant industriellement ses soucis pratiques, elle doit dégager l'individualité et lui donner, avec toute la liberté d'esprit et de cœur désirables, toutes ses possibilités d'expansion⁵⁸.

Il n'y a ici qu'à remplacer le mot « individualité » par celui de « personnalité », comme Lamour le ferait, en italiques en plus, au moment de présenter pour la première fois les buts de *Plans*⁵⁹, pour avoir une première formulation de la méthode dichotomique de Dandieu et d'Aron, qui deviendrait la base théorique de la doctrine de l'Ordre Nouveau. Mais ici aussi une influence réelle de la part de Lamour est peu probable, car il se heurtait à une vive résistance de la part des « intransigeants » de l'O.N. tels Dandieu, dont la méthode était le fruit de plusieurs années d'élaboration théorique, et qui ne semble pas avoir connu Lamour avant que Marc ait amorcé des contacts avec lui en janvier 1931. Il s'agirait donc là d'une des coïncidences les plus

53. Lamour, *op. cit.*, p. 64.

54. *Ibid.*, p. 129.

55. *Ibid.*, p. 15.

56. *Ibid.*, p. 18.

57. Lamour, *op. cit.*, p. 190.

58. *Ibid.*, p. 114.

59. Lamour, « Notions claires pour une civilisation occidentale », in *Plans*, n° 1, janvier 1931, p. 21.

frappantes entre *Plans* et l'O.N. Elles peuvent être perçues comme l'effet d'un temps qui était prêt pour certaines idées, apparaissant spontanément sous des formes analogues à des points divers de l'horizon.

Un autre exemple d'un tel accord spontané qui peut être mentionné dans cette perspective du *Zeitgeist* est la vision qu'a alors Lamour de l'État et de la société dans un ordre nouveau. Comme l'O.N., il se méfie d'une notion abstraite de la liberté, accordant plus de valeur à l'organisation des libertés concrètes sur les bases locales de la famille, de la région, et de la corporation, coordonnées comme la nation en différents « syndicats » devant lesquels l'État serait responsable⁶⁰. L'État serait donc neutralisé et réduit à l'administration, sous leur direction, de la vie matérielle qu'il aurait pour fonction de garantir, en agissant de façon mécanique comme une sorte d'arbre de transmission, dépouillé des exigences et des attributs moraux d'une Providence⁶¹. Enfin, l'impératif existentiel sous-tendant les efforts de Philippe Lamour était aussi très typique des non-conformistes dans leur ensemble, et tel qu'exprimé dans l'invocation finale des *Entretiens* il pourrait tout aussi bien s'appliquer aux hommes de l'O.N. :

Nous voulons une raison de vivre et une raison de mourir. Il ne nous suffit plus d'une existence assez agitée pour n'avoir pas le loisir d'y penser. [...].

[...] Nous avons besoin d'une discipline qui encadre notre vie, d'une certitude qui la sanctifie, d'une foi qui la dépasse⁶².

C'était donc une simple question de dignité humaine que de tenter de mettre fin à un désordre social qui entravait le plein développement de la personnalité, et de prendre part à l'effort mondial d'en venir à bout en faisant l'inventaire et la synthèse de ses manifestations les plus dynamiques, celles qui mobilisaient la jeunesse de nations entières, comme l'Amérique, la Russie, l'Italie⁶³, et bientôt l'Allemagne. Ce sentiment d'urgence était certainement partagé par l'O.N., sauf que beaucoup plus d'importance y était accordée à la formulation d'une nouvelle doctrine vraiment radicale, plutôt que de rester simplement à la traîne d'efforts en cours ; car l'O.N. ne se cachait pas les failles de ce qui était pour lui des révolutions manquées, en dépit de certaines impulsions sincères qu'elles pouvaient canaliser. L'O.N. avait pour but de créer son propre ordre, complètement nouveau, dont les perspectives d'avenir laissaient toujours Lamour un peu sceptique, malgré la sympathie qu'il

60. Lamour, *op. cit.*, p. 180.

61. *Ibid.*, p. 187.

62. *Ibid.*, p. 249.

63. Lamour, « La Ligne générale », p. 10 et « Notions claires... », p. 22, in *Plans*, n° 1, janvier 1931.

éprouvait pour les idées de l'O.N. Il doit sûrement avoir reconnu en elles les traits de la Révolution constructive qu'il avait cherché durant des années tel Diogène, car il persista à tendre la perche à l'O.N. en dépit de la méfiance des « intransigeants » à son égard.

Le 3 mai 1931, quelques jours après qu'Alexandre Marc eut obtenu leur accord pour approcher Lamour, Robert Aron et Gabriel Rey s'élevèrent contre ses démarches de ce côté au cours d'une réunion clairsemée du groupe ; mais Marc réussit à les convaincre de commencer par discuter avec Lamour. À une réunion au bureau de *Plans*, Philippe Lamour fit une mauvaise impression à Dandieu, Aron et Rey, mais il trouva l'aval de Marc, qui obtint que l'on tente de collaborer. Un mois plus tard, la question était encore en suspens quand Lamour livra à Marc ses frustrations à l'endroit de l'équipe de *Plans* : « Ces types ne sont pas de notre génération, ce sont les jeunes comme nous qui doivent former la révolution... Mais je n'avais pas le choix⁶⁴. » Lamour avait peut-être en tête quelqu'un comme Lagardelle, qui selon Marc passait son temps dans le bureau de *Plans* à ne rien faire⁶⁵. En tout cas, Marc profita du découragement de Lamour pour le convaincre de demander officiellement aux « intransigeants » de l'O.N. d'entrer en collaboration étroite avec *Plans*.

Le dimanche 7 juin 1931, au cours d'une conversation avec Marc à la brasserie Lipp qui dura jusqu'à deux heures du matin, Lamour décida d'ouvrir *Plans* à l'Ordre Nouveau, sans pour autant démissionner, mais en mettant ses espoirs dans le groupe, ayant admis « les insuffisances de son équipe actuelle ». Ils décidèrent d'avoir une réunion bientôt afin de jeter les bases d'une collaboration doctrinale. Le lendemain, lors d'une conversation avec Jean Jardin et Gabriel Rey, Alexandre Marc déplora les tendances excessivement puristes de l'O.N. Ils conclurent qu'ils devaient agir – sans Lamour si possible, avec Lamour si nécessaire, mais le plus tôt possible⁶⁶.

Ainsi, les perspectives d'une vraie collaboration doctrinale entre eux n'étaient guère prometteuses, mais l'enthousiasme de Philippe Lamour pour l'action venait à point nommé pour faire avancer le but concret de l'O.N. de radicaliser les rencontres de jeunesse franco-allemandes. Ayant pu constater les dons oratoires de Lamour à la conférence sur la Hongrie organisée par l'O.N. après laquelle on se retrouva chez Lipp⁶⁷, c'est en songeant à eux que Marc invita Lamour à l'accompagner dans les Ardennes ; il voulait que Lamour s'en serve pour « descendre Luchaire en flammes » – ce que Lamour n'était que trop

64. Journal de Marc.

65. Entretien avec A. Marc par J. Hellman, basé sur un questionnaire de l'auteur, Cogné, juillet 1985.

66. Journal de Marc.

67. Journal de Marc.

heureux de faire⁶⁸, car il commençait à avoir des doutes sur l'éditeur de *Notre Temps*, après avoir longtemps reconnu dans cet hebdo une politique de génération apparentée à la sienne⁶⁹.

C'est ainsi que Lamour en vint à représenter *Plans* à Rethel, qui différait du Sohlberg en étant moins un rassemblement intellectuel d'individus intéressés qu'une conférence politique de délégués officiels de mouvements de jeunesse des deux côtés du Rhin. L'O.N. s'y présenta comme le Groupe français de l'Ordre Nouveau, une appellation qui dénotait ses ambitions européennes sur un modèle qui serait aussi reconnaissable dans le sous-titre d'*Esprit* de « Revue internationale, édition française », dont Marc croit pouvoir s'attribuer la paternité⁷⁰. Si des organisateurs proches de Luchaire comme Cécil Mardrus et André Weil-Curiel se sont distancés de l'O.N. à l'occasion de cette rencontre, le mouvement avait trouvé de nouveaux sympathisants dans les frères Berge, François et André ; ce dernier, un ami de Marc⁷¹, fit le lundi 3 août un discours sur « les élites intellectuelles de la jeunesse française face au devoir européen » qui était rempli de passages à consonance O.N., sans parler d'une référence explicite au livre d'Aron et Dandieu *Décadence de la Nation française*. Se basant sur lui, Berge parla du conflit de l'esprit et de l'intellect, de la « partie la plus essentielle de l'être » contre ce qu'Emmanuel Berl avait nommé le « conformisme », qu'il revenait à la jeunesse intellectuelle, définie comme étant entièrement non-conformiste sans égard à la nationalité, de détruire afin de libérer l'intelligence et de la laisser s'attaquer à la tâche pressante de « recréer un ordre nouveau, intérieur et extérieur, fondé sur des valeurs plus solides⁷² ».

Dans la discussion qui s'ensuivit, Albert de Chauveron précisa pour l'O.N. qu'un tel ordre nouveau ne pouvait résulter que d'un élan révolutionnaire qui renverserait les frontières nationales et sociales, comme celui de la tradition française telle que définie dans le livre d'Aron et Dandieu, à l'opposé d'un pacifisme qui respectait l'ordre social établi et qui était donc impuissant à

68. Lettre d'A. Marc à Ph. Lamour, 14 janvier 1986.

69. Entretien avec Ph. Lamour, Bellegarde du Gard, 25 mai 1989.

70. Entretien avec A. Marc par J. Hellman.

71. Marc possède un exemplaire du tome II (*La Jeunesse interdite*, Paris, Plon, 1930) de sa trilogie de romans *Bernard Bardeau*, dédicacée à lui par « son ami André Berge ».

72. « Une exploration psychologique franco-allemande : Le Congrès de Rethel, 2-9 août 1931, Compte rendu et exposés » in *Notre Temps*, 5^e année, 2^e série, n° 103-104, 16-23 août 1931, pp. 607-611. C'est en effet Emmanuel Berl qui dès 1929 avait lancé l'idée du conformisme (et fait allusion à ce qui n'en était pas) au sens où l'entendrait la jeunesse des années trente dans le premier pamphlet sur la littérature des cinq projetés, pour la collection des « Écrits » de Jean Guéhenno chez Grasset, sur la *Mort de la pensée bourgeoise* (dont le second était censé porter sur « Les hommes autour de la machine », développant de pénétrantes considérations esquissées dans *Les Derniers Jours* avec Pierre Drieu La Rochelle en 1927), dans le chapitre intitulé « Le conformisme masque au littérateur moderne le monde moderne », pp. 85-108.

résoudre des conflits internationaux. Cinq jours plus tard, Aron lui-même poursuivrait cette charge contre le pacifisme, sur la base morale de la lâcheté et de la préservation de privilèges acquis qu'il dissimulait, tandis que Dandieu dénoncerait l'esprit conservateur de Locarno, contraire au véritable esprit révolutionnaire de la France et à la dignité allemande. Par conséquent, l'O.N. prôna le refus de participer à une guerre contre l'Allemagne, l'appui à une révolution allemande contre le capitalisme⁷³, le véritable ennemi qu'il désignait dans la plupart de ses interventions, surtout celles de Marc. Ce dernier tint à mettre en garde les Allemands contre l'absolutisation césarienne de la Nation à laquelle ils étaient enclins, cette perversion stérilisante de l'authentique vie nationale, dont Napoléon avait donné un exemple par trop influent⁷⁴. Marc rejeta aussi leur exigence d'un désarmement français comme étant vaine sous le présent régime économique : « Nous luttons seulement contre un symptôme ; pour établir la Paix il faut lutter ensemble, dans les deux pays, contre le capitalisme⁷⁵. »

Le même samedi 8 août, à la veille de la clôture de la réunion, Philippe Lamour renchérit sur le même thème. Ayant été « présenté cordialement » par Jean Luchaire, il se retourna indirectement contre lui en adjurant le Congrès de ne pas se contenter de discours, mais plutôt de se préparer à agir : « faire l'Europe, faute de quoi l'Europe périra ». Ceci sous-entendait pour lui une position révolutionnaire dans l'ordre diplomatique aussi bien que dans l'ordre économique et social. Il avait eu l'intention de profiter de l'occasion pour réclamer la création d'un nouveau comité de jeunesse franco-allemand à cette fin, mais à la place il déplora publiquement que sa proposition ait été exclue sous un prétexte de procédure⁷⁶. Puis, après que le radical-socialiste Aroux ait critiqué l'attitude négative de Lamour envers le Congrès et son désir de former un comité de plus sur la base d'une rhétorique agressive, il y eut une sorte coup de théâtre : Albert de Chauveron se leva pour proclamer la fondation immédiate par les groupes de l'O.N. et de *Plans* d'un comité franco-allemand pour l'Union européenne, auquel Luchaire adressa les meilleurs vœux du Congrès avant de diriger l'attention de l'assemblée sur un arc-en-ciel symbolique apparu à point nommé au dehors, et d'en profiter pour lever la séance sur cet heureux augure⁷⁷.

Dans son discours de clôture du lendemain, Luchaire stigmatisa cette position anticapitaliste à bon marché comme un exemple de ces idées

73. *Ibid.*, p. 648.

74. *Ibid.*, pp. 615-616.

75. *Ibid.*, p. 649.

76. *Ibid.*, p. 650.

77. *Ibid.*, pp. 651-652.

préconçues de la scène nationale qui avaient empêché les dynamismes respectifs de la France et de l'Allemagne de s'harmoniser sur le plan non-conformiste de la génération⁷⁸. Mais Abetz, dans son discours, reprit à son compte les propos de la veille de Lamour, réaffirmant la solidarité horizontale de leur génération dans l'Europe entière et entre les jeunesses de France et d'Allemagne en particulier, par opposition aux frontières verticales séparant les nations (une idée dont Abetz situait l'origine dans *Une génération réaliste* de Luchaire). De plus, il réitéra la vision de Lamour de la jeunesse de tous les camps se libérant des systèmes économiques existants et s'unissant pour créer un homme nouveau dans une Europe organisée pour la justice. Il alla jusqu'à demander la participation à cette fin des groupes extrémistes au prochain congrès à Aix-la-Chapelle en 32⁷⁹.

Ceci tendrait à démentir la supposition de Dieter Tiemann qu'une collaboration avec des forces extrémistes de la part d'Otto Abetz était exclue à cause de sa « *staatstreue Grundhaltung*⁸⁰ ». Dans la mesure où il y a un fond de vérité dans cette affirmation, en raison du besoin d'Abetz d'un appui officiel, il aurait fallu un certain temps à Abetz lui-même pour s'en rendre compte, puisqu'il était prêt, à la mi-octobre, à tenir une réunion préparatoire à Nancy avec le comité dissident lancé officiellement à Rethel mais qui commençait tout juste à prendre forme, en vue d'un grand congrès prévu pour décembre où un parti révolutionnaire européen était censé être lancé et un plan d'action pour dix ans être adopté. Cette politique allemande de Marc fut ratifiée par Lamour, Rey, Dandieu et Aron au bureau de ce dernier à la *N.R.F.* le 16 octobre 1931⁸¹.

C'était le couronnement des efforts de Marc pour faire de *Plans* un organe public des théories de l'O.N. et un outil de sa stratégie. Dans son numéro de novembre, la revue se présenta même comme telle dans sa section sur l'action. Elle y annonçait aussi la collaboration des Amis de *Plans* et de l'O.N. dans un comité conjoint sous le nom de Front unique, en anticipation du front commun de toute la jeunesse européenne révolutionnaire. Celui-ci était censé se constituer plus tard dans l'année, au cours d'un Congrès devant être préparé lors d'une réunion franco-allemande à la fin de novembre. Les représentants de

78. *Ibid.*, pp. 658-660.

79. *Ibid.*, pp. 653-654.

80. Dieter Tiemann, *Deutsch-französische Jugendbeziehungen der Zwischenkriegszeit*, Bonn, Bouvier/Édition Röhrscheid, « Pariser historische Studien » de l'Institut Historique Allemand à Paris, 1989, p. 127.

81. Journal de Marc.

la jeunesse d'Allemagne occidentale étaient priés d'entrer en contact avec Otto Abetz ou Franz Goepfrich, qui avait parlé juste après Lamour à Rethel⁸².

Toutefois, ni l'un ni l'autre de ces deux noms ne revient à propos de ce qui deviendrait le Congrès de Francfort de février 1932. Il se pourrait bien qu'Abetz se soit ravisé au sujet d'une initiative ouvertement conçue en opposition à son Sohlbergkreis, et que ç'ait été en partie afin de faire pièce à cette tentative de *Plans-Ordre Nouveau* de se rendre maître du dialogue de jeunesse franco-allemand sur lequel Abetz avait jusque-là eu la haute main, que le congrès annuel prévu pour Aix-la-Chapelle eut lieu plutôt à Mayence six semaines après celui de Francfort. Là, en l'absence de Luchaire et de Chabannes, c'était ironiquement le sympathisant de l'O.N. François Berge, alors *Lektor* à Heidelberg, qui coprésida avec Abetz cette réunion mal préparée, où il devint évident que l'élan communautaire de la jeunesse au Sohlberg avait fait place à la comparaison stérile d'objectifs nationaux divergents. Comme Dieter Tiemann a pu l'écrire :

Die Metamorphose der himmelstürmenden Jugendbewegten in eine soignierte Gesellschaft hatte eingesetzt. Potentiell wurde dieser leidlich eingespielte Apparat als Aushängeschild für ganz andere Interessen verfügbar⁸³.

Ce n'était pas non plus une mince affaire que de réunir les représentants les plus actifs de la jeunesse française. Le 7 octobre 1931, Marc avait été furieux de l'échec d'une rencontre entre Aron et Dandieu d'une part, et Lamour de l'autre. Il téléphona à Gabriel Rey pour le persuader de voir Lamour et de lui expliquer la nécessité d'accepter les conditions de Marc pour travailler ensemble à *Plans*, formulées sans ambages dans son journal : « Je tiens absolument à ce que nous collaborions avec *Plans*, à condition que cette revue tombe entièrement sous notre influence. » Le vendredi 9 octobre, Marc eut une rencontre décisive avec Lamour chez lui où, après le départ de Jeanne Walter et de Pierre Winter, son hôte parla plus librement et ils se mirent d'accord sur une fusion officielle – « une entente complète “en bonne et due forme” », qui serait annoncée à certains membres de l'O.N. (André Poncet, Marcelle Rey...) au cours d'un dîner chez Aron. Le lendemain eut lieu la première séance de la commission doctrinale chez *Plans*⁸⁴.

Il se pourrait que ce fût là l'occasion où Lamour réunit autour d'une longue table, avec un crayon et un papier devant chaque siège, les membres de l'Ordre Nouveau, et déclara : « Nous avons l'après-midi devant nous pour

82. *Plans*, n° 9, novembre 1931, pp. 149, 155.

83. Tiemann, *op. cit.*, p. 130.

84. Journal de Marc.

mettre au point notre doctrine. » La précipitation doctrinale de Lamour n'avait rien pour amadouer les « intransigeants » de l'O.N.⁸⁵. Aron, Dandieu, Poncet et les Rey étaient néanmoins en accord tacite quand, le jour suivant, après avoir satisfait la curiosité de Lamour au sujet de la doctrine économique que l'O.N. était en train d'élaborer, Marc vint à bout de sa résistance au projet qu'il appelait « notre » numéro de *Plans*. Le 14 octobre, Marc rencontra à la librairie Ex-libris une connaissance d'Aron du nom d'Ostertag, qui avait fait une conférence sur Hitler à une réunion de l'O.N. le 27 mai, et qui maintenant l'appuyait et l'aiderait à préparer son projet d'un voyage de propagande en Allemagne avec Lamour, à qui Marc en avait parlé le même jour. A la réunion à la *N.R.F.* mentionnée plus haut, cette tournée de conférences avait été discutée comme un élément essentiel de la nouvelle stratégie de l'O.N. envers l'Allemagne. Lamour suggéra aussi d'acheter le périodique *Monde*, peut-être comme un organe pour l'O.N. Mais faute de fonds, le groupe dut se contenter de *Plans*, dont le numéro d'octobre répondait aux attentes de Marc, étant maintenant plus cohérent et, surtout, plus O.N. dans ses idées⁸⁶.

C'était le moins que l'on pût dire, car le numéro contenait des extraits du livre à paraître d'Aron et de Dandieu *Le Cancer américain* et une longue lettre ouverte de Lamour adressée à ceux-ci, datée du 23 août, faisait l'éloge de leur *Décadence de la Nation française*. Lamour reconnaissait qu'avec ce livre ils avaient, les premiers, donné aux jeunes générations les éléments d'une doctrine, qu'il leur invita à appliquer à partir de ce jour en union étroite avec *Plans*. Ensemble ils devraient rassembler tous ceux qui préféreraient échouer au service d'une Révolution nécessaire que réussir sur les voies de la décadence. Lamour s'attardait sur cette idée de Révolution nécessaire qui donnerait son titre à la Bible de l'O.N. à la veille de la mort de Dandieu, tant dans sa lettre (qui, étrangement, se terminait sur le même appel que le livre à venir, la dernière phrase écrite de Dandieu, souvent citée : « Allons-y »)⁸⁷ que dans son éditorial introduisant la « deuxième étape » de son entreprise, où « la Révolution nécessaire » était le titre de la première subdivision. Lamour donnait au terme un sens plus large et ambivalent qu'Aron et Dandieu, auxquels il aurait pu le reprendre à l'occasion de quelque conversation – ou vice versa... Quoi qu'il en soit, comme eux, Lamour était convaincu que les crises économiques courantes

85. Robert Aron, *Fragments d'une vie*, Préface de Denis de Rougemont, postface de Sabine Robert-Aron, Paris, Plon, 1981, p. 102.

86. Journal de Marc, 20-21 octobre 1931. Sur la revue pacifiste *Monde*, se situant dans le prolongement du mouvement *Clarté* d'Henri Barbusse, et qui cultivait les rapports avec les intellectuels allemands, voir Anna Luigia Villani, « *Monde* 1930-1935 : l'impegno pacifista », in *Studi dell'Istituto Linguistico*, VI, 1983, pp. 199-222.

87. Lamour, « Lettre à Aron et Dandieu », in *Plans*, n° 8, octobre 1931, p. 36.

ne devaient pas être vues comme des désordres cycliques temporaires, mais comme le signe indéniable de la grande crise permanente amenée par la Révolution industrielle et l'Âge de la Machine⁸⁸ ; il considérait donc une révolution inévitable, la seule question étant de savoir « si nous la subissons ou si nous la ferons⁸⁹ », si elle aggraverait les présentes erreurs et précipiterait la catastrophe ou si elle rétablirait la hiérarchie convenable entre l'homme et ses outils et ramènerait l'harmonie perdue du monde en un ordre nouveau⁹⁰, faute duquel il serait livré sans recours à la décadence.

Ne concevant la Révolution que dans un sens actif, Aron et Dandieu ne reconnaîtraient comme la leur que celle qui était moralement nécessaire, distinguée d'un soulèvement inévitable dicté par les « faits ». De son côté, Lamour mettait en question leur enthousiasme pour la Révolution française et son individualisme, dont il négligeait la dimension héroïque en faisant remonter à elle l'esprit bourgeois qu'il abhorrait et les perspectives sociales périmées issues du droit romain qu'il critiquait dans les mêmes termes que beaucoup d'activistes d'outre-Rhin⁹¹, comme on l'a vu.

Néanmoins, Lamour anticipait encore singulièrement sur la dernière page de *La Révolution Nécessaire* d'Aron et Dandieu quand il situait en France la chance décisive d'un changement radical approprié dans une Europe qui pourrait bientôt être envahie par une nouvelle barbarie, contre laquelle la France gardait l'ultime espoir et le seul remède, si elle savait se saisir du bref répit qui lui était accordé⁹². En fait, Lamour avait en tête les éléments des jeunes générations qui en étaient venus à réaliser que l'esprit révolutionnaire n'était nulle part ailleurs qu'en eux-mêmes ; c'était là la leçon qu'il avait tirée de son bout de chemin avec ce césarisme populaire dénoncé avec justesse par Aron et Dandieu, au cours de sa longue recherche, poursuivie sans égard aux étiquettes et aux oppositions apparentes, de l'issue révolutionnaire à la crise de civilisation signalée par la guerre, exigeant une révision des valeurs indépendamment des catégories admises et des idées reçues. Il n'avait pas à regretter ces détours, car il en était ainsi venu à reconnaître que le salut de l'Occident ne se trouvait ni dans le fascisme ni dans le communisme officiel, mais dans une doctrine révolutionnaire qui n'existait pas encore et qui devait être créée en dehors de tout intérêt conformiste, ne se situant ni à droite ni à gauche, mais en avant⁹³. Au cours des chambardements à prévoir, les foules

88. Lamour, « Vers la deuxième étape », in *ibid.*, p. 5.

89. *Loc. cit.*, p. 9.

90. Lamour, « Lettre à Aron et Dandieu », in *Ibid.*, p. 26.

91. *Loc. cit.*, pp. 28-29.

92. Lamour, « Vers la deuxième étape », in *ibid.*, pp. 7-8.

93. Lamour, « Lettre à Aron et Dandieu », in *Ibid.*, pp. 27-28.

troublées devraient se tourner vers les tenants résolus de cette doctrine pour leur donner un ordre nouveau qui puisse maîtriser l'avenir. Ce serait à eux de montrer le chemin hors du chaos d'une Europe qui, au cours des prochains mois peut-être, se soulèverait contre l'absurde⁹⁴, en commençant par une Révolution en Allemagne au printemps et peut-être une révolte agraire sur le Danube⁹⁵. Ces nouvelles élites révolutionnaires, sachant ce qu'elles voulaient : formuler les doctrines et fonder les institutions d'un monde ordonné, devaient s'unir afin d'être prêtes à tirer profit des événements au moment critique⁹⁶.

Lamour sentait instinctivement l'unité d'esprit entre lui et l'O.N.⁹⁷, et se tourna naturellement vers Aron et Dandieu pour mener avec lui la bande grandissante de ses compagnons⁹⁸. Comme eux, il ne pouvait accepter la subordination étroite de l'individu à l'État qui condamnait le fascisme dans son principe même en dépit des qualités indéniables de Mussolini, et le bolchevisme aussi dans la mesure où il déviait en ceci des enseignements de Marx, ce que Lamour s'était longtemps senti seul à proclamer⁹⁹.

La doctrine de *Plans* pouvait être résumée par la phrase de Lamour à l'effet que la société devait être organisée afin de libérer l'individu, qui devait chercher son bonheur où il se trouvait, c'est-à-dire en lui-même¹⁰⁰. Or, il en était empêché par le désordre de la société : habitations et conditions de vie insalubres dans des villes bruyantes et entassées. La rationalisation selon les critères définis par Le Corbusier était pour Lamour inséparable de la conception d'un ordre nouveau ; aussi se méfiait-il de sa critique radicale par Aron et Dandieu, tempérée toutefois par leur reconnaissance que la rationalisation pouvait se justifier dans la mesure où les sacrifices qu'elle entraînait de la part de l'individu pouvaient être compensés par le loisir, comme Lamour le pensait aussi¹⁰¹. Tout heureux qu'il était de cette entente probable, Marc pour sa part sentait que la présence de Le Corbusier à *Plans* pourrait un jour devenir une pomme de discorde ; le 19 octobre, il était heureux de lire une « réponse victorieuse » à Le Corbusier par Kallai dans *Die Sozialistischen Monatshefte*¹⁰², car il trouvait l'attitude implicite dans la notion de la maison

94. Lamour, « Vers la deuxième étape », in *ibid.*, p. 12.

95. *Loc. cit.*, p. 8.

96. *Loc. cit.*, p. 12.

97. Lamour, « Lettre à Aron et Dandieu », in *ibid.* p. 34.

98. *Loc. cit.*, p. 36.

99. *Loc. cit.*, p. 30.

100. *Loc. cit.*, p. 31.

101. *Loc. cit.*, pp. 35-36.

102. Journal de Marc.

comme « machine à habiter » assez répugnante, en tout cas incompatible avec le personnelisme¹⁰³.

Lamour avait toutefois conscience que la contradiction entre le besoin de bonheur de l'individu et les impératifs techniques de la société serait résolue si un collectivisme anti-individualiste prévalait dans une organisation sociale elle-même limitée à la gestion des biens et ayant comme but unique la libération de la personnalité. Aussi s'opposait-il à l'appel d'Aron et Dandieu à un retour à l'individualisme, trouvant qu'il nuirait à leur cause commune d'utiliser un terme si ambigu, associé, qu'ils le veulent ou non, aux notions discréditées du droit romain, du libéralisme économique et du nationalisme aveugle. A sa place, Lamour proposa cet appel : « Soyons donc socialement anti-individualistes dans la mesure même où nous serons humainement "personnalistes"¹⁰⁴. » C'était probablement la première mention, encore hésitante (d'où les guillemets), du personnelisme comme projet politique dans une publication, dans un contexte qui déjà lui donnait l'accent collectiviste que prendraient plus tard les formes les plus répandues de cette idéologie, telle que définie par la revue *Esprit*. L'Ordre Nouveau ne s'investissait pas sentimentalement au même degré dans le collectivisme. Son personnelisme était basé sur le nouvel individualisme de Dandieu, qui lui donna ce nom après que Marc lui eut fait la même critique que Lamour au sujet des connotations libérales du mot « individualisme » qu'il avait utilisé dans *Décadence de la Nation française*. Dandieu consentit volontiers, et parla désormais plutôt de « personnelisme » dans ses écrits subséquents¹⁰⁵.

Lamour s'opposait aussi à l'utilisation ambiguë que faisaient Dandieu et Aron du concept de Nation. Pour eux, à son origine dans la Révolution française, la Nation était porteuse d'un principe spirituel vivant qui avait été corrompu par la suite ; de là leur dénonciation de ses déformations présentes. Mais Lamour, comme nous l'avons vu, ne partageait pas leur admiration pour la Révolution française, et répugnait à ce que l'on donne des définitions positives de son cru à des expressions courantes discréditées, comme Aron et Dandieu lui semblaient trop heureux de le faire. Il n'avait aucune sympathie pour l'idée de Nation, pour lui essentiellement négative comme toute émotion artificielle, qui ne pouvait que trouver un semblant de contenu positif à travers

103. Entretien avec A. Marc, Vence, 6 octobre 1988. Voir Pascal Balmand, qui dans son article « Piétons de Babel et de la Cité radieuse : Les jeunes intellectuels des années 30 et la ville » (in *Vingtième Siècle*, revue d'histoire, oct.-nov. 1985, pp. 31-42), en se référant surtout à *L'Ordre Nouveau* explique qu'« entre Cité radieuse et cité totalitaire, les non-conformistes n'établissent guère de différence fondamentale... » (p. 39)

104. Lamour, « Lettre à Aron et Dandieu », in *Plans*, n° 8, octobre 1931, p. 31.

105. Entretien avec A. Marc, Vence, 11 novembre 1987.

une attitude agressive contre un ennemi désigné, au nom de la souveraineté nationale, qu'il tenait en piètre estime, d'une façon pour ainsi dire « antischmittienne ». « La base de l'idée de nation, c'est l'amour-propre » (que Dandieu, dans ses écrits éthiques inédits, opposait à l'orgueil légitime au cœur de l'individualité créatrice). Par contre, « la base du sentiment de la patrie, c'est l'amour », car « elle est la partie du monde de laquelle il [l'homme] participe » et comme telle, le sol fertile de sa personnalité.

En développant cet éloge de l'enracinement, Lamour se référait au premier article publié par l'O.N.¹⁰⁶, qui parut en première place dans *Plans* de juillet 1931, accompagné des réflexions de Georges Dupeyron sur le « livre essentiel » de Dandieu et Aron, *Décadence de la Nation française*¹⁰⁷. « Le problème de l'Europe et la question de l'État » étaient posés par René Dupuis dans les termes propres à l'O.N. de la dévaluation de la notion de l'État et du refus qui en découlait d'organiser l'Europe en une fédération de souverainetés nationales. En effet, celles-ci s'appuyaient sur le concept militaire de frontières, ainsi que sur un découpage arbitraire des grands espaces régionaux définis par la vie économique moderne. Le rejet de l'État-Nation apparaissait comme la condition pour les prendre en compte tout en gardant le contact avec la force créatrice du sentiment d'appartenance. « Dès lors, un seul moyen de salut reste à l'Europe : s'organiser sur deux bases essentielles, les nécessités matérielles de l'économie machiniste moderne d'une part, et de l'autre les besoins affectifs et culturels des individus et des groupes d'individus, les “patries” en un mot. »

Les besoins économiques et temporels devraient être soumis, dans un strict rapport hiérarchique, aux aspirations psychologiques et spirituelles de la personne humaine entière. « Ces aspirations – qui se traduisent par la religion, la langue, les arts, les sciences, la façon de vivre – sont aussi diverses que les climats et les paysages. Elles sont en quelque sorte l'expression du contact de l'homme avec le monde extérieur. Ce contact ne peut donner tous ses fruits que si l'homme reste attaché à sa terre et à sa communauté natales. C'est ce qui fait de la “patrie” une réalité et une nécessité intangibles et sacrées¹⁰⁸. » Car c'est là seulement, et non dans la construction mentale, politique et administrative de la Nation, que l'homme pouvait atteindre sa pleine réalisation comme corps, cœur et esprit, dans une « unité humaine » différente de toutes celles du passé, du présent et de l'avenir, suivant sa propre vocation unique.

106. Lamour, « Lettre à Aron et Dandieu », in *Plans*, n° 8, octobre 1931, pp. 32-34.

107. Georges Dupeyron, « Réflexions sur un livre essentiel », in *Plans*, n° 7, juillet 1931, pp. 28-32.

108. René Dupuis, « Le Problème de l'Europe et la question de l'État », in *Plans*, n° 7, juillet 1931, pp. 11-16.

Dans un article de septembre 1931 pour *Notre Temps*, éloquentement intitulé « Patrie, oui. Nation, non ! » dans la rubrique « L'État nouveau » sous l'en-tête de « L'Organisation collective » (ce qui semblerait indiquer que les lignes de communication étaient encore ouvertes entre l'O.N. et le cercle de Luchaire), Dupuis revint aussi à cette pierre angulaire de la pensée de Dandieu et des conceptions de l'O.N., le sens impérieux d'« une sorte de contact, à la fois matériel et métaphysique, très mystérieux mais indéniable, avec la terre, avec l'univers, ce mot étant pris dans son acception philosophique » :

Le lieu où ce contact nécessaire entre l'homme et la nature peut se faire est, en général, la terre natale, la terre où plusieurs générations se sont succédées, la terre surtout où l'homme vit ses années d'enfance, grandit et prend connaissance du monde extérieur ; le milieu humain dans lequel il vit ; les paysages et le climat dans lesquels il se meut, tout cet ensemble, à la fois matériel et spirituel, d'influences et de relations le lie à un pays et aux hommes de ce pays d'une façon indissoluble. C'est dans cet endroit que sont ses racines spirituelles, c'est là qu'il devra, de temps en temps, au cours de sa vie, s'il veut vraiment être lui-même, revenir pour reprendre contact avec la terre et y puiser une force sans cesse renouvelée comme le faisait Anthée, dans la légende mythologique. Il suit de cet essai – bien imparfait – de définition, que la patrie ne se plie pas à des contours précis et administratifs : son espace est essentiellement variable selon les conditions géographiques, climatiques, historiques aussi, puisqu'elle est partout où il y a une unité ou une approximation d'unité de conditions spirituelles et matérielles de vie, susceptibles de former une communauté naturelles d'hommes¹⁰⁹.

109. René Dupuis, « Patrie, oui. Nation, non ! » in *Notre Temps*, 2^e série, 5^e année, n° 107, 13 septembre 1931, pp. 57-58. Ceci implique que la nature humaine n'est pas quelque chose de donné, universel et immuable, mais est plutôt inextricablement mêlée aux circonstances particulières de tous ordres et en est profondément informée. Le concept de « plasticité » ou *Bildsamkeit* qu'on peut trouver dans le « système de personnalisme critique » de William Stern peut être utile pour comprendre un tel point de vue :

[...] *Plastisch ist der Mensch sowohl auf körperlichem, wie auf seelischem, wie auf dem ungeteilt psychisch-physischen Gebiete. Die leibliche Ernährung, der Aufenthalt in bestimmten klimatischen und meteorologischen Verhältnissen, die Ausführung gewisser Bewegungen – all dies schlägt sich nieder in dauernden Körperformungen, Körpergewohnungen, Körpergeübtheiten ; und ebenso führen seelische Erlebnisse, Eindrücke und Leistungen in der Form des Gedächtnisses, der geistigen Übung, der seelischen Bereicherung ein dauerndes Nachleben und wirken auf die seelische Verfassung der Person bestimmend und umstimmend. Wenn z. B. ein Mensch in empfänglicher Jugendzeit mehrere Jahre in völlig fremdartiger – klimatischer, sprachlicher, nationaler, sozialer – Umgebung zugebracht hat, so verbinden sich die seelischen und körperlichen Wandlungen, die seine Persönlichkeit dauernd durch jene Einflüsse erfahren hat, zu einem einheitlichen Gesamtbild psychophysischer Plastik* (William Stern. *Person und Sache. System des kritischen Personalismus. Zweiter Band : Die menschliche Persönlichkeit. Dritte unveränderte Auflage mit einem Begleitwort zu Band I, II, III.* Leipzig, Verlag von Johann Ambrosius Barth, 1923, p. 158).

La Nation et son expression historique dans l'État, toutefois, dérivait de conditions sociales intermédiaires entre d'une part l'économie primitive, essentiellement agricole et basée sur le troc, typique de la patrie à petite échelle, et d'autre part l'économie mondiale collective (voire collectiviste) qui venait. Ainsi, l'État-Nation avec ses frontières artificielles bloquait-il la voie à la fois à l'émergence irréversible de cette économie planétaire et à la résurgence en son sein de la diversité de la vie locale¹¹⁰, espérée (ou plutôt naïvement postulée) par Lamour à *Plans* aussi bien que par Dupuis et ses associés de l'O.N. Cependant, le débat était ouvert entre eux sur la réalité spirituelle et la valeur de la Nation, au sujet desquelles Dupuis semblait partager l'attitude sceptique de Chauveron, en contraste avec la « mystique » de la France propre à Dandieu et à Marc.

Ces réflexions de René Dupuis sur la distinction entre la patrie et la nation étaient les premières interventions théoriques publiques de l'Ordre Nouveau, et elles trouvèrent un vif écho parmi les intellectuels non-conformistes de France. Philippe Lamour put écrire dans *Plans* que beaucoup d'entre eux avaient depuis longtemps jugé cette distinction essentielle et riche de conséquences¹¹¹. Parmi ceux-ci, François Berge développa ces idées dans une perspective comparative franco-allemande, dans un bilan de Rethel sous forme d'une lettre à Jean Luchaire publiée au long de trois numéros de *Notre Temps* en septembre ; en conclusion de la première partie, il rappela avec force éloges comment certains fougueux orateurs de l'Ordre Nouveau et de *Plans* avaient soulevé à Rethel ces idées tirées de *Décadence de la Nation française* de Dandieu et Aron, lui donnant l'impression qu'une nouvelle opinion courait, de même qu'un nouvel espoir pour des idées qui lui étaient chères. Leur opposition du patriotisme au nationalisme avait surpris beaucoup des Allemands présents, qui ne s'étaient pas tenus au courant des développements récents en France, et aussi Berge lui-même qui avait eu vent en Allemagne d'idées plus ou moins semblables, mais qui jusque-là ne s'était pas rendu compte qu'elles étaient surgies spontanément dans certains milieux français, ni qu'elles faisaient leur chemin sur la scène publique¹¹².

En conclusion à son article pour *Notre Temps*, René Dupuis avait pu voir dans un dépassement de ces vieilles conceptions en France et en Allemagne la clé de l'union de ces deux pays qui provoquerait celle de tous les pays européens, faute de laquelle, déphasés par rapport aux lois et forces irrésistibles

110. *Loc. cit.*, p. 58.

111. Lamour, « Lettre à Aron et Dandieu », in *Plans*, n° 8, octobre 1931, p. 34.

112. François Berge, « Après le Congrès de Rethel : Français et Allemands face à face. Nationalité, Volkstum, Union européenne », in *Notre Temps*, 2^e série, 5^e année, n° 107, 13 septembre 1931, p. 48.

du monde moderne, ils périraient tous, étouffés et déchirés sous l'emprise des vieux problèmes artificiellement préservés et des nouveaux mal posés et falsifiés¹¹³.

Ce jugement serait développé en décembre dans le prochain article à paraître dans *Notre Temps* avec la signature de Dupuis, « Vers une révolution des âmes ». Il s'y attardait sur la convergence spontanée de grands esprits originaux de l'Europe entière dans des déclarations récentes qui toutes désignaient la nécessité d'une révolution spirituelle à l'intérieur de l'homme lui-même. Elle seule serait susceptible de résoudre – au lieu de simplement déplacer – les problèmes de toutes sortes qui se présentaient dans tous les domaines, et de fonder l'ordre nouveau d'une civilisation radicalement réorganisée. Celle-ci devrait remplacer le monde de l'après-guerre, parce qu'il aggravait les vices de l'ordre bourgeois du XIX^e siècle, fondé sur la propriété privée absolue comme mesure de toute valeur. La cause en était le pouvoir du système capitaliste universel, né du progrès de la Technique au cours du dernier demi-siècle, puis mûri et émancipé par la guerre. L'homme était toujours considéré uniquement comme « *homo oeconomicus* » par opposition à « *vir* », avec pour les capitalistes les mêmes droits illimités de propriété sur les moyens de production, qui exigeaient une concentration toujours croissante et une expansion sans limite afin de perdurer sur cette base périmée du profit privé. C'est ainsi que le mythe de la Production prit la place de celui de la Propriété ; la vraie richesse des êtres humains – soit leurs possibilités matérielles de réaliser de vrais besoins spirituels dans l'harmonie des forces contradictoires mais complémentaires de la sensibilité, de l'intellect et de l'organisme, – cette seule richesse était sacrifiée à un rythme croissant aux impératifs de la production comme fin en soi.

Pour que la propriété retrouve une légitimité, elle devait être subordonnée à son utilisation à des fins humaines, et la production à la consommation. Ce qui était appelé l'économie universel du XX^e siècle devrait être considéré comme un bien commun pour l'humanité entière, à condition d'être replacé à son rang secondaire, où il serait « non plus un sujet de luttes et de discordes, mais bien au contraire le moyen de permettre aux hommes et aux diverses communautés d'hommes, de réaliser pleinement leurs destinées respectives, de courir, dans la liberté et la dignité que donne la certitude de manger à sa faim, le risque magnifique qu'est la vie et de vivre la véritable aventure qui est spirituelle et non pas économique ». Dans cette conception du rôle approprié dans un ordre nouveau d'une économie mondiale standardisée formée par la

113. René Dupuis, « Patrie, oui. Nation, non ! » in *Notre Temps*, 2^e série, 5^e année, n° 107, 13 septembre 1931, p. 59.

Technique se trouve en germe l'exigence de l'O.N. d'un « minimum vital garanti » pour tout citoyen et d'un « minimum vital européen » devant être maintenu sur tout le continent, et qui serait l'axe de sa politique sociale et de ses desseins fédéralistes.

La vision ainsi décrite de la crise du monde d'après-guerre et de la voie vers un ordre nouveau pouvait selon l'auteur de ce texte être tirée des écrits récents de personnages aussi différents que Lord Lothian, les frères Mann, Ernst Robert Curtius, Philippe Lamour et *Plans*, Daniel-Rops (dans *Le Monde sans âme*), Dandieu et Aron et le groupe de l'Ordre Nouveau dont l'*Appel* était amplement cité ; mais cette idée d'une Révolution nécessaire et constructive du XX^e siècle n'avait pas trouvé d'interprète plus ardent et plus profond que Franz Werfel, qui fit la brillante synthèse des diverses idées dispersées de ses compagnons spirituels dans des textes comme une étude de la crise de la civilisation que *LU* avait fait connaître au public français dernièrement¹¹⁴.

Cet éloge de Werfel dans un article largement inspiré par lui, en plus d'autres indices dans son contenu et son style, laissent à penser qu'Alexandre Marc serait son auteur principal. Pourtant, Dupuis fait référence à ce texte en particulier comme étant « mon article » dans une lettre à Marc où il note le jour de sa parution et le temps qu'il fallut à Luchaire pour le publier, avant de demander à Marc s'il préférerait l'apporter à Martin-Chauffier pour *LU* ou s'il devrait l'envoyer lui-même¹¹⁵.

En tout cas, c'est Marc qui avait eu recours à l'intercession de Gabriel Marcel auprès de Louis Martin-Chauffier pour entrer dans l'équipe de *LU* en mai 1931, peu après son lancement, comme journaliste à la pige et traducteur (quoiqu'il ait espéré avoir un jour à couvrir un pays comme l'Allemagne sur une base régulière)¹¹⁶. Il était donc sans doute pour quelque chose dans la publication, en l'espace de quelques semaines, de plusieurs articles écrits par des personnalités européennes sur la crise du monde moderne, évoqués au début de « Vers une révolution des âmes », en commençant par celui de Werfel. Ces articles ont probablement contribué à propager parmi l'élite intellectuelle française le sentiment d'une crise de civilisation arrivant à un point décisif, et d'une nouvelle sorte de politique qui émergeait de milieux différents au même

114. René Dupuis, « Vers une révolution des âmes », in *Notre Temps*, 2^e série, 5^e année, n° 119, 6 décembre 1931, pp. 524-528.

115. Lettre de René Dupuis à A. Marc, dimanche 6 décembre 1931. Ceci pourrait confirmer mon soupçon que Marc tend à sous-estimer la part prise par Dupuis dans la rédaction des articles écrits sous son nom, qu'il écrivait probablement le plus souvent lui-même sur le canevas d'idées fournies par Marc, comme ce pourrait bien être le cas ici.

116. Journal de Marc.

moment afin de faire face à cette crise en tant que telle et de trouver les solutions radicales qu'elle exigeait ; car ce digest de presse captivant et éclectique était devenu en quelques mois seulement ce que *Plans* pourrait décrire comme « un instrument indispensable pour tous ceux qui pensent européen¹¹⁷ ».

L'expression était probablement de Lamour, peut-être de Marc. Elle vient de l'introduction de *Plans* à la revue de presse de son numéro d'octobre, qui faisait une bonne place à de longs extraits du récent abrégé d'un article de Franz Werfel dans *LU*, publié à l'origine en juillet et août dans une revue d'avant-garde allemande très appréciée de *Plans* (c'est-à-dire de Marc qui y couvrait alors la presse allemande) : *Der Querschnitt*. Intitulé « Realismus und Innerlichkeit », c'était la version augmentée d'une conférence donnée à Vienne le 6 mai 1931¹¹⁸, et qui avait déjà été résumée dans le premier numéro de *LU*, le 12 juin.

C'est sans doute Marc qui, en septembre, rappelle aux lecteurs de *LU* ce « saisissant réquisitoire du grand écrivain autrichien Franz Werfel contre "le monde sans âme"¹¹⁹ » et qui, le 18 octobre, présentant les auteurs du *Cancer américain* dont un extrait publié dans le numéro 15, dit que Dandieu et Aron représentent le mouvement de jeunesse française L'Ordre Nouveau, « qui partage les inquiétudes et les espoirs du grand écrivain autrichien Franz Werfel¹²⁰ ». De même est-il dit dans *Plans* que l'essai de Werfel ressemble étrangement aux propres préoccupations, définitions et solutions de son équipe, jusqu'au vocabulaire utilisé. La révolution qu'il prêchait était la leur, comme Daniel-Rops l'avait reconnu dans sa réponse à « L'Âme humaine et le "réalisme" » dans le numéro suivant de *LU* le 2 octobre, essentiellement un appui aux thèses de base de Werfel telles qu'interprétées par Marc : la critique

117. « *Plans* et la presse », in *Plans*, n° 8, octobre 1931, p. 151.

118. Lore B. Foltin, *Franz Werfel*. Stuttgart, J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, « Sammlung Metzler Band 115 », 1972, p. 73.

119. Franz Werfel, « Une nouvelle révolution spirituelle est inévitable. L'Âme humaine et le "réalisme" », in *LU*, n° 12, 28 septembre 1931, pp. 16-17.

120. Robert Aron et Arnaud Dandieu, « Contre l'emprise américaine. Un nouvel esprit révolutionnaire. », in *LU*, n° 15, 18 octobre 1931, p. 1 Cette convergence de vues entre Werfel et Marc s'éclaire si l'on sait que « Werfel, qui peu après l'éclatement de la guerre de 1914, a fait partie de "l'association secrète contre le militarisme" de Scheler, Buber et Landauer, révèle implicitement dans "Realismus und Innerlichkeit" sa connaissance de l'anthropologie de Scheler. L'homme créateur est "weltoffen" et "sympathie-durchströmt". [...] Marc traduit ces termes de façon si vague que la citation de Scheler devient méconnaissable. Il passe sous silence le passage dans lequel Werfel attribue la révolution spirituelle à venir à la culture allemande avec sa tradition d'intériorité (Innerlichkeit). » Thomas Keller, « Les Médiateurs personnalistes entre les générations non-conformistes en Allemagne et en France : Alexandre Marc et Paul L. Landsberg », in *Ni droite ni gauche. Les chassés-croisés idéologiques de l'entre-deux-guerres*. Bordeaux, M.S.H. d'Aquitaine, 1992.

du pseudo-réalisme, et l'espoir de voir l'homme réel, libéré de la machine, reprendre son rôle créateur¹²¹.

Cet espoir avait été exprimé dans un autre article publié dans le même numéro de *LU*, écrit par un philosophe soviétique et ancien commissaire à l'éducation, Anatoly Lunatcharsky, durant sa visite à Athènes, et présenté comme « la nouvelle prière sur l'Acropole ». Réagissant à la vague récente de publications dans la presse et dans les livres scientifiques sur la crise de l'humanité, il reconnaissait que la machine, de la façon dont elle commandait l'économie moderne, dépossédait l'homme de son âme et faisait de lui un automate, le recréant selon sa propre nature et sa propre direction. Il dissociait le communisme de cet esprit technique qui se développait librement aux États-Unis, en soutenant que l'américanisation apparente de l'Union soviétique n'était que le retour à l'humanité sous la forme d'une nouvelle Grèce classique à l'échelle mondiale, basée sur la Technique ; car le plein développement des machines en feraient des esclaves robotisés qui libéreraient tous les hommes du fardeau du travail et leur permettraient d'avoir part à la vie de contemplation, de loisirs et de créativité qui était autrefois le privilège des aristocraties. Cette perspective entrevue par Aristote en un songe et dont la prétendue impossibilité avait été une de ses justifications pour l'esclavage, avait été reprise par Marx, qui la voyait en train de se réaliser grâce à la Technique moderne, aux premiers stades d'une transformation graduelle de l'humanité en une grande aristocratie universelle d'hommes entièrement libres qui vivraient heureux, se vouant aux arts, à la philosophie, et au plein développement de toutes les facultés qui rendent l'homme parfait et qui n'ont eu jusqu'à maintenant l'occasion de fleurir, faute de conditions favorables¹²².

Ces vues de Lunatcharsky coïncidaient parfaitement avec le principe de *Plans* d'« organiser la société pour libérer l'individu », et c'est à ce titre qu'elles furent reproduites peu avant celles de Franz Werfel dans le numéro

121. « *Plans* et la presse », in *Plans*, n° 8, octobre 1931, p. 151. Dans le n° 12 de *Plans*, p. 23, Alexandre Marc a recours pour introduire – sous la signature de René Dupuis – ses « Pensées sur l'économie – De la notion de propriété » à un « raccourci saisissant du grand écrivain autrichien Franz Werfel » dans « L'Âme humaine et le réalisme » (*LU*, 12 août 1931), décrivant la société bourgeoise « des trois R (Renaissance, Réforme, Révolution) » qui « substitua à l'idéal religieux d'une part, et de l'autre, à l'idéal chevaleresque et héroïque, le mythe du travail impersonnel et de la morale d'efficacité. » C'est Thomas Keller (*loc. cit.*) qui signale que « Marc présente l'idée de "l'homme réel" comme la clé de la pensée de Werfel. En réalité, ce terme n'apparaît qu'une seule fois dans le texte. Werfel distingue le réalisme économique qui transforme l'homme en être abstrait du vrai réalisme intérieur et créateur. Le paysan serait ainsi "l'homme le plus réel" ("der realste Mensch"). [...] L'homme créateur s'érige contre les faux idéaux de la *Neue Sachlichkeit* et contre le productivisme unissant capitalisme et communisme. »

122. Anatole Lunatcharsky, « La Nouvelle "prière sur l'Acropole" d'un bolchevik philosophe. Humanisme et Communisme. » in *LU*, n° 17, 2 octobre 1931, p. 16.

d'octobre¹²³. Sans doute Marc était-il encore pour quelque chose dans la reprise de cet article de *LU* dans *Plans*, d'autant plus que l'idée des machines permettant à la condition aristocratique de devenir universelle, et non plus le privilège de quelques-uns, était essentielle à son propre point de vue. Cette tendance à vouloir étendre à toute la société les anciens privilèges de l'aristocratie était typique de l'Ordre Nouveau, autant que le sera d'*Esprit* le désir de rendre la sainteté accessible à tous et de transformer la société en une espèce de monastère. Alors qu'*Esprit* avait tendance à voir dans la collectivisation de la vie un chemin vers son idéal altruiste, l'O.N. la voyait strictement comme un moyen ; elle permettrait selon lui d'assurer les besoins primaires de tous selon des standards techniques d'efficacité dans un secteur public d'activité, subordonné par ailleurs à la prérogative de l'individu de développer sa propre personnalité. Cette dernière attitude entraînait un certain dédain pour le labeur simplement manuel ou « non créateur », et sera source de mésentente avec *Esprit*, marquée plutôt par une éthique de travail « catholique » et communautaire, moralisatrice et presque mortifiante.

Comme on aurait pu s'y attendre, la diatribe de Werfel contre le mythe de la noblesse du travail retint particulièrement l'attention de *Plans*. Cet ethos de l'efficacité, qui glorifiait ce qui avait été considéré pour la plus grande partie de l'histoire comme impur et déshonorant, était identifié à un idéal bourgeois dont le succès stupéfiant était dû au fait que, pour la première fois dans l'histoire des idées, une grande notion s'était faite jour qui non seulement ne contenait aucun élément de risque et péril, mais devenait aussi une source instantanée de profits. De là, la rapidité étonnante avec laquelle le monde changeait : des manufactures aux usines colossales dans de vastes banlieues encerclant les jolis villages d'antan de murs d'appartements suintant la maladie et le vice et incitant au suicide, tandis que travailleurs autant que patrons, à la suite des marchands indépendants et des artisans, étaient confondus dans l'*homo oeconomicus*, tout juste des rouages dans la machinerie de l'économie mondiale absolue, irrésistiblement conquérante.

Ainsi, se rebellant contre le monde industriel né des idéaux bourgeois de la Révolution française, « comme nous, à travers et contre la technique », Werfel part à la recherche de « l'homme réel », tel qu'était jadis le paysan avant la prolétarianisation. Comme Dandieu, Werfel voyait ce dernier processus comme un retour au nomadisme tribal. Il pensait qu'il avait culminé après la guerre, en effaçant presque entièrement la vie intérieure de l'homme et la possibilité d'un quelconque acte créateur au nom d'un « réalisme » qui ne reconnaissait qu'un

123. « Un article de Lunatcharsky », in *Plans*, n° 8, octobre 1931, pp. 142-143.

éventail étroit de « faits » prédéfinis comme base valide pour l'action ou la pensée.

La crétinisation systématique de cerveaux standardisés dans une société devenue une caserne prolétarienne géante avait été engagée par le capitalisme, mais perfectionnée par son enfant légitime, le communisme. L'État soviétique était devenu le trust suprême, et l'idéologie marxiste pseudo-scientifique qu'elle utilisait comme opium du peuple n'était pas une alternative valable au behaviorisme répandu en Amérique. Ils étaient tous deux une forme du même faux réalisme portant l'humanité moderne à penser qu'elle débordait de réalités quand en fait elle suffoquait sous un tas d'abstractions. Werfel prophétisait l'avènement de la Révolution de la Vie contre l'abstraction des casernes, la proclamant éternelle comme le faux idéal du pouvoir matériel auquel les soi-disant révolutionnaires succombaient au nom d'un parti ou d'une classe. Le front toujours changeant de cette Révolution permanente trouvait maintenant comme adversaire à son avant-garde les réactionnaires de tous les camps, qu'ils s'accrochent au capitalisme ou qu'ils se disent communistes. Le cercle vicieux de l'économie moderne précipiterait une crise, car la machine qui produit des biens produit aussi le loisir ; là était sa grande valeur. Le loisir serait la défaite d'une société inhumaine et matérialiste, et la justification d'une nouvelle société vraiment révolutionnaire¹²⁴.

Philippe Lamour ajoutait que la crise universelle due au réalisme que déplorait Franz Werfel avait déjà trouvé son expression la plus aiguë en Allemagne ; aussi rappelait-il du même souffle à ses lecteurs le plan proposé par sa revue, diffusé en juillet sous la forme d'un dépliant vendu par des camelots dans les rues de Paris, criant son titre : « Pour sauver l'Allemagne, la France et l'Europe, il faut créer les États confédérés de France et d'Allemagne¹²⁵. » Quoique Marc fût plus circonspect au sujet de l'idée d'une simple confédération franco-allemande, il essayait aussi d'enrôler Franz Werfel dans l'effort de *Plans* de tirer l'Europe du piège mortel dont les mâchoires étaient le behaviorisme américain et le marxisme soviétique (selon l'image employée par Werfel). Marc avait déjà écrit à Werfel le 22 juin au sujet de « notre » article dans *LU*, et lui écrivit à nouveau le 12 octobre pour lui demander de collaborer à *Plans*, puis encore le 28, apparemment sans autre résultat que l'envoi d'un livre de la part de Werfel¹²⁶. Il s'agissait sans doute de son nouveau roman *Die Geschwister von Neapel*, dont un compte-rendu enthousiaste par Marc parut dans *Plans* en janvier 1932, où il déplora

124. « *Plans* et la presse », in *ibid.*, pp. 151-153.

125. « *Plans* et la presse », in *ibid.*, p. 153

126. Journal de Marc.

qu'aucune traduction française ne soit encore paru de *Barbara*, le chef-d'œuvre de Franz Werfel¹²⁷.

On se rappellera que c'est par ce dernier roman qu'il avait découvert Werfel un an auparavant. *Barbara* avait aussi été mentionné dans son introduction au grand article de Werfel pour *LU*. Il discuta encore de cet article avec Eugenio d'Ors le 15 octobre, en particulier de son opposition d'un homme classique à venir à l'homme du type romantique bourgeois en plein déclin¹²⁸, partagée par beaucoup d'autres analystes du *Zeitgeist*, tels Frank Matzke, Ernst Jünger, Romano Guardini et Julius Evola. Quant au point de vue caractéristique de l'Ordre Nouveau sur ce changement décisif, à la position politique et au projet social qu'il dictait, ils trouveraient leur première expression systématique dans les articles de membres du mouvement pour *Plans*. Ce sont eux que nous examinerons maintenant pour trouver les premières formulations de sa doctrine, sur la base desquelles l'O.N. tenterait de constituer, en commençant par l'Allemagne, un front commun révolutionnaire de la jeunesse européenne.

127. A. Marc. « Franz Werfel : *Die Geschwister von Neapel* (Zsolnay Verlag) », in *Plans*, n° 11, janvier 1931, p. 92 ; Marc a dû lire aussi de Franz Werfel son roman *Die Vierzig Tage des Musa Dagh* (Berlin, Vienne, Leipzig, Paul Zsolnay Verlag, 1933), dont il possède le second volume d'époque.

128. Journal de Marc.

B.— L'ORDRE NOUVEAU A *PLANS*, CREUSET DU PERSONNALISME

Il convient que ce fût par un article de René Dupuis pour *Plans*, posant clairement, dès juillet 1931, « le problème de l'Europe et la question de l'État », qu'ait commencé à se manifester devant le public cultivé le groupe de l'Ordre Nouveau, à l'origine d'une doctrine fédéraliste qui continue encore aujourd'hui d'inspirer une partie du mouvement pour l'unité européenne. Combien de militants de cette tendance « intégrale » ne verraient d'ailleurs réalisées dans l'Europe du Grand Marché, telle qu'elle s'est formée autour de la technocratie bruxelloise, les craintes exprimées alors par Dupuis, avertissant il y a plus de soixante ans qu'« il y a loin du Mémorandum et des méthodes de M. Briand à l'Europe unie », incompatible avec ces affirmations de « l'intangibilité du principe de la souveraineté nationale. Avec de telles conceptions, on aboutirait peut-être à créer une fédération d'États asservis à l'absolutisme d'une finance omnipotente et inhumaine, déshumanisée si l'on préfère. On en arriverait sûrement – de par les nécessités mêmes de la coexistence du système de l'État souverain et du système capitaliste – à un capitalisme d'état généralisé [...] » ; ainsi « cette organisation se fera sous le signe d'une puissance financière internationale et anonyme qui réduira les hommes en esclavage – au nom des nécessités matérielles – avant de les mener à la ruine par le jeu de plus en plus abstrait de la finance moderne ».

L'autre voie que n'a cessé d'indiquer le fédéralisme intégral issu de l'Ordre Nouveau est elle aussi toute tracée dans l'article de Dupuis, quand il affirme que « l'Europe “unie” mais non “unifiée” – que la force des choses et la nature des hommes réclament impérieusement – devrait se caractériser par la primauté du spirituel sur le temporel, l'économique fonctionnant sous la direction et le contrôle constant des “patries” ou “régions” et constituant une sorte de “bien commun”, de “trésor collectif” géré, administré et distribué par un organisme européen central, émanation des régions spirituelles ». C'est ce « minimum vital européen » dont parlera souvent la revue *L'Ordre Nouveau* comme de la dimension continentale du minimum social garanti à chaque citoyen, et qui figure aussi au programme des fédéralistes de cette école.

On retrouve dans cet article l'effort de « désacralisation » ou de « déconstruction » des structures massifiantes reposant sur des unités

quantitatives, qui animait la réflexion économique de Marc et Dandieu en cette année 1931. Ainsi Dupuis exige que « l'État national souverain essentiellement "matérialiste" cesse d'asservir les "patries", essentiellement spirituelles », pour « qu'ainsi se marque une prédominance du spirituel sur le matériel [...], une séparation de l'économique et du spirituel, résultant de la décentralisation internationale et de la dévalorisation progressive de "l'État national". L'État disparaissant peu à peu, abandonnant l'administration aux mains des communes, les zones de culture, de spiritualisme, apparaîtront vite et prendront conscience d'elles-mêmes¹ » au niveau régional à l'échelle de l'expérience concrète de chaque homme en sa communauté.

C'est que l'esprit dont il s'agit de restaurer la primauté n'a de lieu qu'en ce contact personnel avec le réel, qui est d'abord charnel. Daniel-Rops y insiste dans les pages du *Monde sans âme* concluant le bloc de textes de l'O.N. dans le numéro de *Plans* où le groupe fait son entrée officielle en novembre 1931. Le titre de cet extrait livre la clé des catégories critiques de l'O.N. dans l'opposition d'« Abstraction et spiritualité ». Cette dernière ne se conçoit pas pour l'homme sans « cette chaude réalité de la chair, inséparable d'une réalité supérieure qui conditionne son destin, cette union affective puissante entre les aspirations les plus diverses, cette mutuelle pénétration du corps par l'esprit, de l'esprit par le corps » ; mais tout ceci, « qui a fait longtemps la joie de vivre, n'est plus ». « Ce qui est vraiment personnel, donc irréductible à un commun dénominateur », « est nié par la civilisation des machines, de l'argent et de la publicité », qui médiatise tout contact avec le réel, fait confondre la vie avec les moyens de vivre. « La tentative de substitution que constitue la création de "parcs" comme le Yellowstone, n'a d'autre sens que de montrer mieux la décadence du réel et du naturel », dont témoignent encore la passion du tourisme et de l'exotisme, les modes du jazz et de l'art primitif, « la littérature pseudo-rustique, et même le populisme » – autant de signes de l'« anxiété inconsciente » qu'éprouve la société « à sentir la réalité s'évanouir sous sa main ». Daniel-Rops dénie ce sens du réel aux nouvelles générations qui croient le posséder plus que leurs aïeux, et « qui seraient bien incapables de distinguer un frêne d'un bouleau, un épi de blé d'un épi de seigle et qui n'ont le sentiment des saisons que par le rythme de leur chauffage central ». Réaliste, donc, « notre civilisation de surface ne l'est à aucun degré », qui n'estime « existant que ce qui permet au sens une satisfaction ». Elle porte en elle sa négation, « cette tentation d'un refus total de toute cette civilisation d'artifice, d'un retour "aux origines fécondes", cette forme poétique du catastrophisme

1. René Dupuis, « Le Problème de l'Europe et la question de l'État », in *Plans*, n° 7, juillet 1931, pp. 11-16.

contemporain », dont « un Stevenson, un Gauguin, un H. D. Thoreau nous offrent l'exemple divers de destinées qui ont voulu s'accomplir contre nos règles occidentales ».

On n'aura pas manqué de détecter dans cette critique du monde moderne par Daniel-Rops maints éléments d'une sensibilité écologiste avant la lettre, qui est certes une des voies possibles que peut suivre et approfondir l'attitude personnaliste ; c'est ce que j'ai essayé de montrer ailleurs en analysant une variante régionale du personnalisme, qui prit dès les années 30 la forme d'une écologie politique dans les groupes *Esprit* et O.N. du sud-ouest de la France². On retrouvera dans le discours de ses animateurs, Bernard Charbonneau et Jacques Ellul, le développement dans un sens révolutionnaire de certaines intuitions qui se font déjà jour ici chez Daniel-Rops. Bien personnalistes en ceci, ils critiqueraient comme lui les illusions toutes modernes d'un retour à quelque état de nature essentialisé. Car comme dit Daniel-Rops, « ce n'est pas en niant la civilisation élaborée par l'histoire, que nous trouverons le sens de la réalité ; c'est en cherchant à déchirer l'écran qu'elle a dressé entre la vérité et notre âme, cette apparence abstraite et mensongère³ ». Ce moment de la déchirure sera plutôt privilégié par les théoriciens nietzschéens de l'O.N. comme celui de la prise de contact agressive avec le réel, alors qu'avec le chrétien Daniel-Rops on pourrait avoir l'impression qu'il s'agit surtout de restaurer ce contact en écartant un voile afin de contempler ce qui est. Or pour Dandieu et Aron, l'esprit est avant tout « Violence et révolution » ; ainsi s'intitule l'article où ils proclament dans le même numéro de *Plans* que « c'est l'esprit révolutionnaire qui est inséparable en fait de l'esprit tel que nous le concevons. Il est durable et permanent, ne fléchissant que chez ces pervers profonds que sont les ascètes ou les masochistes. Lié à la virilité de l'homme, il prend des formes différentes selon les obstacles qui s'opposent à lui ».

En effet, « obligé, dès l'origine, de se frayer un chemin à travers les déterminismes primitifs du monde extérieur, l'homme, animal offensif, a vu, à mesure que s'étendait son pouvoir ou se perfectionnaient ses armes, des déterminismes nouveaux naître de sa conquête elle-même pour l'organiser d'abord mais bientôt pour en neutraliser les avantages. Ainsi est-il de la matière qui, dominée d'abord par l'homme, se retourne aujourd'hui contre lui » – comme l'État national selon Dupuis et la machine d'après Daniel-Rops. Dandieu et Aron semblent dire que seule « la révolution est concrète :

2. Christian Roy, « Aux Sources de l'écologie politique : Le personnalisme "gascon" de Bernard Charbonneau et Jacques Ellul », in *Annales canadiennes d'histoire/Canadian Journal of History*, XXVII, avril 1992, pp. 67-100.

3. Daniel-Rops, « Abstraction et spiritualité », in *Plans*, n° 9, novembre 1931, pp. 35-40.

intervenant en politique chaque fois que des cadres sociaux périmés ou abstraits briment la réalité charnelle et sentimentale de la personnalité individuelle, elle mène à l'intérieur des consciences humaines une existence plus continue et plus riche qu'on n'en pourrait juger d'après ses manifestations publiques ». Celles-ci tendent à la dévaloriser de deux façons. Soit que des bourgeois révoltés (les milieux surréalistes pourraient être visés) n'y voient que le « contraire de quelque chose », n'ayant « de valeur que par opposition » : « antipatriotisme, antispiritualisme, antiréalisme – dans tous les cas, négation et évasion. » Ou bien on réduit l'idée révolutionnaire aux aspects catastrophiques : « l'émeute, le sang répandu, les destructions, le gaspillage », et l'on laisse sa pensée se modeler au moule de la peur qu'ils inspirent. « Au lieu d'être un moyen, la violence matérielle devient un but ou une fin en soi : ainsi, par une dégradation fréquente des mouvements révolutionnaires, les régimes de police, qui réussissent à étouffer bien des mouvements originairement libérateurs, naissent souvent d'inutiles violences. » C'est ainsi qu'Aron et Dandieu peuvent dégager ce critère de discernement que l'O.N. ne cessera de réitérer (ainsi dans *Plans* Marc en mars et Rougemont en mai 32) : « 1. qu'une révolution est sanglante dans la mesure où elle est mal préparée ; 2. que le sang répandu par la Révolution est la marque de son imperfection concrète. »

Aussi peuvent-ils dire que « c'est de notre attitude, pendant les mois ou les années qui vont suivre, qu'il dépend que le sang soit ou non l'attribut de la révolution nécessaire » ; soit « de notre intransigeance actuelle, de notre refus de toute concession spirituelle et de toute compromission doctrinale », ce qui explique l'inflexibilité parfois irritante de l'O.N. C'est qu'à cette époque « le rythme des événements semble se précipiter de façon telle – les catastrophes approcher avec une rapidité si grande – que notre destinée sera à la fois de préparer la doctrine nouvelle et bientôt d'avoir à l'appliquer », au contraire des mouvements révolutionnaires précédents dont la conception et la réalisation incombaient à des générations successives. D'où l'importance prépondérante de « la violence spirituelle ou doctrinale », « qui se manifeste plus dans les principes et les institutions que dans les gestes, qui est justement pour nous l'instrument nécessaire du changement de plan entre l'ordre périmé et oppressif, qu'il faut détruire et l'ordre nouveau qu'il s'agit d'instaurer⁴ ».

La nature de l'un et de l'autre ainsi que de ce « groupement d'esprits non conformistes et révolutionnaires » que se voulait l'Ordre Nouveau serait précisée, suite à ce numéro 9 de *Plans* qui en « faisait connaître à ses lecteurs l'existence et l'essence » et lui attira « un grand nombre de questions », dans

4. Robert Aron et Arnaud Dandieu, « Violence et révolution », in *Plans*, n° 9, novembre 1931, pp. 24-28.

une sorte de manifeste à la fin du numéro de décembre de cette revue « dont la curiosité et les tendances nous ont toujours inspiré un sympathique intérêt » (à défaut d'une concordance de vues ?). Il y est d'abord constaté que « la crise mondiale actuelle est sans issue autre que révolutionnaire, quelle que soit sa vitesse d'évolution », car autrement celle-ci « comporte nécessairement la guerre (nationale ou coloniale) », indissociable de « tout système uniquement matérialiste ». Pour s'arracher à « ce fatal processus qui va du désordre économique aux misères du chômage, de la stupide guerre économique à la stupide guerre nationale », le « changement global de plan » qui s'impose consiste à « établir une hiérarchie de valeurs qui rende à la personne humaine le rang qui lui revient : le premier. La machine économique et sociale doit exister pour la personne, et non la personne pour la machine économique et sociale. Les économies de forces permises par les découvertes scientifiques doivent enfin être "réalisées" au profit de la personnalité créatrice, ressort dynamique indispensable à toute société qui veut garder la faculté de se dépasser elle-même, pour le plus grand bien de l'homme⁵ ».

C'est sans doute Alexandre Marc qui ébauche en ce passage les conclusions du texte capital qu'il publie sous le nom de René Dupuis⁶ dans le numéro suivant de *Plans*, en janvier 1932. A propos de « L'Ordre », il y demande si le nouveau qu'il réclame sera « un élan constructeur, selon l'expression d'Eugenio d'Ors » (dont la doctrine politique, présentée dans le même numéro⁷, est proche de celle de l'O.N. par son fédéralisme hostile aux frontières), ou bien « un ordre définitif », « basé sur un système indestructible et statique », tel celui que décrit Bertrand Russell dans sa *Vision du monde scientifique*, placé sous la domination absolue et sans partage de la technique, toute la planète n'étant plus qu'« une immense usine » où « de même qu'à la nature et à la matière, la technique sera appliquée à l'homme », jusqu'à ses loisirs soigneusement programmés dans un environnement contrôlé, en vue du seul bien collectif. Anticipant les termes du débat d'idées sur ce thème entre les frères Ernst et Friedrich Georg Jünger, Marc affirme que « concevoir la perfection absolue de la technique, c'est nier celle-ci, car la perfection c'est l'arrêt, et l'arrêt de la technique serait sa mort, pour la raison très simple que le concept de progrès ne supporte aucune limitation, celle-ci étant contraire à l'essence même dudit concept ». Car la technique étant « le point d'application de l'esprit à la matière », « toute technique que l'on cherche à détacher de ses origines spirituelles meurt de consommation [...] » ; « ses effets se retournent

5. « L'Action – Précisions sur "L'Ordre Nouveau" », in *Plans*, n° 10, décembre 1931, pp. 153-5.

6. Entretien avec A. Marc, Vence, 8 novembre 1987.

7. A. Mariategui, « Espagne – La doctrine politique d'Eugenio d'Ors », in *Plans*, n° 11, janvier 1932, pp. 112-116.

contre l'homme, le trahissent au bénéfice de la matière et de la mort ». C'est ce qui était arrivé à l'ordre social né comme la technique « de l'activité et des besoins de l'homme, c'est-à-dire de son esprit », et n'existant comme lui « que dans la mesure où il est supporté par des forces contradictoires ». En ceci « la notion d'ordre est le contraire même de celle de statisme ».

C'est ainsi que la mécanisation sociale que le XIX^e siècle a opérée en transformant la "patrie" en "nation" est l'une des causes de la crise qui secoue le monde contemporain, laquelle est une crise d'inadaptation de la société aux nouvelles formes de la vie économique. [...] La conclusion évidente de toutes ces constatations est que tout ordre établi qui ne permet pas à l'homme de manifester son activité spirituelle, est condamné à la ruine parce qu'il tue un des éléments qui font la société, et détruit ce qu'il veut préserver, c'est-à-dire l'homme.

Telle était la réponse de Marc au dilemme posé par Jaspers à propos du destin de l'humanité dans ses conversations avec lui : dériverait-elle dans son anarchie actuelle vers un chaos croissant et à terme fatal, ou ne serait-elle sauvée de la catastrophe que pour perdre son âme, en se livrant à la tutelle organisatrice d'un État mondial, technocratique et totalitaire ? Y avait-il place pour une troisième voie garante de la dignité humaine – la liberté spirituelle pouvait-elle prévaloir sur le contrôle matériel⁸ ? Marc assurait qu'elle devait même s'appuyer sur lui, s'exprimer en lui comme « le destin de l'homme qui, sur la voie illimitée de la conquête technique et de la formation politique, affirme sa vocation unique et créatrice. Toute doctrine qui voudrait nier cette vocation de l'homme et prétendrait créer un ordre "donné" définitif, est donc essentiellement matérialiste. L'homme n'existe, dans une telle doctrine, qu'à l'état abstrait, mécanique, mathématique. Elle est inévitablement dirigée contre la personne humaine et par conséquent contre l'essence même de la doctrine révolutionnaire. [...] Au contraire, une conception personnaliste de la révolution, en même temps qu'elle assure à l'homme la "vraie liberté", qui est de créer, infuse [...] par voie de conséquence directe, à la société, une vitalité et une puissance de rayonnement incomparables et lui donne une noblesse et une grandeur sans cesse renouvelées ».

La doctrine révolutionnaire personnaliste que Marc a tenté de définir dans « L'Ordre » avait pour lui une « signification de message tout à la fois hors du temps et au cœur de l'actualité la plus temporelle » ; c'est la portée religieuse qu'elle a pour lui qu'il laisse ainsi entendre à demi-mot en conclusion de cet article, et qui relie directement celui-ci un an d'avance à l'élaboration de ses thèses dans les pages d'*Esprit* sous le pseudonyme d'Otto Neumann, scellant

8. Entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985.

une union indissoluble entre christianisme et Révolution personaliste d'une façon qui marquera profondément Mounier. Elle se devine déjà a posteriori dans l'allusion finale à Pascal à propos de la situation existentielle de l'homme comme être à la fois fini et infini, limité et illimité. Mais c'est encore dans les formulations essentiellement nietzschéennes où il se retrouve avec Dandieu qu'il exprime l'attitude vitale à la source de son personalisme. Il se réfère à « la très belle préface de A. Dandieu à *l'Anthologie des philosophes français contemporains* » pour affirmer que

« l'homme n'impose au monde sa violence que dans la mesure où chaque fois que la nature lui impose des limites, il les dépasse. Les frontières de la nature intérieure et extérieure sont les ennemis de l'homme. Il s'affirme en les combattant et il ne s'affirme qu'en les combattant. Sans elles il se dissoudrait et disparaîtrait⁹. »

Située parmi les « causes spirituelles de notre attitude » dans les « Précisions sur "L'Ordre Nouveau" » de décembre 1931, une telle « violence active et créatrice, résultant de l'expansion normale de l'homme », est pour l'O.N. « le caractère spécifique de l'humanité » par lequel « les cadres rationnels et abstraits (frontières nationales, système bancaire) » de « l'ordre social actuel » doivent être brisés dans une révolution « avant tout psychologique », dirigée contre tous les réformismes. « Ce "personalisme" implique la rupture aussi bien avec l'individualisme abstrait des libéraux qu'avec toute doctrine plaçant l'État, quelle que soit sa forme, au rang de valeur supérieure. » Basé sur le perpétuel dépassement de tout ordre existant, il exige que soient mobilisées par la science toutes ses ressources matérielles afin de libérer la personne des tâches grossières et de lui permettre de nouvelles conquêtes, la spiritualité ne consistant ici qu'à se mesurer aux obstacles qu'elles mettent à jour en l'homme et autour de lui. De cette conception agressive de l'esprit découle dans le domaine économique le remplacement d'« une société qui ne peut fonctionner qu'en subordonnant la consommation à la production, le travail qualitatif et créateur de valeurs nouvelles au travail quantitatif, parcellaire et indifférencié, par une société toute contraire ». Celle-ci est caractérisée ici par le terme vite délaissé de « communisme antiproduktiviste », qui signifie seulement que « la mise en commun des moyens de production et la répartition égalitaire du travail quantitatif indispensable », exigées par l'époque et proclamées par les Révolutions collectivistes qu'elle appelle, ne peuvent cependant pour l'Ordre Nouveau « avoir de raison d'être qu'au profit d'une libération toujours croissante de la

9. René Dupuis, « L'Ordre », in *Plans*, n° 11, janvier 1932, pp. 39-45.

personnalité créatrice : spirituel d'abord, économique ensuite ». Tel est le sens de son « Personnalisme : primauté de l'homme sur la Société », et communauté pour l'assurer¹⁰.

Si ce mot de communauté n'apparaît pas encore dans le vocabulaire de l'Ordre Nouveau, le terme de personnalisme désigne d'emblée l'essence d'une position révolutionnaire cohérente et entièrement nouvelle, qu'il est le premier à définir comme tel. En effet, au mois de décembre 1931 où paraissent ces « Précisions sur "L'Ordre Nouveau" », le groupe d'amis réuni par Mounier et Izard autour du projet d'une nouvelle revue, vient seulement après un an d'efforts de lui trouver son titre d'*Esprit* ; il n'arrivera à éclairer la portée de cette primauté du spirituel dont il se réclame après Maritain qu'à l'issue de sa réunion de Font-Romeu en août 1932, sans qu'il soit encore question d'un quelconque personnalisme, et à peine de la personne. Si elle est alors distinguée de l'attitude idéaliste qui oppose l'esprit et la matière, faisant du premier un objet de « culture » en serre chaude, tandis que masses laborieuses et élites techniques ne connaissent d'horizon au-delà des basses œuvres de la production, c'est dès mars de la même année que Marc, dans le premier article qu'il signe de son nom dans *Plans*¹¹, s'attarde en passant à « préciser quelque peu la notion si controversée de la primauté du spirituel. Comme on l'a déjà montré ici même, l'affirmation de cette primauté n'a rien de commun avec les théories "idéalistes", du XIX^e siècle : la dignité suprême de l'"esprit", dans l'échelle des valeurs et des buts ne contredit nullement, en particulier, l'incontestable et primordiale importance des faits matériels, des données biologiques et de phénomène économiques [*sic*] ».

Marc se réfère ici en note à un article traitant « De la notion de propriété » paru en février 1932 dans le numéro 12 de *Plans* sous la signature de René Dupuis. Mais Marc était au moins le coauteur de ce texte développant notamment sa réflexion du 15 octobre 1931 sur l'économie, qui n'apparaît selon lui que là où cesse l'immédiate satisfaction des besoins, avec l'épargne, et ne couvre pas les besoins physiologiques¹² ; ceux-ci devraient donc lui être soustraits au moyen du plan garantissant à tous le minimum vital, et permettant à chacun le risque économique créateur. Ce texte distinguait aussi la possession

10. « L'Action – Précisions sur "L'Ordre Nouveau" », in *Plans*, n° 10, décembre 1931, pp. 153-5.

11. A. Marc, « A propos de quelques livres – "Prise de conscience révolutionnaire" », in *Plans*, n° 13, mars 1932, pp. 59-65. Marc s'était gardé jusque là de publier sous son nom à *Plans* (pour ne rien dire de *Notre Temps*) par une sorte de modestie romanesque, de dédain révolutionnaire pour la notoriété, ainsi que par méfiance envers l'instabilité de Lamour, qui le voyait d'ailleurs plus comme agent de liaison des deux mouvements que comme auteur. Entretien avec A. Marc, Vence, 23 novembre 1990.

12. Journal de Marc ; René Dupuis, « Pensées sur l'économie – De la notion de propriété », in *Plans* n° 12, février 1932, pp. 22-31.

de la propriété, un peu comme les Allemands (après les Russes) *Besitz* et *Eigentum*, mais sur un plan métaphysique aussi bien que social. En effet, la propriété concrète et personnelle avait été abolie dans le monde moderne au profit d'une propriété abstraite et interchangeable, celle des « sociétés anonymes », qui n'avait plus rien de la possession, cette violence spirituelle par laquelle l'homme s'approprie le monde dans un contact vivant, qu'il lui incombe de restaurer si les institutions y font obstacle. Ainsi pour Marc, même sur le plan économique, loin d'une césure essentielle avec le spirituel, « le "contenu" d'une révolution, son sens et sa portée ne sont jamais épuisés par l'ensemble des forces objectives qui la mettent en branle. Dans ce sens aussi, toute révolution est un "dépassement". Et ce dépassement n'est que l'une des manifestations de la primauté du spirituel telle que nous la concevons » : agressive en son essence, indissociable de la Révolution.

Cette définition si choquante pour *Esprit*, qu'elle influencera pourtant, Alexandre Marc l'élucide justement à propos du livre d'Eugen Rosenstock sur les Révolutions européennes, dans son article sur la « "Prise de conscience" révolutionnaire » de la jeunesse, unie par « une communauté de goût et d'aspiration ». En effet, « il existe actuellement dans le monde blanc, un vaste mouvement de jeunes, dont *Plans* est devenu l'un des moyens d'expression ». Dans cette « coupure horizontale » entre générations, « ce ne sont pas deux âges physiologiques qui s'opposent, mais deux situations, deux atmosphères différentes, deux élans spirituels opposés ». Pour que prenne forme et s'impose ce qui n'est encore dans la jeunesse qu'une « communauté vague », « il faut justement qu'elle prenne conscience d'elle-même et du conflit irréductible qui l'oppose à l'"ordre" établi » (expression où les guillemets annoncent celle de « désordre établi » que Mounier empruntera à Marc). Mais ce mouvement de jeunes, « venant après les événements, historiques désormais, de 1917 est appelé à réaliser un plus haut degré de conscience et de clarté » que les hommes qui dirigent et accomplissent la Révolution russe, les premiers à s'être « toujours considérés comme des révolutionnaires ». « La nécessité de prise de conscience est en effet un phénomène relativement nouveau dans l'histoire des révolutions » que relate Rosenstock, où l'écart se réduit de plus en plus entre le domaine politique du « changement de régime, tel que pouvait le concevoir "l'homme des droits" » advenu dans les Révolutions atlantiques, et l'engagement existentiel total du révolutionnaire moderne, où l'O.N. centre la sphère spirituelle. Marc privilégie en effet la tendance de toute révolution « à recréer la face du monde et à établir un ordre nouveau », que ce soit le « royaume de Dieu » de Cromwell ou le « monde de la liberté » de Marx.

Alexandre Marc se rattache ainsi inconsciemment à tout un courant de millénarisme révolutionnaire et mystique dans la pensée juive contemporaine, qu'ont illustré Landauer et Buber, Scholem et Benjamin¹³, quand il déclare que « cet élément messianique et eschatologique de toute révolution est fécond dans la mesure même où il suscite la confiance fanatique dans la possibilité de l'établissement d'un ordre parfait "définitif". » Il croit cependant disposer d'un vaccin contre l'utopisme inhérent à ce type de pensée dans la « contradiction interne » qu'il implique, et « qui révèle le caractère nécessairement précaire et imparfait de tout ordre établi et fonde, de cette façon, la notion de révolution permanente ». Demeurent « le sens inexprimé, l'espérance ineffable, la valeur ultime de toute ordre nouveau dont la révolution projette devant elle l'image fascinante », soit « la naissance d'un homme nouveau [...] ».

Le « meurs et deviens » de Goethe semble ainsi exprimer la loi de toute révolution. L'homme doit mourir à lui-même pour que de sa cendre renaisse un nouvel Adam, une « conscience libre » (la Réformation), un « citoyen » (la Révolution française), un « prolétaire conscient » (la Révolution russe), un « surhomme » (Nietzsche)... Et cette observation nous permet de rattacher, en un mot, à son fondement « naturel » un article de foi qui nous est cher : notre personnalisme. Tandis que l'individualisme que nous combattons n'est que l'expression d'un état de chose passager, issu de la Renaissance et de la Révolution française, le personnalisme exprime un caractère nécessaire et éternel de toute révolution [...]¹⁴.

Cette éternité de la Révolution trouve peut-être déjà le sens religieux que lui donnera Marc dans son article d'*Esprit* sur Otto Neumann, dans le compte-rendu du *Monde sans âme* de Daniel-Rops, qui suit immédiatement « "Prise de conscience" révolutionnaire » dans le *Plans* de mars. Bien que René Dupuis qui le signe regrette en conclusion que Daniel-Rops ait « fait un peu trop œuvre, parfois, d'apologiste catholique », il salue finalement « le vœu que fait Daniel-Rops de voir revenir la religion catholique à un non-conformisme et à un sens révolutionnaire de la vie qu'elle n'a abandonné que par une véritable trahison à l'égard du Christ et du christianisme primitif ». C'est ainsi que pour Daniel-Rops l'individu a été « « dépossédé par la Renaissance, la Réforme, le Rationalisme et la Révolution, des attributs spirituels de la "personne humaine" ». Malgré l'accent mis sur une harmonie perdue dans le passé, qui tranche avec celui de l'article précédent par Marc, Dupuis met en cause

13. Voir Michaël Löwy, *Rédemption et utopie : le judaïsme libertaire en Europe centrale, une étude d'affinité élective*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1988.

14. Marc, *loc. cit.* ; à propos d'Eugen Rosenstock, *Die Europäischen Revolutionen*. Iéna, Eugen Diederichs Verlag, 1931.

« l'emploi sans discernement que l'on a fait depuis quelque douze ans » du lieu commun de « la crise du monde moderne ». Le mérite de Daniel-Rops est pour lui d'avoir situé celle-ci dans l'homme – comme Thierry-Maulnier qui n'est pas nommé ; non plus qu'Erich Przywara, dont sont pourtant anticipés ici certains termes de la présentation de sa pensée par Marc dans « Principe et méthode de la métaphysique » quelques années plus tard (« *in-über Sein* ») :

C'est en réalité du jour où l'homme a commencé à se faire une conception nouvelle de lui-même, à ne pas s'accepter tel qu'il est, c'est-à-dire à la fois « dans » la nature, et « au-dessus » d'elle, soumis au rythme du monde par de nombreux côtés mais le dépassant par certains autres, participant et de la matière et de l'esprit, c'est du jour où il s'est voulu « hors » de la nature, où il a considéré qu'il ne lui suffisait pas de « participer » à « l'absolu » mais que « l'absolu » devait être « en lui », que date le début de la fameuse crise du monde moderne. [...] Jusqu'à la révolution technique et économique du machinisme, les effets inéluctables du rationalisme (ce mot étant pris dans le sens de déification de la raison) ont pu – dans une certaine mesure – ne pas se faire sentir, au moins dans certains domaines, et laisser aux hommes l'illusion de la liberté. Aujourd'hui, l'homme ne peut plus échapper au dilemme qui se pose devant lui : ou bien retrouver son âme, et, par voie de conséquence, la domination de l'organisation machinique qui tend de plus en plus à emporter son créateur impuissant et démoralisé dans un tourbillon de ruine universelle sans grandeur, ou bien sombrer dans le désespoir et la mort ou encore dans quelque rythme de vie matérielle et anonyme semblable à celui des abeilles ou des fourmis.

Mais dès maintenant, « le désordre économique dans lequel l'humanité est plongée est une des formes les plus viles et les plus affreuses de la tyrannie anonyme. Tout est contaminé, corrompu, stérilisé. Il est vain de procéder à des réformes partielles ; il faut changer de plan ; il faut créer un ordre nouveau », basé sur la « Primauté de la personnalité ». Tel sera le titre du dernier article de Marc pour *Plans*, dans son numéro du 20 avril 1932, en couverture duquel il est cependant désigné sous le titre de « Primauté de la personne humaine » ; c'est le signe du début d'une stabilisation lexicale autour de ce dernier terme, à la fois plus concret et plus métaphysique que la notion psychologique de personnalité : une autre manière de marquer « la différence essentielle qui subsiste entre notre personnalisme et l'individualisme libéral », fondé d'abord sur « l'homme en général », mais aussi bien sur son double le « moi » privé, monade désincarnée. Loin de l'un comme de l'autre, « toutes nos réflexions sur la culture, la crise, l'ordre, la société, l'économique, la guerre et la paix » tournent autour du « problème de l'homme concret. La personne humaine, tel est notre point d'Archimède. [...] C'est en fonction de l'homme, tel que nous le concevons, que nous évaluons tout ».

Or « cet homme réel, l'homme de chair et de sang qui naît, se développe, travaille, souffre et meurt, brise les cadres de la pensée libérale et rompt avec ses préjugés », tel le dédain spiritualiste des faits économiques ; en effet, Thierry-Maulnier reproche à l'O.N. de vouloir leur soumettre son effort. Mais pour Marc, « c'est dans la mesure même où nous croyons en la primauté du spirituel, que nous voulons dominer, recréer et organiser l'économique. Cette volonté démiurgique ne comporte aucune contradiction intérieure : sa violence révolutionnaire ne scandalise que ceux dont l'esprit reste prisonnier des formules cristallisées, ceux qui continuent à jouer les règles du jeu, à s'embarrasser dans des oppositions stériles et les distinctions oiseuses. Nous savons fort bien que même la société future, conforme à nos vœux les plus ardents, appuyée sur les deux piliers du régionalisme humain et géographique, d'une part, et de la gestion économique unitaire, d'autre part, ne pourra réaliser, dans une perfection impossible, quelque hypothétique "état définitif". »

Ceci tient au fait que l'« homme concret », celui de Nietzsche et de Chesterton, des syndicalistes et des pragmatistes, « et que nous jetons volontiers dans la bataille contre le citoyen abstrait, le prolétaire idéal ou l'esthète décadent », cet « homme concret n'est pas encore la personne » qui l'implique, car « cette dernière n'est jamais entièrement donnée ». Elle « apparaît toujours comme un "dépassement", pareille en cela à la révolution » telle que définie par Marc dans son article précédent, où « le déterminisme des événements s'infléchit sous l'impulsion de la liberté ».

La liberté : non pas celle, formelle et décevante de la pseudo-démocratie, mais celle irréductible et suprême de la personne humaine. L'homme de chair et de sang baigne dans la vie : mais dans la mesure même où il devient personne, il en émerge. L'homme réel est conformiste ; il l'est, dans un certain sens jusque dans son égoïsme vital. La personne oppose, au contraire, à tout état donné son intrinsèque agressivité. Tout ce que nous connaissons est ou devient. La personne, elle, n'est ni ne devient : elle existe dans la mesure où elle se crée. Elle est création.

Elle l'est au même titre que la Révolution dans cette acception existentialiste, selon une « identité profonde » qui se vit à la « hauteur où la personne apparaît, à la fois, comme rupture et synthèse, violence et humilité, refus et création. En un mot, la personne est "révolutionnaire" ou n'est pas... Et tout le reste est littérature ! » Alexandre Marc peut donc dire du personnalisme de l'Ordre Nouveau que « notre doctrine n'est pas faite de bric et de broc : elle décèle une unité profonde, organique, inépuisable. Notre collectivisme anti-étatiste, notre "patriotisme" anti-impérialiste, notre volonté d'action anti-décadente sont étroitement liés entre eux et dépendent intérieurement de la

conception de l'homme que nous venons de commenter¹⁵ ». C'est dès l'abord du personnalisme qu'il s'agit, soit d'une philosophie identifiant existence et engagement dans une volonté d'incarnation immédiate de l'esprit sur tous les plans. Elle se présente d'un seul tenant, comme une métaphysique vécue qui trouve spontanément sa traduction socio-politique sans dissocier un instant la pensée de l'action. Elle commande par essence la Révolution, qu'elle ose définir à neuf en passant outre aux catégories reçues d'un monde qu'elle désavoue, forte dès sa première année d'une doctrine complète et d'un plan d'action – telle Athéna surgie toute armée du cerveau de Zeus... Au moment où l'O.N. donne ainsi dans *Plans* au personnalisme tous les traits d'une position spirituelle et politique originale, le groupe d'*Esprit* en est encore à ses balbutiements.

Par comparaison, le document qui sortira de Font-Romeu à l'été 32 se fonde, plutôt que sur une pensée nouvelle, sur l'angoisse d'un groupe sociologique : l'intelligentsia catholique, troublée de voir le spirituel dont elle se réclame identifié aux intérêts de la droite capitaliste et nationaliste, alors que son cœur va à gauche aux « forces neuves » qui lui semblent incarner dans leur généreux élan cet Esprit qu'elles méconnaissent tragiquement. « Ce serait assez bien nous définir, politiquement parlant, que nous considérer comme ceux qui ont senti leur instinct essentiel déchiré par ce partage et ce malentendu¹⁶. » Pour venir à bout de ce malaise, il s'agira dès lors de dissocier l'esprit de la réaction et de l'ouvrir à gauche dans une disponibilité réciproque, passant par la rupture avec toutes accointances « impures ». Si *Esprit* pourra faire du non-conformisme un moment de cette démarche – négative de prime abord, c'est en

15. A. Marc, « Primauté de la personnalité », in *Plans*, 2^e année, n° 1, 20 avril 1932, pp. 6-9. Cette conception de l'homme se rapproche à maints égards de celle que Karl Jaspers exposa cette année-là dans le second volume de sa *Philosophie*, intitulé *Existenzerhellung* (Berlin, Verlag von Julius Springer, 1932). Marc annota copieusement son exemplaire de cet ouvrage, dont certains passages trouvent comme un écho dans cet article. Ainsi sa distinction entre l'homme concret et la personne, qui semble reprendre celle de l'individu et de l'existence énoncée par Jaspers dans cette phrase à laquelle Marc a relié par une flèche les lettres « ON » : « Existenz in ihrem Dasein ist als einzelne zwar ein Individuum, aber Individuum sein bedeutet nicht Existenz sein. Individuum ist eine objektive Kategorie. » (p. 131). Jaspers avait expliqué au début de ce chapitre sur l'historicité (dont la dernière page porte la date « 18.X.1932 » de la main de Marc) qu'« etwas anderes ist das eigentlich geschichtliche Bewusstsein, in dem das Selbst seiner Geschichtlichkeit, als die allein es wirklich ist, inne wird. Dieses geschichtliche Bewusstsein der Existenz muss ursprünglich persönlich sein. » Marc signale la ligne où apparaît ce dernier mot, de même que la fin du paragraphe, où se discerne ce point de vue personnel de l'acte vécu, irréductible à toute théorisation philosophique, sur laquelle il insistera avec Dandieu dans « Misère et grandeur du spirituel » : « Diese Identität des Selbst als Wissen im geschichtlichen Bewusstsein und als Geschichtlichkeit im Wirklichen ist auf eine widerspruchlos denkbare Weise nicht darzustellen ; sie ist das Gewisseste und Hellste in der Existenz, das Unbegreiflichste für die Theorie. » (p. 119).

16. Emmanuel Mounier, « Les Directions spirituelles du mouvement *Esprit* », in *Bulletin des amis d'Emmanuel Mounier*, mars 1959, cité dans Michel Winock, *Histoire politique de la revue Esprit 1930-1950*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 70.

y puisant dans l'air du temps pour des fins autres et plus limitées. L'Ordre Nouveau par contre se faisait fort de le distiller, d'incarner le non-conformisme et de le pousser à ses dernières conséquences, qui ne pouvaient à ses yeux que coïncider avec le personnalisme tel qu'il n'avait pas tardé à le définir. Le non-conformisme n'avait pas pour lui seulement valeur de rupture avec un passé de tradition galvaudée, mais était déjà le pas essentiel d'une démarche constructive. Il pouvait et devait être cultivé et encouragé à ce titre sous toutes les bannières nationales et partisans, sans exception ni prévention. Sûr de son propre programme procédant sans transition de sa philosophie personnaliste, l'Ordre Nouveau n'avait pas à craindre les compromissions, à la différence d'*Esprit*, né du souci d'en extraire la chrétienté.

C'est ce qui permettait à l'Ordre Nouveau d'aborder de front la problématique de l'enracinement et de l'appartenance nationale, tenue pour chasse gardée des discours de droite. C'est l'historien René Dupuis qui, dans un des tout derniers articles de l'O.N. pour *Plans*, intitulé « Révolution et "Patrie" », rappelle que « depuis un siècle environ, le mot de "Patrie" sonne mal à l'oreille des révolutionnaires et évoque pour eux, l'une des formes les plus odieuses parce que les plus hypocrites, de cette "violence bourgeoise" que définit, par ailleurs, Denis de Rougemont » dans l'article précédent de ce numéro du 15 mai 1932 (le seul de lui dans *Plans* avec « Les "petits purs" » un mois plus tard)¹⁷. « Mais est-ce une raison », poursuit Dupuis, « parce que l'on vous vole votre bien, qu'on le déforme à plaisir et qu'on le fait servir à des buts contraires à ceux à quoi il était destiné par nature, pour le laisser aux mains de l'adversaire et prétendre qu'il n'a jamais été vôtre ? » Sa réponse négative fait allusion aux fascismes comme manifestation de ce surgissement de l'élémentaire que l'ère bourgeoise avait cherché à nier (comme dirait Ernst Jünger dans *Der Arbeiter*) :

Au moment où, par une réaction d'autant plus violente qu'elle a été longtemps comprimée, les éléments réels de l'homme et de la vie semblent s'affirmer avec plus de force que jamais contre les mécanismes abstraits, les schémas rationnels et les lois plus ou moins inhumaines qui ont été accumulées depuis le XIX^e siècle, ce serait une véritable trahison à l'égard de l'homme et de la révolution que de rejeter artificiellement la "patrie" telle que nous allons la définir, cet élément naturel et essentiel de la « révolution de l'homme » que nous voulons accomplir.

17. *Plans*, 2^e année, n° 2, 15 mai 1932, pp. 6-8 : Denis de Rougemont, « Sur la violence bourgeoise » ; pp. 8-11 : René Dupuis, « Révolution et "Patrie" » ; n° 4, 20 juin 1932, pp. 6-7 : Denis de Rougemont, « Les "Petits purs" ».

René Dupuis a déjà publié dans *Notre Temps* près d'un an auparavant la première définition O.N. de la patrie, comme on l'a vu au chapitre précédent. Mais il en précise ici la portée personnaliste en y voyant « le lieu où l'homme peut passer de l'état d'être humain à celui de "personne humaine" comme, pour employer une image brutale mais concrète, la chenille devient papillon dans le cocon ». – Mais ce n'est pas pour y vivre, et la personne ne naît que pour s'ouvrir à des horizons toujours plus vastes. Sur son chemin de « la particularité de la patrie » à « l'universalité de la Révolution », elle trouve « ces creusets intermédiaires que constituent les grands nœuds de culture nationaux ». Non qu'il faille « croire, comme certains esprits "éclairés" », auxquels Mounier semblera parfois s'apparenter, « que l'on peut passer par une sorte d'évolution homogène », via la Société des Nations ou toute autre institution, « de la Patrie à l'Humanité » ; Arnaud Dandieu fera justice de cette illusion dans son article philosophique demandant à propos de Bergson : « Y a-t-il un seuil entre Cité et Humanité ?¹⁸ »

René Dupuis peut déjà répondre ici que, « à la vérité, il s'agit là d'une polarité, c'est-à-dire d'une tension et non pas de je ne sais quelle opération d'arithmétique élémentaire ». Toutefois, il en a surtout « contre tous ceux – conservateurs ou révolutionnaires – qui, inspirés par un réalisme grossier et fétichiste, veulent donner à la réalité nationale une forme matériellement tangible. Si l'on prend, en effet, la nation dans son acception "purifiée", si l'on considère celle-ci, en d'autres termes, en tant que ferment plutôt que matière pesante, en tant que possibilité magnifique d'émulation et de conflits féconds plutôt que comme un objet inerte ; comme un "devoir intrinsèque et concret" et non comme un "donné abstrait et extérieur", comment ne pas voir que vouloir incarner la nation dans une réalisation administrative, douanière et policière – qui ne peut apparaître que comme une grossière caricature – c'est trahir l'essence même de la nation ».

Même ainsi définies, la patrie et la nation où s'enracine la Révolution ne sauraient sous aucun prétexte se substituer dans l'ordre des valeurs à son universalité ; car si « les faits condamnent le vieux cosmopolitisme révolutionnaire de Café du Commerce », depuis « que partout – en Irlande, aux Indes, en Catalogne, en Allemagne surtout – [...] où la Révolution devient action, on voit le mot "nationalisme" s'accoler irrésistiblement au mot de Révolution », cette tendance qu'a pu saluer Philippe Lamour ne va pourtant pas sans « certaines confusions très dangereuses ».

18. Arnaud Dandieu, « Y a-t-il un seuil entre Cité et Humanité ? », in *Archives de philosophie du droit*, 1-2, 1933. Un extrait de cet article tiendra lieu de dernier numéro à *L'Ordre Nouveau* en octobre 1938.

[...] Si, en effet, on pose cette double question sur le plan du personnalisme, qui est notre assise première, notre axiome fondamental, on s'aperçoit que soumettre la révolution à la nation, c'est sacrifier l'homme concret à l'individu libéral du XVIII^e siècle, l'homme de chair et de sang à l'incarnation avortée de l'absurde principe des nationalités. Et, d'autre part, soumettre la révolution à la patrie, c'est bouleverser l'échelle des valeurs, c'est, en d'autres termes, trahir le « personnel » qui est la valeur suprême et irréductible en faveur d'un nouveau conformisme de l'homme concret, d'une nouvelle pseudo-religion, d'un succédané du culte chinois de la Terre et des Ancêtres ; et l'on sait où mène un pareil système. Nous ne croyons pas inutile d'insister sur cet aspect de la question au moment où certaines formations révolutionnaires, d'un extrême intérêt par ailleurs, semblent, à l'étranger, commettre les erreurs que nous dénonçons ici ; sans parler de l'Hitlérisme dont la trahison n'est plus à démontrer, un mouvement tel que le Vorkämpfer, par exemple, risque de faire enliser la Révolution dans les confusions entre Nation et Révolution.

Ce passage montre assez à quel point l'Ordre Nouveau concevait clairement ce qui distinguait son personnalisme du culte barrésien de la terre et des morts auquel la Révolution Nationale fera appel – en même temps parfois qu'à la personne, mais on ne saurait blâmer l'O.N. pour un tel confusionnisme. De même ses contacts avec de jeunes mouvements nationaux-révolutionnaires allemands ne l'avaient pas aveuglé sur l'ambiguïté foncière de leur démarche, incompatible en définitive avec son personnalisme. Ce serait donc un abus de langage que de s'autoriser de ceux-ci pour identifier comme on a pu le faire le personnalisme de l'Ordre Nouveau à un quelconque « fédéralisme *völkisch*¹⁹ ». Les éléments vraiment *völkisch* (d'ailleurs généralement hostiles à tout fédéralisme sérieux) que l'O.N. a sondés, que ce soit Otto Strasser ou Ernst Niekisch, ne s'y sont pas mépris, et l'O.N. encore moins, comme l'article de Dupuis suffirait à le montrer. Les affinités entrevues un moment sur la base de certaines négations communes, et même d'un renouveau du sentiment patriotique, se sont dans l'ensemble avérées à l'examen n'être guère plus que mirages, marquant les limites du non-conformisme comme point de cristallisation d'un front commun révolutionnaire de la jeunesse européenne. C'est ce que montre le récit qui suit des efforts de l'Ordre Nouveau dans ce sens en Allemagne, assorti d'une description détaillée du contexte où s'inscrivent les prises de contact qu'il y effectua.

19. L'expression est de John Hellman, *Emmanuel Mounier and the New Catholic Left 1930-1950*, Toronto, Buffalo, Londres, University of Toronto Press, 1981, p. 62 ; *The Knight-Monks of Vichy France. Uriage 1940-1945*. Montréal et Kingston, Londres, Buffalo, McGill-Queen's University Press, 1993, p. 57.

C.— L'ORDRE NOUVEAU EN ALLEMAGNE, GEGNER ET LA FRANCE

Le 6 novembre 1931, Alexandre Marc reçut une lettre d'Ernst Niekisch, directeur de la revue *Widerstand*, en qui il voyait un « national-socialiste révolutionnaire ». C'était probablement la réponse à une des nombreuses lettres dictées au bureau de *Plans* le 27 octobre, en vue sans doute de la tournée en Allemagne. C'est le lendemain que Marc écrivit à Karl Jaspers¹. Le 25 octobre, Marc avait noté, en marge de réflexions philosophiques écrites au printemps 1930, une phrase de Jaspers sur l'*Existenzphilosophie*, tirée de *Die geistige Situation der Zeit*, qui venait de paraître. Ce livre lui fit une impression profonde², au point de le pousser à visiter son auteur à l'occasion d'un de ses voyages en Allemagne. Il exprimait un bon nombre de ses propres préoccupations, valeurs et idées. Constatant le lieu commun d'une crise de la *Daseinsordnung* contemporaine, l'ouvrage montrait son caractère planétaire et niveleur, qui mettait en cause la nature même de l'existence humaine, et surtout le sens de la personnalité qui s'était développé depuis des millénaires à partir des racines judaïques et helléniques de la civilisation occidentale : « *der Geist als ein an seinem Ursprung gebundenes Leben, der Mensch als sein jeweils spezifisches, unersetzliches Wesen*³ ». « *Sein Eigentum ist der unantastbare, enge Raum, von dem aus er Teil hat an dem Gesamtraum der menschlichen Geschichtlichkeit* » : sa situation particulière dans le temps et l'espace, soit le champ de ses rencontres personnelles et de l'héritage culturel dont elles sont porteuses. Par comparaison, dans l'âge accompli de la Technique, « *die universale Daseinsordnung höbe das Dasein des wirklichen Menschen, der er selbst in seiner Welt ist, zu einer blossen Funktion auf*⁴ ». Décrivant les mêmes processus dont Ernst Jünger ferait une relation plutôt triomphaliste dans *Der Arbeiter*, Karl Jaspers s'alarmait de la croissante *Sachlichkeit* de la vie moderne telle que façonnée par la Technique, avec sa réduction « néo-primitive » des êtres autant que des choses à des types généraux interchangeables, et le divorce

1. Journal d'A. Marc.

2. Marc verrait un jour *Humanisme intégral* de Maritain comme un complément naturel au livre de Jaspers. Entretien avec Alexandre Marc par John Hellman, basé sur un questionnaire de l'auteur, Cogne, 1985.

3. Karl Jaspers, *Die geistige Situation der Zeit*. Fünfte zum Teil neubearbeitete Auflage, Berlin, Leipzig, Walter de Gruyter et Co., « Sammlung Göschen », Band 1000, 1933, p. 71.

4. *Ibid.*, p. 33.

qu'elle impliquait entre travail et plaisir, les confinant tous deux à des formes de masses, impersonnelles et toujours plus viles. « *Der Einzelne lebt als soziales Daseinsbewusstsein. So hat er im Grenzfall Arbeitsfreude ohne Selbstgefühl ; das Kollektiv lebt ; und was dem Einzelnen langweilig, ja unerträglich wäre, das vermag er im Kollektiv, wie von einem anderen Antrieb beseelt. Er ist nur noch ein Sein als "wir"*⁵ ». Contre Jünger et avec les personnalistes, Jaspers affirmait :

*Jedoch geht der Mensch als Einzelner nie ganz in eine Daseinsordnung ein, welche ihm ein Sein nur als Funktion für den Bestand des Ganzen liesse. Zwar kann er im Apparat durch tausend Beziehungen, in denen er abhängig ist und mitwirkt, leben ; da er aber dort in seiner Vertretbarkeit ebenso gleichgültig ist, als ob er nichts wäre, revoltiert er, wenn er in keinem Sinne mehr er selbst sein kann*⁶.

« *Die Spannung zwischen universalem Daseinsapparat und menschlich wirklicher Welt ist als solche daher unaufhebbar.* » Ces deux pôles de « *planende Meisterung* » et de « *revoltierender Ursprung* » pouvaient seulement perdurer dans leur tension mutuelle, tout comme ceux d'« *Eigendasein in seinem vitalen Begehren* » et d'« *Existenz in ihrer Unbedingtheit* » qui les traversait chacun sur un autre plan⁷. La crise présente consistait largement pour Jaspers en une hypertrophie des premiers termes de ces bipôles, soit en l'installation de l'être humain dans le confort de la simple subsistance qui, devenue indispensable, menaçait de corrompre le cœur de son *Selbstsein*. Une véritable croisade était en train contre tous ceux qui savaient encore être eux-mêmes, de la part des masses de ceux qui ne savaient que se fuir eux-mêmes dans les distractions collectives fournies par le système. Elle visait à éradiquer la noblesse de l'homme, sa vocation à développer sa personnalité. Celle-ci ne pouvait plus désormais être l'apanage d'une aristocratie sociologique, finissant toujours tôt ou tard par développer ses propres traits de masse ; elle devait plutôt résider dans l'aristocratie spontanée des quelques êtres qui savaient être eux-mêmes dans les conditions d'existence où ils étaient ancrés, et qui étaient résolus à maintenir ouverte cette possibilité pour les autres. « *Der Mensch steht jetzt vor der Frage, ob er sich dem gewussten Übermächtigen, das alles zu bestimmen scheint, fatalistisch unterwerfen will, oder ob er Wege sieht, die er gehen kann, weil diese Macht dahin nicht reicht*⁸. »

5. *Ibid.*, p. 38.

6. *Ibid.*, pp. 33-34.

7. *Ibid.*, p. 35.

8. *Ibid.*, p. 26

Le « changement de plan » promu par Marc, qui en avait fait le principe de son Ordre Nouveau, était bien sûr sur un exemple d'un tel cheminement dans la direction des profondeurs infrangibles de la personnalité, situées hors d'atteinte de l'appareil technicien de la société de masse. Aussi, Marc sympathisa-t-il sans peine avec Jaspers et sa critique de la démocratie et du totalitarisme, quand il lui rendit quelques fois visite à Heidelberg. Lors de la dernière d'entre elles, peut-être au cours des préparatifs du congrès de Francfort en février 1932, Jaspers lui conseilla de renoncer à faire un discours aux étudiants de l'Université de Heidelberg, pour la plupart acquis au nazisme. Marc n'en tint pas compte, et sa causerie reçut un accueil poli de ce public nazi très fermé – un exemple parmi tant d'autres de l'empire exercé par Hitler sur la jeunesse allemande ; Marc et Lamour eurent plus d'une occasion d'en être consternés⁹.

Le même jour où il écrivit à Jaspers et à Werfel du bureau de *Plans*, le 28 octobre 1931, Marc vit Spann et le trouva « toujours aussi fou ». Il avait vainement essayé de le voir une semaine auparavant à son hôtel, dont il s'était avéré qu'il avait disparu trois semaines auparavant¹⁰. Dans une étrange lettre envoyée de Mannheim le 12 novembre 1932, un certain Serge Drouin, sur le ton familial d'un vieux copain de Marc, évoque ce Spann à Rethel, pour le désigner comme un des fondateurs avec lui-même d'un nouveau groupement plus ou moins analogue à l'Ordre Nouveau dans ses buts, mais tout à fait différent dans sa forme : celle d'une société secrète, sorte de franc-maçonnerie, visant à prendre le pouvoir par en haut en occupant des positions-clés, comme une élite internationale, organisée, active, en net contraste avec des théoriciens à la Dandieu. Drouin avait déjà recruté environ dix personnes comme noyau de sa société ; elles devraient d'abord réussir dans chacun de leurs domaines particuliers où, détenant le pouvoir, elles pourraient faire l'Europe, c'est-à-dire gouverner un continent uni. Toutes les recrues devraient se réunir le printemps suivant à la maison d'un ami en Lorraine, la question du financement ayant déjà été résolue. C'est là que les moyens d'action individuels (carrière) et collectifs (journaux) devaient être examinés. Drouin voulait intéresser Marc à ce projet sérieux, « mûr et concerté », à propos duquel il avait déjà approché P.-O. Lapie dans une lettre, et aurait voulu contacter Jean Sylveire d'*Esprit* de même qu'André Malraux, sur qui il espérait que Marc le renseignât. Si Marc était intéressé, Spann pourrait venir le voir à Paris, où il devait se rendre bientôt¹¹. Il

9. Entretiens avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985, et par l'auteur, Vence, 1^{er} novembre 1987.

10. Journal de Marc.

11. Lettre de Serge Drouin à A. Lipiansky, Mannheim, 12 novembre 1932. Dans ses *Entretiens*, Mounier rapporte qu'au local de la Troisième Force, le soir du 6 janvier 1933, « Drouin, de retour d'Allemagne, et la jeune Allemande, jamais satisfaite, s'affrontent. Drouin, ami de *Die Tat* et des nouveaux hommes de Droite. La jeune Allemande pense qu'il n'y a de salut que dans les partis de gauche : ... la

semble hautement improbable qu'Othmar Spann, le sociologue autrichien « conservateur révolutionnaire » et idéologue des Heimwehren (ligues « fascistes » de son pays), ait pu être présent à Rethel sans être remarqué, ou être basé à Paris pour des périodes prolongées. Cependant, une implication dans le milieu du Sohlberg est plus aisée à concevoir de la part de son fils Adalbert Spann, qui, le 29 octobre 1931, fit envoyer un exemplaire de la *Kategorienlehre* d'Othmar Spann à Alexandre Marc par la maison Fischer Verlag de Iéna. Ce contact superficiel avec le Spannkreis représente un étonnant lien de l'Ordre Nouveau avec la droite radicale autrichienne, comme l'est la mention du prince Karl Anton Rohan dans un carnet d'adresses d'Alexandre Marc¹².

Mais ces contacts avec des conservateurs ne semblent pas être allés bien loin, au contraire de ceux avec le cercle de la revue *Gegner*, ébauchés dès le 2 octobre 1931, quand Marc rencontra à Paris ses représentants Theodor Beye et Jean Kuckenburg ; l'intelligence de ce dernier, expert sur l'Allemagne de la revue *Europe*, lui fit bonne impression¹³. Appuyé par Lamour, Kuckenburg défendrait le marxisme dans une conversation à Berlin, en mai 1932, avec le rédacteur en chef de *Gegner*, Harro Schulze-Boysen¹⁴, qui y dirigeait un Cercle d'Amis de *Plans*. De tels cercles avaient été lancés en octobre de façon à unir les Compagnons de *Plans* dans une nouvelle alliance de la jeunesse européenne pour la Révolution créatrice, pour discuter et critiquer la revue qui en était l'organe et la faire connaître à un public plus vaste en envoyant des listes

jeunesse allemande a déjà franchi les étapes, plus loin que nous... » (Emmanuel Mounier. *Oeuvres. t. IV : Recueils posthumes. Correspondance*, Paris, Éditions du Seuil, 1963, pp. 518-519). Serge Drouin était parmi les personnes privées présentes à la 4^e réunion annuelle du *Sohlbergkreis* au bureau de *Notre Temps* à Paris en avril 1933, avec Alfred Fabre-Luce, Pierre Drieu La Rochelle et Bertrand de Jouvenel. (Dieter Tiemann, *Deutsch-französische Jugendbeziehungen der Zwischenkriegszeit*, Bonn, Bouvier/Édition Röhrscheid, « Pariser historische Studien », 1989, p. 134). C'est peut-être à lui que se réfère Mireille Dandieu à la séance du 30 octobre 1933 de l'Ordre Nouveau, quand elle « signale qu'une propagande Ordre Nouveau s'exerce au lycée Janson de Sailly grâce, en particulier à un professeur, M. Drouin. » Alexandre Marc conçu du dédain pour André Malraux dès qu'il le rencontra au bureau de Robert Aron à la *N.R.F.* (où il croisa aussi Drieu sans en être davantage impressionné) après que le romancier eut donné une conférence très superficielle sur Heidegger. Quand Marc lui demanda s'il avait lu Heidegger, Malraux lui répondit qu'il connaissait tous ses livres (alors qu'il n'y en avait alors qu'un, *Sein und Zeit*). Prétendant savoir « assez » d'allemand, Malraux finit par admettre que c'était sa femme qui connaissait cette langue, et qui avait lu un ou deux articles de Heidegger, lui en expliquant ensuite le contenu. C'est ainsi que A. Marc ne put plus désormais voir Malraux que comme un fumiste. (Entretien avec A. Marc, Vence, 12 juillet 1989.)

12. Note du Verlag von Gustav Fischer à A. Lipiansky, 2 novembre 1931. A. Marc avait connu Othmar Spann en Allemagne dans les années 20, et avait dès lors conçu de graves réserves envers le Ständestaat corporatif qu'il prônait, malgré certains traits anti-libéraux au départ assez intéressants ; cette critique ressemblait ainsi à celle qu'il ferait de Hendrik De Man. (Entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogné, 1985). Sur le prince K. A. Rohan, voir note 43 de la 1^{ère} partie. Son *Europäische Revue* est annoncée dans le numéro de février 1933 de *Gegner* ; au sommaire ce mois-là, Carl Schmitt côtoyait Wladimir d'Ormesson, publiciste catholique en vue qui faisait partie du comité de soutien de l'Ordre Nouveau.

13. Journal de Marc.

14. Lettre de H. Schulze-Boysen à A. Marc, 21 mai 1932.

d'abonnés potentiels¹⁵. C'était une formule qui serait adoptée par d'autres revues non-conformistes aspirant à devenir le centre d'un mouvement, si bien qu'il y aurait bientôt de vastes réseaux d'Amis d'*Esprit* et d'Amis de *Sept*, le premier à une échelle internationale surpassant le modèle fourni par *Plans*. Mais il était difficile de rivaliser avec l'envergure des ambitions internationales de *Plans*. Harro Schulze-Boysen se mit à leur service avec enthousiasme en assumant la responsabilité de coordonner la préparation de ce qui deviendrait le congrès de Francfort de la jeunesse révolutionnaire européenne, d'abord en Allemagne orientale¹⁶, et bientôt pour tout le pays. Mais avant d'aborder les efforts de Schulze-Boysen pour soutenir les projets de *Plans-Ordre Nouveau*, et d'examiner sa propre formation intellectuelle et ses objectifs politiques au point tournant d'une destinée exceptionnelle, il convient de s'attarder sur le document expliquant les présupposés et les objectifs de l'action de l'Ordre Nouveau en Allemagne, en vue de l'avènement d'une nouvelle Europe unie.

La politique allemande adoptée par l'Ordre Nouveau le 16 octobre 1931 prévoyait qu'Alexandre Marc et Robert Aron écrivent ensemble un *Appel aux Allemands* ; ils le commencèrent la même semaine. Aron avait un don pour trouver rapidement des formulations frappantes, et Marc en conclut qu'il devait donner aux idées de Dandieu leur forme publique. Une première version de cet *Appel aux Allemands* ne trouva pas la faveur de Gabriel Marcel, qui lui préférait une seconde écrite au début de novembre, bien qu'il demeurât toujours sceptique et hésitant. Louis Dupuy, propriétaire d'une imprimerie, dont l'attitude était spontanément proche de l'O.N. et qui avait déjà offert d'imprimer *Plans* à des prix compétitifs, s'offrit pour imprimer ce qui était devenu l'*Appel à la jeunesse*¹⁷. C'est dans une traduction allemande (plutôt mauvaise, d'après une correspondante du Sohlbergkreis à Heidelberg qui la mentionne dans une lettre à Marc, le 5 décembre) que cet appel servira de base de discussion au cours de la tournée d'Alexandre Marc et Philippe Lamour outre-Rhin.

Ce texte subsiste sous la forme d'une épreuve de douze pages, corrigée de la main de Marc. Dans une première section, il appelle la jeunesse européenne à apporter « À UNE CRISE RADICALE, DES SOLUTIONS RADICALES ! » Voyant « crouler autour d'elle les derniers vestiges d'un monde qui a eu, sans doute, sa fonction historique, mais qui est actuellement en pleine décomposition », déjà cette génération « reconnaît que ce monde "libéral" et capitaliste est à la fois injuste et absurde ». Cependant, si elle cherche à « sortir

15. « Les Amis de *Plans* », in *Plans*, n° 8, octobre 1931, pp. 158-159.

16. « Vers le front unique de la jeunesse européenne », in *Plans*, n° 9, novembre 1931, p. 155.

17. Journal de Marc.

de l'état insupportable de crise et de désordre que masque une politique de pseudo-prospérité, aboutissant à la surproduction, au chômage et à la guerre, elle ne trouve de solutions que conformes aux principes périmés et n'ayant souvent que l'apparence de nouveauté ». Telles sont les « mensongères paroles d'un pacifisme à la Briand, dont la veulerie le dispute à l'absolue inefficacité », aussi bien que les « affirmations équivoques d'un nationalisme à la Hitler, qui essaye de mettre à la disposition de la caste possédante, de la haute banque internationale, l'énergie indûment captée et trahie d'un patriotisme sain et vigoureux ». Si celui-ci, que Marc a toujours respecté, peut ainsi s'égarer, c'est en vertu d'un tragique malentendu (qu'il a pu constater dès ses études outre-Rhin) entre les deux « principales forces capables de tirer l'Europe et le monde du malaise grandissant où la civilisation risque de tomber » : soit la jeunesse française et la jeunesse allemande. Hostile depuis toujours au traité de Versailles, Marc pense que cette dernière, « souffrant de l'état de sujétion où, au mépris de sa valeur réelle et de sa force effective, la politique abstraite des banquiers et des diplomates réduit sa patrie, a naturellement tendance à s'imaginer que la jeunesse française, malgré quelques protestations plus ou moins sincères, s'accommode ou se réjouit de l'hégémonie précaire dont la bourgeoisie et le capitalisme français bénéficient à l'heure qu'il est ».

Fondée sur « le mécanisme abstrait d'un crédit d'inspiration yankee », « la prétendue hégémonie française [...] non seulement n'apparaît pas comme un privilège, mais au contraire comme une trahison des traditions spirituelles de la France ». Pour Aron et Marc, « de ce point de vue, toute hégémonie – soit française sur l'Allemagne, soit allemande sur la France, soit encore franco-allemande sur l'Europe ou sur un autre continent, – nous apparaît comme inadmissible ou absurde, non seulement d'un point de vue humain, mais du point de vue patriotique ». Le nationalisme est donc un piège à éviter au même titre que l'internationalisme des « constructions pacifistes, dont les contradictions apparaissent dès leur premier contact avec les faits », puisqu'elles « supposent à la fois le maintien des cadres territoriaux actuels et la suppression de toutes les intrigues, de tous les égoïsmes et de toutes les haines, qui y prennent leur contour ».

C'est la critique fédéraliste de l'État-nation qui se dessine ici, et se précise dans la section suivante, appelant au « RETOUR À L'HOMME RÉEL, À LA DIGNITÉ SUPRÊME DE L'HOMME » pour laquelle Marc a toujours combattu. « C'EST EN EFFET DE SA BASE HUMAINE, LA SEULE RÉELLE, LA SEULE VRAIE, QUE LE PROBLÈME DOIT ÊTRE REPRIS. Contre la personne humaine, la société actuelle mène, dans tous les domaines, une offensive dans le dessein plus ou moins conscient de supprimer ou de rationaliser l'homme vivant, libre

et agissant, conscient de l'imprévu légitime de sa vie psychologique et charnelle, débordant d'une originalité irréductible. Entre les mécanismes sociaux [...] et l'autonomie naturelle de la personne humaine, la lutte décisive est dès maintenant ouverte. » « Dans le domaine politique, contre l'homme vivant en société, deux machines de guerre se dressent, l'une ouverte, l'autre hypocrite. » Cette dernière, c'est le « libéralisme, cosmopolite et pacifiste, qui suppose des personnes humaines déracinées et privées de tout contact », mais « n'a aucun mal à établir entre elles des rapports théoriques d'où toute violence est exclue en principe, parce que toute vie en est bannie – schémas abstraits faits pour faciliter les calculs des banquiers », et qui ne tiennent pas debout au contact du réel. Quant au nationalisme, c'est ouvertement qu'il « enferme dans des cadres territoriaux, juridiques ou douaniers, la réalité des patries, et l'exploite honteusement dans l'intérêt d'une caste possédante ». Renvoyant dos à dos ces deux trahisons envers « l'homme réel », « IL FAUT DONC RÉTABLIR UN PATRIOTISME AFFECTIF, CONCRET ET SPONTANÉ – ATTACHEMENT DE L'HOMME AU SOL QUI L'A FAIT NAÎTRE ET A LA PARTIE DE L'UNIVERS DONT, POUR DES RAISONS DE RACE, D'HÉRÉDITÉ, DE TRADITION VIVANTE, D'ACCORD INTIME, IL ACCEPTE L'INFLUENCE, ET SUR LAQUELLE IL AGIT A SON TOUR » – ce qui distingue ce personnalisme fédéraliste d'un retour à la terre immuable qui « ne ment pas ».

De même, « en tant qu'il participe à l'organisation économique et fait partie de "l'appareil" matériel infiniment complexe que le développement de la technique et l'accroissement prodigieux de la population ont déterminé au XIX^e siècle, l'homme concret est de plus en plus exposé à un double danger ». Soit « l'anarchie économique, qui sévit dans les pays capitalistes peu évolués », soit dans les plus avancés « la rationalisation fordiste et policière qui, n'envisageant que les intérêts de la classe dirigeante et les "nécessités" de la production, emploie tous les procédés brutaux ou insinuants (contrainte matérielle ou contrainte morale, par la publicité) pour soumettre l'homme à sa domination et lui inspirer le respect des mythes nouveaux qu'elle institue : mythe de la production, religion du crédit, noblesse du travail quantitatif ». Dans la perspective de cette critique dont certains courants soixante-huitards retrouveront l'accent, « seule, une organisation économique collective peut restaurer l'autonomie de la personne humaine, libre de ses désirs, libre de ses besoins, libre surtout de la satisfaction à leur donner, dans la mesure où celle-ci ne lèse pas les droits des autres individus autonomes ». Il s'agit pour cela de découpler « LE POUVOIR ÉCONOMIQUE CENTRAL D'AVEC LES POUVOIRS "POLITIQUES" RIGOREUSEMENT DÉCENTRALISÉS » pour instituer la « LIBERTÉ DE LA CONSOMMATION, garantie par l'élaboration d'un PLAN européen, et plus tard, mondial ». Les dimensions européenne et mondialiste du

fédéralisme intégral, au nom duquel Alexandre Marc continuera après la guerre de lutter pour son idéal personnaliste, se retrouvent donc déjà dans une des premières formulations de ses dimensions politiques. C'est sur l'équation de la culture et d'une « spiritualité révolutionnaire » située par Dandieu dans « LE GOÛT DU RISQUE ET DE LA CRÉATION » que se fondent « la volonté de vivre et ses conséquences nécessaires », développées dans la dernière section de cet *Appel à la jeunesse*.

Elles suffiraient d'elles-mêmes à faire de ce texte d'octobre 1931 l'acte de naissance de l'aile radicale du mouvement fédéraliste européen, qui eut son importance après la guerre, et continue de propager sa doctrine issue de l'Ordre Nouveau dans un certain nombre d'instituts universitaires et de centres internationaux de formation, qu'Alexandre Marc contribua à implanter à travers le Vieux Continent. Il s'agit en effet du programme « Pour un fédéralisme européen réel – Pour le Plan européen constructeur et libérateur ». Il pose d'abord l'exigence d'un « DÉSARMEMENT EFFECTIF RADICAL », en vertu duquel, plus que les armes, vite produites par la mobilisation d'un État industriel, « C'EST TOUTE L'ARMATURE DES ÉTATS NATIONALISTES QU'IL S'AGIT D'ATTAQUER ET DE DÉTRUIRE ». Aussi incombe-t-il à la jeunesse d'établir un plan décennal de dénationalisation, devant comprendre, outre l'« ABANDON GÉNÉRAL DE L'EXPLOITATION COLONIALISTE », la « RÉVISION RADICALE DES INJUSTICES TERRITORIALES » dues au traité de Versailles.

Toutefois, les jeunes Allemands que ce langage était fait pour séduire étaient mis en garde du même souffle contre la tentation de « REMPLACER CES FRONTIÈRES ANCIENNES PAR D'AUTRES FRONTIÈRES AUSSI ARBITRAIRES ET ABSURDES, par d'autres folies aussi meurtrières, par d'autres mensonges aussi inhumains. Ce qu'il faut, c'est dévaloriser l'idée de frontière sous sa forme actuelle – résultat qui ne peut être atteint que par une action révolutionnaire ». Or, celle-ci a dès lors clairement pour objet un fédéralisme intégral. En effet, « pour que l'erreur nationaliste disparaisse, il faut que la suppression du traité de Versailles et de tous les autres traités impérialistes, coïncide avec l'ÉTABLISSEMENT D'UNE LIBRE FÉDÉRATION EUROPÉENNE DES RÉGIONS NATURELLES ET HUMAINES ». Elle « ne sera possible que si, par-dessus les têtes de tous les nationalismes, les jeunes » s'en prennent au capitalisme international, l'idole que servent tous les États-nations. Pour ainsi liquider l'anarchie capitaliste, il faudra donc supprimer les frontières douanières, annuler toutes les dettes, collectiviser les banques et « mettre fin à la politique des crédits qui mènent tous les peuples à l'asservissement ».

Mais pas plus que « l'anarchie honteuse dont nous sommes témoins, » la « caserne fordiste » saurait-elle « satisfaire la jeunesse européenne. La machine doit enfin être mise au service de l'homme. Pour cela, le système capitaliste, guidé par le mythe de la production et la réalité tangible du profit, doit être remplacé par une GESTION ÉCONOMIQUE EUROPÉENNE – ET PLUS TARD UNIVERSELLE – QUI, ÉCARTANT LA DANGEREUSE TENTATION D'UN CAPITALISME D'ÉTAT, METTRA AU SERVICE DE LA COLLECTIVITÉ et non plus de l'intérêt égoïste, LES INNOMBRABLES ACQUISITIONS ET DÉCOUVERTES DE LA TECHNIQUE ». Si ne prévaut dans la jeunesse cette exigence de redressement pour tout un continent, « une paix américaine se prépare pour l'Europe, comportant le triomphe universel de l'esprit métèque, de la finance anonyme et vagabonde, et de la féodalité capitaliste, comportant également l'organisation méthodique de l'exploitation de tous les travailleurs par l'abaissement des salaires et du niveau de vie ». « Devant la mobilisation manifeste ou insidieuse, de toutes les forces réactionnaires », au péril d'une guerre « qui détruirait les dernières ressources de son énergie révolutionnaire », il appartient à la jeunesse de s'unir dans la lutte : « POUR CONSTITUER UNE EUROPE LOGIQUE ET LIBRE, POUR ÉTABLIR UN SYSTÈME ÉCONOMIQUE ORGANISÉ, ÉLIMINANT L'INJUSTICE SOCIALE, POUR SAUVER L'ESPRIT, FORMONS LE FRONT UNIQUE RÉVOLUTIONNAIRE DE LA JEUNESSE. »

A bien des égards, l'exigence que formulait là envers la jeunesse l'Ordre Nouveau était aussi celle du nouveau correspondant berlinois de *Plans*, Harro Schulze-Boysen, un étudiant en droit qui venait justement de se joindre à la rédaction d'une revue que *Plans* voyait comme son organe allemand – et pour cause. La revue dadaïste philosoïétique *Der Gegner* avait d'abord paru entre 1919 et 1922 sous le patronage de Wieland Herzfelde. Franz Jung (1888-1963) s'était alors fait connaître pour avoir détourné un chalutier vers l'U.R.S.S. afin d'y exposer au Komintern les vues dissidentes du K.A.P.D. Il était un des fondateurs de cette fraction à la fois libertaire et « nationale » (ce qui troublait ce poète dadaïste) du parti communiste. En juin 1931, Franz Jung relança *Der Gegner* grâce à l'appui du groupe parrainant la revue *Plans*, avec les mêmes soutiens financiers.

C'est Theodor Beye, de la Fédération de coopératives *Deutsche Bauhütte*, que nous avons vu venir rencontrer Marc en octobre à Paris au nom du *Gegner*, qui avait noué des relations très étroites avec Philippe Lamour, Le Corbusier et le conseiller des syndicats français Francis Delaisi. Il avait collaboré avec eux à des projets d'habitation financés par ces syndicats à Marseille et en banlieue parisienne, et censés combiner l'expérience allemande de la ville-jardin avec l'idée de la Cité radieuse de Le Corbusier. Quant à Franz Jung, il éditait avec

les mêmes fonds français des bulletins économiques, dont un franco-allemand, dans une société appelée *Deutsche Korrespondenz* ; en dépendait l'agence de production théâtrale qui monta *Die Dreigroschenoper* de Bertolt Brecht et Kurt Weill, ainsi que la pièce *Die Mutter* du premier¹⁸. Des extraits de l'autre opéra dû à leur collaboration, *Aufstieg und Fall der Stadt Mahagonny*, paraîtront d'ailleurs en décembre 1931 dans *Gegner*, que publiait le même Deko Verlag, ainsi notamment que les œuvres de Fourier. Beye était l'administrateur et Jung l'éditeur de *Gegner*.

Franz Jung donnera tôt à la revue un ton qui rappelle *Plans*. Ayant évoqué dès son premier article, sur « l'homme nouveau », la *Volksgemeinschaft* de l'avenir¹⁹ qui obsédait déjà Schulze-Boysen de son côté, il en élabore la pensée en août dans un article programmatique expliquant pourquoi *Gegner* ne veut justement pas de programme – une exigence que reprendra Schulze-Boysen. Jung veut remettre en question toutes les visions du monde et attaches partisans, afin de créer une situation où « *das aus der Person Bedingte in den Anschauungen und Forderungen eindeutig Klar auf die Person, auf ihre Begrenztheit, auf ihr Entwicklungsgebundenes zurückgeführt wird* », afin qu'à cette aune de l'authenticité humaine chaque position politique puisse être jugée sans œillères ni préjugés, et qu'y soit faite la part des slogans dépassés et de la vérité vivante. Mais plutôt que la vérité, c'est l'homme qu'on voulait trouver ; plutôt que la croyance, c'était le doute que la revue voulait servir²⁰. En ceci, *Gegner* se démarquait de la volonté constructive de *Plans*, affirmée avec une assurance presque outrancière dans les annonces-manifestes en français de la « revue-mère ». Ainsi, en page 2 du numéro de novembre, *Plans* présente en deux colonnes les acquis de son année 31 et les développements doctrinaux qu'il lui donnerait en 32. Certes, *Gegner* comme « *Plans* » a proclamé l'avènement de l'ère machiniste et collective, la nécessité de réviser les valeurs de vingt siècles d'individualisme, de donner au monde moderne les institutions nouvelles qui lui conviennent » ; mais il ne s'avance guère, comme *Plans* se le propose, dans la définition d'un « ordre nouveau, adapté aux nécessités du

18. Hans Coppi et Jürgen Danyel, éd. *Der « Gegner » – Kreis im Jahre 1932/1933. Ein Kapitel aus der Vorgeschichte des Widerstandes. Tagung vom 4-6 Mai 1990*. Berlin, Evangelische Akademie Berlin, 1990, pp. 3-4 ; Lutz Schulenburg, éd. *Der Torpedoküfer. Hommage à Franz Jung*. Hambourg, Edition Nautilus Verlag/Lutz Schulenburg, 1988, pp. 146-9, 166-170 ; Thomas Keller, « Les Médiateurs personnalistes entre les générations non-conformistes en Allemagne et en France : Alexandre Marc et Paul L. Landsberg », in ***, *Ni Droite ni gauche. Les chassés-croisés idéologiques de l'entre-deux guerres*, Bordeaux, M.S.H. d'Aquitaine, 1992, pp. 4-5 du manuscrit gracieusement fourni par son auteur. Le 21 octobre 1931, A. Marc a lu chez son libraire allemand Ostertag un livre de Jung – qui pour lui n'est pas Ordre Nouveau, mais a de bonnes idées ; il projette de lui écrire. Se serait-il agi déjà de Franz Jung ?

19. Franz Jung, « Der neue Mensch », in *Gegner*, V, n° 1, 15 juin 1931, pp. 3-5.

20. « Die Zeit steht still », in *Gegner*, n° 3, 15 août 1931, p. 2.

machinisme et de la vitesse et qui reconstituera UNE CIVILISATION HUMAINE ».

Car si certains au *Gegner* voient comme à *Plans* l'homme encore soumis à la machine par sa propre bêtise, mais appelé à devenir le seul centre d'un nouvel ordre économique²¹, d'autres voient dans la vie industrielle et technique moderne la religion de l'avenir, basée sur la spiritualisation de la matière dans un sacro-saint *Arbeitsprozess*, auquel préside comme chez Jünger un nouveau type ascétique de travailleur, tenant à la fois du moine et du soldat²². Ce technomysticisme est plus particulièrement le fait du premier philosophe – ou plutôt « biosophe » – de la revue, Ernst Fuhrmann, qui lui fournit une notion plutôt vitaliste – pas très humaniste au fond – de l'homme qu'il s'agit de défendre. Son effort doctrinal y sera repris par le psychanalyste – ou plutôt « bioanalyste » – Adrien Turel qui, sur l'invitation de Franz Jung, y entre en novembre en même temps que Harro Schulze-Boysen ; bien que ce dernier y ait été amené par les disciples de Fuhrmann afin de faire pièce au Suisse Turel, celui-ci formera bientôt avec Schulze-Boysen une sorte de tandem à la direction de *Gegner*²³.

Esprit universel, éclectique et fascinant, Turel y jouera un peu le rôle de Dandieu à l'Ordre Nouveau, faisant comme lui figure d'aîné et de guide auprès des jeunes amis de Schulze-Boysen. Mais le tour vitaliste qu'il donne à la conception de l'homme prévalant au *Gegner* avait été pris dès les débuts de la revue sous Franz Jung. Si cette centralité de l'homme est notable pour une jeune revue allemande de l'époque, il ne faut pas pour autant la confondre avec un quelconque personnalisme, malgré certains tours de phrase faisant écho à celui qui se fait jour à *Plans*. Par contre, *Gegner* se retrouve tout à fait avec la revue française par la place qu'il donne à l'idée d'économie planifiée, sorte de panacée dont l'U.R.S.S. fait l'exaltante expérience. Elle est à peu près le seul modèle de référence, les États-Unis ne fournissant que prétexte à plaisanterie tandis qu'il n'est à peu près pas question de l'Italie ; or, on sait que Philippe Lamour, à cette époque, discute les expériences italienne et américaine aussi bien que le plan quinquennal qui enthousiasme une grande partie de la jeunesse allemande politisée, et ce bien au-delà de ses secteurs de gauche.

21. W. F. (Wolfgang Forell), « Der Mensch im Mittelpunkt. Die neue Wirtschaftsordnung », in *Gegner*, 4, 15 septembre 1931, p. 11 ; « Alles für den Menschen, nichts für die Begriffe » conclut cet article aux accents « personnalistes ».

22. H. G., « Natürliche oder künstliche Existenz », in *Gegner*, n° 5, 15 octobre 1931, p. 19.

23. Adrien Turel, *Bilanz eines erfolglosen Lebens*, Hamburg et Zürich, Edition Nautilus/Moderne, 1989, p. 258.

Ce qui est plus remarquable au *Gegner* – mais qui s’explique aisément vu ses liens avec *Plans*, c’est l’intérêt porté à la question du rapprochement franco-allemand, abordée avec une grande ouverture d’esprit et la volonté de bousculer les tabous, même si demeure l’attitude critique de toute la jeunesse allemande envers une politique française officielle attachée à garantir la primauté de la propriété privée, alors que s’annonçait un nouvel ordre économique la remettant en cause. Le problème est abordé de front en décembre 1931 dans l’article marquant la prise de contact avec l’Ordre Nouveau, et devant servir d’introduction à une chronique où la parole serait offerte à la jeune génération. L’article s’intitule « Ordre Nouveau – Annäherung und französische Jugend », et profite de la récente visite à Berlin du ministre Laval²⁴ pour montrer l’impasse d’une politique de rapprochement où ce mot veut dire pour la France la préservation et pour l’Allemagne l’annulation du *diktat* de Versailles. Un rapprochement des capitalismes ne peut pas marcher, et le vrai combat contre Versailles ne peut être mené qu’au niveau de la Révolution sociale, comme combat des opprimés et des exploités contre les oppresseurs et les exploités, du XX^e siècle contre le XIX^e dont le traité de Versailles est le dernier document politique. Ce discours national-révolutionnaire ne s’était pas encore si clairement fait jour au *Gegner*, où il prendra désormais de plus en plus de place. Il s’assortit pourtant ici du conseil de ne pas oublier que même en France il y a une jeunesse qui ne saurait ignorer l’évolution contemporaine. Parmi ses éléments capables de reposer la question du rapprochement autrement qu’en termes de sécurité, il y a d’abord les communistes, mais leur influence ne se compare pas à celle du K.P.D. en Allemagne, et ils demeurent trop étrangers à l’esprit de leur pays.

Mais il y a aussi l’Ordre Nouveau, fondé il y a deux ans par Philippe Lamour, et qui s’est vite répandu dans le pays avec des nombres d’adhérents qui rivalisent avec ceux des grands partis [*sic*]. L’Ordre Nouveau est manifestement confondu avec *Plans* par l’auteur, abusé par le triomphalisme de la rhétorique de Lamour. C’est son programme qui est présenté dans la suite de l’article, parce que ce mouvement français est le premier à se montrer au diapason de l’évolution en Allemagne, et avec qui sa jeunesse peut dialoguer en confiance, car comme elle, il combat le capitalisme non tant pour la lutte des classes en elle-même, mais pour refaire de tout le peuple une grande communauté. Notamment, dans ce programme, la propriété n’est pas présentée

24. « Hier spricht die junge Generation » : Uttmann von Elterlein, « Ordre Nouveau – Annäherung und französische Jugend », in *Gegner*, n° 7, 15 décembre 1931, pp. 17-19. De son côté, écrivant à A. Marc le 11 juillet 1931, René Dupuis avoue qu’il serait « tenté de soumettre à un journal allemand un article sur les conditions véritables de l’harmonie franco-allemande, au moment du voyage à Berlin de Laval », car il lui importe de « faire entendre une voix jeune en Allemagne en ce moment. »

comme un droit inaliénable de l'individu, mais comme une fonction publique. C'est la fameuse distinction entre la possession et la propriété, *Besitz* et *Eigentum*, commune dans les milieux nationaux-révolutionnaires que Marc et Lamour fréquenteront, et qui est un des principaux points de contact entre les tentatives non-conformistes de France et d'Allemagne ; elle est d'ailleurs depuis plus d'un siècle familière à l'intelligentsia russe dont est issu Marc de par sa formation, même si Lamour à cette époque a peut-être plus encore que lui cette détestation du droit romain d'user et d'abuser de la propriété privée que rejettent tant de jeunes Allemands. Ce qui les distingue des jeunes Français ne passe pas pour autant inaperçu :

In diesem Programm finden wir alle Elemente des französischen Geistes wieder. Vor allem den wesentlichen Unterschied dem deutschen gegenüber : Für den Franzosen ist das Gefühl persönlicher Freiheit die Grundlage kollektiven Handelns ; für den Deutschen ist die organisierte Gesamtheit Vorbedingung für das Gefühl persönlicher Freiheit.

Conceptions de l'État, de la communauté, de l'économie pouvaient ainsi différer, l'important demeurait l'expression politique ouverte, à l'intérieur de la jeunesse française non communiste, de la fin du capitalisme et de la vivacité du *Volkstum*. Elle se détachait de l'ordre établi à Versailles, reconnu comme instrument d'exploitation, de la thèse française de la sécurité, condamnée pour sa duplicité, de même que toute idée d'hégémonie de la puissance française, mésusage de celle-ci et germe d'une prochaine guerre. L'essentiel était que se dégageait là une vision de l'Europe n'ayant plus rien à voir avec les traités de paix, et rompant avec le statu quo capitaliste. Aussi l'Allemand devait-il comprendre que, derrière la façade du rapprochement officiel, des forces jeunes avaient commencé à croître en France, qui avaient sinon encore les masses, du moins le temps de leur côté. Il devait importer d'en saluer l'émergence à celui qui voyait dans le développement révolutionnaire de l'Allemagne autre chose que la démission politique que serait son repliement sur elle-même et sur son espace immédiat, mais plutôt la première phase d'une grande mission historique. C'est pourquoi un dialogue approfondi avec le mouvement de l'Ordre Nouveau était promis à la fin de cet article. Dans sa présentation par la rédaction était annoncée, pour le prochain numéro, un rapport exhaustif sur une rencontre de la jeunesse révolutionnaire prévue le 27 décembre 1931 au château de Liebenstein près de Camp sur le Rhin, où des représentants du Reich et des pays avoisinants devaient travailler les questions actuelles et d'avenir de ce mouvement européen en pleine croissance. En effet, « *auf den Trümmern der alten Parteigebilde entwickelt sich heute ein neues Gemeinschaftsgefühl der Jugend, das sich keine trennenden Schranken mehr gefallen ist* ».

On aura reconnu le front commun révolutionnaire de la jeunesse européenne que *Plans* s'était fait fort de constituer par une rencontre officielle. Elle aura finalement lieu à Francfort, bien que d'abord prévue plus tôt pour les environs de Coblenz, comme le révèle cet article rédigé, dans la foulée de la visite préparatoire en Allemagne de Philippe Lamour et Alexandre Marc, par le colocataire du correspondant de *Plans* à Berlin-Grünwald, Harro Schulze-Boysen. Uttmann von Elterlein était un camarade qu'il avait connu dans le Jungdeutsche Orden, et qui publiera un article dans *Plans* en janvier 1932, sur « L'Allemagne de 1931 », en « marche du XIX^e siècle libéral et capitaliste au XX^e siècle socialiste²⁵ ». Il était un ancien officier décoré de la croix Pour le Mérite, maintenant étudiant à la Hochschule für Politik. Ses manières hautaines, conformes au cliché de l'officier prussien, firent mauvaise impression à Alexandre Marc quand il débarqua à l'appartement qu'il partageait à Charlottenburg avec Schulze-Boysen²⁶. C'est von Elterlein qui avait adressé à Marc à Karlsruhe de la part de *Gegner* un laissez-passer de la Lufthansa pour tous ses vols intérieurs. Schulze-Boysen était d'abord censé profiter du même service gratuit, auquel il avait accès depuis quelque temps grâce à de bonnes relations privées avec l'Auswärtiges Amt aussi bien que la Lufthansa, pour avoir lui-même à Paris des entretiens aux fins d'une éventuelle grande déclaration de toute la jeunesse européenne contre le *diktat* de Versailles et l'exploitation capitaliste. Mais le week-end prévu du 5 décembre, il en fut empêché par les conditions météorologiques, et par manque de temps ne semble pas être allé plus tard en France, comme il l'avait un moment envisagé²⁷.

C'est au cours d'un précédent séjour à Paris que Schulze-Boysen avait découvert la revue *Plans*, comme secrétaire pour l'été 1931 d'André Germain, ce littérateur fortuné (héritier des fondateurs du Crédit lyonnais), qui se passionnait pour le rapprochement franco-allemand et qui ne tardera pas à être séduit par le nazisme²⁸. Schulze-Boysen faisait l'éloge de *Plans* dans une lettre à ses parents, le 31 juillet, comparant cette revue à *Die Tat*, au cercle duquel

25. Uttmann von Elterlein, « L'Allemagne en 1931 », in *Plans*, n° 11, janvier 1932, pp. 25-36.

26. Lettre d'Elsa Boysen à Erich Edgar Schulze, 2 octobre 1931 ; entretiens avec A. Marc, Vence, 7 novembre 1987, 4 juillet 1989.

27. Lettres de H. Schulze-Boysen à ses parents, 26 novembre, décembre 1931.

28. Lettre de H. Schulze-Boysen à sa mère, décembre 1931 : déjà André Germain a de grandes conversations politiques avec un homme de confiance de Hitler, le major von Mudra, « für alle Fälle und so » ; « Erstaunlich zu sehen, wie fein man sich hinter den Kulissen verträgt ! » Sur André Germain et l'Allemagne, voir Nicolaus Sombart, *Chronique d'une jeunesse berlinoise*, Paris, Quai Voltaire, 1992, pp. 120-123.

s'était joint von Elterlein peu de temps auparavant²⁹. Il avait songé à faire de même au début de l'année, mais s'en était abstenu, jugeant que le *Tat*-Kreis pouvait au mieux avoir une fonction critique, sans plus ample perspective d'avenir pour l'action politique. A son avis, il accordait trop d'importance aux partis extrêmes comme les communistes et les nazis, alors que le Centre restait inébranlé et que les strassériens avaient pour lui plus d'avenir que tout l'hitlérisme. Il connaissait du reste la plupart des jeunes intellectuels du *Tat*-Kreis, qu'il ne tenait pas en très haute estime, à l'exception de Ferdinand Fried, auteur de *Das Ende des Kapitalismus*. Schulze-Boysen lui-même venait de lancer le FORUM, une institution au moyen de laquelle il cherchait à se créer des relations politiques, et qu'il animera avec von Elterlein pendant plus d'un an. Devant des auditoires issus surtout de la jeunesse *bündisch*, il conduisait des débats autour de personnalités invitées venant d'horizons très divers, mais ayant en commun une volonté révolutionnaire. D'abord pressentis furent le social-démocrate Ernst Nölting, le jeune-conservateur Edgar Jung, l'anarchiste Erich Mühsam, Gottfried Treviranus de la Staatspartei où le Jungdo avait rejoint les Vieux-démocrates, et Otto Strasser, national-socialiste révolutionnaire ; en mai 1931 put se tenir un débat sur le thème de la guerre entre Ernst Jünger et le comte Stenbock-Fermor, dont venait de paraître à Duisbourg le récit de son expérience d'un an comme mineur dans le bassin de la Ruhr. Les seuls éléments avec lesquels Schulze-Boysen évitait consciemment toute relation étaient les nazis et les nationaux-allemands du magnat des media Alfred Hugenberg³⁰, simples forces de réaction qui ne faisaient que miner, en

29. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 21 mars 1931. S'inscrivant dans un débat prolongé sur le rôle des nouvelles générations, « Zehrer's article in *Die Tat* disowning the younger generation had provoked a reply by a young man named Uttmann von Elterlein, who identified himself with the class of 1902. Elterlein took issue with Zehrer's attempt to relate attitudes to generations. The real distinction, he argued, was not between the war generation and the postwar generation, but between men of the nineteenth and twentieth centuries », comme il le répéterait dans son article pour *Plans* ; le rapport d'un siècle à l'autre était celui de la spiritualité du XX^e au matérialisme du XIX^e, de l'idéalisme au rationalisme. (Robert E. Wohl. *The Generation of 1914*. Cambridge, Mass. Harvard University Press, 1979, p. 65). Harro Schulze-Boysen avait quant à lui une conscience aiguë de la coupure entre sa génération et celle de ses parents, comme il le leur explique notamment dans une lettre de février 1933 : « ihr seid übrigens nicht die einzigen eltern, die kummer mit ihrem sohn haben. fast täglich zeigen mir gegner-leute briefe ihrer eltern, die an eindringlichkeit und besorgtheit oder auch empörung nichts zu wünschen übrig lassen. es ist eben ein tragischer konflikt in unserer zeit, nicht nur bei uns. » Ernst Niekisch aussi l'a vu, pour qui « le manque de considération de la jeune génération à l'égard de ses aînés est le reflet de la banqueroute de ceux-là. » *Hitler – Une fatalité allemande et autres écrits nationaux-bolcheviks*. Textes choisis et présentés par Alain de Benoist. Traduit de l'allemand par Imke Mieulet. Collection « Révolution conservatrice » dirigée par Alain de Benoist, 1991, p 239.

30. Coppi et Danyel, *op. cit.*, pp. 42, 111 ; lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 1^{er} avril 1931 ; Claude Klein, *Weimar*, coll. « Questions d'histoire » dirigée par Marc Ferro, Paris, Flammarion, 1968, p. 66. Gottfried R. Treviranus fut ministre du cabinet Brüning, et Otto Strasser eut alors certains contacts avec lui. Par un curieux hasard, les deux hommes émigreront au Canada en 1941 ; Treviranus pour s'établir comme fermier avec sa famille à Whitby, non loin de Toronto, et Strasser pour continuer son agitation nazie contre

amplifiant les divisions partisans et de classes, la communauté nationale dont ils se réclamaient.

C'est qu'elle importait plus que tout à Harro Schulze-Boysen, et il ne pouvait plus se satisfaire de l'acceptation trop limitée qui en avait cours dans le milieu plutôt conservateur dont il était issu, et qu'avait reprise à son compte le national-socialisme. Né le 2 septembre 1909 à Kiel, d'un père qui allait bientôt devenir capitaine de corvette, Harro Schulze-Boysen grandit à Berlin dans un foyer grand-bourgeois ; il avait physiquement cette prestance d'officier de marine qui pouvait bien être un trait de famille : n'était-il pas le petit-neveu du grand-amiral von Tirpitz, créateur de la marine impériale ? Comme si pareille ascendance ne suffisait pas à lui ouvrir les portes de la haute société allemande, où il fraya toute sa vie avec une aisance déconcertante, il était également, du côté de sa mère, un petit-neveu de l'éminent sociologue Ferdinand Tönnies, qui fit la théorie de la distinction entre communauté et société (*Gemeinschaft und Gesellschaft*, 1887), volontiers reprise, développée ou modifiée par les penseurs personnalistes, de Max Scheler à l'Ordre Nouveau. Bien qu'il ait reçu des écrits de son « oncle Ferdinand » pour son anniversaire, et ait pu obtenir de lui des laissez-passer pour un grand congrès sociologique où il put voir notamment Werner Sombart et Alfred Weber, il s'avouait cependant peu doué pour cette démarche scientifique, malgré l'importance grandissante qu'il devait accorder aux questions économiques afin de bien saisir les aspects sociaux de son idéal national³¹.

Il avait pris conscience du lien décisif de la question sociale et de la question nationale, du fait d'avoir été témoin à Berlin de la Révolution dont s'accompagna la défaite allemande, mais surtout d'avoir déménagé à Duisbourg juste à temps pour y faire l'expérience de l'occupation française du bassin de la Ruhr, avec son cortège de vexations et de couvre-feux, et la résistance passive du peuple uni par-delà les distinctions de classes et de partis contre la tentative de séparer la Rhénanie de l'Allemagne et d'en faire tourner l'industrie au profit de la France. Ce fut pour le lycéen Harro Schulze-Boysen une expérience-clé : le traité de Versailles était non seulement un affront national, mais l'instrument d'une injustice sociale, celle du capitalisme international, que l'Allemagne, afin

Hitler puis Adenauer à partir de l'étagé de la coopérative d'un village perdu de Nouvelle-Écosse, d'où il n'arrivera à rentrer en Allemagne qu'en 1955. Je dois ces renseignements à Brad Crombie, étudiant gradué du professeur J. Hellman, et qui le premier vient de reconstituer ces années obscures mais quand même hautes en couleur de la carrière d'Otto Strasser à partir des Archives Nationales du Canada (y compris celles de la Gendarmerie Royale qui le garda toujours sous surveillance, et les échanges diplomatiques entre Londres et Ottawa sur cette présence gênante et le mirage passager de son éventuelle utilité de propagande).

31. Lettres de H. Schulze-Boysen à ses parents, 7 septembre, 1^{er} novembre 1930, 21 février, 16 avril 1931.

de se relever, devait combattre en un seul front de tout le peuple, solidaire pour la rejeter³².

Cette véritable communauté nationale, appelée *Volksgemeinschaft*, le Jungdeutsche Orden promettait de l'instaurer dans un *Volksstaat* basé sur les *Nachbarschaften*, les unités de voisinage, cellules de vie communautaire locale sur la base desquelles devait être reconstituée la solidarité nationale à l'encontre de la ploutocratie, dans une unité d'esprit au-delà des partis, parfois appelée « révolution du centre³³ ». Le jeune Harro se joignit dès 1924 à l'organisation de jeunesse de cette ligue qui rivalisait alors en importance avec le Stahlhelm. Il y fit l'expérience d'une franche camaraderie dans la vie au grand air de ces mouvements d'éclaireurs politisés qu'étaient les *Bünde* de la *Jugendbewegung* allemande, qui forgea pour une grande part la conscience sociale de deux ou trois générations de jeunes gens. Dès lors, Schulze-Boysen s'était donné pour mission de rassembler sous l'égide du Jungdo cette jeunesse répartie en innombrables ligues plus ou moins rivales, pour lui donner le sens de ce qui l'unissait comme génération en rupture avec les formations partisans héritées de celle d'avant la guerre, et à l'avant-garde d'une nouvelle solidarité nationale qui en tirât les leçons³⁴. Il avait l'obsession de jeter des ponts entre les divers éléments de la jeunesse non seulement d'Allemagne, mais aussi

32. Coppi et Danyel, *op. cit.*, p. 38.

33. Sur le Jungdeutsche Orden, voir Klein, *op. cit.*, pp. 66-7. Le système des *Nachbarschaften* était repris des colonies allemandes établies en Transylvanie pendant les guerres des Habsbourg contre les Turcs. La *Nachbarschaft* était une instance intermédiaire entre la famille et le village, une communauté d'aide et de protection sous la présidence d'un *Nachbarschafts-Han* entouré d'une *Nachbarschafts-Truhe*, parmi d'autres institutions et symboles que le Jungdo voulait introduire dans le Reich. (Lettre d'Alexander Dolezalek à l'auteur, 8 janvier 1989.) Un groupement issu du Jungdo continua à promouvoir cette idée des *Nachbarschaften* longtemps après la guerre, et forma le noyau de l'Europäische Föderalistische Partei qui faillit fusionner dans un des premiers partis écologiques allemands au début des années 70, sous la direction de Lutz Roemheld, qui se trouve être l'auteur de la grande somme du personnalisme fédéraliste issu de *L'Ordre Nouveau : Integraler Föderalismus. Modell für Europa. Ein Weg zur personalen Gruppengesellschaft*. 2 vols. München, Verlag Ernst Vögel, « Politik und politische Bildung », herausgegeben von Theo Stammen und Heinz Rausch, 1977 (trad. anglaise : *Integral Federalism : Model for Europe – a way towards a personal group society. Historical development, Philosophy, State, Economy, Society*. Frankfurt, Verlag Peter Lang, « Demokratie, Ökologie, Federalismus. Schriftenreihe der Internationalen Gesellschaft für Politik, Friedens – und Umweltforschung » vol. 7, Lutz et Regine Roemheld, éds., 1990 ; une traduction russe est présentement en préparation). Que Lutz Roemheld, le principal interprète d'après-guerre de l'Ordre Nouveau en Allemagne, comme Harro Schulze-Boysen, principal associé d'avant-guerre de l'O.N. dans ce pays, ait été tributaire du Jungdo pour sa formation, ne tient sans doute pas du hasard. (C'est Thomas Keller qui m'a signalé cette composante Jungdo des Grünen, qu'il discute dans sa thèse à l'Université de Strasbourg sur les sources intellectuelles de ce mouvement contemporain.) D'ailleurs, n'a-t-on pas pu compter – à tort ou à raison – l'une des principales influences intellectuelles sur le Jungdo (via sa composante *bündisch*, voir la correspondance de Harro Schulze-Boysen avec le social-démocrate Rudolf Haerberle, avril 1931), l'Autrichien Othmar Spann, parmi les penseurs personnalistes allemands, à côté des William Stern, Peter Wust et Romano Guardini ? (Bernard Delfgaauw. *Twentieth-Century Philosophy*. Traduit du néerlandais par N. D. Smith, Dublin, Gill and Macmillan, 1969, p. 113.)

34. Coppi et Danyel, *op. cit.*, pp. 39-40.

d'Europe, qu'il eut l'occasion de connaître par des stages dans des familles en Angleterre et en Suède³⁵. Qui plus est, parmi les ligues patriotiques allemandes, le Jungdo se signalait par sa francophilie ; les prises de contact de son grand-maître Arthur Mahraun avec des figures politiques françaises furent assez remarquées au milieu des années 20³⁶. Schulze-Boysen était donc prédisposé par sa formation politique à prendre un vif intérêt à la situation française, que la rencontre d'André Germain lui donna l'occasion d'explorer sur le terrain.

C'est à une conférence de la Cohorte (groupe étudiant peut-être lié au Jungdo, et qui prenait beaucoup de son temps) que Harro Schulze-Boysen fit la connaissance d'André Germain. Celui-ci y donna le jeudi 19 février 1931 une conférence sur les relations franco-allemandes. Il y mettait l'accent sur la question polonaise, car il s'appêtait à préparer un livre sur le corridor de Dantzig, pour lequel il se fera assister dans ses recherches par Uttmann von Elterlein, qu'il fera venir en France à cet effet pour deux mois à partir du 20 mars. Germain n'avait pas tardé à s'intéresser à Schulze-Boysen lui-même et à l'inviter à son tour comme collaborateur temporaire pour deux mois l'été suivant. Schulze-Boysen n'y vit que du feu, et l'occasion de multiplier ses relations, afin de se ménager une place dans la société qui offrît des possibilités d'action³⁷. Il put donc ajouter des personnalités politiques françaises telles Gaston Bergery et Pierre Cot à celles des milieux aristocratiques, diplomatiques et littéraires de Berlin. C'était pourtant un secret de polichinelle qu'André Germain prenait un intérêt tout particulier aux jeunes gens dont il s'entourait. Mais Schulze-Boysen nia même que Germain fût homosexuel dans ses lettres à ses parents préoccupés³⁸. Il n'ignorait sans doute pas l'orientation de Germain, mais elle lui était indifférente au regard de l'occasion de passer quelques mois en France et de connaître un homme intéressant³⁹. Un soupçon d'équivoque flottait de même sur ses rapports avec Turel⁴⁰ et avec von Elterlein, tels que perçus par d'autres. Lui-même pourtant était un homme à femmes et n'en faisait pas secret, tenant qu'il était de l'amour libre et amoral⁴¹ ; il ne se rendait peut-être pas compte de l'ambiguïté de son magnétisme indéniable, qui n'était certes pas étranger à ses qualités de meneur d'hommes. Dans ses souvenirs de cette période, Nicolaus Sombart, alors un garçon qui avait aussi le don d'attirer l'attention d'un certain genre d'hommes, a très finement analysé l'érotique

35. Entretien avec Helga Mulachiè (née Schulze), Venise, 11 septembre 1989.

36. Voir Dieter Tiemann, « Der Jungdeutsche Orden und Frankreich », in *Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, vol. 12, 1984-1985, pp. 425-456.

37. Lettres de H. Schulze-Boysen à ses parents, 21 février, 21 mars, 29 avril 1931.

38. Lettres de H. Schulze-Boysen à ses parents, 31 juillet, 28 août 1931.

39. Entretien avec Hartmut Schulze-Boysen, Vence, 7 octobre 1989.

40. Turel, *op. cit.*, p. 259.

41. Entretien avec Helga Mulachiè (née Schulze), Venise, 11 septembre 1989.

masculine sous-jacente aux mouvements de jeunesse allemands, en particulier ceux auxquels Schulze-Boysen fut le plus lié, la d.j.1.11. d'Eberhard Köbel (« tusk ») et le Corps Gris de Fred Schmid⁴².

Toujours est-il que c'est alors qu'il était logé à l'hôtel Royal Condé aux frais d'André Germain que Harro Schulze-Boysen se procura la revue *Plans*, et fut très frappé de son ton « jeune » : « *Sehr frisch und lebendig, allerdings ganz "europäisch", aber vom französischen Standpunkt ist das ja auch sehr vernünftig*⁴³. » Ainsi, il ne peut encore voir dans l'idée européenne que le paravent des intérêts français ; ce n'est qu'ainsi que s'explique pour lui l'adhésion d'un vaste secteur de la jeunesse dorée à ce qu'il appelle avec mépris « *der gutbürgerliche und bequeme "europäische Gedanke" (unter Ablehnung der "Nation")*⁴⁴ ». Il est comme la plupart des Allemands, aux yeux desquels « les Français font étalage de sentiments désintéressés mais ne poursuivent en réalité que des fins égoïstes : à l'intérieur, le maintien d'un ordre profitant à la classe dirigeante ou moyenne ; à l'extérieur, l'hégémonie mondiale et l'asservissement de l'Allemagne⁴⁵ ». C'est ce qu'a bien vu Pierre Viénot dans son livre *Incertitudes allemandes. La crise de la civilisation bourgeoise en Allemagne*, que Schulze-Boysen lit à Paris, et qui à son avis dit tout ce qu'il y a à dire sur les enjeux des rapports franco-allemands ; s'il avait le temps, il le traduirait volontiers⁴⁶, mais c'est une certaine Eca Mertens qui le fera, si bien qu'il pourra en faire un compte-rendu enthousiaste, qui sera en janvier une de ses premières contributions à *Gegner*⁴⁷. Ce livre, conçu comme une réponse à *Gott in Frankreich* de Friedrich Sieburg, était très prisé à l'Ordre Nouveau, qui avait pris contact avec son auteur, radical-socialiste, secrétaire général du Comité d'entente franco-allemand de son beau-père Emile Mayrisch ; il y explique quelle redoutable question « l'Allemagne se pose à elle-même et au monde » : celle de la *Kulturkrise* qui y apparaît comme une évidence, invalidant la *Vernunftgläubigkeit* héritée du XIX^e siècle dont vit encore l'Occident libéral, mais qu'a su contester dès le début du XX^e siècle le

42. Sombart, *op. cit.* Le profil d'Alexandre Marc se prête sur ce plan à un parallèle avec le cas de Harro Schulze-Boysen ; lui aussi dans sa jeunesse a attiré à son corps défendant l'attention d'hommes plus âgés (ainsi lors de certaine péroraison devant le monument de Pouchkine à Moscou, où un homosexuel prit sa défense contre un Bolchevik qui voulait l'arrêter ; entretien avec A. Marc par l'auteur, Vence, 7 novembre 1987), et entendit avec consternation le diagnostic d'homosexualité latente prononcé par l'assistant de Sigmund Freud qui le reçut à Vienne au début des années 20.

43. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 31 juillet 1931.

44. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 18 août 1931.

45. Pierre Viénot, *Incertitudes allemandes. La crise de la civilisation bourgeoise en Allemagne*, Paris, Librairie Valois, 1931, pp. 126-7.

46. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 18 août 1931.

47. Harro Schulze-Boysen, « *Ungewisses Deutschland*, Von Pierre Viénot, Soz. Verl., Frkf. a. M. » in *Gegner*, n° 1/2, 15 janvier 1932, p. 29.

mouvement de la jeunesse en Allemagne. D'où « le cri d'appel qu'elle lance vers l'avenir », et auquel resterait sourde à ses risques et périls une France inflexiblement liée à « l'Ordre » bourgeois, telle que certains la voient. « La France peut suivre leur instinct et s'apprêter à fusiller, le cas échéant, la montée contre elle de l'Allemagne, comme on fusille une révolution. » Or, c'est bien d'une révolution qu'il s'agit, car « la civilisation bourgeoise ne connaît que l'individu. Celui-ci a cessé d'être, en Allemagne, le sujet de la vie collective. Le groupe, et avant tout la classe, se sont substitués à lui. [...] Il refuse l'idéal individualiste de la morale sociale bourgeoise, et lui substitue une moralité nouvelle, à base de solidarité, qui n'est pas sans parenté, d'ailleurs, avec celle du mouvement nationaliste, au moins dans sa forme italienne ou allemande⁴⁸. »

Pour Schulze-Boysen, ces deux moralités en sont venues de plus en plus à se confondre dans l'exigence d'un socialisme allemand : « *Für mich sind Sozialismus und nationaler Freiheitskampf untrennbare Begriffe* » explique-t-il à un ami social-démocrate, Rudolf Haeberle, le 16 avril 1931. Cette équation pourra fournir le mythe – au sens de Sorel – d'où sortira la nouvelle communauté issue de la coopération de toutes les forces actives de citoyenneté de la nation, si l'Allemagne se garde de l'écueil de la dictature d'un seul parti où se sont figées la Russie et l'Italie. Il s'agit de mettre le peuple allemand en état d'agir politiquement, par l'étroit contact institutionnel entre citoyens et dirigeants, fondant le *Volksstaat*. Schulze-Boysen en viendra bientôt à la conviction que cette solidarité nationale serait invulnérable dès lors qu'elle se confondrait avec la lutte contre les classes, qui divisent la nation entre possédants et prolétaires, en fonction d'un système capitaliste d'oppression ignorant les frontières. Une Allemagne qui se rangerait sans ambages du côté de ceux qui, partout, combattent cet ordre bourgeois, ferait servir cette force vive du monde moderne à sa propre libération nationale, portée par la Révolution sociale universelle.

Faisant le bilan de son analyse de la situation vers la fin de son séjour en France, Schulze-Boysen met les points sur les *i* pour ses parents : il a beau goûter l'atmosphère unique de Paris et le charme des Françaises, il n'en a pas pour autant perdu le fil des données politiques, et se défend bien de s'être laissé embobiner par l'adversaire : « *Eingewickelt hat mich bis heute hier noch niemand*. C'est ça. » Il vitupère au contraire la diplomatie ossifiée du Reich à

48. Viénot, *op. cit.*, pp. 58-60, 164 ; sur la carrière de Pierre Viénot (1897-1944), voir la note 7 de la communication de Rita R. Thalmann, « Du Cercle du Sohlberg au Comité France-Allemagne : un exemple d'évolution ambiguë de la coopération franco-allemande », au colloque du D.A.A.D. et de l'I.H.T.P. sur les relations culturelles franco-allemandes dans les années 30, au siège du C.N.R.S. à Paris le 6 décembre 1990, dont les actes sont parus en 1993 sous le titre *De Locarno à Vichy* (H. M. Bock et M. Trebitsch, eds.)

Paris, la superficialité bourgeoise qui prévaut dans ce nid d'homosexuels qu'est le Palais Beauharnais ! Il faudrait selon lui favoriser la gauche radicale française et exercer une influence par le biais de la presse corrompue (peut-être pensait-il à Jean Luchaire...). La droite allemande est incapable : si elle était si convaincue du mérite de l'ordre bourgeois de la société, ne devrait-elle pas, en toute bonne logique, plutôt que de dénoncer avec des mines dégoûtées la soi-disant « négrophication » et la dénatalité de la France, rechercher à tout prix l'alliance de ce seul État aux finances assez saines pour essayer de remettre sur pied les structures capitalistes de l'Allemagne ? Il faudrait pourtant choisir son camp entre les deux seules possibilités qui s'offrent à elle : soit le réformisme à l'intérieur et l'alliance française à l'extérieur d'une part, ou bien alors la Révolution socialiste :

Marxistische Doktrin als nationales Befreiungsmittel. Förderung der geistigen Zersetzung der Kapitalistischen Staaten des Westens. Ermöglichung auch erfolgreicher kriegerischer Auseinandersetzungen mit unseren Gläubigerstaaten durch Schaffung klassenkämpferischer und national zersetzender Minderheiten in den Feindstaaten, insbesondere Frankreich. Eine 3. Möglichkeit gibt es nicht für uns.

Il s'agit pour l'Allemagne d'assumer avec grandeur et dignité son destin de peuple pauvre et le plus exploité d'Europe [*sic*], en se mettant comme État socialiste à la pointe du combat des exploités de toute la terre, c'est-à-dire des prolétaires et des peuples coloniaux, pour vaincre enfin ses vieux ennemis malgré 1918. Une propagande astucieuse (« A bas la guerre impérialiste ! ») pourrait neutraliser en un rien de temps la moitié de la population française, et couper les jambes à l'état-major ennemi⁴⁹ ; en effet, les gens en France veulent la paix et rien d'autre, et si même un dixième des appelés se refusaient à se laisser enrôler pour écraser l'Allemagne, cela suffirait à empêcher une mobilisation effective⁵⁰. Mais le régime en place en Allemagne (y compris Hitler !) n'est pas en mesure d'agir dans ce sens, étant lié à un système économique qui marginalise fatalement la plus grande et meilleure part de la nation, les classes laborieuses, porteuses d'avenir. Celui-ci pourtant appartient à l'Allemagne, de toute façon, le Reich est appelé à devenir le cœur d'une Europe nouvelle⁵¹, celle de la grande époque collective qui s'annonce. Si ce

49. Lettre de H. Schulze-Boysen à son père, septembre 1931. Contrairement à Schulze-Boysen (qui en eut sans doute été conforté dans son déterminisme géopolitique), A. Marc ose écrire dans son journal, le 19 octobre 1931, qu'« il est dangereux d'être "anticolonialiste". Les colonies sont aujourd'hui un fait, comme la machine : il faut rejeter résolument l'idéologie colonialiste, mais tenir compte de ce fait qui est devenu, en partie une nécessité. »

50. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 3 septembre 1931.

51. Lettre de H. Schulze-Boysen à son père, septembre 1931.

n'est pas sous l'égide du nouveau gouvernement Brüning – à condition qu'il entame les réformes nécessaires, à parachever par l'union du Jungdo et des Volkonservativen (fraction nationale-allemande hostile à Hugenberg), il ne restera alors que le cours Strasser-*Tat*⁵².

Suite à l'échec de la fusion du Jungdo et des « vieux démocrates quarante-huitards » (comme les désigne Schulze-Boysen) dans la Deutsche Staatspartei, formée dans le dessein de réformer de l'intérieur l'appareil de l'État weimarien et de parer ainsi à la montée des nazis⁵³, Schulze-Boysen croit de moins en moins, sans pour autant les exclure, à ces tentatives parlementaires de créer la nouvelle unité nationale. Il conçoit des doutes sur la représentativité des milieux syndicaux qui daignent s'associer au Jungdo, par trop liés au patronat et au système. Le voyant s'isoler et se marginaliser par rapport à une société allemande que la crise économique a jeté dans une situation révolutionnaire irrévocable, Schulze-Boysen s'éloignera donc progressivement du Jungdo, et ne sera retenu de s'en détacher pour de bon que par l'attitude ferme adoptée par le grand-maître Arthur Mahraun envers les nazis, suite à leur prise du pouvoir en 1933⁵⁴. Mais il préfère tout de même miser sur des forces plus authentiquement populaires, celles mêmes qu'il s'agit de gagner à la cause de la libération nationale, comme s'y emploient les frères Strasser avec l'appui de la revue *Die Tat*.

Dans le manifeste du Front Noir, où la « gauche » nazie énonce le 4 juillet 1930 les raisons de sa rupture avec Hitler, Otto Strasser explique que « pour nous, le national-socialisme a toujours été et reste avant tout, la grande antithèse au capitalisme international [...] qui empêche l'éclosion de l'âme raciale et d'une véritable communauté nationale (*Volksgemeinschaft*) ». Dans cette perspective anti-impérialiste, le slogan « contre le marxisme » qui mobilise la N.S.D.A.P. n'est au mieux qu'une demi-vérité, trahissant « une sympathie pour la bourgeoisie qui dissimule ses intérêts capitalistes sous le même mot d'ordre : nous n'avons rien de commun avec elle ». Aussi, « pour nous, le refus de la guerre d'intervention contre la Russie menée par le capitalisme international et occidental a toujours été une exigence allant de soi », de même que « l'adhésion à la lutte du peuple indien pour sa libération de la domination anglaise et de l'exploitation capitaliste [...] »⁵⁵. Sur tous ces points, sauf la question raciale (déplorablement confondue avec l'idée d'État dans ce ramassis de platitudes qu'est pour lui *Mein Kampf*, alors que Hans F.

52. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, septembre 1931.

53. Klein, *op. cit.*, p. 66. Lettre de Schulze-Boysen à son père, septembre 1930.

54. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, février 1933.

55. Klein, *op. cit.*, pp. 107-108.

K. Günther a démontré qu'il n'existait pas de « race allemande »⁵⁶), Harro Schulze-Boysen se trouve en concordance de vues avec Otto Strasser. En février 1932, il annonce à sa mère qu'il est pressenti par *Die Tat* pour faire un reportage sur le Congrès pan-indien (de même que pour tenir la rubrique des affaires étrangères dans le nouveau quotidien que le *Tat-Kreis* envisage de lancer). Surtout, il ne cessera d'évoquer le spectre d'une guerre d'intervention contre la Russie, que les Soviétiques brandissent aux fins de leur propagande, répercutée par la gauche occidentale. Dès son séjour à Paris, se référant aux arguments de Strasser, il voit l'alliance avec la Russie comme le pendant géopolitique de la Révolution sociale par où passe la libération nationale de l'Allemagne, hors de laquelle il n'y a que le cours réformiste et conservateur du rapprochement franco-allemand, revenant à une démission du Reich de sa vocation. Il faut être conséquent et agir dans ce sens⁵⁷.

Schulze-Boysen fut affermi dans cette conviction par la vive impression que lui fit le témoignage que Klaus Mehnert venait de rapporter d'U.R.S.S., et dont il allait tirer son livre *Die Jugend in Sowjetrussland*, qui aura un effet semblable sur de très nombreux intellectuels représentant tout le spectre politique, de la gauche aux nationalistes en passant par les milieux libéraux⁵⁸. Lui-même eut l'occasion de le rencontrer en personne peu avant la tournée allemande de *Plans*, lors d'un débat organisé à sa « cohorte » sur le thème du Plan quinquennal, ouvert par le communiste Karl August Wittfogel, qu'il ferait plus tard dialoguer avec Otto Strasser devant un vaste public à Moabit. Il retenait de Mehnert que les difficultés techniques et les imperfections dans l'application du premier Plan quinquennal pouvaient être surmontées ; « *für unser schicksal sei doch entscheidend der ungeheure elan, der überall in der jüngeren generation dort herrsche, und den auch er als konservativer anerkennen müsse* ». De même Schulze-Boysen pouvait-il se réclamer d'une attitude conservatrice de base pour expliquer à ses parents qu'il revenait à sa génération de sauver le meilleur et l'authentique de leur temps en le faisant passer dans les temps nouveaux qui venaient, selon un processus historique nécessaire de changement périodique obligeant à poser à neuf les grandes questions de l'existence humaine. Or, ce qu'il appelait « *das kommende Neue*⁵⁹ » se faisait déjà jour en Russie ; c'est pourquoi, il jugeait important d'apprendre le russe, au point de prendre une chambre dans une famille

56. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 25 octobre 1930.

57. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 18 août 1931.

58. Témoignages d'Alexander Dolezalek, de Werner Dissel et d'Arnold Bauer de *Gegner* sur Klaus Mehnert, transcrits dans Coppi et Danyel, *op. cit.*, p. 2.

59. Lettres de H. Schulze-Boysen à ses parents, 21 février, 10 novembre 1931, et d'A. Dolezalek à l'auteur, 8 janvier 1989.

d'émigrés à cette fin – précisément sur la Paulsborner Strasse à Halensee, la même rue où avait habité la famille Lipiansky !

C'est en effet l'avenir du monde qui s'ébauchait en Russie, d'où le souci que causait à Schulze-Boysen toute « menace » pesant sur elle ; par exemple, celle d'une nouvelle guerre russo-japonaise où un journal pro-Brüning, *Der Deutsche*, déclarait acquise au Japon la sympathie de l'Occident. « – *Das ist Christentum von heute !* », s'exclame Schulze-Boysen au début de 1932 dans une lettre à ses parents où il désigne comme agent du capitalisme l'Empire du Soleil Levant qui marche sur la Chine ; le Japon est à ses yeux le chargé d'affaires de la haute finance internationale, en particulier des intérêts français qui l'arment et qu'il nommera – Schneider-Creusot, Skoda (tchèque), Hotchkiss – en couverture du même numéro de *Gegner* où est couverte la rencontre de Francfort avec *Plans*. Cette prétendue alliance de la France et du Japon demeurera pour lui une obsession au même titre que la guerre d'intervention contre la Russie dont elle n'est sans doute qu'un préalable. Toute sa sympathie est cependant acquise aux mouvements révolutionnaires prolétariens de Chine et d'Inde (pas à Gandhi, que l'O.N. non plus d'ailleurs n'appréciait guère), où il voit à l'œuvre la même logique de libération nationale que celle qu'il explique à ses parents à propos de l'Allemagne, en leur dessinant deux diagrammes. Le premier représente l'Allemagne de 1913 comme un ensemble coupé en deux parties inégales par une séparation étanche : une plus petite, A, la prétendue « Nation », et l'autre, plus grande, B, la classe – prolétarienne, s'entend. Faute d'unité intérieure, cet ensemble ne saurait vraiment constituer une nation, et par conséquent il n'a rien à opposer au système de Versailles. Par contre, dans le second diagramme, représentant le Reich de 1932, A est réduit à un tout petit recoin de l'ensemble allemand, et B est « *das riesig angewachsene Proletariat*. *Wer wirklich die Nation will, der muss sagen : B, erobere dir den Staat, werde "Nation" ! Es ist das heutige Stadium* ». Seulement, la situation est encore embrouillée, puisque le capital a su employer les mots de ses adversaires pour abuser les masses : « national-socialisme », « *Freiheit und Brot* », etc.

Tel est le fondement de l'opposition nationale et socialiste – et socialiste parce que nationale – de Schulze-Boysen au nazisme comme à tout conservatisme social, opposition qui n'a rien de l'abandon de tout héroïsme, de tout idéalisme, que lui impute sa mère. Il est pour l'héroïsme, mais pas celui des inconscients, utilisé pour la victoire du profit et de l'avarice. La tragédie serait pour lui de laisser des millions d'hommes se faire mitrailler pour une mauvaise cause, et les survivants mener une existence plus misérable qu'avant. On comprend qu'il pourra, dans l'éventualité longtemps anticipée d'une guerre où il voyait volontiers l'occasion d'une Révolution socialiste, travailler

activement à la défaite de l'Allemagne aux mains de la Russie soviétique, et être prêt à en payer le prix, comme il l'est dès 1932, quand il proclame : « *Sich für diese Ziele immer und immermehr einzusetzen : das ist Idealismus. Sein ganzes Leben für diese Dinge opfern : das ist Idee.* »

Quelles sont ces choses au nom desquelles Harro Schulze-Boysen est prêt à se sacrifier dans le combat contre le capitalisme et les confusions qu'il entretient ? Rappelant à ses parents, qui l'accusent de matérialisme, que cela ne veut pas dire « penser avec son ventre », mais bien « *mens sana in corpore sano* », il évoque cette joie de vivre, ce plaisir pris au corps, au vital, que connaissaient bien les Germains comme les Romains, et que l'époque redécouvre (comme Philippe Lamour le croit aussi, et *Gegner* à l'instar de *Plans* fait une grande place aux médecines nouvelles et aux théories psychanalytiques) ;

« Das ist der Sozialismus,
das ist : Nietzsche, Prinzhorn, Klages, Fuhrmann,
Das ist : Kirchenkrise,
Das ist : Abkehr von der mechanistischen weltanschauung des liberalen
Kapitalismus, [...] »

ce en quoi il se rapprochait de *Plans*, tout en donnant un sens plus vitaliste au holisme de la « *Lebens – und Arterfüllung (des Einzelnen wie des völkischen Organismus)* [...] » qu'il réclamait, et qui exigeait la pleine utilisation de toutes les grandes inventions, une vie décente pour tout le monde, de la lumière, du soleil et du temps libre : « und damit auch Seele⁶⁰ » ; autrement dit, l'âme retrouvée dans la Cité radieuse de Le Corbusier, ou le personnalisme selon *Plans* et la machine au service de l'homme d'après l'Ordre Nouveau. C'était donc au fond tout autre chose que l'idéal marxiste de la « *Kollektiv-Mietskaserne* » dans une « culture » prolétarienne qui guidait Schulze-Boysen ; pour lui, ce bavardage d'intellectuels déracinés n'était pas fait pour dire grand-chose aux travailleurs sensés⁶¹.

Mais ce n'est pas tant sur ce recoupement partiel d'inspiration entre *Gegner* et l'Ordre Nouveau que se baserait leur collaboration, que sur leur commune détermination à rallier tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus libre dans les nouvelles tendances travaillant la jeunesse, pour forger le fer de lance d'un monde nouveau. Or, cette résolution était d'abord celle d'Alexandre Marc et de Harro Schulze-Boysen, qui tant l'un que l'autre y avaient consacré leur vie. Elle primait même sur leurs conceptions géopolitiques assez

60. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, janvier 1932.

61. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 16 juin 1931.

divergentes. Certes, il ne faut pas perdre de vue ces arrière-pensées sous-jacentes à leur coopération ; car comme pour Marc l'Europe unie assurerait le rayonnement spirituel de la France qui lui importait au-delà de tout pouvoir étatique, pour Schulze-Boysen l'Europe socialiste aurait son centre de gravité dans le Reich, et passait par l'effondrement corollaire de la puissance française, indissociable à ses yeux du désordre bourgeois, et que l'émergence de forces non-conformistes en révolte contre lui contribuait à miner. La prise de contact avec elles servait la Révolution allemande, car leurs idées et leur dynamisme pouvaient se répercuter dans la jeunesse et en consolider le front contre le vieux monde, dont l'État français se trouvait être le pilier, si bien que le Reich ne pouvait à terme qu'en bénéficier, tant sur les plans extérieur qu'intérieur.

C'est ainsi que doit s'expliquer l'empressement de Schulze-Boysen à faire profiter Lamour et Marc de ses innombrables contacts dans les milieux contestataires de toutes couleurs qu'il cherchait à coaliser, et parmi lesquels il les guida lors de leurs quelques visites conjointes ou séparées, entre cette semaine de la mi-novembre 1931 où il les accueillit pour la première fois, et janvier 1933. Il est difficile de les dénombrer avec précision, comme de les dater, ou de départager celles de Lamour et de Marc, sauf pour dire qu'ils reprirent peu à peu leur autonomie dans leurs initiatives franco-allemandes respectives. De même ne peut-on situer dans une séquence précise les groupements allemands rencontrés par Marc, à ceci près que c'est durant sa première tournée préparatoire au congrès de Francfort, ou encore à la veille de ce dernier, qu'il a dû être introduit par Schulze-Boysen auprès de leurs principales figures. Ces mouvements et personnalités avec lesquels l'O.N. entra en contact en Allemagne seront donc évoqués tour à tour, avant de revenir dans l'axe chronologique des rapports organiques entre *Plans-Ordre Nouveau* et *Gegner* dans le cadre du Front commun révolutionnaire de la jeunesse européenne.

Il importe tout d'abord de saisir ce que devint *Gegner* sous l'impulsion de Harro Schulze-Boysen, quitte à revenir plus loin sur les étapes et les modalités de sa mainmise sur la revue relancée par Franz Jung. Bientôt se retirèrent ces anciens du dadaïsme comme Raoul Hausmann et Jakob Haringer qui s'y étaient d'abord retrouvés comme au bon vieux temps dans une ambiance de pacifisme anarchisant. Le *Gegner-Kreis* constitué par Schulze-Boysen autour de la revue dont il prit tranquillement le contrôle comprenait des lycéens et des étudiants, des intellectuels indépendants, des Bündische, des communistes oppositionnels, des Éclaireurs Rouges, des membres du K.P.D., des socialistes, des Jungdeutschen, des dissidents de la Hitler-Jugend et des S.A. Bien qu'y dominât un climat *jugendbewegt*, le *Gegner-Kreis* ne devint jamais lui-même

un nouveau *Bund* de la jeunesse ; c'était plutôt le creuset où était censé prendre forme, au-delà des différences, la commune résistance du mouvement de la jeunesse à la montée du fascisme. Un de ses anciens, Werner Dissel, y a insisté, et cela correspond de fait à la mission que s'était donnée Schulze-Boysen dès le Jungdo, celle d'être le fédérateur de la *Jugendbewegung*⁶².

On comprend que Marc ait pu voir dans Schulze-Boysen son pendant outre-Rhin, celui qui était appelé à faire l'unité de cette belle jeunesse allemande en rupture avec le désordre établi, et qu'il se désolait de voir courir à sa perte et celle de l'Europe entre les mains d'un fou comme Hitler. Schulze-Boysen était en effet aussi non-conformiste que lui dans sa démarche, prêt à mettre en contact toutes les bonnes volontés où qu'elles se trouvaient, comptant seulement sur ce commun élan pour faire aboutir le mouvement, à la différence de Marc qui n'était jamais libre de menées doctrinales de nature très précise en son esprit malgré une tactique très souple. Marc ne désespérait pas de fournir au *Gegner* la doctrine dont Schulze-Boysen croyait pouvoir faire l'économie, bien qu'il fût ouvert aux idées personnalistes, mettant lui aussi l'homme au point de départ et d'arrivée de la pensée et de l'action révolutionnaires. Quant à l'influence que Marc croira avoir exercé sur celui qu'il voyait comme un tout jeune homme, l'on tentera plus loin d'en déterminer l'étendue et la nature. Toujours est-il que Marc misait surtout sur la personnalité de Schulze-Boysen, qu'il voyait bien avant dix ans prendre la tête d'un mouvement révolutionnaire européen – et fédéraliste⁶³.

Quant au *Gegner-Kreis*, il a été judicieusement décrit par un témoin comme « *eine echte revolutionäre Querverbindungsgruppe, in der Haltung und Entschlossenheit mehr galten als überlebten Parteidoktrin. Die Position, von der aus der Kampf angesagt wurde, war sozialistisch und konservativ zugleich, nationalrevolutionär und übernational* ». Ainsi s'exprimait l'activiste *bündisch* Karl Otto Paetel, animateur de la Gruppe sozialrevolutionärer Nationalisten ; proche des communistes – sans être pour autant marxiste, il poursuivra en Espagne son combat antifasciste, parmi les Brigades Internationales. Marc eut l'occasion de le rencontrer, car il était compris dans ce vaste réseau de contacts et de relations constitué par Schulze-Boysen autour du *Gegner-Kreis*, et qui s'étendait à Otto Strasser et aux hommes du Front Noir, à Ernst Niekisch, à Hans Zehrer et au *Tat-Kreis*, à Werner Lass, à Ernst Jünger, aux socialistes critiques envers le S.P.D. rassemblés autour de la revue *Neue Blätter für den Sozialismus*, au Republikanischer Rednerverband, à Klaus Mehnert, à l'ambassade d'U.R.S.S. et bien sûr à de nombreux groupes de la jeunesse

62. Coppi et Danyel, *op. cit.*, pp. 50-51.

63. Entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985.

*bündisch*⁶⁴. C'est précisément dans ce réseau que se situent la plupart des contacts de Marc en Allemagne.

Un des premiers signes de la nouvelle orientation de *Gegner* avec l'entrée en scène de Schulze-Boysen avait été l'apparition en ses pages d'encarts publicitaires pour *Die Schwarze Front*, l'organe des nationaux-socialistes révolutionnaires d'Otto Strasser⁶⁵. La prise de contact avec cette dissidence « gauchiste » du nazisme, dont Schulze-Boysen faisait grand cas, s'imposait d'emblée, ne fût-ce que parce qu'elle apparaissait à *Plans*, par sa double inspiration nationale et sociale, comme le plus caractéristique des groupements tels le *Widerstand* de Niekisch et le *Vorkämpfer* d'Ebeling « qui cherchent, en synthétisant les grands sentiments de base qui animent les antagonistes, à préfigurer le régime qui sortira de leur conflit ». De la première tournée allemande de *Plans*, Alexandre Marc rapporta des textes d'Otto Strasser que lui réclama bientôt Philippe Lamour⁶⁶ et qui parurent dans sa revue en décembre 1931⁶⁷. Il n'est pas pour autant certain qu'un entretien avec Otto Strasser ait eu lieu avant sa visite à Paris en juin 1932, quand il fut interviewé par l'O.N. pour son organe officieux, le bulletin *Mouvements*, dans l'atelier de son directeur P.-O. Lapie.

Cette rencontre est évoquée de façon très vivante dans le numéro 2 de *Mouvements*, où « l'ancien lieutenant de Hitler [...] apparaît comme une des figures symptomatiques de l'Allemagne d'aujourd'hui », à la fois socialiste et raciste, véritable « Attila marxiste ». Il commence par tenir ce discours d'unité nationale qui lui avait d'abord valu la sympathie d'un Schulze-Boysen, arguant que 72 % des Allemands s'étaient prononcés pour un renversement de l'ordre capitaliste (son frère Gregor, resté membre du parti, n'avait pas hésité lui à

64. Coppi et Danyel, *op. cit.*, pp. 50-51.

65. Déjà dans le n° 4 du 15 septembre 1931, *Gegner* avait pu noter avec sympathie que le groupe d'Otto Strasser, tout en restant pris dans des notions de réforme vestimentaire et des invocations faciles à Dieu et au Destin, avait commencé à découpler la politique de l'économique pour la transformer en « politique biologique » basée sur une tripartition fonctionnelle. Ernst Ostweg, « Biologische Politik », p. 8.

66. Lettre de Ph. Lamour à A. Lipiansky, fin 1931.

67. « L'ALLEMAGNE EN RÉVOLUTION. Un livre révélateur : *Les Réprouvés* [d'Ernst von Salomon, compte-rendu par Pierre Latercier]... et un document essentiel : le manifeste du "Front Noir" d'Otto Strasser », proclamé à son II^e Congrès du 2 au 4 octobre 1931 à Burg Lauenstein, et précédé ici des Quatorze Thèses de la Révolution allemande, programme fondamental adopté par le I^{er} Congrès des 26 et 27 octobre 1930 à Berlin, avec un texte d'introduction non signé de la rédaction de *Plans*, pour qui le programme de la *Schwarze Front* « est à la fois extrêmement proche de nous dans l'essence de son inspiration et nous révolte sur certains points d'application. La principale leçon qu'il faut en tirer est celle du caractère spécifiquement national d'une révolution allemande qui puise sa source dans une situation politique et un développement économique qui lui est propre. [...] En tout état de cause, des textes comme ceux-ci qui expriment avec de simples différences de nuances, ce que ressent presque tout le peuple allemand, doivent être connus. » *Plans*, n° 10, décembre 1931, pp. 114-122.

parler de 95 % dans un discours au Reichstag le 10 juin 1932 !⁶⁸), et qu'« au-dessus des bonzes des partis, national-socialiste, social-démocrate ou communiste, notre mouvement formule leurs espérances communes. Le gouvernement von Papen, dernier rempart du capitalisme, va céder la place à Hitler, Kerensky allemand qui tentera l'impossible compromis entre conservation et révolution. Après cette éphémère transition, notre heure sonnera, celle de la Révolution nationale ». Bien que celle-ci n'impliquât pas d'antagonisme foncier avec la France, l'O.N. ne pouvait guère se réjouir à l'annonce de la constitution fatale d'un système européen clos appelé à se développer en concurrence féroce avec les blocs voisins, russe et britannique, « selon les lois de la vie ». La perspective de ces conflits inhumains lui fait dire que « nous luttons pour l'Ordre Nouveau parce que nous avons une certaine conception de l'homme et de la liberté » ; or, pour Otto Strasser il n'y a pas d'Homme, mais seulement des Français, des Allemands, des nègres, « des Communautés qui évoluent et se transforment en vertu de certaines lois ». Que la foi révolutionnaire de la communauté française s'alimente d'un idéal universel, dont se réclame l'O.N., ne change rien à l'affaire pour Otto Strasser : c'est là pour lui « utopie pure. Nous nous inspirons des faits. Nous donnerons forme à la Vie –, nous nous moquons de la doctrine ». En ceci, il n'est pas si loin de l'attitude du *Gegner*, qui n'en diffère peut-être que par moins de volontarisme et plus d'ouverture à « Ce qui vient » – « *das Kommende* », appréhendé dans son épaisseur humaine et non seulement comme un simple jeu de puissance géopolitique. Ce discours est en tout cas typique de ce milieu, et représente pour l'O.N. « une discussion de doctrine hégélienne mise à la portée des masses allemandes sous-alimentées de 1932⁶⁹ ».

Alexandre Marc pourra encore la citer un an plus tard dans *Mouvements* pour illustrer tout ce qui le séparait d'une certaine idée de la communauté organique, si « spirituelle » soit-elle, qui « ne peut tolérer de liberté et de vie personnelles », cependant que « la collectivité n'a d'autre but que de permettre à chaque vie personnelle le maximum de liberté » compatible avec celle d'autrui. « Nous nous rappelons une discussion à ce sujet avec Otto Strasser, où nous nous élevâmes avec violence contre son affirmation que le devoir des hommes d'aujourd'hui est de “construire une cathédrale sociale”. – L'ennui, nous répliquâmes, c'est que les pierres vivent. » Sa critique de la « cathédrale à la Strasser » s'opposant à la « société polie » des personnes libres et

68. Lutz-Arwed Bentin, *Johannes Popitz und Carl Schmitt. Zur wirtschaftlichen Theorie des totalen Staates in Deutschland*. Munich, Verlag C. H. Beck, Münchener Studien zur Politik Band 19, 1972, p. 148n31.

69. Joë Nordmann, « A l'étranger. Une interview d'Otto Strasser », in *Mouvements*, n° 2, 1^{er} juillet 1932.

responsables rejoint certaines préoccupations de Karl Jaspers dans *Die geistige Situation der Zeit*, telles qu'évoquées plus haut, quand il dit ne pas croire que « dans le monde et en France surtout, il y ait beaucoup d'hommes dignes de ce nom, résignés à n'être qu'un simple matériau – mais la plupart sont prêts à abdiquer l'apparente liberté politique des démocraties pour vivre enfin dans une société ordonnée, respectueuse de leur vie et de leur liberté personnelles⁷⁰ ». On le voit, les idées d'Otto Strasser étaient prises par Marc pour le type même des conceptions sociales les plus dangereuses, les moins personnalistes, celles qui malheureusement semblaient devoir prévaloir en Allemagne, même quand elles se greffaient sur un certain élan révolutionnaire de la jeunesse, en lui-même fort estimable. C'est à ce titre qu'Otto Strasser avait de l'importance à ses yeux, en tant que représentant typique de cet élan et de ses ambiguïtés, ce qui dut aussi justifier la publication d'un long texte de Strasser en quatre parties dans *Esprit* entre janvier et mai 1934⁷¹.

Quant à Ernst Niekisch, il était d'une telle outrance dans le même vice de pensée qu'il ne valait sans doute pas la peine de s'y attarder. Le directeur de la revue *Widerstand* ne connaissait d'autre réalité que la volonté de puissance étatique. Voyant dans l'Union soviétique non pas un paradis des travailleurs, mais bien un camp armé contre l'Occident, une vaste caserne prussienne, il voulait que l'Allemagne fasse bloc avec elle – « *ein Reich von Vlissingen bis Wladiwostok*⁷² ». Pourtant, comme les autres nationaux-bolchevistes que Marc rencontra, Niekisch l'assura de ses bons sentiments envers la France (dont il admirait effectivement la bonne conscience dans les visées hégémoniques). Afin de le sonder plus avant que ces politesses, Marc, qui portait bien le vin, lui en fit boire un certain nombre de verres, et c'est alors que le chat sortit du sac. Dans un accès spontané de sincérité attendrie, Niekisch confia à Marc la peine que lui causait la nécessité où se trouvait l'Allemagne d'occuper la moitié de la France parce qu'elle était négrifiée. Il lui faudrait y séparer la population de bonne souche franque du reste aux origines plus incertaines – pas germaniques en tout cas ; Niekisch demeurait évasif sur le sort qui lui était réservé... Marc

70. Scrutator, « France 1933 – De Genève à Londres », in *Mouvements. Mensuel d'information sur les tendances nouvelles*, n° 10, juillet 1933.

71. Otto Strasser, « L'Allemagne est-elle un danger ou un espoir pour l'Europe ? », in *Esprit*, n°s 16, janvier 1934, pp. 651-670, 17, février 1934, pp. 750-781, 18, mars 1934, pp. 996-1009, 20, mai 1934, pp. 270-283. A une lectrice étrangère qui s'indigne de cette publication dans *Esprit*, Mounier explique dans une note de la rédaction en tête de la fin de ce texte qu'« il suffirait de relire notre numéro de janvier » pour se rappeler « quelles divergences doctrinales profondes nous séparent de M. Otto Strasser », à qui *Esprit* offre cette tribune au nom de l'« esprit chevaleresque » de la France, et pour que les mythes nationaux adverses puissent s'annuler mutuellement.

72. Otto-Ernst Schüddekopf, *National-Bolschewismus in Deutschland 1918-1933*, Francfort, Berlin, Vienne, Verlag Ullstein, 1972, p. 365.

aurait rétorqué : « Vous accusez la France d'être négrifiée, mais vous voulez une Allemagne sinisée ! » En tout cas, Marc en avait assez entendu, et cette rencontre avec Niekisch n'eut pas de suites⁷³, malgré un certain recoupement négatif dans leurs critiques respectives du nazisme, démagogique et par trop lié au vieux monde capitaliste et libéral⁷⁴...

Niekisch pour sa part ne cacha pas bien longtemps ses couleurs, mettant en cause *Gegner* à la suite du congrès de Francfort, en l'accusant d'être l'organe allemand d'un jeune mouvement révolutionnaire français faisant la promotion parmi les nationalistes d'une entente franco-allemande contre la Russie et contre les États-Unis – ce qui, sur le plan étroitement géopolitique où se mouvait sa pensée sans nuances, n'était pas trop mal vu, puisque l'O.N. (à la différence de *Gegner*) était à la fois hostile au bolchevisme et à l'américanisme, mais comme principes davantage qu'en tant que puissances. Cette allusion ombrageuse aux tournées allemandes de *Plans-Ordre Nouveau* prenait des accents inquisitoriaux quand Niekisch s'interrogeait tout haut :

*es wäre eine lohnende Aufgabe aufzudecken, wie manche deutsche nationalrevolutionäre Gruppe inzwischen dieser neuen Form von Paneuropäerei (ihr steht z. B. bereits die Gruppe Otto Strassers nahe) auf dem Leim gekrochen ist*⁷⁵.

Cette intervention de Niekisch, rapportée dans *Gegner*, donnait l'occasion à Schulze-Boysen de préciser sa position sur les rapports avec la jeunesse française ; nous aurons donc à y revenir. Cela dit, tant Niekisch que Strasser et ses amis (dont Weigand von Miltenberg, alias Herbert Blank, « l'un des collaborateurs les plus intéressants de *Die Schwarze Front* » qui écrivit aussi dans *Gegner*) seront pris à partie dans une étude critique de l'idée de bloc autarcique que Marc soumet à la *Revue d'Allemagne* à la fin de 1932⁷⁶. A la fois techniquement fouillée et se voulant « assez violente », car « rattachée au

73. Entretiens avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985, et par l'auteur, Vence, 15 avril 1988 ; des notes de séance d'une réunion du comité directeur de l'Ordre Nouveau montrent cependant qu'il reçut encore au moins un numéro de *Widerstand* en 1934, qu'on décida de transmettre à Marc.

74. « La flamme d'un idéalisme merveilleux est obscurcie par la fumée d'une corruption écœurante », dit Niekisch dans son pamphlet de 1932 *Hitler – ein deutsches Verhängnis*, voyant comme A. Marc « la tragédie de la jeunesse allemande » (anticipant le titre du livre d'Ernst Erich Noth qui paraîtra chez Grasset en 1935) dans « le fait que le national-socialisme ait pu gagner la confiance de la jeunesse d'après-guerre », qui « lui donna finalement son dynamisme particulier et son poids politique, pleins de promesses. Dans cette jeunesse vibrent des forces de révolte qui mettent en question les bases de tout ce qui existe, de tout ordre établi. » Niekisch, *op. cit.*, pp. 221, 238.

75. E. Niekisch in *Widerstand. Zeitschrift für nationalrevolutionäre Politik*, avril 1932, p. 100, cité dans H.S.B. « Niekisch auf dem Holzweg », in *Gegner*, 9, 5 mai 1932, p. 13.

76. A. Marc, « L'État fermé ou autarchie », in *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 5 janvier 1933, pp. 1-19.

point de vue de l'Ordre Nouveau⁷⁷ », elle visait cependant surtout le cercle qui avait le plus fait pour accréditer cette conception, celui de la revue *Die Tat* de Hans Zehrer. Sous la direction de ce journaliste venu du grand quotidien libéral *Vossische Zeitung*, son tirage était passé depuis 1929 de 800 à 30 000 exemplaires⁷⁸, la propulsant au premier plan de la vie intellectuelle et politique dans une Allemagne en effervescence. C'est qu'il lui était revenu de mettre en avant comme thème de réflexion la conjonction des questions sociale et nationale que les événements imposaient à l'attention d'une nouvelle génération.

Partant comme le Jungdo de l'exigence du *Volksstaat* et de celle d'un ordre pour le réaliser, *Die Tat* marqua Harro Schulze-Boysen et l'aida à se détacher du conservatisme social de l'Ordre de Mahraun, ainsi qu'à lui faire mesurer les conséquences du gouffre qui béait de plus en plus entre possédants et non-possédants ; on retrouve en effet dans ses lettres des échos des articles très suivis de Ferdinand Fried qui furent recueillis en 1931 dans son livre *Das Ende des Kapitalismus*, qu'allait suivre l'année suivante *Autarkie*, centré sur la panacée qu'il proposait, et à laquelle Schulze-Boysen fut d'abord sensible. Il faut peut-être voir comme un signe de l'influence qu'exercera à son tour sur lui Alexandre Marc le fait que, dans une lettre de février 1932 à ses parents qui en porte d'autres signes et sur laquelle nous reviendrons, il ait pu prétendre n'avoir jamais pris la thèse de l'autarcie pour une solution définitive à la dépendance de l'Allemagne envers l'économie capitaliste mondiale, chasse-gardée de ses créanciers occidentaux. Il resta par contre toujours persuadé de la thèse principale du premier livre de Ferdinand Fried annonçant la fin du capitalisme, et dont on pensait beaucoup de bien à l'O.N. Alexandre Marc tenta même, mais en vain, de rencontrer son mystérieux auteur qui se cachait sous ce pseudonyme, et s'appelait en réalité Friedrich Ferdinand Zimmermann⁷⁹.

La traduction parue chez Bernard Grasset de son livre sur *La Fin du capitalisme* fit l'objet dans *Mouvements* d'une note signée par René Dupuis, ainsi que d'un texte plus long dans *Plans* du même auteur, dont un autre article sur *Die Tat* paraîtra dans la *Revue politique et parlementaire*⁸⁰. Le livre de

77. Lettre d'A. Marc à Maurice Boucher, dir. de la *Revue d'Allemagne*, 31 octobre 1932.

78. Viktor Zmegac, éd. *Geschichte der deutschen Literatur, Band III (1918-1980)*. Königstein, Athenäum, 1984, p. 13.

79. Entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985.

80. R. Dupuis, « Les Partis révolutionnaires allemands et le virus libéral », in *Plans*, 2^e année, n° 3, 1^{er} juin 1932, p. 15 ; R. Dupuis, « L'Allemagne devant la faillite », in *Revue politique et parlementaire*, 10 novembre 1932, pp. 297-308. Dans une note en première page de cet article, « un jeune journaliste de talent, Harro Schulze-Boysen », est cité pour un jugement porté dans le dernier numéro de *Gegner* sur la dépendance du régime envers la conjoncture ; serait-elle due à Marc ? Qu'il ait ou non eu part à sa rédaction, ce texte semble avoir été d'abord soumis à la revue *Europe* par l'entremise de Pax-Press, d'après une lettre à la signature illisible adressée à A. Lipiansky le 23 juin 1932.

Fried est pour lui « une des plus remarquables critiques de l'économie capitaliste qui ait été faite en Europe ». Osant aller plus loin que la « constatation » qui donne son titre à l'ouvrage, « Fried ne s'est pas borné à la critique ; il a, en liaison avec les remarquables penseurs de la revue *Die Tat*, élaboré toute une doctrine économique révolutionnaire », intéressante à certains égards (d'ailleurs largement inspirée de Werner Sombart), mais par certains côtés dangereusement théorique (fondée du reste sur les idées d'Oswald Spengler). Néanmoins, « Fried et ses collaborateurs présentent pour nous l'immense intérêt d'édifier une doctrine révolutionnaire nettement dégagée du marxisme ». Elle comporte un postulat sur lequel les critiques marxistes du fascisme en auraient long à dire, « à savoir que le révolutionnaire ne peut pas venir des masses mais des classes moyennes, où se trouvent les hommes conscients de la valeur suprême de la personne humaine », qu'ils sentent broyée entre les meules du travail et du capital, ce qui les forces à réagir pour la sauver⁸¹.

La notion de la Révolution qui prévaut au *Tat*-Kreis se prête cependant à un autre parallèle avec celle de l'Ordre Nouveau, en ceci qu'elle aussi doit s'incarner dans un ordre de gens qui l'ont faite dans leur vie en rompant avec la vision du monde bourgeoise, ce dont ils tirent l'autorité spirituelle leur permettant de guider la Nation et l'Europe vers une ère où l'économie serait soumise à des valeurs idéales et le matérialisme vaincu⁸², un peu comme dans l'*Ordenstaat* auquel aspire le mouvement des *Gegner*. Là où l'O.N. doit s'inscrire en faux, c'est quand ce domaine idéal des valeurs est identifié au politique, c'est-à-dire à l'État, comme il l'est pratiquement toujours dans les milieux nationalistes allemands. Or, on le sait, pour l'Ordre Nouveau le politique a sa place au service du spirituel et de l'économique, c'est-à-dire de la personne concrète et de ses besoins, ce en quoi le personnalisme ne saurait pas plus se confondre avec un quelconque idéalisme qu'avec le matérialisme.

Pour Marc qui, ayant exposé les idées de *Die Tat* dans un article de la *Revue d'Allemagne*⁸³, en fait le bilan dans *Mouvements* après ce qu'il considère comme « son échec », « cet étatisme allié au *nationalisme* forme l'un des points

81. R. Dupuis, « F. Fried : *La Fin du Capitalisme* (Grasset éd.) », in *Mouvements*, n° 2, 1^{er} juillet 1932. Cette traduction fournit la matière d'un article de Filippo Burzio, collaborateur italien de *L'Ordre Nouveau*, dans *Le Cahier bleu*, 1^{ère} année, n° 5, 8 décembre 1933, pp. 212-215.

82. A. M. Lipiansky, « Pour un communisme national : La Revue *Die Tat* », in *Revue d'Allemagne*, 15 octobre 1932, pp. 849-867 ; ce titre ambigu fut imposé par M. Boucher, directeur de la revue (lettre à A. Marc, fin de l'été 1932). Cf. Adrien Turel, « Kritik an der *Tat* », in *Gegner*, n° 4/5, mars 1932, pp. 11-13, où la sous-estimation des développements en France est notamment mise en cause. Sur *Die Tat*, voir également Edmond Vermeil, *Doctrinaires de la Révolution allemande (1918-1938)*, Paris, Fernand Sorlot, 1938, pp. 175-220, et sur Ferdinand Fried en particulier, Bentin, *op. cit.*, pp. 147-157.

83. A. M. Lipiansky, « Pour un communisme national : La Revue *Die Tat* », *loc. cit.*

faibles de *Die Tat*. Ses collaborateurs ont dénoncé avec raison les méfaits de l'internationalisme et les bêtises des pacifistes, mais ils se sont contentés ensuite de revenir à des cadres périmés qui facilitent toutes les trahisons », du genre de la « politique équivoque » de conciliation envers le « gouvernement des barons » où a abouti la revue à l'apogée de son rayonnement, qui en fut aussi la fin. Faute d'avoir compris le fédéralisme révolutionnaire tel que Marc et Dupuis viennent de l'exposer dans le numéro 2 d'*Esprit* :

Après avoir condamné l'impérialisme, *Die Tat* est retombé dans un nationalisme étriqué et décevant. C'est dire que les amis de M. Zehrer ont manqué de véritable esprit révolutionnaire, qui comporte nécessairement un *renouvellement total* de tous les principes. Sur la structure de l'élan révolutionnaire, sur la rupture avec l'ancien monde condamné, sur la création d'un « homme nouveau », les collaborateurs de *Die Tat* ont pourtant écrit des choses fort pertinentes. [...] *Die Tat* a critiqué le rationalisme de notre époque, mais sans accéder jamais au plan de la personne. Or, pour rompre avec le désordre établi il faut s'appuyer sur cet inébranlable point d'Archimède que le personnalisme seul peut fournir. Les conciliations entre le communisme et le national-socialisme ne mèneront pas loin. Les « sympathies » syndicalistes du général von Schleicher ne peuvent engendrer un monde nouveau. Comme je l'ai écrit à des amis allemands imbus des idées de M. Zehrer : il est temps de prendre conscience de l'échec momentané de la Révolution allemande qui ne pouvait d'ailleurs pas réussir, n'ayant pas su créer une « doctrine » nouvelle⁸⁴...

On devine que c'est fort probablement à ses amis de *Gegner* que Marc rappelait – comme sans doute en chaque occasion – leur carence doctrinale, dont du reste ils n'avaient cure. Schulze-Boysen était ouvert à toute possibilité de cristallisation de la nouvelle unité de la nation, qui en serait une de mouvement d'abord et avant tout ; et ce, d'où qu'elle vienne, y compris d'un général von Schleicher, qui ne lui était pas antipathique, s'il faut en croire certaines allusions dans ses lettres, où même le gouvernement von Papen ne lui apparaît pas si mauvais non plus⁸⁵. C'est cependant de plus en plus sous l'aspect d'un socialisme sans ambages qu'il en était venu à concevoir cette nouvelle unité, tenant le concept « conservateur » pour épuisé, ou tout au moins son application commune aux forces anciennes et jeunes du conservatisme, que tout maintenant séparait dans les faits, puisque les jeunes de toutes tendances étaient désormais voués à un socialisme qui n'avait rien à voir avec les notions usuelles de la génération précédente. Ceci, que laissait entendre Schulze-Boysen dans sa présentation d'un numéro de *Gegner* consacré à un questionnaire sur l'« imminente » guerre d'intervention contre l'U.R.S.S., était

84. A. Marc, « A L'étranger. *Die Tat*, son échec », in *Mouvements*, n° 4, 1^{er} janvier 1933.

85. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 26 août 1932.

assez bien illustré par l'annonce qui côtoyait celle de *Die Schwarze Front* en tête de la même page. *Der Umsturz* s'y proclamait « *Das Blatt der radikalen Nationalisten/Das Blatt der radikalen Sozialisten/Das Blatt der revolutionären Aktivisten aller Lager* ». C'est dans les mêmes termes que se présente cette revue dans sa demande d'échange avec *LU*⁸⁶, l'hebdo où Marc faisait passer des articles O.N. ou de mouvements allemands qui l'intéressaient tels le *Tat-Kreis* et le Front Noir⁸⁷.

Der Umsturz de Werner Lass était très proche de *Der Vorkämpfer gegen politische und wirtschaftliche Unterdrückung* dont Marc a pu rencontrer le directeur Hans Ebeling, et qui retint l'attention de Dupuis⁸⁸ ; ces deux cercles en symbiose appliquaient en politique les thèses de l'École économique de Giessen qui, sous l'impulsion de Friedrich Lenz, prônait l'étatisation des moyens de production au service de la nation. Il se situait ainsi dans une tradition allemande remontant à l'époque de Bismarck, voulant intégrer Marx dans son actualisation des théories de Friedrich List sur l'économie nationale autarcique, instrument de l'État autant qu'outil de justice sociale. A cette fin, Lenz institutionnalisait en quelque sorte la fascination des intellectuels allemands pour le Plan quinquennal, sous la forme d'une *Arbeitsgemeinschaft zum Studium der sowjetischen Planwirtschaft*, connue sous l'abréviation d'ARPLAN, où parmi d'éminents universitaires se côtoyaient des activistes nationaux-bolchevistes comme Ernst Niekisch et Hans Ebeling aussi bien que communistes tels Karl Wittfogel et Georg Lukács. Le secrétaire administratif de cette organisation, connue pour une mémorable tournée en Russie (à laquelle il semble que Schulze-Boysen ait un moment envisagé de prendre part), n'était autre qu'Arvid Harnack⁸⁹, le neveu du célèbre théologien libéral, et l'homme qui, à la veille de la guerre, amènera Harro Schulze-Boysen à former avec lui un réseau de Résistance s'appuyant sur l'U.R.S.S. Bien qu'il fût dès lors acquis au marxisme, sa démarche procédait elle aussi en grande partie d'un raisonnement géopolitique liant l'avenir national de l'Allemagne à l'exigence

86. Lettre de la rédaction de *Der Umsturz* à A. Marc, 16 août 1932.

87. Publiant en p. 4 de son n° 33 (62) du 12 août 1932 « de larges extraits du sensationnel article » du chef du Front Noir sur « un pacte secret Hitler-Schleicher », *LU* affirme avoir « été le premier à faire connaître en France la curieuse et intéressante personnalité d'Otto Strasser », ayant reproduit en p. 15 du n° 28 (57) du 8 juillet 1932 l'interview qu'il venait d'accorder à *Mouvements*.

88. Entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogné, 1985. Voir René Dupuis, « Révolution et "Patrie" », in *Plans*, 2^e année, n° 2, 15 mai 1932, p. 8.

89. Jürgen Danyel, « Alternativen nationalen Denkens vor 1933 », in Coppi et Danyel, *op. cit.*, pp. 67-106 ; porte surtout sur Ebeling, Lenz et Niekisch. Quand Schulze-Boysen écrit à sa mère en février 1932, il mentionne un voyage en Russie qui n'est pas encore décidé, mais qui, s'il devait se concrétiser, serait pour lui « natürlich wichtiger als alle examina der welt. »

de justice sociale dont l'U.R.S.S. était le porte-étendard⁹⁰. Si Harnack et Schulze-Boysen ne se rencontrèrent pas en 1932, mais seulement en 1939, il faut néanmoins noter qu'ils évoluaient déjà dans des milieux contigus, en vertu de problématiques qui se rejoignaient.

La question du plan qui les préoccupait tous deux avait trouvé une élucidation philosophique décisive dans le nouveau livre d'Ernst Jünger, *Der Arbeiter*. Des extraits en parurent dans *Gegner* pour accompagner un article où le groupe s'y ralliait comme à sa vérité⁹¹. C'était pour lui un signe de reconnaissance pour tous ceux qui appartenaient déjà au collectif à venir – « *das kommende Wir* », constamment évoqué en ses pages. Ils portaient déjà en leur être le sceau de ce nouveau type humain dont les représentants se trouvaient dans toutes les classes : le Travailleur. Cherchant à réaliser sa figure en eux dans une communauté irréductible à la somme de ses membres, liée par une mobilisation totale où l'élémentaire prenait forme sous l'égide de la Technique, il fournit à *Gegner* une possible formule pour cette nouvelle unité des cœurs jeunes par-delà les affrontements des camps rivaux. Les emprunts et

90. Comme le rapportait son ami Egmont Zechlin dans un témoignage rédigé en 1945 (« Erinnerung an Arvid und Mildred Harnack », in Franz von Hammerstein, Peter Heilmann, Manfred Karnetzki, eds. *Die Widerstandsorganisation Schulze-Boysen/Harnack – Die « Rote Kapelle »*, Tagung vom 9. 11. September 1988 im Adam-von-Trott Haus, Berlin, Evangelische Akademie Berlin (West), Evangelisches Bildungswerk, 1988, p. 23), « Arvid Harnacks Idee, wie er sie mir immer wieder entwickelt hat, seitdem wir uns 1930 in Marburg kennenlernten, war, auf eine kurze Formel gebracht, dass Deutschland sich zwischen dem sozialistischen Osten und dem kapitalistischen Westen entscheiden müsse und dass aus ethischen, wirtschaftlichen und politischen Gründen nur die Anlehnung im Osten zum Heil führen könne. » « Man habe sich innerlich zu entscheiden, ob er mit dem Arbeiter oder dem Kapitalismus gehen wolle, die nationale Frage sei zur sozialen geworden. » (p. 25) On voit à quel point la pensée de Harnack était déjà proche de celle de Schulze-Boysen. Il est d'autant plus étonnant qu'ils ne soient pas dès lors entrés en contact, puisqu'ils étaient tous deux des habitués de l'Ambassade soviétique et des milieux nationalistes gravitant autour d'elle, notamment ceux du mouvement *Widerstand* ; Zechlin se souvient d'y avoir rencontré l'écrivain von Salomon, le graphiste A. Paul Weber, puis Niekisch : « bei Harnack zu Hause hatte er mich einmal mit Ernst Jünger und dem rumänischen Schriftsteller Valerescu eingeladen, ach richtig, auch einmal mit dem kommunistischen Soziologen Wittfogel, » le spécialiste de la Chine (pp. 23-4) auquel Harro Schulze-Boysen fit plusieurs fois appel pour des causeries du *Gegner*. C'est un collaborateur de Wittfogel, et l'auteur d'une grande monographie sur lui (*The Science of Society. Toward an Understanding of the Life and Work of Karl August Wittfogel*, 1978), G. L. Ulmen, qui a récemment présenté Alexandre Marc et sa démarche politique au public des États-Unis dans un article intitulé « What is Integral Federalism ? » d'un récent numéro (91, printemps 1992) sur le fédéralisme de sa revue *Telos. A Quarterly Journal of Critical Thought*, importante tribune intellectuelle de la New Left américaine. Cet article a été traduit en français par Alain de Benoist, chef de file de la Nouvelle Droite française, dans le n° 13-14 d'avril 1993 de sa revue *Krisis*, sur le thème de l'Europe. Venant d'horizons opposés, mais unis contre un certain libéralisme, Ulmen et de Benoist ont en commun d'être des spécialistes de la pensée de Carl Schmitt, pour laquelle les personnalistes français n'ont par contre aucune sympathie, bien qu'on ait pu la rattacher à l'existentialisme. Si ces rapprochements permettent de dégager une conclusion, ce ne peut être que de l'inextricable confusion de l'écheveau des diverses démarches critiques « non-conformistes », s'entrecroisant selon des trajectoires inassignables qui se dérobent aux catégories habituelles de la science politique...

91. Fred Schmid, « Die Gegner stellen sich Ernst Jüngers Buch : *Der Arbeiter* », in *Gegner*, n° 9/10, décembre 1932, pp. 4-5.

allusions aux conceptions de Jünger se multiplièrent dans ses pages dans les mois précédant la dissolution du mouvement, dont une des dernières manifestations fut justement, le 16 février 1933, une réunion publique d'une centaine de personnes où se mêlaient gauchistes et jeunesses hitlériennes, sur le thème du Travailleur, tel que posé par Jünger⁹². Mais ce n'était pas d'hier que Harro Schulze-Boysen connaissait Ernst Jünger ; il avait même été invité au lancement de *Der Arbeiter*⁹³, que Marc se procura, ayant été présenté à son auteur, ainsi qu'à son frère cadet Friedrich Georg Jünger, conteur et poète connu.

Schulze-Boysen lui fit aussi connaître un autre célèbre tandem d'activistes, celui des frères von Salomon : Ernst, le terroriste devenu romancier et mémorialiste des corps-francs, et Bruno⁹⁴, non moins nationaliste, mais passé au K.P.D. à la faveur de la révolte paysanne du Schleswig-Holstein et des appels à la libération nationale et sociale dont elle lui fournit l'occasion. Cette nouvelle ligne communiste fut appelée le Scheringer-Kurs, du nom d'un jeune officier condamné pour haute trahison en 1932, après une première accusation qui avait donné lieu, en 1930, au fameux procès de la Reichswehr, où Hitler fut appelé à témoigner. En effet, cet officier avait fait de la propagande pour les idées nazies dans son régiment d'Ulm avec deux camarades. Cependant, une fois emprisonné, il fut persuadé par des codétenus communistes de devenir membre de leur parti, présenté comme le seul à pouvoir mener à bien la lutte de la Révolution sociale. Le lieutenant Richard Scheringer fit parvenir de prison un communiqué annonçant et expliquant son geste, qui fut lu devant le Reichstag le 19 mars 1931. Il fut libéré peu après, mais fut bientôt arrêté à nouveau, pour agitation communiste cette fois⁹⁵ ! L'une des toutes premières contributions de Schulze-Boysen à *Gegner*, avec une lettre ouverte à Hans Grimm mettant à nu son ignorance de la condition ouvrière à la lumière de sa propre expérience de responsable d'une Gefolgschaft du Jungdo à Wedding, fut un appel aux autorités à libérer ce prisonnier politique. « *Scheringer ist einer von denen, die zwischen den Fronten und über den Doktrinen stehen. Kämpfer in den verschiedensten Lagern setzen sich heute für ihn hin* », clame Schulze-Boysen⁹⁶ ; c'est dans des termes analogues qu'il formulerait sa visée en intitulant un recueil de ses

92. Coppi et Danyel, *op. cit.*, pp. 30, 51-2.

93. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 2 septembre 1932.

94. Entretien avec A. Marc, Vence, 8 novembre 1987.

95. Richard Scheringer est décédé le 9 mai 1986 ; sur sa carrière, voir Robert de Herte, « Du Nazisme au communisme », in *Éléments pour la civilisation européenne*, n° 59, été 1986, pp. 61-3, et l'erratum paru dans le n° 60, automne 1986, p. 58, de même qu'Ernst von Salomon, *Der Fragebogen*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1961, p. 353.

96. Harro Schulze-Boysen, « Gebt Scheringer frei ! », in *Gegner*, 1^{er} février, 15 janvier 1932, p. 30.

propres textes *Gegner von heute, Kampfgenossen von morgen*⁹⁷. On comprend dès lors que, comme tant d'autres, il puisse voir en Scheringer l'homme de l'heure. Celui-ci reçoit en prison une succession de visiteurs. Parmi eux figure Alexandre Marc, Juif apatride et révolutionnaire français, auquel le bras long de Harro Schulze-Boysen ouvre comme si de rien n'était les portes de la citadelle de Gollnow au Mecklembourg, pour le présenter dans sa cellule à un homme que les autorités du Reich tiennent pour un danger à leur sûreté⁹⁸ !

C'est alors non seulement des nationalistes, mais aussi des chrétiens qui se rapprochent du communisme, comme Vitus Heller, dont le parti chrétien-social, qui « représente pendant les années 20 l'aile la plus pacifiste du catholicisme contestataire et se réclame de la réforme de la vie, prend en 1931 le nom de Christlich-Soziale Arbeiter- und Bauernpartei⁹⁹ » ; Marc est sans doute mis en contact avec lui par Schulze-Boysen, mais n'en est pas très impressionné¹⁰⁰. Même si Schulze-Boysen accorde une grande place dans sa revue à des marxistes anti-staliniens aussi éminents que Léon Trotsky et Karl Korsch, Marc ne s'intéresse guère finalement aux dissidences de ce bord. Ironiquement, c'est lors d'un meeting communiste que la tournée allemande de *Plans-Ordre* Nouveau connaît son plus grand succès public, à la faveur d'un quiproquo. En effet, Lamour et Marc furent amenés un jour à une grande réunion antinazie à l'Opéra de Berlin, qu'ils croyaient organisée par le Front Noir ou la Reichsbanner (ligue de défense de la République), mais qui était en fait du K.P.D. On y attendait des délégués communistes, pour lesquels Marc et Lamour ont été pris ; or, comme le gouvernement interdisait aux membres du P.C.F. de venir en Allemagne, les deux Français se sont retrouvés à la tribune, fêtés par un public enthousiaste de communistes allemands. Pour s'en tirer sans les décevoir, Lamour fit un petit discours en français, comme lui seul en avait le secret ; il arriva en effet malgré la barrière de la langue à soulever l'assistance par ses prouesses oratoires, à tel point qu'on le pria de rester en Allemagne pour disputer à Hitler l'allégeance de la jeunesse¹⁰¹ !

Mais il ne fallait pas pour autant se faire d'illusions. Le mensuel du K.P.D., *Roter Aufbau*, n'hésitait pas à désigner *Plans* comme la partie la plus intelligente et la plus dangereuse de la bourgeoisie européenne¹⁰². Lamour en effet ne voyait pas dans le bolchevisme doctrinaire d'un Thaelmann la réponse

97. Harro Schulze-Boysen, *Gegner von heute, Kampfgenossen von morgen*, « Schriften der Gegner », Waldemar Hofmann Verlag, 1932.

98. Entretien de J. Hellman avec A. Marc, Cogne, 1985.

99. Keller, *loc. cit.*, pp. 3-4.

100. A. Marc, « Jeunesse allemande », in *Esprit*, n° 5, 1^{er} février 1933, p. 730.

101. Entretiens avec Ph. Lamour, Bellegarde, 25 mai 1989, et avec A. Marc, Vence, 4 juillet 1989.

102. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, fin 1931.

allemande à Hitler, et chercha plutôt, après avoir eu des conversations avec des strassériens hostiles aux S.A., du côté de la Reichsbanner une force de compensation à l'ascension fulgurante des nazis¹⁰³. Dès décembre 1931, annonçant que « La Révolution allemande est commencée », Lamour considère que « Hitler est virtuellement le chef du pouvoir en Allemagne », et assure, à la suite des frères Strasser, qu'il va effectivement le prendre dans les mois qui vont suivre, parce que les Allemands qui le soutiennent voient en lui la première manifestation d'une explosion nécessaire hors des équivoques de Weimar, prélude à la véritable Révolution où Hitler fera figure de Kerensky, bientôt balayé par l'opposition. Mais s'il tente de l'écraser, « on assistera à la guerre civile la plus épouvantable qu'un pays ait jamais connue. Les troupes d'assaut d'Hitler, formées par d'anciens officiers pour la guerre en campagne, se heurteront à un front rouge préparé à la guerre des rues ».

C'était bien là l'angoisse de Schulze-Boysen, et la principale raison de son opposition à Hitler. Il semble aussi avoir sensibilisé Lamour à son autre crainte, que le capitalisme occidental ne se lance à la faveur d'une victoire de son allié Hitler dans « cette guerre sainte qu'il a si longtemps méditée contre les Soviétiques ». Sauf à se plonger dans une guerre civile à l'échelle continentale, « l'Europe sera une fédération de révolutions et très probablement de révolutions nationales ». Aussi, « il faut que tous ceux qui voient clair et ne perdent pas leur sang-froid puissent établir et maintenir les contacts qui permettront ces orientations vers le but commun qui est le nôtre : la création d'un ordre humain et d'une civilisation humaine¹⁰⁴. » Ainsi que *Plans* l'avait proclamé en apprenant « La trahison d'Hitler » à Harzburg où, le 11 octobre 1931, « dépouillant la démagogie révolutionnaire », celui-ci « a fait bloc avec la droite » :

Désormais, la jeunesse d'Allemagne qui s'était ralliée en grande partie aux nazis parce qu'elle y trouvait cet esprit de non-résignation, ce sens de la grandeur, cette proposition d'un avenir constructif et cet enthousiasme qu'elle ne trouve pas dans la lamentable démocratie allemande, cette jeunesse n'a plus aucune excuse à se tromper.

Elle doit savoir qu'elle n'a de salut qu'en elle-même et se concentrer sur le front unique de la jeunesse européenne en voie de constitution¹⁰⁵.

L'article de von Elterlein sur l'Ordre Nouveau qui parut dans *Gegner* en décembre se faisait l'écho de ce nouveau rassemblement révolutionnaire. Aussi

103. Entretien avec Ph. Lamour, Bellegarde, 25 mai 1989.

104. Ph. Lamour, « La Révolution allemande est commencée », in *Plans*, n° 10, décembre 1931, pp. 14-23.

105. « Allemagne – La trahison d'Hitler », in *Plans*, n° 9, novembre 1931, p. 141.

Marc demanda-t-il à Ostertag, son libraire allemand à Paris, de faire de la publicité à cet article qu'il disait consacré à *Plans* « alors qu'il n'y est question que de l'O.N. », comme s'en étonnait Aron ; c'est que Marc avait non seulement « convenu que l'article du *Gegner* était très inexact et pouvait créer des malentendus », mais également « parlé d'envoyer une rectification¹⁰⁶ », à cause notamment de la confusion qu'il faisait entre les deux mouvements. Sur ce plan du rapprochement tactique avec d'autres groupements, Marc était certes plus souple que certains intransigeants de l'O.N. constamment à l'affût des compromissions avec des éléments hétérodoxes. Il pouvait bien s'entendre avec Schulze-Boysen, qui attendait avec impatience la réunion à Francfort sous l'égide de *Plans* des représentants de tous les partis allemands, des nazis aux communistes, aussi bien que des jeunes Hongrois, des flamingants, des fascistes italiens et du Komsomol¹⁰⁷ ! Responsable pour l'Allemagne de la préparation de ce congrès, Schulze-Boysen ne manquait pas d'ambition.

C'est afin de permettre aux Amis belges de *Plans* de participer à sa rencontre avec les jeunes Allemands que celle-ci fut reportée au début de février, soit au mardi-gras, afin de leur donner le temps de s'organiser. Censée encore en décembre se tenir « sans doute à Bacharach, sur les bords du Rhin », entre Francfort et Coblenz¹⁰⁸, c'est finalement comme « rencontre de Francfort » qu'est annoncée le mois suivant, sous la rubrique des Amis de *Plans*, pour les 7 et 8 février, à l'Auberge de Jeunesse locale, « la rencontre entre Allemands, Français et Belges sympathiques à nos idées ». Elle aura pour but « que les Français et les Belges connaissent et comprennent le fond commun de pensée et de volonté de la jeune Allemagne », et que les Allemands fassent de même pour « les raisons de l'apparente inertie de l'Occident et sachent que les générations qui viennent sont déliées des préjugés et des intérêts du passé ». Il ne fallait pas pour autant se cacher « que, sur certains points, de graves difficultés, malaisées à aplanir, existent ». Il importait dès lors de « les définir pour en mesurer la valeur et permettre la recherche des solutions en parfaite connaissance de cause » et ce, « avant que les événements ne se précipitent ».

106. Lettre de Robert Aron à A. Marc, 23 décembre 1932 (sic ; probablement mal datée, plutôt 1931). Cette lettre trahit des tensions entre les deux hommes. Aron est consterné et prie Marc de retrouver son sang froid, pour « sortir de cet état de trouble qui ne peut vous mener qu'à des aventures inutiles et être nuisibles. [...] Je crois que vous avez dans votre passé un certain nombre de désillusions et d'échecs : à vous voir agir en ce moment, je me demande si vous n'en êtes pas responsable ou s'il n'y a pas en vous une sorte de fatalité à laquelle il faudrait quand même vous soustraire. »

107. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, fin 1931.

108. « Les Amis de *Plans* », in *Plans*, n° 10, décembre 1931, p. 156.

Il faudrait qu'ensemble les non-conformistes de tous côtés s'efforcent de discerner « les principes communs qui les animent à l'égard d'une civilisation en déchéance et des nécessités d'un monde nouveau », et d'en déduire « les buts communs auxquels doivent tendre leurs efforts » pour tirer leurs pays respectifs de la crise du capitalisme. « Autrement dit, le principe des institutions qui conviendront à une économie organisée dans une Europe fédérée », où serait repensée la notion de souveraineté, dans le cadre du Plan et de l'organisation syndicale du travail et de la société, ce qui imposerait aussi de préciser la position de l'Europe dans le monde, à l'égard de l'U.R.S.S., des États-Unis et du monde colonial. Il s'agira ensuite « d'établir les organes d'information et de liaison [...] susceptibles, le moment venu, de se transformer en organes de coordination ». Les discussions devaient anticiper le style de cette nouvelle société post-libérale en ce que leur procédure ne serait « ni de près, ni de loin inspirée par les méthodes parlementaires¹⁰⁹ », tranchant nettement avec les rencontres franco-allemandes auxquelles avait présidé Jean Luchaire.

Ainsi quand, vers dix heures, le matin du dimanche 7 février 1931, la délégation française rejoint à Francfort celles de Belgique (conduite par les Amis de *Plans*, Daye, Schraenen et Chomé), de Suisse (avec le Dr Miéville) et « les délégations alémaniques venues de tous les partis et de tous les coins de l'Allemagne », il n'y a tel que prévu « pas de tribune ; pas de présidence ; pas de discours ».

Les délégués au nombre d'une centaine sont assis autour d'une vaste table en fer à cheval. Chacun parle de sa place et assis. Les exposés sont faits avec sobriété et clarté. Chacun peut prendre la parole pour une courte intervention précise. L'éloquence est interdite. Schulze-Boysen expose le premier l'état de l'opinion allemande. Il déclare qu'au-delà des différences de partis, il existe dans la nation allemande un état d'esprit commun qui peut se résumer par les trois propositions suivantes :

1. Abolition du système capitaliste ;
2. Abolition des « diktat » ;
3. Nécessité d'un aspect allemand de la régénération hors du contrôle de l'étranger.

Philippe Lamour renchérit alors que le premier point va dans le sens de l'économie planifiée, après avoir précisé le second : « Non pas révision mais abolition des traités par la création d'un nouvel ordre européen. » A ces mots, Richard Schapke, représentant du Front Noir, agitateur paysan et bientôt

109. « Les Amis de *Plans* : La rencontre de Francfort », in *Plans*, n° 11, janvier 1932, p 125-127.

collaborateur de *Gegner*, « tient à faire remarquer combien jusqu'ici des réunions comme celle-ci ont été stériles ». Selon lui, « il ne doit pas échapper aux Français présents que les problèmes extérieurs ne préoccupent pour ainsi dire pas les Allemands », plongés à l'intérieur dans une crise qui « n'est pas seulement économique mais totale. C'est non seulement une crise du capitalisme mais une crise morale et culturelle profonde et l'Allemagne n'a pas seulement à retrouver une économie en ordre, elle a à retrouver l'ordre spirituel et humain ».

Or, pour Lamour, « la crise culturelle est une conséquence normale de la crise du capitalisme » ; « le bouleversement qui atteint le monde, par suite de la révolution industrielle [...] et de l'interdépendance économique dans laquelle se trouve tout le monde blanc », vu « le passage de la vie individuelle et de l'économie fermée à la vie collective universelle », fait en sorte que « la création d'une nouvelle Allemagne ne peut être conçue indépendamment de la situation du reste du monde et en particulier du reste de l'Europe », d'où l'urgence « d'entrer en liaison permanente pour l'accomplissement dans les différents pays de révolutions nécessaires ». Même le représentant italien, Paolo Sella, dont des lettres seront publiées dans *Gegner*¹¹⁰, semble en convenir quand il ne voit qu'un débouché possible à l'ardeur des nouvelles générations de son pays, « débarrassées des mythes de la démocratie parlementaire. C'est la recherche d'un nationalisme élargi permettant à la jeune énergie italienne de se mettre au service de la construction européenne. Cette déclaration émanant d'un jeune fasciste est accueillie avec surprise et éveille beaucoup d'intérêt », de même que ne passe pas inaperçue celle d'Antipov, émigré russe « venu spécialement de Prague » à titre d'observateur, et apportant « la sympathie du parti eurasien à la constitution d'une action commune de la jeunesse européenne ».

Philippe Lamour, constatant « que tout le monde est d'accord pour la substitution au régime individualiste d'un régime à base collective », « croit pouvoir résumer les tendances de presque tous les délégués en déclarant que les principes de base d'un nouvel ordre seraient essentiellement » ceux qu'il prône depuis longtemps, soit sur le plan juridique l'abolition de la notion de propriété privée absolue héritée du droit romain, en économie la suppression de

110. Paolo Sella, « Giovinezza », in *Gegner*, 4 mai, 5 mars 1932, pp. 19-20 ; « Die Revolution von Rom überschreitet die Grenze ! », in *Gegner*, n° 3, 15 mars 1933, pp. 4-5, lettre précédée d'un désaveu formel des opinions exprimées de la part de la rédaction. En voyage en Italie à la fin des années trente, Schulze-Boysen relancera quand même cette connaissance du temps de *Plans*, présumant qu'il pourrait être en mesure de trouver du travail à son beau-frère italien ; il proposera ce dernier comme intermédiaire avec la firme de son père à Paolo Sella qui vient de mettre sur pied une importante aluminerie. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 11 novembre 1938.

l'anarchie libérale au moyen du Plan, et en matière politique la primauté de l'homme réel en ses groupements naturels sur « la notion de l'homme abstrait des démocraties parlementaires ».

Mais c'est bien prématurément que Lamour a conclu au consensus autour des positions de *Plans*. En effet, bientôt « c'est une différence essentielle qui apparaît entre le corps gris et le reste de l'assemblée sur le fondement spirituel des actes », occupant toute la deuxième séance qui sera levée « dans une grande émotion ». Celle-ci ne fut pas aisément dissipée, car « toute la soirée et une partie de la nuit, les délégués allemands ont délibéré ». Le matin du 8, « dès l'ouverture de la séance, Philippe Lamour prend la parole au nom des délégations française, belge et suisse pour déclarer que la séance de la veille a fait apparaître ce désaccord profond » :

M. Schmidt [*sic*] et ses amis n'envisagent la transformation des institutions qu'au service de la nation. Les délégués représentés autour de *Plans* ne peuvent envisager la transformation sociale que comme une exigence impérieuse de libération humaine inscrite dans le déterminisme des faits et qui comporte en elle-même ses nécessités et ses principes animateurs.

Il faut donc en conclure qu'il y a entre les deux conceptions une différence fondamentale.

Aussi, après une franche explication entre le personnalisme des uns et le prussianisme des autres, c'est sans amertume que, « considérant que sa présence et celle de ses amis ne peut qu'apporter gêne à des travaux qui lui sont étrangers, il [Fred Schmid] déclare se retirer, avec le grand désir de retrouver dans l'avenir les camarades du congrès ». De fait, dans moins d'un an, d'organe de *Plans* qu'il était alors, *Gegner* sera devenu à toutes fins pratiques celui du Corps Gris. Il est ironique de lire qu'à la reprise des travaux après ce « schisme », le futur rédacteur de *Gegner*, Harro Schulze-Boysen déclare « que les objections soulevées par la délégation qui vient de se retirer ont eu pour effet d'apporter des éclaircissements utiles et ont fait beaucoup avancer nos travaux dans la mesure où elles ont permis de préciser l'étroite solidarité de tous les autres groupes ». Cependant, soucieux de passer « à des questions pratiques et immédiates », il juge implicitement trop ambitieuse la politique allemande adoptée par l'O.N. en octobre, quand il rappelle que « le but de ce congrès de quarante-huit heures ne peut être de fixer une charte détaillée et comme un manifeste précis des principes du programme et de la tactique à poursuivre en commun. C'est là une besogne délicate puisqu'il ne s'agit de rien moins que de la charte d'une génération qui doit être précédée d'études organisées, et débattue dans un congrès plus large et exigeant un plus long temps ». En vue de sa préparation, « au nom des groupes réunis autour de

Plans, Philippe Lamour donne lecture d'un texte qui résume les bases de discussion » d'abord prévues pour Francfort même, comportant « l'information sur l'évolution de la crise dans les différents pays » et « l'aide apportée à tout mouvement pouvant, dans chaque pays, représenter les principes et les idées sur lesquels l'accord serait intervenu », « dans le dessein d'aboutir à une fédération de révolution européenne correspondant à l'idéal des jeunes générations unies », soit « la construction d'un nouvel ordre ».

Dès le début de la quatrième séance, « il apparaît que la proposition de *Plans* peut être considérée comme une base ferme pour les travaux à venir ». Elle fournira donc la base d'un protocole approuvé par l'Assemblée sans autre difficulté que l'insistance préalable de l'extrême gauche à insérer au procès-verbal une motion incendiaire sur « la lutte révolutionnaire dans tous les pays contre le système capitaliste et l'impérialisme ». Schapke et Lamour sont intervenus tour à tour sur cette déclaration pour observer que, bien que d'accord sur le fond, ils en désapprouvaient le ton. « Il ne s'agit pas de s'opposer des mots d'ordre un peu sommaires de partis, mais d'essayer de dégager et d'organiser la volonté commune d'une génération. » Qu'à cela ne tienne : Boris Goldenberg (pour le nommer) aura bientôt carte blanche pour pourfendre dans *Gegner* toute velléité de constitution d'un troisième front, et ne laisser de choix que celui entre le capitalisme et le socialisme tel que l'entend ce communiste oppositionnel¹¹¹. Harro Schulze-Boysen ne restera pas insensible à la longue à ce genre d'arguments, mais c'est pourtant lui qui, à la réunion de Francfort, a le mot de la fin, déclarant tous ses buts atteints. Et même si, à la différence d'un Sohlberg ou d'un Rethel, « il ne s'agit pas de rencontres sentimentales, à larges effusions sans lendemains, mais d'une construction positive, technique, nécessaire, qui sera poursuivie jusqu'à son accomplissement », « cette nécessité de réalisme ne doit pas faire oublier la profonde amitié qui s'est nouée dans cette vie commune où chacun a appris à se connaître et à s'estimer¹¹² ».

Il semble bien de fait que c'est à Francfort que Harro Schulze-Boysen a rencontré une part importante de l'échantillon éclectique de collaborateurs dont il allait bientôt s'entourer au *Gegner*. Il en devient le rédacteur en chef le mois suivant, ayant abandonné ses études de droit dès novembre pour se consacrer exclusivement à l'activisme politique, maintenant qu'il a trouvé une tribune de quelque envergure. Peut-être est-ce même sous l'impulsion de *Plans* qu'il avait pu se joindre à la rédaction de *Gegner*. Il ne perdit pas de temps en tout cas pour y reprendre avec un succès rapide la formule des Amis de *Plans*, dans des

111. Boris Goldenberg, « Kampfmethode – so oder so », in *Gegner*, n° 6, 20 mars 1932, p. 9.

112. « L'Action – La rencontre de Francfort », in *Plans*, n° 12, février 1932, pp. 118-128.

cercles de lecteurs et des soirées de discussion autour des thèmes abordés dans chaque numéro de *Gegner*, qui à Berlin se tiendraient au fameux Café Adler du Dönhoffplatz, fréquenté tant par des hommes de lettres comme Bertolt Brecht, Alfred Döblin et Erich Mühsam que par des activistes de tous bords comme le marxiste Karl Korsch, le pacifiste Kurt Hiller et le nationaliste K. O. Paetel¹¹³. Devenu responsable de la publication, il se promettait bien d'éviter désormais les divagations inactuelles où s'était égaré le numéro de février, dont il ne s'était pas occupé. C'est d'autant plus nécessaire, écrit-il à sa mère à sa sortie, qu'au congrès de *Plans* la délégation allemande a montré une nette carence :

*Es waren fast lauter jugendbewegte Leute da, die nicht viel Sachkenntnis hatten. um in Zukunft also besser dazustehen, ist ein wichtiger Aufbau einer entsprechenden deutschen Organisation dringend notwendig. dazu soll der Gegner dienen*¹¹⁴.

Schulze-Boysen y revient dès le premier numéro de son cru, à propos de la rencontre de Francfort, dont il retient qu'« *es wird Aufgabe der weiteren Arbeit sein, geeignete Kräfte zur Mitarbeit auf deutscher Seite heranzuziehen und diese Kräfte geschlossen einzusetzen, um Unklarheiten und Zersplitterungen zu vermeiden. Die notwendigen programmatischen Erklärungen werden in Kürze der Tagespresse überreicht werden*¹¹⁵ ». Des articles sur *Gegner* et sa visée parurent bientôt dans *Der Ring* et *Die literarische Welt*¹¹⁶. Et *Plans* bien sûr annonce fièrement que, « depuis le 1^{er} mars 1932, le "front unique de la jeunesse révolutionnaire européenne", qui en France tend à se former autour de *Plans*, possède son organe allemand », annoncé comme tel dans les pages de la revue de Lamour depuis que « notre bon camarade Harro Schulze-Boysen a pris la direction du bimensuel berlinois *Gegner*, pour en faire la base de ralliement de tous les jeunes Allemands qui, se sentant d'accord sur les buts à atteindre et ayant reconnu toute l'impuissance des vieux partis parlementaires, cherchent une possibilité d'action commune, en vue de la création de cette Europe fédérée dont ici même nous avons si souvent tracé les grandes lignes ». Non que soit acquise l'entente entre « les jeunes politiciens allemands » rassemblés à Francfort et dont les articles pour *Gegner* sont cités ; « au contraire leurs divergences de vues sont souvent extrêmement accusées et, pourquoi ne pas l'avouer, seront peut-être dans certains cas un obstacle à une collaboration fructueuse. Toutefois, il faut remarquer qu'elles portent surtout sur les

113. Coppi et Danyel, *op. cit.*, p. 21.

114. Lettre de H. Schulze-Boysen à sa mère, février 1932.

115. « *Plans* Treffen zu Frankfurt », in *Gegner*, n° 4/5, 5 mars 1932, p. 13.

116. Lettre de H. Schulze-Boysen à son père, février 1932.

méthodes à employer dans la lutte et non pas sur le but à atteindre qui pour la plupart des amis du *Gegner* est exactement celui que nous poursuivons¹¹⁷ ».

Cette observation somme toute optimiste apparaît sous la signature de Jean Longueville, qui semble bien être le pseudonyme utilisé par Jean Kuckenburg d'*Europe* pour des textes très documentés sur l'évolution en Allemagne, écrits dans la perspective du *Gegner* avec force références aux contacts et collaborateurs de Harro Schulze-Boysen. La teneur de ces articles leur ferait remplir la fonction d'information sur l'évolution de la crise dans les différents pays, prévue par le protocole adopté à Francfort. Ainsi le 15 mai, Longueville tire-t-il « la leçon des élections allemandes », soit « l'avancée formidable des doctrines collectivistes¹¹⁸. » Le 15 juin, dans un article où il fait la critique de *Die Tat*, il se prononce « “Pour une nouvelle unité” en Allemagne »¹¹⁹, reprenant le sous-titre « *für neue Einheit* » que Schulze-Boysen a donné à *Gegner* dès avril pour désigner le front commun des « *Kampfgenossen von morgen* », et qui coiffait déjà le numéro précédent de *Plans*. Le 1^{er} juillet, Longueville donne à *Plans* un « Carnet de route du fascisme allemand », fauteur de guerre à l'U.R.S.S...¹²⁰. Le mois suivant, il voit « l'hitlérisme au carrefour », et fait le tour de la plupart des groupes contactés par *Plans* dans l'espoir d'y faire pièce, mais en prenant à témoin « notre ami berlinois Boris Goldenberg¹²¹ » ; celui-ci constatera « la fin de la république de

117. Jean Longueville, « Allemagne. Nos amis allemands ont leur hebdomadaire », in *Plans*, n° 1, 20 avril 1932, p. 30. L'objectif du *Gegner* était effectivement exprimé en des termes très semblables à ceux usités à *Plans-Ordre Nouveau* ; ainsi par l'abandon de l'idée de parti, condamnée avec la structure sociale atomiste libérale en pleine dissolution, où cette institution ne représente plus qu'une classe bourgeoise aux abois. Il s'agit plutôt de donner forme à cette alliance invisible de tous ses opposants, déjà des milliers, encore répartis dans tous les camps, mais qui savent que le jour approche où ils devront cheminer ensemble, cherchant à connaître les véritables conditions de l'époque et faisant fi des « programmes » et des « vérités », ne pouvant se contenter des slogans de leurs partis et de la « faute » des autres, mais fidèles seulement à la Vie et au Mouvement. Il ne sert à rien d'ajouter un autre « isme » aux cris de combat que se lancent des milliers d'hommes dans l'actuelle cacophonie, car personne ne détient le brevet pour les temps nouveaux qui s'annoncent. (Harro Schulze-Boysen, « Der neue *Gegner* », in *Gegner*, n° 4/5, 5 mars 1932, p. 2.) – Mais l'Ordre Nouveau lui ne doute pas de l'avoir, et c'est ce qui crée une distance entre lui et la plupart des mouvements auxquels il s'associe. Là où il se retrouve avec *Gegner*, ce n'est donc pas sur la doctrine – insignifiante chez eux, mais sur le non-conformisme et la remise en question des classifications courantes. Car comme il était affirmé dès janvier : « Die Begriffe von Kapitalismus, Sozialismus, Nationalismus, Kommunismus, Faschismus usw. sind in ihren bisherigen Bedeutungen verbraucht. Sie beweisen von Tag zu Tag mehr ihre Inhaltslosigkeit. » (« Wessen *Gegner* ? », in *Gegner*, n° 1/2, 15 janvier 1932, p. 2.)

118. J. Longueville, « La Leçon des élections allemandes », in *Plans*, n° 2, 15 mai 1932, pp. 24-25.

119. J. Longueville, « “Pour une nouvelle unité” en Allemagne », in *Plans*, n° 4, 15 juin 1932, pp. 8-11.

120. J. Longueville, « Carnet de route du fascisme allemand », in *Plans*, n° 5, 1^{er} juillet 1932, pp. 26-30.

121. J. Longueville, « En Allemagne – L'hitlérisme au carrefour », in *Plans*, n° 7, juillet 1932, pp. 47.

Weimar » dans le numéro de septembre¹²², illustré de photos tirées de *Deutschland von unten*, le livre d'Alexander Stenbock-Fermor dont *Gegner* clame l'importance en couverture le 5 avril.

On l'a vu, cette coopération assez étroite de *Gegner* avec *Plans* ne manqua pas d'inquiéter certains milieux nationaux-révolutionnaires, notamment le groupe *Widerstand* de Niekisch. Schulze-Boysen lui répond que ce dernier a aussi été en rapport avec *Plans*, dont les liens avec les autres mouvements révolutionnaires rencontrés en Allemagne ne sont ni plus ni moins compromettants. Quant à *Gegner*, il n'est pas l'organe de la jeunesse révolutionnaire de France, mais bien d'Allemagne, malgré les sous-entendus désobligeants de Niekisch : « *Ihr Organ, – darunter kann sich jeder vorstellen, was er will : Ableger des französischen Kapitals, subventioniert, gekauft... Internationale, sozialistische und revolutionäre Solidarität und Zusammenarbeit ist Herrn Niekisch entschieden ein fremder Begriff. Seine Vorliebe für den "Raum zwischen Potsdam und Wladiwostok" scheint ihn blind zu machen für das, was weiter westlich vor sich geht.* » Niekisch était alors averti des répercussions légales que pourrait avoir la répétition irréfléchie de telles calomnies¹²³.

Cette mise en garde prête rétrospectivement le flanc à l'ironie, puisque les soupçons de Niekisch avaient un fondement que Schulze-Boysen lui-même dut affronter, en trouvant sous scellés les portes du Deko Verlag un matin de fin mai qu'il se rendait à la rédaction de *Gegner*. Franz Jung était en effet recherché et ses associés (dont Theodor Beye) déjà arrêtés par la police pour un trafic de devises auquel auraient servi leurs entreprises franco-allemandes. Au milieu de ce « *Bauhütten-Skandal* » qu'attisa la droite, Jung fut abandonné de tous, à peu d'exceptions près – ainsi Schulze-Boysen, soucieux de continuer la tradition de la revue avec les moyens plus réduits qu'imposait la liquidation du Deko Verlag, et qui aurait même voulu garder Jung comme patron. Il se heurta sur ce dernier point à l'opposition des collaborateurs de *Gegner*, dont il assumait dès lors l'entière responsabilité, comme éditeur et rédacteur. Avec un tirage de 3 000 à 5 000 exemplaires, la revue ne rentrait pas dans ses frais. Schulze-Boysen dut avoir recours à des commanditaires que Franz Jung d'abord lui indiqua, comme le magnat du café et mécène moderniste Roselius de Brême, et

122. B. Goldenberg, « Allemagne 1918-1932 », précédé de J. Longueville, « L'Allemagne au tournant – Entre Hitler et Von Papen », in *Plans*, n° 8, septembre 1932, pp. 7-9. C'est avec un avant-propos de Longueville qu'allait paraître l'année suivante chez Gallimard le roman *La Ville* d'Ernst von Salomon, dont Kuckenburg avait déjà traduit *Les Réprouvés* avec Andrée Vaillant en 1931 pour l'éditeur Plon.

123. Harro Schulze Boysen, « Niekisch auf dem Holzweg », in *Gegner*, n° 9, 5 mai 1932, p. 13.

l'ambassade soviétique, dont Schulze-Boysen était déjà familier¹²⁴. Il dut un temps compter pour le travail de rédaction sur l'hospitalité d'une revue amie, *Pläne*, le bulletin de la d.j.1.11., fraction du *Bund* Deutsche Freischar ; le trouvant trop « vieux », elle avait quitté ses rangs le 1^{er} novembre 1929 en tant que Deutsche Jungenschaft (d'où l'abréviation), suivant son chef Eberhard Köbel, dit tusk [*sic*], dans une vie d'aventures, faite d'expéditions pédestres de la mer Noire au Cercle Arctique (dont fut rapporté le bonnet lapon comme signe distinctif de ce *Bund* très estimé dans la jeunesse). Ce tusk (mot scandinave pour « allemand ») venait le 20 avril de se rallier au K.P.D. avec sa ligue, et aurait bien voulu que *Gegner* en fasse autant. Schulze-Boysen envisagea un moment une fusion de *Gegner* et de *Pläne*, beaucoup plus modeste¹²⁵ ; peut-être est-ce alors Philippe Lamour qui le rencontra à Berlin, quand il était encore basé au bureau de *Pläne*, ce qui serait la source de son affirmation erronée et souvent répétée que *Plans* aurait eu un organe allemand *Planen*¹²⁶, alors qu'il ne s'est jamais agi que du *Gegner*.

Schulze-Boysen avait beau être courtoisé par les marxistes et emprunter leur langage, tout en considérant *Gegner* et *Plans* comme étant évidemment des feuilles de gauche¹²⁷, il n'en pouvait pas moins garder son quant-à-soi à leur égard davantage que Lamour. En mars, *Plans* annonçait qu'« une réunion préparatoire aura lieu à Berlin pour mettre au point la marche à suivre dans l'exécution des décisions de Francfort »¹²⁸, et c'est sans doute à cette fin que Lamour s'y trouve le 24 avril 1932. Dans une lettre du 21 mai à « Persil » (nom de code adopté de part et d'autre à la blague avec Lamour en voyant sur Alexanderplatz une réclame lumineuse de cette lessive avec le slogan « l'ami de tous »¹²⁹, décrivant bien le non-conformiste), Schulze-Boysen confie à Marc ses impressions de la visite de Lamour. Il la juge infructueuse sur les plans

124. Coppi et Danyel, *op. cit.*, pp. 45-46 ; Schulenburg, *op. cit.*, p. 170 ; dans une lettre à ses parents de février 1932, Harro Schulze-Boysen raconte que l'avant-veille il était à une grande réception à l'Ambassade soviétique, où il eut une conversation avec le général von Hammerstein ; l'après-midi même il était à un thé chez la princesse Bentheim, il prenait le petit déjeuner du lendemain chez une dame Secker von Mallinckroth qui s'intéressait à *Plans*, et déjeunait ensuite avec l'Ambassadeur britannique, devant un prochain jour recevoir chez lui pour le thé les deux attachés militaires russes !

125. Coppi et Danyel, *op. cit.*, p. 46.

126. C'est dans ses mémoires (*Le Cadran solaire*, Paris, Robert Laffont, 1980, p. 118) que Philippe Lamour semble prendre le bureau de *Gegner* pour celui d'une « réplique de *Plans* » nommée *Planen*. Cette confusion est passée dans les livres de Jean-Louis Loubet del Bayle et de John Hellman.

127. « PLANS und GEGNER sind natuerlich linksstehende blaetter ; ich glaube es doch mit meiner ueberzeugung vereinbaren zu koennen, in ihnen zu schreiben u. noch in grenzen fuer sie einzusetzen. » On voit de quelles réserves mentales s'assortissait encore en janvier 1932 dans une lettre à ses parents l'implication de Schulze-Boysen dans ces deux revues et à travers elles son adhésion aux forces dites de gauche.

128. « L'Action – Après le Congrès de Francfort », in *Plans*, n° 13, mars 1932, p. 126.

129. Entretien avec Ph. Lamour, Bellegarde du Gard, 25 mai 1989.

pratique et théorique, mais persiste à croire que les solutions spirituelles à rechercher ne sont pas si faciles à trouver que les marxistes se l'imaginent. Après tout, il y a cent ans qu'il font la « Révolution » en Allemagne – sans grand succès. Les tensions qui « nous » (?) opposent à eux lui semblent être dernièrement tombées à un niveau assez primaire ; c'est du moins l'impression qu'il retient de ses dernières conversations avec Lamour et Kuckenburg. « *Wenn Plans sich mit dem Marxismus auf französische Seite abfindet, ist das kein Kunststück. Damit ist uns aber nicht geholfen.* » De même les marxistes allemands ont-ils tendance à s'adapter à la tournure d'esprit française. Mais cela ne règle en rien le problème de compréhension mutuelle que Sieburg a abordé.

Le rapprochement franco-allemand, ou plus exactement l'alliance révolutionnaire, doit procéder des forces typiques de chaque pays si l'on veut que l'affaire soit solide. C'est là, appliqué aux marxistes, le même raisonnement qui faisait qu'Abetz préférait éviter les milieux pacifistes dans ses initiatives de rapprochement franco-allemand. Pour sa part, Schulze-Boysen est confiant dans l'avenir de sa coopération avec *Plans*, malgré les dangers de malentendus qui se dessinent avec Lamour, et que certaines forces très précises voudraient encourager, qui tiennent à séparer les deux mouvements. En effet, on raconte à Berlin des choses très vilaines sur *Plans*, que *Gegner* se refuse à croire ; Schulze-Boysen attend de ses amis français la même attitude envers les calomnies visant *Gegner*, comme il l'a dit à Lamour. Peut-être fait-il allusion à la campagne de la gauche contre *Plans*, ou déjà à la cabale de la droite contre Jung et ses entreprises.

De toute façon, bien qu'il ne distingue pas vraiment l'Ordre Nouveau de *Plans*, Schulze-Boysen semble être plus proche de Marc que de Lamour par son non-conformisme intégral. Il ne s'en laisse pas imposer par les sommations péremptoires des marxistes, pas plus que par la chasse aux sorcières de la droite. Il s'en explique très clairement à sa mère dès février : contrairement à ce qu'elle pense, il n'est pas communiste. Le parti communiste est une forme d'expression du mouvement socialiste mondial, le bolchevisme est sa forme typiquement russe, et partant inimitable en Allemagne . S'il était vraiment communiste, il n'hésiterait pas un moment à entrer au K.P.D., sa conviction personnelle lui important toujours davantage que l'opinion des autres. Cette affirmation, soit dit en passant, suffirait en elle-même à faire justice de la supposition de son adhésion au communisme, que lui a valu son rôle dans la Résistance en liaison avec Moscou ; on sait en effet qu'il n'a jamais été membre du parti, et cette même lettre nous laisse deviner pourquoi, quand il affirme que ses relations avec les cercles de droite ne se sont jamais rompues.

Elles ne le seront pas plus dix ans plus tard quand, à la veille du démantèlement de son réseau de l'Orchestre Rouge, il sera encore soucieux de l'élargir dans le sens d'une nouvelle unité nationale, tout comme au temps de *Gegner* – et même avant, comme il l'explique à ses parents le 25 octobre 1930 :

[...] *Denn unter einer irgendwie gearteten Diktatur einer Parteiklique, sei es SPD, KPD oder Nazi, werde ich nicht arbeiten können. Denn ich sehe die geschichtliche Aufgabe meiner Generation in der Synthese der Werte, die in unserem Volk lebendig sind, nicht in der Herrschaft des geistig beschränkten Gummiknüppels. [...]*

Marc était, quant à lui, soucieux, davantage que d'union sacrée, d'une liberté d'évolution doctrinale dans un sens qui eut bouleversé toutes les idées reçues sans exception. Sur ce plan, Francfort le laissa un peu sur sa faim, car ce congrès était resté bien en deçà de l'unité de pensée et d'action à l'échelle européenne telle qu'il la concevait. Par ailleurs, s'il avait pu se moquer de la frivolité régnant au Sohlberg, où maint délégué avait surtout saisi l'occasion de flirter, il fut carrément révolté par les mœurs particulières d'une grande part des congressistes de Francfort – sans doute ceux du Corps Gris, bien connu à cet égard, comme pour l'élégance étudiée de son uniforme...¹³⁰ Il n'était pas bien fier non plus de ses camarades de l'O.N., tel Denis de Rougemont qui préféra profiter du Carnaval de Francfort ; François Berge aussi devait venir, mais avait demandé dans une lettre non datée de ne pas être mis en avant, étant fonctionnaire. Marc était pour sa part complètement requis par son engagement ; ceci frappa beaucoup André Moosmann, « occupant de vagues fonctions au Dolmetscher-Institut » à Mannheim, et à qui Marc eut recours pour établir certains contacts en vue du congrès de Francfort. Moosmann ne reconnaissait plus le Lipiansky un peu dandy qu'il avait connu au Sohlberg ; Marc ne parlait plus maintenant que de révolution, et vivait dans une grande exaltation¹³¹. On comprend qu'il ait pu se retrouver sur ce terrain avec Schulze-Boysen, au point de faire réaliser à ce dernier que la France n'était pas seulement le pays de la réaction, et même de lui faire mettre en cause certains des cadres de référence qu'il admettait comme tout le monde : ainsi celui de la nation.

Dans une lettre non datée à son père, où Schulze-Boysen lui explique ce qu'il a voulu dire dans son article sur le congrès de *Plans*, soit qu'il faudrait bien mettre sur pied en Allemagne quelque chose du même niveau, il fait la critique d'un certain stato-nationalisme allemand, en calquant plus ou moins

130. Lettres d'A. Marc à l'auteur, 24 octobre 1985, 13 mars 1986 ; Coppi et Danyel, *op. cit.*, p. 47.

131. Entretiens avec A. Marc, Vence, 31 décembre 1992, et avec André Moosmann, 1^{er} février 1988 ; lettres d'André Moosmann à l'auteur, 24 janvier 1986, et à A. Lipiansky, non datées.

fidèlement – les adaptant plutôt, les distinctions élaborées par l'O.N. dans *Plans*. Puisque le *Volk* organique ne correspond pas toujours aux frontières de la nation étatique, et que c'est suprêmement le cas du peuple allemand, iniquement réparti entre divers États qui se font un point d'honneur national d'opprimer leurs minorités germaniques, ce serait tout à l'avantage d'un pays tel que l'Allemagne de se mettre à la tête d'un mouvement qui porte en lui la dissolution de l'idée de frontière.

Eine solche Bewegung würde tatsächlich etwas für das Volk tun, während diejenigen, die meist von NATION reden, nicht viel weiterkommen mit ihren alten Methoden.

Si Schulze-Boysen pouvait tacitement reconnaître que l'intérêt du peuple allemand serait servi par le fédéralisme prôné à *Plans*, la revue française concédait ouvertement à ses partenaires d'outre-Rhin un certain usage légitime du nationalisme, distingué de l'impérialisme politique en lequel tend à la transformer le capitalisme. En note au programme de sa « Deuxième étape », *Plans* précisait à l'intention de « nos camarades allemands », alors que Lamour s'apprêtait à les visiter en avril, qu'il évitait en ce cas précis de parler de « nationalisme », « le mot "national" ayant gardé pour eux son sens véritable de nation naturelle, tandis qu'il est employé chez nous dans le sens de chauvinisme d'État ». On s'efforçait de séparer cette notion de celle d'État, pour réduire celui-ci à sa fonction administrative de coordinateur et de contrôleur des groupes sociaux organisés ; ce qui, pour émaner de l'Ordre Nouveau, pouvait aussi rappeler le Jungdeutsche Orden.

Du reste, Schulze-Boysen avait pu, dès le 10 novembre 1931, parler dans une lettre de « *kapitalistische (un-)ordnung* », reprenant probablement l'idée O.N. de « désordre établi ». Celle-ci se profile en ce texte dans une phrase correspondant à la conviction de Schulze-Boysen, constamment réitérée à ses parents, qu'il s'agit « non de défendre l'ordre ancien devenu désordre, mais de rechercher et d'établir l'ordre nouveau. L'ordre, en ce cas, c'est la révolution », soit « une nécessité pratique, déterminée, inscrite dans l'évolution historique », comme aime à dire Lamour. C'est finalement une Révolution conservatrice que celle-ci, qui veut « la création d'un nouvel état de civilisation adéquat aux nouvelles nécessités du monde, cet état n'étant que le rétablissement de l'ordre humain ». Si, par cet ordre à rétablir, les Français entendent « la culture humaine, le destin, la dignité et la liberté de l'homme » en général, Harro Schulze-Boysen préfère toujours parler de communauté populaire au sens national et social – c'est en elle que consiste pour lui la vocation de l'homme, qui ne fait pas qu'y trouver son lieu d'enracinement, mais s'y incarne

totale. Elle n'en exige pas moins la même ascèse, un même renoncement, du genre de ce que proclame fièrement l'équipe de *Plans* soudain privée d'importants appuis financiers ; qu'à cela ne tienne, « nous voici prêts pour la nouvelle journée : gais et hardis, pauvres et libres ». La luxueuse revue mensuelle ayant accompli sa première tâche de « faire le point », « *Plans* bimensuel n'est donc plus une simple revue de culture, mais l'organe d'un mouvement ». *Esprit* aura aussi cette prétention, inspirée par ce même mouvement – l'O.N. – qui voulut faire de chacune des publications qui l'accueillirent successivement, conformément au nouveau sous-titre de *Plans*, son « organe de doctrine et d'action ». Celui-ci avait d'ailleurs pour secrétaire général Louis Dupuy, imprimeur acquis à l'O.N.¹³².

Pour Schulze-Boysen, c'est une telle capacité d'ascèse personnelle au service de la communauté, qui pouvait seule conférer à ceux qui s'en voudraient les chefs l'autorité nécessaire pour constituer la véritable unité nationale, au service de laquelle chacun pourrait dès lors consentir les plus grands sacrifices et partager son dernier morceau de pain avec son voisin sans se sentir exploité, engagé corps et âme dans la solidarité sans faille qu'elle commande¹³³. Une si haute idée de la Nation, qu'il sentait le démarquer de la génération de ses parents, exigeait de nouvelles institutions pour être mise en œuvre. Celle qui très tôt s'imposa à lui comme la clé de tout le reste était le service de travail – *Arbeitsdienst* ; introduit selon lui en Allemagne début 31 sous l'impulsion du Jungdo, il fut d'abord conçu comme volontaire avant d'être récupéré par les nazis dans l'enrégimentement de l'*Arbeitsdienstpflcht*. L'idée de ce travail communautaire était très populaire dans les milieux activistes de la jeunesse de tous bords, et un certain nombre d'expériences eurent lieu à leur initiative que Schulze-Boysen suivit avec la plus grande attention, faisant souvent écho dans *Gegner* aux discussions dont elles étaient l'objet – par exemple dans les livres d'Eugen Rosenstock. Mais dès 1930, il organisa un débat académique sur ce thème pour le Jungdo, et affirmait : « *Die Arbeitsdienstpflcht ist die politische Aufgabe unserer Generation.* » Comme il l'expliqua dans sa revue en juillet, le service volontaire du travail était un outil splendide au service de la Révolution socialiste, lui permettant d'opérer une brèche décisive dans l'ordre ancien séparant les classes¹³⁴.

Après la déconfiture des éditions de la *Deutsche Korrespondenz*, Schulze-Boysen, ayant juste à temps tiré son épingle du jeu, consacra une grande partie

132. « Deuxième étape », in *Plans*, n° 1^{er} février, 20 avril 1932, pp. 2-4.

133. Lettre de H. Schulze-Boysen à son père, fin février 1932 (?)

134. H. Schulze-Boysen, « Arbeitsdienst und Sozialisten », in *Gegner* III, n° 1/2, 10 juillet 1932, pp. 8-10, et lettres à ses parents, 9 février, 5 mai 1930.

de ses efforts à créer avec Franz Jung une *Arbeitsdienstkorespondenz*, un service de presse voué à l'information sur les progrès du service du travail, en particulier pour l'étranger. (Il attendait déjà d'être payé pour un article de lui paru à Buenos Aires – fort possiblement dans *La Nación* par l'entremise de Margarita Abella Caprile et sur la recommandation de Marc.) Schulze-Boysen et maints de ses camarades du *Gegner* prirent part à des camps de travail voués à la colonisation de l'Est du pays et à d'autres chantiers de travaux publics mis sur pied par des organisations de jeunesse pour tenter d'atténuer les ravages du chômage massif. A cette occasion, Schulze-Boysen s'avisa du danger de bureaucratisation guettant ce qui était au départ une généreuse initiative de la jeunesse¹³⁵. Mais il ne cessera de tenir à cette idée de base, qu'au moins un de ses camarades tentera même de concrétiser encore un demi-siècle plus tard. En effet, Alexander Dolezalek voulut, il y a quelques années, mettre sur pied un service civil (« *einen sozialen Friedensdienst* ») afin de remédier au chômage des jeunes, mais dut y renoncer dans une société encore hantée par le spectre de l'*Arbeitsdienstpflicht* du régime nazi¹³⁶.

Enthousiaste comme il l'était à propos de l'idée d'un service du travail, Schulze-Boysen ne pouvait manquer d'être intéressé au plus haut point par le projet O.N. d'un service civil répartissant le travail non qualifié sur l'ensemble de la société, afin d'abolir la condition prolétarienne ; car comme le dirait un slogan de *Gegner*, qui eut pu aussi bien être repris de l'O.N. : « *Der Kampf des Proletariats muss notwendigerweise das Ziel haben, das Proletariat zu liquidieren*¹³⁷. » Mais alors que le service civil était pour l'O.N. le tribut temporaire payé par l'homme à la collectivité afin que tous aient la chance de développer leur personnalité sans en être davantage requis, Schulze-Boysen devait voir une fin autant qu'un moyen dans l'étroite solidarité collective qu'il cimentait.

Certes, faisant souvent écho (pas toujours favorablement) aux aperçus de Jaspers et de Jünger, comme de Klages et de Spengler, sur la situation spirituelle d'une humanité occidentale en crise dans l'âge industriel¹³⁸, *Gegner*

135. Lettres de H. Schulze-Boysen à ses parents, juin-septembre 1932.

136. Coppi, *op. cit.*, p. 22.

137. *Gegner*, III, n° 3/4, 10 août 1932, p. 6.

138. Jaspers et Jünger sont violemment pris à partie par un marxiste du nom de Kaban dans un article intitulé « Zur Ideologie des Faschismus » (*Gegner*, n° 4/5, 5 mars 1932, pp. 18-19), tandis que la « métaphysique de la problématique occidentale » – ce scepticisme, ce pessimisme, ce « non » de tant de penseurs européens (en fait allemands) aux progrès de la « Zivilisation », est elle-même mise en question par Max Otto Bense (« Zur Metaphysik der abendländischen Problematik », in *Gegner*, III, n° 1/2, 10 juillet 1932, pp. 10-11), qui poursuivra cette pensée dans son livre *Technische Existenz* (Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1948 – l'année où parut aussi son *Hegel und Kierkegaard*), présentant l'univers technicien comme l'accomplissement effectif des traditions européennes. L'éminent sémiologue et philosophe fut à bien

eut convenu avec *Plans* dans sa « Deuxième étape » que pour les générations nouvelles « le but, c'est l'acceptation du machinisme comme nouvel aspect de l'humanité avec ses conséquences politiques, éthiques et esthétiques » ; mais il n'est pas si sûr que Schulze-Boysen et ses amis aient aussi clairement ressenti l'exigence que l'homme « fasse de la machine un nouvel instrument de sa commodité et non pas un tyran de sa personnalité. Organiser la société, mais pour mieux libérer la personnalité¹³⁹ » : comme Uttmann von Elterlein n'avait pas tardé à l'observer en présentant l'Ordre Nouveau dans *Gegner*, c'était là une idée bien française, alors qu'en Allemagne l'homme se réalise non seulement dans la communauté, mais par et pour elle. Cela n'a pas de sens de les distinguer, ou plutôt, c'est un trait de la mentalité libérale de l'âge révolu que mit au monde la Révolution française.

Les auteurs du *Gegner* opposent systématiquement le « Nous » de l'avenir au « moi » du passé ; il n'y a guère de place entre les deux pour la personne en communauté, libre et responsable, qui ne saurait y fonder une « troisième voie ». La France qui tergiverse ainsi sur le seuil de l'humanité collective en formation ne saurait donc en définitive avoir pleinement part au radieux avenir se levant à l'Est. Il n'y a pas pour ces Allemands de lieu irréductible d'où se puisse juger le cours de l'histoire ; c'est elle le seul juge, les seules vérités sont celles transitoires qu'elle révèle et rejette tour à tour, et l'homme qui veut rester en contact avec la Vie n'a que le choix d'ouvrir la voie à ce qui vient ou d'être balayé avec ce qui passe. *Plans* aussi s'exprimait ainsi, mais pas l'O.N.

La Vie dès lors c'est désormais la Technique, destin de l'homme du XX^e siècle, qui l'englobe de toute part en son sein maternel, le ramenant à un stade embryonnaire de satisfaction des besoins élémentaires, auquel s'accorde sa conscience en une réconciliation finale du féminin et du masculin, en guerre de classes depuis l'aube des temps ; c'est l'avènement du Surhomme collectif, tel que l'annonce le principal théoricien de *Gegner*, Adrien Turel, qui sera le traducteur français de *Das Mutterrecht* de Bachofen – *Du Règne de la Mère au*

des titres une importante figure intellectuelle de l'Allemagne de l'après-guerre, son œuvre ayant par exemple inspiré les artistes travaillant sur les possibilités esthétiques de l'informatique. (C'est l'un d'eux, Alex Kempkens, qui m'a renseigné sur lui, et m'a signalé l'article essentiel de Max Bense pour *I.B.M. News* n° 180, 1966, « Aesthetics and Programming », tiré du catalogue de l'exposition « Bilder/Images Digital » des artistes de l'ordinateur d'Allemagne à la Galerie der Künstler de Munich en 1986 – ce dont je le remercie.) Nicolaus Sombart (*op. cit.*, p. 205) a pu lui aussi se demander : « A bien y regarder, cette “crise de la culture européenne” n'était-elle pas tout simplement une invention des “hommes allemands” ? » Il est significatif que de telles remises en question se soient fait jour dans une revue à tant d'égards si *bündisch* que *Gegner*, mais avec cette nuance que Schulze-Boysen poussera assez loin : l'acceptation de la modernité la plus progressive à partir d'un sentiment conservateur de l'élan vital toujours changeant, par-delà les « petites peurs » du moi libéral et bourgeois (cf. Emmanuel Mounier, *La Petite peur du XX^e siècle*, Neuchâtel, La Baconnière, 1948).

139. « Deuxième étape », in *Plans*, n°1/2, 20 avril 1932, p. 4.

Patriarcat, paru chez Plon en 1938. Pour lui, la technique ouvre l'ère de l'égalité des individus en droit dans la matrice nourricière où ils sont réabsorbés, comme dans les sociétés d'insectes qui lui semblent détenir une clé de l'avenir. Schulze-Boysen en appelle aussi avec Goethe à un retour aux Mères (« *Zurück zu den Müttern !* ») et à l'inépuisable force de vie créatrice qu'elles représentent. C'est sur ce plan élémentaire de la foi quelle qu'elle soit que les hommes se retrouvent en communauté, qui est plus que le marchepied de la personnalité, mais bien leur plus intime réalité. C'est en vertu d'elle que les hommes doivent tout partager, et que le travail collectivisé peut faire figure de projet de société : pas simplement un moyen, mais une fin. Il ne s'agit pas tellement de dégager un domaine personnel et associatif de libre créativité comme but de la société, car ce qui reste à l'individu dans la vie collective, c'est surtout une sphère purement privée où l'instinct vital qu'elle canalise puisse s'exprimer sans entrave grâce à une révolution sexuelle, fondant une nouvelle morale sur le principe de plaisir, comme le tenta aussi Arnaud Dandieu dans un manuscrit inédit consacré à la *Recherche d'une morale nietzschéenne* du devenir.

Harro Schulze-Boysen vivait cette exigence de façon consciente et ouverte, plaçant les rapports sexuels sur le même plan que les repas du midi : brefs et rapides, avec les mêmes partenaires pour la seule commodité¹⁴⁰. C'est une attitude « moderne » que Lamour avait pu vanter, et Schulze-Boysen comme lui voyait bien l'abîme qui séparait sur ce plan sa génération de celle de ses parents. Il était sûr qu'avant longtemps il ne resterait plus rien de ce qu'ils considéraient comme le cadre normatif d'une vie « honnête », fondée sur des valeurs familiales¹⁴¹. Cela ne correspondait plus à une réalité dans l'ère collective qui s'ouvrait, et c'est en accord avec cette conviction qu'il aura ce qu'on appellera quelques décennies plus tard un mariage *open*, laissant de côté les idées reçues de fidélité conjugale. Le contraste était grand avec des personnalistes français qui, dans leur ensemble, tant les femmes que les hommes, ont prôné et presque toujours pratiqué des valeurs familiales essentiellement traditionnelles, en réaction plus ou moins consciente au libertinage des années folles. Il leur importa alors de promouvoir des unités de vie communautaires à petite échelle, reçues comme naturelles : famille, commune, patrie, région. La nation n'était, du point de vue de la personne concrète en son milieu, qu'un lointain horizon, une source spirituelle d'inspiration, se dispensant presque de toute forme institutionnelle. Au

140. « Die frauen sind mir im augenblick nicht viel wesentlicher als das mittagessen ; man braucht sie eben u. nimmt sie kurz und hastig. der einfachheit halber nicht viel wechseln. » Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 8 juin 1932.

141. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 26 novembre 1931.

contraire, assimilée au *Volk*, elle venait au premier plan pour Schulze-Boysen, principal ressort de son action ; bien qu'il tînt à maintenir la diversité dans l'unité, il insistait peu sur les sous-ensembles constitutifs de cette unité supérieure où les hommes se découvraient solidaires.

Dans ce domaine des Mères, la personne n'avait pas de sphère intermédiaire prévue d'avance pour qu'elle s'y meuve en un espace à sa mesure. Or la préservation ou la recreation d'un tel espace était pour l'Ordre Nouveau la condition de son acceptation de l'efficience technicienne étendue à la société par la standardisation. Harro Schulze-Boysen ne partageait pas ce genre de réserves envers la modernisation. Par exemple, cet anticapitaliste farouche déplorait la survivance des petits commerces qui devaient vendre leurs denrées plus cher que ne le feraient sans doute un jour des grandes surfaces centralisées, sorte d'hypermarchés ; pouvait-il se douter que c'est l'Amérique qui réaliserait son idée par pur esprit de lucre, faisant du supermarché son institution la plus typique¹⁴² ? Quoi qu'il en soit, il devait plutôt se réjouir à la perspective de la « *sozialistische Übersteigerung des Industrialismus* » que prophétisait Turel, ce beau programme qu'avaient ébauché Hegel, Marx et Nietzsche, et que l'Europe accomplirait en son grand espace, que ce soit l'impérialisme allemand, français ou anglais qui s'y transcende en sachant prendre l'initiative de ce saut qualitatif, ressemblant à s'y méprendre à la mobilisation totale du monde par la Technique selon Ernst Jünger¹⁴³.

La question se pose de savoir si l'agressivité virile marquant le discours des personnalistes de l'Ordre Nouveau est la clé des divergences d'accentuation qui le distinguent de celui du *Gegner*. Ce n'en est plutôt qu'un élément d'explication, car les positions du mouvement allemand sont beaucoup plus ambivalentes que ne pourrait le laisser croire une rhétorique vitaliste à consonance matriarcale. Il ne faut pas perdre de vue que *Gegner* s'enracine

142. Entretien avec Helga Mulachì (née Schulze), Venise, 11 septembre 1989.

143. Adrien Turel, « Europas Aufgabe im Konkurrenzkampf der Kontinente », in *Gegner*, n° 5/6, 1^{er} octobre 1932, pp. 5-7. Malgré tout, l'Ordre Nouveau n'aurait finalement peut-être pas grand chose à redire à l'épigraphe des mémoires de Turel (mis à part un néologisme ronflant) : « Die Macht ist böse/ Die Ohnmacht ist böse/ Hinter der Menschenliebe muss die Übermacht und Produktionsgewalt/des Ultra-Technoikum stehen. » Mais en dépit de cela, je dois différer avec Marieluise Christadler quand elle affirme : « Die Wunschvorstellung von einer mütterlichen Phase des Industriezeitalters fügt sich durchaus in das spirituelle Revolutionskonzept von Ordre Nouveau, es steht aber in diametralem Gegensatz zu der viril-totalitären Vision einer planetarischen Herrschaft des *Arbeiters*. » Rien à redire cependant quand elle ajoute : « Die Veröffentlichungen Schulze-Boysens aus der *Gegner* Zeit ergeben ein eklektisches Ideenkonglomerat, in dem sich Spuren sowohl der Jugendbewegung, der Konservativen Revolution, der Lebensphilosophie wie des Personalismus finden. » « Harro Schulze-Boysen oder die Gegen-Lust des Von-Innen-Heraus-Sprengens », in Gérard Raulet, éd. *Intellektuellendiskurse der Weimarer Republik : zur politischen Kultur einer Gemengelage*, Francfort/Main, Fischer-Taschenbuch Verlag, 1993. (Je cite d'après le manuscrit de cet article, que Thomas Keller m'a fourni, ce dont je le remercie.)

dans le milieu des ligues de la *Jugendbewegung* ; or, qui dit *Bund*, dit *Männerbund*. Turel au moins en est très conscient, dont le premier article pour *Gegner* était une fort intéressante analyse de la mentalité typiquement germanique qui s'y manifeste. Pour Adrien Turel, le *Männerbund*, l'association masculine archaïque à l'origine des institutions patriarcales, n'est pas tant le cadre d'une érotique exclusivement virile qu'une tentative de créer entre hommes un contrepoids à la maternité, dans une identité corporative non moins englobante que le corps de la mère, car fondée sur l'obéissance aveugle et l'allégeance personnelle ; issu de lui, le *Rechtsstaat* patriarcal, réintégrant la femme en lui accordant une égale valeur, représente l'abandon de la folle prétention à l'écarter et à la remplacer¹⁴⁴. Mais l'effort précédent de constituer une sorte de maternité sans femmes peut finalement appeler tant la nostalgie de celle-là que la rivalité avec celles-ci. Ainsi s'expliquerait peut-être la grande diffusion des thèmes matriarcaux lancés par Bachofen, précisément dans des milieux et chez des penseurs parmi les plus marqués par l'esprit du *Bund*, qu'il s'agisse des idéologues nazis ou d'un Ernst Jünger, qui tendra de plus en plus à voir une résurgence matriarcale en l'État mondial qu'amènera selon lui, dans son sillage, l'avènement du Travailleur à l'Ère du Verseau.

De même dans *Gegner* les critiques des *Bünde*, qu'elles proviennent de Turel ou de jeunes passés de leurs rangs au K.P.D. au nom de la guerre des classes, font-elles bon ménage avec les textes de leur apologiste le plus délirant. Ceux-ci y prendront même de plus en plus de place à partir de la seconde moitié de 1932, quand disparaissent les contributions du Front Noir, du Jungdo, du K.P.D., etc. En effet, Fred Schmid figure désormais sous plusieurs signatures dans chaque numéro (désormais mensuel et plus modeste) de *Gegner*, dont il est devenu le principal bailleur de fonds après l'échec de la collaboration avec tusk¹⁴⁵ ; c'était d'ailleurs notoire, car « Ebeling, in *Vorkämpfer*, n° 1, 1933, se déclare “déçu” par le “Corps Gris” et traite le *Gegner* de “revue subventionnée”... » Chimiste bâlois fortuné, Fred Schmid était comme son rival tusk un dissident de la Deutsche Freischar, le plus important groupe *bündisch*, dont il avait un moment dirigé le *Gau* de Rhénanie. « Très fortement axé sur l'élitisme et sur l'importance primordiale de l'Eros dans le Bund, il avait fait sécession après 1930 et créé une petite ligue indépendante appelée “Corps Gris”¹⁴⁶. »

144. Adrien Turel, « Zur Theorie der Bünde », in *Gegner*, 6, 15 novembre 1931, pp. 19-20.

145. Coppi et Danyel, *op. cit.*, p. 47.

146. Louis Dupeux, *Stratégie communiste et dynamique conservatrice. Essai sur les différents sens de l'expression « national-bolchevisme » en Allemagne, sous la République de Weimar (1919-1933)*. Thèse présentée devant l'université de Paris I, le 28 novembre 1974, Paris, Librairie Honoré Champion, 1976, p. 480 (-492 : chapitre sur *Gegner*).

Il s'agissait d'établir quelque chose comme un ordre et un État de la jeunesse au sein du peuple. Une alliance des *Bund*. Son noyau dur serait une sorte de noblesse secrète, constituée à la suite d'une sélection rigoureuse autour d'une personnalité d'exception : l'escorte personnelle de son guide, un corps d'élite se situant au-delà du bien et du mal, respectant sa propre loi¹⁴⁷.

Schulze-Boysen pouvait se retrouver dans le but du Corps Gris, et partiellement aussi dans sa méthode. Lui aussi voulait créer une élite révolutionnaire, une minorité active, un ordre de jeunes gens décidés, prêts à tous les sacrifices pour refaire la société. Cet « ordre de la Révolution socialiste » réclamait une pauvreté volontaire, le renoncement au confort bourgeois, fondant un style en soi, le genre de discipline et de dignité qui avaient pu caractériser les Jacobins et les Bolcheviks – les mêmes exemples qu'on gardait en tête à l'Ordre Nouveau, où régnait un semblable esprit. Il y avait cependant une grande différence : c'est que le culte du chef ne jouait là aucun rôle, alors qu'il était le commencement et la fin de tout dans un *Bund* comme celui de Schmid. Partageant plutôt le sentiment de l'O.N. en cette question de la nature de l'ordre qui prépare la Révolution, Schulze-Boysen n'en pouvait pas moins chercher une étroite collaboration avec une troupe aussi décidée que le Corps Gris. Il n'était lui-même pas en reste quand il s'agissait de charisme, et sans qu'il ait cherché de culte de la personnalité, le sien était assurément son principal atout dans ses diverses initiatives. Il ne manqua pas non plus d'impressionner les jeunes du Corps Gris, quand il passa des nuits entières à discuter avec eux, les captivant par ses analyses et sa foi dans l'unité révolutionnaire de la jeunesse par-delà les distinctions partisans¹⁴⁸.

Il semble que ce soit à l'occasion d'un camp de travail organisé par le Corps Gris dans l'Odenwald qu'ait eu lieu la première prise de contact officielle avec le *Gegner*-Kreis. Harro Schulze-Boysen y avait en face de lui le baron Hans Hasso von Veltheim-Ostrau¹⁴⁹. Dans son château près de Halle, cet orientaliste de haut vol « organisait des week-end ésotériques auxquels il conviait une poignée d'invités triés sur le volet¹⁵⁰ », parmi lesquels Fred Schmid. Ce n'était pas un hasard, puisque « le château d'Ostrau était l'un des centres de ce réseau tissé » par « la force de cohésion de l'érotisme entre hommes » caractérisant le *Bund* selon Nicolaus Sombart. C'est à propos de Fred Schmid qu'il a noté de fascinantes réflexions sur l'esprit du *Männerbund*,

147. Sombart, *op. cit.*, p. 210.

148. Coppi et Danyel, *op. cit.*, p. 47.

149. *Gegner*, III, n° 3/4, 10 août 1932, p. 8.

150. Sombart, *op. cit.*, p. 204.

« trait commun et spécifique de cette contre-culture allemande » ne voyant dans l'héritage des Lumières que décadence.

« Qu'est-ce, en effet, que l'antipode de cette société égalitaire, libertaire et démocratique qu'ils abhorraient ? L'association masculine, le *Männerbund* élitiste¹⁵¹. » Sombart peut ainsi « voir dans la persistance du syndrome du *Bund* masculin le facteur décisif, sans doute, de la résistance acharnée, de la passion avec laquelle les hommes allemands réagissent au “projet de la modernité”, c'est-à-dire à la tentative de créer une société qui offre à chaque individu, homme ou femme, la possibilité de s'épanouir individuellement, ce qui ne signifie pas seulement que l'on mette en place les institutions politiques et les modèles d'organisations économiques qui y correspondent, mais aussi que l'on donne une possibilité de vivre librement sa sexualité. On ne peut séparer l'émancipation politique et l'émancipation sexuelle¹⁵² ».

Or justement, Harro Schulze-Boysen fut une des rares figures issues de la culture du *Bund* à concevoir et à vivre leur liaison. Aussi, quand Sombart se réjouit que « la possibilité de concevoir la démocratie comme l'idéal d'un futur ordre social, incluant la participation de tous, dénué de violence, regroupant femmes et hommes, placés sur un pied d'égalité », soit enfin devenue « un fait acquis et naturel », ce qui était selon lui « impossible jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale – y compris dans les cellules clandestines du mouvement de résistance¹⁵³ », il importe d'évoquer l'exception du Réseau constitué par Schulze-Boysen avec Harnack, qui se signalait par le rôle de premier plan qu'y jouaient de nombreuses femmes. Socialiste – sinon démocrate, libertaire – libertin même, plus que libéral, Schulze-Boysen a peut-être néanmoins préfiguré dans son évolution le passage de la pensée politique allemande du modèle du *Bund* vers autre chose après la guerre. C'est comme si l'élément nourricier et matriarcal – tendance Klages, avait fini par prédominer, dans sa conception *bündisch* de la *Volksgemeinschaft*, sur l'aspect strictement guerrier et viril – tendance Jünger. Et pourtant, c'est sans doute la lecture de *Der Arbeiter* qui lui permet d'envisager avec intérêt l'avènement de nouvelles formes d'affrontement guerrier à l'ère de la guerre totale, se muant spontanément en guerre des classes à l'échelle planétaire. Il songe ainsi aux armées ouvrières prophétisées par Marx, où la mobilisation collective pour le

151. *Ibid.*, p. 206. Cette mentalité n'était toutefois nullement confinée à la droite, comme le montre le témoignage de Christopher Isherwood, qui a pu la croquer en ses traits les plus caractéristiques dans le milieu d'Éclaireurs Rouges (très bien représenté au *Gegner-Kreis*) du jeune Rudi auquel vont ses dernières pensées en quittant Berlin ; voir le dernier chapitre « A Berlin Diary (Winter 1932-3) » de son roman autobiographique *Goodbye to Berlin* (1945).

152. Sombart, *op. cit.*, p. 213.

153. *Ibid.*, p. 214.

travail se substitue avec profit – même sur le plan du courage – à la mobilisation totale pour la guerre moderne, réduisant définitivement les combattants à un stock indifférencié de chair à canon. Comme il le confiera à son père le 3 mars 1934, ce qui fait pour lui la valeur de la vie militaire est bien moins l'élément d'organisation que, dans le langage de Turel, le principe « génétocratique-maternel-paysan » « (*das gesunde Kind, die durch Zucht biologisch gestärkte Familie...*) ».

Le discours *wehrhaft* du plus pur ton *bündisch* n'en fait pas moins un retour en force dans les derniers mois de *Gegner* sous l'influence de Fred Schmid, sans doute en partie afin de rester en compétition avec Hitler dans la rhétorique nationaliste. Se réclamant d'une « Troisième Prusse », *Gegner* peut ainsi faire la leçon au Troisième Reich au nom de la référence commune à Frédéric le Grand, et présenter son message sous les couleurs du fameux « socialisme prussien ». Mais même si, sur le plan social, il semblerait que le Frison ou le Schleswigois en Schulze-Boysen l'ait emporté à la longue sur le Prussien (ne se réclamait-il pas des Gueux et des Puritains au même titre que des Bolcheviks et des Jacobins ?), ses orientations géopolitiques resteront dans le droit fil de celles que développe Fred Schmid. Il en assumera l'*Ostorientierung* jusqu'aux dernières conséquences, non sans garder toutefois sa liberté d'action envers cet Occident que Schmid rejette en bloc par principe, en vertu de la seule distinction entre amis et ennemis, cette devise du *Bund* dont Carl Schmitt (comme l'a vu Nicolaus Sombart¹⁵⁴) a fait sa fameuse définition du politique ; *Gegner* avait d'ailleurs put saluer Schmitt pour sa doctrine antilibérale¹⁵⁵.

Le numéro de *Gegner* d'octobre 1932 consacré à l'Europe s'ouvre par un essai de Schmid typique de cette mentalité ; il y condamne l'idée au nom de ces forces de base de l'histoire que sont la communauté de destin au sens spirituel et un ennemi commun, « *welcher die Lebenshaltung und – erhaltung bedroht* ». Comme aucun lien de cette sorte n'existe entre l'Allemagne et l'Occident, l'illusion d'une communauté européenne basée sur la justice doit être détruite, car : « *Die Macht ist das Prinzip der Welt.* » Sur la base de sa tendance élémentaire à l'autarcie, l'Allemagne doit assumer sa communauté mystique avec la Russie – « *was in ihr auch geschehen mag* », comme fondement historique d'une coopération économique ne comprenant plus le principe de l'hostilité (« *das Prinzip der Feindschaft* »). L'Europe ne sera plus dès lors que la frontière de l'Orient et de l'Occident, passant sur le Rhin. Sa rive gauche

154. *Ibid.*, pp. 212-214.

155. Dr. Reinhard Höhn, « Carl Schmitt als Gegner der liberalen Politik », in *Gegner*, n° 9, 5 mai 1932, pp 6-7.

appartient déjà à l'Amérique, sur sa rive droite commence la steppe ; l'Allemagne appartient par là à l'Orient, dont il suffit de savoir que c'est là que se lève le soleil...¹⁵⁶ Schulze-Boysen qui, au même moment, développe son fantasme d'une alliance mondiale franco-nippone contre les peuples au profit du capital, ne peut pas être considéré à l'abri d'un pareil délire, correspondant somme toute assez fidèlement à certains ressorts sentimentaux de son action – à ceci près que lui n'est nullement prêt à nier sans plus toute idée de justice. Du reste, il a aussi d'autres sentiments envers la France et l'Europe, et y obéit dans le même temps. C'est à la lumière de ses propres critères qu'il faut juger ses apparentes incohérences comme ses indéniables fidélités ; il a alors ce cri qui le résume tout entier : « *Nicht formale, sondern vitale Konsequenz* !¹⁵⁷ »

Ce discernement irrationnel est conforme à la logique *bündisch* d'unité par identification de l'ennemi commun. Or Marc et lui en ont un : le désordre établi et son suppôt allemand, l'usurpateur petit-bourgeois des forces révolutionnaires, Adolf Hitler. Marc peut donc compter sur Schulze-Boysen quand, conformément au programme de Francfort, il tente d'agir pour aider les jeunes activistes qu'il a rencontrés outre-Rhin à faire face à l'imminente dictature. Il fait une dernière tournée de ses points d'appui en Allemagne pour en trouver où puissent se constituer des caches d'armes et de munitions à faire venir de France. Harro Schulze-Boysen aurait été favorable à ce projet ; du moins accompagna-t-il Marc à Munich avant de rentrer à Berlin, tandis que Marc continua ses démarches de son côté.

La plupart de ses contacts se montrèrent assez réservés ; ainsi à Stuttgart le principe fut-il accepté sans enthousiasme, mais avec l'appui d'une journaliste de la radio qui était déjà venue à Paris rendre visite à Marc – peut-être Ilse Kamnitzer, une de ses correspondantes. Marc termina sa tournée à Karlsruhe, où Walter Strauss, de tradition libérale rhénane, accepta tout de suite de constituer chez lui un stock d'armes ; fidèle à ce souvenir, c'est en France qu'il s'exilera bientôt. Mais de retour à Paris, Marc se voit désavoué par l'ensemble de l'équipe de l'O.N. pour son initiative téméraire. Robert Kiefé mène le bal : il s'est joint à un mouvement d'idées, dit-il, et voilà qu'il entend des discours aventuristes ! Non merci. Déjà que la réputation d'aventurier de Philippe Lamour l'avait rendu d'emblée suspect aux yeux de l'O.N., aussi Alexandre Marc n'avait-il pas à s'étonner de cette violente réaction. Mais il se défendit en rappelant que l'Ordre Nouveau était un mouvement révolutionnaire, qu'ils

156. Fred Schmid, « Europa », in *Gegner*, n° 5/6, 1^{er} octobre 1932, pp. 4-5.

157. Heinz Esbe, [H.S.B.]. « Die Konsequenz des Diktators », in *Gegner*, III, 3 avril, 10 août 1932, p. 6 ; il s'agit du retournement de veste de Mussolini entre 1919 et 1920, dont Schulze-Boysen ne lui tient nul grief, car la cohérence des idées lui importe beaucoup moins que la continuité de volonté.

n'étaient pas là pour manier des idées et jongler avec des abstractions ; si Hitler triomphait, il y aurait la guerre, et il fallait tout tenter afin de l'éviter¹⁵⁸, ce pour quoi l'Ordre Nouveau avait été conçu au départ.

Mais Hitler l'emporta, et il n'y avait plus grand chose à y faire en France. De son côté, Schulze-Boysen continuait de s'intéresser à l'O.N., qu'il confondait encore avec *Plans*. Vers février 1933, il assure ses parents que « *das schicksal der plans-bewegung ist nicht so kläglich, wie es nach dem internen nachrichtenblatt, das neulich nach d[ui]sb[ur]g kam, den anschein hat. die grosse revue hat sich in der noch grösseren revue "esprit" fortgesetzt, und diese beziehungen sind uns sehr nützlich* ». Il fait allusion à son article et à celui de Marc sur *Gegner* qui viennent de paraître dans le numéro d'*Esprit* sur la situation en Allemagne. C'est désormais de la revue de Mounier que Marc entend faire l'organe de son mouvement, qu'il veut international, c'est-à-dire franco-allemand. Tel serait le sens originel du sous-titre d'*Esprit* : « Revue internationale, édition française », que Marc prétend avoir fait adopter par Mounier¹⁵⁹. C'est manifestement avec cette idée derrière la tête qu'il va voir ce dernier, le matin du jeudi 8 septembre 1932, pour lui dire « que l'Ordre Nouveau rompt définitivement avec Plan [*sic*] et nous demande d'étudier ce qu'il n'a pas appelé une fusion, mais pressent comme tel, puisqu'il m'a parlé des 150 groupes allemands qu'ils nous amèneraient¹⁶⁰ ».

Pour le numéro sur l'Allemagne, c'est Mounier qui devra insister pour que Marc lui fournisse une chronique « sur l'ensemble des allemands avec qui nous sommes en relations d'échange », et non pas seulement sur *Gegner*, comme Marc en avait eu l'intention¹⁶¹, tant il jugeait important le groupe de Schulze-Boysen, auquel il consacra par ailleurs une étude spéciale dans la *Revue d'Allemagne* en avril ; elle sera admirative dans l'ensemble, sans pour autant passer sous silence ce qu'il demeurerait de fragmentaire, de confus, voire d'équivoque au *Gegner*¹⁶². Marc y a beau solliciter les textes de *Gegner* tant

158. Entretiens avec A. Marc, Vence, 6 avril 1988, 3 juin 1989.

159. Entretien avec A. Marc par J. Hellman, Cogne, 1985.

160. Lettre d'Emmanuel Mounier à Georges Izard, 8 septembre 1932.

161. Lettre d'E. Mounier à Marc, non datée.

162. A. Marc, « Les Adversaires (*Gegner*) », in *Revue d'Allemagne*, 5 avril 1933, pp. 292-310. Cet article se base sur la série de la revue *Gegner* ainsi que sur la collection « Die Schriften der Gegner » chez Waldemar Hofmann Verlag à Berlin, où sont parus en 1932-1933, outre le recueil de textes de Schulze-Boysen pour *Gegner* intitulé *Gegner von heute, Kampfgenossen von morgen*, un texte de Fred Schmid, *Aufstand der Jugend*, et un d'Adrien Turel, *Recht auf Revolution*. Pour Marc, si les *Gegner* peuvent dénoncer au nom de la *Volksgemeinschaft* les « pharisiens du nationalisme », « ils n'ont pas suffisamment mis en lumière, à mon avis, la nécessité profonde d'un fédéralisme radical ». Relevant certaines tendances régionalistes du Front Noir, Marc rappelle que « comme cette décentralisation n'est conçue qu'à l'intérieur d'un cadre national, elle est condamnée à la stérilité. Le véritable fédéralisme – tel que l'élabore le groupe français de l'Ordre Nouveau – procède de la patrie régionale, non de la nation. » En fait, les *Gegner* devraient

qu'il peut, il doit finalement admettre que la convergence espérée avec l'O.N. n'est pas chose faite. Ce sera là la plus extrême avancée du front commun franco-allemand de la jeunesse qu'il avait voulu constituer et guider vers un Ordre Nouveau à l'échelle de l'Europe : il n'en reste plus en 1933 que quelques vœux pieux dans les pages d'une revue savante.

C'est dans la « Chronique de la troisième force », qu'il avait inaugurée à *Esprit*, qu'il projeta d'abord de parler de *Gegner*. Elle était vouée à la coordination de tous les groupes de jeunes gens qui s'étaient lancés depuis quelque temps en Europe à la recherche d'une nouvelle doctrine par-delà les conformismes ; il fallait les aider à la trouver tout en se gardant soi-même de compromissions à ce niveau. L'article où Marc énonçait ce programme s'intitulait « Vers un ordre nouveau¹⁶³ » ; quant à l'idée de troisième force, elle était une transposition de celle de troisième front qui faisait l'objet du dernier chapitre d'un livre ramené d'Allemagne : *Wohin treibt Deutschland ?* de Leopold Dingräve, « pseudonyme d'un jeune économiste de grand talent » du *Tat*-Kreis, Ernst Wilhelm Eschmann, dont Marc avait en août fait passer un article dans *LU*¹⁶⁴. Marc fit adopter ce même nom de Troisième Force au mouvement politique issu d'*Esprit* à sa réunion de fondation fin novembre 1932, dans l'idée de former un point de cristallisation révolutionnaire contre le capitalisme et le communisme qui ne fût pas le fascisme. Il semble avoir été un pôle d'attraction, ou du moins un relais, pour un certain nombre de jeunes

prendre exemple de ce sens de la rigueur, à ne pas confondre avec l'esprit de système, dont le « Groupe français de l'Ordre Nouveau » « s'inspire constamment et qui constitue le secret de sa force », tandis qu'il « semble manquer quelque peu aux Adversaires. Ils n'ont pas suffisamment scruté, jusqu'ici, les fondements humains de la Révolution et n'ont pas retrouvé dans les profondeurs de la personne la source dont découlent, ou pour employer une image plus exacte – dont jaillissent les ultimes exigences politiques et économiques. Mais ces quelques critiques ne m'empêchent pas de me pencher avec le plus vif intérêt sur l'activité des Adversaires et de suivre avec sympathie leurs efforts ». Car malgré l'espoir que lui inspire « cette ardeur à la fois juvénile et concentrée dont Harro Schulze-Boysen montre un si bel exemple », il faudrait bien « qu'ils se décident à étudier plus attentivement ce qui se passe en France », dans cette jeunesse où « mûrit l'idéal d'un ordre nouveau mis au service de l'homme dans lequel les Adversaires reconnaîtront, peut-être, l'objet de leurs aspirations ».

163. A. Marc, « Vers un ordre nouveau », in *Esprit*, n° 2, 1^{er} novembre 1932, p. 334.

164. Leopold Dingräve, « Que veut la Reichswehr ? L'Allemagne capitaliste joue sa dernière carte », in *LU*, n° 34 (63), 19 août 1932, p. 4. Né en 1904, Ernst Wilhelm Eschmann avait été un étudiant du sociologue Alfred Weber à l'Université de Heidelberg, où il avait pu aussi devenir familier des idées de Karl Mannheim. C'est ce qui lui permit d'écrire la meilleure contribution au débat de *Die Tat* sur la jeune génération, *Wo steht die junge Generation ?* (Iéna, 1931 ; voir Wohl, *op. cit.*, pp. 66-69), dont l'importance n'échappa pas à Alexandre Marc ; celui-ci souhaiterait que soit traduit ce livre qui « contribue à projeter une vive lumière sur les traits encore indécis de la jeune Allemagne ». A. Marc, « Les Adversaires (*Gegner*) », in *Revue d'Allemagne*, 5 avril 1933, p. 300. Sur le concept de « troisième front » en Allemagne, voir Armin Mohler, *Die Konservative Revolution in Deutschland 1918-1932. Ein Handbuch*, Zweite, völlig neu bearbeitete Fassung, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972, pp. 53-57.

Allemands d'orientation *bündisch*, que Schulze-Boysen aurait aiguillés sur *Esprit* quand vint pour eux le moment d'émigrer¹⁶⁵.

Parmi ses jeunes camarades du *Gegner-Kreis* qu'il envoya ainsi à la revue de Marc se trouvait Robert Jungk, issu du mouvement de la jeunesse juive, qui deviendra après la guerre un éminent futurologue – pendant allemand de Bertrand de Jouvenel, qu'il rencontra à Paris à cette époque. Il se souviendra avec émotion de l'accueil que lui fit *Esprit*, un des rares milieux ouverts à l'émigration allemande ; Robert Jungk y fraya assidûment, y connut notamment Emmanuel Mounier et Denis de Rougemont, et se lia avec Max Jacob¹⁶⁶. De même, un certain Eugen W. Meves, disant appartenir à la jeune génération des écrivains de gauche, se recommanda-t-il de Schulze-Boysen pour s'adresser à Marc à l'automne 1933, après avoir dû quitter précipitamment l'Allemagne – non sans y avoir d'abord subi certains sévices¹⁶⁷. C'est lui qui dans le numéro 16 d'*Esprit*, en janvier 1934, fera la présentation et le commentaire du texte des 25 points du programme national-socialiste de 1920, précédant la première partie du très long texte d'Otto Strasser que la revue mettra jusqu'au printemps à publier en entier. Il se peut fort bien que ce soit Meves qui ait orchestré cette collaboration d'envergure du chef de l'aile gauche du nazisme à la revue de l'aile gauche du catholicisme ; en effet, le 27 juin 1934, Emmanuel Mounier, revenant d'une réunion à Bruxelles, note dans ses *Carnets* que « pendant ce temps, Otto Strasser, de passage, amené par Meves, déjeunait aux bureaux d'*Esprit*. On n'en a pas eu une très forte impression ». D'autres Allemands débarquant à Paris au cours des premiers mois du régime nazi apporteront à Alexandre Marc des nouvelles de Harro Schulze-Boysen¹⁶⁸. Marc avait pu faire l'éloge de ce fidèle ami dans son article pour *Esprit* où il passait en revue les différents groupes qu'il avait connus grâce à lui dans la « Jeunesse allemande », affirmant qu'« on ne peut s'empêcher d'admirer son ardeur juvénile, son optimisme et son courage ».

165. J. Hellman, *Emmanuel Mounier and the New Catholic Left 1930-1950*, Toronto, Buffalo, Londres, University of Toronto Press, 1981, p. 65. Marc se réfère à des contacts entre *Gegner* et la Troisième Force dans son article « Jeunesse allemande », in *Esprit*, n° 5, février 1933, p. 729. Lui-même rompra avec la Troisième Force quand elle tombera dans l'orbite de Gaston Bergery, s'étant avisé du caractère opportuniste du politicien « jeune-turc » radical au cours d'une tournée de conférences où il l'accompagna durant l'été 1933. *Esprit* aussi se distança alors de la Troisième Force, s'appuyant désormais pour l'action sur les Amis d'*Esprit*, que Marc aida Mounier à lancer sur le modèle des Amis de *Plans*. Entretien de J. Hellman avec A. Marc, Cogne, 1985. Cf. Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les Non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la politique française*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 151.

166. Entretien de Hans Coppi avec Robert Jungk, 4 mars 1989.

167. Lettre d'Eugen W. Meves à A. Marc, 3 novembre 1933.

168. Voir la carte de Schimmelpferd (?), date inconnue : « Veuillez excuser ces lignes que je vous adresse au nom de mon ami Harro Schulze-Boysen, qui m'a demandé de vous dire un bonjour de sa part et de vous donner de ses nouvelles, quand je l'ai revu il y a 2 mois. » C'est par des notes prises par John Hellman que j'ai eu connaissance du passage inédit des *Carnets* de Mounier que je cite ici, ce dont je le remercie.

Il me semble essentiellement souhaitable que les jeunes mouvements « non-conformistes » français établissent des rapports plus fréquents et plus suivis avec les groupes révolutionnaires allemands, tout particulièrement avec celui des « Adversaires ». Les différences de langues, de tempérament, de situations géographique et historique risquent de créer des malentendus et de créer des abîmes infranchissables. A nous de maintenir un contact doctrinal et humain afin d'empêcher que les révolutions nécessaires qui se préparent n'aboutissent à des conflits stupides et à des oppositions stériles. Des hommes comme Harro Schulze-Boysen préfigurent dès maintenant la communauté révolutionnaire qui seule pourra triompher de tous les obstacles¹⁶⁹.

C'est bien pourquoi Marc enchaîne en traduisant la « Lettre ouverte d'un jeune Allemand à la France », où Schulze-Boysen exhorte la jeunesse du pays voisin à ne pas se laisser entraîner dans une guerre d'intervention contre l'Union soviétique de la part des pays occidentaux, afin que se poursuive à l'Est cette expérience qu'il juge décisive, confiant toutefois que les jeunes Français aussi feront leur Révolution de la jeunesse selon leurs propres principes. En particulier, « le problème de l'union franco-allemande ne peut se poser sainement qu'à partir de la Révolution. La question primordiale qui se pose est celle de savoir si le peuple français, malgré l'état avancé et le degré très mûr de sa cristallisation nationale, sera encore capable d'appliquer ses forces à une transformation révolutionnaire de son destin ». Schulze-Boysen n'est pas de ceux qui, en Allemagne, propagent l'esprit chauvin en affirmant constamment que le peuple français est irrémédiablement sclérosé. Lui a « appris à connaître et à aimer la France », et ne veut pas désespérer des forces de renouveau qu'y recèlent la province, le prolétariat et la jeunesse, en dépit de l'obsession consternante de la « sécurité » qui continue de prévaloir dans le discours des sphères officielles. Il importe par-dessus tout que la jeunesse européenne apprenne à agir et à penser dans un sens anticapitaliste, et partant supra-étatique. Quant à l'Allemagne, il expose en termes très clairs comment s'y pose la problématique révolutionnaire, en vertu de sa façon bien à lui de définir les rapports du national et du social.

En effet, Schulze-Boysen n'hésite pas à remettre en question le principe prussien traditionnel du primat de la politique extérieure, qui guide encore tous les nationalistes, y compris ceux qui se veulent révolutionnaires, et qui ne songent qu'à canaliser aux fins d'une politique de bloc le ressentiment social d'une nation prolétarisée. Les préoccupations sociales de Schulze-Boysen sont plus sincères, et le détachent d'une attitude machiavélique à la « *My country*

169. A. Marc, « Jeunesse allemande », in *Esprit*, n° 5, février 1933, p. 728.

right or wrong » qu'un Niekisch peut encore faire sienne¹⁷⁰. Il ose donc proclamer le primat de la politique intérieure, estimant que la question de la trahison envers l'État (et c'est là la clé de l'attitude qui le guidera comme patriote allemand et résistant antinazi) ne se pose que dans la mesure où celui-ci préside à une véritable *Volksgemeinschaft* que nie la société capitaliste, l'État libéral ou fasciste. « En réalité bien que le point de vue "socialiste" révolutionnaire paraisse entaché de défaitisme, il doit être considéré comme profondément patriotique », puisqu'il ne s'agit que « de préparer la nouvelle unité populaire, d'aider les idées nouvelles à s'implanter, les hommes nouveaux à percer, et de travailler ainsi en vue d'une véritable régénération¹⁷¹ ».

La nouveauté, gage de vitalité, compte plus ici que le contenu des idées et la conduite des hommes. Le respect que commande tout ce qui se cherche un chemin vers des temps nouveaux est aux yeux de Schulze-Boysen la plus haute qualité d'un livre de son ami Franz Mariaux, rencontré au congrès de *Plans* à Francfort ; or, si *Der Schutthaufen* est typique de l'Allemagne contemporaine, *L'Europe en morceaux* de Pierre Daye, que publie *Plans*, l'est au même titre de la France, ce qui fait tout son intérêt. Sa profession de syndicalisme fait l'objet d'une mention sans commentaire de la part de Schulze-Boysen, alors que le règlement de comptes avec le régime des partis emporte son adhésion enthousiaste. En somme, pour lui, c'est un bon livre, où souffle l'esprit de l'Occident européen : chrétien, clair, amant de l'ordre. Enchaînant avec un compte-rendu enthousiaste et bien plus abondant du livre de Mariaux, Schulze-Boysen s'empresse d'ajouter que l'Allemagne est condamnée par son destin à détruire le mécanisme du vieux monde occidental, car elle incarne la protestation du vivant contre le « principe capitalisme », hostile à la vie, au coude à coude avec le prolétariat dans son irrépressible mouvement historique. C'est à elle qu'il incombe de tirer de cette protestation une nouvelle unité, un ordre nouveau. Sur le plan extérieur, cela veut dire que l'Europe sera un mirage tant qu'il n'y aura pas de nouvelle Mitteleuropa, dont la création est la mission

170. Voir Niekisch, *op. cit.*, p. 94, la devise anglaise citée à l'appui de Machiavel dans l'article « Politique et idée » de 1929. Hartmut Schulze-Boysen la reprend aussi dans sa récente lettre ouverte à son frère mort : « Right or wrong – my country ! – gilt das auch, wenn das in die Gewalt einer gewissenlosen Bande geratenen Vaterland einen Angriffskrieg beginnt, den es nicht gewinnen kann ? » « Ein Deutscher, der Patriotismus anders verstand als die Mehrheit. Zur Ausstellung über die "Rote Kapelle" in der Paulskirche schrieb Hartmut Schulze-Boysen einen Brief an seinen toten Bruder », in *Frankfurter Rundschau*, n° 123, 5 juin 1993, p. 10.

171. H. Schulze-Boysen, « Lettre ouverte d'un jeune Allemand à la France », in *Esprit*, n° 5, 1^{er} février 1933, pp. 732-3. Lisant Clausewitz sur la guerre comme instrument de la politique, Schulze-Boysen a cette observation judicieuse et très éclairante sur la singularité et la continuité de sa démarche, la détachant de la mystique wehrhaft des Bünde : « Mir scheint, dass grade die Deutschen dazu neigen, das zu vergessen. Immer mal wieder "Im Felde unbesiegt"... Immer wieder triumphiert die militärische über die politische Erziehung. Dabei haben wir die letztere so verd... nötig. » Lettre à son père, 3 février 1934.

de l'Allemagne. Sur le plan intérieur, celle-ci consiste à jeter un pont entre l'homme et l'État, séparés par une trop grande distance. Ce sont manifestement les constantes de sa propre pensée que Schulze-Boysen retrouve ici, à tel point que s'applique aussi bien à lui le portrait qu'il brosse de Franz Mariaux.

En effet, il le loue pour son non-conformisme courageux, et en tant que véritable conservateur révolutionnaire : « *Ein Mann, der seine Kräfte im Boden seines Volkstums hat. Um der Erhaltung dieser Kräfte willen bekennt er sich zur Revolution, ja, wenn es sein müsste und alle Staatskunst versagen sollte, auch zur Weltrevolution und zum Chaos. Es ist der grosse Wahnsinnsrausch, in dem sich immer das Leben zeugt*¹⁷². » On reconnaît aussi bien là l'audace et même la témérité avec lesquelles Schulze-Boysen pourra, par pur patriotisme, s'activer à miner l'effort de guerre de son pays contre celui de la Révolution mondiale, afin qu'il puisse avoir sa place et accomplir sa mission dans l'avenir socialiste de l'humanité.

N'empêche que lui-même resta tant qu'il put ouvert aux possibilités socialistes du mouvement nazi après son accession au pouvoir. « *Was mich angeht, so verhalte ich mich loyal zur Regierung. Bei den kommenden grossen wirtschaftlichen Entscheidungen muss man weiter sehen.* » Bien qu'on puisse nourrir un peuple avec presque n'importe quel système économique, à condition qu'il soit spirituellement maîtrisé, le temps dira si c'est le cas du socialisme des S.A. En attendant, il ne tient pas à poursuivre son droit comme l'en presse sa mère ; ce serait une perte de temps, car « *eine noch etwas ausgebaute national sozialistische Regierung wird auch das bürgerliche Recht in Deutschland ausser Kraft setzen. Dann will ich gern weiterstudieren. Bis dahin aber lebe ich für die Revolution, incl. alle Gefahren und sonstigen Konsequenzen* ». Répétant à sa mère, qui semble toujours le prendre pour un communiste fanatique, qu'il n'en saurait être question, il lui rappelle les buts qu'il s'est fixés : l'union spirituelle de la jeune génération et la création d'une sorte d'ordre ou d'élite. « *Wenn ich wegen dieser Ziele ins Gefängnis komme, bin ich durchaus einverstanden, denn dann bin ich im Recht*¹⁷³. »

Il n'allait pas tarder à avoir un avant-goût des conséquences de son engagement, qu'il était déjà prêt à subir le cœur léger. Le 4 mars, il annonce à ses parents qu'il vient de passer vingt-quatre heures en prison sans qu'on lui donne l'ombre d'une raison, jeté dans un cachot surchauffé avec 55 personnes, dont des gens formidables qu'il se réjouit d'avoir eu ainsi l'occasion de connaître ! Il semble faire encore allusion à cet incident dans une carte à Marc

172. Notes de lecture de H. Esbe en page 12 de *Gegner*, 5-6, 1^{er} octobre 1932.

173. Lettre de H. Schulze-Boysen à sa mère, février 1933.

en date du 20 : « *ich hatte allerdings einige tage kopfschmerzen und lag ziemlich traurig im dunklen zimmer.* » Maintenant cela va mieux, dit-il ; il jouit du « printemps allemand » : « *wir alle haben viel zu tun. die nationale revolution gibt uns arbeit und brot. die begeisterung ist wie vor 1914. überall fahnen und musik !* » Il est clair que Schulze-Boysen ne désespérait pas de l'évolution positive du « sursaut national », dont l'élan le portait lui aussi, mais pas au point de le retenir d'insister dans *Gegner* pour qu'on lui donne toute sa portée d'union sacrée des forces vives de la nation, au lieu que le nazisme s'acharnait à vouloir écraser les autres tout en laissant tranquille l'ennemi commun, la bourgeoisie. On n'arriverait ainsi qu'à diviser le pays, sapant son effort de relèvement et l'empêchant de s'épanouir dans la diversité vivante de ses traditions, seule garante de son unité spirituelle. Aussi enjoignait-il les jeunes gens du prolétariat de ne pas se raidir dans l'opposition au national-socialisme, mais plutôt d'en embrasser le mouvement afin qu'il n'en reste pas définitivement au stade de la contre-révolution fasciste, à ne pas confondre avec la Révolution nationaliste – la fameuse seconde Révolution qu'attendaient plusieurs activistes de sa sensibilité, et à laquelle la Nuit des longs couteaux réglera définitivement son compte le 30 juin 1934¹⁷⁴.

Mais c'est bien sur elle que compte encore Schulze-Boysen quand, au printemps 1933, il réussit à se faire inviter à la Maison brune, siège national de la N.S.D.A.P. à Munich, sans doute afin d'avoir des pourparlers dans ce sens avec la direction des Jeunesses hitlériennes. Franz et Claire Jung eurent beau discuter avec lui pendant des heures pour le dissuader d'une telle démarche, il alla tout de même à ce rendez-vous¹⁷⁵. Il est bien possible qu'il ait eu déjà ses entrées à la Maison brune (comme dans tous les autres milieux d'ailleurs) ; en effet, Alexandre Marc se souvient d'y avoir pénétré un jour avec lui, et croit même y avoir aperçu Adolf Hitler, détendu, en discussion avec des acolytes¹⁷⁶.

Quoi qu'il en soit, d'après sa petite amie de l'époque, Harro Schulze-Boysen aurait bien été capable d'accepter la position de Reichsführer des Jeunesses hitlériennes si on la lui avait alors offerte ; il aurait sûrement pensé pouvoir y faire quelque chose pour sa cause¹⁷⁷. De même pourrait-il se vanter un an plus tard d'avoir su tirer, sans dévier d'un iota de la voie qu'il s'était fixée, tout le profit possible de ses rapports avec André Germain puis Fred Schmid, qui tous deux furent très tôt dans les grâces du régime. Quant aux mouvements français, eux aussi étaient sans doute appelés à jouer un rôle de

174. Coppi et Danyel, *op. cit.*, pp. 54-58.

175. *Ibid.*, p. 55.

176. Entretien avec A. Marc, Vence, 7 octobre 1989.

177. Coppi et Danyel, *op. cit.*, p. 55.

premier plan, si bien qu'il avait eu le nez fin de les cultiver afin de « gagner » la France aux buts allemands¹⁷⁸.

Aussi faut-il toujours faire la part d'un certain opportunisme révolutionnaire dans les alliances contradictoires et parfois simultanées que tentait constamment de conclure Schulze-Boysen ; aussi résolu que Marc à tout essayer, il était encore plus souple dans sa tactique, car nullement embarrassé de préoccupations doctrinales. Guidé par le seul critère « vital », il croyait littéralement pouvoir utiliser tout ce qui était vivant en fait de mouvement, confiant que la bonne volonté pouvait suffire à orienter dans un sens révolutionnaire quelque ensemble institutionnel que ce soit. C'est dans cette perspective qu'il faut considérer l'aisance avec laquelle il pouvait en même temps cultiver l'amitié des fédéralistes intégraux de France et coudoyer les plus intransigeants des nationalistes prussiens anti-occidentaux, si bien qu'entre le début et la fin de 1932, *Gegner* put passer d'être perçu comme l'organe de *Plans* archi-européen à presque devenir celui du Corps Gris ultra-nationaliste, que Schulze-Boysen s'était félicité de voir quitter le congrès de Francfort : entre les deux positions antagonistes, le point commun est l'élan de la jeunesse vers un ordre nouveau – quel qu'il soit, en l'occurrence.

Mais le régime qui allait bientôt discréditer cette notion d'ordre nouveau en s'en appropriant le nom ne tarda pas longtemps à reconnaître un dangereux ennemi dans ce jeune chef, car il prétendait le rappeler à la fidélité envers des aspirations révolutionnaires qu'il s'employait à trahir. Schulze-Boysen envisageait de faire participer ouvertement la rédaction de *Gegner* à un défilé du 1^{er} mai ; mais ce jour-là, il fut plutôt soustrait in extremis au sort de son jeune ami juif Henry Erlanger, tué la veille en sa présence par les S.S. dans leurs cachots du Fürstenbrunner Weg. La rédaction de *Gegner* y avait été jetée le 26 avril, surprise en ses locaux de la Schellingstrasse au cours d'une discussion sur la position des églises. Ce cercle avait été identifié par la Hilfspolizei nazie comme communiste radical, et les S.S. s'en donnèrent à cœur joie sur ses membres, en particulier les quatre qu'ils retinrent au-delà de 24 heures.

Alertée par l'amie de Schulze-Boysen, qui avait fini par découvrir où il était emprisonné, sa mère fit appel au vieil amiral von Levetzow, camarade de marine de son mari que les Nazis venaient de nommer chef de la police à Berlin. Elle put ainsi s'introduire à point nommé avec un agent dans le cachot S.S. où l'on parlait d'achever son fils. Celui-ci en émergea en piteux état, ayant impressionné ses geôliers par son courage et son endurance. Quelques jours

178. Lettres de H. Schulze-Boysen à ses parents, 17 septembre 1933, 8 janvier, 8 février 1934.

plus tard, encore méconnaissable, il croisa Ernst von Salomon dans la rue et lui dit qu'il avait mis sa vengeance sur la glace. Comme il l'expliqua peu après à ses anciens camarades du *Gegner* finalement interdit, les ayant réunis dans un café après qu'il eut rencontré l'un d'eux par hasard, il serait désormais souhaitable qu'ils formassent des contacts et atteignissent des positions les couvrant d'une apparence de légalité. Lui-même se considérait comme une charge explosive à introduire dans les rouages de la concentration de puissance fasciste ; il partait à Warnemünde recevoir une formation d'aviateur civil¹⁷⁹.

C'est ainsi qu'il se retrouve un an plus tard fonctionnaire au Ministère de l'Air, où il sera chargé de colliger des informations sur les aviations étrangères. Mais son passé ne le quitte pas pour autant ; il s'en réclame hautement, arguant avec fierté avoir préfiguré dans *Gegner* bien des choses qu'est en train de réaliser la Révolution allemande de Hitler¹⁸⁰ – comme l'*Arbeitsdienstpflicht* sans doute. Surtout, on s'intéresse soudain beaucoup aux relations qu'il a eues avec l'étranger, principalement avec l'Ordre Nouveau : il a rendez-vous le vendredi 15 juin 1934 avec le Dr Kirchhoff, collaborateur de von Ribbentrop¹⁸¹, au service duquel Otto Abetz entrera bientôt lui-même à titre d'expert des affaires françaises. A ce moment précis, venant d'accepter les mêmes fonctions auprès du Reichsjugendführer Baldur von Schirach, Abetz accompagne celui-ci à Paris comme délégué allemand aux États généraux de la jeunesse organisés par Jean Luchaire et Bertrand de Jouvenel, « pendant que ses nouveaux supérieurs utilisent ses relations pour s'introduire dans les milieux intellectuels et politiques. C'est ainsi que Johannes Maas (du Sohlbergkreis) peut, grâce à Drieu La Rochelle, rencontrer des collaborateurs d'Ordre Nouveau, notamment Denis de Rougemont, Daniel-Rops¹⁸² », de même que Gaston Bergery et Thierry-Maulnier, dont justement Schulze-Boysen vient d'entendre parler du livre sur Nietzsche ; vivement intéressé, il l'a commandé, et envisage déjà d'en traduire des extraits¹⁸³.

Est-ce Abetz qui a déjà signalé Schulze-Boysen à ses supérieurs ? Ceux-ci en tout cas feront encore appel à Schulze-Boysen pour sa connaissance des mouvements de la jeunesse française, tandis que Marc est sur le point de se brouiller pour de bon avec Abetz à cause de son retournement de casaque.

179. Coppi et Danyel, *op. cit.*, pp. 59-61 ; Salomon, *op. cit.*, p. 397.

180. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 24 novembre 1933.

181. Lettre de H. Schulze-Boysen à son père, 13 juin 1934.

182. Rita R. Thalmann, « Du Cercle de Sohlberg au Comité France-Allemagne : un exemple d'évolution ambiguë de la coopération franco-allemande », in *loc. cit.*

183. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 13 juin 1934. Le 24 août 1935, Schulze-Boysen écrit à Chevalley que « le discours de Thierry-Maulnier à Berlin a trouvé tout notre intérêt. Malheureusement, il n'est pas bon orateur et, je crois aussi, son discours était censuré fortement en avant. »

Abetz aura beau vouloir, dans une lettre du 4 juin 1935, assurer Marc de ne pas avoir à s'en faire parce qu'il est devenu un officiel du Troisième Reich, Marc ne l'entendra pas de cette oreille. Lui rappelant dans une lettre en 1935 ses propos virulents du temps du Sohlberg et de Rethel contre les Nazis, qui l'avaient confirmé dans sa perception du danger qu'ils représentaient, Marc se fit en retour supplier par Abetz de ne pas écrire de telles choses qui pourraient lui causer de gros ennuis dans sa position actuelle. Dégoûté, se sentant trahi en amitié, Marc refusera désormais d'avoir le moindre rapport avec Abetz, même si celui-ci pendant la guerre, ambassadeur du Reich à Paris, aurait bien voulu le revoir, d'après André Moosmann qui le croisa un jour dans la rue ; mais Marc avait justement fait jurer à sa femme de ne jamais avoir recours pour lui à l'intercession d'Abetz s'il se faisait prendre pour ses activités clandestines, sa vie dût-elle en dépendre¹⁸⁴.

Marc du reste n'a plus de contacts directs avec Schulze-Boysen, au moins depuis qu'il a quitté Paris pour vivre en province avec sa famille. C'est Claude Chevalley désormais qui fait la liaison entre l'Ordre Nouveau et Harro Schulze-Boysen, depuis qu'un congrès de mathématiques l'a amené fin 33-début 34 à Berlin, où ce dernier organisa pour lui une conférence sur l'O.N., puis une autre à Göttingen ; il aurait alors expliqué à Chevalley qu'il n'y avait plus rien d'autre à faire maintenant que répandre des idées autour de soi¹⁸⁵. En mars 1935, Schulze-Boysen lui offre donc de constituer un cercle d'études de l'Ordre Nouveau à Berlin et de faire paraître des articles sur l'O.N. dans les publications de jeunes nazis ouverts à leurs idées¹⁸⁶.

Schulze-Boysen profitait en effet des séminaires de politique étrangère et de défense dont il était chargé auprès de la Hitler-Jugend de Berlin pour détourner subtilement ses élèves des principes hitlériens¹⁸⁷. Mis au courant à Pau de la proposition de Harro Schulze-Boysen, Alexandre Marc la jugea « intéressante mais dangereuse », vu les susceptibilités de l'opinion, travaillée par la presse. « Par conséquent, il faut bien nous garder – tant pour ces raisons d'opportunisme, que pour des raisons d'intransigeance révolutionnaire – de nous compromettre avec les nazis. [...] D'autre part, nous pouvons accepter de collaborer irrégulièrement à certains journaux nazis, de même que nous l'avons fait pour les journaux fascistes. Articles de doctrine O.N. ou de *critique*

184. Entretien avec A. Marc, Vence, 22 novembre 1990.

185. Lettre de Jacqueline Chevalley à A. Marc, 3 février 1934.

186. Lettre de H. Schulze-Boysen à Claude Chevalley, 7 mars 1935.

187. Lettre de H. Schulze-Boysen à son père, 13 juin 1934 ; entretien avec Helga Mulachiè (née Schulze), Venise, 11 septembre 1989.

antinazie. Je crois qu'il faut saisir cette occasion de pénétrer de nouveau en Allemagne¹⁸⁸. »

Le dernier effort dans ce sens, l'envoi aux correspondants allemands de l'O.N. du numéro de sa revue consacré à une « Lettre à Hitler », s'était soldé par un échec complet, tous les colis ayant été confisqués à la frontière¹⁸⁹. En l'occurrence, cette « Lettre à Hitler » eut plus d'influence en France même, et négative par-dessus le marché, vu les réactions qu'elle suscita, fournissant à *Esprit* le prétexte de sa scission avec l'O.N. C'est donc dans ce contexte intérieur que sera examiné plus loin ce document controversé. Qu'il soit dit seulement dès maintenant que c'est la « Lettre à Hitler » que réclama d'abord en mai 1934 un professeur de l'Université de Bonn qui donnait un séminaire sur les mouvements politiques actuels en France¹⁹⁰. Une requête semblable viendra en 1937 d'un professeur de l'École polytechnique de Dantzig voulant présenter les idées de l'O.N. à ses étudiants¹⁹¹. C'est peu après que paraîtra le livre de Paul Distelbarth, *Neues Werden in Frankreich*, panorama de ces nouveaux mouvements où figure en bonne place l'Ordre Nouveau. Celui-ci frappe surtout l'auteur par son fondement éthique familier aux Allemands mais en soi étranger à la France, le *Dienst an der Gemeinschaft* – comme est traduit le terme de service civil, qui prend dès lors une connotation différente. Distelbarth situe l'origine du mouvement en 1928 dans la recherche d'une nouvelle éthique, ce qui montre que c'est à Robert Aron qu'il a dû parler, pour qui l'Ordre Nouveau découlait de ses travaux communs avec Arnaud Dandieu¹⁹².

Aron avait du reste à Paris une politique allemande moins circonspecte que celle de Marc, qui ne souhaitait de rencontres que « privées et très discrètes, avec des types très sûrs. D'ailleurs nous rencontrons déjà des nazis à Paris... », laisse tomber Marc, dubitatif, quand il est sondé à propos des offres de Schulze-Boysen¹⁹³. Abetz en effet continua au long des années 30 d'envoyer à l'O.N. ses collaborateurs, qu'Aron recevait volontiers avec Chevalley et la jeune équipe¹⁹⁴. A la fin de 1934, Aron avait même pensé donner suite à un projet de réunion franco-allemande du Dr Karl Heinz Bremer, vieux routier en

188. Lettre d'A. Marc à Jacqueline Chevalley, 19 mars 1935.

189. Entretien avec A. Marc, Vence, 31 décembre 1992.

190. Lettre de Karl-Eugen Gass à Mireille Dandieu, 18 mai 1934.

191. Lettre du 19 octobre 1937 de Hans Espe, qui explique son désir « d'entrer en contact direct et vivant avec les forces vraiment créatrices de la France actuelle » par « un travail assidu de presque trente ans pour établir des relations cordiales entre nos deux peuples ».

192. Paul Distelbarth, *Neues Werden in Frankreich. Zeugnisse führender Franzosen*, Stuttgart, Verlag von Ernst Klett, 1938, p. 169.

193. Lettre d'A. Marc à Jacqueline Chevalley, 19 mars 1935.

194. Entretien téléphonique avec Pierre Prévost, 18 décembre 1990.

ce domaine, qui fut lecteur d'allemand à la Sorbonne¹⁹⁵ ; un article de lui sur l'*Arbeitsdienst* précéda même celui de Dandieu sur la phénoménologie dans la *Revue d'Allemagne* du 15 octobre 1932. Par contre, Marc ne croit même pas utile que Harro Schulze-Boysen « constitue un organisme spécial de liaison : pas de comité ! pas de “rapprochement” franco-allemand ! Qu'il garde *lui-même* l'initiative et le contrôle des rapports, échanges et rencontres envisagés. Un point, c'est tout ». En tout cas, tout doit être fait pour maintenir le contact avec Schulze-Boysen¹⁹⁶.

C'est lui pourtant qui en conserve l'initiative. Au début de juillet 1935, il rencontre des amis S.S. [*sic*] pour préparer un voyage à Genève ; il compte en effet prendre du temps sur un congé qu'il va y passer afin de rédiger un rapport sur la France (« *das französ. Referat* »), s'arrangeant pour se faire « prêter » à cette fin par le Ministère de l'Air à ceux des Affaires étrangères et des Cultes¹⁹⁷. Il en profite pour reprendre contact avec ces non-conformistes français dont il a peut-être suscité lui-même une occasion de répandre un peu plus les idées. Il voudrait bien aussi les revoir s'il s'en trouve près de Genève, où il sera du 18 août à la fin du mois, comme il l'annonce à Chevalley le 5. Puisqu'il s'y rend avec sa nouvelle auto via Neuchâtel, accompagné de sa fiancée Libertas Haas-Heye, *Arbeitsdienstmadel*, ainsi que de Klaus Jedzek, qui avait été le critique de théâtre de *Gegner*, afin de participer à un cours d'été de la Société des Nations¹⁹⁸, Harro Schulze-Boysen songe en particulier à visiter Denis de Rougemont, mais doit y renoncer faute de temps, et visitera plutôt le Genevois Turel exilé à Zurich. Il aurait aussi aimé avoir l'adresse actuelle de Marc pour lui écrire pendant les vacances, mais faute de l'avoir obtenue de Chevalley, c'est à ce dernier qu'il se confiera longuement dans une lettre écrite le 24 août 1935 dans un café au bord du Lac Léman, à l'abri des agents de la Gestapo, signée « Gustave » par précaution supplémentaire. Elle offre ainsi, et en français (langue qu'il continuait de pratiquer en l'utilisant à chaque occasion

195. Lettre de Robert Aron à K. H. Bremer, 26 novembre 1934.

196. Lettre d'A. Marc à Jacqueline Chevalley, 19 mars 1935.

197. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 6 juillet 1935.

198. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 16 juillet 1935 ; « Ein junger Engländer schreibt an ein deutsches Arbeitsdienstmadel », in *Deutsche Zukunft*, dimanche 27 octobre 1935. Cette lettre envoyée par le chef du groupe de jeunesse de la League of Nations Association à Libertas Haas-Heye lui livre ses impressions de ce cours d'été où il a eu de longues discussions politiques avec le groupe allemand, formé essentiellement d'elle, d'un jeune aviateur – Schulze-Boysen, d'un dramaturge – Jedzek, et de gens des S.S. – leurs amis ; elle est reproduite avec une introduction de sa destinataire, où celle-ci la présente comme un petit exemple de ce que veut vraiment la jeunesse. Elle s'empresse d'ailleurs d'ajouter que cette lettre d'un jeune Anglais très ancré dans la vie de son peuple aurait pu aussi bien être écrite par un jeune Français ou un jeune Hongrois. C'est bien toujours de l'esprit du front commun européen de la jeunesse qu'étaient encore animés Schulze-Boysen et ses amis anciens et nouveaux. Ceci n'échappa sans doute pas à l'attention de l'Auswärtiges Amt, dont cette coupure porte le tampon en date du 2 novembre 1935...

avec un collègue du Ministère¹⁹⁹), un témoignage unique du fond de la pensée de ce grand résistant allemand, comme elle s'orientait tout juste vers une opposition plus active au régime hitlérien.

Schulze-Boysen commençait par répondre à une lettre perdue de Chevalley qu'il n'était effectivement pas facile de garder le contact, surtout dans un climat de tension « dont les auteurs sont nos vieux hommes de politique et de diplomatie (et en France et chez nous) ». « Cette tension exerce une certaine influence même sur la possibilité d'écrire et de recevoir des lettres de l'étrangère [sic]. » Celle qui proposait à l'O.N. une collaboration journalistique avait précédé de peu la déclaration de réarmement du gouvernement allemand, qui dicta à Marc la prudence de sa réponse du 19 mars aux offres de collaboration de Schulze-Boysen, à cause de l'« attitude hypocrite » de la presse « très anti-allemande » « à propos du rétablissement du service militaire en Allemagne » ; elle le « remplit d'un dégoût insurmontable ! » – en quoi il se retrouve avec son ami Schulze-Boysen, prévenu comme lui contre ces barrières artificielles qu'érigent entre les jeunesses d'Europe les vieux États capitalistes. Il s'efforce encore de les saper, en demandant si Chevalley a reçu, selon le désir de Marc, les numéros d'une des publications qu'il leur a mentionnées, *Wille zum Reich*. « Cette revue, naturellement, doit être très “sage” et gleichgeschaltet, mais elle est mieux que rien et assez important [sic] entre nos amis », qui y écrivent sous des pseudonymes. Il s'agit de la version nazifiée de l'organe *bündisch Die Kommenden* de Karl Otto Paetel, dont s'occupe depuis quelque temps Schulze-Boysen ; il y a notamment écrit un article sur le caractère suicidaire de l'impérialisme nippon – autre preuve de la constance de ses préoccupations²⁰⁰.

Schulze-Boysen observe « que la jeunesse commence de nouveau à s'intéresser aux nouvelles idées. Le scepticisme accroît. La volonté de clarté et de clairvoyance se développe. Les gens commencent à voir ce qui se passe réellement. On ne croit plus aux vieilles phrases. On ne peut pas encore s'organiser, mais on fait de petites séances intimes, on recommence à connaître des hommes plus actifs. La tâche de la Gestapo devient de jour en jour plus difficile, parce que la publicité de la critique libre s'augmente toujours. Les opposants [sic] du régime se trouvent aux ministères, au parti, dans la police secrète, partout ». – Même parmi les S.S., à en juger d'après les fréquentations de Schulze-Boysen. Le « révolutionnarisme de puberté » s'est résorbé, car « le danger dans lequel se trouve chaque homme qui s'occupe de la politique assure un certain niveau. L'esprit de *Jugendbewegung* qui faisait si grand parti [sic] du

199. Lettre d'A. Dolezalek à l'auteur, 8 janvier 1989.

200. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 16 juillet 1935.

mouvement avant Hitler est mort. On veut l'exactitude des programmes, des doctrines claires et nettes ». On croirait lire un éditorial de *Plans* et non le directeur de *Gegner* ! De fait, celui-ci avoue être plus proche qu'il y a deux ans de cette conception de l'Ordre Nouveau, le personnalisme, « dont les adhérents deviennent, du reste, de plus en plus nombreux en Allemagne ». Mais comme « première condition pour chaque [*sic* ; *jede*, toute] vie spirituelle et chaque "*Personnalisme*" nouveau », « le pouvoir de la société capitaliste doit absolument être brisé ». Cette priorité inconditionnelle lui fait voir sous un nouveau jour ces marxistes auxquels « la dictature fasciste continue de donner quotidiennement de nouveaux arguments [...]. Ils sont les martyrs, c'est un grand et imprévu avantage pour eux. Leurs rangs ont incontestablement gagné en qualité. C'est un fait nouveau, dont les conséquences ne sont pas encore visibles », alors qu'en France les « partis de gauche ne semblent pas être moins corrompus que les droites ».

On voit ici percer chez Schulze-Boysen une nouvelle appréciation morale du personnel communiste, dont il saura tirer toutes les conséquences politiques. Sans en faire partie, il pourra dès lors considérer qu'ils servent éminemment les valeurs spirituelles, en étant les adversaires les plus décidés du capitalisme qui en est la négation, consommée dans le fascisme. Sa pensée et son action se rapprochent en ceci de l'évolution parallèle de Philippe Lamour, qui se fit le champion de l'antifascisme comme avocat du Front Populaire et journaliste à *VU* puis à *Messidor*, avant de lancer avec Renaud de Jouvenel la revue *Les Volontaires* dans un effort explicite de contrer l'esprit de Munich à la fin des années 30. S'il avait été à leur début avec *Plans* le prince d'une jeunesse qui cherchait sa voie propre, Lamour s'est semble-t-il assez vite persuadé que celle-ci n'en était pas une troisième entre communisme et fascisme, mais qu'il fallait plutôt choisir son camp, entre celui du socialisme et de l'avenir de l'homme qui avait commencé à poindre en Union soviétique, et celui de la réaction capitaliste, dont le fascisme n'était que l'instrument ; car les valeurs spirituelles s'épanouiraient d'elles-mêmes une fois que la justice sociale serait assurée par un État collectiviste authentique – qui toutefois n'aurait pas nécessairement à être copié sur le modèle soviétique approprié à la Russie.

C'est bien ainsi que Schulze-Boysen voit les choses. Écrivant à son père le 21 septembre 1937, il assure qu'en dépit des mesures réformistes des gouvernements « *gibt es nicht etwa einen "Dritten Standpunkt Europas" oder sowas Ähnliches, sondern ganz schlicht und einfach 2 Lager, die soziologisch unschwer zu definieren wären. Diese meine Auffassung könnte ich täglich belegen* ». Pour lui, comme il le confie à Chevalley, si « la grande politique n'est pas encore influencé [*sic*] par l'esprit de la jeunesse », c'est que « notre

gouvernement est soutenu fortement par le capital anglo-saxon (Royal Dutch, marchands de canons anglais etc.) – voilà les vrais maîtres de notre pays contre lesquels on ne gagne pas la bataille dans un an ».

Encore le 11 novembre 1938, une lettre à ses parents nous le montre persuadé que la bourgeoisie d'Europe occidentale ne laissera pas le Führer en plan, car ses intérêts et ses ennemis sont les mêmes que les siens. Dans son principal tract de Résistance, *Die Sorge um Deutschlands Zukunft geht durch das Volk !*, écrit avec le communiste John Sieg et diffusé à Berlin pendant l'hiver 41-42, Harro Schulze-Boysen prend la peine de mettre en garde contre ces cercles réactionnaires de l'opposition qui rêvent de réconcilier une Allemagne restaurée aux dépens de la Russie avec les « ploutocrates » occidentaux que Hitler avait longtemps voulu gagner à ses desseins. Comme « personnalisme », le sien ressemblerait donc moins à la doctrine O.N. de troisième voie qu'à ce que sera l'attitude philo-communiste et anti-américaine d'*Esprit* après la guerre – sauf que lui l'a eue pendant la guerre, alors qu'elle coûtait beaucoup plus cher ; et il en a payé le plein prix, à un moment où les positions du milieu d'*Esprit* n'étaient pas tout-à-fait aussi claires.

Quant à ce que Schulze-Boysen pouvait entendre en parlant de vie spirituelle à défendre, il l'explique dans une lettre à sa mère le 11 octobre 1938. A l'ère de la guerre totale, ou tout au moins de la mobilisation totale, la vie privée est attaquée, et on n'a le choix que de la sacrifier ou de la défendre. On ne se dérobe en apparence à cette alternative que par des idées confuses ou la fuite dans une quelconque mystique. « *Die echte geistige Existenz aber muss sich der Zeit und ihren Erscheinungen stellen. Und sie tut das nicht, weil ihr das Spass macht, oder weil sie das Leiden liebt oder aus sonst irgend einem freien Entschluss heraus, sondern weil sie muss. Das nenne ich Selbsterhaltungstrieb !* » L'authenticité spirituelle serait donc une exigence d'engagement et de présence au monde surgie des profondeurs éthiques de la conscience de l'individu – la voix de Dieu en chaque homme, qu'il lui arrive depuis longtemps d'évoquer en ces termes²⁰¹ aux résonances kantienne – et luthériennes.

Intéressé par la crise des églises, dont il était souvent question dans *Gegner*, il voyait la religiosité resurgir hors d'elles sous une forme temporelle dans le socialisme, un peu comme d'aucuns feront à *Esprit*. Tendant à considérer la chrétienté comme une force qui avait fait son temps, il eut

201. Répondant à une lettre de sa mère le 23 mai 1932, Harro Schulze-Boysen ne se prend pas pour un génie. « Aber jeder hat irgendwo einmal die Stimme Gottes in sich. Und er kann dieses arrogante Wort ersetzen durch Gewissen, Müssen oder Wollen ; es bleibt sich gleich. »

toujours malgré tout un grand respect pour certaines valeurs morales dont le christianisme se réclamait, et pour le mystère où elles s'accomplissent : celui de Pâques, fête à laquelle il se déclare plus sensible spirituellement qu'à la Nativité dans une lettre de jeunesse²⁰². Mort à trente-trois ans pour une certaine idée de la justice et de la dignité humaine autant que pour l'avenir de sa patrie, Harro Schulze-Boysen s'inscrit peut-être plus qu'il ne s'en rendait compte lui-même dans le fil de la tradition qui en façonna le passé ; au moral comme au physique, il ressemblait assez à ce « chevalier de Bamberg » que certains de ses jeunes amis du *Gegner* se sont plus à reconnaître en lui, d'après un fleuron de l'art médiéval : la célèbre statue équestre dans la cathédrale au cœur de l'Allemagne où reposent l'empereur saint Henri et son épouse sainte Cunégonde.

Le même camarade de Schulze-Boysen qui rapporte ceci l'entendit tenir des propos hardis la dernière fois qu'il le rencontra, par hasard, durant la campagne polonaise : Harro Schulze-Boysen confia alors à Alexander Dolezalek que pour lui, le plus important objectif à poursuivre était la défaite de leur pays dans cette guerre qui commençait, afin que les Allemands puissent retrouver une plus grande mesure de liberté personnelle et mettre en œuvre une plus juste répartition des biens²⁰³. La liberté de l'esprit et l'assurance des moyens matériels d'en jouir : ces exigences motivant la résistance active de Schulze-Boysen au régime impérialiste dominant son pays et l'Europe ne se conforment-elles pas à l'axiome au fondement de l'Ordre Nouveau – « spirituel d'abord, économique ensuite, politique à leur service » ? Ainsi, si l'affinité de Schulze-Boysen pour le personnalisme fut davantage affaire de caractère que de doctrine au sens strict, il demeura néanmoins sensible à certains points de celle de l'Ordre Nouveau, en particulier ceux relatifs à la justice distributive.

Ce n'est pas pour rien qu'il précise dans sa lettre de Genève à Chevalley qu'un article de la plume d'un membre de l'O.N., sur les expériences de service civil qui avaient valu beaucoup de publicité au mouvement cet été-là, « nous intéresserait *beaucoup* » (alors que des notes de séance de Chevalley de la même année mentionnent une « documentation H.S.B. » sur le service du travail allemand). Consistant dans le remplacement temporaire d'ouvriers non-spécialisés par des membres de l'O.N. afin de leur permettre d'avoir des

202. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 1^{er} avril 1931. La Crucifixion semble bien avoir été pour Schulze-Boysen le symbole parfait de cette cohérence de la conviction jusqu'au sacrifice de sa vie qui le fascina toujours ; le numéro 3/4 du 18 août 1931 de *Gegner* fut voué à ce thème, avec une couverture très frappante, où n'apparaissait, outre la mention du titre, qu'une gravure de H. Busch représentant un révolutionnaire dont le regard fixe semble brûler d'une détermination farouche, alors qu'il est cloué sur une croix portant l'inscription « KONSEQUENZ ».

203. Lettre d'A. Dolezalek à l'auteur, 8 janvier 1989.

vacances payées, elles se voulaient le germe révolutionnaire d'un régime social O.N. : collectif, libérateur et anti-productiviste. Mais n'étaient-elles pas surtout pour Harro Schulze-Boysen un exemple du plus haut intérêt de cette solidarité nécessaire pour assurer à chaque citoyen sans exception les conditions matérielles d'une quelconque vie spirituelle ?

De même était « très sympathique » la décision de l'O.N. d'abandonner le terme de corporation employé jusque là pour désigner les nouvelles formes d'entreprise qu'il envisageait, à cause de l'équivoque qui pesait sur ce mot galvaudé par le fascisme dans ses soi-disant réformes sociales. Schulze-Boysen est en effet sensible sur ce point : « Aucune forme de fascisme ne peut nous opposer un progrès de développement humain, sinon dans le sens dialectique » d'un obstacle à surmonter. Aussi comprend-il la réticence de l'O.N. à saisir son offre de faire des rencontres et réunions à Berlin. Certes, « l'intérêt pour O.N. est encore assez grand, même dans les cercles officiels de la Deutsche Studentenschaft etc. » – ceux où Friedrich Bran et d'autres amis d'Abetz ont la haute main. On y fait souvent appel à Schulze-Boysen. « Mais leur seul but est de faire de la propagande pour le nazisme et c'est à cause de cela que c'est un peu difficile de s'en servir. » Schulze-Boysen hésite d'autant plus à prendre une quelconque initiative en faveur de l'O.N. qu'il n'a « pas reçu de lettre du côté de Marc au sujet de ces questions », comme il semble qu'on le lui ait promis. Il n'est du reste même pas sûr que la revue *L'Ordre Nouveau* existe encore, mais si c'est le cas, il voudrait bien qu'on la lui envoie de temps en temps²⁰⁴.

De toute évidence, les lignes de communication étaient ténues entre Schulze-Boysen et l'Ordre Nouveau. Pourtant, Marc croit se souvenir qu'elles ont subsisté assez longtemps pour que Schulze-Boysen ait plus d'une fois l'occasion d'assurer ses amis français de sa fidélité à leurs buts communs au travers des nouvelles formes de son action, qui l'amèneront à une collaboration toujours plus étroite avec les milieux communistes. Harro Schulze-Boysen aurait ainsi dit quelques mots à Denis de Rougemont pour expliquer sa position, profitant d'un arrêt suisse d'un train qui le menait en Italie pour une mission officielle.

Mais le prochain contact dont on puisse être sûr fut indirect et posthume. Presque dix ans après l'exécution de Harro Schulze-Boysen à Plötzensee le 22 décembre 1942, Alexandre Marc se trouvait à Berlin en préparation de quelque congrès fédéraliste. Empli du regret que son ami si dynamique et courageux ne soit plus alors à ses côtés dans son combat pour l'Europe, il trouva néanmoins quelqu'un qui avait rencontré Schulze-Boysen juste avant

204. Lettre de « Gustave » (H.S.B.) à Claude Chevalley, 24 août 1935.

qu'il ne soit arrêté le 31 août 1942. Carl Dietrich von Trotha, autrefois co-fondateur d'un *Arbeitslager* d'étudiants et de travailleurs et alors professeur à la Hochschule für Politik, était un des économistes du Cercle de Kreisau d'opposants à Hitler, et il était entré en liaison avec les chefs de l'Orchestre Rouge, tant Harnack que Schulze-Boysen. Il aurait assez bien connu ce dernier pour démentir le soupçon de communisme qui pesait sur lui ; ainsi, Schulze-Boysen ne se serait appuyé sur l'U.R.S.S. que parce que les puissances occidentales n'étaient pas encore en mesure d'intervenir de façon décisive sur le continent européen, et il n'aurait en réalité jamais dévié des idées communes qu'il avait partagées avec Alexandre Marc. C'est du moins ce que celui-ci croit se rappeler d'un entretien trop rapide avec von Trotha dans une rue de Berlin, et qui ne se voulait qu'un aperçu de tout ce qu'il aurait à lui dire au retour du voyage en Amérique qui le pressait pour l'instant. Mais malheureusement, il n'en reviendra pas, s'étant noyé dans le lac Michigan en y faisant de la natation²⁰⁵.

Nous en sommes donc réduits aux conjectures sur les révélations qu'il aurait pu apporter, et il faut user de prudence quant à la valeur du témoignage de quelqu'un d'assez extérieur au groupe de Schulze-Boysen ; celui-ci lui aurait-il confié d'emblée le fond de sa pensée ? Peut-être, puisqu'il s'agissait d'établir une base de collaboration entre leurs deux organisations. Mais Schulze-Boysen n'aurait pas dans un tel contexte mis de l'avant ses vues les plus radicales, mettant plutôt l'accent sur ce qui pouvait favoriser l'union nationale, puisque le Cercle de Kreisau était plutôt conservateur. Parlant ce langage avec lui, Schulze-Boysen n'a sans doute pas dû donner à von Trotha l'impression d'être un compagnon de route. Nous disposons par contre pour ces derniers mois de la vie de Schulze-Boysen du témoignage écrit et contemporain d'un collègue en qui il avait pleine confiance, ce qui lui vaudra d'être exécuté quelques semaines après son ami. Dans une lettre du 27 novembre 1942 à la Gestapo qui lui demandait d'évoquer ses rapports avec ce dernier, Erwin Gehrts, se décrivant lui-même comme chrétien convaincu et conservateur révolutionnaire, croit pouvoir broser ce portrait de Schulze-Boysen : « *mir bekannt als Atheist und Materialist. Politisch nach seinen Worten : kein Anhänger der Staatspraxis der Sowjetunion, also nach meinem Urteil nationaler Sozialist, aber radikal gleich revolutionär. Keine Programmatik*

205. Entretiens avec A. Marc, Vence, 12 juillet 1989, Paris, 7 décembre 1990 ; Annedore Leber et Freya Gräfin von Moltke, *Für und wider. Entscheidungen in Deutschland 1918-1945*, Annedore Leber-Mosaik-Verlag, 1962, p. 278 ; Peter Hoffmann, *La Résistance allemande contre Hitler*, traduit de l'allemand par Michel Brottier, Paris, Balland, 1984, p. 473 ; Hans Mommsen, « Social Views and Constitutional Plans of the Resistance », in F. L. Carsten, éd. *The German Resistance to Hitler*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1970, p. 89.

*bekannt*²⁰⁶. » Au vitalisme près, submergé plus que jamais (comme un temps celui de Lamour) dans un vocabulaire marxiste, c'est toujours l'attitude de *Gegner* que l'on retrouve ici.

D'un témoignage semblable de von Trotha, Marc a très bien pu sauter à la conclusion que son ami tout comme lui n'avait pas varié dans ses idées depuis qu'il l'avait connu, et qu'il l'aurait tout naturellement suivi dans son évolution vers un mouvement fédéraliste d'unité européenne. Mais ce qui pouvait apparaître comme une idée de l'aile marchante de la jeunesse au temps de *Plans* faisait figure vingt ans plus tard de manœuvre anticommuniste de conservation du vieux monde. Même pour l'*Esprit* d'alors, toute forme de bloc européen, en posant la possibilité d'un défaut de solidarité avec l'Union soviétique et partant d'une guerre contre elle, faisait le jeu de l'impérialisme américain et du capitalisme mondial. Or cette manière de voir fut une constante de la pensée et de l'action de Harro Schulze-Boysen qui ne fit que s'accroître avec le temps. Il est permis de penser qu'il aurait quelque peu déchanté au contact des dures réalités du régime d'Ulbricht, lui qui comptait sur un appui soviétique inconditionnel à la libération nationale allemande²⁰⁷. Mais ceci n'autorise pas à croire qu'il se serait joint sans hésiter à un projet européen pouvant se distinguer de quelque manière du grand mouvement de libération des peuples mis en branle par les Révolutions russe et chinoise ; car même désabusé du stalinisme, il aurait pu tout aussi bien transférer sa solidarité anti-impérialiste sur la Chine de Mao, dont il avait suivi les progrès avec sympathie tout au long des années 30, et à laquelle Adrien Turel avait prédit un rôle prépondérant dans le communisme mondial²⁰⁸.

S'il faut résumer en une formule la différence fondamentale de perspective politique entre Schulze-Boysen et Marc, on peut dire que pour ce dernier le communisme fait partie du désordre établi au même titre que le fascisme et le libéralisme, l'avenir n'étant que dans ce qui s'achemine vers un fédéralisme révolutionnaire, alors que pour le premier le capitalisme appartient

206. Cité en page 4 du dossier fourni à la presse (et que m'a transmis Hans Coppi, ce dont je le remercie) par la Gedenkstätte Deutscher Widerstand à l'occasion de l'ouverture le 10 février 1993 d'une exposition sur Harro Schulze-Boysen et Erwin Gehrts dans le foyer principal de l'ancien Ministère de l'Air où ils travaillaient, devenu aujourd'hui le Berliner Treuhandgebäude.

207. Dans sa récente lettre ouverte à Harro Schulze-Boysen, son frère cadet a pu lui dire : « Zehn Jahre später wolltest Du dazu beitragen, dass Deutschland nach der unvermeidlichen Niederlage ohne Besatzung und Bevormundung durch die Siegermächte seinen Weg in eine bessere Zukunft suchen könnte. Was geworden wäre, wenn Ihr Erfolg gehabt hätte, weiss niemand. Du hättest die Teilung Deutschlands nicht gewollt, und erst recht wäre ein pseudosozialistischer Staat Ulbricht'scher und Honecker'scher Prägung nicht Deine Sache gewesen. » « Ein Deutscher, der Patriotismus anders verstand als die Mehrheit. Zur Ausstellung über die "Rote Kapelle" in der Paulskirche schrieb Hartmut Schulze-Boysen einen Brief an seinen toten Bruder. », in *Frankfurter Rundschau*, n° 128, 5 juin 1993, p. 10.

208. Lettre d'A. Dolezalek à l'auteur, 8 janvier 1989.

au passé et le communisme à l'avenir, le fédéralisme révolutionnaire pouvant éventuellement, comme au début des années 30, être aussi classé dans le camp de la Révolution socialiste. De plus, s'il s'agit dès le départ pour l'Ordre Nouveau de sauver ce qui peut l'être de la civilisation européenne – de la faire renaître, Schulze-Boysen quant à lui a fini par en faire son deuil, confiant dans un avenir qu'il croyait appartenir aux peuples de couleur, mais qu'il n'en était pas moins résolu à servir sans réserve.

Pour lui, le vieux monde doit passer dans la meule qui pulvérise les villes, les cathédrales, les mœurs – rien ne doit échapper à ce Ragnarök sans pareil²⁰⁹. Cette guerre va enterrer sous ses décombres la vieille Europe avec toute sa « Zivilisation », et alors, une fois la poussière retombée, l'atmosphère sera plus pure. Notre propre vie ne compte pas pour grand chose dans tout ça. « *Veritas necesse est. Vivere non est necesse*²¹⁰. » Mais le pire qui puisse nous arriver, c'est de combattre du mauvais côté ; cette perspective peut assombrir toute une existence²¹¹.

A l'issue de la sienne, Harro Schulze-Boysen pourra du moins se dire : « *Doch ! / Es war die rechte Front.* » Dans les dernières strophes de ce poème d'une radieuse sérénité, qu'il compose et dissimule dans sa cellule quelques semaines avant sa pendaison, la primauté du spirituel apparaît au principe de sa lutte, par-delà les ambiguïtés d'un discours hégélien faisant de l'histoire la dernière instance de l'homme, en une suprême expression de la dignité de la personne – qui n'est jamais que celle d'une personne devant son propre destin.

*Wenn wir auch sterben sollen, so wissen wir : Die Saat
geht auf. Wenn Köpfe rollen, dann zwingt doch der Geist den Staat.*

*Die letzten Argumente sind Strang und Fallbeil nicht,
und uns're heut'gen Richter sind noch nicht das Weltgericht.*

Schulze-Boysen
Nov. 1942²¹².

209. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 1942.

210. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 24 mai 1940.

211. Lettre de H. Schulze-Boysen à ses parents, 11 septembre 1939.

212. Original reproduit dans Karl Heinz Biernat et Luise Kraushaar, *Die Schulze-Boysen/Harnack-Organisation im antifaschistischen Kampf*, Berlin, Institut für Marxismus-Leninismus beim ZK der SED, Dietz Verlag, 1970, et transcrit dans Elsa Boysen (tante de H.S.B. et prête-nom de son père, Erich Edgar Schulze), *Harro Schulze-Boysen. Das Bild eines Freiheitskämpfers*, Düsseldorf, Komet-Verlag, 1947, p. 40 (reprint à Coblence, Verlag Dietmar Fölbach, 1983).

D.– L'ORDRE NOUVEAU VU DES PAYS-BAS :
HENRIETTE ROLAND HOLST ET *PLANS* *

Le mois suivant le congrès de Francfort, la revue *Plans* ouvre sa rubrique sur l'action en signalant l'intérêt qu'il a suscité « parmi les jeunes groupes de divers pays européens », où « sa répercussion s'étend chaque jour. En Hollande, en particulier, tout un mouvement est en formation qui promet les meilleurs résultats¹ ». La seule trace que j'ai pu en trouver est une longue lettre d'un certain Jan De Jong² à un destinataire non identifié, vraisemblablement Alexandre Marc chez qui je l'ai trouvée.

Son jeune correspondant lui décrit le 30 juin, après un long silence, le travail qu'il a fait pour leur cause commune dans la foulée du congrès, et l'invite à envoyer des amis français à un grand camp de la jeunesse flamande et hollandaise qui doit bientôt se tenir à Dixmude pour protester contre

* De ce chapitre a été tirée une communication donnée le 5 juin 1993 au Congrès annuel des Sociétés savantes du Canada à Ottawa devant l'Association canadienne pour l'avancement des études néerlandaises, parue dans la *Revue canadienne d'études néerlandaises*, xv,i (printemps 1994), pp.18-22, sous le titre : « Henriette Roland Holst-van der Schalk et la revue *Plans*, 1932 : le personnalisme français et le renouvellement du socialisme hollandais. »

1. « L'ACTION – Après le Congrès de Francfort », in *Plans*, n° 13, mars 1932, p. 126.

2. Dans le numéro de mai 1945 du journal de Résistance *Je Maintiendrai*, un Jan F. de Jong figure aux côtés de W. Banning (directeur de *Tijd en Taak*, hebdo socialiste-religieux auquel collabora Roland Holst à partir de 1932) et de Hendrik Brugmans (à qui l'on fait généralement remonter l'influence du personnalisme français aux Pays-Bas après la guerre, propagé via la Résistance à partir du camp de prisonniers de Sint-Michielsgestel, ainsi qu'il le raconte notamment dans son livre *L'Idée européenne*, Collège d'Europe, Bruges, De Tempel, 1965), parmi les signataires d'un appel de la *Nederlandsche Volksbeweging*, se réclamant d'un « socialisme personnaliste », « qui occupe le pouvoir à la libération avant de fusionner avec le parti socialiste ». (Emmanuel Mounier, *Le Personnalisme*, Paris, P.U.F., collection « Que Sais-je ? » n° 395, 1950, p. 164. Voir Appendice 5a de la thèse d'Andries Lodewijk Rende Vermeer sur le pédagogue personnaliste *Philipp A. Kohnstamm over democratie*, Kampen, J. H. Kok, 1987, pp. 163-4.) Dans un tour d'horizon des « Problèmes Culturels et Spirituels » de son pays, W. L. M. E. van Leeuwen peut encore noter en février 1950 dans le premier numéro de la *Revue du Monde Nouveau* :

« Très nombreux sont en Hollande les idéalistes qui ne voient de solution aux problèmes politico-socio-culturels que dans un socialisme personnaliste et une Union européenne fédéraliste et dont l'idéalisme cadre si bien avec les vues des politiciens réalistes et des économistes matérialistes du Benelux, du Pacte à Cinq et du Pacte Atlantique. Cependant les Hollandais chercheront ici encore, comme toujours, la route du juste milieu. De là leur préférence pour le personnalisme de Denis de Rougemont : effort chrétien de concilier socialisme et individualisme. Ils tâchent d'allier la démocratie des pays capitalistes au socialisme des pays dictatoriaux. Refusant les deux extrêmes, l'Amérique et l'U.R.S.S., ils exigent la "liberté" de ce pays-là et l'"égalité" de ce pays-ci. » (Cf. Emmanuel Mounier, « Jeunesse hollandaise », in *Esprit*, n° 20, 1^{er} mai 1934, pp. 350-356.)

l'impérialisme français et wallon en Flandre. C'est cependant dans les milieux de la gauche hollandaise que Jan de Jong est le plus engagé. Il a écrit des articles sur *Plans* dans diverses revues hollandaises. Un des rédacteurs de la revue *Jonge Revolutie* lui a répondu dans *Kentering*, la revue des étudiants socialistes. Mais dans le même temps, l'équivalent hollandais de *Plans* qu'il avait pu signaler à Marc à Francfort a perdu beaucoup de son intérêt, se bornant à enregistrer l'évolution de la jeunesse plutôt qu'à créer les éléments d'une nouvelle société comme le tentait la revue française. Jan De Jong se réfère à *De Jonge Gids*, la revue lancée en 1927 par Chris Blom, qui était devenue le principal organe des revendications des nouvelles générations à l'intérieur du mouvement de la jeunesse hollandaise.

Il s'agissait pour ces enfants de la première guerre mondiale d'en prévenir une nouvelle, par un activisme plus poussé contre le militarisme et ses causes profondes dans l'organisation capitaliste de la société. Ils opposaient au matérialisme déterministe des partis social-démocrate et communiste le nouvel idéalisme socialiste dégagé par Hendrik De Man³, un théoricien belge qui aura beaucoup d'influence en France, notamment chez les personnalistes de la revue *Esprit*, bien qu'Alexandre Marc ait détourné ceux de l'O.N. de ses idées après en avoir longuement discuté avec lui, peut-être à l'occasion du congrès de *Plans* à Francfort où il était professeur à l'université. C'est aussi en Allemagne qu'avait d'abord été articulé le climat de *Neue Sachlichkeit* où baignait la jeunesse hollandaise contestataire ; elle avait accueilli avec beaucoup d'intérêt l'essai de Frank Matzke, *Jugend bekennt : So sind wir* !⁴ Or c'est *Plans* qui signala ce livre en France et qui y incarnait véritablement – jusque dans sa présentation visuelle – l'esprit de « nouvelle objectivité » dont il témoignait, soit le rejet des beaux sentiments privés au nom d'une nouvelle organisation collective concrète de la société moderne. Le livre de Klaus Mehnert sur la jeunesse russe, qui eut un succès fou auprès des jeunes Allemands, fit partager aux jeunes activistes hollandais leur enthousiasme (qui animait aussi *Plans*) pour l'expérience soviétique, son économie planifiée et sa culture populaire, sinon nécessairement sa politique autoritaire. C'est en s'inspirant de l'élan discipliné vers l'avenir qui entraînait la jeunesse d'U.R.S.S., que celle des Pays-Bas cherchait à forger son unité à travers une revue comme *De Jonge Gids*. Il n'est pas étonnant que son idéal d'unité de la jeunesse ait trouvé un vif écho auprès de Henriette Roland Holst-van der Schalk ; cet écrivain engagé par

3. Ger Harmsen, *Blauwe en rode jeugd. Ontstaan, ontwikkeling en teruggang van de Nederlandse jeugdbeweging tussen 1853 en 1940*, Assen, Van Gorcum et Co. N.V. – Dr. H. J. Prakke et H. M. G. Prakke, 1961, pp. 336-7.

4. *Ibid.*, pp. 298, 339, 343.

excellence s'efforçait alors de jeter des ponts entre socialistes et communistes de toutes nuances⁵, pour souder le front de la Révolution.

Or la jeunesse la plus active, radicale et soucieuse d'unité au service de la Révolution fut particulièrement attirée par le Parti socialiste indépendant (O.S.P.), né d'une scission au sein du Parti social-démocrate (S.D.A.P.) à son congrès de Harlem en 1932⁶. Jan De Jong signale ce fait à Marc en comparant le nouveau parti au S.A.P. allemand et à l'Independent Labour Party en Angleterre. C'est pour lui une des façons dont « la classe ouvrière et tous les esprits révolutionnaires s'occupent [...] de former un front unique » de défense contre la réaction des partis bourgeois au pouvoir, qui se distingue du front unique offensif qu'à Francfort *Plans* prétendit former à l'échelle du continent entre les jeunesses activistes de tous les camps. Néanmoins, « des jeunes gens de différents partis ou groupes » sont représentés à la réunion de la jeunesse hollandaise que Jan De Jong décrit à Marc le 30 juin, et qui s'est tenue la semaine précédente. Si ce n'était ce détail chronologique, il aurait pu s'agir du quatrième et dernier congrès, en mai 1932, de *De Jonge Gids*, qui s'était fait une spécialité lors des précédents de rassembler tous les éléments de la jeunesse, mais qui était maintenant en perte de vitesse, faute de pouvoir montrer une voie concrète vers le socialisme au-delà des partis qu'il contestait. De plus, c'est la tendance religieuse et anarchiste du socialisme hollandais, plutôt que le marxisme, qui dominait aux congrès du *Jonge Gids*⁷ – précisément celle que Henriette Roland Holst, sortant de sa période bolchevique, en était récemment venue à représenter. Quelle qu'ait été cette réunion que décrit Jan De Jong, elle consistait en trois conférences, sur les difficultés sociales, psychologiques, et le devoir politique de la jeunesse, et Roland Holst donna l'une d'elles.

Selon Jan De Jong, elle parla de *Plans* dans les termes les plus chaleureux. « Elle a fait une très longue discussion sur la conception de l'État de *Plans* qui était aussi la sienne. » Quelques semaines auparavant, elle lui avait écrit dans une lettre qu'elle voyait en *Plans* « une des manifestations les plus heureuses de la [*sic*] renouvellement du socialisme ». Commentant cette citation, De Jong insiste sur son importance, puisqu'il peut affirmer que Roland Holst « est sans

5. *Ibid.*, pp. 307, 316, 336, 267.

6. *Ibid.*, p. 307 ; sur l'Onafhankelijke Socialistische Partij, voir H. van Galen Last, *Nederland voor de storm. Politiek en literatuur in de jaren dertig*, Bussum, Fibula-Van Dieshoeck, « Fibulareeks 37 », 1969, pp. 237-8.

7. *Ibid.*, pp 268-271, 336-9. Cette tendance religieuse du socialisme hollandais n'avait pas échappé à l'attention des milieux dominicains, dont les revues furent un laboratoire du renouveau catholique de ces années. Voir le résumé de la thèse de P. Van Gestel, O.P., à l'université de Louvain, « Le Socialisme religieux », in *La Vie intellectuelle*, t. XXXIII, n° 1 (octobre 1934), pp. 68-9, sur les Pays-Bas.

doute *la plus grande* poétesse de la Hollande ». Ce jugement superlatif peut sembler exagéré aujourd'hui à propos de l'auteur un peu oublié de poèmes visionnaires ou didactiques sur la Cause et de biographies idéalisées de ses Grands Hommes (Rousseau, Garibaldi, Tolstoï, Landauer, Luxemburg, Gandhi, et ses amis personnels Herman Gorter et Romain-Rolland) ; cependant, il faut se rappeler qu'en 1934, au moment de lui attribuer son Meesterschapsprijs, la Maatschappij der Nederlandse Letterkunde disait expressément dans son rapport pouvoir se dispenser de justifier son affirmation que H. Roland Holst était une des plus grandes figures de la vie intellectuelle néerlandaise, sans laquelle les Pays-Bas ne seraient pas ce qu'ils sont, ce que les adversaires de l'écrivain controversé n'eussent pas songé à contester⁸. C'est dire à quel niveau qualitatif de première grandeur se situe l'écho trouvé par *Plans*/Ordre Nouveau dans ce pays ; il semble pourtant avoir eu une résonance quantifiable assez limitée, à en juger par la réunion dont parle De Jong. Car personne n'y a réagi aux remarques de l'illustre oratrice sur *Plans*, à part lui, qui a tenu à en souligner l'élément constructif.

Qui plus est, Jan De Jong a formé sur la base de « conceptions parfaitement semblables » avec « neuf autres jeunes révolutionnaires » un groupe de travail afin de concrétiser leurs « plans pour un renouvellement du socialisme ». « La plupart des membres » de ce cercle exclusif connaissent *Plans* et trois ou quatre sont « sympathiques à ses idées ». De plus, différents projets sont dans l'air pour fournir à la jeunesse une nouvelle tribune. L'un d'eux est piloté par deux des trois rédacteurs du *Jonge Gids*, qu'une revue dirigée seulement vers la jeunesse ne satisfait pas, et qui voudraient aussi s'adresser à tous les mécontents du système économique et politique. Ce groupe pourrait bien pourtant abandonner ses plans à l'instigation d'un autre qui « se concentre plus ou moins autour de Mme Roland Holst », et dont les projets, évoqués par De Jong au congrès de Francfort, sont selon lui en voie de se concrétiser. Je n'ai pu trouver ce qu'il en advint.

Tous ces aperçus fragmentaires ne permettent pas d'établir avec précision ce qu'a pu être au juste l'influence directe ou indirecte de *Plans* aux Pays-Bas. Ils autorisent cependant à s'attarder sur la convergence du tournant spirituel que

8. Piet Meertens, « Henriette Roland Holst », in *Jaarboek Maatschappij der Nederlandse Letterkunde* (1968-1969), Leyde, 1971, p. 54, texte repris dans le recueil édité par le même auteur : *In het voetspoor van Henriette Roland Holst. Radicalen en religieuze socialisten in Nederland*, introduction de Ger Harmsen, Alphen/Rhin, A. W. Sijthoff, s.d. [1982 ?] Voir l'avant-propos de Pierre Brachin à son *Anthologie de la prose néerlandaise. Pays-Bas I. Historiens et essayistes*, Paris, Aubier/Éditions Montaigne, « Collection bilingue des classiques étrangers », 1970, pp. XL-XLIII, et Herman Schap, éd. *Het leed der mensheid laat mij vaak niet slapen. Bloemlezing uit het proza van Henriette Roland Holst*, Leyde, Martinus Nijhoff, « Nijhoffs Nederlandse Klassieken », 1984, introduction.

prend au début des années 30 le guide le plus respecté de la jeunesse hollandaise, Henriette Roland Holst, avec les analyses de la crise globale du monde moderne que développait l'Ordre Nouveau au même moment dans *Plans* et ailleurs, et qui se voulaient l'expression la plus lucide des aspirations de la jeunesse d'Europe au moment d'une grande mutation de la conscience humaine, où elle était censée jouer un rôle-clé. Roland Holst aussi avait pu très tôt poser la question du renouveau du socialisme dans le contexte d'un changement de vision du monde, soit de l'émergence d'un paradigme holiste d'interdépendance des composantes physiques, organiques et spirituelles de la réalité, transcendant le dualisme aliénant inhérent à son interprétation rationaliste par la modernité.

Dans une conférence de 1929 devant des socialistes religieux de Suisse, traduite en néerlandais deux ans plus tard sous le titre *De geestelijke ommekeer en de nieuwe taak van het socialisme*, Roland Holst proclame la primauté du spirituel sur le matérialisme historique et dénonce la divinisation de la technique qui coupe l'homme des sources profondes de son être. S'appuyant sur *Die geistige Wendung im Maschinen-Zeitalter* par Fritz Klatt, un penseur assez prisé par la revue *Gegner*, l'organe allemand de *Plans*, Roland Holst oppose « *mechanische gebondenheid* » et « *geestelijke vrijheid* », une liberté intérieure qui demande un lien communautaire pour s'exprimer au travail et dans le plaisir⁹. Elle voudrait voir le socialisme susciter la joie au travail, comme le prône Hendrik De Man, ou bien alors permettre aux forces créatrices de la personne de se déployer hors de la sphère du labeur, comme y insistera l'O.N.

Mais c'est avec l'O.N. qu'elle distingue, dans une conférence du 16 juin 1933 sur la vocation de l'individu, le travail monotone, parcellisé et interchangeable qui l'aliène, de l'œuvre satisfaisante qui lui permet de développer sa personnalité. C'est à ce propos qu'elle reprend à son compte la distinction à la base de toute la démarche personnaliste, celle que l'O.N. a d'abord introduite à *Plans* entre individu (« *eenling* ») et personne (« *persoonlijkheid* »). Pour elle aussi, l'individu n'est pas la personne. Mais seul celui qui devient conscient de son individualité peut accéder à la personnalité¹⁰. Celle-ci passe par le sens de la communauté, ayant chez elle une portée universelle, qui englobe la nature infra-humaine et s'étend jusqu'à l'horizon du surnaturel. C'est en partie une sensibilité écologique, relativement rare dans le personnalisme français, qui se fait jour chez la socialiste hollandaise, dont la

9. Henriette Roland Holst-van der Schalk, *De geestelijke ommekeer en de nieuwe taak van het socialisme*, Arnhem, van Logum Slaterus' Uitgeversmaatschappij N.V., « Kleine bibliotheek van hedendaagsch cultuurleven », 1931, p. 121. Cf K. F. Proost, *Henriette Roland-Holst in haar strijd om gemeenschap*, Arnhem, van Loghum Slaterus' U. M., 1937, p. 211.

10. « De roeping van den enkeling », in Henriette Roland Holst, *De Krisis der Westersche kultuur*, Arnhem, van Logum Slaterus' Uitgeversmaatschappij N.V., 1933, p. 51. Cf. Proost, *op. cit.*, pp. 236-7.

spiritualité vise à une synthèse de l'Orient et de l'Occident, un peu comme celle du mouvement *New Britain* allié de l'O.N., qui appuie lui aussi la défense de la personnalité sur la doctrine psychanalytique d'Alfred Adler.

A ceci près, la notion de la personnalité que développe Roland Holst en ces années correspond sur bien des points avec celle de l'O.N. Comme Alexandre Marc, elle peut affirmer que notre personne ne s'épuise jamais dans le donné, celui de l'hérédité ou de la société, mais qu'elle s'accomplit par l'approfondissement d'une liberté intérieure qui est la vocation de l'homme. Avec Denis de Rougemont (et aussi Fritz Klatt), elle ne peut dissocier cette liberté personnelle d'une responsabilité universelle comme conditions de l'harmonie de la personne et de la communauté. Elle voit bien avec l'O.N. la tentation des hommes de son temps de se perdre dans les grands collectifs impersonnels tels ceux qui sévissent en Italie, en Allemagne, en Russie et aux États-Unis, offrant de fausses issues hors de l'isolement où les confine la raison instrumentale. « *Aan de abstrakties staat, ras, natie, worden de levensbelangen der werkende massa's, zowel als de hoogste waarden der persoonlijkheid geofferd*¹¹. » Roland Holst oppose à ces abstractions meurtrières un socialisme humaniste, antimécaniste, antiautoritaire : il vise à une démocratie plus proche de la vie, celle des métiers et professions, organisés en conseils, que le parlementarisme au formalisme rigide et abstrait, hérité de l'ère bourgeoise. Si l'économie doit y être planifiée, « *in de sfeer der politiek moet de gecentraliseerde macht van den staat gebroken worden. Van anderen op moeten de vormen van gemeenschapsleven worden opgebouwd, in zelfwerkzaamheid van individu en groep*¹² ».

Ces pensées sur la crise de la civilisation occidentale que Henriette Roland Holst livre aux socialistes religieux d'Amsterdam et de Rotterdam en 1933, on pourrait toutes les retrouver dans les pages de *Plans* avant que cette revue ne se rallie pour de bon au matérialisme historique la même année ; les personnalistes qui en avaient auparavant déterminé la doctrine n'avaient manifestement pas manqué d'impressionner la Pasionaria des lettres hollandaises. Mais plus significative qu'une hypothétique filiation est l'indéniable rencontre au sommet des pensées libres d'une époque marquée par ailleurs de tant de démissions de l'esprit devant les allégeances nationales et partisans. Elle se base avant tout sur le constat d'une crise globale de civilisation, à l'origine d'innombrables essais de synthèse, dont on pourrait citer encore comme exemple en France les livres de l'O.N. les plus lus, ceux de Daniel-Rops, et aux Pays-Bas celui que

11. Henriette Roland Holst, *De Krisis der Westersche kultuur*, Arnhem, van Logum Slaterus' Uitgeversmaatschappij N.V., 1933, p. 48. Cf. Proost, *op. cit.* pp. 236-7.

12. *Ibid.*, p. 35.

publiera en 1935 un ami de Roland Holst, le grand historien Johan Huizinga : *In de schaduwen van morgen. Een diagnose van het geestelijk lijden van onze tijd*. Roland Holst elle-même cite Bergson pour décrire son nouveau paradigme dynamique et Berdiaev pour *Un nouveau Moyen-Âge*, mais c'est à tout un genre littéraire typique de l'entre-deux-guerres qu'il faudrait se référer ici¹³. Dans la mêlée confuse de cet angoissant tournant, il valait la peine de relever la convergence spontanée de deux courants de pensée de pays différents, également soucieux d'agir en s'appuyant sur les forces vives de leur temps, conformément au pari à l'origine tant de l'Ordre Nouveau que de *Plans* ; ce qui tendrait à confirmer leur postulat de l'unité de conscience transnationale d'une génération dans la crise.

13 Voir à ce sujet l'impressionnant tour d'horizon de cette littérature de la crise globale de l'entre-deux guerres par un contemporain hongrois, récemment réédité : Béla Hamvas, *A világválság*, Budapest, Magvető Könyvkiadó, 1983.

D.— L'ORDRE NOUVEAU VU DES PAYS-BAS :
HENRIETTE ROLAND HOLST ET *PLANS* *

Le mois suivant le congrès de Francfort, la revue *Plans* ouvre sa rubrique sur l'action en signalant l'intérêt qu'il a suscité « parmi les jeunes groupes de divers pays européens », où « sa répercussion s'étend chaque jour. En Hollande, en particulier, tout un mouvement est en formation qui promet les meilleurs résultats¹ ». La seule trace que j'ai pu en trouver est une longue lettre d'un certain Jan De Jong² à un destinataire non identifié, vraisemblablement Alexandre Marc chez qui je l'ai trouvée.

Son jeune correspondant lui décrit le 30 juin, après un long silence, le travail qu'il a fait pour leur cause commune dans la foulée du congrès, et l'invite à envoyer des amis français à un grand camp de la jeunesse flamande et hollandaise qui doit bientôt se tenir à Dixmude pour protester contre

* De ce chapitre a été tirée une communication donnée le 5 juin 1993 au Congrès annuel des Sociétés savantes du Canada à Ottawa devant l'Association canadienne pour l'avancement des études néerlandaises, parue dans la *Revue canadienne d'études néerlandaises*, xv,i (printemps 1994), pp.18-22, sous le titre : « Henriette Roland Holst-van der Schalk et la revue *Plans*, 1932 : le personnalisme français et le renouvellement du socialisme hollandais. »

1. « L'ACTION – Après le Congrès de Francfort », in *Plans*, n° 13, mars 1932, p. 126.

2. Dans le numéro de mai 1945 du journal de Résistance *Je Maintiendrai*, un Jan F. de Jong figure aux côtés de W. Banning (directeur de *Tijd en Taak*, hebdo socialiste-religieux auquel collabora Roland Holst à partir de 1932) et de Hendrik Brugmans (à qui l'on fait généralement remonter l'influence du personnalisme français aux Pays-Bas après la guerre, propagé via la Résistance à partir du camp de prisonniers de Sint-Michielsgestel, ainsi qu'il le raconte notamment dans son livre *L'Idée européenne*, Collège d'Europe, Bruges, De Tempel, 1965), parmi les signataires d'un appel de la *Nederlandsche Volksbeweging*, se réclamant d'un « socialisme personnaliste », « qui occupe le pouvoir à la libération avant de fusionner avec le parti socialiste ». (Emmanuel Mounier, *Le Personnalisme*, Paris, P.U.F., collection « Que Sais-je ? » n° 395, 1950, p. 164. Voir Appendice 5a de la thèse d'Andries Lodewijk Rende Vermeer sur le pédagogue personnaliste *Philipp A. Kohnstamm over democratie*, Kampen, J. H. Kok, 1987, pp. 163-4.) Dans un tour d'horizon des « Problèmes Culturels et Spirituels » de son pays, W. L. M. E. van Leeuwen peut encore noter en février 1950 dans le premier numéro de la *Revue du Monde Nouveau* :

« Très nombreux sont en Hollande les idéalistes qui ne voient de solution aux problèmes politico-socio-culturels que dans un socialisme personnaliste et une Union européenne fédéraliste et dont l'idéalisme cadre si bien avec les vues des politiciens réalistes et des économistes matérialistes du Benelux, du Pacte à Cinq et du Pacte Atlantique. Cependant les Hollandais chercheront ici encore, comme toujours, la route du juste milieu. De là leur préférence pour le personnalisme de Denis de Rougemont : effort chrétien de concilier socialisme et individualisme. Ils tâchent d'allier la démocratie des pays capitalistes au socialisme des pays dictatoriaux. Refusant les deux extrêmes, l'Amérique et l'U.R.S.S., ils exigent la "liberté" de ce pays-là et l'"égalité" de ce pays-ci. » (Cf. Emmanuel Mounier, « Jeunesse hollandaise », in *Esprit*, n° 20, 1^{er} mai 1934, pp. 350-356.)

l'impérialisme français et wallon en Flandre. C'est cependant dans les milieux de la gauche hollandaise que Jan de Jong est le plus engagé. Il a écrit des articles sur *Plans* dans diverses revues hollandaises. Un des rédacteurs de la revue *Jonge Revolutie* lui a répondu dans *Kentering*, la revue des étudiants socialistes. Mais dans le même temps, l'équivalent hollandais de *Plans* qu'il avait pu signaler à Marc à Francfort a perdu beaucoup de son intérêt, se bornant à enregistrer l'évolution de la jeunesse plutôt qu'à créer les éléments d'une nouvelle société comme le tentait la revue française. Jan De Jong se réfère à *De Jonge Gids*, la revue lancée en 1927 par Chris Blom, qui était devenue le principal organe des revendications des nouvelles générations à l'intérieur du mouvement de la jeunesse hollandaise.

Il s'agissait pour ces enfants de la première guerre mondiale d'en prévenir une nouvelle, par un activisme plus poussé contre le militarisme et ses causes profondes dans l'organisation capitaliste de la société. Ils opposaient au matérialisme déterministe des partis social-démocrate et communiste le nouvel idéalisme socialiste dégagé par Hendrik De Man³, un théoricien belge qui aura beaucoup d'influence en France, notamment chez les personnalistes de la revue *Esprit*, bien qu'Alexandre Marc ait détourné ceux de l'O.N. de ses idées après en avoir longuement discuté avec lui, peut-être à l'occasion du congrès de *Plans* à Francfort où il était professeur à l'université. C'est aussi en Allemagne qu'avait d'abord été articulé le climat de *Neue Sachlichkeit* où baignait la jeunesse hollandaise contestataire ; elle avait accueilli avec beaucoup d'intérêt l'essai de Frank Matzke, *Jugend bekennt : So sind wir* !⁴ Or c'est *Plans* qui signala ce livre en France et qui y incarnait véritablement – jusque dans sa présentation visuelle – l'esprit de « nouvelle objectivité » dont il témoignait, soit le rejet des beaux sentiments privés au nom d'une nouvelle organisation collective concrète de la société moderne. Le livre de Klaus Mehnert sur la jeunesse russe, qui eut un succès fou auprès des jeunes Allemands, fit partager aux jeunes activistes hollandais leur enthousiasme (qui animait aussi *Plans*) pour l'expérience soviétique, son économie planifiée et sa culture populaire, sinon nécessairement sa politique autoritaire. C'est en s'inspirant de l'élan discipliné vers l'avenir qui entraînait la jeunesse d'U.R.S.S., que celle des Pays-Bas cherchait à forger son unité à travers une revue comme *De Jonge Gids*. Il n'est pas étonnant que son idéal d'unité de la jeunesse ait trouvé un vif écho auprès de Henriette Roland Holst-van der Schalk ; cet écrivain engagé par

3. Ger Harmsen, *Blauwe en rode jeugd. Ontstaan, ontwikkeling en teruggang van de Nederlandse jeugdbeweging tussen 1853 en 1940*, Assen, Van Gorcum et Co. N.V. – Dr. H. J. Prakke et H. M. G. Prakke, 1961, pp. 336-7.

4. *Ibid.*, pp. 298, 339, 343.

excellence s'efforçait alors de jeter des ponts entre socialistes et communistes de toutes nuances⁵, pour souder le front de la Révolution.

Or la jeunesse la plus active, radicale et soucieuse d'unité au service de la Révolution fut particulièrement attirée par le Parti socialiste indépendant (O.S.P.), né d'une scission au sein du Parti social-démocrate (S.D.A.P.) à son congrès de Harlem en 1932⁶. Jan De Jong signale ce fait à Marc en comparant le nouveau parti au S.A.P. allemand et à l'Independent Labour Party en Angleterre. C'est pour lui une des façons dont « la classe ouvrière et tous les esprits révolutionnaires s'occupent [...] de former un front unique » de défense contre la réaction des partis bourgeois au pouvoir, qui se distingue du front unique offensif qu'à Francfort *Plans* prétendit former à l'échelle du continent entre les jeunes activistes de tous les camps. Néanmoins, « des jeunes gens de différents partis ou groupes » sont représentés à la réunion de la jeunesse hollandaise que Jan De Jong décrit à Marc le 30 juin, et qui s'est tenue la semaine précédente. Si ce n'était ce détail chronologique, il aurait pu s'agir du quatrième et dernier congrès, en mai 1932, de *De Jonge Gids*, qui s'était fait une spécialité lors des précédents de rassembler tous les éléments de la jeunesse, mais qui était maintenant en perte de vitesse, faute de pouvoir montrer une voie concrète vers le socialisme au-delà des partis qu'il contestait. De plus, c'est la tendance religieuse et anarchiste du socialisme hollandais, plutôt que le marxisme, qui dominait aux congrès du *Jonge Gids*⁷ – précisément celle que Henriette Roland Holst, sortant de sa période bolchevique, en était récemment venue à représenter. Quelle qu'ait été cette réunion que décrit Jan De Jong, elle consistait en trois conférences, sur les difficultés sociales, psychologiques, et le devoir politique de la jeunesse, et Roland Holst donna l'une d'elles.

Selon Jan De Jong, elle parla de *Plans* dans les termes les plus chaleureux. « Elle a fait une très longue discussion sur la conception de l'État de *Plans* qui était aussi la sienne. » Quelques semaines auparavant, elle lui avait écrit dans une lettre qu'elle voyait en *Plans* « une des manifestations les plus heureuses de la [*sic*] renouvellement du socialisme ». Commentant cette citation, De Jong insiste sur son importance, puisqu'il peut affirmer que Roland Holst « est sans

5. *Ibid.*, pp. 307, 316, 336, 267.

6. *Ibid.*, p. 307 ; sur l'Onafhankelijke Socialistische Partij, voir H. van Galen Last, *Nederland voor de storm. Politiek en literatuur in de jaren dertig*, Bussum, Fibula-Van Dieshoeck, « Fibulareeks 37 », 1969, pp. 237-8.

7. *Ibid.*, pp 268-271, 336-9. Cette tendance religieuse du socialisme hollandais n'avait pas échappé à l'attention des milieux dominicains, dont les revues furent un laboratoire du renouveau catholique de ces années. Voir le résumé de la thèse de P. Van Gestel, O.P., à l'université de Louvain, « Le Socialisme religieux », in *La Vie intellectuelle*, t. XXXIII, n° 1 (octobre 1934), pp. 68-9, sur les Pays-Bas.

doute *la plus grande* poétesse de la Hollande ». Ce jugement superlatif peut sembler exagéré aujourd'hui à propos de l'auteur un peu oublié de poèmes visionnaires ou didactiques sur la Cause et de biographies idéalisées de ses Grands Hommes (Rousseau, Garibaldi, Tolstoï, Landauer, Luxemburg, Gandhi, et ses amis personnels Herman Gorter et Romain-Rolland) ; cependant, il faut se rappeler qu'en 1934, au moment de lui attribuer son Meesterschapsprijs, la Maatschappij der Nederlandse Letterkunde disait expressément dans son rapport pouvoir se dispenser de justifier son affirmation que H. Roland Holst était une des plus grandes figures de la vie intellectuelle néerlandaise, sans laquelle les Pays-Bas ne seraient pas ce qu'ils sont, ce que les adversaires de l'écrivain controversé n'eussent pas songé à contester⁸. C'est dire à quel niveau qualitatif de première grandeur se situe l'écho trouvé par *Plans*/Ordre Nouveau dans ce pays ; il semble pourtant avoir eu une résonance quantifiable assez limitée, à en juger par la réunion dont parle De Jong. Car personne n'y a réagi aux remarques de l'illustre oratrice sur *Plans*, à part lui, qui a tenu à en souligner l'élément constructif.

Qui plus est, Jan De Jong a formé sur la base de « conceptions parfaitement semblables » avec « neuf autres jeunes révolutionnaires » un groupe de travail afin de concrétiser leurs « plans pour un renouvellement du socialisme ». « La plupart des membres » de ce cercle exclusif connaissent *Plans* et trois ou quatre sont « sympathiques à ses idées ». De plus, différents projets sont dans l'air pour fournir à la jeunesse une nouvelle tribune. L'un d'eux est piloté par deux des trois rédacteurs du *Jonge Gids*, qu'une revue dirigée seulement vers la jeunesse ne satisfait pas, et qui voudraient aussi s'adresser à tous les mécontents du système économique et politique. Ce groupe pourrait bien pourtant abandonner ses plans à l'instigation d'un autre qui « se concentre plus ou moins autour de Mme Roland Holst », et dont les projets, évoqués par De Jong au congrès de Francfort, sont selon lui en voie de se concrétiser. Je n'ai pu trouver ce qu'il en advint.

Tous ces aperçus fragmentaires ne permettent pas d'établir avec précision ce qu'a pu être au juste l'influence directe ou indirecte de *Plans* aux Pays-Bas. Ils autorisent cependant à s'attarder sur la convergence du tournant spirituel que

8. Piet Meertens, « Henriette Roland Holst », in *Jaarboek Maatschappij der Nederlandse Letterkunde* (1968-1969), Leyde, 1971, p. 54, texte repris dans le recueil édité par le même auteur : *In het voetspoor van Henriette Roland Holst. Radicalen en religieuze socialisten in Nederland*, introduction de Ger Harmsen, Alphen/Rhin, A. W. Sijthoff, s.d. [1982 ?] Voir l'avant-propos de Pierre Brachin à son *Anthologie de la prose néerlandaise. Pays-Bas I. Historiens et essayistes*, Paris, Aubier/Éditions Montaigne, « Collection bilingue des classiques étrangers », 1970, pp. XL-XLIII, et Herman Schap, éd. *Het leed der mensheid laat mij vaak niet slapen. Bloemlezing uit het proza van Henriette Roland Holst*, Leyde, Martinus Nijhoff, « Nijhoffs Nederlandse Klassieken », 1984, introduction.

prend au début des années 30 le guide le plus respecté de la jeunesse hollandaise, Henriette Roland Holst, avec les analyses de la crise globale du monde moderne que développait l'Ordre Nouveau au même moment dans *Plans* et ailleurs, et qui se voulaient l'expression la plus lucide des aspirations de la jeunesse d'Europe au moment d'une grande mutation de la conscience humaine, où elle était censée jouer un rôle-clé. Roland Holst aussi avait pu très tôt poser la question du renouveau du socialisme dans le contexte d'un changement de vision du monde, soit de l'émergence d'un paradigme holiste d'interdépendance des composantes physiques, organiques et spirituelles de la réalité, transcendant le dualisme aliénant inhérent à son interprétation rationaliste par la modernité.

Dans une conférence de 1929 devant des socialistes religieux de Suisse, traduite en néerlandais deux ans plus tard sous le titre *De geestelijke ommekeer en de nieuwe taak van het socialisme*, Roland Holst proclame la primauté du spirituel sur le matérialisme historique et dénonce la divinisation de la technique qui coupe l'homme des sources profondes de son être. S'appuyant sur *Die geistige Wendung im Maschinen-Zeitalter* par Fritz Klatt, un penseur assez prisé par la revue *Gegner*, l'organe allemand de *Plans*, Roland Holst oppose « *mechanische gebondenheid* » et « *geestelijke vrijheid* », une liberté intérieure qui demande un lien communautaire pour s'exprimer au travail et dans le plaisir⁹. Elle voudrait voir le socialisme susciter la joie au travail, comme le prône Hendrik De Man, ou bien alors permettre aux forces créatrices de la personne de se déployer hors de la sphère du labeur, comme y insistera l'O.N.

Mais c'est avec l'O.N. qu'elle distingue, dans une conférence du 16 juin 1933 sur la vocation de l'individu, le travail monotone, parcellisé et interchangeable qui l'aliène, de l'œuvre satisfaisante qui lui permet de développer sa personnalité. C'est à ce propos qu'elle reprend à son compte la distinction à la base de toute la démarche personnaliste, celle que l'O.N. a d'abord introduite à *Plans* entre individu (« *eenling* ») et personne (« *persoonlijkheid* »). Pour elle aussi, l'individu n'est pas la personne. Mais seul celui qui devient conscient de son individualité peut accéder à la personnalité¹⁰. Celle-ci passe par le sens de la communauté, ayant chez elle une portée universelle, qui englobe la nature infra-humaine et s'étend jusqu'à l'horizon du surnaturel. C'est en partie une sensibilité écologique, relativement rare dans le personnalisme français, qui se fait jour chez la socialiste hollandaise, dont la

9. Henriette Roland Holst-van der Schalk, *De geestelijke ommekeer en de nieuwe taak van het socialisme*, Arnhem, van Logum Slaterus' Uitgeversmaatschappij N.V., « Kleine bibliotheek van hedendaagsch cultuurleven », 1931, p. 121. Cf K. F. Proost, *Henriette Roland-Holst in haar strijd om gemeenschap*, Arnhem, van Loghum Slaterus' U. M., 1937, p. 211.

10. « De roeping van den enkeling », in Henriette Roland Holst, *De Krisis der Westersche kultuur*, Arnhem, van Logum Slaterus' Uitgeversmaatschappij N.V., 1933, p. 51. Cf. Proost, *op. cit.*, pp. 236-7.

spiritualité vise à une synthèse de l'Orient et de l'Occident, un peu comme celle du mouvement *New Britain* allié de l'O.N., qui appuie lui aussi la défense de la personnalité sur la doctrine psychanalytique d'Alfred Adler.

A ceci près, la notion de la personnalité que développe Roland Holst en ces années correspond sur bien des points avec celle de l'O.N. Comme Alexandre Marc, elle peut affirmer que notre personne ne s'épuise jamais dans le donné, celui de l'hérédité ou de la société, mais qu'elle s'accomplit par l'approfondissement d'une liberté intérieure qui est la vocation de l'homme. Avec Denis de Rougemont (et aussi Fritz Klatt), elle ne peut dissocier cette liberté personnelle d'une responsabilité universelle comme conditions de l'harmonie de la personne et de la communauté. Elle voit bien avec l'O.N. la tentation des hommes de son temps de se perdre dans les grands collectifs impersonnels tels ceux qui sévissent en Italie, en Allemagne, en Russie et aux États-Unis, offrant de fausses issues hors de l'isolement où les confine la raison instrumentale. « *Aan de abstrakties staat, ras, natie, worden de levensbelangen der werkende massa's, zowel als de hoogste waarden der persoonlijkheid geofferd*¹¹. » Roland Holst oppose à ces abstractions meurtrières un socialisme humaniste, antimécaniste, antiautoritaire : il vise à une démocratie plus proche de la vie, celle des métiers et professions, organisés en conseils, que le parlementarisme au formalisme rigide et abstrait, hérité de l'ère bourgeoise. Si l'économie doit y être planifiée, « *in de sfeer der politiek moet de gecentraliseerde macht van den staat gebroken worden. Van anderen op moeten de vormen van gemeenschapsleven worden opgebouwd, in zelfwerkzaamheid van individu en groep*¹² ».

Ces pensées sur la crise de la civilisation occidentale que Henriette Roland Holst livre aux socialistes religieux d'Amsterdam et de Rotterdam en 1933, on pourrait toutes les retrouver dans les pages de *Plans* avant que cette revue ne se rallie pour de bon au matérialisme historique la même année ; les personnalistes qui en avaient auparavant déterminé la doctrine n'avaient manifestement pas manqué d'impressionner la Pasionaria des lettres hollandaises. Mais plus significative qu'une hypothétique filiation est l'indéniable rencontre au sommet des pensées libres d'une époque marquée par ailleurs de tant de démissions de l'esprit devant les allégeances nationales et partisans. Elle se base avant tout sur le constat d'une crise globale de civilisation, à l'origine d'innombrables essais de synthèse, dont on pourrait citer encore comme exemple en France les livres de l'O.N. les plus lus, ceux de Daniel-Rops, et aux Pays-Bas celui que

11. Henriette Roland Holst, *De Krisis der Westersche kultuur*, Arnhem, van Logum Slaterus' Uitgeversmaatschappij N.V., 1933, p. 48. Cf. Proost, *op. cit.* pp. 236-7.

12. *Ibid.*, p. 35.

publiera en 1935 un ami de Roland Holst, le grand historien Johan Huizinga : *In de schaduwen van morgen. Een diagnose van het geestelijk lijden van onze tijd*. Roland Holst elle-même cite Bergson pour décrire son nouveau paradigme dynamique et Berdiaev pour *Un nouveau Moyen-Âge*, mais c'est à tout un genre littéraire typique de l'entre-deux-guerres qu'il faudrait se référer ici¹³. Dans la mêlée confuse de cet angoissant tournant, il valait la peine de relever la convergence spontanée de deux courants de pensée de pays différents, également soucieux d'agir en s'appuyant sur les forces vives de leur temps, conformément au pari à l'origine tant de l'Ordre Nouveau que de *Plans* ; ce qui tendrait à confirmer leur postulat de l'unité de conscience transnationale d'une génération dans la crise.

13 Voir à ce sujet l'impressionnant tour d'horizon de cette littérature de la crise globale de l'entre-deux guerres par un contemporain hongrois, récemment réédité : Béla Hamvas, *A világválság*, Budapest, Magvető Könyvkiadó, 1983.

E.— LE « CAHIER DE REVENDICATIONS » ET LA RUPTURE AVEC *PLANS*

La conclusion de la première tournée allemande de l'Ordre Nouveau coïncida avec une crise dans ses rapports avec l'équipe de *Plans*. Non que ceux-ci soient jamais allés de soi. Mais des signes de tension apparaissent à partir de la fin novembre 1931 pour éclater au début du mois suivant. Le lundi 23 novembre, René Dupuis écrit à Alexandre Marc que son « séjour prolongé » en Allemagne « complique les choses pour notre article », à l'étape des épreuves et des révisions. Il doit s'agir du fameux article de Dupuis par Marc sur « L'Ordre » qui ne paraîtra qu'en janvier. C'est probablement ce texte de doctrine qui (d'après Dupuis dans une lettre non datée) est l'objet au bureau de *Plans* d'une « curiosité malsaine » de la part de Lagardelle, pour « raison d'orthodoxie » ; mais le patron est par contre « très cordial, très net » – ce serait donc Jeanne Walter. Le dimanche 6 décembre, Dupuis écrit à Marc que « les difficultés présentes avec *Plans* » – ou plus exactement Lamour, qu'il vient d'apprendre par Dandieu, ainsi que le retour d'Allemagne de Marc, « rendent les choses moins urgentes » à propos de leur article. Lui-même vient d'ailleurs d'en publier un dans *Notre Temps* de Luchaire, qu'il s'apprête à soumettre à *LU* de Martin-Chauffier.

Une lettre aigre-douce – non datée – de Lamour répondant à des reproches de Marc jette quelque lumière sur leur différend. Il s'agit en partie d'une question d'argent, parce que Marc est allé en Allemagne avec 500 francs en poche pour un séjour qui s'est étiré trois semaines, faisant appel pour l'aider à Lamour qui n'avait prévu que de passer trois jours à Berlin, et n'avait amené en fait d'argent que « le minimum qui était pour moi aussi le maximum ». Or Marc semble avoir estimé que Lamour, étant plus riche que lui, se devait de l'aider, et Lamour lui rappelle qu'il n'y avait qu'à en parler à l'avance. Il se défend aussi d'avoir « jamais traité de blague *notre* action en Allemagne. Je t'ai toujours défendu sur ce point. J'ai pu m'amuser en t'imaginant tout à fait d'accord avec dix-huit Fritz d'opinions différentes [...], mais ce fut toujours en parfaite sympathie ». Pour Lamour, « on a commencé avec les Fritz un boulot qui dépasse les discussions de synagogue sur l'interprétation à donner au ch. 3 de la 19^e page du n° 9 ». Il semblerait en effet que l'O.N. ait vivement désapprouvé la page d'introduction à son manifeste où Lamour saluait en novembre « l'arrivée parmi nous, en formation parfaite, du groupe de l'Ordre Nouveau », dont « les

doctrines élaborées étaient trop identiques aux nôtres pour que cette entente ne s'opère pas » sur la base des principes que Lamour exposait ensuite dans les termes qui avaient longtemps été les siens, plutôt que dans ceux auxquels l'O.N. s'était déjà habitué.

Lamour veut bien « comparaître devant le Conseil byzantin pour entendre une discussion suivie de glose sur les moindres phrases de *Plans* », même s'il se moque volontiers du « conseil de fabrique de l'O.N. avec cet air de gravité supérieure qui me fait me réveiller la nuit pour rigoler », et qui saura en agacer d'autres... Ce que Lamour n'admet pas, c'est que cette chapelle transforme « des petites querelles jusqu'ici intérieures en je ne sais quelles manœuvres » pour brouiller Marc avec l'O.N., sous prétexte que Lamour affirme que ce dernier avait lu et approuvé sa note sur l'O.N. du n° 9 : « je n'avais pas de raison de ne pas le faire, étant donné que tu étais le seul membre pratiquement actif de l'O.N., et que tu signais en son nom un abondant courrier » – au bureau de *Plans*. Aussi Lamour trouve-t-il « hénaurme de voir à la fois tes petits camarades, au lieu de nous aider, se mettre à lâcher les permanences – à laisser tomber la rédaction et l'action – sans préavis comme des peigne-cul, et toi me demander à moi et non à eux du fric que je n'ai pas, pour une action non prévue ni politiquement ni financièrement » : sans doute la tournée prolongée de Marc en Allemagne. Si Marc doit interrompre sa collaboration avec Lamour pour le dialogue franco-allemand parce qu'on lui « interdit de fréquenter le personnage dangereux que je suis et qui pourrait ternir la virginité de la pure doctrine “en élaboration” », Lamour continuera seul à agir dans ce sens. « Ce sera idiot de couper en deux une action commune mais je n'y peux rien si tes petits copains s'amuse à confondre l'action et la méditation, l'article et le manifeste, la revue et le livre, la politique et la philologie comparée. »

On touche ici du doigt la différence fondamentale de perspective entre Lamour, guidé d'abord par les nécessités de l'action, et l'O.N. qui croyait en la primauté des idées ; d'où le souci – maniaque de tout autre point de vue – pour le groupe de définir celles-ci de façon rigoureuse, pour ne pas dire pointilleuse. Alexandre Marc était cependant assez sûr de sa doctrine pour ne pas être aussi frileux sur ce plan que d'autres membres de l'O.N., toujours prêts à se cabrer dans un rejet hautain des compromissions dès qu'il s'agissait de faire un bout de chemin avec un autre groupe aux fins de l'action. Marc cependant n'en perdait pas de vue les exigences et déplorait souvent le défaitisme de ces « intransigeants » de l'O.N. qui, dans leurs rapports avec d'autres mouvements, comme il l'écrit dans son journal le 25 mai 1931, abandonnent aussitôt « “avec dignité” toute position qui devient l'objet d'une lutte ». C'est sans doute Marc qui réussit à la fin de 1931 à raccommoder les rapports de l'O.N. avec Lamour,

que la fébrile activité franco-allemande entourant le congrès de Francfort dut contribuer à souder. Ainsi, en juillet 1932, Daniel-Rops, tout en louant le sens des formules des rédacteurs de *Plans*, estime qu'ils étaient « moins intéressants, pendant longtemps, dans ce qu'ils proposaient de précis, » notant qu'« ils font depuis quelques mois un effort dans le sens de la théorie, et se trouvent proches de L'Ordre Nouveau ». C'est ce que confirme le ton et le contenu résolument O.N. des textes de présentation de la seconde série de *Plans* en avril 1932. Cependant, si les deux groupes « ont d'ailleurs pendant quelque temps fusionné », ils viennent « de reprendre des routes séparées¹ » ; ainsi ce triomphe du groupe à *Plans* n'était-il qu'apparent, car il se heurtait aux sourdes résistances et aux secrètes rancœurs des fondateurs de la revue, à commencer par Philippe Lamour, que même Harro Schulze-Boysen avait pu, en mai, être troublé de voir tomber dans l'orbite du marxisme.

Ce glissement vers une gauche orthodoxe ne put qu'amenuiser la patience de Lamour envers ces personnalistes anti-marxistes de l'O.N. dont les visées hégémoniques sur *Plans* n'avaient pas tardé à l'irriter dès le début de leur collaboration. Un an plus tard, après avoir réclamé une conversation à Dupuis et Marc depuis un mois, il répond à une lettre du premier, le 27 juillet, qu'il a dû retenir un article soumis à *Plans* « parce qu'il me semblait nécessaire que nous en parlions, sa publication n'ayant pas été rejetée à priori ». Parmi des allusions à d'autres griefs, Lamour reproche à ses camarades de l'O.N. de bien vouloir « collaborer à la rédaction de *Plans* à la condition d'y imposer votre point de vue sans jamais le discuter. C'est ce qui apparaît comme inadmissible à première vue, et c'est la raison pour laquelle je n'accepte et n'accepterai jamais d'ukase, même de la part de collaborateurs que j'apprécie et de camarades que j'estime ». – À plus forte raison si le point de vue qu'ils mettent de l'avant avec tant d'insistance en est un que Lamour ne se sent plus capable d'avaliser.

De fait, *Plans* ne publiera plus d'article de l'équipe O.N. Le dernier de quelque importance remonte au n° 4 du 15 juin 1932. Il s'agit d'un essai mordant de Denis de Rougemont sur « Les “Petits purs” », définis comme étant « tous ceux qui au nom de la stricte observance d'une doctrine qu'ils sont incapables de dominer, condamnent ce qui fait la vie même de la Révolution c'est-à-dire : la critique violente et constructive de toutes les doctrines régnantes, y compris celles qui sont officiellement révolutionnaires ». Ce sont « ceux qui se prévalent d'un mot d'ordre contre ceux qui font l'ordre nouveau », et qui « trouvent toujours de bonnes raisons pour nous accuser de dévier dès que nous les dépassons » [...]. « À les en croire, il n'y aurait rien d'autre à faire

1. Daniel-Rops, « Les Aspirations de la jeunesse française », in *La Revue des Vivants*, juillet 1932, p. 104.

que d'installer des mitrailleuses tout le long de la fameuse "ligne générale" et d'abattre sans pitié tout ce qui dépasse. » Ce « besoin de contrôler la naissance des idées dangereuses » est un des traits du « petit purisme » trahissant les origines de « la jeunesse intellectuelle bourgeoise théoriquement acquise à la Révolution », que menacent « toutes les tares de l'orthodoxie » : « ils défendent un système, au lieu d'attaquer ce qui est, ils témoignent de plus de mépris que d'amour vrai des hommes, ils abusent de l'empire de la condamnation style Saint-Just, bref, ils rendent l'atmosphère révolutionnaire irrespirable, alors que justement la révolution doit être la plus ample et puissante respiration purificatrice, le parti de la Santé, comme l'écrivait Philippe Lamour. » Rougemont y insiste après son article « sur la violence bourgeoise » du 15 mai² : « La seule pureté vraiment révolutionnaire, c'est celle de la violence spirituelle créatrice », qui « s'inquiète peu d'une discipline théorique ; elle trouve ses disciplines vivantes dans la résistance des faits, elle a son ressort dans la personne même, en tant que cette personne s'oppose à toutes les abstractions systématiques, qu'elles soient importées d'Amérique où elles sont mortelles, ou de Russie où pour l'heure elles sont vitales, peu importe ».

Le respect de Rougemont pour l'expérience soviétique (que tout en étant peut-être le premier à l'englober avec le fascisme sous le vocable de totalitarisme, il se refusera toujours à assimiler sans plus à l'abjection pure du nazisme) se fait jour ici, et l'autorise à se placer sur le même terrain que ceux pour qui elle est le point de référence de la Révolution. Ainsi relève-t-il avec sympathie l'observation sur la méfiance de la pensée bourgeoise contemporaine envers les vérités premières qu'a pu faire Paul Nizan dans *Les Chiens de garde*³. Il peut encore compter celui-ci, comme Henri Lefebvre, parmi « certains éléments subsistants de *Philosophies*, ou naissants, de *Réalité* », au nombre des amis parisiens de toutes tendances, les « meilleurs esprits de notre génération », chez qui la formule employée par Gilbert Triollet dans son enquête « Autour de l'Humanisme en marche », en tête du n° 1 de la revue suisse *Présence*, « éveille un même "accord" profond, appelle une même "résolution" concrète » ; Rougemont la cite dans une lettre ouverte publiée en juillet : « "Une Actualité inséparable d'une Réalisation", disais-tu. Formule qu'au même moment, sans connaître ton texte, j'utilisais ailleurs pour définir nos tâches immédiates. » Était-ce à l'Ordre Nouveau ou dans le contexte du groupe barthien qui allait lancer en novembre la revue *Hic et Nunc* ? Toujours est-il qu'il les mentionne l'un et l'autre avec les groupes d'*Esprit*, de *Plans* et de *Réaction*.

2. Denis de Rougemont, « Sur la violence bourgeoise », in *Plans*, 2^e année, n° 3, 15 mai 1932, pp. 6-7.

3. D. de Rougemont, « Les "Petits purs" », in *Plans*, 2^e année, n° 4, 15 juin 1932, pp. 6-7.

« Jamais, peut-être, une génération n'avait trouvé spontanément pareille communauté d'attitude essentielle. C'est qu'aucune jamais n'eut à dévisager une menace aussi pressante et planétaire. » D'où l'apparition selon Rougemont d'une « cause commune de la jeunesse européenne », fondée sur « la commune condition humaine et sa défense contre un système dont l'action dissolvante s'étend à toute la terre », et vise cette présence authentique de l'homme au réel dont l'exigence revient constamment dans les discours de ces groupes, et déjà dans les titres de ses organes, tels *Hic et Nunc* et *Présence* (avant la fameuse collection des cahiers « Présences » de Daniel-Rops chez Plon). Cette « défense de l'homme total contre tout ce qui tend à le mécaniser, à le disqualifier, à le châtrer de toute violence spirituelle et créatrice » ne peut s'effectuer qu'en passant à l'attaque, par « l'affirmation de l'identité nécessaire de la pensée et de l'action », et par « l'effort d'instaurer une économie générale de la vie impliquant cette identité et fondant sur elle ses valeurs les plus hautes et les plus quotidiennes à la fois. Car s'il faut une morale simple, nous ne saurions admettre que celle qui dirait : "Faites ce que vous pensez, pensez ce que vous faites" ». Tentant de loger à l'enseigne de cette maxime les jeunes issus de la tradition philosophique idéaliste/matérialiste d'une part, et ceux tels les personnalistes qu'anime d'abord la « nouvelle pensée » existentielle (pour parler comme Franz Rosenzweig), Rougemont ajoute que « les uns viennent de Marx, les autres de Proudhon, de Hegel ou de Kierkegaard, de la Raison sous ses formes violentes et créatrices, ou de la Foi. Peu de malentendus pourtant. Car c'est le plus souvent sous le coup d'indignations pareilles et de sursauts du sentiment blessé que ces jeunes gens se sont connus. [...] Le congrès de Francfort organisé par *Plans* a révélé cette unité fondamentale que créent en nous non pas des maîtres ni des noms, mais la consternante misère d'une époque où tout ce qu'un homme peut aimer et vouloir se trouve coupé de son origine vivante, flétri, dénaturé, inversé, saboté⁴ ».

Denis de Rougemont réitérera ce constat dans les mêmes termes quand il s'agira d'introduire le « Cahier de revendications » de la jeunesse française révolutionnaire que Jean Paulhan lui a demandé d'écrire pour la *Nouvelle Revue Française* après avoir lu son article « Cause commune ». C'est ainsi que, six mois plus tard, Rougemont peut y poursuivre sa pensée :

Des groupes tels que L'Ordre Nouveau, Combat, Esprit, Plans, Réaction, par leur volonté proclamée de rupture, et plus encore par leurs revendications constructives, révèlent peut-être, dans leur diversité, les premières lignes de force d'une nouvelle révolution française. Leur anticapitalisme n'est pas celui de la Troisième Internationale. Toutefois, la doctrine marxiste, en dehors de laquelle il

4. Rougemont, « Cause commune », in *Présence*, juillet 1932, pp. 12-15.

s'est constitué forme l'un de ses points de repère principaux. Il se peut qu'il y trouve quelques appuis occasionnels ; et certains de leurs objectifs respectifs sont communs... Déjà s'affirme dans l'attitude de tous ces groupes un véritable acte de présence à la misère du siècle, assez nouveau parmi les intellectuels, et si violemment accentué qu'il peut paraître suffisant pour définir un front unique, fut-il provisoire⁵.

C'est ici que Philippe Lamour devait s'inscrire en faux dans sa réaction au « Cahier de revendications », concluant le premier numéro du *Bulletin des groupes Plans* qui prit la relève de la coûteuse revue en février 1933. Hitler venait de prendre le pouvoir, et cette feuille modeste serait désormais consacrée en grande partie à démontrer que *Plans* l'avait prévu dès le début, reprenant ses textes sur le sujet, assortis des réflexions de Lamour sur l'échec de la jeunesse allemande. Ayant été à l'origine de la proclamation à Francfort un an auparavant d'un Front unique de la jeunesse révolutionnaire européenne, il n'était pas, « bien au contraire, un adversaire systématique de toute espèce de front unique », mais il entendait lui-même choisir « ceux avec lesquels ce front unique me paraît possible ». Or il déclarait avoir « été assez surpris – comme certains de nos amis l'ont sans doute également été – de [se] voir associé bon gré mal gré, dans une espèce de front unique, non seulement à des membres de l'Association des Écrivains révolutionnaires, mais aussi à toute une série de jeunes essayistes qui vont de L'Ordre Nouveau à l'Action Française en passant par ce spiritualisme aussi vague qu'abstrait, dans le jargon, pour moi fermé, duquel on cherche en vain à discerner une direction sans équivoque et qui paraît trouver son expression dans la nouvelle revue *Espirit*⁶ ».

5. Rougemont, « Cahier de revendications », in *La Nouvelle Revue Française*, décembre 1932, p. 801.

6. Philippe Lamour, « Pour dissiper une équivoque », in *Bulletin des groupes Plans*, 3^e année, n° 1, février 1933, p. 15. Dans le n° 3-4 d'avril-mai 1933, numéro spécial consacré à l'Allemagne, Lamour fait le bilan de ses efforts dans ce pays dans un article intitulé « Destin de la jeunesse allemande » commençant par le constat que « toute la jeunesse du monde est antilibérale » (p. 15). En particulier, « l'état d'esprit de la jeunesse allemande », « qu'Hitler a su utiliser et porter à son plus haut point d'exaltation », consistait dans « une sorte de pangermanisme communiste qui avait d'ailleurs pris, en dernier lieu, une forme avouée, synthèse de deux données poussées à l'extrême et qui avait ses partisans ». Lamour mentionne à ce propos, outre le *Widerstand* de Niekisch et le *Schwarze Front* de Strasser, le *Vorkämpfer* et l'*Umsturz*, *Die Sozialistische Nation* de Paetel, et un groupe que Marc semble avoir ignoré, « das Geistchristentum d'Arthur Dinter, qui portait le symbole de la croix gammée dans la croix chrétienne ». Mais tout ceci « ne réussit guère qu'à troubler certains jeunes communistes en créant une identité apparente, avec une simple différence de dosage dans ses éléments, entre les théories communistes et les théories nazies et ne servit qu'à précipiter le ralliement à Hitler après la prise du pouvoir ». « Était-ce fatal ? » se demande Lamour, qui livre une réponse pas très différente de celle qu'aurait pu donner Marc – au personnalisme près : « Non, assurément, ces mêmes éléments auraient pu et auraient dû être mis au service de la révolution collectiviste. Sens du mouvement, de la communauté, de la mission, c'est exactement ce que requiert la conquête de l'avenir et la construction d'un nouvel ordre. On ne mesurera jamais assez la lourde responsabilité de la bonzocratie social-démocrate, que l'histoire flétrira comme elle le mérite. Hitler a eu dans la jeunesse allemande un personnel qui ne lui était pas destiné. » (p. 17.)

Les contributions de ses animateurs au « Cahier de revendications » en étaient certes un bel exemple, en particulier celle d'Emmanuel Mounier, sorte d'examen de conscience tortueux et haletant, cherchant le salut sur un plan mal défini entre tentations d'évasion et refus des compromissions, afin de s'assurer que, malgré le primat de la contemplation, pour l'homme dans le monde, « engagé, embourbé à tel point qu'entre lui et ses buts, entre lui et lui-même, il y a toujours une matière, un être, un événement, pour celui-là l'action ajoute bien une réalité solide et spirituelle à la vie intérieure : [...] ». « Peut-être nos paroles ne sont-elles pas encore assez pures. Nous entreprendrons les dissociations nécessaires : nous avons créé une revue, *Esprit*, pour cet office » – celui de se laver des souillures inhérentes à la présence au monde que réclame pourtant la spiritualité. « Ce ne sont pas ceux qui disent : *Esprit*, *Esprit*... », rappelait le titre de ce texte.

C'étaient là des états d'âme bien catholiques, dont il n'est guère étonnant qu'ils n'aient rien dit à un être aussi sereinement épicurien que Philippe Lamour. Notons encore que dans ce texte où Mounier présente la visée de sa revue le mois suivant son lancement, il est certes question de primauté du spirituel, mais pas une seule fois de la personne humaine. Elle ne survient que dans le texte de Georges Izard venant juste après, « Un instinct sec et rude », où est montré le conflit qui la constitue, et « qui trouve son premier lieu dans la tension entre la “petite patrie” et la “nation culturelle” ». Tel est le principe du régionalisme que le groupe *Esprit* (reprenant le vocabulaire de L'Ordre Nouveau) utilise comme base d'action », résume justement Denis de Rougemont dans sa présentation. C'est le lieu déjà de le noter, même s'il faudra y revenir : le personnelisme à *Esprit* quand sort la revue, c'est celui de l'Ordre Nouveau, tel qu'il a été défini depuis plus d'un an et demi ; Mounier ne songe même pas à s'y référer quand il s'agit de présenter son projet.

Lamour quant à lui se promettait (mais il n'en fit rien qu'on sache) de s'expliquer à fond quelque jour sur ce courant qu'il avait vu naître autour de *Plans*, pour « mettre au point – autant que me le permettra la fluidité d'une pensée sans arête et l'obstacle d'un vocabulaire que je ne comprends pas – notre position à l'égard de cette nouvelle école spiritualiste qui se proclame bizarrement révolutionnaire et antimarxiste ». L'adverbe employé par Lamour marque son rattachement aux conventions de pensée d'un progressisme patenté, pour lequel le problème de la Révolution se pose dans des termes marxistes qui ne souffrent pas de révision. Quand Rougemont lui demande de définir sa position à son égard, Lamour assure qu'il n'aurait pu croire que ce problème fût lui-même en cause. « Il a son histoire et ses lettres de créances, il comporte des contours doctrinaux et pratiques assez précis » pour qu'il se pose en effet sous

un angle purement tactique, au sens d'une attitude personnelle envers une réalité objective dont il n'y a pas à discuter. Il n'y a plutôt qu'à constater « cette évidence qu'une Révolution naît de besoins matériels et de faits et non de doctrines ou de petits malaises spirituels, [...] ».

Si Lamour se réclame hautement d'un matérialisme historique qui se résume pour lui à cette « constatation », il n'admet pas pour autant que Rougemont impute à ce point de vue de consacrer le « primat du matériel ». Car Lamour partage une déduction optimiste dont firent grand cas les trotskistes – y compris les surréalistes, à savoir que « la révolution matérielle en créant un ordre devait avoir comme corollaire et pour conséquence nécessaire une libération de la personnalité et un épanouissement de forces spirituelles ». Prétendre en discuter n'aurait pour seul bénéfice que « de reculer encore un peu, derrière le masque des angoisses doctrinaires, les conclusions logiques et les choix nécessaires. C'est à ce bénéfice que, pour ma part, j'ai désormais renoncé », déclare Lamour, tirant sa révérence à cette recherche non-conformiste que *Plans* avait révélée au monde.

Maintenant, les jeux sont faits, « il faut sortir de l'équivoque et entrer dans le concret, dire au moins si l'on est pour ou contre et s'exprimer à l'égard des réalités et non des abstractions⁷ ». Comme le disait Paul Nizan dans son texte sur « Les conséquences du refus », le seul avec celui de Henri Lefebvre auquel Philippe Lamour déclare n'avoir « aucune réserve à faire » dans ceux du « Cahier de revendications », « une nouvelle Grèce où les brigadiers de choc remplacent les héros pythiques naît de la révolution prolétarienne : quiconque veut lutter aujourd'hui ne peut lutter que dans ses rangs », car « le prolétariat seul possède assez de ressources pour établir au lendemain de sa victoire une nouvelle vie et une nouvelle culture ». Aussi, « toute affirmation de bonne volonté révolutionnaire doit se perdre dans ce mouvement dont les communistes sont l'avant-garde, déjà victorieuse sur un sixième de la terre⁸ ».

« Voilà bien la suprême “évasion” de nos intellectuels, même marxistes », avait déjà commenté Rougemont en conclusion au « Cahier de revendications ». « Abdication de la pensée entre les mains du prolétariat qui, justement, avait besoin d'être conduit par la pensée de quelques-uns », comme le fut la révolution bolchevique en Russie, et comme le montre encore le contre-exemple de l'Allemagne sous le régime réactionnaire qui fit attendre un moment Hitler : « voici un pays enfin qui réunit toutes les conditions théoriques prévues

7. *Ibid.*, p. 16.

8. Paul Nizan, « Les Conséquences du refus », in *La Nouvelle Revue Française*, décembre 1932, p. 811.

par Marx pour qu'une révolution éclate. Il ne se passe rien. Parce qu'on manque de chefs. Parce qu'il n'y a plus de "personnes" ». En revanche, « L'Ordre Nouveau, Combat, Esprit, travaillent dans la ligne des forces révolutionnaires profondes de la France. Cette révolte de la personne, c'est la révolte jacobine, c'est la révolte de 89, dans ce qu'elle garde de valable et de dynamique ; c'est dès à présent le ressort de la nouvelle Révolution Française ». Certes, ses bases doctrinales telles qu'exposées dans le « Cahier » par les groupements susnommés (celui de Combat ayant été inventé pour la circonstance par Marc et Dupuis afin de gonfler la proportion des personnalistes dans le « Cahier »), ainsi que par celui de *Réaction*, ne sont pas « entièrement originales » ni propres à la France. Ainsi, « en Allemagne, un groupe en croissance rapide, le *Gegner*, s'efforce de créer une unité révolutionnaire au-dessus des partis existants. En Angleterre (*New Europe Group* de A. R. Orage ; *New English weekly*), en Belgique (plusieurs journaux), en Suisse (*Éveil, Présence*), en Espagne, en Hollande, en Irlande et dans les pays latins de l'Amérique, cette "troisième force" anticapitaliste et non-marxiste surgit, s'affirme⁹ ».

Rougemont n'hésite pas à présenter le personnalisme comme le commun dénominateur, ou du moins l'inéluctable point de cristallisation, de ce nouveau front contestataire en train de se constituer à travers le monde occidental. Contrairement à ce que semble laisser entendre Lamour, Denis de Rougemont ne méconnaît pas ce qui distingue radicalement la Troisième Force de la Troisième Internationale, le non-conformisme de la Révolution établie dont cette dernière est l'avant-garde – au contraire de Harro Schulze-Boysen, qui en fait l'amalgame dans le front unique de la Révolution en marche. Mais Rougemont doit constater que « l'unité de doctrine de la jeunesse apparaît de ce fait rompue », infirmant son hypothèse d'un front unique de la jeunesse à la base de son article « Cause Commune ». Six mois plus tard, enquête faite, il voit désormais « deux positions révolutionnaires malaisément comparables : l'une matérialiste, l'autre personnaliste ; la première en voie de réalisation en U.R.S.S., la seconde encore mal dégagée de sa période de gestation doctrinale ». Denis de Rougemont arrive néanmoins à les distinguer sur le plan philosophique par leur traitement respectif de la dialectique de la nécessité et de la liberté, dont découle tout le reste pour lui, aussi bien que pour l'école fédéraliste qu'il animera jusqu'à la fin de sa vie avec Alexandre Marc ; car elle ne reviendra pas sur cette prise de position de décembre 1932 :

9. Denis de Rougemont, « A prendre ou à tuer », in *La Nouvelle Revue Française*, décembre 1932, pp. 838-845. En page 842, Rougemont évoque encore un article récent de T. S. Eliot dans *The Criterion* « où s'exprimaient des vues parfois proches de celles d'*Esprit* ou de *Combat* ».

Entre le communisme et la révolution personaliste, l'opposition doctrinale peut se définir simplement. Les uns croient, avec Marx, à la réalité d'une dialectique ternaire ; ils placent leur espoir dans l'avènement de synthèses successives, acheminant l'espèce vers un équilibre final, morne réplique du millénium chrétien. Les autres, avec Proudhon, refusent toute synthèse, toute solution mécanique du conflit nécessaire et vital. Il n'y a pas de troisième terme, – ou c'est la mort. Mais la coexistence de deux termes vrais, et assumés comme tels, c'est la personne.

L'opposition de Proudhon et de Marx, sur le terrain économique, traduit exactement l'opposition de Kierkegaard et de Hegel dans le domaine religieux. Elle traduira demain l'opposition des nations collectivistes et des patries personalistes¹⁰.

Selon Robert Aron, « résumant sous une forme volontairement brève les problèmes qui sont étudiés en profondeur par L'Ordre Nouveau, Combat, et, dans une direction parallèle, par *Esprit* », ces groupes personalistes seraient « plus fidèles à l'inspiration profonde de Marx », dans l'œuvre duquel ils redécouvrent « un facteur essentiel que négligent volontairement ou inconsciemment ses pseudo-disciples d'aujourd'hui : le facteur anarchiste » auquel le fédéralisme intégral allait donner de vastes développements en s'appuyant sur Proudhon. En vertu de ce principe de décentrement et de décentralisation d'un seul tenant, « au point de vue philosophique comme au point de vue politique, la révolution nouvelle sera essentiellement une revanche du concret sur l'abstrait, des facteurs humains personnels sur les mécanismes collectifs et artificiels, nés de l'idéalisme, ou de cet idéalisme à rebours que constitue le matérialisme : banque, fordisme, rationalisation ». Marquant un changement radical de plan, cette position révolutionnaire non-conformiste fait éclater le cadre des classifications politiques entre droite et gauche, les renvoyant dos à dos en défendant, contre leurs tenants, solidaires d'un système rationaliste, les valeurs essentielles de chaque famille de pensée, sans daigner s'attarder avec elles sur « les questions petites-bourgeoises, héritages des révolutions partielles qui parsemèrent le XIX^e siècle : cléricisme, militarisme, parlementarisme. Nous ne sommes ni droite ni gauche, mais s'il faut absolument nous situer en termes parlementaires, nous répéterons que nous sommes à mi-chemin entre l'extrême-droite et l'extrême-gauche, par derrière le président, tournant le dos à l'assemblée¹¹ ».

C'est en ces termes que l'O.N. ne cessera de situer plaisamment sa position politique, où il englobe ici tout le front des groupes de jeunes personalistes et

10. *Ibid.*, pp. 840-841.

11. Robert Aron, « Questions posées », in *La Nouvelle Revue Française*, décembre 1932, pp. 834-837.

apparentés qu'il a rassemblé dans les pages du « Cahier de revendications », pour en prendre plus de la moitié ; ce qui n'était d'ailleurs pas assez pour certains à l'O.N., comme Daniel-Rops, qui n'y avaient pas figuré, et « ont accusé les autres de machinations, etc. Mon Dieu, gardez-nous des sectes », songe Mounier en notant le 17 novembre 1932 dans ses *Entretiens* les rumeurs de dissensions que lui rapporte Rougemont¹². Quoi qu'il en soit, ce dernier avait bien vu qu'une position aussi paradoxale, avec ses exclusives aux fondements inouïs, ne pouvait « manquer de déconcerter tous ceux qui n'imaginent de choix possible qu'entre un capitalisme plus ou moins fasciste, et le communisme (plus ou moins fordiste)¹³ ». Ce fut notamment le cas de Paul Desjardins, qui avait été le professeur de grec d'Aron et de Dandieu au lycée Condorcet ; il fut tellement frappé de découvrir qu'il pouvait y avoir des « positions révolutionnaires non-marxistes », qu'il organisa sur ce thème une séance de son « Union pour la Vérité » le samedi 18 février¹⁴. C'est avec l'image frappante d'Aron que Daniel-Rops conclut son exposé de synthèse des « Positions générales » des groupes représentés : Ordre Nouveau, *Esprit* et *Réaction*. Ce texte tel que repris en partie en avril dans la *Revue française* ne se veut pas pour autant « un bréviaire de “front unique”¹⁵ ». Mais comme a pu l'écrire Jean-Louis Loubet del Bayle, « quelles qu'aient été les divergences sous les parentés que firent apparaître à la fin du débat les interventions d'Izard, de Thierry-Maulnier et d'André Chamson, il n'en reste pas moins que la présence de ces hommes sur la même estrade était déjà en elle-même très significative¹⁶ ».

Ainsi pouvait se dégager pour Daniel-Rops comme « base commune » à leurs démarches voisines et partiellement convergentes une volonté de « travailler pour l'esprit », tout en se gardant de passer pour des spiritualistes.

12. Emmanuel Mounier, *Œuvres*. t. IV : *Recueils posthumes. Correspondance*, Paris, Éditions du Seuil, 1963, p. 513.

13. Rougemont, « A prendre ou à tuer », in *La Nouvelle Revue Française*, décembre 1932, p. 840.

14. Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les Non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 172 ; D. de Rougemont, *Journal d'une époque (1926-1946)*, Paris, Gallimard, 1968, p. 105 ; R. Aron, *Fragments d'une vie*, Préface de Denis de Rougemont, postface de Sabine Robert-Aron, Paris, Plon, 1981, pp. 95, 105. Le bulletin *Mouvements* (n° 6, mars 1933 ; cf. « Union, réunion et désunion pour la vérité », in *Esprit*, n° 7, avril 1933, pp. 137-140) décrit ainsi le déroulement de la soirée : « Après une introduction de Georges Guy-Grand, directeur annuel, qui, ayant rappelé la création de l'Union au lendemain de la crise morale qui marqua la fin du XIX^e siècle, souligna l'intérêt que pouvait présenter le débat à propos de la crise actuelle de la civilisation, Daniel-Rops, dans un exposé d'une forme impeccable, définit les diverses tendances qui se font actuellement jour. Un débat s'ensuivit, marqué particulièrement par les interventions d'A. Chamson, Thierry-Maulnier, Mounier, Izard, Arnaud Dandieu. » Guy-Grand fut avec C. Bouglé l'un des promoteurs du « retour à Proudhon » esquissé dans les milieux syndicaux au lendemain de la Grande Guerre. Voir son *Pour connaître la pensée de Proudhon*, Paris, Bordas, 1947.

15. Daniel-Rops, « Positions générales », in *La Revue française*, 28^e année, n° 4, 25 avril 1933, p. 489.

16. Loubet del Bayle, *op. cit.*, p. 172.

C'est pourquoi « eux-mêmes emploient plus volontiers le terme de personnalistes ». En effet, « pour ces jeunes hommes, la pensée n'est ni postérieure à la matière, ni dans sa dépendance : elle lui est unie, mais elle la transfigure et l'accomplit ». Telle est du moins la réponse de Daniel-Rops à « un de leurs adversaires » qu'il ne nomme pas ; il est clair qu'il s'agit de Philippe Lamour qui, dans sa réaction au « Cahier de revendications », « a récemment prétendu que Marx, en affirmant la prééminence du matériel, n'avait jamais voulu impliquer la préférence, qu'en somme il avait seulement voulu dire que le corps existe avant la pensée. Cette position est intenable et d'ailleurs absolument contradictoire au marxisme pur. Toute la morale soviétique, acceptant la préférence du travail quantitatif, la soumission de la liberté, la productivité, repose sur l'affirmation de la prééminence méthodique de la matière. Cette argumentation aux yeux des marxistes serait gravement entachée d'idéalisme et bien suspecte¹⁷ ».

Ce qui est certain, c'est la défiance ouverte des marxistes envers ce que Jean Guéhenno appelait, dans une critique des derniers livres de Daniel-Rops et de Thierry-Maulnier ainsi que du bulletin *Mouvements*, parue dans sa revue *Europe* en août 1932, « des équipes intellectuelles qui, en se donnant des airs d'équipes révolutionnaires, ne songent dans la réalité qu'à prendre la tête de ce dernier mouvement de défense de la bourgeoisie que serait un mouvement national-socialiste français¹⁸ ». Guéhenno reprendrait ces accusations à propos du « Cahier de revendications » dans une lettre à Romain-Rolland (qui avait tant apprécié les livres d'Aron et Dandieu et leurs articles pour *Europe*), en des termes anticipant sur ceux de la *Pravda* pour décrire en 1934 *Politique de la personne*, un recueil d'essais et conférences de Denis de Rougemont. Ce dernier fut encore violemment attaqué, dans *Europe* du 15 janvier 1933, par Paul Nizan, qui l'accusait d'être le « sergent recruteur du fascisme français », pour lui avoir prétendument caché l'identité des participants non-communistes à son enquête ; s'il l'avait soupçonnée, il n'aurait, à ses dires, jamais accepté que son nom y voisine avec ceux de réactionnaires.

Mais selon Rougemont, « le mensonge était énorme, total, totalitaire », puisque Paul Nizan, invité en tant que représentant de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires, avait été le seul des auteurs sollicités pour le « Cahier » à exiger de connaître la liste exacte des autres, avec leurs groupes et orientations. Denis de Rougemont pouvait un demi-siècle plus tard se souvenir encore avec précision de Paul Nizan venu chez lui pour cette raison,

17. Daniel-Rops, « Positions générales », in *La Revue française*, 28^e année, n° 4, 25 avril 1933, pp. 489-497.

18. Jean Guéhenno, « La Contre-Révolution », in *Europe*, n° 116, 15 août 1932, p. 616.

notant ces noms dans son carnet à la lumière d'un réverbère (à gaz ?) sur le balcon d'un appartement loué à Georges Izard, pendant une panne d'électricité un soir de la toute fin d'octobre 1932. Le 8 novembre, venant de remettre son texte à Paulhan, Nizan avait même écrit à Rougemont qu'il entendait lui envoyer « des propositions de lutte commune sur des objectifs précis ». Aussi Rougemont se vit-il contraint, suite à la sortie de Nizan contre lui, de mesurer, « pour la première fois si durement, le degré d'abaissement moral auquel la discipline partisane, totalitaire, peut réduire un esprit honnête, pour lequel j'étais prêt à ressentir tout autre chose qu'une sympathie politique : une amitié humaine directe et spontanée¹⁹ », qu'avait pu laisser deviner son article « Cause commune » ainsi que l'accolade à propos des « petits purs ».

Nizan n'était pas loin finalement de la mentalité ombrageuse, à l'affût des « confusionnismes » qui font le jeu de l'adversaire, qu'avait brillamment croquée Rougemont dans cet article pour *Plans*. Lamour non plus au fond, qui protesta lui aussi de se voir associé contre son gré (?) à des éléments contre-révolutionnaires. Il avait en effet réagi comme Nizan – « pour dissiper une équivoque » – au « Cahier de revendications », tenant, disait-il, à se « désolidariser nettement d'une initiative prise en dehors de moi et sans mon avis, initiative prématurée à l'égard de certains et dès à présent nettement impossible avec d'autres pour lesquels le désaccord est total et irrémédiable, portant non seulement sur les prémisses, mais même sur la constatation des évidences²⁰ ». On devine que c'est particulièrement Thierry-Maulnier qui est visé ici, lui que Rougemont voit se rencontrer avec Nizan pour dénoncer le désordre régnant, mais pour aussitôt diverger d'avec le communiste en affirmant qu'« en face des exigences fondamentales de l'homme, collectivisme et capitalisme sont identiques. Les thèses révolutionnaires courantes n'ont pas su trouver, en face du capitalisme, la seule attitude critique possible », celle qui se porterait d'abord sur ses résultats sur l'esprit humain, asservi aux nécessités vitales, au rendement technique et à la collectivité. « C'est ainsi que leur triomphe ne sauverait rien, ne réparerait rien », puisque le régime qu'elles lui opposent « est le même, – l'individu-outil asservi au technicien-roi, – avec une religion matérialiste plus nettement avouée²¹. »

Avec les personnalistes d'Ordre Nouveau cependant, Lamour pouvait encore être d'accord sur bien des points ; mais plus encore que leur philosophie

19. Rougemont, « Témoignage », in *Le Personnalisme d'Emmanuel Mounier, hier et demain – pour un cinquantenaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, pp. 130-133, et *Journal d'une époque*, pp. 105-6.

20. Ph. Lamour, « Pour dissiper une équivoque », in *Bulletin des groupes Plans*, 3^e année, n° 1, février 1933, p. 15.

21. Thierry-Maulnier, « Révolution totale », in *La Nouvelle Revue Française*, décembre 1932, pp. 819-820.

spiritualiste et leur attitude doctrinaire, c'était leur tactique non-conformiste – pourtant le terrain d'entente initial de leur collaboration, qui les éloignait désormais irrémédiablement de lui. C'est certes avec une « grande tristesse » qu'il apprit en retard, en rentrant d'un voyage en Amérique, la « nouvelle désastreuse » de la mort de Dandieu. Dans la lettre qu'il envoie alors à Marc le 16 octobre, il ne cache pas qu'à ses yeux, « Dandieu était certainement, parmi tous ceux sur lesquels nous pouvions compter, celui qui eut apporté l'effort de la plus forte pensée et même, nous pouvons bien le dire, d'une sorte de génie compréhensif qui ne sera pas remplacé ». Dans un mot cordial qu'il joint le 13 décembre 1933 à la collection de *Plans* que Marc lui a demandé, Philippe Lamour lui promet de lire avec attention aux prochaines vacances *Jeune Europe* et *La Révolution nécessaire* que l'O.N. lui a fait envoyer. « Je souhaite d'y trouver, en effet, quelques-unes de mes préoccupations quoique la nature de tes collaborations depuis quelque temps ne puisse qu'inquiéter tes amis. »

Philippe Lamour, qui lui-même collabore maintenant à la revue communisante *Monde*, fait ici allusion, sinon à l'engagement de Marc dans les milieux catholiques – prétexte quelque temps auparavant de la rupture de *Mouvements* avec l'O.N., sans doute aux nombreuses contributions du groupe aux publications de la Jeune Droite cette année-là, au nom du front commun de la jeunesse révolutionnaire. Celui-ci, lancé à *Plans*, prenait alors une autre coloration dans ce contexte que je vais examiner à l'instant. Certes, la revue *Prélude*, qui continua un moment sur la lancée régionaliste et syndicaliste de *Plans* avec Le Corbusier, ne dédaigna pas de parler encore d'*Esprit* et de l'O.N. dans son n° 7. Mais elle ne fut guère payée de retour, car Galey, en novembre, dans *Esprit*, l'abreuva de sarcasmes en la pressant comme fasciste de tendance, vouée à faire la réclame de Le Corbusier, et suspecte de conformisme à la solde du capitalisme ; Pierre Winter s'en plaignit amèrement à Alexandre Marc²².

Le climat était en train de changer avec l'avènement de Hitler, réduisant la gamme des options immédiates et déportant les discours vers la gauche, en une attitude défensive contrastant avec l'esprit de libre recherche et d'expérimentation du début des années 30, dont *Plans* avait été le porte-flambeau. Le projet d'une troisième voie non-marxiste, conçu et souvent reçu comme une alternative au fascisme à un moment où tout semblait possible outre-Rhin, paraissait pour certains lui préparer le terrain en nuisant à la consolidation d'un bloc antifasciste prolétarien. L'intimidation et la surenchère des discours marxistes pouvaient trouver plus d'écho et donner un certain ton,

22. Loubet del Bayle, *op. cit.*, p. 101 ; lettres de Pierre Winter à A. Marc, 22 septembre 1933, 21 novembre 1933.

avec des accents d'inquisition. Les milieux de droite pouvaient quant à eux se montrer plus curieux du projet de l'Ordre Nouveau d'une Révolution française qui ne fût pas celle de Moscou, mais une réponse originale à la fois aux défis du temps et au sursaut allemand, s'inscrivant dans la tradition nationale.

L'O.N. n'avait pas de raisons de ne pas profiter des portes qui s'ouvraient à lui de ce côté, mais ce faisant il prêtait le flanc aux préjugés de l'autre bord, soudain favorisés. Ce n'était certes pas le P.C.F. et ses compagnons de route qui allaient lésiner sur les moyens de lutte idéologique, ne reculant pas devant la calomnie et le mensonge, comme on l'a vu. La radicalité philosophique de l'O.N., si déconcertante à maints égards, apparaissait d'emblée comme une menace ou un piège, et devait se ramener sans plus aux classements sociologiques faisant de la pensée une affaire de tactique, voire de propagande. Aussi n'y a-t-il pas à faire grand cas des accusations de fascisme si promptes à fuser de cette perspective totalitaire, et visant particulièrement tout ce qui pourrait représenter une alternative révolutionnaire à l'hégémonie communiste censée accomplir les temps : qui n'est pas de ce camp est supposé de fascisme ; – même la social-démocratie allemande n'était-elle pas dénoncée par le Komintern comme l'agent d'un « social-fascisme » ?

Cette question d'une « parenté » du personnalisme avec le fascisme (qu'il faudrait commencer par définir) peut cependant être soulevée avec plus de pertinence à propos de la réaction de Pierre Drieu La Rochelle au « Cahier de revendications », l'une de celles que recueillit Denis de Rougemont parmi ses connaissances après la parution du numéro de la *N.R.F.* : « Bouleversée, la jeunesse est fasciste ! » s'était alors écrié Drieu²³. Comme bien d'autres, il devait assimiler au fascisme toute recherche d'une « troisième voie » révolutionnaire autre que marxiste. Recherchant un nouveau socialisme qu'il croira trouver dans les formes historiques du fascisme, Drieu put aussi reconnaître ses aspirations dans celles du personnalisme, présentées par l'Ordre Nouveau comme les plus typiques de la jeunesse française. Y a-t-il lieu de s'en étonner ? Celles-ci n'étaient-elles pas pour Marc l'expression la plus pure de cet élan révolutionnaire de la Jeune Europe vers un Ordre Nouveau qui, dans les autres pays, se galvaudait et se perdait dans des aventures totalitaires, mais qu'il revenait à la France de dégager de l'emprise de fatales confusions ?

Dans la mesure où l'Ordre Nouveau arrivait à distiller ainsi l'esprit du temps, il ne devait pas manquer de frapper aussi ceux qui s'en enivraient, sujets à ce titre à la séduction du fascisme. Cependant, son personnalisme se voulait avant tout un effort de clarté dans le sens d'une Révolution constructive, celui

23. Rougemont, *op. cit.*, p. 105.

d'une constante interrogation des conditions de la liberté, à l'affût de toutes les causes d'aliénation. Il était certes porté comme les fascismes par l'élan général de son temps vers un sens élémentaire du réel, mais avec en plus un souci rigoureux de présence authentique et personnelle ainsi que de l'ensemble de ses conditions sociales, dont il n'était que trop aisé de faire l'économie pour adhérer à leurs simulacres et se laisser entraîner par quelque vaste mouvement collectif, prodigue de solutions toutes faites aux angoisses existentielles.

Ce qui distingue le personalisme (tel du moins qu'on le pense à l'O.N.) de tout emportement totalitaire, c'est d'une part le renoncement conscient à de telles satisfactions sensibles, tenues d'emblée en suspicion, et le souci exclusif des « intérêts réels d'un être aux prises avec la condition humaine » ; car comme dit Rougemont, « ce n'est plus pour quelque "idéal" - que nous avons à lutter hic et nunc, mais pour que les hommes vivent et demeurent des hommes²⁴ ». Pareille exigence, si elle peut l'isoler dans son rôle avoué d'élite révolutionnaire, tend à garantir l'Ordre Nouveau contre certains égarements endémiques en cette ère des masses, où les intellectuels ne sont pas insensibles au chant des sirènes totalitaires, tant s'en faut. Drieu en est un bel exemple, que son inquiétude rend disponible à la critique personaliste du monde moderne, mais que l'impatience et le goût de l'enthousiasme inclineront à des solutions plus sommaires²⁵.

Ce n'est déjà pas (ou tout au moins n'est-ce pas encore) le cas de la Jeune Droite française, que Thierry-Maulnier peut distinguer des « jeunes droites » d'Allemagne et d'Italie en ce que celles-ci n'ont fait que donner des formes

24. Rougemont, « A prendre ou à tuer », in *La Nouvelle Revue Française*, décembre 1932, pp. 838, 841.

25. Ainsi, Drieu La Rochelle avait pu faire dès 1927 une critique du fascisme singulièrement lucide, que l'O.N. n'eut pas désavouée. Elle montre l'Italie entièrement tributaire du système technicien qu'elle prétend mettre au service de l'homme. C'est à la fin du second « cahier politique et littéraire » *Les Derniers Jours*, qu'il publie cette année-là avec son ami Emmanuel Berl (l'inventeur de l'opposition conformisme/non-conformisme, dont les « Réflexions sur la machine » qui en closent la série le 8 juillet sont elles aussi d'une remarquable pénétration), que Drieu démasque l'imposture de la révolte de « Mussolini contre la machine » au nom de l'esprit guerrier et de la valeur de l'homme. « Mais la guerre d'aujourd'hui est la négation de la guerre d'autrefois dont elle tourne toutes les valeurs en dérision. Pour préparer la guerre, il faut multiplier les inconvénients de la paix que dénonce Mussolini ; pour nourrir l'âme de la guerre, il faut pousser à fond le matérialisme des travaux de la paix moderne. Pour préparer l'âme d'un soldat, il faut laisser aller au suprême degré d'égoïsme l'âme d'un industriel et à l'abrutissement des milliers d'ouvriers. » (Drieu, « Mussolini et la machine », in *Les Derniers Jours*, 2^e Cahier, 15 février 1927, p. 12, reproduction anastatique de la collection complète, Préface de Pierre Andreu, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1979.) Par de telles considérations, contemporaines des premiers livres de Jean Luchaire et de Daniel-Rops, Drieu La Rochelle se révèle un précurseur des non-conformistes des années 30 ; il n'est donc pas étonnant qu'il ait pu se reconnaître dans le « Cahier de revendications » de la *N.R.F.* Mais faute d'un fondement doctrinal solide à ses recherches, tel que la notion de personne, il avait déjà eu le temps de s'égarer dans des rapprochements hâtifs et de regrettables confusions, sans même avoir l'excuse de l'ignorance, comme on l'a vu.

nouvelles à l'abstraction collective et au mécanisme rationaliste qui fondent les sociétés modernes, alors que pour ses amis il s'agit comme pour Rougemont de « conserver certaines conditions éternelles de la vie humaine », « ce que la notion d'homme comporte d'unique et d'irréductible » ; attachés par principe traditionaliste à une communauté forte, « devant le collectivisme menaçant, ils se voient forcés de montrer que cette doctrine défend aussi la personne²⁶ ». Sur ce front, Jeune Droite et Ordre Nouveau peuvent combattre au coude à coude.

26. Thierry-Maulnier, « Jeune Droite », in *La Nouvelle Revue de Hongrie*, t. XLVII, novembre 1932, pp. 355-6, 360.

3. L'ORDRE NOUVEAU ET LA JEUNE DROITE : PORTÉE D'UN FRONT COMMUN

On aura mesuré à quel rythme *Plans* s'éloigna de l'attitude non-conformiste de ses débuts au cours de l'année 1932, si l'on rapproche les deux faits suivants : alors que Philippe Lamour pouvait au début de 1933, pousser les hauts cris pour avoir figuré dans un « Cahier de revendications » avec Thierry-Maulnier, moins d'un an auparavant, dans le premier numéro de la seconde série de *Plans*, Alexandre Marc avait pu étayer son affirmation décisive de la « Primauté de la Personnalité » sur d'abondantes citations du même Thierry-Maulnier. Il avait d'abord salué ces « hommes d'un autre bord », tels Jean Maxence, dont la revue *Réaction* commentait depuis plusieurs mois avec une sympathie critique les publications d'auteurs O.N., et surtout Thierry-Maulnier, dont venait de paraître *La Crise est dans l'homme*, qui « consacrent leurs méditations à la crise totale que traverse actuellement la civilisation blanche », au même titre que *Plans*, dont les lecteurs étaient conviés à « retrouver sous des expressions divergentes, parfois même contradictoires, la volonté commune d'une génération qui monte²⁷ ». C'était là un premier appel public à un élargissement du front unique de la jeunesse révolutionnaire vers les groupes de la Jeune Droite française, dont Thierry-Maulnier était assurément le penseur le plus brillant. Déjà les citations que retient Marc dans son article le montrent vibrant à l'unisson d'un sentiment du monde qu'élaboraient en même temps chacun à leur manière Arnaud Dandieu et Georges Bataille. C'est spontanément qu'il use du même langage, fondant la dignité héroïque de la personne dans « la dépense prodigue de cette part disponible que l'homme porte en soi », « don gratuit que fait l'individu de lui-même à lui-même ».

27. Alexandre Marc, « Primauté de la Personnalité », in *Plans*, Organe bimensuel de doctrine et d'action, 2^e année, n° 1, p. 7.

Ce qui s'exprime ici, s'insérant tout naturellement dans le premier exposé philosophique du personnalisme d'Alexandre Marc, c'est une spiritualité issue de Nietzsche, le maître à penser de Dandieu et de Bataille auquel Thierry-Maulnier va consacrer en 1933 ce que Gabriel Marcel appellera « une étude critique du plus grand mérite », n'hésitant pas à y voir « un des ouvrages les plus remarquables qui aient paru cette année ; il confirme entièrement l'opinion de ceux qui depuis quelque temps déjà saluaient en M. Thierry-Maulnier un des espoirs de sa génération ». En outre, il achève de mettre en lumière l'importance qu'aura présentée du point de vue de la pénétration de la pensée nietzschéenne en France l'année 1932-1933, couronnant toute une série de publications sur le penseur allemand, dont celles de Geneviève Bianquis ainsi que les traductions des livres de Lou Andreas-Salome et de Bertram.

L'important compte-rendu de Marcel dans *L'Europe Nouvelle* abonde en citations dont l'imagerie rappelle étrangement celle qu'emploierait Bataille dans *Acéphale* pour décrire lui aussi comme seule digne de l'homme complet une existence tragique – « plus nue, plus essentielle, plus violente », rivée « au centre d'ardeur, au point de combustion suprême de la vie », qui doit être sevré des « soins parasites qui empêchent l'homme de se consacrer sans partage à son incendie intérieur ». Thierry-Maulnier estime cependant, un peu comme le fera Bataille, que chez Nietzsche, en définitive, « le romantisme a vaincu la tragédie », et ce « au profit d'une religion, mais d'une religion de non-salut » – reproche qui, en revanche, pourrait tout aussi bien s'appliquer par avance à Bataille lui-même. Marcel souligne que « M. Thierry-Maulnier, dont toutes les sympathies vont au cartésianisme, s'indigne contre un monisme qui en définissant la conscience en fonction de la lutte pour la vie rend compte de tous ses caractères en dehors du principal qui est d'être conscient ». Est significatif à cet égard « l'intérêt qu'il témoigne aux idées du groupe L'Ordre Nouveau », qui « vient de perdre l'un des mieux doués parmi ses membres, celui peut-être sur lequel on pouvait fonder les plus grands espoirs », Arnaud Dandieu, mort prématurément quelques semaines auparavant²⁸.

Alexandre Marc avait quand même eu le temps de faire se rencontrer ces deux « nietzschéo-cartésiens », tenus tous deux par Gabriel Marcel comme les espoirs de la jeune génération, Thierry-Maulnier et Arnaud Dandieu. Marc a pu parler à ce dernier du livre d'un jeune de vingt-trois ans qui n'a pas lu grand chose de Nietzsche, et pas dans l'original, mais qui est néanmoins fort sympathique. Ils lui fixèrent rendez-vous dans un bar du boulevard Raspail, où s'engagea aussitôt un grand débat sur Nietzsche entre Thierry-Maulnier et

28. Gabriel Marcel, « "Nietzsche", par Thierry-Maulnier », in *L'Europe Nouvelle*, 16^e année, n° 813, 9 septembre 1933, pp. 861-863.

Dandieu qui le connaissait mieux, avant que la discussion ne glisse on ne sait comment sur la question de savoir qui du Japon ou de la Chine serait la grande puissance de la fin du siècle ; Thierry-Maulnier pariait sur la Chine, tandis que Dandieu n'en tenait que pour le Japon. C'était là une question qu'agitait au même moment à Berlin le cercle de *Gegner* ; Harro Schulze-Boysen suivra avec attention la montée de la puissance nipponne tout au long des années 30, tout comme Marc d'ailleurs à titre de journaliste, mais quel qu'en fût l'intérêt, il ne put s'empêcher de rappeler à Dandieu et Thierry-Maulnier, absorbés par ce sujet, que la fin du siècle, c'était loin, et qu'il y aurait lieu dans l'immédiat de discuter de projets communs. Mais ils n'en voulurent rien entendre, et ne se revirent plus après cette unique entrevue²⁹.

Les noms d'Arnaud Dandieu et de Thierry-Maulnier n'en purent pas moins voisiner parmi les témoignages sur la jeunesse recueillis auprès des grands noms de la Jeune Droite et de l'Ordre Nouveau pour le numéro du 25 avril 1933 de la *Revue Française*, éditée par Alexis Redier, qui avait publié dans sa librairie le *Nietzsche* de Thierry-Maulnier. Dans la section vouée aux « Problèmes permanents », ce dernier parlait de « La Révolution aristocratique » en termes de personnalisme, estimant que le ton nietzschéen et les vertus d'énergie des nouvelles dictatures ne devaient pas faire illusion sur la mystique démocratique aggravée qui animait indifféremment socialisme, étatisme, racisme, tous basés sur « l'infériorité essentielle de l'individu en face de la communauté » et le culte du Travail ; puis, juste après Aron et Dandieu, Maurice Blanchot à son tour posait « Le Marxisme contre la révolution ». Ce dernier auteur sera pendant la guerre présenté par un jeune membre de l'O.N., Pierre Prévost, à Georges Bataille, auquel il se liera aussitôt, devenant avec lui l'une des sources de la philosophie du désir³⁰.

La présence de Maurice Blanchot consolidait une sorte de noyau nietzschéen dans ce numéro où dominaient par ailleurs les catholiques. On y retrouvait tous ceux de l'O.N., à commencer par Daniel-Rops, chargé de définir les « Positions générales », tandis que les « Problèmes d'aujourd'hui », thèmes chers à la droite mais abordés sous un angle inédit, étaient posés en termes de « Capitalisme et propriété » par Jean Jardin, quand René Dupuis abordait « La Crise de l'agriculture et la révolution personnaliste », et qu'y étaient mis sur un même pied par Alexandre Marc « La Tyrannie de l'économie libérale et l'anarchie de l'économie dirigée », en citant à l'appui les études de l'O.N. dans

29. Entretien avec A. Marc, Vence, 3 juin 1989.

30. Pierre Prévost, *Rencontre Georges Bataille*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, coll. « Mémoire du temps présent » dirigée par Jean José Marchand, 1987, pp. 86-87.

Mouvements, Esprit, Demain, la Revue d'Allemagne et bien sûr *L'Ordre Nouveau* à la veille de son lancement.

De leur côté, au nom de la Jeune Droite, les frères Robert Francis et Jean-Pierre Maxence décrivent respectivement « Une technique révolutionnaire », puis « Jeunesse française et jeunesse allemande » – d'accord entre elles « pour reconnaître comme nécessaire une révolution anti-marxiste », mais que la première, dont la part vivante est « non-conformiste, révolutionnaire et personnaliste », ne saurait confondre avec le mythe sanglant d'une « internationale des racismes » où l'Allemagne nouvelle pourrait vouloir qu'elle la suive. En parfait accord avec Alexandre Marc et sa conception du rôle de l'homme dans l'histoire, Jean-Pierre Maxence refuse la croyance hégélienne des jeunes Allemands « aux dynamismes irrésistibles, aux courants qu'on ne remonte pas. L'acte révolutionnaire pour nous [...] consiste avant tout en un acte qui libère la personne profonde, en un changement, dû à la raison et à la volonté des hommes, des erreurs longtemps posées par d'autres hommes dans le monde. Il ne saurait donc y avoir d'hitlérisme français³¹ ». *Ordre Nouveau* n'eut pas dit mieux.

Ayant contribué lui aussi à ce numéro de *La Revue française*, Jean de Fabrègues, qui lançait en même temps *La Revue du siècle*, y développerait le mois suivant le thème abordé par Maxence, dans un second numéro s'ouvrant par une enquête sur « La Jeunesse française devant l'Allemagne nouvelle » (que suivait une étude « Sur la pensée d'Eugenio d'Ors »). Les mêmes représentants de la Jeune Droite et de l'O.N. y prendraient la parole, à l'exception de Dupuis et Jardin, remplacés par Chevalley et Rougemont, en plus de Georges Dupeyron, un ancien de l'aile gauche de *Plans*. Cette présence O.N. se maintiendrait toute la première année de cette nouvelle revue, dans la foulée d'une collaboration d'Aron et Dandieu à la précédente revue *Réaction* de Fabrègues, remontant aussi loin que janvier 1932. Dans *La Revue du siècle*, Alexandre Marc publia à lui seul quatre articles³². Le second, dans le numéro de juin 1933, où figure aussi l'article de Fabrègues sur « Le Témoignage de Nietzsche » d'après Thierry-Maulnier, se trouve être assez éclairant, faisant partie d'une enquête sur les « Points de départ » de la Révolution nécessaire telle que l'envisagent des jeunes gens comme Maurice de Gandillac (qui en

31. Jean-Pierre Maxence, « Jeunesse française et jeunesse allemande », in *La Revue française*, 28^e année, n° 4, 25 avril 1933, p. 597.

32. Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les Non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 171 ; Jean Touchard, « L'Esprit des années 1930 : une tentative de renouvellement de la pensée politique française », in ***, *Tendances politiques dans la vie française depuis 1789*, Paris, Hachette, « Colloques, cahiers de civilisation » publiés sous la direction de Guy Michaud, 1960, p. 90.

reprenant ce terme que l'on entend « de tous côtés », se demande seulement ce qu'elle implique pour la liberté de la personne humaine), ainsi que Marcel Noël et René Vincent de *Réaction*.

Marc constate avec une éloquence caustique « La Mort des mensonges » rivaux du libéralisme et du collectivisme, répandant son fiel avec une particulière insistance sur les « tentations équivoques » de certains milieux intellectuels d'en relever la fadeur avec des « épices d'Orient ». Marc partage les réflexes de la droite française la plus classique (pour ne pas dire la plus bornée, voir *Défense de l'Occident* de Massis) quand il soutient qu'« arracher l'homme occidental à sa tradition c'est l'exposer aux dangereux prestiges du néant. C'est le néant, en effet, que l'on retrouve au fond de toutes les démarches de ces néo-marxistes drogués dont le goût de la confusion et du suicide n'est pas fait pour satisfaire notre exigence de l'humain et du concret », auquel il s'agit de revenir pour édifier un ordre nouveau. « Il faut que l'homme puisse reprendre pied, retrouver dans un contact fécond avec le monde le sens perdu des forces élémentaires. [...] Il n'est point d'équilibre humain et de santé sans la reconnaissance de ces rythmes organiques et du rapport irréductible de l'homme à la terre. » Or dans un monde « dominé par des phénomènes de masses », « le sens véritable du “collectif” du “social”, de l'organique s'affaiblit et s'étiole. L'homme devra donc également réapprendre le sens de la vie en commun sans laquelle il n'existe que des atomes interchangeables ». Jusqu'ici, ce discours organiciste, qui peut rendre aujourd'hui un son écologique, coïncide avec ceux de la Jeune Droite, de la Révolution conservatrice, voire du national-socialisme quand l'accent tombe sur le second terme. Aussi est-ce le lieu d'insister sur la différence essentielle qu'introduit l'option philosophique du personnalisme, où l'enracinement ne représente que le premier moment d'une dialectique, celle que Marc décrit enfin en ces termes nietzschéens qui restituent le plus typiquement la spiritualité O.N.

Vouloir priver l'homme du nécessaire enracinement organique et social, c'est l'exposer à tous les déséquilibres et à toutes les névroses ; mais vouloir le maintenir dans les limites de sa vitalité et les cadres de ses rapports sociaux, c'est encore le trahir et le mutiler. Si l'homme doit retrouver son équilibre, c'est pour pouvoir le rompre ; la santé lui est nécessaire pour accroître la violence du conflit ; il doit prendre un appui d'autant plus pesant sur la terre qui le nourrit et le porte qu'il bande plus vigoureusement ses muscles pour s'en arracher.

Ce n'est que dans cette tension que l'homme conquiert sa plénitude et que – triomphant du scepticisme et de l'angoisse même – il accède à la personnalité. Tension féconde qui se révèle identique à celle de la Révolution : celle-ci n'oppose-t-elle pas également la tradition et la novation, le particulier et l'universel, le refus et la création ? Méprisant toutes les facilités, toutes les

évasions et toutes les « synthèses » pseudo-philosophiques, la personne ne s'accomplit que dans le choix, la décision et l'acte. Elle apparaît ainsi, une fois de plus, comme semblable à la Révolution : au-delà des verbalismes et des théories. [...]

Et Alexandre Marc d'asséner pour finir aux « ennemis insidieux de la Personne humaine » que « notre intransigeance » a démasqués, une citation truculente de Rabelais³³, comme il venait de le faire dans « Misère et grandeur du spirituel » ; ce détail achève de faire apparaître « La Mort des mensonges » comme une sorte de pendant plus politique au grand article inédit, fruit de la collaboration intime de Marc avec Dandieu, dont la substance est ici livrée au grand public dans la principale revue de la Jeune Droite. Il ressort de ce rapprochement que l'Ordre Nouveau, s'il se veut un ordre humain comme celui que prônait *Réaction pour l'Ordre*, ne coïncide pas entièrement avec la notion traditionnelle d'un ordre de l'être dont la Jeune Droite se fait l'écho ; il ne correspond pas plus à l'ordre du devenir que semblent rechercher la Révolution conservatrice et la *Lebensphilosophie* sur les voies de Nietzsche, par où les personnalistes accèdent plutôt, moyennant un détour cartésien, à un ordre de l'existence, au sens fort qu'a ce mot pour Jaspers. Leur doctrine est ainsi un existentialisme. Elle prétend transcender l'opposition du statisme et du dynamisme, de la tradition et de la révolution. Mais si elle insiste pour s'appuyer sur les premiers de ces termes, c'est aux seconds que le personnalisme applique sa pointe vive, du côté de l'acte créateur, dont Berdiaev avait pu dégager le sens dès avant la guerre. C'est la perpétuelle croissance de ce bourgeon terminal pointant vers le ciel qui motive l'enracinement, plutôt que le développement horizontal des rhizomes, ou même l'équilibre harmonieux de l'ensemble, auxquels pourraient se comparer respectivement l'instinct *völkisch* allemand et l'ordre stable de la « vieille France » ; mais l'Ordre Nouveau est dans la Révolution permanente, qui serait pour Marc la vraie tradition française.

Il en voit l'expression la plus pure dans la figure de Charles Péguy, guide commun des recherches de nombre de ses contemporains, particulièrement ceux des milieux chrétiens. Les voies que Péguy a ouvertes à la jeunesse française fourniront un terrain d'entente – et parfois d'affrontement – où il pourra se retrouver avec des intellectuels d'horizons assez différents. Ainsi les catholiques de la Jeune Droite, parmi lesquels le « péguysme » des années 30 trouva certaines de ses premières manifestations, comme aux *Cahiers*, proches des milieux dominicains de *La Vie intellectuelle*. Jean-Pierre Maxence avait

33. A. Marc, « La Mort des mensonges », in *La Revue du siècle*, 1^{ère} année, n° 3, juin 1932, pp. 5-9.

abandonné leur direction en novembre 1930 pour devenir le rédacteur en chef de *La Revue française* jusqu'à juillet 1933, quand dut s'interrompre sa publication pour des raisons financières. Quant à *La Revue du siècle* de Jean de Fabrègues, son premier numéro, en avril, comprenait une étude de Daniel-Rops sur l'« héroïsme de Péguy³⁴ ».

Quelques mois plus tard, Fabrègues répète à Marc ce qu'il a dit récemment à Daniel-Rops, « que les contacts entre notre groupe et celui de "L'Ordre Nouveau" devraient être plus réels cet hiver. J'ai donc pensé à demander à quelques-uns de vos amis de venir à un petit groupe d'études sociales qui va fonctionner cette année assez régulièrement sous l'égide de *Réaction* et de la *Revue du siècle* ». Devaient être présents à cette discussion sur le problème de la limitation des prix Pierre Lucius, l'auteur de *Faillite du capitalisme ?*, et Christian Chenut, « qui s'occupe des affaires sociales à *Réaction* ». Fabrègues aurait bien voulu aussi assister aux dîners de l'Ordre Nouveau, mais n'était pas à Paris le lundi quand ils se tenaient. Il n'en semble pas moins avoir eu des relations suivies avec des membres catholiques de l'O.N., comme Daniel-Rops, Marc et Dupuis ; il se réjouit d'avoir rencontré ce dernier, ayant eu avec lui une longue conversation où il lui a parlé d'une nouvelle collection que doivent lancer les Éditions du Siècle pour janvier, et où il serait enchanté de publier le livre sur le travail que préparent Marc et Dupuis³⁵. Daniel-Rops ne vient-il pas de faire paraître chez lui son nouvel essai *Les Années tournantes ?*

Dupuis rapporte de son côté à Marc qu'au cours de leur entretien, Fabrègues s'est montré intéressé à publier des extraits de leur livre *Jeune Europe*, peut-être le chapitre sur la jeunesse française, si *Le Correspondant* ne le publie pas comme prévu. Il termine sa lettre en suggérant à Marc qu'ils répondent à Hitler et à Goebbels dans *1933* ; c'est ce qui permet de la dater de la rentrée de cette année, quand Henri Massis lança chez Plon l'hebdo de droite de ce nom, et sollicita la collaboration de Thierry-Maulnier, de Daniel-Rops, d'Alexandre Marc et de René Dupuis à la page « Jeunesses du Monde ». Les deux auteurs de *Jeune Europe* semblent s'en être partagé la responsabilité, mais Dupuis y tenait particulièrement pour l'indépendance dont il y jouirait (au contraire de ses autres collaborations journalistiques, comme celle au *Correspondant*), ainsi que pour « l'or de Plon », dont le succès de leur livre publié par cette maison lui avait donné un avant-goût. Aussi demandait-il à Marc de faire son éloge auprès de Massis lors d'un rendez-vous à la mi-septembre auquel il était empêché d'assister ; « car je n'ai pas eu encore l'occasion de l'éblouir et il en reste donc aux conversations très "adolescentes" »

34. Loubet del Bayle, *op. cit.*, pp. 50-60.

35. Lettre non datée de Jean de Fabrègues à A. Marc.

d'il y a quelques années³⁶ », allusion qui montre que Dupuis avait dû être formé assez tôt à l'école de pensée de l'Action Française, comme Jean Jardin sinon au même degré.

Des souvenirs d'enfance au Maroc liaient aussi un collaborateur de Massis à 1933, Robert Brasillach, à la femme de Marc, Suzanne Jean. Celle-ci dut aider Marc à préparer les articles sur la jeunesse anglaise qu'il publia dans la *Revue universelle* et qui fournirent la substance du chapitre correspondant de *Jeune Europe*. C'est à la *Revue universelle* que Marc côtoya Brasillach, avec qui il eut d'abord l'impression de s'entendre sur bien des sujets, avant de s'aviser de différences essentielles sur des questions vitales, ce qui l'amena à prendre ses distances. Il n'en fut pas de même de Thierry-Maulnier, avec qui Marc demeura dans de fort bons termes jusqu'aux combats fédéralistes de l'après-guerre, et ce malgré des difficultés à maintenir le contact de la province, qui ne l'empêchèrent d'ailleurs pas de collaborer sous un pseudonyme à la fin des années 30 à la revue *Combat* qu'animent Thierry-Maulnier et Jean de Fabrègues.

Marc eut toujours avec ce dernier des rapports cordiaux³⁷. Déjà à la fin de 1933, il est invité parmi ses amis de la *Revue du siècle* à une petite fête en l'honneur de son mariage³⁸. Fabrègues met à part Alexandre Marc avec Daniel-Rops, faisant allusion à la qualité de leur foi chrétienne, quand il critique *L'Ordre Nouveau* dans sa revue en février 1934 pour l'humanisme arrogant et exclusif dont les textes d'Aron et de Dandieu lui donnent la désagréable impression ; il lui semble qu'ils méconnaissent la lutte que l'homme doit d'abord mener contre ses complaisances intérieures, à force d'exalter la spontanéité créatrice de la personne que jette à l'assaut du monde une violence d'une spiritualité douteuse³⁹.

Des réserves du même ordre se faisaient jour en même temps à *Esprit* envers l'Ordre Nouveau, auquel étaient reprochés par-dessus le marché ses rapports sans complexes avec la Jeune Droite et ses éditeurs. Les susceptibilités catholiques de nuances opposées achevaient ainsi de saper l'unité de ce front de la jeunesse non-conformiste que l'Ordre Nouveau s'était donné pour mission de rassembler, après que son absence de préventions envers la Jeune Droite et les milieux chrétiens l'ait exposé aux contrecoups de la dérive gauchiste de ses

36. Lettres à A. Marc de R. Dupuis et de Henri Massis, 9 septembre et 2 octobre 1933. Sur la collaboration de l'Ordre Nouveau à 1933, voir Loubet del Bayle, *op. cit.*, pp. 168-169.

37. Entretien avec A. Marc par John Hellman, Cogne, 1985.

38. Lettre de Gérard de Catalogne à A. Marc (?), 20 novembre 1933.

39. Loubet del Bayle, *op. cit.*, p. 350.

premières tribunes : d'abord *Plans* puis, créé exprès pour prendre sa relève au front commun des jeunes, le bulletin *Mouvements*.

4. L'ORDRE NOUVEAU ET MOUVEMENTS : D'UN FRONT A L'AUTRE

Le 1^{er} juin 1932, venant juste à point pour suppléer à *Plans* – où l'Ordre Nouveau ne se sent plus le bienvenu, paraît *Mouvements*, « bulletin d'information sur les tendances nouvelles ». C'est à l'initiative de deux des premiers membres de l'O.N., André Poncet, responsable de son administration, et Pierre-Olivier Lapie, de sa direction, avec des fonds fournis par ce jeune avocat, qu'est lancée cette feuille – qui n'est littéralement que cela : une grande feuille de papier journal imprimée recto seulement, en imitation parodique du bulletin financier *Le Capital*¹. Elle est présentée par Lapie comme « *un résumé périodique maniable et précis des tendances vers lesquelles s'oriente la jeunesse contemporaine en vue de la solution des problèmes actuels (...).* Au fond de la mentalité de tous ceux que l'on verra paraître ici, réside cette volonté de recréer le monde sur une résurrection de *la liberté nouvelle qui correspond à notre siècle* et qui, tenant compte des éléments sentimentaux et affectifs comme des éléments logiques et raisonnables, *rendra à la personnalité de l'homme la place de premier plan* qu'un monde, en périssant, lui dérobe ». Il s'agissait donc de mettre en valeur les traits communs de l'esprit non-conformiste des nouvelles générations en confrontant ses innombrables manifestations entre elles et au désordre du monde actuel. Une telle confrontation ne pouvait qu'amener de l'eau au moulin de l'Ordre Nouveau – ce pourquoi il suscita *Mouvements*.

Aussi, en dépit des prétentions de la rédaction à l'impartialité, n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que la première chronique sur les « “Mouvements” de la Jeunesse Contemporaine » accorde une place d'honneur à l'Ordre Nouveau (à

1. Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les Non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 101.

côté de *Plans*). « L'influence de ce groupe, manifestée il y a plus d'un an par la diffusion d'un appel à plusieurs égards prophétiques [*sic*], n'a fait que grandir depuis. En particulier, les séances hebdomadaires du Centre d'Études dirigé par M. Robert Aron, consacrés [*sic*] à une confrontation générale des tendances non-conformistes, ont répandu avec fruit l'idéal constructif de l'O.N. Rien ne peut donc mieux caractériser les tendances directrices de ce groupe que le résumé qui servait de base de discussions à ces séances », et qui n'est autre que le texte publié sous le titre « Précisions sur "L'Ordre Nouveau" » dans *Plans* en décembre 1931. Il est repris dans *Mouvements* avec quelques modifications, maintenant signé par Jacques Naville qui, on s'en souviendra, avait été élu président de l'Ordre Nouveau le 6 décembre. D'autres membres écriront, pendant l'année où l'O.N. tient à *Mouvements* le haut du pavé, les « rubriques de la rédaction », consacrées à des renseignements et faits symptomatiques et à des critiques de livres, ou bien à lanterner « mandarins » (Benda, Guéhenno, Siegfried) et politiciens (Herriot, Caillaux, Duboin).

Gabriel Rey en particulier est très présent, s'identifiant dès le premier numéro sous son pseudonyme à *Plans* de J.-M. Gabriel, mais signant dans le second un compte rendu de *Faillite du capitalisme ?* de Pierre Lucius. Le sujet de ce livre en est un qui occupera particulièrement *Mouvements*, et la Jeune Droite à laquelle appartient son auteur aura d'abord une place de choix parmi les groupes discutés. Celui d'*Esprit* voit son manifeste repris sous forme d'extraits chapeautés de sous-titres plus O.N. les uns que les autres : « Primauté du spirituel », « La Personne contre l'individu », « Plan et initiative », « La Patrie contre la nation ». Dans le même numéro 3 de novembre 1932, les mouvements anglais avec lesquels l'O.N. est en contact sont inventoriés par Montgomery Belgion, correspondant parisien de la revue *The Criterion* de T. S. Eliot et futur traducteur anglais de *L'Amour et l'Occident* de Rougemont. Les mouvements allemands d'Otto Strasser et de la revue *Die Tat* sont souvent discutés ou cités, et un manifeste de *L'Esprit Nouveau*, groupe catholique belge sur lequel s'étend Marc dans *Jeune Europe*, paraît dans le numéro même de juin 1933 où *Mouvements* se détache de *L'Ordre Nouveau*. Presque jusqu'à ce point de rupture, l'Ordre Nouveau n'a cessé de donner de l'ampleur à ses « Précisions révolutionnaires », développant celles posées d'abord dans *Plans*.

Ce furent d'abord dans le numéro 3 les « Questions qui ne se posent plus » : militarisme/antimilitarisme, cléricalisme/anticléricalisme, patronat/prolétariat, ni capitalisme ni communisme, ni droite ni gauche, et enfin la position acrobatique où Aron, reprenant ces fausses oppositions, situera l'O.N. dans l'hémicycle parlementaire dans sa contribution au « Cahier de revendications » qui paraîtra le mois suivant. En janvier 1933, dans le n° 4, les précisions

nécessaires se poursuivent par les « Questions qui se posent » pour l'O.N. Pour lui (vraisemblablement Dandieu et Aron), le « véritable lieu commun » qu'est devenue récemment la constatation que « la machine asservit l'homme » n'est que le « *symbole isolé et extérieur* » d'« anomalies plus profondes », communes au capitalisme privé et au capitalisme d'état, et reconnaissables dans leurs mythes parents du paquebot *Normandie* et du Dnieprostoï, cautionnant un même gigantisme productiviste. L'O.N. distingue en fait « trois sortes de mécanismes », industriel, bancaire et étatiste, qui « correspondent à des tentatives pour organiser et rationaliser les rapports de l'homme et du monde : l'homme et la production, rationalisés mènent au fordisme ; l'homme et le temps, rationalisés mènent au crédit spécialisé et à la banque, l'homme et la patrie, rationalisés mènent au nationalisme et à l'étatisme. Ainsi apparaissent, dans leur véritable profondeur, les questions qui se posent ».

C'est à elles que répondent point par point les « buts d'action de la révolution personnaliste », qui sont respectivement, « *sur le plan économique* », la « *distinction entre deux formes de travail* : l'un, indifférencié, résidu ou base de l'acte créateur, qui doit être rationalisé ; l'autre, personnel, créateur, à qui l'on doit rendre toute ses facultés d'expansion et son entière liberté ». « *Sur le plan financier* », faire du crédit autre chose qu'« un moyen mécanique de coloniser l'avenir », soit le lier « directement à l'activité des groupes ou personnes créateurs, et en particulier l'intégrer à la vie même des organisations corporatives ». « *Sur le plan politique, retour du fédéralisme.* » Ces objectifs révolutionnaires seraient successivement examinés en quelque détail sur trois numéros de *Mouvements*, consacrés dans le même ordre au travail, au profit et à la nation, où l'Ordre Nouveau apporte succinctement d'importantes précisions à sa doctrine, à la veille de pouvoir s'y étendre à loisir dans sa propre revue, dont la prochaine parution est annoncée tambour battant dans *Mouvements* en avril 1933.

Dans ce numéro spécial intitulé – comme un article de 1931 de Dupuis pour *Notre Temps* – « Patrie ? Oui. Nation ? Non ! », il était procédé à une « Mise à l'index » en règle des fausses idées sur cette question que l'O.N. prétendait poser dans ses vrais termes. L'« Union européenne » à la façon de la SdN était rejetée d'emblée, puisque la guerre restait au cœur de la dynamique des États souverains qu'on prétendait unir. Quant au « fédéralisme » de la Mitteleuropa que prétendait lui opposer le *Tat-Kreis*, en se mettant au service de la race, il trahissait la valeur humaine, d'essence universelle, faisant tout l'intérêt du fédéralisme, et qui juge aussi bien l'Empire celtique dont rêvent certains de ces autonomistes bretons qui seront passés en revue dans le numéro suivant.

En fait, si le « fédéralisme » national de la décentralisation est un leurre, le nationalisme fédéral est aussi à rejeter ; par ce terme est désigné le type des nationalismes catalan et irlandais, plus détestables que les nationalismes espagnol et anglais, qui au moins constituent une médiation vers l'universel. Alexandre Marc reprendra cette hiérarchie en citant les mêmes exemples dans son important article « Patrie – Nation – État » pour le numéro 32 du 15 juin 1936 de *L'Ordre Nouveau*. Mais il semble qu'il ait tôt conçu de la détestation pour les tendances *völkisch* d'un certain celtisme auquel il avait dû être amené à s'intéresser par sa contestation des grands États-Nations. Il fut ainsi un moment en contact avec An Phoblacht, une faction extrémiste de l'I.R.A. qui rompit avec lui quand il refusa de former un commando armé pour se saisir de la ville de Rennes et y proclamer l'Empire celte...²

Il va sans dire que le fédéralisme sous ses formes instituées ne trouvait nulle grâce aux yeux de l'O.N., qu'il soit amorphe et inorganique comme celui des États-Unis ou imposé d'en haut comme en U.R.S.S., simple moyen de diviser pour régner. Enfin, le « fédéralisme » réformiste des mouvements régionalistes suscitait des réactions ambivalentes à l'O.N. ; si les procès-verbaux de ses séances montrent que l'O.N. ne méconnaissait pas l'« intérêt pratique » (« propagande de mise au point des idées fédéralistes décentralisatrices ») de participer au Congrès annuel de la Fédération Régionaliste Française organisé pour décembre à Paris par Charles-Brun sur le thème de la crise économique, il affirmait néanmoins dans *Mouvements* dès avril qu'il n'y avait « pas de “fédéralisme” possible sur le plan actuel », celui du « capitalisme – privé ou d'État – impérialiste par essence ».

En effet, dès le premier numéro de *Mouvements*, c'est comme une nouvelle forme du capitalisme d'État qu'avaient été présentés les socialismes nationaux qui se disputaient les faveurs de la jeunesse européenne en des régimes dictatoriaux se servant des sentiments nationaux pour réaliser l'aspiration universelle à un socialisme organisateur. Avec des différences d'accent allant du nationalisme presque pur du fascisme au socialisme presque pur du communisme russe, s'ils se combattaient, ce n'était que comme les deux ailes d'un même parti ; « ils n'en sont pas moins d'accord pour établir le capitalisme d'État et la dictature politique qui lui est nécessaire³. » La France n'avait pas à choisir entre « Profascistes et Bolchevisants », mais plutôt à faire sa propre révolution collective – et non communautaire, « qui ne sera ni fasciste, ni bolcheviste, mais qui puisera peut-être dans les traditions nationales une valeur humaine, une portée universelle, permettant enfin au fascisme, au bolchevisme,

2. Lettres d'Alexandre Marc à l'auteur, 24 octobre 1985, 13 mars 1986.

3. Scrutator, « France 1933 – Socialismes-nationaux », in *Mouvements*, n° 7, avril 1933.

au nazisme et autres socialismes nationaux, d'abandonner l'accessoire et le contingent pour sauvegarder l'essentiel, et d'édifier pour un temps une civilisation socialiste⁴. Ainsi, « en montrant, par la rupture révolutionnaire, que la France sait remplir sa mission éternelle, qui est essentiellement de défense et d'affirmation de l'homme », et « en affirmant en face des jeunesses des autres pays la seule solution économique et territoriale possible, celle du fédéralisme révolutionnaire, la jeunesse française donnera un sens au problème de la guerre et de la paix », subordonné à l'alternative « Révolution ou esclavage », par-delà l'opposition du nationalisme et de l'internationalisme⁵.

Mais encore – un peu comme à *Plans* – il s'agit avant tout de dégager les « Constantes Révolutionnaires » « de portée universelle, correspondant à la crise générale de la civilisation européenne », dans ses « manifestations locales » que sont communisme, fascisme et hitlérisme, selon la définition de la rédaction dans le numéro qui suit, en mai 1933, la trilogie doctrinale de l'O.N. C'est par un texte de Georges Roux (familier de l'O.N. et de *Plans*) sur le fascisme que commence alors ce tour d'horizon des trois révolutions. Dès le numéro suivant, le ton change et la problématique bascule. Cette fois, Jean Blond présente l'hitlérisme dans les termes du marxisme, ne représentant comme le fascisme qu'une phase du capitalisme. « Bien plus profondément différent de ces deux mouvements apparaîtra le communisme en U.R.S.S. » *Mouvements* se range désormais sans ambages, tout comme le *Bulletin des groupes Plans*, dans le Front Commun contre le fascisme où la Troisième Force ira se joindre à Gaston Bergery, donnant la place d'honneur à ses manifestes et à de nouveaux collaborateurs de cette couleur. Comme ce qui reste de *Plans*, il

4. Scrutator, « France 1933 – Profascistes et Bolchevisants », in *Mouvements*, n° 9, juin 1933. Pour le contraste positif du collectivisme et de la communauté, voir du même auteur dans le n° 10 « France 1933 – De Genève à Londres ». C'est dans *Mouvements* qu'apparaît pour la première fois le pseudonyme de Scrutator qu'adoptera Alexandre Marc dans ses collaborations catholiques. Pourtant, dans sa rubrique « France 1933 », Scrutator partage souvent le ton moqueur d'usage à *Mouvements* pour faire allusion aux attitudes religieuses. Il donne dans une lourde ironie et un certain simplisme – un schématisme des oppositions de termes qui ne va pas toujours sans de curieuses ambiguïtés. Il semble presque prôner dans ses derniers articles une sorte de conjonction d'individualisme dans le domaine privé du spirituel et de dictature dans le domaine public de la matière, en une dichotomie si accusée qu'elle rappelle davantage la théorie libérale mâtinée de technocratie qu'un personnalisme de communautés, et tient plus de *Plans* que de l'O.N. (– telle est d'ailleurs la position de Harro Schulze-Boysen). C'est à se demander si Marc est toujours l'auteur de ces articles, ou si Gabriel Rey (ne fut-ce qu'à titre de co-auteur à la Dupuis) n'a pas eu quelque chose à y voir, qui fut toujours particulièrement proche de *Plans*, et qui signe de ses initiales dans le dernier numéro de *Mouvements* un compte-rendu de livre sur la continuité de la tradition révolutionnaire russe où il se moque « des profonds penseurs qui clament la nécessité vitale de la "rupture" intégrale » : « Il est facile de condamner tout réformisme au nom de l'esprit créateur et de sa violence ; la vérité se moque de ces hypothèses métaphysiques » ; (... ; « Marc Slonim – *De Pierre le Grand à Lénine* N.R.F. », comparé à *800 ans de Révolution française* d'Henri de Jouvanel). Scrutator est la seule autre signature rattachable à l'O.N. qui continue de paraître dans *Mouvements* sans être affectée le moins du monde par le changement de cap du bulletin sur sa fin.

5. René Dupuis, « Vocation de la France », in *Mouvements*, n° 7, avril 1933.

se braque sur l'hitlérisme, faisant aussi appel à un émigré pour l'expliquer – notamment, pour livrer en juillet dans le dernier numéro de *Mouvements* « Le Vrai Sens du Travail Forcé ». Karl Kreisler rappelle alors « que dans ce journal même, on a été les premiers à parler du service de travail dit volontaire, qui existait en Allemagne avec, depuis plus d'un an, l'appui de subventions d'État [...] pour démontrer au monde entier comment maintenir le profit de la classe capitaliste. »

C'est cependant sous un tout autre jour qu'avait été présenté le *Freiwilliges Arbeitsdienst* en février 1933 dans le numéro 5 de *Mouvements*. C'est nul autre que Serge Drouin, le mystérieux comploteur qui approcha Alexandre Marc après Rethel, qui présente très bien ce mouvement dont Harro Schulze-Boysen fit le plus grand cas, concluant qu'« avec les *Arbeitslager*, s'avère ce pourquoi la jeunesse allemande a lutté depuis 1918, la foi en une nation sociale ». De même en regard est-ce comme « Une expérience intéressante » qu'est présenté par Robert Kiéfé « Le Service obligatoire de travail en Bulgarie » ; pour qu'il livre comme il l'eut pu des « enseignements en vue de l'organisation du travail dans une société collectivisée », « ce qu'il aurait fallu, c'est que la coercition fût transférée à l'obligation de créer des coopératives », puisque « le point de vue matériel doit toujours s'effacer devant le point de vue psychologique ».

C'est de ce principe que partait l'O.N. en posant dans ce numéro sur le travail la question de la condition prolétarienne et de son abolition, et en avançant comme réponse l'institution d'un service civil d'un ou deux ans, « suite normale d'une éducation morale et physique depuis l'enfance ». Selon Jean Dages, il aurait reposé sur des troupes à caractère de milice et au recrutement provincial, réparties selon la spécialité, les compétences et le lieu de résidence de chacun. Ce n'était pas une pure utopie, comme le montraient les tentatives dans ce sens en Allemagne et en Bulgarie, sans compter les troupes de choc communistes ou le service de travail accompli en colonies par une partie du contingent militaire local. Cependant, répondant le mois suivant aux nombreuses réactions de lecteurs au questionnaire sur les thèmes abordés dans ce numéro, Aron et Dandieu s'empresseront d'abord de préciser que le service civil tel que l'O.N. l'envisage « n'a presque aucun point commun avec le Service civil du type hitlérien ou du type bulgare ; il ne s'agit pas de fabriquer des briseurs de grève, mais au contraire de donner satisfaction aux aspirations prolétariennes ». Pour ce faire, il fallait aussi revoir les principes du profit, de l'échange et du crédit à la base de l'économie en crise. Si Jean Dages appelait, dans ce numéro de mars 1933, à la création de centres de répartition des matières premières dans le monde, Yvonne Serruys revenait sur le thème abordé dès le numéro 2 de juillet 1932 d'un « Retour au troc » qu'elle croyait

discerner dans l'économie politique, constatant que « depuis deux ans les vérités qui paraissaient les mieux établies et les progrès qui semblaient définitivement acquis en matière économique sont décidément de plus en plus démentis par les événements ».

Dans le numéro 5, Pierre-Olivier Lapie, en éditorial, révélait quant à lui par quelle évolution il était passé depuis ces quelques mois qu'il avait lancé son bulletin, et les doutes qui l'envahissaient sur le parti pris de non-conformisme qui en avait déterminé la formule. « On m'a fait un jour la remarque : Mouvements, groupe des nébuleuses. En novembre 32, c'était un compliment. En février 33, ce serait une injure. » Il n'aurait su mieux dire que l'avènement de Hitler en Allemagne le mois précédent altérerait les données politiques de telle façon que les recherches non-conformistes n'y avaient plus une place aussi claire. Certes, parmi les problèmes fondamentaux de l'époque, celui du prolétariat créé par le capitalisme venait-il en premier. Si le communisme l'avait aboli comme il le prétendait, c'était en l'étendant à l'infini. Restait le service civil tel qu'exposé dans ce numéro par l'Ordre Nouveau. « Moi, je veux bien », concède Lapie ; mais qu'est ce que cela signifie en pratique ? Ainsi se conclut cette « autocritique publique⁶ ».

En juillet 1933, dans ce qui sera le dernier numéro de *Mouvements*, faisant le bilan de ce qu'il appelle pourtant, dans le style de *Plans*, une « Première Étape », Lapie montre le plein développement de ces doutes en un véritable changement de cap. *Mouvements* a rempli « son rôle d'informateur au cours de cette année » ; « quitte à présenter parfois quelque contradiction entre ses différentes rubriques, il a tout de même révélé l'existence d'un état d'esprit de la jeunesse contemporaine jusqu'alors inconnu. » Les groupements qui l'exprimaient et qui perdurent ont maintenant trouvé leurs propres organes, qu'il s'agisse de *La Revue du siècle*, de *L'Ordre Nouveau* ou de *Masses*. Mais « dans tous ces mouvements », à l'exception de l'O.N., ce qui le juge aux yeux de Lapie, reprenant en termes plus crus un discours qui fut aussi celui du dernier *Plans*, « devant les événements chaque jour précipités, la nécessité d'une position immédiate s'est fait jour. On a abandonné les positions théoriques sur la métaphysique de la personnalité, la nature de la nation et la vertu intrinsèque – ou le vice – du travail. On en vient à une nécessité de décision immédiate ; nécessité pratique ou nécessité tactique, comme vous voudrez, en tous cas nécessité tout court, parce que c'est l'ordre du plus pressé, parce que les problèmes demandent des solutions imminentes, parce que chacun en a assez. D'où par une conséquence aussi simpliste que certaine, une classification entre

6. P.-O. Lapie, « Sortons de la nébuleuse », in *Mouvements*, n° 5, février 1933.

ces groupes par la façon la plus brutale : la césure. Après avoir dit : ni droite ni gauche, on est retombé dans la division droite-gauche ».

C'était là une chute de tension du délicat équilibre du non-conformisme à la distinction primaire entre amis et ennemis, ravalant la politique au niveau de la consolidation des fronts livrés chacun à la mobilisation totale « contre ». A ce titre, l'antifascisme matamore à la Bergery présentait une symétrie avec le fascisme qui pouvait tout aussi bien constituer un pont vers lui, procédant selon la même logique totalitaire d'exclusion et d'inquisition dont Lapie, même s'il évoluera du frontisme au Front Populaire à la France Libre, montre en 1933 un bel exemple⁷ quand il déclare que « surtout nous avons repéré nos ennemis. Ils portent, quelques signes qu'ils agitent, des stigmates reconnaissables : faux pacifistes, faux patriotes, faux internationalistes, faux révolutionnaires, vous êtes marqués. Nous avons été à vos agapes soi disant fraternelles, nous avons lu vos bouquins soi-disant à la rescousse de la liberté, nous connaissons les dessous de vos révoltes, qui ne sont que des soubresauts préliminaires à la génuflexion ».

Tel était, étrangement, le principal grief exprimé par Lapie envers l'O.N. dans une « polémique cordiale » marquant le tournant à gauche de *Mouvements* dans son numéro précédent de juin 1933, à propos du lancement de la revue *L'Ordre Nouveau* en mai. Si « nos camarades de L'Ordre Nouveau déclaraient possible la construction d'un monde sur un idéal individuel où l'idéal chrétien pourrait trouver sa place mais qui le dépasserait », « le premier numéro de leur revue marque très nettement une défaillance que le détachement progressif de tous les membres du groupe avait de mois en mois annoncé ». Lapie exagérait, et ne parlait en fait que pour lui et quelques-uns des premiers membres de moindre importance de l'O.N., marqués d'un certain anticléricalisme, qui s'étaient de fait refroidis envers le mouvement au cours des derniers mois, tels Poncet et Chauveron, Naville et Rey. Ils avaient pu, comme Lapie, prendre ombrage du lien que prétendaient établir les Catholiques engagés de l'O.N. entre religion et révolution.

Daniel-Rops en particulier avait mentionné en juillet 1932, dans son article sur « Les Aspirations de la jeunesse française » pour *La Revue des vivants* d'Henri de Jouvenel, que l'Ordre Nouveau ne possédait encore d'autre organe que *Mouvements*, enchaînant avec une discussion des groupes de la

7. C'est Michel Winock qui rapporte encore, à propos d'un fondateur d'*Esprit* et dirigeant de la Troisième Force qui rejoindra Bergery dans son Front social, que « chez cet adversaire résolu du fascisme qu'est Déleage, il y a assurément, s'il est permis de le dire, du tempérament "fasciste". Outre ses allures martiales, son goût de la discipline, une certaine fascination de la violence, il use d'un vocabulaire totalitaire ». *Histoire politique de la revue Esprit 1930-1950*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 58.

jeunesse chrétienne tels ceux d'*Esprit* et de *La Vie intellectuelle* et l'A.C.J.F. Ces deux derniers mouvements avaient pourtant été évoqués en mai parmi les « Mouvements de la jeunesse contemporaine », avec il est vrai des renforts de précaution de la part d'une rédaction qui ne voulait d'aucune manière assumer la responsabilité d'un article sur les catholiques, en conclusion duquel il était peut-être fait allusion à *Esprit* dans une remarque accordant à *La Revue du Siècle* le mérite de déclarer son allégeance catholique, « contrairement à la tactique d'autres organes et d'autres groupes ». Il est clair cependant qu'un mois plus tard l'Ordre Nouveau tombait sous le coup de telles accusations de duplicité dans la « Polémique cordiale » de Lapie, qui présente comme un amalgame outrageant la mention de *Mouvements* dans un article où sont discutés aussi des groupes chrétiens (exactement comme Lamour, avec Nizan, s'était indigné d'être soi-disant associé en un même front à un représentant de la Jeune Droite dans le « Cahier de revendications » de la *N.R.F.*, ce qu'il tenait en dépit des faits pour une duperie de Rougemont) :

Que l'on imprime à Ligugé, à l'ombre du monastère bénédictin, c'est peu de chose. Que l'on raccroche de la copie catholique, si les auteurs ont du talent, ce n'est pas grave. Que l'on s'attache, dans des articles extérieurs, à englober L'Ordre Nouveau – et même « Mouvements », ce qui est abuser, Rops, de l'hospitalité donnée ici à toutes les tendances – dans l'ordre de la spiritualité catholique, c'est déjà au moins inquiétant. Mais que des gens qui s'intitulent révolutionnaires considèrent la doctrine chrétienne comme la seule qui confère à l'individu son salut – alors que cette doctrine de résignation sur la terre lui interdit la Révolution c'est d'une contradiction qui frise le traquenard. – Enfin, que l'Église apparaisse à nos camarades comme une puissance libératrice opposée à un État-tyran, « Le Demos moderne n'est plus que la caricature monstrueuse de l'Ecclesia » [Daniel-Rops], c'est là un ralliement si flagrant – que tous les espoirs nourris par L'Ordre nouveau tombent et que la démonstration est faite de l'impossibilité absolue de créer un idéal révolutionnaire sur un élément uniquement spirituel, sans retomber dans une religiosité sans poids ou la recherche d'un Messie.

Lapie se référait à l'article de Marc dans le numéro 4 de *Mouvements* en janvier, qui s'attachait à briser la conspiration du silence entourant une récente lettre pastorale de l'archevêque de Paris, selon qui l'Église, comme « société *supranationale* », « doit à ce fait de pouvoir accomplir dans le monde sa mission de lumière et de salut, car elle échappe ainsi à la tutelle toujours tyrannique des États ». Dans la chronique « France 1932 », sous son pseudonyme catholique de Scrutator, Marc (si c'est bien lui) renchérit en se moquant des radicaux et en portant aux nues l'Église :

Humanitaire internationaliste, et d'une certaine façon communiste, seule apte à préparer cet « ordre nouveau » – dictame hier obscur et réservé à quelques jeunes hommes ardents, revenant aujourd'hui aussi souvent sous la plume de Mgr Verdier que sur les lèvres de M. Herriot – telle apparaît, à travers ce document (9^e lettre de S.E. le cardinal-archevêque de Paris sur la question scolaire, *Semaine religieuse*, 15 octobre 1932), l'Église, seule qualifiée pour former la jeunesse de demain et l'imprégner de ce *divin humanisme* qui inspire l'écrit cardinalice⁸.

Celui-ci affirmait en effet que, « mieux que tous, l'Église peut aider l'univers à préparer et réaliser cet ordre nouveau que les événements appellent ». Pour le prélat, il est clair que « les découvertes modernes et les conséquences de la Grande Guerre ont mis l'humanité sur une pente rapide où elle ne peut plus s'arrêter. Oui, redisons-le, d'un pas continu et que les événements peuvent accélérer, elle va à cet ordre nouveau où s'atténueront les frontières de toutes sortes, où la compénétration directe de tous les intérêts sera la condition normale de la vie et de l'activité de tous les hommes⁹ ». Marc ne disait pas autre chose depuis qu'il avait lancé l'Ordre Nouveau dans la foulée des recherches spirituelles qui l'avaient mené sur la voie du catholicisme. Dans son esprit, au départ, religion et révolution procédaient de la même source et renvoyaient l'une à l'autre dans leurs réponses à l'incontournable crise de civilisation bouleversant le monde depuis la guerre. C'était une intuition dont il pouvait maintenant constater qu'elle avait fait son chemin, dans les termes mêmes où il l'avait énoncée, dans le registre des lieux communs politiques, et mieux encore, dans la vision pastorale de l'Église de France. Ses amis dominicains (sans parler de l'abbé Plaquevent, médiateur officieux entre l'Église et les groupements intellectuels personnalistes) n'y étaient sans doute pas pour rien, dont *Mouvements* put signaler le rôle dans la diffusion des nouvelles tendances dans les publications liées à leur ordre, « et si nos renseignements sont exacts en plein accord avec les plus hautes autorités ecclésiastiques », au risque de se heurter à l'incompréhension de la presse catholique et des milieux de la droite nationaliste¹⁰.

Mettre en cause l'opposition, admise comme un principe intangible, de la religion et de la révolution, n'était pas moins déroutant pour la libre pensée laïque que pour la bonne pensée catholique. L'une comme l'autre en dépendent, et sont même en ceci solidaires, si elles ne veulent se voir contraintes de

8. Scrutator, « France 1932 – Le Noir et le Rouge », in *Mouvements*, n° 4, 1^{er} janvier 1933.

9. Cité dans « Quand la Grande Presse étouffe les Grandes Voix », in *Mouvements*, n° 4, 1^{er} janvier 1933.

10. « Chez les Catholiques », in *Mouvements*, n° 8, mai 1933.

repenser les classements sommaires à la base de leurs réflexes respectifs. C'est clairement là ce qui irrite le plus Lapie à l'O.N., comme il le montre dans l'avertissement sentencieux par lequel il en prend congé :

Révolutionnaires qui n'osez pas vous dire catholiques et vous aussi, catholiques qui vous dites révolutionnaires prenez garde. Par la révolution vous délaïssez le Pape, par votre religion, vous appelez le Messie.

Prenez garde, camarades, que votre Messie soit Hitler, et votre pape, à vous, un curé de plein vent¹¹.

Ce qui troublait tant Lapie constituait précisément le terrain de la collaboration de l'Ordre Nouveau avec *Esprit*, et son principal apport à la revue de Mounier : le lien organique posé par Marc entre religion et révolution, en vertu duquel un catholicisme renouvelé pourrait se détacher de la droite bien-pensante et du désordre établi dont elle était l'appui. Ses premières tribunes étant descendues de l'inconfortable ligne de crête du non-conformisme pour rentrer dans le rang de la gauche et disparaître en pratique dans le front défensif de l'antifascisme, l'Ordre Nouveau n'avait plus comme proche allié que la revue *Esprit*, retenue encore pour un temps par la position particulière où la mettait son orientation catholique de rejoindre sans ambages le camp du progressisme patenté. L'O.N. sera finalement purgé aussi de ce dernier organe de la jeunesse d'Europe, celui qui était promis au plus bel avenir et à la plus vaste influence, toujours sous prétexte d'accointances avec la droite, dans un opprobre scellé par une compromettante « Lettre à Hitler ». Mais ce qui était réellement en cause dans cette ultime rupture du front non-conformiste, c'est la radicalité même de la Révolution personnaliste dont l'Ordre Nouveau amena la notion à *Esprit*, qui l'adapta à ses fins dans la foulée de ce schisme. Les phases de cette translation et les ressorts de cette différenciation apparaîtront au récit des avatars du personnalisme français entre ses deux foyers : celui fédéraliste et nietzschéen de l'O.N. et sa version communautaire et catholique d'*Esprit*.

11. N.D.L.R. « Polémique cordiale – L'Ordre Nouveau », in *Mouvements*, n° 9, juin 1933.

5. LE PERSONNALISME DE L'ORDRE NOUVEAU À *ESPRIT*

Au début des années 30, des jeunes gens qui se faisaient fort de lancer une revue de grande tenue, pour jeter un regard neuf sur une crise de civilisation devenue patente, ne pouvaient méconnaître le brillant précédent de la revue *Plans*. Une visite à ses bureaux de la rue Geoffroy-L'Asnier devait donc tôt ou tard s'imposer.

– Emmanuel Mounier vint me voir un jour, en compagnie de Georges Izard et de Louis Galey, explique Alexandre Marc. Ils me dirent qu'ils admiraient « Plans », et qu'ils voulaient faire un « Plans » catholique. Ils me demandèrent si je voulais m'y intéresser. J'acceptai à titre personnel. La revue s'appela « Esprit », et j'y fus chargé de la partie internationale, qui devait être d'ailleurs rapidement abandonnée¹.

Marc semble faire allusion à la « Chronique de la 3^e Force » qu'il lancera dans le second numéro d'*Esprit* en novembre 1932, mais qui, telle qu'il la conçut, n'aurait pas de suites – outre peut-être le tour d'horizon des mouvements de la jeunesse allemande dans le numéro de février 1933. Nous avons vu en effet que Marc avait promis dès septembre au moins d'amener à la nouvelle revue d'innombrables groupuscules d'outre-Rhin, et il pourra écrire dans *New Britain* (cité en français dans une lettre non datée de Mounier) qu'« en la débarrassant des dilemmes stériles, Esprit s'impose avec autorité à la jeunesse européenne. Il est le laboratoire où se forge son avenir ». Est-ce déjà par une allusion aux ambitions européennes de Marc que se termine le prospectus d'*Esprit* ?

1. Gilbert Ganne, « Qu'as-tu fait de ta jeunesse ? » III^e partie : « L'Ordre Nouveau », in *Arts*, n° 562, 4-10 avril 1956.

Nous donnerons ultérieurement la composition des équipes étrangères, dont quelques unes sont encore en voie de constitution.

En novembre 1931, au moment où Mounier et Izard, avec Déléage et Galey, rédigent les moutures successives de ce texte de présentation de leur revue, annonçant sa publication pour avril 1932, Marc effectue sa première grande tournée des mouvements révolutionnaires de la jeunesse allemande. Est-ce de ceux-ci qu'il s'agissait déjà de tirer en partie ces « équipes chargées d'initiatives dans leurs différents pays », réunissant les « collaborateurs étrangers de la première édition, publiée en langue française », d'une revue qui se voulait d'emblée internationale ? Marc a cru pouvoir s'attribuer la paternité du sous-titre d'*Esprit* de « Revue internationale, édition française² ». Or il apparaît dès le 6 janvier 1932 sur la couverture de ce prospectus, pour être expliqué à la fin. S'agit-il d'un ajout consécutif à son retour d'Allemagne et à la rédaction originale du prospectus en son absence ? En ce cas, la visite du trio d'*Esprit* au bureau de *Plans* devrait se situer avant le 8 décembre, quand selon ses *Carnets* Mounier « propose encore des modifications au prospectus que nous mettons au point sur épreuves avec Izard. Couverture à changer », telle est semble-t-il la principale de ces retouches, qui ne peut guère concerner que le titre. Il ne sera en effet fixé que le soir même comme *Esprit*, le précédent d'*Univers*, choisi notamment pour signifier le « caractère international » de la revue, ayant dû être écarté pour des raisons légales.

Le témoignage de Marc laisse entendre que Mounier, Izard et Galey ne savaient pas encore comment appeler leur revue au moment d'aller le chercher au bureau de *Plans*. Cependant, le journal de Marc montre qu'il y est présent presque quotidiennement juste avant qu'il cesse de le tenir en partant pour l'Allemagne en novembre. Il a dû y être encore très souvent à son retour à la fin novembre. C'est le 25 qu'*Univers* fut adopté comme nom de la nouvelle revue, après le rejet de *La Révolution spirituelle*, plus clair mais trop long ; mais dès le 29 il fallut y renoncer sur la « protestation de René Jolivet qui a retenu *Univers* pour un journal d'information à paraître³ ». Pendant la première semaine de décembre 1931, la revue de Mounier avait un prospectus et des collaborateurs, mais pas de nom. C'est donc durant ce laps de temps que dut avoir lieu la première prise de contact officielle entre les équipes d'*Esprit* et d'Ordre Nouveau. Mais certains éléments plus périphériques de l'O.N. avaient déjà été approchés à titre personnel – nommément Gabriel Marcel, tôt consulté, qui ne

2. Entretien de John Hellman avec Alexandre Marc, basé sur un questionnaire de l'auteur, Cogne, Italie, juillet 1985.

3. Extraits inédits des *Carnets* dans le *Bulletin des Amis d'Emmanuel Mounier*, n° 57, avril 1982, pp. 12-13.

tarda pas à recommander Daniel-Rops⁴. Ce dernier ne jouera cependant pas un très grand rôle à *Esprit*, et sera même particulièrement conquis pour ses attaches avec la droite bien-pensante quand les relations se dégraderont entre les deux groupes. Marc par contre avait des contributions essentielles à apporter à *Esprit*, dont le projet était, dès sa conception à la fin de 1930, en même temps qu'était fondé l'Ordre Nouveau, celui d'une revue internationale vouée à la Révolution spirituelle contre les tyrannies de l'époque.

[...] Il n'est pas de pays, pas de forme de la pensée ou de l'activité qui ne soient asservis à un matérialisme propre. Partout s'imposent à l'homme des systèmes et des institutions qui le négligent : il se détruit en s'y pliant.

Nous voulons le sauver en lui rendant la conscience de ce qu'il est. Notre tâche capitale est de retrouver la vraie notion de l'homme, de restituer toutes choses en elle ou à travers elle. Nous nous trouvons d'accord pour l'établir sur la suprématie de l'esprit. Notre premier regard sera celui de l'homme sur l'homme, un regard d'amour.

D'après son prospectus de novembre 1931, *Esprit* voulait faire de « la vraie notion de l'homme » l'étalon d'un ordre nouveau, comme le mouvement de ce nom, qui n'avait pas tardé à la trouver dans la personne, définie comme acte créateur, alors que Mounier et ses amis la cherchaient encore dans une sorte de réceptivité amoureuse. Deux notions du spirituel et de sa primauté se laissent dès lors distinguer, dont seulement une a pris forme de pensée sous le nom de personnalisme. Le terme et la chose semblent nouveaux, voire suspects à Mounier quand le 4 mai 1932 il évoque dans ses *Carnets* des démarches entreprises en son absence par Izard auprès des « gens de *Plans*, plus exactement la fraction d'Ordre Nouveau qui collabore à *Plans* », surtout Marc qu'il s'était efforcé de rejoindre depuis huit jours⁵. C'est surtout lui qui parle lors d'une rencontre où bientôt « les divergences se révèlent [...] », et qui n'est sans doute pas la première, puisque Mounier se souvient d'un jour où Marc (qu'il appelle encore Lipiansky, « très petit jeune homme ») pressa Lamour d'expliquer son fameux « matérialisme historique » :

« Le matérialisme historique, le matérialisme historique, eh bien ! ça veut dire que les faits sont les faits ! » Alors ce n'est pas bien dangereux. Mais toute l'équipe en paraît bien imprégnée, et leur « personnalisme » flotte là-dessus comme des cheveux sur la soupe.

4. Michel Winock, *Histoire politique de la revue Esprit 1930-1950*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 56.

5. Lettre de Georges Izard à A. Marc, 28 avril 1932.

« Le “personnalisme des uns” plaqué sur le marxisme des autres et les deux élégamment réunis en Lamour sans le moindre souci de soudure » : telle est l'« incohérence doctrinale fondamentale » entre le programme de l'Ordre Nouveau et les récents numéros de *Plans* qui hérisse toujours Mounier quand il s'occupe le 25 mai de préparer une « des réunions communes » prévues le 4 en vue d'« une décision » – de collaboration organique ou non, sans doute, car « nous ne pourrions accepter d'y discuter sur pied d'égalité sans mutiler notre patrimoine doctrinal ». On croirait entendre les « intransigeants » de l'O.N. un an auparavant au moment des premiers pourparlers avec *Plans*, quand Mounier à son tour tient à préciser qu'« il ne faut pas, pour quelques adhésions, céder un point de doctrine à leurs doctrines flottantes⁶ ». L'expression peut étonner quand on sait le remarquable effort doctrinal dernièrement accompli par l'O.N. dans les pages de *Plans*. Mais on l'a vu, il s'agit moins du « personnalisme » en tant que tel, ce néologisme rébarbatif que découvre Mounier en l'entendant revenir comme un leitmotiv dans le discours de l'O.N., que de l'incohérence qui lui saute aux yeux entre celui-ci et la ligne déterministe de Lamour, celle de *Plans* proprement dit. Elle ne tardera pas du reste à éclater au visage des intéressés qui ont, tant bien que mal, essayé de passer outre jusque là.

Quant au « patrimoine doctrinal » dont Mounier est si jaloux pour *Esprit*, en quoi peut-il bien consister ? En échos de Meudon et de Clamart, en souvenirs de Péguy ? Rien en tout cas qui puisse se comparer sur ce plan à la forme bien définie qu'a déjà prise la doctrine de l'O.N., et qui a déjà eu l'occasion de s'exprimer sans ambages comme personnalisme, c'est-à-dire comme approche révolutionnaire de tous les problèmes, aussi bien philosophiques que politiques, dans la perspective existentielle clairement conçue de l'homme concret, sa « vraie notion » que le groupe d'*Esprit* ne sait encore que deviner, sans trop savoir quelles conclusions précises en tirer.

C'est qu'il s'agit surtout pour lui, comme il le dira bientôt dans un numéro spécial, de « rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi ». Pour les convertis de l'O.N., l'ordre chrétien se présente d'emblée comme un ordre nouveau à construire – *ex nihilo* pour ainsi dire, et sans compte à rendre à des forces historiques reconnues ; alors que pour les talas d'*Esprit*, il est une donnée dont ils ont héritée et qu'ils veulent dégager de ses souillures, afin de pouvoir en son nom s'engager de plain-pied et la conscience pure dans la mêlée d'un monde changeant, entendant y trouver enfin leur place du bon côté, celui du progrès, tenu pour celui des humbles. La tâche d'*Esprit*, telle qu'elle sera définie à Font-Romeu, sera d'abord de déprendre le christianisme de ses

6. Extraits inédits des *Carnets*, in *loc. cit.*, pp. 24-25.

compromissions avec des intérêts temporels. Comme l'écrira Daniel-Rops juste avant :

Le groupe *Esprit*, qui aura pour organe dans quelques mois une importante revue, envisage ce recours aux principes dans une tradition chrétienne, mais pas expressément catholique (bien que ses directeurs soient catholiques). Son action se situe dans une confrontation des aspects du monde à ces principes, et en même temps, dans une recreation, d'ordre littéraire, de certaines valeurs aujourd'hui négligées. La condamnation que Péguy portait contre le monde contemporain, coupable de « totale matérialité », elle est celle que ces jeunes hommes portent eux aussi. Mais sans désespoir et avec le sentiment de travailler pour un monde nouveau, où l'infidélité au monde actuel serait une fidélité supérieure aux doctrines⁷.

Quelles seraient alors à *Esprit* ces doctrines, sinon celles de la tradition chrétienne qui inspire ses directeurs catholiques? Ceux-ci ont beau vouloir se distancer en public d'une telle étiquette religieuse, ils ne peuvent éviter de se poser entre eux le problème confessionnel. A une réunion de travail du 3 janvier 1932 « s'amorce une discussion pendante depuis quelque temps avec Déléage sur notre attitude dans la revue en tant que catholiques et vis-à-vis des non-catholiques⁸ ». Un mois auparavant, pour donner à Marc une idée de leur projet de revue, n'avaient-ils pas dû employer l'expression de « *Plans catholique* », désignant le lieu d'une recherche chrétienne sur la crise du monde moderne ? C'est aussi d'une telle recherche qu'était en partie issu l'Ordre Nouveau, par le cercle œcuménique fondé par Marc en route vers le catholicisme.

Mais l'O.N. était justement sorti du plan religieux et confessionnel pour affronter les problèmes temporels sur une base spirituelle commune, unissant croyants de diverses fois et incroyants de tendance nietzschéenne ou marxiste : cette base, c'était précisément le personnalisme. Il eut à l'Ordre Nouveau une naissance à la fois philosophique et politique, puisqu'il y consistait dans l'union existentielle de la pensée et de l'action. C'est pourquoi le problème qui hanta dès le début Mounier, de trouver comment appliquer dans le domaine impur de l'action de hautes conceptions éthiques, ne se posait pas comme tel à l'O.N., mais plutôt sous l'angle déconcertant de la violence spirituelle, soit de la conquête de l'autorité avant celle du pouvoir, garantie contre les dérapages autoritaires ou réformistes de la Révolution. Le mercredi 4 mai 1932, suite à la rencontre d'Izard avec l'Ordre Nouveau, Mounier peut donc s'étonner que

7. Daniel-Rops, « Les Aspirations de la jeunesse française », in *La Revue des Vivants*, juillet 1932, pp 104-105.

8. Extraits inédits des *Carnets*, in *loc. cit.*, p. 13.

« *Plans* se refuse à toute action actuelle, notamment parlementaire. La nécessité des choses doit amener la chute du régime ; alors l'équipe de *Plans* ramassera le drapeau (évidemment ceux qui auront fait la révolution auront comme premier soin de lui laisser la place) ». L'intervention excitée d'un membre non identifié du groupe, sur la « violence des idées » dont l'O.N. se réclame, donne à Mounier l'impression de quelque chose de « terriblement littéraire » (sans parler des « souvenirs du Faisceau » qu'il détecte à *Plans*⁹).

La rencontre qu'Alexandre Marc, « soucieux d'étager les démarches de sa diplomatie », finira par organiser le 18 octobre 1932, une semaine après le lancement d'*Esprit*, entre Dandieu et Mounier, confirmera ce dernier dans cette désagréable impression de l'O.N. L'ayant retrouvé avec Marc à la sortie de la Nationale pour aller ensuite discuter dans un café du côté de la Bourse, Mounier estime que Dandieu, malgré son anti-intellectualisme, est le type même de l'intellectuel au cœur sec. Il a de l'O.N. « l'odieuse impression de formules, certes, non stupides ni aveugles, mais cent fois répétées, qui prennent le même masque indifférent sur toutes leurs lèvres, avec citations réciproques pour les envelopper des prestiges de la référence. Un système tatillon et fermé », insistant sur la précision inflexible du vocabulaire dans des définitions et distinctions établies d'autorité¹⁰ ; c'était bien là l'antithèse du style de Mounier, tout en moirures impressionnistes d'une poésie forcée, qui exaspérait Dandieu¹¹. Celui-ci confia même à Marc, suite à cette rencontre, se référant au caractère inconsistant de la pensée du directeur d'*Esprit* et à son expression emberlificotée : « Il est un peu macaronique, votre Mounier, dites-le¹² ! » Et si, comme l'a bien vu Rougemont, « Dandieu reprochait à *Esprit* un certain vertuisme de catholiques de gauche¹³ », Mounier pouvait noter avec alarme qu'à l'O.N., « cette extrême rigueur doctrinaire (je ne dis pas doctrinale) s'accompagne par ailleurs de l'étonnant opportunisme tactique (leur collaboration avec "Réaction" et les groupes de droite) ».

Mounier se cabrait devant « la hiérarchie fort compliquée de valeurs qui constitue le système de "L'Ordre nouveau" », allant de la patrie régionale à la nation au bon et au mauvais sens, à la Révolution et à « "la séparation absolue que nous avons établie" (car ils régissent) » entre l'économique « qui ne peut être qu'"international" » et le politique qui est local. Parmi tous ces concepts, dont il refuse d'entrer dans le subtil agencement, Emmanuel Mounier ne voit

9. *Ibid.*, p. 24.

10. Emmanuel Mounier, *Œuvres*, Tome IV : *Recueils posthumes. Correspondance*, Paris, Éditions du Seuil, 1963, p. 508.

11. A. Marc, cité dans G. Ganne, *loc. cit.*

12. Entretien avec A. Marc, Vence, 11 novembre 1989.

13. Denis de Rougemont, *Journal d'une époque (1926-1946)*, Paris, Gallimard, 1946, p. 98.

pas très bien où s'insère l'âme. Alors qu'il s'attendait à « quelque conflit aux frontières du christianisme », Mounier « commence à comprendre qu'hérétique, schismatique et relaps n'entre pas dans ce langage », où « une formule ne tient pas si elle n'est personnaliste, ni une réalité si elle n'est révolutionnaire ».

Ce qui heurte ici Mounier dans la doctrine de l'Ordre Nouveau, c'est un discours personnaliste et révolutionnaire plutôt que chrétien, une nouvelle notion du spirituel qui n'est pas la sienne, mais celle de Dandieu. Il prend la peine de souligner le néologisme qui la désigne en notant que « son *personnalisme*, que tous les autres récitent, est une affirmation fondamentale de la puissance de création de la personne humaine, nietzschéenne en un sens, il l'admet. Ce qu'il appelle, je crois, le “présent-ici-maintenant”, l'immédiateté charnelle, au sens le plus lourd du mot, a une valeur première dans cette auto-présence créatrice et il l'oppose à ma critique du contact » dans « Refaire la Renaissance », le programme doctrinal qui ouvre le premier numéro d'*Esprit*. Dandieu « le trouve excellent jusque vers la fin », où il résiste à tout ce que dit Mounier « du don de soi, de la distance et de l'extériorité¹⁴ ».

En effet, Emmanuel Mounier y définit « le matérialisme par la séparation, l'esprit par l'union ». Or « le contact matériel non seulement n'unit pas, il n'opère pas même une rencontre. Il n'y a donc d'union qu'à distance, et il n'y a de vraie distance que spirituelle », dans « l'union sans confusion qui unit tous les participants de l'esprit en un corps universel¹⁵ ». Il s'agit clairement là d'une vision ecclésiale christocentrique inspirée de l'idée de Corps mystique, que vient alors de relancer le théologien allemand Karl Adam, dont les conceptions préparent le terrain à la proclamation de ce dogme par l'Église Catholique en 1943. C'est ce que laisse confusément deviner, à travers un amas touffu de métaphores mélangées, le dernier paragraphe de ce texte, en marge duquel apparaît « insensiblement dessiné sur l'esprit le visage d'une Personne », tel un *Deus ex machina*, au sens littéral. Il s'agit d'une véritable entité cosmique à laquelle l'humanité fait « une escorte sensible d'amours¹⁶ ». Dans cette perspective chrétienne, « épurer le recueillement de la personne sur soi de toute contamination avec les péchés de propriété, et la jeter en même temps dans le sens de cette grande Pâque du don, de cette résurrection de l'universalité au cœur des hommes qui est, à travers les formes les plus sommaires, la grande nouvelle de ce temps, voilà la tâche de la philosophie et de l'humanité de demain¹⁷ ».

14. Mounier, *op. cit.*, pp. 507-508.

15. Mounier, *Œuvres*, Tome I : 1931-1939, Paris, Éditions du Seuil, 1961, pp. 168-169.

16. *Ibid.*, p. 174.

17. *Ibid.*, p. 162.

A la manière des jeunes thuriféraires allemands du *kommendes Wir*, Mounier précise que « nous sommes contre la philosophie du moi pour la philosophie du nous », dont les collectivismes post-libéraux apportent la révélation proprement divine à un « nouveau Moyen-Âge », selon l'expression de Berdiaev dont « Refaire la Renaissance » est une transparente paraphrase. « Par toutes ces voies il nous faut arriver à créer une habitude nouvelle de la personne, l'habitude de voir tous les problèmes humains du point de vue du bien de la communauté humaine, et non pas des caprices de l'individu. La communauté n'est pas tout, mais une personne humaine qui serait isolée n'est rien¹⁸. » Il est clair néanmoins que celle-ci est pensée à partir du tout communautaire, ou plus exactement de l'Univers, dans une acception précise d'organicité cosmique, que Mounier semble avoir eu déjà en tête au moment de chercher un titre à sa revue, et qui est ici pleinement développé.

De même le titre choisi d'*Esprit* est-il élucidé dans cette vaste glose sur la primauté du spirituel, citée dès la première ligne comme un cliché de bon ton de la bourgeoisie ; il s'agissait de montrer qu'elle était plus que cela, en dégageant cette vérité des intérêts qui l'avaient dévoyée à leur service, et en la retournant contre eux. Outre les allusions qui précèdent, ce n'est qu'à la toute fin que « la “formule” tant cherchée du lieu “fécond de la réalité morale” qui donne figure à “une harmonie qui ne soit pas conformisme, une autonomie qui ne soit pas séparation”, est enfin dite comme telle, avec P majuscule, par Mounier : il aura fallu attendre ce premier article d'octobre 1932, au point de départ même d'*Esprit*, pour la trouver proposée¹⁹ ». C'est Gérard Lurol qui l'affirme, après des années de fréquentation des moindres écrits de Mounier, dans un ouvrage où il prétend retracer « l'histoire du lien indissoluble qui se noue entre la personne de Mounier et le concept de Personne²⁰ ». Or la seule trace antérieure que Lurol a pu trouver de celui-ci chez Mounier est dans son D.E.S. de 1927 sur « Le Conflit de l'anthropocentrisme et du théocentrisme dans la philosophie de Descartes » :

Le terme de « personne » apparaît ici pour la première fois sous la plume de Mounier : « l'homme personnel et libre », « la personne humaine... ». Mais c'est un terme générique pour désigner l'homme, l'humanité, le genre humain. Aussi bien l'expression « l'homme personnel et libre » désigne la liberté du genre humain. Mounier a bel et bien le souci d'une « philosophie humaine » en ce sens-là et ce souci sera présent constamment dans son œuvre. Mais s'il emploie ici le

18. *Ibid.*, p. 166.

19. Gérard Lurol, *Mounier I. Genèse de la personne*, Paris, Éditions Universitaires, coll. « Philosophie européenne » dirigée par Henri Hude, 1990, p. 232.

20. *Ibid.*, 4^e de couverture.

terme de personne, et s'il désigne déjà l'arcane de la philosophie personnaliste tel qu'il apparaîtra plus tard, c'est sans le savoir²¹.

On a vu qu'au cours des années 20, c'est dans le sens très précis du personnalisme de Scheler que Marc travaillait de son côté le concept de personne. De même qu'il fit découvrir à Mounier ce philosophe allemand dont le disciple Landsberg achèvera ensuite de lui rendre familière la pensée²², Marc a dû le convaincre de l'importance de cette notion-clé, introduite dans sa pensée entre la rédaction du prospectus d'*Esprit* de décembre 1931, où il ne savait encore nommer la « vraie notion de l'homme » à la lumière de laquelle l'univers puisse spirituellement renaître, et le manifeste de cette nouvelle Renaissance en octobre 1932, où elle se profile à l'horizon de la communauté universelle à venir, avec une majuscule triomphale qui aide à la repérer dans ce flou poétique. Il n'est pas encore question de tirer de cette intuition un quelconque personnalisme. Lurol lui-même est le premier à l'admettre, juste après avoir cité in extenso le paragraphe final du premier article d'Emmanuel Mounier dans *Esprit* :

La Personne est saisie d'emblée, avant toute tentative de définition mais dans une situation historique donnée, et au sein d'une métaphysique du don, comme le lieu concret par où peut être appréhendé l'universel²³.

Mais il y a déjà au moins un an que le personnalisme, dans l'acception française contemporaine du terme, post-idéaliste et existentielle, a pu entreprendre de définir dans *Plans*, sur la base de ce « lieu concret » de l'esprit dans le monde, toutes ses positions essentielles avec une indiscutable rigueur philosophique, y compris le programme socio-politique qui en découle sans hiatus, et n'est autre déjà que celui du fédéralisme intégral. L'idéal d'abord communautaire de Mounier a commencé à prendre les traits d'une philosophie de la personne après en avoir emprunté la notion à l'O.N. pour l'adapter à sa visée propre, en dépit de la défiance qu'inspirait au fondateur d'*Esprit* le personnalisme sous sa forme première. Il voit en lui le système de l'Ordre Nouveau, fruit de la pensée de Dandieu ; mais nous savons que celle-ci devait son nom à Marc, qui entendait cette doctrine nietzschéenne dans le sens catholique de sa propre pensée.

Mounier ne méconnaissait pas ces nuances pour lui décisives entre les attitudes de ses deux interlocuteurs de l'Ordre Nouveau. Quand ils en viennent

21. *Ibid.*, p. 100.

22. *Ibid.*, p. 64.

23. *Ibid.*, p. 237.

à serrer la position chrétienne, Mounier se rend compte que Dandieu voit en Dieu « littéralement une opposition à la création humaine, celui qui brimerait la personne, parce qu'il est toujours le premier créateur, au fond de son activité ou au moins de sa création ». Heureusement,

A. Marc sauve les choses par la vision catholique de l'univers où Dieu est personne vivante dans le Christ et par son Corps mystique en nous-mêmes. Si bien que notre personne n'est que surélevée au sein de la personnalité par la motion divine du Médiateur. Il croit rejoindre ainsi à la fois Dieu et Dandieu. Dandieu (qui s'oppose surtout au Dieu protestant, pur objet face à l'âme indigne) admet que le catholicisme de A. Marc traduise sa pensée, mais lui refuse l'orthodoxie. J'admets l'orthodoxie, mais refuse la fidélité de l'interprétation marciste à la pensée de Dandieu. Car il reste toujours pour le chrétien (Dandieu trouve la formule excellente) un face à face entre Dieu et la créature, même dans le surnaturel et la béatitude. Or, Dandieu voit l'homme créateur, il ne l'admet pas créature. Je lui fais remarquer que s'il refuse le problème avec Dieu, il se pose à lui encore dans les rapports de ses personnes entre elles. Il ne me répond pas nettement...²⁴

Mais Mounier parle quand même de « ses » personnes à propos de Dandieu, lui concédant sans problème une priorité dans l'usage de cette notion. Surtout, il distingue déjà chez Marc la possibilité d'une réinterprétation chrétienne du personnalisme, en soi doctrine nietzschéenne. Le personnalisme de Marc n'en demeure pas moins une pensée démiurgique, qui part de soi vers le monde dans une violence créatrice, tandis que la pensée de Mounier est d'emblée dialogale, partant de l'autre dans une réceptivité amoureuse ; sans être encore un personnalisme conscient, elle s'apparente indubitablement à toute une tradition germanique judéo-catholique de personnalisme dialogique, que Thomas Keller met en lumière dans ses travaux sur les échanges intellectuels franco-allemands. Le Juif converti Marc qui y joua un tel rôle fournira de même à Mounier l'impulsion – fût-elle réactive – du personnalisme communautaire qu'il définira à *Esprit* contre celui de l'O.N.

Autant Mounier était allergique à Dandieu, autant il portait Marc en son cœur ; il appréciait au plus haut point le catholicisme de ce néophyte zélé qui n'avait pas froid aux yeux. Mounier le tutoie dans ses lettres où abondent les références – souvent d'un humour bon enfant – à leur commune foi. Mounier a beau se défier de l'O.N., il met Marc à part comme chrétien (qui d'ailleurs le lui rend bien). Il peut lui écrire vers la fin de 1932 : « Je prie chaque jour le Père qu'il nous garde de l'esprit Ordre Nouveau. A part cela, nous sommes d'accord. Mais vous savez que j'aime bien la meilleure moitié de vous-même, celle qu'ils

24. Mounier, *Œuvres*, t. IV, pp. 508-509.

n'ont pas. » C'est peut-être pour cela qu'il admet néanmoins d'emblée la collaboration organique de l'Ordre Nouveau à *Esprit*, qui se fait sentir dès le second numéro en novembre. Le 2, Aron peut confirmer à Naville son accord pour faire partie avec Marc et Rougemont du « petit comité O.N.-Esprit. S'il y a lieu, Dandieu est prêt à en faire partie aussi », écrit Naville à Marc en lui rappelant le rendez-vous prévu chez Mounier. Marc eut un bureau à côté de celui de Mounier chez Desclée De Brouwer pendant les quelques mois qu'*Esprit* y demeura rue des Saints-Pères. Il était plus particulièrement chargé du développement international de cette revue qui « mettra progressivement la part de la collaboration étrangère en harmonie avec son titre », ainsi que le précisait un « Avertissement » liminaire au premier numéro.

Marc pensait en outre qu'*Esprit* pourrait devenir la revue littéraire de l'Ordre Nouveau, qui avait déjà une manière d'organe doctrinal en *Mouvements*²⁵. Mais en l'occurrence, la période où l'O.N. fut associé à *Esprit* fut aussi celle que Mounier pourra appeler la « période doctrinaire » de la revue²⁶. Seules les contributions de Daniel-Rops et de Denis de Rougemont seraient plus littéraires qu'il n'était habituel pour l'O.N. Quant à Marc, bientôt rejoint à la revue par Aron et Dandieu, il ne voyait *Esprit* que comme une tribune de plus où poursuivre l'élaboration de la doctrine de l'Ordre Nouveau. Il commençait avec Dupuis son premier article pour la revue de Mounier en reprenant le fil de son exposé où il s'était interrompu la dernière fois, sans cacher qu'ils y venaient forts de la solide doctrine du personnalisme, ayant déjà « ailleurs mis en lumière notre conception de la personnalité dans ses rapports avec l'idée révolutionnaire, en même temps que d'autres notions importantes comme celles de l'ordre, de la violence, de la propriété, du prolétariat, de la patrie et de la nation... » ; c'est bien de cette élaboration doctrinale du personnalisme à l'O.N. avant *Esprit* que j'ai montré les étapes jusqu'ici. Tel un professeur annonçant le sujet de la leçon du jour, Marc poursuivait :

Pour compléter l'étude des bases essentielles de la révolution, il importe aujourd'hui, en nous appuyant rigoureusement sur les résultats déjà acquis, de passer de notre notion de patrie à celle d'organisation « internationale » ou plus exactement (l'internationalisme reconnaissant implicitement la réalité substantielle des nations-États actuels que nous avons condamnés) interconfédérale.

C'est ainsi que « Le Fédéralisme révolutionnaire » dont Marc ferait après la guerre l'école de pensée la plus cohérente au sein du mouvement européen,

25. A. Marc, cité dans G. Ganne, *loc. cit.*

26. E. Mounier, in *Dieu vivant*, 1950, n° 16, p. 43, cité dans Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les Non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 143.

où elle est encore propagée dans des institutions fondées par lui, ce fédéralisme qui ne fait encore qu'un avec le personnalisme trouve dans le second numéro d'*Esprit* une première expression synthétique sur laquelle il n'aurait plus à revenir que pour l'amplifier, car s'y retrouvent déjà toutes ses grandes idées. Il est vrai que certaines d'entre elles avaient été esquissées dans l'*Appel aux Allemands* un an auparavant ; mais elles sont ici étoffées par des mois d'approfondissement théorique et surtout d'expérience sur le terrain outre-Rhin, si bien que c'est maintenant en connaissance de cause que l'O.N. peut dire n'admettre « ni autarchie, ni société des Nations... ».

Comme dans l'*Appel*, nationalistes et internationalistes sont renvoyés dos à dos, pour s'obstiner à mal poser un problème dont la « solution ne peut être incluse que dans l'amplitude d'oscillation qui conduit la personne de son incarnation concrète et limitée à son expansion universelle. Autrement dit, la réponse que nous cherchons naît d'une tension féconde entre deux termes polaires et inséparables : l'universalisme de la Révolution et le réalisme de la patrie ». Seul le fédéralisme, relié « de la façon la plus étroite à la Révolution », permet de trouver ce point de juste tension, en le situant sur le terrain de la région, qui « est entièrement autonome dans le domaine compris entre la limite supérieure du primat révolutionnaire de la personne et la limite inférieure des nécessités économiques ». Si les éléments relatifs à la première, soit « la primauté du spirituel telle que nous la définissons », « constituent ce qu'on pourrait appeler le statut interconfédéral de la personne, les autres se groupent autour du plan économique », confié à une Commission fédérale dont les prérogatives devront être réduites à un minimum de coordination plutôt qu'à un rôle de direction.

De même dans la sphère supérieure est-il veillé à ce que l'autorité soit rigoureusement distinguée du pouvoir, selon un schéma qui ne se veut pas d'ordre « constitutionnel ». « Le “Comité de vigilance spirituelle” ne doit à aucun prix être confondu avec l'organe exécutif d'un super-État quelconque. Il est appelé à veiller sur l'intransigeance et la pureté de l'élan révolutionnaire, à le préserver des tentations et des erreurs dont l'histoire montre tant d'exemples, et à assurer l'application et l'épanouissement du statut de la personne. Il n'est investi ni du pouvoir exécutif ni du pouvoir administratif qui en ferait [*sic*] une terrible menace pour la liberté concrète de la fédération, » tandis que « la coïncidence du pouvoir économique avec la puissance étatiste constituerait les prodromes de la tyrannie la plus absolue que l'humanité ait jamais connue », dont peut donner une idée « la déformation infligée à la Révolution russe par le Stalinisme ». Au lieu de cela, « le fonctionnement et l'application des Plans Fédéral et Régionaux sont assurés par l'institution, sur le territoire de la

fédération, d'un service social obligatoire », lui aussi « réduit au strict minimum. Il laissera intact [*sic*] les forces de l'individu et ses capacités de réaction physiologiques et psychologiques. En tout état de cause, il restera d'ailleurs l'expression canalisée et ordonnée d'une nécessité impersonnelle ; dans ce sens, il sera un moindre mal ». Car si « le travail social assurant le développement harmonieux de l'ordre économique par l'application du plan est une nécessité », « l'activité individuelle, elle, échappant à la tyrannie de l'économique, est création. Grâce à la disponibilité créatrice, les loisirs que se disputent actuellement l'abrutissement et l'ennui, retrouveront un sens humain²⁷ ».

C'est en développant ces distinctions qui concluent son article sur « Le Fédéralisme révolutionnaire » que Marc poursuivait sa réflexion en redéfinissant « Le Proletariat » dans sa contribution suivante à *Esprit* en janvier 1933. Mounier y présente ce texte, couplé de celui d'André Ulmann dans un dossier « Peuple ou prolétariat ? », comme une réponse aux attaques de Paul Nizan contre les critiques spiritualistes du capitalisme dans le « Cahier de revendications » paru dans la *N.R.F.* le mois précédent. Il tient à préciser que, de cette contribution de l'O.N. au débat, « nous contresignerions de nombreuses analyses, mais non point toutefois le cadre systématique prématuré, ni toujours l'idéologie directrice et même le ton²⁸ ». Celui de l'O.N., si caractéristique, avait pris trop de place dans le second numéro d'*Esprit*, qui cherchait encore le sien. Le 10 novembre, Mounier avait souligné l'importance d'y « établir notre ton. Hors du ton bénisseur, caricature de la charité à la démocrate populaire. Mais aussi hors de cette dureté sans profondeur, dureté de classe (intellectuelle et spirituelle ou sociale) commune aux gens de “L'Ordre Nouveau” et aux communistes²⁹ », dans une rhétorique révolutionnaire qui avait particulièrement irrité Jacques Maritain. Or celui-ci était alors le mentor de Mounier, qui craignait de perdre son précieux appui au projet d'*Esprit*³⁰.

Le 9 novembre, Mounier a une « émouvante entrevue avec Maritain » qui explique ce qu'il a déjà dit dans une lettre, que « le numéro 2 lui a beaucoup déplu, non seulement par l'allure sommaire des articles venant de “L'Ordre Nouveau”, mais aussi parce que l'idée de Révolution y semble devenir la valeur première pour l'ensemble de la collaboration (il est bien vrai que nous nous sommes un peu laissé entraîner) ». Maritain fait part à Mounier de sa crainte de

27. Alexandre Marc et René Dupuis, « Le Fédéralisme révolutionnaire », in *Esprit*, n° 2, novembre 1932, pp. 316-324.

28. « Peuple ou prolétariat ? », in *Esprit*, n° 4, janvier 1933, p. 556.

29. Mounier, *Œuvres*, t. IV, pp. 511-512.

30. J. Hellman, *Emmanuel Mounier and the New Catholic Left 1930-1950*, Toronto, Buffalo, Londres, University of Toronto Press, 1981, p. 60.

voir ainsi compromises « dans notre âme et dans notre action » ce que le directeur d'*Esprit* appelle « les valeurs spirituelles et chrétiennes qui seules nous animent³¹ ». Il ressort de ceci que personnalisme et Révolution ne faisaient pas encore bon ménage avec elles. Plus de vingt ans plus tard, Maritain confiera à Marc qu'il avait été particulièrement alarmé par sa proposition d'un « Conseil de vigilance spirituelle » de la Révolution, en laquelle il avait vu le signe d'une allégeance maçonnique de l'équipe O.N. Mais sur le moment, c'est sans lui dire qu'il subissait les pressions de Maritain (sans parler de l'Archevêché) que Mounier lui relayait ses critiques. Il lui reprochait ainsi constamment d'affirmer trop de choses, de paraître vouloir tout renverser pour ensuite tout reconstruire à lui tout seul, et de sonner comme un communiste à force de parler tout le temps de Révolution – et ce malgré ses articles anticommunistes, notamment une critique du Plan quinquennal d'après l'idée O.N. du plan, qui fut généralement jugée déplacée³².

C'est afin d'inciter Marc à écrire sur d'autres sujets que cette sempiternelle Révolution qui l'avait mis dans l'eau bouillante, que Mounier lui suggéra de faire un article sur un penseur d'outre-Rhin, puisqu'il connaissait si bien la philosophie allemande. Ce texte paraîtra dans le numéro 6 d'*Esprit* en mars 1933, le dossier intitulé « Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi ». Si Mounier formule l'idée d'« un numéro spécial intitulé quelque chose comme Rupture du christianisme et du monde bourgeois » dès le 12 octobre 1932, c'est dans l'article de Marc sur la « Jeunesse allemande » qu'apparaît en février 1933 le premier emploi dans la revue de l'expression « désordre établi », qui deviendra jusqu'à nos jours la tarte à la crème d'*Esprit*, et qu'on fait par conséquent invariablement remonter à Mounier³³.

Mais ce dernier doit plus encore à l'article de Marc pour ce numéro, qui se présente comme le compte-rendu de *Revolution des Geistes*, le premier ouvrage, encore sous presse, d'un jeune penseur catholique allemand, inconnu mais brillant, du nom d'Otto Neumann. Si cet auteur était si obscur, c'est qu'il était un pur produit de l'imagination de Marc, qui usa de ce procédé pour

31. Mounier, *Œuvres*, t. IV, p. 511.

32. Entretiens avec A. Marc de J. Hellman, Cogné, 1985, et de l'auteur, Vence, 7 novembre 1987. Cet article sur la « faillite du Plan » qui concluait le numéro de janvier 1933 suscita notamment la réaction outrée d'un abonné américain, que Mounier publia dans le n° 7 d'avril, suivi d'une défense par Marc et Dupuis de leur vision de « L'U.R.S.S. sans plan ».

33. A. Marc, « Jeunesse allemande », in *Esprit*, n° 5, 1^{er} février 1933, p. 728. Marc avait déjà pu employer cette expression de « désordre établi » le mois précédent dans un article sur « *Die Tat* : son échec » dans le numéro 4 de *Mouvements*, 1^{er} janvier 1933 (voir *supra*, p. 287). D'après John Hellman (*op. cit.*, p. 81n59), « Le désordre établi was employed in the subsequent issue of *Esprit* and became a cliché at the review to describe what *Esprit* stood against. At this writing the term is used now and then in *Le Monde* and, like personalism, attributed to Mounier, never to Marc. »

présenter, en une succession d'images frappantes et de paradoxes brillants, le personnalisme de l'Ordre Nouveau du point de vue catholique qui était le sien, mais dont il ne pouvait encore ouvertement se réclamer, n'étant pas baptisé, et lié qu'il était en outre par le caractère strictement non-confessionnel de son groupe.

Il est clair que ce texte de Marc sur « Le Christianisme et la Révolution Spirituelle » a été conçu purement en fonction d'un numéro d'*Esprit* dont le titre initial est même mis mot pour mot dans la bouche d'Otto Neumann. Celui-ci en effet « insiste sur ce fait primordial que “la rupture du christianisme et du monde bourgeois est la seule qui soit décisive et totale ; toutes les autres ruptures ne sont que des transactions” ». C'est même de la toute première phrase de cet article que pourrait directement provenir le titre choisi en fin de compte pour l'ensemble du numéro, puisque Marc y affirme : « Quand le désordre s'établit dans le monde, l'homme, pour y résister, doit retourner aux dernières évidences. » Au problème ainsi posé de la crise totale, Marc apporte à la toute fin sa réponse la plus personnelle en invoquant le livre fictif : « *La Révolution Spirituelle* nous rappelle cette vérité fondamentale de la nature humaine qui forme son privilège, sa “vocation héroïque”, et nous invite à entreprendre – sous le signe de la Croix – le dur combat pour un ordre nouveau. »

De même que l'Ordre Nouveau trouve ici du point de vue de Marc une légitimation chrétienne, Otto Neumann est censé, pour « changer de plan » et « aboutir à une conception dynamique de la société future », partir de « ce personnalisme (qu'il appelle, lui, humanisme catholique ou même catholicité tout court) » – un rapprochement qui annonce l'interprétation personnaliste que donnera Marc à ce dernier concept chez Przywara. C'est surtout la première fois que le personnalisme, d'abord perçu comme une pensée nietzschéenne, est présenté comme un nouvel humanisme catholique, restituant les plus anciennes vérités de la foi dans leur violence révolutionnaire originelle. En effet, « Otto Neumann établit l'identité profonde du christianisme et de l'esprit révolutionnaire » sur un « point extrêmement important car il forme un sommet auquel toutes les autres considérations peuvent être rattachées : il s'agit de la personne humaine. “La Grèce a su exalter l'homme sans connaître l'infini qu'il porte en lui. Le christianisme a rendu cet infini actuel : il a révélé la personne.” Or, comme l'ont proclamé les partisans du personnalisme révolutionnaire français, c'est la personne qui fonde et réalise la Révolution ». Ainsi Neumann, « fidèle à sa méthode », « rétablit les rapports oubliés, revient aux derniers “principes”. “Le christianisme seul a fait de l'individu une personne : c'est pourquoi l'individu est libéral et la personne catholique. En d'autres termes,

c'est pourquoi l'individu est réactionnaire et la personne révolutionnaire". L'individu est d'ailleurs une abstraction, tandis que la personne est la réalité ».

On reconnaît le procédé auquel Mounier donnera la fortune que l'on sait, à partir du moment où il proclamera en décembre 1934, dans le premier manifeste où il tentera de définir le personnalisme après la rupture avec l'O.N., que l'individu n'est pas la personne ; Mounier fera désormais le pivot de son discours de cette opposition du premier, vil et mesquin, libéral et donc réactionnaire, à la seconde, spirituelle et désintéressée, révolutionnaire parce que catholique. Cette équation inouïe, qu'il est convenu d'associer à *Esprit*, ne s'y fit d'abord entendre haut et clair que dans l'article sur Otto Neumann, alors qu'encore le 5 novembre 1932, Mounier était tourmenté par la pensée qu'« un catholicisme affiché nous déconsidérera aux yeux d'un grand nombre, tant que nous n'aurons pas fait la preuve que l'on peut être à la fois catholique intégralement et sincèrement révolutionnaire³⁴ ». On imagine avec quel intérêt il put lire ces lignes de Marc sur « *LE CHRISTIANISME, SOURCE DE LA RÉVOLUTION* » :

L'ordre, la discipline, la Tradition de l'Église ne sont donc pas incompatibles avec une attitude franchement révolutionnaire. Mais Neumann va beaucoup plus loin. Il retourne, en quelque sorte, l'objection habituelle et proclame, contre les ennemis de l'Église et ceux de la Révolution, que « non seulement ces deux ordres ne s'excluent pas », mais qu'« ils ne forment, en fait, qu'une seule réalité ». Neumann montre, d'une façon saisissante, que sans le christianisme, l'esprit révolutionnaire n'existerait pas.

Pour lui, « la Révolution et le christianisme sont inséparables. Et quand Neumann dit "christianisme", il pense surtout au catholicisme. Il n'est pas toujours tendre en effet pour les "réformistes chrétiens", pour les protestants », de même qu'il « décèle dans cet engouement des catholiques pour les idées dites "avancées", l'empreinte de l'erreur réformiste à laquelle il oppose, [...], l'esprit révolutionnaire de rupture et de création ». « C'est que la Révolution unit dans le même acte la novation et la Tradition », comme Marc l'avait proclamé dès le premier manifeste de l'Ordre Nouveau deux ans auparavant. « À plusieurs reprises, Neumann revient sur ce dangereux et décevant "glissement à gauche", sur cette tentation de la facilité » que Marc détecte à *Esprit*, quelque deux mois avant que Mounier écrive dans son journal le 7 mai que « les éléments droitiers de "L'Ordre Nouveau", qui de plus en plus font front avec ceux de la nouvelle droite, vont peut-être bientôt être expulsés du Mouvement », le laissant exposé

34. Mounier, *Œuvres*, t. IV, p. 510.

à l'influence d'« éléments gauchers politiques³⁵ ». Neumann refuse ce dilemme avec Marc, répétant le mot d'ordre « *NI GAUCHE NI DROITE* ». Il « montre que l'idéal marxiste n'est, nous l'avons dit ici nous-mêmes, que l'expression suprême et la plus conséquente du capitalisme ». Quant au fascisme, c'est comme un « réformisme lyrique » « qu'il le condamne aussi nettement que nous-mêmes (ce qui n'empêchera pas évidemment les primaires désorientés de continuer à nous jeter l'épithète de "fasciste") ». Même Mounier en arrivera là avant bien longtemps.

Néanmoins, il ne peut manquer d'être impressionné par la perspective où Alexandre Marc situe la « *RESTAURATION DE L'INTÉGRITÉ CATHOLIQUE* ». Sans doute à dessein, Marc fait passer celle-ci par sa « nouvelle société fédérale », que Neumann appelle « communaliste ». C'est dans un paragraphe sur le fédéralisme qu'il définit avec lui les conditions d'une véritable communauté, dans des termes faits pour plaire à Mounier, qui sont, au fédéralisme près cependant, ceux mêmes où il posera désormais le problème. Ainsi « la communauté humaine – ou la fédération – préfigure aux yeux de Neumann, sur un plan temporel, "l'universalité rayonnante de l'Église". C'est pour cette raison même que la tâche essentielle de cette nouvelle communauté révolutionnaire consistera dans "la défense de la catholicité, c'est-à-dire dans l'affirmation de l'homme intégral" ». Il est clair qu'elle déborde le cadre ecclésial, hors duquel Mounier sera souvent tenté de situer la part la plus vive du Corps mystique dans les grands mouvements collectifs d'un « nouveau Moyen-Âge ».

Pour ce qui est de cette intégrité humaine à réaffirmer, à l'instar de Marc, « Otto Neumann rappelle constamment que l'homme est fait à l'image de Dieu et qu'il est appelé à participer à "la vocation démiurgique" ». Marc cite à l'appui Blondel, qu'il commentait à ce propos dans ses notes de réflexion près de deux ans auparavant, ainsi que Péguy. Il met dans la bouche de Neumann la conviction qui a guidé toutes ses positions : « On a beau faire, l'homme dépasse toujours », expliquant (en feignant toujours la citation) que son destin « ne s'éparpille pas en poussière matérielle, ne se décompose pas en tranches physiologiques, ne se réduit pas à des nécessités sociales : il se concrétise, au contraire, pour transcender toutes ces données, dans l'acte même de la création ». Mis à part ce « sens de l'acte créateur » qui caractérise Marc peut-être encore plus que Berdiaev, Mounier basera sur ce schéma phénoménologique, opposant dispersion dans la superficialité matérielle et

35. *Ibid.*, p. 529.

concentration de l'attention spirituelle, la distinction qu'il marquera entre individu et personne à partir de la fin de 1934.

Ainsi, maints concepts et formules d'abord utilisés à *Esprit* par Otto Neumann commencent ensuite à faire surface dans les écrits de Mounier, en tant que partie intégrante de son cadre de référence intellectuel, et de ce qu'il est dès lors convenu d'appeler son personnalisme. C'est notamment dans ce compte-rendu d'un auteur fictif que le personnalisme fut pour la première fois présenté comme une doctrine essentiellement catholique, permettant du même coup au catholicisme d'apparaître étroitement solidaire de la Révolution. Que celle dont il s'agit dans ce texte soit sans ambages celle de l'Ordre Nouveau, cela crève les yeux quand on connaît le langage que lui a donné Marc et qu'il ne fait aucun effort pour travestir. S'il y avait eu le moindre doute à avoir, les initiales d'Otto Neumann auraient pu suffire à trahir l'origine de ce texte (de même qu'était voulue l'allusion à cet « homme nouveau » par l'avènement duquel Marc avait défini la Révolution dans *Plans*). Pourtant Mounier n'y vit que du feu, ce qui mit Marc dans un grand embarras. Par ce canular, il avait voulu donner à Mounier une leçon, en lui montrant qu'il s'insurgeait quand il parlait de Révolution au nom de l'Ordre Nouveau, mais acceptait pourtant ce même discours s'il venait d'un illustre inconnu, s'exprimant de façon plus pédante³⁶. Comme il le dit au début de son compte-rendu de *Révolution Spirituelle*, « l'auteur, un catholique allemand, ne craint pas de mettre au service d'une pensée audacieuse une violence verbale qui ne manquera pas de choquer³⁷ ».

Mais voilà que Mounier prend très au sérieux cette « découverte » d'un jeune penseur allemand qui apporte des réponses si hardies aux problèmes qui l'ont amené à lancer *Esprit*. Décontenancé devant tant d'enthousiasme, Marc n'a pas le courage de détromper Mounier, de peur de le vexer et de perdre son amitié ; une crainte qui devient évidemment de plus en plus justifiée, une fois qu'il a laissé le premier moment passer et qu'il ne voit pas comment en saisir un autre, tandis que la légende qu'il a involontairement lancée prend des proportions insoupçonnables. D'abord Mounier pour contacter Neumann s'adresse à Marc, qui n'arrive pas à se dérober à ces demandes persistantes. Il doit faire semblant d'y accéder par des promesses évasives dont leur correspondance conserve des traces. A la fin de 1933, Mounier griffonne sur l'annonce du congrès de la Fédération Régionaliste Française qu'il fait envoyer à Marc : « Et ton papier sur la philo. allemande ? *Urgent*. » Le 22 avril 1934,

36. Entretien avec A. Marc, Vence, 11 novembre 1987. A. Marc, « Le Christianisme et la Révolution Spirituelle », in *Esprit*, n° 6, mars 1933, pp. 934-972.

37. Entretien avec A. Marc, Vence, 7 novembre 1987.

Mounier mentionne à Marc dans un mot qu'il n'a « rien reçu des traductions allemandes » annoncées. Le 15 décembre, il lui dit « Merci des textes que tu m'annonces de Neumann. J'aurais peut-être envisagé la publication de l'ouvrage entier dans la Collection ESPRIT, mais puisqu'il n'y a pas moyen de l'atteindre, tant pis ». Le 21, Mounier revient pourtant à la charge, et l'on devine quelles excuses Marc a dû inventer pour ne pas devoir révéler le pot aux roses :

Pour Otto Neumann, c'est le manuscrit de tout son livre que j'aimerais avoir si possible, par ton intermédiaire, s'il est dangereux que je connaisse son adresse. Si cela est tout à fait impossible, évidemment, tu peux toujours m'envoyer des fragments.

Plusieurs mois après la « rupture » officielle avec l'Ordre Nouveau, Mounier jugeait toujours absolument vitale l'œuvre de Neumann, et Marc avait de plus en plus de mal à remplir sans le satisfaire et sans se trahir son rôle d'intermédiaire avec le penseur catholique, ayant dû prétendre qu'il se cachait des persécutions du régime nazi. Mais un jour, quand Mounier lui écrivit qu'il avait pris des arrangements pour publier en français les œuvres complètes d'Otto Neumann, Marc dut se résoudre à lui apprendre qu'il venait de mourir dans un accident de la route. On imagine sa stupéfaction quand, quelque temps après, il put lire (dans la *Revue d'Allemagne*, croit-il se souvenir) la notice nécrologique d'Otto Neumann, contenant des détails biographiques que lui-même ignorait³⁸ ! Il semble bien que la rumeur parisienne ait prêté une vie propre à ce double catholique allemand d'Alexandre Marc, qui eut une telle importance pour la pensée de Mounier. Ses héritiers apparemment n'en doutaient nullement, qui, dans la revue des événements de l'année ouvrant chaque chapitre des écrits intimes de *Mounier et sa génération*, placèrent pour l'année 1933 le nom d'Otto Neumann en premier sous la rubrique de la religion – avant Chesterton, *The Commonweal*, Karl Barth et la crise du protestantisme allemand, et même l'encyclique *Quadragesimo Anno*³⁹, qu'il surpassait apparemment en importance révolutionnaire et chrétienne !

Par le truchement de l'affaire Otto Neumann, le personnalisme se révélait à Mounier comme une attitude révolutionnaire spécifiquement catholique, ne se réduisant pas à la doctrine de Dandieu qu'il avait d'abord vue en lui. Mais le directeur d'*Esprit* ne méconnaissait pas pour autant le rôle qu'aurait dû jouer Dandieu dans l'élaboration de ce qu'il appelle encore, un mois après sa mort prématurée, qui l'a « fort impressionné », « une philosophie de la Personne⁴⁰ ».

38. Mounier, *Œuvres*, t. IV, p. 515.

39. *Ibid.*, p. 535.

40. *Ibid.*, p. 537.

« Il faut être convaincu », écrit-il à Izard, qu'elle est « aux antipodes des philosophies communistes » dont la Troisième Force est de plus en plus tributaire. Dans cette excroissance militante d'*Esprit*, « "Personne", "Personnalisme" n'est qu'un mot » pour la plupart, une notion nouvelle qu'on a peine à distinguer d'un « individualisme honteux », d'un « fétiche anticommuniste » ou d'un « morceau d'éloquence ». « Certainement, c'est par là que nous ressentirons le plus la mort de Dandieu. Il venait de me passer un texte remarquable de lui, tout à fait dans le sens où j'irai pour ma part⁴¹. » Il pouvait s'agir soit de « Philosophie de l'angoisse et politique du désespoir », où Dandieu en octobre 1932 avait livré sa critique personnaliste de l'*Existenzphilosophie* sur laquelle l'avait beaucoup renseigné Marc, ou bien de « Misère et grandeur du spirituel » qu'il écrivit avec lui, et qui fut soumis au groupe de *Recherches philosophiques* auquel ce dernier consacra sa dernière note pour *Esprit* en décembre 1933, intitulée « Une philosophie nouvelle ».

Ce que Mounier retient de toutes façons de ce texte de Dandieu, c'est l'importance capitale pour sa « philosophie de la Personne » de Max Scheler, dont c'est la première mention dans ses écrits publiés. La prochaine sera celle de « Révolution personnaliste » en décembre 1934, où il commence à définir ce que lui entend par le personnalisme ; à ce moment, Landsberg a pris à *Esprit* le relais de Marc pour le domaine germanique, et un rôle décisif dans son groupe philosophique. Mais dès lors, une chose est sûre : « pas moyen de faire coller avec le marxisme », que Dandieu connaissait peut-être mieux que quiconque parmi les non-conformistes, ayant apporté dans *La Révolution nécessaire* ce qu'ils ont à opposer au *Capital*. « La mort de Dandieu nous crée une responsabilité de plus de ce côté. Je m'y mettrai bien aussi un jour », confie le 20 août 1933 à Izard⁴² ce pionnier du dialogue chrétien-marxiste qu'on a coutume de voir en Mounier ; ce n'est qu'après les émeutes du 6 février 1934 qu'il formera un groupe d'études marxistes⁴³.

En attendant, il continue de favoriser la collaboration à *Esprit* du groupe personnaliste de l'Ordre Nouveau. Dans une lettre non datée, il s'adresse à

41. *Id.* En 1947, dans *Qu'est-ce que le personnalisme ?*, évoquant les débuts du mouvement personnaliste, non déjà sans quelque violence à l'ordre des faits, puisque selon lui il « s'est exprimé par la création de la revue *Esprit* en 1932 », Mounier (*Œuvres*, t. III : 1944-1950, p. 183) peut ajouter que « pendant quelques années, L'Ordre Nouveau, auquel Arnaud Dandieu, s'il eut vécu, eut donné une importance de premier plan, réunit de son côté, avec des personnalistes, des ingénieurs que la technocratie n'a pas toujours menés depuis dans les meilleurs chemins ». (C'est à Robert Gibrat et Robert Loustau qu'il est fait allusion, deux polytechniciens du groupe *X-Crise* qui se joignirent à l'O.N. en 1933 et y lancèrent une cellule technique, passèrent ensuite au groupe d'études sociales des Croix de Feu, le second au Comité directeur du P.P.F., et eurent tous deux de hautes charges dans le gouvernement de Vichy.)

42. *Ibid.*, pp. 536-537.

43. Voir Hellman, *op. cit.*, p. 102.

Marc pour le numéro sur l'Argent pour lequel il cherche « quelqu'un qui, en quelques pages, dénoncerait le commerce de la littérature avec une connaissance technique » du milieu des éditeurs et des auteurs. Il veut quelqu'un « dans la caverne », si bien qu'Aron, secrétaire de Gaston Gallimard à la *N.R.F.*, est tout trouvé. Il donnera au numéro d'octobre un article sur « L'Écrivain et l'argent », suivi dans cette section « Argent et Culture » d'un essai sur « Art et argent » du peintre Jean Labasque, alors pressenti pour être intégré à l'O.N. (d'après une lettre de Dupuis), mais qui écrit pour *Esprit* depuis plusieurs mois ; avec Rougemont, il sera l'un des rares personnalistes à collaborer indifféremment aux publications des deux groupes tout au long des années 30.

Dans ce même premier numéro de la seconde année d'*Esprit*, ayant déjà signé dans le précédent l'hommage de la revue à la mémoire de Dandieu, Suzanne Jean et Alexandre Marc, à la veille de leur mariage, brossent un tableau de « La Jeunesse anglaise et la crise » qui anticipe de peu sur *Jeune Europe*. L'article conclut en mettant de l'avant ce « fait intéressant » « que la jeunesse anglaise, comme toutes les jeunesses européennes, prend conscience d'elle-même, et se prépare à poser les bases d'un ordre nouveau ». C'est en vue de coordonner les différentes tendances de cette troisième force des jeunes non-conformistes en Europe que Marc avait conçu la chronique de ce nom lancée par lui dès le début de sa collaboration à *Esprit*, pensant pouvoir se servir de cette revue pour faire converger ses éléments agissants « Vers un ordre nouveau⁴⁴ » autour de l'idéal personnaliste. Presque un an plus tard, il réaffirme ce même dessein avec tout au plus une nouvelle urgence, due à l'évolution décevante de la jeunesse d'outre-Rhin :

La jeunesse française n'est pas isolée : déjà au-delà des frontières se forment les noyaux d'une nouvelle communauté, non pas cosmopolite et internationale, mais supranationale et décentralisée sans laquelle toutes les révolutions risquent de tomber dans le national-socialisme et de succomber à la tentation autarcique⁴⁵.

Le cas de l'Allemagne auquel il est fait allusion ici n'apparaît que comme le contre-exemple de ce qui arrive quand une jeunesse dévie du droit chemin de la Révolution, soit celui d'un non-conformisme orienté vers un Ordre Nouveau par le mouvement de ce nom. Il était cependant devenu délicat de parler du nazisme avec une si tranquille assurance comme d'un accident de parcours, alors que son triomphe avait convaincu l'intelligentsia que les jeux étaient faits

44. A. Marc, « Chronique de la troisième force. – Vers un ordre nouveau », in *Esprit*, n° 2, novembre 1932, pp. 330-334.

45. Suzanne Jean et A. Marc, « La Jeunesse anglaise et la crise », in *Esprit*, 2^e année, n° 1, octobre 1933, p. 169.

en Europe sur des lignes de partage assez claires entre démocratie et fascisme. L'Ordre Nouveau allait bientôt subir le contrecoup à *Esprit* de sa fidélité à la ligne non-conformiste qu'il y défendait encore imperturbablement, s'appuyant au surplus sur sa propre revue.

Les fondements théoriques du différend entre les deux groupes seront d'ailleurs esquissés dès le numéro de novembre dans les remarques liminaires de Mounier à un chapitre de *La Révolution nécessaire*, inséré pour satisfaire « la dernière intention d'Arnaud Dandieu à notre égard » : le regret qu'il aurait exprimé d'avoir « donné des pages trop rapides » au numéro de juillet sur le travail, dans la critique qui l'ouvrait de la religion que lui voue le monde moderne⁴⁶. Mounier s'empresse néanmoins de préciser que :

Nous ne sommes pas sans faire des réserves sur certaines positions philosophiques de ce livre par ailleurs remarquable. La personne est acte, nous en sommes d'accord, et souvent « explosion créatrice » ; mais son acte suprême est le don, comme l'acte suprême de l'intelligence est un accueil. S'il est bon de prévenir tout contresens sur cette double « passivité », il nous semble plus ambigu encore, plus dangereux, tout au moins approximatif si l'on veut, de définir la personne, sans précision suffisamment explicite, par l'« agressivité » et la « violence⁴⁷. »

Néanmoins, à l'automne 1933, les deux groupes évoluaient encore dans une certaine symbiose, malgré des suspicions mutuelles et des susceptibilités à ménager. La présence de Marc était requise pour une réunion de travail chez Mounier sur le « schéma général des numéros à venir⁴⁸ », notamment celui sur la propriété, pour lequel Marc sera chargé de la critique de la propriété capitaliste⁴⁹, et celui sur les pseudo-valeurs spirituelles fascistes « (il y aura le groupe libéral, le groupe capitaliste, le communiste, etc. et au besoin l'ordrenouviste) ». C'est le 16 novembre, lendemain de la parution du numéro de *L'Ordre Nouveau* consacré à une « Lettre à Hitler », que Mounier, de Bâle, ne l'ayant sans doute pas encore lu, demande à Marc « une critique de la mystique fasciste de la nation et de l'État ». Mais ce numéro de janvier sera celui où la « Lettre à Hitler » sera dénoncée, et c'est en avril dans celui sur la propriété que la rupture avec l'Ordre Nouveau sera consommée ; inutile de dire que celui-ci n'y était pas représenté. Au moment de les planifier, Touchard et Mounier

46. Arnaud Dandieu, « Le Travail contre l'homme. – Esquisse d'une critique de la religion du travail », in *Esprit*, 1^{ère} année, n° 10, juillet 1933, pp. 572-584.

47. Note liminaire de la rédaction à Robert Aron et Arnaud Dandieu, « Travail et prolétariat », in *Esprit*, 2^e année, n° 2, novembre 1933, p. 179.

48. Lettre d'E. Mounier à A. Marc, avec un mot de P.-A. Touchard, 4 octobre 1933.

49. Lettre de Mounier à Marc, 9 décembre 1933.

étaient pourtant invités d'office aux dîners hebdomadaires de l'O.N., au point que leurs absences inopinées éveillaient les soupçons des « tempéraments diplomates du groupe » – allusion de Mounier à Marc⁵⁰. Le déménagement des bureaux d'*Esprit* de chez Desclée De Brouwer, où ils en occupaient de voisins, au Faubourg Saint-Denis, semble, d'après certaines allusions dans leur correspondance, avoir été l'occasion de pénibles quiproquos entre eux deux.

Peut-être d'ailleurs les amis de Maritain chez D.D.B. avaient-ils été eux aussi ulcérés par le ton révolutionnaire que l'O.N. avait donné à *Esprit*⁵¹. Si Mounier avait pu le rapprocher de la langue de bois des communistes après que Maritain lui eut rappelé qu'*Esprit* n'était pas une revue neutre, mais bien catholique d'inspiration, son mentor avait aussi employé l'expression de « philosophie au pas de l'oie » pour désigner le personnalisme des articles de l'O.N.⁵², et c'est plutôt une telle connotation qu'y relèveront les critiques de Mounier un an plus tard. La « Lettre à Hitler » leur livrera un prétexte pour exprimer leurs plus sombres pressentiments. Pour Gabriel Marcel, un des plus anciens membres de l'O.N., que ses réserves avaient déjà souvent amené au bord de la rupture, ce fut la goutte qui fit déborder le vase ; Dandieu avait bien vu qu'il ne ferait pas long feu à l'O.N. Néanmoins, un rendez-vous fut pris pour discuter de ses griefs avec Alexandre Marc et Robert Garric, de la *Revue des jeunes*, où celui-ci avait opposé en février, dans un numéro consacré à un panorama des « Jeunesses du Monde » par des membres de l'O.N., le réformisme démocrate chrétien à leur Révolution non-conformiste⁵³. Devant la Gare Montparnasse, Gabriel Marcel fit une scène, criant : « On n'échange pas des lettres avec Hitler ; on marche sur Berlin ! » Robert Garric, excité, l'approuve : « Oui, à Berlin ! ». Et Marcel, indifférent aux regards intrigués de la foule, reprend hystériquement de sa petite voix : « A Berlin ! A Berlin ! ⁵⁴ ».

C'est avec la même assurance doctrinaire qui avait toujours irrité Marcel autant que Mounier que *L'Ordre Nouveau* s'était adressé à « Monsieur le Chancelier Hitler » au nom de la « jeunesse française révolutionnaire, qui n'est ni communiste ni fasciste, et qui a élaboré avec succès les principes d'Ordre Nouveau nécessaire à la solution de la crise et au salut de la personne

50. Lettre non datée de Mounier à un correspondant inconnu de l'O.N. ; comme Marc, Aron et Rougemont y sont mentionnés, elle pourrait s'adresser à Dupuis, voire à Daniel-Rops.

51. C'est ce que semble laisser entendre J. Hellman, *op. cit.*, pp. 70, 79.

52. Lettre de Jacques Maritain à E. Mounier, 5 novembre 1932, citée dans *ibid.*, p. 60.

53. Robert Garric, « Pourquoi nous acceptons », in *La Revue des jeunes*, 24^e année, n° 2, 15 février 1933, pp. 159-173.

54. Entretien avec A. Marc, Vence, 14 novembre 1987. Sur le fond et la nature de ce violent différend, voir *infra* n57.

humaine⁵⁵ ». Daniel-Rops et Alexandre Marc, les auteurs de cette lettre d'après ce dernier⁵⁶ (que l'autre nie en être un dans sa réponse à une lettre indignée de Gabriel Marcel⁵⁷), s'efforçaient de communiquer au Chancelier ces principes que, dans le feu de l'action, il n'avait pas eu le temps d'élaborer par lui-même, au contraire de leur groupe. Car c'était la mission de la France que d'« imposer une raison d'être spirituelle et une cohérence doctrinale à des mouvements qui risquent autrement de devenir pervers ou de mener à quelque forme de césarisme ». De plus, cet exercice permettait à *L'Ordre Nouveau* de « dresser le bilan actuel du national-socialisme⁵⁸ ». Ce ne serait là qu'un prétexte pour montrer ce que devrait être la Révolution nécessaire en prenant aux fins de la démonstration l'exemple de la dernière en date des Révolutions manquées qui l'annonçaient. Mais ceci impliquait de reconnaître une aspiration légitime à la racine de ces dernières, et dans le cas présent la « grandeur authentique » du mouvement national-socialiste, au nom de laquelle ses réalisations étaient critiquées⁵⁹.

C'est dans une telle « grandeur » que Marc avait situé l'attrait pour la jeunesse des régimes totalitaires dans *Jeune Europe*, pour l'opposer à la décrépitude des démocraties occidentales. Ils avaient eu le courage de rompre avec la vision du monde libérale et étaient parvenus à commander l'allégeance

55. « Lettre à Hitler », in *L'Ordre Nouveau*, n° 5, 15 novembre 1933, p. 5.

56. A. Marc, cité dans G. Ganne, *loc. cit.*

57. Voici le texte de cette lettre de Daniel-Rops à son mentor littéraire, datée du lundi 20 novembre 1933, sur papier à en-tête de *L'Ordre Nouveau*, conservée dans le fonds Gabriel Marcel de la Bibliothèque Nationale :

Mon cher ami,

Je reçois votre lettre, qui me déconcerte et me navre. Je suis prêt à vous parler en détail de cette question, puisque vous le prenez avec tant de violence. Mais je tiens à vous répondre tout de suite :

1.— que les six signataires de ce numéro sont solidaires et qu'en aucun cas je ne songe à éluder cette responsabilité. J'ajoute qu'il n'est pas un mot de cette lettre que je ne pense profondément. [Il est à noter qu'Alexandre Marc fut plutôt frappé de constater en cours de rédaction que Daniel-Rops ne soulevait jamais d'objection pour formuler successivement sur son indication une chose et son contraire. Entretien avec l'auteur, Vence, 14 novembre 1987.]

2.— que je trouve odieuse votre phrase sur Lipianski. Il n'est pas un des signataires de la lettre et il n'y est pour rien (il est bien assez occupé en ce moment par son mariage !) J'ajoute que je trouve ce jugement téméraire singulier de la part d'un catholique à l'égard d'un homme qui par son baptême, vient de devenir son frère.

3.— que, pour examiner le fond de la question, je ne trouve qu'un seul argument dans votre lettre : que nous affaiblissons le gouvernement, lequel est la France. A quoi je vous réponds : que je dénie le droit de représenter la France à un gouvernement dont l'inertie meurtrière prépare la guerre que ceux de mon âge feront ; que les hitlériens eux aussi, il y a un an refusait [*sic*] au gouvernement démocratique le droit de représenter l'Allemagne ; qu'enfin les événements (voyez la Pologne) nous donnent amplement raison. Mais que vous, mon cher ami, vous en soyez là ! Je voudrais vous voir et, votre colère tombée, vous montrer que (comme nous le prouvent les multiples témoignages que nous recevons) nous avons raison.

58. « Lettre à Hitler », in *L'Ordre Nouveau*, n° 5, 15 novembre 1933, pp. 5-6.

59. *Ibid.*, pp. 14-15.

disciplinée de peuples entiers dans la tâche de rebâtir la société sur une nouvelle base collective. Malheureusement, dans toutes ces révolutions, la rupture n'était pas assez nette, et les vices du vieux monde ne tardaient pas à y être rétablis et renforcés de façon systématique à une échelle de masse. La grandeur de leur élan initial finissait toujours par être gaspillée au service des cliques insatiablement avides de pouvoir des partis uniques et pour la gloire de commande de dictateurs mégalomanes⁶⁰.

C'est dans la foulée d'une critique de fond, d'abord formulée en privé, du livre capital de Marc, que se fera jour à retardement la réaction publique d'*Esprit* à la « Lettre à Hitler ». Le 9 décembre 1933, Mounier termine une lettre où il cherche à savoir si *Esprit* peut oui ou non compter sur Marc pour le dépouillement des revues en le priant d'envoyer immédiatement *Jeune Europe* à Jean Lacroix pour compte-rendu. Celui-ci écrit bientôt à Marc de Dijon pour lui faire part de son « accord profond sur l'essentiel » de ce livre et « quelques points fondamentaux » de *La Révolution nécessaire*, ayant développé de son côté en plusieurs passages d'une étude sur Proudhon qui va paraître dans *Politique* de décembre les idées exposées au début de l'ouvrage d'Aron et Dandieu ; il l'enverra à Marc pour qu'il la montre à Aron, car « Proudhon peut

60. Le passage qui suit d'un article de Marc paru dans *Esprit* (n° 5, 1^{er} février 1933, pp. 726-727) au lendemain de l'arrivée au pouvoir des nazis montre clairement que c'est ainsi qu'il voyait en particulier le cas de la « Jeunesse allemande » :

Devenir national-socialiste, c'était, pour un jeune Allemand, faire preuve d'indépendance par rapport au désordre établi. C'était condamner un monde sans grandeur livré aux lâches compromissions du libéralisme et à la tentation matérialiste. C'était affirmer hautement les vertus d'une discipline librement acceptée dans un monde corrompu et dégénéré. Les jeunes national-socialistes étaient mûs par un besoin sincère de grandeur spirituelle qui se trouvait d'ailleurs en contradiction avec le dogme de la primauté de la race. Pendant que les chefs touchaient les subventions de l'industrie lourde, les jeunes croyaient lutter en faveur d'un socialisme national et idéaliste. Étrangers à toute idée d'agression guerrière, ils voyaient dans une organisation militaire la possibilité d'une exaltation héroïque et d'une éducation collective. Ils ont lutté, ils ont souffert, ils ont espéré... Aujourd'hui les meilleurs d'entre eux ont perdu confiance. Ils se sentent trahis et réduits à l'impuissance par une politique à la fois maladroite et louvoyante.

Il est clair que Marc voit le national-socialisme comme le leurre de la jeunesse allemande, une fausse alternative au désordre bourgeois, auquel il est lié et qu'il aggrave, alors qu'il prétendait répondre aux besoins spirituels de la jeunesse contestataire. La « grandeur authentique » du national-socialisme pour Marc se situe dans cette aspiration spirituelle, dans la mesure où elle est canalisée par le parti de Hitler, en dépit de son exploitation à des fins politiques intéressées. Il est donc absurde d'avancer, comme l'a fait Zeev Sternhell (dans « Emmanuel Mounier et la contestation de la démocratie libérale dans la France des années trente », in *Revue française de science politique*, volume 34, numéro 6, décembre 1984, p. 1148), citant ce même passage, qu'« Alexandre Marc n'a aucun doute sur le caractère foncièrement positif du national-socialisme pur [...] ». Non seulement Marc fut-il très tôt consterné de voir la jeunesse allemande séduite par Hitler, et non seulement prit-il des mesures concrètes pour essayer de barrer la route à son parti, mais il rejeta de même, dès qu'il le rencontra, son rival Otto Strasser, qui prétendait représenter le « national-socialisme pur » ; il est donc faux d'affirmer que celui-ci avait la sympathie d'Alexandre Marc, comme le présume Sternhell (*ibid.*, p. 1147). Ces affirmations infamantes de Sternhell sont donc dénuées de fondement, basées qu'elles sont sur une grossière erreur de lecture des sources mêmes qu'il cite in extenso.

devenir pour nous un guide inestimable », en particulier dans la critique du parlementarisme actuel en tant que réalisation imparfaite et dévoyée de la démocratie, que le rôle de la France est de sauver en réalisant son idéal.

La « réserve, de forme et de présentation » que lui inspire *Jeune Europe* est de s'en prendre à la démocratie comme telle, car pour Lacroix, « la critique d'un Maurras est aussi fausse que superficielle et il n'y a rien à attendre de ceux qui se compromettent plus ou moins avec l'Action Française ». « Seule cette acceptation de l'idéal démocratique nous sauvera de toute compromission avec les divers fascismes. Peut-être pourrait-on se mettre d'accord sur une conception profonde de la démocratie en la définissant comme la souveraineté même du droit⁶¹. » C'est ce que Lacroix a essayé dans son étude de *Politique* sur « Proudhon ou la Souveraineté même du Droit », mais il développera pleinement ses idées sur « La souveraineté du droit et la démocratie » dans *Esprit* en mars 1935. C'est déjà comme une réponse à Dandieu, Aron, Marc et Dupuis qu'il les y présentera en février 1934, en accusant ceux-ci de renier avec l'idéal démocratique de la souveraineté même du droit « ce personnalisme qui était la partie la plus neuve et la plus profonde de leur doctrine ».

« C'est précisément parce qu'il s'inspire de l'idéal démocratique que le plan d'Henri de Man a une telle importance », et malgré les précautions qu'il faudrait prendre pour que le « conseil économique » proposé par le jeune ministre belge des Travaux Publics soit absolument indépendant de l'État, comme dans la société économique organisée que réclamait Proudhon, « ce ne sont là que suggestions pour obvier à un danger signalé par Henri de Man lui-même et qui ne doivent pas masquer notre accord de fond avec une conception aussi pleinement personnaliste⁶² ». Ces suggestions se conforment aux exigences du fédéralisme révolutionnaire telles que formulées dans le second numéro d'*Esprit* par l'O.N., en un schéma où la souveraineté du droit était garantie par un Conseil de Vigilance, garant du statut fédéral de la personne, et qui, sous le nom de Conseil Suprême, sera volontiers comparé dans *L'Ordre Nouveau* à la Cour suprême des États-Unis. Quand on sait que l'Ordre Nouveau n'attendit pas Jean Lacroix pour découvrir Proudhon (même si Marc lui-même n'en fera la principale référence de sa pensée qu'à partir de 1942), on voit que ses critiques ne portent guère, à ceci près, bien sûr, que l'O.N. s'est toujours défié de toute mystique démocratique, ayant ses propres termes pour son légitime idéal de justice et de participation, que ce soit le fédéralisme ou le néologisme de « démarchie » qu'emploiera un jour Alexandre Marc.

61. Lettre non datée de Jean Lacroix à A. Marc, décembre 1933.

62. J. Lacroix. « De la "Révolution nécessaire" au "Plan" d'Henri de Man », in *Esprit*, n° 17, février 1934, pp. 812, 814.

Celui-ci de son côté, on l'a vu, avait conçu une grande défiance envers Hendrik De Man après avoir longtemps discuté ses idées avec lui à Francfort dès 1932. Alors que De Man est devenu la coqueluche d'*Esprit* et le luminaire socialiste qu'on y oppose au génie sulfureux de Dandieu, c'est à titre de correspondant français du *Catholic Herald* que Marc livre dans l'édition du samedi 11 mai 1935 de ce journal anglais le fond de sa pensée sur le théoricien belge. Passant en revue ses livres, Marc concède qu'il emploie le terme de « révolution » dans le même sens que les mouvements français qui s'expriment dans des revues telles que *L'Ordre Nouveau* et *Esprit*, comme en Belgique *L'Esprit Nouveau* catholique. Ce sont les moyens socio-politiques proposés qui inspirent à Marc les plus vives réserves, soit ces projets de nationalisations auxquels le Plan De Man doit selon lui l'essentiel de sa popularité :

No Catholic conscious of his responsibilities could approve this socializing tendency, which in the final analysis becomes totalitarian. But at the present time there is no question of this in Belgium. (« BELGIUM'S MINISTER OF PUBLIC WORKS Henri de Man HIS PLAN AND HIS PRESENT JOB. »)

Avec ces appréciations politiques divergentes du Plan de Man étaient en jeu les positions philosophiques fondamentales des deux mouvements, cristallisées dans les réactions qu'y suscitaient spontanément les théories du sociologue flamand. En effet, comme le rappelle le *Catholic Herald*, De Man est l'auteur d'un livre sur *La Joie au Travail*, notion dont Marc avait fait la critique dans « La machine et le prolétaire », sa contribution au numéro d'*Esprit* sur le travail. L'O.N. ne voit en celui-ci comme tel, surtout sous sa forme industrielle, qu'un aspect foncièrement dégradant de la condition de l'homme. Il s'agit de l'en libérer dans toute la mesure du possible, et non de le lui rendre plus acceptable par des réformes sociales ou des mesures ergonomiques qui ne changent rien au caractère aliénant de tout labeur non-crétif.

C'est pourquoi Lacroix peut reprocher à Dandieu et Aron de méconnaître la « grandeur du travail même purement quantitatif⁶³ », dont il était déjà question dans « Refaire la Renaissance⁶⁴ ». Mounier renchérit d'ailleurs en avril quand il rompt pour de bon avec l'O.N. comme mouvement, y détectant « pour le travail et le prolétariat un certain mépris latent », « un certain aristocratism

63. *Ibid.*, p. 808.

64. « Engagement dans une matière, le travail n'a-t-il pas pour destinée de la spiritualiser : seconde vocation de l'homme, il n'est qu'une forme contingente de la première » – la contemplation. « Il en retombe sur tout travail une dignité nouvelle. Parce que le labeur est la loi de l'esprit incarné comme il est la loi de sa chair, le labeur dans la nature ne peut plus être conçu, ainsi que le pensait Descartes, comme une tyrannie matérielle : il est à la fois une conversation et une conquête morale. » Mounier, *Œuvres*, t. I, pp. 163-164.

diffus⁶⁵ ». Ce tabou du labeur n'est-il pas d'ailleurs la définition même de la condition aristocratique ? Même si l'O.N. prétend la rendre accessible à tous, Mounier est particulièrement sensible au danger qu'un tel dédain ne glisse de la condition prolétarienne qu'on prétend abolir aux prolétaires qui peinent sous son joug, et en qui il voit le sel de la terre, au sens pleinement évangélique du terme. La pensée de perdre contact avec lui, de s'exposer à l'impureté de ce qui n'est pas ainsi « salé », est intolérable à Mounier et à ses amis. Telle est la mentalité qui guide leurs réactions, ce « vertuisme de catholiques de gauche » dont a pu parler Rougemont, et qui sert à *Esprit* de sens de l'orientation.

Jean Lacroix en donne l'exemple représentatif à l'issue des vacances de Noël 1933, répondant à une lettre de Marc qui sans nul doute défendait sans ambages la critique de la démocratie sous-tendant *Jeune Europe*. Il est assez piquant de lire la tirade suivante sous la plume de l'ancien lecteur assidu de l'*Écho de Paris* et secrétaire du Cercle Joseph de Maistre de Lyon, qui reviendra à la veille de la guerre sur ces « mauvaises fréquentations de jeunesse » afin de les situer dans la perspective personnaliste, comme il le fera aussi sous l'Occupation⁶⁶.

Ce n'est peut-être qu'une impression, mais tout ce que vous me dites me semble respirer la critique réactionnaire d'A.F. telle qu'elle a été maintes fois faite et refaite – l'idée que la vraie démocratie « atomise », si je puis dire, c'est-à-dire unit des individus et non des personnes, me paraît singulière : qui comprend la Déclaration des droits de l'homme comprend que c'est la déclaration des droits de la personne. Et ce sont plusieurs penseurs allemands, incapables de comprendre la notion de personnalité, qui ont fait ce reproche à la démocratie française. Comment au surplus un mouvement sérieux comme L'Ordre Nouveau peut-il laisser passer un article aussi manifestement ignare que celui de Daniel-Rops sur la crise agraire ? Mon ami Hours, à Lyon, bouillait d'impatience et n'a pu

65. E. Mounier, « Réponse à l'Ordre Nouveau », in *Esprit*, n°19, avril 1934, p. 202.

66. Hellman, *op. cit.*, p. 281n53. Voir Jean Lacroix. « Le Traditionalisme chez Joseph de Maistre et de Bonald », in *Politique*, 13^e année, n° 8, août 1939, p. 700 :

[...]Aujourd'hui, semble-t-il, pour la première fois depuis un siècle, la voie est libre. Des Français, traditionalistes de formation, comprennent enfin que l'avenir de leur pays ne saurait être où ne fut pas réellement son passé. Et c'est en un sens pour demeurer plus fidèles à la tradition française qu'ils rompent tout lien avec le traditionalisme. Mais de leurs mauvaises fréquentations de jeunesse ils garderont peut-être plus qu'ils ne pensent, puisqu'ils savent désormais que la révolution française du XX^e siècle, qui doit unir au respect de la personne le sens de la communauté, ne peut réussir que si, faite par les héritiers spirituels des anciens « individualistes », elle s'épanouit en un personnalisme qui donnera satisfaction aux plus profondes aspirations traditionalistes.

Cf. la lettre préface de Lacroix à Francis Bayle (*Les Idées politiques de Joseph de Maistre*, Préface de M. Robert Pelloux, Paris, Éditions Domat-Montchrestien, 1945, p. 6), lui disant combien il apprécie « l'idée si juste par laquelle vous terminez : c'est précisément à ceux qui se croient ses adversaires que Joseph de Maistre peut être le plus utile ». Sur le rôle de Jean Lacroix à Uriage et après la guerre, voir John Hellman, *The Knight-Monks of Vichy France. Uriage, 1940-45*, Montréal et Kingston, Londres, Buffalo, McGill-Queen's University Press, 1993.

s'empêcher d'écrire directement à Daniel-Rops ce qu'il pensait. J'admets parfaitement que la révolution sociale n'est ni de droite ni de gauche, mais je sais aussi qu'au point de vue strictement politique celui qui affirme n'être ni de droite ni de gauche est toujours de droite. Et le seul fait de prendre Maurras pour un auteur sérieux est une indication. Pour mon compte personnel, je me croirais déshonoré si j'écrivais dans *1934* ou la *Revue hebdomadaire*. J'ai écrit tout cela à Mounier. Par une rencontre curieuse, ma lettre s'est croisée avec la sienne où il me dit exactement la même chose. Et nous n'avions jamais parlé ensemble de L'Ordre Nouveau. Il me dit d'ailleurs qu'il le dira nettement dans le numéro de janvier d'*Esprit*. [...] Et comme je compte faire là-dessus un article dans *Esprit* – si j'en trouve le temps ! – je tenais à vous prévenir.

Lacroix l'a dit encore au P. Boisselot et l'a écrit à Maurice Vaussard, l'animateur de cette Retraite intellectuelle catholique dont il sera sans doute chargé de faire le rapport final, et où il compte bien pouvoir discuter bientôt avec Marc de « la voie dans laquelle s'engage maintenant L'Ordre Nouveau ». Quant aux rapports de ce mouvement avec *Esprit*, « nous pourrions d'ailleurs avoir des idées diverses sur certains points sans cesser de collaborer, mais sur l'essentiel notre désir de pureté doit être égal » – Sans doute, mais il prend dans les deux groupes des formes très différentes. Tel que Marc l'a décrit dès qu'il a pris la parole dans *Esprit*, ce désir de pureté passe par une troisième force s'acheminant « Vers un ordre nouveau » en s'appuyant sur « la doctrine : colonne vertébrale sans laquelle il n'est pas de Révolution possible. Seules la clarté, la méthode, la cohérence éloignent de nous les tentations opportunistes et les aventures sans issue. Mais l'intransigeance doctrinale n'implique point le retour à la séparation artificielle entre la pensée “pure” et l'action. Pour nous, précisément, la “théorie” et la “pratique” se soutiennent et se complètent. C'est pourquoi nous n'hésitons pas – et nous ne pourrions procéder autrement sans nous trahir ! – à mener de front le dur combat de création spirituelle et l'organisation systématique d'un mouvement. Élever l'édifice doctrinal de l'ordre futur qui ne peut naître que d'une Révolution, et révéler à elle-même la “troisième force”, ce ne sont que deux aspects différents de la même tâche⁶⁷ ».

Or *Esprit*, faite justement d'être parti de la personne en laquelle acte et pensée ne font qu'un, fut dès ses tout débuts confronté au problème du dualisme entre une revue de doctrine et un mouvement d'action appelé à en transposer les purs principes spirituels sur le plan des « inévitables » souillures de « la » politique. Comme l'explique, au moment de leur différend, Denis de Rougemont dans le « Cahier consacré aux idées de l'Ordre Nouveau » par la

67. A. Marc, « Chronique de la troisième force. – Vers un ordre nouveau », in *Esprit*, n° 2, novembre 1932, p. 333.

revue belge *L'Avant-Poste*, « nous touchons ici au caractère essentiel de la doctrine de *l'Ordre Nouveau* : les revendications politiques qu'elle comporte ne sont pas l'“aboutissement” de ses principes sur le plan des réalisations, – moyennant une série de compromis et de transformations forcément équivoques ; elles sont, bien au contraire, l'expression immédiate de ces principes. Ce que nous combattons de toute notre violence, c'est la fameuse séparation de la doctrine et de l'action – fondement de l'esprit bourgeois sur le plan éthique et culturel, fondement sur le plan politique des partis, considérés comme les organes indispensables de toute “réalisation pratique”⁶⁸.

Esprit tombe dans ce travers d'une démarche à deux temps, car pour agir tout en demeurant « pur » il se croit obligé de se susciter un bras séculier en la Troisième Force, tout en s'en distinguant pour ne pas se compromettre sur le plan de la politique. Mais ayant fait l'économie d'un changement de plan, la Troisième Force dérive effectivement sur celui des contingences partisans, dont il ne sortira plus, malgré sa vaine prétention à faire d'abord la Révolution communiste et ensuite la Révolution personnaliste. *Esprit* et la Troisième Force en sont ainsi chacun réduits, par la coupure – bien cléricale – qu'ils ne peuvent surmonter entre les domaines des fins et des moyens, à se positionner en fonction des classements existants, à la merci des conjonctures. L'Ordre Nouveau de son côté ignore souverainement celles-ci, estimant n'avoir à se justifier devant personne, car fidèle à une doctrine de son cru qui lui permet de tout juger, et de chercher sa parenté à droite et à gauche, pour réunir autour d'elle la troisième force de tout ce qui ne se laisse pas entraîner dans les mobilisations factices, univoques et symétriques, qui divisent l'époque.

Esprit n'est manifestement pas équipé pour résister à ces tourbillons. On semble y être guidé par le souci du qu'en-dira-t-on. Ses animateurs sont tributaires à la fois des préjugés des milieux catholiques dont ils sont issus et de ceux des milieux progressistes où ils veulent obtenir droit de cité. Leur mentalité est dominée par la crainte de la pollution. Quand Mounier, dans le numéro de janvier sur les « Pseudo-valeurs spirituelles fascistes », après en avoir profité pour accrocher le ton diplomatique, voire conciliant de la « Lettre à Hitler », en vient, comme l'avait dit Lacroix, à mettre en garde L'Ordre Nouveau contre ses mauvaises fréquentations (*Éléments de notre destin* de

68. Denis de Rougemont, « Ni Droite ni gauche », in *L'Avant-Poste*. Cahiers bimestriels de littérature et d'art, 5^e année, n° 2, janvier-février 1934, p. 14. Il est permis de voir une allusion au conflit avec *Esprit* dans cette remarque en regard, p. 15 : « Les attardés qui nous demandent : “Mais enfin, vous sentez-vous plus près des communistes que de l'*Écho de Paris* ? ”, manifestent simplement par cette question l'emprise d'une idéologie, voire d'une sensibilité conditionnée par la démocratie parlementaire, – absolument stérile sur le plan révolutionnaire. Celui-là seul est mûr pour la révolution qui a compris l'absurdité d'une pareille classification. »

Daniel-Rops étant paru en feuilleton à *La Revue hebdomadaire*), il compare les éloges du *Figaro* et du *Temps* à des « mouches qui rôdent » autour de l'O.N., signe de « quelque pourriture » qu'il enjoint ses amis à chercher...⁶⁹

Il précisera sa pensée en avril en disant que, si lui aussi avait dit « ni droite ni gauche », le peuple était à gauche et tout contact avec la droite favorisait une confusion criminelle ; or, par « le poids de leurs instincts et la constante indication de leurs collaborations », les membres de l'O.N. lui semblaient pencher vers la droite – la Jeune Droite en l'occurrence⁷⁰. *Esprit* se devait de marquer cette différence. Du reste, larguant l'O.N. sous prétexte d'antifascisme, la revue était en meilleure position pour faire face aux pressions sur sa gauche occasionnées par la Troisième Force, en même temps que pour écarter sur sa droite la menace d'une condamnation de l'Archevêché, inquiet comme Maritain du ton révolutionnaire que l'O.N. avait pu donner à *Esprit*.

D'après Denis de Rougemont, les tensions entre les deux mouvements avaient déjà approché quatre ou cinq fois le point de rupture, mais la médiation de Marc avait pu jusque là éviter cette issue⁷¹. Aussi, à la différence de Rougemont, qui resta sans problème à *Esprit*, et fournira même à son groupe de philosophie sa première définition de la personne, Marc prit très mal les premières semonces publiques de Mounier à l'endroit de l'O.N., en dépit semble-t-il de ce qu'en laissait deviner les lettres de Lacroix. En effet, Marc était habitué à voir les articles d'*Esprit* avant la parution de chaque numéro ; or, il semble que Mounier n'ait pas osé lui laisser voir d'avance celui où il s'en prenait à l'O.N., pour ne pas avoir à s'expliquer en face. C'était là une petite lâcheté qui blessa Marc⁷², toujours très sensible sur ces questions d'amitié ; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir des rapports en général assez chaleureux avec lui jusque pendant la guerre, ainsi qu'en témoigne une abondante correspondance. De même les relations des deux groupes redevinrent-elles cordiales après un froid initial ; *Esprit* rendra compte assez favorablement dans l'ensemble des publications de l'O.N., et de même de certains numéros de sa revue, qui le lui rendra bien, dans la mesure plus modeste de ses moyens.

Néanmoins, dans l'immédiat, c'est par une lettre outrée que le Comité directeur de *L'Ordre Nouveau* avait répondu à Mounier suite à sa « Prise de position » dans *Esprit* de janvier. Son directeur se retint jusqu'en avril d'y réagir publiquement dans la revue, estimant qu'« au lendemain des événements de

69. E. Mounier, « Prise de position », in *Esprit*, n° 16, janvier 1934, p. 202.

70. E. Mounier, « Réponse à l'Ordre Nouveau », in *Esprit*, n° 19, avril 1934, p. 202.

71. Denis de Rougemont, « Alexandre Marc et l'invention du personnalisme », in ***, *Le Fédéralisme et Alexandre Marc*, Lausanne, Centre de recherches européennes, 1974, p. 58.

72. Entretien avec A. Marc, Paris, 6 décembre 1990.

février, » cela « ne servirait ni la cause de *L'Ordre Nouveau* ni celle de la jeunesse française ». C'est sur l'insistance des signataires qu'il y revient, en citant de larges extraits, dont la fin :

L'O.N. est un mouvement révolutionnaire trop sûr de sa cohérence interne pour se laisser impressionner par les critiques ou les éloges qui lui viennent de l'extérieur, souvent d'ailleurs à la faveur de malentendus : *Le Figaro*, *Esprit*, *l'Action Française*, le *Temps*, la *République*, le *Populaire*, peu importe, pourvu que tous les milieux soient informés de l'existence d'une doctrine révolutionnaire et d'un mouvement qui, sans faire de bruit, travaille à réaliser la Révolution de l'Ordre. Une fois le résultat atteint, nous n'hésitons pas à rejeter les outils usés. Dernier exemple en date : *Esprit*⁷³.

C'est bien dans une telle visée instrumentale que l'O.N. s'était introduit dans les équipes de ses tribunes successives pour les faire servir à la Révolution de l'Ordre telle qu'il la concevait. En réalité, ce sont elles qui le rejetèrent à mesure qu'elles s'éloignèrent une à une de la ligne non-conformiste que l'Ordre Nouveau avait cru pouvoir cristalliser autour de ses positions personalistes par-delà droite et gauche. Mais ces polarités du spectre politique reprirent assez vite leur empire – ébranlé un moment dans la confusion d'une crise économique qui aida à en discerner une plus profonde, entre l'accession au pouvoir de Hitler le 30 janvier 1933 et l'émeute parisienne du 6 février 1934. L'Ordre Nouveau, imperturbable dans la position politique acrobatique où il s'était accroché dès sa naissance, voyait s'enfoncer de toutes parts autour de lui le front unique de la jeunesse européenne qu'il avait cru pouvoir constituer à partir de ses éléments les plus révolutionnaires. Il se retrouvait maintenant relativement isolé au milieu de ceux-ci, malgré tout le respect avec lequel ils continuaient de suivre l'élaboration de sa doctrine dans son austère revue⁷⁴ et alors même que la grande presse le découvrait et faisait écho à ses publications.

Un grand aîné de la jeunesse (même s'il fut avec Julien Benda une tête de turc des non-conformistes) nous en offre un témoignage. Dans une lettre du 30 mai 1934 à Roger Martin du Gard, André Gide évoque la dernière séance des « États généraux de la Jeunesse », que présidait un jeune ami à lui, Michel Lévesque. C'est celle, fameuse, « où le groupe de boxeurs professionnels (ils étaient 15 environ) réquisitionnés par Aron, a empêché Luchaire d'exposer ses vues et l'a expulsé brutalement de la salle (des Sociétés Savantes) », sous prétexte qu'« on ne discute pas avec les ordures, on les met dehors ! », avait

73. Cité dans E. Mounier, « Réponse à l'Ordre Nouveau », in *Esprit*, n° 19, avril 1934, p. 200.

74. Voir le témoignage de Pierre Andreu, qu'il a souvent évoqué, sur l'impatience avec laquelle il guettait la sortie des premiers numéros de *L'Ordre Nouveau* à la Librairie José Corti, rue d'Amsterdam. *Révoltes de l'esprit. Les revues des années trente*, Paris, Éditions Kimé, 1991, p. 44.

clamé Aron, faisant allusion à la notoire corruption de ce porte-parole de la jeunesse, qu'opposait à l'Ordre Nouveau une vieille rivalité ; c'est pleurant de cette humiliation qu'il fut abandonné dans l'escalier...⁷⁵ Il fera allusion à cet incident dans *Notre Temps*, qui couvre la réunion avec *La Lutte des Jeunes* de Bertrand de Jouvenel. Certes Luchaire demeure-t-il aux yeux de Gide, comme aussi de bien des jeunes, un personnage « des plus suspects », bien qu'il ait selon lui, « depuis qu'il n'émarge plus », « écrit d'excellents articles. Je comprends qu'on le considère comme disqualifié – (ainsi que Valois) – mais... » « Ceci n'est point fait pour me rendre *L'Ordre Nouveau* plus “sympathique”. J'entends dire : c'est de la dictature camouflée ; et le petit épisode de l'autre jour est venu renforcer cette opinion⁷⁶ ».

C'est ce même soupçon qu'exprime Mounier à Berdiaev, en des termes dont l'excès s'explique sans doute par la récente réception de la lettre de l'Ordre Nouveau dans le climat survolté des émeutes de février, le 15 de ce mois :

Je vous expliquerai moi-même, ou Maritain, si vous le voyez avant, ce conflit avec L'Ordre Nouveau. Vous verrez ses raisons profondes. Le mouvement s'oriente nettement vers un fascisme anti-ouvrier et une technocratie petite-bourgeoise que nous ne pouvons admettre.

Cette lettre, que les éditeurs des *Œuvres* de Mounier ont placée en 1936, recherchant peut-être délibérément l'effet obtenu de persuader des générations d'historiens du caractère définitif de la rupture entre *Esprit* et l'O.N.⁷⁷, enchaîne pourtant avec un passage qui ne permet aucun doute à ce chapitre :

Je vais organiser des groupes d'études, notamment, avec un élève de Sheler [*sic*], exilé à Paris, un groupe pour définir la philosophie Personnaliste-communautaire de notre mouvement.

75 . Entretien avec A. Marc, Vence, juin 1988.

76. André Gide – Roger Martin du Gard, *Correspondance*, t. I : 1913-1934, introduction par Jean Delay, Paris, Gallimard, 1968, p. 616. Martin du Gard répond de Nice le 2 juin (p. 617) qu'il n'a « pas besoin d'être refroidi sur L'Ordre Nouveau. Leur doctrinarisme abstrait, leur suffisance, m'irritent depuis des mois. Il y a cependant beaucoup de bon dans leurs premiers numéros, beaucoup à apprendre aussi dans les livres de Dandieu-Aron. Leur intransigeance intolérable, il faut, pour rester juste, ne pas oublier que c'est l'envers de très belles et réelles qualités de caractère, l'envers d'une indiscutable élévation de pensée et de pureté d'intentions. S'il me fallait les excuser, je dirais qu'en cette époque de générales compromission et vénalité, la conscience d'être sincèrement désintéressé peut devenir un vin capiteux qui trouble le jugement et fait outrepasser toutes mesures. Mais je répugne autant que vous à ces excès indéfendables ». A propos des « inacceptables réalisations présentes » de l'U.R.S.S., par exemple le statut des Écrivains soviétiques, vues comme une « période de transition » vers « une société future » de liberté, Martin du Gard ajoute que « L'Ordre Nouveau, justement, et Dandieu dans son dernier livre, ont essayé de démontrer, avec des arguments souvent pertinents, que cet espoir est une vue fausse ; et que le chemin vers l'ordre nouveau ne passe pas, et ne peut pas passer, par cette étape provisoire. Toute la question est là et je ne l'ai pas résolue ».

77. Hellman, *op. cit.*, p. 286n39.

Il est tout à fait significatif que Mounier annonce du même souffle la rupture d'*Esprit* avec l'Ordre Nouveau, faisant allusion à ses motifs spirituels et politiques, et la mise sur pied du groupe chargé de fournir à *Esprit* sa propre version du personnalisme après le départ de l'Ordre Nouveau, qui l'y avait amené sous sa forme originale. Mounier garda l'idée d'une telle doctrine, et y greffa les éléments typiques de sa propre pensée, tributaire d'une formation catholique : le primat de la communauté, tendue jusqu'à l'horizon cosmique de la Personne divine à majuscule, dans la perspective du Corps mystique. C'était là autre chose que la personne existentielle, constituée par l'acte de sa présence immédiate au monde, dont étaient partis les nietzschéens de l'Ordre Nouveau pour définir et mettre en œuvre le personnalisme.

Quand Mounier avait commencé dans *Esprit* à l'automne de marquer l'idée qu'il se faisait de la Personne et de la démarquer du personnalisme de l'Ordre Nouveau, il l'avait d'emblée décrite comme une réalité spirituelle collective. Ayant déclaré en octobre 1933, à propos d'« Argent et vie privée », qu'« il n'y a pas de valeur au-dessus de la Personne », il ne prend pas le temps de définir ce que celle-ci est en soi, et saute tout de suite à son véritable centre d'intérêt, affirmant qu'« une communauté est une Personne nouvelle qui unit des personnes par le cœur d'elles-mêmes ». Fournissant le modèle d'une telle communauté, même « quand il y en a cent mille », deux êtres qui s'aiment par ces profondeurs arrivent à former, avec leurs deux personnes, une vraie Personne nouvelle⁷⁸.

Ernst Jünger avait pu dans *Der Arbeiter*, paru un an plus tôt, employer le même exemple d'un ménage pour faire saisir ce qu'il entendait par l'idée de *Gestalt*, figure qualitative d'un tout qui ne se réduit pas à la somme de ses parties, mais forme un Nous porteur de sens⁷⁹. Cette nouvelle figure cosmique d'une ère collective était son véritable sujet, dont l'avènement dans le type accompli du Travailleur promettait au XX^e siècle, une fois qu'il aurait trouvé son style propre et universel et balayé les restes d'individualisme bourgeois, de trouver une harmonie et une grandeur comparables à celle des grandes civilisations du passé comme le Moyen-Âge. A dire vrai, ces parallélismes entre les deux pensées de la Personne et de la *Gestalt* prendront les traits d'une convergence très palpable une dizaine d'années plus tard, dans un livre comme *La Petite peur du XX^e siècle* de Mounier, sorte d'*Arbeiter* du pauvre, ou dans *Vers le style du XX^e siècle*, la synthèse, éditée au Seuil en 1945 par Gilbert Gadoffre, des recherches socio-politiques de l'École des cadres d'Uriage, dans le sillage de laquelle le personnalisme catholique découvrit pleinement sa

78. Mounier, *Œuvres*, t. I, p. 236.

79. Ernst Jünger, *Der Arbeiter*, ch. 8 ; voir la note 27 de la I^{ère} partie.

dimension cosmique dans les spéculations du Père Teilhard de Chardin, proclamant le caractère divin du processus de collectivisation à l'œuvre dans la civilisation technique planétaire. C'est alors comme si le catholicisme progressiste français refaisait pour son compte les analyses et spéculations les plus audacieuses de la Révolution conservatrice allemande avant la victoire du nazisme.

Cette parenté n'était guère soupçonnée des intéressés en 1934, mais la lettre de Mounier à Berdiaev montre bien où s'insère une influence allemande décisive, celle du disciple de Scheler qu'il voit d'emblée jouer un rôle capital dans le groupe philosophique projeté. De fait, Paul Ricœur a pu dire que P.-L. Landsberg avait eu l'influence philosophique la plus importante sur le milieu d'*Esprit* avant la guerre⁸⁰. On le devine aisément quand on sait que le groupe philosophique, dont le *Journal intérieur des Amis d'Esprit* décrit en juillet les activités des deux premiers mois, « a organisé son travail sur le problème central "Personne et communauté" », prévoyant notamment des séances d'étude sur la distinction que fait Mounier depuis « Refaire la Renaissance » entre personne empirique et personne ontologique, et sur « les sociétés non communautaires (mécaniques, organiques) » et la question de savoir s'il y a « des communautés débordant la société naturelle des hommes ». Ce sont là des catégories reprises de Scheler, que Mounier adapte et traduit d'une façon qu'il n'eut pas nécessairement approuvée. Ainsi la notion de *Gesamtperson*, qu'en accord avec sa propre conception collective de la Personne il se plaira à appeler « Personne de personnes ».

Scheler aurait rechigné à cette idée de personne collective, et n'osait parler de *Gesamtperson* qu'à propos de l'Église, et à la rigueur de la Nation et de l'aire de civilisation. Marc à sa suite n'admit jamais de personne collective que l'Église comme Corps mystique du Christ⁸¹, et ne fut jamais tenté de chercher comme Mounier au-delà de ses « frontières visibles » sa réalité la plus vive dans les grands mouvements collectifs du monde moderne. Ce qu'y quêtait Mounier, c'est le sens de la communauté comme Personne de personnes. Or, pour Scheler, la *Gesamtperson* n'est justement pas une *Gemeinschaft* ; il n'emploie ce terme de communauté qu'à propos de la *Lebensgemeinschaft* primitive organique⁸². Mounier ne semble pas voir de solution de continuité dans le développement du sens communautaire définissant pour lui la Personne, mais plutôt une purification progressive par les degrés d'une hiérarchie

80. Hellman, *op. cit.*, p. 286n44.

81. Entretien avec A. Marc, 6 novembre 1987.

82. Je dois ces éclaircissements sur la pensée de Scheler et son adaptation par Mounier à des conversations avec Thomas Keller, de l'Université de Strasbourg.

spirituelle organique, sur laquelle il insiste à la fin de « Refaire la Renaissance » comme au début de *Révolution personnaliste et communautaire*, le recueil de ses essais d'*Esprit* basés sur les travaux du groupe philosophique, qui paraîtront dans la revue à partir de décembre 1934.

Dès ses premières explications en vue de dégager sa notion de Personne dans *Esprit* en octobre 1933, Mounier envisage la société qu'il voudrait qu'elle inspire comme un vaste monastère d'où serait banni le règne de l'argent et de la matière⁸³. Il est intéressant de noter que Marc a pu, dans un texte récent, dénoncer comme source de tous les totalitarismes la tradition utopique issue de Joachim de Flore, « qui prétendait, en déchiffrant l'histoire construire la société sur le modèle d'un immense couvent⁸⁴ ». Mais tel est bien le paradigme qui structure la pensée de Mounier ; pendant la Drôle de Guerre, il pourra d'ailleurs saluer dans le roman *Gilles* de Drieu La Rochelle le « goût du monastère » que poursuit son héros dans le fascisme⁸⁵. La société personnaliste est pour lui celle qui permettra à chacun de franchir les degrés successifs de purification de la communauté naturelle de la patrie à l'universalité de la communauté spirituelle en la Personne des personnes. Déjà dans le manifeste de Font-Romeu, la nation (mal distinguée de la patrie), « ne se dresse pas contre les autres, elle leur apporte et elle reçoit d'elles ; et peut-être cet échange se transformera-t-il en une communauté morale qui élargira un jour la patrie⁸⁶ ».

Or, pour Marc et l'Ordre Nouveau, cet échange n'est pas l'ébauche provisoire d'une future communauté parfaite universelle, mais l'expression immédiate d'une tension polaire indépassable entre le particulier et l'universel, inhérente à la notion même de personne. Elle ne se constitue qu'en rétablissant à chaque instant cette tension féconde que la perte de contact avec la plénitude du réel risque constamment de laisser retomber dans les démissions parallèles et reliées de l'instinct désordonné et de l'abstraction standardisée. Ce sont là les parodies de l'enracinement et de l'universalité, deux pôles entre lesquels il s'agit moins pour l'O.N. d'établir une gradation que de déterminer des domaines d'application, puisque leurs exigences doivent se vivre également, et non successivement. C'est donc pour ainsi dire à angle droit que se recoupent les grilles d'analyse respectives d'*Esprit* et de l'O.N., celui-ci procédant par distinctions latérales de notions et le premier par degrés sur une échelle de pureté.

83. Hellman, *op. cit.*, p. 80.

84. A. Marc, « Sortir du communisme ? Oui, ...mais pour aller où ? », in *L'Europe en formation*, n° 276, hiver 1989, p. 11 du tiré-à-part.

85. *Esprit*, n° 91, avril 1940, pp. 89-90, cité dans Zeev Sternhell, *loc. cit.*, p. 1155.

86. Reproduit dans Lurol, *op. cit.*, p. 300.

D'où l'incompréhension mutuelle entre tenants de ce paradigme ascétique du monastère et de celui chevaleresque d'un Ordre Nouveau, plus d'une fois présenté dans ces termes dans leur revue. Il s'agit pour ces derniers de révéler dans le monde, par une qualité de présence immédiate, la dimension spirituelle de chaque situation, définie par cet acte même, où réside la seule transcendance qu'ils admettent – et ce, qu'ils lui donnent ou non un sens religieux. Par contre, c'est toujours à l'horizon d'une transcendance cosmique ou collective que les gens d'*Esprit* cherchent un sens à leur engagement, rapportant l'immédiat des rencontres à ces lointains absolus dans un processus de purification progressive. Le schéma est ici celui d'un spiritualisme d'orientation chrétienne, fondé sur la notion collective de Corps mystique et une aspiration à la sainteté, alors que le personnalisme apparaît dans l'Ordre Nouveau comme un existentialisme de tonalité nietzschéenne, partant du sentiment individuel de la présence au monde tel qu'il culmine dans l'attitude héroïque.

Cet arrière-plan métaphysique du conflit opposant l'Ordre Nouveau et *Esprit* n'échappait pas à ses protagonistes. Dans leurs réponses à *L'Ordre Nouveau* au début de 1934, tant Lacroix que Mounier lui reprochèrent un nietzschéisme mal digéré, tandis qu'en mai, Mounier terminait par une référence critique à l'Ordre Nouveau son compte-rendu d'un article de Blondel dans *Politique* de mars, sur « Les Équivoques du personnalisme », guetté par le risque d'un « superindividualisme⁸⁷. ». Il est vrai que le personnalisme de Dandieu avait d'abord été conçu comme un nouvel et sain individualisme, avant que Marc n'impose le terme moins ambigu tiré de ses méditations et de son bagage philosophique germanique. Mais en 1936 dans son *Manifeste au service du personnalisme*, Mounier semble ranger celui de l'Ordre Nouveau (en douteuse compagnie) dans l'une des voies de « personnalisation » qu'il distingue « au sortir de l'individualisme ».

L'un aboutit à l'apothéose de la « personnalité », à des valeurs qui vont, du plus bas degré au plus haut, de l'agressivité à la tension héroïque. Le héros en est l'aboutissement suprême. On pourrait y distinguer plusieurs embranchements, stoïcien, nietzschéen, fasciste.

L'autre aboutit aux abîmes de la personne authentique, qui ne se trouve qu'en se donnant, et qui nous conduit aux mystères de l'être. Le saint est l'issue de cette voie comme le héros est l'issue de la première. Elle intègre aussi l'héroïsme et la violence spirituelle, mais transfigurés : [...] ⁸⁸.

87. E. Mounier, « Les Équivoques du personnalisme », in *Esprit*, n° 20, mai 1934, p. 318. Ce titre sera repris pour coiffer le dernier chapitre de *Qu'est-ce que le personnalisme ?*, Paris, Seuil, 1947.

88. Mounier, *Œuvres*, t. I, p. 534.

– Alors qu'à l'O.N. ils sont tout, et que la sainteté, l'amour, la charité ne valent qu'en tant que formes de cet héroïsme et de cette violence. De même, Marc voit en la contemplation le plus haut degré de l'activité, l'action la plus concentrée, l'acte pur, tandis que Lacroix objecte à la mystique O.N. de l'auto-dépassement dans la Révolution permanente d'actes premiers, qu'en l'homme « toute activité [...] est subordonnée à une réceptivité plus fondamentale. La contemplation est supérieure à l'action⁸⁹ ».

Ce débat s'est engagé dès la rencontre de Mounier avec Dandieu le 18 octobre 1932 ; il note alors que celui-ci « reconnaît bien quelque passivité irréductible, un élément “féminin” dans le monde, mais bien loin de réaliser la personne il est l'obstacle même qu'elle bat⁹⁰ ». Mounier d'ailleurs se voit lui-même, tel qu'il se décrit le 5 juin 1934, « calme et sur place, rayonnant, non pas fait pour la conquête, mais pour la séduction », comme une « force féminine, qui veut être fécondée par des impulsions du dehors » : celles de Georges Izard ou de Raymond De Becker, l'ardent jeune Catholique belge que fréquente aussi Marc ; c'est sur son nouveau mouvement Communauté que Mounier reporte les velléités d'action déçues par l'O.N. et la Troisième Force. Mounier ne se cache pas qu'il est au fond un type contemplatif, qui ne saura jamais s'intéresser « qu'à l'Être, jamais à la réalisation comme telle. Laisse à moi-même, je passerais ma vie à faire d'*Esprit* un pur témoignage, je donnerais ma vie pour que ce témoignage ne cesse pas ; mais organiser une tactique, des attaques, une révolution en un mot, je ne vaudrais rien pour cela⁹¹ ».

Le contraste ne saurait être plus entier avec Marc, dont toute la vie témoigne de l'identité de l'Être et de la réalisation, de la pensée et de l'action, de

89. J. Lacroix, « De la “Révolution nécessaire” au “Plan” d'Henri de Man », in *Esprit*, n° 17, février 1934, p. 809. « C'est par un “faire”, néanmoins, et Piny le sait mieux que nous, que doit commencer toute vie mystique. » La conception d'Alexandre Marc sur les rapports de la contemplation et de l'action trouve en effet une certaine confirmation dans la doctrine d'Alexandre Piny ; en ce mystique provençal, la ville d'Aix (– si chère à Marc, on l'a vu), « a donné à l'ordre dominicain et à l'Église un des plus grands maîtres spirituels du XVII^e siècle français », d'après son compatriote l'abbé Henri Bremond dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, un classique du renouveau catholique français. Dans le second tome du septième volume sur *La métaphysique des saints* (Paris, Bloud et Gay, 1928, pp. 80, 138, 146-7), la doctrine du P. Piny apparaît basée sur l'« Activité intense, bien que passive, du “laisser-faire” ». En effet, comme dit Bremond, « la passivité même implique la perfection de notre agir, devenu déiforme, [...] ». Nous renions, pour ainsi dire, le don initial de notre être naturel et fini, aux activités intermittentes et toujours débiles, et par cette négation même du fini, nous obtenons la réalisation en nous de l'acte pur qu'est Dieu lui-même : [...] ». Cf. Panayotis Nellas, *Le Vivant divinisé. L'anthropologie des Pères de l'Église*, traduit du grec par Jean-Louis Palierne, Paris, Éditions du Cerf, 1989, p. 228 : « La contemplation – le plus haut degré de la connaissance – marche avec l'impassibilité. Celle-ci se trouve aux antipodes de la passivité, puisqu'elle est suprêmement active – étant le plus haut degré de la pratique : [...] ».

90. Mounier, *Œuvres*, t. IV, p. 508.

91. *Ibid.*, p. 551.

la philosophie et de la politique, de la spiritualité et de la Révolution. Ces pôles sont réunis d'un même mouvement en théorie et en pratique dans l'Ordre Nouveau et son personnalisme, qui est pour cela du même coup un fédéralisme intégral, commandant sa propre Révolution.

Le personnalisme de Mounier se ressentira quant à lui de la passivité réactive inhérente à son caractère et aux présupposés dualistes de son milieu, en ce qu'il fera l'économie de toute véritable initiative révolutionnaire. *Esprit* se contentera plutôt de fournir des justifications bénissantes à une succession de régimes collectivistes, pris pour étapes dans l'avènement d'« un nouveau Moyen-Âge » post-libéral et « communautaire » – du Front Populaire à la Révolution Nationale, des démocraties populaires aux mouvements de libération nationale. *L'Ordre Nouveau* put de son côté souvent mettre en garde contre les illusions et les pièges d'une certaine mystique ascéticiste du don de soi⁹².

Pour sa part, Alexandre Marc trouva aussitôt suspect le pléonasme par lequel *Esprit* marqua son appropriation et son adaptation du personnalisme. Faisant allusion au titre du livre où Mounier avait commencé à définir le sien, Marc ne manqua pas de lui laisser entendre sa désapprobation, au cours d'un acerbe échange de lettres, relatif à une collaboration envisagée puis écartée de Marc à *Esprit*, aussi tard que fin 1935 ; c'était bien une croisée des chemins.

Sans rancune donc, et vive la Révolution personnaliste (j'omets sauf ton respect : « et communautaire »)⁹³.

92. Voir par exemple la note liminaire de la rédaction au texte envoyé par « un ami de province » qui « paraît croire que la fusion, l'évanouissement de l'individu dans le groupe demande à l'homme un effort de renoncement. Nous pensons, au contraire, que c'est l'accession au plan de la personne qui exige de l'individu effort et renoncement, dans ce que ce dernier a de valable et d'authentique. L'individu tend, en effet, naturellement vers l'absorption de son être dans le groupe. L'éthique du troupeau, de la masse, a toujours été, pour les hommes, la grande tentation, la voie de la facilité. N'a-t-il pas fallu des millénaires pour que l'homme s'affranchisse de cette éthique qui constitue, à proprement parler, le primitivisme ; [...] ». Pierre Gardère, « Contribution à la psychologie du Jacobin », in *L'Ordre Nouveau*, 4^e année, n° 30, 15 avril 1936, p. 39. (Je me suis permis d'emprunter à l'introduction d'Henri Bremond au premier tome de *La Métaphysique des saints* le terme d'« ascéticisme », désignant une délectation sournoisement hédoniste, voire une certaine ostentation dans les actes particuliers de renoncement.)

93. Lettre d'A. Marc à E. Mounier, 13 novembre 1935. Marc prend ce refus de le publier comme une manière pour Mounier de se venger d'un message au « Führer d'Esprit » qu'il lui a envoyé quelques mois auparavant, on ne sait à quel propos. Il se moque cruellement du caractère influençable de Mounier ainsi que de son fond « tala » : « aujourd'hui comme hier, tu manies la plaisanterie avec une lourdeur sans égale. Certes, si l'on en juge d'après ta lettre, tu as fait des efforts méritoires pour devenir plus grossier que tu ne l'étais. Hier, ton esprit (sans jeu de mots) sentait encore trop le patronage ; aujourd'hui, il se ressent de tes nouvelles fréquentations et brandit des poings très Front Populaire. Félicitations. »

CONCLUSION

Les approches et le début de la décennie des années 30 furent, pour nombre d'intellectuels à travers l'Europe, le moment de la prise de conscience d'un profond ébranlement du cadre de l'existence humaine, atteignant les bases mêmes de la civilisation occidentale. Pour une nouvelle génération surtout, les conditions de vie du monde pleinement technicisé où ils avaient été les premiers à grandir rendaient caducs les présupposés de l'humanisme classique, définissant l'horizon mental de leurs aînés, à savoir la notion de l'individu dominant toute situation par sa raison, établissant sur sa base des rapports contractuels avec l'ensemble théorique de ses concitoyens, et se payant des états d'âme en ses temps libres. La Grande Guerre avait ruiné cet idéal aux yeux de ces jeunes gens, en mettant le monde en face de la réalité plus crue de forces élémentaires mobilisées par la Technique, englobant indifféremment dans son processus planétaire la matière et les hommes, selon une dynamique de masses. La question se posait dès lors de la place de l'homme comme être conscient au milieu de ce monde où il ne comptait plus en tant que tel.

Elle fut posée en des termes souvent voisins d'une rive à l'autre du Rhin. Les « nouvelles générations réalistes » de Jean Luchaire évoluaient dans un climat qui avait pu être décrit comme une *Neue Sachlichkeit* par des auteurs tel Frank Matzke. Ce rapport direct, clinique, anti-romantique au réel avait pour corollaire un dépassement de la perspective purement individuelle. Elle faisait place aux disciplines acceptées des grands efforts collectifs, à l'échelle des nouvelles réalités. En s'y pliant librement, l'homme pouvait découvrir un sens à sa vie dans la figure du tout formé par une mobilisation communautaire sur un modèle technique, révélant l'organicité d'un ensemble qui valait plus que la somme de ses parties. Philippe Lamour eut clairement cette intuition en même temps qu'Ernst Jünger, et l'exprima avant que ne soit parvenu en France le moindre écho des théories que ce dernier s'apprêtait à publier.

Ce n'est là qu'un exemple de cette convergence spontanée dans le sentiment du monde, que les rencontres franco-allemandes de la jeunesse

révélèrent aux participants. Il était possible d'en tirer des conséquences politiques d'une portée révolutionnaire, si l'on parvenait à baser sur elle un programme d'action à l'échelle de la civilisation en crise, soit de l'Europe, transcendant les rivalités menaçantes des États nationaux. Il fallait pour cela poser les problèmes sous un angle tout autre, à partir d'une réflexion sur l'homme et sur la société dans le monde moderne, qui puisse prévaloir sur les réflexes nationaux ou partisans dans la formation d'un front commun de la jeunesse, contre des institutions qui risquaient de l'entraîner dans leur ruine.

C'est ainsi que l'Ordre Nouveau fut conçu en étroite liaison avec le processus de rapprochement franco-allemand de la jeunesse entamé au Sohlberg. Il s'agissait par ce truchement de saisir l'occasion de faire l'Europe en même temps que de refaire la civilisation ; c'était et c'est demeuré un seul et même combat pour Alexandre Marc. S'atteler à cette tâche démesurée de « régénérer le monde (pas moins !) » pour laquelle fut fondé le groupe international de l'Ordre Nouveau, ainsi qu'il l'avoua sans ambages au lendemain de l'adoption de son manifeste le 22 mars 1931¹, c'était pour A. Marc prouver par son action la conviction qui le guidait, depuis son éveil philosophique et politique en Russie, celle du « rôle de l'homme dans l'histoire ». Dans ce thème de la vie des idées dans son pays natal au début du siècle est déjà implicite l'idée de base de son personnalisme, à savoir que « l'homme dépasse toujours », qu'il est dans sa nature de déborder les circonstances données qui le conditionnent, pour se forger un destin propre conforme à sa vocation personnelle. Il ne saurait donc être soumis aux forces objectives de l'histoire, et tous ceux qui prétendent s'y conformer et l'y plier sont donc les ennemis de l'homme. Ceci pour Alexandre Marc condamnait sans appel le marxisme de ses parents et à plus forte raison celui des Bolcheviks, qu'il combattit adolescent sans cesser de se réclamer de la tradition révolutionnaire russe. Contrairement à des générations d'intellectuels auxquels leur mauvaise conscience bourgeoise rendrait nécessaire de quêter des preuves d'engagement du côté de la « patrie de la Révolution », Alexandre Marc ne songera jamais avoir de compte à rendre à la position communiste, qu'il pourra rejeter sans complexe au nom même de la Révolution.

Celle-ci consiste proprement pour lui dans un acte libre de rupture, de dépassement et de création, qui définit une nouvelle situation. Telle est la prérogative de l'homme dans et face à l'histoire, parce que c'est la définition même de l'esprit. La pensée digne de ce nom est déjà action, et peut donc se traduire sans transition en action. C'est au moment même où il formule cette

1. Lettre d'Alexandre Marc à Gérard André, 23 mars 1931

équation philosophique à la fin de 1930 qu'il fonde aussi l'Ordre Nouveau en vue d'une réalisation pratique. La lecture de *L'Action* de Blondel lui permet alors d'étayer la définition de la personne par l'acte qu'il avait pu trouver chez Scheler et qui guidait ses réflexions depuis le début des années 20. En même temps qu'il s'oriente vers le catholicisme et fonde un cercle œcuménique, il découvre chez Franz Werfel (– un autre Juif attiré par l'Église), et bientôt chez Karl Jaspers, la confirmation de sa vision de l'homme comme être qui ne s'épuise en aucun de ses états, menacé pourtant par la crise d'une civilisation qui voudrait le lui faire oublier ; c'est pour y remédier qu'il fonde l'Ordre Nouveau. Quand Dandieu se joint à lui, c'est à sa suite dans l'acte révolutionnaire que Marc situe le spirituel dont se réclame son personnalisme.

Dans cette Révolution personnaliste dont l'Ordre Nouveau définit les traits essentiels dans sa première année d'existence, A. Marc peut voir résolu le conflit qu'il discernait adolescent entre l'exigence éthique universelle de solidarité et l'affirmation existentielle subjective de la personnalité, soit entre Kant et Nietzsche, qui fournirent deux repères et comme deux pôles de sa pensée. Il s'agit désormais de s'engager activement pour que chacun puisse mettre en acte sa personnalité dans des conditions propices à son affirmation. L'acte libre rend responsable ; il fonde une aristocratie qui ne se conçoit que révolutionnaire, visant à étendre toujours plus loin le domaine de la personne libre et responsable. Elle mettra pour ce faire à son service les forces élémentaires mobilisées par le progrès technique, en laissant libre cours à leur logique massifiante dans le domaine des besoins impersonnels, strictement délimités par la méthode dichotomique, afin de libérer la personnalité dans sa sphère propre. L'économique en soi est aussi repensé sur la base de ses rapports avec le spirituel, dans une réflexion originale puisant à même les aperçus anthropologiques de Mauss et de Bataille. Enfin, le politique doit être restructuré, et d'abord radicalement désacralisé : l'État lui-même est réduit à la portion congrue dans une organisation conçue en fonction des réalités spirituelles de la région et de la Révolution d'une part, et des besoins matériels de grands ensembles économiques d'autre part. Le tout est censé tenir à des institutions nouvelles qui sont évoquées dans *Plans* à la fin de 1931, et présentées méthodiquement un an plus tard dans *Esprit* comme le « fédéralisme révolutionnaire » que commande le personnalisme, et qui demeure à ce jour la doctrine officielle d'une partie du mouvement européen.

A ce moment *Esprit* cherche encore ce qu'il pourrait opposer à ce qu'il refuse, à savoir la confusion du christianisme avec la bourgeoisie qui s'en réclame. Ce qui caractérise l'Ordre Nouveau, c'est par contre d'avoir trouvé très tôt ce qu'il a à mettre à la place du désordre établi. D'où à la fois une

certaine arrogance et du même coup l'aplomb d'aller chercher dans tous les coins, sans crainte du qu'en-dira-t-on, ce qui pourrait se rattacher par quelque côté aux solutions que l'O.N. croit détenir, et auxquelles il se persuade que la jeunesse éveillée, revenue d'égarements passagers, devra fatalement se rallier. Ce qui donne à l'O.N. une telle assurance, c'est précisément d'être parti du personnalisme, conçu d'emblée comme doctrine révolutionnaire. C'est parce qu'il est déjà une pensée si consistante qu'il fournit le point de ralliement de personnalités aux tendances spirituelles par ailleurs divergentes. Ce n'est pas pour rien que l'Ordre Nouveau est né en partie d'un cercle de discussions œcuméniques.

Plus remarquable est le fait qu'il déborde nettement le cadre du christianisme et de toute religiosité, avec l'apport décisif des recherches d'Arnaud Dandieu, voisines à plus d'un égard de celles de Georges Bataille, et représentant à l'O.N. tout un pan de sensibilité qu'on pourrait sommairement apparenter au surréalisme. Dandieu adopte le mot et l'idée de personnalisme de Marc, sans doute à cause des connotations nietzschéennes qu'ils ont déjà pour ce dernier. Il achève de lui donner le caractère d'une philosophie du désir, pouvant se distinguer trait par trait à ce titre de la philosophie plus classiquement chrétienne à laquelle *Esprit* liera la notion du personnalisme. Car si dans « Refaire la Renaissance » Mounier associe l'esprit à la distance qui permet le regard de l'amour, de la contemplation et du dialogue, Dandieu et Marc en parlent comme d'un contact de nature charnelle, dans le langage d'une possession sexuelle, parfois crûment évocateur dans son imagerie de tension, de turgescence et de jaillissement. Il s'agit toujours d'engager la pointe de la virilité spirituelle dans la violence créatrice d'un contact fécond. La sensibilité d'*Esprit* semble par contre procéder pour une part décisive d'une crainte du contact impur et de sa souillure, et être mue par l'aspiration à un abandon amoureux, de nature réceptive et en ce sens « féminine ». Surtout, le modèle en est la compassion de la charité, de l'*agapê* chrétienne, opposée au caractère passionné de l'*éros*. Ce n'est pas pour rien que l'auteur de *Penser avec les mains* (1936) a fondé sur cette opposition son célèbre essai *L'Amour et l'Occident* (1939) ; ce livre était le produit d'un débat intérieur plus que théorique pour Denis de Rougemont, passé d'une jeunesse de donjuanisme aux confins du surréalisme à l'option existentielle du protestantisme barthien le plus rigoureux, et cumulant des collaborations actives aux équipes de *Hic et Nunc*, d'*Esprit* et de *L'Ordre Nouveau* !

L'accent mis par l'O.N. sur le contact charnel avait pour conséquence pratique son intérêt pour les variétés du sentiment patriotique. Si celui-ci était rejeté en bloc par Bataille et ses amis, qui englobaient allègrement la nation et

l'État sous le vocable honni de patrie, cette dernière était justement prisée par l'Ordre Nouveau dans la mesure où il la distinguait de ces abstractions en la circonscrivant à un terroir, creuset d'influences psychophysiques, lieu pour la personne d'un contact fécond avec le réel. Mais il ne s'agissait encore que d'un premier contact, important et vital mais seulement préliminaire, pour l'homme concret, des conquêtes spirituelles qui en font une personne. En d'autres mots, l'enracinement est nécessaire à la personne, et suffirait à la distinguer de l'individu libéral ; cependant il ne l'épuise pas.

Ainsi l'O.N. pouvait-il s'intéresser en Allemagne à des mouvements qui remettaient en question l'individualisme libéral au nom de la *Volksgemeinschaft*, mais il ne pouvait guère donner de suite à cet intérêt si ces groupes ne concevaient pas d'autre horizon au développement personnel que dans le sens d'une consolidation de la communauté raciale. C'était déjà bon signe s'ils pouvaient soulever avec pertinence la question sociale, dans ses liens avec l'identité nationale. Tel fut le cas des milieux nationaux-révolutionnaires où Alexandre Marc fraya en Allemagne. Ils étaient en général assez fermés à l'idée européenne et avaient plutôt tendance à se défier du régionalisme de type fédéral. On s'accordait pourtant à l'O.N. et à *Plans* à discerner un sain patriotisme dans leur discours national, qu'il fallait les aider à distinguer d'une conception jacobine de la Nation, telle que celle qui sévissait en France. On se doute bien que ce fut généralement peine perdue, comme l'O.N. lui-même s'en rendit compte, en prenant régulièrement les mouvements allemands qu'il avait contactés comme exemples de dangereuses erreurs concernant les attributions respectives de la patrie, de la nation et de l'état tels que définies par lui. Le fédéralisme racique de la Mitteleuropa et l'étatisme autarcique étaient dénoncés à propos de *Die Tat*, la confusion de la Nation et de la Révolution à propos du *Vorkämpfer*, tandis qu'il suffit d'une entrevue avec l'équipe de l'O.N. pour qu'Otto Strasser devienne pour lui l'exemple parfait de ce qu'il rejetait, à cause même de son idée nazie de la communauté comme seul lieu de sens pour l'homme. On voit donc le contresens qu'il y a à déduire d'un premier mouvement de curiosité envers l'aile gauche du nazisme une quelconque sympathie de l'O.N. pour la forme la plus « pure » de cette idéologie !

La plupart des mouvements de jeunes allemands rencontrés par l'O.N. s'avèrent décevants, voire dangereux, de son point de vue révolutionnaire européen. L'exception qui changeait tout était Harro Schulze-Boysen, dont le charisme et la versatilité soulevaient en Marc l'espoir qu'il puisse constituer en Allemagne un front commun révolutionnaire de la jeunesse, quitte à en venir sous son influence à des vues doctrinales moins confuses qui permissent d'étendre ce front à une Europe fédérale. Cette influence commença bien de

s'exercer quand A. Marc fréquenta Schulze-Boysen, mais elle ne change rien au peu de cas que celui-ci faisait de la doctrine en elle-même. Il était guidé par son idéal d'unité de la jeunesse et de la *Volksgemeinschaft*, persuadé qu'elle se ferait sous le signe de « Ce qui vient », une vie collective plus pleine et saine dont nulle idéologie n'avait le monopole. Une seule certitude : l'U.R.S.S. y faisait figure de pionnier, et devait être défendue à tout prix. Les choix de l'action étaient alors tout tracés, et ne laissaient guère de place à l'approfondissement de la doctrine personnaliste, dont Schulze-Boysen appréciait par-dessus tout et plutôt hors contexte l'institution collectiviste du service civil. Il y voyait un moyen de réaliser la communauté, plus que de libérer la personnalité. Il se peut cependant que ses amis français lui aient permis de préciser dans sa pensée un souci authentique de la liberté personnelle dont devrait s'assortir une véritable communauté socialiste, qu'il a plus d'une fois manifesté en paroles, et surtout en action, étant allé jusqu'au bout de ses convictions.

Mais cette coexistence dans la même personne d'un souci de la liberté personnelle et d'une complaisance marquée pour le collectivisme est loin d'être sans exemple parmi les personnalistes français, ceux de la revue *Esprit* notamment, qui poussèrent assez loin ce paradoxe dans les années 40, comme l'a récemment montré Tony Judt². Comme les jeunes Allemands des années 30, eux aussi crurent dans la révélation immanente par l'Histoire d'une humanité collective et *ipso facto* meilleure, à laquelle l'U.R.S.S. avait ouvert le chemin. Ayant vu naître celle-ci de la confiscation de la Révolution russe, Alexandre Marc savait que l'histoire n'était pas écrite d'avance, mais faite par des hommes, pour le meilleur et pour le pire. L'U.R.S.S. ne représentait pas une étape obligée de l'histoire ; plutôt, la victoire bolchevique prouvait qu'une poignée d'hommes résolus pouvaient en changer le cours. C'est rien moins que cela que se voulait l'O.N., qui, comme les Bolcheviks, pouvait s'appuyer sur une doctrine et une tactique bien définies, celles du personnalisme. Alexandre Marc joua pour lui un rôle tout à fait conforme au type du révolutionnaire professionnel russe vivant pour la Cause.

Il alla pourtant plus loin en pensant la Révolution, pour y isoler le moment de rupture créatrice par rapport au donné, et juger à cette aune les révolutions en cours, installées dans la routine totalitaire. Si elles avaient valeur d'effort de prendre en compte audacieusement les réalités collectives du monde industriel, où les démocraties libérales avaient, semble-t-il, abdiqué toute initiative, ces

2. Tony Judt, *Un passé imparfait. Les intellectuels en France, 1944-1956*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1992.

révolutions retombaient vite dans les vices du monde bourgeois, pour les aggraver. Leur collectivisme n'avait pas aux yeux de Marc de valeur spirituelle intrinsèque, alors que Mounier, s'autorisant de Berdiaev, pouvait y deviner une dimension religieuse (Rougemont aussi d'ailleurs, bien qu'avec horreur) – sans parler de Lamour ou de Jünger, qui lui trouvaient des qualités esthétiques. Mounier précisera après la guerre que le personnalisme tel qu'il le conçoit « pèse de tout son poids dans le sens de l'aspiration la plus évidente de l'homme moderne, qu'on la nomme collectiviste ou communautaire³ ». L'interchangeabilité de ces deux mots pour Mounier confirme assez les sombres pressentiments de Marc à l'égard de ce personnalisme communautaire. Son personnalisme à lui serait bien plutôt le contrepoids ou le correctif du collectivisme de fait du monde moderne. Surtout, il n'a pas à « peser de tout son poids dans le sens » des « évidences » du développement historique, mais à y opérer la brèche d'un sens spirituel, d'un changement de plan, d'une Révolution comme acte conscient de rupture. C'est tout autre chose que d'acquiescer à la Révolution telle que la font ou la définissent les autres, ou à la Révolution sans phrase qui est déjà faite par la force des choses. *Esprit* dans l'après-guerre, comme *Plans*, *Gegner*, *Mouvements* auparavant, ont tous cru avoir prise sur un développement décisif et nécessaire de l'histoire en en concédant l'initiative à l'expérience soviétique. Maintenant que celle-ci a rejoint les autres Révolutions du XX^e siècle dans la poubelle de l'Histoire, il devrait être possible de mieux apprécier la gageure de quelqu'un qui n'a eu besoin que de la voir naître pour en constater la nature, et qui en a tiré certaines conclusions.

Cependant, la « Troisième Force » internationale de la Jeune Europe, dont Alexandre Marc lança le projet dès le début de sa collaboration à *Esprit* en novembre 1932, avait beau être anti-libérale et anti-marxiste, elle n'était pas pour autant assimilable au fascisme. Elle formait plutôt l'axe spécifique du non-conformisme par-delà droite et gauche. S'il est facile de les confondre, c'est qu'ils occupent apparemment le même espace ambigu sur le spectre des catégories politiques. Or celui-ci ne comporte que deux dimensions, et le propre de cette position est qu'elle présuppose un changement de plan. C'est ce que Robert Aron a su exprimer dans l'image surréaliste employée pour situer l'Ordre Nouveau dans l'hémicycle parlementaire : « ni à droite, ni à gauche, derrière le président, assis au plafond, tournant le dos à l'Assemblée ». Ce qui peut faire tenir un être dans la position acrobatique du non-conformisme, au prix d'une tension constante, dont il est facile de retomber dans une position

3. Emmanuel Mounier, *Œuvres*, t. III : 1944-1950, Paris, Éditions du Seuil, 1962, p. 230. (*Qu'est-ce que le personnalisme ?* 1947.)

compromettante, ce ne peut être qu'une attitude révolutionnaire originale, une spiritualité nouvelle, inclassable sur ce plan : en l'occurrence, le personnelisme.

C'est parce que l'Ordre Nouveau ne s'appuyait que sur lui, au mépris des classements politiques communément admis, qu'il pouvait, sans dévier de la ligne qu'il s'était donnée dès sa fondation, explorer toutes les pistes de coopération en vue du nouveau front qu'il espérait constituer. Il pouvait être classé à droite ou à gauche selon la conjoncture, ou simultanément par des interlocuteurs ou des critiques différents, taxé de fascisme par les marxistes et de marxisme par les fascistes. On a vu que l'O.N. pouvait au temps de *Plans* à la fois attirer l'attention de la gauche pacifiste hollandaise et cultiver des rapports avec la droite irrédentiste de Hongrie, profitant des liens de René Dupuis avec ce pays. Si l'O.N. pouvait séduire celui-ci, de tendance assez petite-bourgeoise, de même avait-il quelque chose à offrir à la sensibilité vieille France d'un Jean Jardin, pour qui le personnelisme comptait moins que la fidélité à certaines valeurs et surtout à certaines personnes, qu'il a suivies dans des voies qu'il serait imprudent de vouloir rapporter de trop près à son engagement avec Alexandre Marc. Celui-ci arrivait ainsi à concilier dans son groupe et parmi les autres des sensibilités bien différentes, en partie parce qu'il était si conscient des fondements de la sienne, et qu'il pouvait dès lors, sans crainte de s'égarer ou de se disqualifier, mettre en valeur les points de contact et travailler à les élargir à partir de là.

On a pu suivre ici dans quelque détail les voies parcourues par cette conscience, et la façon dont elle est arrivée à se structurer autour du sens de la personne en acte. Posée dans *Plans* dès avril 1932 comme le point d'Archimède qui soulèvera le monde en une Révolution d'un nouveau genre, cette notion avait dans le caractère et la formation d'Alexandre Marc de profondes racines. Si Gérard Lurol a cru, en ayant recours aux documents originaux, finalement étayer le mythe qui lie la notion de personne à la personne d'Emmanuel Mounier⁴, je pense avoir démontré, sur la base d'une documentation plus abondante et précise, qu'il faut plutôt en situer l'origine dans la réflexion d'Alexandre Marc. Il semble que ce soit à ses échanges avec lui que Mounier ait dû l'idée d'une démarche identifiable sous le nom de personnelisme, qui lui est en général associée dans l'histoire intellectuelle. En particulier, la liaison, sous ce vocable, du christianisme et de la Révolution, opérée par Marc dans son article sur Otto Neumann, semble avoir eu un grand effet sur Mounier, par qui elle eut de vastes répercussions dans le catholicisme contemporain. Mais j'ai

4. Gérard Lurol, *Mounier I. Genèse de la personne*, Paris, Éditions Universitaires, coll. « Philosophie européenne », dirigée par Henri Hude, 1990.

surtout voulu décrire le contexte original de l'apparition en France d'une philosophie personnaliste. Or ce fut celui de l'Ordre Nouveau, où elle prit pleinement forme dès l'année 1931, alors que le personnalisme fut assez fraîchement accueilli à *Esprit* en 1932, et n'y fut adopté comme philosophie de référence qu'en 1934. De fédéraliste révolutionnaire, elle y devint communautaire, purgée de l'empreinte de Nietzsche pour se teinter de catholicisme social. Ainsi transformé par le biais d'*Esprit*, le personnalisme trouva enfin son public.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie la plus complète des œuvres d'Alexandre Marc se trouve à la fin de l'ouvrage collectif intitulé *Le Fédéralisme et Alexandre Marc* (voir ci-dessous). Ne sont répertoriés ici que des textes employés pour cette thèse, basée en outre sur les écrits inédits d'Alexandre Marc, en russe, en allemand et en français – *Vypiski*, journaux, pensées, notes de lecture, pour une période s'étendant de 1916 à 1931.

I.– SOURCES PRIMAIRES

1. Périodiques

L'Avant-Poste, 5^e année, n° 2, janvier-février 1934 :

« Cahier consacré aux idées de l'Ordre Nouveau ».

Les Derniers Jours, 1927, reproduction anastatique de la collection complète.

Préface de Pierre Andreu, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1979.

Esprit, Revue internationale, édition française. 1932-1942.

Gegner, 1931-1933.

LU, 1931-1932.

Mouvements, 1932-1933.

The New Atlantis, n°s 1 (octobre 1933) – 2 (janvier 1934).

Notre Temps, 1929-1931.

La Nouvelle Revue de Hongrie, 1932.

L'Ordre Nouveau, 1933-1938.

Pesti Hirlap, 1932.

Plans, 1931-1933.

La Revue des Jeunes, dossier sur « Les Jeunesses du Monde », 15 février 1933.

La Revue Française, 28^e année, n° 4, 25 avril 1933, dossier de témoignages sur la jeunesse française.

Sohlbergkreis, I (septembre 1931) – II (décembre 1931).

La Vie intellectuelle, 1932-1935.

2. Brochures

Ordre Nouveau, *Appel*, Paris, Ordre Nouveau, Groupe Français, 1931.

Sohlberg Camp 28. VII, – 3. VIII. 1930, Karlsruhe, 1930, 4 p.

Der Sohlberg und Umgebung, 2. Auflage. Neu bearbeitet von Franz Köbele, Karlsruhe, « Schriftenreihe des Deutschen Jugendherbergswerkes Landes-verband Baden e. V. » N° 1, 1974.

3. Livres

ABETZ (Otto), *Histoire d'une politique franco-allemande 1930-1950 : Mémoires d'un Ambassadeur*, Paris, Librairie Stock, 1953.

ADY (Endre), *Válogatott versei*, Orpheusz Könyvkiadó Kft., 1992.

ANDREU (Pierre), *Révoltes de l'esprit. Les revues des années 30*, Préface de Thierry Paquot, Paris, Éditions Kimé, 1991.

ANDREU (Pierre), *Le Rouge et le blanc 1928-1944*, Paris, La Table Ronde, 1977.

ANTONINI (Jules), *Le Rail, la route et l'eau*, Préface de Raoul Dautry, Paris, J. de Gigord, Éditeur, coll. « La France vivante » sous la direction de Gaëtan Bernoville, 1936.

ARON (Robert), *Dictature de la liberté*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1935.

ARON (Robert), *Fragments d'une vie*, Préface de Denis de Rougemont, Postface de Sabine Robert-Aron, Paris, Plon, 1981.

ARON (Robert) et DANDIEU (Arnaud), *Le Cancer américain*, 6^e édition, Paris, Rieder, 1931.

ARON (Robert) et DANDIEU (Arnaud), *Décadence de la nation française*, 6^e édition, Paris, Rieder, 1931.

- ARON (Robert) et DANDIEU (Arnaud), *La Révolution nécessaire*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1933.
- BAYLE (Francis), *Les Idées politiques de Joseph de Maistre*, Préface de M. Robert-Pelloux, Lettre-préface de Jean Lacroix, Paris, Éditions Domat-Montchrestien, 1945.
- DE BECKER (Raymond), *Livre des Vivants et des Morts*, Bruxelles, Paris, Éditions de la Toison d'Or, 1942.
- BERDIAEV (Nicolas), *Les Sources et le sens du communisme russe*, traduit du russe par Lucienne Julien-Cain, Paris, Gallimard, coll. « Idées » 27, 1963.
- BERDYAEV (Nicolai), *Christian Existentialism*, choix de textes et traduction du russe par Donald A. Lowrie, New York, Harper Torchbooks, 1965.
- BERDYAEV (Nicolas), *The Meaning of the Creative Act*, traduit du russe par Donald A. Lowrie, New York, Collier Books, 1962.
- BERDYAEV (Nicolas), *The Russian Revolution*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, Ann Arbor Paperbacks for the Study of Communism and Marxism, 1961.
- BERL (Emmanuel), *Mort de la pensée bourgeoise*, Paris, Bernard Grasset, coll. « Les Écrits » dirigée par Jean Guéhenno, 1929.
- CHABANNES (Jacques), *Paris à 20 ans*, Paris, Éditions France-Empire, 1974.
- CHESTOV (Léon), *Pages choisies*, Paris, Gallimard, 1931.
- DANIEL-ROPS, *L'Âme obscure*, Paris, Le Livre de Poche, 1962.
- DANIEL-ROPS, *Les Années tournantes*, Paris, Éditions du Siècle, 1932.
- DANIEL-ROPS, *Ces Chrétiens nos frères*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1964.
- DANIEL-ROPS, *Dries*, avec une biographie, une bibliographie et une documentation complète sur le peintre et son œuvre, Genève, Éditions Pierre Cailler, 1962.
- DANIEL-ROPS, *Éléments de notre destin*, Paris, Spes, 1934.
- DANIEL-ROPS, *Le Monde sans âme*, Paris, Plon, 1932.
- DANIEL-ROPS, *Notre Inquiétude*, Essais précédés de « Ce quart de siècle », Préface inédite à la réédition, Paris, Librairie Académique Perrin, Éditeur, 1953.

- DANIEL-ROPS, Pierre Péguy et al, *Péguy et la vraie France*, Édition originale, Montréal, Éditions Serge, 1944.
- DAUTRY (Raoul), *Métier d'homme*, Préface de Paul Valéry, Paris, Plon, coll. « Présences », 1937.
- DINGRÄVE (Leopold), *Wo steht die junge Generation ?*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, 1931.
- DUPUIS (René), *Le Problème hongrois*, Paris, Les Éditions Internationales, 1931.
- DUPUIS (René) et MARC (Alexandre), *Jeune Europe*, Paris, Plon, 1933.
- ELLUL (Jacques), *Exégèse des nouveaux lieux communs*, Paris, Calmann-Lévy, 1966.
- EVOLA (Julius), *Essais politiques. Idée impériale et nouvel ordre européen, Économie et critique sociale, Germanisme et nazisme*, Présentation de François Maistre, textes réunis par Renato del Ponte et traduits de l'italien par Gérard Boulanger et François Maistre, Puiseaux, Pardès, 1988.
- FRANK (S. L.), *Jivoe znanie*, Berlin, Obelisk, 1923.
- GADOFFRE (Gilbert), éd., *Vers le style du XX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « La condition humaine », 1945.
- GIDE (André) et MARTIN DU GARD (Roger), *Correspondance*, t. I : 1913–1934, Introduction par Jean Delay, Paris, Gallimard, 1968.
- GUARDINI (Romano), *Das Ende der Neuzeit. Ein Versuch zur Orientierung*, Würzburg, Werkbund-Verlag, 1950.
- HEIDEGGER (Martin), *Gesamtausgabe*, Francfort/Main, Vittorio Klostermann, 1976.
- JASPERS (Karl), *Die geistige Situation der Zeit*, Fünfte, zum Teil neubearbeitete Auflage, Berlin, Leipzig, Walter de Gruyter et Co., « Sammlung Göschen, Band 1000 », 1933.
- JASPERS (Karl), *Philosophie*, vol. II : *Existenzerhellung*, Berlin, Verlag von Julius Springer, 1932.
- JÜNGER (Ernst), *Werke*, Stuttgart, Ernst Klett Verlag, 1963.

- KANT (Immanuel), *Kritik der praktischen Vernunft*, Joachim Kopper, éd. Stuttgart, Philipp Reclam jun., « Universal-Bibliothek Nr. 1111-13 », 1966.
- LAMOUR (Philippe), *Le Cadran solaire*, Paris, Robert Laffont, 1980.
- LAMOUR (Philippe), *Entretiens sous la Tour Eiffel*, Paris, La Renaissance du Livre, collection « Compagnons de la Grand'Route », 1928.
- LASKI (Harold), *La Liberté*, traduction française par Arnaud Dandieu, Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale et Robert Kiefé, Docteur en Droit, Avocat à la Cour d'Appel de Paris, « Bibliothèque constitutionnelle et parlementaire contemporaine », publiée sous la direction de Joseph-Barthélémy et Boris Mirkine-Guetzévitch, avec une préface des mêmes, Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1938.
- LOSSKIJ (Nikolaj), *Die Grundlegung des Intuitivismus. Eine Propädeutische Erkenntnistheorie*, traduit du russe par Johann Strauch, Halle a.S., Verlag von Max Niemeyer, 1908.
- LOSSKY (Nikolai), *Osnovnye voprosy gnoseologii. Sbornik statei*, Petrograd, Naouka i chkola, 1919.
- LUCHAIRE (Jean), *Une génération réaliste*, Paris, Librairie Valois, « Bibliothèque syndicaliste » VI, 1929.
- MARC (Alexandre), *Dialectique du déchaînement, Fondements philosophiques du Fédéralisme*, Paris, La Colombe-Éditions du Vieux Colombier, coll. « Réalités du Présent » n° 2, 1961.
- MARC (Alexandre), *De la Méthodologie à la dialectique*, Paris, Presses d'Europe, coll. « Réalités du Présent », n° 8, 1970.
- MARC (Alexandre), *Péguy et le socialisme*, Paris, Presses d'Europe, coll. « Réalités du présent », n° 10, 1973.
- MARCEL (Gabriel), *Du Refus à l'invocation*, Paris, Gallimard, 1940.
- MARCEL (Gabriel), *Homo viator*, Paris, Éditions Montaigne, 1944.
- MARCEL (Gabriel), *L'homme problématique*, Paris, Éditions Montaigne, 1955.
- MARCEL (Gabriel), *Position et approches concrètes du mystère ontologique*, Introduction par Marcel de Corte, Louvain, E. Nauwelaerts/Paris, J. Vrin, coll. « Philosophes contemporains – Textes et études », 1949.

- MARITAIN (Jacques), *Humanisme intégral. Problèmes temporels et spirituels d'une nouvelle chrétienté*, Paris, Fernand Aubier, 1936, 336 p.
- MATZKE (Frank), *Jugend bekennt : So sind wir !* Leipzig, Reclam Verlag, 1930.
- MAURIAC (François), R.P. DUCATILLON et al. *Le Communisme et les chrétiens*, Paris, Librairie Plon, coll. « Présences » dirigée par Daniel-Rops, 1937.
- MOUNIER (Emmanuel), *Œuvres*, Paris, Éditions du Seuil, 1961-1963.
- NIEKISCH (Ernst), *Erinnerungen eines deutschen Revolutionärs. Erster Band : Gewagtes Leben 1889-1945*, Cologne, Verlag Wissenschaft und Politik, 1973.
- NIEKISCH (Ernst), *Hitler – Une fatalité allemande et autres écrits nationaux-bolcheviks*, textes choisis et présentés par Alain de Benoist, traduit de l'allemand par Imke Mieulet, illustrations d'A. Paul Weber, Puiseaux, Pardès, coll. « Révolution conservatrice » dirigée par Alain de Benoist, 1991.
- « L'Ordre Nouveau », *Mission ou Démission de la France. Réponse à Hitler*, Paris, Éditions Fustier, 1936.
- PAETEL (Karl O.), *Das geistige Gesicht der nationalen Jugend*, Flarchheim en Thuringe, Verlag Die Kommenden, « Handbuch der deutschen Jugendbewegung », K. O. Paetel éd., 1930.
- PAETEL (Karl O.), *Die Struktur der nationalen Jugend*, Flarchheim en Thuringe, Verlag Die Kommenden, « Handbuch der deutschen Jugendbewegung », K. O. Paetel éd., 1930.
- PAETEL (Karl O.), *Sozialrevolutionärer Nationalismus*, Flarchheim en Thuringe, Verlag Die Kommenden, « Schriften der Kommenden », K. O. Paetel éd., 1930.
- PÉGUY (Charles), *Morceaux choisis. Poésie*, Paris, Gallimard, coll. « Le livre de poche chrétien » dirigée par Daniel-Rops, 1963.
- Péguy tel qu'on l'ignore*, textes choisis et présentés par Jean Bastaire, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1973.
- PILLIAS (Émile), *Léonie Léon, amie de Gambetta*, Préface de Marcellin Pellet, Paris, Gallimard, 1935.

- PRÉVOST (Pierre), *Rencontre Georges Bataille*, Paris, Jean-Michel Place, coll. « Mémoire du temps présent » dirigée par Jean-José Marchand, 1987.
- ROLAND HOLST-VAN DER SCHALK (Henriëtte), *De geestelijke ommekeer en de nieuwe taak van het socialisme*, Arnhem, van Logum Slaterus' Uitgeversmaatschappij N.V., « Kleine bibliotheek van hedendaagsch cultuurleven », 1931.
- ROLAND HOLST (Henriëtte), *De Krisis der Westersche kultuur*, Arnhem, van Logum Slaterus' Uitgeversmaatschappij N.V., 1933.
- ROLAND HOLST (Henriëtte), *Het leed der mensheid laat mij vaak niet slapen*, choix de textes en prose par Herman Schap, Leyde, Martinus Nijhoff, « Nijhoffs Nederlandse Klassieken », 1984.
- ROUGEMONT (Denis de), *Journal d'une époque (1926-1946)*, Paris, Gallimard, 1968.
- ROUGEMONT (Denis de), *Politique de la personne*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Éditions « Je sers », « Études, témoignages et documents sur notre temps », 1946.
- ROUGEMONT (Denis de), *Penser avec les mains*, Paris, Éditions Albin Michel, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1946.
- SALOMON (Ernst von), *Der Fragebogen*, Reinbek bei Hamburg, Rohwolt, 1961.
- SCHELER (Max), *Der Formalismus in der Ethik und die materiale Wertethik. Neuer Versuch der Grundlegung eines ethischen Personalismus*, Vierte, durchgesehene Auflage mit einem neuen Sachregister von Maria Scheler, Berne, Francke Verlag, 1954.
- SCHELER (Max), *Gesammelte Werke*, Berne, Munich, 1973.
- SHESTOV (Lev), *Potestas Clavium*, traduit du russe avec une introduction par Bernard Martin, New York, Ohio University Press, 1968.
- SCHMID (Fred), *Aufstand der Jugend*, Berlin, Waldemar Hoffmann Verlag, « Die Schriften der Gegner », 1933.
- SCHULZE-BOYSEN (Harro), *Gegner von heute, Kampfgenossen von morgen*, Berlin, Waldemar Hoffmann Verlag, « Die Schriften der Gegner », 1932.
- SOMBART (Nicolaus), *Chronique d'une jeunesse berlinoise*, Paris, Quai Voltaire, 1992.

SPENGLER (Oswald), *L'Homme et la technique*, traduit de l'allemand par Anatole A. Petrowsky, Paris, Gallimard, 1958.

STERN (William), *Person und Sache. System des kritischen Personalismus*, Leipzig, Verlag von Johann Ambrosius Barth, t. I: *Ableitung und Grundlehre des kritischen Personalismus*. 2. unveränderte Auflage. Mit einem Begleitwort zu Band I, II, III. 1923 ; t. II: *Die menschliche Persönlichkeit*. 3. unveränderte Auflage, 1923 ; t. III: *Wertphilosophie*, 1924.

STERN (William), « Personalistische Psychologie », in *Einführung in die neuere Psychologie*, Emil Saupe, éd. 2^e et 3^e éd., « Handbücher der neueren Erziehungswissenschaft », Emil Saupe, éd. vol. 3. Osterwieck am Harz, A. W. Zickfeldt Verlag, 1928, pp. 192-202.

STERN (William), *Studien zur Personwissenschaft. Erster Teil : Personalistik als Wissenschaft*, Leipzig, Verlag von Johann Ambrosius Barth, 1930.

STERN (William), « William Stern », in *Die Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, vol. VI, Dr. Raymund Schmidt, éd. Leipzig, Verlag von Felix Meiner, 1927, pp. 128-184.

STRASSER (Otto), *Aufbau des deutschen Sozialismus*, Avant-propos de Weigand von Miltenberg, Leipzig, Wolfgang Richard Lindner, 1932.

TILLICH (Paul), *Biblical Religion and the Search for Ultimate Reality* (The James W. Richard Lectures in the Christian Religion, University of Virginia 1951-1952), Chicago, The University of Chicago Press, Phoenix Books, 1965.

TUREL (Adrien), *Recht auf Revolution*, Berlin, Waldemar Hoffmann Verlag, « Die Schriften der Gegner », 1933.

TUREL (Adrien), *Bilanz eines erfolglosen Lebens*, Hamburg et Zurich, Édition Nautilus/Moderne, 1989.

***, « Vekhi (Signposts) : A Collection of Articles on the Russian Intelligentsia », traduit du russe et édité par Marshall Shantz et Judith Zimmermann, in *Canadian Journal of Slavonic Studies/ Revue canadienne d'études slaves*, II, n° 2, été 1968, p. 167.

VIÉNOT (Pierre), *Incertitudes allemandes. La crise de la civilisation bourgeoise en Allemagne*, Paris, Librairie Valois, 1931.

4. Articles

- BENSE (Max), « Aesthetics and Programming », in *IBM News* n° 180, 1966, reproduit dans le catalogue de l'exposition « Bilder/Images Digital » des artistes informaticiens d'Allemagne à la Galerie der Künstler de Munich en 1986.
- BENTMANN (Friedrich), PATY (Robert), VALLET (Henri), « La Réunion franco-allemande du Sohlberg », in *Revue d'Allemagne*, août 1930, pp. 865-880.
- CANU (Jean), « Arnaud Dandieu et la jeunesse française contemporaine », in *Revue bleue*, n° 16, 17 août 1935, pp. 555-565.
- CROUZET (Guy), « Huit jours franco-allemands au Sohlberg », in *La Grande Revue*, 34^e année, n° 8, août 1930.
- DANDIEU (Arnaud), « Philosophie de l'angoisse et politique du désespoir », in *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 15 octobre 1932, pp. 883-891.
- DANDIEU (Arnaud) et MARC (Alexandre), « Misère et grandeur du spirituel », Paris, « Documents du C.I.F.E. », nouvelle série n° 4 (tiré-à-part de *L'Europe en formation*, n° 172-173, juillet-août 1974).
- DANIEL-ROPS, « Les Aspirations de la jeunesse française », in *La Revue des Vivants*, juillet 1932, pp. 99-110.
- DUPUIS (René), « L'Allemagne devant la faillite », in *Revue politique et parlementaire*, 10 novembre 1932, pp. 297-308.
- DUPUIS (René), « Le Personnalisme de William Stern et la jeunesse française », in *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 5 avril 1933, pp. 311-330.
- FABRÈGUES (Jean de), éd., « La Jeunesse française devant l'Allemagne », in *La Revue du Siècle* (Organe des groupes Latinité et Réaction), n° 2, mai 1933, pp. 1-14.
- GANNE (Gilbert), « Qu'as-tu fait de ta jeunesse ? L'Ordre Nouveau », in *Arts*, n° 562, 4-10 avril 1956, p. 7.
- LACROIX (Jean), « Le Traditionalisme chez Joseph de Maistre et de Bonald », in *Politique*, 13^e année, n° 8, août 1939, pp. 673-700.
- MARC (Alexandre), « Principe et méthode de la métaphysique », in *Archives de philosophie*, vol. XI, 1935, pp. 85-108.

- MARC (Alexandre), « Problèmes de psychologie », in *Archives de philosophie*, vol. XII, 1936, pp. 77-100.
- MARC (Alexandre), « Adolf Sternberger, *Der verstandene Tod. Eine Untersuchung zu Martin Heideggers Existenzialontologie* ; Karl Groos, *Die Unsterblichkeitsfrage* ; P. L. Landsberg, *Essai sur l'expérience de la mort* », in *Archives de philosophie*, v. XIII, cahier I, supplément bibliographique n° 1, 1937, pp. 5-6.
- MARC (Alexandre), « Droit, Morale, Mœurs. II^e Annuaire de l'Institut International de philosophie du Droit et de Sociologie juridique », in *Archives de philosophie*, vol. XIII, cahier I, supplément bibliographique n° 1, 1937, pp. 18-19.
- MARC (Alexandre), « Ferdinand Gonseth, *Les Mathématiques et la Réalité* », in *Archives de philosophie*, vol. XIII, cahier I, supplément bibliographique n° 1, 1937, pp. 12-13.
- MARC (Alexandre), « Fritz Giese, *Nietzsche -die Erfüllung* ; Otto Rein, *Das Apollinische und Dionysische bei Nietzsche und Schelling* ; Karl Jaspers, *Nietzsche Einführung in das Verständnis seines Philosophierens* », in *Archives de philosophie*, vol. XIII, cahier I, supplément bibliographique n° 1, 1937, pp. 27-28.
- MARC (Alexandre), « Hans Reiner, *Das Phänomen des Glaubens, dargestellt im Hinblick auf das Problem seines metaphysischen Gehalts* », in *Archives de philosophie*, vol. XIII, cahier I, supplément bibliographique n° 1, 1937, pp. 6-7.
- MARC (Alexandre), « Johannes Volkelt, *Phänomenologie und Metaphysik der Zeit* ; Werner Gent, *Das Problem der Zeit. Eine historische und systematische Untersuchung* », in *Archives de philosophie*, vol. XIII, cahier I, supplément bibliographique n° 1, 1937, pp. 4-5.
- MARC (Alexandre), « Louis Lavelle, *Le Moi et son destin* », in *Archives de philosophie*, vol. XIII, cahier I, supplément bibliographique n° 1, 1937, pp. 3-4.
- MARC (Alexandre), « Roger Munsch, *L'Individu dans le déséquilibre moderne* », in *Archives de philosophie*, vol. XIII, cahier I, supplément bibliographique n° 1, 1937, p. 16.
- MARC (Alexandre), « N. Gutermann et H. Lefebvre, *La Conscience mystifiée* ; Georges Friedmann, *La Crise du progrès* ; Ramón Fernandez, *L'Homme*

- est-il humain ?* », in *Archives de philosophie*, vol. XIII, cahier I, supplément bibliographique n° 1, 1937, pp. 14-15.
- MARC (Alexandre), « Nicolas Berdiaeff, *Destin de l'Homme dans le monde actuel* », in *Archives de philosophie*, vol. XIII, cahier I, supplément bibliographique n° 1, 1937, pp. 16-17.
- MARC (Alexandre), « *Propos de Georges Sorel*, recueillis par Jean Variot », in *Archives de philosophie*, vol. XIII, cahier I, supplément bibliographique n° 1, 1937, pp. 15-16.
- MARC (Alexandre), « Raymond Aron, *La Sociologie allemande contemporaine* », in *Archives de philosophie*, vol. XIII, cahier I, supplément bibliographique n° 1, 1937, pp. 17-18.
- MARC (Alexandre), « Sylvio Trentin, *La Crise du droit et de l'État* ; Georges Del Vecchio, *Leçons de Philosophie du Droit* », in *Archives de philosophie*, vol. XIII, cahier I, supplément bibliographique n° 1, 1937, pp. 19-20.
- MARC (Alexandre), « Marx et Hegel », avec A. Etcheverry, B. Romeyer, G. Jarlot, in *La Philosophie du Communisme*, numéro spécial des *Archives de philosophie*, 1939.
- [Marc Alexandre.] « BELGIUM'S MINISTER OF PUBLIC WORKS Henri de Man HIS « PLAN » AND HIS PRESENT JOB », in *Catholic Herald*, samedi 11 mai 1935.
- MARC (Alexandre), « Les Forces armées de l'U.R.S.S. », in *Dossiers de l'Action populaire*, n° 347, 15 août 1935, 12 p.
- MARC (Alexandre), « Les Forces armées de l'U.R.S.S. » (deuxième article), in *Dossiers de l'Action populaire*, n° 349, 10 octobre 1935, 16 p.
- MARC (Alexandre), « Misères de la Famille soviétique », in *Dossiers de l'Action populaire*, n° 354, 25 décembre 1935, 12 p.
- MARC (Alexandre), « Misères de la Famille soviétique » (suite), in *Dossiers de l'Action populaire*, n° 355, 10 janvier 1936, pp. 13-30.
- MARC (Alexandre), « U.R.S.S. 1936 », in *Dossiers de l'Action populaire*, n° 361, 10 avril 1936, 14 p.
- MARC (Alexandre), « La Main tendue ?... Les faits répondent », in *Dossiers de l'Action populaire*, n° 377, 10 janvier 1937, 22 p.

- MARC (Alexandre), « Homme libre et responsable », in *L'Europe en formation*, n° 278, été 1990, tiré-à-part.
- MARC (Alexandre), « Personnalistes, unissez-vous », in *L'Europe en formation*, n° 260, avril-juin 1985, tiré-à-part.
- MARC (Alexandre), « Qui est Jean Jardin ? », in *L'Europe en formation*, n° 265, automne 1986.
- MARC (Alexandre), « Sortir du communisme ? Oui,... mais pour aller où ? », in *L'Europe en formation*, n° 276, hiver 1989, tiré-à-part.
- MARC (Alexandre), « L'État fermé ou autarchie », in *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 5 janvier 1933, pp. 1-19.
- MARC (Alexandre), « Les Adversaires (*Gegner*) », in *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 5 avril 1933, pp. 292-310.
- MARC (Alexandre), « Pour un communisme national : La Revue *Die Tat* » in *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 15 octobre 1932, pp. 849-867.
- MARC (Alexandre), « La Mort des mensonges », in *La Revue du Siècle*, 1^{re} année, n° 3, juin 1932, pp. 5-9.
- MARC (Alexandre), « Existence humaine et raison », in *Revue néoscolastique de philosophie*, Tome 39, nov. 1936, pp. 518-524.
- MARCEL (Gabriel), « Nietzsche, par Thierry-Maulnier », in *L'Europe Nouvelle*, 16^e année, n° 813, 9 septembre 1933, pp. 861-863.
- MOUNIER (Emmanuel), extraits inédits des *Carnets* dans le *Bulletin des Amis d'Emmanuel Mounier*, n° 57, avril 1982.
- OLLIVIER (Louis), « La Revolución del orden », in *Sur*, VI, février 1936, pp. 62-75.
- PRIMER DEBATE DE *SUR*. OLLIVIER (Louis) : « Mision o demision del hombre », in *Sur*, VI, mai 1936, pp. 39-61.
- ROUGEMONT (Denis de), « Cause commune », in *Présence*, juillet 1932, pp. 12-15.
- ROUGEMONT (Denis de), éd., « Cahier de revendications », in *La Nouvelle Revue Française*, décembre 1932, pp. 801-845.

II.- SOURCES SECONDAIRES

1. Livres et thèses

- ***, *Le Fédéralisme et Alexandre Marc*, Lausanne, Centre de recherches européennes, 1974.
- ***, *Historia de la literatura argentina. 3 Las primeras décadas del siglo*, Centro Editor de América Latina S. A., 1981.
- ***, *Du Personnalisme au fédéralisme européen. En hommage à Denis de Rougemont*, Actes du colloque organisé par la Fondation Denis de Rougemont pour l'Europe et le Centre Européen de la Culture, 21-23 avril 1988, Genève, Éditions du Centre Européen de la Culture, 1989.
- ***, *Le Personnalisme d'Emmanuel Mounier hier et demain. Pour un cinquantenaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1985.
- ADOLPH (Heinrich), *Personalistische Philosophie*, Leipzig, Felix Meiner Verlag, 1931.
- ALLPORT (Gordon W), *The Person in Psychology. Selected Essays*, Boston, Beacon Press, 1968.
- ALPHANDÉRY (P.), BITOUN (P.) et DUPONT (Y.), *L'Équivoque écologique*, Paris, Éditions La Découverte, 1991.
- ARON (Raymond), *La Sociologie allemande contemporaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981.
- ASSOULINE (Pierre), *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, Paris, Balland, 1986.
- BEHN (Siegfried), éd., *Der Beständige Aufbruch. Festschrift für Erich Przywara*, Nuremberg, Glock et Lutz, 1959.
- BENTIN (Lutz-Arwed), *Johannes Popitz und Carl Schmitt. Zur wirtschaftlichen Theorie des totalen Staates in Deutschland*, Munich, Verlag C. H. Beck, « Münchener Studien zur Politik Band 19 », 1972.
- BERNARD (Henri), *L'Autre Allemagne. La Résistance allemande à Hitler, 1933-1945*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1976.
- BERTONATI (Emilio), *Neue Sachlichkeit in Deutschland*, traduit de l'italien par Linde Birk, Herrsching, Schuler Verlag, « Galerie der klassischen Moderne-Malerei des 19. und 20. Jahrhunderts », 1988.
- BERLIN (Sir Isaiah), *Russian Thinkers*, Henry Hardy et Aileen Kelly, éd., introduction par Aileen Kelly, New York, The Viking Press, 1978.

- BIERNAT, (Karl Heinz) et KRAUSHAAR (Luise), *Die Schulze-Boysen/Harnack-Organisation im antifaschistischen Kampf*, Berlin, Institut für Marxismus-Leninismus beim ZK der SED, Dietz Verlag, 1970.
- BILLINGTON (James H), *The Icon and the Axe. An Interpretive History of Russian Culture*, New York, Alfred A. Knopf, 1966.
- BOHACHEVSKY-CHOMIAK, GLATZER ROSENTHAL (Martha et Bernice), éd.s., *A Revolution of the Spirit : Crisis in Value in Russia, 1890-1918*, textes traduits du russe par Marian Schwartz. Newtonville, Ma. Oriental Research Partners, 1982.
- BORDELEAU (Léo-Paul), *Action et vie sociale dans l'œuvre de Maurice Blondel*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Philosophica », 1978.
- BOYER (Régis), *Actualité d'Emmanuel Mounier. La notion de personne*, Paris, Éditions du Cerf, 1981.
- BOYSEN (Elsa), *Harro Schulze-Boysen. Das Bild eines Freiheitskämpfers*, Zusammengestellt nach seinen Briefen, nach Berichten der Eltern und anderen Aufzeichnungen, Düsseldorf, Komet-Verlag, 1947 (reprint à Coblenz, Verlag Dietmar Fölbach, 1983).
- BRACHIN (Pierre), éd., *Anthologie de la prose néerlandaise. Pays-Bas I. Historiens et essayistes*, Paris, Aubier/Éditions Montaigne, « Collection bilingue des classiques étrangers », 1970.
- BREMOND (Henri), *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, vol. VII : *La métaphysique des saints*, Paris, Bloud et Gay, 1928.
- CARSTEN (F. L.), éd., *The German Resistance to Hitler*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1970.
- CHAIGNE (Louis), *Anthologie de la Renaissance catholique* en 3 volumes, Préface de Paul Claudel, Paris, Éditions Alsatia, 1946.
- COLLINS (James), *The Existentialists. A Critical Study*, Chicago, Henry Regnery Company, Gateway, 1963.
- COOGAN (Timothy Patrick), *Ireland since the Rising*, New York, Washington, London, Frederick A. Praeger, 1966.

- COPPI (Hans) et DANYEL (Jürgen), éds., *Der « Gegner » – Kreis im Jahre 1932/1933. Ein Kapitel aus der Vorgeschichte des Widerstandes*, Tagung vom 4.-6. Mai 1990, Berlin, Evangelische Akademie Berlin, 1990.
- DELBREIL (Jean-Claude), *Les Catholiques français et les tentatives de rapprochement franco-allemand (1920-1933)*, Metz, Centre de recherches en relations internationales de l'Université de Metz, S.M.E.I., 1972.
- DELFGAAUW (Bernard), *Twentieth-Century Philosophy*, traduit du néerlandais par N. D. Smith, Dublin, Gill and Macmillan, 1969.
- DISTELBARTH (Paul), *Neues Werden in Frankreich. Zeugnisse führender Franzosen*, Stuttgart, Verlag von Ernst Klett, 1938.
- Jean Dries (1905-1973)*, catalogue de l'exposition du peintre au Musée de Bar-le-Duc du 18 février au 13 avril 1983.
- DOUGLAS (Allen), *From Fascism to Libertarian Communism. Georges Valois against the Third Republic*, Berkeley, Los Angeles, Oxford, University of California Press, 1992.
- DOURNES (Pierre), *Daniel-Rops ou le réalisme de l'esprit*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1949.
- DUPEUX (Louis), *Stratégie communiste et dynamique conservatrice. Essai sur les différents sens de l'expression « national-bolchevisme » en Allemagne, sous la République de Weimar (1919-1933)*, Thèse présentée devant l'université de Paris I le 28 novembre 1974, Paris, Librairie Honoré Champion, 1976.
- EDIE (James M.), SCANLAN (James P.), ZELDIN (Mary-Barbara), éds., *Russian Philosophy*, 3 volumes, Chicago, Quadrangle Books, 1965.
- ENNIS (David M.), *Toward Commitment : The Reorientation of French Social Thought in the 1930's*, Thèse de doctorat, Boston, Boston University, Graduate School, 1979.
- FOLTIN (Lore B.), *Franz Werfel*, Stuttgart, J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, « Sammlung Metzler Band 115 », 1972.
- VAN GALEN LAST (H.), *Nederland voor de storm. Politiek en literatuur in de jaren dertig*, Bussum, Fibula-Van Dieshoeck, « Fibulareeks 37 », 1969.

- GERGELY (Jenő), *Eucharistikus Világkongresszus Budapesten/1938*, Budapest, Kossuth Könyvkiadó, « Népszerű történelem », 1988.
- GREILSAMMER (Alain), *Les Mouvements fédéralistes en France de 1945 à 1974*, Préface d'Alexandre Marc, Avant-propos de Daniel J. Elazar, Nice, Presses d'Europe, 1975.
- GUY-GRAND (Georges), *Pour connaître la pensée de Proudhon*, Paris, Bordas, 1947.
- HAMVAS (Béla), *A világválság*, Budapest, Magvető Könyvkiadó, 1983.
- HAMMERSTEIN (Franz von), Peter Heilmann, Manfred Karnetzki, eds., *Die Widerstandsorganisation Schulze-Boysen/Harnack-Die « Rote Kapelle ». Tagung vom 9.-11.9.1988 im Adam-von-Trott Haus*, Berlin, Evangelische Akademie Berlin (West), Evangelisches Bildungswerk, 1988.
- HARMSSEN (Ger), *Blauwe en rode jeugd. Ontstaan, ontwikkeling en teruggang van de Nederlandse jeugdbeweging tussen 1853 en 1940*, Assen, Van Gorcum en Co. N.V. – Dr. H. J. Prakke et H. M. G. Prakke, 1961.
- HELLMAN (John), *Emmanuel Mounier and the New Catholic Left 1930-1950*, Toronto, Buffalo, Londres, University of Toronto Press, 1981.
- HELLMAN (John), *The Knight-Monks of Vichy France. Uriage, 1940-45*, Montréal et Kingston, Londres, Buffalo, McGill-Queen's University Press, 1993.
- HERF (Jeffrey), *Reactionary Modernism : Technology, Culture, and Politics in Weimar and the Third Reich*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.
- HÖFFDING (Harald), *A History of Modern Philosophy. A Sketch of the History of Philosophy from the Close of the Renaissance to Our Own Day*, traduit de l'édition allemande par E. E. Meyer, New York, Dover Publications, 1955.
- HOFFMANN (Peter), *La Résistance allemande contre Hitler*, traduit de l'allemand par Michel Brottier, Paris, Balland, 1984.
- HUMBLET (Claudine), *Le Bauhaus*, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1980.
- Institut für Marxismus-Leninismus beim Zentralkomitee der SED, *Deutsche Widerstandskämpfer 1933-1945. Biographien und Briefe, Band 2*, Berlin, Dietz Verlag, 1970.

- ISAACSON (José) et URQUIA (Carlos Enrique), *40 años de poesia argentina 1920/1960. Tomo I (1920/1930)*, Buenos Aires, Editorial Aldaba, 1962.
- IZARD (Pierre), *Personnalisme et fédéralisme à travers l'œuvre des fondateurs de la revue L'Ordre Nouveau (Robert Aron, Claude Chevalley, Arnaud Dandieu, Daniel-Rops, Alexandre Marc et Denis de Rougemont)*, Thèse pour le Doctorat de 3^e cycle, spécialité « Études politiques », Toulouse, Université des Sciences sociales de Toulouse, 1986.
- JUDT (Tony), *Un passé imparfait. Les intellectuels en France, 1944-1956*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1992.
- KABERMANN (Friedrich), *Widerstand und Entscheidung eines deutschen Revolutionärs : Leben und Denken von Ernst Niekisch*, Cologne, Verlag Wissenschaft und Politik, 1974.
- KATZMANN (Volker), *Ernst Jüngers Magischer Realismus*, Hildesheim et New York, Georg Olms Verlag, « Germanistische Texte und Studien » vol. 1, 1975.
- KLEIN (Claude), *Weimar*, coll. « Questions d'histoire » dirigée par Marc Ferro, Paris, Flammarion, 1968.
- KLIMOV (Alexis), *Nicolas Berdiaev ou la révolte contre l'objectivation*, Paris, Éditions Seghers, collection « Philosophes de tous les temps » dirigée par André Robinet, 1967.
- KOCKELMANS (Joseph), J. éd., *Phenomenology. The Philosophy of Edmund Husserl and Its Interpretation*, Garden City, N.Y. Anchor Books, 1967.
- LAFRANCE (Guy), *La Philosophie sociale de Bergson. Sources et interprétation*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Philosophica », 1974.
- LEBER (Annedore) et MOLTKE (Freya Gräfin von), *Für und wider. Entscheidungen in Deutschland 1918-1945*, Annedore Leber-Mosaik-Verlag, 1962.
- LEKEAL (Farid), *Syndicalisme juridique, personnalisme et fédéralisme intégral (contribution originale à la théorie juridique du fédéralisme)*, Thèse de doctorat en droit, Lille, Université de Lille II, juillet 1989.
- LE MOULEC-DESCHAMPS (Isabelle), *Alexandre Marc, un combat pour l'Europe*, Thèse pour le Doctorat de 3^e cycle, Nice, Université de Nice-Sophia Antipolis, Institut du Droit de la Paix et du Développement, 1992.

- LINDENBERG (Daniel), *Les Années souterraines (1937-1947)*, Paris, Éditions La Découverte, série « L'aventure intellectuelle de la France au XX^e siècle » dirigée par Thierry Paquot, 1990.
- LIPIANSKY (Edmond) et RETTENBACH (Bernard), *Ordre et Démocratie. Deux sociétés de pensée : De l'Ordre Nouveau au Club Jean-Moulin*, Préface de Jean de Soto, Paris, Presses Universitaires de France, « Travaux et Recherches de la Faculté de Droit et des Sciences Économiques de Paris, série Science Politique », n° 10, 1967.
- LÖWY (Michaël), *Rédemption et utopie : le judaïsme libertaire en Europe centrale, une étude d'affinité élective*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1988.
- LOUBET DEL BAYLE (Jean-Louis), *Les Non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.
- LUROL (Gérard), *Mounier I. Genèse de la personne*, Paris, Éditions Universitaires, coll. « Philosophie européenne » dirigée par Henri Hude, 1991.
- MARHOLZ (Werner), *Deutsche Literatur der Gegenwart. Probleme – Ergebnisse – Gestalten*, Durchgesehen und erweitert von Max Wieser, Berlin, Sieben Stäbe Verlag, 1931.
- MEERTENS (Piet), *In het voetspoor van Henriette Roland Holst. Radicalen en religieuze socialisten in Nederland*, Introduction de Ger Harmsen, Alphen/Rhin, A. W. Sijthoff, s.d. [1982].
- MERCIER (D.-J., Cardinal), *Les Origines de la psychologie contemporaine*, 3^e édition, Louvain, Institut Supérieur de Philosophie et Paris, Félix Alcan, Éditeur, 1925.
- METZKE (Erwin), *Handlexikon der Philosophie*, 2^e édition, Heidelberg, F. H. Kerle Verlag, 1949.
- MOHLER (Armin), *Die konservative Revolution in Deutschland 1918-1932. Ein Handbuch*, Zweite, völlig neu bearbeitete Fassung, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972.
- PARAIN-VIAL (Jeanne), *Gabriel Marcel, un veilleur et un éveilleur*, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, coll. « Essais », 1989.
- PERCAS (Helena), *La Poesia femenina argentina (1810-1950)*, Madrid, Ediciones Cultura Hispanica, 1958.

- PROOST (K. F.), *Henriëtte Roland Holst in haar strijd om gemeenschap*, Arnhem, van Loghum Slaterus' U. M., 1937.
- REED (Douglas), *Nemesis ? The Story of Otto Strasser and the Black Front*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1940.
- RIGBY (Andrew), *Initiation and Initiative. An Exploration of the Life and Ideas of Dimitrije Mitrinovic*, Boulder, « East European Monographs, n° CLXIV », 1984.
- ROBB (Carol), éd., *The Boston Personalist Tradition in Philosophy, Social Ethics, and Theology*, Macon, Georgia, Mercer University Press, 1986.
- ROEMHELD (Lutz), *Integraler Föderalismus. Modell für Europa. Ein Weg zur personalen Gruppengesellschaft*. Vol. 1 : *Geschichtliche Entwicklung*, Munich, Verlag Ernst Vögel, « Politik und politische Bildung », Theo Stammen et Heinz Rausch, édés., 1977.
- ROEMHELD (Lutz), *Integral Federalism. Model for Europe – a way towards a personal group society. Historical development, Philosophy, State, Economy, Society*, traduit de l'allemand par Hazel Bongert, Francfort/Main, Berne, New York, Paris, Verlag Peter Lang, « Demokratie, Ökologie, Föderalismus. Schriftenreihe der Internationalen Gesellschaft für Politik, Friedens – und Umweltforschung e.V. », Lutz et Regine Roemheld, édés., vol. 7, 1990.
- ROY (Christian), *Alexandre Marc and the Personalism of L'Ordre Nouveau 1920-1940*, Mémoire de maîtrise, Montréal, Université McGill, 1986.
- SACQUIN (Michèle), éd., *Gabriel Marcel*, colloque organisé par la Bibliothèque Nationale et l'association « Présence de Gabriel Marcel », 28-30 septembre 1988, Paris, Bibliothèque Nationale, 1989.
- SCHÜDDEKOPF (Otto-Ernst), *National-Bolschewismus in Deutschland 1918-1933*, Francfort, Berlin, Vienne, Verlag Ullstein, 1972.
- SCHULENBURG (Lutz), éd., *Der Torpedokäfer. Hommage à Franz Jung*, Hambourg, Edition Nautilus Verlag Lutz Schulenburg, 1988.
- SCHULZ (Tilman), « Gegner » – *Nationalismus, Nationalbolschewismus und Massenpsychologie*, Inauguraldissertation zur Erhaltung des Grades eines Doktores der Philosophie im Fachbereich Gesellschaftswissenschaften der Johann Wolfgang Goethe – Universität, Francfort, 1980.
- SECRETAN (Philibert), *L'Analogie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? » n° 2165, 1984.

- SIMON (Pierre-Henri), *L'Esprit et l'histoire. Essai sur la conscience historique dans la littérature du XX^e siècle*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969.
- STERNHELL (Zeev), *Ni Droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Éditions du Seuil, 1983.
- THEAU (Jean), *La Philosophie française dans la première moitié du XX^e siècle*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Philosophica », 1977.
- THEOBALD (Robert), éd., *The Guaranteed Income – Next Step in Socioeconomic Evolution ?* Garden City, N.Y. Doubleday, Anchor Books, 1967.
- TIEMANN (Dieter), *Deutsch-französische Jugendbeziehungen der Zwischenkriegszeit*, Bonn, Bouvier/Edition Röhrscheid, « Pariser historische Studien », 1989.
- TREBITSCH (Michel) et BOCK (Hans Manfred), éd., *De Locarno à Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 30*, Actes du colloque tenu à Paris du 6 au 8 décembre 1990 sous les auspices du D.A.A.D. et de l'Institut d'Histoire du Temps Présent, Paris, Édition du C.N.R.S., 1993.
- VERMEER (A. L. R.), *Philipp A. Kohnstamm over democratie*, Kampen, J. H. Kok, 1987.
- VERMEIL (Edmond), *Doctrinaires de la Révolution allemande (1918-1938)*, Paris, Fernand Sorlot, 1938.
- VOYENNE (Bernard), *Histoire de l'idée fédéraliste. t. III : Les lignées proudhoniennes*, Préface d'Alexandre Marc, Paris, Nice, Presses d'Europe, coll. « Réalités du présent » n° 12, 1981.
- WALLRAFF (Charles F.), *Karl Jaspers. An Introduction to His Philosophy*, Princeton, Princeton University Press, 1970.
- WELTER (Gustave), *Histoire de Russie*, 3^e édition, Paris, Petite Bibliothèque Payot n° 51, 1963.
- WEIDLÉ (Wladimir), *Russia Absent and Present*, traduit par A. Gordon Smith, avec une nouvelle introduction de l'Hon. Richard Hare, New York, Vintage Books, 1961.
- WINOCK (Michel), *Histoire politique de la revue Esprit 1930-1950*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.

WOHL (Robert E.), *The Generation of 1914*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1979.

ZMEGAC (Viktor), éd., *Geschichte der deutschen Literatur, Band III (1918-1980)*, Königstein, Athenäum, 1984.

2. Articles

BEHR-SIGEL (Elisabeth), « Une religieuse russe à Paris : Mère Marie Skobtsov 1891-1945 », in *Unité des chrétiens*, revue trimestrielle de formation et d'information, n° 58, 1985, p. 22.

BALMAND (Pascal), « "Intellectuels" dans *L'Ordre Nouveau* : une aristocratie de prophètes », in ***, *Intellectuel dans les années trente. Aperçus sur l'histoire du terme*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1988.

BALMAND (Pascal), « Les jeunes intellectuels de l' "esprit des années trente" : un phénomène de génération ? », in J.-F. Sirinelli, *Génération intellectuelle. Effets d'âge et phénomènes de génération dans le milieu intellectuel français*, Paris, Institut d'Histoire du Temps Présent, Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent n° 6, nov. 1986, pp. 49-63.

BALMAND (Pascal), « Piétons de Babel et de la Cité radieuse : Les jeunes intellectuels des années 30 et la ville », in *Vingtième Siècle*, revue d'histoire, oct.-nov. 1985, pp. 31-42.

BOUTIN (Maurice), « La lecture écologique de la Bible et ses apories », in José-A. Prades, Jean-Guy Vaillancourt, Robert Tessier, éd., *Environnement et développement. Questions éthiques et problèmes sociopolitiques*, Montréal, Fides, 1991, pp. 209-229.

Cadmos, 9^e année, n° 33, printemps 1986, numéro spécial sur Denis de Rougemont.

CHRISTADLER (Marieluise), « Harro Schulze-Boysen oder die "Gegen-Lust des Von-Innen-heraus-Sprengens" », in Gérard Raulet, éd., *Intellektuellendiskurse der Weimarer Republik : zur politischen Kultur einer Gemengelage*, Francfort, Fischer-Taschenbuch Verlag, 1993.

DROZ (Jacques), « Les Non-conformistes des années 1930 et leurs relations avec l'Allemagne », in Helmut Berding, éd., *Vom Staat des Ancien Regime zum modernen Parteienstaat : Festschrift für Theodor Schieder zu seinem 70. Geburtstag*, Munich, Vienne, R. Oldenbourg Verlag GmbH, 1978, pp. 439-449.

- HELLMAN (John), « The Origins of *Esprit* : Ecumenism, Fascism, and the New Catholic Left », in *Third Republic/Troisième République*, n° 9, printemps 1980, pp. 63-122.
- HELLMAN (John) et ROY (Christian), « Le personnalisme et les contacts entre non-conformistes de France et d'Allemagne autour de l'Ordre Nouveau et de *Gegner* 1930-1942 », in Hans Manfred Bock, Reinhart Meyer-Kalkus et Michel Trebitsch, édés., *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 30*, Paris, C.N.R.S.-Éditions, 1993, volume I, pp. 203-215.
- HERTE (Robert de), « Du Nazisme au communisme », in *Éléments pour la civilisation européenne*, n° 59, été 1986, pp. 61-63.
- HERTE (Robert de), « Erratum », in *Éléments pour la civilisation européenne*, n° 60, Automne 1986, p. 58.
- HÖHNE (Heinz), « Die meisten waren alte sowjetische Agenten », lettre à la rédaction de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 1^{er} octobre 1992.
- KELLER (Thomas), « Die Grünen. Kontinuität und Wandel der alternativen Tradition », in *Revue d'Allemagne*, t. XXII, n° 3, juillet-septembre 1990.
- KELLER (Thomas), « Les médiateurs personnalistes entre les générations non-conformistes en Allemagne et en France : Alexandre Marc et Paul L. Landsberg », in *Ni Droite ni gauche. Les chassés-croisés idéologiques de l'entre-deux guerres*, Bordeaux, M.S.H. d'Aquitaine, 1992.
- VAN LEEUWEN (W. L. M. E.) « Problèmes Culturels et Spirituels », in *Revue du Monde Nouveau*, février 1950.
- MARTINY (Martin), « Die Entstehung und politische Bedeutung der "Neuen Blätter für den Sozialismus" », in *Vierteljahrshäfte für Zeitgeschichte*, 25^e année, 1977, cahier 3, pp. 373-419.
- MUDRY (Thierry), « Le "socialisme allemand" : analyse du télescopage entre nationalisme et socialisme de 1900 à 1933 en Allemagne », in *Orientations*, revue culturelle pluridisciplinaire, n° 7, sept.-oct. 1986, pp. 21-30.
- MÜLLER (Karl Josef), « Mythen des Widerstands – der 20. Juli und die "Rote Kapelle" », in *Die Neue Gesellschaft Frankfurter Hefte* 12, décembre 1992, pp. 1109-1119.

- OFFENSTADT (Nicolaus) et OLIVERA (Philippe), éd., « Pour une histoire de l'engagement pacifiste en France, 1919-1939 », numéro spécial du *Bulletin de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, 51, mars 1993.
- ROY (Christian), « Aux Sources de l'écologie politique : Le personnalisme "gascon" de Bernard Charbonneau et Jacques Ellul », in *Canadian Journal of History/Annales canadiennes d'histoire*, vol. XXVII, avril 1992, pp. 67-100.
- ROY (Christian), « Le Mouvement personnaliste *L'Ordre Nouveau* et le Québec (1930-1947) : son rôle dans la formation de Guy Frégault », in *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 46, n° 3, hiver 1993, pp. 463-484.
- SCHULZE-BOYSEN (Hartmut), « Ein Deutscher, der Patriotismus anders verstand als die Mehrheit », in *Frankfurter Rundschau*, n°123, 5 juin 1993, p. 10.
- SIGODA (Pascal), « Charles de Gaulle, la "Révolution conservatrice" et le personnalisme du mouvement "l'Ordre Nouveau" », in *Espoir* (organe de l'Institut Charles de Gaulle), n° 46, mars 1984, pp. 43-49.
- SIGODA (Pascal), « Qu'est-ce qui fait courir Z. Sternhell ? », suivi d'une « Note complémentaire » d'A. Marc, in *L'Europe en formation*, n° 268, été 1987, pp. 39-50.
- STERNHELL (Zeev), « Emmanuel Mounier et la contestation de la démocratie libérale dans la France des années trente », in *Revue française de science politique*, vol. 34, n° 5, décembre 1984, pp. 1141-1180.
- STEUCKERS (Robert), « Henri de Man », in *Études et recherches pour la culture européenne*, revue théorique publiée par l'association G.R.E.C.E. n° 3, 1984, pp. 35-47.
- TIEMANN (Dieter), « Der Jungdeutsche Orden und Frankreich », in *Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, vol. 12, 1984-85, pp. 425-456.
- TOUCHARD (Jean), « L'esprit des années 30 : une tentative de renouvellement de la pensée politique française », in ***, *Tendances politiques dans la vie française depuis 1789*, Paris, Hachette, « Colloques. Cahiers de civilisation », 1960, pp. 89-119.
- TUCHEL (Johannes), « "Rote Kapelle" vor allem im Widerstandskampf », in *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 3 novembre 1992.

ULMEN (G. L.), « Qu'est-ce que le fédéralisme intégral ? », in *Krisis*, n°13-14, avril 1993, pp. 173-190.

WINTERS (Peter Jochen), « Kein sowjetischer Agentenring. Die Wahrheit über die "Rote Kapelle" », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 14 septembre 1992.

WIRSING (Sibylle), « Das alternative Widerstandsmodell. Die Rote Kapelle aus neuer Sicht, ihre Rehabilitierung in der Forschung und in der Öffentlichkeit », in *Tagesspiegel*, n° 14 466, 11 février 1993, p. 8.

LE PERSONNALISME DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES ENTRE L'ALLEMAGNE ET LA FRANCE

Synthèse et Orientation en guise de Postface

Thomas Keller
U.F.R. Langues et Sciences Humaines Appliquées
Université des Sciences Humaines de Strasbourg
Mai 1998

PRESSES D'EUROPE
10, avenue des Fleurs, Nice

INTRODUCTION : NAISSANCE DES PERSONNALISMES EN FRANCE

Au cours de l'année 1931, des jeunes contestataires s'adressèrent au public avec une série de manifestes, dont l'essentiel tenait dans ce slogan qu'en retenait des années plus tard le mieux connu des intellectuels qu'ils surent gagner, Denis de Rougemont :

Ni individualistes ni collectivistes, nous sommes personnalistes !¹

Pour sa part, la rédaction de la revue *Plans*, présentant à ses lecteurs l'un de ces textes, tint à signaler ces points :

Conception d'une époque neuve nécessitant une totale révision des valeurs ; non conformisme absolu ; évidence de la nécessité révolutionnaire, c'est-à-dire un changement radical des fondements mêmes des institutions dans les principes sur lesquels elles reposent ...

Un cadre politique et social humain donc naturel ; un fédéralisme réel, non par l'assemblage hétéroclite d'États artificiels, mais par le groupement logique d'unités géographiques et économiques, avec statut confédéral des minorités culturelles...

Un premier manifeste culminait dans cette proclamation que citait *Plans* :

Nous sommes traditionalistes mais non conservateurs, réalistes mais non opportunistes, révolutionnaires mais non révoltés, constructeurs mais non destructeurs, ni bellicistes ni pacifistes, patriotes mais non nationalistes, socialistes mais non matérialistes, personnalistes mais non anarchistes².

1. Denis de Rougemont, *Journal d'une époque (1926-1946)*, Paris, Gallimard, 1966, p. 93.

2. « L'Action. I. "L'Ordre Nouveau" », in *Plans*, n° 9, novembre 1931, pp. 149-151.

Un manifeste ultérieur précisait :

... ce personnalisme implique la rupture aussi bien avec l'individualisme abstrait des libéraux qu'avec toute doctrine plaçant l'État quelle que soit sa forme, au rang de la valeur supérieure ...

... la machine économique et sociale doit exister pour la personne, et non la personne pour la machine économique et sociale ...³

Ces manifestes antilibéraux constituent la première trace publiée du personnalisme moderne en France. Le texte rédigé par Alexandre Marc (-Lipiansky) vient du groupe de l'Ordre Nouveau (O.N.) en gestation depuis 1930. Il regroupe entre autres Marc (qui écrit aussi sous le pseudonyme de Michel Glady), Daniel-Rops (pseudonyme d'Henri Petiot), Jean Jardin (pseudonyme : Dominique Ardouint), Arnaud Dandieu, Robert Aron, René Dupuis, Denis de Rougemont, Claude Chevalley, suivis plus tard d'une seconde génération : Pierre Prévost, Eugénia Héliste, Albert et Louis Ollivier, Xavier de Lignac⁴. Ce groupe ne dispose pas encore d'une revue et publie son manifeste dans *Plans* (revue de Lamour, Le Corbusier, Delaisi, Lagardelle). De mai 1933 à septembre 1938 paraissent les quarante-cinq numéros de la revue *L'Ordre Nouveau*.

Ce groupe « non-conformiste », qui souffre encore aujourd'hui de l'homonymie avec le groupe fasciste du même nom des années 70, revendique déjà le « fédéralisme réel ». Il prépare le mouvement européen d'après-guerre

3. « L'Action. – Précisions sur "L'Ordre Nouveau" », in *Plans*, n° 10, décembre 1931, pp. 153-5.

4. Les études sur O.N. et ses protagonistes – outre la thèse de Christian Roy sur Alexandre Marc que le présent texte situe dans une perspective tant historiographique qu'intellectuelle :

Edmond Lipiansky, *L'Ordre Nouveau (1930-1938)*, in Edmond Lipiansky et Bernard Rettenbach, *Ordre et Démocratie. Deux sociétés de pensée : De l'Ordre Nouveau au Club Jean-Moulin*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, pp. 1-101.

Bernard Voyenne, *Histoire de l'idée fédéraliste*, 3 tomes, Nice, Presses d'Europe, 1976-1981 ;

Lutz Roemheld, *Integraler Föderalismus. Modell für Europa. Ein Weg zur personalen Gruppengesellschaft*, 2 tomes, Munich, Verlag Ernst Vögel, 1977 ;

Pascal Balmand, « Intellectuel(s) dans « L'Ordre Nouveau » (1933-1938) : une aristocratie de prophètes », in Danielle Bonnaud-Lamotte et Jean-Luc Rispail, éd., *Intellectuel(s) des années trente entre le rêve et l'action*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1989, pp. 171-184 ;

John Hellman et Christian Roy, « Le personnalisme et les contacts entre non-conformistes de France et d'Allemagne autour de l'Ordre Nouveau et de Gegner 1930-1942 », in Hans Manfred Bock, Reinhart Meyer-Kalkus et Michel Trebitsch, éd., *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930*, Paris, C.N.R.S.-Éditions, 1993, volume I, pp. 203-215 ;

Thomas Keller, « Médiateurs personnalistes entre générations non-conformistes en France et en Allemagne : Alexandre Marc et Paul L. Landsberg », in Gilbert Merlio, éd., *Ni gauche, ni droite : les chassés-croisés idéologiques des intellectuels français et allemands dans l'entre-deux-guerres*, Talence, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme d'Aquitaine, 1995, pp. 257-273 ;

Bruno Ackermann, *Denis de Rougemont. Une biographie intellectuelle, tome I : De la révolte à l'engagement. L'intellectuel responsable, tome II : Le journal d'une époque*, Genève, Éditions Labor et Fides, 1996, 1278 p.

animé entre autres par Alexandre Marc et Denis de Rougemont, lui fournissant l'idée-force d'un personnalisme critique de l'État. Rougemont affirme alors :

Parce qu'ils sont trop petits, les États-Nations devraient se fédérer à l'échelle continentale ; et parce qu'ils sont trop grands, ils devraient se fédéraliser à l'intérieur⁵.

Ces fédéralistes revendiquent aujourd'hui leur passé non-conformiste des années trente et y perçoivent surtout l'héritage proudhonien. La relecture des numéros de *L'Ordre Nouveau* montre pourtant que le révolutionnaire français du XIX^e siècle n'est qu'un inspirateur parmi d'autres, et que d'autres sources – notamment personnalistes – alimentent ce courant qui ne se désigne pas encore systématiquement comme « fédéraliste ».

On attribue aujourd'hui habituellement la fondation du mouvement personnaliste en France au groupe *Esprit*. En réalité, Emmanuel Mounier, Louis-Émile Galey et Georges Izard consultent Marc (O.N.) fin 1931 pour fonder une version catholique de *Plans*. Ils n'ont pas à cette époque une notion philosophique de personne ou de personnalisme. En octobre 1932 paraît le premier numéro d'*Esprit*. Ce deuxième groupe réunit entre autres Mounier, Izard, André Déléage, Étienne Borne, François Perroux et Jean Lacroix. *Esprit* élabore un personnalisme communautaire sacralisant le travail qui débouche sur le catholicisme de gauche antifédéraliste après 1945.

Fin 1933, Izard, Déléage, et Galey cherchent leur autonomie et fondent le groupe Troisième Force. Début 1934 la coopération entre O.N., *Esprit* et Troisième Force se brise. La plupart des membres de la Troisième Force engagée dans une stratégie activiste choisissent l'alliance avec le Front Commun de Bergery. Au cours de la deuxième moitié des années 30, un groupe de personnalistes gascons (Bernard Charbonneau, Jacques Ellul) critiques envers la technique suivra son propre chemin et anticipe l'écologisme.

Les personnalismes de l'entre-deux-guerres faisant partie des pensées antilibérales de la troisième voie, ils partagent avec d'autres groupes non-conformistes le refus de la société bourgeoise, de l'économie capitaliste comme de la communiste, de l'individualisme hédoniste et atomistique ainsi que du collectivisme brisant les individualités. L'antilibéralisme comprend aussi la critique du parlement et des partis. Le manifeste prend ses distances envers les contestations antilibérales concurrentes que sont les marxistes (« *Nous sommes socialistes mais non matérialistes* »), les nationalistes belliqueux et conservateurs, les anarchistes irresponsables et les pacifistes idéalistes. Contrairement aux idéologies nostalgiques rêvant d'une époque révolue, ce

5. Denis de Rougemont, *Lettre ouverte aux Européens*, Paris, Albin Michel, 1970, p. 157.

personnalisme se veut révolutionnaire. Il se réclame de la modernité en acceptant par exemple la technique avancée, mais il s'oppose en même temps à la destruction des traditions. Le profil spécifique d'O.N. vient de son orientation personnaliste anti-étatiste, anti-fusionnelle et anti-productiviste. Ainsi les personnalistes fédéralistes sont-ils anticapitalistes dans la mesure où la machine domine l'homme, et veulent-ils supprimer la condition prolétarienne.

Au cours des années 30, O.N. s'oppose au pacifisme et au planisme des néo-radicaux (Luchaire) et néo-socialistes (Lefranc, Lévi-Strauss), mais essaie de coopérer avec d'autres groupes contestataires : avec *Esprit*, la Jeune Droite (Thierry-Maulnier, Fabrègues), le groupe surréaliste autour de Bataille (Queneau, Leiris, Caillois) et les ingénieurs d'*X-Crise* (Loustau, Gibrat). Mais dès le milieu de cette décennie, les personnalistes fédéralistes proclamant haut et fort leur intransigeance se retrouveront isolés.

Je me propose d'analyser l'histoire et la doctrine d'O.N. et d'*Esprit* en situant les personnalistes par rapport à d'autres représentants de la génération non-conformiste en France et en Europe. C'est la synthèse entre les concepts personnalistes, venant surtout d'Allemagne, et l'anthropologie du don qui forge le profil doctrinal d'O.N. L'évolution des différents groupes personnalistes pendant les années 30 débouchera sur la pluralisation durable des personnalismes qui se différencient en fédéralisme, pensée communautaire et écologisme.

I.– LES MOUVEMENTS DE LA TROISIÈME VOIE

1. UNE GENERATION DE LA CRISE

Les personnalistes font partie des non-conformistes des années 30. Ce terme désigne les contestataires nés autour de 1905 appartenant à une « génération courte » (Marc Bloch) : ils n'ont pas participé à la guerre de 14-18 ; ils l'ont vécue de façon consciente et ne sont pas ancrés dans le monde d'avant 1914. Au-delà des parcours et des orientations individuels, les enfants de la victoire revendiquent souvent une attitude anti-libérale et anti-bourgeoise. L'étude des générations, inventée par le sociologue Karl Mannheim, représente, depuis les travaux devenus classiques de Touchard et Loubet de Bayle et l'analyse plus récente de Jean-François Sirinelli, une approche féconde des milieux intellectuels dans l'Europe des années 30⁶. La sociologie des générations associe trois éléments, à savoir la classe d'âge, un événement décisif et formateur d'une génération et les lieux de sociabilité. Touchard et Loubet del Bayle saisissent un non-conformisme plutôt « à droite » tandis que Sirinelli étudie la génération intellectuelle pacifiste plutôt « de gauche » de l'École normale supérieure.

La grande majorité des protagonistes des mouvements non-conformistes est née entre 1901 et 1909 : Daniel-Rops et Michel Leiris en 1901 ; Georges Izard, Philippe Lamour, Pierre-Henri Simon, Henri Guillemin, Gabriel Germain, Raymond Queneau, Colette Peignot en 1903 ; Alexandre Marc, Jean Jardin,

6. Sur les générations :
Karl Mannheim, « Das Problem der Generationen », in *Kölner Vierteljahrszeitschrift für Soziologie* 7 (1928/29), pp. 157-185 ;

Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Seuil, 1987 (1^{ère} édition 1969) ;

Jean-François Sirinelli éd., « Générations intellectuelles. Effets d'âge et phénomènes de génération dans le milieu intellectuel français », *Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, 6, novembre 1987 ;

Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle. Khâgneux et Normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1988 ;

Irmtraud Götz von Olenhusen, *Jugendreich, Gottesreich, deutsches Reich. Junge Generation, Religion und Politik 1928-1933*, Cologne, Verlag Wissenschaft und Politik, 1987.

André Déléage, Louis-Émile Galey, Robert Gibrat, Georges Lefranc, Maurice Deixonne en 1904 ; Emmanuel Mounier, René Dupuis, Pierre Klossowski et René Maheu en 1905 ; Denis de Rougemont, Maurice de Gandillac, Jean-Pierre Maxence et Jean de Fabrègues en 1906 ; Étienne Borne, Maurice Blanchot, Henry Corbin et Raymond Abellio en 1907 ; Claude Lévi-Strauss en 1908 ; Thierry-Maulnier, Robert Brasillach, Claude Chevalley et Simone Weil en 1909. Il est vrai qu'Arnaud Dandieu et Georges Bataille (1897), Robert Aron (1898), Robert Loustau (1899) et Jean Lacroix (1900) sont un peu plus âgés ; Charbonneau (1910), Ellul (1912), Eugénia Héliste, Prévost, Marjolin et Caillois sont plus jeunes. Notons le faible pourcentage de femmes.

Cette tranche d'âge des révolutionnaires fournit les protagonistes des mouvements contestataires qui succèdent à la relative stabilité politique d'avant 1929. L'orientation non-conformiste engendre une vraie dissidence au sein des partis et des organisations. La Jeune Droite (Maxence, Francis, Vincent, de Fabrègues, Blanchot, Thierry-Maulnier) se constitue à l'encontre de l'Action Française. Les Jeunes Turcs (Bertrand de Jouvenel, Luchaire, Fabre-Luce, Drieu La Rochelle) défient le Parti radical. Les néo-socialistes (*cf.* le recueil de Montagnon, Marquet, Déat, *Néo-Socialisme* ?, Grasset, 1933) critiquent la politique de la S.F.I.O. Parmi les contestataires de la S.F.I.O., on trouve aussi les planistes de la *Révolution Constructive* que sont Georges Lefranc, Boivin, Deixonne, Lévi-Strauss et Robert Marjolin, ainsi que des ingénieurs d'*X-Crise* de l'École polytechnique, qu'on retrouvera dans la Collaboration : Robert Loustau et Robert Gibrat, un moment très proches d'O.N., ainsi que Georges Soulès, alias Raymond Abellio, qui dans son exil suisse de l'après-guerre sera le précepteur des fils de Jean Jardin. Les jeunes surréalistes (Bataille, Leiris, Queneau) ne se laissent pas capter par le Parti communiste et prennent leurs distances envers Breton, l'instigateur de la *Révolution Surréaliste* de 1925. Les personnalistes révolutionnaires s'éloignent des initiatives pacifistes de Jean Luchaire et des Catholiques de la Jeune République de Marc Sangnier (où s'engagent Guillemin et Germain), qui prolongent encore l'esprit de Locarno. L'aggravation des conflits engendre des dislocations, des regroupements et de nouvelles alliances.

L'expérience de la crise engendre « l'esprit révolutionnaire » de tout bord. L'événement formateur transfrontalier d'une génération ne se limite pas au choc de la guerre de 1914-18. La classe d'âge née autour de 1905 est différente de la génération des tranchées. Elle ne jouit pas du prestige de l'expérience du front. Son événement-clé est aussi l'enchaînement des révolutions, révoltes et réformes en Europe – la Révolution d'Octobre 1917, la révolution manquée de 1918-19 en Allemagne (Spartakus), les troubles en Allemagne entre 1930 et 1933, la « Révolution allemande » des Nazis en 1933. L'entre-deux-guerres voit en fait

plusieurs « entrées » des révolutionnaires⁷. Tandis que la moitié des années 20 voit apparaître une détente politique (Cartel des gauches, Locarno) et naître une attitude politique « réaliste », le début des années 30 est caractérisé par une reprise de l'élan révolutionnaire.

L'entrée des non-conformistes consiste en l'apparition de la Jeune Droite (dès la fin des années 20), des projets planistes de la *Révolution Constructive* et d'*X-Crise*, des transformations du surréalisme ainsi que de la contestation personnaliste. Les émeutes antiparlementaires de février 1934, le Front Populaire et la Révolution Nationale de Vichy prolongent en quelque sorte les tentatives révolutionnaires précédentes et font de la contestation un phénomène européen.

Les révolutions blanches et rouges orchestrent le désenchantement progressif qui se répand en France où le triomphe de 1918 se transforme en victoire perdue. Un profond sentiment de crise inspire d'abord une réaction politique souvent pacifiste contre l'Europe des (États-)nations et des guerres, puis prend l'allure d'une vraie critique de la civilisation. La perception de la crise dépasse le désastre économique engendré par le krach de 1929. Selon les non-conformistes, il s'agit d'une crise de la civilisation humaine. Le maurrassien et nietzschéen Thierry-Maulnier déclare que *La crise est dans l'homme* (Redier 1932) ; le Catholique Daniel-Rops (O.N.) se révolte contre la société dominée par la Technique qu'il appelle *Le monde sans âme* (Plon 1932). L'article « Mission ou démission de la France », signé par la rédaction et paru dans le premier numéro de *L'Ordre Nouveau*, résume bien ce constat d'échec :

Fascisme, bolchevisme, hitlérisme, américanisme – régimes de dictature – sont nés de notre carence, sont issus du fléchissement de l'esprit de l'Occident, et singulièrement du renoncement de la France. Nous nous plaignons d'être entourés d'ennemis, et nous les fabriquons de nos propres mains. Quand on ne veut pas bouger, on force ainsi les autres à vous marcher sur le corps. Si la France renonce à sa mission, elle peut bien se cramponner à son armée, à son or et à ses colonies ; elle perdra tout et elle-même – et la paix. Il faut risquer sa vie pour la sauver⁸.

Les révolutionnaires les plus divers se mettent à la recherche d'une troisième voie au-delà du capitalisme et du collectivisme. O.N. refuse tout positionnement opposant l'Occident libéral, démocratique et humaniste aux dictatures et choisit une troisième position ayant pour adversaires les régimes libéraux et totalitaires. Selon Marc, même le mot « crise » revêt un caractère cynique dans le monde capitaliste : *Faillite retentissante – à profiter de suite*⁹. Contrairement à la théorie

7. Voir Michel Trebitsch, « Le front commun de la jeunesse intellectuelle. Le "Cahier de revendications" de décembre 1932 », in Merlio, *op. cit.*, pp. 209-228.

8. *L'Ordre Nouveau*, n° 1, mai 1933, pp. 1-4 –p. 3.

9. Alexandre Marc, *La Revue du Siècle*, n° 3, juin 1933, cité d'après Mireille Marc-Lipiansky, *Crises et Crise*, Nice, Presses d'Europe, 1997, p. 11.

de la « guerre civile européenne » d'Ernst Nolte qui voit dans les extrémismes fascistes et nazis une riposte au communisme, les personnalistes fédéralistes voient les deux totalitarismes émerger du monde bourgeois et capitaliste irresponsable et belliqueux. Ranger l'américanisme parmi les dictatures (économiques) et dénoncer le capitalisme comme profiteuse de la crise montre l'intransigeance morale mais aussi toute la problématique de l'esprit révolutionnaire antilibéral, à savoir son refus systématique d'admettre un pouvoir sélectif tranchant entre libéralisme et totalitarisme. Cette réserve ne justifie pourtant aucunement de ranger la pensée d'O.N. parmi les totalitarismes.

L'expérience générationnelle dépend aussi des lieux de sociabilité tels que les écoles d'élites et les classes préparatoires (khâgnes), les organisations, cellules et mouvances ainsi que les revues. Les khâgnes, l'École normale supérieure et l'École polytechnique sont des lieux de sociabilité uniques « homologuant » les intellectuels. La génération intellectuelle des khâgneux et normaliens affiche souvent un pacifisme (plutôt de gauche) qui transcende les différents groupes radicaux, socialistes et communistes. L'impact du philosophe pacifiste Alain enseignant en khâgne au lycée Henri IV est devenu notoire. Les néo-socialistes pacifistes se réunissent à l'École normale supérieure dans le Groupe d'études socialistes (Lefranc, Deixonne, Boivin, Lévi-Strauss). Ce groupe rend public ses convictions planistes dans *La Révolution Constructive*. Luchaire et Maheu fréquentent les milieux radicaux et néo-socialistes. Chevalley (O.N.), issu du lycée Louis-le-Grand, fréquente le groupe des « collaborateurs de Nicolas Bourbaki », de tendance socialiste, qui réunit à l'École normale supérieure des philosophes mathématiciens (Cartan, Ehresmann, Dieudonné) et entretient des contacts avec les futurs martyrs de la Résistance Jean Cavaillès et Albert Lautman, spécialiste de David Hilbert. Avec Dandieu et parallèlement à Koyré, Lautman et Queneau, Chevalley introduit les théories mathématiques de Hilbert en France¹⁰.

Les « talas » (ceux qui vont à la messe, c'est-à-dire les catholiques pratiquants comme Mounier qui constituent la majorité de l'équipe d'*Esprit*) parmi les khâgneux et normaliens ne sont pas faciles à situer : Henri Guillemin et Gabriel Germain viennent de la khâgne du lycée du Parc à Lyon. Ils ont eu Louis Lachière-Rey comme professeur de philosophie et soutiennent le pacifisme de la Jeune République de Marc Sangnier ; Déléage et Izard, issus de la khâgne de Louis-le-Grand et co-fondateurs d'*Esprit* sont d'abord apolitiques ; Borne (khâgne Henri IV) est passagèrement impressionné par Alain et Maurras ; Gandillac (khâgne Louis-le-Grand) s'éloigne également de l'attraction exercée

10. Voir Claude Chevalley et Arnaud Dandieu, « Logique hilbertienne et psychologie », in *Revue Philosophique*, janvier-février 1932, et Raymond Queneau, « Les fondements de la littérature d'après David Hilbert », in *Bibliothèque Oulipienne*, n° 3, Paris, 1971-1976.

par l'Action Française. La condamnation de l'Action Française par le Pape en 1926 porte ses fruits chez ces catholiques. La khâgne du lycée Louis-le-Grand réunit un groupe maurrassien dont font partie Thierry-Maulnier et Brasillach (Jeune Droite). Toutefois il faut distinguer les débuts confus de certains talas des orientations maurrassiennes durables de la Jeune Droite.

Robert Aron et Arnaud Dandieu (O.N.) font connaissance au lycée Condorcet. Marc (O.N.), Jardin (O.N.) et Dupuis (O.N.) se rencontrent lors de leurs études à l'École libre des Sciences Politiques. L'École polytechnique fournit les membres du groupe *X-Crise* comme Loustau et Gibrat qui coopèrent pendant un moment avec O.N.

L'orientation non-conformiste est à l'origine de l'éclosion des revues et mouvements entre 1930 et 1933. Dandieu (O.N.) contribue à la revue surréaliste-ethnologique *Documents* éditée par Georges-Henri Rivière et Carl Einstein dont le premier numéro paraît en avril 1929 et où écrivent également Bataille et Leiris. Bataille publiera par la suite dans *La Critique Sociale* fondée en mars 1931 par le dissident communiste Boris Souvarine, qui dirige depuis 1930 le « Cercle communiste démocratique ». Queneau, Simone Weil et Colette Peignot publient également dans *La Critique Sociale* qui paraît jusqu'en 1934. Le groupe surréaliste (Bataille, Queneau, Klossowski, Leiris, Caillois) s'organise dans les revues *Contre-attaque* (1935), *Acéphale* (1936) et dans le Collège de Sociologie (1936-39).

Jean-Pierre Maxence et Robert Francis fondent les *Cahiers* en 1928, Jean de Fabrègues et René Vincent *Réaction* début 1930. En novembre 1930, Jean-Pierre Maxence et Thierry-Maulnier lancent *La Revue Française*, et Jean de Fabrègues *La Revue du Siècle* en avril 1932, puis *La Revue du xx^e Siècle*. Thierry-Maulnier fonde en 1936 *Combat*, revue qui marque le dérapage extrémiste des publications de la Jeune Droite. Maurice Blanchot y écrit également. Philippe Lamour, qui est passé par le Faisceau de Valois, fonde *Plans* – avec lequel coopère O.N. – en janvier 1931. Le premier numéro d'*Esprit*, auquel contribuent aussi Marc et Rougemont, paraît en octobre 1932, le premier numéro de *L'Ordre Nouveau* en mai 1933. Rougemont publie parallèlement sa revue *Hic et Nunc* (novembre 1932-janvier 1936).

Toutefois, les khâgneux et normaliens sont rares dans le groupe surréaliste et le groupe personnaliste fédéraliste. O.N. présente quelques particularités non seulement par rapport à d'autres groupes non-conformistes, mais aussi par rapport à *Esprit*. O.N. est moins « monoculturel » qu'*Esprit*. Ce dernier est un groupe d'agrégés. Les militants d'O.N. viennent de pays et d'horizons très divers. O.N. naît de la rencontre d'un cercle œcuménique avec des gens issus de la tradition laïque et révolutionnaire française (Proudhon, etc.). Le cercle

œcuménique précurseur d'O.N. est fondé par Alexandre Marc en 1930. Marc vient d'une famille juive d'Odessa et se convertit au catholicisme, qui est déjà la foi de Daniel-Rops et de Jean Jardin. Le Suisse protestant Denis de Rougemont fait connaître la théologie dialectique de Karl Barth en France. Le mathématicien Chevalley est également d'origine protestante. Des sensibilités religieuses différentes côtoient un militantisme laïque. Arnaud Dandieu, Robert Aron, et plus tard Pierre Prévost, s'inscrivent dans la lignée d'un socialisme non-utopique et anti-étatique comme dans celle du surréalisme. Dandieu et Aron partagent l'attitude antidogmatique de la *Révolution Surréaliste*.

Contrairement au portrait d'une génération non-conformiste comportant une droite et une gauche, les lieux de sociabilité s'avèrent le théâtre de chassés-croisés idéologiques. A la composition hétérogène du mouvement correspond un non-conformisme dont le « ni droite ni gauche » et le caractère transfrontalier ne peuvent être assimilés au seul esprit pacifiste ou « de droite ».

2. LES CHASSES-CROISES IDEOLOGIQUES

La coupe générationnelle transversale doit être spécifiée et modifiée afin de pouvoir être appliquée aux différents groupes non-conformistes. Les études générationnelles négligent deux aspects : l'ambiguïté idéologique et l'importance transnationale du phénomène. Elles n'analysent pas les chassés-croisés idéologiques qui brouillent le jeu des familles politiques en Europe. Etant donné les voisinages, terrains communs, décompositions, recompositions et oscillations, il n'est pas surprenant que les personnalistes aient été exposés au soupçon. Ainsi Zeev Sternhell¹¹, Pascal Ory et d'autres accusent Mounier, Marc et Dandieu de complaisance avec les totalitarismes, l'attitude ni droite ni gauche devenant la version française du fascisme. Bien que l'antilibéralisme, l'anticapitalisme, l'antiparlementarisme et la circulation des discours révolutionnaires, anti-utilitaristes, anti-égalitaires et décisionnistes soient réels, ces jugements évitent l'essentiel, à savoir une différenciation entre totalitarisme et antilibéralisme, entre les troisièmes voies totalitaires et non-totalitaires, démocratie libérale et démocratie fédérale.

Depuis les travaux de Burrin¹², il est devenu courant de localiser les différents mouvements sur des cercles constituant un champ magnétique du fascisme. Les protagonistes de la Jeune Droite, les Jeunes Turcs du Parti radical et les néo-socialistes (les ingénieurs d'*X-Crise* inclus) ne résistent pas toujours aux sirènes. Les personnalistes formeraient le cercle le plus périphérique qui subit encore l'attraction de l'aimant fasciste tout en érigeant des murs contre celui-ci.

11. Zeev Sternhell, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Bruxelles, Complexe, 1987 (d'abord Paris, Seuil, 1983).

12. Philippe Burrin, *La dérive fasciste, Doriot, Déat, Bergery 1933-1945*, Paris, Seuil, 1986.

Serge Berstein et Pierre Milza, *Histoire de la France au XX^e siècle*, Bruxelles, Complexe, 1995, 1407 p., -pp. 428-431, 605, 765.

Jean-Yves Mollier et Jocelyne George, *La Plus longue des Républiques*, Paris, Fayard, 1994, 872 p. - pp. 589-592.

La différenciation garde une certaine utilité puisqu'elle résiste à la tentation d'amalgamer tous les groupes antilibéraux à une attitude fascisante, antidémocratique et anti-humaniste. Il devient ainsi possible de découper un amalgame d'idéologèmes tels que le nationalisme belliqueux, le culte de la virilité, de la lutte, de la technique moderne et de la race ainsi que le décisionnisme dépourvu de valeurs qui caractérise l'extrémisme français et qu'on peut mettre en parallèle avec des militants allemands souvent étiquetés « Révolution Conservatrice » : les frères Jünger et von Salomon, Zehrer, Freyer, Niekisch. On ne peut situer les personnalistes dans ce champ idéologique.

L'image d'orbites entourant un aimant prend d'autre part la position d'une historiographie rétrospective focalisant sur un centre fasciste. Les personnalistes ne sont pas attirés par le fascisme ou la Révolution Conservatrice. Ils concurrencent les autres mouvements de la troisième voie. Leurs antilibéralisme, antimarxisme et antiparlementarisme sont fondés autrement et indépendamment. L'image des cercles concentriques reste aussi insuffisante dans la mesure où la proximité et la distance évacuent l'ambiguïté qui cache à son tour des comportements divergents : conversions, attitude fluctuante et persistance dans le « ni... ni... ».

L'esprit révolutionnaire motive des parcours allant de la droite à la gauche et vice versa. Des personnalités d'abord proches du Faisceau de Valois ou de l'Action Française comme Nizan, Lamour, Borne et Gandillac, rejoignent progressivement des positions de gauche. D'autres, comme Déat, Bergery, Delaisi, Lagardelle, Hervé, Luchaire prennent un chemin inverse et s'approchent de la droite.

Ces évolutions individuelles en zigzag résultent d'enchevêtrements et de transactions idéologiques déconcertants. Ce qui est justement typique des années 30, c'est la possibilité d'employer des concepts tels que révolution, décision, communauté et personne dans des constellations et contextes très différents. Il est possible d'identifier quelques idéologèmes oscillateurs. La révision de Hegel et de Marx sert à récuser l'interprétation déterministe et matérialiste de l'histoire. Sorel et De Man détachent la notion de conflits du contexte économique de la lutte des classes. L'existence humaine n'est pas le simple résultat du cours déterminé de l'histoire. La vie et la réalité concrète et contingente ouvrent l'histoire. L'acte révolutionnaire devient un « mythe » (Sorel), l'essence du politique est décision (Schmitt). La classe ouvrière n'a pas le monopole de l'action révolutionnaire. L'antiparlementarisme se répand dans les classes moyennes radicalisées qui voient la souveraineté de l'homme usurpée par des partis corrompus et une société et une économie étatisées et irresponsables.

Bien que bon nombre de chercheurs distinguent les personnalismes des idéologies anti-humanistes telles que la Révolution Conservatrice ou le non-conformisme à la dérive fasciste, les personnalistes partagent l'orientation vitaliste qui consiste à s'appuyer sur un fonds non-rationnel de l'homme. C'est là que se joue le contact avec le réel et que naît la liberté. Cette composante de l'homme rend possible l'engagement personnel dans une situation historique concrète. Comme d'autres doctrines non-conformistes, le personnalisme mobilise contre la société libérale qui étouffe la personne et la soumet à la bureaucratie et à des mécanismes économiques anonymes. Les personnalistes fournissent une contribution spécifique à ces discours en rattachant l'acte révolutionnaire à une double expérience combinant valeurs universalistes et particularistes : la notion judéo-chrétienne de la personne préparant l'individu moderne tout en étant différent ; la notion anthropologique de l'acte généreux et tranchant.

Les militants d'O.N. ne sont pas épargnés par ces oscillations idéologiques. Jardin, Loustau et Gibrat – qui ne font pas durablement partie de l'équipe d'O.N. – travailleront pour la Révolution Nationale de Vichy. Mis à part ces « cas », O.N. maintient plus que d'autres groupes non-conformistes la position du « ni droite ni gauche ». Il persiste dans l'antiparlementarisme et son refus des différentes issues offertes : tentations fascistes, Front Populaire et Révolution Nationale de Vichy.

Les différents groupes non-conformistes tentent d'abord une concentration des forces en 1932-33. La première tentative pour former un front commun ratisse large. Ainsi, le « Cahier de revendications » de la *Nouvelle Revue Française* de décembre 1932, coordonné par Rougemont, donne-t-il la parole à la Jeune Droite (Thierry-Maulnier), à *Plans* (Lamour), à O.N. (Rougemont, Dandieu, Marc/Dupuis : « De la patrie au fédéralisme révolutionnaire », Aron, Chevalley), à *Esprit* (Mounier, Izard) et à des communistes (Henri Lefebvre, Paul Nizan). Nizan et Lefebvre se désolidarisent immédiatement après la parution du « Cahier ».

Le numéro spécial d'*Esprit* de mars 1933 sur la « Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi », auquel contribuent Maritain, André Philip, Berdiaev, Jean Plaquevent, Étienne Borne, Izard, Lacombe, Marc et Rougemont, arrive à un constat d'échec globalisant de la société d'après-guerre – en rassemblant les contestataires chrétiens.

O.N. rassemble autrement. Le christianisme n'y est qu'une composante parmi d'autres. Dandieu, collègue de Bataille à la Bibliothèque Nationale, partage l'intérêt des surréalistes pour l'ethnologie. O.N. coopère ponctuellement avec la Jeune Droite pour former un front antimarxiste (voir Claude Chevalley et Alexandre Marc, « Réponse à une enquête », in *Revue du Siècle* n° 2, mai 1932).

Daniel-Rops, Jardin, Dupuis et Marc participent au numéro spécial de la *Revue Française* du 25 avril 1932 sur « La Jeunesse » auquel contribuent également Thierry-Maulnier, Robert Francis, Maxence, de Fabrègues et Maurice Blanchot. Des contributions partielles des Catholiques d'O.N. à *La Revue du Siècle*, à *La Vie Intellectuelle* et à *Sept* voient le jour au nom d'une vénération commune de Péguy. Loustau et Gibrat (*X-Crise*) amènent passagèrement l'esprit des ingénieurs à l'O.N.

Le numéro 4 de *L'Ordre Nouveau*, d'octobre 1933, sur les partis, se fait le porte-parole de la contestation transversale des partis. Il donne la parole à Thierry-Maulnier qui raille les conservateurs utilitaristes ayant peur du changement (pp. 2-3). Selon Jean Jardin, l'Action Française aurait trahi (p. 2). Loustau traite les radicaux de conservateurs (p. 5). Rougemont critique les socialistes bourgeois et réformistes (pp. 5-6). Aron accuse les communistes d'être devenus des bureaucrates cherchant des accords avec les pays bourgeois (p. 6). Selon Rougemont, Marc et Chevalley, les partis et les parlements sont trop étatistes pour pouvoir représenter les Français.(pp. 7-27)

La prise du pouvoir par les Nazis en Allemagne et les émeutes anti-parlementaires de février 1934 en France semblent clarifier la situation. Il est vrai que ces événements renforcent de nouveau les dissensions. Lamour (*Plans*) adopte des positions de gauche et deviendra plus tard candidat du Front Populaire, *Esprit* rompt avec O.N. et les membres de la Troisième Force (Izard, Déléage). Les mouvements personnalistes perdent des militants (par exemple Izard) au profit du Front Commun de Bergery, puis du Front Populaire. O.N. ne participe pas à la mobilisation antifasciste du Front Populaire. Avec le numéro 42 du 15 juin 1938, *L'Ordre Nouveau* réitère le tour d'horizon des « responsables ». Thierry-Maulnier y décrit de nouveau les fautes de la droite. Il se joint aux initiatives fédéralistes après 1945.

Certes, un front commun non-conformiste englobant et la Jeune Droite et les communistes s'avère impossible. Mais il serait simpliste de distinguer les bons qui optent pour le Front Populaire et les mauvais qui succombent aux sirènes de Vichy. Les parcours dans le sillage du frontisme de Bergery sont révélateurs à cet égard. Le frontisme et aussi un certain catholicisme communautaire permettent des sympathies pour les émeutes antiparlementaires de février 1934, la coopération avec le Front Populaire et la collaboration avec Vichy et/ou l'occupant allemand. Il est caractéristique des non-conformistes en général de ne pas rester à l'écart et de récuser la passivité. Ils s'engagent – les uns dans la collaboration, les autres dans la Résistance. Mais il ne faut pas confondre chassés-croisés idéologiques et l'option pour le seul fascisme. C'est à l'encontre de telles fluctuations que se profile l'intransigeance personnaliste d'un Rougemont ou d'un Marc. L'abîme se creuse entre l'attitude révolutionnaire oscillatrice ou l'acte

révolutionnaire de la rigueur. L'évolution en France n'évacue pas les ambiguïtés des troisièmes voies de la République de Weimar. Elle en est aussi une reprise et une transformation.

3. LA JEUNE EUROPE

L'autre déficit de la recherche concerne la dimension européenne de la contestation. La guerre ainsi que les tentatives de révolutions qui lui succèdent représentent une expérience commune aux Français et aux Allemands. Elle engendre un profil générationnel comparable et une oscillation entre gauche et droite non moins typique de l'entre-deux-guerres. Pendant cette période, le New Deal aux États-Unis et le keynésianisme en Grande Bretagne sont des projets non-libéraux voulant remédier aux carences de l'économie de marché et de la démocratie parlementaire. En ce qui concerne les mouvements de la troisième voie, on les assimile soit au nazisme, soit au totalitarisme¹³, soit au national-bolchévisme ou à la Révolution Conservatrice ou au néo-nationalisme¹⁴. Ce qui bien sûr est une réduction, compte tenu de leur diversité et de leur dimension européenne¹⁵. Ainsi O.N. se voit-il confronté à deux problèmes : comment exclure les stratégies trop « réalistes », voire réformistes et opportunistes, et comment se distinguer des variantes totalitaires et antitotalitaires de ces voies.

L'expérience générationnelle acquiert aussi – notamment dans le cas des personnalistes – une valeur « interculturelle ». Les partenaires allemands d'O.N. et d'*Esprit* sont Harro Schulze-Boysen (né en 1909), Paul Ludwig Landsberg et

13. Jean-Pierre Faye, *Langages Totalitaires*, Paris, Hermann, 1972.

14. Louis Dupeux, *Stratégie communiste et dynamique conservatrice. Essai sur les différents sens de l'expression "Nationalbolchévisme" en Allemagne sous la République de Weimar*, Paris, Honoré Champion, 1976.

Stefan Breuer, *Anatomie der konservativen Revolution*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1993.

15. L'ambiguïté idéologique dans le contexte européen :

Gilbert Merlio, éd., *Ni gauche, ni droite : les chassés-croisés idéologiques des intellectuels français et allemands dans l'entre-deux-guerres*, Talence, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme d'Aquitaine, 1995.

Manfred Gangl et Gérard Raullet, eds., *Intellektuellendiskurse der Weimarer Republik. Zur politischen Kultur einer Gemengelage*, Frankfurt, Campus, 1994.

Walter Dirks (nés en 1901). L'analyse transfrontalière des conflits opposant la génération des tranchées à celle née après 1900 occupe déjà les protagonistes intellectuels de l'époque. Ils affirment que l'antagonisme entre les classes sociales ne vaut plus pour leur génération. Dans *La Critique Sociale*, Simone Weil rend compte du livre « La mission de la jeune génération » de l'Allemand Günther Gründel. L'auteur fasciste anti-hitlérien, né en 1903, déclare que sa génération est plus révolutionnaire que celle des tranchées. Il met l'accent sur la haine de la génération *sachlich* – unissant socialistes de droite et de gauche (14) – pour la société capitaliste¹⁶. Plans publie la défense de la génération 1902 par Uttmann von Elterlein et mentionne *Jugend bekennt : so sind wir !* de Frank Matzke. Dupuis et Marc présentent dans *Jeune Europe* la radicalisation de la jeunesse et la formation d'un troisième front décrit par l'étude *Wo steht die junge Generation* de Leopold Dingräve¹⁷. Ce nom n'est en fait que le pseudonyme d'Ernst Wilhelm Eschmann, né en 1904 et élève d'Alfred Weber, familier de la sociologie de Karl Mannheim et militant du *Tat-Kreis*¹⁸.

Harro Schulze-Boysen du groupe *Gegner*, l'ami de Marc, souligne également cette différence des révolutions. Les jeunes révolutionnaires du début des années 30 déplacent les centres décisionnaires des partis vers les mouvements, de la lutte des classes vers un front commun :

Il parut que le mouvement de la jeunesse allait réaliser une avancée décisive. Mais la majorité de la jeunesse déserta, d'abord pour aller dans la nature, puis dans les partis ... Un destin commun et des expériences comparables ont fait pousser en Allemagne une génération pour laquelle on ne peut parler d'une décision de classe ayant un effet politique. En réalité les jeunes forces de tous les camps sont beaucoup plus proches que les camarades de partis plus âgés. Des parties de la jeunesse voient de plus en plus clairement que ce ne sont pas les paroles, les idées et les programmes qui importent. La question décisive est de savoir qui s'investit et se bat pour eux¹⁹.

Ce décisionnisme s'appuie sur les conflits entre les générations et renforce le front commun de la génération : « Le front de la révolution traverse tous les camps déchirés par des opinions et des idées !²⁰ » La nouvelle génération (appelée *Kriegsjugendgeneration* en Allemagne) sera qualifiée de non-conformiste en

16. E. Günther Gründel, *Die Sendung der jungen Generation, Versuch einer umfassenden revolutionären Sinndeutung der Krise*, Munich, 1932, Paru en 1933 en français chez Plon sous le titre *La mission de la jeune génération*.

Cf. S.W., « E. Gunther-Gründel », in *La Critique Sociale*, n° 9, sept. 1933, p. 137

17. René Dupuis et Alexandre Marc, *Jeune Europe*, Paris, Plon, 1933, p. 75.

18. Cf. Robert E. Wohl, *The Generation of 1914*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1979, pp. 65-68 (je remercie Christian Roy pour cette information).

19. Harro Schulze-Boysen, *Gegner von heute, Kampfgenossen von morgen* (1932), Coblenz, Fölbach, 1994, p. 14.

20. *Ibid.*, p. 19.

France. Ce terme est signalé et explicité par les contestataires dès 1933. Dans *Jeune Europe*, René Dupuis et Alexandre Marc affirment que « dans toute l'Europe, au cours de ces quinze années, la jeunesse a rompu avec « l'idéal » démocratique parlementaire et libéral – soit qu'elle a déjà fait la révolution et fondé un nouveau régime, soit qu'elle se désolidarise entièrement du régime existant et se proclame ouvertement « révolutionnaire »²¹ « Bien que les années 1914-1918 aient marqué pour toujours la jeunesse, le bouleversement de la « grande guerre » ne suffit pas à expliquer ce « phénomène trop général en Europe et cette attitude non-conformiste »²² des jeunes Européens. Le système libéral et l'individualisme abstrait et atomistique engendrent, selon ces révolutionnaires, les anti-humanismes bolchéviste, fasciste et nazi.

Il n'existe pas pour les Allemands un lieu de sociabilité comparable aux classes préparatoires, à l'École normale supérieure ou à l'École polytechnique. Les jeunes Allemands contestent également le personnel et les structures « établis » dans une multitude de groupes et revues que l'on classe trop facilement sous l'étiquette « Révolution Conservatrice ». Ce terme déjà employé par Friedrich Engels est introduit dans la discussion des années 20 par les hommes de lettres Thomas Mann et Hugo von Hofmannsthal, ainsi que par le personnaliste Paul Ludwig Landsberg, élève de Scheler et futur auteur d'*Esprit*, dans *Das Mittelalter und wir* (Friedrich Cohen, Bonn, 1922). Il désigne un ordre qui ne refoule pas le chaos, qui est à la fois donné et « révolutionnaire » (p. 113). Cet ordre dépasse l'antagonisme entre le collectivisme et l'individualisme :

Es ist heute Umsturz, von der Ordnung im ewigen Sinne her die Zeitlichkeit messend zu betrachten, da seit Jahrtausenden die geordnete Unordnung [cf. « le désordre établi », Alexandre Marc] Zustand ist, für einige wenigstens in ehrliche, unängstliche Anarchie übergegangen. Lange genug hat das europäische Bewußtsein nur den einen Gegensatz, hier Hüter aller Geordnetheit, dort Brecher aller Geordnetheit und Ordnung, hier Bürger und dort Anarchist, Stürmer und Dränger, Romantiker, Sozialist, Menschen der Jugendbewegung gekannt. Die konservative Revolution, die Revolution des Ewigen ist das Werdende und schon Seiende der gegenwärtigen Stunde. Die in ihr Stehenden sind die, mit denen mein Titel mich als « Wir » zusammenfassen soll. Nicht « Die Welt des Mittelalters und ich » konnte es hier heißen. Denn wir jungen Menschen haben die hohe und heilende Freude eines neuen « Wir » erfahren, nicht geschaffen, sondern geworden, nicht Feind, sondern Grundlage der Einzelperson. Wir sind von dem Glauben durchdrungen, daß in diesem « Wir » die Gewähr des Vorstosses zur ewigen Ordnung, die Gewähr der guten Zukunft liegt²³.

21. René Dupuis et Alexandre Marc, *op. cit.*, p. XII.

22. *Ibid.*, p. XIII.

23. Paul Ludwig Landsberg, *Das Mittelalter und wir*, Bonn, Friedrich Cohen, 1922, p. 112.

Mais contrairement à Landsberg et à Hofmannsthal qui désignent avec l'oxymoron « Révolution Conservatrice » un ordre catholique plus au moins traditionnel, le terme englobe aujourd'hui les pensées totalitaires, décisionnistes et racistes de la République de Weimar. Il est injuste d'amalgamer ainsi toutes les troisièmes voies antilibérales. Il est par contre possible d'identifier l'orientation antidémocratique, viriliste, néo-nationaliste et *völkisch* (raciste et ethniciste) dans des groupes tels que le Front Noir, le *Tat*-Kreis, et chez des individus comme Carl Schmitt, Hans Zehrer, Hans Freyer et Ernst Niekisch. Il existe néanmoins une variante catholique de la « Révolution Conservatrice ». Ainsi Landsberg mise-t-il pendant un moment sur le mouvement liturgique du moine Ildefons Herwegen qui se laissera séduire par le nazisme à partir de 1930. Mais quant à Landsberg lui-même, il s'éloigne de la Révolution Conservatrice tout en restant fidèle à l'esprit non-conformiste et européen. Il affirme dans *Esprit* (novembre 1937) :

Cet intellectualisme pur, ce point de vue d'une intelligence radicalement séparée de la totalité personnelle, ne peut plus contenter les hommes à une époque de crise historique et sociale devenant tôt ou tard la crise personnelle de chacun.... Cette même intelligence est l'adversaire commun, me paraît-il, de tous les mouvements de jeunesse en Europe²⁴.

Marc et Lamour nouent des contacts avec un très grand nombre de groupes contestataires allemands « révolutionnaires ». Les activités en vue d'établir un réseau en Allemagne servent à concurrencer les initiatives de Jean Luchaire et d'Otto Abetz, le futur ambassadeur du III^e Reich à Paris. Ces derniers prennent d'abord des positions pacifistes et briandistes et travaillent ensuite pour les Nazis. Marc et Lamour défendent à l'encontre de Luchaire une conception européenne des rencontres entre les jeunes. Marc se méfie d'Abetz avant 1933 et rompt définitivement avec lui après que ce dernier ait pris le parti des Nazis.

Le congrès de Francfort en février 1932 doit concurrencer les rencontres franco-allemandes des jeunes organisées au Sohlberg, à Rethel et à Mayence par Abetz et Luchaire. Il réunit entre autres, pour la France, Lamour (*Plans*) et Marc (O.N.) ; le Suisse Fred Schmid (Corps Gris) qui rejoindra les Nazis en 1933 ; pour l'Allemagne, Richard Schapke (Front Noir) qui sera tué par eux un an plus tard, le syndicaliste anarchiste Hepp, Boris Goldenberg du K.A.P.D. et Harro Schulze-Boysen de *Gegner*. L'industriel bâlois Schmid quitte le congrès puisqu'il met la nation allemande et l'État au-dessus de tout. Le compte-rendu constate les différentes conceptions « fédérales » : les Allemands privilégient une nation

Eduard Zwierlein, *Die Idee einer philosophischen Anthropologie bei Paul Ludwig Landsberg*, Würzburg Königshausen und Neumann, 1989.

24. Paul Ludwig Landsberg, « Réflexions sur l'engagement personnel » (1937), in *Problèmes du personnalisme*, Paris, Seuil, 1952, pp. 28-48 –p. 34ss.

ethnique homogène, les Français un ensemble hétérogène composé par des régions françaises²⁵. Sous l'étiquette « fédéralisme », les Allemands ne peuvent admettre qu'une coopération entre État-nations différents tandis que le fédéralisme des Français s'applique à l'intérieur.

Certes, l'analyse de Marc et Dupuis dans *Jeune Europe* présente-t-elle les groupes non-conformistes allemands en y acclamant l'effort des jeunes pour se dégager de l'orthodoxie et de l'influence des chefs plus âgés (Zehrer, Heller, Niekisch, Mahraun...). Mais le bilan est décevant. Le national-socialisme n'est qu'un nationalisme raciste²⁶. L'« État césarien » de Hitler est plus inhumain et plus monstrueux encore que l'État hégélien²⁷. Le Front Noir d'Otto Strasser, dissident du N.S.D.A.P. dont *Plans* a publié le manifeste dans son numéro 10 de décembre 1931, défie les Nazis. Strasser est vraiment anticapitaliste. Mais *Jeune Europe* le critique pour être resté, comme beaucoup de groupes allemands, prisonnier de l'idolâtrie nietzschéenne de la Vie, ainsi que de la « statolâtrie » et du racisme²⁸. Cette « alliance très allemande du culte de la terre et du concept racial »²⁹ caractérise également le national-bolchéviste Ernst Niekisch dont Marc constate l'antisémitisme et la francophobie. Les entretiens avec le paysan national-révolutionnaire Claus Heim, avec Richard Scheringer, officier national-communiste emprisonné, et avec les frères von Salomon, ne sont pas très fructueux. Marc constate qu'Ernst von Salomon écrit « les pires aberrations » dans *Les Réprouvés*³⁰.

Jeune Europe juge plus positivement les socialistes religieux des *Neue Blätter für den Sozialismus* de Paul Tillich, qui combattent le réformisme social-démocrate. Le socialiste belge Hendrik (Henri) De Man y écrit également. Il occupe alors des fonctions à l'Akademie für Arbeit et à l'Université de Francfort, propage le planisme qui transforme la lutte des classes en conflits psychologiques et élabore des plans économiques. Il opère le glissement des concepts marxistes vers des explications psychologiques telles que le complexe d'infériorité (Adler) et la recherche de prestige. Le sujet révolutionnaire n'est plus le prolétariat mais les classes moyennes. Une élite doit réorganiser la société à venir. La lutte anticapitaliste des travailleurs devient une critique anti-utilitariste de la civilisation et une aspiration au prestige. De Man, qui rentre en Belgique après 1933 et y conçoit le plan socio-économique pour le P.O.B. (Parti Ouvrier Belge), devient pour les planistes français un théoricien crucial. Le planisme

25. *Plans*, n° 12, février 1932, pp. 118-128.

26. René Dupuis et Alexandre Marc, *op. cit.*, p. 122.

27. *Ibid.*, p. 128.

28. *Ibid.*, p. 79.

29. *Ibid.*, p. 95.

30. *Ibid.*, p. 72 ; voir aussi le « cynisme matérialiste de la Neue Sachlichkeit » relevé par Denis de Rougemont dans *L'Amour et l'Occident* (1939), Paris, Plon, 1972, p. 292.

impressionne Déat, les propagandistes de la *Révolution Constructive*, les ingénieurs d'*X-Crise* et *Esprit*. En 1932, Marc discute longuement avec De Man pour arriver à la conclusion que le planisme est une pensée beaucoup trop étatiste et centraliste. Il apprécie davantage certains militants plus jeunes du groupe « national-communiste » de la revue *Die Tat*, notamment Ferdinand Fried, auteur de *Das Ende des Kapitalismus*. Il trouve chez lui une volonté sérieuse de résister au libéralisme, au communisme et au nazisme³¹.

Mais en définitive, il ne reste que *Gegner* à emporter l'approbation de Marc, et encore, non sans réserve, puisque « les Adversaires ne semblent pas s'être attachés à cette réalité inépuisable de la personne dont le groupe l'Ordre Nouveau a fait le centre de ses méditations. Cependant leurs aspirations rejoignent timidement, sur ce point, celles des personnalistes révolutionnaires français³². » Ce personnalisme timide est ramené à l'état de « germes » après la répression nazie³³.

Gegner entretient des contacts avec *La Critique Sociale* de Boris Souvarine, avec *Plans*, O.N. et *Esprit*. Comparable en ceci à *La Critique Sociale* et à l'O.N., *Gegner* met en contact des dadaïstes et surréalistes comme Franz Jung et Raoul Hausmann avec un personnel hétéroclite composé entre autres du Suisse Adrien Turel, défenseur d'une phase matriarcale de l'industrialisme, et du national-bolchéviste Schulze-Boysen. Jung, ex-dadaïste et déçu du communisme³⁴, intègre les absconses théories « biosophiques » d'Ernst Fuhrmann, directeur du musée Folkwang à Essen. Turel, dont *Jeune Europe* mentionne le livre *Recht auf Revolution* (1932), tente d'identifier des conflits plus élémentaires que ceux de la lutte des classes tels que ceux entre civilisations sédentaires et nomades, entre paysans et aristocrates, entre paysannerie et bourgeoisie urbaine. La persistance de ces conflits démentirait toute orientation pacifiste comme celles de Bertolt Brecht et de Johannes R. Becher. La civilisation industrielle à venir³⁵ s'oppose à la fusion virile entre l'homme et la Technique préconisée alors par Ernst Jünger. *Gegner* ne condamne pas l'industrialisme mais veut désamorcer ses méfaits.

Dans *Gegner*, Schulze-Boysen fait l'éloge de la réédition de *Das Kapital* de Marx par Karl Korsch³⁶, socialiste non-dogmatique exclu du K.P.D. pour s'être montré critique envers le capitalisme d'État de l'U.R.S.S. Il publie dans *Gegner*

31. A. M. Lipiansky, « Pour un communisme national, La Revue Die Tat », in *Revue d'Allemagne*, n° VI, 15 octobre 1932, pp. 849-867.

32. René Dupuis et Alexandre Marc, *op. cit.*, p. 105.

33. *Ibid.*, p. 125.

34. Franz Jung, *Der Torpedokäfer. Unveränderte Neuausgabe von Der Weg nach unten*, Hambourg, Nautilus, 1988.

35. Adrien Turel, *Eroberung des Jenseits*, Berlin, Rowohlt, 1931.

Adrien Turel, *Bilanz eines erfolglosen Lebens. Autobiographie*, Hambourg, Nautilus, 1989.

36. Harro Schulze-Boysen, *Gegner*, n° 4/5, mars 1932.

un « Beitrag zur Geschichte der marxistischen Ideologie in Russland »³⁷, où il analyse la transformation néfaste de la théorie marxiste en « mythe » à la Sorel. Selon ses « Thèses de Marx sur Hegel et la révolution », la dialectique de Hegel n'est plausible que pour les révolutions bourgeoises des XVIII^e et XIX^e siècles. L'idée d'une synthèse aurait un effet paralysant pour le temps présent. Ces thèses sont traduites et discutées dans *La Critique Sociale*.³⁸ Les thèses de Korsch précèdent un article de Queneau et Bataille³⁹ dans lequel ce dernier présente les arguments de Nicolai Hartmann pour opposer la complexité réelle à la dialectique hégélienne sans fondement dans la réalité⁴⁰. Queneau affirme dans le même article que les mathématiques de Hilbert rendraient bien mieux compte de cette complexité. L'activité révolutionnaire devrait partir de l'expérience vécue et passer à une autre dialectique qui réinterprêtât la négativité. Korsch envoie une lettre de protestation arguant qu'il ne faut pas confondre sa révision de Hegel avec la pensée « bourgeoise » de Hartmann⁴¹.

Dandieu (O.N.) tient compte de cette discussion reliant *Gegner* et *La Critique Sociale* et approuve cette tentative de remplacer les conceptions révolutionnaires déterministes par des stratégies plus proches du réel⁴². Tandis que Korsch est le médiateur entre *Gegner* et *La Critique Sociale*, Schulze-Boysen devient un ami fidèle pour O.N. Il est en fait le seul interlocuteur véritable d'O.N. Il vient du Jungdeutscher Orden d'Arthur Mahraun, qui est probablement le seul groupe révolutionnaire à la fois *völkisch* et francophile. Ce dernier fusionne en 1930 avec un parti libéral, la Deutsche Demokratische Partei, et se voit confronté à la contestation d'un Harro Schulze-Boysen qui prend ses distances vis-à-vis de ceux qui, selon lui, trahissent la Révolution, et devient le moteur du groupe *Gegner*.

37. *Gegner*, n° 3, février 1932, compte rendu dans *La Critique Sociale*, n° 5, mars 1932, p. 209, sous le titre : « Karl Korsch, Contribution à l'histoire de l'idéologie marxiste en Russie » ;

Cf. Boris Souvarine, *Prologue à la réédition de La Critique Sociale*, Paris, Éditions de la Différence, 1983, pp. 7-26.

38. Karl Korsch, « Thèses sur Hegel et la révolution », in *La Critique Sociale*, n° 5, mars 1932, p. 214.

39. Georges Bataille et Raymond Queneau, « La critique des fondements de la dialectique hégélienne », in *La Critique Sociale*, n° 5, mars 1932, pp. 209-214.

Cf. Raymond Queneau, « Premières confrontations à Hegel », in *Critique*, août-septembre 1963, n°s 195-196 : « Hommage à Georges Bataille », pp. 694-700.

40. Nicolai Hartmann, « Hegel et le problème de la dialectique du réel », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1931, pp. 285-316 – pp. 289-290, p. 310.

41. Karl Korsch, « Sur Hegel - Sur le « Capital » », in *La Critique Sociale*, n° 6, avril 1932, p. 283.

42. Arnaud Dandieu, « La philosophie sociale marxiste », in *Demain ?*, juillet-août-1933, réédité dans *L'Ordre Nouveau*, n° 41, 1^{er} juin 1937, pp. 24-31 – pp. 24-25 ; voir aussi la bibliographie de Robert Aron et Arnaud Dandieu, *La Révolution Nécessaire*, Paris, Grasset, 1933, réédition : Paris, Jean Michel Place, 1993, Préface de Nicolas Tenzer.

L'antilibéralisme de Schulze-Boysen⁴³ cache une composante libertaire : morale sexuelle anti-bourgeoise, préférence des aspects maternels de la culture qu'il relie à un vitalisme sauvage. Son héroïsme n'est pas machiste. Schulze-Boysen est un des rares nationaux-révolutionnaires allemands à être immunisé contre le racisme et le bellicisme soldatique, comme en témoigne ces lignes de *Gegner von heute* : « L'orgueil impérialiste et l'armure du soldat ne peuvent pas nous sauver⁴⁴. » « L'histoire oscille entre un mouvement constructeur et un mouvement consommateur... L'espace maternel génère les énergies. L'État masculin les consomme... La consommation masculine se manifeste dans l'exploitation industrielle ruineuse et dans la guerre. La dernière guerre a épuisé les ressources énergétiques. L'impérialisme patriarcal a échoué. Une nouvelle construction... est amorcée par la révolution. La révolution en tant qu'accouchement ouvre une sphère historique maternelle⁴⁵. »

Selon Schulze-Boysen, le système de production avancé qui existe en Europe permet de rompre avec la logique industrialiste : « Nous abordons un terrain absolument nouveau. La ligne générale de Moscou ne vaut pas pour nous⁴⁶. » L'idée de désamorcer la civilisation industrielle correspond plus à O.N. et à *New Britain* où Lewis Mumford mène des réflexions sur la Technique et une cité transformée. Schulze-Boysen organise un service du travail volontaire pour les chômeurs. A la veille de la prise du pouvoir par les Nazis, Marc essaie en vain de constituer des stocks d'armes pour contrer leur putsch imminent. A partir du 30 janvier 1933, les contacts entre O.N. et *Gegner* deviennent quasiment impossibles. Seul Chevalley rencontre Schulze-Boysen après 1933. Celui-ci ne dispose pas de théorie consistante à cette époque. Il a beaucoup à apprendre des personnalistes français. C'est alors un jeune Allemand plein d'admiration pour les Français qui ont fait avancer la théorie et la stratégie publicitaire moderne. Il devient l'un des protagonistes de l'Orchestre Rouge en Allemagne et est décapité par les Nazis en 1942.

Il peut paraître étonnant que l'aile chrétienne de l'Ordre Nouveau n'ait pas davantage de contacts avec des non-conformistes chrétiens en Allemagne. Les contacts de Marc avec les Catholiques de la Christlich-Soziale Arbeiter- und Bauernpartei du gauchiste Vitus Heller et avec le très conservateur Père

43. Alexander Bahar, *Sozialrevolutionärer Nationalismus zwischen konservativer Revolution und Sozialismus. Harro Schulze-Boysen und der Gegner-Kreis*, Coblenz, Fölbach, 1992 ;

Hans Coppi, *Harro Schulze-Boysen - Wege in den Widerstand, Eine biographische Studie. Vorwort von Robert Jungk*, Coblenz, Fölbach, 1995 ;

Marieluise Christadler, *Harro Schulze-Boysen oder die 'Gegen-Lust des Von-Innen-Heraus-Sprengens*, in Gangl et Raulet, *op. cit.*, pp. 67-79.

44 Schulze-Boysen, *op. cit.*, p. 9.

45. *Ibid.*, p. 16ss.

46. *Ibid.*, p. 23ss.

Muckermann de la revue *Der Gral* demeurent limités. Le cercle œcuménique autour du personnaliste dialogique Eugen Rosenstock reste inconnu d'O.N. On y trouve le jeune comte Helmuth James von Moltke, né en 1907, et son cousin Carl Dietrich von Trotha. Ébranlés par la misère des mineurs silésiens, tous deux organisent à Löwenberg des camps de travail réunissant ouvriers, paysans et étudiants. Des positions idéologiques issues du Stahlhelm, des groupes chrétiens et des communistes s'y expriment. En tant que membre du cercle de résistance de Kreisau, Moltke, très critique à l'égard de l'État, expose son mémorandum sur « Die kleinen Gemeinschaften ». Il y propage l'idée de petits groupements qui dépassent l'opposition entre la société et la communauté⁴⁷. Après l'attentat contre Hitler, il est assassiné par les Nazis en 1944. Carl Dietrich von Trotha, économiste du cercle de Kreisau, entretient des contacts avec Schulze-Boysen.

O.N. n'a pas de contacts avec les non-conformistes catholiques Paul Ludwig Landsberg et Walter Dirks, tous deux nés en 1901. Landsberg, élève de Scheler à Cologne, assure une certaine audience au personnalisme schélérien auprès des jeunes et informe son maître du climat régnant dans les mouvements des années 20. Dans l'émigration il devient un moteur de la revue *Esprit*. Dirks, journaliste catholique de gauche, dirige avec Werner Thormann la *Rhein-Mainische Volkszeitung* et la *Deutsche Republik* sises à Francfort. Thormann coopère en 1939-40 à Paris avec Landsberg et Mounier à la revue des exilés allemands *Die Zukunft*. Dirks devient l'ami de Mounier après 1945.

En somme, il est possible de mettre en parallèle six courants en France et en Allemagne :

Anticapitalistes fascistes : PPF de Doriot (Benoist-Méchin), Gaxotte, Front Noir d'Otto Strasser (Schapke) ;

Révolution Conservatrice/néo-nationalisme : Jeune Droite – Tat-Kreis (Dingräve, Fried, Gründel), les frères Ernst et Friedrich Georg Jünger, Ernst et Bruno von Salomon (*Vormarsch*), Niekisch (*Widerstand*) ;

Pacifistes, puis pro-Nazis : Jeunes Turcs du Parti radical (Drieu La Rochelle, Luchaire – *Notre Temps*) – mouvement de la jeunesse d'Abetz ;

Les néo-socialistes planistes (Groupe d'études socialistes/*Révolution Constructive* ; *X-Crise* – *Neue Blätter für den Sozialismus* (De Man) ;

Les surréalistes et dissidents communistes (*La Critique Sociale*) – *Gegner* (Korsch) ;

Les personnalistes d'O.N. et d'*Esprit* – *Gegner* (Harro Schulze-Boysen), *Rhein-Mainische Volkszeitung* (Walter Dirks, Peter Wust), Landsberg.

47. Christian Illian, « Freiheit in konkreter Verantwortung. Der Kreisauer Kreis und die schlesischen Arbeitslager für Arbeiter, Bauern und Studenten », in Dirk Bokermann et al., « Freiheit gestalten. Zum Demokratieverständnis des deutschen Protestantismus 1789-1989, Festschrift für Günter Brakelmann », Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1996.

Avec les trois derniers courants on découpe la « frange » du non-conformisme qui échappe aux totalitarismes et au racisme. Il reste néanmoins frappant que le milieu non-conformiste français en général (même quelqu'un comme Maxence) est moins empoisonné par le racisme – ce qui n'empêchera pas les pires lâchetés sous l'Occupation. D'autre part, le planisme, très en vogue dans la France des années 30, facilite les options en faveur de stratégies autoritaires. En Allemagne, les courses à la Révolution sont coupées net par les Nazis. La crise économique arrive en France avec un certain retard et de façon atténuée mais semble être interminable. Tandis que l'Allemagne nazie semble sortir de la crise, la France entre dans le climat déflationniste des années 30 et devient le pays où la recherche des troisièmes voies se poursuit et se transforme.

Après « la sécession anti-européenne de la Russie, de l'Italie et de l'Allemagne, ce sont les jeunesses « non-conformistes », les jeunesses révolutionnaires de l'Occident qui incarnent le dernier espoir de la paix⁴⁸. » La « Jeune Europe » devient une Jeune Europe Occidentale regroupant O.N., *New Britain* (Dimitrije Mitrinovic⁴⁹, Lewis Mumford) en Grande-Bretagne et *L'Esprit Nouveau* en Belgique. Parmi tous les groupes, *New Britain* est peut-être le plus proche des orientations personnalistes de l'Ordre Nouveau⁵⁰.

Le philosophe serbe Dimitrije Mitrinovic établit un lien indirect entre les non-conformistes des années 30 et les protagonistes du Forte-Kreis (1913-15). Cette « association spirituelle » voudrait promouvoir la rencontre des nations européennes et le dialogue œcuménique. Elle réunit les poètes allemands Erich Gutkind et Theodor Däubler, le poète hollandais Frederik Van Eeden, le socialiste révolutionnaire Gustav Landauer et le socialiste religieux Martin Buber, et entretient des contacts avec Scheler et Werfel, préparant le terrain pour les mouvements personnalistes des années 20. Mitrinovic arrive à Munich en 1913 et se lie d'amitié avec le peintre Wassily Kandinsky. Il s'engage avec le philosophe spiritualiste Rudolf Eucken pour un « Manifeste des intellectuels allemands » destiné à empêcher la guerre. Kandinsky se détourne de ce projet ainsi que de la théosophie, qui en revanche permet à Mitrinovic de faire de Gutkind son partenaire le plus important. Mitrinovic devient le lien entre Kandinsky et le Forte-Kreis de Gutkind, qui garde le contact avec Mitrinovic quand ce dernier s'installe en Angleterre. Gutkind essaie – en vain – de refonder le Forte-Kreis en 1927-28. Sur la liste des invités à la réunion prévue à Paris en août 1928 se trouvent Alfred Adler, Henri Borel, le Dr Bjerre, Marc Chagall, Däubler, Ludwig Klages, Theodor Lessing, Mitrinovic, le graphiste flamand

48. Dupuis et Marc, *op. cit.*, p.XXIII.

49. Andrew Rigby, *Initiation and Initiative. An exploration of the life and ideas of Dimitrije Mitrinovic*, Columbia University Press, New York, 1984.

50. Voir « New Britain », in *L'Ordre Nouveau*, n° 12, 15 juin 1934, encart.

Frans Masereel, Silvio Gesell, la socialiste religieuse néerlandaise Henriette Roland Holst, l'écrivain américain Upton Sinclair... La rencontre a finalement lieu à Hagen en Westphalie. Mitrinovic y participe mais elle reste sans suites. C'est par l'intermédiaire de Mitrinovic que Marc fait la connaissance de sa future femme Suzanne Jean.

L'Esprit Nouveau, partenaire belge de l'Ordre Nouveau et d'*Esprit*, est marqué par le catholicisme oscillant entre mystique et politique du charismatique Raymond De Becker. Marc rompt avec *L'Esprit Nouveau* quand De Becker subit progressivement l'influence du planisme de Hendrik De Man. Leur projet commun d'un socialisme national les conduira tous deux à la collaboration, mais à la différence de De Becker, De Man ne devient jamais fasciste. Après l'occupation de la Belgique, De Man appelle à la coopération avec les Nazis dans l'espoir de les infléchir. Il se retire en Suisse après avoir perdu ses illusions. O.N. n'a pas de partenaires parmi les fascistes italiens, ce qui n'empêche pas des membres d'O.N. et d'*Esprit* de participer au congrès sur les corporations de mai 1935 à Rome pour y exposer leur conception antagoniste de celles-ci et du rôle de l'État.

L'Ordre Nouveau est conscient du caractère souvent dangereux et confus des idées de la jeune génération en Allemagne, en Italie, en Belgique et en France. Bien qu'Alexandre Marc déteste l'idéalisme allemand, il est, parmi les théoriciens d'O.N., celui qui emprunte le plus à des penseurs allemands, personnalistes connus – et plus âgés.

II.– PERSONNALISME ET ANTHROPOLOGIE

1. LE PERSONNALISME MODERNE

La pensée personnaliste confère un profil spécifique au non-conformisme. La notion moderne de personne et ses ambiguïtés proviennent aussi des personnalismes précurseurs en Allemagne. Ceux-ci se sont développés pendant le premier tiers du siècle et englobent la philosophie de Scheler, le dialogisme personnaliste (Buber, Rosenstock, etc.) ou encore la « personnalistique » psychologique de William Stern.

Les personnalismes représentent une critique spécifique de la civilisation dans la mesure où ils ont recours à des arguments soit d'ordre religieux et plus particulièrement judéo-chrétien, soit d'ordre métaphysique. La notion de personne vient en effet de la tradition théologique, bien qu'elle ne puisse être confinée à ce contexte. En se détachant de la *persona* de l'Antiquité qui désigne le masque et le rôle, la notion chrétienne de personne insiste sur la dignité de la créature irremplaçable. Elle est une des conditions de l'avènement de l'individu moderne. Le théologien protestant romantique Friedrich Schleiermacher désigne sous le vocable « personnalisme » (1799) la foi en un seul Dieu, personnalisme égalant monothéisme⁵¹. Il distingue aussi la personne particulière et sociale et l'individu isolé – une distinction qui sera reprise par Scheler⁵².

La notion de personne hérite de ce fait de la tradition judéo-chrétienne la déiformité de l'homme, comme étant à l'origine de la dignité de l'homme. Elle combine ce principe universaliste à un différentialisme combattant la foule indifférenciée et l'individu abstrait et isolé. Bien qu'O.N. avance une définition spécifique de la personne – l'homme créateur, libre et responsable, la distinction

51. Michael Theunissen, « Personalismus », in *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, tome 7 : P-Q, Bâle, 1989, pp. 338-341.

52. Max Scheler, « Das Ressentiment im Aufbau der Moralen (1913) », in *Gesammelte Werke*, Berne, Francke, 1972, pp. 33-147 –p. 75.

entre individu et personne lui sert à récuser « l'individu abstrait » et « la désagrégation atomistique de la société » engendrés par le libéralisme et le marxisme. Ainsi Rougemont veut-il donner « sa réelle et pratique importance à une opposition d'apparence toute philosophique : celle de l'individu et de la personne⁵³. »

Une deuxième différenciation permet de dissocier la personne, c'est-à-dire le sujet transcendantal doté de droits tel qu'il a été décrit par Kant et Hegel, de la personne spirituelle en os et en chair impliquée dans l'histoire et qui est caractérisée par des conflits intérieurs. Cette opération sémantique constitutive des personnalismes allemands modernes est également typique des personnalistes français.

Au XX^e siècle, la notion de personne est modernisée puisqu'elle devient phénoménologique : le moi n'est pas substance mais un centre d'actes. Mais à la différence de la phénoménologie husserlienne qui fait déboucher les actes intentionnels sur la réduction transcendantale, c'est-à-dire un acte purement spirituel, les personnalistes mettent l'accent sur la composante incarnée de la conscience.

Ainsi Scheler élabore-t-il son éthique matérielle des valeurs à l'encontre de l'idéalisme de Kant et de Husserl. Selon Scheler, les sensations et émotions créent une hiérarchie des valeurs (agréable/désagréable, beau/laid...). À Nietzsche critiquant le christianisme qui, d'après lui, a créé une morale d'esclaves, Scheler répond que ce n'est pas le christianisme mais l'ère utilitariste qui étouffe la souveraineté de l'homme au profit de l'idolâtrie du travail et du ressentiment. En réponse à Max Weber, Scheler affirme que seul le savoir utilitariste est exempt d'éthique, le savoir métaphysique par contre engendrant des valeurs. Scheler compte le proudhonisme parmi les pensées pragmatiques glorifiant le travail. Durant la phase catholique de Scheler, cette éthique comporte des conceptions religieuses telles que le Saint, la sainteté en tant que valeur suprême, et l'Église et la nation en tant que personnes des personnes (*Gesamtpersonen*). Il intègre par la suite des approches métaphysiques et anthropologiques.

Les personnalistes reformulent le dogme de la déiformité de l'homme en mettant l'accent sur l'incarnation de l'homme dans l'histoire et son comportement dans des situations spécifiques. En outre, ils fondent leur conviction de la dignité de l'homme non seulement dans ce dogme mais veulent lui donner un fondement nouveau ayant une valeur empirique et scientifique. La phénoménologie et la nouvelle anthropologie doivent assurer ce fondement. La

53. Denis de Rougemont, « Communauté révolutionnaire », in *L'Ordre Nouveau*, n° 8, 15 février 1934, pp. 14-18 –p. 14.

différence faite entre l'individu et la personne acquiert ainsi une deuxième base (non-religieuse) qui permet de rallier les agnostiques aux personalismes.

Dans sa doctrine des sympathies, Scheler décrit l'amour et le repentir. L'amour chrétien continue à offrir la possibilité de donner par excès sans attente de retour. Cet acte du don (« *Aktus des Weggebens* »⁵⁴) comporte une pulsion sacrificielle précédant toute fin utilitariste. Les ressentiments sont des réactions comme la haine et la honte. La honte surgit quand la pitié humilie l'autre. La résistance à la réalité confère par ailleurs une part de souveraineté à l'homme.

Cette conception anti-utilitariste « sacrificielle » du don ainsi que d'autres sentiments engendrant une résistance à la réalité forment un lien entre son éthique chrétienne et l'anthropologie « païenne » déterminant la position de l'homme dans l'univers qui lui succéda dans sa pensée. Selon lui, seule la honte engendre la différence entre Dieu, l'homme et l'animal. Seul l'homme éprouve de la honte. L'extase par contre – qui est aussi un sentiment religieux – crée une réalité transitoire. Elle unit l'homme à Dieu mais existe aussi chez les animaux. Elle caractérise la « mentalité primitive », de même que les mouvements mythiques contemporains tels que le fascisme et les groupes *völkisch* qui défendent des théories raciales. La différence entre l'homme et l'animal par contre serait due à la possibilité qu'a l'homme de dire non et que ne possède pas l'animal dominé par l'instinct. Scheler développe son personalisme modernisé pendant les années 20 en empruntant aux nouvelles recherches biologiques de Jakob von Uexküll et de Hans Driesch. Il s'agit d'un vitalisme non-darwiniste qui permet de moderniser la pensée philosophique sans passer par l'idolâtrie nietzschéenne de la Vie. Uexküll entreprend des recherches sur la capacité de certains animaux comme les reptiles à régénérer des membres perdus. Ces « cercles fonctionnels » propres à chaque être vivant montrent que l'organisme et chaque membre disposent d'une sorte de savoir du tout, de la « *Gestalt* ». Scheler oppose à l'animal conditionné par l'environnement (« *umweltbedingt* » selon Uexküll) la position ouverte et non-déterminée (« *weltoffen* ») ainsi qu'excentrique (« *exzentrisch* ») de l'homme qui lui permet de passer outre à ses instincts et de dire non. Par « position excentrique » (terme forgé par Driesch, qui impressionne aussi Jacques Maritain), on entend la possibilité de l'homme de se mettre en dehors de son corps et de se regarder soi-même de l'extérieur.

Le Scheler des années 20, qui refuse tout dogme religieux, assimile dans son anthropologie l'idée de la « position excentrique ». Dans *La position de l'homme dans l'univers* (1928), il définit l'homme en tant qu'être qui oppose un non à la

54. Voir Thomas Keller, *Der Dritte Weg. Die personalistische Anthropologie Schelers*, in Gangl et Raulet, *op. cit.*, pp. 81-96.

réalité⁵⁵ et dont le centre est en dehors du monde contingent. La position excentrée de l'homme permet deux comportements. Il peut, face au néant, recourir à la religion sécurisante ou revendiquer l'audace de la métaphysique scientifique qui prolonge le *thaumazein*, l'étonnement des philosophes – la stupéfaction devant le fait que l'homme et le monde contingents existent. L'anthropologie de Scheler réconcilie ainsi deux principes antagonistes, à savoir le besoin de faire don de soi et la possibilité d'opposer une résistance à la réalité. Ce dernier principe, c'est-à-dire l'aspect agonistique (« *agon* » signifiant le combat) de l'anthropologie personnaliste, se trouve atténué par Scheler. L'homme ne doit pas affronter directement les sources de conflits mais détendre et sublimer ses pulsions. Il plaide pour une époque de l'équilibre (« *Zeitalter des Ausgleichs* ») entre l'Occident et l'Orient, le féminin et le masculin⁵⁶.

La nouvelle anthropologie philosophique induit la distinction entre *Körper* (le corps-objet) et *Leib* (la chair, le corps qu'on habite), distinction qui fondera par la suite l'anthropologie de Max Scheler, Helmut Plessner et Arnold Gehlen ainsi que celle de Maurice Merleau-Ponty. Elle rapproche aussi de nouveau la notion de personne de celle de la *persona* (masque) en pensant la non-identité de la personne : l'homme crée une distance entre son existence et soi, se révolte et œuvre pour le changement du soi et du réel. L'orientation anthropologique permet à Scheler de rompre avec le christianisme, qui présuppose un Créateur non contingent à titre de *causa sui*. Les Catholiques Przywara et Landsberg critiquent la conclusion de Scheler qui consiste à faire coexister l'homme et Dieu, les deux se créant mutuellement. Landsberg développe une anthropologie qui reste chrétienne et alimente la pensée d'*Esprit*. Marc relie également de nouveau métaphysique et religion.

Les réflexions schélériennes sur les sympathies et les ressentiments atteignent le public français par le biais de traductions : *Nature et formes de la sympathie* (Payot 1928), *L'homme du ressentiment* (Gallimard, 1933) et *Le sens de la souffrance* (Aubier 1936). *Esprit* s'inspire de ces publications. Merleau-Ponty, en 1935 encore proche d'*Esprit*, présente *L'homme du ressentiment* dans *La Vie Intellectuelle*⁵⁷. À partir de la fin 1934, Landsberg, élève de Scheler, transmet l'héritage de son maître à *Esprit*.

O.N. préfère d'autres sources. Dandieu assimile la tradition phénoménologique par le biais de la lecture de Husserl et des études que Lévinas et Gurvitch lui ont consacrée. Il étudie également les œuvres de Minkowski et de Meyerson. L'idée d'un contact non-intellectualiste et actif avec le réel affecte une

55. Max Scheler, *Die Stellung des Menschen im Kosmos*, Bonn, Bouvier, 1988, p. 52.

56. Voir Thomas Keller, « Der Dritte Weg. Die personalistische Anthropologie Schelers », *loc. cit.*

57. *La Vie Intellectuelle*, n° 7, 1935, pp. 278-306.

partie de la recherche phénoménologique en France. Ainsi Eugène Minkowski, un familier de Scheler à Munich avant 1914, différencie-t-il diverses formes de folie à partir des types de rapports avec le réel. Émile Meyerson, qui entretient également des contacts avec Scheler, insiste sur l'appréhension irrationnelle de l'objet même dans les sciences exactes.

Marc se réclame du personnalisme psychologique de William Stern et de la théologie d'Erich Przywara. Stern présente une personne saisissant le réel par le biais sensoriel et émotif, notamment par l'amour. Il intègre l'anthropologie de Driesch en distinguant les « valeurs centriques » des « valeurs excentriques » (« *Exzentrowerte* »⁵⁸). Sa métaphysique intersubjective présuppose la rencontre du Je et du Tu. La sympathie, l'amour, « l'abandon »⁵⁹ et la compassion pour l'autre ne sont pensables qu'à partir d'une introspection et d'un mouvement inverse « excentré » par lequel le moi s'objectivise. Cette dialectique vaut pour la personne et les cultures qui se différencient en civilisations plus au moins personnelles telles que les cultures monothéistes.

Le Père jésuite Przywara essaie de dynamiser le catholicisme tout en critiquant Scheler et Heidegger. Il insiste sur la différence séparant le Créateur et la créature contingente. L'existence humaine n'est pas tragique. Dans *Analógia entis* (1932), Przywara récuse toute philosophie opposant l'existence à l'essence. Marc rapproche la doctrine de l'*analógia entis* de la philosophie de l'action de Blondel.

Les cercles œcuméniques, le Forte-Kreis (1913-15) avec Buber et Landauer qui noue des contacts avec Scheler et Franz Werfel, le cercle de *Die Kreatur* des années 20 (Buber, Rosenstock, Rosenzweig, Viktor von Weizsäcker, Joseph Wittig) regroupant les philosophies dialogiques⁶⁰, trouvent également un écho parmi les personnalistes français. Tandis que le principe du *Je et tu* impressionne Mounier, Marc et Dandieu revendiquent la pensée d'Eugen Rosenstock. Celui-ci, qui se convertit du judaïsme au protestantisme et anime avec Buber des cercles œcuméniques à Francfort, considère comme dépassé de concevoir l'expression de l'âme dans n'importe quel travail. À l'Akademie für Arbeit de Francfort, où enseigne aussi Hendrik De Man, il entre en conflit avec le Catholique Ernst Michel qui attend du travail la rédemption de l'homme. Rosenstock organise des « temps libres » (*Freizeiten*), c'est-à-dire des services civils où se retrouvent

58. William Stern, *Person und Sache. System des kritischen Personalismus. Zweiter Band, Die menschliche Persönlichkeit, Dritte unveränderte Auflage mit einem Begleitwort zu Band I, II, III*, Leipzig, Barth, 1923, p. 158, (première édition 1918, le troisième tome – *Wertphilosophie* – de 1923-24 est réécrit).

59. *Ibid.*, p. 352.

60. Voir Thomas Keller, « Die Personalismen der Zwischenkriegszeit und die deutsch-französischen Beziehungen : Wider die deutsche Kontingenzscheu », in Ferdinand Kinsky et Franz Knipping, eds., *Le fédéralisme personnaliste aux sources de l'Europe de demain/Der personalistische Föderalismus und die Zukunft Europas. Hommage à Alexandre Marc*, Baden-Baden, Nomos, 1996, pp. 122-152.

intellectuels, techniciens et ouvriers pour expérimenter de nouvelles formes de travail créateur. Dans *Die Europäischen Revolutionen*, il fait correspondre les différentes puissances européennes par le biais des différentes Révolutions – la *Glorious Revolution*, la Révolution française, la Révolution d'Octobre. Chaque Révolution ne réalise qu'une partie du message universel et n'est que l'expression particulière d'aspirations universelles. Il réhabilite ainsi les contingences de l'histoire. La rencontre du je et du tu crée du nouveau. Ce « prophétisme anti-prophétique » caractérise également Rosenzweig, Buber et Scheler. Il exclut tout déterminisme hégélien ou marxiste ainsi que la définition du temps et de l'existence historique en tant qu'« être pour la mort » (Heidegger).

Les personnalismes renvoient ainsi à une métaphysique anti-utilitariste, bien que leurs sensibilités religieuses défient souvent l'orthodoxie et deviennent des vitalismes modifiés. Ils portent les traces de la rencontre avec le nietzschéisme tout en le réinterprétant. On ne peut assimiler ces tendances à la Révolution Conservatrice de tendance *völkisch*. Les personnalismes allemands sont universalistes et différentialistes, égalitaires et anti-égalitaires. Ils combattent l'anti-humanisme allemand et restent pourtant anti-occidentaux. Scheler, Buber et Rosenstock déplorent le règne du grand nombre ainsi que les effets niveleurs du progrès et l'esprit utilitariste de la civilisation anglo-saxonne. On peut ainsi les rapprocher des idéologies anti-utilitaristes de la troisième voie.

Contrairement à l'idolâtrie de l'État, de la Technique et du travail caractérisant la plupart des idéologies des jeunes révolutionnaires, les différents personnalismes partagent un fédéralisme différentiel et relationnel, toute personne, culture et nation n'ayant une valeur que dans la coopération avec d'autres et dans sa diversité intérieure inépuisable. La conception de la personne comme étant l'homme en chair et en os et l'idée de donner sans attente de retour (le sens du sacrifice) trouvent des parallèles en France et y prennent une tournure plus décisionniste qu'en Allemagne.

2. LE DISCOURS SACRIFICIEL ET AGONISTIQUE : LA CRITIQUE DE HEGEL ET L'ETHNOLOGIE DU DON

À ces emprunts se joignent d'autres discussions autour de la dialectique hégélienne, du proudhonisme et de l'anthropologie du don. Les personnalismes français des années 30 poursuivent certaines tendances de l'avant-garde, notamment surréaliste. Les révolutionnaires surréalistes rompent avec l'expressionnisme. Ils font une première apparition après la première guerre mondiale avec le mouvement transfrontalier Dada, puis avec la *Révolution Surréaliste* à partir de 1924. Arnaud Dandieu et Robert Aron peuvent être liés à ce mouvement.

La *Révolution Surréaliste* s'appuie largement sur des recherches d'ordre ethnologique. Les observations faites dans des pays lointains ne servent pas à glorifier l'homme sauvage, mais à identifier des pratiques non-utilitaristes dans les pays industrialisés à l'aide d'analyses ethnologiques. Durkheim et son neveu Mauss s'intéressent aux pratiques religieuses des aborigènes d'Australie pour analyser les structures élémentaires comme la solidarité agissant également dans les cultures modernes. Mauss n'apprécie guère le terme « mentalité primitive » forgé par Lévy-Bruhl. La découverte de l'échange généreux du don, différent de la propriété et du calcul immédiat, soulève la question de savoir si des pratiques analogues existent dans les cultures modernes.

Mauss résume dans l'« Essai sur le don » (1923-24) l'institution intertribale du kula décrite par Malinowski et la pratique du potlatch des Indiens de l'Amérique du nord-ouest. Malinowski peut montrer en observant la circulation du kula entre les îles de la Mélanésie que le crédit précède le troc. Il compare cette pratique à la coupe prestigieuse gagnée provisoirement en sport. Tandis que le kula est une institution interculturelle établissant la paix, le potlatch est lié à la violence et au combat (*agon* en grec). Selon Mauss, l'excès et la dépense du don sont des « prestations totales de type agonistique » : « “Totale” puisque tout le clan contracte pour tous, pour tout ce qu'il possède et pour tout ce qu'il fait. “Agonistique”, parce que cela peut aller jusqu'à la bataille, jusqu'à la mise à mort des chefs et des nobles qui s'affrontent ainsi. La prestation est usuraire et somptuaire et représente une lutte des nobles pour assurer entre eux une

hiérarchie dont profite le clan mais qui peut aussi faire perdre la face au chef⁶¹. » Mauss voit certaines contreparties à ces pratiques en Europe : le luxe affiché par les aristocrates qui sert à humilier les pauvres et à manifester le prestige des riches, la *Morgengabe* dans les villages allemands et la sécurité sociale en Alsace-Lorraine qui engendrent des obligations à long terme. C'est, d'un côté, l'effet solidarisant, de renforcement du lien social, l'obligation à long terme, et, de l'autre, la recherche de prestige, le désir de dépense, d'excès et de générosité, qui animent les anthropologies du don. Mauss ne décrit pas le don comme une activité désintéressée bien que cette pratique soit différente de l'économie capitaliste.

La pensée du don et de la dépense est reprise et transformée par la quasi-totalité des mouvements non-conformistes de l'entre-deux-guerres. On trouve les traces de cette pensée chez Dandieu, Bataille, Marc, Leiris, Caillois, Queneau, Blanchot, Lévinas. Les non-conformistes récusent toute spiritualité où le Moi ne prend pas de risque. On peut toutefois différencier entre elles ces argumentations anthropologiques des troisièmes voies en distinguant les versions planifiantes, anarchisantes et « christianisantes » du don.

La Jeune Droite mais aussi les néo-socialistes planistes assimilent avant tout la logique sacrificielle et transforment les luttes de classes en conflits psychiques et en une recherche de prestige. Marcel Déat, néo-socialiste qui s'inspire de Durkheim et de Mauss et qui ne résistera pas au nazisme, rattache le sens de « l'élan » et du « sacrifice »⁶², de même que la recherche du prestige, au planisme du socialiste belge Hendrik De Man, qui fait de la lutte sociale une lutte psychique pour le prestige et non pour des biens matériels. De Man est en effet persuadé que « les masses ont envie de croire en des chefs autoritaires et responsables et surtout de les aimer. Elles se dégoûtent de la démocratie parlementaire parce que celle-ci s'applique à empêcher la formation de personnages de stature héroïque. Qu'on leur donne la joie. Qu'on frappe leur sensibilité, qu'on leur assure qu'une ère nouvelle s'est ouverte dans laquelle eux-mêmes sont autres. Si bas que soit leur standard de vie, les hommes éprouvent de plus vives jouissances par la fierté qu'on leur inculque que par les avantages qu'on leur assure⁶³. »

Ainsi, les non-conformistes planistes tendent à sacraliser l'économie et à l'étatiser. Ils revendiquent des ingénieurs à la place des politiciens (Jean Luchaire), des corporations à la place des parlements (Raymond De Becker). Les surréalistes et les fondateurs du Collège de Sociologie, Roger Caillois, Georges

61. Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques » (1923-24), in *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », pp. 145-279 – pp. 152-3.

62. Marcel Déat, *Perspectives socialistes*, Paris, Valois, 1930, p. 45-46.

63. Cité d'après Bertrand de Jouvenel, « La pensée et l'action », in *Les Nouvelles littéraires*, 24 octobre 1936, p. 1.

Bataille, Michel Leiris et Pierre Klossowski, font de la dépense une activité gratuite et la pierre de touche d'un projet social révolutionnaire. L'origine sacrée du don est la garantie même de la possibilité de resacraliser le monde moderne. Cette interprétation du don est rattachée à une discussion de l'hégélianisme et du marxisme.

Les réflexions concernant les forces, les désirs et les besoins de l'homme passent par une discussion de Hegel et de Marx dans groupes des revues *Gegner*, *Documents*, *La Critique Sociale* et *L'Ordre Nouveau*. En 1930, Bataille propose dans *Documents* de mettre en parallèle l'orientation gnoséologique et hégélienne d'un côté et « le bas matérialisme » de l'autre⁶⁴. Bataille entend par là aussi la sensibilité pour toute activité non-utilitaire basée sur la perte d'énergie. Ainsi se rapproche-t-il d'une anthropologie distinguant le comportement dépensier et généreux d'un côté et le comportement spirituel faisant l'économie du risque et de l'engagement de l'autre. *La Critique Sociale* se fait l'écho du numéro de *Gegner* consacré à la philosophie de Hegel à l'occasion du centenaire de sa mort. Bataille et Queneau opposent une notion de réel complexe et ouvert comprenant des éléments inassimilables à la dialectique hégélienne close. Ces processus de réception montrent bien comment les discussions en Allemagne se rattachent par des biais compliqués aux discussions françaises faisant suite à l'« Essai sur le don » de Mauss. Bataille et les membres d'O.N. élaborent la notion de dépense parallèlement à la critique de l'esprit selon Hegel. Dandieu lui aussi fait sienne la critique de Hegel en s'appuyant sur la discussion dans *Gegner* et *La Critique Sociale* et sur l'article de Hartmann. En récusant la dialectique ternaire – qui dissout les conflits et se ferme dans la synthèse, il rapproche la discussion de la pensée proudhonienne défendant un antagonisme qui ne se résout pas.

Dans le numéro de janvier 1933 de *La Critique Sociale*, Bataille précise l'idée de négativité en présentant « La notion de dépense » qui revalorise la perte d'énergie au détriment de l'activité productrice et utilitariste. Il identifie la survivance de la dépense même à l'époque utilitariste. Le christianisme tend à glorifier les humiliés et les opprimés. Les théories socialistes saisissent à travers la conception de la lutte des classes l'humiliation et la recherche de prestige. La nécessité de garantir la survie de façon utilitaire et d'éviter la souffrance ne sont qu'une composante d'une économie générale qui règle un va et vient entre des activités économisantes et dépensantes (perte d'énergie). Les activités dépensantes ayant une origine sacrée, la modernité peut être réenchantée. La société moderne voit émerger les activités non-productrices :

... il devient possible ... d'assigner à l'utilité une valeur relative. Les hommes assurent leur subsistance ou évitent la souffrance, non parce que ces fonctions

64. Georges Bataille, « Le bas matérialisme et la gnose », *Documents*, n° 1, 1930, p. 108.

engagent par elles-mêmes un résultat suffisant, mais pour accéder à la fonction insubordonnée de la dépense libre⁶⁵.

A partir de janvier 1933, date de parution de cet article, Alexandre Kojève dirige un séminaire à l'École des Hautes Études sur la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel. Bataille, Queneau, Merleau-Ponty, Sartre, Lacan, Raymond Aron et d'autres y assistent. Kojève traduit avec Henry Corbin les études de Hendrik De Man. L'interprétation du socialisme par De Man est analogue à celle de l'histoire par Hegel : l'émancipation de la conscience libre est aussi une recherche de prestige. Hegel décrit la constitution de la conscience de soi à travers le conflit et la négation de l'autre. La conscience de soi résulte d'une lutte pour la vie et la mort entre le soi et l'autre. Devenir maître implique affronter la mort et risquer sa vie. Hegel distingue pourtant la maîtrise et la souveraineté⁶⁶. Le maître n'est pas vraiment souverain, il dépend du travail du serviteur. Ce travail introduit le progrès dans l'histoire. Le règne de la liberté ne peut commencer tant que le maître veut conserver sa conscience en ignorant sa dépendance du serviteur. L'histoire se termine quand le maître et le serf se reconnaissent mutuellement, indépendamment des nécessités biologiques. La troisième phase de l'histoire, celle de la synthèse, est ainsi une pure recherche de prestige.

Bataille radicalise cette distinction faite entre « maîtrise » spirituelle (*Herrschaft*) et « souveraineté ». Une pensée hégélienne qui estime pouvoir sauver (*aufheben*) l'Esprit au-delà de la mort et préserve ainsi la vie est dérisoire⁶⁷. Une telle conscience n'a rien risqué. La vraie souveraineté de l'homme implique qu'il mette sa vie en jeu en dehors de la rationalité spirituelle. Il existe donc deux économies : avec la maîtrise spirituelle à l'instar de Hegel, on économise de l'énergie. Une économie générale doit comporter la dépense qui comporte un risque. Ainsi Bataille ne ferme pas le mouvement de l'histoire tandis que, d'après Kojève, sa fin est imminente. Celui-ci transpose au XX^e siècle, sous la figure de Staline, la constellation du XIX^e – Napoléon accomplissant l'action dans la construction de l'État, Hegel accomplissant la pensée. Bien que la recherche de prestige unisse les discussions autour de Hegel et de Mauss, les débats personalistes sont dans ce sens la riposte aux séminaires de Kojève. Les

65. Georges Bataille, « La Notion de dépense », in *La Critique Sociale*, n° 7, janvier 1933, pp. 7-15 – p. 15.

Réédité dans Georges Bataille, *La part maudite*, précédé de *La notion de dépense*, Paris, Minuit, 1967.

66. Alexandre Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, Paris, Gallimard, 1968 (1^{ère} édition : 1947), p. 178ss, pp. 514-518.

67. Georges Bataille, *Hegel, la mort et le sacrifice*, Deucalion, mai 1955, pp. 21-43.

Sur Bataille et son refus du spirituel hégélien, voir Jacques Derrida, « De l'économie restreinte à l'économie générale, un hégélianisme sans réserve », in *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, pp. 369-407, p. 376.

personnalistes font d'autre part communiquer une anthropologie personnalisée et l'ethnologie.

II.– LA DOCTRINE DE L'ORDRE NOUVEAU

1. LES TRANSFERTS PHILOSOPHIQUES EFFECTUES PAR MARC ET PAR ROUGEMONT

La revue *L'Ordre Nouveau* traverse trois stades. Dans un premier temps, le groupe se forge une doctrine. Cette recherche théorique est très largement dominée par les emprunts aux personalismes. Pendant la deuxième phase, les personalistes fédéralistes élaborent un fédéralisme et font « appel aux techniciens » (titre du n° 7 de *L'Ordre Nouveau* du 15 janvier 1934) pour mettre en œuvre la théorie. La dernière phase est en quelque sorte un retour aux sources. O.N. se montre ouvert aux inspirations personalistes d'origine allemande surtout pendant la première phase. *Esprit* par contre subit le transfert philosophique quand O.N. accentue la rigueur doctrinale.

Au début des années 30, les militants d'O.N. rassemblent tout un éventail philosophique en associant la foi ou l'héritage monothéiste, la phénoménologie, l'existentialisme, le proudhonisme et le courant « surréaliste » s'appuyant sur l'anthropologie et l'ethnologie. La notion moderne de personalisme ne provient pas de la pensée de Charles Renouvier, qui désigne en 1903 sous ce terme un néo-kantianisme idéaliste. La philosophie dialogique du *Journal Métaphysique* de Gabriel Marcel n'a finalement que peu d'importance pour O.N., bien que Marcel et Charles Du Bos participent aux premiers pas d'O.N. Alexandre Marc introduit les termes de personne et de personalisme en France. Ils s'appuient sur la tradition chrétienne et sur les personalismes phénoménologiques et dialogiques allemands. Le mentor néo-thomiste d'*Esprit*, Jacques Maritain, qui connaît pourtant personnellement Max Scheler, ne transmet pas le personalisme moderne à cette revue. Mounier, qui ne lit pas l'allemand, n'entend parler du personalisme moderne que par le biais de Marc. Après la rupture entre O.N. et *Esprit*, Paul Ludwig Landsberg et Maurice de Gandillac jouent un rôle de médiateurs.

O.N. fait sienne la modernisation phénoménologique des personnalismes. L'acte phénoménologique s'y fait toutefois plus vitaliste et décisionniste. La mouvance exploite le livre de Georges Gurvitch sur les *Tendances actuelles de la philosophie allemande* et l'étude de Lévinas sur Husserl et Heidegger. Les personnalistes non-conformistes complètent ainsi la deuxième génération phénoménologique, à savoir ceux qui pensent que Husserl n'a jamais tenu sa promesse de revenir aux choses, pour revendiquer une analyse concrète de l'existence historique contingente (Hans Jonas), du *zoon politikon* (Hannah Arendt), de la technique (Günther Anders-Stern, fils de William Stern), de l'existant et de l'entre (Emmanuel Lévinas), du corps (Maurice Merleau-Ponty) et de l'existence incarnée (Paul Ludwig Landsberg et Alexandre Marc)⁶⁸.

Marc, qui assiste aux cours de Husserl à Fribourg et rencontre Scheler, récuse la conception abstraite des actes intentionnels et l'attitude apolitique de Husserl. Tout en émettant des réserves à l'égard de la personnalité scandaleuse de Scheler, de son tournant païen pendant les années 20 et de sa tentative de vouloir personnaliser la nation, il retient de lui une conception non-substantielle (phénoménologique) et cependant « incarnée » de la personne.

Les deux sources fondant la dignité de l'homme – sa déiformité et sa position excentrique lui permettant de dire non et de s'émerveiller devant le monde existant – débouchent sur un dépassement des réalismes et idéalismes transcendants. Les personnalistes de la deuxième génération radicalisent la composante décisionniste. L'argument anthropologique vient renforcer l'objectif révolutionnaire dans un sens vitaliste, qui doit néanmoins être précisés. O.N. n'intègre vraiment que deux grandes idées de Nietzsche : son anti-étatisme et sa conception de la souveraineté. L'État serait « le plus froid de tous les monstres froids⁶⁹ ». *L'Ordre Nouveau* cite l'idée de l'« individu souverain ... qui possède en lui-même la conscience fière et vibrante de ce qu'il a enfin atteint par là, de ce qui s'est incorporé en lui, une véritable conscience de la liberté et de la puissance, enfin le sentiment d'être arrivé à la perfection de l'homme⁷⁰. » Le numéro 16 du 15 décembre 1934 donne un extrait d'*Ainsi parlait Zarathustra* sous la rubrique des « Textes de doctrine et d'action » en avant-dernière de couverture. Cette vision de l'homme libre préparerait la notion de personne. Sorel est présent avec un extrait de ses *Réflexions sur la violence*, dans lequel il oppose à la pédagogie officielle une manière de travailler qui consiste à soumettre au lecteur l'effort d'une pensée qui « veut trouver du personnel »⁷¹. O.N. n'apprécie pas le culte de

68. Voir Thomas Keller, « Wider die deutsche Kontingenzscheu », *loc. cit.*

69. Voir Aron et Dandieu dans *La Révolution Nécessaire*, pp. 52, 159, 164, et Marc dans la « Lettre à Hitler », in *L'Ordre Nouveau*, n° 5, 15 novembre 1933, p. 12.

70. Nietzsche, « Généalogie de la morale », II, 2, in *L'Ordre Nouveau*, n° 5, 15 novembre 1933, p. 33.

71. *L'Ordre Nouveau*, n° 18, février 1935, p. 33.

la violence chez Sorel. La révolution ne devient violente que quand elle est mal préparée. Le poid du bergsonisme est également limité. La notion du temps vécu chez Bergson est très différente de la description du temps meurtrier que Dandieu effectue dans *Marcel Proust. Sa Révélation psychologique* (1930). O.N. réclame une attitude héroïque défiant la mort et le temps dissolvant. Or, le caractère « agonistique » de la pensée d'O.N. vient plutôt d'autres sources.

De tous les personnalistes, Marc est celui qui effectue le plus grand nombre de transferts et fait connaître en France Jaspers, Hartmann, Stern, Wust, Przywara, Werfel et Rosenstock. Il évite « l'éthique matériale des valeurs » de Scheler et s'appuie sur des analyses parallèles d'ordre psychologique et métaphysique. Il félicite William Stern de rejeter une psychologie naturaliste. Selon Stern, les « actes humains personnels » réunissent des aspects psychiques, physiques, spirituels, sensuels et corporels. Une psychologie sérieuse des peuples et nations doit saisir l'originalité incomparable de la spiritualité de chaque peuple et éviter des formules enfermant l'histoire et l'homme dans un déterminisme⁷². Il se situe ainsi au-delà du déterminisme de la philosophie de l'histoire et du relativisme de l'historisme. La vie concrète est génératrice de valeurs. Les tendances vitalistes d'O.N. doivent cependant être précisées.

Un manifeste d'O.N. publié en novembre 1931 proclame un « fédéralisme réel » correspondant à « l'homme réel »⁷³. Marc s'appuie – encore dans *Plans* – sur un exposé de Franz Werfel « Realismus und Innerlichkeit » qu'il a traduit pour la revue *LU*. Werfel, qui a coopéré avec Scheler au début de la Première Guerre mondiale, attaque l'éthique du travail bourgeois et prolétarien et le productivisme où se rejoignent capitalisme et communisme. Il salue l'homme créateur qui est lui-même générateur de réalité et devient ainsi l'homme réel⁷⁴. La Révolution spirituelle libèrera l'homme de la machine et lui restituera ses compétences spirituelles. Les machines et le temps croissant accordé au loisir seront la base matérielle de cette libération. Marc revendique les remarques de Werfel qui contiennent quelques termes schélériens tels que « *weltoffen* » (ouvert au monde, c'est-à-dire non-conditionné par l'environnement) et

72. Alexandre Marc, « Problèmes de Psychologie », in *Archives de Philosophie*, volume XII, cahier III, Études Critiques, 1936, Paris, Gabriel Beauchesne et ses fils, pp. 77-100, p. 98. Marc cite Stern, *System des kritischen Personalismus, Band 1 : Ableitung und Grundlehre, Band 2, Die menschliche Persönlichkeit, Band 3 : Wertphilosophie*, Leipzig, Barth, 1923-24, et Stern, *Allgemeine Psychologie auf personalistischer Grundlage*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1935.

Marc traite déjà du personnalisme de Stern dans René Dupuis, « Le personnalisme de William Stern et la jeunesse française », in *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 5 avril 1933, pp. 311-330. Dupuis est ici le prête-nom de Marc, d'après C. Roy, *Les contacts d'Alexandre Marc avec les philosophes allemands sous le Troisième Reich*, in Kinsky et Knipping, *loc. cit.*, pp. 153-167 – p. 153.

73. « L'Action. I. "L'Ordre Nouveau" », *loc. cit.*, p. 149.

74. Franz Werfel, « Realismus und Innerlichkeit. Zwischen oben und unten », in *Gesammelte Werke*, Munich, 1975, pp. 16-40, p. 19ss.

« *sympathiedurchströmt* » (traversé par un flot de sentiments de sympathie). Il distingue le réalisme économique et les possibilités créatrices réelles des temps industriels :

Car le progrès technique et l'inévitable diminution de la journée de travail seront les deux pôles de la révolution de demain... La machine qui produit des marchandises crée également des loisirs. C'est même là sa valeur profonde. Ces loisirs seront la dynamite qui ouvrira la première brèche dans les remparts de la société matérialiste et inhumaine⁷⁵.

Dans *Jeune Europe*, Marc et Dupuis appellent à la libération de « l'homme réel de chair et de sang », c'est-à-dire de l'homme contingent et incarné dans l'histoire. Il doit se libérer de la machine sans rejeter la civilisation industrielle : « L'Ordre Nouveau oppose à l'individualisme libéral l'homme réel de chair, de sang, d'âme, la personne, comme nous disons en France, qui y était enfermée et étouffée »⁷⁶. La France – non en tant qu'État-nation jacobin – est devenue la patrie de la personne qui peut y poursuivre des projets quasiment post-industriels. O.N. a une composante libertaire. L'espoir que le progrès technique pourra, de façon évolutionnaire, créer de nouveaux espaces libérés ne veut pas dire qu'O.N. renonce à la césure révolutionnaire. Marc, Aron et Dandieu intègrent la théorie des révolutions européennes de Rosenstock pour passer en revue et juger les différentes révolutions du XX^e siècle. Marc partage la pensée de Rosenstock lorsqu'il considère toute révolution comme un message universel qui prend une expression particulière selon la situation historique, géographique et politique d'un pays ou d'un groupe. Aucune révolution ne représente une valeur absolue en elle-même.

La Révolution française est le cas précis d'une rupture introduisant le système libéral. Les révolutions témoignent de « la primauté du spirituel » (Marc cite ici le célèbre titre d'un livre de Maritain), puisque le message d'une révolution n'est jamais épuisé par les forces existantes qui l'ont déclenchée. Chaque révolution a un aspect messianique et eschatologique qui pousse au soulèvement contre l'ordre injuste et promet l'instauration d'un ordre nouveau. Ces forces n'étant jamais assouvies, l'origine spirituelle de la révolution implique l'idée de révolution permanente. La Révolution française a donné naissance au citoyen, la Révolution russe au prolétarien conscient, la Révolution personnaliste doit créer une personne agissant contre l'individu atomisé et contre la masse. La conviction selon laquelle la personne est une potentialité inépuisable qui ne peut être assumée par l'histoire est incompatible avec l'historisme relativiste⁷⁷. Dans

75. *Loc. cit.*, p. 32, et Alexandre Marc in *Plans*, n° 8, octobre 1931, p. 152.

76. Dupuis et Marc, *op. cit.*, p. 119ss.

77. Alexandre Marc, « A propos de quelques livres – Prise de Conscience Révolutionnaire », in *Plans*, n° 13, mars 1932, pp. 59-65.

La Révolution Nécessaire, Aron et Dandieu revendiquent également le message de Rosenstock. Le fait révolutionnaire prend divers aspects selon le temps et l'espace et a besoin de l'histoire pour s'épanouir⁷⁸.

Dans une série d'articles parus dans la revue *L'Ordre Nouveau*, Marc examine les différents soulèvements à la lumière de cette théorie des révolutions. Le réformisme social-démocrate trahit l'idéal d'une transformation profonde de la société productiviste⁷⁹. La prise du pouvoir par les Nazis est un putsch. Les Nazis violent les valeurs particularistes autant que les universelles, puisqu'ils oppriment les régions et les droits de la personne⁸⁰. Le « réformisme fasciste » n'est qu'idolâtrie de la race, de l'État et de la nation. Le bolchévisme est une révolte détruisant les traditions. La révolution personaliste française ne doit être ni réforme ni révolte mais « totalisme de la tension entre l'universalisme et le particularisme »⁸¹.

La Révolution permanente devient ainsi un élément de tension ouvrant l'histoire. Le terme « tension » montre qu'O.N. intègre aussi la tradition socialiste révolutionnaire française. Marc souligne toutefois que Dandieu et Aron atténuent la glorification sorélienne de la violence. La mauvaise préparation des révolutions est responsable du sang versé. O.N. revendique la critique de l'État révolutionnaire totalitaire et jacobin et l'aspect polémique du proudhonisme. Marc, qui n'a pourtant vraiment lu Proudhon que pendant la Deuxième Guerre mondiale, assimile l'idée des « tensions » et des « conflits créateurs » dans sa métaphysique catholique. Il élabore une philosophie de l'acte anti-hégélien sans s'appuyer expressément sur Proudhon et Sorel. La pensée de Rosenstock, la critique de la dialectique hégélienne par Jaspers, Hartmann et Przywara, lui fournissent des arguments.

Marc rattache les concepts personalistes aux deux composantes d'O.N. – au contexte « surréaliste » et au contexte chrétien. Il intègre, comme Bataille, Caillois, Dandieu et Aron, l'anthropologie agonistique du don et de la dépense que l'« Essai sur le don » de Marcel Mauss a rendue célèbre. Marc connaît depuis 1931 les concepts du don et de la dépense discutés à la Bibliothèque Nationale et à la brasserie Lipp où se rencontrent Dandieu, Bataille, Henry Corbin et plus tard Pierre Prévost. Dans « Primauté de la personnalité », première ébauche d'un personalisme parue dans *Plans* du 20 avril 1932, Marc parle, en présentant le livre de Thierry-Maulnier *La crise est dans l'homme* (1932), de « la dépense prodigue de cette part disponible que l'homme porte en soi ». La générosité, ce

78. Aron et Dandieu, *op. cit.*, pp. 172-174.

79. Alexandre Marc, « Ni révolte, ni réforme : Révolution française », in *L'Ordre Nouveau*, n° 3, juillet 1933, pp. 18-22.

80. Marc, « Hitler et la révolution manquée », in *L'Ordre Nouveau*, n° 2, juin 1933, pp. 28-32.

81. Marc, « Ni révolte, ni réforme : Révolution française », *loc. cit.*, p. 20.

« don gratuit que fait l'individu de lui-même à lui-même »⁸², devient le concept unissant des non-conformistes venus d'horizons très divers. Ces lignes ont paru huit mois avant l'article de Bataille sur « La notion de dépense ».

La dépense est une perte d'énergie, une consommation généreuse. La primauté de la consommation sur la production deviendra une clé de la théorie économique d'O.N. Ainsi Marc établit un pont entre l'orientation religieuse qui souligne le don de la personne, c'est-à-dire l'abandon, et le groupe laïque d'O.N. qui veut accentuer l'individualité. La revendication de la générosité doit unir les différents militants – les proudhoniens inclus. Le proudhonisme – d'ailleurs souvent surestimé, surtout en ce qui concerne les années 30 – consiste surtout à rejeter la dialectique ternaire, c'est-à-dire celle se fermant sur le troisième terme, la synthèse. Les personnalistes fédéralistes réinterprètent ainsi la négation selon Hegel et Marx. La dialectique proudhonienne prise dans la *Théorie de la propriété* ne permet pas de glorifier la lutte de la conscience de soi contre l'autre (Hegel) ou la lutte des classes, puisque celles-ci contribuent à pousser le cours déterminé de l'histoire vers un désamorçage des conflits. Les tensions deviennent au contraire une propriété inaliénable de la personne et de la société.

Marc se convertit officiellement au catholicisme en 1933. Dans « Principe et Méthode de la Métaphysique »⁸³, paru en 1935, il présente la doctrine de l'*analogia entis* de Przywara ainsi que les pensées de Peter Wust, de Theodor Haecker et de Romano Guardini. Przywara aurait réconcilié sa foi avec un dynamisme moderne pour en faire un « catholicisme intégral »⁸⁴. Il supporte la tension entre les philosophies de l'essence et de l'existence et résiste à la tentation de la pureté⁸⁵, dans laquelle l'un triomphe au détriment de l'autre. L'être est chargé de devenir et ainsi non-déterminé. Selon Przywara, la révolution est rupture et accomplissement. Elle n'est ni réforme ni révolte, ni le panthéisme d'un Spinoza, ni le théopanisme d'un Barth⁸⁶. Sa position révolutionnaire est celle de l'ana-logie⁸⁷. Le caractère fragmentaire et « agonale »⁸⁸ de sa pensée empêche que la conscience particulière s'identifie à l'absolu, comme c'est le cas dans les divinisations – celle du sujet transcendantal (Kant), celle de l'esprit absolu (Hegel) ou celle du concept de Dieu de Maître Eckart.

82. Alexandre Marc, « Primauté de la personnalité », in *Plans*, n° 1, seconde série, 20 avril 1932, pp. 6-9-p. 7.

83. Alexandre Marc, « Principe et Méthode de la Métaphysique », in *Archives de Philosophie*, volume XI, cahier III, Études de Métaphysique et de Logique, Paris, Gabriel Beauchesne et ses fils, 1935, pp. 83-108 – p. 84ss. ; réédité dans *L'Europe en formation*, printemps 1994, pp. 19-45.

Voir aussi : Alexandre Marc, *Fondements du fédéralisme personnaliste*, Nice, Presses d'Europe, 1995.

84. *Loc. cit.*, p. 84ss.

85. *Loc. cit.*, p. 88.

86. *Loc. cit.*, p. 96.

87. *Loc. cit.*, p. 97.

88. *Loc. cit.*, p. 88.

Marc associe ici la théorie phénoménologique des actes intentionnels à la notion d'action selon Blondel. Il relie le dogme chrétien de l'analogie au fait agonal. Bien que Przywara approuve ce rapprochement entre sa doctrine de l'*analogia entis* et celle de l'action de Blondel, Marc n'est pas toujours fidèle à Przywara. Il transforme le catholicisme intégral en doctrine révolutionnaire. Le terme « agonal » et la définition de la *potentia activa* de la personne comme « don libre »⁸⁹ montrent que Marc a entretemps modifié les termes « agonistique » et « don » repris de Mauss.

Rougemont participe à l'élaboration d'une définition de la personne, comme étant « l'homme libre, créateur et responsable, conscient de son destin », tel qu'elle apparaît dans un article dont le titre « Notre foi » renvoie à l'apport chrétien⁹⁰. Rougemont aussi rééquilibre la tradition révolutionnaire avec la pensée théologique pour contrer la crise des concepts révolutionnaires vers 1933-34. Ce fils de pasteur né à Couvet près de Neuchâtel et mort en 1985 est probablement le penseur le plus dialogique parmi les personalistes fédéralistes. Selon lui, la personne est, contrairement à l'individu, l'homme qui a un prochain. Le prochain de l'Évangile est la personne qui décide parce qu'elle rencontre l'autre : « Le lieu de toute décision qui crée, c'est la personne. Toute l'agitation du monde n'est rien de plus qu'une certaine question qui m'est adressée, et qui ne se précise en moi qu'à l'instant où elle me contraint d'agir⁹¹. » De façon comparable au dialogisme de Buber, la communauté n'est pas fusionnelle. Elle est la rencontre entre le je et le tu : « Le rapport véritable entre les hommes, c'est la communauté des personnes responsables... Elle a son centre en chacune des personnes qui la composent, et n'est pas définie par autre chose comme par ce centre. Elle est le rayonnement dans la durée de l'acte instantané qui unit un je et un tu par un lien de responsabilité⁹². » La parole adressée, l'appel devient une vocation impérative par Dieu à laquelle personne ne peut se dérober : « La personne est le témoignage d'une vocation reçue et obéie. Je suis personne dans la mesure où mon action relève d'une vocation, fût-ce au prix de la vie de mon individu⁹³. » La vocation de l'homme est préfigurée dans l'incarnation exemplaire du Christ. L'appel personnel ne tolère aucune résistance. La formule « une vocation reçue et obéie » trahit la lecture de Barth.

Rougemont tente de réconcilier un christianisme rigide avec la nouvelle philosophie de l'acte : « La foi au Christ, c'est la foi dans la personne par excellence ; or, cette foi consiste en une action ... La foi au Christ est proprement

89. *Loc. cit.*, p. 103.

90. *L'Ordre Nouveau*, n° 9, mars 1934, p. 7.

91. Denis de Rougemont, « Grammaire de la personne », in *Hic et Nunc*, janvier 1934, p. 18.

92. *Loc. cit.*, p. 20.

93. Rougemont, « Définition de la personne », in *Esprit*, décembre 1934, p. 375.

ce qui “personnifie” le solitaire, ce qui le rend concret, c’est-à-dire présent à lui-même et aux autres dans un même élan⁹⁴. » Comme le personnaliste proudhonien ne tolère pas l’État entre les personnes, le personnaliste calviniste exclut les institutions intermédiaires. Dans sa revue *Hic et Nunc*, il présente la théologie de Barth pour dynamiser le personnalisme et riposter aux tentations vitalistes de diviniser l’homme. Barth reprend dans sa doctrine dogmatique l’avertissement lancé par saint Paul de ne pas confondre le Créateur et la créature (Épître de Paul aux Romains, 1, 23). La déiformité de l’homme n’implique pas une ressemblance entre deux pôles égaux. Barth attaque le dialogisme de Buber et la doctrine de l’*analogia entis* de Przywara qui, d’après lui, mettent au même niveau les pôles incomparables, Dieu et l’homme. Le concept de l’analogie devrait accentuer la différence entre les deux. Elle ne peut se manifester que dans l’*imitatio Christi*, dans la rencontre, au sein de la Trinité, du Moi, du Tu et du Moi-Tu.

Face à Rougemont, Marc doit désamorcer les malentendus causés par les attaques de Barth. Marc ne souscrit ni au catholicisme communautaire ni au protestantisme hostile à toute sacralisation du monde existant. Le protestantisme de Rougemont est moins rigide que celui de Barth. Rougemont intègre la notion d’acte et également la dialectique proudhonienne agonistique gardant ouverte chaque situation historique. « Nous ne disons pas “Esprit ! Esprit !” Nous disons “spirituel”. Cet adjectif qualifie l’acte personnel... pour nous la personne c’est l’individu engagé dans le conflit créateur. Conflit qui se résout par l’acte, – cet acte provoquant un conflit et un risque nouveau, générateurs de créations nouvelles⁹⁵. »

La personne telle qu’elle est conçue par Rougemont n’est pas l’opposé de l’individu. Avec Dandieu, il écrit : « la personne est l’individu engagé dans le conflit créateur⁹⁶. » Pour Rougemont la politique de la personne s’appelle déjà fédéralisme : « Une conséquence politique du personnalisme, c’est le fédéralisme. En effet, des lois fondées sur la personne sont obligées de tenir compte en premier lieu des diversités personnelles, puis locales, puis régionales⁹⁷. » Le principe fédérateur de la diversité dans l’unité entretient l’équilibre entre l’universel et le particulier et intervient dans la constitution de l’identité de la personne, de la culture et de la coopération supranationale. Il peut

94. *Loc. cit.*, p. 367.

95. Daniel Rops et Denis de Rougemont, « Spirituel d’abord », in *L’Ordre Nouveau*, n° 3, juillet 1933, pp. 13-17 – p. 14.

96. Arnaud Dandieu et Denis de Rougemont, « L’Acte -la notion d’Acte comme point de départ », réédité dans *L’Europe en formation*, sept.-oct. 1981, n° 245, p. 36

97. Denis de Rougemont, *Politique de la Personne*, Paris, Je sers, 1934, p. 55.

décrire la doctrine chrétienne de la Trinité tout autant que la fédération européenne⁹⁸.

Les termes « personnaliste » et « fédéraliste » sont ainsi reliés dès les débuts d'O.N. Marc réclame le fédéralisme dans ses manifestes de 1931. Avec Dupuis, il reprend dans *Jeune Europe* la revendication d'un « fédéralisme européen réel ». Les mêmes auteurs donnent le titre suivant à leur contribution au « Cahier de revendications » de la *N.R.F.* : « De la patrie au fédéralisme révolutionnaire ». Cependant, bien que les textes de Rougemont témoignent de la lecture de beaucoup d'auteurs allemands tels que Rudolf Otto, Rudolf Kassner, Eugen Herrigel (avec qui Marc correspondit sur la distinction entre personne et chose⁹⁹), les auteurs classiques du personnalisme font défaut. C'est sans doute Marc qui convainc Rougemont et Dandieu d'employer systématiquement la notion de personne.

L'absence de transferts directs n'empêche nullement Rougemont et Dandieu de proposer des issues à la crise comparables à celles avancées par Marc. L'article « Liberté ou chômage » de Rougemont arrive à la même conclusion que Werfel et Marc qui misent sur le temps libre. Rougemont y analyse le problème du chômage. Pour lui, les conséquences de l'automatisation sont inéluctables : les machines remplacent l'homme et elles créent du temps libre. Dans une société dont la religion est le travail, on ne reconnaît aucune dignité à ce temps libre. « Du travailleur on a fait un salarié, – et de sa liberté on a fait le chômage¹⁰⁰. » Il s'agit pourtant de faire en sorte que le machinisme puisse épanouir son potentiel libérateur. Une société personnaliste devrait transformer le chômage en temps libre.

La doctrine personnaliste contribue à engendrer la rupture entre O.N., *Plans* et *Esprit*. Elle remonte à un différend anthropologique. *Plans* regroupe à côté de Lamour et de Le Corbusier le syndicaliste et futur vichyste Francis Delaisi. L'idée de combiner les cités-jardins allemandes à la Cité radieuse de Le Corbusier est plus technocratique que la pensée d'O.N. Pour *Plans*¹⁰¹, la liberté de l'individu passe par la satisfaction des besoins matériels des masses. Il faut produire et planifier la production. Or, O.N. cherche à faire l'économie du stade prolétarien et donne la priorité à l'acte créateur et généreux. La préférence accordée par Stern, Werfel et Rosenstock aux activités créatrices de l'homme va déjà dans le

98. Voir Denis de Rougemont, in *L'Esprit européen*, Rencontres internationales de Genève 1946, Neuchâtel, La Baconnière 1947, p. 143.

99. Voir C. Roy, « Les contacts d'Alexandre Marc avec les philosophes allemands sous le Troisième Reich », *loc. cit.*, pp. 153-167 – pp. 156-157.

100. Denis de Rougemont, « Liberté ou chômage », in *L'Ordre Nouveau*, n° 1, mai 1933, pp. 10-15 – p. 15.

101. Voir Sylvie Guillaume, *Plans et la révolution collective*, in Merlio, *loc. cit.*, pp. 197-208.

sens de la « méthode dichotomique » formulée par Aron et Dandieu à l'aide de l'idée de la dépense gratuite. Cette composante libertaire qui vise à abandonner la condition prolétarienne engendre aussi des recoupements avec le groupe surréaliste autour de Bataille, Leiris et Caillois, qui exploite également l'« Essai sur le don » de Mauss.

2. L'ANTHROPOLOGIE PERSONNALISTE DU DON : DANDIEU

Les analyses de Dandieu sont destinées à identifier cette réalité dans l'homme qui lui permet de mettre en œuvre une activité spirituelle non-intellectualiste et non-quantifiable. En 1930, il présente dans *Documents* les recherches du physicien Meyerson et du médecin phénoménologue Eugène Minkowski afin de rapprocher les théories scientifiques des recherches ethnologiques. Meyerson identifie des pratiques irrationnelles chez des sorciers « primitifs » et des scientifiques modernes¹⁰². Il s'oppose dans *L'explication dans les sciences* à l'approche hégélienne qui consiste à identifier le réel et le rationnel. Minkowski quant à lui explique dans *La Schizophrénie* (Payot, 1927) que cette maladie représente une hypertrophie du rationnel et un déficit de réalité, tandis que la démence correspond à un contact étroit avec la réalité conjugué à la perte des facultés mentales rationnelles. Minkowski contribue plus tard à *L'Ordre Nouveau* avec un article sur « Le phénomène de l'avoir »¹⁰³. En résumant Hubert et Mauss, Meyerson et Minkowski, Dandieu conclut que l'esprit est régi par deux directions : « d'une part, tendance rationnelle, d'autre part croyance à l'objet concret, adhésion à cet objet¹⁰⁴ ». Le scientifique objectivise rationnellement, mais il s'approprie également la réalité de façon irrationnelle.

C'est dans cette distinction faite entre l'esprit et la *ratio* que naît la marge où s'insère l'acte personnel. Dans « Y a-t-il un seuil entre Cité et Humanité ? »¹⁰⁵, Dandieu introduit les termes « soi », « personnalité », « personnalisation » et

102 Arnaud Dandieu, « Émile Meyerson, "Fondements de la dualité de l'espace", et Eugène Minkowski, "La Schizophrénie" », in *Documents*, n° 1, 1930, pp. 41-42.

Dandieu, « Émile Meyerson, Le physicien et le primitif », *Documents*, n° 5, 1930, p. 312.

103. *L'Ordre Nouveau*, n° 16, 15 décembre 1934, pp. 13-17.

104. Dandieu, « Le Conflit du réel et du rationnel », in *La Revue Philosophique*, tome CX, 1930, p. 460.

105. *Archives de philosophie du Droit*, n°s 1 et 2, 1933, réédité dans *L'Ordre Nouveau*, n° 45, septembre 1938, pp. 1-9.

« acte personnel ». Il reprend l'opposition entre la personne morale et la personne spirituelle, cette dernière étant caractérisée par les conflits intérieurs. D'après *L'Hérédité* de Léon Daudet, le « soi » de la « personnalité » n'est pas déterminé par des facteurs héréditaires. Georges Davy décrit dans *Foi jurée* (1922) la « personnalisation » de la société. Gurvitch serait proche de Proudhon en partant d'une tension féconde entre les liens sociaux idéaux et empiriques. Dandieu conclut que « L'initiative du conflit doit demeurer au soi sur le moi, à l'acte personnel sur la tendance instinctive : cette tension est donc intention ; elle est orientée dans le sens de la personnalisation¹⁰⁶. »

Dans son article « La Philosophie sociale marxiste », Dandieu renvoie au texte de Bataille et Queneau sur « La critique des fondements de la dialectique hégélienne » paru dans *La Critique Sociale* de mars 1932. Bataille et Queneau auraient montré en s'appuyant sur Nicolai Hartmann que la philosophie idéaliste de Hegel présente un thème analogue à celui de la lutte des classes. Le lien décisif est la dialectique du maître et du serviteur. Une théorie non-matérialiste de la lutte des classes peut assimiler la dialectique du maître et du serviteur. Ainsi la théorie psychologique de De Man évoque le complexe d'infériorité décrit par Adler pour expliquer les conflits entre le prolétariat et la bourgeoisie¹⁰⁷. Dandieu préfère la transformation matérialiste de l'antagonisme entre le maître et le serviteur effectuée par le schéma marxiste de la lutte des classes. Mais il récuse la théorie de la plus-value qui réduit chaque échange à une équivalence quantifiable¹⁰⁸. Le marxisme est également insuffisant pour rendre compte de l'évolution du XX^e siècle qui tend à remplacer les prolétaires par des machines et remplace la lutte des classes par une étatisation des conflits. La dictature bureaucratique de Lénine et Staline entre en contradiction avec le marxisme qui prévoit la fin de l'État. Dandieu effectue également un glissement sémantique de la notion de conflits, sans pour autant souscrire au planisme ou à la thèse d'une fin de l'histoire.

En 1933, Dandieu présente avec Robert Aron, son co-auteur déjà en 1932 pour un livre au titre révélateur – *Le Cancer américain*, l'étude *La Révolution Nécessaire*. Il y développe ses concepts de l'échange et du crédit en exploitant les recherches ethnologiques de Malinowski (*Argonauts of the Western Pacific*) et de Mauss. Ils citent Malinowski : « le crédit précède le troc¹⁰⁹. » Tout échange est basé sur la confiance. Il n'y a pas seulement échange de marchandise mais également échange de prestige. Dandieu et Aron rappellent la définition du potlatch par Mauss (« cette prestation totale, cet acte belliqueux de type

106. *Loc. cit.*, p. 2.

107. « La philosophie sociale marxiste », in *Demain ?*, juillet-août 1933, réédité dans *L'Ordre Nouveau*, n° 41, 1er juin 1937, pp. 24-31 – p. 24.

108. *Loc. cit.*, p. 26.

109. Aron et Dandieu, *op. cit.*, p. 96.

agonistique »¹¹⁰) pour souligner l'aspect polémique du don. Le rôle joué par le prestige dans l'échange primitif met aussi en valeur son caractère individualiste¹¹¹. L'homme primitif n'est pas plus généreux que l'homme moderne¹¹², mais il poursuit toujours deux objectifs : richesse et prestige.

La composante agonistique de la conscience est aussi appelée « l'intelligence-épée ». Dandieu a élaboré ce concept avec Chevalley en 1932¹¹³. Il le reprend dans *La Révolution Nécessaire* :

Il s'en suit que l'on doit repousser avec mépris toute conception qui assimile l'intelligence à un miroir : c'est le fait des théories idéalistes et matérialistes. On devra repousser de même toute conception qui fait de l'intelligence un outil : c'est le fait du pragmatisme et du behaviorisme. L'intelligence n'est ni un outil ni un miroir comme l'imaginent ... les capitalistes et les marxistes : miroir quand l'homme est au repos et qu'il croit connaître, outil quand il est debout et qu'il croit agir. L'intelligence est une épée¹¹⁴.

Cette intelligence tranche. Elle dépasse tout déterminisme dans l'histoire. L'histoire n'est régie ni par des idées ni par l'utile. L'anti-étatisme mais aussi le vitalisme de Bakounine deviennent aussi importants que le socialisme de Proudhon – dont O.N. passe d'ailleurs sous silence le productivisme et la mysogynie. C'est moins Proudhon que Bakounine et Rosenstock qui fournissent une théorie révolutionnaire anti-déterministe. Selon Bakounine, « la science est l'immolation perpétuelle de la vie fugitive... Ce que je prêche, c'est donc jusqu'à un certain point la révolte de la vie contre la science¹¹⁵. » Les écrits de De Man auraient le mérite d'avoir déplacé le conflit de la lutte des classes vers le psychisme¹¹⁶. L'esprit révolutionnaire doit libérer les forces créatrices et l'élan individuel de tout embrigadement étatique et machiniste. Ainsi l'homme peut-il économiser son énergie, qui devient disponible pour la libération progressive de l'humanité et de ses activités créatrices.

C'est ici que Dandieu et Aron réintègrent le discours ethnologique de la dépense. Cette double recherche est en quelque sorte le fondement anthropologique de la méthode dichotomique qu'Aron et Dandieu appliquent au temps présent. Les deux auteurs identifient l'énergie, cette violence créatrice qui permet à la personne de se dépasser : « ... au contraire de toutes les autres sociétés,

110. *Ibid.*, p. 97.

111. *Ibid.*, pp. 98-99.

112. *Ibid.*, p. 101.

113. Arnaud Dandieu et Claude Chevalley, « L'intelligence-épée », in *Nouvelle Revue Française*, 1er décembre 1932.

114. Aron et Dandieu, *op. cit.*, p. 209.

115. *Ibid.*, p. 29.

116. *Ibid.*, p. 154.

de tous les autres groupements, l'humanité ne saurait être considérée comme existante, en tant que sociale, que comme expression suprême du personnalisme se dépassant pour s'affirmer¹¹⁷. » Le lien social se trouve ainsi détaché de la pensée communautaire. La solidarité découle de la capacité de la personne à se dépenser. Le double aspect de l'activité, les facultés fonctionnelles et les facultés « gratuites », caractérise la personne à tout moment de l'histoire et garantit la persistance de la Révolution : « D'un côté, l'homme accroît sans cesse la puissance de ses procédés d'économie ; de l'autre il déploie toujours plus largement sa capacité d'explosion, de dépense et d'invention gratuite¹¹⁸. »

Comme Bataille, Dandieu et Aron transforment l'idée de la dépense selon Mauss pour en faire une activité désintéressée. « Procédés d'économie » signifie travail fonctionnel aliéné : il s'agit d'économiser, c'est-à-dire du contraire de la générosité. Aux facultés doubles correspond un travail double. Le premier est labeur, le deuxième activité créatrice. O.N. en tire comme conclusion que la méthode dichotomique implique des mesures réduisant le labeur, telles qu'un service civil et l'introduction d'un minimum vital européen.

A la différence de Bataille, pour lequel l'échange et l'acte du don sont à la fois économiques et magiques puisque d'origine sacrée, O.N. dissocie ces deux éléments : l'économique abstrait n'est pas d'ordre spirituel. Il n'est pas enraciné dans l'existence incarnée de la personne et doit se contenter d'un rôle distributeur. La production, qui est dominée par la technique, l'échange et la redistribution, se trouve désacralisée. Le spirituel est réservé à la personne. Du même coup la consommation est privilégiée.

La méthode dichotomique peut être fondée doublement : par la référence à l'homme réel (ex. : le loisir selon Werfel) ou celle à l'ethnologie. Les personnalistes fédéralistes établissent un lien supplémentaire entre la tradition révolutionnaire française et l'anthropologie dichotomique à travers le « fait agonale ». L'anthropologie personnaliste du don peut s'associer au mutualisme de Proudhon puisque la dialectique proudhonienne des tensions sans synthèse revêt un aspect agonistique. Cet aspect gardant indécis le cours de l'histoire, que les personnalistes appellent fait agonistique ou fait agonale, permet de caractériser la doctrine d'O.N. de pensée décisionniste.

117. *Ibid.*, p. 162.

118. *Ibid.*, p. 210.

3. RUPTURES : LES REVOLUTIONS MANQUEES

Cette première phase d'O.N. est destinée à élaborer une doctrine et à préparer la Révolution. Une nouvelle situation révolutionnaire semble intervenir avec la guerre civile en Allemagne, la prise du pouvoir par les Nazis et les émeutes antiparlementaires de février 1934 en France. La « Lettre à Hitler »¹¹⁹ interprète les événements en Allemagne et les situe dans la série des révolutions manquées. La première partie de ce texte non-signé est écrite par Daniel-Rops, la seconde par Alexandre Marc¹²⁰. La « lettre » (surtout les premières pages) doit tromper les autorités allemandes et passer la censure nazie puisqu'elle doit être massivement diffusée en Allemagne – projet qui a échoué. La première partie évite en conséquence de critiquer trop ouvertement le national-socialisme. Le lecteur d'aujourd'hui est forcément choqué quand il lit « Vous avez mis fin à un mensonge. Celui de la démocratie libérale¹²¹. » Même en tenant compte du fait que toutes les atrocités commises par les Nazis ne pouvaient être anticipées en 1933, ces passages restent inacceptables. Les auteurs félicitent les nationaux-socialistes d'avoir balayé la République de Weimar. De même, que faut-il penser du passage sur lequel se termine la première partie : « votre mouvement possède, dans son fondement, une grandeur authentique. De cette grandeur, qu'avez-vous fait ?¹²² » Il s'agit, certes, de la « grandeur » de « protester contre le matérialisme des sociétés »¹²³ et non de la grandeur de l'idéologie nazie. Il est vrai que les Nazis peuvent, comme tous les mouvements antilibéraux, mettre le doigt sur les réelles carences des sociétés de l'époque et les exploiter. Les auteurs concèdent un élan authentique aux jeunes nazis. Les personnalistes fédéralistes – à l'instar

119. *L'Ordre Nouveau*, n° 5, 15 novembre 1933.

120. Alexandre Marc, « Bref historique de mes rapports avec Jacques Maritain », in *L'Europe en formation*, n° 302, Automne 1996, pp. 25-34.

121. « Lettre à Hitler », *loc. cit.*, p. 8.

122. *Loc cit.*, p. 14.

123. *Loc cit.*, p. 13.

de Schulzen-Boysen qui œuvre à l'intérieur des organisations nazies – veulent toucher les jeunes qui se sont laissés prendre par l'hitlérisme.

Ainsi, rien ne permet d'accuser cette lettre d'une quelconque complaisance envers l'idéologie nationale-socialiste. La deuxième partie expose clairement les positions doctrinales antinazies du personnalisme. Elle rejette le racisme (« cette idole pseudo-scientifique qui éveille à la fois l'horreur et le rire : la race, telle que la conçoivent et l'adorent vos sous-Gobineau en chemises brunes »¹²⁴), l'idolâtrie de l'État, le mépris de l'individu, l'enracinement de la révolution dans le parti unique, le patriotisme ayant comme seule valeur la nation allemande et écrasant les régions. Le national-socialisme engendrera la guerre : « Vous voilà désormais condamné à descendre la pente qui mène du nationalisme à l'étatisme, de l'étatisme à l'autarchie, et de l'autarchie à la guerre¹²⁵. »

O.N. est cependant prisonnier de sa logique dialectique. Le système libéral y est l'ennemi commun, et l'antinazisme, qu'il soit libéral ou marxiste, ne permet pas de sortir de la logique du totalitarisme qu'il a engendré. Il est justement typique de la logique d'O.N. d'adopter une tierce position qui permet d'identifier les points communs reliant des systèmes apparemment contraires tels que le libéralisme et le bolchevisme productivistes. Ainsi la démocratie fédéraliste ne s'oppose pas seulement aux totalitarismes mais aussi à la fausse démocratie libérale qui produit le fascisme et le communisme. Les personnalistes peuvent renvoyer au comportement lâche des démocraties libérales face à l'Allemagne nazie et à l'U.R.S.S. Il est vrai aussi que beaucoup de conservateurs et de libéraux peureux voient dans le national-socialisme un moindre mal qu'ils préfèrent à la menace communiste. Selon O.N., les idéologies fascistes et nationales-socialistes sont intimement liées à la société bourgeoise. Elles ne peuvent être expliquées comme une réaction au communisme. Les personnalistes perçoivent avec acuité les côtés odieux des milieux bourgeois (goût du profit et des privilèges lié au manque de générosité et à la haine de l'autre, de l'étranger, chauvinisme, antisémitisme...). Contrairement à la lâcheté très répandue dans le milieu bourgeois aisé, Marc et Rougemont (voir son *Journal D'Allemagne* de 1938) combattent le nazisme. Contrairement aux fronts « antifascistes » englobant libéraux et communistes, ils voient dans les mouvements totalitaires – le nationalisme belliqueux et le bolchévisme destructeur – des extrémismes issus des classes bourgeoises.

Les personnalistes fédéralistes peuvent certes – suivant leur schéma d'interprétation – ranger la prise du pouvoir par les Nazis dans la chaîne des révolutions manquées. Mais voir dans la suppression de la société libérale une

124. *Loc cit.*, p. 20

125. *Loc cit.*, p. 22.

œuvre de salubrité va trop loin dans la confusion. Le parallélisme établi entre le nazisme, le stalinisme et le fordisme est inacceptable puisqu'il passe sous silence les garanties réelles de droits dans les sociétés libérales. Pour O.N. ces acquis sont en retrait face aux mécanismes économiques déshumanisants, au cynisme politique et à la permissivité hédoniste.

Ce sont surtout les membres croyants d'O.N. qui se mobilisent contre les aspects permissifs de la société libérale parce qu'ils ne tolèrent pas une modernité dans laquelle la liberté se transforme en irresponsabilité. Cette attitude morale infirme le schéma d'interprétation des révolutions manquées et invite à des compromissions. Ainsi est-il impossible de justifier les propos de Daniel-Rops sur les immigrés juifs allemands parus dans le numéro un peu cocorico de *L'Ordre Nouveau* du 15 février 1934. L'auteur catholique déplore les scandales déferlant sur la France :

On nous a accusés d'hitlérisme et de fascisme parce que nous avons osé écrire qu'un pays n'a pas le droit de faire de la pornographie un moyen de gouvernement, qu'une certaine liberté de la presse qui permet à des millions de consciences de s'empoisonner, est un songe criminel... Depuis quelques mois sévit en France une véritable profusion de magazines pornographiques ; la plupart appartiennent à une firme où figurent des émigrés juifs allemands¹²⁶.

Ce catholicisme plutôt intégriste qu'intégral prolonge l'antijudaïsme scandaleux de l'église catholique de l'époque. Daniel-Rops l'associe à la xénophobie. Il n'accepte que les Juifs convertis au christianisme et francisés et rend encore après l'holocauste les Juifs responsables de leur malheur dans *Jésus en son temps* (1945).

L'attitude d'O.N. face aux émeutes antiparlementaires reste fidèle à la logique des interprétations des révolutions. Il s'agit encore d'une révolution manquée. Aron et Daniel-Rops signent pour O.N. le manifeste du Club de Février auquel participent aussi Jacques Arthuys et Jean Cagnat (Action Publique), Christian Pineau et Charles Riandey (Les Nouvelles Équipes), Pierre Winter et Jean Amos (*Prélude*, revue qui succède à *Plans*). Pineau est un syndicaliste anticommuniste de la C.G.T. et coopère avec *La Flèche* de Bergery en 1936-37. Jacques Arthuys est, comme Lamour, un ancien du Faisceau de Valois. Bien qu'aucun membre de l'équipe O.N. n'ait participé aux émeutes, les signataires veulent rendre justice au courage des révoltés :

126. « Ce qui meurt et ce qui naît », in *L'Ordre Nouveau*, n°8, 15 février 1934 : « Valeurs françaises », pp. 25-28 –p. 25.

« Février 1934. Il s'est trouvé de nouveau des Français pour sacrifier leur vie à un idéal. » Il s'agit d'autre part d'une révolution mal préparée et sans fondement spirituel :

Ce premier sursaut national n'a servi qu'à remplacer des hommes corrompus par des liquidateurs de faillite. D'autres sursauts suivront. Pour qu'ils soient efficaces, il leur faut ce qui a manqué aux journées de février : une préparation tactique, un but, une doctrine.

Mais ces réserves n'impliquent aucunement un renoncement à la révolution :

Persuadé que la Révolution est nécessaire, que la France l'attend, que le capitalisme, que le parlementarisme ne peuvent la concevoir et la vouloir, un certain nombre d'hommes appartenant à des équipes révolutionnaires de tendances, ont décidé de fonder un organisme d'action : Le Club de Février. L'heure est venue pour la France de donner à elle-même et aux autres nations, les formules et les réalités d'un Ordre nouveau – un ordre vrai – où le Capitalisme soit maté, où les clientèles politiciennes et leurs chefs soient anéantis, où l'oppression communiste soit impossible, où la liberté soit organisée. Depuis des années, un travail de préparation a jeté les bases d'une doctrine révolutionnaire française. Le Club de Février se donne pour mission de la rendre publique et entraînante. Il lancera les mots d'ordre de la Révolution. Il désire que la Révolution se fasse dans l'ordre et dans la mesure. Mais si les événements obligent la Révolution à se frayer un chemin plus rude, le Club de Février pensera d'abord au salut du pays.¹²⁷

Le Club de Février reste éphémère. Ces propos qui ne sont pas sans ambiguïtés semblent laisser présager d'autres tentatives révolutionnaires. Robert Aron, signataire du manifeste du Club de Février, ne dédaigne pas d'écrire après 1938 pour *La Flèche*, la revue de plus en plus nationale-révolutionnaire de Bergery. Aron s'engage pendant la Seconde Guerre mondiale en Afrique du Nord auprès des forces de libération. Jean Jardin, catholique conservateur à coloration maurassienne, germanophobe et traditionnaliste, munichois en 1938, ne partage le destin d'O.N. qu'au début. Il entre au service des chemins de fer dirigés par le polytechnicien Raoul Dautry, premier président de la S.N.C.F., et s'y occupe des relations publiques. Sa vision corporatiste du travail fait de lui un gestionnaire du régime de Vichy. Sa carrière l'amène au poste de chef de cabinet de Laval. Le haut fonctionnaire collabore, mais aide en même temps des amis actifs dans la Résistance, dont Aron, Marc et Dautry.

O.N. condamne aussi la conjuration et l'acte révolutionnaire dépourvu de tout contenu. Les promesses faites quant aux conditions et à la légitimité d'une action révolutionnaire ne sont pas restées vaines dans la mesure où la première

127. « Club de Février », in *L'Ordre Nouveau*, n° 10, 15 avril 1934, p. 30.

phase révolutionnaire sans participation d'O.N. se clôt et l'acte révolutionnaire se transforme en intransigeance politique et morale. Marc et Rougemont quittent Paris pour la province. O.N. s'efforce de donner une forme plus concrète aux orientations philosophiques. Le fédéralisme réel doit expérimenter des projets concrets. Mais O.N. subit aussi l'influence des ingénieurs.

4. FEDERALISME ET REALISATIONS

La préhistoire d'O.N. est marquée par des recherches, des tentatives de rassemblement et d'alliances. Les réflexions sur le fédéralisme ne sont pas systématiques. Il est vrai que les conceptions personnalistes et anthropologiques fournissent aussi des éléments pour un fédéralisme : la richesse, la diversité et les conflits intérieurs de la personne et de la culture, l'interaction nécessaire entre personnes et cultures. Quand la revue *L'Ordre Nouveau* démarre, le travail théorique est avancé. Dans le premier numéro d'O.N. faisant un « Tour d'Horizon », Robert Aron et Arnaud Dandieu analysent l'histoire politique des États-Unis. A l'origine il y a le parti républicain du *self-made man* industrialiste Hamilton, qui favorise les superbanques, et le parti démocrate de Jefferson. Ce dernier est un aristocrate individualiste anti-bancaire et anti-urbain, partisan d'un « fédéralisme intégral ». Mais le parti démocrate, « champion de la décentralisation, ne vient au pouvoir que pour renforcer la centralisation¹²⁸. » C'est probablement la première fois qu'apparaît le terme « fédéralisme intégral ». Cette discussion se poursuit après 1945 dans le différend qui oppose les fédéralistes intégraux aux fédéralistes hamiltoniens avec à leur tête Altiero Spinelli qui prône l'interaction entre les États.

Après la mort de Dandieu en août 1933 des suites d'une septicémie post-opératoire, O.N. se fait un point d'honneur de poursuivre ses objectifs et de passer à la réalisation de ses concepts. Ainsi les deux derniers numéros de *L'Ordre Nouveau* publient-ils des textes posthumes de Dandieu. Le service civil annoncé à la fin de *La Révolution Nécessaire*¹²⁹ pour supprimer la condition prolétarienne devient la préoccupation majeure des personnalistes fédéralistes. O.N. se choisit des terrains privilégiés pour passer à l'action et libérer le travail : le paysan qui

128. Robert Aron et Arnaud Dandieu, « USA. Faillite économique du libéralisme », in *L'Ordre Nouveau*, n° 1, mai 1933, pp. 21-24 –p. 23.

129. Robert Aron et Arnaud Dandieu, *op. cit.*, pp. 257-267.

craint la prolétarianisation et l'ouvrier industriel déjà prolétarianisé. Contrairement au retour nostalgique à la terre ou à la glorification du travail dans les productivismes marxistes et libéraux, les deux problématiques sont soumises à la méthode dichotomique :

L'Ordre Nouveau a toujours proclamé que le droit de l'individu à la subsistance, à la vie était sacré : un niveau de vie moyen convenable peut et doit être assuré à chacun, en contre-partie d'une participation aux nécessités communes, sous forme de service civil¹³⁰.

La question sociale du travail et l'ordre fédéral sont ainsi intimement liés. Mais dans la mobilisation générale en 1933-34, les militants d'un fédéralisme réel cherchent des attaches identitaires. L'attitude des membres d'O.N. quant à la question de savoir à quelle instance et à quel groupement humain attribuer une valeur spirituelle n'est pas univoque. Un certain flou entoure aussi leurs options fédéralistes. Ainsi n'arrivent-ils pas à évacuer des ambiguïtés sur les notions de nation et de patrie. René Dupuis et Rougemont dissocient le lien entre les deux. Déjà en 1931, Dupuis s'était exclamé « Patrie oui. Nation non ! »¹³¹. Les régions et les communes sont les unités préférées. C'est encore Dupuis qui écrit l'article « Salut de l'Europe », dans lequel il récuse le système des États-nations et l'idée d'une Pan-Europe¹³² en faveur d'une fédération supranationale ouverte aux nations et autres communautés¹³³. Il préconise des petites patries, dont les frontières sont variables et qui ont la primauté sur la nation. À l'encontre du plan des néo-socialistes étatistes (Déat, Marquet, Montagnon), Rougemont réclame dans « Plans de réforme »¹³⁴ que l'homme crée des cadres à sa mesure.

D'autre part, O.N. n'est pas vraiment régionaliste. Le numéro 8 sur les « Valeurs françaises » (15 février 1934) est caractéristique d'une mystique de la France à laquelle adhèrent Marc et Jardin. Le numéro s'ouvre sur une dédicace :

Aux morts de février 1934. Au moment où pour la première fois depuis longtemps, des Français ont sacrifié leur vie dans un geste de désespoir et de dégoût, il nous semble particulièrement urgent de dégager à nouveau les véritables valeurs françaises.

Contre le reproche fait aux membres d'O.N. d'être « nationalistes, fascistes, réactionnaires, à droite », Marc se réclame « du goût de la clarté et de la volonté,

130. Alexandre Marc, « La terre libérée », in *L'Ordre Nouveau*, n° 6, 15 décembre 1933, pp. 25-32 – p. 29.

131. René Dupuis, « Patrie oui. Nation non ! », in *Notre Temps*, 2^e série, 5^e année, n° 107, 13 septembre 1931, p. 59.

132. *L'Ordre Nouveau*, n° 15, novembre 1934, pp. 23-32 – p. 29.

133. *Loc. cit.*, p. 32.

134. *L'Ordre Nouveau*, n° 14, 15 octobre 1934, pp. 15-22.

de la rigueur et de la cohésion »¹³⁵. La doctrine d'O.N. « libère l'idée nationale de la servitude territoriale » et « dissocie l'État de la nation »¹³⁶. La tradition française accorde aussi une grande autonomie aux provinces où la réalité locale assure les libertés de l'homme de chair et de sang, vivant et concret. L'« irritant » Sorel, Péguy et Dandieu incarnent cette tradition : « ce nationalisme-là, nous le suivrons jusqu'au bout »¹³⁷. Dans « Qualité française » paru dans le même numéro, Jean de Lassus et Dominique Ardouint (Jean Jardin) s'extasient devant la « piété de l'ouvrage bien faite poussée » évoquée par Péguy. La main d'œuvre française sait « rempailler les chaises » et « tailler des cathédrales »¹³⁸. Face à cette ferveur nationale contentons-nous de dire que les bons artisans existent dans d'autres pays et que Péguy méritait mieux ! La recherche d'attaches invite à rapprocher O.N. du culte maurrassien de l'enracinement. Marc, Chevalley et Dupuis sont conscients de ce problème. Marc met en garde contre la tentation de l'autarcie et du protectionnisme. Le paysan doit être propriétaire de sa terre mais il n'a pas le droit de la vendre. Il s'agit avant tout d'éviter sa prolétarianisation¹³⁹.

Vers la fin de 1934, O.N. s'éloigne de ce rétrécissement identitariste qui caractérise certains articles parus au cours des premiers mois de l'année. Dans le numéro 15 intitulé « Par-dessus les frontières... vers le fédéralisme », Marc se déclare fédéraliste – son fédéralisme s'appuyant sur la commune locale¹⁴⁰. Chevalley et Marc soulignent que les régions doivent avoir des frontières muables¹⁴¹. Pour Marc, la patrie n'est pas territoriale ; il craint les micronationalismes qui pourraient se cacher dans le régionalisme et s'enferment sur eux-mêmes. « L'uniformité est à la fois une maladie et une illusion : c'est en s'affirmant que chaque peuple continue d'enrichir le trésor commun de l'humanité, c'est en assumant sa mission irréductible qu'il s'élève à l'universalité. L'universel n'est pas le général ni l'abstrait¹⁴². » La réalité spirituelle de la nation est décisive. Ce sont ses valeurs humaines et universelles et non l'État qui fondent la patrie. Marc insiste pourtant sur la nécessité de s'enraciner dans une patrie concrète. Mais il prévient : « La vocation nationale empêche celles-ci de tomber dans la stagnation d'un provincialisme sans horizon »¹⁴³. Sa France, c'est celle de Péguy, dérobée aux Catholiques

135. Alexandre Marc, « Tradition renouée », in *L'Ordre Nouveau*, n° 8, 15 février 1934, pp. 1-6 –p. 1.

136. *Loc. cit.*, p. 2.

137. *Loc. cit.*, p. 6.

138. *Loc. cit.*, pp. 7-9, –p. 9.

139. Alexandre Marc, « La terre libérée », in *L'Ordre Nouveau*, n° 6, 15 décembre 1933, pp. 25-32.

140. Michel Glady (pseudonyme d'Alexandre Marc), « A hauteur d'homme. Des frontières au fédéralisme », in *L'Ordre Nouveau*, n°15, novembre 1934, pp. 8-22.

141. Claude Chevalley et Michel Glady, « La folie des frontières », in *L'Ordre Nouveau*, n° 12, 15 juin 1934, pp. 18-26.

142. Alexandre Marc, « Patrie, nation, état », in *L'Ordre Nouveau*, n° 32, 15 juin 1936, pp. 28-42 –p. 35.

143. *Loc. cit.*, p. 37.

conformistes et plus tard aux vichystes. Mais il est clair que des tendances fédéralistes divergentes déchirent O.N. – la première étant plutôt nationale, la seconde plus régionale.

O.N. arrive finalement à un consensus qui consiste à situer son fédéralisme à l'encontre de l'État-nation et du régionalisme. Il ne s'agit pas de décentraliser (la décentralisation présuppose un centre étatique) mais de « fédérer ». O.N. part de la commune et de la personne et non de la région.

Le régionalisme est une conception réactionnaire... Il s'orienterait vers le particularisme et l'esprit de clocher, alors que le fédéralisme véritable s'oriente vers l'universel. Il ne part pas de la province ou de la région mais de la commune et de l'entreprise, qui sont déjà des fédérations de personnes... le fédéralisme est fondé dans la réalité des petits groupes humains¹⁴⁴.

Les numéros sur la corporation, les élections, le plan, l'autorité et le pouvoir s'efforcent également de délimiter un terrain différent des doctrines concurrentes. Ainsi les corporations qui doivent remplacer la démocratie parlementaire sont destinées à rééquilibrer les relations entre le national et le régional, entre le pays réel et le politique. Elles doivent occuper des fonctions usurpées par l'État. La corporation n'est ni artisanale et non-moderne (ancien régime), ni étatiste cimentant la lutte des classes (Italie fasciste), ni paternaliste (Allemagne nazie), ni planifiée (U.R.S.S.). Elle sert surtout à créer des institutions intermédiaires entre les hommes et l'exécutif.¹⁴⁵ O.N. publie toutefois un texte de René de La Tour du Pin sur la corporation décentralisée jouant le rôle de la commune¹⁴⁶. O.N. remplace finalement le terme « corporation » par celui d'« entreprise » afin d'éviter les malentendus : « C'est une forme d'entreprise privée, indépendante et libre, mais soumise à certaines règles de moralité et de structures très strictes¹⁴⁷. »

En ce qui concerne l'instance exécutive, O.N. a peine à préciser ses conceptions. Le fédéralisme a deux caractéristiques : il affaiblit l'exécutif et transforme le travail, et il ne reconnaît comme autorité supérieure que le droit. Ce n'est pas l'État qui dit le droit. La source du droit est dans les liens juridiques que l'acte établit entre les personnes, elle est dans la cité, dans le lien social¹⁴⁸.

144. O.N., « Mise au point sur le fédéralisme », in *L'Ordre Nouveau*, n° 34, octobre 1936 : « Pour la liberté », pp. 1-16 – pp. 11-12.

145. René Dupuis et Alexandre Marc, « Corporation », in *L'Ordre Nouveau*, n° 10, 15 avril 1934, pp. 8-28.

146. « Textes de doctrine et d'action », in *L'Ordre Nouveau*, n° 10, 15 avril 1934, p. 31.

147. « Précis Ordre Nouveau », in *L'Ordre Nouveau*, n° 21, 1er juin 1935, pp. 27-32 – p. 29.

148. Alexandre Marc, « Le droit et les faits sociaux », in *L'Ordre Nouveau*, n° 29, 15 mars 1936, pp. 16-29.

En dépassant la séparation des pouvoirs classiques, les personnalistes voudraient créer un Conseil Suprême dont les membres seraient recrutés par cooptation et exclus des fonctions politiques. Mais ce conseil n'a pas de fonctions exécutives. Il détiendrait l'autorité et non le pouvoir. La Cour Suprême des États-Unis qui dissocie l'autorité et le pouvoir préfigure partiellement les conceptions fédérales. Eugénia Hélisce, qui est alors – avec Henriette Cahen et Jacqueline Chevalley – la seule femme publiquement active dans l'équipe d'O.N., rend justice à la Cour Suprême des États-Unis, embryon du fédéralisme médiateur entre le pouvoir central et les États¹⁴⁹. Le Conseil Suprême serait ainsi un organe suprajudiciaire qui contrôle aussi le pouvoir juridictionnel. Le droit se superpose à la séparation des pouvoirs. La préférence accordée au droit ainsi que la distinction faite entre pouvoir et autorité sont reprises par les fédéralistes après 1945 dans les débats autour d'une cour juridictionnelle européenne.

O.N. critique le suffrage universel parce qu'il limite la participation du citoyen à un acte plébiscitaire rare et isolé. Avant les élections qui amèneront le Front Populaire au pouvoir, Jean Jardin et Xavier de Lignac recommandent : « Ne votez pas¹⁵⁰ ». Alexandre Marc considère comme une abdication tant de voter que de ne pas voter. Dans les deux cas, des procédés étatiques et quantitatifs priment¹⁵¹. La démocratie fédérale doit multiplier et diversifier les actes électifs et faire participer davantage les personnes.

O.N. combat tout ce qui entrave l'organisation fédérale : les grandes banques¹⁵² comme les monstres urbains¹⁵³. Tony Fillon condamne « l'aberration de notre pseudo-urbanisme de la nouvelle ceinture de Paris »¹⁵⁴ et réclame un habitat à taille humaine, une décongestion des centres urbains. Banques et sociétés anonymes doivent être empêchées de relayer l'économie capitaliste et étatiste. O.N. prévoit un équilibre entre secteur planifié et secteur libre, entre travail indifférencié et travail qualifié. Eugénia Hélisce récuse « Le plan De Man », qui remplace les trusts financiers privés par des services gouvernementaux bâtis sur le même modèle¹⁵⁵. Le secteur planifié prévu par O.N. ne concerne que l'organisation nécessaire aux biens vitaux. Pourtant, pour l'organisation du service civil, O.N. fait « appel aux techniciens » (titre du numéro 7 de la revue du 15 janvier 1934). Les ingénieurs Gibrat et Loustau

149. Eugénia Hélisce, « La Cour Suprême des États-Unis », in *L'Ordre Nouveau*, n° 31, 15 mai 1936, pp. 23-26.

150. Dominique Ardouint et Xavier de Lignac, « Ne votez pas », in *L'Ordre Nouveau*, n° 30, 15 avril 1936, pp. 1-7.

151. Michel Gladly, « Pensées simples sur le parlementarisme », *loc. cit.*, pp. 8-14.

152. *L'Ordre Nouveau*, n° 12, 15 juin 1934 : « De la banque à l'escroquerie ».

153. Alexandre Marc, « Faillite des utopies », in *L'Ordre Nouveau*, n° 13, 15 juillet 1934, pp. 1-5 –p. 5.

154. Tony Fillon, « De l'urbanisme et de l'architecture », *loc. cit.*, p. 6-16, –p. 6.

155. *L'Ordre Nouveau*, n°s 22-23, juillet-août 1935, pp. 37-42 –p. 39.

élaborent des plans équilibrant le secteur libre et le secteur planifié de l'économie. Dans « L'organisation du service civil », Robert Gibrat propose de planifier la part la plus basse du travail, appelée travail servile. Il reprend les classifications de la statistique générale des activités professionnelles de la France¹⁵⁶ et propose une commission centrale organisant le service civil. Robert Loustau montre par le biais d'une différenciation détaillée des diverses activités de la mine que le travail y est purement quantitatif¹⁵⁷. Dans « Économie libre et économie planée », les deux ingénieurs promettent d'appliquer la méthode dichotomique qui réserve la zone planée au minimum de sécurité afin d'assurer la dignité humaine et l'égalité devant la mort, tandis que la zone libre prend en compte l'infinie diversité des aptitudes humaines et l'inégalité des goûts et des désirs¹⁵⁸.

La collaboration se poursuit avec « Crises et production », un extrait de leur livre annoncé *La machine trahie*, qui condamne l'« unique idéal de produire plus pour consommer plus »¹⁵⁹. Ils esquissent encore « L'organisation du Service civil », où ils donnent quelques critères distinguant le travail aliéné et le travail qualifié : la formation, le mode de recrutement, le niveau des salaires¹⁶⁰. La coopération d'O.N. avec les ingénieurs s'arrête ici. La pratique concrète du service civil revient aux militants d'O.N.

Le service civil représente l'obligation pour chacun de donner une part de travail hétéronome. Durant l'été 1935, cinquante personnes remplacent pendant quinze jours des ouvriers non-qualifiés afin de leur permettre de prendre des congés payés et concrétisent ainsi la théorie de la dépense. L'année suivante voit la victoire du Front Populaire. Les accords de Matignon généralisant les congés payés enlèvent toute chance à l'initiative d'O.N.

O.N. esquisse entre 1934 et 1936 les grands traits d'un fédéralisme d'abord appelé intégral, puis global, après 1945 (refus de l'État-nation, distinction autorité/pouvoir, redéfinition du travail...). Proudhon n'y joue qu'un rôle limité. Ses remarques dans *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église* concernant les deux termes qui composent une dialectique équilibrant ses antagonismes sans que l'antinomie se résolve font de lui le mentor de l'anti-hégélianisme, de l'anti-étatisme et de l'antiparlementarisme. O.N. reproduit quelques extraits de ses œuvres (ex. : Proudhon condamnant le parlementarisme : « Idée générale de la révolution au XIX^e siècle », *L'Ordre Nouveau* n° 1, mai 1933, p. 33). Tant Marc que Rougemont peuvent formuler un fédéralisme à partir de conceptions personnalistes. Ce fédéralisme personnaliste est en effet « relationnel et

156. *L'Ordre Nouveau*, n° 7, 15 janvier 1934, pp. 17-24 –p. 21.

157. « Un exemple concret : La mine », *loc. cit.*, pp. 25-32 –schéma p. 29.

158. *L'Ordre Nouveau*, n° 10, 15 avril 1934, pp. 6-7.

159. *L'Ordre Nouveau*, n° 16, 15 décembre 1934, pp. 3-6 –p. 6.

160. *L'Ordre Nouveau*, n° 20, 1er mai 1935, pp. 13-16.

différentiel ». Il entretient les tensions fécondes dans un éternel jeu de différences. La doctrine élaborée entre 1934 et 1936 souffre d'une ambiguïté dont se ressentent encore les fédéralistes globaux d'aujourd'hui. Les uns veulent fédérer des entités « ethniques », les autres dépassent toute définition monoculturelle des groupements de personnes.

Cette phase d'O.N. voit donc des théoriciens passer à la pratique. Bien qu'on fasse preuve de « réalisme » en mettant en œuvre le service civil, je dirais que, durant cette phase, O.N. perd un peu son âme. L'agitation nationale-révolutionnaire de 1934 fait place à la technocratie (ex. : les schémas de la revue). La coopération entre O.N. et l'esprit d'*X-Crise* ne dure finalement qu'à peine deux ans. D'autre part, les projets concrets tels que le service civil et le minimum vital traduisent la volonté de participer à la transformation sociale et de concurrencer les projets étatistes.

Cette attitude motive le refus de s'engager pour le Front Populaire. O.N. approuve les grèves de juin 1936 comme l'expression spontanée et libre des ouvriers¹⁶¹. Le numéro 35 du 15 novembre 1936 de *L'Ordre Nouveau*, intitulé « Un socialiste au pouvoir : Qui fera la Révolution », fait le bilan de l'expérience Blum. Selon Chevalley et Dupuis, il s'agit du « Déclin du socialisme »¹⁶². Le gouvernement socialiste aurait trahi la Révolution et mené sa politique réformiste pour la société libérale. Rougemont quant à lui se méfie de certains socialistes engagés dans le Front Populaire. Il prédit une dynamique allant « du socialisme au fascisme » et met ainsi le doigt sur l'oscillation entre la gauche et la droite. Le fascisme italien a son origine à gauche. Rougemont rappelle les origines syndicalistes et soréliennes de Mussolini¹⁶³. Ce glissement du socialisme vers le fascisme le préoccupe aussi dans son analyse « Les Jacobins en chemises brunes »¹⁶⁴. D'après lui, l'oscillation idéologique révèle la carence cruciale du libéralisme. Les antifascismes libéraux ou socialistes sont impossibles : « La première tâche des intellectuels qui ont compris le péril totalitaire (de droite ou de gauche), ce n'est pas « d'adhérer » à quelque anti-fascisme, mais de s'attaquer à la forme de pensée d'où vont nécessairement sortir le fascisme et le stalinisme. Et c'est la pensée libérale¹⁶⁵. » Ces propos s'avèrent clairvoyants. Quelques années plus tard, on verra des militants du Front Social de Bergery s'engager pour la Révolution Nationale de Vichy.

161. *L'Ordre Nouveau*, n° 33, 15 juillet 1936 : « Après les grèves ».

162. *L'Ordre Nouveau*, n° 35, 15 novembre 1936, pp. 11-17.

163. *Loc. cit.*, pp. 18-22.

164. *L'Ordre Nouveau*, n° 36, 15 décembre 1936, pp. 1-6.

165. Denis de Rougemont, « Responsabilités des intellectuels », in *L'Ordre Nouveau*, n° 42, 15 juin 1938, pp. 19-22 –p. 22.

L'attitude abstentionniste d'O.N. est relativisée par la réaction aux événements espagnols. Les convictions anti-étatistes des anarchistes catalans présentent quelques affinités avec la doctrine d'O.N. C. L. dénonce dans « La guerre d'Espagne » l'aboutissement stalinien de la révolution léniniste et le retour du fascisme italien dans ce pays ayant connu une « poussée fédéraliste »¹⁶⁶. Tandis que cet auteur inconnu refuse de prendre position dans ce conflit entre anarchistes de Barcelone, nationalistes basques et carlistes, R. Salvat prend une position plus nuancée dans « La guerre et la révolution en Espagne ». Salvat s'appuie sur Salvador de Madariaga en présentant le syndicalisme surtout agricole et anarchiste qui s'inspire de Proudhon, Bakounine et Sorel. D'après lui, le mouvement populaire est souvent nationaliste et nocif à l'égard de la « personne »¹⁶⁷. Salvat fait une distinction entre les trotskistes du POUM et les anarchistes. Il reconnaît aux anarchistes une « évidente volonté constructive » combattue par le « front stalino-bourgeois »¹⁶⁸ : « Staline essaie de noyer dans le sang la force révolutionnaire des anarcho-syndicalistes espagnols qui pourrait devenir un pôle d'attraction pour le prolétariat international¹⁶⁹. Il cite cette phrase tirée du *Combat syndicaliste* : « Le peuple en Espagne est fédéraliste et libertaire¹⁷⁰. »

La composante libertaire d'O.N. motive sa sympathie pour les anarchistes. Il est aujourd'hui difficile d'imaginer à quel point le communisme stalinien était discrédité avant la Seconde Guerre mondiale. Le reportage *Retour d'U.R.S.S.* de Gide, les procès de Moscou, la guerre civile en Espagne et le pacte germano-soviétique détruisent les illusions. La lecture de *L'Ordre Nouveau* permet de comprendre que les communistes ont réussi à faire peau neuve en tant que parti des fusillés.

166. *L'Ordre Nouveau*, n° 35, 15 novembre 1936, pp. 53-54 –p. 53.

167. *L'Ordre Nouveau*, n° 41, 1er juin 1937, pp. 32-44 –p. 36.

168. *Loc. cit.*, p. 42.

169. *Loc. cit.*, p. 44.

170. *Loc. cit.*, p. 43.

5. LE TEMPS DE LA RIGUEUR ET DU RETOUR AUX SOURCES

L'élaboration d'un fédéralisme réel et la phase des ingénieurs entre 1934 et 1936 marquent une relative détente. La concurrence entre des projets tels que le service civil et le revenu minimum d'un côté et la politique du Front Populaire de l'autre se passe au nom de la participation. Les années qui suivent voient un durcissement d'O.N.

Alexandre Marc et Claude Chevalley reviennent aux sources. Ils poursuivent les réflexions sur la méthode dichotomique dans une série d'articles. Comme Marc dans son article sur Przywara de 1935, Chevalley s'appuie sur le terme « agonal » qui remplace « agonistique » : « Dans la perspective de l'acte, qui est la seule que nous puissions remplir de notre présence, l'être lui-même nous apparaît comme agonal, c'est-à-dire en lutte. L'opposition polaire est la condition de l'unité réelle de l'être¹⁷¹. » Le fait agonal désigne une négation, un acte de résistance, qui brise l'homogène. Il est comparable au fait agonistique caractérisant le potlatch (selon Mauss) puisqu'il représente également un élément polémique qui rend caduques toutes les synthèses et entretient une dialectique qui ne se referme jamais sur elle-même. Chevalley et Marc précisent la notion d'« agonal » dans « Tentation de l'Unité »¹⁷² et dans « L'être qui dit non » : « Tel est le paradoxe fécond du fait agonal (c'est-à-dire du conflit fondamental) ... A tout état de choses donné, l'homme oppose une attitude que cet état ne peut expliquer¹⁷³. » Le titre « L'être qui dit non » est une citation – implicite – de Scheler. Les personnalistes fédéralistes ont dû prendre connaissance de l'exposé

171. Claude Chevalley, « De la méthode dichotomique », in *L'Ordre Nouveau*, n° 36, décembre 1936, pp. 36-45 –p. 39.

172. *L'Ordre Nouveau*, n° 37, janvier 1937, pp. 39-48 –p. 44.

173. Claude Chevalley et Alexandre Marc, « L'être qui dit non », in *L'Ordre Nouveau*, n° 38, 1^{er} mars 1937, pp. 45-50 –p. 47.

des positions post-chrétiennes de Scheler, *Die Stellung des Menschen im Kosmos* (paru en 1951 en français chez Aubier sous le titre *La situation de l'homme dans le monde*). L'être qui dit non n'est pas l'homme décisionniste qui, comme l'exige Carl Schmitt, distingue ses amis de ses adversaires, mais la personne intransigeante dont l'intelligence tranche. Le numéro de *L'Ordre Nouveau* sur la guerre illustre bien la différence entre esprit belliqueux et esprit agonistique. Dans un dialogue avec un S.A. allemand, le représentant d'O.N. dit :

Vous savez que l'Ordre Nouveau n'est pas pacifiste. Nous reconnaissons la réalité et la nécessité des conflits humains. Mais il y a d'autres solutions que la guerre. Faire valoir toutes les différences, tous les contrastes, à l'extrême, s'affirmer Français en face des Allemands, par exemple, cela conduit à une lutte ouverte, mais pas nécessairement à une destruction matérielle. Au contraire : nous avons un trop grand besoin des différences et des oppositions naturelles pour vouloir vous anéantir. Nous sommes fédéralistes, c'est-à-dire que nous voulons que toutes les différences s'exaltent mutuellement par leur opposition, et créent des tensions fécondes¹⁷⁴.

A la différence de la définition « polémologique » du politique séparant l'ami de l'ennemi (Carl Schmitt), le fédéralisme agonistique d'O.N. est au service d'un différentialisme qui respecte l'autre. Toutefois, après la phase « réformiste » marquée par les réalisations et l'échec du Front Populaire, O.N. détecte de nouveau les possibilités d'une stratégie révolutionnaire combattant la société libérale et les totalitarismes fascistes et communistes. Marc condamne l'Action Française et le nationalisme de Maurras, Léon Daudet et Pelisson. Dans sa « Déclaration Fédéraliste » de 1892, Maurras aurait encore revendiqué la liberté des communes. Sorel au moins aurait été plus décisionniste (« incisif »). La doctrine de l'Action Française n'est devenue qu'une réaction défensive et défaitiste au nationalisme allemand¹⁷⁵.

O.N. reprend la discussion sur le temps meurtrier entamée par Dandieu dans son *Marcel Proust. Sa révélation psychologique* (1930). Revah reproche à Bergson, Husserl et Minkowski de ne pas tenir compte du temps en tant que pire ennemi de l'homme comme l'ont démontré Jean Baruzi dans *Volonté de Métamorphose* (1911), de même que Marc, pour qui « L'acte qui pose le temps et l'acte qui nie le temps sont un seul et même acte¹⁷⁶. » O.N. gravite de nouveau autour de cet acte héroïque qui prête à tant de malentendus. Pour le distinguer d'un décisionnisme dépourvu de valeurs, O.N. renouvelle les investigations

174. xxx, « Conversation avec un S.A. », in *L'Ordre Nouveau*, n° 26, 15 décembre 1935, 38-42 –p. 41.

175. Alexandre Marc, « De Charles Maurras à Pelisson », in *L'Ordre Nouveau*, n° 40, 1^{er} mai 1937, pp. 51-53.

176. *Recherches Philosophiques*, tome IV, cité d'après I.-S. Revah, « En marge de l'Œuvre du Dr Minkowski », *L'Ordre Nouveau*, n° 37, janvier 1937, pp. 60-64 –p. 63.

anthropologiques et ethnologiques. Un rapprochement avec le Collège de Sociologie s'opère, surtout à travers un ami de Bataille¹⁷⁷, l'anarcho-syndicaliste Pierre Prévost de la cellule strasbourgeoise d'O.N., qui reprend alors la discussion sur le crédit initiée par Mauss, Dandieu et d'autres, pour favoriser des concepts anti-étatiques et antiproductivistes. Dans les sociétés modernes, le virement et le chèque détruisent la base même du crédit, la confiance.

Le crédit a progressivement perdu sa signification humaine si bien marquée dans les sociétés primitives et dans certaines époques de l'histoire. Le crédit restait alors la forme d'un acte humain, soumis à la volonté de l'homme... L'hypertrophie des moyens de crédit conditionne aujourd'hui toute économie. Et quand la confiance, base psychologique indispensable de cette construction monstrueuse vient à manquer, on assiste avec stupéfaction à son effondrement¹⁷⁸.

La composante surréaliste d'O.N., si durement affaiblie par la mort prématurée de Dandieu, revient alors en force. Les discussions réunissant Bataille, Queneau, Klossowski et Caillois au Collège de Sociologie ont entretemps pris un tournant radical. Le Collège se veut une société secrète d'apprentis sorciers transformant les bases culturelles. La dépense est devenue une activité désintéressée. Mauss condamne l'application que font ses élèves de l'« Essai sur le don » et l'assimile à l'hitlérisme, au sorélisme et à l'existentialisme de Heidegger¹⁷⁹. Caillois relie la discussion sur Hegel et la notion de dépense à des stratégies révolutionnaires. Il essaie de propager sa pensée auprès des personalistes fédéralistes. Dans un article que ceux-ci lui ont demandé pour *L'Ordre Nouveau* de juin 1937 et intitulé « L'agressivité comme valeur », Caillois parle de l'« infinie plasticité » du producteur et de la « nature réfractaire » des consommateurs. Aux couples antagonistes maître/esclave (Nietzsche) et maître/serf (Hegel) il fait correspondre le couple producteur/consommateur. Le consommateur est hédoniste et non-productif. Il digère, est parasitaire et ne cherche que l'agréable. Il est incapable d'un geste généreux. Le producteur par contre crée et donne. Il n'utilise pas ce qu'il crée lui-même. Il dédaigne presque le loisir et la récompense¹⁸⁰. Caillois présente ensuite sans aucune prise de distance des sociétés secrètes et des ordres tels que les Jésuites et le Ku Klux Klan, dont l'exemple montre que seuls des ordres décidés,

177. Voir le récit de ce rapprochement et de cette durable amitié : Pierre Prévost, *Rencontre Georges Bataille*, Paris, Jean Michel Place, coll. « Mémoire du temps présent » dirigée par Jean-José Marchand, 1987.

178. Pierre Prévost, « Esquisse d'une histoire du crédit (II) - Formation du crédit moderne », in *L'Ordre Nouveau*, n° 39, 1^{er} avril 1937, pp. 50-58 -p. 58).

179. « Lettre de Marcel Mauss à Élie Halévy », in Denis Hollier, *Le Collège de Sociologie*, Paris, Gallimard, 1979, pp. 541-544 ;

Lettre de Marcel Mauss à Roger Caillois du 22 juin 1938, voir Marcel Fournier, « Marcel Mauss et Heidegger », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 84, sept. 1990, p. 87.

180. « L'agressivité comme valeur », in *L'Ordre Nouveau*, n° 41, 1^{er} juin 1937, pp.56-58, -p.57 ; voir aussi Roger Caillois, « Le vent d'hiver », in Denis Hollier, *op. cit.*, pp. 75-97 -p. 90.

homogènes et agressifs réussissent à transformer la société. Bien que la rédaction d'O.N. se déclare « assez proche » de cet article, les propos de Caillois rencontrent aussi la désapprobation de Marc, qui jettera en marge de son exemplaire d'un autre texte de Caillois envisageant un ordre international de surhommes immoralistes dans la revue antifasciste *Les Volontaires* de Philippe Lamour et Renaud de Jouvenel : « C'est monstrueux ! » Il déteste également Bataille.

Les textes de *L'Ordre Nouveau* de 1937 et 1938 représentent surtout la tentative de clarifier les conceptions décisionnistes. L'article de Caillois paraît dans le numéro de *L'Ordre Nouveau* sur « Révolutions et Révolution ». Dupuis revendique dans « Autour du mot "révolution" » cette « agressivité comme valeur » que Caillois invoque dans son article de ce titre. Mais il insiste sur la nécessité de relier l'acte au fondement théorique. Simone Weil aurait raison. Elle déplore dans un article paru dans les *Nouveaux Cahiers* le manque de contenu des révolutions. La terreur des guerres et des guerres civiles augmenterait proportionnellement avec le manque de motifs : « la destruction totale de l'adversaire devient le seul enjeu possible de la lutte. » C'est la théorie de Carl Schmitt qui est visée. Mais contrairement à l'animal (« L'animal ne vit pas sa vie mais la vie. »), le propre de l'homme consiste à passer à la *résistance* contre la masse amorphe et l'esclavage étatique¹⁸¹. Robert Aron précise dans son article « De l'anarchie au marxisme : Décadence du militant » que ni le réformisme socialiste de Blum ni l'idolâtrie anarchiste de la violence ne peuvent servir de références. Le marxisme et des révolutionnaires comme Babeuf et Blanqui acclament les dictatures. Les anarchistes Bakounine, Kropotkine et Grave négligent la théorie au profit de l'acte, le scientisme marxiste finirait dans l'attentisme¹⁸².

Où réside donc l'affinité entre les personnalistes et le Collège de Sociologie ? Bataille connaît les réflexions de Landsberg opposant la mystique des saints aux mythes politiques. L'étude de Bataille sur « Mystique et sensualité », parue plus tard dans *L'érotisme*, place des saints comme Jean de la Croix et Thérèse à hauteur de la mort. L'existence du saint est érotique et héroïque. Le saint vit comme s'il mourait. Pour la notion de personne « être composé » et la distinction qu'il fait entre communauté traditionnelle et communauté élective (dont les sociétés secrètes), Bataille renvoie à *L'Ordre Nouveau* qui oppose également aux communautés de fait asservissantes (territoriales ou « raciales ») les groupements électifs et hétérogènes, résultant

181. *Loc. cit.*, pp. 1-10 –pp. 2-3.

182. *Loc. cit.*, pp.11-17.

d'un choix et de convergences¹⁸³. Le numéro de *L'Ordre Nouveau* sur les révolutions réédite aussi l'article de Dandieu sur « La philosophie sociale marxiste » de 1933 dans lequel il évoque l'article de Bataille et Queneau sur Hartmann. On assiste à un va-et-vient entre le Collège de Sociologie et O.N. Il est vrai que Rougemont, invité du Collège de Sociologie, approuve, dans *Esprit*, les orientations anti-étatiques d'*Acéphale* :

Acéphale est le signe de l'anti-étatisme radical, c'est-à-dire du seul anti-fascisme digne de ce nom. Cette société sans tête unique, c'est à peu près ce qu'en termes moins romantiques nous appelons fédération. Sur ce point, qui est central, l'accord de Nietzsche et de ses disciples avec le personalisme paraît beaucoup plus facile à réaliser qu'avec toute autre doctrine politique¹⁸⁴.

Landsberg acclame également pour *Esprit* cette orientation anti-idéaliste :

Les collaborateurs de l'*Acéphale* (sic !) font ici œuvre personaliste en défendant l'essence personnelle d'une pensée que l'on ne peut pas séparer de la vie de l'homme et de la totalité de son expérience¹⁸⁵.

Les numéros de *L'Ordre Nouveau* reflètent bien la surenchère qui se produit vers la fin des années 30. Chevalley énonce dans « Le temps de la rigueur » la nécessité de l'intransigeance. Il rappelle que la nécessité de la rigueur est exigée par Caillois dans *Le mythe et l'homme* et par Sartre dans *La Nausée*. Elle réapparaît dans la *Entschiedenheit* (en allemand dans le texte) de Heidegger. Elle désigne pour Chevalley l'acte irrévocable de la personne qui se dépasse en créant des œuvres. Certes, le temps tue et Heidegger a raison de rappeler que la banalité quotidienne de la vie apparaît comme une fuite devant la mort. Mais le dépassement de l'existence prend la forme d'« une transcendance par rapport à l'existence »¹⁸⁶.

Renvoyer à la transcendance signifie aussi marquer une différence avec le Collège de Sociologie. Ce dernier propage une religion de l'immanence en élaborant une sociologie du sacré. Cette sociologie est à la fois théorie et pratique, l'acte dépensier révélant le caractère sacré de l'homme et du lien social. O.N. partage avec Bataille, Leiris et Caillois la logique qui consiste à ne pas opposer un antifascisme libéral ou socialiste au fascisme et autres extrémismes. Selon eux, se constituer à partir du contraire d'une chose ne permet pas de dépasser la logique que l'on combat. Certes Bataille, Caillois et Leiris ne sont ni étatistes ni idéalistes. Néanmoins la pensée sacrificielle d'O.N. est différente. O.N. ne

183. Georges Bataille et Roger Caillois, « La sociologie sacrée et les rapports entre "société", "organisme", "être" (samedi 20 novembre 1937) », in *ibid.*, pp. 139-163 –p. 154, p. 158.

184. Denis de Rougemont, *Esprit*, mai 1937, p. 314.

185. Paul Ludwig Landsberg, *loc. cit.*, p. 296.

186. *L'Ordre Nouveau*, n° 43, 15 juillet 1938, pp. 27-31 –p. 31.

connaît pas de nietzschéisme se réalisant dans la tentative de devenir « apprenti sorcier » et de jouer la surenchère avec un « surfascisme » (Bataille). L'anti-intellectualisme d'O.N. n'est pas à confondre avec un plaidoyer pour une existence sans tête (« acéphale »). La distinction entre producteur créateur et consommateur parasite semble rappeler la méthode dichotomique revalorisant l'activité créatrice. O.N. présente pourtant une autre version de la société du don. La méthode dichotomique n'est surtout pas une économie généralisée. En effet, O.N. donne la préférence à la consommation. Il ne s'agit pas de soutenir le consommateur hédoniste. Mais des mesures volontaristes telles que le revenu minimum garanti et le service civil doivent assurer la production des biens nécessaires et leur distribution et ainsi rompre l'omnipotence de l'économie pour ouvrir un espace libéré et régi par des facultés autres.

Le temps de la rigueur isole O.N. Les personnalistes fédéralistes ont tenté pendant les années 30 de coopérer avec la Jeune Droite, *X-Crise*, les surréalistes et *Esprit*. A la fin ils se retrouvent seuls avec leur fierté aristocratique. La revue *L'Ordre Nouveau* cesse de paraître en septembre 1938. L'intransigeance et la sensibilité religieuse d'O.N. renvoient à une transcendance mais elles n'empêchent pas toujours un comportement fluctuant. Prévost et Aron écrivent pour *La Flèche* de Bergery. Pendant la guerre, Prévost rejoint le Collège d'Études Socratiques qui prolonge le Collège de Sociologie et réunit Bataille et Blanchot. Ce dernier écrit entre 1936 et 1938 pour *Combat*, la revue de Thierry-Maulnier qui y prend au plus tard vers 1938 des positions ouvertement pro-fascistes. Thierry-Maulnier et Blanchot coupent leurs « racines » maurrassiennes pendant la guerre. Blanchot rencontre Bataille en 1941 par l'intermédiaire de Prévost. On voit ainsi pointer la future équipe de *Critique*¹⁸⁷. Blanchot intègre la notion de dépense dans sa théorie littéraire.

L'écrivain est appelé par son angoisse à un réel sacrifice de lui même. Il faut qu'il dépense, qu'il consume les forces qui le font écrivain. Il faut aussi que cette dépense soit véritable.. Il est nécessaire qu'il se détruise dans un acte qui le mette réellement en jeu¹⁸⁸.

La notion de dépense chez Blanchot comporte l'aspect de la passivité, de l'abandon envers l'autre. Blanchot est aussi l'ami d'Emmanuel Lévinas. Ce dernier fait de la dépense une éthique de l'Autre. L'abandon ne permet plus l'extase d'un sujet. Lévinas parle d'une « dépense envers l'autre comme passivité, endettement avant tout emprunt, non assumé, anarchique, subjectivité

187. Voir Prévost, *op. cit.*

188. Maurice Blanchot, « De l'angoisse à la littérature », in *Faux pas* (1943), Paris, 1975, p. 13, cité dans Peter Bürger, *Das Denken des Herrn Bataille zwischen Hegel und dem Surrealismus. Essays*, Francfort, Suhrkamp, 1992, p. 69.

d'une passivité sans fond. » Cette pratique est « une dette précédant l'emprunt, une dépense débordant les ressources¹⁸⁹. » Lévinas veut préserver le caractère anarchique de la dépense. Comme Bataille, il récuse les totalisations spirituelles du sujet, la synthèse hégélienne face à la mort. Mais il supprime tout aspect violent, actif et subjectif. L'axe allant de la transcendance à l'immanence est croisé par un autre axe constitué par le Moi et l'Autre. Dans la pensée de Lévinas, le Je sanctifié ou sacralisant lui-même le monde cède sa place à l'autre, seule instance à pouvoir sauver la transcendance. Cette prise de position n'est plus celle d'un personnalisme de la rigueur.

Le bilan de cette reprise des discussions autour de la dépense et de l'acte est déroutant. Le dialogue d'O.N. avec le Collège de Sociologie n'est pas sans piège. Le débat autour de la notion de dépense se pluralise et se dirige vers des horizons éloignés de la pensée personnaliste. L'éthique du don de soi et l'intransigeance peuvent garantir contre les idéologies niant la dignité de tous les hommes. L'attitude de la rigueur contribue ainsi à éviter les compromissions et la collaboration pendant la guerre, dans la mesure où la dépense devient résistance. La doctrine de l'acte peut toutefois également refléter sinon de la complaisance pour l'activisme aveugle, du moins une valorisation trop exclusive des comportements virils.

En effet, les personnalistes ne contribuent pas à féminiser ce monde masculin des non-conformistes français. Eugénia Hélice (O.N.) qui écrit sur le tourisme, la propriété corporative, le planisme et la Cour Suprême des États-Unis, se cache et signe E. Hélice. *Esprit* est également une équipe presque exclusivement masculine. Mounier estime pourtant son mouvement moins « dur ». Il fait de « l'agressivité comme valeur », de « l'acte irrévocable » et de la « rigueur » une nouvelle pomme de discorde.

189. Emmanuel Lévinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1974, pp. 141, 143.

III.– PLURALISATION DU PERSONNALISME

1. LE DIFFICILE DIALOGUE ENTRE O.N. ET *ESPRIT*

Les chrétiens d'O.N. et d'*Esprit* coopèrent au cours de l'année 1933, comme le montre par exemple le numéro d'*Esprit* sur « La rupture entre l'ordre chrétien et l'ordre établi »¹⁹⁰. Mounier et Marc sont les seuls permanents de la rédaction d'*Esprit* en 1932-33. Rougemont continue de travailler pour *Esprit* après la rupture officielle fin 1933-début 1934. L'engagement pour une générosité de l'homme relie les deux groupes. Comme Dandieu et Aron qui mettent en parallèle l'automatisme aux États-Unis et en U.R.S.S. et les dictatures de Hitler, Mussolini, Staline et Ford, Mounier parle ironiquement de « l'humanisme Ford-Staline ». Les personnalistes partagent l'anti-égalitarisme et l'anti-utilitarisme : O.N. et *Esprit* sont élitistes. Les deux mouvements modifient aussi le décisionnisme. La doctrine personnaliste est doublement parée contre toutes les conceptions substantialistes de l'homme par le biais de ces composantes : l'héritage judéo-chrétien soulignant la dignité de l'homme et l'interprétation phénoménologique concevant la conscience comme centre d'actes. Cette double « sécurité » excluant tout biologisme et tout racisme associe les personnalistes fédéralistes et les personnalistes communautaires indépendamment des conflits.

La rupture entre O.N. et *Esprit*, de même que les soupçons actuels pesant sur les personnalistes fédéralistes, sont pourtant officiellement motivés par la « Lettre à Hitler ». Marc lui-même considère ce motif comme un prétexte et rend Jacques Maritain en personne responsable de son exclusion d'*Esprit*. Maritain l'aurait pris pour un communiste révolutionnaire et un franc-maçon.¹⁹¹ Même si un tel malentendu a eu lieu, le divorce entre O.N. et *Esprit* était probablement inéluctable au vu d'importantes différences doctrinales.

190. Michel Winock, *Histoire politique de la revue "Esprit", 1930-1950*, Seuil, coll. « L'univers historique », 1975.

191. Alexandre Marc, « Bref historique de mes rapports avec Jacques Maritain », *loc. cit.*

Après la « Lettre à Hitler » et les émeutes de février 1934, Mounier condamne O.N., la Jeune Droite et la Troisième Force (Déléage, Izard, Galey, Georges Duveau). Devant l'escalade des conflits en 1933-34, Mounier rapproche – abusivement – O.N. de la glorification de la haine et de la technique révolutionnaire dans *Demain la France* de Thierry-Maulnier, Jean Maxence et Robert Francis. Il cite : « La révolution fait feu de tout bois. La convoitise, la haine, la peur flambent mieux que l'amour. Une bonne technique révolutionnaire oriente les passions les plus basses vers le bien public. »¹⁹² Pour Mounier, de tels révolutionnaires sont « les ratés, les paranoïaques, les grands agités, les inventeurs d'utopies, les terroristes, les casse-cou, et ceux qui aiment cogner, dont les vocations se répartissent entre les Jeunesses Patriotes, la police et les milices rouges. Enthousiastes sans emploi, à qui importe peu d'ailleurs le contenu de leur enthousiasme... »¹⁹³ Il ne suffirait plus de vouloir être un « politicien révolutionnaire. Le non-conformisme n'est pas une vertu¹⁹⁴. » Le groupe Troisième Force, qui est pourtant issu d'*Esprit*, se retrouve en dehors du mouvement personnaliste. Bien des membres de ce groupe rallient le Front Commun de Bergery.

Mounier condamne aussi des notions caractéristiques d'O.N. telles que l'« acte pur », l'« agressivité créatrice » et la « violence spirituelle ». Il récuse aussi l'idée du service civil et du revenu minimum garanti qui, d'après lui, sont le reflet d'un « nietzschéanisme aristocratique » et d'un « mépris latent pour le travail »¹⁹⁵. Il serait pourtant inexact d'affirmer qu'ON se serait compromis dans la situation mouvementée de 1933-34 et qu'*Esprit* aurait résisté au chant des sirènes. Parmi les « agités » de février 1934, on trouve aussi Izard, l'un des fondateurs d'*Esprit*. Le groupe de la revue *Esprit* ne fait que traverser une phase d'« épuration » qui mène dans l'impasse du purisme catholique, et qui est vite délaissée pour renouer avec une pensée de l'engagement. On ne peut expliquer la rupture à partir d'une proximité différente à l'égard du national-socialisme et du fascisme. En effet, ce n'est pas la « Lettre à Hitler » qui accentue cette incompatibilité. *Esprit* n'est pas le bon accusateur d'O.N. Contrairement à l'historiographie officielle, *Esprit* présente un personnalisme différé.

Mounier prend connaissance des concepts personnalistes par l'intermédiaire de Marc, qui lui présente une version à la fois catholique et « révolutionnaire » du personnalisme. En 1933, le fondateur d'*Esprit* se sert aussi du discours sacrificiel sans recourir à la notion de personne. Avec « Éloge de la force », il

192. Emmanuel Mounier, « Tombeau des spiritualismes », in *Œuvres*, tome I : 1931-1939, Paris, Seuil, 1961, pp. 314-326 – p. 314.

193. *Ibid.*, p. 337.

194. *Ibid.*, p. 340

195. *Ibid.*, « Appendices », p. 842.

publie un texte témoignant d'un volontarisme décisionniste version catholique. Il y présente *Le chant funèbre* de Montherlant. Mounier acclame ce texte rappelant les écrits de guerre d'Ernst Jünger. L'expérience de la guerre y apparaît comme une pratique généreuse permettant l'abandon et l'amour. Même les mouvements pacifistes ont besoin de puissance. C'est Mounier qui affirme que « la force est décision, maîtrise¹⁹⁶. » Les personalistes communautaires cherchent aussi la souveraineté. Celle-ci reste cependant spirituelle : « ... l'essence de la force n'est pas dans l'agressivité, elle est dans la générosité. » Mounier évite les termes « violence » et « agressivité ». Le don devient « abandon »¹⁹⁷.

En 1934, Mounier abhorre l'acte révolutionnaire. Mais le purisme spirituel n'est que de courte durée. On peut exactement dater le renversement de tendance. En décembre 1934 paraît dans *Esprit* l'article « Quelques Réflexions sur l'idée chrétienne de la personne », dans lequel Landsberg présente la *Gesamtperson* selon Scheler et la personnalisation des saints. En janvier 1935, Mounier publie l'article « Révolution communautaire » dans lequel il présente la rencontre entre le je et le tu et les termes « personnes collectives » ou « personnes de personnes » et « société vitale »¹⁹⁸. Il reprend ainsi à son compte les conceptions schélériennes « *Gesamtpersonen* » et « *Lebensgemeinschaft* » pour décrire une communauté différenciée. Mounier renoue en même temps avec une philosophie de l'acte révolutionnaire.

Dans son « Manifeste au service du personalisme » (*Esprit*, 1er octobre 1936), Mounier emploie les termes et prises de positions d'O.N. de 1933. Il accorde aux « fascismes » un « authentique élan spirituel » et concède également que les jeunes nationaux-socialistes peuvent avoir des motifs spirituels. De façon comparable à Marc et Dupuis qui regrettent dans *Jeune Europe* que les mouvements révolutionnaires allemands ne comportent qu'un soupçon de personalisme, Mounier affirme : « Dépouillons la mystique du chef de l'idolâtrie... enlevons à la discipline la contrainte, et nous n'aurons pas de peine à retrouver ici et là une âme de personalisme captive de réalisations oppressives¹⁹⁹. »

Esprit et O.N. participent à un congrès sur le corporatisme en Italie et condamnent fermement l'idéologie fasciste dans leurs comptes-rendus. Mounier veut garder le contact avec des groupes antilibéraux dont il ne partage pas les convictions. Il ne dédaigne pas d'écrire en 1936 un article pour la revue du Sohlbergkreis d'Abetz et y expose clairement les incohérences doctrinales

196. Mounier, « Éloge de la force (1933) », *ibid.*, pp. 307-313 –p. 308.

197. *Ibid.*, p. 312.

198. Mounier, « Révolution communautaire », *ibid.*, pp. 184-209 –p. 195, p. 199.

199. Mounier, « Manifeste au service du personalisme », *ibid.*, pp. 501-502.

entre personnalisme et national-socialisme²⁰⁰. Il maintient le contact avec Raymond De Becker de *L'Esprit Nouveau*, chez qui ces inhibitions allaient finir par tomber.

O.N. et *Esprit* partagent des idéologèmes différentialistes et décisionnistes. Le différentialisme et le décisionnisme prennent toutefois des configurations spécifiques. Dans son *Manifeste au service du personnalisme* de 1936, Mounier renoue le dialogue avec O.N. et présente et intègre les concepts d'O.N. (minimum vital, service civil, entreprise et Conseil Suprême, distinction entre autorité et pouvoir). O.N. ne peut que se féliciter de cette ouverture de Mounier, mais critique les passages sur le travail « obligation universelle », sur le rôle de l'État, la décentralisation et la région²⁰¹. « Ce qui pourrait être plus grave au point de vue de la Révolution », écrivait déjà Rougemont un an et demi plus tôt dans le premier numéro du *Bulletin de liaison des groupes « Ordre Nouveau »*, « c'est la fluidité excessive du style des manifestes d'*Esprit*. Crainte de l'Index ou incertitudes doctrinales ? Certains accents humanitaristes, certaines nuances trop sinueuses nous inquiètent parfois, dans ces pages. [...] Mais ce n'est pas en exauçant des vœux, d'ailleurs humainement sympathiques, qu'on construira l'ordre personnaliste²⁰². »

Contrairement à sa position en 1934, les concepts d'O.N. ne sont plus pour Mounier une expression anti-ouvrière, mais il ne voit dans l'idée d'un minimum vital et d'un service civil que la forme embryonnaire d'une organisation personnaliste de la société. La révolution communautaire préconisée par Mounier doit abolir l'économie capitaliste en nationalisant les forces productives et en remplaçant la démocratie égalitaire par une force juridique et un exécutif indépendants du Parlement. En effet, tant O.N. qu'*Esprit* demeurent anti-parlementaires : « le pouvoir parlementaire doit être limité, dans l'État même, du côté de l'exécutif qu'il tend aujourd'hui à résorber. L'exécutif doit être contrôlé par la démocratie directe, mais échapper aux intrigues et aux caprices du Parlement²⁰³. Parallèlement à l'idée du Conseil Suprême, Mounier conçoit une instance indépendante : « ... là où l'état est compétent, son pouvoir de juridiction, chargé par la mission que nous lui donnons, d'une autorité augmentée, doit disposer ... de tous les recours de la loi, contrainte comprise²⁰⁴. » On voit ici poindre la Ve République qui mêle le pouvoir exécutif et la juridiction.

200. Mounier, « Was ist der Personalismus », in *Sohlbergkreis. Deutsch-Französische Monatshefte*, novembre 1936, pp. 368-373.

201. D. R., « Manifeste au service du personnalisme par Emmanuel Mounier (Éd. Montaigne) », in *L'Ordre Nouveau*, n° 34, octobre 1936, p. 64.

202. Denis de Rougemont, « Les Autres et nous, I. -Esprit », in *Bulletin de liaison des groupes « Ordre Nouveau »*, 1^{re} année, n° 1, 15 avril 1935, pp. 3-4.

203. *Manifeste au service du personnalisme*, in Mounier, *op. cit.*, p. 626.

204. *Ibid.*, p. 618.

Dans « Anarchisme et Personnalisme »²⁰⁵, (*Esprit*, avril 1937), Mounier rattrape le retard pris dans la lecture des auteurs anarchistes (Proudhon, Bakounine, Kropotkine, Grave). On trouve dans son article les mêmes citations que dans *La Révolution Nécessaire* (1933). Il refuse l'idolâtrie de la violence révolutionnaire, mais se montre relativement ouvert aux pensées anti-étatistes. Si Mounier n'est pas fédéraliste, il n'est pas non plus antifédéraliste. Le tournant antifédéraliste d'*Esprit* n'intervient qu'après 1945 avec les prises de position de Jean-Marie Domenach. Dans « Pacifistes ou Bellicistes » (1939), Mounier évoque « la Patrie et la nation » et les consacre « personnes morales » tout en condamnant la souveraineté absolue des États²⁰⁶. Ainsi partage-t-il avec O.N. des réserves face à l'État-nation, bien qu'il plaide pour le renforcement de l'exécutif.

Il reste un différend capital que Mounier signale depuis 1933 quand il accuse O.N. d'agressivité et d'aristocratie anti-ouvrier²⁰⁷. C'est la conception du travail :

Nous n'avons, non plus, aucun goût pour un certain mépris aristocratique (à souche idéaliste) du travail ouvrier, ni pour telle mystique de l'inviolabilité de la nature... L'activité industrielle et scientifique de l'homme n'est donc pas inutile même au spirituel²⁰⁸.

Mounier vise directement l'Ordre Nouveau d'une part et les personnalistes écologistes d'autre part. Il mise quant à lui sur le progrès technique :

Il est aujourd'hui démontré que le travail mécanique n'est pas si uniforme et si impersonnel que l'on dit, puisque la machine le résorbe dès qu'il ne comporte plus d'initiative humaine, que la machine n'est pas automatiquement productrice de chômage et destructrice de qualité²⁰⁹.

Bien que Mounier reprenne à son compte mot à mot l'idée du revenu vital satisfaisant les besoins de consommation (« Le minimum vital... sera le moyen d'abolir l'un des deux aspects essentiels de la condition prolétarienne ; la relégation dans un état permanent et héréditaire d'insécurité vitale. »²¹⁰), la distinction entre œuvre et labeur lui est impossible. D'après lui, le Christ ne conçoit pas le travail même, mais seulement les peines qui s'y relient comme punition :

205. *Ibid.*, pp. 653-725.

206. *Ibid.*, pp. 785-837, -pp. 824-826.

207. Voir « Les pseudo-valeurs spirituelles fascistes » in *ibid.*, pp. 223-228 -p. 228, et « Esprit et les mouvements de jeunesse », *ibid.*, pp. 841-842.

208. « Manifeste au service du personnalisme », in *ibid.*, p. 517.

209. *Ibid.*, p. 585.

210. *Ibid.*, p. 593.

Il y a une dignité du travail. Il n'y a pas de travaux nobles et de travaux serviles... Le travail est par ailleurs pour la personne, première valeur spirituelle, un remarquable instrument de discipline ; il arrache l'individu à lui-même²¹¹.

Le primat du travail sur le capital signifie aussi que « le travail est une obligation universelle. Qui ne travaille pas, et le peut, ne mange pas. »²¹² Mounier fait appel à Hendrik De Man et à François Perroux. De Man aurait montré comment les ouvriers, les paysans et les élites universitaires peuvent se réorganiser dans des groupements humains sains sans perdre leur spécificité. Mais le « personnalisme socialiste » du socialiste belge serait encore trop orienté vers l'ouvrier²¹³. Perroux décrit la « personne ouvrière »²¹⁴. D'après lui, les ouvriers doivent former une élite et coopérer avec d'autres classes sans être opprimés par un régime paternaliste²¹⁵. Mounier se sert également du discours sacrificiel, qu'il pratiquait déjà dès 1933 dans l'« Éloge de la force ». Dans « Personnalisme et christianisme » (1939), il se réclame aussi de la générosité : « La personne... n'est pas présence à soi... Le personnalisme... tonifie et virilise la personne, mais il la désarme. Il détend ses volontés pour l'ouvrir à l'Abandon. » Il oppose cet abandon au personnalisme de la rigueur de Chevalley qu'il caractérise comme suit : « l'acte irrévocable, qui s'oppose à la marche dissolvante du temps ; la lucidité ; une certaine forme de dureté et de violence qui s'oppose à toute confusion ; l'horreur des accommodements, de la satisfaction de soi-même²¹⁶. » Mounier rapproche ce personnalisme de l'héroïsme défendu par Malraux (qui est pourtant très mal vu chez O.N. et notamment par Marc). Contre ce personnalisme dur, il invoque la mystique catholique. Il réussit même à intégrer la notion de dépense en la christianisant. Il trouve une citation appropriée chez Péguy :

Il ne faut pas sauver son âme comme on sauve un trésor... Il faut donc la sauver comme on perd un trésor. En la dépensant²¹⁷.

Gabriel Marcel décrit également cette disponibilité dans l'être :

la souffrance, le risque, l'exposition, l'insécurité qui désarment notre assurance ; le sacrifice, qui immole un avoir pour s'ouvrir à un progrès d'être ; la mort, qui signifie le dépouillement définitif de tout avoir, l'énidement définitif de

211. *Ibid.*, p. 596.

212. *Ibid.*, p. 597.

213. *Ibid.*, p. 578.

214. *Ibid.*, p. 600, p. 902

215. François Perroux, « La personne ouvrière et le droit du travail », et « Les paternalismes contre la personne », in *Esprit*, mars 1936.

216. « Personnalisme et christianisme » (1939), in Mounier, *op. cit.*, p. 742.

217. *Ibid.*, p. 747.

notre être réel, et qui nous propose 'la tentation de penser que n'avoir plus rien c'est n'être plus rien' (Gabriel Marcel)²¹⁸.

Mounier a recours en particulier à *Être et avoir* :

La religion, écrit Gabriel Marcel, commence partout où je transforme un lui en un toi. Et il ajoute : si un toi empirique peut être converti en un lui, Dieu est le toi absolu qui ne peut jamais devenir un lui²¹⁹.

Mounier connaît désormais aussi *Je et tu* de Buber dans la traduction de Geneviève Bianquis. Il assimile le dialogisme avec Scheler :

On sait que cette dialectique du toi est commune à plusieurs pensées contemporaines : un Scheler, un Buber, un Gabriel Marcel²²⁰.

La version catholique de la dépense se concrétise de façon exemplaire dans la mystique du saint. Mounier se réclame de la dépossession et de la disponibilité extrême, caractéristiques des mystiques :

L'homme côtoie dans le catholicisme le vertige d'un néant réel, et non plus mythique ; l'anéantissement de tout être devant l'infini, qui est la substance prophétique du message de Jean de la Croix. Il y affronte la présence quotidienne de la mort, qui le jette à l'angoisse de la perte²²¹.

Les saints tels que Jean de la Croix et Thérèse d'Avila ne craignent pas la mort et le néant. Ils s'individualisent d'une façon spécifique. Leur dépossession s'accompagne d'une personnalisation qui se matérialise dans le visage :

Chaque saint diffère infiniment de tout autre, et cependant tous n'ont cherché qu'à imiter un seul modèle : le Christ²²².

Les informations sur saint Jean de la Croix et sur sainte Thérèse d'Avila viennent des livres de Jean Baruzi et de Jacques Chevalier, la théorie de la sanctification vient de Landsberg. Ce dernier reste, contrairement à son maître Scheler, fidèle au catholicisme, mais il modernise la philosophie chrétienne à l'aide de concepts schélériens. Dans son étude sur *L'académie platonicienne* (1923), Landsberg oppose deux formes du savoir liées à des écoles. L'académie platonicienne pratique une forme de savoir divinisant l'homme. Le christianisme s'appuie sur une forme du savoir hétéronome, celle de l'homme incarné et sanctifié par Dieu, un savoir rétablissant la différence entre Dieu et la créature.

218. *Ibid.*, p. 748.

219. *Ibid.*, p. 766.

220. *Ibid.*, p. 909.

221. *Ibid.*, p. 743.

222. *Ibid.*, p. 751.

Les différentes formes du savoir correspondent à plusieurs conceptions de l'immortalité et de l'individualité. L'individualité la plus marquée n'est pas celle qui a cours dans les conceptions humanistes, mais dans l'idéal de la sanctification tel qu'il se matérialise dans la physionomie incomparable des saints. Le saint est déjà au sommet de la hiérarchie des personnes décrites par Scheler. Landsberg, qui enseigne en 1933-34 à Barcelone et à Santander, connaît également les mystiques espagnols célébrant la mort et le néant. Dans son étude sur *L'expérience de la mort* (1937), il crée une correspondance entre la conscience aiguë de la mort et une individualisation extrême. L'expérience de la mort propre aux mystiques n'est pas un « être pour la mort » (Heidegger), mais une réalisation de soi. Elle se concrétise visiblement dans les visages des saints spécialement personnalisés. Dans « Quelques réflexions sur l'idée chrétienne de la personne », paru dans *Esprit* en décembre 1934, Landsberg écrit :

Le paradoxe du saint est qu'il devient lui-même d'une façon beaucoup plus intense que n'importe quel autre homme, mais qu'il diffère aussi de tous les autres saints d'une manière radicale, encore qu'ils aient tous été formés dans l'imitation de la personne et de la vie du seul Christ²²³.

Landsberg préfère ce saint « dépensier » au mystique stoïciste décrit par Henry Corbin dans ses études sur les mystiques de l'Islam. Il voit également dans l'existence des saints un abandon préfigurant la résistance contre l'oppresseur. L'engagement de la personne devient une stratégie politique concurrençant le décisionnisme de Carl Schmitt :

L'engagement est un acte total et libre que l'on ne doit confondre ni avec une opération purement intellectuelle, ni avec l'embrigadement aveugle. (« Réflexions sur l'engagement personnel », *Esprit*, nov.1937)²²⁴.

Landsberg rapproche « l'acte de décision » des « décisions des valeurs »²²⁵, à la suite des sentiments de sympathie analysés par Scheler dans *Reue und Wiedergeburt*, qui paraît en français sous le titre *Le sens de la souffrance* aux éditions Aubier en 1936. Il distingue le mythe politique qui est efficace, et invulnérable face aux stratégies rationnelles, mais aussi irresponsable et dépourvu de continuité, de la mystique réceptive comportant l'amour et le sacrifice de soi et qui en insistant sur la vérité n'affronte pas les mythes²²⁶. Cette mystique du saint est devenue une réalité personnelle pour Landsberg. « Le sens de

223. « Quelques réflexions sur l'idée chrétienne de la personne » (1934), in Paul-Louis Landsberg, *op. cit.*, pp. 13-27 – p. 25.

224. *Ibid.*, p. 28-48 – p. 31.

225. *Ibid.*, p. 44.

226. « Introduction à une critique du mythe » (1937-1938), in *ibid.*, pp. 49-78.

l'action »²²⁷ se révèle dans la Résistance. Il s'agit d'une guerre juste²²⁸ contre l'opresseur allemand qui ne laisse pas d'autres possibilités à l'homme incarné. Landsberg détruit alors la capsule de cyanure qu'il porte sur lui. Il mourra au camp de concentration d'Oranienburg.

Mounier intègre la pensée de Landsberg et ainsi l'héritage schelérien dès la parution de son article « La Révolution communautaire » en janvier 1935, dans lequel il reprend le discours révolutionnaire qu'il avait stigmatisé début 1934. Mounier se réclame de la fameuse « *Gesamtperson* » qui est, selon Scheler, différente de la société atomisée et anonyme comme de la communauté anéantissant les individualités. Tandis que Scheler et Landsberg veulent dépasser la dichotomie entre communauté et société, *Esprit* traduit « *Gesamtperson* » par « personne collective » et « communauté ». La « Personne des personnes »²²⁹ est certes pour Mounier plus que la somme des individus, mais il l'intègre dans sa « Révolution communautaire » en allant à l'encontre du caractère anti-fusionnel de la pensée de Scheler et de Landsberg.

Dans « Personnalisme et christianisme », Mounier fait sienne la théorie de la sanctification. L'abandon y est celui du saint acceptant la mort. A la fin des années 30, Mounier plaide pour une attitude active face aux forces belliqueuses. Il n'aspire pas à cet acte de résistance de l'être qui dit non, de l'intelligence-épée, mais rappelle l'*agapè* selon Scheler et Landsberg. Le don de soi se fait sans attente de retour. L'existence incarnée sacralise l'homme dans une ultime personnalisation réceptive acceptant le danger et la mort. Dans « Pacifistes ou bellicistes » (1939), Mounier renvoie au « sens de l'action » et du sacrifice dans une guerre juste, puisque « *dans toute la mesure où je n'ai pas assumé de servir la paix par Charité PARFAITE et HÉROÏQUE, je lui dois de la protéger AUSSI par la force*²³⁰. »

Cependant, à la différence de Landsberg, l'expérience extatique de l'abandon selon Mounier est fusionnelle. Il n'en demeure pas moins que ni chez les personnalistes fédéralistes ni chez les personnalistes communautaires, l'idée de la dépense ne saurait être confondue avec une décision vide de contenu. La Résistance sera une nouvelle occasion de s'engager pour l'autre – en risquant sa vie cette fois-ci. L'orientation communautaire facilite pourtant l'engagement pour la Révolution Nationale de Vichy.

227. « Le sens de l'action », in *ibid.*, pp. 99-124.

228. « Réflexions pour une Philosophie de la guerre et de la paix » (1939), in *ibid.*, pp. 136-168.

229. « Révolution communautaire », in Mounier, *op. cit.*, pp. 184-209 –p. 195, p. 199.

230. « Pacifistes ou bellicistes », in *ibid.*, pp. 785-837 –p. 800.

2. PERSONNALISMES FÉDÉRALISTE, COMMUNAUTAIRE, ECOLOGISTE

La discussion sur la mystique laisse également des traces au Collège de Sociologie, dont les membres traitent des thèses de Landsberg sur le mythe et la mystique, ainsi que chez Rougemont, qui prend part à ses réunions. Ce dernier reprend dans *L'Amour et l'Occident* (1939) la distinction entre sanctification et divinisation, mais exclut de l'*agapè* la mystique érotique unitive qui prépare les idéologies fusionnelles et totalitaires. Il récuse le mystique Sohrawardi qui confondrait le Créateur et la créature et rejette également l'amour de la mort d'une Thérèse d'Avila (« Je meurs de ne pas mourir »). Il n'accepte qu'une mystique qui aspire au « mariage de l'âme et de Dieu, et suppose donc qu'une distinction d'essence est maintenue entre la créature et le Créateur²³¹. »

Ces propos visent la mystique unitive d'*Esprit*, qui adhère progressivement à une idéologie fusionnelle en dotant la nation et la France d'attributs spirituels qui l'assimilent à une personne. La révolution communautaire englobe de plus en plus l'idolâtrie de la nation, qui ne rebute pas uniquement O.N. Elle cause des dissensions avec un groupe de personalistes gascons autour de Bernard Charbonneau et de Jacques Ellul. En Gascogne, les groupes d'*Esprit* et d'O.N. sont parfois difficiles à distinguer. Quand François Perroux parle de la personne France en 1937, Ellul et Charbonneau prennent leurs distances avec *Esprit*, après en avoir animé les groupes d'Amis dans le Sud-Ouest, où ils étaient parfois difficiles à distinguer des cellules O.N. Ils ne peuvent admettre ni la vénération de la nation par *Esprit*, ni sa notion de la Technique comme reflet de l'âme.²³² Charbonneau avait notamment pu stigmatiser dans la revue la fécondité

231. Denis de Rougemont, *op. cit.*, p. 168

232. Voir Christian Roy, « Aux sources de l'écologie politique : Le personalisme "gascon" de Bernard Charbonneau et Jacques Ellul », in *Canadian Journal of History/Annales canadiennes d'histoire*, xxvii, April/avril 1992, pp. 67-100 –p. 87ss.

artificielle de la publicité²³³. Tous deux opposent ainsi une réalité première, la création, à une réalité fabriquée qui prend le dessus et ouvrent ainsi la voie à l'écologisme. Ellul, barthien comme Rougemont, récuse un antilibéralisme qui épargne la Technique de toute critique²³⁴. En réalité, l'évolution de la Technique génère le fascisme, qui adapte les mentalités hésitantes à se ranger aux temps modernes²³⁵.

Mounier quant à lui voit dans la Technique un pur instrument et dans le travail le plus ingrat un supplément d'âme. La critique de la Technique d'un Bernanos ou d'un Ellul ne serait que la *Petite peur du XX^e siècle* (Neuchâtel, La Baconnière, 1947). Mounier s'allie à Mumford qui, dans *Le Mythe de la machine*, traite la critique de la Technique par Ellul de « fatalisme ». Après 1945 paraît dans la collection *Esprit* l'essai *Technics and Civilization* de Mumford écrit en 1934. Marc non plus n'apprécie pas du tout l'analyse rigide de la technique par Ellul. Ce qu'on appelle aujourd'hui l'écologisme n'est pas admis par O.N., si cela revient à refuser la Technique. Selon O.N. et *Esprit*, la Technique est neutre. Il faut en faire un usage intelligent et la mettre au service de l'homme.

Le catholicisme antilibéral motive aussi les parcours déconcertants de certains militants d'*Esprit*. Il y prend la forme d'un communautarisme fusionnel. Lacroix rattache la Révolution communautaire d'abord au Front Populaire, puis à la Révolution Nationale de Vichy. Il devient philomarxiste après 1944. Son rôle est prépondérant à l'Ecole des Cadres d'Uriage où des militants d'*Esprit* mènent un double jeu avec le régime de Vichy²³⁶. Le planisme de De Man y a un impact considérable sur les enseignements. L'économiste François Perroux, qui admire les écrits des protagonistes de la Révolution Conservatrice et connaît Carl Schmitt même s'il ne partage pas toutes ses thèses, écrit au milieu des années 30 pour *Esprit*, *La Flèche* de Bergery et la revue maurrassienne et antisémite *Je suis partout*. Il côtoie aussi les ingénieurs d'*X-Crise*. Tout en étant antihitlérien, Perroux s'engage pour la Révolution Nationale de Vichy. Il dirige la « Fondation d'étude des problèmes humains » fondée par Vichy en 1940 et critique l'École des Cadres d'Uriage – trop proche à ses yeux des idées de 1789²³⁷.

233. Bernard Charbonneau, « La publicité », in *Esprit*, Avril 1935, pp. 6-14 –p. 9.

Cf. Bernard Charbonneau, *Le feu vert. Autocritique du mouvement écologique*, Paris, Karthala, 1980.

234. Jacques Ellul, « Le fascisme, fils du libéralisme », in *Esprit*, février 1937, pp. 761-797.

235. Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Economica, 1990, p. 39, p. 390.

236. Bernard Comte, *Une Utopie combattante, l'École des cadres d'Uriage 1940-1942*, Paris, Fayard, 1991, p. 102.

John Hellman, *The Knight-Monks of Vichy France. Uriage, 1940-45*, Mc Gill-Queen's University Press, 1993.

237. Voir Daniel Lindenberg, *Les années souterraines 1937-1947*, Paris, La Découverte 1990.

Pour les cadres et ingénieurs dont est issu l'extrémisme technocrate des classes moyennes, voir aussi :

Luc Boltansky, *Les Cadres, la formation d'un groupe social*, Paris, Éditions de Minuit, 1982, chapitre

1 : La crise des années trente ;

L'engagement de certains personalistes pour le régime vichyste – qui, rappelons-le, est plus raciste que le fascisme italien – se fait au nom de la communauté nationale, du planisme et du traditionalisme catholique. Une partie de l'équipe d'*Esprit* se rallie aux entreprises communautaires voulant réaliser une politique nationale à l'aide d'une planification de l'économie. L'itinéraire de Lacroix illustre bien les préférences pour les solutions communautaires. La pensée d'*Esprit* n'est pas spécialement sensible à l'idéologie de Vichy, mais à toutes les orientations privilégiant la communauté et le travail.

Il est vrai qu'*Esprit* est interdit par le régime de Vichy et que Mounier sera brièvement emprisonné. Jean-Marie Domenach et Bénigno Cacérès, jeunes militants d'*Esprit* à Uriage, rejoignent le maquis fin 1942. Mounier écrit pendant la guerre son *Traité du caractère* où il intègre la psychologie de l'enfant de William Stern, les écrits de Minkowski et l'anthropologie de l'entre-deux-guerres. Mais tous ces parallélismes différés des personalismes ne peuvent pas cacher de profondes divergences doctrinales. O.N. et *Esprit* représentent tous deux des formes de mobilisation pouvant se traduire en collaboration ou en résistance. Il est typique du personalisme communautaire d'*Esprit* d'être très fluctuant, de sacraliser le travail et la nation et de réaliser ainsi plus de recoupements avec des idéologies communautaires concurrentes d'O.N., qui est moins fluctuant et plus décisionniste qu'*Esprit*. Cette intransigeance va à l'encontre des fronts communs et des rapprochements avec des concepts révolutionnaires concurrents. Elle est toujours plurielle : antifasciste, anti-marxiste, antilibérale. Le refus d'O.N. de sacraliser indistinctement le travail, la communauté nationale et la patrie semble avoir assuré l'immunité du noyau dur d'O.N. (Marc, Rougemont, Aron, Dupuis, Chevalley) contre le fascisme à la française propagé par Vichy. Le noyau d'O.N. tient bon. Pendant l'Occupation, Marc décline l'invitation de Lacroix de le rejoindre à Uriage. Il écrit pour la revue résistante *Témoignage Chrétien*. Il doit se réfugier en Suisse avec sa famille en 1943.

Les années 30 génèrent ainsi un personalisme au pluriel qui s'éparpille en doctrines présentant des points communs et des divergences. L'anti-égalitarisme et la différence faite entre l'individu et la personne caractérisent toutes les doctrines personalistes. Le différentialisme unissant les personalistes ne met pas en question l'égalité devant la loi et l'égalité des droits. La personnalisation intervient après les mesures garantissant l'égalité juridique et la satisfaction des besoins vitaux. Néanmoins, pour les fédéralistes, l'individu et la personne sont différents et complémentaires, alors que pour les personalistes communautaires ils forment un couple antagoniste. Le processus de personnalisation est

aristocratique chez O.N., tandis qu'il résulte d'une communion chez *Esprit*. L'anti-égalitarisme commun cache des conceptions différentes de la socialisation, de la personne et du groupement humain chez O.N. et *Esprit*. L'Ordre Nouveau est une association de héros, *Esprit* une communauté et un ordre de saints. O.N. favorise le lien social libérant l'individu, *Esprit* préconise la communion. On pourrait dire que le décisionnisme d'O.N. est héroïste et celui d'*Esprit* communautaire. La différence de doctrine apparaît dans les différentes appréciations de la communauté et du travail. *Esprit* est plus fusionnel et vénère la communauté organique. Ce groupe sacralise le travail tandis qu'ON veut à long terme supprimer le travail-labeur. Cette ligne de partage entre le personnalisme aristocratique d'O.N. et le personnalisme communautaire d'*Esprit* ne prouve pas a priori la plus grande affinité de l'un ou de l'autre avec le fascisme ou la collaboration. Mais le communautarisme fusionnel ainsi que la sacralisation et la planification du travail engendrent des ambiguïtés facilitant des options dangereuses.

On peut ainsi distinguer trois configurations du don : la dépense (O.N.), l'abandon (*Esprit*) et la séparation entre *creatum* et *fabricatum* (les Gascons). Les fédéralistes privilégient la libre activité et séparent la création du labeur, la Technique étant neutre et l'État ayant une connotation négative. Les personnalistes communautaires privilégient l'ascèse et l'abandon de la personne. La technique et le travail doivent être sacralisés et l'exécutif renforcé : la condamnation de l'État-nation se dissipe. Les Gascons privilégient la création première. Ils sont anti-étatiques comme les fédéralistes d'O.N., mais ne partagent pas la conviction selon laquelle la Technique peut, à souhait, être modelée selon les besoins de l'homme. Les trois personnalismes contribuent, chacun à leur façon, à l'histoire d'après-guerre. O.N. est à l'origine du fédéralisme européen. *Esprit* contribue au philocommunisme surtout entre 1944 et 1950, et devient un pilier du catholicisme de gauche, puis de la Deuxième Gauche. Le groupe gascon prépare l'écologisme.

CONCLUSION : LA POSTÉRITÉ

Les différents textes parus dans *L'Ordre Nouveau* esquissent les lignes directrices d'un fédéralisme appelé d'abord réel, puis intégral, puis global. Ce fédéralisme est supra-national et supra-étatique, et fédéralise à l'extérieur autant qu'à l'intérieur. Il joint au suffrage universel d'autres modes référendaires et sélectifs, institue au-dessus de tout pouvoir une autorité morale et crée un conseil économique et social qui doit révolutionner la conception et l'organisation du travail. Les instances fédérées partent de la base, c'est-à-dire des communes et des groupements spontanés. Ces principes vont beaucoup plus loin que les fédéralismes libéraux fédérant des États, les (con-)fédérations inter-étatiques et interrégionales (États-Unis, Allemagne, Espagne, Belgique) et la Confédération helvétique. référendaires

Les différentes organisations fédéralistes nées après 1945, l'Union Européenne des Fédéralistes, puis le Mouvement Fédéraliste Français et le Mouvement Fédéraliste Européen, rassemblent à nouveau Marc, Rougemont, Aron, Daniel-Rops. Le mouvement européen intègre avec Thierry-Maulnier et Jean de Fabrègues des anciens de la Jeune Droite, ainsi que des militants syndicalistes et hommes de gauche comme Claude-Marcel Hytte, ancien militant communiste²³⁸.

Le fédéralisme prolonge ainsi le personnalisme, mais il devient en même temps plus large. Le personnalisme y est à la vérité « dilué ». Rougemont affirme que le « personnalisme s'est perdu, mais comme un peu de levain, dans les groupements beaucoup plus vastes qui vont déclencher l'aventure de la fédération

238. Voir Pierre Izard, *Denis de Rougemont, du personnalisme au fédéralisme 1930-1950*, in ***, *Du personnalisme au fédéralisme européen*. En hommage à Denis de Rougemont, Genève, Centre Européen de la Culture, 1989, pp. 117-123.

Jean-Pierre Gouzy, *Impact de la pensée d'Alexandre Marc sur les Mouvements Européens après la Deuxième Guerre mondiale*, in Kinsky et Knipping, *op. cit.*, pp. 195-199.

de l'Europe, entreprise capitale de ce temps²³⁹. » Ce fédéralisme n'est pourtant ni un « euro-planisme » ni une pensée « mondialiste ». C'est justement le fondement personneliste qui l'empêche autant de propager un super-État européen que de renoncer à des valeurs universelles, en raison du différentialisme tel qu'il s'exprime dans la formule de l'unité dans la diversité. Les personalistes actifs dans les institutions européennes doivent y rééquilibrer les projets des anciens néo-socialistes et planistes. Ainsi Robert Marjolin, l'un des rédacteurs de l'ouvrage *Révolution Constructive*, devient collaborateur de Jean Monnet et haut fonctionnaire au Plan, puis aux affaires européennes. Le personalisme fédéraliste demeure cependant un « eurocentrisme ». En ceci, il se distingue des orientations de quelques penseurs issus du milieu néo-socialiste et néo-radical de la *Révolution Constructive*. Lévi-Strauss et Maheu représentent le différentialisme absolu et dépersonalisant de l'U.N.E.S.C.O. Ce culturalisme ne connaît pas de différences de valeur entre les cultures. Le personalisme fédéraliste est aussi anthropocentrique. Ainsi l'idée d'une personnalisation sans différenciation de la matière vivante, telle qu'elle est défendue par Teilhard de Chardin, est-elle incompatible avec le personalisme – comme y a par ailleurs insisté de son point de vue gascon Bernard Charbonneau, dans un pamphlet publié en pleine vogue du Jésuite paléontologue, où il osait le dénoncer comme le « prophète d'un âge totalitaire²⁴⁰ ».

Toutefois, les fédéralistes perdent aussi des sensibilités. Après la guerre, Chevalley se rapproche des milieux protestants et par là des pionniers de l'écologisme, et la « sensibilité surréaliste » échappe en quelque sorte aux mouvances personalistes, pour s'organiser dans des initiatives telles que la revue *Critique*, le situationnisme de Guy Debord et l'OuLiPo de Raymond Queneau. Blanchot rejoint Bataille et Prévost dans l'équipe de *Critique*, tandis que Lewis Mumford prend place dans le comité de rédaction de cette revue.

Esprit devient de son côté le chantre du catholicisme de gauche. Ses orientations ne s'épuisent pas dans le projet de la démocratie chrétienne, qui d'ailleurs, incarné par le M.R.P. (Mouvement républicain populaire), ne connaît pas de succès durable. *Esprit* exerce une influence certaine à travers les militants déjà actifs à Uriage : Hubert Beuve-Méry, le fondateur du *Monde*, et Paul Delouvrier, haut fonctionnaire gaulliste et rénovateur de la Ve République, responsable de la restructuration de la banlieue parisienne. La pensée d'*Esprit* est également présente dans les syndicats chrétiens (C.F.T.C., puis C.F.D.T.), le P.S.U. et certains des groupes qui constitueront la Deuxième Gauche. Celle-ci est anti-jacobine et auto-gestionnaire, ce qui la rapproche parfois des thèses

239. Denis de Rougemont, *Journal d'une époque (1926-1946)*, Paris, Gallimard, 1968, p. 19.

240. Bernard Charbonneau, *Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire*, Paris, Denoël, 1963.

libertaires et anti-étatiques des fédéralistes. Jacques Delors revendique sa socialisation personnaliste.

Les personnalistes gascons sont les écologistes de la première heure. La contestation « verte-alternative » prolonge le fédéralisme et la critique de la technique avancée par les personnalistes gascons dès les années 30. Dans les années 70, Rougemont devient avec Charbonneau l'un des « sages » du mouvement écologiste européen. L'initiative Ecoropa, fondée par Denis de Rougemont, Bernard Charbonneau et Edouard Kressmann, réunit ainsi un protagoniste d'O.N. et un membre du groupe gascon. Dans *L'avenir est notre affaire*, Rougemont reformule le personnalisme fédéraliste dans un cadre écologiste. La décentralisation, très timidement amorcée en France depuis les années 80, reste pour l'Europe un objectif primordial que les personnalistes fédéralistes revendiquent depuis des décennies. Il est pourtant rare que cette dette envers les précurseurs devienne explicite.

Vu ces impacts multiples après 1945, une question s'impose : la troisième voie est-elle une réussite en France contrairement à son échec en Allemagne ? Sur le plan de son insertion sociale, on peut répondre par l'affirmative, surtout pour *Esprit*. L'École des Cadres d'Uriage préfigure d'une certaine façon l'É.N.A. Les personnalistes d'*Esprit* peuvent largement participer à l'élaboration d'une troisième voie française qui défend la planification et renforce l'exécutif. Des mesures sociales doivent réduire le rôle du marché. *Esprit* prend des chemins beaucoup plus nationaux et partage avec Sartre une connivence avec le socialisme réel. Il œuvre aussi pour la réconciliation franco-allemande et mise sur une Europe démocratique et plus au moins socialiste mais nullement fédérale. Pendant longtemps, le personnalisme communautaire est beaucoup plus dans le *mainstream* de l'époque et contribue à la modernisation étatiste et centraliste à la française pendant les Trente Glorieuses.

Le personnalisme fédéraliste par contre est un refoulé de l'histoire française. La gloire d'*Esprit* après 1945 éclipse le rôle joué par O.N. Dans une société française qui aspire au renforcement de l'exécutif, un fédéralisme par lequel s'évapore quasiment l'exécutif a peu de chances. Les personnalistes fédéralistes et communautaires sont les pionniers de la réconciliation franco-allemande après la Deuxième Guerre mondiale. Mais *Esprit* dénonce l'orientation anticomuniste des fédéralistes européens. Les militants d'O.N. deviennent les moteurs de la construction fédérale de l'Europe. Le personnalisme fédéraliste tel qu'il est défendu par Rougemont et Marc au sein de l'Union Européenne des Fédéralistes lors des congrès de Montreux en 1947 et de La Haye en 1948 n'a pourtant un impact immédiat qu'entre 1945 et 1948. Le Congrès de l'Europe à La Haye, inspiré entre autres par Marc, porte les traces du fédéralisme d'O.N. en inscrivant la nécessité de fonder une cour des droits de l'homme et une cour de justice

européenne. C'est le projet du Conseil Suprême qui réapparaît. Le conseil économique et social fut également discuté. Mais le mouvement européen est par la suite récupéré par des hommes politiques qui l'institutionnalisent et falsifient les concepts fédéralistes. La bureaucratie de Bruxelles ainsi que les principes de l'unanimité cimentant le pouvoir de veto des États-Nations rebutent les fédéralistes. On peut pourtant affirmer que les institutions juridictionnelles actuelles de l'Union Européenne, théoriquement à l'écart des partis, doivent aussi leur existence aux initiatives des fédéralistes. Ces institutions reflètent mieux l'esprit personnaliste fédéraliste que les composantes planificatrices de la construction européenne.

Les protagonistes du personnalisme fédéraliste militent surtout dans le cadre de la culture et de la formation en misant sur une mutation en profondeur des esprits. Rougemont dirige pendant des décennies le Centre Européen de la Culture à Genève. Marc anime le Centre international de Formation européenne représenté dans plusieurs pays européens. Le Collège universitaire d'études fédéralistes d'Aoste transmet l'héritage personnaliste et fédéraliste à de nouvelles générations, dans une région autonome francophone d'Italie où prédomine le seul parti politique au pouvoir à se réclamer du fédéralisme personnaliste, soit l'Union valdôtaine.

Les personnalistes fédéralistes participent aussi aux activités du Congrès pour la Liberté de la Culture et à la revue *Preuves*. Cet engagement contre le totalitarisme soviétique est à cette époque très mal vu chez les intellectuels stigmatisant l'« anticommunisme » des fédéralistes, qui ont pourtant un héritage anti-américain. Marc voit cependant son catholicisme « dynamique » confirmé par le concile Vatican II, sans que son rôle de précurseur ait pour autant jamais été reconnu.

Tandis que son impact politique est limité, les concepts d'O.N. tels que le service civil et le revenu vital s'avèrent d'une actualité inouïe. Mais ces idées sont aujourd'hui souvent détachées des contextes personnalistes et fédéralistes. *Critique*²⁴¹ tout comme la revue *Potlatch*²⁴², distribuée gratuitement entre 1954 et 1957 par le situationniste Guy Debord, associent de nouveau l'anthropologie du don à une critique de l'État. La critique de la société du spectacle par Debord rappelle l'analyse des media de Charbonneau. Les militants libertaires et autogestionnaires de la contestation à partir de 1968 redécouvrent, sans le savoir, un grand nombre de concepts proposés des décennies plus tôt par O.N. « Élections – piège à cons » – ce slogan des étudiants reprend la critique, il est vrai ambiguë, de la démocratie « formelle » qui réduit la démocratie à une bien

241. Voir surtout *Critique*, n°s 195-196, août-septembre 1963 : « Hommage à Georges Bataille ».

242. Guy Debord présente *Potlatch* (1954-1957), Paris, Gallimard, 1996.

maigre participation. L'idée d'introduire la démocratie dans les entreprises et les organisations intermédiaires par le biais de l'autogestion rappelle également la recherche d'une démocratie fédérale.

Dans les conflits opposant les libertaires aux socialistes idolâtrant le travail et réclamant un droit au travail, l'héritage des personnalistes fédéralistes renforce ceux qui voudraient élargir la sphère des activités libres. André Gorz propose un revenu minimum ainsi qu'un mécanisme social obligeant chacun à assumer pendant un certain temps un travail hétéronome. Philippe Van Parijs élabore ce concept de revenu minimum garanti. Les idées d'O.N. réapparaissent ainsi un demi-siècle plus tard. La pensée du don connaît un nouvel essor depuis quelques années. Le Mouvement Anti-Utilitariste dans les Sciences Sociales (M.A.U.S.S.), spécialiste de l'anthropologie du don, se réclame de l'héritage de Scheler et entretient des contacts avec Amitai Etzioni.²⁴³ Ce dernier, né à Cologne (son nom est alors Werner Falk), est un élève de Buber. Jean-Pierre Dupuy du groupe *Esprit* fonde avec Jean-Marie Domenach le groupe C.R.É.A. (Centre de recherche sur l'épistémologie et l'autonomie, rattaché à l'École polytechnique). Il insiste sur la « méconnaissance » et la « connaissance » coexistant dans le don. Selon Dupuy, ignorer et savoir la réciprocité du donner et du recevoir sont indissociables sans se fonder dans une synthèse. Le don crée une nouvelle réalité en différant le temps et est à la fois échange et dépense²⁴⁴. Dupuy assimile la pensée du don par le biais des théories de l'auto-organisation et du désir mimétique de René Girard. La pensée du don trouve à nouveau un contexte explicitement chrétien chez Luc Boltansky. Dans son étude *L'Amour et la justice* (1991), il privilégie l'*agapè* qui est, selon lui, basé sur le principe du don et non sur celui du désir²⁴⁵. Il est « gratuit, pur »²⁴⁶, sans l'idée de rendre. La relation est sociale sans être interactive : « l'un agit, l'autre pas »²⁴⁷. Une telle conception rappelle l'abandon selon Mounier. Elle supprime pourtant l'aspect anarchique de la dépense et nie aussi l'autre.

Les idées qui circulent dans la mouvance autour de la revue *Transversales* (Morin, Robin) semblent être plus proches des concepts personnalistes fédéralistes. Il est logique qu'Alexandre Marc ait essayé de rendre cette continuité plus consciente en contactant Morin afin qu'il commente la réédition de *La*

243. Alain Caillé, *Don, intérêt et désintéressement*. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S., 1994, p. 12.

Amitai Etzioni, « Pour une science sociale déontologique », in *La revue du M.A.U.S.S.*, n° 9, troisième trimestre 1990, pp. 14-32.

244. Jean-Pierre Dupuy, *Totalisation et méconnaissance*, in Paul Dumouchel, éd., *Violence et vérité, autour de René Girard*, Paris, Grasset, 1985, pp. 110-135.

245. Luc Boltansky, *L'Amour et la justice*, Paris, Métailié, 1991, p. 146.

246. *Ibid.*, p. 170.

247. *Ibid.*, p. 190.

Révolution Nécessaire. Or Morin minimise sa dette. Il reconnaît l'héritage de Mauss, mais fait du livre d'Aron et de Dandieu un texte symptomatique de la crise des années 30, qui ne serait plus d'actualité et ne pourrait servir aujourd'hui de plateforme pour un personnalisme fédéraliste²⁴⁸. Morin ne semble pas savoir que la pensée du don fait dès ses débuts partie du personnalisme fédéraliste.

Les impulsions qui sont à l'origine des personnalismes survivent aussi dans des philosophies que l'on ne peut assimiler immédiatement à ceux-ci. Ainsi Emmanuel Lévinas et Jacques Derrida reprennent-ils la critique de Hegel et l'idée de la dépense. La pensée de l'asymétrie dans les relations entre personnes et entre les personnes et les choses déterminent les réflexions d'autres intellectuels de la génération non-conformiste. Pour Lévinas, l'autre a la primauté absolue sur le sujet. Günther Anders (fils de William Stern) déplore le déséquilibre caractérisant les relations entre la personne infirme et les technologies ayant pris la place du créateur. Hans Jonas demande dans son « principe responsabilité » l'engagement des personnes vivantes pour les droits des générations à venir. Il est regrettable que toutes ces discussions se déroulent pour l'essentiel en dehors des milieux personnalistes et qu'un dialogue systématique entre ces pensées et les personnalismes fassent défaut.

Les personnalistes fédéralistes ont de la peine à atteindre le grand public pendant l'après-guerre, qui voit d'abord le mariage entre existentialisme et philomarxisme, puis le structuralisme dépersonnalisant et enfin le retour du cartésianisme et du kantisme défendant le sujet transcendantal. Dans ses œuvres écrites après 1945, *Dialectique du déchaînement* (1961) et *De la méthodologie à la dialectique* (1970), Marc renouvelle une métaphysique de la transcendance qui est acte et dépasse l'opposition entre l'existence et l'essence. Ses études attaquent l'existentialisme de Heidegger et ses variantes cartésiennes et philomarxistes en France comme la philosophie du sujet de Sartre. De tels efforts doivent rester marginaux face aux tendances de l'écrasante majorité intellectuelle. Les fédéralistes ne peuvent remédier à leur faible représentation dans les médias et parmi les penseurs cotés. La situation est différente pour les personnalistes d'*Esprit*. Ils peuvent se flatter de compter parmi eux Paul Ricoeur. Celui-ci peut rappeler l'engagement contre l'intolérable défendu par Scheler et Landsberg, mais croit nécessaire de renoncer au nom d'*Esprit* au terme « personne de personnes » (*Gesamtperson*), selon lui responsable d'égarements.²⁴⁹ Il pose à nouveau, dans *Soi-même comme un autre*, la question de la personne en l'ouvrant

248. Edgar Morin, « La révolution nécessaire », in *L'Europe en formation*, n° 292, Printemps 1994, pp. 15-18.

249. Paul Ricoeur, « Approches de la personne », in *Esprit* ; 6, 1990, pp. 115-130 –p. 119 ; « Mounier philosophe », in ***. *Le Personnalisme d'Emmanuel Mounier. Hier et demain. Pour un cinquantenaire*, Actes du colloque organisé par l'association des Amis d'Emmanuel Mounier, Paris, Seuil, 1982, pp. 219-230 ; *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

à l'altérité. Mais il essaie de rendre justice à tout et à tous : il intègre Husserl, Landsberg, Heidegger et Lévinas. Un tel personnelisme est incompatible avec l'intransigeance qui caractérise les personalistes fédéralistes.

En outre, il n'y a pas à cacher les carences réelles du fédéralisme global. Les personalistes fédéralistes furent parfois aveuglés par un anti-américanisme sans nuances. Ainsi Marc reconnaît-il après un voyage aux États-Unis et des discussions avec Jacques Maritain que le monde américain est complexe. Il ne se résume pas au libéralisme et n'est pas uniquement régi par l'argent. Le fédéralisme global souffre aussi de certaines ambiguïtés. Ce que les fédéralistes veulent fédérer n'est pas toujours clair – des entités « ethniques » ou des groupements spontanés, hétéroclites et indépendants des « origines ». Un fédéralisme non-identitariste devrait transformer aussi la notion de culture et mettre l'accent sur le biculturalisme ou le pluriculturalisme, sur l'interaction et les « passeurs » entre les cultures et les mémoires plurielles et mixtes. La fluctuation entre un fédéralisme essentialiste des « ethnies » ou des régions et un fédéralisme soulignant les appartenances plurielles et les constellations interculturelles de personnes est d'autant plus fatale que les mouvements de la troisième voie sont et seront toujours exposés au soupçon – surtout sur ce terrain glissant de l'« enracinement ». Une dernière remarque concerne la présence des personalismes dans les différents pays européens. C'est en France et dans une moindre mesure en Italie et en Belgique qu'ils ont leurs bastions les plus forts. En Allemagne, d'où sont pourtant venues tant d'impulsions personalistes, leur poids est faible. Mentionnons néanmoins le philosophe Robert Spaemann qui renouvelle le discours personaliste dans son livre *Personen. Versuche über den Unterschied zwischen « etwas » und « jemand »* paru en 1996. Spaemann reprend l'idée de cette « non-identité » de la personne qui peut juger ses actes d'une position extérieure. L'autre est pour le moi toujours une personne et non pas une chose²⁵⁰.

Plus de cinquante ans après les réponses apportées par les personalistes à la crise, les sociétés libérales traversent de nouveau une crise profonde. La nécessité d'emprunter une troisième voie est inéluctable. Après la chute des dictatures communistes et l'offensive de la globalisation à l'américaine, la différence européenne est la seule issue qui puisse assurer la souveraineté des Européens, et éventuellement offrir une alternative au monde. Il est d'autant plus regrettable que les idées personalistes ne soient pas plus présentes dans une situation où l'Europe se cherche, en quête des stratégies pour partager les droits de l'homme avec les non-Européens tout en restant différente. Les éthiques anti-utilitaristes d'aujourd'hui pourraient s'enrichir au contact des paradigmes

250. Robert Spaemann, *Personen. Versuche über den Unterschied zwischen « etwas » und « jemand »*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1996.

personnalistes. Les années 90, avec leur morosité et leur climat déflationniste, ressemblent pourtant étrangement aux années 30 – dans le meilleur et dans le pire. Les idéologies totalitaires, le nationalisme et le racisme reviennent en force. La crise économique est interminable et aucune solution véritable n'est proposée. Le libéralisme montre ses traits irresponsables notamment dans la pseudo-réalité médiatique qui expose les enfants à la violence perpétuelle. Les stratégies étatiques ont échoué. Il est clair que le chômage ne disparaîtra pas tant que n'aura pas été redéfinie l'activité humaine. Les programmes nationaux sont devenus obsolètes. Si l'Europe veut rester maîtresse de son destin, il est urgent de créer des écoles, universités et formations professionnelles européennes plurilingues rassemblant des élèves et enseignants de nationalités différentes. Le but serait de transformer les cadres du savoir propres à chaque nation en savoir interculturel mettant en avant l'interaction entre les différentes composantes de l'Europe et défendant un universalisme qui ne se résume pas à l'économique.

Les orientations des personnalistes sont moins affectées par le désenchantement général des stratégies reposant sur l'assistance par l'État-nation. Avec un recul de plus d'un demi-siècle, la mouvance personnaliste apparaît comme un étonnant laboratoire d'idées et de projets concrets portant sur la construction européenne, la fédération, le revenu minimum, le service civil, la démocratie de base. Relire les textes personnalistes aujourd'hui peut ainsi contribuer à gagner du temps et à contourner les pièges – ceux de l'époque que les militants n'ont pas toujours su éviter, tout autant que ceux qui sont propres à la nôtre²⁵¹.

251. Ce texte a d'abord été rédigé en vue d'une préface critique à la réédition de la revue L'Ordre Nouveau par les soins de la Fondation Émile Chanoux chez Le Château Edizioni à Aoste en 1997, avec une introduction de Marc Heim. Il offre un résumé français d'un livre en allemand sur le même sujet, qui devrait s'intituler *Personalistische Dritte-Weg-Diskurse der Zwischenkriegszeit. Deutsch-französische Mediationen*.

Index des noms propres

- ABELLA CAPRILE, Margarita : 102, 108-111, 118, 131, 132n126, 216n15, 312
- ABELLIO, Raymond : 464
- ABETZ, Otto : 27, 28, 29n15, 34n39, 36, 37n51, 159, 211, 212, 214, 215, 231, 232, 309, 329-31, 336, 478, 483, 543
- ABRAHAMS, Israël : 87
- Académie de Droit international de La Haye : 97, 103n76
- Académie de Hongrie : 178n58, 189n73
- Académie française : 113
- Acéphale* : 366, 467, 535
- ACEVEDO, Adelia de : 110
- ACHENBACH, Ernst : 159
- ACKERMANN, Bruno : 19, 458n4
- Action française : 37n51, n53, 47, 88, 104, 137, 138, 154, 155, 157, 158, 160, 183-5, 201, 207, 354, 371, 409, 412, 415, 464, 467, 470, 472, 532
- Action populaire (L')* : 148, 150
- Action Publique : 519
- ADAM, Karl : 201, 391
- ADENAUER, Konrad : 85, 277n30
- ADLER, Alfred : 345, 479, 485, 514
- ADOLPH, Heinrich : 82n60
- ADY Endre : 174, 175
- Afrique : 107, 174, 520
- Aix-en-Provence : 140, 161, 421n89
- Aix-la-Chapelle : 231, 232
- Akademie für Arbeit : 479, 493, 494
- AKHMATOVA, Anna : 64
- AKSAKOV, Serge Timofeïevitch : 68
- ALAIN : 466, 467
- ALLEMAGNE : 11, 15-18, 20, 21, 26-30, 31n25, 31n27, 34n39, 35-37, 38-40, 58, 62, 72-77, 79-85, 90, 95, 98, 101, 109, 112-114, 116, 125, 126, 130, 131, 142, 143, 145-147, 157-160, 171-3, 176, 177, 180, 182-4, 186, 187, 190, 196, 197, 201, 210-5, 221n35, 222-5, 227, 229-35, 239, 241, 242n120, 244, 245, 254, 261, 262, 263, 265-8, 270, 271, 273-96, 298-303, 305-11, 313-339, 342, 343, 345, 346, 349, 350; 354, 356, 362-4, 366-8, 370, 374, 377-9, 385, 385, 386, 391, 392, 394, 395, 398, 402-5, 407n57, 408n60, 412, 418, 420, 423, 424, 427, 428, 460, 464, 470, 472, 475-9, 482-5, 489, 490, 494, 496, 497, 503, 504, 511, 517-20, 526, 530, 532, 543, 549, 555, 557, 561
- ALLPORT, Gordon W. : 82n59
- ALPHANDERY, P. : 10
- Alsace : 139, 176, 221n35, 496
- ALTOLAGUIRRE, Miguel : 110
- Amérique du Sud : 113, 131, 132, 357
- Amis d'*Esprit* : 151, 266, 323n165, 418, 551
- Amis de *Plans* : 151, 231, 266, 300, 301, 305, 323n165
- Amis de *Sept* : 151, 153, 266
- AMOS, Jean : 519
- Amsterdam : 346
- An Phoblacht : 376
- ANDERS, Günther : 504, 560
- ANDERSEN, Gerda M. : 44n81
- ANDRE, Gérard : 195, 211n1, 424n1
- ANDREAS-SALOME, Lou : 366
- ANDREU, Pierre : 13n22, 364n25, 415n74

- Annales* : 102n75
 ANTIPOV : 302
 ANTONINI, Jules : 162
 Aoste : 13, 562n251
 ARADI Zsolt : 188, 189
Arbeitsdienstkorrespondenz : 312
 Arbeitsgemeinschaft Karlsruher Jugend-
 bünde : 27, 28
 Arcachon : 141
Archives de philosophie du droit : 261n18,
 513n105
Archives de philosophie : 75, 90, 125, 142-
 145, 505n72, 508nn83-87, 509nn88-89
 Ardennes : 211, 212, 214, 229
 ARENDT, Hannah : 504
 ARGENTINE : 109, 110, 113, 131, 216n15
 ARISTOTE : 65, 75, 105, 106, 243
 ARON, Raymond : 31n27, 498
 ARON, Robert : 12, 13, 19, 38n55, 44n83, 45,
 48n89, 50n92, 132, 149, 158, 159, 161,
 163, 170, 175, 176, 190, 198-202, 203n11,
 204, 205, 207n20, 208, 209, 214, 215,
 226-237, 239, 240, 242, 249, 250, 267,
 268, 300, 312, 331, 358-60, 367, 368, 372,
 374, 378, 394, 395, 404, 406n47, n50,
 409, 411, 416, 429, 458, 464, 467, 468,
 471, 472, 481n42, 495, 498, 504n69, 506,
 507, 512, 514-6, 519, 520, 523, 534, 536,
 541, 553, 555, 560
 AROUX : 230
 ARPLAN : 296
 ARTAUD, Antonin : 45
 ARTHUYS, Jacques : 519
 Arts and Crafts : 223n41
 Asie : 65, 174
 Association catholique de la jeunesse française
 (A.C.J.F.) : 148, 380
 Association des Écrivains révolutionnaires
 (A.S.E.R.) : 354, 360
 ASSOULINE, Pierre : 19, 153, 154n5, n7,
 160n18, 163n28, 165n31
 Athènes : 222, 242
Aube (L') : 103, 182
 AUBIER, Fernand : 146, 492, 532, 548
 AUGUSTIN, saint : 87, 89, 105, 142
 AUSTRALIE : 495
 Auswärtiges Amt : 27n2, 275
 AUTRICHE : 31n27, 39, 113, 171, 172, 177,
 178, 190, 223n41, 241, 242, 266, 278n33
 Auvergne : 208
Avant-Poste (L') : 155, 413
 AVENARIUS, Richard : 69
 BABEUF, Gracchus : 534
 BABITS Mihály : 174, 175
 Bacharach : 300
 BACHOFEN : 314, 316
 Bade-Wurtemberg : 27, 28n8, 31n25, 36
 BAHAR, Alexander : 482n42
 BAINVILLE, Jacques : 154
 BAIRD, Catherine : 21, 56n12
 BAKOUNINE, Michel Aleksandrovitch : 56,
 515, 530, 534, 545
 Bâle : 317, 406, 478
 Balkans : 113
 BALLA Borisz : 189
 BALMAND, Pascal : 14, 235n103, 458n4
 BALMONT, Constantin : 63
 BALOGH, Arthur de : 178n58
 BALTHASAR, Hans Urs von : 144n149
 Bamberg : 336
 BANCHS, Enrique : 109n82
 BANNING, W. : 341n2
 Banyuls : 102n74
 Bar-le-Duc : 102n74
 BARBUSSE, Henri : 149, 233n86
 Barcelone : 102n74, 530, 548
 BARRES, Maurice : 139, 262
 BARTH, Karl : 49, 144, 148, 197n6, 352, 403,
 426, 468, 508-10, 552
 BARTHOU, Louis : 136
 BARUZI, Jean : 532, 547
 BATAILLE, Georges : 48, 49, 106, 197, 199,
 200, 202, 365-7, 425, 426, 460, 464, 467,
 471, 481, 496-8, 507, 508, 512, 514, 516,
 533, 534-6, 556, 558n241
 BAUER, Arnold : 284n58
 Bauhaus : 221, 223
 BAYLE, Francis : 411n66
 Bayonne : 105n78
 BECHER, Johannes R. : 480
 BECK, Maximilian : 146
 BEHR-SIGEL, Elisabeth : 42n69
 BEILIS, Mendel : 66
 BELGION, Montgomery : 374
 BELGIQUE : 18, 41, 113, 138, 139, 152, 155,
 180, 188n71, 213, 300, 301, 303, 342,
 357, 374, 409, 410, 413, 421, 480, 484-5,
 496, 546, 555, 561

- BELINSKI, V. G. : 57, 67
 Belleville : 39n57, 43
 BENCs Zoltan : 172
 BENDA, Julien : 374, 416
 Bénédictins : 41, 381
 BENELUX : 341n2
 BENJAMIN, Walter : 255
 BENOIST, Alain de : 276n29, 296n90, 298n95
 BENOIST-MECHIN, Jacques : 483
 BENSE, Max Otto : 313n138
 BENTHEIM, princesse : 308n124
 BENTIN, Lutz-Arwed : 289n68, 294n82
 BENTMANN, Friedrich : 27, 39n58, 216n15
 BENVENUTO, Carlos : 131
 BERDIAEV, Nicolas : 18, 42, 54n7, 55, 57n15, 116, 62, 67, 68n34, 69, 78, 90, 91, 103, 104, 106, 125, 346, 370, 388, 391, 401, 416, 418, 428, 471
 BERGE, André : 229, 239
 BERGE, François : 159, 239, 310
 BERGERY, Gaston : 195, 279, 323n165, 329, 377, 379, 459, 469n12, 470, 472, 519, 520, 529, 536, 542, 552
 BERGSON, Henri : 70, 76n44, 77, 120, 126, 171, 261, 346, 505, 532
 BERL, Emmanuel : 229, 364n25
 Berlin : 17, 42, 61, 72, 74n41, 77, 98, 180, 190, 197n6, 223n41, 266, 273, 275, 277-9, 289n67, 299, 305, 308, 309, 318n151, 321, 322n162, 329, 330, 335, 337, 338n206, 339, 349, 367, 407
 BERNADOT, O.P. : 148n164, 150
 BERNANOS, Georges : 105, 151, 153, 552
 Bernay : 154
 BERR, Henri : 102
 BERSTEIN, Serge : 469n12
 BERTHELOT : 176
 BERTONATI, Emilio : 31n25, 36n50
 BERTRAM : 366
 BEUVE-MERY, Hubert : 556
 BEYE, Theodor : 266, 271, 272, 307
 Béziers : 117
 BIANQUIS, Geneviève : 366, 547
 Bibliothèque Nationale : 45, 48, 87, 119n119, 132n129, 171, 188, 197, 198, 208, 390, 407n57, 471, 507
 BIDAULT, Georges : 153
 BIERNAT, Karl Heinz : 340n212
 Bifur : 158, 197
 BILLINGTON, James H. : 57n15
 BINET, Alfred : 70
 BISMARCK, Otto von : 296
 BITOUN, P. : 10
 BJERRE, Dr : 485
 BLANCHOT, Maurice : 367, 464, 467, 472, 496, 536, 556
 BLANQUI, Louis Auguste : 534
 BLOCH, Marc : 102n75, 463
 BLOCQ, Maxime : 108
 BLOK, Alexandre : 64
 BLOM, Chris : 342
 BLOND, Jean : 377
 BLONDEL, Maurice : 39n58, 76n44, 90, 92, 104, 132, 140-142, 149, 401, 420, 424, 493, 509
 BLUM, Léon : 202, 529, 534
 BOCK, Hans Manfred : 16n29, 17n30, 27n2, 212n2, 281n48, 458n4
 BOEGNER, Marc : 136
 BOEHME, Jacob : 90
 BOGDANOV, A. A. : 69
 BOHACHEVSKY-CHOMIAK, Martha : 63n26, n28, 64n29, 66n31, 78n54
 BOISSELOT, O.P. : 148n164, 412
 BOIVIN : 464, 466
 Bolcheviks : 58-61, 63, 65, 69, 72, 114, 121, 159, 220n33, 235, 243n122, 280n42, 292, 299, 309, 317, 319, 343, 356, 376, 424, 428
 BOLTANSKY, Luc : 553n237, 559
 BONALD, Louis-Ambroise de : 411n66
 BONAPARTE, Napoléon : 200, 230, 498
 Bonn : 212, 331, 477
 BONNARD, Abel : 79
 Bordeaux : 33n31, 38n55, 176, 220n30
 BOREL, Henri : 485
 BORNE, Étienne : 124, 151, 459, 464, 467, 470, 471
 Boston : 82
 BOTKINE : 57n16
 BOUCHER, Maurice : 292
 BOUDDHA : 65
 BOUGLE, Célestin : 38, 359n14
 BOULGAKOV, Serge : 42
 Boulogne : 110, 141
 BOURBAKI, Nicolas : 466
 BOURGET, Paul : 156
 BOUTIN, Maurice : 126n124

- BOWNE, Borden Parker : 82n59
 BOYSEN, Elsa : 275n26, 340n212
 BRACHIN, Pierre : 344n8
 BRAN, Friedrich : 27n2, 28n8, 337
 BRANDES, Georg : 65
 BRASILLACH, Robert : 116, 117, 156, 371, 464, 467
Bravo : 101
 BRECHT, Bertolt : 271, 305, 480
 Brême : 307
 BREMER, Karl Heinz : 331
 BREMOND, Henri : 421n89, 422n92
 Bretagne : 139, 201, 375
 BRETON, André : 464
 BREUER, Stefan : 475n15
 BRIAND, Aristide : 28, 160, 177, 247, 267
 Brigades internationales : 288
 BRINON, Fernand de : 203
 Bristol : 117
 BROGLIE, ducs de : 154
 BRUGMANS, Hendrik : 341n2
 BRÜNING, Heinrich : 277n30, 283, 285
 BRUNSCHWIG, Léon : 72, 98, 99, 109n84
 Bruxelles : 247, 324, 558
 BUBER, Martin : 109n84, 242n120, 255, 484, 489, 493, 494, 509, 510, 547, 559
 Budapest : 177n53, 178n54, n56, 179-181, 185, 188, 189
 Buenos Aires : 109, 131, 312
 BULGARIE : 378
Bulletin catholique international : 147
Bulletin de liaison des groupes « Ordre Nouveau » : 544
 Burg Lauenstein : 289n67
 BURNHAM, James : 33n31
 BURRIN, Philippe : 469
 BURZIO, Filippo : 294n82
 BUSCH, H. : 336n202
 BUTLER, Nicholas Murray : 180
 BYRON, Lord : 65
 C.F.D.T. : 556
 C.F.T. : 150
 C.F.T.C. : 556
 C.G.T. : 519
 C.R.E.A. : 559
 CACERES, Bénigno : 553
 Cadix : 102n74
Cadmos : 107n80
 CAGNAT, Jean : 519
 CAHEN, Henriette : 527
Cahier bleu (Le) : 294n82
Cahiers : 370, 467
 CAILLAUX, Joseph : 126, 374
 CAILLE, Alain : 559n243
 CAILLOIS, Roger : 132n126, 460, 464, 467, 496, 497, 507, 512, 533-5
 CALVIN, Jean : 103, 119, 135, 151, 184
 Calw : 31n25
 Cambrai : 147
 CAMUS, Albert : 115n104
 CANADA : 43, 96, 122, 138, 277n30, 341
Candide : 156
 CANTONI, René : 93, 207, 216n15
Capital (Le) : 169, 373
 CARNEGIE, Andrew : 98
 CARTAN, Henri : 466
 Cartel des gauches : 465
 CASTEELS, Maurice : 223n41
 CATALOGNE, Gérard de : 372n38
 Catalogne : 261, 375, 530
Catholic Herald (The) : 410
 CAVAILLES, Jean : 466
 CAYATTE, André : 216n16, 219
 Celtes : 375, 376
 Centre (Zentrum) : 277
 Centre Européen de la Culture : 555n238, 558
 Centre international de formation européenne (C.I.F.E.) : 20, 132, 270, 558
 Centre international de synthèse : 102
 Cercle communiste démocratique : 467
 Cerf (Éditions du) : 136, 148n164
 Cévennes : 141
 CHABANNES, Jacques : 28n12, 29n16, 35, 36, 39n58, 42, 232
 CHAGALL, Marc : 485
 CHAIGNE, Louis : 104n78
 CHAMPETIER DE RIBES : 135, 136
 CHAMSON, André : 359
 CHARBONNEAU, Bernard : 10n7, 21, 33n31, 38n55, 220n30, 249, 459, 464, 551, 556-8
 CHARLEMAGNE : 28
 CHARLES-BRUN : 376
 Charleville : 215
 Charlottenburg : 275
 Châtenay-Malabry : 141
 CHATILLON, René : 177
 CHAUTEMPS, Camille : 136

CHAUVERON, Albert de : 108, 175, 176, 199,
200, 203, 205, 207, 214, 215, 230, 238,
380

CHENUT, Christian : 371

CHESTERTON, G. K. : 212n3, 258, 403

CHESTOV, Léon : 74

- CHEVALIER, Jacques : 547
 CHEVALLEY, Abel : 48
 CHEVALLEY, Catherine : 21
 CHEVALLEY, Claude : 12, 19, 48, 50n92, 159, 329n183, 330-4, 336, 337n204, 368, 458, 464, 466, 468, 471, 472, 482, 515, 525, 529, 531, 535, 545, 547, 553, 556
 CHEVALLEY, Jacqueline : 330n185, 331n188, n193, 332n196, 527
 CHIAPPE, Jean : 135
 CHINE : 65, 137, 261, 285, 291, 296n90, 339, 367
 CHOME : 301
 CHOURAQUI, André : 85n66
 CHRISTADLER, Marieluise : 17n30, 316n143, 482n43
 Christlich-soziale Arbeiter- und Bauernpartei : 298, 483
Chroniques sociales de France : 150
Cité chrétienne (La) : 152
 Cité Universitaire : 76
 CITROËN, André : 216
 Clamart : 388
Clarté : 37n53, 233n86
 CLAUDEL, Paul : 94
 CLAUSEWITZ, Karl von : 325n171
 CLEMENCEAU, Georges : 177, 202
 Club de Février : 519, 520
 Coblenz : 275, 300
 COHN, Jonas : 73, 76, 146
 Collaboration : 165, 464
 Collège d'Études Socratiques : 536
 Collège de Sociologie : 467, 497, 533-7, 551
 Collège universitaire d'études fédéralistes : 558
 COLLINS, James : 62
 Collioure : 102n74
 Cologne : 79, 85, 483, 559
 COLOMB, Christophe : 208
 Columbia University : 180
Combat syndicaliste : 530
Combat : 353, 356, 357n9, 358
Combat : 372, 467, 536
 Comité d'entente franco-allemand : 280
 Comité de vigilance : 165
Commonweal (The) : 403
 Communauté : 421
 COMTE, Bernard : 552n236
 Confédération française des professions (C.F.P.) : 150
 CONFUCIUS : 65
 CONGAR, Yves : 41
 CONSTANT, Léonard : 104n78
 Constantinople : 61
Contre-Attaque : 467
 COPPI, Hans : 17, 21, 271n18, 277n30, 278n32, 279n34, 284n58, 288n62, n64, 296n89, 297n92, 304n113, 307n124, 308n125, 310n130, 313n136, 317n145, 318n148, 323n166, 327n174, 328n177, 329n179, 482n43
 COQUELLE-VIANCE, Georges : 148, 149
 CORBIN, Henry : 197, 464, 498, 507, 548
 Cordoue : 102n74
 Corps Gris : 280, 303, 310, 317, 318, 328, 478
Correspondant (Le) : 84, 112n96, 169, 181, 183, 371
 Corse : 85
 CORTI, José : 415n74
 COT, Pierre : 179, 279
 COUDENHOVE-KALERGI, Richard : 98
 COUSIN, Victor : 71
 COUTROT, Aline : 151n176, 152n178
 COUTROT, Jean : 108
 COUTURIER, P. : 41
 Crédit lyonnais : 276
 CREMIEUX, Albert : 196
Criterion (The) : 357n9, 374
Critique sociale (La) : 197, 467, 476, 480, 481, 484, 497, 498n65, 514
Critique : 481n39, 536, 556, 558
Croix (La) : 160
 Croix de Feu : 403n41
 Croix-Fléchées : 190
 Croix-Rouge : 60
 CROMBIE, Brad : 277n30
 CROMWELL, Oliver : 255
 CROUZET, Guy : 28n14, 36
 CUNEGONDE, sainte : 336
 CURIE, Marie : 93n70
 CURTIUS, Ernst Robert : 240
 d.j.l.11. : 280, 308
 Dada : 271, 480, 495
 DAGES, Jean : 378
 DALADIER, Edouard : 34
 DAMI, Aldo : 176, 216n16, 217

- DANDIEU, Arnaud : 12, 13, 19, 38n55, 44, 45, 47, 48, 50n92, 72, 74, 81, 95, 96, 105, 106, 112, 113, 116, 118, 119, 122, 127-133, 147-9, 156, 158, 161, 164, 170, 175, 176, 184, 190, 196-210, 214-6, 226-239, 242, 244, 250, 252, 253, 258n15, 265, 267, 269, 273, 315, 331, 332, 349, 358, 360, 361, 365-8, 370, 372, 374, 378, 390, 391, 393-5, 403-6, 409-11, 416n76, 420, 421, 425, 426, 458, 464, 466-9, 471, 481, 492, 493, 495-7, 504n69, 505-7, 510, 511, 512, 513-6, 523, 525, 532, 533, 535, 541, 560
- DANDIEU, Mireille : 132, 189, 265n11, 331n190
- DANEMARK : 44n81, 60
- DANIEL-ROPS : 12, 19, 26, 36, 42n69, 47, 48n89, 49n91, 50n92, 89; 94, 100, 110, 128, 132, 148, 149, 151, 153, 154, 161-4, 174, 181, 185-190, 195, 201, 202, 207, 240, 242, 247-9, 256, 260, 329, 346, 350, 351n1, 353, 358-60, 364n25, 367, 370-2, 380, 381, 387, 388, 389n7, 395, 406n50, 407, 412, 414, 458, 463, 465, 468, 472, 517, 519, 555
- Dantzig : 279, 331
- Danube : 177-180, 182, 191, 235
- DANYEL, Jürgen : 271n18, 277n30, 278n32, 279n34, 284n58, 288n62, n64, 296n89, 297n92, 304n113, 307n124, 308n125, 310n130, 313n136, 317n145, 318n148, 327n174, 328n177, 329n179, 338n206
- DARMESTETER, James : 138
- DARWIN, Charles : 57, 61, 491
- DÄUBLER, Theodor : 484, 485
- DAUDET, Léon : 154, 514, 532
- DAUMAL, René : 130
- DAUTRY, Raoul : 161-5, 520
- DAVY, Georges : 514
- DAYE, Pierre : 176, 301, 325
- DE BECKER, Raymond : 135n133, 151, 421, 485, 505, 544
- DE JONG, Jan : 341-4
- DE LA FAR, A. André : 176
- DE MAN, Hendrik : 124, 125, 199, 213, 266n12, 342, 345, 409, 410, 421n89, 470, 479, 480, 483, 485, 493, 496, 514, 515, 527, 546, 552
- DE WOLF, L. Harold : 82n59
- DEAT, Marcel : 464, 469n12, 470, 479, 496, 524
- DEATS, Paul : 82n59
- DEBORD, Guy : 556, 558
- Debrecen : 189n73
- DEERING, Mary Jo : 19
- DEIXONNE, Maurice : 464, 466
- DELAISI, Francis : 271, 458, 470, 511
- DELEAGE, André : 380n7, 386, 389, 459, 464
- DELFGAAUW, Bernard : 278n33
- DELORS, Jacques : 557
- DELOUVRIER, Paul : 556
- Demain* : 367
- DEMMIG, Charlotte : 146
- Derniers jours (Les)* : 229n72
- DERRIDA, Jacques : 498n67, 560
- DESCARTES, René : 77, 89, 96, 97, 112, 129, 146, 366, 370, 392, 560
- DESCHIZEAUX, Louis : 205, 207
- Desclée De Brouwer (Éditions) : 117, 124, 151, 394, 406
- DESJARDINS, Paul : 109, 358
- Deutsch-französische Monatshefte* : 544n200
- Deutsche (Der)* : 285
- Deutsche Bauhütte : 271, 307
- Deutsche Demokratische Partei (Altdemokraten) : 277, 283, 481
- Deutsche Freischar* : 126, 308, 317
- Deutsche Korrespondenz* (Deko Verlag) : 271, 307, 312
- Deutsche Republik* : 483
- Deutsche Studentenschaft : 337
- Deutsche Zukunft* : 332n198
- Deutsches Volkstum* : 125
- Deuxième Gauche : 554, 556
- DIEUDONNE, Jean : 466
- Dijon : 409
- DILTHEY, Wilhelm : 76n44, 78
- DINGRÄVE, Leopold : 322, 323n164, 483
- DINTER, Arthur : 354
- DIRKS, Walter : 476, 484
- DISSEL, Werner : 284n58, 287
- DISTELBARTH, Paul : 331
- Dixmude : 341
- DÖBLIN, Alfred : 305
- Documents* : 467, 497, 513
- DOLEZALEK, Alexander : 21, 278n33, 284nn58-59, 313, 332n199, 336, 339n208
- DOMENACH, Jean-Marie : 545, 553, 559

- Dominicains : 41, 108, 133, 136, 148, 150, 151, 343n7, 370, 382, 421n89
- DOMINICE, Max : 43
- DOMINIQUE, Pierre : 34
- DOROT, Jacques : 469n13, 483
- DOSTOÏEVSKI, Féodor : 58, 97
- DOUMER, Paul : 181
- DOUMIC, René : 178
- DOURNES, Pierre : 19
- DREISER, Theodore : 208
- DREYFUS, Alfred : 88
- DRIES, Jean : 47, 101, 102n74, 110, 111n87, 198, 201, 202, 206, 207
- DRIESCH, Hans : 491, 493
- DRIEU LA ROCHELLE, Pierre : 229n72, 265n11, 329, 363, 364, 419, 464, 483
- DROUIN, Serge : 265, 378
- DROZ, Jacques : 15
- DU BOS, Charles : 39, 42, 43, 45, 105, 109, 503
- DU REAU, Élisabeth : 38, 212n2
- Dublin Review* : 146
- DUBOIN, Jacques : 374
- DUGUIT, Léon : 38
- DUHAMEL, Georges : 126
- Duisbourg : 277, 278, 321
- Duke University : 82
- DUNS SCOT, John : 75
- DUPEUX, Louis : 317n146, 475n14
- DUPEYRON, Georges : 237, 368
- DUPONT, Y. : 10
- DUPUIS, Charles : 44, 113, 135, 159, 178
- DUPUIS, René : 19, 44, 50, 80, 85, 99, 100, 112, 113, 127, 135, 159, 169-175, 177, 178, 180-5, 187, 189-191, 203, 206, 216, 237-9, 240n114, 241, 242n121, 247-9, 251, 253n9, 254, 256, 260, 262, 273n24, 293-5, 349, 351, 356, 367, 368, 371, 375, 377nn4-5, 395, 396n27, 398n32, 404, 406n50, 409, 429, 458, 464, 467, 471, 476, 477, 479, 480n32, 484n48, 496, 505n72, 506, 511, 524, 525, 526n145, 529, 534, 543, 553
- DUPUY, Jean-Pierre : 559
- DUPUY, Louis : 100, 312
- DURKHEIM, Émile : 38, 72, 495
- DUVEAU, Georges : 542
- EASTGATE, Cecil : 118
- EBELING, Hans : 289, 295, 296, 317
- Écho de Paris (L')* : 411, 413n68
- ECKART, Maître : 509
- ECKHARDT Tibor : 177, 181
- Éclaireurs rouges : 318n151
- École libre des Sciences politiques : 19, 44, 85, 94, 98n71, 99, 108, 113, 135, 154, 160, 169, 191, 467
- École nationale d'Administration : 557
- École normale supérieure : 463, 466, 467, 477
- École polytechnique : 464, 466, 467, 477, 520, 529, 559
- Ecoropa : 557
- Écosse : 117
- EDIE, James M. : 57n15, n16, 71n36, 77n49
- Éditions Internationales : 173
- Effort (L')* : 207-9
- EGGLY, Henri : 21, 141n143
- EHRESMANN : 466
- EINSTEIN, Carl : 467
- EISNER, Paul : 40n59
- ELIOT, T. S. : 357n9, 374
- ELLUL, Jacques : 9, 10n7, 21, 38n55, 249, 459, 464, 551, 552
- ELTERLEIN, Uttmann von : 273n24, 275, 276, 279, 300, 314, 476
- ENGELS, Friedrich : 115n104, 477
- ENNIS, David M. : 14, 217n19
- Eötvös Kollégium : 189, 191
- ERLANGER, Henry : 328
- ESPAGNE : 101, 102, 110, 113, 142n144, 251n7, 357, 375, 530, 548, 555
- ESPE, Hans : 331n191
- Esprit international (L')* : 98
- Esprit nouveau (L')* : 221, 374, 410, 484, 485, 544
- Esprit* : 10, 11, 13, 14, 20, 79-81, 86, 91, 104, 107, 111, 117, 119, 121, 124, 127, 128, 130, 131, 134, 149-151, 160, 161, 165, 185, 189-91, 196, 205, 210, 229, 236, 243, 249, 252, 254-6, 259, 265, 266, 291, 294, 298n100, 311, 321-4, 331, 335, 339, 342, 352-7, 359, 362, 367, 372, 374, 380, 382, 383, 385-422, 425, 426, 428-30, 459, 460, 466, 467, 471, 472, 475, 477, 478, 480, 484, 485, 492, 503, 511, 535-7, 541-9, 551-554, 556, 557, 559, 560
- Essen : 480
- Essor (L')* : 134
- Estavayer : 160

ÉTATS-UNIS : 46, 82, 100, 134, 148, 163, 164,
171, 181, 184, 195, 207-9, 227, 233, 242,
243, 245, 268, 270, 273, 296n90, 292,

- 301, 315, 320, 335, 338, 341, 346, 352, 361n2, 376, 398n32, 410, 465, 466, 475, 485, 494, 495, 514, 523, 527, 537, 541, 555, 558, 561
- Études* : 150
- ETZIONI, Amitai : 559
- EUCKEN, Rudolf : 484
- Eurasien (Parti) : 303
- Eure : 104n78
- EURIPIDE : 67
- Europäische Föderalistische Partei : 278n33
- Europäische Revue (Die)* : 223n41, 266n12
- Europe centrale : 113, 171-3, 177, 184, 216n16, 255n13, 326, 375, 427
- Europe en formation (L')* : 508n83, 510n96, 517n120, 560n248
- Europe nouvelle (L')* : 366
- Europe : 11-20, 27, 28, 30, 37, 38, 41, 46, 49, 50, 62, 84, 85, 98, 99, 100, 103, 112, 115, 132, 139, 141, 147, 148, 158, 159, 170, 173, 175, 177, 179, 180, 182-4, 190, 195, 197, 209, 210, 212, 217, 221, 225, 229, 230, 231, 234, 237, 239, 240, 241, 245, 247, 255, 262, 265, 275, 276, 279, 280, 282, 283, 286-8, 290, 292-4, 299-305, 310, 315, 320, 322, 324-6, 328, 332, 334-9, 341, 344, 352, 354, 363, 375-7, 383, 385, 395, 404, 405, 415, 423-5, 427, 429, 458, 460, 463-6, 469, 475-8, 482, 484, 494, 496, 506, 511, 516, 524, 527, 543, 554-8, 561, 562
- Europe* : 201, 208, 266-71, 306, 360
- Éveil* : 357
- EVOLA, Julius : 30n24, 245
- Évreux : 157
- FABRE-LUCE, Alfred : 204, 265n11, 464
- FABREGUES, Jean de : 124, 184, 368, 370-2, 460, 464, 467, 472, 555
- Faisceau : 217, 390, 467, 470, 519
- FARGUE, Léon-Paul : 94
- FAUCHOIS, René : 208
- FAURE, Élie : 126
- FAY, Bernard : 208, 209
- FAYE, Jean-Pierre : 475n13
- FEBVRE, Lucien : 102n75
- Fédération régionaliste française : 376, 402
- FERNANDEZ, Ramón : 149, 196
- FICHTE, Jacob : 55n8
- Figaro (Le)* : 414, 415
- FILLON, Tony : 527
- FINLANDE : 64
- Fischer Verlag : 266
- FLAMAND, Paul : 134
- Flandre : 108, 139, 223n41, 300, 341, 410, 484, 485
- FLAUBERT, Gustave : 65
- Flèche (La)* : 459, 519, 520, 536, 552
- Flessingue : 291
- FODOROV : 104
- Foi et vie* : 197n6
- Folkwang Museum : 480
- FOLTIN, Lore B. : 40n59, 241n118
- Fondation Émile Chanoux : 13, 562n251
- Font-Romeu : 254, 255, 388, 419
- FORD, Henry : 199, 201, 269, 270, 358, 375, 519, 541
- FORELL, Wolfgang : 272n21
- Forêt-Noire : 28
- Forte-Kreis : 484, 485, 493
- FORUM : 276
- FOUILLEE, Alfred : 70, 72
- FOURIER, Charles : 272
- France Libre : 380
- FRANCE : 9, 11, 13-18, 20-21, 26-31, 33, 35-43, 49, 50, 58, 62, 66, 72, 74, 83-85, 101, 109, 112, 113, 115-117, 125, 128, 130, 131, 136-140, 146, 149, 150, 154, 157-63, 165, 166, 170, 172, 173, 176, 178-87, 199, 202n9, 203, 204, 205n14, 208, 210, 211-5, 216n16, 217, 221n35, 224, 225, 229-234, 236-242, 244, 245, 249, 253, 256, 267, 268, 271, 273-6, 278-82, 285-7, 290-2, 294n82, 295n87, 296n90, 298, 299, 301-3, 305, 307, 309-311, 314-6, 320, 324, 325, 328-34, 341-2, 345-6, 350, 356, 360, 362-4, 365, 366, 368, 370, 371, 376, 377, 381-3, 386, 393, 394, 399, 405, 407, 409, 410, 411n66, 412, 415, 417, 421n89, 423-5, 427-30, 458-60, 465, 466, 468-70, 472, 473, 475, 477-85, 490, 492-5, 497, 503, 505, 506, 516, 517, 519, 520, 524, 525, 528, 532, 537, 553, 557
- Francfort, École de : 26, 95
- Francfort : 18n31, 180, 187, 212, 213, 232, 265, 267, 275, 285, 287, 291, 300-6, 308, 310, 320-2, 325, 328, 341-4, 350, 353, 354, 410, 478, 479, 483, 493, 494
- FRANCIS, Robert : 368, 464, 467, 472, 542

- FRANCO, Francisco : 85n66
FRANK, S. L. : 77, 78, 93
FRASER, Winifred Gordon : 117
FREDERIC le Grand : 319
FREGAULT, Guy : 122n123, 138n140
FREUD, Sigmund : 83, 115n104, 181, 197, 280n42
FREYER, Hans : 470, 478
Fribourg-en-Brisgau : 40, 73, 74, 76, 77n48, 78, 83, 84, 146, 504
FRIED, Ferdinand : 276, 293, 480, 483
FRIEDMANN, Georges : 123
FRIEDN, Henri : 85
Frise : 319
Front Commun : 377, 472, 542
Front National : 205
Front Noir (Schwarze Front) : 283, 288, 289, 292, 295, 299, 302, 317, 322n162, 354n6, 478, 479, 483
Front Populaire : 14, 165, 334, 380, 422, 465, 471, 472, 527-9, 531, 532, 552
Front Social : 529
FUCHS, Emil : 213
FUHRMANN, Ernst : 272, 273, 286, 480
Fustier (Éditions) : 159
GADOFFRE, Gilbert : 32n27, 418
GALEY, Louis-Émile : 362, 385, 386, 459, 464, 542
GALLIMARD, Gaston : 135, 307n122, 404, 492
GAMBETTA, Jules : 188n71
GANDHI, Mohandas K. : 285, 343
GANDILLAC, Maurice de : 151, 160, 368, 464, 467, 470, 503
GANGL, Manfred : 475n14
GANNE, Gilbert : 203n12, 385n1, 390n11, 395n25, 407n56
GARDERE, Pierre : 422n92
GARIBALDI, Giuseppe : 343
GARRIC, Robert : 163, 196, 407
GARRIGOU-LAGRANGE, Reginald : 142n144
Gascogne : 38n55, 48n90, 249n2, 551, 554
GASS, Karl Eugen : 331n190
GAUGUIN, Paul : 248
GAULLE, Charles de : 15n26, 204, 556
GAUTHEROT, Marcel : 36
GAXOTTE, Pierre : 99, 157, 483
GEDDES, Patrick : 116n108
Gedenkstätte Deutscher Widerstand : 17, 18n31, 338n206
Gegner : 15, 17, 21, 103, 112, 126, 147, 172, 266, 271-5, 280, 285-90, 292, 294-8, 300, 302-9, 312-23, 326n172, 327-9, 332, 333, 335, 336, 338, 345, 356, 367, 429, 476, 478, 480-4, 497
GEHLEN, Arnold : 492
GEHRTS, Erwin : 338
Geistchristentum (Das) : 354n6
Gendarmerie royale du Canada : 277n30
Genève : 290n70, 332, 336, 377n4, 558
GEORGE, Jocelyne : 469n12
GERANDO, Attila de : 189n73
GERGELY Jenö : 189n72
GERMAIN, André : 276, 279, 280, 328
GERMAIN, Gabriel : 463, 464, 466
GERSZUNY, Jacob : 198
GESELL, Silvio : 485
Gestapo : 332, 333, 338
GHERCHOUNI, S. : 198
GHIKA, prince : 178n56
GIBRAT, Robert : 403, 460, 464, 467, 471, 472, 527
GIDE, André : 94, 133, 416, 530
GIESE, Fritz : 125
Giessen : 296
GIGORD, J. de (Éditeur) : 162
GILLET, Lev : 41, 42n69, 104
GILLOUIN, René : 104
GILSON, Étienne : 105, 150, 151, 153
GIRARD, René : 559
Gironde : 38n55
GLACHANT, Charles Édouard : 101, 158
GLATZER-ROSENTHAL, Bernice : 63n26, n28, 64n29, 66n31, 78n54
GOBINEAU, Arthur de : 518
GOEBBELS, Joseph : 371
GOEPFRICH, Franz : 232
GOETHE, Johann Wolfgang von : 78, 88, 256, 314
GOLDENBERG, Boris : 304, 306, 307n122, 479
Gollnow : 298
GÖMBÖS Gyula : 188, 189
GORKI, Maxime : 58
GORTER, Herman : 343
GORZ, André : 559
Göttingen : 73, 330
GÖTZ von OLENHUSEN, Irmtraud : 463n6
GOUZY, Jean-Pierre : 555n238
GOYA, Francisco de : 102n74

- Gral (Der)* : 147, 483
Grande Revue (La) : 28n14
 GRANDE-BRETAGNE : 18, 48, 100, 112, 115-118, 119n119, 184, 186, 221, 279, 283, 290, 308n124, 325n170, 332n198, 334, 343, 356, 371, 374, 376, 404, 410, 475, 484, 485, 494
 GRASSET, Bernard : 171, 197, 229n72, 292n74, 293, 464
 GRAVE, Jean : 534, 545
 GRECE : 65, 76, 97, 133, 154n8, 242, 356, 399
 GRECO, Le : 102n74
 GREMION, Pierre : 10n9
 Grenoble : 176
 GRIMM, Hans : 298
 GROHLMAN, Adolf von : 36, 212
 GROPIUS, Walter : 221
 Groupe d'études socialistes : 466, 483
 Groupement universitaire franco-allemand : (G.U.F.A.) 28, 29
 GRÜNDEL, Günther : 476, 483
 Grünen (Verts) : 10n7, 278n33
 Grunewald : 275
 Gruppe sozialrevolutionärer Nationalisten : 288
 GUARDINI, Romano : 32n27, 143, 182, 245, 278n33, 508
 GUEHENNO, Jean : 229n72, 360, 374
 Gueux : 319
 GUILLEMIN, Henri : 151, 464, 466
 GUILLOT, Georges : 93, 207
 GUILLOT, Marcel : 93
 GÜNTHER, Hans F. K. : 283
 GURDJIEFF, Georges : 118
 GURVITCH, Georges : 74, 103, 131, 492, 504, 514
 GUTKIND, Erich : 484, 485
 GUY-GRAND, Georges : 359n14
 HAAS-HEYE, Libertas : 332
 HABSBURG : 177, 178, 278n33
 Hachette : 41, 44, 85, 86, 97, 98, 102n75, 103, 206
 HAEBERLE, Rudolf : 281
 HAECKER, Theodor : 508
 HAESSLE, Johannes : 124
 Hagen : 485
 HAGER, Werner : 126
 Halensee : 284
 HALEVY, Daniel : 197, 202n9
 HALEVY, Élie : 533n181
 Halle : 125, 318
 Hambourg : 214
 HAMILTON, Alexander : 523
 HAMMERSTEIN, Franz von : 296n90
 HAMMERSTEIN, général von : 308n124
 HAMSUN, Knut : 65
 HAMVAS Béla : 346n13
 HARCOURT, Robert d' : 182, 183
 HARINGER, Jakob : 287
 Harlem : 343
 HARMSEN, Ger : 342n3-344n8
 HARNACK, Arvid : 17, 296, 319, 337
 HARNACK, Mildred (née FISH) : 296n90
 HARTMANN, Nicolai : 73, 77n46, 83, 90, 93, 481, 497, 505, 507, 514, 535
 Harzburg : 299
 HAUCHER : 59, 64
 HAUSMANN, Raoul : 287, 480
 HEARST, William Randolph : 208
 HEGEL, G. F. W. : 44n81, 57, 67, 73, 76, 90, 131, 142n144, 144-6, 313n138, 316, 340, 353, 357, 368, 470, 479, 481, 490, 494, 495, 497, 498, 499, 507, 508, 513, 514, 528, 533, 537, 560
 HEIDEGGER, Martin : 26, 32, 40, 74, 75, 76n44, 82, 83, 90, 95, 97, 127, 130, 197, 266n11, 493, 494, 504, 533, 535, 548, 560, 561
 Heidelberg : 157, 212, 232, 265, 267, 323n164
 HEILMANN, Peter : 296n90
 HEIM, Claus : 479
 HEIM, Marc : 562n253
 Heimwehren : 31n27, 172, 173, 266
 HELISSE, Eugénia : 458, 464, 527, 537
 HELLER, Vitus : 298, 479, 483
 HELLMAN, John : 11, 17, 20, 41n64, 43n76, 53n2, 54n4, n6, 55n9, 57n16, 59n18, 62n23, n25, 73n38, 74n42, 75n43, 79n55, 84n64, 93n69, 104n78, 108n81, 109n84, n85, 111n88, 113n99, 117nn111-113, 118n118, 119n120, 132n128, 134n132, 136n138, 141n143, 151n175, 161n20, 205nn14-15, 213n6, 228n65, 229n70, 252n8, 262n19, 263n2, 265n9, 266n12, 277n30, 288n63, 291n73, 293n79, 295n88, 298n98, 308n126, 321n159, 323n165, 324n168, 372n37, 386n2,

- 397n30, 398nn32-33, 404n43, 406n51,
411n66, 417n77, 418n80, 419n83, 458n4,
552n236
- HENRI, saint (empereur HENRI II) : 336
- HEPP : 479
- HERACLITE : 65
- HERF, Jeffrey : 223
- HERRIGEL, Eugen : 511
- HERRIOT, Edouard : 99, 136, 374, 381
- HERVE, Gustave : 470
- HERWEGEN, Ildefons : 478
- HERZEN, Alexandre : 56, 57n16, 67, 68
- HERZFELDE, Wieland : 271
- Hic et Nunc* : 352, 353, 426, 467, 483, 509n91
- HILBERT, David : 466, 481
- HILLER, Kurt : 305
- HIPPOLYTE, Jean : 44n81
- HITLER, Adolf : 16, 17, 63, 83, 84, 85n66,
112n96, 114, 118, 121, 125, 136n135,
137n139, 159, 160n16, 172, 176, 187,
213, 214, 233, 262, 265, 267, 276,
277n30, 282, 283, 288-90, 291n74,
295n87, 297, 299, 300, 306, 307n122,
319-22, 327, 328, 330, 331, 333, 334, 337,
354, 356, 362, 368, 371, 377-9, 382, 383,
406, 407, 408n60, 409, 414, 415, 465,
476, 479, 504n69, 507n80, 510, 517, 518,
519, 533, 541, 542
- Hitler-Jugend : 287, 327, 330
- HOBBS, Thomas : 65
- Hochland* : 147
- Hochschule für Politik : 275, 337
- HOETZSCH, Otto : 182
- HÖFFDING, Harald : 70, 72
- HOFFMANN, Peter : 338n205
- Hofgeismar-Kreis : 213, 214
- HOFMANNSTHAL, Hugo von : 477, 478
- HÖHN, Reinhard : 320n155
- HÖHNE, Heinz : 18n31
- HONECKER, Erich : 339n207
- HONGRIE : 18, 19, 50, 83, 113, 171-91, 203,
229, 300, 332, 346n13, 430
- HONTI, François : 175, 176, 178-80
- HORVATH József : 190
- Hotchkiss : 285
- HOURS, Joseph : 412
- HUBBUCH, Carl : 31n25
- HUBERT : 513
- HUGENBERG, Alfred : 277, 283
- HUIZINGA, Johan : 346
- HUMBLET, Claudine : 223n41
- HUSSERL, Edmund : 40, 71, 74-76, 130, 490,
492, 504, 532, 561
- HUXLEY, Aldous : 118
- HYTTE, Claude-Marcel : 555
- I.B.M. News* : 313n138
- I.R.A. : 376
- IBSEN, Henrik : 65
- Iéna : 73, 74, 77n48, 266
- Île-de-France : 135
- ILLIAN, Christian : 483n47
- ILLICH, Ivan : 10
- IMREDY Béla : 189
- INDE : 261, 283-5
- Independent Labour Party : 343
- Institut catholique : 182
- Iounaïa Rossiia* : 57
- IRLANDE : 261, 357, 375, 376
- ISAAC, Jules : 102n75
- ISAACSON, José : 109n83, 111nn87-88
- ISHERWOOD, Christopher : 318n151
- ISRAËL : 85n66, 138-9
- ITALIE : 18, 42n73, 112-4, 125, 157, 176, 180,
186, 227, 273, 281, 294n81, 300, 302,
337, 346, 364, 484, 485, 485, 526, 529,
530, 543, 553, 558, 561
- IVANOV-RAZUMNIK : 68
- IZARD, Georges : 198, 254, 321n160, 355,
359, 360, 385-7, 389, 403, 404, 421, 459,
463, 466, 471, 472, 542
- IZARD, Pierre : 12, 555n238
- Izvestia* : 59
- JACOB, Max : 323
- Jacobins : 177, 181, 201, 317, 319, 356,
422n92, 427, 506, 507, 529, 556
- JAMES, William : 72, 78
- JANET, Paul : 71
- JAPON : 285, 320, 333, 367
- JARDIN, André : 21, 155
- JARDIN, Gabriel : 21, 93n70, 165
- JARDIN, Jean : 19, 20, 44, 47, 50, 85, 93, 105,
108, 110, 136, 153-66, 170, 171, 201, 206,
207, 216n15, 228, 367, 368, 371, 430,
458, 464, 467, 468, 471, 472, 520, 524,
525, 527
- JARDIN, Pascal : 153, 154n6
- JARDIN, Simon : 21, 153n1

- JARDIN, Simone : 21, 93n70, 119n121, 141n143, 153, 170, 205n18
- JASPERS, Karl : 26, 40n59, 74, 75, 76n44, 82, 106, 124, 125, 145, 196, 197, 252, 258n15, 263-5, 290, 313, 370, 425, 505, 507
- JAURES, André : 101
- Je maintiendrai* : 341n2
- Je sers (Éditions) : 43, 103
- Je suis partout* : 101, 552
- JEAN de la Croix, saint : 534, 547
- JEAN, Edmond : 117
- JEDZEK, Klaus : 332
- JEFFERSON, Thomas : 523
- JENNY, H. : 147
- Jésuites : 108, 133, 142n144, 143, 144n149, 147, 148, 150, 493, 533, 556
- JESUS, Christ : 42, 62, 63n26, 64, 103, 105n78, 143, 256, 393, 418, 509, 510, 519, 546
- Jeune Droite : 9, 10, 155, 156, 164, 185, 362, 364-72, 374, 381, 414, 460, 464, 465, 467, 469, 471, 472, 483, 496, 536, 542, 555
- Jeune République : 464, 466
- Jeunesses Patriotes : 542
- JOACHIM de Flore : 62, 419
- JOLIOT, Pierre : 93n70
- JOLIVET, René : 386
- JONAS, Hans : 504, 560
- Jonge Gids (De)* : 342, 343
- Jonge Revolutie* : 342
- JOSEPH-BARTHELEMY : 99, 119n119, 195
- JOUVENEL, Bertrand de : 265n11, 323, 329, 416, 464, 496n63
- JOUVENEL, Henri de : 101, 377n4, 380
- JOUVENEL, Renaud de : 334, 534
- JUDT, Tony : 16, 428
- Jugendbewegung : 27, 29n15, 37, 213, 232, 278, 279, 283, 288, 316, 333, 477
- JUIFS : 37n51, 39, 87, 53-4, 65-6, 82, 85n66, 104, 109n84, 110, 124, 136-9, 146, 255, 298, 323, 394, 425, 468, 471, 479, 489, 493, 518, 519, 541, 552
- JUNG, Claire : 327
- JUNG, Edgar : 276
- JUNG, Franz : 271-3, 287, 307, 309, 312, 327, 480
- Jungdeutsche Orden : 275, 277-9, 287, 288, 293, 298, 311, 312, 316n143, 317, 481
- JÜNGER, Ernst : 26, 31-3, 125-6, 219-226, 245, 251, 260, 263, 264, 272, 277, 288, 296n90, 297, 313, 316, 317, 319, 417, 423, 428, 470, 481, 483, 543
- JÜNGER, Friedrich Georg : 251, 297, 470, 483
- JUNGK, Robert : 323, 482n43
- Jungkonservativen : 276
- Jungsozialisten : 212
- Juvisy : 136, 148, 151
- K.A.P.D. : 271, 287, 304, 479, 480
- K.P.D. : 271, 274, 287-9, 295-300, 308, 309, 317, 334, 335, 337, 354n6, 481, 483
- KABAN : 313
- KALLAI : 235
- KAMNITZER, Ernst : 212n3
- KAMNITZER, Ilse : 212, 321
- KANDINSKY, Wassily : 484, 485
- KANNEGIESSER, Franz : 216n15
- KANOLDT, Alexander : 31n25
- KANT, Emmanuel : 55, 69-73, 76, 93, 102n75, 120, 129, 143, 335, 425, 490, 503, 509, 560
- Kant-Studien* : 143, 146
- KARAFIAT Judit : 189n73
- KAREEV : 70
- Karlsruhe : 27, 28, 31n25, 212, 275, 321
- KARNETZKI, Manfred : 296n90
- KAROLYI Gyula : 178n56
- KAROLYI Mihály : 190
- KASSNER, Rudolf : 511
- Katholische Korrespondenz* : 147
- KATONA Jenö : 188, 189
- KATZMANN, Volker : 31n25
- Kaunas : 77n46
- KELLER, Thomas : 10n7, 16, 17n31, 21, 50n93, 143n144, 212n3, 242nn120-121, 271n18, 278n33, 298n99, 316n143, 394, 418n82, 458n4, 491n54, 492n56, 493n60, 504n68
- KEMPKENS, Alex : 313n138
- Kentering* : 342
- KERENSKY, Alexandre Fiodorovitch : 290, 299
- KERN, Fritz : 212
- KESMARKI G. : 178n58
- KEYNES, John Maynard : 475
- Kharkov : 61
- KIEFE, Robert : 119, 205, 208, 215, 321, 378
- Kiel : 277

- KIERKEGAARD, Søren Aabye : 40, 43, 44n81, 97, 131, 142, 313n138, 353, 357
 Kiev : 60, 66
 KIRCHHOFF, Dr : 329
 KIREÏEVSKI : 68
 KLAGES, Ludwig : 103, 286, 313, 319, 485
 KLAPPENBACH : 109, 216n15
 KLATT, Fritz : 345, 346
 KLEIN, Claude : 277n30, 278n33, 283n53, n55
 KLIMOV, Alexis : 57n16
 KLOSSOWSKI, Pierre : 464, 467, 497, 533
 KNUDSON, A. C. : 82n59
 KÖBEL, Eberhard (dit tusk) : 280, 308, 317
 KOHNSTAMM, Philipp A. : 341n2
 KOJEVE, Alexandre : 44n81, 77n46, 498, 499
 Komintern : 271, 363
Kommenden (Die) : 333
 Komsomol : 300
 KORNFIELD Móricz : 189
 KORSCH, Karl : 298, 305, 481, 484
Korunk Szava : 188-90
 KOSSUTH Lajos : 189n73
 KOVALEVSKI, Eugraphe : 42
 KOYRE, Alexandre : 77n46, 127, 466
 KOZLOV : 77
 KRAUSHAAR, Luise : 340n212
Kreatur (Die) : 493
 Kreisau, Cercle de (Kreisauer Kreis) : 337, 338, 483
 KREISLER, Karl : 377
 KRESSMANN, Édouard : 557
Krisis : 296n90
 KRONER, Richard : 76
 KROPOTKINE, Pierre Alekseïevitch : 534, 545
 Ku Klux Klan : 533
 KUCKENBURG, Jean (alias Jean LONGUEVILLE) : 266, 306, 307n122, 309
 La Haye : 97, 103n76, 557
 La Palatine (collection) : 171, 181
 LA TOUR DU PIN, René de : 526
 LABASQUE, Jean : 404
 LABERTHONNIERE, Lucien : 106, 133
 LABRIOLA, Arturo : 217
 LACAN, Jacques : 498
 LACHIEZE-REY, Louis : 466
 LACOMBE : 471
 LACROIX, Jean : 124, 204, 205, 408-14, 420, 421, 459, 464, 552, 553
 LAGARDELLE, Hubert : 217, 228, 349, 458, 470
 LALLEMANT, Daniel : 41, 42, 104
 LALO : 175, 198, 206
 LAMOUR, Philippe : 18, 21, 99, 100, 151, 176-80, 187, 160, 216-240, 244, 254n11, 261, 265-7, 271, 273-5, 286, 287, 289, 298, 299, 302-5, 308, 309, 311, 315, 321, 334, 338, 349, 381, 387, 388, 423, 428, 458, 463, 467, 470-2, 478, 511, 519, 534
 LANDAUER, Gustav : 242n120, 255, 343, 484
 LANDSBERG, Paul-Ludwig : 16n29, 143n144, 392, 404, 418, 475, 477, 478, 484, 492, 493, 503, 504, 534, 535, 543, 547-9, 551, 560, 561
 LANG, Fritz : 36, 83
 LAO-TSEU : 65
 LAPIE, Pierre-Olivier : 100, 199, 202, 205, 208, 215, 265, 289, 373, 378-82
 LARBAUD, Valéry : 165
 LASKI, Harold : 119
 LASS, Werner : 288, 295
 LASSAIGNE, Jacques : 151
 LASSUS, Jean de : 162, 525
 LATERCIER, Pierre : 289
 Lausanne : 160, 182
 LAUTMAN, Albert : 466
 LAVAL, Pierre : 161, 273, 520
 LAVAUD, P. : 208
 LAVELLE, Louis : 197
 LAVROV, Pierre : 57n16, 68
 LE CORBUSIER 36, 120, 126, 216, 221-3, 225, 235, 271, 286, 362, 458, 511
 LE GUEN-STEPHAN, Paul : 201
 LE MOULEC-DESCHAMPS, Isabelle : 12, 21, 37n51, 39n57, 40n63, 44n82
 Le Plan-par-Bréau : 141
 LE ROY, Édouard : 39n58, 72
 LE SENNE, René : 130, 145, 197
 LEBER, Annedore : 338n205
 LEFEBVRE, Henri : 186, 352, 356, 471
 LEFRANC, Georges : 460, 464, 466
 LEFUR : 169, 338n205
 LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm : 77
 LEIRIS, Michel : 460, 463, 464, 467, 496, 497, 512, 535
 LEKEAL, Farid : 38n55
 LENINE, Vladimir Illich : 55n7, 68, 114, 137n139, 216, 217, 377n4, 514, 530
 LENZ, Friedrich : 295
 LEOPARDI, Giacomo : 65

LEROY, Albert, S.J. : 108

LERSKI, Helmar : 222, 223n41

LESSING, Theodor : 485

LEVESQUE, Michel : 416

LEVETZOW, amiral von : 328

LEVI-STRAUSS, Claude : 460, 464, 556

LEVINAS, Emmanuel : 492, 496, 504, 536, 560,
561

LEVY-BRUHL, Lucien : 495

- LEWIS, Sinclair : 208
 Liebenstein : 275
 LIGNAC, Xavier de : 21, 137n139, 155, 156, 458, 527
 Ligugé : 381
 Lille : 176
 LINDEL, Gilbert : 98n71, 103n76
 LINDENBERG, Daniel : 9, 552n237
 LIPIANSKAIA, Rosa Lazarevna (née MIRMOVITCH) : 53, 54, 58, 60, 284
 LIPIANSKY, Edmond : 12, 458n4
 LIPIANSKY, Mark Yéfimovitch : 53, 54, 60, 61, 109, 284
 Lipp (brasserie) : 204, 507
 LIST, Friedrich : 295
Literarische Welt (Die) : 305
 LITUANIE : 76n46
 Locarno : 230, 464, 465
 LOCKE, John : 77
Logos : 74, 76, 143, 213
 LONDON, Jack : 57
 Londres : 61, 117, 212, 277n30, 290n70, 376n4
 LOPE DE VEGA : 65
 Lorraine : 139, 176, 265, 496
 LOSSKY, Nikolai : 77
 LOTHIAN, Lord : 240
 LOUBET DEL BAYLE, Jean-Louis : 9, 10, 12, 13, 47n89, 169n34, 170n39, 308n126, 323n165, 359, 368n32, 370n34, 371n36, 372n39, 373n1, 395n26, 463
 LOUCHEUR, Louis : 101
 LOUSTAU, Robert : 403, 460, 464, 467, 471, 472, 528
 Louvain : 40n59, 75, 343n7, 362n22
 Löwenberg : 483
 LÖWY, Michael : 255
LU : 40, 99, 178, 180, 240-3, 245, 295, 323, 349, 505
 LUBAC, Henri de : 41
 LUCHAIRE, Jean : 27-35, 37, 40, 42, 85n65, 99, 101, 186, 214, 215, 229-32, 237, 239, 241, 282, 301, 329, 349, 364n25, 416, 423, 460, 464, 466, 470, 478, 483, 486, 497
 LUCIUS, Pierre : 371, 374
 LUCRECE : 65
 Lufthansa : 275
 LUKACS, Georg : 295
 LUNATCHARSKY, Anatoly : 64, 242, 243
 LUROL, Gérard : 11, 392, 393, 419n86, 430
 LUTHER, Martin : 53, 335
Lutte des Jeunes (La) : 416
 LUXEMBOURG : 85
 LUXEMBURG, Rosa : 343
 Lycée Condorcet : 201, 358, 467
 Lycée du Parc : 466
 Lycée Henri IV : 466
 Lycée Janson de Sailly : 265n11
 Lycée Louis-le-Grand : 466, 467
 Lycée Saint-Louis : 61, 62, 102n75, 138
 Lyon : 176, 411, 412
 M.A.U.S.S. (Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales) : 559
 M.R.P. : 556
 MAAS, Johannes : 329
 Maatschappij der Nederlandse Letterkunde : 344
 MACH, Ernst : 69, 71
 MACHIAVEL, Nicolas : 158, 325
 MADARIAGA, Salvador de : 530
 MADAULE, Jacques : 151, 153
 MAETERLINCK, Maurice : 65
Magyarnép : 175
Magyarság : 177
 MAHEU, René : 464, 466, 556
 MAHRAUN, Arthur : 279, 283, 293, 479, 481
 MAĬAKOVSKI, Vladimir : 64
 MAISTRE, Joseph de : 204, 411
 MALAPERT, Paul : 70
 MALINOWSKI, Bronislaw : 495, 514
 MALRAUX, André : 265, 266n11, 546
 MALRAUX, Clara : 266n11
 MANE, Roland : 29
 MANN, Heinrich : 240
 MANN, Thomas : 240, 477
 MANNHEIM, Karl : 323n164, 463, 476
 Mannheim : 27, 265, 310
Manuel général : 98
 MAO Tsé-toung : 338
 Marbourg : 73, 296n90
 MARC, Alexandre : 11-13, 15-21, 28, 29, 32n27, 38-50, 53-161, 164-72, 175-80, 182-4, 187-90, 195-203, 211-6, 223n41, 227-33, 235, 236, 238, 241, 242, 245, 247, 250-2, 254, 257, 258, 263-71, 273n24, 274, 275, 280n42, 282n49, 284, 286-95, 296n90, 297-300, 308-10, 312, 320-4, 327, 328, 330-3, 337-9, 341-3, 345, 349,

- 351, 354n6, 356, 357, 361-3, 365-71, 374, 376, 377n4, 378, 381-3, 385-7, 389, 390, 392-422, 424-30, 458, 459, 463, 465, 466n10, 467-9, 471-3, 476-80, 483, 485, 492, 493, 496, 503-11, 517, 518, 520, 521, 524, 525, 526n145, 527, 528, 531, 532, 534, 541-3, 546, 552, 553, 555, 557-61
- MARC, Suzanne (née JEAN) : 21, 117-9, 136, 153, 371, 404, 485
- MARC-AURELE : 65
- MARC-LIPIANSKY, Arnaud : 132
- MARC-LIPIANSKY, Mireille : 132, 466n10
- MARCEL, Gabriel : 40n59, 42, 44, 80, 83, 103, 129, 130, 132, 133, 136n135, 145, 151, 160, 196, 197, 201-3, 241, 267, 366, 386, 387, 406, 407, 503, 546, 547
- MARCHAL, Marcel : 115n104
- MARDRUS, Cécil : 28, 38, 40, 44, 202, 215, 229
- MARIATEGUI, A. : 251n7
- MARIAUX, Franz : 325, 326
- MARITAIN, Jacques : 48, 90, 104, 105, 142n144, 148n164, 153, 254, 263n2, 388, 397, 406, 414, 416, 471, 491, 503, 506, 517n120, 541, 561
- MARIOLIN, Robert : 464, 556
- MAROC : 117, 195, 371
- MARQUET : 464, 524
- MARSCHAK, Jacob : 212n4
- Marseille : 61, 176, 271
- Martigues : 154n8
- MARTIN DU GARD, Roger : 416
- MARTIN, Kurt : 40
- MARTIN-CHAUFFIER, Louis : 25-27, 49n91, 178, 241, 349
- MARTINY, Martin : 213n5, n7, 214n10
- MARX, Karl : 10, 15, 42n73, 53, 55-7, 62, 64, 90, 114, 115n104, 122, 137n139, 156n11, 172, 173, 186, 199, 213, 235, 243-5, 255, 266, 282, 283, 286, 288, 289, 293, 296, 298, 305, 308, 309, 313n138, 316, 319, 334, 338, 343, 351, 353, 355-9, 362, 363, 367-9, 377, 387, 389, 400, 404, 424, 429, 459, 470, 471, 479, 481, 490, 494, 497, 508, 514, 515, 518, 524, 534, 535, 552, 553, 560
- Masses* : 379
- MASSIS, Henri : 90, 171, 369, 371
- MATTEI-TORRE, Simon : 85
- MATZKE, Frank : 30, 31n25, n27, 245, 342, 423, 476
- MAURIAC, François : 151, 153
- MAUROIS, André : 65
- MAURRAS, Charles : 88, 137, 154, 156, 203, 204, 409, 412, 465, 467, 520, 525, 532, 536, 552
- MAUSS, Marcel : 72, 197, 199, 425, 495-9, 507, 509, 512-6, 531, 533, 560
- MAXENCE, Jean-Pierre : 156, 184, 203, 204, 208, 365, 368, 370, 464, 467, 472, 484
- MAYDIEU, André, O.P. : 133, 149, 150
- Mayence : 232, 478
- MAYER, Sabine : 179n59
- MAYRISCH, Émile : 281
- McGill University : 223n41
- McLUHAN, Marshall : 123
- MECHNIKOV : 59, 64, 65
- Mecklembourg : 298
- MEERTENS, Piet : 344n8
- MEHNERT, Klaus : 284, 288, 342
- Mencheviks : 54
- MENCIUS : 65
- MENDES-FRANCE, Pierre : 85
- Mendoza : 110
- MEREJKOVSKI, Dimitri : 62, 63, 66
- MERLEAU-PONTY, Maurice : 492, 498, 504
- MERLIO, Gilbert : 475n14
- MERTENS, Eca : 280
- Messenger polonais* : 216
- Messidor* : 334
- Mesures* : 109n84
- Metz : 176
- Meudon : 388
- MEVES, Eugen W. : 323, 324
- MEYER-KALKUS, Reinhart : 16n29, 17n30, 27n2, 212n2, 281n48, 458n4
- MEYERSON, Émile : 70, 77n50, 492, 493, 513
- MICHEL, Ernst : 493
- MICHELIN, André : 108, 202, 208
- Michigan : 338
- MIEVILLE, Dr : 301
- MIKHAÏLOVSKI, N. K. : 57, 67, 68
- MILFORD, Humphrey (Éditeur) : 48
- 1933 : 371
- 1934 : 412
- MILTENBERG, Weigand von (alias Herbert BLANK) : 292
- MILZA, Pierre : 469n12

- MINKOWSKI, Eugène : 492, 493, 513, 532, 553
MIRKINE-GUETZEVITCH, Boris : 99, 119n119
MIRLES, Léon : 54, 61
MIRLESSE, Albert : 21, 29, 44, 175, 215
MIRMOVITCH, Véra : 61
MITRINOVIC, Dimitrije : 117, 118, 484, 485
Moabit : 284
MOHLER, Armin : 223, 323n164
MOLLIER, Jean-Yves : 469n12
MOLTKE, Freya von : 338n205
MOLTKE, Helmuth James von : 483
MOMMSEN, Hans : 338n205
Monde (Le) : 361, 398n33, 556
Monde diplomatique (Le) : 179n60
Monde : 149, 233
MONNET, Jean : 556
MONROE, James : 208
MONTAGNON 464, 524
MONTAIGNE, Michel de : 38n55, 65, 87, 89
MONTESQUIEU, Charles de : 38n55
Montevideo : 131
MONTHERLANT, Henry de : 543
Montréal : 21
Montreux : 557
MOOSMANN, André : 21, 28n7, 34n39, 37n51,
38, 39, 40n63, 41-4, 103, 215n13, 310,
330
MORAND, Paul : 162, 165
MORIN, Edgar : 559, 560
Moscou : 53, 54, 58, 60, 61n22, 70, 280n42,
309, 362, 530
MOSLEY, Oswald : 118
Moulin Vert (Club du) : 11, 40, 42-44, 47, 88
MOUNIER, Emmanuel. : 10, 11, 15n25, 19, 20,
63n26, 79, 117, 124, 127, 132n126, 134,
141, 252, 254, 255, 259n16, 260, 262n19,
265n11, 291n71, 313n138, 321-4, 341n2,
354, 355, 358, 383, 385-407, 408n60, 409,
411-22, 426, 428-30, 459, 464, 466, 469,
471, 482, 483, 493, 503, 537, 541-7, 549,
552, 553, 559
MOUNIER, Paulette : 21
Mouvement Fédéraliste Européen : 555
Mouvement Fédéraliste Français : 555
Mouvement socialiste (Le) : 217
Mouvements : 195, 205, 206, 210, 289, 290,
293-5, 359n14, 360, 362, 367, 372-84,
395, 398n33, 429
MUCKERMANN, Friedrich : 126, 147, 483
MUDRA, major von : 276n28
MUDRY, Thierry : 224n50
MÜHSAM, Erich : 276, 305
MULACHIE, Helga (née SCHULZE) : 21, 279n35,
280n41, 316n142
MÜLLER, Karl Josef : 18n31
MUMFORD, Lewis : 482, 484, 552, 556
Munich : 83, 159, 189, 313n138, 321, 327,
334, 484, 493, 520
Musée social : 159, 203, 207, 209
MUSSOLINI, Benito : 63, 114, 137n139, 157,
173, 217, 235, 320n157, 330n187,
364n25, 529, 541
N.S.D.A.P. : 15, 81, 84, 114, 125, 139, 159,
172, 187, 190, 263, 265, 276, 277, 283,
285, 289, 291, 292n74, 295, 297-300, 309,
312, 313, 316, 323-34, 337, 352, 354n6,
369, 376, 402, 405, 408, 418, 427, 464,
466, 472, 475, 477-80, 482-5, 496, 507,
517, 518, 526, 542-4
Nación (La) : 109-11, 119, 131, 132n126,
216n15, 312
NÄGELE, Reinhold : 36n50
Nancy : 176, 231
NATORP, Paul : 73
NAVILLE, Jacques : 44, 93, 100, 133, 199, 204,
206, 207, 216, 374, 380, 394
NAVILLE, Renée (née ORTMANS) : 44
Nederlandse Volksbeweging : 341n2
NELLAS, Panayotis : 107n80, 421n89
Néo-socialistes : 464, 466, 469, 483, 496, 524,
556
NERDINGER, Winfried : 223n41
Neuchâtel : 509, 552
Neue Blätter für den Sozialismus : 212-4, 288,
479, 483
Neue Sachlichkeit : 30, 31n25, 36, 222, 225,
242n121, 342, 423, 479n30
Neuilly : 161
NEUMANN, Otto : 20, 107, 134, 252, 256, 398-
403, 430
New Atlantis : 118
New Britain : 116, 117, 345, 385, 482, 484
New English Weekly : 357
New Europe : 116, 356
New Left : 296n90
New York : 61, 180, 208
Nice : 20, 416n76

- NIEKISCH, Ernst : 214, 224, 262, 263, 276n29, 288, 289, 291, 292, 296, 307, 325, 354n6, 470, 478, 479, 483
- NIETZSCHE, Friedrich : 20, 31n25, 36n50, 48, 54, 67, 92, 93, 97, 106, 112, 115n104, 120, 125, 128, 130, 131, 139, 144, 149, 154, 164, 249, 252, 256, 258, 286, 315, 316, 329, 366-370, 383, 389, 391, 393, 394, 399, 417, 420, 425, 426, 430, 465, 479, 490, 491, 494, 504, 533, 535, 536, 542
- NIZAN, Paul : 186, 352, 356, 360, 361, 381, 397, 470, 471
- NOAILLES, comtesse de : 86
- NOËL, Marcel : 368
- Noir & Blanc* : 101
- NOLTE, Ernst : 466
- NÖLTING, Ernst : 276
- NORDMANN, Joë : 290n69
- Normandie : 93, 103, 136, 154
- NOTH, Ernst Erich : 292n74
- Notre Temps* : 25-31, 33-38, 40, 44, 47, 49, 85n65, 108, 170, 186, 214, 229, 237, 238n109, 239, 254n11, 260, 265n11, 349-56, 375, 416, 483, 524n131
- Nouveaux Cahiers* : 165, 534
- Nouvelle Droite : 296n90
- Nouvelle Revue de Hongrie* : 176, 180-5, 187-90, 364n26
- Nouvelle Revue Française* : 40n59, 200, 206, 266n11, 353, 356-8, 361n21, 363, 364n25, 381, 396, 404, 471, 511, 515n113
- Nouvelle-Écosse : 277n30
- Nouvelles Équipes : 519
- Nouvelles littéraires (Les)* : 496n65
- Nouvelles littéraires russes* : 216
- NOVGORODTSEV, Pavel : 78
- Novorossiisk : 61
- Nyugat* : 174
- O.S.P. (Onafhankelijke Socialistische Partij) : 343
- O.T.A.N. : 341n2
- OCAMPO, Victoria : 110, 130
- Odenwald : 318
- Odessa : 53, 61, 136, 468
- OLLIVIER, Albert : 458
- OLLIVIER, Louis : 21, 110, 130, 132n126, 458
- Oloron : 134
- ORAGE, Alfred Richard : 356
- Oranienburg : 546
- Oratoriens : 133
- Orchestre Rouge (Rote Kapelle) : 17, 296n90, 309, 325n170, 337, 338, 339n207
- Ordre Nouveau (L')* : 42n73, 79, 89, 113, 116, 117n110, 118, 122n123, 132n126, 134, 136n135, 138, 146, 147, 150, 152n177, 161, 162, 170, 189, 203, 213, 235n103, 247, 261n18, 293n81, 336, 367, 372, 374, 376, 379, 380, 406-8, 410, 413, 415, 416, 420, 422, 426, 458, 459, 465, 467, 472, 481n42, 484n50, 490n53, 497, 503, 504, 507, 509n90, 510n95, 511n100, 513, 514n107, 517n119, nn121-123, 518nn124-125, 519, 520n129, 523-36, 544n201, 555, 562n251
- Ordre Nouveau* : 10-21, 26, 29, 33-35, 36n50, 38-40, 43-50, 56, 70, 72, 73, 76, 79-81, 88, 91, 92, 95-7, 99-105, 107n80, 108, 111-9, 121, 122, 124, 127, 130-2, 134, 135, 140, 141, 144n149, 145, 148, 149, 151, 152, 154, 155, 159, 162, 164-6, 169, 170, 172, 173, 175-91, 195-216, 221, 225-40, 242, 243, 245, 247-51, 253-5, 257-260, 262, 264-71, 273-5, 277, 278n33, 280, 285-7, 289, 290, 291n73, 292-5, 298, 300, 304, 306n117, 309, 310-8, 321, 322, 329-31, 333-7, 339, 342, 344-7, 349-51, 354-83, 386-91, 393-5, 397-407, 410, 412-7, 419-22, 424-30, 457n2, 458, 459, 460, 464-8, 471, 472, 475, 478, 480-5, 489, 492, 497, 503-9, 511, 515-20, 523-37, 541-6, 551-4, 557-9
- ORMESSON, Wladimir d' : 182, 183, 185, 266n12
- ORS, Eugenio d' : 99, 102, 195, 245, 251, 368
- ORTEGA Y GASSET, José : 67
- ORY, Pascal : 14n23, 469
- Ostende : 108
- OSTERTAG : 233, 271n18, 300
- OSTWALD, Wilhelm : 70
- OSTWEG, Ernst : 289n65
- Ottawa : 277n30, 341
- OTTO, Rudolf : 511
- Oxford : 45, 48
- P.C.F. : 37n53, 49n91, 165, 205, 299, 361, 362, 397, 406, 413n68, 464, 466, 467, 471, 472, 483, 530, 555
- P.O.B. (Parti Ouvrier Belge) : 480

- P.O.U.M. : 530
 P.P.F. : 403n41, 483
 P.S.U. : 556
 PAETEL, Karl Otto : 288, 305, 333, 354n6
 PALANTE, Georges : 115n104
 PALLAVICINI : 177
 Pan-Europa : 98, 212, 292, 524
Paneurope : 98
 PANGE, Jean de : 212n2
 PAPEN, Franz von : 289, 295, 307n122
 PARENT, Jean-Marie : 122
 PARETO, Vilfredo : 137n139
 Paris : 27n2, 36n50, 37n51, 39-41, 44n81, 54, 61, 63, 74, 76, 84, 85, 99, 102, 104, 109, 135, 136, 141, 148, 153, 154, 159, 170, 171, 180, 181, 190, 195, 207, 212, 219, 245, 265, 266, 271, 275, 276, 280, 282, 284, 289, 300, 321, 323, 324, 329, 330, 331, 352, 371, 374, 376, 381, 403, 415, 417, 478, 483, 484, 521, 527, 556
 PASCAL, Blaise : 99, 184, 252
 PATY, Robert : 36n50, 37n51, 39, 40
 Pau : 104, 105, 109, 110, 134, 135, 140, 148, 331
 PAUL, André : 104
 PAUL, saint : 510
 PAUL-BONCOUR : 99
 PAULHAN, Jean : 43, 353, 360
 Pax-Press : 41, 45, 99-103, 152, 158, 216, 293n80
 Payot (Éditions) : 492
 Pays Baltes : 76
 Pays basque : 139, 530
 PAYS-BAS 82, 213, 341-6, 430, 484, 485
 PEGUY, Charles : 98, 112, 124, 137n139, 163, 164, 166, 204, 370, 388, 389, 401, 472, 525, 546
 PEIGNOT, Colette : 463, 467
 PELISSON : 532
 PERCAS, Helena : 108n82
 PERRONNY, Roger : 62, 216n15
 PERROUX, François : 459, 546, 551, 552
Pesti Hirlap : 178
 PETAIN, Philippe : 171, 204
 Petite Entente : 190
 PHILIP, André : 195, 471
 PHILON d'Alexandrie : 87
Philosophical Forum (The) : 82n59
Philosophies : 186, 352
Philosophische Hefte : 146
 PIERRE le Grand : 377n4
 PILLIAS, Émile : 188-91
 PINEAU, Christian : 519
 PINY, Alexandre, O.P. : 421n89
 PIPER, Otto : 40, 44n81, 213, 216n15
 PISAREV : 68
 PIVOT, Bernard : 85n66
Pläne : 308
Plans : 17, 18, 20, 30, 40, 47n86, 100, 102, 111, 119n119, 151, 160, 162, 170, 176-81, 184, 187, 196, 201, 204, 210, 213, 216-45, 247-51, 252-60, 263, 265-7, 271-6, 280, 285-9, 292, 293, 298-311, 313, 314, 321, 323n165, 325, 328, 333, 334, 339, 341-7, 349-55, 360-2, 365, 368, 372-4, 377, 379, 385-90, 393, 421, 425, 427, 429, 430, 457-9, 467, 471, 472, 476, 478-80, 505, 506n70, 507n77, 508n82, 511, 519
 PLAQUEVENT, Jean : 104, 105, 108-10, 135, 141, 146, 160, 200, 382, 471
 PLATON : 65, 67
 PLEKHANOV, Georges : 57
 PLESSNER, Helmut : 492
 Plon (Éditions) : 153, 163, 171, 181, 307n122, 314, 353, 371, 460, 476n16, 479n30
 Plötzensee : 337
 POINCARÉ, Henri : 72
 POIVRE d'ARVOR, Patrick : 85n66
 POKA-PIVNY : 179
 POLDES, Léo : 103n75
Politique : 149, 409, 411n66, 420
 POLOGNE : 113, 216, 279, 336, 407n57
 PONCET, André : 178, 199, 200, 204, 207, 215, 216, 232, 233, 373, 380
 PONCINS, Léon de : 124
 Pontigny : 109
 POPITZ, Johannes : 289n68
Populaire (Le) : 415
 PORTUGAL : 151
 POSSONYI László : 189
Potlatch : 558
 Potsdam : 307
 POUCHKINE, Alexandre : 58, 280n42
Prager Rundschau : 40n59
 Prague : 146, 216, 303
Pravda : 59, 360
Prélude : 111, 362
Présence : 185, 352, 353, 357

- Présences (collection) : 105n78, 153, 163, 353
Preuves : 558
 PREVOST, Pierre : 21, 197n7, 331n194, 367, 458, 464, 468, 469, 507, 533, 536, 556
 PRIMARD, Eugène : 134, 135, 151
 PRINZHORN, Hans : 103, 286
 PROOST, K. F. : 345nn9-10, 346n11
 PROUDHON, Pierre-Joseph : 12, 38, 56, 67, 131, 156n11, 198, 202, 353, 357, 358, 359n14, 409, 410, 459, 468, 490, 495, 497, 503, 507, 508, 510, 516, 528, 530, 545
 PROUST, Marcel : 45, 48, 86, 181, 532
 Provence : 117, 136, 139, 140, 421n89
 Prusse : 275, 291, 303, 319, 325, 328
 PRZYWARA, Erich, S.J. : 142-4, 146, 147, 150, 223n41, 256, 399, 492, 493, 505, 507-10, 531
 PURY, Roland de : 43, 104
Putevodnyi Otchen' : 57
Quadragesimo Anno : 189, 403
 Quai d'Orsay : 176
 Québec : 85, 122n123, 138n140
 QUENEAU, Raymond : 460, 463, 464, 466, 467, 481, 496-8, 514, 533, 535, 556
Querschnitt (Der) : 241
 Quickborn : 37n51
 RABELAIS, François : 112, 128, 370
 RACINE, Nicole : 202n9
 Radicaux (-socialistes) : 155, 179n59, 181, 182, 186, 230, 281, 323n165, 381, 460, 464, 466, 469, 472, 483, 556
 RAGEOT : 98n71, 103n76
 RAKOCZI Ferenc II : 189n73
 RAND, Ayn : 77n49
 RATHMANN, August : 212, 213
 RAULET, Gérard : 17n30, 316n143, 475n14
Réaction : 111, 185, 352, 353, 356, 359, 365, 368, 370, 371, 390, 467
Recherches philosophiques : 76n46, 127, 145, 403, 532n176
 REDIER, Alexis : 367, 465
 Redressement français : 165
 Reichsbanner : 299, 323n164
 Reichswehr : 297
 REINACH, Joseph : 204
 REMBRANDT : 89
 Renaissance du Livre (Éditions de la) : 216n16
 RENAN, Ernest : 65
 RENDE VERMEER, Andries Lodewijk : 341n2
 Rennes : 376
 RENOUVIER, Charles : 72, 81, 503
 Republikanischer Rednerverband : 288
République (La) : 415
 Résistance : 136 14, 16, 17, 43, 165, 221, 296, 309, 334, 338n205, 341n2, 466, 472, 520, 549
 Rethel : 215, 229, 231, 232, 239, 265, 266, 304, 330, 378, 478
 REVAH, I.-S. : 532
 Révolution Conservatrice : 15, 223-5, 266, 276n29, 284, 295, 311n138, 316n143, 317n146, 323n165, 326, 338, 369, 370, 418, 470, 477, 478, 483, 494, 552
Révolution Constructive (La) : 464-6, 480, 483, 556
 Révolution Nationale : 14, 32n27, 157, 204, 217n16, 261, 422, 465, 471, 472, 529, 550, 552
Révolution Surréaliste (La) : 464, 468, 495
Revue d'Allemagne : 36n50, 63n27, 80, 81, 196, 292, 294, 322, 332, 367, 402, 480nn31-33
Revue de Métaphysique et de Morale : 481n40
Revue de Synthèse historique : 102n75, 103
Revue des Deux Mondes (La) : 178
Revue des Jeunes (La) : 163, 171, 172n40, 407
Revue des sciences politiques : 108
Revue des Vivants : 128, 185, 351n1, 380, 389n7
Revue du cinéma : 135
Revue du Monde Nouveau : 341n2
Revue du Siècle 124, 368, 370-2, 379, 466n9, 467, 471
Revue du XXe Siècle : 467
Revue française : 111, 156, 164, 185, 203, 359, 367, 368, 370, 467, 472
Revue hebdomadaire : 412, 414
Revue mondiale : 111
Revue néoscholastique de philosophie : 40n59, 75, 76n44, 145
Revue philosophique : 74, 466n11, 513n104
Revue politique et parlementaire (La) : 293
Revue universelle : 116, 371
 REY, Gabriel : 44, 99, 105, 176, 199, 201, 202, 206, 207, 214, 216, 228, 232, 233, 374, 377n4, 380
 REY, Marcelle : 44, 175, 216, 232, 233

- Rhein-Mainische Volkszeitung* : 484
Rhénanie : 28, 90, 104n78, 142, 159, 278, 317, 321
RIANDEY, Charles : 519
RIBBENTROP, Joachim von : 159, 329
RIBEMONT-DESSAIGNES, Georges : 158
RICKERT, Heinrich : 69, 73, 76
RICOEUR, Paul : 418, 560
RIEHL : 69
Riga : 73
RIGBY, Andrew : 116nn108-109, 117, 118n115, n117, 484n49
RILKE, Rainer Maria : 40
RIM, Carlo : 207
RIMBAUD, Arthur : 107
Ring (Der) : 305
RIVIERE, Georges-Henri : 467
ROBB, Carol : 82n59
ROBERT, André : 207
ROBERT-ARON, Sabine : 21
ROBERTFRANCE, Jacques : 201, 202n9
ROBIN : 559
ROCHE, Georges : 553n237
ROEMHELD, Lutz : 12, 278n33, 458n4
ROHAN, Karl Anton : 223n41, 266
ROLAND HOLST-VAN DER SCHALK, Henriette : 213, 342-6, 485
ROMAIN-ROLLAND : 94, 208, 343, 360
Rome : 28, 87, 148n164, 224, 234, 236, 274, 286, 302n110, 303, 485
Ronchamp : 223n41
Roseau d'or (collection) : 182
ROSELIUS : 307
ROSENSTOCK-HUESSY, Eugen : 255, 256, 312, 483, 489, 493, 494, 505-7, 515
ROSENZWEIG, Franz : 353, 493, 494
ROSZAK, Theodore : 10n7
Roter Aufbau : 299
Rotoir (Le) : 135
Rotterdam : 346
Rouen : 105n78
ROUGEMONT, Denis de : 10, 19, 41n66, 43, 44n81, 45, 50n92, 107n80, 127, 133, 134, 144n149, 148, 155, 165, 170, 185, 196, 200, 206, 250, 260, 310, 329, 332, 337, 341n2, 346, 351-3, 355-8, 360, 361, 363, 364, 368, 374, 377, 381, 390, 394, 395, 404, 406n50, 411, 413, 414, 426, 428, 457, 458, 464, 467, 468, 471-3, 479n30, 490, 509-11, 518, 521, 524, 528, 529, 535, 541, 544, 551-3, 555, 557, 558
ROUMANIE : 86, 178n58, 296n90
ROUSSEAU, Jean-Jacques : 65, 343
ROUX, Georges : 176
ROY, Christian : 10n7, 12n14, 17n30, 38n55, 117n110, 122n123, 138n140, 249n2, 458n4, 476n18, 505n72, 511n99, 551n232
Royal Dutch (Shell) : 334
Ruhr : 213, 277, 278
RUIZ, Elida : 109n82
RUSKIN, John : 65
RUSSELL, Bertrand : 251
RUSSIE : 12, 13, 17, 18, 38, 39, 41, 42, 46, 53-70, 74, 77, 78, 90, 93, 106, 112-4, 120, 125, 135, 137, 145-8, 157, 171, 172, 180, 195, 217n16, 227, 242, 244, 245, 254-6, 271, 274, 278n33, 281, 283-5, 290-2, 295, 296, 299, 301, 302, 306, 307, 308n124, 309, 320, 324, 334, 335, 337-9, 341n2, 342, 346, 352, 357, 359, 376, 377, 396, 398n32, 416n76, 424, 427-9, 480, 481, 484, 506, 518, 526, 530, 541, 558
S.A. : 287, 299, 326, 532
S.A.P. : 343
S.D.A.P. : 343
S.F.I.O. : 464
S.N.C.F. : 520
S.P.D. : 37n51, 83, 212-4, 276, 281, 278n33, 288, 289, 309, 354n6, 363, 479, 507
S.R. (Parti socialiste révolutionnaire) : 38, 56, 58, 59, 63-5, 71, 78
S.S. : 62, 147, 328, 329, 332, 333
SABATIER, André : 171, 197
Saint-Cyr : 62, 138
SAINT-JUST, Louis Antoine Léon : 352
Saint-Pétersbourg (Petrograd, Leningrad) : 53, 61n22, 64
SAINT-SIMON, duc de : 170
SALAZAR, António de Oliveira : 163
SALOMON, Bruno von : 297, 470, 479, 483
SALOMON, Ernst von : 289n67, 296n90, 297, 298n95, 307n122, 329, 470, 479, 483
SALVAT, R. : 530
SAMARINE : 68
SANGNIER, Marc : 84, 464, 466
Santander : 548
Saragosse : 102n74

SARTRE, Jean-Paul : 74n42, 92, 498, 535, 557,
560

Saulchoir : 41

SAVIGNY, Friedrich von : 224

Scandinavie : 65, 308

SCANLAN, James P. : 57nn15-16, 77n49

- SCELLE, Georges : 85n66, 169
 SCHAP, Herman : 344n8
 SCHAPKE, Richard : 302, 304, 478, 483
 SCHELER, Max : 73, 76n44, 79-82, 90, 93, 132, 142, 242n120, 277, 392, 404, 418, 425, 477, 483, 484, 489-94, 504, 505, 531, 532, 543, 547-9, 559, 560
 SCHERINGER, Richard : 297, 298, 479
Schildgenossen, (Die) : 143n146
 SCHIMMELPFERD : 324n168
 SCHIRACH, Baldur von : 329
 SCHLEICHER, Kurt von : 295
 SCHLEIERMACHER, Friedrich : 489
 Schleswig-Holstein : 297, 319
 SCHMID, Fred : 280, 297n91, 303, 317-20, 322n162, 328, 479
 SCHMITT, Carl : 156, 266n12, 289n68, 296n90, 320, 470, 478, 532, 534, 548, 552
 SCHNARRENBURGER, Wilhelm : 31n25
 Schneider-Creusot : 285
 SCHNITZLER, Arthur : 65
 SCHOBBER : 178n56
 SCHOLEM, Gerschom : 255
 SCHOPENHAUER, Arthur : 65
 SCHOR, Ivseï Davidovitch : 146
 SCHRAENEN : 301
 SCHÜDDEKOPF, Otto-Ernst : 291n72
 SCHULENBURG, Lutz : 271n18, 307n124
 SCHULZE, Erich Edgar : 275n26, 277, 282nn49-50, 283nn51-54, 284nn56-57, n59, 286nn60-61, 295n85, 297n93, 299n102, 300n107, 302n110, 305n116, 307n124, 308n127, 310, 312nn133-134, 315nn140-141, 319, 325n171, 328n178, 329nn180-181, 183, 330n187, 332nn197-198, 333n200, 334, 336n202, 339n209, 340nn210-212
 SCHULZE-BOYSEN, Harro : 16, 17, 21, 36n50, 103, 147, 172, 180, 201, 266, 267, 271-3, 275-89, 292-3, 295-301, 303-315, 316n143, 317-40, 351, 357, 367, 377n4, 378, 427, 428, 475, 476, 479-84, 518
 SCHULZE-BOYSEN, Hartmut : 18n31, 21, 172, 279n39, 325n171, 339n207
 SCHUMANN, Maurice : 153
 SCHWARZ-MEGYESI, Alphonse : 177
Schwarze Front (Die) : 289, 292, 295, 354n6
 SCIABARRA, Chris Mathew : 77n49
 SCRUTATOR : 152, 290n70, 376nn3-4, 381
 SECKER von MALLINCKRODT, Frau : 308n124
 SECRETAN, Philibert : 142n144, 144n149
 SEEWALD, Berthold : 18n32
 SEGOND : 72
 SELLA, Paolo : 302
Semaine religieuse : 381
Sept : 150-3, 266, 472
 SERBIE : 117, 484
 SEREDI, Mgr Justinien : 188
 SERRUYS, Yvonne : 44, 108, 119, 198, 202, 205, 208, 378
 SESEMANN, W. : 76
 Seuil (Éditions du) : 31n27, 104n78, 134, 418
 SEVERIANINE, Igor : 64
 Séville : 102n74
 SIEBURG, Friedrich : 182-4, 280, 309
 Siècle (Éditions du) : 371
 SIEG, John : 335
 SIEGFRIED, André : 99, 181, 182, 195, 208, 374
 SIGODA, Pascal : 15n26
 SILBERT, Alfred : 29, 44, 99
 Silésie : 84
Sillon (Le) : 84, 88, 104n78
 SIMMEL, Georg : 38, 78, 79
 SIMON, Pierre-Henri : 55n7, 463
 SINCLAIR, Upton : 485
 SIRINELLI, Jean-François : 14, 463
 SKOBTSOV, Marie : 42n69
 Skoda : 285
 SLONIM, Marc : 377n4
 SMOLKA, Georg : 84
 Société de Géographie : 208
 Société de saint Louis : 134, 135
 Société des Nations : 103, 179n59, 180, 260, 332, 375, 395
 SÖDERGRAN, Edith : 64
 Sohlberg : 27n2, 28, 29, 35-42, 44, 95, 98, 211-3, 229, 265n11, 266, 267, 232, 304, 310, 329, 330, 424, 478, 543
 SOHRAWARDI, Chihab al-Din Yahya : 551
 Sokols : 172
 Solclub : 172
 SOLOVIEV, Vladimir : 77
 SOMBART, Nicolaus : 276n28, 280, 313n138, 317n147, 318-20
 SOMBART, Werner : 42, 277, 293
 Sorbonne : 28, 332

- SOREL, Georges : 38, 137n139, 156n11, 217, 281, 470, 481, 504, 505, 507, 525, 529-33
 SOROKIN, Pitirim : 78
 SOUVARINE, Boris : 467, 480, 481n37
Sozialistische Nation (Die) : 354n6
Sozialistischen Monatshefte (Die) : 235
 SPAEMANN, Robert : 561
 SPANN, Adalbert : 265, 266
 SPANN, Othmar : 31n27, 266, 278n33
 Spartakus : 464
 SPENCER, Herbert : 57
 SPENGLER, Oswald : 28, 125, 126, 224, 293, 313
 SPINELLI, Altiero : 523
 SPINOZA, Baruch : 65, 144, 508
 Staatspartei : 277, 283
 Stahlhelm : 278, 481, 483
 STALINE, Joseph : 114, 186, 298, 338, 396, 498, 514, 519, 529, 530, 541
 STAMM, Israël : 40n59
 STEARNS, Raymond Phineas : 59n18
 STEINER, Rudolf : 118
 STEINTHAL, Hans : 37n51
 STENBOCK-FERMOR, Alexander : 277, 307
 STERN, William : 31n27, 63n27, 80-3, 121, 171, 238n109, 278n33, 489, 493, 504, 505, 511, 553, 560
 STERNHELL, Zeev : 9, 10, 14n23, 15, 408n60, 419n85, 469
 STEVENSON, Robert Louis : 248
Stimmen der Zeit : 146
 Stock (Éditions) : 176
 Stockholm : 61n22
 Strasbourg : 10n7, 21, 143n144, 176, 278n33, 418n82, 533
 STRASSER, Gregor : 224, 283, 289
 STRASSER, Otto : 15, 224, 262, 276, 277, 283, 284, 288-92, 295n87, 299, 323, 324, 354n6, 374, 408n60, 427, 479, 483
 STRAUSS, Marianne : 21, 37n51
 STRAUSS, Walter : 37n51, 212, 215, 321
 STRUVE : 69
 Stuttgart : 36, 212, 216n15, 321
 SUEDE : 279
 SUISSE : 43, 44, 71, 113, 141, 144n149, 160, 180, 185, 273, 301, 303, 337, 345, 352, 357, 464, 468, 478, 480, 485, 553, 555
 SUPERVIELLE, Jules : 110
Sur : 110, 131, 132n126
 Sûreté nationale : 140
 SYLVEIRE, Jean : 265
 SZECHENYI, comte : 188
Tagblatt : 36
 TAINE, Hippolyte : 65
 TARDE, Gabriel : 72
 TARDIEU, André : 34, 178n56, 209
 Tarragone : 102n74
 TASSIGNY : 215
Tat (Die) : 15, 214, 265n11, 276, 283, 284, 288, 292-5, 306, 322, 323n164, 374, 375, 398n33, 427, 476, 478, 480, 483
 TCHECOSLOVAQUIE : 113, 171, 172, 176, 178, 204, 285
 TCHERNOV, Victor : 56, 59, 78
 TCHERNYCHEVSKI, Nicolas Gavrilovitch : 68
 TEILHARD DE CHARDIN, Pierre, S.J. : 34n38, 63n26, 418, 556
 Tel-Aviv : 146
Telos : 296n90
Témoignage Chrétien : 553
Temps (Le) : 183, 414, 415
Temps présent : 104n78
 THAELMANN, Ernst : 299
 THALMANN, Rita R. : 281n48, 329n182
 THERESE d'Avila, sainte : 480, 547, 551
 THEUNISSEN, Michael : 489n51
 THIERRY-MAULNIER : 9, 26, 184, 185, 208, 256, 257, 329, 359-61, 364, 368-71, 372, 460, 464, 465, 467, 471, 472, 508, 536, 542, 555
 THOMAS d'Aquin, saint : 105, 133, 142n144, 146, 503
 THOREAU, Henry David : 248
 THORMANN, Werner : 483
 THORREL, Algar : 146n158
 TIEMANN, Dieter : 16, 29n15, 231, 232, 265n11, 279n36
Tijd en Taak : 341n2
 TILlich, Paul : 76, 106n79, 213, 479
Times : 183
 TIRPITZ, Alfred von : 277
 TIRSO DE MOLINA : 65
 TOCQUEVILLE, Alexis de : 10
 TOFFLER, Alvin : 123
 Tokyo : 61n22
 TOLEDANO, André : 99, 102-104, 176, 182, 185, 216n15
 Tolède : 102n74

- TOLSTOÏ, Léon : 27, 58, 343
 TÖNNIES, Ferdinand : 79, 277
 Toronto : 151, 277n30
 TOUCHARD, Jean : 9, 19, 368n32, 463
 TOUCHARD, Pierre-Aimé : 406
 Toulouse : 176, 217
 TOURGUENIEV, Ivan : 58
 Transylvanie : 178n56, 188n71, 278n33
 TRAZ, Robert de : 103
 TREBITSCH, Michel : 16n29, 17n30, 27n2, 212n2, 281n48, 458n4
 Treuhand : 338n206
 TREVIRANUS, Gottfried : 277
 Trianon : 176
 TRIOLLET, Gilbert : 352
 Troisième Force : 111, 119, 265n11, 323, 357, 377, 380n7, 403, 413, 421, 429, 459, 472, 542
 Troisième Internationale : 353, 357
 TROTHA, Carl Dietrich von : 337, 338, 483
 TROTSKY, Léon : 44, 206, 298, 355, 530
 TROUBETZKOÏ, Serge : 77
 TUCHEL, Johannes : 18n31
 TUREL, Adrien : 273, 279, 294n82, 314, 316, 317, 319, 322n162, 332, 339, 480
 TURQUIE : 278n33
 U.N.E.S.C.O. : 556
 UEXKÜLL, Jacob von : 491
Uj Kor : 189
 UKRAINE : 60
 ULBRICHT, Walter : 339
 Ulm : 297
 ULMANN, André : 397
 ULMEN, Gary L. : 296n90
Umsturz (Der) : 295, 354n6
 Union Européenne des Fédéralistes : 555, 557
 Union Européenne : 558
 Union pour la Vérité : 109, 359
 Union sociale des ingénieurs catholiques : 150
 Union valdôtaine : 558
Univers : 386
 UNTEUTSCH, Barbara : 27n2, 28n8
 Uriage : 32n27, 204, 205n14, 262n19, 411n66, 418, 552, 553, 556, 557
 URQUIA, Carlos Enrique : 108n83, 111nn87-88
 URUGUAY : 131
 VAILLANT, Andrée : 307n122
 Val-des-Pins : 141
 Valence : 102
 VALERESCU : 296n90
 VALERY, Paul : 162, 163
 VALLET, Henri : 39n58
 VALLON, Louis : 176, 204
 VALOIS, Georges : 37n53, 38, 217, 416, 519
 VAN DE VELDE, Henry : 223n41
 VAN EEDEN, Frederik : 484
 VAN GALEN LAST, H. : 343n6
 VAN GESTEL, O.P. : 343n7
 VAN LEEUWEN, W. L. M. E. : 341n2
 VAN PARUS, Philippe : 559
 Varsovie : 61n22
 Vatican II : 41, 152, 558
 VAUBOURDOLLE, René : 85, 86, 93, 103, 216n15
 VAUSSARD, Maurice : 147, 148, 412
 VAUVENARGUES : 65
 VEDIA, Leónidas de : 109n82
 VELASQUEZ : 102n74
 VELTHEIM-OSTRAU, Hans-Hasso von : 318
 Vence : 20
 VERDIER, Mgr : 381
 VERHAEREN, Émile : 219
 VERMEIL, Edmond : 294n82
 Versailles : 43, 45, 84, 177, 268, 270, 273, 274, 276, 278, 285
 Vichy : 10, 20, 34, 157, 160, 165, 204, 403n41, 411n66, 465, 471, 472, 511, 520, 526, 529, 550, 552, 553
Vie intellectuelle (La) : 104n78, 147-51, 343n7, 370, 380, 472, 492
Vie spirituelle (La) : 150
 VIEIRA DA SILVA, Maria Elena : 151
 Vienne : 54, 83, 241, 280n42
 VIENOT, Pierre : 136, 280, 281
Vigilia : 189
 VILLANI, Anna Luigia : 233n86
 VINCENT, René : 368, 464, 467
 VINCI, Léonard de : 65
 VISHNIAK, Boris : 59
 VISSER 't HOOFT, W. A. : 100
 Vita Nova Verlag : 146
 VITRY, P. de : 134
 Vladivostok : 291
Volia : 216
 VOLINE : 59
 Volkonservativen : 283
Volontaires (Les) : 334, 534

- Volontaires (Les)* : 534
 VOLTAIRE : 65
Vorkämpfer (Der) : 261, 289, 295, 317, 354n6, 427
Vormarsch : 483
 VOSS, Ingrid : 212n2
Vossische Zeitung : 292
 VOYENNE, Bernard : 12, 38n55, 458n4
 VU : 101, 207, 334
 WAHL, Jean : 43, 44n81, 45, 130
 Waldemar Hofmann Verlag : 322n162
 Wallonie : 108, 341
 WALTER, Jeanne : 216, 232, 349
 Warnemünde : 329
 WEBER, A. Paul : 296n90
 WEBER, Alfred : 277, 323n164, 476
 WEBER, Max : 42n73, 490
 Wedding : 298
 WEIDLE, Wladimir : 53n2, 64
 WEIL, André : 61
 WEIL, Simone : 61, 464, 467, 476, 534
 WEIL-CURIEL, André : 44, 85n65, 214, 215, 229
 WEILL, Kurt : 271
 Weimar : 213, 214, 223n40, 283, 299, 307, 473, 478, 517
 WEIZSÄCKER, Viktor von : 493
 WELTER, Gustave : 59n18
 WERFEL, Franz : 39, 40, 240-5, 265, 425, 484, 493, 505, 511, 516
 Werkbund : 223n41
 Wertheim : 27
 WESTPHAL, pasteur : 103
 Westphalie : 485
 Whitby (Ontario) : 277n30
 WHITMAN, Walt : 82n59
Widerstand : 263, 289, 291, 292n75, 296n90, 307, 354n6, 483
 WILDE, Oscar : 65
 WILDER, Thornton : 212n3
Wille zum Reich : 333
 WINOCK, Michel : 11, 259n16, 380n7, 387n4, 541n190
 WINTER, Pierre : 217, 232, 362, 519
 WINTERS, Peter Jochen : 18n21
 WIRSING, Sibylle : 18n21
 WITTFOGEL, Karl August : 296
 WITTIG, Joseph : 493
 WOHL, Robert E. : 30n24, 31n27, 276n29, 323n164, 476n18
 WUNDT, Wilhelm : 69, 82
 WUST, Peter : 145, 278n33, 484, 505, 508
X-Crise (Centre polytechnicien d'études économiques) : 108, 165, 403n41, 460, 464, 465, 467, 469, 472, 480, 484, 529, 536, 552
 Yonne : 109, 195
 YUGOSLAVIE : 100
 YOUNG, Owen : 157
 ZECHLIN, Egmont : 296n90
 ZEHRER, Hans : 276n29, 288, 292, 294, 295, 296n90, 470, 478, 479
 ZELDIN, Mary-Barbara : 57nn15-16, 77n49
 ZMEGAC, Viktor : 292
 ZOLA, Émile : 65
Zukunft (Die) : 483
 Zurich : 332
 ZWIERLEIN, Eduard : 478n23

Achevé d'imprimer le 27 novembre 1998
sur les presses
de l'Imprimerie La Lambrusque
à Nice

Numéro d'édition : 149
Dépôt légal : 4^e trimestre 1998

Imprimé en France